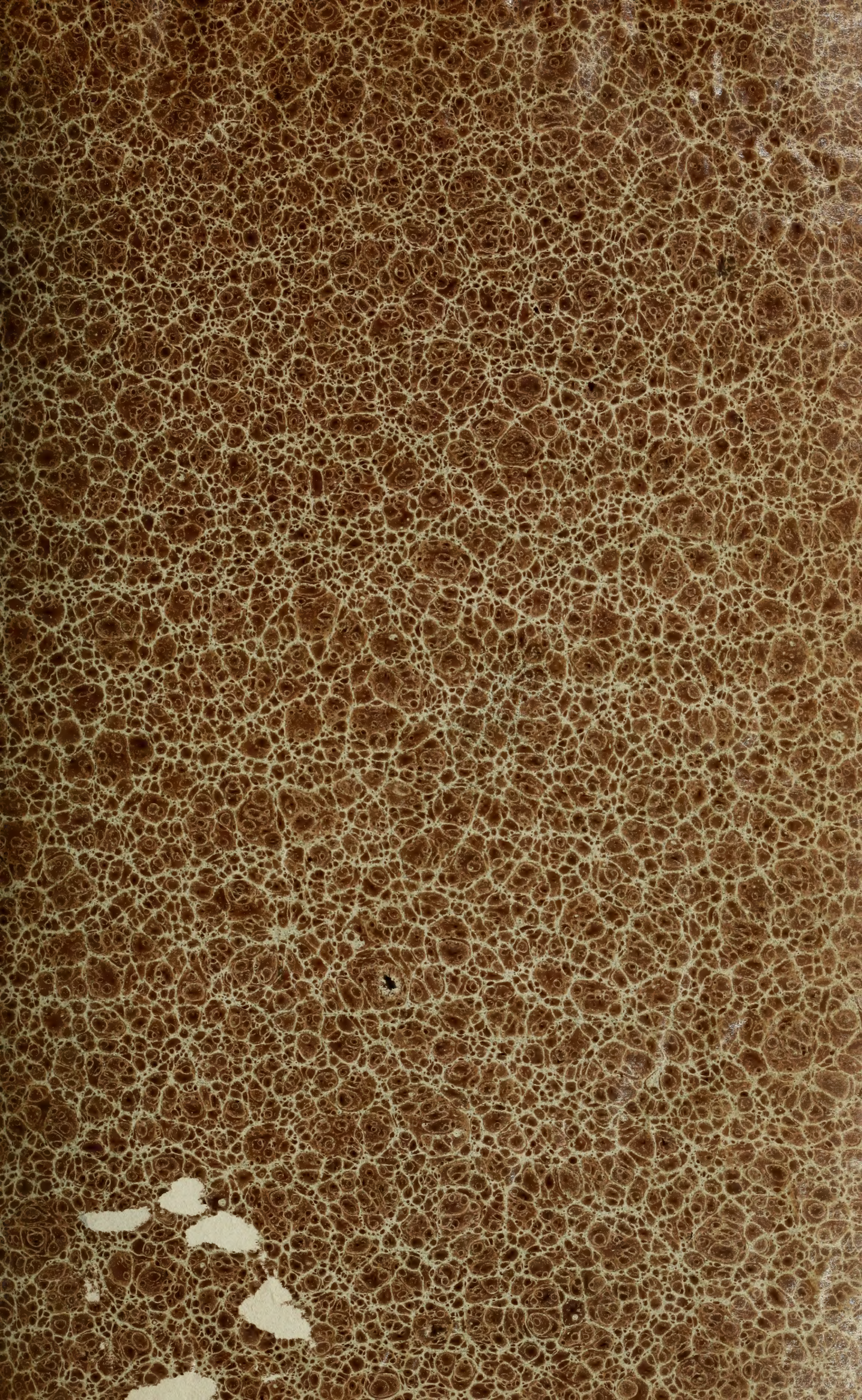






LA TOUR DE NESLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN NEUF TABLEAUX,

PAR

MM. FRÉDÉRIC GAILLARDET ET ALEXANDRE DUMAS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BURIDAN	MM.	BOCAGE.
GAULTIER DAULNAY		LOCKROY.
PHILIPPE DAULNAY		DELAFOSSE.
ORSINI		AUGUSTE.
SAVOISY		PROVOST.
LOUIS X.		CHILI.
DE PIERREFONDS		MONVAL.
RICHARD		MOESSARD.
ENGUERRAND DE MARIGNY		AUGUSTE.
LANDRY		SERRES.
SIMON		HERET.
SIRE RAOUL		DAVESNES S.
JEHAN		MARCHAND.
UN ARBALÉTRIER		LAINÉ.
UN GARDE		VISSOT.
UN PAGE		ERNEST.
MARGUERITE DE BOURGOGNE	Mlles	GEORGES.
CHARLOTTE		LAINÉ.
UNE FEMME VOILÉE		OUDRY.
PAGES. — GARDES. — MANANTS.		

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

La taverne d'Orsini, à la porte Saint-Honoré, vue à l'intérieur. Une douzaine de manants et ouvriers à des tables à droite du spectateur ; à une table isolée, Philippe Daulnay, écrivant sur parchemin : il a près de lui un pot de vin et un gobelet.

SCENE I.

PHILIPPE DAULNAY, RICHARD, SIMON, JEHAN, MANANTS, puis ORSINI. *

RICHARD, se levant.

Ohé ! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable ! double empoisonneur ! il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu répondes.

ORSINI.

Que voulez-vous? du vin?

SIMON, se levant.

Merci, nous en avons encore ; c'est Richard le savatier qui veut savoir combien ton patron Satan a reçu d'âmes ce matin.

RICHARD.

Ou, pour parler plus chrétiennement, combien

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier occupe la droite de l'acteur.

on a relevé de cadavres sur le bord de la Seine, de la Tour de Nesle aux Bons-Hommes.

ORSINI.

Trois.

RICHARD.

C'est le compte! Et tous trois, sans doute, nobles, jeunes et beaux?

ORSINI.

Tous trois nobles, jeunes et beaux.

RICHARD.

C'est l'habitude. Etrangers tous trois à la bonne ville de Paris?...

ORSINI.

Arrivés tous trois depuis la huitaine.

RICHARD.

C'est la règle; du moins ce fléau-là a cela de bon, qu'il est tout le contraire de la peste et de la royauté : il tombe sur les gentilshommes et épargne les manants. Cela console de la taxe et de la corvée. Merci, tavernier, c'est tout ce qu'on voulait de toi; à moins qu'en ta qualité d'Italien et de sorcier tu ne veuilles nous dire quel est le vampire qui a besoin de tant de sang jeune et chaud pour empêcher le sien de vieillir et de se figer?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

SIMON.

Et pourquoi c'est toujours au dessous de la tour de Nesle, et jamais au dessus qu'on retrouve les noyés?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE, appelant Orsini.

Maître!

SIMON.

Tu n'en sais rien? Eh bien! laisse-nous tranquilles, et réponds à ce jeune seigneur qui te fait l'honneur de t'appeler.

PHILIPPE.

Maître!

ORSINI.

Messire?

PHILIPPE.

Un de tes garçons taverniers peut-il, moyennant ces deux sous parisis, porter ce billet?

ORSINI.

Landry!... Landry!

LANDRY, s'avançant.

Voici.

(Il se tient debout devant Philippe, tandis que celui-ci scelle la lettre et met l'adresse.)

ORSINI.

Fais ce que te dira ce jeune seigneur.

(Il s'éloigne.)

RICHARD, retenant Orsini par le bras.

C'est égal, maître; si je m'appelais Orsini, ce dont Dieu me garde! si j'étais maître de cette taverne, ce que Dieu veuille! et si mes fenêtres donnaient comme les tiennes sur cette vieille tour de Nesle, que Dieu foudroie! je voudrais passer une de mes nuits, une seule, à regarder et à écouter, et je te garantis que le lendemain je saurais que répondre à ceux qui me demanderaient des nouvelles.

ORSINI.

Ce n'est pas mon état. Voulez-vous du vin? je suis tavernier et non veilleur de nuit.

RICHARD.

Va-t'en au diable!

ORSINI.

Lâchez-moi alors.

RICHARD.

C'est juste. (Orsini sort.)

PHILIPPE.

Écoute, gars, prends ces deux sous parisis et va-t'en au Louvre; tu demanderas le capitaine Gaultier Daulnay, et tu lui remettras ce billet.

LANDRY.

Ce sera fait, messire. (Il sort.)

RICHARD.

Dis donc, Jehan de Montlhéri, as-tu vu le cortége de la reine Marguerite et de ses deux sœurs, les princesses Blanche et Jeanne?

JEHAN.

Je crois bien.

RICHARD.

Il ne faut pas demander maintenant où a passé la taxe que le roi Philippe-le-Bel, de glorieuse mémoire, a levée le jour où il a fait chevalier son fils aîné, Louis-le-Hutin; j'ai reconnu mes trente sous parisis sur le dos du favori de la reine : seulement, de monnaie de billon ils étaient devenus drap d'or frisé et épinglé. As-tu vu le Gaultier Daulnay, toi, Simon?

(Philippe lève la tête et écoute.)

SIMON.

Sainte Vierge! si je l'ai vu?... son cheval du démon caracolait si bien, qu'il a mis une de ses pattes sur la mienne, aussi d'aplomb que s'il jouait au pied-de-bœuf; et, comme je criais miséricorde, son maître pour me faire taire, m'a donné...

JEHAN.

Un écu d'or?

SIMON.

Oui, un coup du pommeau de son épée sur la tête en m'appelant cagou.

JEHAN.

Et tu n'as rien fait au cheval et rien dit au maître?

SIMON.

Au cheval, je lui ai vertueusement enfoncé trois pouces de ce couteau dans la culotte, et il s'est en allé saignant; quant au maître, je l'ai appelé bâtard; il s'est en allé jurant.

PHILIPPE, de sa place.

Qui dit que Gaultier Daulnay est un bâtard?

SIMON.

Moi.

PHILIPPE, lui jetant son gobelet à la tête.

Tu en as menti par la gorge, truand!

SIMON.

A moi, les enfants!

LES MANANTS, se jetant sur leurs couteaux.

Mort au mignon!... au gentilhomme!... au pimpant!

PHILIPPE, tirant son épée.

Holà! mes maîtres! faites attention que mon épée est plus longue et de meilleur acier que vos couteaux.

SIMON.

Oui; mais nous avons dix couteaux contre ton épée.

PHILIPPE.

Arrière!

TOUS.

A mort! à mort!

(Ils forment un cercle l'entour de Philippe, qui pare avec son épée.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, BURIDAN.

(Il entre, dépose tranquillement son manteau; s'apercevant que c'est un gentilhomme qui se défend contre du peuple, il tire vivement son épée.)

BURIDAN.

Dix contre un!... Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop.

(Il les frappe par-derrière.)

LES MANANTS.

Au meurtre!... au guet!

(Ils veulent se sauver; Orsini paraît.)

BURIDAN.

Hôtelier du diable, ferme ta porte, que pas un de ces truands ne sorte pour donner l'alarme: ils ont eu tort... (Aux manants.) Vous avez eu tort.

TOUS.

Oui, monseigneur, oui.

BURIDAN.

Tu le vois, nous leur pardonnons. Restez à vos tables; voici la nôtre... Fais apporter du vin par mon ami Landry.

ORSINI.

Il est en course pour ce jeune seigneur, j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

BURIDAN.

Comme tu le voudras; mais dépêche. (Se retournant vers les manants.) Est-ce qu'il y en a un qui parle là-bas?

LES MANANTS.

Non, monseigneur.

PHILIPPE.

Par mon patron! messire, vous venez de me tirer d'un mauvais pas, et je m'en souviendrai en pareille occasion si je vous y trouve.

BURIDAN.

Votre main?

PHILIPPE.

De grand cœur.

BURIDAN.

Tout est dit. (Orsini apporte du vin dans des pots.) A votre santé!... Porte deux pots de celui-là à ces drôles, afin qu'ils boivent à la nôtre... bien. C'est la première fois, mon jeune soldat, que je vous vois dans la vénérable taverne de maître Orsini; êtes-vous nouveau venu dans la bonne ville de Paris?

PHILIPPE.

J'y suis arrivé il y a deux heures, justement pour voir passer le cortége de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Reine? pas encore.

PHILIPPE.

Reine après-demain; c'est après-demain qu'arrive de Navarre pour succéder à Philippe-le-Bel, son père, monseigneur le roi Louis X, et j'ai profité de son avènement au trône pour revenir de Flandre, où j'étais en guerre.

BURIDAN.

Et moi d'Italie, où je me battais aussi. Il paraît que la même cause nous amène, mon maître?

PHILIPPE.

Je cherche fortune.

BURIDAN.

C'est comme moi; et vos moyens de réussite?

PHILIPPE.

Mon frère est depuis six mois capitaine près de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Son nom?

PHILIPPE.

Gaultier Daulnay.

BURIDAN.

Vous réussirez, mon cavalier, car la reine n'a rien à refuser à votre frère.

PHILIPPE.

On le dit: et je viens de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée et lui dire de me joindre ici.

BURIDAN.

Ici au milieu de cette foule?

PHILIPPE.

Regardez.

BURIDAN.

Ah! tous nos gaillards sont disparus.

PHILIPPE.

Continuons, puisqu'ils nous laissent libres Et vous, puis-je vous demander votre nom?

BURIDAN.

Mon nom?... dites mes noms; j'en ai deux: un de naissance qui est le mien, et que je ne porte pas; un de guerre qui n'est pas le mien, et que je porte.

PHILIPPE.

Et lequel me direz-vous?

BURIDAN.

Mon nom de guerre, Buridan.

PHILIPPE.

Buridan; avez-vous quelqu'un en cour?

BURIDAN.

Personne.

PHILIPPE.

Vos ressources?

BURIDAN.

Sont là! (il frappe son front.) et là! (il frappe son cœur.) dans la tête et le cœur.

PHILIPPE.

Vous comptez sur votre bonne mine et sur l'amour, vous avez raison, mon cavalier.

BURIDAN.

Je compte sur autre chose encore; je suis du même âge, du même pays que la reine... j'ai été page du duc Robert II, son père, lequel est mort assassiné... la reine et moi n'avions pas, à nous deux, l'âge que chacun de nous a seul maintenant.

PHILIPPE.

Quel est votre âge?

BURIDAN.

Trente-cinq ans.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! il y a depuis cette époque un secret entre Marguerite de Bourgogne et moi... un secret qui me tuera, jeune homme, ou qui fera ma fortune.

PHILIPPE, lui présentant son gobelet pour trinquer.

Bonne chance!

BURIDAN.

Dieu vous la rende! mon soldat.

PHILIPPE.

Mais cela ne commence pas mal.

BURIDAN.

Ah!

PHILIPPE.

Oui, aujourd'hui, comme je revenais de voir passer le cortége de la reine, je me suis aperçu que j'étais suivi par une femme. J'ai ralenti le pas, et elle l'a doublé... le temps de retourner un sablier, elle était près de moi. Mon jeune seigneur, m'a-t-elle dit, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave? — S'il ne faut à votre dame, ai-je répondu, qu'un cœur qui passe sans battre à travers un danger pour arriver à un amour... je suis son homme, pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie; sinon, qu'elle se recommande à sainte Catherine, et qu'elle entre dans un couvent. — Elle est jeune et elle est belle. — C'est bien. — Elle vous attend ce soir. — Où? — Trouvez-vous à l'heure du couvre-feu, au coin de la rue Froid-Mantel; un homme s'approchera de vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez. Adieu, mon soldat, plaisir et courage... Alors elle m'a mis au doigt cet anneau, et a disparu.

BURIDAN.

Vous irez à ce rendez-vous?

PHILIPPE.

Par mon saint patron! je n'ai garde d'y manquer.

BURIDAN.

Mon cher ami, je vous en félicite... il y a quatre jours de plus que vous que je suis à Paris, et, excepté Landry, qui est une vieille connaissance de guerre, je n'ai pas rencontré un visage sur lequel je pusse appliquer un nom... Sang-Dieu... je ne suis cependant d'âge ni de mine à n'avoir plus d'aventures.

SCÈNE III.

BURIDAN, PHILIPPE DAULNAY, UNE FEMME VOILÉE.

LA FEMME VOILÉE, entrant et touchant de la main l'épaule de Buridan.

Seigneur capitaine. .

BURIDAN, se retournant sans se déranger.

Qu'y a-t-il, ma gracieuse?

LA FEMME.

Deux mots tout bas.

BURIDAN.

Pourquoi pas tout haut?

LA FEMME.

Parcequ'il n'y a que deux mots à dire, et qu'il y a quatre oreilles pour entendre.

BURIDAN, se levant.

C'est bien... prenez mon bras, mon inconnue, et dites-moi ces deux mots... (A Philippe.) Vous permettez?...

PHILIPPE.

Faites!

LA FEMME.

Une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave?

BURIDAN.

J'ai fait vingt ans la guerre aux Italiens, les plus mauvais coquins que je connaisse; j'ai fait vingt ans l'amour aux Italiennes, les plus rusées ribaudes que je sache... et je n'ai jamais refusé ni combat, ni rendez-vous, pourvu que l'homme eût droit de porter des éperons et une chaîne d'or... pourvu que la femme fût jeune et jolie.

LA FEMME.

Elle est jeune, elle est belle.

BURIDAN.

C'est bien.

LA FEMME.

Et elle vous attend ce soir.

BURIDAN.

Où, et à quelle heure?

LA FEMME.

Devant la seconde tour du Louvre... à l'heure du couvre-feu.

BURIDAN.

J'y serai.

LA FEMME.

Un homme viendra à vous, et dira: Votre main? Vous lui montrerez cette bague, et vous le suivrez... Adieu, mon capitaine; courage et plaisir.

(Elle sort. La nuit commence à venir doucement.)

BURIDAN.

Ah çà, c'est un rêve ou une gageure.

PHILIPPE.

Quoi donc?

BURIDAN.

Cette femme voilée...

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Elle vient de me répéter les paroles qu'une femme voilée vous a dites.

PHILIPPE.

Un rendez-vous?

BURIDAN.

Comme le vôtre.

PHILIPPE.

L'heure?

BURIDAN.

La même que la vôtre.

PHILIPPE.

Et une bague?

BURIDAN.

Pareille à la vôtre.

PHILIPPE.

Voyons.

BURIDAN.

Voyez.

PHILIPPE.

Il y a magie... et vous irez?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Ce sont les deux sœurs.

BURIDAN.

Tant mieux, nous serons beaux-frères.

LANDRY, à la porte.

Par ici, mon maître.

(Après avoir introduit Gaultier Daulnay, il passe chez Orsini. — Nuit.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAULTIER DAULNAY.

PHILIPPE.

Chut! voici Gaultier... A moi, frère, à moi!

(Il lui tend les bras.)

GAULTIER, s'y jetant.

Ta main, frère... Ah! te voilà donc! c'est toi et bien toi?

PHILIPPE.

Eh! oui.

GAULTIER.

M'aimes-tu toujours?

PHILIPPE.

Comme la moitié de moi-même.

GAULTIER.

Et tu as raison, frère. Embrasse-moi encore... Quel est cet homme?

PHILIPPE.

Un ami d'une heure, qui m'a rendu un service dont je me souviendrai toute la vie: il m'a tiré des mains d'une douzaine de truands à qui j'avais jeté une malédiction et un gobelet à la tête, parcequ'ils parlaient mal de toi.

GAULTIER.

Ah! merci pour lui, merci pour moi. Si Gaultier Daulnay peut vous être bon à quelque chose, fût-il à prier sur la tombe de sa mère, et Dieu veuille qu'il la connaisse un jour! fût-il aux genoux de sa maîtresse, et Dieu lui garde la sienne! à votre premier appel il se lèvera, ira vers vous, et, s'il vous faut son sang ou sa vie, il vous les donnera comme il vous donne sa main.

BURIDAN.

Vous vous aimez saintement, mes gentilshommes, à ce qu'il paraît?

PHILIPPE.

Oui; voyez-vous, capitaine, c'est que nous n'avons dans le monde, lui, que moi; moi, que lui; car nous sommes jumeaux et sans parents, avec une croix rouge au bras gauche pour tout signe de reconnaissance; car nous avons été exposés ensemble et nus sur le parvis Notre-Dame; car nous avons eu faim et froid ensemble, et nous nous sommes réchauffés et rassasiés ensemble.

GAULTIER.

Et depuis ce temps-là, nos plus longues absences ont été de six mois; et lorsqu'il mourra, lui, je mourrai, moi; car, ainsi qu'il n'est venu au monde que quelques heures avant moi, je ne dois lui survivre que de quelques heures. Ces choses-là sont écrites, croyez-le; aussi, entre nous, tout à deux, rien à un seul: notre cheval, notre bourse, notre épée sur un signe, notre vie sur un mot. Au revoir, capitaine. Viens chez moi, frère.

PHILIPPE.

Non pas, mon féal; il faut que je passe cette nuit quelque part où quelqu'un m'attend.

GAULTIER.

Arrivé il y a deux heures, tu as un rendez-vous pour cette nuit? Prends garde, frère (deux garçons taverniers passent et vont fermer les volets.), depuis quelque temps la Seine charrie bien des

cadavres, la grève reçoit bien des morts; mais c'est sur-tout de gentilshommes étrangers qu'on fait chaque jour, aux rives du fleuve, la sanglante récolte. Prends garde, frère, prends garde.

PHILIPPE.

Vous entendez, capitaine; irez-vous?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Et moi aussi.

GAULTIER.

Depuis quand êtes-vous arrivé, capitaine?

BURIDAN.

Depuis cinq jours.

GAULTIER, réfléchissant.

Toi depuis deux heures, lui depuis cinq jours... toi tout jeune, lui jeune encore... N'y allez pas, mes amis, n'y allez pas!

PHILIPPE.

Nous avons promis, promis sur notre honneur.

GAULTIER.

La promesse est sacrée... allez-y donc; mais demain, demain, dès le matin, frère...

PHILIPPE.

Sois tranquille.

GAULTIER, se retournant et prenant la main de Buridan.

Vous, quand vous voudrez, messire.

BURIDAN.

Merci.

(On entend la cloche du couvre-feu.)

ORSINI, entrant.

Voici le couvre-feu, messeigneurs.

BURIDAN, prenant son manteau et sortant.

Adieu, on m'attend à la deuxième tour du Louvre.

PHILIPPE, de même.

Moi, rue Froid-Mantel.

GAULTIER.

Moi, au palais.

ORSINI, seul.

(Il ferme la porte et donne un coup de sifflet; Landry et trois hommes paraissent.)

Et nous, enfants, à la tour de Nesle.

DEUXIÈME TABLEAU

Intérieur circulaire. Deux portes à droite de l'acteur, au premier plan: une à gauche; une fenêtre au fond avec un balcon; une toilette, chaises, fauteuils.

SCÈNE V.

ORSINI, seul, appuyé contre la fenêtre.

(On entend le tonnerre et l'on voit les éclairs.)

La belle nuit pour une orgie à la Tour! Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort! le fleuve grossit comme pour aller au-devant des cadavres... C'est un beau temps pour aimer: au dehors le bruit de la foudre, au dedans le choc des verres et les baisers et les propos d'amour... Étrange concert où Dieu et Satan font chacun leur partie! (On entend des éclats de rire.) Riez, jeunes fous, riez donc; moi, j'attends; vous avez encore une heure à rire, et moi une heure à attendre comme j'ai attendu hier, comme j'attendrai demain. Quelle inexorable condition! parcequ'ils sont entrés ici, il faut qu'ils meurent! parceque leurs yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, il faut que leurs yeux s'éteignent! parceque leurs lèvres ont reçu et donné des baisers qu'elles ne devaient ni recevoir ni donner, il faut que leurs lèvres se taisent pour ne se rouvrir, comme accusatrices, que devant le trône de Dieu!... Mais aussi, malheur! malheur cent fois mérité à ces imprudents qui se lèvent au premier appel d'un amour nocturne! présomptueux! qui croient que cela est une chose toute simple que de venir la nuit, par l'orage qui gronde, les yeux bandés, dans cette vieille tour de Nesle, pour y trouver trois femmes jeunes et belles, leur dire: Je t'aime, et s'enivrer de vin, de caresses et de voluptés avec elles.

UN CRIEUR DE NUIT, en dehors.

Il est deux heures, la pluie tombe, tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ORSINI.

Deux heures déja!

SCÈNE VI.

ORSINI, LANDRY.

LANDRY.

Maitre!

ORSINI.

Que veux-tu?

LANDRY.

Il est deux heures du matin: le crieur de nuit vient de passer.

ORSINI.

Eh bien! nous sommes encore loin du jour.

LANDRY.

Mais les autres s'ennuient.

ORSINI.

On les paie.

LANDRY.

Sauf votre bon plaisir, maitre, on les pai

pour frapper et non pour attendre. S'il en est ainsi, qu'on double la somme: tant pour l'ennui, tant pour l'assassinat.

ORSINI.

Tais-toi; voici quelqu'un: va-t'en.

LANDRY.

Je m'en vais; mais ce que j'ai dit n'en est pas moins juste.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ORSINI, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Orsini!

ORSINI.

Madame?

MARGUERITE.

Où sont tes hommes?

ORSINI.

Là.

MARGUERITE.

Prêts?

ORSINI.

Tout prêts, madame, tout prêts... La nuit 'avance.

MARGUERITE.

Est-il donc si tard?

ORSINI.

L'orage se calme.

MARGUERITE.

Oui; écoute le tonnerre.

ORSINI.

Le jour va venir.

MARGUERITE.

Tu te trompes, Orsini, vois comme la nuit est encore sombre... Oh!

(Elle s'assied.)

ORSINI.

N'importe, madame; il faut éteindre les flambeaux, relever les coussins, renfermer les flacons. Vos barques vous attendent; il faut repasser la Seine, rentrer dans votre noble demeure, et nous laisser les maîtres ici, les seuls maîtres.

MARGUERITE.

Oh! laisse-moi: cette nuit ne ressemble pas aux nuits précédentes; ce jeune homme ne ressemble pas aux autres jeunes gens: il ressemble à un seul, si au-dessus de tous!... Ne trouves-tu pas, Orsini?

ORSINI.

A qui ressemble-t-il donc?

MARGUERITE.

A mon Gaultier Daulnay. Parfois je me suis surprise, en le regardant, à croire que je voyais Gaultier; en l'écoutant, que j'entendais mon Gaultier: c'est un enfant tout d'amour et de passion; c'est un enfant qui ne peut être dangereux, n'est-ce pas?

ORSINI.

O madame! que dites-vous là? Songez donc que c'est un jouet qu'il faut prendre et briser; que plus vous avez eu avec lui de bonté et d'abandon, plus il est à craindre... Il est bientôt trois heures, madame; retirez-vous, et abandonnez-nous ce jeune homme.

MARGUERITE, se levant.

Te l'abandonner, Orsini? non pas; il est à moi. Va demander à mes sœurs si elles veulent t'abandonner les autres; si elles le veulent, c'est bien; mais celui-là, il faut le sauver... Oh! je le puis; car toute cette nuit je me suis contrainte; toute cette nuit j'ai gardé mon masque; il ne m'a donc pas vue, Orsini, ce noble jeune homme: mon visage est resté voilé pour lui; il me verrait demain, qu'il ne pourrait me reconnaître. Eh bien! je lui sauve la vie; je veux que cela soit ainsi. Je le renvoie sain et sauf; qu'il soit reconduit dans la ville; qu'il vive pour se rappeler cette nuit, pour qu'elle brûle le reste de sa vie de souvenirs d'amour; pour qu'elle soit un de ces rêves célestes qu'on a une fois sur la terre; pour qu'elle soit pour lui enfin ce qu'elle sera pour moi.

ORSINI.

Ce sera comme vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Oui, oui, sauve-le; voilà ce que j'avais à te dire, ce que j'hésitais à te dire. Maintenant que je te l'ai dit, fais ouvrir la porte, fais rentrer les poignards dans le fourreau: hâte-toi, hâte-toi!

(Orsini sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, puis PHILIPPE.

PHILIPPE, dans la coulisse.

Mais où es-tu donc, ma vie? — où es-tu donc, mon amour? — Ton nom de femme ou d'ange? que je t'appelle par ton nom!...

(Il entre.)

MARGUERITE.

Jeune homme, voici le jour.

PHILIPPE.

Que me fait le jour, que me fait la nuit? — Il n'y a ni jour ni nuit... Il y a des flambeaux qui brûlent, des vins qui petillent, des cœurs qui battent, et le temps qui passe... Reviens.

MARGUERITE.

Non, non; il faut nous séparer.

PHILIPPE.

Nous séparer!... eh! qui sait si je vous retrouverai jamais? Il n'est pas temps de nous séparer encore. Je suis à vous comme vous êtes à moi; séparer les anneaux de cette chaîne, c'est la briser.

MARGUERITE.

Ah! vous aviez promis plus de modération... Le temps fuit; mon époux peut se réveiller, me chercher, venir... Voici le jour.

PHILIPPE.

Non, non, ce n'est pas le jour; c'est la lune qui glisse entre deux nuages chassés par le vent. Votre vieil époux ne saurait venir encore... La vieillesse est confiante et dormeuse. Encore une heure, ma belle maîtresse; une heure, et puis adieu...

MARGUERITE.

Non, non; pas une heure, pas un instant; partez! c'est moi qui vous en prie... Partez sans regarder en arrière, sans vous souvenir de cette nuit d'amour, sans en parler à personne, sans en dire un mot à votre meilleur ami... Partez! quittez Paris, voyez-vous; quittez-le! je vous l'ordonne, partez!

PHILIPPE.

Eh bien! oui, je pars... mais ton nom?... Dis-moi ton nom, qu'il puisse bruire éternellement à mon oreille, qu'il se grave à jamais dans mon cœur... Ton nom! pour que je le redise dans mes rêves. Je devine que tu es belle, que tu es noble; tes couleurs, que je les porte; je t'ai trouvée parceque tu l'as voulu; mais depuis long-temps je te cherchais. Ton nom dans un dernier baiser! et je pars.

MARGUERITE.

Je n'ai pas de nom pour vous! Cette nuit passée, tout est fini entre vous et moi; je suis libre, et je vous rends libre. Nous sommes quittes des heures passées ensemble. Je ne dois rien à vous, et vous rien à moi... Obéissez-moi donc si vous m'aimez... Obéissez-moi encore si vous ne m'aimez pas; car je suis femme, je suis chez moi, je commande. Notre partie nocturne est rompue, je ne vous connais plus... Sortez!

PHILIPPE.

Ah! c'est ainsi... j'adjure, et l'on se raille; je supplie, et on me chasse... eh bien, je sors! Adieu, noble et honnête dame, qui donnez des rendez-vous la nuit, à qui l'ombre de la nuit ne suffit pas et qui avez besoin d'un masque; mais ce n'est pas moi dont on peut se faire un jouet pour une passion d'une heure; il ne sera pas dit que, moi parti, vous rirez de la dupe que vous venez de faire.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

PHILIPPE, *arrachant une épingle de la coiffe de Marguerite.*

Ne craignez pas, madame, ce sera moins que rien... un simple signe auquel je puisse vous reconnaître. (*Il la marque au visage, à travers son masque.*) Voilà tout.

MARGUERITE.

Ah!

PHILIPPE, *riant.*

Maintenant, dis-moi ton nom ou ne me le dis pas; ôte ton masque ou reste masquée, peu m'importe! je te reconnaîtrai par-tout.

MARGUERITE.

Vous m'avez blessée, monsieur!... Cette marque-là, c'est comme si vous aviez vu mon visage... Insensé que je voulais sauver et qui veut mourir! Cette marque, voyez-vous, cette marque... Priez Dieu!... qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres.

(*Elle sort.*)

(*Orsini, qui est entré sur la dernière phrase de Marguerite, va à la fenêtre, la ferme et emporte la lumière. Nuit complète jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, BURIDAN.

(*Buridan sort lentement de la porte à gauche, étend les bras, se glisse dans l'ombre et met la main sur le bras de Philippe.*)

BURIDAN.

Qui est là?

PHILIPPE.

Moi.

BURIDAN.

Qui, toi?

PHILIPPE.

Que t'importe?

BURIDAN.

Je connais ta voix.

(*Il l'entraîne vers la fenêtre.*)

PHILIPPE.

Buridan!

BURIDAN.

Philippe!

PHILIPPE.

Vous ici!

BURIDAN.

Oui, sang-Dieu, moi ici! et qui voudrais bien vous rencontrer ailleurs.

PHILIPPE.

Pourquoi cela?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas où nous sommes?

PHILIPPE.

Où sommes-nous?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes?

PHILIPPE.

Vous êtes tout ému, Buridan.

BURIDAN.

Ces femmes... N'avez-vous pas quelques soupçons de leur rang?

PHILIPPE.

Non.

BURIDAN.

N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames? Avez-vous vu, car je pense qu'il vient de vous arriver à vous ce qui vient de m'arriver à moi; avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids? avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux? Ce sont de

grandes dames, voyez-vous : elles nous ont fait chercher dans la nuit par une femme vieille et voilée qui avait des paroles mielleuses. Oh! ce sont de grandes dames! A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueillis avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées à nous sans détour, sans retard; à nous, tout de suite, à nous inconnus et tout mouillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. A table, et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas? à table, elles se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli; elles ont blasphémé; elles ont tenu d'étranges et d'odieuses paroles, elles ont oublié toute retenue, toute pudeur; oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très grandes dames, je vous le répète.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cela ne vous fait-il pas quelque peur?

PHILIPPE.

Peur, et quelle peur?

BURIDAN.

Ces soins qu'elles prennent pour rester inconnues.

PHILIPPE.

Que je revoie la mienne demain, et je la reconnaîtrai.

BURIDAN.

Elle s'est donc démasquée?

PHILIPPE.

Non; mais avec cette épingle d'or, à travers son masque, je lui ai fait au visage un signe qu'elle gardera long-temps.

BURIDAN.

Malheureux! il y avait peut-être encore quelque espoir de nous sauver, et tu nous tues!

PHILIPPE.

Comment?

BURIDAN, le conduisant à la fenêtre.

Regarde devant toi.

PHILIPPE.

Le Louvre.

BURIDAN.

A tes pieds.

PHILIPPE.

La Seine.

BURIDAN.

Et autour de nous, la tour de Nesle.

PHILIPPE.

La tour de Nesle!

BURIDAN.

Oui, oui, la vieille tour de Nesle, au-dessous de laquelle on retrouve tant de cadavres.

PHILIPPE.

Et nous sommes sans armes! car on vous a demandé en entrant votre épée comme on m'a demandé la mienne.

BURIDAN.

A quoi nous serviraient-elles? il ne s'agit pas de nous défendre, mais de fuir. Voyez cette porte.

PHILIPPE, secouant la porte de gauche.

Fermée... Ah! écoute... Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras.

BURIDAN.

Oui, et si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance; tu iras trouver ton frère Gaultier, ton frère qui peut tout; tu lui diras... Écoute, il faut écrire, il faut des preuves.

PHILIPPE.

Ni plume, ni encre, ni parchemin.

BURIDAN.

Voici des tablettes; tu tiens encore cette épingle: sur ton bras il y a des veines et dans ces veines du sang; écris, pour que ton frère me croie, si je vais lui demander vengeance pour toi; écris, écris: J'ai été assassiné par... je mettrai le nom, moi, car je saurai qui, oui, je saurai qui... et signe; si tu te sauves, fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi. Adieu... tâchons de fuir chacun de notre côté .. Adieu.

PHILIPPE.

Adieu, frère; à la vie... à la mort.

(Ils s'embrassent; Philippe rentre dans l'appartement dont il est sorti. Buridan va pour essayer de sortir; il recule devant Landry qui entre.)

SCÈNE X.

BURIDAN, LANDRY.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Faites votre prière, mon gentilhomme.

BURIDAN.

Cette voix m'est connue.

LANDRY.

Mon capitaine!

BURIDAN.

Landry! il faut me sauver, mon brave; on veut nous assassiner... (On entend un cri.) Un cri!... quel est ce cri?

LANDRY.

C'est celui de votre troisième compagnon, qui est avec la troisième sœur... et qu'on égorge.

BURIDAN.

Tu ne me tueras point, n'est-ce pas?

LANDRY.

Je ne puis vous sauver; je le voudrais cependant.

BURIDAN.

Cet escalier?..

LANDRY.

Il est gardé.

BURIDAN.

Cette fenêtre?..

LANDRY.

Savez-vous nager?

BURIDAN.

Oui.

LANDRY, ouvrant la fenêtre.

Alors, hâtez-vous. Dieu vous garde!

BURIDAN, sur le balcon.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi.

(Il s'élance : on entend le bruit d'un corps pesant qui tombe dans l'eau.)

ORSINI, entrant.

Où est-il?

LANDRY.

Dans la rivière... c'est fini.

ORSINI.

Il était bien mort?

LANDRY.

Bien mort.

PHILIPPE, entrant à reculons et tout ensanglanté.

Au secours! au secours, mon frère! à moi, mon frère! (Il tombe.)

MARGUERITE, entrant, une torche à la main.

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu; qu'il soit donc fait ainsi que tu le desires. (Elle arrache son masque.) Regarde et meurs!

PHILIPPE.

Marguerite de Bourgogne! reine de France (Il meurt.)

LE CRIEUR, en dehors.

Il est trois heures. Tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Appartement de la reine.

SCÈNE I.

MARGUERITE, CHARLOTTE, ensuite GAULTIER.

(Au lever du rideau, la reine est couchée sur un lit de repos. Elle se réveille et appelle une de ses femmes.)

MARGUERITE.

Charlotte! Charlotte! (Charlotte entre.) Fait-il jour, Charlotte?

CHARLOTTE.

Oui, madame la reine, depuis long-temps.

MARGUERITE.

Tirez les rideaux lentement, que la clarté ne me fasse pas mal. C'est bien. Quel temps?

CHARLOTTE, allant à la fenêtre.

Superbe. L'orage de cette nuit a balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage; c'est une nappe d'azur.

MARGUERITE.

Que se passe-t-il dans la rue?

CHARLOTTE.

Un jeune seigneur, enveloppé de son manteau, cause devant vos fenêtres avec un moine de l'ordre de Saint-François.

MARGUERITE.

Le connais-tu?

CHARLOTTE.

Oui; c'est messire Gaultier Daulnay.

MARGUERITE.

Ah! ne regarde-t-il pas de ce côté?

CHARLOTTE.

De temps en temps; il quitte le moine, il entre sous l'arcade du palais.

MARGUERITE, vivement.

Charlotte, allez vous informer de la santé de mes sœurs, les princesses Blanche et Jeanne. Je vous appellerai quand je voudrai avoir de leurs nouvelles. Vous entendez, je vous appellerai?

CHARLOTTE, s'en allant.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Il était là attendant mon réveil, et n'osant le hâter, les yeux fixés sur mes fenêtres... Gaultier, mon beau gentilhomme.

GAULTIER, paraissant par une petite porte derobee au chevet du lit.

Tous les anges du ciel ont-ils veillé au chevet de ma reine, pour lui faire un sommeil paisible et des songes dorés?

(Il s'assied sur les coussins de l'estrade.)

MARGUERITE.

Oui, j'ai eu de doux songes, Gaultier; j'ai rêvé voir un jeune homme qui vous ressemblait; c'étaient vos yeux et votre voix; c'étaient votre âge, vos transports d'amour.

GAULTIER.

Et ce songe?..

MARGUERITE.

Laissez-moi me rappeler... A peine si je suis éveillée encore... mes idées sont toutes confuses... Ce songe eut une fin terrible, une douleur comme si on m'eût déchiré la joue.

GAULTIER, voyant la cicatrice.

Ah! en effet, madame, vous êtes blessée!

MARGUERITE, rappelant ses idées.

Oui, oui... je le sais; une épingle... une épingle d'or... une épingle de ma coiffure qui a roulé dans mon lit et qui m'a déchirée... (A part.) Oh! je me rappelle...

GAULTIER.

Voyez!... et pourquoi risquer ainsi votre beauté, ma Marguerite bien-aimée? Votre beauté n'est point à vous; elle est à moi.

MARGUERITE.

A qui parliez-vous devant ma fenêtre?

GAULTIER.

A un moine qui me remettait des tablettes de la part d'un étranger que j'ai vu hier, qui ne connaissait personne à Paris, et qui, tremblant qu'un malheur ne lui arrivât dans cette grande ville, m'a fait promettre par son intermédiaire de les ouvrir si j'étais deux jours sans entendre parler de lui : c'est un capitaine que j'ai rencontré avec mon frère hier à la taverne d'Orsini.

MARGUERITE.

Vous me le présenterez ce matin, votre frère; je l'aime déja d'une partie de l'amour que j'ai pour vous.

GAULTIER.

O ma belle reine! gardez-moi votre amour tout entier; car je serais jaloux, même de mon frère... Oui, il viendra ce matin à votre lever : c'est un bon et loyal jeune homme, Marguerite; c'est la moitié de ma vie, c'est ma seconde ame!

MARGUERITE.

Et la première?...

GAULTIER.

La première, c'est vous; ou plutôt vous êtes tout pour moi, vous : ame, vie, existence; je vis en vous, et je compterais les battements de mon cœur en mettant la main sur le vôtre... Oh! si vous m'aimiez comme je vous aime, Marguerite! vous seriez tout à moi, comme je suis tout à vous.

MARGUERITE.

Non, mon ami, non; laissez-moi un amour pur. Si je vous cédais aujourd'hui, peut-être demain pourrais-je vous craindre... une indiscrétion, un mot est mortel pour nous autres reines : contentez-vous de m'aimer, Gaultier, et de savoir que j'aime à vous l'entendre dire.

GAULTIER.

Pourquoi faut-il que le roi revienne demain, alors?

MARGUERITE.

Demain!... et avec lui...adieu notre liberté; adieu nos doux et longs entretiens... Oh! parlons d'autre chose : cette cicatrice paraît donc beaucoup?

GAULTIER.

Oui.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que j'entends dans la chambre à côté?

GAULTIER, se levant.

Le bruit que font nos jeunes seigneurs en attendant le lever de leur reine.

MARGUERITE.

Il ne faut pas les faire attendre, ils se douteraient peut-être pour qui je les ai oubliés; je vous retrouverai au milieu d'eux, n'est-ce pas, mon seigneur, mon véritable seigneur et maître, mon roi, qui seriez le seul, si c'était l'amour qui fit la royauté?... Au revoir.

GAULTIER.

Déja?...

MARGUERITE.

Il le faut... allez. (Elle tire un cordon, les rideaux se ferment. Gaultier est dans la chambre; le bras seul de Marguerite passe au milieu des deux rideaux. Gaultier lui baise la main; elle appelle.) Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, derrière les rideaux.

Madame?

MARGUERITE, retirant sa main.

Faites ouvrir les appartements.

SCÈNE II.

GAULTIER, PIERREFONDS, SAVOISY, RAOUL, COURTISANS, puis MARIGNY.

SAVOISY.

Ah! Gaultier nous avait devancés, et c'est juste... Comment va ce matin la Marguerite des Marguerites... la reine de France, Navarre et Bourgogne?

GAULTIER.

Je ne sais, messieurs; j'arrive; j'espérais voir mon frère au milieu de vous... Salut, messieurs, salut; quelles nouvelles ce matin?

PIERREFONDS.

Rien de bien nouveau... Le roi arrive demain; il aura une belle entrée dans sa bonne ville. Les ordres sont donnés par messire de Marigny pour que le peuple soit joyeux et crie *Noël* sur son chemin : en attendant, il crie malédiction sur les bords de la Seine.

GAULTIER.

Et pourquoi?

SAVOISY.

Le fleuve vient de jeter encore un noyé sur sa rive, et le peuple se lasse de cette étrange pêche.

PIERREFONDS.

Ce sont autant d'anathèmes qui retombent sur ce damné Marigny, qui est chargé de la sûreté de la ville... Ma foi, les morts seront les bienvenus si nous pouvons étouffer le premier ministre sous un tas de cadavres.

GAULTIER, remontant vers les courtisans.

Il se passe d'étranges choses... Personne de vous n'a vu mon frère, messieurs?

PIERREFONDS.

C'est que si le roi n'y prend pas garde, messeigneurs, il perdra par eau le tiers de sa population, la plus noble et la plus riche. Que diable de vertige pousse donc nos gentils

hommes à pareille fin, bonne au plus pour les jeunes chats et les manants?

SAVOISY.

Oh! messeigneurs, iriez-vous croire que ceux qui sortent morts de la Seine y descendent volontairement vivants? Non pas.

PIERREFONDS.

A moins qu'ils n'y soient menés par des démons et des feux follets, je ne vois pas trop...

SAVOISY.

La rivière est une indiscrète qui ne conserve pas les secrets qu'on lui confie. On a plutôt creusé une tombe dans l'eau que dans la terre; seulement l'eau rejette, et la terre garde. Depuis l'hôtel Saint-Paul jusqu'au Louvre, il y a bien des maisons qui baignent leurs pieds dans l'eau, et bien des fenêtres à ces maisons.

SIRE RAOUL.

Le seigneur de Savoisy a raison, et la tour de Nesle pour son compte...

SAVOISY.

Oui, je suis passé à deux heures du matin au pied du Louvre, et la tour de Nesle était brillante, les flambeaux couraient sur ses vitraux; c'était une nuit de fête à la Tour. Je n'aime pas cette grande masse de pierre qui semble, la nuit, un mauvais génie veillant sur la ville, cette grande masse immobile, jetant, par intervalles, du feu de toutes ses ouvertures comme un soupirail de l'enfer, silencieuse sous le ciel noir, avec sa rivière bouillonnante à ses pieds. Si vous saviez ce que le peuple raconte...

GAULTIER.

Messieurs, vous oubliez que c'est une hôtellerie royale.

SAVOISY.

D'ailleurs le roi arrive demain, et le roi, vous le savez, messieurs, n'aime pas les nouvelles qu'il n'a pas faites lui-même. N'est-ce pas, monsieur de Marigny?

MARIGNY, entrant.

Que disiez-vous d'abord, messieurs? que je puisse répondre à votre question.

SAVOISY.

Nous disions que le peuple de Paris était un peuple bien heureux d'avoir le roi Louis X pour roi, et monsieur de Marigny pour premier ministre.

MARIGNY.

Et il y a au moins la moitié de ce bonheur dont il ne jouirait pas long-temps, s'il ne tenait qu'à vous, monsieur de Savoisy.

UN PAGE, annonçant.

La reine, messeigneurs.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, PAGES, GARDES, ensuite UN BOHÉMIEN.

LA REINE.

Dieu vous garde, messieurs! vous savez que le roi mon seigneur et maître arrive demain; ainsi, si vous avez aujourd'hui quelque grace à demander à la régente, hâtez-vous, car je n'ai plus qu'un jour de puissance.

SAVOISY.

Nous ne vous presserons pas, madame; vous serez notre reine toujours, reine par le sang, reine par la beauté; et vous serez toujours véritablement régente de France, tant que notre roi, que Dieu garde! conservera des yeux et un cœur.

MARGUERITE.

Vous me flattez, comte. Bonjour, seigneur Gaultier, vous deviez m'amener votre frère?

GAULTIER.

Et vous me voyez bien inquiet de lui, madame. Oh! la maudite ville de Paris! elle est pleine de Bohémiens et sorciers... Ne haussez pas les épaules, monsieur de Marigny, je ne vous accuse pas; la ville, grandissant tous les jours ainsi qu'elle fait, échappe à votre puissance. Ce matin encore on a retrouvé sur la grève, un peu au-dessous de la tour de Nesle, un cadavre.

MARIGNY.

Deux, monsieur.

MARGUERITE, à part.

Deux!

GAULTIER.

Et qui voulez-vous qui fasse ces meurtres, sinon Bohémiens et sorciers qui ont besoin de sang pour leurs conjurations? Croyez-vous qu'on force la nature à révéler ses secrets sans d'horribles profanations?

MARGUERITE.

Vous oubliez, messire Gaultier, que monsieur de Marigny ne croit pas à la nécromancie.

SAVOISY, à la fenêtre.

Il n'y croit pas? Eh! madame, on n'a qu'à jeter les yeux dans la rue, on n'y voit que nécromanciens et sorciers; en face même de votre palais, en voici un qui semble attendre qu'on le consulte, tant il fixe les yeux avec acharnement sur cette fenêtre.

MARGUERITE.

Appelez-le, seigneur de Savoisy; je ne serais pas fâchée qu'il nous annonçât ce qui arrivera à monsieur de Marigny au retour du roi; voulez-vous, messieurs?

PIERREFONDS.

Notre reine est maîtresse.

SAVOISY, criant à la fenêtre.

Monte ici, Bohémien, et fais provision de bonnes nouvelles ; c'est une reine qui veut savoir l'avenir.

MARGUERITE.

Allons, messieurs, il faut recevoir dignement ce savant nécromancien.

SAVOISY.

Oui, sans doute ; mais, comme sa science peut lui venir également de Dieu ou de Satan, à tout hasard signons-nous. (Ils font tous le signe de la croix, à l'exception de Marigny.) Le voici ; pardieu ! il a passé à travers les murs ! (Allant à lui.) Bohémien maudit, la reine t'a fait venir pour que tu dises au premier ministre...

LE BOHÉMIEN, entrant par la porte de droite.

Laisse-moi donc aller à lui, si tu veux que je lui parle. Enguerrand de Marigny, me voilà.

MARIGNY.

Écoute, sorcier ; si tu veux être le bienvenu ici, annonce-moi plutôt mille disgraces qu'une disgrace, mille morts qu'une mort, et je puis ajouter encore qu'autant tes prédictions trouveront les autres confiants et joyeux, autant tu me trouveras tranquille et incrédule.

LE BOHÉMIEN.

Enguerrand, je n'ai qu'une disgrace et une mort à t'annoncer, mais une disgrace prochaine et une mort terrible. Si tu as quelque compte à régler avec Dieu, hâte-toi, car par ma voix il ne te donne que trois jours.

MARIGNY.

Merci, Bohémien ; car chacun de nous ne sait pas même s'il a trois heures ; d'autres t'attendent... merci.

LE BOHÉMIEN.

Que veux-tu que je te dise, à toi, Gaultier Daulnay? à ton âge, le passé c'est hier, l'avenir c'est demain.

GAULTIER.

Eh bien ! parle-moi du présent.

LE BOHÉMIEN.

Enfant, demande-moi plutôt le passé ; demande-moi plutôt l'avenir ; mais le présent ! non, non !

GAULTIER.

Sorcier, je veux le savoir. Que se passe-t-il maintenant en moi ?

LE BOHÉMIEN.

Tu attends ton frère, et ton frère ne vient pas.

GAULTIER.

Et mon frère, où est-il ?

LE BOHÉMIEN.

Le peuple se presse en foule sur le rivage de la Seine.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Il entoure deux cadavres en criant : Malheur !

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Descends, et cours à la grève.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Et là, regarde au bras gauche de l'un des noyés, et une voix de plus criera : Malheur ! malheur !

GAULTIER, se précipitant hors l'appartement.

Mon frère ! mon frère !

LE BOHÉMIEN, se retournant vers la reine.

Et vous, Marguerite de Bourgogne, ne voulez-vous rien savoir ? ou croyez-vous que je n'aie rien à vous dire ? Pensez-vous qu'une destinée royale soit surhumaine, et que des yeux mortels ne puissent y lire !

MARGUERITE.

Je ne veux rien savoir, rien.

LE BOHÉMIEN.

Et tu m'as fait venir, cependant ; me voici, Marguerite ; maintenant il faut que tu m'entendes.

MARGUERITE, seule sur son trône.

Ne vous éloignez pas, monsieur de Marigny.

LE BOHÉMIEN.

O Marguerite ! Marguerite ! à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans ?

MARGUERITE.

Qui donc a appelé ce Bohémien ? Qui l'a appelé ? que me veut-il ?

LE BOHÉMIEN, mettant le pied sur la première marche du trône.

Marguerite, n'est-ce pas qu'à ton compte il manque un cadavre ? n'est-ce pas que tu croyais ce matin entendre dire trois au lieu de deux ?

MARGUERITE, se levant.

Tais-toi donc, ou dis-moi qui te donne cette puissance de deviner.

LE BOHÉMIEN, lui montrant l'aiguille d'or de sa coiffure.

Voilà mon talisman, Marguerite. Ah ! tu portes la main à ta joue ! C'est bien, tout est dit. (A part.) C'est elle. (Haut.) Il faut que je te dise un dernier mot que nul n'entende. Arrière, seigneur de Marigny.

MARIGNY.

Bohémien, je n'ai d'ordre à recevoir que de la reine.

MARGUERITE, descendant du trône.

Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE BOHÉMIEN.

Tu vois que je sais tout, Marguerite ; que ton amour, ton honneur, ta vie sont entre mes mains. Marguerite, ce soir je t'attendrai après le couvre-feu à la taverne d'Orsini. Il faut que je te parle seul.

MARGUERITE.

Une reine de France peut-elle sortir seule à cette heure ?

LE BOHÉMIEN.

Il n'y a pas plus loin d'ici à la porte Saint-Honoré que d'ici à la tour de Nesle.

MARGUERITE.

J'irai, j'irai.

LE BOHÉMIEN.

Tu apporteras un parchemin et le sceau de l'état.

MARGUERITE.

Soit ; mais d'ici là ?

LE BOHÉMIEN.

D'ici là, vous allez rentrer dans votre appartement, qui sera fermé pour tout le monde.

MARGUERITE.

Pour tout le monde ?

LE BOHÉMIEN.

Même pour Gaultier Daulnay, sur - tout pour Gaultier Daulnay. Messeigneurs, la reine vous remercie et prie Dieu de vous avoir en sa garde : défendez la porte de vos appartements, madame.

MARGUERITE.

Gardes, ne laissez entrer personne.

LE BOHÉMIEN.

A ce soir chez Orsini, Marguerite.

MARGUERITE, en sortant.

A ce soir.

(Le Bohemien passe au milieu des seigneurs, qui s'écartent et le regardent avec terreur.)

SAVOISY.

Messeigneurs, concevez-vous quelque chose de pareil? et cet homme n'est-il pas Satan?

PIERREFONDS.

Qu'a-t-il donc pu dire à la reine ?

SAVOISY.

Monsieur de Marigny, vous qui étiez près de Marguerite, avez-vous entendu quelque chose de sa prédiction ?

MARIGNY.

Il se peut, messieurs ; mais je ne me rappelle que celle qu'il m'a faite.

SAVOISY.

Eh bien! croirez-vous désormais aux sorciers ?

MARIGNY.

Pourquoi plus qu'auparavant? Il m'a annoncé ma disgrace ; je suis encore ministre ; il m'a annoncé ma mort... vrai Dieu ! messieurs, si l'un de vous est tenté de s'assurer que je suis bien vivant, il n'a qu'à le dire : j'ai au côté une épée qui se chargera en pareil cas de répondre pour son maître.

GAULTIER, se précipitant dans la salle.

Justice, justice !

TOUS.

Gaultier !

GAULTIER.

C'était mon frère, messeigneurs, mon frère Philippe, mon seul ami, mon seul parent. Mon frère égorgé ! noyé ! mon frère sur la grève ; malédiction ! il me faut justice, il me faut son assassin, que je l'égorge ; que je le foule aux pieds ! Son assassin, Savoisy, le connais-tu?

SAVOISY.

Mais tu es insensé.

GAULTIER.

Non, je suis maudit ; mon grade, mon sang, mon or à qui me le nommera. Monsieur de Marigny, prenez-y garde, c'est vous qui m'en répondez ; vous êtes le gardien de la ville de Paris ; pas une goutte de sang ne s'y verse, pas un meurtre qu'elle ne vous tache. Où est la reine? je veux voir la reine, je veux voir Marguerite ; Marguerite me fera justice. Mon frère ! mon frère !

(Il se précipite vers la porte du fond.)

SAVOISY.

Gaultier, mon ami...

GAULTIER.

Je n'ai pas d'ami ; je n'avais qu'un frère, il me faut mon frère vivant ou son assassin mort ! Marguerite, Marguerite ! (Il secoue la porte.) C'est moi, c'est moi, ouvrez !

UN CAPITAINE.

On ne passe pas.

GAULTIER.

Moi ! moi ! je passe, laissez-moi... Marguerite, mon frère ! (Les gardes le prennent à bras le corps et l'éloignent ; il tire son épée.) Il faut que je la voie, je le veux. (Il est désarmé par les gardes.) Ah ! ah ! malédiction ! (Il tombe et se roule.) Ah ! mon frère, mon frère !!!

QUATRIÈME TABLEAU.

La taverne d'Orsini (decor du premier acte).

SCÈNE IV.

ORSINI, seul.

Allons, il parait qu'il n'y aura rien à faire ce soir à la tour de Nesle ; tant mieux, car il faudra bien que ce sang versé retombe un jour sur quelqu'un, et malheur à celui qui sera choisi de Dieu pour cette expiation ! (On frappe. Il se leve.) Aurais-je parle trop tôt? (On frappe encore.) Qui va là ?

MARGUERITE, en dehors.

Ouvrez, c'est moi.

ORSINI.

La reine... (il ouvre.) seule à cette heure?

MARGUERITE, s'asseyant.

Oui, seule et à cette heure; c'est étrange, n'est-ce pas? c'est que ce qui m'arrive est étrange aussi. Écoute, n'a-t-on pas frappé?

ORSINI.

Non.

MARGUERITE.

Il faut que tu me cèdes cette chambre pour une demi-heure.

ORSINI.

La maison et le maître sont à vous, disposez-en. (On frappe.)

MARGUERITE, se levant.

Cette fois-ci l'on a frappé.

ORSINI.

Voulez-vous que j'ouvre?

MARGUERITE.

Ce soin me regarde; laissez-moi seule.

ORSINI.

Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là.

MARGUERITE.

C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre.

ORSINI.

Il sera sourd, comme il sera muet.

(Il sort. — On frappe.)

MARGUERITE.

Est-ce vous?

BURIDAN.

C'est moi.

SCÈNE V.

MARGUERITE, BURIDAN.

MARGUERITE, ouvrant et reculant.

Ce n'est point le Bohémien!

BURIDAN.

Non, c'est le capitaine; mais si le capitaine est le Bohémien, cela reviendra au même, n'est-ce pas? J'ai préféré ce costume; il défendrait mieux au besoin le maître qui le porte que la robe que le maître portait ce matin; puis, par le temps qui court, et à cette heure de nuit, les rues sont mauvaises. Enfin à tort ou à raison, c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre.

MARGUERITE.

Vous voyez que je suis venue.

BURIDAN.

Et vous avez bien fait, reine.

MARGUERITE.

Vous reconnaîtrez de ma part, du moins, que c'est un acte de complaisance?

BURIDAN.

Que vous vinssiez ici par complaisance ou par crainte, j'étais sûr de vous y trouver : pour moi c'était l'essentiel.

MARGUERITE.

Vous n'êtes donc pas de Bohême?

BURIDAN.

Non, par la grace de Dieu; je suis chrétien, ou plutôt je l'étais; mais il y a long-temps déja que je n'ai plus de foi, n'ayant plus d'espoir... Parlons d'autres choses.

(Il prend une chaise.)

MARGUERITE, s'asseyant.

J'ai l'habitude qu'on me parle debout et découvert.

BURIDAN, debout.

Je te parlerai debout et découvert, Marguerite, parceque tu es femme et non parceque tu es reine. Regarde autour de nous. Y a-t-il un seul objet auquel tu puisses reconnaître le rang auquel tu te vantes d'appartenir, insensée? Ces murs noirs et enfumés ressemblent-ils à la tenture d'un appartement de reine? est-ce un ameublement de reine que cette lampe fumeuse et cette table à demi brisée? Reine, où sont tes gardes? reine, où est ton trône? Il n'y a ici qu'un homme et une femme; et, puisque l'homme est tranquille et que la femme tremble, c'est l'homme qui est roi.

MARGUERITE.

Mais qui donc es-tu pour me parler ainsi d'où vient que tu me crois en ta puissance, et qui te fait penser que je tremble?

BURIDAN.

Qui je suis? je suis à cette heure Buridan le capitaine... peut-être ai-je encore un autre nom qui te serait plus connu; mais en ce moment il est inutile que tu le saches... D'où vient que je te crois en ma puissance?... c'est que si tu ne pensais pas y être toi-même, tu ne serais pas venue ainsi... ce qui me fait penser que tu trembles, c'est qu'à ton compte comme au mien il te manque un cadavre; que la Seine n'en a rejété et n'en pouvait rejeter que deux cette nuit.

MARGUERITE.

Et le troisième?

BURIDAN.

Le troisième... le troisième existe, Marguerite; le troisième, c'est Buridan le capitaine, l'homme qui est devant toi.

MARGUERITE, se levant.

C'est impossible.

BURIDAN.

Impossible!... écoute, Marguerite; veux-tu que je te dise ce qui s'est passé cette nuit à la tour de Nesle?

MARGUERITE.

Dis.

BURIDAN.

Il y avait trois femmes, voici leurs noms : la princesse Jeanne, la princesse Blanche, et la reine Marguerite. Il y avait trois hommes, et voici leurs noms : Hector de Chevreuse, Buridan le capitaine, et Philippe Daulnay.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay ?

BURIDAN.

Oui, Philippe Daulnay, le frère de Gaultier; celui-là, c'est celui qui a voulu que tu ôtasses ton masque... celui-là, c'est celui qui t'a fait à a figure la cicatrice que voici.

MARGUERITE.

Eh bien! Hector et Philippe sont morts, n'est-ce pas ? et tu es resté seul vivant, toi ?

BURIDAN.

Seul.

MARGUERITE.

Et voilà que tu t'es dit : Je dirai ce qui s'est passé, et je perdrai la reine; la reine aime Gaultier Daulnay, et je dirai à Gaultier Daulnay : La reine a tué ton frère... Tu es fou, Buridan, car l'on ne te croira pas... tu es bien hardi, car, maintenant que je sais ton secret comme tu sais le mien, je pourrais appeler, faire un signe, et, dans cinq minutes, Buridan le capitaine aurait rejoint Hector de Chevreuse et Philippe Daulnay.

BURIDAN.

Fais-le, et demain... Gaultier Daulnay ouvrira à la dixième heure du matin des tablettes qu'un moine de Saint-François lui a remises aujourd'hui, et qu'il a juré sur la croix et l'honneur d'ouvrir, si d'ici là il n'avait pas vu un certain capitaine, qu'il a rencontré à la taverne d'Orsini... Ce capitaine, c'est moi ; si tu me fais tuer, Marguerite, il ne me verra pas, et il ouvrira les tablettes.

MARGUERITE.

Penses-tu qu'il croira plus à ton écriture qu'à tes paroles ?

BURIDAN.

Non, Marguerite, non; mais il croira à l'écriture de son frère, aux dernières paroles de son frère, écrites avec le sang de son frère, signées de la main de son frère; il croira à ces mots qu'il lira : *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne.* Tu n'as quitté Philippe qu'un instant, imprudente ; ç'a été assez. Croira-t-il maintenant l'amant trahi ? croira-t-il le frère assassiné? hein! Marguerite, réponds-moi, penses-tu à cette heure qu'il n'y ait qu'à faire tuer Buridan le capitaine pour te débarrasser de lui ?... fouille mon cœur avec vingt poignards, et tu n'y trouveras pas mon secret. Envoie-moi rejoindre dans la Seine mes compagnons de nuit, Hector et Philippe, et mon secret surnagera sur la Seine, et demain, demain, à la dixième heure... Gaultier... Gaultier, mon vengeur, viendra te demander compte du sang de son frère et du mien... Voyons... suis-je un fou... un imprudent, ou mes mesures étaient-elles bien prises ?

MARGUERITE.

Si cela est ainsi...

BURIDAN.

Cela est.

MARGUERITE.

Que voulez-vous de moi alors? voulez-vous de l'or? vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'état. La mort d'un ennemi vous est-elle nécessaire? Voici le sceau et le parchemin que vous m'avez dit d'apporter. Êtes-vous ambitieux?... Je puis vous faire dans l'état ce que vous desirez être... Parlez, que voulez-vous ?

BURIDAN.

Je veux tout cela. (Ils s'asseyent.) Écoute-moi, Marguerite; comme je l'ai dit, il n'y a ici ni roi, ni reine... il y a un homme et une femme qui vont faire un pacte, et malheur à qui des deux le rompra avant de s'être assuré de la mort de l'autre !... Marguerite, je veux assez d'or pour en paver un palais.

MARGUERITE.

Tu l'auras, dussé-je faire fondre le sceptre et la couronne !

BURIDAN.

Je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

C'est le sire Enguerrand de Marigny qui tient cette place.

BURIDAN.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Mais tu ne peux les avoir que par sa mort.

BURIDAN, raillant.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Tu les auras.

BURIDAN.

Et je te laisserai ton amant et je te garderai ton secret... C'est bien. (Il se lève.) A nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France; à nous deux nous remuerons l'état avec un signe ; à nous deux nous serons le roi et le véritable roi; et je garderai le silence, Marguerite; et tu auras chaque soir ta barque amarrée au rivage, et je ferai murer les fenêtres du Louvre qui donnent sur la tour de Nesle; acceptes-tu, Marguerite ?

MARGUERITE.

J'accepte.

BURIDAN.

Tu entends, Marguerite; demain à pareille heure je veux être premier ministre ?

MARGUERITE.

Tu le seras.

BURIDAN.

Et demain matin à dix heures j'irai à la cour prendre mes tablettes.

MARGUERITE, se levant.

Vous y serez bien reçu.

BURIDAN, prenant un parchemin, et lui présentant la plume.

L'ordre d'arrêter Marigny.

MARGUERITE, signant.

Le voici.

BURIDAN

C'est bien. Adieu, Marguerite, à demain.

(Il prend son manteau et sort.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule, et le suivant des yeux.

A demain, démon; oh! si je te tiens un jour entre mes mains comme tu m'as tenue ce soir dans les tiennes... si ces tablettes maudites... Malheur, malheur à toi de me venir ainsi braver; moi, fille de duc, moi, femme de roi, moi, régente de France!... Oh! ces tablettes... la moitié de mon sang à qui me les donnera... Si je pouvais voir Gaultier avant demain dix heures, si je pouvais lui reprendre ces tablettes!... Gaultier qui ne me parlera que de son frère, qui va me demander justice du meurtre de son frère; mais il m'aime plus que tout au monde, et, s'il craint de me perdre, il oubliera tout, même son frère... Il faut que je le voie ce soir... où le trouver? je tremble de me confier encore à cet Italien, il sait déja tant de mes secrets! Il me semble avoir vu remuer cette porte... Buridan ne l'avait pas fermée... elle s'ouvre... un homme! Orsini? à moi, Orsini?

SCÈNE VII.

MARGUERITE, GAULTIER.

GAULTIER.

Marguerite! c'est toi, Marguerite?

MARGUERITE.

Gaultier! c'est mon bon génie qui me l'envoie.

GAULTIER.

Je t'ai cherchée toute la journée pour te demander justice, Marguerite... Je venais chez Orsini pour qu'il m'aidât à te voir, car il me faut justice... Te voilà ma reine... Justice! justice!

MARGUERITE.

Et moi je venais chez Orsini, comptant t'envoyer chercher par lui; car, avant de me séparer de toi, je voulais te dire adieu.

GAULTIER.

Adieu, dis-tu?... Pardon, je ne comprends pas bien... car une seule idée me poursuit, m'obsède... je vois toujours sur cette grève nue le corps de mon frère, noyé... souillé... percé de coups... Il me faut son meurtrier, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui; j'ai donné des ordres... ton frère sera vengé, Gaultier... son meurtrier, nous le trouverons, je te le jure... Mais le roi arrive demain, il faut nous séparer.

GAULTIER.

Nous séparer?... qu'est-ce que tu dis là?... mes pensées sont comme une nuit d'orage, et ce que tu viens de me dire comme un éclair qui me permet d'y lire un instant... Oui, nous nous séparerons... oui, quand mon frère sera vengé.

MARGUERITE.

Nous nous séparerons demain... le roi vient demain; oh! pourquoi dans le cœur de mon Gaultier, dans ce cœur qui était tout entier à sa Marguerite, un autre sentiment est-il venu remplacer l'amour? hier encore il était tout à moi, ce cœur. (Elle met la main sur la poitrine de Gaultier; à part.) Les tablettes sont là.

GAULTIER.

Oui, tout entier à la vengeance; puis après, tout entier à toi.

MARGUERITE.

Qu'as-tu donc là?

GAULTIER.

Ce sont des tablettes.

MARGUERITE.

Oui, des tablettes qu'un moine t'a remises ce matin: tu es le dépositaire heureux des pensées de quelqu'une des femmes de ma cour.

GAULTIER.

O Marguerite, te railles-tu de moi? Non: ces tablettes me viennent d'un capitaine que je n'ai vu qu'une fois, dont je ne sais pas même le nom, qui me les a envoyées je ne sais pourquoi, et qui était hier ici avec mon frère, mon pauvre frère.

MARGUERITE.

Tu penses que je croirai cela, Gaultier? mais qu'importe? la jalousie sied-elle à ceux qui vont être séparés à jamais? Adieu, Gaultier, adieu!

GAULTIER.

Que fais-tu, Marguerite? tu veux donc me rendre fou! Je viens, désespéré, te redemander mon frère, et tu me parles de départ! un premier malheur m'ébranle, et tu m'écrases avec un second! pourquoi partir, pourquoi me dire adieu?

MARGUERITE.

Le roi a des soupçons, Gaultier; il ne faut pas qu'il te trouve ici: d'ailleurs tu emporteras ces tablettes pour te consoler.

GAULTIER.

Tu crois donc réellement que c'est d'une femme?

MARGUERITE.

J'en suis sûre. Déja mille fois tu m'aurais rassurée en me les montrant.

GAULTIER.

Mais le puis-je? sont-elles à moi? J'ai juré sur l'honneur de ne les ouvrir que demain, ou de les rendre à celui à qui elles appartiennent, s'il me les réclame. Puis-je te rendre plus claire une chose que je ne comprends pas moi-même? J'ai juré sur l'honneur qu'elles ne sortiraient point de mes mains. Voilà tout: j'ai juré.

MARGUERITE.

Et moi, je n'avais rien juré sur l'honneur, n'est-ce pas? Je n'ai violé aucun serment pour toi, n'est-ce pas? Oublie que j'ai été pour toi parjure, car le parjure est dans l'amour plutôt encore que dans l'adultère. Oublie et garde ta parole, et moi ma jalousie. Adieu.

GAULTIER.

Marguerite, au nom du ciel!...

MARGUERITE.

L'honneur! l'honneur d'un homme!... Et l'honneur d'une femme, n'est-ce donc rien? Tu as juré; mais moi, un mot, une pensée de toi, m'a fait oublier un serment fait à Dieu, et je l'oublierais encore, et, si tu m'en priais, j'oublierais le monde entier pour toi!

GAULTIER.

Et cependant tu veux que je parte! tu veux que nous nous séparions!

MARGUERITE.

Oui, oui. Je l'ai promise au saint tribunal, cette séparation. Eh bien! si tu l'exigeais, si j'avais la certitude que ces tablettes ne sont pas d'une femme, eh bien! je braverais pour toi l'anathème de Dieu comme j'ai bravé celui des hommes; car penses-tu qu'à la cour on croie à la pureté de notre amour? Ils me croient coupable, n'est-ce pas? comme si je l'étais; eh bien! malgré la nécessité de ton départ, si tu me priais comme je te prie, je te dirais : Reste, mon Gaultier, reste; meure ma réputation, meure ma puissance! mais reste, reste près de moi, près de moi toujours.

GAULTIER.

Tu ferais cela?

MARGUERITE.

Oui! mais je suis une femme!... moi dont l'honneur n'est rien, qui peux être parjure impunément et qu'on peut torturer à loisir, pourvu qu'on ne manque pas à sa parole de gentilhomme; qu'on peut faire mourir de jalousie, pourvu qu'on garde son serment.

GAULTIER.

Mais si l'on savait jamais...

MARGUERITE.

Qui le saura? avons-nous des témoins ici?

GAULTIER.

Tu me les rendras demain avant dix heures?

MARGUERITE.

Je te les rendrai à l'instant même.

GAULTIER.

Mon Dieu, pardonnez-moi! mais est-ce un ange ou un démon qui me fait ainsi oublier mon frère, mes serments, mon honneur?

MARGUERITE, les prenant.

Viens, viens.

(Elle entre dans la chambre voisine.)

GAULTIER, seul.

Marguerite! Marguerite! O faiblesse humaine! oh! pardon, mon frère! étais-je venu pour parler d'amour? étais-je venu pour rassurer les craintes frivoles d'une femme? J'étais venu pour te venger; mon frère, pardon.

MARGUERITE, rentrant.

Oh! j'étais insensée! Non, non! il n'y avait rien dans ces tablettes; ce n'était point une femme qui te les avait données! Mon Gaultier ne ment pas lorsqu'il dit qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi. Eh bien! moi aussi je n'aime que lui; moi aussi je tiendrai ma promesse, et nous ne serons pas séparés; peu m'importent les soupçons du roi; je serais si heureuse de souffrir pour mon chevalier!

GAULTIER.

Pensons à mon frère, Marguerite.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, des recherches ont déjà été faites, et l'on soupçonne...

GAULTIER.

Et qui soupçonne-t-on?

MARGUERITE.

Un capitaine étranger qui n'est ici que depuis quelques jours, qui doit demain pour la première fois venir à la cour.

GAULTIER.

Son nom?

MARGUERITE.

Buridan, je crois.

GAULTIER.

Buridan! et vous avez donné l'ordre qu'il fût arrêté, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

C'est ce soir seulement que j'ai su cela, et je n'avais point là mon capitaine des gardes.

GAULTIER.

L'ordre! l'ordre! que j'arrête cet homme-là moi-même! Oh! un autre n'arrêtera pas l'assassin de mon frère! l'ordre, Marguerite! l'ordre, au nom du ciel!

MARGUERITE.

Tu l'arrêteras, toi?

GAULTIER.

Oui, fût-il en prière au pied de l'autel, je l'arracherai du pied de l'autel. Oui, je l'arrêterai par-tout où il sera.

MARGUERITE va à la table et signe un parchemin.

Voilà l'ordre.

GAULTIER.

Merci, merci, ma reine.

MARGUERITE, menaçant.

Oh! Buridan, c'est moi maintenant qui tiens ta vie entre mes mains.

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le devant du vieux Louvre. Le talus descendant à la rivière. Un balcon praticable. Une poterne. — Au lever du rideau, Richard regarde couler la rivière; d'autres manants causent en regardant le Louvre.

SCÈNE I.

RICHARD, SIMON passant, MANANTS.

SIMON.

Ohé! c'est toi, maître Richard? est-ce que de savatier, tu es devenu pêcheur?

RICHARD.

Non; mais tu sais que toute la noblesse du royaume s'en va au diable; et, comme il paraît que le chemin est plus court par eau que par terre, elle s'en va par eau.

SIMON.

Et qu'est-ce que tu fais là, le nez à la rivière et le dos au Louvre?

RICHARD.

Je regarde au pied de la vieille tour de Nesle s'il n'y a pas quelque pèlerin qui passe, afin de lui crier bon voyage.

UN ARBALÉTRIER, en faction à la porte de la poterne.

Holà! manants! allez causer plus loin.

RICHARD.

Merci, monsieur le garde. (S'en allant.) Le diable te torde le cou dans ta poivrière, à toi!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; SAVOISY, avec un page; SIRE RAOUL, puis SIRE DE PIERREFONDS.

SAVOISY, se trouvant face à face avec Richard.

Prends le bas du pavé, drôle.

RICHARD, descendant.

Oui, monseigneur. (S'en allant.) Tu prendras haut de la Seine, toi, quelque jour.

SAVOISY.

Tu parles, je crois?

RICHARD.

Je prie Dieu qu'il vous conserve.

SAVOISY.

Fort bien.

LE PAGE.

La porte du Louvre est fermée, monseigneur.

SAVOISY.

Cela ne se peut pas, Olivier; il est neuf heures.

LE PAGE.

Cela est cependant, voyez vous-même.

SAVOISY.

Voilà qui est étrange (A un autre seigneur qui arrive avec son page.) Comprenez-vous, sire Raoul, ce qui arrive?

RAOUL.

Qu'arrive-t-il?

SAVOISY.

Le Louvre fermé à cette heure!

RAOUL.

Attendons un instant, on va l'ouvrir, sans doute.

SAVOISY.

Le temps est beau, promenons-nous en attendant.

RAOUL.

Arbalétrier!

L'ARBALÉTRIER.

Monseigneur?

RAOUL.

Sais-tu pourquoi cette porte n'est pas ouverte?

L'ARBALÉTRIER.

Non, monseigneur.

PIERREFONDS, arrivant.

Salut, messires. Il paraît que la reine tient ce matin sa cour sous son balcon.

SAVOISY.

Vous avez deviné du premier coup, sire de Pierrefonds.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BURIDAN, suivi de cinq gardes.

BURIDAN, plaçant ses gardes au fond.

Restez là.

SAVOISY.

Puisque vous êtes si excellent sorcier, pouvez-vous me dire quel est ce nouveau venu, et s'il est marquis ou duc, pour avoir une garde de cinq hommes?

PIERREFONDS.

Je ne le connais pas; c'est sans doute quelque Italien qui cherche fortune.

SAVOISY.

Et qui mène derrière lui de quoi la prendre.

BURIDAN, s'arrêtant et les regardant.

Et à son côté de quoi la garder, messeigneurs, une fois qu'il l'aura prise.

SAVOISY.

Alors vous me donnerez votre secret, mon maître?

BURIDAN.

J'espère qu'il ne me faudra qu'une leçon pour vous l'apprendre.

SAVOISY.

Il me semble que j'ai entendu cette voix.

RAOUL et PIERREFONDS.

Moi aussi.

SAVOISY.

Ah ! voilà notre digne ministre, sire Enguerrand de Marigny, qui vient monter sa garde avec nous.

BURIDAN, à ses gardes.

Attention !

SCÈNE IV.

Les Précédents, MARIGNY.

MARIGNY, essayant d'entrer.

D'où vient qu'on n'entre pas au palais?

BURIDAN.

Je vais vous le dire, monseigneur; c'est parcequ'il y avait une arrestation à faire ce matin, et que l'intérieur du palais est lieu d'asile.

MARIGNY.

Une arrestation, sans que j'en sache quelque chose?

BURIDAN.

Aussi vous attendais-je là, monseigneur, pour vous en faire prendre connaissance : lisez.

SAVOISY et LES SEIGNEURS, regardant.

Il me semble que cela se complique.

MARIGNY.

Donnez.

BURIDAN.

Lisez haut.

MARIGNY.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Buridan, « d'arrêter et saisir au corps par-tout où il le « trouvera, le sire Enguerrand de Marigny. »

BURIDAN.

C'est moi qui suis le capitaine Buridan.

MARIGNY.

Et vous m'arrêtez de par la reine?

BURIDAN.

Votre épée?

MARIGNY.

La voici ; tirez-la du fourreau, monsieur, elle est pure et sans tache, n'est-ce pas? Eh ! maintenant, que le bourreau tire mon ame de mon corps, elle sera comme cette épée...

SCÈNE V.

Les Précédents; LA REINE et GAULTIER, au balcon.

GAULTIER.

Est-il parmi ces jeunes seigneurs, Marguerite?

MARGUERITE.

C'est celui qui parle à Marigny, et qui tient l'épée nue.

GAULTIER.

Bien.

(Ils disparaissent tous deux.)

MARIGNY.

Je suis prêt, marchons.

BURIDAN, aux gardes.

Conduisez le sire Enguerrand de Marigny au château de Vincennes.

MARIGNY.

Et de là ?

BURIDAN.

A Montfaucon probablement, monseigneur: vous avez eu soin de faire élever le gibet, il est juste que vous l'essayiez. Ne vous plaignez donc pas.

MARIGNY.

Capitaine, je l'avais fait élever pour les criminels et non pour les martyrs. La volonté de Dieu soit faite!

SAVOISY.

Eh bien ! je réponds que, s'il en réchappe, le ministre croira désormais aux sorciers.

BURIDAN, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Cet homme est un juste.

PIERREFONDS.

Ah! miracle ! la poterne s'ouvre, messieurs.

SAVOISY.

Pour laisser sortir, ce me semble, mais non pour laisser entrer.

GAULTIER, sortant avec quatre gardes, met la main sur l'épaule de Buridan, qui lui tourne le dos.

Est-ce vous qui êtes le capitaine Buridan?

BURIDAN, se retournant.

C'est moi.

GAULTIER.

Eh quoi ! c'est vous ? vous qui étiez à la taverne d'Orsini avec mon frère ? c'est vous qui êtes Buridan, soupçonné et accusé de sa mort?

BURIDAN, regardant le balcon.

Ah ! c'est moi qu'on accuse ?

GAULTIER.

En effet, c'est vous qui l'excitiez à ce funeste rendez-vous... Je l'en détournais, moi, vous l'y avez entraîné. Pauvre Philippe ! c'est donc bien vous ! Lisez cet ordre de la reine, monsieur.

SAVOISY.

Ah çà, mais la reine a donc passé la nuit à signer des ordres ?

GAULTIER.

Lisez haut.

BURIDAN.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Gaultier « Daulnay, de saisir au corps par-tout où il le « trouvera, le capitaine Buridan. » Et c'est vous qu'on a choisi pour mon arrestation? On a

voulu, je le vois, que vous fussiez exact au rendez-vous que vous a donné le moine; il est dix heures, et à dix heures en effet nous devions nous rencontrer.

GAULTIER.

Votre épée?

BURIDAN.

Les voici; mes tablettes?...

GAULTIER.

Vos tablettes?

BURIDAN.

Oui; ne les avez-vous plus?

SAVOISY.

Ah çà, mais il paraît qu'on arrête tout le monde aujourd'hui?

BURIDAN ouvre vivement ses tablettes et cherche.

Malédiction! Gaultier! Gaultier! ces tablettes sont sorties de vos mains?

GAULTIER.

Que dites-vous?

BURIDAN.

Ces tablettes sont passées entre les mains de la reine.

GAULTIER.

Comment cela?

BURIDAN.

Un instant, une minute, n'est-ce pas? par force ou par surprise... ces tablettes sont sorties un instant de vos mains, avouez-le donc.

GAULTIER.

Je l'avoue. Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cet instant, si court qu'il ait été, a suffi pour signer un arrêt de mort; cet arrêt est le mien; et mon sang retombera sur vous, car c'est vous qui me tuez.

GAULTIER.

Moi?

BURIDAN.

Voyez-vous l'endroit où l'on a déchiré une feuille?

GAULTIER.

Oui.

BURIDAN.

Eh bien! sur cette feuille qui manque, il y avait écrit par votre frère, avec le sang de votre frère, signé de la main de votre frère...

GAULTIER.

Il y avait... quoi? achevez donc.

BURIDAN.

Oh! vous ne le croirez pas maintenant, maintenant que la feuille est déchirée; car l'on vous aveugle... car vous êtes un insensé.

GAULTIER.

Il y avait... au nom du ciel! achevez donc. Qu'y avait-il d'écrit sur cette feuille?

BURIDAN.

Il y avait...

MARGUERITE, paraissant au balcon.

Gardes, conduisez cet homme à la prison du Grand-Châtelet.

(Les gardes entourent Buridan.)

GAULTIER.

Mais qu'y avait-il?

BURIDAN.

Il y avait: « Gaultier Daulnay est un homme sans foi et sans honneur, qui ne sait pas garder un jour ce qui a été confié à son honneur et à sa foi... » Voilà ce qu'il y avait, gentilhomme déloyal; voilà ce qu'il y avait. (Se retournant vers le balcon.) Bien joué, Marguerite. A toi la première partie, mais à moi la revanche, je l'espère!... Marchons, messieurs.

(Sortie.)

SAVOISY.

Si j'y comprends quelque chose, je veux que Satan m'extermine!

MARGUERITE.

Vous oubliez que la porte du Louvre est ouverte, messeigneurs, et que la reine vous attend.

SAVOISY.

Ah! c'est juste; allons faire notre cour à la reine.

SIXIÈME TABLEAU.

Un caveau du Grand-Châtelet.

SCÈNE VI.

BURIDAN, seul, lié et couché.

Un des hommes qui m'ont descendu ici m'a serré la main, mais que pourra-t-il pour moi... en supposant même que je ne me sois pas trompé?... me procurer de l'eau un peu plus fraîche, du pain un peu moins noir et un prêtre à l'heure de ma mort... J'ai compté les deux cent vingt marches qu'ils ont descendu, les douze portes qu'ils ont ouvertes... Allons, Buridan, allons; songe à mettre de l'ordre dans ta conscience: tu as à démêler avec Satan un compte long et embrouillé... Insensé! dix fois insensé que j'ai été! je connais les hommes, leur honneur qui se brise comme verre, qui fond comme neige, quand l'haleine ardente d'une femme souffle dessus... et j'ai été suspendre ma vie à ce fil!... Insensé! cent fois, mille fois insensé!... Comme elle est contente à cette heure! comme elle raille! comme elle serre son amant entre ses bras!... Comme chacun de ses baisers arrache à Gaultier un remords du cœur! tandis que moi... moi, je me

roule sur la terre de ce cachot... J'aurais dû éloigner le jeune homme... Si jamais !... (Riant.) C'est possible !... c'est une seule étoile dans un ciel sombre ; c'est un feu follet pour le voyageur perdu. Elle ne me laissera pas mourir ainsi : elle voudra me voir, ne fût-ce que pour insulter à ma mort... O démons !... démons qui faites le cœur des femmes... oh ! j'espère que vous n'aurez oublié dans le sien aucun des sentiments pervers que je lui crois, car c'est sur l'un d'eux que je compte... Mais quel peut être cet homme qui m'a serré la main en me descendant ici ? Peut-être vais-je le savoir, la porte s'ouvre.

SCÈNE VII.

BURIDAN, LANDRY.

LANDRY.

Capitaine, où êtes-vous ?

BURIDAN.

Ici.

LANDRY.

C'est moi.

BURIDAN.

Qui, toi ? je n'y vois pas.

LANDRY.

A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître ?

BURIDAN.

C'est la voix de Landry !

LANDRY.

A la bonne heure.

BURIDAN.

Peux-tu me sauver ?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Que diable alors viens-tu faire ici ?

LANDRY.

J'y suis guichetier depuis hier.

BURIDAN.

Il paraît que tu cumules : guichetier au Châtelet, assassin à la tour de Nesle !... Marguerite de Bourgogne doit te donner bien de l'occupation dans ces deux emplois ?

LANDRY.

Mais oui, assez.

BURIDAN.

Et tu ne peux ici rien pour moi, pas même me faire venir un confesseur, celui que je te désignerai ?

LANDRY.

Non ; mais je puis écouter votre confession, la répéter mot à mot pour un prêtre ; et, s'il y a une pénitence à faire, foi de soldat ! je la ferai pour vous.

BURIDAN.

Imbécile ! Peux-tu me donner de quoi écrire ?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Peux-tu fouiller dans ma poche et y prendre une bourse pleine d'or ?

LANDRY.

Oui, capitaine.

BURIDAN.

Prends donc, dans cette poche... celle-ci.

LANDRY.

Après ?

BURIDAN.

Combien touches-tu de livres par an ?

LANDRY.

Six livres.

BURIDAN.

Compte ce qu'il y a dans cette bourse pendant que je vais réfléchir. (Pause d'un instant.) As-tu compté ?

LANDRY.

Avez-vous réfléchi ?

BURIDAN.

Oui ; combien y a-t-il ?

LANDRY.

Trois marcs d'or.

BURIDAN.

Cent soixante-cinq livres tournois. Écoute. Il te faudra passer ici, dans une prison, vingt-huit ans de ta vie pour gagner cette somme. Jure-moi, sur ton salut éternel, de faire ce que je vais te prescrire, et cette somme est à toi : c'est tout ce que je possède. Si j'avais plus, je te donnerais plus.

LANDRY.

Et vous ?

BURIDAN.

Si l'on me pend, ce qui est probable, le bourreau se chargera des frais d'enterrement, et je n'ai pas besoin de cette somme ; si je me sauve, ce qui est possible, tu auras quatre fois cette somme, et moi mille.

LANDRY.

Qu'y a-t-il à faire, capitaine ?

BURIDAN.

Une chose bien simple. Tu peux sortir du Châtelet, et, une fois sorti, n'y plus rentrer.

LANDRY.

Je ne demande pas mieux.

BURIDAN.

Tu iras te loger chez Pierre de Bourges, le tavernier, par-devers les Innocents ; c'est là où je logeais. Tu demanderas la chambre du capitaine, on te donnera la mienne.

LANDRY.

Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas bien difficile.

BURIDAN.

Écoute : une fois entré dans cette chambre, tu t'y renfermeras ; tu compteras les dalles qui la pavent à partir du coin où se trouve un crucifix. (Landry se signe.) Écoute-moi donc. Sur la

septième, tu verras une croix ; tu la soulèveras avec ton poignard ; et, sous une couche de sable, tu trouveras une petite boîte de fer dont la clef est dans cette bourse ; tu pourras l'ouvrir pour t'assurer que ce sont des papiers et non pas de l'or. Puis, si demain, à l'heure de la rentrée du roi dans Paris, tu ne m'as pas revu sain et sauf ; si je n'ai t'ai pas dit : Rends-moi cette boîte et cette clef, tu les remettras toutes deux à Louis X, roi de France, et si je suis mort tu m'auras vengé. Voilà tout : mon ame sera tranquille, et c'est à toi que je le devrai.

LANDRY.

Et je ne courrai pas d'autre risque?

BURIDAN.

Pas d'autre.

LANDRY.

Vous pouvez compter sur moi.

BURIDAN.

Sur ton salut éternel, tu promets de faire ce que je t'ai dit?

LANDRY.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je le jure.

BURIDAN.

Maintenant, adieu, Landry. Sois honnête homme, si tu peux.

LANDRY.

Je ferai ce que je pourrai, mon capitaine; mais c'est bien difficile.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BURIDAN, seul.

Allons! allons! viennent le bourreau et la corde, et la vengeance est assise au pied du gibet. La vengeance! mot joyeux et sublime lorsqu'il est prononcé par une bouche vivante; mot sonore et vide prononcé sur une tombe, qui, si haut qu'il retentisse, ne réveille pas le cadavre endormi dans le tombeau.

SCÈNE IX.

BURIDAN, MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE, entrant par une porte secrète, tenant une lampe à la main; à Orsini.

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher de lui sans crainte?

ORSINI.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Eh bien! attendez-moi là, Orsini; et, au moindre cri, soyez à moi.

(Orsini sort.)

BURIDAN.

Une lumière! Quelqu'un vient!

MARGUERITE, s'approchant.

Oui, quelqu'un! Ne comptais-tu pas revoir quelqu'un avant de mourir?

BURIDAN, riant.

Je l'espérais; mais je n'y comptais pas. Ah! Marguerite, tu t'es dit : Il ne mourra pas sans que je jouisse de mon triomphe, sans qu'il sache que c'est bien moi qui le tue. Femme de toutes les voluptés, à moi, à moi celle-là! Ah! Marguerite, oui! oui! j'avais compté sur ta présence, tu as raison.

MARGUERITE.

Mais sans espoir, n'est-ce pas? tu me connais assez pour savoir qu'après m'avoir réduite à la crainte, abaissée à la prière, il n'y a ni crainte ni prières qui me fléchissent le cœur. Oh! tes mesures étaient prises, Buridan; seulement, tu avais oublié que, dès que l'amour, l'amour effréné entre dans le cœur d'un homme, il y ronge tous les autres sentiments, qu'il y vit aux dépens de l'honneur, de la foi du serment; et tu as été confier au serment, à la foi, à l'honneur d'un homme amoureux, amoureux de moi, la preuve, la seule preuve que tu eusses contre moi. Tiens, la voilà, cette page précieuse de tes tablettes, la voilà! « Je meurs assassiné de la main de Marguerite. Philippe Daulnay. » Dernier adieu du frère au frère, et que le frère m'a remis. Tiens! tiens, regarde! (Prenant la lampe.) Meure avec cette dernière flamme, ta dernière espérance! Suis-je libre maintenant, Buridan? Puis-je faire de toi ce que je voudrai?

BURIDAN.

Qu'en feras-tu?

MARGUERITE.

N'es-tu pas arrêté comme meurtrier de Philippe Daulnay? que fait-on des meurtriers?

BURIDAN.

Et quel tribunal me jugera sans m'entendre?

MARGUERITE.

Un tribunal! mais tu es fou; est-ce qu'on juge les hommes qui portent en eux de tels secrets? Il y a des poisons si violents, qu'ils brisent le vase qui les renferme. Ton secret est un de ces poisons. Buridan, quand un homme comme toi est arrêté, on le lie comme tu es lié, on le met dans un cachot pareil à celui-ci. Si l'on ne veut pas perdre et son ame et son corps à-la-fois, à minuit on fait entrer, dans sa prison, un prêtre et un bourreau : le prêtre commence. Il y a, dans cette prison, un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie. Le prêtre sort le premier, et le bourreau ensuite; puis lorsque le lendemain le guichetier entre dans la prison, il remonte tout effrayé, disant que le condamné à qui l'on avait eu l'imprudence de laisser les mains libres

s'est étranglé lui-même, preuve qu'il était coupable.

BURIDAN.

Je vois que nous avons même franchise, Marguerite ; je t'avais dit mes projets et tu me dis les tiens.

MARGUERITE.

Tu railles, ou plutôt tu veux railler ; ton orgueil se révolte de ma victoire ; tu voudrais me laisser croire que tu as quelque moyen de m'échapper pour tourmenter mon sommeil ou mes plaisirs ; mais non, non, ton sourire ne me trompe pas ; les damnés rient aussi, pour faire croire à l'absence de la douleur : non, tu ne peux m'échapper, n'est-ce pas ? C'est impossible, tu es bien lié, ces murs sont bien épais, ces portes bien solides ; non, non, tu ne peux pas m'échapper, et je m'en vais. Adieu, Buridan ; as-tu quelque chose à me dire ?

BURIDAN.

Une seule.

MARGUERITE.

Parle.

BURIDAN.

C'est un souvenir de jeunesse que je veux te raconter. En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse ; car elle avait pour duc bien-aimé Robert II. (Ne m'interromps pas et accorde dix minutes à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité.) Le duc Robert avait une fille, jeune et belle, l'enveloppe d'un ange, et l'ame d'un démon ; on l'appelait Marguerite de Bourgogne. (Laisse-moi achever.) Le duc Robert avait un page, jeune et beau, au cœur candide et croyant, aux cheveux blonds et au teint rosé ; on l'appelait LYONNET DE BOURNONVILLE. Ah ! tu écoutes avec plus d'attention, ce me semble ! Le page et la jeune fille s'aimèrent ; celui qui les aurait vus tous deux à cette époque et qui les reverrait maintenant ne les reconnaîtrait certes plus ; et peut-être, s'ils se rencontraient, ne se reconnaîtraient-ils pas eux-mêmes.

MARGUERITE.

Où va-t-il en venir ?

BURIDAN.

Oh ! tu vas voir, c'est une histoire bizarre. Le page et la jeune fille s'aimèrent donc à l'insu de tout le monde. Chaque nuit, une échelle de soie conduisait l'amant dans les bras de sa maîtresse, et chaque nuit la maîtresse et l'amant prenaient rendez-vous pour la nuit suivante. Un jour, la fille du duc Robert annonça en pleurant à Lyonnet de Bournonville qu'elle allait être mère.

MARGUERITE.

Grand Dieu !

BURIDAN.

Aide-moi à changer de place, Marguerite ; cette position me fatigue. (*Marguerite l'aide ; Buridan, riant.*) Merci. Où en étais-je, Marguerite ?

MARGUERITE.

La fille du duc allait être mère.

BURIDAN.

Ah ! oui, c'est cela. Huit jours après, ce secret n'en était plus un pour son père, et le duc annonça à sa fille que le lendemain les portes d'un couvent s'ouvriraient sur elle, et, comme celles du tombeau, se refermeraient sur elle pour l'éternité. La nuit réunit les deux amants. Oh ! ce fut une nuit affreuse. Lyonnet aimait Marguerite comme Gaultier t'aime ; nuit de sanglots et d'imprécations ! Oh ! la jeune Marguerite, oh ! comme elle promettait d'être ce qu'elle a été !

MARGUERITE.

Après, après !

BURIDAN.

Ces cordes m'entrent dans les chairs et me font mal, Marguerite. (*Marguerite coupe les cordes qui lient les bras de Buridan : il la regarde faire en riant.*) Elle tenait un poignard comme tu en tiens un, la jeune Marguerite, et elle disait : Lyonnet, Lyonnet, si d'ici à demain mourait mon père, il n'y aurait plus de couvent, il n'y aurait plus de séparation, il n'y aurait que de l'amour. Je ne sais comment cela se fit, mais le poignard passa de ses mains dans celles de Lyonnet de Bournonville ; un bras le prit, le conduisit dans l'ombre, le guida comme à travers les détours de l'enfer, souleva un rideau, et le page armé et le duc endormi se trouvèrent en face l'un de l'autre. C'était une noble tête de vieillard, calme et belle, que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves ; car il l'assassina, l'infâme ! mais Marguerite, la jeune et belle Marguerite n'entra point au couvent, et elle devint reine de Navarre, puis de France. Le lendemain, le page reçut, par un homme, nommé Orsini, une lettre et de l'or ; Marguerite le suppliait de s'éloigner pour toujours : elle disait qu'après leur crime commun, ils ne pouvaient plus se revoir.

MARGUERITE.

Imprudente !

BURIDAN.

Oui, imprudente ! n'est-ce pas ? car cette lettre, tout entière de son écriture, signée d'elle, reproduisait le crime dans tous ses détails et dans toute sa complicité. Marguerite la reine ne ferait plus maintenant ce qu'a fait Marguerite la jeune fille, n'est-ce pas, imprudente ?

MARGUERITE.

Eh bien ! Lyonnet de Bournonville partit, n'est-ce pas ? et l'on ne sait ce qu'il est devenu, on ne le reverra jamais. La lettre est perdue ou déchirée, et ne peut être une preuve. Que peut donc avoir de commun avec cette histoire Marguerite, reine, régente de France ?

BURIDAN.

Lyonnet de Bournonville n'est pas mort ; et

tu le sais bien, Marguerite; car je t'ai vue tressaillir tout-à-l'heure en le reconnaissant.

MARGUERITE.

Et la lettre, la lettre?

BURIDAN.

La lettre, c'est le premier placet qui sera offert demain à Louis X, roi de France, rentrant dans Paris.

MARGUERITE.

Tu dis cela pour m'épouvanter; cela n'est pas, cela ne peut être, tu te serais servi de ce moyen d'abord.

BURIDAN.

Tu as pris soin de m'en fournir un autre; j'ai réservé celui-là pour une seconde occasion, n'ai-je pas mieux fait?

MARGUERITE.

La lettre?

BURIDAN.

Demain ton époux te la rendra. Tu m'as dit quel était le supplice des meurtriers. Marguerite, sais-tu quel est celui des parricides et des adultères? écoute, Marguerite: on leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis; on leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur; on le brûle, on en jette la cendre aux vents, et trois jours on traîne par la ville le cadavre sur une claie.

MARGUERITE.

Grace! grace!

BURIDAN.

Allons, allons; un dernier service, Marguerite, délie ces cordes. (Il tend les mains, Marguerite les délie.) Ah! il est bon d'être libre! vienne le bourreau maintenant! voilà des cordes. Eh bien! qu'as-tu? Demain on criera par la ville: Buridan, le meurtrier de Philippe Daulnay, s'est étranglé dans sa prison. Un autre cri lui répondra du Louvre: Marguerite de Bourgogne est condamnée à la peine des adultères et des parricides.

MARGUERITE.

Grace! Buridan.

BURIDAN.

Je ne suis plus Buridan; je suis Lyonnet de Bournonville... le page de Marguerite... l'assassin du duc Robert.

MARGUERITE.

Ne crie pas ainsi.

BURIDAN.

Et que peux-tu craindre? ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie.

MARGUERITE.

Que veux-tu? que veux-tu?

BURIDAN.

Tu rentres demain à la droite du roi, dans la ville de Paris; je veux rentrer à sa gauche; nous irons au-devant de lui ensemble.

MARGUERITE.

Nous irons.

BURIDAN.

C'est bien.

MARGUERITE.

Et cette lettre?...

BURIDAN.

Eh bien! quand on la lui présentera, c'est moi qui la prendrai; ne serai-je pas premier ministre?

MARGUERITE.

Marigny n'est point encore mort.

BURIDAN.

Hier à la taverne d'Orsini, tu m'avais juré qu'à la dixième heure ce serait fait de lui.

MARGUERITE.

Il me reste une heure encore, c'est plus qu'il n'en faut pour accomplir ma promesse, et je vais donner l'ordre...

BURIDAN.

Attends; une dernière question, Marguerite. Les enfants de Marguerite de Bourgogne et de Lyonnet de Bournonville, que sont-ils devenus?

MARGUERITE.

Je les ai confiés à un homme.

BURIDAN.

Le nom de cet homme?

MARGUERITE.

Je ne m'en souviens pas...

BURIDAN.

Cherche, Marguerite, et tu te le rappelleras.

MARGUERITE.

Orsini, je crois.

BURIDAN, appelant.

Orsini! Orsini!

MARGUERITE.

Que fais-tu?

BURIDAN.

N'est-il pas là?

MARGUERITE.

Non.

(Orsini entre.)

BURIDAN.

Le voici. Approche, Orsini; demain je suis premier ministre... tu ne le crois pas? dites-le lui, madame pour qu'il le croie.

MARGUERITE.

C'est la vérité.

BURIDAN.

Le premier acte de mon pouvoir sera de faire donner la question à un certain Orsini, qui était à la cour du duc Robert II.

ORSINI.

Eh! pourquoi, monseigneur, pourquoi?

BURIDAN.

Pour savoir de lui comment il a accompli les ordres qu'il a reçus de sa souveraine Marguerite de Bourgogne, relativement à deux enfants.

ORSINI.

Oh! pardon, monseigneur, pardon de ne les

avoir pas fait mourir, comme on me l'avait ordonné.

MARGUERITE.

Ce n'était pas moi qui avais donné cet ordre... c'était...

BURIDAN.

Tais-toi, Marguerite.

ORSINI.

Pardon si je n'en ai pas eu le courage; c'étaient deux fils si faibles et si beaux!

BURIDAN.

Qu'en as-tu fait, malheureux?

ORSINI.

Je les ai donnés, pour les exposer, à un de mes hommes; et j'ai dit qu'ils étaient morts.

BURIDAN.

Et cet homme?

ORSINI.

C'est un des guichetiers de cette prison; on le nomme Landry, pardon.

BURIDAN.

C'est bien, Orsini; voilà un trait qui te fait honneur! une idée qui t'est venue à toi et qui n'est pas venue à une mère : qu'on n'avait pas besoin de tuer ses enfants lorsqu'on pouvait les exposer. Orsini, eusses-tu commis bien des crimes, voilà une action qui les rachète; il te reste donc un cœur! il te reste donc une ame! embrasse-moi, Orsini! embrasse-moi. Oh! tu auras de l'or ce que pesaient ces enfants; deux garçons, n'est-ce pas? ô mes enfants! mes enfants! Ah! assez, assez, tu vois bien que la reine me prend en pitié.

ORSINI.

Que me reste-t-il à faire, monseigneur?

BURIDAN.

Prends cette lampe, et éclaire le chemin... Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE.

Où allons-nous?

BURIDAN.

Au-devant du roi Louis X, qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

ACTE QUATRIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du Louvre : porte au fond avec deux latérales; deux à gauche, une à droite au deuxième plan, et une croisée du même côté au premier plan.

SCÈNE I.

GAULTIER, puis CHARLOTTE.

GAULTIER, entrant.

Marguerite! Marguerite! elle ne sera point encore sortie de sa chambre.

CHARLOTTE, paraissant à la porte de la reine.

Est-ce vous, madame la reine?... Le seigneur Gaultier!

GAULTIER.

Charlotte, notre souveraine, que Dieu conserve! est en bonne santé, j'espère?...

CHARLOTTE.

Je n'en sais rien, monseigneur; je sors de sa chambre.

GAULTIER.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Elle n'y a point couché.

GAULTIER.

Que dis-tu là, Charlotte?

CHARLOTTE.

La vérité... Ah! mon Dieu! je suis bien inquiète.

GAULTIER.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Je dis, monseigneur, que je venais voir si la reine n'était pas dans cette salle.

GAULTIER.

La reine n'est point dans son appartement, elle n'est point ici, elle n'est point au palais... O mon Dieu! mais ne sais-tu rien, enfant? ne sais-tu rien qui puisse nous indiquer où elle pourrait être?

CHARLOTTE.

Hier au soir elle m'a demandé sa mante pour sortir, et je ne l'ai pas revue depuis.

GAULTIER.

Tu ne l'as pas revue!... mais tu sais peut-être où elle allait... dis-le-moi, que je coure sur sur ses pas, que je sache ce qu'elle est devenue, que je la retrouve.

CHARLOTTE.

Je ne sais point où elle allait, monseigneur.

GAULTIER.

Écoute, ne crains rien; si c'est un secret qu'elle t'a confié, dis-le-moi, car elle me confie à moi aussi tous ses secrets; ne crains rien et répète-moi ce que tu sais, je lui dirai que je t'ai forcée de me le dire, et elle te pardonnera; et moi, moi, Charlotte, tu me tireras un poignard du cœur; n'est-ce pas? elle t'a dit où elle allait.

CHARLOTTE.

Elle ne m'a rien dit, je vous le jure.

GAULTIER.

Oui, oui, elle t'a recommandé la discrétion ; tu fais bien, enfant, de la lui garder... mais moi, moi, tu sais, elle m'aurait dit comme à toi où elle allait ; dis-le-moi ; attends, desires-tu quelque chose que tu n'espérais pas obtenir dans ce monde ?

CHARLOTTE.

Je ne desire rien, que de savoir ce qu'est devenue la reine.

GAULTIER.

Demande ce que tu voudras, et dis-moi où elle est, car tu dois le savoir, n'est-ce pas? demande ce que tu voudras : des bijoux, je t'en couvrirai ; as-tu un fiancé pauvre? je le doterai; veux-tu l'avoir près de toi? je le ferai entrer dans mes gardes ; ce que n'espérait pas la fille d'un comte ou d'un baron, tu l'obtiendras... toi... sur une seule réponse...Charlotte, où est Marguerite? où est la reine?

CHARLOTTE.

Hélas! hélas! monseigneur, je ne sais pas, mais peut-être...

GAULTIER.

Dis! dis!

CHARLOTTE.

Cet Italien, Orsini...

GAULTIER.

Oui, oui! tu as raison, et j'y cours, Charlotte... Oh! si elle revient en mon absence; oh! dis-lui qu'elle m'accorde un instant avant la rentrée du roi ; tu la supplieras, n'est-ce pas? tu lui diras que c'est moi, moi, son serviteur fidèle et dévoué, moi qui l'en prie : tu lui diras que je suis au désespoir, que j'en deviendrai fou si elle ne me dit pas un mot, un mot qui me rassure et me console.

CHARLOTTE.

Sortez, sortez, voici qu'on ouvre les appartements.

GAULTIER.

Oui, oui.

CHARLOTTE.

Bon courage, monseigneur, je vais prier pour vous.

(Gaultier sort, et Charlotte rentre chez la reine.)

SCÈNE II.

SAVOISY, PIERREFONDS, SEIGNEURS, puis SIRE RAOUL.

SAVOISY.

Vous n'êtes pas allé au-devant du roi, sire de Pierrefonds ?

PIERREFONDS.

Non, monseigneur; si la reine y va, je l'accompagnerai ; et vous ?

SAVOISY.

J'attendrai notre sire ici : il y a sur la route une si grande affluence de peuple, que l'on ne peut y passer... Je ne veux pas me confondre avec tous ces manants.

PIERREFONDS.

Et puis vous avez pensé que le véritable roi ne s'appelant pas Louis-le-Hutin, mais Marguerite de Bourgogne, mieux valait faire sa cour à Marguerite de Bourgogne qu'à Louis-le-Hutin?

SAVOISY.

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela (A sire Raoul, qui entre.) Bonjour, baron ; quelle nouvelle ?

RAOUL.

Que voici le roi qui vient, messeigneurs.

SAVOISY.

Et la reine ne paraît-elle pas ?

RAOUL.

La reine est allée au-devant de lui, elle rentre à sa droite.

LE PEUPLE, en dehors.

Vive le roi! vive le roi!

RAOUL.

Tenez, entendez-vous les cris des manants?

SAVOISY.

Nous avons fait une faute.

RAOUL.

Mais peut-être vous étonnerais-je bien, si je vous disais qui est à sa gauche.

SAVOISY.

Pardieu! il serait plaisant que ce fût un autre que Gaultier Daulnay!

RAOUL.

Gaultier Daulnay n'est pas même dans le cortége.

SAVOISY.

Il n'est pas dans le cortége, il n'est pas ici ; est-ce qu'il y aurait eu fête cette nuit à la tour de Nesle? est-ce qu'il y aurait encore un cadavre ou deux sur la rive de la Seine? Voyons, qui était à sa gauche?

RAOUL.

Messeigneurs, à sa gauche était sur un cheval superbe ce capitaine italien que nous avons vu arrêté hier par Gaultier sous le balcon du Louvre et conduit au Grand-Châtelet.

SAVOISY.

C'est impossible.

RAOUL.

Vous allez le voir.

PIERREFONDS.

Que dites-vous de cela, Savoisy ?

SAVOISY.

Je dis que nous vivons dans un temps bien étrange... Hier Marigny premier minist[illegible] aujourd'hui Marigny arrêté... Hier ce capitaine arrêté... peut-être aujourd'hui ce capitaine sera-t-il premier ministre... On croisait, [illegible]

honneur, que Dieu joue aux dés avec Satan ce beau royaume de France.

LE PEUPLE, en dehors.

Noël ! Noël ! vive le roi !

PIERREFONDS.

Et voici le peuple qui s'inquiète peu qui on arrête ou qui on fait premier ministre, qui crie Noël à tue-tête sur le passage du roi.

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE ROI, LA REINE, BURIDAN, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LES SEIGNEURS, entrant.

Le roi ! messieurs, le roi !

LE PEUPLE.

Noël ! Noël ! vive le roi !

LE ROI, entrant.

Salut, messeigneurs, salut ; nous sommes heureux d'avoir laissé dans la Champagne une aussi belle armée, et de retrouver ici une aussi belle noblesse.

SAVOISY.

Sire, le jour où vous réunirez armée et noblesse pour marcher contre vos ennemis sera un beau jour pour nous.

LE ROI.

Et pour vous aider à faire les frais de la campagne, messieurs, je vais donner l'ordre qu'une taxe soit levée sur la ville de Paris à l'occasion de ma rentrée.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi ! vive le roi !

LE ROI, allant au balcon.

Oui, mes enfants, je m'occupe de diminuer les impôts, je veux que vous soyez heureux, car je vous aime.

BURIDAN, à la reine.

Rappelez-vous nos conventions ; à nous deux le pouvoir, à nous deux la France.

LA REINE.

A compter d'aujourd'hui, vous prenez place avec moi au conseil.

BURIDAN.

Soyez-y de mon avis, je serai du vôtre.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi ! vive le roi !

LE ROI, du balcon.

Oui, oui, mes enfants. (Se retournant vers Buridan.) Vous entendez, sire Lyonnet de Bournonville? vous ferez faire un nouveau relevé des états et métiers de la ville de Paris, afin que chacun ne paie pour cette nouvelle taxe que ce qu'il a payé pour l'autre; il faut être juste.

SAVOISY.

Lyonnet de Bournonville ! il paraît que ce n'est pas un chevalier de fortune, c'est un vieux nom.

LE ROI.

Nous rentrons au conseil ; messires, avant de prendre congé de vous, voici notre main à baiser.

(Il va s'asseoir sur un fauteuil qu'un page a placé dans le milieu du théâtre, un peu au fond. Le groupe de seigneurs, qui se forme autour du roi, laisse les deux côtés du théâtre libres.)

GAULTIER, entrant vivement.

La reine ! on m'a dit... la voilà.

LA REINE.

Gaultier ! Approchez-vous, sire capitaine, et baisez la main du roi. (Bas, pendant qu'il passe devant elle.) Je t'aime, je n'aime que toi, je t'aimerai toujours.

GAULTIER.

Buridan ! Buridan ici !

LA REINE.

Silence !

(Landry paraît au balcon.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes; LANDRY, sur le balcon.

BURIDAN, regardant le balcon et apercevant Landry.

Landry !

LANDRY, montrant la boîte de fer.

Capitaine !

BURIDAN.

Tu vois?

LANDRY.

Bien.

BURIDAN.

La boîte?

LANDRY.

Les douze marcs d'or?

BURIDAN.

Ce soir je te les porterai.

LANDRY.

Où?

BURIDAN.

A mon ancien logement, chez Pierre de Bourges, le tavernier.

LANDRY.

Ce soir, je vous remettrai la boîte.

BURIDAN.

J'ai à t'interroger sur beaucoup de choses.

LANDRY.

Je vous répondrai sur toutes.

BURIDAN, se retournant, aux gardes.

C'est bien, faites éloigner ces hommes.

LES GARDES.

Arrière, manants, arrière.

LE PEUPLE, en dehors, qui est censé sur le balcon.

Vive le roi ! vive le roi !

(Les gardes font descendre le peuple à coups de manche de hallebarde.)

LE ROI.

Maintenant, occupons-nous des affaires du royaume... adieu, messeigneurs.

L'OFFICIER.

Place au roi! (Le roi sort par le fond.) Place à la reine! (La reine passe.) Place au premier ministre!

(Il passe et entre au conseil; les gardes seulement sortent.)

SCÈNE V.

SAVOISY, DE PIERREFONDS, GAULTIER, SIRE RAOUL, SEIGNEURS.

SAVOISY.

Çà, sommes-nous éveillés, dormons-nous, messeigneurs? quant à moi, je m'installe ici... (Il s'assied.) Si je dors, on m'éveillera; si je veille, on me mettra à la porte; mais je veux savoir comment finiront ces choses.

PIERREFONDS.

Si nous demandions à Gaultier, peut-être est-il dans le secret. Gaultier?

GAULTIER, se jetant sur un fauteuil de l'autre côté.

Oh! laissez-moi, messeigneurs, je ne sais rien... je ne devine rien... Laissez-moi, je vous prie.

SAVOISY.

La porte s'ouvre.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Le sire de Pierrefonds?

PIERREFONDS.

Voici.

L'OFFICIER.

Ordre du roi.

(Il sort. Tous les courtisans se groupent autour de Pierrefonds.)

PIERREFONDS, lisant.

« Ordre d'aller prendre à Vincennes le sire Enguerrand de Marigny, et de le conduire à Montfaucon. »

SAVOISY.

Bien; c'est un arrêt de mort au bas duquel le roi a mis sa première signature; cela promet: bien des compliments sur la mission.

PIERREFONDS.

J'en aimerais mieux une autre; mais, quelle qu'elle soit, je vais l'accomplir. Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SAVOISY.

Nous voilà toujours fixés sur un point; c'est que le premier ministre sera pendu... le roi avait promis de faire quelque chose pour son peuple.

L'OFFICIER, entrant.

Le sire comte de Savoisy?

SAVOISY.

Voici.

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

(Il sort.)

TOUS, se rapprochant de Savoisy.

Ah! voyons, voyons.

SAVOISY.

Sang-Dieu! messeigneurs, vous êtes plus pressés que moi: le premier ordre ne m'invite pas beaucoup à ouvrir le second; et si par hasard c'était l'un de vous que je dusse aussi mener pendre, celui-là m'aura quelque obligation du retard... (Il le deploie lentement.) Ma commission de capitaine dans les gardes! Y savez-vous une place vacante, messieurs?

RAOUL.

Non; mais à moins que Gaultier...

SAVOISY, regardant Gaultier.

Sur Dieu! vous m'y faites songer.

RAOUL.

N'importe; recevez nos félicitations.

SAVOISY.

C'est bien, messieurs, c'est bien. Je dois à l'instant prendre mon poste dans les appartements... ainsi restez ici, si tel est votre bon plaisir. Messieurs, j'ai appris pour mon compte ce que je voulais. (Riant.) Le roi est un grand roi, et le nouveau ministre un grand homme.

(Il sort.)

L'OFFICIER, rentrant.

Sire Gaultier Daulnay?

GAULTIER.

Heim!

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

GAULTIER, se levant.

Du roi!

(Il les prend, étonné.)

L'OFFICIER.

Messeigneurs, le roi, notre sire, ne recevra pas après le conseil; vous pouvez vous retirer.

GAULTIER, lisant.

« Lettres-patentes du roi, donnant au sire Daulnay le commandement de la comté de Champagne. » A moi le commandement d'une province!... « Ordre de quitter demain Paris pour se rendre à Troyes. » Moi, quitter Paris!...

RAOUL.

Sire Daulnay, nous vous félicitons, justice est faite, et la reine ne pouvait mieux choisir.

GAULTIER.

Félicitez Satan; car, d'archange qu'il était, il est devenu roi des enfers. (Il déchire l'ordre.) Je ne partirai pas! (S'adressant aux seigneurs.) Le roi n'a-t-il pas dit que vous pouviez vous retirer, messieurs?

RAOUL.

Et vous?

GAULTIER.

Moi, je reste.

RAOUL.

Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bon voyage, sire Gaultier.

GAULTIER.

Dieu vous garde!

(Ils sortent.)

GAULTIER, seul.

Partir!... partir, quitter Paris!... Est-ce cela qu'on m'avait promis?... Mais qui me dira donc sur quel terrain je marche depuis quelques jours? Tout, à l'entour de moi, n'est que déception, chaque objet me paraît réel jusqu'à ce que je le touche, puis alors il s'évanouit entre mes mains.. Fantômes!

SCÈNE VI.

GAULTIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant du fond.

Gaultier!

GAULTIER.

Ah! c'est vous enfin, madame!

MARGUERITE.

Silence!

GAULTIER.

Assez long-temps je me suis tu, il faut que je vous parle, dût chaque parole me coûter une année d'existence... Vous raillez-vous de moi, Marguerite, pour promettre et retirer en même temps votre parole?... Suis-je un jouet dont on s'amuse? suis-je un enfant dont on se rit?... Hier vous me jurez que rien ne nous séparera, et aujourd'hui... l'on m'envoie loin de Paris dans je ne sais quelle comté!

MARGUERITE.

Vous avez reçu l'ordre du roi?

GAULTIER, montrant les morceaux qui sont à terre.

Eh! les voilà, tenez.

MARGUERITE.

Modérez-vous.

GAULTIER.

Vous avez pu approuver cet ordre?

MARGUERITE.

J'ai été forcée.

GAULTIER.

Forcée! et par qui? qui peut forcer la reine?

MARGUERITE.

Un démon qui en a le pouvoir.

GAULTIER.

Mais quel est-il? dites-le-moi.

MARGUERITE.

Feins d'obéir, et peut-être d'ici à demain pourrai-je te voir et tout t'expliquer.

GAULTIER.

Et tu veux que je me retire sur une pareille assurance?

MARGUERITE.

Tu ne partiras pas; mais va-t'en, va-t'en!

GAULTIER.

Je reviendrai : il me faut l'explication de ce secret.

MARGUERITE.

Oui, oui, tu reviendras : voici quelqu'un, quelqu'un vient.

GAULTIER.

Souviens-toi de ta promesse. Adieu.

(Il s'élance dehors.)

MARGUERITE.

Il était temps!

SCÈNE VII.

MARGUERITE ; BURIDAN, entrant du fond.

BURIDAN.

Pardonne-moi si j'interromps tes adieux, Marguerite.

MARGUERITE.

Tu as mal vu, Buridan.

BURIDAN.

N'est-ce donc point Gaultier qui s'éloigne?

MARGUERITE.

Alors tu as mal entendu, ce n'étaient point des adieux.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

C'est qu'il ne part pas.

BURIDAN.

Le roi le lui ordonne.

MARGUERITE.

Et moi, je le lui défends.

BURIDAN.

Marguerite, tu oublies nos conventions?

MARGUERITE.

Je t'ai promis de te faire ministre, et j'ai tenu parole; tu m'avais promis de me laisser Gaultier, et tu exiges qu'il parte!

BURIDAN.

Nous avons dit : A nous deux la France, et non à nous trois; ce jeune homme serait en tiers dans le pouvoir et les secrets, c'est impossible!

MARGUERITE.

Cela sera pourtant.

BURIDAN.

As-tu oublié que tu étais en ma puissance?

MARGUERITE.

Oui, hier que tu n'étais que Buridan prisonnier, non aujourd'hui que tu es Lyonnet de Bournonville, premier ministre.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

Tu ne peux pas me perdre sans te perdre toi-même.

BURIDAN.

Cela m'aurait-il arrêté hier?

MARGUERITE.

Cela t'arrêtera aujourd'hui. Hier tu avais tout à gagner et rien à perdre que la vie... Aujourd'hui, avec la vie tu as à perdre l'honneur, rang, fortune, richesses, pouvoir... tu tomberais de trop haut, n'est-ce pas? pour que l'espoir de me briser dans ta chute te décide à t[e]

précipiter !... Nous sommes arrivés ensemble au faîte d'une montagne escarpée et glissante; crois-moi, Buridan, soutenons-nous l'un l'autre plutôt que de nous menacer tous deux.

BURIDAN.

Tu l'aimes donc bien?

MARGUERITE.

Plus que ma vie.

BURIDAN.

L'amour dans le cœur de Marguerite! j'aurais cru qu'on pouvait le presser et le tordre sans qu'il en sortît un seul sentiment humain... Tu es au-dessous de ce que j'espérais de toi. Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur... Nous sommes devenus des choses qui gouvernent, et non des créatures qui s'attendrissent. Oh! malheur, malheur à toi, Marguerite! je te croyais un démon, et tu n'es qu'un ange déchu.

MARGUERITE.

Écoute : si ce n'est pas de l'amour, invente un nom pour ma faiblesse ; mais qu'il ne parte pas, je t'en prie.

BURIDAN, à part.

Ils seraient deux contre moi, c'est trop.

MARGUERITE.

Que dis-tu?

BURIDAN, à part.

Je suis perdu si je ne les perds. (Haut.) Qu'il ne parte pas?...

MARGUERITE.

Oui, je t'en prie.

BURIDAN.

Et si je suis jaloux de lui, moi?

MARGUERITE.

Toi, jaloux!

BURIDAN.

Si le souvenir de ce que j'ai été pour toi me rend intolérable la pensée qu'un autre est aimé de toi; si ce que tu as pris pour de l'ambition, pour de la haine, pour de la vengeance; si tout cela n'était qu'un amour que je n'ai pu éteindre, et qui se reproduisait sous toutes les formes; si je ne voulais monter que pour arriver à toi, si maintenant que je suis arrivé je ne voulais que toi; si, pour mes anciens droits, mes droits antérieurs aux siens, je te sacrifiais tout; si en échange d'une de ces nuits où le page Lyonnet se glissait tremblant chez la jeune Marguerite pour n'en sortir qu'au jour naissant, je te rendais ces lettres auxquelles je dois d'être arrivé où je suis; si je te livrais mes moyens de fortune pour te prouver que ma fortune n'avait qu'un but, que, ce but atteint, peu m'importe le reste : dis, dis, si tu trouvais en moi ce dévouement, cet amour, ne consentirais-tu pas à ce qu'il partît?

MARGUERITE.

Parles-tu sincèrement, ou railles-tu, Lyonnet?

BURIDAN.

Un rendez-vous ce soir, et ce soir je te rends tes lettres ; mais non plus, Marguerite, un rendez-vous comme celui de la taverne et de la prison, non plus un rendez-vous de haine et de menaces; non, non, un rendez-vous d'amour; un rendez-vous pour ce soir; et demain, demain, tu pourras le garder et me perdre, puisque tout ce qui fait ma force te sera rendu.

MARGUERITE.

Mais, en supposant que j'y consentisse, je ne puis te recevoir ici dans ce palais.

BURIDAN.

N'en sors-tu pas comme tu le veux?

MARGUERITE.

Puis-je sans me perdre te voir ailleurs?

BURIDAN.

La tour de Nesle?

MARGUERITE.

Tu y viendrais?

BURIDAN.

N'y ai-je pas été déja sans savoir ce qui m'y attendait?

MARGUERITE, à part.

Il se livre. (Haut.) Écoute, Buridan, c'est une étrange faiblesse ; mais ta vue me rappelle tant de moments de bonheur, ta voix éveille tant de souvenirs d'amour que je croyais morts au fond de mon cœur...

BURIDAN.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Lyonnet!...

BURIDAN.

Gaultier partira-t-il demain?

MARGUERITE.

Je te le dirai ce soir. (Lui donnant la clef.) Voici la clef de la tour de Nesle, séparons-nous. (A part.) Ah! Buridan, si cette fois tu m'échappes...

(Elle rentre.)

BURIDAN.

C'est la clef de ton tombeau, Marguerite; mais sois tranquille, je ne t'y renfermerai pas seule.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, rentrant, puis ORSINI.

MARGUERITE, à demi-voix, allant à une porte latérale.

Orsini? Orsini?

ORSINI.

Me voici, reine.

MARGUERITE.

Ce soir, à la tour de Nesle, quatre hommes armés et vous.

ORSINI.

Avez-vous d'autres ordres?

MARGUERITE.

Non, pas pour le moment; je vous dirai là-bas ce que vous aurez à faire; allez. (Il sort; elle se retourne et regarde autour d'elle.) Personne, c'est bien.

(Elle rentre.)

SCÈNE IX.

BURIDAN, puis SAVOISY.

BURIDAN, entrant par l'autre porte latérale, un parchemin à la main.

Comte de Savoisy? comte de Savoisy?

SAVOISY, entrant.

Me voici, monseigneur.

BURIDAN.

Le roi a appris avec peine les massacres qu désolent sa bonne ville de Paris; il suppose avec quelque raison que les meurtriers se réunissent à la tour de Nesle. Ce soir, à neuf heures et demie, vous vous y rendrez avec dix hommes, et vous arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur titre et leur rang; voici l'ordre.

SAVOISY.

Eh bien! je n'aurai pas tardé à entrer en fonction.

BURIDAN.

Et vous pouvez dire que celle-là est une des plus importantes que vous remplirez jamais!

(Il sort par la porte latérale et Savoisy par l'autre.)

ACTE CINQUIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

La taverne de Pierre de Bourges.

SCÈNE I.

LANDRY, seul, calculant.

Douze marcs d'or!... cela fait, si je compte bien, six cent dix-huit livres tournois... Si le capitaine tient sa parole et me compte cette somme en échange de cette petite boîte de fer dont je ne donnerais pas six sous parisis, je pourrai suivre son conseil et devenir honnête homme... Cependant il faudra faire quelque chose... que ferai-je?... Ma foi! avec mon argent je lèverai une compagnie; j'en prendrai le commandement; je me mettrai au service de quelque grand seigneur; j'empocherai ma solde tout entière, et je ferai vivre mes hommes sur les manants. Vive-Dieu! c'est un état où ni le vin, ni les femmes ne manquent; puis, s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieux est sur-tout pour les pauvres, on leur en facilite l'entrée. Sang-Dieu! voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie; et, pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque Bohême, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît une chose aussi facile que d'avaler ce verre de vin... Ah! voici le capitaine.

SCÈNE II.

LANDRY, BURIDAN.

BURIDAN.

C'est bien, Landry.

LANDRY.

Vous voyez que je vous attends.

BURIDAN.

Et tu bois, en m'attendant?

LANDRY.

Je ne connais pas de meilleur compagnon que le vin.

BURIDAN, tirant sa bourse.

Si ce n'est l'or avec lequel on l'achète.

LANDRY.

Voici votre boîte.

BURIDAN.

Voici tes douze marcs d'or.

LANDRY.

Merci.

BURIDAN.

Maintenant, j'ai donné rendez-vous ici à un jeune homme : il va venir, laisse-moi cett chambre un instant. Aussitôt que tu le verra sortir, reviens, j'ai à causer avec toi.

(On entend du bruit dans l'escalier.)

LANDRY.

Pardieu! il vous suivait de près. Tenez, t voilà qui se casse le cou dans l'escalier.

BURIDAN.

Bien: laisse-nous.

GAULTIER, sur la porte.

Le capitaine Buridan!

LANDRY.

Le voici.

SCÈNE III.

BURIDAN, GAULTIER.

BURIDAN, souriant.

Je croyais que vous connaissiez mon nouveau titre et mon nouveau nom, messire Gaultier? je me trompais, ce me semble; depuis ce matin on me nomme Lyonnet de Bournonville, et l'on m'appelle premier ministre.

GAULTIER.

Peu m'importe de quel nom on vous nomme, peu m'importe quel titre est le vôtre, vous êtes un homme qu'un autre homme vient sommer de tenir sa promesse : êtes-vous en mesure de la remplir?

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous faire connaître le meurtrier de votre frère.

GAULTIER.

Ce n'est pas cela : vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous dire comment Enguerrand de Marigny est passé en un jour du palais du Louvre au gibet de Montfaucon.

GAULTIER.

Ce n'est point cela : qu'il soit coupable ou non, c'est un débat entre ses juges et Dieu; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Est-ce de vous apprendre comment l'homme arrêté par vous hier est aujourd'hui premier ministre?

GAULTIER.

Non, non : que ses moyens lui viennent de Dieu ou de Satan, peu m'importe; il y a dans tout cela des secrets terribles que je ne veux pas approfondir : mon frère est mort, Dieu le vengera; Marigny est mort, Dieu le jugera... Ce n'est pas cela; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Expliquez-vous.

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Ainsi votre amour pour cette femme étouffe tout autre sentiment!... L'amitié fraternelle n'est plus qu'un mot, les intrigues sanglantes de la cour ne sont plus qu'un jeu... Oh! vous êtes bien insensé!

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Avez-vous besoin de moi pour cela? Ne pouvez-vous entrer par la porte secrète de l'alcôve, ou tremblez-vous que, cette nuit comme l'autre, Marguerite ne rentre pas au Louvre?

GAULTIER, anéanti.

Qui t'a dit cela?

BURIDAN.

Celui avec lequel Marguerite a passé la nuit.

GAULTIER.

Blasphème!... Mais c'est toi qui es fou, Buridan.

BURIDAN.

Calme-toi, enfant; et ne tourmente pas ton épée dans le fourreau... C'est une femme belle et passionnée que Marguerite, n'est-ce pas? Que t'a-t-elle dit quand tu lui as demandé d'où lui venait cette blessure à la joue?

GAULTIER.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!

BURIDAN.

Sans doute elle t'a écrit?

GAULTIER.

Que t'importe?

BURIDAN.

C'est d'un style magique et ardent qu'elle peint la passion, n'est-ce pas?

GAULTIER.

Tes yeux damnés n'ont jamais vu, je l'espère, l'écriture sacrée de la reine?

BURIDAN, ouvrant la boîte de fer.

La reconnais-tu?... Lis : Ta Marguerite bien-aimée.

GAULTIER.

C'est un prestige! c'est un enfer!

BURIDAN.

N'est-ce pas, quand on est près d'elle, quand elle vous parle d'amour, n'est-ce pas qu'il est doux de passer la main dans ses longs cheveux qu'elle laisse si voluptueusement flotter, d'en couper une tresse comme celle-ci?

(Il lui montre une tresse de cheveux enfermée dans la boîte.)

GAULTIER.

C'est son écriture!... la couleur de ses cheveux!... Dis-moi que tu lui as volé cette lettre; dis-moi que tu lui as coupé ces cheveux par surprise.

BURIDAN.

Tu le lui demanderas à elle-même : je t'ai promis de te la faire voir.

GAULTIER.

A l'instant! à l'instant!

BURIDAN.

Mais peut-être n'est-elle pas encore au rendez-vous.

GAULTIER.

Un rendez-vous!... Qui a un rendez-vous

avec elle ?... Nomme-moi celui-là... Oh ! j'ai soif de son sang et de sa vie !

BURIDAN.

Ingrat ! et si celui-là t'y cédait sa place ?

GAULTIER.

A moi ?

BURIDAN.

Si, soit lassitude pour lui, soit compassion pour toi, il ne veut plus de cette femme ; s'il te la cède ; s'il te la rend ; s'il te la donne ?

GAULTIER, tirant son poignard.

Ah ! malédiction !...

BURIDAN.

Jeune homme !...

GAULTIER.

O mon Dieu !... pitié !...

BURIDAN.

Il est huit heures et demie ; Marguerite attend : Gaultier, la feras-tu attendre ?

GAULTIER.

Où est-elle ? où est-elle ?

BURIDAN.

A la tour de Nesle !

GAULTIER.

Bien.

(Il va pour sortir.)

BURIDAN.

Tu oublies la clef.

GAULTIER.

Donne.

BURIDAN.

Un mot encore.

GAULTIER.

Dis.

BURIDAN.

C'est elle qui a tué ton frère.

GAULTIER.

Damnation !...

(Il disparaît.)

SCÈNE IV.

BURIDAN, puis LANDRY.

BURIDAN, seul.

C'est bien, va la rejoindre, et perdez-vous l'un par l'autre ; c'est bien. Si Savoisy est aussi exact qu'eux, il fera d'étranges prisonniers ; maintenant une seule chose me reste à savoir... ce que sont devenus ces deux malheureux enfants. Oh ! si je les avais pour leur faire partager ma fortune et m'appuyer sur eux ! Landry sera bien fin si je ne parviens à apprendre de lui ce qu'ils sont devenus. Le voilà.

LANDRY.

Vous avez encore quelque chose à me dire, capitaine ?

BURIDAN.

Oh ! ...n. Dis moi, combien faut il de temps à ce jeune homme pour aller d'ici à la tour de Nesle ?

LANDRY.

Vu qu'il ne se trouvera pas de bateaux maintenant, il faudra qu'il remonte jusqu'au Pont-aux-Moulins ; c'est une demi-heure à-peu-près.

BURIDAN.

C'est bien ; mets ce sablier sur cette table ; je voulais causer de notre ancienne connaissance, Landry, de nos guerres d'Italie ; ajoute un verre et assieds-toi.

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps ; les jours se passaient en bataille et les nuits en orgie. Vous rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière goutte, ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne ? Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs, mais de gros péchés, capitaine.

BURIDAN.

Au jour de la mort on mettra nos péchés d'un côté de la balance et nos bonnes actions de l'autre : j'espère que tu as fait assez provision de ces dernières pour que le bassin l'emporte ?

LANDRY.

Oui, oui, j'ai bien quelques œuvres méritantes, et dans lesquelles j'espère....

(Ils boivent.)

BURIDAN.

Raconte-les-moi, cela m'édifiera.

LANDRY.

Dans le procès des Templiers qui a eu lieu au commencement de cette année, il manquait un témoin pour faire triompher la cause de Dieu, et condamner Jacques de Molay, le grand-maître ; un digne bénédictin jeta les yeux sur moi, et me dicta un faux temoignage, que je répétai saintement mot à mot devant la justice, comme s'il était vrai ; le surlendemain les hérétiques furent brûlés, à la grande gloire de Dieu et de notre sainte religion.

BURIDAN.

Continue, mon brave ; on m'a raconté une histoire d'enfants...

(Ils boivent.)

LANDRY.

Oui, c'était en Allemagne ; pauvre petit ange ! j'espère qu'il prie là-haut pour moi, celui-là. Imaginez-vous, capitaine, que nous donnions la chasse à des Bohémiens, qui sont, comme vous savez, païens, idolâtres et infidèles ; nous traversions leur village qui était tout en feu. J'entends pleurer dans une maison qui brûlait, j'entre ; il y avait un pauvre petit enfant de Bohême, abandonné. Je cherche autour de moi, je trouve de l'eau dans un vase,

en un tour de main, je le baptise; le voilà chrétien; c'est bon. J'allais le mettre dans un endroit où le feu ne pouvait l'atteindre, quand je réfléchis que le lendemain les parents seraient revenus et le baptême au diable. Alors je le couchai proprement dans son berceau, et je rejoignis les camarades; derrière moi le toit s'abîma.

BURIDAN, avec distraction.

Et l'enfant périt?

LANDRY.

Oui; mais qui fut bien penaud? c'est Satan, qui croyait venir chercher une ame idolâtre, et qui se brûla les doigts à une ame chrétienne.

BURIDAN.

Oui, je vois que tu as toujours eu une religion bien dirigée; mais je voulais parler d'autres enfants... de deux enfants qu'Orsini...

LANDRY.

Je sais ce que vous voulez dire.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient deux pauvres petits qu'Orsini m'avait dit de jeter à l'eau comme des chats qui n'y voient pas encore clair, et que j'eus la tentation de conserver de ce monde, vu qu'il m'assura qu'ils étaient chrétiens.

BURIDAN, vivement.

Et qu'en fis-tu?

LANDRY.

Je les exposai au Parvis-Notre-Dame, où l'on met d'habitude ces petites créatures

BURIDAN.

Sais-tu ce qu'ils devinrent?

LANDRY.

Non; je sais qu'ils ont été recueillis, voilà tout; car le soir ils n'y étaient plus.

BURIDAN.

Et ne leur imprimas-tu aucun signe afin de les reconnaître?

LANDRY.

Si fait, si fait... je leur fis, ils pleurèrent même bien fort; mais c'était pour leur bien, je leur fis avec mon poignard une croix sur le bras gauche.

BURIDAN, se levant.

Une croix rouge? une croix au bras gauche? une croix pareille à tous deux? Oh! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite, dis que ce n'était pas au bras gauche, dis que c'était un autre signe...

LANDRY.

C'était une croix et pas autre chose; c'était au bras gauche et pas autre part.

BURIDAN.

Oh! malheur! malheur! mes enfants! Philippe Gaultier! l'un mort, l'autre près de mourir... tous deux assassinés, l'un par elle, l'autre par moi! justice de Dieu! Landry, où peut-on avoir une barque, que nous arrivions avant ce jeune homme?

LANDRY.

Chez Simon le pêcheur.

BURIDAN.

Alors une échelle, une épée, et suis-moi.

LANDRY.

Où cela, capitaine?

BURIDAN.

A la tour de Nesle, malheureux!

NEUVIÈME TABLEAU.

La tour de Nesle.

SCÈNE V.

MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE.

Tu comprends, Orsini? c'est une dernière nécessité, c'est un meurtre encore, mais c'est le dernier. Cet homme connaît tous nos secrets, nos secrets de vie ou de mort; les tiens et les miens. Si je n'avais lutté depuis trois jours contre lui au point d'être lasse de la lutte, nous serions déja perdus tous deux.

ORSINI.

Mais cet homme a donc un démon à ses ordres, pour être instruit ainsi de tout ce que nous faisons?

MARGUERITE.

Peu importe de quelle manière il a appris, mais enfin il sait. Avec un mot, cet homme m'a jetée à ses genoux comme une esclave; il m'a vue lui détacher un à un les liens dont je l'avais fait charger... et cet homme-là qui sait nos secrets, qui m'a vue ainsi, qui peut nous perdre; cet homme a eu l'imprudence de me demander un rendez-vous, un rendez-vous à la tour de Nesle. J'ai hésité cependant; mais, n'est-ce pas, c'était bien imprudent à lui? c'était tenter Dieu! Au moins, il s'est invité, lui; c'est autant de moins pour le remords.

ORSINI.

Eh bien! encore celui-ci; moi qui vous

mandais du repos, je suis le premier à vous dire : Il le faut.

MARGUERITE.

Ah! n'est-ce pas qu'il le faut, Orsini? tu vois bien, tu veux aussi qu'il meure; quand je ne te l'ordonnerais pas, pour ta propre sûreté tu le frapperais?

ORSINI.

Oui, oui! mais une trève après; si votre cœur n'est point blasé, notre fer s'émousse, et ce sera assez, ce sera trop pour notre repos éternel.

MARGUERITE.

Oui, mais notre tranquillité en ce monde l'exige. Tant que cet homme vivra, je ne serai pas reine, je ne serai maîtresse, ni de ma puissance, ni de mes trésors, ni de ma vie; mais lui mort!... oh! je te le jure, plus de nuits passées hors du Louvre, plus d'orgie à la Tour, plus de cadavres à la Seine! Puis-je te donnerai assez d'or pour acheter une province, et tu seras libre de retourner dans ta belle Italie ou de rester en France. Écoute: je ferai raser cette tour; je bâtirai un couvent à sa place, je doterai une communauté de moines, et ils passeront leur vie à prier nu-pieds sur la pierre nue, à prier pour moi et pour toi; car, je te le dis, Orsini, je suis lasse autant que toi de tous ces amours et de tous ces massacres... et il me semble que Dieu me les pardonnerait si je n'y ajoutais pas ce dernier.

ORSINI.

Il sait nos secrets, il peut nous perdre. Par où va-t-il venir?

MARGUERITE.

Par cet escalier.

ORSINI.

Après lui, pas d'autres?

MARGUERITE.

Par le sang du Christ! je te le jure.

ORSINI.

Je vais placer mes hommes.

MARGUERITE.

Écoute! ne vois-tu rien?

ORSINI.

Une barque conduite par deux hommes.

MARGUERITE.

L'un de ces deux hommes, c'est lui. Il n'y a pas de temps à perdre : va, va; mais ferme cette porte, qu'il ne puisse venir jusqu'à moi. Je ne peux pas, je ne veux pas le revoir; peut-être a-t-il encore quelque secret qui lui sauverait la vie... Va, va, et enferme-moi.

(Orsini sort et ferme la porte.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule.

...on gentilhomme bien-aimé! il a voulu nous séparer, cet homme, nous séparer avant que nous fussions l'un à l'autre! Tant qu'il n'a voulu que de l'or, je lui en ai donné; des honneurs, il les a eus; mais il a voulu nous séparer, et il meurt. Oh! si tu savais qu'il a voulu nous séparer, Gaultier, toi-même me pardonnerais sa mort. Oh! ce Lyonnet, ce Buridan, ce démon, qu'il rentre dans l'enfer dont il est sorti! oh! c'est à lui que je dois tous mes crimes! c'est lui qui m'a faite toute de sang! Oh! si Dieu est juste, tout retombera sur lui. Et moi, oh! moi, moi! si j'étais mon propre juge, je ne sais pas si j'oserais m'absoudre. (Elle écoute à la porte.) On n'entend rien encore... rien.

LANDRY, du bas de la Tour.

Y êtes-vous?

BURIDAN, du balcon.

Oui.

MARGUERITE.

Quelqu'un à cette fenêtre! Ah!

SCÈNE VII.

MARGUERITE, BURIDAN.

BURIDAN, faisant voler la fenêtre en morceaux et se présentant.

Marguerite! Marguerite! seule! ah! seule encore, Dieu soit loué!

MARGUERITE, reculant.

A moi! à moi!

BURIDAN.

Ne crains rien.

MARGUERITE.

Toi, toi! venant par cette fenêtre! c'est une apparition, un fantôme.

BURIDAN.

Ne crains rien, te dis-je.

MARGUERITE.

Mais pourquoi par cette fenêtre, et non par cette porte?

BURIDAN.

Je te le dirai tout-à-l'heure; mais auparavant il faut que je te parle; chaque minute que nous perdons est un trésor jeté dans un gouffre. Écoute-moi.

MARGUERITE.

Viens-tu encore me faire quelque menace, m'imposer quelque condition?

BURIDAN.

Non, non; tiens, regarde; non, tu n'as plus rien à craindre. Tiens, voilà loin de moi mon épée! loin de moi mon poignard! loin de moi cette boite où sont tous nos secrets! Maintenant tu peux me tuer, je n'ai pas d'arme, pas d'armure; me tuer, puis prendre cette boite, brûler ce qui s'y trouve, et dormir tranquille sur mon tombeau. Non, je ne viens pas te menacer. Je viens te dire... oh! si tu savais ce que je viens te dire! ce qui peut nous rester encore

de jours de bonheur, à nous qui, nous-mêmes, nous sommes crus maudits...

MARGUERITE.

Parle, je ne te comprends pas.

BURIDAN.

Marguerite, ne te reste-t-il rien dans le cœur, rien d'une femme, rien d'une mère?

MARGUERITE.

Où veux-tu en venir?

BURIDAN.

Celle que j'ai connue si pure n'est-elle plus accessible à rien de ce qui est sacré pour Dieu et les hommes?

MARGUERITE.

C'est toi qui viens me parler de vertus et de pureté! Satan qui se fait convertisseur! c'est étrange, tu en conviendras toi-même.

BURIDAN.

Peu importe quel nom tu me donnes, pourvu que ma parole te touche... Marguerite, n'as-tu jamais eu un instant de repentir? Oh! réponds-moi comme tu répondrais à Dieu; car, ainsi que Dieu, je puis tout en ce moment pour ton bonheur ou ton désespoir... je puis te damner ou t'absoudre; je puis, à ton gré, t'ouvrir l'enfer ou le ciel... Suppose que rien ne s'est passé entre nous depuis trois jours... oublie tout, excepté ton ancienne confiance envers moi... n'as-tu pas besoin de dire à quelqu'un tout ce que tu as souffert?

MARGUERITE.

Oh! oui, oui, car il n'est point de prêtre à qui on ose confier de pareils secrets!... Il n'y a qu'un complice, et tu es le mien, le mien, de tous mes crimes! Oui, Buridan... ou plutôt Lyonnet, oui, tous mes crimes sont dans ma première faute!... Si la jeune fille n'avait pas manqué pour toi, malheureux, à ses devoirs, son premier crime, son plus horrible n'aurait pas été commis; pour qu'on ne me soupçonnât pas de la mort de mon père, j'ai perdu mes fils!... Poursuivie par le remords, je me suis réfugiée dans le crime!... j'ai voulu étouffer dans le sang et les plaisirs cette voix de la conscience qui me criait incessamment : Malheur!... Autour de moi pas un mot pour me rappeler à la vertu, des bouches de courtisans qui me souriaient, qui me disaient que j'étais belle, que le monde était à moi, que je pouvais le bouleverser pour un moment de plaisir!... pas de forces pour lutter... des passions, des remords... des nuits pleines de spectres si elles ne l'étaient de volupté!... Oh! oui, oui, il n'y a qu'à un complice qu'on puisse dire de pareilles choses!

BURIDAN.

Mais, dis-moi, si près de toi tu avais eu tes fils?

MARGUERITE.

Oh! alors, aurais-je osé sous leurs yeux, quand la voix de mes enfants m'eût appelée ma mère!... aurais-je osé faire des projets de meurtre et d'amour! Oh! mes fils m'eussent sauvée, ils m'eussent rendue à la vertu peut-être... mais je ne pouvais garder mes fils! O mes fils! Oh! je n'osais pas prononcer ces mots!... car, parmi les spectres que j'ai revus, je n'ai point revu mes fils, et je tremblais en les appelant d'évoquer leurs ombres!

BURIDAN.

Malheureuse! ils étaient près de toi, et rien ne t'a dit : Marguerite, voilà tes fils!

MARGUERITE.

Près de moi?

BURIDAN.

L'un d'eux, malheureuse mère, l'un d'eux... tu l'as vu à tes genoux, demandant merci contre le poignard des assassins! Tu étais là, tu entendais ses prières... et tu n'a pas reconnu ton enfant, et tu as dit : Frappez!

MARGUERITE.

Moi, moi... où cela?

BURIDAN.

Ici, à cette place où nous sommes.

MARGUERITE.

Ah! quand?

BURIDAN.

Avant-hier.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay? vengeance de Dieu!

BURIDAN.

Voilà ce qu'est devenu l'un... Marguerite, pense à ce qu'est l'autre.

MARGUERITE.

Gaultier?

BURIDAN.

L'amant de sa mère.

MARGUERITE.

Oh! non, non; grace au ciel, cela n'est pas, et j'en remercie Dieu, je l'en remercie à genoux... Non, non, je puis encore appeler Gaultier mon fils, et Gaultier peut m'appeler sa mère.

BURIDAN.

Dis-tu vrai?

MARGUERITE.

Par le sang du martyr qui a coulé là, je te le jure!... Oh! oui, oui, c'est la main de Dieu qui a dirigé tout cela, qui m'a mis au cœur cet amour bizarre, tout de mère et pas d'amante!... c'est Dieu... Dieu bon, Dieu Sauveur qui voulait qu'avec le repentir le bonheur revînt dans ma vie!... O mon Dieu! merci, merci!

(Elle prie.)

BURIDAN.

Eh bien! Marguerite, me pardonnes-tu, vois-tu encore en moi un ennemi?

MARGUERITE.

Oh! non, non, le père de Gaultier!

BURIDAN.

Ainsi, tu le vois, nous pouvons être heureux

encore!... Nos vœux d'ambition sont remplis, plus de lutte entre nous... Notre fils est le lien qui nous attache l'un à l'autre... Notre secret sera enseveli entre nous trois!

MARGUERITE.

Oui, oui.

BURIDAN.

Crois-tu que tu peux encore être heureuse?

MARGUERITE.

Oh! si je le crois! et il y a dix minutes, cependant, je ne l'espérais plus.

BURIDAN.

Une seule chose manque à notre bonheur, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Notre fils, notre fils là, entre nous deux... notre Gaultier.

BURIDAN.

Il va venir.

MARGUERITE.

Comment!

BURIDAN.

Je lui ai remis la clef que tu m'avais donnée. Il va venir par cet escalier par où je devais venir, moi.

MARGUERITE.

Malédiction! et comme c'était toi que j'attendais, j'avais placé... damnation!... j'avais placé des assassins sur ton passage!

BURIDAN.

Je te reconnais bien là, Marguerite.

(On entend un cri dans l'escalier.)

MARGUERITE.

C'est lui, lui qu'on égorge!

BURIDAN.

Courons!...

(Ils vont à la porte, qu'ils secouent.)

MARGUERITE.

Qui donc a fait fermer cette porte? Oh! c'est moi... moi! Orsini! Orsini! ne frappe pas, malheureux!

BURIDAN, secouant la porte.

Porte d'enfer!... mon fils! mon fils!!!

MARGUERITE.

Gaultier!

BURIDAN.

Orsini!... démon!... enfer! Orsini!!!

MARGUERITE.

Pitié! pitié!

GAULTIER, en dehors, criant et appelant au secours.

A moi! à moi! au secours!

MARGUERITE.

La porte s'ouvre!

(Elle recule.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, GAULTIER.

GAULTIER, entrant, tout ensanglanté.

Marguerite, Marguerite! je te rapporte la clef de la Tour.

MARGUERITE.

Malheureux, malheureux! je suis ta mère!

GAULTIER.

Ma mère!... eh bien! ma mère, soyez maudite!

(Il tombe et meurt.)

BURIDAN, se penchant sur son fils, et à genoux.

Marguerite, Landry leur avait fait à chacun une marque sur le bras gauche. (Il déchire la manche de Gaultier et regarde le bras.) Tu le vois, ce sont bien eux... Enfants damnés au sein de leur mère... Un meurtre a présidé à leur naissance, un meurtre a abrégé leur vie!

MARGUERITE.

Grace! grace!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ORSINI, SAVOISY, Gardes.

ORSINI, entrant, entre deux gardes qui le tiennent.

Monseigneur, voilà les véritables assassins, ce sont eux et non pas moi.

SAVOISY, s'avançant.

Vous êtes mes prisonniers.

MARGUERITE et BURIDAN.

Prisonniers, nous?

MARGUERITE.

Moi, la reine?

BURIDAN.

Moi, le premier ministre?

SAVOISY.

Il n'y a ici, ni reine, ni premier ministre; il y a un cadavre, deux assassins, et l'ordre signé de la main du roi d'arrêter cette nuit, quels qu'ils soient, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle.

FIN DE LA TOUR DE NESLE.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Cie, rue Coq-Héron, 3

LA

CLOSERIE DES GENÊTS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ,

MUSIQUE DE M. AMÉDÉE ARTUS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 octobre 1846.

NOUVELLE ÉDITION, CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

Personnages.		*Acteurs.*
LE GÉNÉRAL COMTE D'ESTÈVE, grand père noble	MM.	MATIS.
LE MARQUIS DE MONTECLAIN, colonel des chasseurs d'Afrique, jeune premier rôle		SAINT-ERNEST.
KÉROUAN, fermier du marquis de MONTÉCLAIN, ancien Vendéen, 1er rôle marqué		MONTDIDIER.
CHRISTOPHE, dit ALY, son fils, maréchal-des-logis des chasseurs d'Afrique, amoureux comique		MÉNIER.
GEORGES D'ESTEVE, fils du général, jeune premier		LACRESSONNIÈRE.
DOMINIQUE, vieux soldat de la garde impériale, intendant du général, 1er comique		VERNER.
BRIAS, ami de MONTÉCLAIN, 2e amoureux		FLEURY.
D'AVATIANNES, procureur du roi, 3e amoureux		LAURÉ.
PORNIC, valet de ferme de KÉROUAN, 2e comique		BOUSQUET.
LOUIS, domestique du général, grande utilité		THIERRY.
MACLOU, mendiant, grande utilité		MARTIN.
FRANÇOIS, accessoire		BAUDOUIN.
LOUISE, fille de KÉROUAN, jeune premier rôle	Mmes	GUYON.
LUCILE, fille du général, 1re amoureuse		NAPTAL-ARNAULT
LEONA DE BEAUVAL, 2e premier rôle		LUCIE.
MADELINE, nièce de KÉROUAN, 1re soubrette		EMMA.
PERRINE, paysanne, 2e soubrette		RIVAL.
MATHURINE, mendiante, 2e amoureuse		GARNIER.
Mme DE BRIAS, mère noble		LEMAIRE.
Mlle DE BRIAS, 3e amoureuse		BOUTIN.
MARIANNE, fermière, utilité		LOUISE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un espace clos, à droite du spectateur, par une maison élevée, sur laquelle il y a écrit : HÔTEL DU CHARRIOT D'OR.— En face, on voit quelques mâts pavoisés qui annoncent le commencement d'une lice qui s'étend au loin. — Au fond, et près des mâts, une tente avec des rideaux ouvrant du côté de la scène; puis un paysage représentant un pays très boisé, au milieu duquel on aperçoit çà et là la cheminée d'une ferme ou le toit d'un château. — A droite et à gauche de la scène, tables pour les buveurs. — Au lever du rideau, il y a beaucoup de monde en scène : on boit, on cause. — A gauche, un groupe de jeunes filles se tenant par la main ; à droite, un jeune homme en costume de chasseur d'Afrique, assis sur le devant de la scène, fume une pipe turque.

SCÈNE I.

MADELINE, PERRINE, PAYSANNES, à gauche ; ALY, assis à droite ; puis, DOMINIQUE.

MADELINE.

Regardez donc ! comme il est drôlement bouté!

PERRINE.

Qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?

MADELINE.

C'en est un qui est arrivé, aux courses de Lamballe, avec des superbes chevaux.

ALY, sans bouger, à part.

Regardez, contemplez, admirez, mes petites Bretonnes... C'est gentil, n'est-ce pas ?... c'est proprement ficelé...

PERRINE.

M'est avis que ce doit être un marquis turc.

MADELINE.

Ah ! v'là le père Dominique... faut lui demander ça à lui, qui a été dans toutes les parties du monde...

ALY, se levant.

Voulez-vous voir la tournure, mes anges ?... Voilà... faites-vous plaisir...

(Il se promène devant l'auberge.— Dominique entre.)

MADELINE et les autres paysannes, l'entourant.

Père Dominique !... père Dominique !...

ALY, à part.

Dominique ... connu !.. c'est lui-même... Le général ne doit pas être loin.

DOMINIQUE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, mes filles !... est-ce que vous voulez me prendre d'assaut ? .. saprebleu !... Voyons, tout à l'heure il y en aura pour toutes ; mais d'abord, il faut que je retienne des places dans la tribune du sous-préfet, pour le général et sa fille...

MADELINE.

Voyons, ne faites pas vos grosses moustaches, père Dominique ; vous savez bien que ça ne me fait pas peur.

DOMINIQUE.

Excepté quand je veux t'embrasser... (Il chante.) Madelon, mon cœur, ma petite Madelon, Madelon !... tonton... ton !... (Il veut l'embrasser.)

ALY, à part.

Madeline... je connais ça...

MADELINE.

Laissez-moi donc, ou je le dirai à mon oncle Kérouan.

ALY, toujours à part.

Juste, c'est elle... Ah ! comme c'est grandi... de partout.

MADELINE, à Dominique.

En voilà assez... et écoutez-moi.

LES PAYSANNES.

Oui... oui...

MADELINE.

Regardez donc ce drôle d'habit !

DOMINIQUE.

Où ça ?

ALY, à part.

On interroge le vieux de la vieille des vieilles à mon sujet...

MADELINE, montrant Aly.

Celui-là... ce brun...

ALY, se redressant et à part.

Passe ton inspection, l'ancien, et trouve quelque chose à calomnier si tu peux... (Il se promène.)

DOMINIQUE, après avoir regardé Aly.

Ça... ah !... (Avec dédain.) Connais pas.

MADELINE.

Perrine dit que c'est un marquis turc.

DOMINIQUE.

Allons donc !... j'ai eu l'honneur de vivre en Egypte avec la meilleure société de l'endroit, et je n'ai jamais vu de marquis turc établi comme ça...

ALY, à part.

Je crois qu'il me détruit.

MADELINE.

Qui donc que ça peut être ?

DOMINIQUE.

D'où ça vient-il ?

MADELINE.

Il est arrivé, il y a deux heures, de Paris, avec mon parrain, le marquis de Montéclain.

DOMINIQUE.

Alors ce n'est pas quelque chose de grand' chose... Quelque saltimbanque...

ALY, à part.

Bien sûr on me dégrade.

MADELINE.

Avec un bel habit comme ça ?...

DOMINIQUE.

J'ai bien vu des pékins de bourgeois faire monter, derrière leur voiture, des laquais à épaulettes à graines d'épinard... c'est quelque domestique déguisé en prince algérien.

ALY.

Décidément on m'immole... Voyons un peu... (Il se rapproche doucement.)

MADELINE.

Un domestique... Ah ! tant pis !... sans ça, il serait bien gentil.

ALY, frappant sur l'épaule de Dominique.

La jeunesse a raison, l'ancien... Sous prétexte que vous êtes un vieux de la vieille des vieilles, faut pas dédaigner le soldat moderne.

DOMINIQUE.

Ça ! un soldat ?...

ALY.

Un peu... Premier des chasseurs d'Afrique... pas du tout culotte de peau, mon ancien...

DOMINIQUE.

Chasseur d'Afrique ?.. j'ai entendu parler de ça...

MADELINE.

Moi, aussi.

ALY.

C'est qu'ils en font parler.

DOMINIQUE.

Possible... Mais il leur faudra manger bien des croûtes, mon petit, avant de monter au premier bouton de la guêtre d'un grenadier de la vieille.

ALY.

Je ne dis pas... chacun sa gloire. Vous avez conquis l'Europe... c'est bien... et je la respecte. Mais nous conquérons l'Afrique... c'est pas mal... et il ne faut pas cracher dessus... père Dominique.

MADELINE.

Père Dominique ?.. Tiens, il vous connaît...

DOMINIQUE.

Il aura lu les Bulletins de la grande-armée... voilà.

ALY.

Dominique Coussu... de Blain ; le sergent du général d'Estève, un autre ancien... pas du tout sensible... très dur à cuire... comte de l'empire... retraité et retiré à Machecoul, avec une petite fille...

MADELINE.

Ah ! oui... une petite fille !... Mlle Lucile, une des plus belles demoiselles du pays...

ALY.

C'est juste... la petite Lucile a dû grandir comme vous, mademoiselle Madeline.

MADELINE.

Ah bah ! est-ce que vous me connaissez aussi ?

ALY.

Madeline Leroëx, dont les père et mère ont péri en 1815, lors de la prise de Châteaubriant par les fédérés... nièce du père Kérouan, Breton bretonnant, fermier du marquis de Montéclain, chouan de la première en 1795, de la seconde en 1815, de la troisième en 1830... pas mal entêté, décoré de Saint-Louis, et qu'il ne faudrait pas embêter, malgré ses soixante-cinq ans... n'est-ce pas, père Dominique ?

MADELINE.

Mais qui êtes-vous donc, monsieur ?

DOMINIQUE.

Attendez un peu... voyons... Tu as dit premier des chasseurs d'Afrique.

ALY.

Deuxième escadron.

DOMINIQUE.

Et à l'appel, tu réponds au nom de Christophe Kérouan ?...

ALY.

Présent.

MADELINE.

Mon cousin !

DOMINIQUE.

Comment ! c'est toi, gamin ?...

ALY.

Eh ! oui, père Dominique... Comment, vous ne m'avez pas reconnu ?

DOMINIQUE.

C'est que, lorsque tu es parti, il y a six ans... (Montrant ses moustaches.) Tu n'avais pas ça...

ALY, découvrant son front et montrant une cicatrice.

Ni ça... (Soulevant sa veste.) Ni ça...

DOMINIQUE.

La croix... Ah ! sapré petit matin !.. c'est bien, très bien... Embrasse-moi !

(Il lui ouvre ses bras ; Aly passe dessous, et va embrasser Madeline.)

ALY.

Allons donc, père Dominique... Et vous, cousine, est-ce que toutes les moustaches vous font peur ?

MADELINE.

Pas les noires...

(Les autres paysannes s'éloignent en riant.)

ALY.

Dame ! père Dominique, quand vous veniez à la ferme avec le général, je vous ai tant entendu raconter des batailles et des tremblemens, des canons et des obus, que je me suis dit : Il faut que j'aille me promener par là...

DOMINIQUE.

Mais pourquoi donc que tu caches ta croix ?

ALY.

C'est une surprise que je veux faire à mon père.

DOMINIQUE.

A ton père ?... Est-ce que tu ne l'as pas vu, ton père ?

ALY.

Est-ce qu'il est ici ?

MADELINE.

Mais puisque vous arrivez de Paris avec le marquis de Montéclain, votre colonel, vous devez bien savoir que le père Kérouan est aux courses, puisque M. le marquis lui a écrit d'y venir.

ALY.

Pas possible !.. M. de Montéclain me l'aurait dit...

MADELINE.

Je le sais bien, puisque c'est moi qui ai lu la lettre à mon oncle ; attendu que, lorsque c'te lettre est arrivée, Louise n'était pas à la ferme.

ALY.

Louise, ma sœur !... Et dis-moi, Madeline, est-elle jolie comme toi ?.. Elle promettait, il y a six ans...

DOMINIQUE.

Et ça n'a pas menti... et, si ce n'était Mlle Lucile, ma foi, je dirais que c'est la plus belle... (Après un soupir.) Oui, la plus belle.

MADELINE.

Allons donc !... est-ce que vous vous y connaissez ?... Certainement, Mlle Lucile est bien... mais ma cousine Louise !... Ah ! dame ! vous serez content, cousin...

ALY.

Mille pistons, je le suis déjà beaucoup... Mais finis-moi donc l'histoire... Tu dis que M. de Montéclain a écrit à mon père ?

MADELINE.

Eh ! oui, d'amener ses petits Bretons aux courses... en ajoutant : « Viens, mon vieux camarade... » Vous savez comme il aime votre père, le marquis... Puis il disait encore : « Je te ménage une surprise qui te fera plaisir. »

ALY.

C'était moi, la surprise... Le bonhomme de père est venu ?...

DOMINIQUE.

Voilà une heure qu'on te le dit... Il est là dans cette tente où l'on donne les papiers civils des chevaux.

ALY, prêt à sortir.

Et tu es venue avec lui... et Louise aussi, sans doute ?

MADELINE.

Oh ! non... elle est restée à la ferme... Il fallait bien y laisser quelqu'un...

ALY, revenant sur ses pas.

Elle n'est pas malade, au moins?...

MADELINE.

Non... Mais, dame!... vous savez... elle a été élevée au couvent avec Mlle Lucile... elle ne rit pas toujours... elle s'ennuie quelquefois...

ALY.

Raison de plus pour sortir, pour venir ici.

MADELINE.

Ah! dame, elle n'a pas voulu... Et ce qu'elle veut, mon oncle n'y trouve rien à dire.

ALY.

Ah! je n'aime pas ça, moi...

DOMINIQUE.

Eh bien! vas-tu venir ici faire des sentences, blanc-bec!... Apprends, petit, que Louise, comme Mlle Lucile, c'est saint, et sacré, et tranquille, et vertueux... C'est pas ton nouveau colonel le marquis de Montéclain, qui t'a appris à les connaître, ces honnêtes filles...

ALY.

Le fait est que le colonel ne choisit pas les plus... Mais au diable tout ça... Vous dites que mon père est... de ce côté?...

MADELINE.

Je vais vous conduire.

ALY.

Venez donc...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, arrêtant Aly au moment où il va entrer dans la tente.

Ah! c'est toi, Aly...

ALY.

Madame la comtesse de Beauval...en Bretagne!..

LÉONA.

M. de Montéclain est-il arrivé?

ALY.

Oui, madame... il est là à déjeûner avec M. de Brias et une demi-douzaine de ses amis du pays. Si vous voulez, je vais lui dire...

LÉONA.

C'est inutile... tu peux me dire ce que je veux savoir...

ALY.

Pardon... mais j'ai une affaire... de rien... ici tout près...

LÉONA.

Un mot seulement... Tu es de ce pays?...

ALY.

Oui... c'est-à-dire de Machecoul, de l'autre côté de la Loire.

LÉONA.

C'est ce que je voulais dire... Connais-tu un certain général d'Estève?

ALY.

Un peu... pour ne pas dire beaucoup. Mais, à supposer que je ne le connaisse pas assez, voilà un ancien qui peut vous en dire du long et du large; il y a trente ans qu'ils ne se quittent pas...

DOMINIQUE, à part.

Je crois bien... à quinze ans, j'étais son brosseur...

LÉONA.

Ce doit être Dominique?...

ALY.

En personne.

LÉONA.

Mais... je ne veux pas... m'adresser... à lui.

ALY.

Pardon, excuse... mais j'ai, de l'autre côté de cette toile, un vieux bonhomme de père à embrasser... et... ma foi... ça me bat la charge dans la poitrine... Viens, Madeline... Pardon, madame... A revoir, vieux vainqueur!

(Il sort avec Madeline.)

SCÈNE III.

DOMINIQUE, LÉONA.

LÉONA, à part.

Georges est-il venu. (Haut.) Monsieur Dominique?..

DOMINIQUE.

C'est à moi que madame se fait l'honneur de parler?.. (A part.) Une connaissance du marquis de Montéclain... pas grand'chose de comme il faut...

LÉONA.

M. le général est venu aux courses, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Nous ne nous quittons jamais... (A part.) C'est pour le général.

LÉONA.

Mlle Lucile, sa fille, l'accompagne?...

DOMINIQUE.

Elle nous accompagne toujours... (A part.) C'est quelque amie de pension qui aura mal tourné.

LÉONA.

Vous arrivez de Paris?

DOMINIQUE.

Depuis hier..... Mais nous repartons aussitôt après que les chevaux du général auront couru.

LÉONA.

Ah! très bien... Mais... dites-moi, le frère de Mlle Lucile... M. Georges...

DOMINIQUE.

Ah! ah!

LÉONA.

M. Georges d'Estève, le fils du général, est-il venu aussi?...

(Montéclain, Brias et des jeunes gens sortent de l'auberge.)

DOMINIQUE.

M. Georges... (A part.) J'avais raison... c'est quelque... je ne sais quoi...

LÉONA.

Pardon, bonhomme... (Dominique se retourne irrité.) Je vous demande si M. Georges d'Estève est ici?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MONTÉCLAIN, BRIAS, Jeunes Gens.

MONTÉCLAIN, s'approchant et parlant bas.

Oui, il y est, la belle des belles... il y est.

LÉONA.

Eh! bonjour, Montéclain.... bonjour, Brias..... Êtes-vous ici en famille? (Elle leur serre la main.)

BRIAS.

Sans doute... J'ai accompagné ma mère et ma sœur.

MONTÉCLAIN.

Monsieur Dominique, je suis bien votre serviteur.

DOMINIQUE, avec humeur.

Monsieur le marquis, je vous salue...

(Il va vers la tribune, et disparaît.)

BRIAS.

Quel est donc ce sanglier à la moustache hérissée?...

MONTÉCLAIN.

C'est un de mes ennemis les plus acharnés.

BRIAS.

Ça?...

LÉONA.

Cet homme... l'ennemi du marquis de Montéclain?

MONTÉCLAIN.

Ennemi en sous-ordre, à la vérité, corps auxiliaire, complice obéissant... mais qui a mis à me nuire toute l'ardeur d'une haine personnelle. Vous savez qu'il y a six mois il me prit fantaisie de me faire nommer député, et membre du conseil général de mon département...

LÉONA.

Vous, député, Montéclain?... De toutes vos folies, cette prétention est assurément la plus folle... (Brias offre une chaise à Léona.)

BRIAS.

Ne renouvelez pas ses douleurs... Il a échoué de la façon la plus éclatante...

MONTÉCLAIN.

C'est vrai... et c'est à ce maraud que je le dois.

Mme DE BEAUVAL, s'asseyant.

A l'intendant du général d'Estève?...

MONTÉCLAIN.

Qui, en cette occasion, s'était fait l'aide-de-camp, le messager, le postillon, l'interprète, le propagateur des rancunes de son vieux général... Celui-ci inventait les calomnies, et ce vieux grison les colportait.

LÉONA.

Vraiment... le général d'Estève vous a calomnié?... Comment a-t-il fait?

MONTÉCLAIN.

Il disait que je me grisais quelquefois...

BRIAS.

Il aurait pu dire... souvent.

MONTÉCLAIN.

Jamais, Briars; car c'est après un dîner où tu avais roulé sous la table, que j'ai gagné mille louis au whist à lord Epsom, le buveur d'eau le plus flegmatique de l'Écosse... Ne disait-il pas que je faisais métier de séduire ou de compromettre les femmes?

BRIAS.

Pour ceci, il avait quelque raison. N'as-tu pas insolemment promené dans tout Paris la Mariquitta, Lolotte, la Sessi... et cette délicieuse Labrador, la reine du quartier Bréda?...

MONTÉCLAIN.

Eh! Brias, penses-tu que je les ai séduites, ces charmantes princesses? Et doit-on m'imputer à gloire et à crime d'avoir fait faillir des vertus si illustres par leurs faiblesses?...

BRIAS, à Léona.

Et puis, il est d'une indiscrétion outrageante...

MONTÉCLAIN, bas, à Léona.

Dites-lui donc que ce n'est pas vrai...

LÉONA.

Vous êtes d'une impertinence haïssable.

MONTÉCLAIN.

Depuis qu'on n'aime plus mon impertinence.

BRIAS.

Tu joues un jeu d'enfer.

MONTÉCLAIN.

Je ne connais pas de jeu qui appartienne au ciel.

LÉONA.

Vous riez de tout et de tous...

MONTÉCLAIN.

Et je laisse à tout le monde le droit de rire et de médire de mes défauts... même à ce brave général d'Estève, qui a fait de moi aux électeurs un portrait à faire reculer les plus intrépides.

LÉONA.

Vous le lui permettez, mais vous ne le lui pardonnez pas.

MONTÉCLAIN.

Moi?... et pourquoi?... C'est de bonne guerre... Il ne m'aime pas? je le conçois... il est fils d'un pauvre maître d'école de village... je suis l'héritier des anciens maîtres de son père. — Il est devenu comte de l'empire : mais nous, nous sommes comtes de Montéclain depuis six cents ans. — Il est parti comme soldat de la république, et il a vu sa carrière brisée sous la restauration, au mo-

ment où la mienne commençait. — Il a fait dix fois plus que moi pour sa fortune, et le hasard m'a donné dix fois plus de fortune qu'il n'en a... Ne sont-ce pas là d'excellentes raisons pour qu'il me déteste?... Ajoutez à cela que nous sommes voisins de campagne : il a une maison, et moi un château; il a un jardin, et moi un parc; je vois chez lui, et mes terrasses coupent sa vue... et enfin, par dessus tout, il est du temps passé, et moi du temps présent; il est vieux, et je suis jeune; il finit, et je commence.

BRIAS.

Homme plus fort que toi, cependant; car, malgré tous tes avantages, il t'a battu... Et c'est sans doute pour prendre ta revanche que tu es venu dans cette misérable bourgade... (Riant.) Le lion du sport parisien vient triompher de son ennemi sur le turf breton de Lamballe, en présence des gentlemen riders de Machecoul et de Landerneau!

MONTÉCLAIN.

Pourquoi non, messieurs? C'est un triomphe que je priserais plus haut que vous ne pouvez croire... Et peut-être préférerais-je la rude poignée de main de tous ces durs paysans aux applaudissemens des tribunes léoniennes de Chantilly; car c'est ici ma noble, ma vieille, ma sainte Bretagne!... Ah! ceci est un pays où il fait bon à se venir retremper le cœur et l'esprit!..... Oui, lorsqu'on est affadi des plates intrigues de la vie parisienne, quand on est las des sottes comédies de tout ce monde qui se ment sans se tromper, lorsqu'on est dégoûté de ces hypocrisies qui ne cachent même pas le vice, on est heureux de pouvoir rencontrer cette rudesse de langage, où la vérité parle seule; cette probité implacable, qui fait que la parole de votre ennemi est aussi sacrée que celle de votre frère; cette austérité de mœurs, qui fait de l'amour une religion pure.

BRIAS.

En vérité, je ne te savais pas si poétique.

LÉONA.

Et surtout si indulgent pour vos ennemis.

MONTÉCLAIN.

Pour ceux qui sont honnêtes et loyaux, comtesse, je suis juste... et j'en fais gloire.

LÉONA, se levant.

Peut-être pourrait-on trouver à cette justice une cause que vous ne dites pas..... La fille du général est une personne ravissante.

MONTÉCLAIN, avec intention.

C'est vrai; elle est admirablement belle, et on la dit également bonne. C'est elle qui console son père des vifs chagrins que lui a causés son fils Georges.

BRIAS.

Est-ce que Georges d'Estève, dont les tableaux ont eu tant de succès cette année, est le fils du général?

MONTÉCLAIN, même jeu.

Précisément, c'est le même qui, en Italie, a fait toutes ces folies scandaleuses pour une certaine dame...

BRIAS.

Quelle dame?

MONTÉCLAIN.

Vous la connaissez, comtesse?

LÉONA, vivement.

Beaucoup...

BRIAS.

Et son nom?...

LÉONA.

Mais je doute que les folies de M. Georges d'Estève pour... cette dame... aient fait grand scandale... car il n'avait alors ni réputation ni fortune.

MONTÉCLAIN, bas.

Je me suis laissé dire que, malheureusement pour sa réputation, le pauvre garçon lui avait donné plus que sa fortune, et...

LÉONA, bas.

Montéclain!... vous abusez...

MONTÉCLAIN, bas.

Non, mais, au besoin, j'userai..... Qu'êtes-vous venue faire ici?

(Brias, les voyant parler bas, s'éloigne de quelques pas avec les autres jeunes gens.)

LÉONA.

Si vous étiez homme à vous venger des injures qu'on vous fait, je vous le dirais peut-être...

MONTÉCLAIN.

Quand on veut la faire mystérieuse, ma chère, on ne court pas dans une foule comme celle-ci, en criant au premier venu : M. Georges d'Estève est-il ici?

LÉONA.

Et vous m'avez répondu qu'il y était...

MONTÉCLAIN.

Et la meilleure preuve que je vous ai dit la vérité, c'est que le voici lui-même.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, à part, avec effroi.

C'est elle!... (Il va vers la lice.) Dominique!... Dominique!...

DOMINIQUE, paraissant à l'entrée de la lice.

Voilà, monsieur Georges...

GEORGES.

Tu as retenu des places?

DOMINIQUE.

Oui, monsieur Georges, trois bonnes... tout près du sous-préfet et à côté de M. le curé.

GEORGES.

Je vais prévenir mon père qu'il peut venir.

(Dominique disparaît.)

LÉONA, bas, à Montéclain.

Il s'éloigne!...

MONTÉCLAIN.

Je suis bonhomme, Léona, je vais le retenir... Je vous salue, Georges...

GEORGES, s'arrêtant et venant au colonel.

Monsieur de Montéclain, je vous salue.

MONTÉCLAIN.

Pourquoi cet abord glacé, Georges?... (Lui prenant la main.) Oubliez-vous que je suis le plus sincère admirateur de votre talent?... Et nous ne sommes pas d'un temps où les fils héritent des préjugés des pères.

GEORGES.

Vous en êtes un exemple, monsieur, et je vous remercie de vos bonnes paroles...Mais je suis arrivé à ce point de dépendance de ne pouvoir écouter des amitiés qui déplairaient à mon père.

(Fausse sortie.)

MONTÉCLAIN.

Je le sais... Mais vous êtes jeune... vous avez du talent... Il ne vous manque que le courage.

GEORGES, jetant un regard sur la comtesse.

Hélas!... Il y a des infortunes contre lesquelles tout courage est inutile.

MONTÉCLAIN.

Peut-être...

GEORGES.

Adieu...

MONTÉCLAIN.

Si vous aviez jamais besoin de moi, dites: au revoir.

(Pendant ce temps, Léona, qui a pris le bras de Brias, a tourné la scène et s'est approchée de Georges.)

LÉONA, bas, à Georges.

Restez... je le veux!...

MONTÉCLAIN.

Allons, Georges, du courage! Adieu, comtesse. Venez-vous, messieurs?... J'ai là deux petits poneys sur lesquels, comme disent le réclames, je fonde les plus belles espérances.

(Ils entrent dans la tente.)

SCÈNE VI.

LÉONA, GEORGES.

LÉONA.

Georges, prenez garde! je puis me lasser de tant de mépris...

GEORGES.

Eh! madame, ne sommes-nous pas séparés pour toujours?... Que me voulez-vous encore?

LÉONA.

Je vous le dirai, Georges... Je vous attends, après les courses, dans cette auberge...

GEORGES.

Je n'irai pas... je ne le veux pas... je ne le peux pas...

LÉONA.

Vous ne savez donc pas de quoi je suis capable?...

GEORGES.

D'un crime?... Accomplissez-le, et débarrassez-moi d'une vie que vous m'avez faite si misérable!

LÉONA.

Encore une fois, Georges, voulez-vous m'écouter?

GEORGES.

Voici mon père! Ah! silence... madame. Qu'arriverait-il, mon Dieu, s'il savait qui vous êtes!...

(Il va au devant de son père.)

LÉONA.

Ah! c'est ainsi! .. Eh bien! malheur à lui, à vous et à tous les vôtres!...

(Elle rentre dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

LUCILE, LE GÉNÉRAL, GEORGES, DOMINIQUE.

LE GÉNÉRAL, appuyé sur Lucile.

Eh bien! Georges... où êtes-vous donc?... voilà une bonne heure que je vous attends... Vous savez que je puis à peine marcher.. et vous me laissez là, seul avec votre sœur... qui ne peut me soutenir..

GEORGES.

Mon père, c'est seulement à l'instant que je viens de découvrir Dominique, et j'allais vous dire que vos places sont marquées ici..

DOMINIQUE, à l'entrée de la lice.

Je les tiens!

LE GÉNÉRAL, à Georges.

Ah! je sais que vous avez toujours d'excellentes raisons.,. (Son fils lui offre le bras.) Merci, monsieur, le bras de ma fille me suffira...

LUCILE.

C'est que je suis fatiguée!...

LE GÉNÉRAL.

Tu es fatiguée, pauvre enfant?... Eh bien! arrêtons-nous... prends mon bras... appuie-toi sur moi...

LUCILE.

Je veux bien, mais à une condition... c'est que vous vous appuierez sur mon frère...

LE GÉNÉRAL, après un soupir.

Lucile, Lucile... tu n'es bonne que pour lui...

LUCILE.

Osez répéter cette affreuse parole...

LE GÉNÉRAL.

J'ai tort... j'ai tort... Allons, Georges, venez... donnez-moi votre bras... (Bas.) Ah! si vous aviez voulu m'écouter...

DOMINIQUE.

Par ici, mon général... par ici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, KÉROUAN, ALY.

KÉROUAN, sortant de la tente avec Aly.

Mon général !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! bonjour, Kérouan... Georges, n'oublie pas que nous partons après les courses... Va donner les ordres nécessaires...(Georges sort.—A Kérouan.) As-tu bien entraîné, comme ils disent à Paris, les poneys de ton marquis de Montéclain ?... Je te dis qu'ils ne valent pas mes petits bretons... Tu verras, tu verras...

KÉROUAN.

Il s'agit bien de tes petits bretons et de mes petits poneys... Il s'agit de ce gaillard-là...

LE GÉNÉRAL.

Ce gaillard-là ?... un chasseur d'Afrique... ton petit Christophe !...

ALY.

Merci de m'avoir reconnu, général.

KÉROUAN, montrant le galon de sous-officier, la blessure et la croix.

Et ça, général ?... Et ça ? et ça ?...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! diable... c'est bien... très bien !...

KÉROUAN.

J'étais ben sûr qu'il se battrait en vrai Breton... Il servait sous les ordres de M. de Montéclain... Ah ! les Montéclain, c'est du sang de vieille race.

LE GÉNÉRAL, avec humeur.

Oui-da !...Vieille race qui s'est ralliée à la dynastie de 1830.

KÉROUAN.

C'est vrai... et ça, je l'avoue, ça me flatterait plus s'il l'avait gagnée en servant les autres... mais enfin...

LE GÉNÉRAL.

C'est-à-dire que ça vaudrait la peine de s'en vanter, s'il l'avait gagnée du temps... du temps de l'autre...

ALY, à part.

Bon !... on va m'aplatir entre l'autre et les autres..Il paraît que ça n'est pas changé depuis six ans.

KAROUAN, s'animant.

Ah ! dame ! quand nous nous battions dans le Bocage, c'était pour la bonne cause...

LE GÉNÉRAL, de même.

Quand nous entrions à Vienne, à Berlin, à Moscou, c'était de la bonne guerre.

ALY.

Pardon, excuse, général... c'est la faute à papa, si je ne suis pas né dans le bon temps. Que voulez-vous? nous faisons ce qu'on nous donne à faire... en attendant mieux.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas ça pour toi, mon garçon... Mais vois-tu, toutes ces croix, tous ces colonels, tous ces généraux d'à-présent... ça me fait pitié... Qu'est-ce que c'est qu'une poignée d'Arabes à chasser, lorsque nous avions l'Europe à combattre... Des escarmouches... des surprises... des combats de tirailleurs... comme la méchante petite guerre qu'on faisait dans ce pays-ci...

KÉROUAN, vivement.

Il n'est pas moins vrai que tu as été battu plus d'une fois avec tous tes bleus.

LE GÉNÉRAL, de même.

Parce qu'on épargnait des populations rebelles et aveuglées par le fanatisme.

KÉROUAN.

Oui-da ! en brûlant les villages, en massacrant les prêtres, en fusillant les prisonniers.

LE GÉNÉRAL.

Tu n'as pas le droit de dire ça, Kérouan ; on t'a épargné, ce me semble, quoique ce fût une guerre de brigands.

KÉROUAN.

Parmi lesquels il y en a eu qui t'ont ramassé sur le champ de bataille, lorsque tu étais abandonné par les tiens.

LUCILE.

Mon père... mon père...

LE GÉNÉRAL.

Bien, bien !... (Prenant la main de Kérouan.) C'est vrai, Kérouan, et je ne l'ai pas oublié quand il l'a fallu... Mais, du moins, dans ce temps-là, et sous Napoléon, on se battait...

ALY, allant au général.

Pardon, général... est-ce que vous croyez qu'on s'embrasse en Algérie ?

KÉROUAN.

Et sous Cathelineau, on s'élançait sur les batteries, le sabre au poing, on s'attaquait corps à corps. ...

(Montéclain paraît avec ses amis ; il dit un mot à un jockey, qui disparaît.)

ALY, à son père.

Est-ce que vous croyez que les Arabes m'ont envoyé ce coup de sabre-là par la poste ?...

KÉROUAN.

C'est égal, il n'y a de vraie croix que la croix de Saint-Louis.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a de bonnes croix que celles données par l'empereur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONTÉCLAIN, BRIAS, JEUNES GENS.

MONTÉCLAIN.

Général, l'empereur, comme le roi, les donnait au nom de la France.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur de Montéclain !...

KÉROUAN.

Monsieur le marquis !...

MONTÉCLAIN.

Et le soldat qui la gagne à son service doit être fier de la porter.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur le marquis de Montéclain, je n'ai pas besoin de vos leçons... Venez, Lucile...

MONTÉCLAIN.

Pardonnez-moi celle-ci, général ; elle est bien humble, près de celle que vous m'avez donnée il y a quelque mois...

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait mon devoir de bon citoyen, Monsieur.

MONTÉCLAIN.

Vous devez donc aimer ceux qui le font aussi.. et le mien était de vous dire qu'Aly a fait le sien aussi bien que le plus brave soldat que vous ayez connu.

LE GÉNÉRAL.

Je n'en doute pas, monsieur. Je puis être séparé de vous sur beaucoup de questions... mais je suis convaincu que Christophe est brave, et je sais qu'en servant sous vos ordres il avait devant lui l'exemple du courage et de... Voilà tout... Venez, ma fille...

(Ils saluent Montéclain, qui s'incline profondément devant Lucile, et ils entrent dans l'auberge accompagnés des jeunes gens, amis de Montéclain.)

KÉROUAN, à Aly.

Et toi, va prendre ma place avec ta cousine... Je resterai dans la tante... je vais donner le dernier coup de main à mes petits poneys.

(Aly sort du côté de la lice ; Kérouan entre dans la tente.)

SCÈNE X.

MONTÉCLAIN, BRIAS, puis LÉONA.

MONTÉCLAIN, à part, suivant de l'œil Lucile.

Ah ! qu'elle est belle !

BRIAS.

En vérité, Montéclain, j'admire ta courtoisie pour cet aigre vieillard...

MONTÉCLAIN.

Regarde sa fille.

BRIAS.

Le fait est que ce serait une belle vengeance !...

MONTÉCLAIN.

Une vengeance!... Fi donc, Brias!.. Contre une enfant innocente, chaste, pure?... ce serait la dernière des lâchetés.

BRIAS.

Tu l'aimes, cependant ?...

MONTÉCLAIN.

Je ne sais pas...

BRIAS.

Comment! tu ne sais pas ?...

MONTÉCLAIN.

Non... je l'ai rencontrée à Paris, où son père était venu la retirer du couvent, en même temps que la fille de ce vieux Kérouan que tu viens de voir.. Il y a un an à peu près.

BRIAS.

Il y a un an?... Mais c'était le moment où le ministre de la guerre te renvoya en Algérie, pour faire cesser le scandale de tes amours avec l'illustre Mercédès, la danseuse espagnole.

MONTÉCLAIN.

Erreur, Brias... c'est moi qui demandai à partir.

MONTÉCLAIN.

Un soir, à l'Opéra, je vis entrer une jeune fille, dans une loge en face de la mienne... A son aspect, ce fut pour toute la salle un frémissement d'admiration. Tu sais si j'ai l'esprit contrariant... J'avais deviné Lucile à son père et à son frère qui l'accompagnaient... et je me mis à soutenir, avec la plus imperturbable obstination, qu'elle était laide et commune. J'étais avec Cavaillan et Delortal... tu sais, ces lions à la suite, qui n'ont ni l'esprit d'inventer un habit, ni le courage d'avoir une opinion. Ils se rangèrent de mon avis... jamais je ne les trouvai plus niais et plus plats. Cependant on continuait à admirer, à chuchotter.. je fus assez sot pour essayer de lorgner Lucile, en riant, avec une persistance peu polie... Le général devint pâle et Lucile rougit... Je me détournai... non devant le regard foudroyant du général, mais devant un rayon de lumière, calme, limpide, céleste, et venu des yeux de Lucile. Je me jetai avec humeur au fond de ma loge, car Mercédès venait d'entrer en scène, et la salle avait éclaté en applaudissemens... Tous les regards, toutes les admirations, tous les transports s'étaient détachés de cette blanche et naïve enfant pour s'adresser à ma belle Espagnole, qui courait, qui bondissait, qui volait sur la scène, et que, pour la première fois, j'étais seul à ne pas applaudir... (Léona paraît.) Car, enchaîné par je ne sais quelle force aimantée, j'épiais Lucile du fond de ma loge... j'admirais ses joies naïves, ses étonnemens enfantins, ses virginales émotions... et, malgré moi, je me disais : « Oui, là, sur cette scène est la beauté, la fougue, la passion, l'éclat de la conquête, l'envie de mille rivaux... mais là-bas est l'innocence, le calme, la dignité... l'estime dans l'amour, la sécurité dans le bonheur...» Et peu à peu je fis si bien, je rêvai tant à ce contraste, et à cet ange posé là devant moi, que le soir même...

BRIAS.

Tu aimais Lucile?

MONTÉCLAIN.

Non ; mais je n'aimais plus Mercédès... et le lendemain je partais pour l'Algérie.

BRIAS.

Et tu as bien fait... Que diable veux-tu qu'il arrive de bon de ton amour pour Mlle d'Estève ?

LÉONA.

Je vais vous le dire, Brias.

BRIAS.

Je serais curieux de l'apprendre.

MONTÉCLAIN.

Et moi aussi... voyons, Léona, qu'arrivera-t-il ?

LÉONA.

Il arrivera que vous ferez si bien, que la jeune fille s'apercevra de votre amour, si ce n'est déjà fait...

MONTÉCLAIN.

Très bien... très bien !...

LÉONA.

Il arrivera que la petite personne en sera très flattée... car enfin, l'hommage du marquis de Montéclain mérite qu'on le remarque...

MONTÉCLAIN, s'inclinant et à mi-voix.

Vous avez de la mémoire, Léona.

LÉONA.

Mais, il arrivera, d'un autre côté, que le père s'apercevra, à son tour, des œillades passionnées du marquis et des virginales émotions de la fille... Il mettra le premier à la porte...

MONTÉCLAIN.

J'y suis depuis long-temps.

LÉONA.

Alors, il bouchera les fenêtres, il cloîtrera la demoiselle... M. de Montéclain, qui est un don Juan, comme tout le monde sait, ne voudra pas faire moins que Guzman, qui ne connaît pas d'obstacle : il séduira les valets du ciel où logera cet ange, il tentera des escalades sataniques... De son côté, la jeune personne accueillira ces tentatives amoureuses avec d'autant plus d'empressement que son père le lui défendra avec plus d'obstination... On pleurera, on criera, on se désolera... et, comme le père restera implacable, on organisera un enlèvement, une fuite... et l'ange aux blanches ailes tombera du ciel dans les bras de M. de Montéclain.

BRIAS.

Cela me paraît assez probable.

MONTÉCLAIN.

Ceci me semble du dernier vulgaire ; et, comme je n'ai aucune envie d'être ridicule... je pars pour Nantes dans deux heures...

LÉONA.

Vous partez ?...

MONTÉCLAIN.

Oui.... j'ai quelques renseignemens à demander à mon oncle d'Hérici.

LÉONA, vivement.

Sur quoi ?

MONTÉCLAIN.

Sur la mort d'une certaine Isabelle Pommier... qui a disparu il y a quatre ou cinq ans

LÉONA, un moment troublée, se remettant.

Bon voyage, marquis... et bonne chance.

(En ce moment, on entend le premier son de fanfares. — Une foule nombreuse de dames, d'élégans, d'officiers, de jockeis, de paysans, en tête desquels marchent les autorités du pays, entre et se dirige du côté de la lice.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, et successivement LE GÉNÉRAL, LUCILE, AMIS DE MONTÉCLAIN, DOMINIQUE, KÉROUAN, ALY.

LE GÉNÉRAL, entrant avec Lucile et appelant.

Dominique !... Dominique !...

DOMINIQUE, sortant de la tente.

Général !

LE GÉNÉRAL.

Dis à Louis de se ménager... qu'il se laisse passer d'abord... Nos petits bretons ont un fonds du diable... mais il faut les échauffer peu à peu.

DOMINIQUE. *

C'est dit, général, c'est dit...

(Il rentre dans la tente ; Lucile et le général sortent du côté de la lice.)

MONTÉCLAIN, à Léona.

Tenez, voilà les courses qui vont commencer : voulez-vous essayer votre chance contre la mienne ?...

LÉONA.

Volontiers ; et pour cela, voulez-vous monter chez moi ?... le balcon de mon appartement domine le champ de bataille ; nous y serons mieux que dans cette tribune, où va se prélasser votre ennemi.

MONTÉCLAIN.

J'accepte... Voulez-vous prendre mon bras ?

KÉROUAN, sortant de la tente.

Ah ! ben... v'là un malheur... Eh ! ben, ils sont gentils, vos jockeis de Paris !... Le vôtre que vous aviez amené empaqueté dans une boîte, il est là ivre-mort.

MONTÉCLAIN.

Bah !... (A part.) Je ne lui avais pas dit d'aller si loin.

KÉROUAN.

Vous m'avez écrit qu'il était inutile d'amener Pornic, de façon que nous n'avons plus personne.

MONTÉCLAIN.

Nous trouverons quelqu'un.

KÉROUAN.

Oui-da ! avec ça que Louis, le jockey du général, est le meilleur cavalier du pays.

LÉONA.

La chance ne s'annonce pas pour vous, Montéclain.

MONTÉCLAIN.

Voulez-vous me permettre d'essayer de la ramener ?...

LÉONA.

Faites... Mais j'offre vingt louis contre vos poneys.

MONTÉCLAIN.

J'accepte... Brias, voulez-vous être un moment le chevalier de madame ?...

BRIAS.

Volontiers.

LÉONA.

A tout à l'heure.

(Ils sortent et reparaissent bientôt au balcon de l'hôtel.)

MONTÉCLAIN.

Où est ton fils ?

KÉROUAN, montrant du côté de la lice, à gauche.

Là.

MONTÉCLAIN.

Appelle-le...

KÉROUAN.

Est-ce que vous avez envie de le faire monter à cheval avec cet attirail d'uniforme ?... Il pèsera vingt livres de plus que l'ordonnance.

MONTÉCLAIN.

Ça me va.

KÉROUAN, appelant.

Hé! Christophe... Christophe !... Est-ce qu'il est sourd ?...

MONTÉCLAIN.

Non, mais il a peut-être un peu oublié ce nom là... (Appelant.) Aly !... Aly !...

ALY, en dehors.

Colonel !...

MONTÉCLAIN.

Viens ici...

ALY, accourant.

Voilà !...

MONTÉCLAIN.

Ecoute-moi bien... Notton vient de se griser... par ordre... veux-tu monter le petit poney bai-brun ?

(On entend un second appel de fanfares, Montéclain parle bas à Aly.)

KÉROUAN.

Bon! voilà le second signal. (Il va au fond.) Un moment... un moment...

ALY.

Hein !... c'est la première fois que vous me demandez ça, colonel.

MONTÉCLAIN.

J'y tiens... je désire faire plaisir au général.

ALY.

En ce cas, je comprends... Si son petit Breton a le prix, il le croira l'égal d'Abd-el-Kader pour la course.

KÉROUAN.

Allons, allons ! voilà les chevaux qu'on amène.

MONTÉCLAIN.

Tu m'as entendu ?

ALY.

C'est difficile, mais on essaiera.

KÉROUAN.

Je vas reprendre ma place là-haut.

ALY, sortant par la tente.

Je ne vous le conseille pas.

KÉROUAN, suivant son fils.

Hein !... plaît il ?

UNE VOIX, du dehors, du côté de la lice.

Silence !.. et place, messieurs!...

LÉONA, du balcon, à Montéclain.

Et mes vingt louis ?...

MONTÉCLAIN.

En voulez-vous quarante ?

LÉONA.

Avec plaisir.

LA VOIX, du dehors.

Laissez aller !...

(Pendant tout le temps que dure la course, on entend une musique lointaine. — Kérouan ressort de la tente une échelle à la main.)

MONTÉCLAIN.

Eh bien! tu ne montes pas...

KÉROUAN.

Il va faire quelque bêtise... Il se sera gâté au service... A Alger, vous n'avez que de méchans Arabes, au lieu que nos petits poneys...

BRIAS, sur le balcon.

Ah! Léona, Léona... vos quarante louis sont distancés...

MONTÉCLAIN, à lui-même.

Le misérable est capable de gagner.

KÉROUAN, allant appliquer son échelle contre un arbre, du côté de la lice et montant.

Je savais bien qu'il gagnerait...

LÉONA, du balcon.

Voyez comme le jockey du général reprend son avantage.

MONTÉCLAIN, en bas.

A la bonne heure !...

(Cris et bravos lointains.)

KÉROUAN, qui a descendu l'échelle.

Bon !.., le voilà battu...

MONTÉCLAIN, à Léona.

Soixante louis... je connais mon poney...

LÉONA.

Cent !

MONTÉCLAIN.

Soit... Je suis sûr d'Aly.

BRIAS.

Il a raison... il gagne du terrain.

KÉROUAN, remontant sur l'échelle.

Le colonel a confiance... voyons un peu.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PORNIC.

PORNIC.

Ah ça!.., oùsqu'ils sont donc tous?... Mon parrain!... mon parrain!...

(Nouveaux bravos et cris lointains.)

MONTÉCLAIN.

Eh! c'est toi, Pornic,.. qui cherches-tu donc?

PORNIC.

Monsieur le marquis... Eh bien! je cherche le père Kérouan, mon parrain.

MONTÉCLAIN.

Tiens, le voilà... Je crois que tu lui rendras service en l'empêchant de voir la défaite de ses poneys...

PORNIC.

Tant mieux! il n'a pas voulu m'emmener... tant mieux, tant mieux!... Où qu'il est?

MONTÉCLAIN.

Eh bien! là...

PORNIC, au pied de l'échelle.

Mon parrain!...

(Nouveaux bravos au dehors.)

KÉROUAN, sur l'échelle.

Ah ça! mais... qu'est-ce qu'il fait donc? Rends donc la main, malheureux!...

PORNIC.

Mon parrain! mon parrain!...

KÉROUAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Mais il le fait exprès!...

MONTÉCLAIN, à part.

Je l'espère bien!

LÉONA, BRIAS, TOUT LE MONDE, en dehors.

Ah! bravo! bravo!...

(Les applaudissemens éclatent avec plus de force.)

LÉONA, d'en haut.

Vous me devez cent louis, colonel.

MONTÉCLAIN.

J'en aurais parié mille...

KÉROUAN, descendant de son échelle et marchant sur la scène l'échelle à la main.

Ah! le maladroit, l'imbécile... Ils appellent ça monter à cheval... Ça ne m'étonne pas s'ils n'attrapent pas... l'abbé Cadé.

PORNIC.

Mon parrain, je suis venu...

KÉROUAN.

Laisse-moi tranquille...

(Il va porter son échelle dehors. — Pornic s'attache à ses pas. — En ce moment, une portion de la foule venue aux courses traverse le fond du théâtre; puis paraît le général, appuyé sur Dominique.)

LE GÉNÉRAL, au bras de Dominique, rencontrant Montéclain qui se promène en riant.

Ah! monsieur le marquis, monsieur le marquis, nous valons quelque chose encore, nous autres du temps passé... Si nous ne pouvons plus courir... nous savons faire courir... (A la cantonade.) Lucile, Lucile, je suis à toi dans un moment... Je veux aller voir mon pauvre Louis... Ah! il a bien mené la course... Au revoir, colonel, au revoir...

(Il entre dans la tente, avec Dominique.

MONTÉCLAIN, à part.

En vérité, une pareille joie vaut bien cent louis... Je suis sûr qu'il me déteste moins.

KÉROUAN, rentrant, toujours suivi de Pornic.

Je ne le pardonnerai pas à Christophe.

PORNIC.

Mon parrain!...

KÉROUAN.

Que le diable t'emporte!

MONTÉCLAIN, à part.

Ce pauvre Kérouan, il pourrait bien m'en dire autant. Laissons passer sa colère et allons d'abord consoler Aly.

(Il va vers la tente et y rencontre Lucile, qui vient de la tente, suivie de Mlle et de Mme de Brias et de plusieurs autres dames avec leurs cavaliers. — Brias a rejoint sa mère. — Montéclain salue Lucile et entre dans la tente. — Lucile accompagne la société qui est avec elle jusqu'à la sortie de droite, au fond; la société sort. — Lucile va entrer dans l'auberge, mais l'aspect de Pornic et ce qu'elle entend de la scène entre Kérouan et Pornic, qui a toujours continué pendant tous ces mouvemens, l'arrête.)

KÉROUAN, à lui-même, marchant à grands pas sur la scène.

Parce que ça vient de Paris ou d'Alger... ça croit tout savoir.

PORNIC, le suivant.

C'est vrai, ça.

KÉROUAN.

Parce que ça trotte à l'exercice sur un mauvais cheval de remonte...

PORNIC.

Des rosses, des vraies rosses...

KÉROUAN.

Ça se croit capable de mener des bêtes de prix, qui ont des pieds de feu, une bouche d'enfant... Ah! l'imbécile.

PORNIC.

Oui, l'imbécile!...

KÉROUAN, se retournant.

Tu dis?...

PORNIC.

Je dis l'imbécile...

KÉROUAN.

Comment? c'est comme ça que tu parles de mon fils, toi... mauvais gars?

PORNIC.

Vot' fils? vot' fils?... Tiens, c'est donc lui... Bon! tant mieux!

KÉROUAN.

Ah! tant mieux!

(Il lui donne un coup de poing.)

PORNIC.

Parrain... parrain... doucement... Tant pis... je voulais dire tant pis!

KÉROUAN.

Mais me diras-tu ce que tu es venu faire ici?...

PORNIC.

Eh bien! voilà : hier, mamselle Louise...

KÉROUAN.

Ma fille! Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose?...

LUCILE.

Louise!... ils parlent de Louise...

(Elle s'approche.)

PORNIC.

Elle a fait comme qui dirait un petit paquet. . puis elle m'a dit comme ça : « Je vas passer quelques jours chez ma tante, à Guérande. »

KÉROUAN.

Eh bien! après?...

PORNIC.

Puis, elle a ajouté : « Si, lorsque mon père reviendra des courses, je n'étais pas revenue, tu lui remettras cette lettre. »

KÉROUAN.

Cette lettre?... Pourquoi donc me l'apportes-tu ici?...

PORNIC.

C'est qu'en me disant ça, mamselle Louise avait la voix étranglée, les yeux trempés... et j'ai eu peur. . Alors j'ai pris la carriole, attelé Lambine, et je vous ai apporté la lettre.

KÉROUAN.

La lettre... (Appelant.) Madeline, Madeline!... Où est-elle à présent?... Imbécile, qui m'apporte cette lettre... Tu sais ben que je ne sais pas lire. Madeline!...

LUCILE, s'approchant vivement.

Ne puis-je la remplacer, père Kérouan?

KÉROUAN.

Comment donc? ça me fait honneur et plaisir... Vous êtes l'amie de Louise... et s'il lui est arrivé un malheur... je suis bien sûr que ça vous fera de la peine... (Il s'aperçoit que Pornic regarde avec curiosité.) Eh ben! qu'est-ce que tu. fais là, toi?...

(Il prend Pornic par l'oreille et le mène au fond.)

LUCILE, à part, après avoir parcouru la lettre.

Grand Dieu!

KÉROUAN, revenant.

Mais dépêchez-vous, dépêchez-vous... il m'a mis le cœur tout sens dessus dessous... Qu'est-ce qu'elle dit? Est-ce qu'elle est malade, par hasard?...

LUCILE, maîtrisant son trouble.

Non. . non.

KÉROUAN.

Mais que me dit-elle?...

LUCILE.

Que c'est sa tante Bisson, de Guérande, qui est malade, et qu'elle part pour la soigner.

KÉROUAN.

Ah ben!... il me l'a dit... Et il n'y a pas autre chose?

LUCILE.

Non, pas autre chose...

KÉROUAN, prenant la lettre.

C'est singulier...

MONTÉCLAIN, sortant de la tente.

Eh bien! mon pauvre Kérouan, es-tu remis de la colère contre Aly?...

KÉROUAN, prenant Montéclain à part.

Un mot, monsieur le marquis...

(Il lui parle bas.)

MONTÉCLAIN.

Tu veux que je te lise cette lettre?...

KÉROUAN.

Oui, tout de suite.

LUCILE, à part.

Oh! mon Dieu, elle est perdue!...

MONTÉCLAIN, à part.

Comme Lucile est inquiète... prenons garde... (Haut.) Mais il me semble que M[lle] Lucile vient de te la lire...

KÉROUAN.

C'est vrai... mais... elle n'a pas bien lu... Enfin, lisez-la-moi...

MONTÉCLAIN.

Soit... (A part, après avoir parcouru la lettre.) Ah! mon Dieu!...

KÉROUAN.

Eh bien?...

MONTÉCLAIN.

Eh bien!... que t'a dit M[lle] d'Estève?...

KÉROUAN.

Que Louise partait pour aller à Guérande.

MONTÉCLAIN, à part.

Oh! noble enfant!... (Haut.) Eh bien! c'est cela... Louise a été à Guérande.

KÉROUAN.

Près de sa tante Bisson, qui est malade...

MONTÉCLAIN.

Près de sa tante Bisson qui est malade... Eh bien! mon brave, il n'y a pas dans cette lettre autre chose que ce que t'a dit mademoiselle... que je prie d'agréer l'hommage du respect le plus sincère et le plus profond...

LUCILE, à part.

Oh!... il m'a comprise...

KÉROUAN.

C'est étrange... la lettre me paraissait plus longue...

MONTÉCLAIN.

C'est qu'elle y a joint quelques comptes pour les fermages de cette année.

KÉROUAN, tendant la main pour prendre la lettre.

Ah !...

MONTÉCLAIN, la retenant.

Je les relèverai, et nous réglerons.

(Il met la lettre dans sa poche.)

LUCILE, entrant dans la tente.

Oh ! pourvu que j'arrive avant Kérouan.

LE GÉNÉRAL, sous la tente, appelant.

Dominique ! Dominique !... Es-tu prêt ?

(Aly entre.)

KÉROUAN, à Aly.

Tu as bien travaillé, mon gars... je t'en fais mon compliment !

MONTÉCLAIN, bas.

Merci, mon brave Aly.

ALY, à Montéclain.

C'est égal, si je n'avais pas mieux débuté dans le régiment, j'aurais déjà pris ma retraite.

KÉROUAN.

Je vais te montrer comment on marche, monsieur Christophe... (A Pornic.) Tu as amené la carriole, toi ?...

PORNIC, regardant Aly des pieds à la tête.

Est-il farce... Christophe...

KÉROUAN.

Je te demande la carriole, imbécile...

PORNIC.

Eh bien ! elle est là, derrière le mur de l'auberge.

KÉROUAN.

En ce cas, en route...

(Lucile sort de la tente avec le général.—Dans le même moment où Léona sort de l'auberge avec les jeunes gens, Brias arrive du fond.)

LUCILE.

Ah ! mon père... partons, partons !...

LE GÉNÉRAL.

C'est ça... nous ferons route avec Kérouan...

LUCILE.

Oh ! mon Dieu !...

(Elle jette un regard à Montéclain.)

MONTÉCLAIN, qui a compris.

Pardon, général... mais j'ai besoin de Kérouan et d'Aly... pour quelques jours.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur, Kérouan est votre fermier... c'est juste...

KÉROUAN.

Mais, monsieur le marquis...

MONTÉCLAIN.

Je le veux... Tu resteras aussi, Aly...

PORNIC.

En ce cas, je repars tout seul...

MONTÉCLAIN.

Et toi aussi, Pornic, tu resteras... Je veux encore tenter la fortune demain.

LÉONA, à part.

Ah ! il ne part pas.

MONTÉCLAIN.

Adieu donc, général.

LE GÉNÉRAL.

Je vous salue, colonel...

LUCILE, bas, à Montéclain.

Ah ! merci... pour elle, monsieur.

MONTÉCLAIN.

Puissiez-vous la sauver !...

LÉONA, à elle-même.

Ah ! l'on se parle bas... Georges... Georges..., je te punirai de l'insolence de ta famille !...

(Le général, Lucile et Dominique s'éloignent par la droite ; Léona donne le bras à Montéclain. — Le rideau tombe.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Kérouan. — A gauche, la maison avec un escalier extérieur d'une seule rampe, conduisant à la chambre de Louise. — Du même côté, au premier plan, la porte du cellier. — Le fond est fermé par une haie entrecoupée de grands arbres. — L'entrée de la cour est fermée par une barrière faite de deux pièces de bois transversales. — A droite, au premier plan, un puits, et, un plan plus haut, un hangar. — A gauche, au pied de l'escalier, une grande table et quelques tabourets de bois. — Au lever du rideau, les gens de la ferme sont en scène, occupés de divers travaux; Louise est assise et accoudée près de la table, Madeline travaille près d'elle; Pornic remplit des pichés.

SCÈNE I.

KÉROUAN, LOUISE, MADELINE, PORNIC, FILLES et GARÇONS de charrue; VALETS de ferme dans la cour, puis PERRINE.

KÉROUAN, paraissant au haut de l'escalier, puis descendant.

Allons les gars, c'est l'affaire d'une heure pour rentrer ce restant de sarrasin qui est dans la pièce du bas, et finir de faucher le regain à côté... Dépêchons, dépêchons!... et après ça, dame! la fête tant qu'il y en aura... et il y en aura; c'est notre maître, M. le marquis de Montéclain qui la mène, comme faisait le seigneur autrefois; — et il a fait comme autrefois, lorsqu'il n'y avait pas de dame au château : il a choisi une paysanne pour être la reine de la fête... et celle qu'il a choisie, c'est Louise... ma belle et bonne Louise.

(Les paysans rentrent sous le hangar.)

LOUISE, avec un soupir, à part.

Ah! pourquoi m'a-t-il choisie!...

KÉROUAN.

Quelle gloire pour toi!... Et puis, dame! v'là deux mois que tu languis et que tu n'as pas quitté la ferme. Crois-moi, fillotte, le plaisir et la danse sont de bons remèdes à ton âge.

LOUISE, à part.

Le plaisir! la danse!... Ah! mon Dieu...

(Elle essuie une larme.)

KÉROUAN.

Eh bien! petiote, est-ce que ça va te reprendre?... est-ce que tu souffres encore?...

LOUISE.

Non, mon père, non... je suis tout à fait bien maintenant... Vous voyez, je suis prête à faire tout ce qu'il faut...

KÉROUAN.

Et il faut que ça soit bien fait, pas vrai, Louise? (A Pornic et Madeline.) Allons, vous autres, apportez le pain et le cidre. (Madeline sort et reparaît suivie de Perrine apportant comme elle des galettes). Tu n'es reine que pour un jour; mais pour ce jour-là, je veux qu'il soit dit qu'il n'y aura pas de pauvres dans le pays. C'est le vieil usage, et l'usage est bon... C'est toi que ça regarde, Louise... n'épargne rien.

PORNIC, remplissant toujours ses pichés.

Il me semble qu'en v'là assez pour un jour.

KÉROUAN.

Eh ben! quand il leur en resterait un brin pour demain, où serait le mal?

MADELINE, à Pornic.

Ce n'est pas toi qui ferais ça, avaricieux.

PORNIC.

Avaricieux... parce que j'aime autant manger mon pain que de le faire manger aux autres.

LOUISE.

Mon père... ne restez-vous pas pour jouir du bien que vous faites?

KÉROUAN.

Ah! j'ai une bien autre corvée : Pierre vient de me dire que le général qui, tu le sais, doit venir ce matin, s'est entêté à prendre le chemin de la Croix-des-Trépassés.

LOUISE.

Mais ce chemin est impraticable...

KÉROUAN.

Il est comme ça, ce vieux Simon... Parce que, du temps de son empereur, il a couru à son aise à travers tous les chemins du monde, il s'imagine qu'on dompte aussi aisément les chemins creux de notre vieille Bretagne... Nenni da! nous y avons plus d'une fois embourbé les bleus, et je crois bien que le général y resterait, si je n'allais au devant de lui avec du renfort...

LOUISE.

Faites donc, mon père... et surtout ne vous moquez pas trop de lui.

KÉROUAN.

Pourquoi pas?... est-ce parce qu'il est comte et général... que je ne...

(Apparition des mendians qui s'arrêtent à la barrière.)

LOUISE.

Non... c'est qu'il est malade...

KÉROUAN.

Oui... oui... tu as raison... (Aux paysans qui sortent du hangar avec des faux, etc.) Allons, vous autres, aux champs; et toi, François, amène les chevaux là-bas, tu sais...

PORNIC, abaissant l'échalier.

Allons! allons! les pauvres, ne barrez donc pas le passage.

KÉROUAN.

Eh bien! butor...(Il pousse Pornic.) tout ce monde-là c'est nos hôtes et nos frères aujourd'hui... et si ma fille était une vraie reine, ce serait tous les jours la même chose. (Aux pauvres.) Entrez,

mes enfans... (Ils entrent.) Passez maintenant, vous autres. (Les valets de la ferme sortent; il va vers un pauvre.) Tiens... c'est... (Le pauvre se détourne; Kérouan revient près de sa fille.) Dis donc, fille ! tu vois bien ce vieux là-bas?...

LOUISE.

Oui, père...

KÉROUAN.

Ça n'est pas grand' chose de bon.. il aurait pu travailler plus et boire moins... je le lui ai dit souvent... mais c'est égal, il s'est battu autrefois avec moi contre les bleus...Tu lui donneras double ration et tu lui glisseras ces deux pièces de six livres.

LOUISE.

Oui, père, oui...

KÉROUAN.

Allons, les braves gens... allez... allez... et vous prierez Dieu un brin pour ma fille... n'est-ce pas ?...

TOUS.

Oui, oui...

KÉROUAN.

A tout à l'heure, fille... à tout à l'heure...
(Il sort par le fond; Louise l'accompagne un moment.)

SCENE II.

LES MÊMES, moins KÉROUAN, MATHURINE, MACLOU, PAUVRES.

PORNIC.

Peut-on manger son bien comme ça !...

MADELINE.

On dirait que tu n'es pas Breton... Tu ne sais donc pas le proverbe : Quand on jette deux grains de blé à un oiseau, il en mange un, et le bon Dieu fait un épi de l'autre ?

LOUISE, descendant la scène, les pauvres s'avancent un à un; Perrine a aidé Madeline à placer les pains sur la table. — A Perrine.

Ah ! te voilà, Perrine... Comment va ton frère?
(Elle commence la distribution aux pauvres.)

PERRINE.

Que la bénédiction du bon Dieu soit sur vous et votre maison, Louise Kérouan : il se remet... il pourra travailler... dans une quinzaine.

LOUISE.

Eh bien ! qu'il vienne... il trouvera toujours de l'ouvrage ici. (Perrine s'éloigne, et des pauvres passent et reçoivent l'aumône de Louise; le vieux chouan Maclou approche, Louise lui donne un pain et lui glisse l'argent; il fait un mouvement.) C'est mon père qui le veut...

MACLOU.

Merci... je me griserais... Gardez ça plutôt pour cette petite fille, derrière moi : je suis seul, et elle est deux. Allons, approche Mathurine...
(Une femme s'approche timidement.

PORNIC et DES PAUVRES.

Non... non... pas elle...

PORNIC, allant à la jeune femme et la repoussant.

Qu'est-ce que c'est que ça ! Mathurine?.. Veux-tu bien t'en aller, malheureuse !

LOUISE.

Pourquoi la chasser ?... et qu'a-t-elle donc fait ? (Louise va vers Mathurine.) Eh bien ! ma fille... eh bien ! approche.

PORNIC, pendant que Louise ramène la pauvresse.

Vous ne savez donc pas qui elle est ?..

LOUISE.

Je sais qu'elle pleure, qu'elle souffre, qu'elle a faim peut-être.

PORNIC.

Eh bien ! tant pis pour elle, elle l'a mérité... Sa tante lui a pardonné sa faute... mais elle s'y est obstinée...

LOUISE.

Quelle faute ?

PORNIC.

Au lieu de mettre son enfant à l'hospice...

LOUISE, à part.

Son enfant...

PORNIC.

Elle a mieux aimé le nourrir que de travailler pour sa bonne vieille tante.

LOUISE.

Ah !... pauvre fille... venez...

PORNIC.

Aussi elle est bien lotie... sa tante l'a chassée, et la v'là tendant la main.

LOUISE.

Tais-toi, malheureux, tais-toi... Asseyez-vous là...Continue, Madeline.
(Madeline et Perrine continuent la distribution.)

PORNIC.

Quand je vous dis...

MADELINE.

Veux-tu te taire, mauvais cœur !..
(Elle le pousse.)

LOUISE, à Mathurine.

Ainsi, c'est pour avoir gardé votre enfant qu'on vous a chassée ?

MATHURINE.

Oui... mamselle... oui... Ma tante me disait : « Mets-le aux enfans de l'hospice, et on ne saura rien. » Mais moi je me suis dit : Si Dieu peut me pardonner de ne pas avoir été une honnête fille, ce sera parce que j'aurai été une bonne mère.....

LOUISE, à part.

Et c'est elle qu'on maudit. (Haut, lui donnant plusieurs pains.) Tenez... tenez, prenez pour vous, pour votre enfant...

MATHURINE.

Oh ! merci... merci. Pauvre petiot, comme y va me rire en me voyant revenir avec du bon pain frais !

LOUISE.

Il vous connaît ?... il vous sourit?...

MATHURINE.

Oui-da... je l'ai laissé là tout près sous la saulaye... il est si gentil, mamselle, quand il tappe dans ses petites mains en me disant : « Maman... maman ! »

LOUISE.

Ah !.. vous avez bien fait; votre dévoûment vous absout de votre faute ! Les caresses de votre enfant vous consoleront de la honte. Allez... allez... Tenez... prenez cet argent... (Elle s'arrête et remet les écus dans sa poche. — A part.) pas celui-là..... C'est celui de mon père... et il ne le donnerait pas à un pareil malheur... (Haut.) Voilà ma bourse... Allez, persévérez, Dieu vous pardonnera.

MATHURINE.

Qu'il vous sauve aussi, mamselle...

LOUISE.

Puisse-t-il vous entendre !... Allez... allez... (Mathurine s'éloigne avec les pauvres ; Louise tombe assise près de la table. — A part.) Ah !... elle est heureuse... elle le voit... Mon Dieu, mon Dieu, est-ce une leçon que vous m'envoyez?...

PORNIC, à Madeline.

Eh bien ! oui... oui... oui... il me plaît de le dire, et je le dirai tant que ça me plaira, c'est une charité mal placée...

MADELINE.

Tu es sûr de ne pas mal placer les tiennes... tu n'en fais jamais.

PORNIC.

Je n'ai pas envie d'encourager les fainéans et les... suffit... Je m'entends ! Si on n'en avait pas pitié, on ne verrait pas tant de filles qui... suffit... je m'entends.

MADELINE, allant et venant pour remettre tout en ordre.

Pourquoi dis-tu ça, mauvaise langue ?

PORNIC.

Je dis ça pour les ambitieuses... qui se laissent dire des douceurs par plus riches qu'elles...

LOUISE, avec terreur.

Ah ! que dit-il ?

MADELINE, riant.

Bon... bon... je sais où tu veux en venir.

PORNIC.

Oui, oui, on rit d'abord... on se laisse cajoler et on fait la fière avec ses égaux, et puis un beau jour... il y a une Mathurine de plus dans le pays... (A Louise.) N'est-ce pas, mamselle ?

LOUISE, à part.

De qui parle-t-il ? mon Dieu...

MADELINE.

N'aie pas peur, Pornic, ça ne m'arrivera pas... Si celui qui me fait la cour est plus riche que moi, il est honnête... et s'il ne l'était pas, mon gars, je le suis pour deux... N'est-ce pas, mamselle ?

LOUISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est un supplice horrible...

MADELINE, après un petit temps.

Eh ben ! qu'avez-vous donc, mamselle ?

LOUISE.

Rien, laissez-moi...

MADELINE.

Je m'en doutais, que vous ne seriez pas assez forte pour tout ça... sans compter cet imbécile qui se permet de vous contrarier... Va donc chercher de l'eau fraîche, du vinaigre.

PORNIC, courant au puits.

Voilà ! voilà ! (S'arrêtant.) Inutile... (A part.) V'là mademoiselle Lucile qui arrive, et ces belles demoiselles ont toujours plein leurs poches de petites fioles vinaigrées ; et celle-là doit en avoir besoin...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCILE.

LOUISE.

Ah ! Lucile... C'est toi... eh bien ?

LUCILE, bas.

Prends garde... (Haut.) Bonjour, Madeline.

MADELINE.

Bonjour, mamselle... Vous venez pour la fête... C'est bien gentil à vous...

PORNIC.

Une fête menée par M. le marquis de Montéclain... personne n'est fâché d'y venir...

LUCILE.

Le marquis Montéclain...

PORNIC, à part.

Bon ! elle a rougi... Qu'est-ce qui l'aurait dit d'une belle demoiselle comme ça ?...

MADELINE, à Louise.

N'oubliez pas, mamselle, que dans un petit moment les gars du canton vont venir chercher leur reine...

LOUISE.

C'est bien, je serai prête... et toi-même ?...

MADELINE.

Oh ! ça sera bientôt fait... je vas mettre mon plus beau tablier et mon bonnet de dentelle.

PORNIC.

Oui... oui... va faire la coquette... va... tu verras où ça mène. (A part.) Et moi aussi, je vais me faire beau... Je vas mettre des souliers.

(Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.)

SCÈNE IV.

LUCILE, LOUISE.

LOUISE.

Eh bien ! Lucile... l'as-tu vu ?...

LUCILE.

Oui... je l'ai vu...

LOUISE.

Et il n'est pas malade?... il ne souffre pas?...

LUCILE.

Non... Louise... non... il se porte à ravir... il est rose et frais.

LOUISE.

N'est-ce pas?

LUCILE.

Il est charmant!

LOUISE.

Oui... oui!...

LUCILE.

Et je l'ai bien embrassé pour toi.

LOUISE.

Oh! embrasse-moi donc alors! embrasse-moi! (Elle l'embrasse.)

LUCILE.

Mais qu'as-tu donc aujourd'hui? Pourquoi ce trouble, cette agitation?

LOUISE.

C'est qu'il vient de se passer là quelque chose d'affreux... Une pauvre fille... coupable aussi... Mais elle... elle n'a pas eu peur... elle a avoué sa faute... elle a gardé son enfant!

LUCILE.

Peut-être n'a-t-elle plus son père...

LOUISE.

Qui l'eût tuée, n'est-ce pas?

LUCILE.

Qui en fût mort, peut-être!

LOUISE.

Et voilà ce qui fait ma faute si affreuse!

LUCILE.

Et voilà ce qui fait que tu dois la racheter en silence... jusqu'au jour où Dieu ramènera près de toi celui qui te doit son nom en échange de ton amour d'abord... et de ta douleur maintenant.

LOUISE.

Hélas! Lucile... je n'ose plus l'espérer... Si tu savais...

LUCILE.

Je ne veux savoir de ton malheur que ce que j'en puis secourir. S'il était vrai, Louise, que celui que tu as aimé fût assez lâche pour t'abandonner, oh! c'est alors surtout qu'il faudrait cacher ta faute!...

LOUISE.

Mais mon enfant!...

LUCILE.

Ne me l'as-tu pas donné?... ne serais-je pas là? Mais qui serait près de ton père? Ne sommes-nous pas sœurs, Louise? Si Dieu t'avait envoyé le bonheur, tu m'en aurais offert la moitié... Laisse-moi donc prendre la moitié de tes peines; je serai pour ton enfant la mère qui lui manquera... et tu resteras pour ton père la fille sans laquelle il ne saurait vivre.

LOUISE.

O Lucile! Lucile! cœur d'ange!..... merci! merci à toi qui as pris ma misère en pitié!...

LUCILE.

T'ai-je jamais remerciée de m'aimer? Et où serait donc l'amitié, si elle n'allait qu'aux heureux?... Allons, calme-toi... du courage! je le veux!

LOUISE.

Eh bien!... soit... je me tairai... je boirai mes larmes... je ne verrai pas mon enfant... il t'appartient... Il sera heureux...

LUCILE.

Tu sais bien que je ne suis pas seule à veiller sur lui.

LOUISE.

Oh! oui, c'est un noble cœur aussi que M. de Montéclain!... Sans vous connaître, vous vous êtes devinés pour une bonne action. C'est que Dieu a donné aux âmes généreuses un langage qui les fait se comprendre, sans qu'il soit besoin d'une parole entre elles... Oh! que je le voudrais heureux, lui qui mérite si bien d'être aimé... Lucile!

LUCILE, tristement.

Mon père le hait toujours...

LOUISE, à part.

Pauvre Lucile... aussi!...

LUCILE, vivement.

Mais laissons cela... et songe que je n'ai devancé ton père que de quelques pas.

LOUISE.

Et le tien, vient-il à la fête?

LUCILE.

Non, mais il a voulu me conduire jusqu'à la ferme... et nous serions ici depuis long-temps... si nous n'avions vainement attendu mon frère...

LOUISE, troublée.

Quoi! Georges... M. Georges ne vient pas?

LUCILE.

Il va venir nous rejoindre ici, sans doute... c'est lui qui doit m'accompagner à la fête.

LOUISE, amèrement.

A la fête!... là où est le plaisir!

LUCILE, doucement.

Non, ma pauvre Louise, on ne peut pas dire cela de Georges... Hélas! lui si gai, si fier, si charmant autrefois, semble succomber sous le poids d'une douleur sans espoir...

LOUISE.

Et tu ne sais pas... tu ne soupçonnes pas?...

LUCILE.

Non, Louise... mais, crois-moi, chaque famille a ses mystères douloureux. Mais sois calme; voici ton père et le mien.

LOUISE.

Ah! leur approche ne te fait pas peur... tu es heureuse!

SCÈNE V.

LUCILE, LOUISE, KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, ALY, DOMINIQUE; puis MADELINE, puis PORNIC, VALETS de ferme.

(Le général entre soutenu sur le bras de Kérouan; au moment où il va passer la porte, Aly saute rapidement par dessus la barrière avec son fusil de chasse. — Il repousse deux valets et se pose militairement.)

ALY.

Gare donc vous autres!... Portez arme!... présentez arme!...

(Il présente les armes au général.)

KÉROUAN.

Eh! c'est toi, mon gars?

LE GÉNÉRAL, souriant.

La tenue est bonne.

DOMINIQUE.

J'ai connu mieux que ça... (Bas, au général.) Mon général... vous n'oublierez pas ce que vous avez promis.

LE GÉNÉRAL.

Tu le veux?... eh bien! soit.

KÉROUAN, à son fils.

Et qu'est-ce que tu viens nous annoncer?

ALY.

Que les gars du pays vont venir tout à l'heure, les violons en tête, chercher la reine de la fête.

LE GÉNÉRAL, montrant Louise et Lucile qui causent sur le devant de la scène.

Quand je te le disais!

KÉROUAN.

Eh bien, quoi?...

LE GÉNÉRAL, à sa fille, qui a couru vers lui.

Qu'est-ce que vous m'avez dit tout à l'heure, mademoiselle ma fille, lorsque vous m'avez planté là, au milieu du chemin, avec Kérouan?...

LUCILE.

Mais, mon père...

LE GÉNÉRAL, contrefaisant sa fille.

Mais, mon père, il faut que je coure devant... pour aider Louise à s'habiller... elle peut avoir besoin de moi... et tati... et tata...

LUCILE.

C'est vrai... mais...

LE GÉNÉRAL.

Mais quoi?... Vous êtes restées là, à jaser... à...

LOUISE.

Pardon, général, je serai bientôt prête.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas pour toi que je dis ça, ma fille, mais pour mademoiselle qui ne fait rien à temps, et qui prend des airs affairés comme si elle avait un royaume à gouverner.

LOUISE.

Ne la grondez pas, général; c'est moi qui suis en retard... c'est moi qui ai causé.

KÉROUAN.

Et vous avez bien fait toutes deux. — Va te faire belle, ma Louise, va...

LOUISE.

Oui, père.

LE GÉNÉRAL, à sa fille, à voix basse.

Et n'oublie pas les pendans d'oreilles.

LUCIE, surprise.

Ah!... votre cadeau?... C'est vrai... oui... oui...

LE GÉNÉRAL.

De quoi diable avez-vous donc causé?

KÉROUAN, se mettant entre le général et sa fille, et poussant doucement celle-ci vers Louise; au général.

Est-ce qu'un jour de fête, les petites filles n'ont pas toujours quelque chose à se dire!

(Louise et Lucile montent le perron à gauche et entrent dans la chambre de Louise.)

LE GÉNÉRAL.

Tout ça, c'est très bien; mais, vois-tu, Kérouan, je dis que les petites négligences conduisent aux grandes.

DOMINIQUE.

Si ces demoiselles avaient servi dans la garde impériale, elles sauraient que l'exactitude était d'ordonnance...

ALY.

Ça serait fâcheux...

DOMINIQUE.

Fâcheux?...

ALY.

Pour la couleur de leurs cheveux, mon vieux. (En se détournant.) Ah ça! où est donc Madeline?

DOMINIQUE.

Mon vieux! mon vieux! l'empereur Napoléon les aimait, les vieux...

KÉROUAN, au général.

Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc, ce matin, Dominique? jamais je ne l'ai vu si gourmé, si ficelé... si paré...

LE GÉNÉRAL.

Ah!... voilà la question...

KÉROUAN.

Quoi donc?

LE GÉNÉRAL, l'emmenant vers le fond.

Viens, que je te conte ça... et surtout, je t'en prie, ne va pas rire trop fort.

KÉROUAN.

C'est donc bien gai?... Tant mieux... j'ai le cœur tout en joie.

LE GÉNÉRAL.

Imagine-toi... (Il parle bas à Kérouan.)

ALY, à part, cherchant du regard et remontant la scène.

Où donc est-elle?

DOMINIQUE, à part.

V'là le général qui entame l'affaire... Allons, Dominique, beau sous les armes!

(Kérouan et le général redescendent la scène à gauche.)

KÉROUAN, arrivé près de la table, et riant.

Ah ! ah ! (Appelant.) Madeline !... un piché !... (Madeline paraît, descend et sort pour aller chercher le piché. — Aly va vers elle.) Comment, Dominique, lui, il veut se marier !... Oh ! oh !

LE GÉNÉRAL.

Tais-toi donc... mais ce n'est pas tout... figure-toi...

(Ils continuent à voix basse en s'asseyant à la table.)

ALY, qui a entendu le mot de son père.

Hein !... ils ont parlé de mariage ! (Allant à Dominique.) Dites donc, fils aîné de Vénus, avez-vous quelque soupçon de la chose dont il est question là, tout près ?

DOMINIQUE

Oui, petit, il est question d'un mariage qui m'intéresse.

ALY.

Avec qui, s'il vous plaît, intéressant Dominique ?

DOMINIQUE.

Avec quelqu'un que tu affectionnes particulièrement, petit.

(Madeline reparaît et sert le piché aux deux pères.)

ALY.

Tonnerre ! si je le savais...

DOMINIQUE.

Quand tu le sauras, tu me diras la suite.

ALY.

Il n'y a pas besoin d'attendre au prochain numéro... Je ne veux pas !...

DOMINIQUE.

On s'en passera.

PORNIC, qui s'est approché tout près d'eux, en demi-aparté.

Mon Dieu ! faites qu'ils s'embrochent l'un l'autre, et il faudra bien que Madeline me revienne.

(Pendant qu'il a parlé, Madeline, après avoir servi le piché au général et à son oncle, a traversé la scène pour aller vers Aly. — Elle entend le mot de Pornic, et le repousse.)

MADELINE.

Jamais, méchant gars !...

(Pornic, repoussé, heurte Dominique qui le jette sur Aly.)

DOMINIQUE.

Animal, va !

ALY, le rejetant sur Dominique.

Animal, va !

PORNIC.

Animal, va !... Dites donc, tous les deux, quand on secoue un pommier, il pleut des pommes ; mais quand on secoue un Breton, il pleut des coups de poing !

DOMINIQUE, d'un côté, le prenant par l'oreille.

Tu dis ?...

ALY, lui prenant l'oreille de l'autre côté.

Tu dis ?...

PORNIC, criant.

Aïe ! aïe ! aïe !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! là-bas !

KÉROUAN.

Eh ! la paix, la paix !... (Au général, en riant.) Ah ! ah ! ah ! mais ce n'est pas possible.

LE GÉNÉRAL.

C'est fort ridicule, je le sais, mais fais au moins ce qu'il te demande.

KÉROUAN.

Il n'y gagnera qu'une rebuffade.

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, il l'aura voulu.

(Ils parlent encore à voix basse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES, puis LOUISE et LUCILE.

GEORGES, au fond, entrant.

Je l'ai perdue de vue... mais je ne me trompe pas : cette femme voilée... ce doit être Léona...

KÉROUAN, se levant de la table.

Soit ! je vais chercher Louise.

(Il s'éloigne un peu.)

LE GÉNÉRAL.

Et amène Lucile... il me faut quelqu'un pour me donner le bras, puisque M. mon fils.

(Tous s'approchent.)

GEORGES, les prévenant.

Me voilà, mon père...

LOUISE, paraissant au haut du perron, à part.

C'est lui ! (Elle descend.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! c'est vous enfin, monsieur ?... On dirait que vous prenez à tâche de me rappeler des torts que je voudrais oublier.

(Il se lève et prend le bras de Georges.)

KÉROUAN, bas, au général.

Allons, allons, un peu d'indulgence.

LUCILE, entrant sur le perron vivement.

Eh bien ! Louise... voilà que tu oublies encore ton mantelet.

KÉROUAN, voyant Louise qui a gagné le milieu de la scène.

Ah ! c'est toi, petiote... Viens donc, viens.

(Il la prend par la main et la regarde.)

DOMINIQUE, à part.

Vénus en personne !...

KÉROUAN.

Oui, tu es belle... (A mi-voix.) Oh ! le pauvre diable !

LOUISE.

Pourquoi me regardez-vous comme ça en riant, mon père ?

KÉROUAN.

Ah ! c'est que j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

LOUISE.

A moi?

KÉROUAN.

Oui, à toi.

LUCILE, à part.

Ah! mon Dieu! j'ai oublié de lui en parler.

LOUISE, à qui Lucile a fait un signe.

De quoi s'agit-il donc?

KÉROUAN.

D'un mariage.

TOUS.

D'un mariage!

DOMINIQUE, à part.

Gare la bombe!

LOUISE, à part.

O Dieu du ciel, si c'était lui!

GEORGES, à part.

Oh! la malheureuse... que va-t-elle dire?

LE GÉNÉRAL, à Georges qui s'agite.

Tenez-vous donc tranquille, Georges.

KÉROUAN.

C'est un futur qui m'est recommandé par un vieux ami qui te servirait de père, si jamais je venais à te manquer.

LOUISE.

Vous, général, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Oui, ma fille, oui... et je voudrais avoir à t'offrir un mari plus digne de toi...

DOMINIQUE, à part.

Je ne vois pas ce qui lui manque.

GEORGES, à part.

Où veut-il en venir! je frémis...

LOUISE, à part.

Georges se détourne et se tait... (Haut et vivement au général.) Mais de qui voulez-vous donc parler?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien!... de... de...

DOMINIQUE.

Que diable! général... il y a quarante ans que vous connaissez mon nom... je m'appelle Dominique Coussu.

LOUISE, baissant la tête et humiliée.

Dominique... lui!... Ah! général...

DOMINIQUE.

Hein?...

KÉROUAN.

Quand je vous le disais!... vous lui avez fait peur... (A Dominique.) Et te voilà ben avancé, toi... avec ta figure ébaubie...

(Il prend sa fille dans ses bras et la calme.)

DOMINIQUE.

Ah ça! est-ce qu'elle refuse?

MADELINE.

Est-ce que vous ne voyez pas que le père Kérouan a voulu rire?

DOMINIQUE.

A voulu rire!...

ALY.

Allons, vieux vainqueur, puisque nous ne tirons pas à la même cible, je vous souhaite une autre fois une victoire d'Austerlitz.

DOMINIQUE.

Bon... bon!...

LE GÉNÉRAL.

Tu l'as voulu... tant pis pour toi!

DOMINIQUE.

Bon... très bon...

PORNIC.

Vous ne feriez qu'un mari retapé, mon ancien.

DOMINIQUE.

Vlan!... (Il lui donne un soufflet.)

PORNIC.

Sapristi!... sapristi!... sapristi!...

DOMINIQUE.

J'avais besoin de déposer mon humeur sur quelqu'un...

LE GÉNÉRAL.

Seulement, une autre fois, tape moins fort...

(En ce moment, on entend le son lointain des musettes.)

KÉROUAN.

J'entends les musettes qui approchent... n'ayons pas l'air fâchés.. Et toi, Louise, voyons, remets-toi... oublie cette plaisanterie... Voilà les gars!...

(Il range tout le monde sur une ligne.)

LE GÉNÉRAL.

Georges! (Georges va près de son père.)

LOUISE, à Lucile.

Mais une autra proposition peut venir, qui ne sera pas une plaisanterie... Que dirai-je alors?...

LE GÉNÉRAL.

Lucile... (Elle va se ranger près du général.)

LOUISE, à part.

Oh! il faut que Georges s'explique... il le faut... c'est assez souffrir!...

(Le son des musettes se rapproche. — Entrent des valets de ferme, qui apportent un siége orné de feuillages et qui mettent tout en ordre. — Pornic est allé au devant du cortége.)

KÉROUAN.

Allons, nous autres, à nos places! (Allant à sa fille à qui il montre le siége orné de feuillage.) Toi, la reine ici... Général, près d'elle.

LE GÉNÉRAL.

Volontiers... quoique je ne sois pas un cavalier bien ingambe.

KÉROUAN.

Vous, là, mamselle Lucile... et vous, ici, monsieur Georges... Vous autres, là-bas. (Il leur indique le côté droit de la scène.) Et toi, Aly, ferme l'échalier... (Aly ferme la barrière du fond.) Ah! sapristi, Simon, est-ce que ça ne te rappelle pas notre bon vieux temps?

LE GÉNÉRAL.

Ma foi si!... Il y a long-temps que je n'ai entendu cet air-là... et ça me ranime le cœur... Te souviens-tu que nous l'avons chanté ensemble à la porte de la pauvre Marianne?

KÉROUAN.

Pauvre sainte femme, comme elle serait heureuse, si elle voyait ses deux enfans comme ça....

ALY, redescendant la scène, avec Madeline, Dominique, etc.

Les voilà! les voilà!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES, à la tête desquels est PORNIC, puis MONTÉCLAIN.

(Pornic jouant de la musette, un bouquet de pimprenelle à sa boutonnière, conduit le cortége, qui s'arrête au delà de l'échalier.)

AIR nouveau de M. Artus.

PORNIC, chantant.

Ouvrez vite la porte,
Lon, lan, là!
Nouvelle on vous apporte,
Lon lan là!

(Le chœur répète le refrain.)

MADELINE.

Voyons, va donc répondre, François.

ALY.

Laisse donc?... Est-ce que tu crois que j'ai oublié nos vieilles chansons? (Chantant.)

Quest-ce donc qu'on nous apporte?
Lon lan là!
Pour qu'on ouvre la porte?
Lon lan là!

PORNIC, montrant son bouquet.

Un bouquet de pimprenelle,
Lon lan là!
Il est pour la plus belle,
Lon lan là!

LE GÉNÉRAL, à Kérouan qui s'avance.

Ouvre donc, sentinelle,
Lon lan là!
Car voici la plus belle,
(Il indique Louise)
Lon lan là!

(Aly ouvre l'échalier; le cortége entre, et Pornic remet le bouquet à Madeline.)

MADELINE, à Louise.

Dites-nous, châtelaine,
Lon lan là!
Quel est le roi de la reine,
Lon lan là!

(Elle lui donne le bouquet.)

LOUISE, à part, parlé.

Oh! c'est un sûr moyen d'être à lui!...

MONTÉCLAIN, qui s'est glissé jusque auprès d'elle, à voix basse; parlé.

Imprudente... qu'allez-vous faire?...

(Chantant.)

Celui que ton cœur préfère,
Lon, lan, là!
C'est l'ami de ton père,
Lon, lan, là!

(Louise lui remet le bouquet.)

TOUS.

Le marquis!...

KÉROUAN.

Ah! merci... merci, monsieur le marquis... merci! Ah! vous êtes le digne fils de votre brave père... (Montrant le général.) Ah! il ne les a pas oubliées non plus, lui, les vieilles coutumes!...

LOUISE, bas, à Montéclain.

Ah! vous êtes noble et bon!

MONTÉCLAIN, bas.

Soyez prudente, Louise! il le faut plus que jamais.

(On apporte à Montéclain la couronne et le voile, qu'il place sur la tête de Louise. — Pendant cete petite cérémonie, le dialogue suivant a lieu à l'avant-scène.)

LE GÉNÉRAL, avec colère.

Adieu, Kérouan, adieu!...

KÉROUAN.

Comment, général!... comment, Simon... mon ami... tu t'en vas?...

LE GÉNÉRAL.

Je cède la place à M. de Montéclain. J'emmène ma fille.

KÉROUAN.

Pauvre Lucile! Ah! ce n'est pas bien ce que tu fais là.... elle devait aller avec ma fille... et tu m'humilies, toi, en la remmenant... tu as l'air de nous mépriser..

LE GÉNÉRAL.

T'humilier, toi!... Kérouan?... non, non... si c'est comme ça, qu'elle reste... mais moi, je rentre...

KÉROUAN.

Eh bien! à la bonne heure... Et comme je ne veux pas que tu restes seul, je t'accompagnerai, moi... et nous causerons d'autrefois...

LE GÉNÉRAL.

C'est dit...

TOUS, au fond.

Vive la reine!...

KÉROUAN.

Allons, les enfans, en route, en route!...

(La musique reprend. — Montéclain donne le bras à Louise.)

LE GÉNÉRAL.

Aly, donne le bras à ma fille.

ALY.

Avec honneur et fierté, général...

PORNIC, à part, avec humeur.

Je vois là-bas le signal... il faut que je reste.

KÉROUAN, à tous.

Je vous rejoindrai tout à l'heure... Allez! allez!

(Sortie générale. — Georges va suivre la sortie; le général l'arrête. — Au même instant, Pornic se glisse sous le hangar, à droite.)

LE GÉNÉRAL.

Georges?

KÉROUAN, au général.

Viens-tu?

LE GÉNÉRAL.

Georges, souvenez-vous qu'à Paris M. de Montéclain a osé inviter votre sœur dans un bal, malgré notre inimitié connue, et que cela a été remarqué... Je vous confie l'honneur de votre sœur, mon fils; gardez-le mieux que vous n'avez gardé le vôtre...

GEORGES.

Oui, mon père.

KÉROUAN.

Allons, viens-tu?... Je vais te montrer le vrai chemin... et cette fois tu n'auras pas besoin de renfort. (Ils sortent; le cortége est déjà loin.)

GEORGES, seul.

Oh! quelle existence, mon Dieu!... ne vaudrait-il pas mieux mourir que de vivre ainsi!... Mais Louise... Louise!... Allons les rejoindre.

(Il va pour sortir; Léona apparaît tout à coup devant lui.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, LÉONA.

LÉONA.

Pas si vite, Georges... j'ai un mot à vous dire.

GEORGES.

Vous!... c'est vous!... Ah! je ne m'étais donc pas trompé!

LÉONA.

Non, Georges... c'est moi qui ai acheté la terre qui est près de Montéclain, afin d'être plus près de vous; c'est moi que vous avez rencontrée tout à l'heure, et qui me suis cachée pour ne pas vous voir retourner dans votre maison... où vous vous tenez enfermé depuis deux mois.

GEORGES.

Vous m'avez écrit pour me menacer... Vous m'avez donné des rendez-vous, et...

LÉONA, s'asseyant.

Et vous n'y êtes pas venu. Ah! les temps sont bien changés! Autrefois, c'était moi qui les accordais... mais alors je n'étais pas votre femme.

GEORGES.

Ma femme!...

LÉONA.

Je sais que vous ne me le pardonnez pas... et c'est là, de ma part, un tort irréparable.

GEORGES.

Mais enfin, que me voulez-vous?... de l'argent encore? je n'en ai plus; je vous ai donné toute la fortune de ma mère, pour vous empêcher de déshonorer, en le portant, le nom que j'ai reçu de mon père.

LÉONA.

Eh! bien, Georges, c'est précisément ce nom, qui m'appartient aussi, que je viens vous demander...

GEORGES.

Vous!... vous!... jamais! non jamais!... (A part.) Et Louise!... malheureuse Louise!...

LÉONA.

J'y mets de la patience et de la bonté... Je m'adresse à vous, lorsque je pourrais le prendre, ce nom.

GEORGES.

Vous ne l'oseriez pas!... car vous savez, en pareil cas, madame, quelle est ma résolution... vous savez où je puis vous conduire...

LÉONA, se levant.

A votre tour, vous ne l'oseriez pas!

GEORGES.

En vérité? Croyez-vous que, lorsque l'indigne courtisane qui s'appelle la comtesse de Beauval aura déshonoré mon nom en le prenant, j'hésiterai à y ajouter une honte de plus, en déclarant à la justice que cette femme... qui est la mienne, a été chassée de chez le duc d'Héricy pour un crime infâme?...

LÉONA.

Eh! mon Dieu! Georges, ne m'accablez pas si insolemment de mon passé!... Si mon crime a été de vous le cacher, le vôtre a été de me croire.

GEORGES.

Ah! c'est trop d'impudence...

LÉONA.

Non, monsieur, non... J'ai été bien coupable, n'est-ce pas? Mais vous, lorsque votre père vous écrivait lettres sur lettres pour s'opposer à notre mariage, avez-vous été, vis-à-vis de lui, un fils soumis et respectueux?

GEORGES.

Madame!...

LÉONA, toujours avec ironie.

Oui, oui, vous l'avez été en ce sens que vous répondiez à ses conseils et à ses ordres... par la soumission respectueuse d'un huissier.

GEORGES.

C'est que je vous croyais encore, misérable!

LÉONA.

Que n'avez-vous cru votre père?

GEORGES.

Et c'est vous qui me le reprochez!...

LÉONA, d'un ton caressant.

Non... mais je vous rappelle qu'il est des heures où la passion égare les esprits les plus droits, les cœurs les plus honnêtes. Vous m'aimiez, alors... et vous avez été coupable... Qui vous a dit, monsieur, d'où est venu mon premier crime?

GEORGES.

D'où est venu votre premier crime!... Mais! ne comprenez-vous donc pas qu'il peut venir une heure où je serai fatigué de tant de honte? où je la rejetterai loin de moi?...

LÉONA.

Par un crime aussi ?... en me tuant ?... Non, Georges... je suis plus juste pour vous que vous ne l'êtes vous-même. La main vous tremblerait à armer un pistolet ou à lever un poignard contre une femme. (Mouvement de Georges.) Ecoutez-moi bien, Georges : tout s'oublie, dans ce monde ; votre père, qui vous a tenu si long-temps éloigné de lui, vous a rappelé, depuis trois mois, dans sa maison... Je veux ma part de ce pardon...

GEORGES.

Il me chasserait demain si j'osais le lui demander.

LÉONA.

Georges, depuis deux mois que vous vivez enfermé dans votre maison, vous ne voyez rien, vous ne savez rien... mais moi, je veille, j'écoute.. j'apprends.

GEORGES.

Et qu'avez-vous appris, madame ?...

LÉONA.

Que M. le comte d'Estève, qui tonne si fièrement contre le déshonneur des autres, devrait porter un regard plus sévère sur sa famille ; qu'il devrait se demander pourquoi M. de Montéclain, le héros des salons de Paris, vient s'enfermer dans la solitude de Machecoul, et pourquoi sa fille Lucile...

GEORGES.

Tais-toi, misérable !... tais toi !... Car, plus imprudente que tu ne crois, tu viens de toucher au seul ressort qui puisse allumer en moi cette colère dont tu me crois incapable...— Raille-moi, insulte-moi si tu veux... mais que le nom de mon père ou celui de ma sœur ne sorte jamais de ta bouche avec un blâme ou une calomnie !... car, tu l'as dit, ce n'est pas à la loi que je te livrerais... c'est moi qui me chargerais de ton châtiment et du mien !... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX.

LÉONA, seule, puis PORNIC.

LÉONA, suivant d'abord Georges des yeux.

Pauvre Georges !... je sais la valeur de tes menaces. — Mais, si je n'ai rien à craindre de lui, j'ai tout à redouter de Montéclain... Il a écrit à son oncle, le duc d'Héricy... Je le sais... c'est donc lui qu'il faut frapper d'abord... Il sera bien forcé de rendre l'honneur à celle qu'il a séduite, et il ne voudra pas, lui, qu'on traîne devant les tribunaux le nom de la femme de son frère... (Remontant la scène, à mi-voix.) Pornic !... Pornic !...

PORNIC, sortant de dessous le hangar.

V'là, ma'me la comtesse.

LÉONA.

Où est la demeure de cette Marguerite qui garde et nourrit l'enfant que Mlle d'Estève a caché chez elle ?

PORNIC.

Pas bien loin d'ici... à c'te vieille métairie aux trois quarts détruite, qu'on appelle maintenant la Closerie des Genêts, au bord du lac, dans un fond où vous passeriez cent fois sans apercevoir la cabane, tant elle est perdue dans les taillis et les genêts...

LÉONA.

Tu vas m'y conduire.

PORNIC.

Comment, vous voulez y aller ?

LÉONA.

Oui, je veux être sûre que c'est bien Mlle d'Estève qui a porté là cet enfant.

PORNIC.

Puisque je vous dis que c'est Marguerite qui me l'a conté, et qu'en conduisant le bétail dans les ajoncs, j'y ai vu entrer dix fois mamselle Lucile.

LÉONA.

Et le marquis de Montéclain aussi ?

PORNIC.

Le marquis aussi.

LÉONA.

Ah ! viens, viens !... et si tu dis vrai, je te paierai cher cette découverte !... Ah ! Georges, Georges, tu m'as menacée, tu m'as insultée... Eh bien ! je me vengerai, et nous verrons alors si tu oseras me repousser avec cette insolence !...

(Elle sort précipitamment par la gauche au fond, avec Pornic.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une clairière dans un bois épais. — Au milieu du théâtre est un arbre immense qu'entoure un banc de bois. — Aux premiers plans, des deux côtés, des chaises.

SCÈNE I.

LUCILE, LOUISE, GEORGES, MONTÉCLAIN, LÉONA, Mme ET Mlle DE BRIAS, BRIAS, DAMES, JEUNES GENS, ALY, DOMINIQUE, MADELINE, PERRINE, PORNIC, FRANÇOIS, PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS-FORAINS, etc.

(Au lever du rideau, on danse. — Aly, Dominique, Madeline, Perrine et Pornic sont parmi les danseurs: la bourrée bretonne se mêle à la contredanse parisienne. — A droite, un groupe de jeunes gens, parmi lesquels est Brias, entoure Léona. — A gauche, sont Louise, Lucile, Mme et Mlle de Brias et quelques dames, assises; et debout près d'elles, Montéclain et Georges. — Pendant qu'on danse, Montéclain se penche plusieurs fois vers Lucile et cause avec elle: Léona les observe et fait sur eux quelques remarques qu'accueillent en riant Brias et les jeunes gens.)

PORNIC, dansant.

Que dites-vous de cette bourrée, mes gars?

DOMINIQUE, dansant.

Mets donc tes pointes en dehors, freluquet!... Tiens, regarde-moi ce *si sol*... ces ailes de pigeon... et ces entrechats.

ALY.

Prenez garde au plafond, vertueux Dominique.

DOMINIQUE.

Voyons donc, blanc-bec!... fais un peu ton Vestris.

ALY, dansant.

Vestris?... Il est embaumé au Jardin-des-Plantes, mon vieux... Tiens, regarde un peu ce coup-de-pied.

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ALY.

Danse algérienne de la rue de Bréda!...

(En ce moment, la danse cesse; Aline présente le bras à Madeline.)

MADELINE.

Est-il gentil!

ALY.

Votre bras, cousine.

(Les danseurs s'éloignent, s'asseoint ou se promènent. Des marchands-forains, des colporteurs, les uns portant de grands bâtons au haut desquels flottent des rubans de toutes couleurs, des chapelets, des colliers, des agnus-dei, d'autres, des balles chargées d'étoffes et de divers ajustemens, entrent dans la clairière, montent sur le banc qui entoure l'épais châtaignier qui est au milieu du théâtre, et offrent leurs marchandises, etc.)

MONTÉCLAIN, dans le groupe à gauche, derrière Lucile.

Je n'oserais vous proposer de partager les jeux de ces braves gens...

LUCILE.

Mais vous voyez que tous le monde nous abandonne... et M. de Brias lui-même a quitté sa mère et sa sœur pour aller près de cette belle dame inconnue... (Elle montre Léona.)

MONTÉCLAIN.

C'est que Brias est comme les enfans, qui dédaignent un pur diamant pour ramasser un coquillage d'un faux éclat.

(Ils échangent encore quelques paroles.)

LÉONA, de l'autre côté du théâtre, dans le groupe droite.

Eh bien! Brias, que pensez-vous de ce que je vous disais à Lamballe? Voyez l'ange aux blanches ailes, palpitant sous le regard satanique de Montéclain!...

BRIAS.

C'est vrai... l'entretien me paraît assez intime.. Et Georges, d'ailleurs, leur laisse une complète liberté. (Il désigne Lucile et Montéclain.)

LÉONA.

Oh! je crois que pour dire tout ce qu'il veut Montéclain n'a plus besoin des distractions de M. Georges.

TOUS LES JEUNES GENS, à mi-voix.

Comment!...

CRIS, au lointain.

Au jeu du mail! au jeu du mail!

PORNIC, avec d'autres paysans, accourant.

Ohé! les gars, voulez-vous en essayer encore cette année?

FRANÇOIS, à Aly.

Il n'y a pas moyen... quand même il nous donnerait dix pas d'avantage.

ALY.

Eh bien! moi, je lui donne cinq coups de maillet d'avantage.

DOMINIQUE.

Prends garde, c'est le meilleur batteur du pays.

ALY.

N'ayez pas peur, l'ancien... je me suis dégourdi les avant-bras sur les boules des Arabes.

MADELINE.

D'ailleurs, je veux qu'il ait le prix, moi!

PORNIC, à part.

Oui-da!... j'y crèverai, ou il ne l'aura pas.

ALY.

Tu l'auras, ma petite Madeline... (A Dominique.) Je vous la confie, l'ancien... et pas de Mars et Vénus, hein!...

DOMINIQUE.

La fiancée d'un ami!... j'aimerais mieux voir finir le monde.

PORNIC.

On vous attend, monsieur d'Alger.

ALY.

Voilà!

PORNIC.

François, va chercher les maillets.

(Tous s'éloignent vers le fond. — François sort par la droite avec quelques paysans.)

MONTÉCLAIN, à Mme de Brias et à sa fille.

Ces dames veulent-elles prendre les places qui leur sont réservées?

Mme DE BRIAS.

Volontiers... (Elle se lève et prend le bras de sa fille.) Venez-vous, Lucile?

LUCILE, se levant.

A l'instant... Eh bien! Georges, tu m'oublies?

(A cette interpellation de sa sœur, Georges, absorbé dans ses pensées, tressaille et fait un pas vers Lucile.)

GEORGES.

Je suis à toi...

LOUISE, bas et vivement à Georges.

Georges, restez!

GEORGES, bas, à Louise.

Prenez garde!...

LOUISE, même jeu.

Georges!... Georges!...

MONTÉCLAIN, à part.

L'imprudente!... (A Georges, tandis que Lucile échange un mot avec Mme de Brias.) Georges, donnez le bras à Louise... je vous en prie...

GEORGES, étonné et balbutiant.

Quoi!... monsieur...

MONTÉCLAIN, bas, désignant Louise du regard.

Mais regardez-la donc!... (A Lucile.) Prenez le mien, mademoiselle... C'est celui d'un homme qui donnerait sa vie pour vous prouver le profond respect que vous lui inspirez.

(Ils passent à l'avant-scène en parlant ainsi, et s'éloignent.)

LÉONA, passant lentement devant la scène avec Brias et le groupe qui l'entourait.

Eh bien! Brias... trouvez-vous le tour bien joué?... (Riant.) Il s'est débarrassé de l'auguste paysanne sur le frère complaisant, et il trouvera moyen de les perdre dans la foule... Suivons-les..

BRIAS.

Volontiers... mais revenons à cette histoire de la Closerie des Genêts...

LÉONA.

Histoire véritable et authentique.

FRANÇOIS et PAYSANS.

V'là les maillets!

CRIS.

En place! en place!

(Tous sortent. — Lorsque tout le monde a disparu par la gauche au fond, Louise rentre vivement en scène avec Georges à la droite.)

SCÈNE II.

LOUISE, GEORGES.

LOUISE, d'une voix irritée, mais contenue.

Georges, je n'ai plus de force... mon courage est à bout... il faut mettre un terme à cette horrible position...

GEORGES.

De la patience, Louise!

LOUISE.

De la patience!... encore!... toujours!... Mais vous ne savez donc pas ce que je souffre!...

GEORGES.

Plus bas! plus bas!... on peut vous entendre...

LOUISE.

Si, depuis deux mois, vous aviez cherché à me voir, je ne serais pas obligée de vous parler ici, au milieu de cette fête... mais non!... vous m'avez laissée deux mois, mourante, désespérée...

GEORGES.

Ah!... si vous saviez, Louise... quels dangers nous entourent!...

LOUISE.

Je sais que je suis perdue... Je sais que, sans votre sœur, je serais morte... Je sais que...

GEORGES.

O Louise, Louise... Calmez-vous! Un regard, un mot peut nous perdre.

LOUISE.

Oui, vous avez raison... Je suis calme... je parle bas... je me contiens. Mais vous comprenez bien que je ne puis pas vivre ainsi, que c'est... Oh! j'ai le cœur qui m'étouffe... et il faut me taire!...

GEORGES.

Louise, je suis plus malheureux que vous!... Mais, croyez-moi... nous serons perdus tous deux à l'heure où vous ne pourrez plus contenir votre douleur.

LOUISE, remontant la scène.

Eh bien! que ce soit maintenant ou plus tard, je veux...

GEORGES, l'arrêtant.

Louise, est-ce là ce que tu m'avais promis!

LOUISE.

Ce que je t'ai promis!

GEORGES.

Oui, tu m'avais promis d'attendre avec résignation...

LOUISE.

Attendre !... toujours ce mot : attendre !... Ecoute, Georges... si tu me méprises, parce que je t'ai aimé pour t'avoir vu renié et maltraité par ton père ; si tu veux m'abandonner, parce que j'ai pleuré avec toi, lorsque tu criais avec des larmes : « Je souffre ! je souffre ! et personne n'a pitié de moi... » si tu veux me traiter comme une fille perdue, parce qu'à l'heure où tu voulais mourir je t'ai donné ma vie pour te faire aimer la tienne; si, enfin, je ne suis à tes yeux que la misérable qu'on écrase après l'avoir déshonorée... dis-le-moi !... J'aurai du courage pour mourir... mais je n'en ai pas contre ce silence que tu m'imposes et qui me tue !

GEORGES.

Louise, je t'aime; je t'aime comme on aime Dieu... mais il y a dans ma destinée une fatalité épouvantable, un secret terrible...

LOUISE.

Est-ce un crime ?... Si c'est un crime, ton père te l'a à moitié pardonné, puisqu'il t'a rappelé près de lui... Eh bien ! moi, je te le pardonnerai tout à fait... Mais parle !... oh ! parle !

GEORGES.

Ah ! tu ne sais pas quel malheur tu cherches !

LOUISE.

Est-ce la colère de ton père qui t'épouvante? Et me mépriserait-il à ce point qu'il t'empêchât de me rendre l'honneur ?

GEORGES.

Ah ! ce n'est pas mon père qui m'arrête !

LOUISE.

Est-ce le mien !... il me tuera... Eh bien ! la mort plutôt que cette torture incessante que je souffre depuis le jour où ta sœur, chaste et noble cœur, m'a poursuivie et atteinte dans ma fuite, m'a relevée du lit funèbre où je m'étais couchée pour mourir avec mon enfant, et m'a ramenée dans la maison de mon père, en me couvrant, moi coupable, de sa robe d'innocence.

GEORGES.

Oh ! oui... tu souffres, pauvre enfant ! mais tu me plaindrais, va, si tu pouvais mesurer ma part de douleurs.

LOUISE.

Tu es coupable, n'est-ce pas ?... Tu as compromis l'honneur de ton nom ?... Ton père t'a maudit ?... Et, je le comprends en effet... c'est un malheur affreux !... mais enfin, Georges, ton âme s'est ouverte à ton père, et tu as bu la honte de ta faute ; ce qu'il t'accorde de pitié est bien à toi... tu ne le trompes plus... Mais moi, ma honte m'étouffe !... Tiens, vois-tu, Georges, vivre dans ce perpétuel mensonge, sourire à mon frère, si simplement honnête et bon !... Embrasser mon père, ce vieux et loyal soldat de la religion, de l'honneur... voir ses inquiétudes quand je souffre... entendre ses prières quand je pleure, c'est un supplice au dessus de mes forces !... je ne puis pas, mon Dieu !... Je lui vole ses caresses, je lui vole son affection dont je suis indigne... je lui vole jusqu'au pain de sa table où il m'a donné la place de ma mère !... de ma mère, chaste et sainte épouse, que j'outrage ainsi dans sa tombe... Ah ! c'est trop !... Tiens, il faut en finir... il faut dire la vérité !

GEORGES.

C'est nous condamner à la mort...

LOUISE.

Tu as donc bien peur de mourir ?...

GEORGES.

Moi ?... non, Louise... mais j'ai peur de te faire mourir avec un supplice de plus.

LOUISE.

Mais qu'as-tu donc fait, malheureux ? Qu'as-tu fait, que tu n'aies même pas voulu que je dise le nom du frère qui m'a perdue à la sœur qui m'a sauvée ?... Mais tu ne sais donc pas que sa pitié s'étonne de ce qu'elle est seule à me plaindre et à me consoler ?... Et ne penses-tu pas que, quelquefois, elle doit se demander jusqu'où a pu descendre l'infamie de ma faute, puisque je n'ose pas en nommer l'auteur?

GEORGES.

Ah ! ma sœur est un ange dont l'inépuisable bonté ne te manquera jamais.

LOUISE, avec un sourd désespoir.

Mais ceci ne doit donc pas avoir un terme ?... Mais un jour ne viendra donc pas où ton crime, quel qu'il soit, sera expié, et où tu pourras me donner ton nom, réhabilité... ou flétri ?... Quoi ! pas même cet espoir dans l'avenir !... Ah ! Georges, c'est plus que je n'en puis accepter... Garde ton secret... je dirai le mien !

GEORGES.

Ah ! malheureuse, par pitié !

LOUISE.

Adieu, Georges !... et maudit soit ton amour !

(Elle s'est élancée vers le fond ; Georges a voulu en vain la retenir ; tout à coup, Montéclain paraît et s'oppose à sa sortie.)

SCÈNE III.

LOUISE, GEORGES, NONTÉCLAIN.

MONTÉCLAIN.

Arrêtez, malheureuse Louise !

LOUISE.

Non !... laissez-moi !

MONTÉCLAIN.

Attendez !

LOUISE.

Pas un jour, pas une heure !... Qui sait si demain je ne retomberai pas dans l'apathie de mon

désespoir?... qui sait si, demain, je ne serai pas morte... ou idiote?

GEORGES.

Ah! sauvez-la, calmez-la, vous, monsieur, qui savez son secret.

LOUISE.

Oh! oui, il le sait... et il a eu pitié de moi... Mais il ne sait pas qu'il me faut rester perdue...

MONTÉCLAIN.

Je sais, Louise, que Georges a dû se taire... et que vous devez vous taire encore, tous les deux.

GEORGES, bas, à Montéclain.

Eh quoi! Monsieur, connaissez-vous donc le secret fatal de ma vie?

MONTÉCLAIN.

Oui, Georges... Et je vous dis à tous deux : Espérez!

GEORGES, bas, à Montéclain.

Espérez, dites-vous?... Ah! vous ne savez pas tout alors!

MONTÉCLAIN.

Plus que vous peut-être... (A Louise et à Georges.) Mais veillez sur vous-même... veillez surtout sur votre enfant...

LOUISE.

Mon enfant! mon enfant!... Est-ce qu'il est condamné à mourir aussi?...

MONTÉCLAIN.

Allez à la Closerie des Genêts... Emportez-le... cachez-le... Et si vous n'avez pas d'asile assez sûr, n'oubliez pas que ma maison est pour vous celle d'un frère.

GEORGES, lui pressant la main.

Oh! merci, monsieur!

LOUISE.

Oh! mon Dieu, quoi qu'il arrive, soyez béni!... J'aurai pu embrasser mon enfant!

(Elle sort, en courant, par la gauche.)

SCÈNE IV.

MONTÉCLAIN, GEORGES.

MONTÉCLAIN.

Suivez-la, Georges.. Sauvez-la de sa joie, comme je viens de la sauver de son désespoir.

GEORGES

Mais dites-moi donc quel danger...

MONTÉCLAIN.

Madame de Beauval!...

GEORGES.

L'infâme!...

(En ce moment, on entend au loin les cris : Bravo! bravo! Aly!)

MONTÉCLAIN.

Vous entendez!... on va revenir de ce côté... Allez, Georges, allez!... Pensez d'abord à Louise...

GEORGES.

Oui, à elle d'abord et à mon enfant... et puis à celle qui m'a perdu.

(Il sort par le même sentier par où Louise est sortie.)

SCÈNE V.

MONTÉCLAIN, seul, puis ALY.

MONTÉCLAIN.

Oh! les malheureux!... échapperont-ils du moins à l'outrage que leur a préparé cette indigne Léona?... J'ai vu Mme de Beauval causer avec Brias; ils ont parlé de l'enfant caché, ils ont parlé de la Closerie des Genêts. Il faut en finir avec cette infernale Léona qui a porté la honte et le malheur partout où elle a passé... Mon oncle d'Héricy ne m'a pas répondu... j'irai moi-même. Il doit y avoir dans l'existence mystérieuse de cette femme un secret de plus que le crime pour lequel il l'a chassée... Mais d'abord il faudrait quelqu'un pour envoyer à Nantes.

ALY, entrant rapidement.

Colonel!... colonel!

MONTÉCLAIN.

Eh bien! quoi?...

ALY.

Colonel, vous ne savez pas ce qui se passe?.. Un affreux malheur... On parle d'une jeune fill séduite.

MONTÉCLAIN, à part.

Oh! je l'avais oublié, lui!

ALY.

On parle d'une noble demoiselle...

MONTÉCLAIN, à part.

Ah! il ne sait encore rien, et je puis l'éloigner...

ALY.

On parle d'un enfant caché.

MONTÉCLAIN, vivement.

Sottises inventées par quelque misérable doi il faut faire justice...

ALY.

Mais, colonel, on cite des circonstances positives, terribles... Et savez-vous qui l'on accuse?

MONTÉCLAIN.

Mensonges! calomnies qui exigent une répon prompte et foudroyante... Ecoute, Aly... tu v partir à l'instant... tu iras à Nantes chez M. d'A vatianne... Tu le connais?

ALY.

Oui.

MONTÉCLAIN.

Tu lui diras de venir à Montéclain... ou plut tu l'amèneras toi-même...

ALY.

Mais s'il me demande...

MONTÉCLAIN.

Tu lui diras qu'il s'agit de l'affaire pour l

quelle je lui ai déjà écrit... tu lui diras qu'il y va du salut de... de mon salut, veux-je dire.

ALY.

Et tout s'arrangera?...

MONTÉCLAIN.

Je l'espère... du moins, ferai-je tout pour cela.

ALY, sortant.

Et il fera bien... car, sans cela, le général le ierait sans rémission... (Il sort.)

MONTÉCLAIN, à Aly, dans la coulisse.

Dis au château qu'on me tienne des chevaux rêts... Va!

ALY, au loin.

Oui, colonel.

SCÈNE VI.

MONTÉCLAIN, puis LUCILE.

MONTÉCLAIN, seul.

Ah! je rougissais de ma lutte avec une femme, iésitais à l'accabler... Mais parce qu'il est faible parce qu'il rampe, faut-il donc ne pas écraser la te du serpent?...

va sortir. — Lucile entre. Elle tient à la main un bouquet qu'elle effeuille pendant toute cette scène.)

LUCILE.

Mon frère!... Louise!... mon frère!...

MONTÉCLAIN.

Mlle d'Estève!...

LUCILE, surprise.

M. de Montéclain!... Ah! pardon, monsieur... ıs n'avez pas vu Georges?...

MONTÉCLAIN.

Georges?... Vous savez jusqu'où l'emportent sombres préoccupations...

LUCILE.

l eût dû ne pas oublier que mon père n'est ici... J'étais avec Mme de Brias et ces dames; Brias est venu les prendre; elles se sont éloi-es avec lui... En vérité, on dirait que tout le nde me fuit.. Alors j'ai cherché Louise... Mais est-elle aussi?...

MONTÉCLAIN.

h bien! mademoiselle, il faut tout vous dire... uise n'a pu résister à l'entraînement de son ır; elle a voulu absolument aller embrasser enfant.

LUCILE.

.h!

MONTÉCLAIN.

Elle est à la Closerie des Genêts.

LUCILE.

lais elle va se perdre, monsieur!

MONTÉCLAIN.

h! rassurez-vous, mademoiselle, je veille sur et j'espère la sauver.

LUCILE.

h! si vous faites cela, monsieur, si vous sauvez Louise... elle ne vous sera pas seule reconnaissante!

MONTÉCLAIN.

Ainsi, vous me saurez gré d'avoir achevé ce que vous avez si noblement commencé!

LUCILE.

Ne savez-vous pas que j'aime Louise comme une sœur?

MONTÉCLAIN.

Et moi aussi, j'aime la fille de mon vieux et brave Kérouan; pour épargner un chagrin à ce fier et austère vieillard, j'eusse donné ma fortune... Mais il y a de ces rapides pensées qui n'appartiennent qu'aux âmes du ciel... et si je n'avais appris de vous que la bonté a ses inspirations comme le génie, j'aurais peut-être voulu sauver Louise.. mais je ne l'aurais pas su...

LUCILE.

J'ai fait ce que Dieu ordonne à tous ses enfans, monsieur... je n'ai pas condamné celle qui était tombée... je lui ai tendu la main pour la relever... C'était mon devoir, et cela ne vaut pas l'estime que vous en faites...

MONTÉCLAIN.

Je ne sais, mademoiselle, si, dans le monde où vous avez été élevée, on estime de telles actions seulement à la valeur d'un devoir accompli; mais, dans celui où j'ai vécu, de pareils exemples sont si rares, qu'il faut me permettre de les vénérer comme les élans de la plus pure vertu.

LUCILE.

Prenez garde, monsieur... en me louant avec cette exagération d'une chose si simple, vous paraissez oublier que vous vous y êtes associé, et que la meilleure part de ces éloges doit vous revenir.

MONTÉCLAIN.

Non, mademoiselle, non; car vous seule m'avez appris quel bonheur nous donne le bien qu'on fait aux autres... Ah! vous ne connaissez pas cette société vaine ou fausse où j'ai vécu trop longtemps.... Imaginez-vous un homme enfermé depuis son enfance dans de vastes salons, éclairés de mille bougies; il n'est pas aveugle, sans doute, il voit tout à la lueur de ces flambeaux factices, et il croit tout connaître sous son véritable jour... Mais vienne un moment où les portes s'ouvrent, où les tentures tombent, où les obstacles s'écartent, et qu'un rayon de pur soleil jette tout à coup sa resplendissante lumière parmi ces pâles clartés... alors tout lui semble différent, tout s'éclaire pour lui d'un jour nouveau. Le faux éclat disparaît avec les fausses lueurs, et la naïve vérité reprend sa splendeur avec sa véritable lumière... Voilà ce qu'un rayon de vous a fait dans mon âme... Je connais maintenant ce qui est beau... et vous devez comprendre que je vous en remercie.

LUCILE, émue.

Ah! monsieur... monsieur... pourquoi me dire tout cela?

MONTÉCLAIN.

Pourquoi ne vous dirai-je pas ce qui est vrai? Est-ce donc vous manquer de respect?

LUCILE.

Je ne veux pas discuter à ce sujet, monsieur... Je veux croire que le respect que vous me témoignez est sincère, et je suis trop franche pour ne pas avouer que je m'en sens honorée... Mais permettez-moi de vous adresser une prière: — Je puis encore pleurer avec Louise... mais vous seul pouvez la sauver tout à fait... Laissez-moi donc remettre entre vos mains l'achèvement d'un bienfait où nous ne pouvons plus être unis.

MONTÉCLAIN.

Vous répugne-t-il donc parce que j'y suis mêlé?...

LUCILE.

Je ne crois pas vous l'avoir montré, monsieur... (Avec embarras.) Mais vous n'ignorez pas les opinions de mon père...

MONTÉCLAIN.

Et vous les partagez, sans doute?...

LUCILE.

Dans ma position, monsieur, on ne juge pas, on obéit.

MONTÉCLAIN.

Et dans la mienne, mademoiselle, on comprend que cette obéissance est une condamnation.

LUCILE.

Non, monsieur de Montéclain... je ne veux pas que vous l'entendiez ainsi. Quoique je n'accepte pas tout ce que vos paroles ont de flatteur, j'aime à croire que vous m'avez assez bien jugée pour reconnaître que je sais avoir une opinion et une volonté personnelles. Cette volonté, monsieur, elle est avant tout d'obéir à mon père, et d'accepter pour son bonheur tous les sacrifices qu'il voudra m'imposer... mais elle n'est pas de répondre par un dédain immérité à un homme que, pour ma part, je n'ai appris à connaître que par son dévouement pour une amie, et par son respect pour moi... et maintenant...

(Elle le salue, et laisse tomber la dernière fleur de son bouquet; Montéclain s'en empare avec un élan passionné.)

MONTÉCLAIN.

Maintenant, mademoiselle, je sauverai Louise... et peut-être est-ce à votre père que j'irai en demander la récompense...

SCÈNE VII.

LUCILE, MONTÉCLAIN, LÉONA, BRIAS, Mme et Mlle DE BRIAS, JEUNES GENS, PAYSANS, puis DOMINIQUE et PORNIC.

LÉONA, au fond. — Elle est entrée quelques instans avant la fin de la scène précédente.

Ah! vous demandiez où la blanche colombe s'était envolée?... Vous voyez!...

MONTÉCLAIN, à part.

Léona!...

LUCILE.

Grand Dieu!... tout ce monde!..

Mme DE BRIAS, à Léona.

C'est triste... venez, ma fille.

LUCILE, allant à Mme de Brias et à sa fille.

Ah! c'est toi, Amélie...

Mme DE BRIAS.

Pardon, mademoiselle... Ma fille reste avec moi...

LUCILE, à Mlle de Brias.

Amélie... (Mlle de Brias se retire. — Lucile avec un doux reproche.) Toi aussi?

Mlle DE BRIAS.

J'obéis à ma mère...

(Mlle de Brias va près de sa mère.)

LUCILE.

Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce que cela veu[t] dire?...

(Elle va d'un autre côté; la société s'éloigne d'elle

MONTÉCLAIN, à Brias.

Brias... que prétend votre mère?...

BRIAS.

Mais elle prétend que Mlle d'Estère est fo[rt] bien avec vous, et qu'il ne faut pas la déranger.

MONTÉCLAIN.

Brias... ceci veut du sang! (A Léona.) Ah! c'e[st] donc cela, madame?...

LÉONA.

C'est ce que vous avez voulu.

LUCILE, qui a été de côté et d'autre d'un air effa[ré,] s'adressant à une fermière.

Ah! c'est vous, Marianne... emmenez-moi ch[ez] mon père... emmenez-moi loin de cette fête...

MARIANNE.

Pardon, mamselle... mais il ne fallait pas y [ve]nir... Mathurine n'y vient pas, elle.

(Marianne rejoint ses compagnes. — Montéclain [in]digné, court près de Lucile.)

LUCILE.

Mais que veulent-ils donc tous?...

LÉONA.

Ils veulent que les belles demoiselles...

MONTÉCLAIN.

Ah! silence, madame!...

(En ce moment, un grand tumulte se fait entendr[e au] dehors. — Dominique, pâle et furieux, entre ten

Pornic au collet et le bâton levé sur lui. Une foule de paysans entrent après lui en le poursuivant de leurs cris.)

PAYSANS, en entrant.

Sus à Dominique !

DOMINIQUE, secouant Pornic.

Te tairas-tu, gredin !...

PORNIC.

Je dis que c'est vrai... moi !

DOMINIQUE.

Te tairas-tu, canaille !...

MONTÉCLAIN.

Ah ! c'est ce misérable... et qu'a-t-il osé dire ?. .

DOMINIQUE.

Ce qui n'est pas vrai, n'est-ce pas, colonel ?

LUCILE.

Mais qu'est-ce donc, mon Dieu?

PORNIC.

C'est qu'il y a du côté de la Closerie des Genêts...

DOMINIQUE, le frappant et le renversant.

Ah ! tu te tairas !...

PORNIC.

A moi, les gars! on m'assassine !...

LES PAYSANS, prêts à s'élancer sur Dominique.

Sus à Dominique !

DOMINIQUE, se retournant.

Et j'en ai autant pour qui ose le répéter... Entendez-vous, mes gars !... (A Brias et à ses amis.) Entendez-vous, messieurs !...

BRIAS et AUTRES.

Des menaces ?...

LUCILE.

Dominique!...

BRIAS, levant sa canne.

Ah ! c'est trop...

MONTÉCLAIN, se jetant entre eux, et arrachant la canne des mains de Brias.

Messieurs !... dans une heure je serai à vos ordres... dans une heure je vous attends tous... Mais jusque-là je tiens pour le dernier des lâches celui de vous qui oserait élever la voix devant cette jeune fille qui pleure... (A Lucile.) Prenez ma main, mademoiselle, c'est celle d'un soldat... c'est celle d'un homme d'honneur... c'est celle qui écrasera les reptiles impurs qui ont osé jeter leur poison sur votre nom !... (Lucile lui donne la main. — Ils sortent lentement en passant devant Brias.) Saluez, monsieur... (Brias sourit avec dédain. — Montéclain lui arrache son chapeau.) Saluez donc!

BRIAS.

Ah ! malheur à vous, Montéclain !

MONTÉCLAIN, à Brias.

Dans une heure... (A Léona.) Saluez !... (Bas.) Saluez, infâme !... (Léona, terrifiée, s'incline.)

DOMINIQUE, à Pornic qu'il a jeté par terre aux pieds de Lucile.

Et toi, à genoux !...(Montéclain et Lucile sortent.)

BRIAS, à ses amis.

Messieurs, dans une heure... chez Montéclain !

DOMINIQUE.

Et avec moi tout de suite... si vous êtes pressé...

PORNIC, se relevant.

A moi, les gars !... tombons dessus !...

(Les paysans s'élancent sur Dominique, qui les contient encore un moment.)

LÉONA, arrêtant Pornic ; bas et vivement.

Laisse cet homme, Pornic... Il y a encore pour toi vingt louis à gagner...

TOUS LES PAYSANS.

Mort à Dominique !

(Ils se jettent sur lui ; le combat commence au moment où le rideau tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la terrasse d'un jardin. — La maison du général à gauche. — Un pavillon à droite, avec une porte ouvrant sur la scène et une fenêtre en face du spectateur ; une table du jardin est placée à gauche, près de la porte de la maison. — Dans le fond, au delà d'une balustrade qui borde la terrasse, vue d'une riche campagne. — Le général et Kérouan sortent de la maison à gauche.

SCÈNE I.

KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, puis LOUIS, puis PORNIC dans le pavillon.

LE GÉNÉRAL.

Ne me parle pas de lui.

KÉROUAN.

Je ne veux pas savoir tes secrets, puisqu'il ne te convient pas de me les dire... Mais, crois-moi, ce n'est pas en frappant toujours quelqu'un de sa faute, quelle qu'elle soit, qu'on le ramène dans le bon chemin... Avec ça, on finit par abrutir le cœur... et l'enfant qui n'est qu'à moitié perdu se dit : « Eh ben ! puisque rien ne peut me faire pardonner le mal que j'ai fait, autant vaut continuer... » Et alors il recommence.

LE GÉNÉRAL.

Je te réponds que Georges ne recommencera pas... il y a de bonnes raisons pour ça...

KÉROUAN.

Eh bien ! alors...

LE GÉNÉRAL.

Alors... alors... Tiens, tu parles de ce que tu ne connais pas... Crois-moi, Kérouan, s'il ne m'avait fait que ce que tant de jeunes gens font à son âge... des dettes... des scandales... est-ce que tu crois que je serais si irrité, si...

KÉROUAN.

Ah ! dame... si c'est plus que ça...

LE GÉNÉRAL.

Oui... Et ce n'est pas parce qu'il a tué dans mon cœur une espérance que je caressais depuis long-temps... Ce n'est pas parce qu'il a manqué à tous ses devoirs envers moi que je lui en veux... c'est parce que c'est lui-même qu'il a perdu... c'est... Ah ! mais, tiens, ne me parle pas de lui... ça me rend fou !... (Il appelle.) Hé! Louis !... Louis !...

(Le général et Kérouan s'asseoient à la table, à gauche.)

LOUIS, sortant de la maison.

Mon général ?...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! ce que je t'ai demandé ?...

LOUIS, posant une paire de pistolets sur la table.

Voilà, général.

KÉROUAN.

Ah ! ah ! tes vieux pistolets d'arçon ?...

LE GÉNÉRAL, prenant les pistolets à Louis.

C'est bon... Mais ce n'est pas tout...

LOUIS.

Dame !... je ne sais pas... s'il y a autre chose...

LE GÉNÉRAL.

Et le café, grand imbécile ?... le café ?

LOUIS.

Le café, mon général ?... je n'ai pas entendu...

LE GÉNÉRAL, criant.

Le café !... le café !... Tu entends cette fois ?... Allons, dépêche-toi !...

LOUIS, hésitant.

C'est qu'il n'y en a pas, général...

LE GÉNÉRAL.

Comment ! il n'y a pas de café chez moi ?... C'est un peu fort !...

LOUIS, bas, à Kérouan.

Mamselle l'a défendu... ça lui fait mal.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il te dit ce grand dadais-là.

KÉROUAN.

Eh ben ! il me dit qu'il n'y a pas de café pour toi... là...

LE GÉNÉRAL, se soulevant.

Qu'est-ce que ça signifie... Insolent, drôle !

KÉROUAN, le rasseyant.

Ça signifie que tu paies la moindre tasse de café d'une bonne attaque de goutte...

LOUIS.

Le docteur le disait encore hier.

LE GÉNÉRAL.

Les médecins sont des ânes... Il en prend bien, lui !

KÉROUAN.

Oui, mais il n'a pas vingt blessures sur le corps, il n'a pas de rhumatismes qui le tiennent six mois de l'année cloué dans son fauteuil, il...

LE GÉNÉRAL.

Allons, ne vas-tu pas prendre la place de Lucile ? faire comme elle, me gronder, me compter mes morceaux !... Que diable, j'ai un pauvre jour de liberté, et tu me le gâtes ?

KÉROUAN.

Comme tu voudras... mais tu seras malade.

LE GÉNÉRAL.

Je serai malade...

KÉROUAN.

Tu souffriras.

LE GÉNÉRAL.

Je souffrirai...

KÉROUAN.

Tu jureras, tu crieras.

LE GÉNÉRAL.

Je jurerai... je crierai...

KÉROUAN.

Et ça demande aux jeunes gens d'êtres raisonnables! (A Louis.) Apporte le café, mon gars.

LOUIS.

Monsieur Kérouan, vous direz à M[lle] Lucile, que j'ai été forcé...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! drôle !... (Louis sort en courant.) C'est pourtant comme ça... je ne suis plus maître chez moi !... Pour avoir ce que je veux, il faut que j'emploie des moyens extraordinaires.

KÉROUAN.

Dans ce nombre, comptes-tu les armes à feu ?... Et était-ce pour faire obéir ce pauvre Louis, que tu avais demandé ces pistolets...

LE GÉNÉRAL, riant.

Non... monsieur Kérouan... non... J'ai fait demander ces pistolets... parce que je veux en faire cadeau à quelqu'un.

KÉROUAN.

Des pistolets qui t'ont été donnés par le roi Murat !...

LE GÉNÉRAL.

Il n'était pas roi alors, et il ne s'en battait que mieux... Si bien, que si je n'avais pas été le tirer, avec une vingtaine de chasseurs, d'un fouillis de Mameloucks où il s'était enfoncé jusqu'aux genoux, on ne l'aurait pas appelé Majesté quelque temps après, et fusillé comme un chien quelques années plus tard...

KÉROUAN.

Et à qui destines-tu ce magnifique cadeau ?...

LE GÉNÉRAL.

A un brave garçon que j'ai un peu brusqué la première fois que je l'ai vu... et qui, je crois, en fera bon usage... Murat s'en est servi cinq ans, et il est devenu roi, je les ai pas mal promenés à l'arçon de ma selle, et je suis devenu général... Eh bien ! je veux que ton fils leur fasse faire un peu la guerre... ça lui portera bonheur !

KÉROUAN, pressant les mains de son vieil ami dans les siennes.

Ah ! merci... merci, mon bon Simon !

LE GÉNÉRAL.

Tu les lui porteras de ma part.

KÉROUAN.

Du tout, du tout!... Il viendra les chercher; ça lui fera ben plus plaisir.

PORNIC, paraissant dans le pavillon avec un berceau sous le bras.

Je n'ai rencontré personne... Voyons un peu, avant d'aller plus loin...

(Il regarde autour de lui.)

LE GÉNÉRAL.

Ce ne sont pas des armes du nouveau système... mais quand on sait les manier, comme de notre temps... ça tire juste... Tiens, je te fais un pari.

KÉROUAN.

Lequel ?...

LE GÉNÉRAL, se levant avec Kérouan.

Je parierais encore faire passer une balle par le trou de la serrure de cette porte. (Il vise.)

PORNIC, dans le pavillon, se rejetant en arrière.

Hein?

KÉROUAN.

Plaît-il ?

LE GÉNÉRAL.

Quoi ?

KEROUAN.

Il m'a semblé entendre du bruit dans ce pavillon...

LE GÉNÉRAL.

Dans le laboratoire de mademoiselle ma fille... que nenni!... personne ne se risquerait à y entrer en son absence... elle ferait un beau vacarme! Ah! Kérouan, si ta ferme est bien tenue par Louise, ma maison est diablement bien gouvernée par Lucile.

PORNIC, dans le pavillon.

Impossible d'aller plus loin... Ma foi, laissons-le ici... il en arrivera ce que le bon Dieu voudra. (Il pose le berceau sur une table, referme la porte et disparaît.)

KÉROUAN, à lui-même.

Que diable, je ne rêve pas, et...

LOUIS, rentrant un plateau à la main.

Voilà le café...

LE GÉNÉRAL.

Le café! le café!... Allons, Kérouan, à nous deux!... (Ils se rasseoient à la table. — A Louis qui verse.) Va donc, Louis, la tasse pleine et le bain de pied... Et l'eau-de-vie?... Tu as oublié l'eau-de-vie, maladroit?...

LOUIS.

Ah! pour ça, Monsieur... il n'y en a pas... parole d'honneur!

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que ça va recommencer, mille tonnerres!...

KÉROUAN.

Voyons, ne te fâche pas, Simon... Allons, Louis, sois bon enfant... je ne le dirai pas à mamselle Lucile...

LOUIS.

Avec ça que mademoiselle ne va pas vous trouver là... Je viens de l'apercevoir du bout de la terrasse qui revenait par ici...

LE GÉNÉRAL.

Diable! diable!... dépêchons... (Il boit et se brûle.) Butor!... peut-on faire chauffer du café comme ça!

KÉROUAN, à Louis.

Tu t'es trompé... elle n'a pu quitter la fête si tôt que ça!...

LOUIS, allant au fond et regardant au bas de la terrasse à gauche.

Pardine... vous pouvez bien vous en assurer vous-même... Tenez, la voilà qui tourne le champ des Prêtres avec monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Georges qui aura voulu revenir?

LOUIS.

Eh non! avec M. le marquis de Montéclain.

(Le général et Kérouan posant vivement leurs tasses.)

LE GÉNÉRAL.

Le marquis de Montéclain !

KÉROUAN.

C'est pas possible !

(Il se lève, va au fond, regarde et redescend lentement la scène.)

LOUIS.

Vont-ils d'un pas !...

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

Le marquis de Montéclain!...

LOUIS, regardant encore.

Tiens! ils prennent par la porte du bas... dans deux minutes ils vont être ici... (Descendant la scène.) Arrangez-vous avec mamselle Lucile, général... moi, je me sauve...

(Il rentre dans la maison.)

LE GÉNÉRAL.

Le marquis de Montéclain!... Est-ce vrai ?

KÉROUAN.

Dame! oui... (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire?

LE GÉNÉRAL.

Seule avec lui?

KÉROUAN.

Ce n'est pas probable.

LE GÉNÉRAL.

Georges... tu as vu Georges?...

KÉROUAN.

Je n'ai pas bien vu.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ce que je craignais... ce qui faisait que je ne voulais pas laisser aller ma fille à cette fête. (Se levant avec violence.) Mais tu l'as voulu, toi... et ce misérable Montéclain...

KÉROUAN.

Mais quoi donc?...

LE GÉNÉRAL.

Je te dis que ton Montéclain est un lâche, qui

fait métier de compromettre les plus honnêtes filles ! Il m'en veut... il a voulu se venger... il a voulu... je ne sais pas, mais il a trompé Lucile... car ce n'est pas contre elle que je parle au moins ?

KÉROUAN, à part.

Je ne sais plus que croire... et je n'ose lui répondre...

LE GÉNÉRAL.

Et Georges... Georges !... Où est-il le malheureux ?

KÉROUAN.

Mais, mon Dieu... c'est peut-être quelque accident qui lui est arrivé à ce garçon... Et peut-être ta fille vient t'avertir...

LE GÉNÉRAL.

Avec M. de Montéclain ?... Non... C'est quelque infamie... Il y avait ton fils, il y avait Dominique, il y avait tout le monde, excepté M. de Montéclain ! Ah !... je veux savoir pourquoi il est venu. Viens, Kérouan, donne-moi le bras.

(Au moment où le général va remonter la scène avec Kérouan, Lucile entre.)

SCÈNE II.

KÉROUAN, LE GÉNÉRAL, LUCILE.

LUCILE, allant rapidement vers son pavillon.

Pourvu qu'il ne me voie pas... (Apercevant le général.) Mon père !...

LE GÉNÉRAL, retombant assis, à part.

Seule !...

KÉROUAN, à part, accablé.

Il y a quelque malheur là-dessous... (Haut.) Dis-moi, mon enfant...

LE GÉNÉRAL, bas, à Kérouan.

Tais-toi... (Haut.) Ah ! te voilà, Lucile ?...

LUCILE.

Oui, mon père... oui...

LE GÉNÉRAL.

Tu es revenue de bien bonne heure.

LUCILE.

C'est vrai... c'est vrai... J'ai craint, et je suis venue...

LE GÉNÉRAL.

Oui... tu es venue... et voilà que tu me surprends désobéissant à tes ordres... Tu vois... je prends du café...

LUCILE.

Vous faites bien, mon père.

LE GÉNÉRAL.

Ah !... tu ne me grondes pas, aujourd'hui ?

KÉROUAN, bas.

Simon... Simon... de la bonté...

LE GÉNÉRAL, bas.

Tais-toi... (Haut.) Et tu t'es bien amusée, à la fête ?...

LUCILE.

Oh !... non...

LE GÉNÉRAL.

Non !... c'est pour ça que tu es revenue tout de suite... avec ton frère, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Non, mon père, non !

LE GÉNÉRAL, avec éclat.

Et avec qui donc ?...

KÉROUAN.

Voyons, Simon, tu es cruel... tu vois bien qu'elle est toute tremblante... toute pâle... Il est arrivé quelque malheur, c'est sûr... Voyons, ma fille, explique-toi... qu'est-il arrivé ?...

LUCILE.

Je ne sais pas....

LE GÉNÉRAL.

Comment ? tu ne sais pas...

KÉROUAN.

Simon !... Lucile, réponds... où as-tu laissé ton frère !...

LUCILE.

Je ne sais pas...

KÉROUAN.

Mais Aly, Dominique, Louise...

LUCILE, pleurant.

Je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL.

Ah !... mais c'est un jeu...

KÉROUAN.

Voyons... n'aie pas peur, mon enfant... dis-moi tout... Pourquoi es-tu revenue si tôt ?... Pourquoi es-tu revenue avec M. de Montéclain ?

LUCILE.

Pourquoi ?... je vais vous le dire... J'étais à regarder les jeux avec Mlle de Brias... tout à coup j'entends chuchotter près de moi... M. de Brias vient parler à sa mère, qui me quitte avec sa fille et me laisse seule... Je cherche Louise, elle n'y était pas... Je cherche Georges, il n'y était pas... Je cherche votre fils, il n'y était pas non plus... Il n'y avait personne !...

LE GÉNÉRAL, à Kérouan.

Tu vois bien que c'est quelque infâme complot !...

KÉROUAN.

C'est étrange, en effet ?...

LUCILE.

Alors, me voilà m'en allant à travers tout ce monde, cherchant quelqu'un à qui me porter... mais quand j'approchais de mes bonnes amies, elles se détournaient ou faisaient semblant de ne pas me voir... Et puis, il y a une femme qui s'est mise à me suivre... en riant... en parlant... en me montrant au doigt... On ricanait... J'allais, je courais... et je crois que je serais devenue folle... si je n'avais rencontré M. de Montéclain !...

LE GÉNÉRAL.

Montéclain... celui qui, sans doute, avait arrangé cette horrible injure !

LUCILE.

Oh ! non, mon père, non... car lui seul m'a tendu la main, lui seul a fait taire tous ces misérables... lui seul m'a protégée... avec ce pauvre Dominique, qui s'est jeté comme un furieux sur tous ceux qui m'insultaient...

KÉROUAN.

Pauvre enfant !

LE GÉNÉRAL.

Mais que disaient-ils ?...

LUCILE.

Je n'ai pas entendu... et M. de Montéclain n'a pas voulu me le dire...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! il n'a pas voulu te le dire, à toi... Il n'a pas osé venir me le dire, à moi !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOMINIQUE, paraissant, les habits en désordre et avec quelques taches de sang sur sa chemise et sur sa figure.

DOMINIQUE.

Et il a bien fait, général !

KÉROUAN.

Dominique... blessé !...

LE GÉNÉRAL.

Blessé !

DOMINIQUE.

Oui... je porte leurs marques... Mais il y en a qui se souviendront des miennes... Il n'y a que ce scélérat de Pornic, que je n'ai pas pu achever... mais je le retrouverai, celui-là...

KÉROUAN.

Mais, que s'est-il donc passé?

LE GÉNÉRAL.

Voyons, parle, toi.

DOMINIQUE.

Eh bien ! il s'est passé... (Il aperçoit Lucile.) Il s'est passé... que...

LE GÉNÉRAL.

Qu'on a insulté ma fille !...

DOMINIQUE.

Elle vous l'a dit ?

KÉROUAN.

Oui...

LE GÉNÉRAL.

Mais elle ne nous a pas dit pourquoi cette insulte...

DOMINIQUE.

Elle n'en sait rien, n'est-ce pas ?... Vous voyez bien que ce n'était pas vrai, que c'était un mensonge, une infamie!

LUCILE.

Mais quel mensonge?

LE GÉNÉRAL.

Quelle infamie ?

KÉROUAN.

Oui, ce qu'on disait...

DOMINIQUE.

Ce qu'on disait...

LE GÉNÉRAL.

Oui, ce que M. de Montéclain n'a pas voulu répéter à ma fille... ce qu'il n'a pas osé venir me dire...

DOMINIQUE.

Pour que vous lui fassiez sauter le crâne sans vous informer de rien ?... Il a bien fait.

KÉROUAN.

Mais c'est donc bien épouvantable ?...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! tu veux donc me faire mourir...

DOMINIQUE.

Eh ! bien... allez-vous-en, mademoiselle Lucile, allez-vous-en... Il y a des choses qui ne doivent pas salir l'oreille d'une honnête fille...

LUCILE.

Et on en salit ma réputation !... Mais qu'est-ce donc ?

LE GÉNÉRAL.

Parleras-tu ?...

DOMINIQUE, à Kérouan.

Eh bien ! non !... pas devant elle... je n'oserais pas... Ah ! si vous saviez !...

KÉROUAN.

Il a raison, Simon... il a raison, ma fille... rentre, rentre dans la maison.

LUCILE.

Mais je suis innocente, au moins, innocente de tout crime !...

KÉROUAN.

Est-ce que j'en doute !...

LUCILE.

Mon pére...

LE GÉNÉRAL.

Allez... allez... Oh ! j'en mourrai.

KÉROUAN, emmenant Lucile du côté de la maison.

Viens, viens... et compte sur ton vieil ami... car je suis aussi ton ami, à toi, qui aime tant ma Louise...

LUCILE.

C'est vrai, pére Kérouan... (A part.) C'est plus vrai qu'il ne pense.

(Elle entre un instant dans la maison.)

LE GÉNÉRAL, à Dominique.

Eh ! bien... parleras-tu, à présent?...

KÉROUAN.

Voyons, que s'est-il passé ?

DOMINIQUE.

Eh ! ben, je me promenais tranquillement dans la foule, lorsque j'entendis parler de séduction...

KÉROUAN.

De séduction !...

DOMINIQUE.

Oui... de mystère... on nommait le marquis de Montéclain.

LE GÉNÉRAL.

Tu vois... le marquis de Montéclain et ma fille, n'est-ce pas?... Oh! les infâmes!...

KÉROUAN.

Mais c'est une calomnie!

DOMINIQUE.

Certainement... c'est une calomnie.

KÉROUAN.

Lâcheté toujours facile à commettre, car il suffit d'un mot, d'une supposition...

LE GÉNÉRAL.

Mais comment le disaient-ils? car on n'insulte pas une jeune fille comme a été insulte Lucile sur un propos?...

DOMINIQUE.

Dame! on faisait un conte... horrible...

LE GÉNÉRAL.

Un conte?...

DOMINIQUE.

Dont je ne crois pas un mot, qui sera démenti, tout à l'heure... mais qui n'en a pas moins fait de mal...

LE GÉNÉRAL.

Mais quel conte?

LUCILE, sortant de la maison.

Oh! je saurai ce qu'on a dit de moi...

DOMINIQUE, bas et se tenant contre Kérouan et le général.

Eh bien! on prétend... qu'on a vu souvent Mlle Lucile... aller... là-bas, dans le taillis... à la Closerie des Genêts.

LUCILE, à part.

Je n'entends pas...

LE GÉNÉRAL.

Où elle avait des rendez-vous avec M. de Montéclain peut-être!...

LUCILE.

De la fenêtre de ce pavillon, j'entendrai mieux...

(Elle marche à pas légers vers le pavillon.)

DOMINIQUE.

Oui... on dit qu'il y allait aussi... mais ce n'est pas tout...

LE GÉNÉRAL.

Comment!...

KÉROUAN.

Achève donc!

DOMINIQUE.

Eh bien! on prétend que c'est là qu'elle a caché...

(En ce moment Lucile pousse la porte du pavillon et y entre.)

LE GÉNÉRAL.

Mais quoi donc?...

DOMINIQUE.

L'enfant né de sa faute.

LE GÉNÉRAL.

Horreur!...

KÉROUAN.

Ce n'est pas vrai!

LUCILE, sortant du pavillon.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Ce berceau... cet enfant.. qui donc l'a porté ici?

LE GÉNÉRAL.

Cet enfant!... cet enfant... c'est le tien, malheureuse!...

LUCILE.

Mais, mon père... c'est... (A part.) Ah! Kérouan! Pauvre Louise!...

LE GÉNÉRAL.

Tu ne réponds pas!... Ah! misérable!... toi aussi tu m'as déshonoré... Tiens... tiens... (Il prend ses pistolets.) Meurs, infâme!

DOMINIQUE, courant sur lui.

Arrêtez!

KÉROUAN, se plaçant devant Lucile.

Simon... tire donc sur moi!...

LUCILE.

Oh! mon Dieu, il me croit coupable!

(Elle tombe évanouie.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon avec trois portes au fond, dont deux sont à pans coupés. — Celle de gauche ouvre sur les appartemens du général, celle de droite sur la cour du château, celle du milieu sur les jardins. — Porte, au premier plan à gauche, de la chambre de Lucile. — Table, fauteuils, une chaise longue.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL, sur la chaise longue, KÉROUAN, DOMINIQUE.

LE GÉNÉRAL, avec une amertume contenue.

Vous avez raison tous deux ; j'ai eu tort... je me suis laissé emporter comme un furieux... et le mal n'est pas si grand que je me le suis imaginé...

KÉROUAN.

Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable... si...

LE GÉNÉRAL.

Comment donc !... mais c'est la chose la plus simple du monde... M. de Montéclain trouvait ma fille à son gré... Il eût pu me la demander en mariage ; ça se faisait du moins comme ça, de mon temps... et je crois que ça se fait encore comme çà chez ces idiots de bourgeois qui sont en arrière de leur siècle ; mais M. de Montéclain est un homme de la vraie noblesse d'autrefois, et un véritable lion de la jeunesse d'aujourd'hui : il a pris un autre chemin, il a séduit ma fille, il l'a déshonorée... et il faudra bien que je la lui donne, s'il veut bien l'accepter... c'est beaucoup mieux ; et tu vois, Kérouan, que nous ne sommes que des imbéciles, des ganaches, qui ne sommes plus à la hauteur de notre époque...

DOMINIQUE, bas, à Kérouan.

Il me fait peur, Kérouan... Il en deviendra fou...

KÉROUAN, bas.

C'est pour ça que je n'ose pas lui dire la vérité.

LE GÉNÉRAL.

Aussi, je suis de votre avis, maintenant... Toi, Dominique, tu vas aller à la Closerie des Genêts; tu verras cette prétendue nourrice, tu l'interrogeras... et je suis sûr que tu me rapporteras de bonnes nouvelles... Tous ces bruits ne sont que des calomnies... cet enfant n'a jamais existé... Va, va, Dominique... je te vois revenir d'ici content et satisfait. Quant à toi, Kérouan, je te remercie d'avance de la démarche que tu vas faire près de M. de Montéclain... Tu le sermonneras bien, n'est-ce pas?... c'est un bon maître qui t'écoutera respectueusement... Il se repentira... et nous serons tous heureux... Allez... et faites bien les choses... je vous attends...

DOMINIQUE, bas.

Profitons de la permission, Kérouan... d'abord pour le petiot... et puis, je la retrouverai peut-être à la ferme...

KÉROUAN, bas.

Pourvu qu'elle ne se soit pas réfugiée chez M. de Montéclain !

DOMINIQUE, bas.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur !

KÉROUAN.

Prends garde!... (Au général.) Ecoute, Simon...

LE GÉNÉRAL.

Que je ne vous gêne pas... Restez donc ensemble ; continuez à causer tout bas. C'est pour mon bien, n'est-ce pas ?...

KÉROUAN.

Oui, pour ton bien... et tu n'es pas franc avec nous.

LE GÉNÉRAL.

Moi !...

KÉROUAN.

Oui, toi!... car, enfin, tu fais semblant de ne plus être en colère, tandis qu'au fond de l'âme, je suis sûr que tu roules quelque sinistre projet.

LE GÉNÉRAL.

Que faut-il donc pour vous contenter !... Il y a quelques heures, j'ai crié, j'ai menacé, je voulais tuer tout le monde... Vous m'avez dit qu'il fallait me calmer... je me suis calmé; j'ai pleuré alors, et j'ai voulu me tuer, moi... Vous m'avez dit qu'il fallait me consoler... je me suis consolé.. Que voulez-vous de plus ?...

DOMINIQUE, bas.

Je vous dis que la tête déménage... qu'il n'y a que la vue de sa fille qui le ramènera. Il faut qu'il la voie. Je vais la chercher...

KÉROUAN, bas.

Et moi, je vais chez le marquis.

DOMINIQUE.

Quoi que vous puissiez dire, général, il y a dans tout ceci quelque chose de plus ou de moins que je veux savoir et que je saurai... Je vas à la Closerie des Genêts.

LE GÉNÉRAL.

Va, mon garçon, va...

KÉROUAN.

Et si M. de Montéclain ne répondait pa comme il le doit, souviens-toi, Simon, qu'avant qu'il fût mon maître... j'étais ton ami.

LE GÉNÉRAL.

Oui, vous êtes mes amis, je le sais... mes vrais amis... Allez... allez...

DOMINIQUE.

Je serai bientôt de retour.

KÉROUAN.

Et moi aussi. Du courage et de la patience, et bientôt nous saurons la vérité tout entière.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le GÉNÉRAL, puis LOUIS.

LE GÉNÉRAL, seul.

Oh! la vérité... vous me la cacheriez l'un et l'autre... vous vous mettriez entre elle et moi, comme vous vous êtes jetés entre ma fille et ma colère... Allez... allez arranger quelque histoire à laquelle vous prétendrez me faire croire... Moi, je découvrirai la vérité... et alors... je ferai justice!... (Il sonne.) Louis!.. Louis!...

LOUIS, entrant par la porte des appartemens du général.

Général...

LE GÉNÉRAL.

As-tu trouvé et conduit ici celui que je t'ai dit?...

LOUIS.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Amène-le-moi.

LOUIS, rentrant dans l'appartement du général.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL, seul un moment.

Celui-là me dira la vérité... Il ne m'aime pas... et il ne me doit rien.

SCÈNE III.

Le GÉNÉRAL, PORNIC, LOUIS.

LOUIS, reparaissant suivi de Pornic.

Par ici, gars, par ici.

PORNIC.

Me voilà... me voilà...

LOUIS, le poussant.

Marche donc!...

PORNIC.

Eh! doucement... chacun a son pas...

LE GÉNÉRAL.

Avance... et n'aie pas peur...

PORNIC.

Je n'ai rien volé à personne... et je n'ai peur de personne.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien... (A Louis.) Va-t'en, toi... et si Kérouan et Dominique revenaient... dis-leur que je suis seul... et que je veux rester seul.

LOUIS.

Oui, général. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, PORNIC.

LE GÉNÉRAL.

Autant que je puis te connaître, tu es intéressé, n'est-ce pas?

PORNIC.

Comme je vois qu'on traite les pauvres comme des chiens, je tâche de ne pas l'être...

LE GÉNÉRAL.

Regarde cette canne et cette bourse... Il y a là dix louis; si tu me dis la vérité, l'argent est pour toi; si tu me mens... je te casse la canne sur les épaules.

PORNIC.

En ce cas, je n'ai pas d'intérêt à mentir...

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi donc ce que tu as appris au sujet de l'enfant caché dans la Closerie des Genêts.

PORNIC.

Je vas vous le dire tout droit, ni plus ni moins qu'il n'y en a... Un soir, à la tombée du jour, il y a de ça une quinzaine et demie, j'allais chercher le bétail qu'était en pâture dans le pré aux Nonnes. Tout en poussant mes bœufs... v'là que je fais rencontre de mamselle Lucile, qui gagnait du côté de la Closerie aux Genêts... Comme je savais qu'elle n'était point craintive d'aller dans les plus mauvais chemins pour faire du bien aux pauvres gens, et que je savais aussi que Marguerite n'avait pas toujours du pain à la huche, j'lui tire mon bonnet, et j'étais en train de me dire que c'était là une brave et honnête d'moiselle...

LE GÉNÉRAL, levant sa canne.

Je ne te demande pas tes réflexions... mais la vérité... la vérité, sinon...

PORNIC.

Si c'est comme ça, général, dites-moi ce que vous voulez que je vous apprenne... vous serez plus sûr d'être content.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, va, continue... mais hâte-toi.

PORNIC.

J'étais donc à me dire que votre fille était une brave et honnête demoiselle, lorsque voilà que je suis tout à coup accosté par une belle dame...

LE GÉNÉRAL.

Une dame!...

PORNIC.

Qui me dit comme ça: «C'est-il pas là mamselle d'Estève?»

LE GÉNÉRAL, à part.

Une dame!...

PORNIC.

Oui, que je lui réponds, en ôtant ainsi mon bonnet... «Eh ben, qu'elle me dit, je ne peux pas aller plus loin, à cause qu'elle me verrait si je la suivais sur ses talons... au lieu que toi, tu peux te glisser à travers les genêts et les ajoncs.. et il y a un écu pour toi si tu peux me dire où elle va...»

LE GÉNÉRAL.

Et qu'est-ce que tu vis?...

PORNIC.

Je vis mamselle Lucile entrer dans la masure

je me collai à une fente de la porte, et je la vis encore qui regardait doucement un petiot qui dormait dans un berceau. Elle donna à Marguerite des brimborions de linge... de l'argent... et le petiot s'étant éveillé, elle se mit à le caresser, à l'embrasser, à lui rire!...

LE GÉNÉRAL.

Tu l'as vu?

PORNIC.

Comme je vous vois... et...

LE GÉNÉRAL.

Après?...

PORNIC.

Après, elle sortit, et je retournai près de la belle dame qu'était restée en compagnie avec mon bétail...

LE GÉNÉRAL.

Elle t'avait attendu? et tu lui racontas, n'est-ce pas?...

PORNIC.

Je ne voulais pas lui voler son argent... je lui dis tout. Bon Dieu du ciel! vous ne pouvez vous imaginer la mine qu'elle fit en m'écoutant!... « C'est-il possible!... ça ne l'est-il pas!... ah! si ça l'était!... Le marquis en est capable... » et ci et ça... qu'elle parlait toute seule!...

LE GÉNÉRAL.

Mais cet enfant... quel est cet enfant?...

PORNIC.

C'est précisément ce que m'a demandé la dame... et comme elle avait peur que Marguerite ne voulût pas lui conter l'histoire, c'est moi qui y suis passé en n'ayant l'air de rien et qui lui ai demandé tout niaisement d'où lui venait ce petit nourrisson. Alors, Marguerite m'a tout dit: comment un soir, une jeune dame qu'elle ne connaissait point lui avait porté cet enfant en cachette, et lui avait donné de l'argent en lui défendant de dire rien à personne... comment cette jeune dame était revenue souvent; comment, quelques jours après, un monsieur était venu de son côté: puis comment ils y étaient venus tous deux...

LE GÉNÉRAL.

Mais qui lui a dit, à cette malheureuse, que cette dame fût ma fille?... que ce monsieur fût le marquis de Montéclain?...

PORNIC.

Pardine! c'est moi, qui depuis le premier jour ai été mis en sentinelle par l'autre dame et qui ai vu revenir tantôt mamselle Lucile, tantôt M. le marquis. Je le sais ben... l'autre dame me donnait un écu par jour pour ça.

LE GÉNÉRAL.

Mais cette femme, quelle est cette femme?

PORNIC.

Laquelle?...

LE GÉNÉRAL.

Celle qui te payait.

PORNIC.

Oh! pour ça, mon général, vous en savez probablement plus que moi... car elle vous connait...

LE GÉNÉRAL.

Moi?...

PORNIC.

Sinon pas vous, du moins votre fils... puisqu'elle m'a remis au moins six lettres pour lui, que j'ai été glisser, la nuit, dans la boîte qu'est à la grande grille.

LE GÉNÉRAL.

Des lettres pour Georges?...

PORNIC.

Et en preuve de ce que je vous dis... c'est qu'en voilà une, qu'elle m'a chargé de lui remettre à c'matin... car c'est ce qui a fait que Louis m'a trouvé aux environs.

LE GÉNÉRAL.

Une lettre?...tu as une lettre?... donne-la-moi...

PORNIC.

Si vous voulez la remettre à M. Georges, ma commission sera toute faite.

LE GÉNÉRAL, prenant la lettre.

Ah! peut-être découvrirai-je enfin le fil de cette horrible intrigue!... (Il ouvre la lettre.)

PORNIC.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL.

Silence!... (Il lit et va à la signature.) Ah!... malheur!... malheur!...

PORNIC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?...

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en!... va-t'en!...

PORNIC.

Dame! vous m'avez demandé la vérité... je vous l'ai dite... et vous m'avez promis...

LE GÉNÉRAL, lui jetant sa bourse.

De l'argent... prends, misérable!... et puisse-t-il te rendre tout le mal que tu as fait...

PORNIC.

Je l'ai pourtant honnêtement gagné... car, je puis bien le jurer, je n'ai pas menti d'un mot... (A part en sortant.) Ce n'est pas ma faute, si ça lui fait de la peine...

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, seul.

Madame de Beauval... ici!... écrivant à Georges... et à quel sujet, mon Dieu!... (Lisant.) « Georges, vous l'avez voulu, vous m'avez forcée » à dévoiler l'inconduite de votre sœur; vous » m'avez forcée à rendre publique son intrigue » avec Montéclain. » (Parlé.) Son intrigue avec Montéclain!... Elle l'a écrit... Ce n'est pas assez du crime de ma fille, il faut encore que j'en sois

souffleté par la main de cette infâme!... (Lisant.) « Et pensez-vous que Mlle d'Estève, que M. de » Montéclain abandonnera peut-être dans sa » honte, ne puisse maintenant nommer sa sœur » la femme dont vous avez absous le passé en » lui donnant votre nom ? » (Parlé.) Et cette femme sera ma fille! elle appellera Lucile sa sœur, et M. de Montéclain abandonnera la malheureuse dans sa honte!... Oh! non, non!... Je la sauverai de ce dernier degré d'infamie... je leur montrerai à tous comment un père venge son honneur!... (Il se lève.) Ils ne m'arrêteront pas cette fois!... Elle sera partie avant leur retour... (Il se traîne vers la chambre de Lucile; appelant:) Lucile!... Lucile... Lucile!... (Il entre.) Lucile!... (Il ressort.) Elle n'y est pas!... Elle s'est enfuie... avec son séducteur peut-être... Ah! misère!... Dominique!... Kérouan... Kérouan!... Dominique... Ils m'ont tous quitté... et Georges?... Georges!... Lucile!... Pas un enfant... pas un ami près de moi... et le déshonneur partout!... (Après une pause.) Ah! il me reste peut-être un valet, un valet pour me soutenir... un valet pour me conduire... et ils me verront!... (Il sonne.) Louis!... Louis!...

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, LOUIS.

LOUIS.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Tu as vu sortir ma fille, toi?...

LOUIS.

Non, général... vous savez bien que depuis qu'on l'a emportée dans sa chambre, M. Kérouan seul y est entré.

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

Il le savait!... il m'a menti... Ah! il a été sans doute avertir ce Montéclain. Louis... les chevaux sont prêts, n'est-ce pas?

LOUIS.

Oui, général...

LE GÉNÉRAL.

Mon habit... mon chapeau! (Louis sort et rentre bientôt l'habit et le chapeau du général à la main.) Eh bien!... j'irai, moi aussi... j'irai... Nous nous verrons face à face ce marquis et moi... et l'on saura auquel des deux, du vieillard ou du jeune homme, la main tremblera à l'heure du combat!... (Il ôte sa robe de chambre.) Louis... mon habit...

LOUIS.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL, s'habillant.

Mon habit... mon chapeau... mes pistolets...

LOUIS.

Vos pistolets?...

LE GÉNÉRAL.

Mes pistolets!... (Louis sort et revient avec les pistolets.) Et ma croix de grand-officier, là, sur mon cœur... Ça lui servira de point de mire, à ce vaillant colonel!...

(Il prend ses pistolets et va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, KÉROUAN, puis DOMINIQUE, puis LOUISE.

KÉROUAN, entrant.

Où vas-tu donc, Simon?

LE GÉNÉRAL.

Que vous importe!...

KÉROUAN.

Comme tu me parles?...

LE GÉNÉRAL.

Comme on doit parler aux faux amis... qui mentent...

KÉROUAN.

Qui mentent?...

LE GÉNÉRAL.

Où est ma fille, Kérouan?...

KÉROUAN.

Je n'ai pu la trouver nulle part.

DOMINIQUE, entrant.

Ni moi non plus... j'ai été à la ferme... j'ai été...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! je la trouverai, moi!...

KÉROUAN.

Mais où vas-tu donc?...

LE GÉNÉRAL.

Chez M. de Montéclain!...

KÉROUAN.

J'en viens... il n'est pas chez lui...

LE GÉNÉRAL.

Tu mens!... tu as peur pour lui. S'il n'est pas le dernier des lâches, il y sera pour moi...

KÉROUAN.

Eh bien!... j'y vais avec toi...

DOMINIQUE.

Et moi aussi, général...

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai besoin de personne, messieurs mes amis...

DOMINIQUE.

Mais moi, j'ai besoin d'y être, et je vous suivrai... à moins que vous ne me cassiez la tête tout de suite...

KÉROUAN.

Et je veux être avec toi, Simon... car si ce que tu redoutes est vrai, il n'y a ni passé, ni reconnaissance, ni nom qui tienne; il faut que tu sois vengé ou satisfait, et tu le seras...

LE GÉNÉRAL.

Venez donc si vous voulez... plus il y aura de témoins, plus je serai content.

(Le général sort par la porte de la cour avec Dominique. — Louise entre rapidement par la porte du jardin.)

LOUISE, au dehors, appelant.

Lucile! Lucile!... (Kérouan s'est arrêté.—Louise entre.) Ah! mon Dieu!... où est Lucile?... Lucile!...

KÉROUAN, vivement et suivant le général de l'œil.

C'est toi, Louise?...

LOUISE, s'arrêtant avec terreur, à part.

Mon père!... grand Dieu!...

KÉROUAN, vite.

Et tu as ben fait de venir... Eh ben! Lucile, que dit-elle?

LOUISE, étonnée.

Lucile!... Vous me demandez Lucile?

KÉROUAN.

Oui... mais elle n'est donc pas allée à la ferme?

LOUISE, de même.

Lucile? Mais elle n'est donc pas ici?

KÉROUAN.

Ah! le général a raison, elle est chez le marquis! Ah! la malheureuse... la malheureuse!

LOUISE, de plus en plus étonnée.

Lucile chez le marquis de Montéclain?

KÉROUAN.

Oubliant jusqu'où pouvait aller la colère du général contre l'innocente créature qu'elle a abandonnée...

LOUISE.

Abandonnée!

DOMINIQUE, au dehors.

Eh bien! Kérouan?

KÉROUAN.

Me voilà!... (A sa fille.) C'est mal... mais Dominique a dû tout te dire... et toi, tu en prendras soin: tu veilleras sur le pauvre enfant!

DOMINIQUE, au dehors.

Kérouan?...

LOUISE, à part, épouvantée.

Le pauvre enfant!...

KÉROUAN.

Me voilà! (A lui-même.) Pauvre général! (En sortant, embrassant sa fille.) Ah! Louise, Louise!... Dieu nous sauve, toi d'une pareille faute et moi d'un pareil malheur!

SCÈNE VIII.

LOUISE, seule.

Dieu nous sauve d'une pareille faute et d'un pareil malheur! a-t-il dit... et il a parlé d'une innocente créature abandonnée? Il a parlé de Lucile?... de... que voulait-il dire?... Est-ce à moi qu'il parlait?... Est-ce mon père qui me parlait?... ou bien suis-je folle?... et le délire de cette nuit, passée à chercher mon pauvre enfant, me fait-il entendre des voix qui n'existent pas, et dresse-t-il devant moi des fantômes qui me répètent les plaintes qui crient dans mon cœur!...

SCÈNE IX.

LOUISE, MADELINE.

MADELINE, pleurant.

Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'est-ce que ça veut donc dire?

LOUISE, absorbée.

Et Lucile n'est pas ici!... Mais où aller et que faire à présent? (Apercevant Madeline.) Ah! Madeline!

MADELINE.

Mamselle Louise!... Béni soit Dieu de ce que je vous trouve enfin! Vous allez me dire ce que tout cela signifie.

LOUISE.

Mais quoi donc?

MADELINE.

A ce matin, à l'aube du jour, j'allais venir pour savoir où vous étiez, lorsque voilà Dominique qui entre tout effaré... en me disant : « Où est Louise?... »

LOUISE.

Et que lui as-tu-dit?

MADELINE.

Rien... j'ai pas eu le temps; il avait l'air à moitié fou... Il tenait un berceau.

LOUISE.

Un berceau!...

MADELINE.

Oui... avec un pauvre petiot; et il m'a dit : « Donne-le à Louise, qu'elle en prenne soin. »

LOUISE.

Moi!... moi!... Es-tu sûre de ce que tu me dis là?

MADELINE.

Mais oui... Bon Dieu, qu'avez-vous donc?

LOUISE.

Dominique t'a bien dit de me remettre ce berceau, cet enfant?...

MADELINE.

Eh ben, oui!... il me l'a dit, et il a ajouté, tout haletant qu'il était : « Dis-lui que c'est son père qui le lui recommande. »

LOUISE.

Mon père!... mon père!..

MADELINE.

Et comme j'interrogeais Dominique, il m'a ajouté en se sauvant : « Louise doit connaître ce terrible secret... dis-lui que c'est l'enfant de la Closerie des Genêts!... »

LOUISE.

L'enfant de la Closerie des Genêts!... lui?... envoyé par mon père?... dans notre maison?...

ce n'est pas possible... je rêve... Oh! mon Dieu! (D'une voix tremblante.) Madeline... tu es bien là, n'est-ce pas?...

MADELINE.

Mais oui...

LOUISE.

C'est bien toi?...

MADELINE.

Mais oui, mamselle.

LOUISE, à part.

C'est donc qu'il sait la vérité et qu'il m'a pardonné... (Haut.) Viens... viens, Madeline...

(Elle entraîne Madeline vers la porte des jardins. — Lucile paraît.)

SCÈNE X.

LOUISE, LUCILE, et d'abord MADELINE.

LUCILE.

Je te trouve, enfin!

LOUISE.

Lucile... Lucile.... tu sais... tu sais tout!...

LUCILE.

Laisse-nous, Madeline.

MADELINE.

Oui, mamselle. (En sortant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça veut dire? (Elle sort.)

LOUISE.

Tu sais que mon père a envoyé mon pauvre enfant à la ferme... Tu sais qu'il a eu pitié de lui?...

LUCILE.

Oui... oui, ton père a été bon pour moi... Il m'a défendue...

LOUISE.

Toi!... toi!... et pourquoi?

LUCILE, tombant sur le canapé.

Ah! j'ai cru que je ne t'atteindrais jamais...

LOUISE, s'asseyant près d'elle.

Tu me cherchais?

LUCILE.

Oui, pour t'avertir, pour te dire que moi je ne t'abandonnerai pas... mais que tu dois comprendre que je ne puis me taire plus long-temps... Si ce n'était que moi, va, je saurais me mettre au dessus d'une calomnie...

LOUISE.

D'une calomnie!...

LUCILE.

Mais je ne peux pas laisser souffrir mon père comme il souffre... Tu me pardonneras... mais je ne peux pas risquer ses jours pour te sauver...

LOUISE.

Pour me sauver?... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Mais qu'est-ce donc qu'on me dit?... Je ne sais plus, je ne comprends plus.

LUCILE.

Louise... ma pauvre Louise; mais pourquoi donc es-tu venue?... et que t'a-t-on dit...

LOUISE.

Mais je suis venue... parce qu'on m'a volé mon enfant!... parce que j'ai couru toute la nuit comme une folle... le cherchant... l'appelant... perdue dans le bois et dans l'obscurité, jusqu'au moment où, avec le jour qui m'a montré ma route, une espérance m'est entrée au cœur; c'est que toi qui t'étais faite sa mère, tu devais savoir où il est... et je suis venue te le demander à toi... à toi, ma sœur...

LUCILE.

Et tu ne sais rien de plus?...

LOUISE.

Rien!... si ce n'est qu'on vient de me dire que Dominique a porté un enfant à la ferme... que mon père m'a dit d'en prendre soin... que Madeline me l'a répété... que... Mais pourquoi trembles-tu comme ça?

LUCILE.

Ah! pauvre Louise!... pauvre Louise!... je comprends tout maintenant!... Ah! béni soit Dieu que leur erreur ait duré jusque-là!...

LOUISE.

Leur erreur?...

LUCILE.

Louise, ma bonne Louise, écoute-moi... et ne t'épouvante pas...

LOUISE.

Qu'as-tu donc à me dire, que tu pleures?... Est-ce qu'il est mort?...

LUCILE.

Non! mais hier, à la fête... il s'est passé quelque chose d'affreux!

LOUISE.

A la fête!... C'est vrai, Madeline m'a parlé tout à l'heure de la fête.

LUCILE.

De méchantes gens ont parlé de la Closerie des Genêts...

LOUISE.

Ah! mon Dieu...

LUCILE.

On a accusé quelqu'un.

LOUISE, se levant éperdue.

Ah! miséricorde, je suis perdue!... C'est donc pour ça que M. de Montéclain m'a éloignée!... Ainsi on a publié ma honte... on m'a accusée...

LUCILE.

Non pas toi... ma pauvre Louise...

LOUISE.

Pas moi?... pas moi?... mais qui donc?...

LUCILE.

Celle que les apparences accusaient peut-être plus que toi, celle qui allait souvent dans la ferme où...

LOUISE.

Toi... toi!... c'est impossible!

LUCILE.

C'est vrai cependant...

LOUISE.

Toi! on t'a accusée!... (Avec éclat.) Ah! mon Dieu, est-ce ainsi que vous récompensez la vertu... (Venant aux pieds de Lucile.) Ah! Lucile... Lucile, pardonne-moi... pardonne-moi!

LUCILE.

Calme-toi, ma Louise, et écoute-moi...

LOUISE.

Tu t'es défendue, n'est-ce pas?... tu le devais... tu as rejeté la honte à qui elle appartenait... tu as bien fait!... tu as bien fait!...

LUCILE.

Non, Louise... j'ai pensé à toi...

LOUISE.

Et tu ne m'as pas accusée?... Ah!... ange du ciel... bonne Lucile, ma sœur...

LUCILE.

Mais, comme je te l'ai déjà dit, je ne peux pas laisser souffrir plus long-temps mon père.

LOUISE.

Ton père!...

LUCILE.

Oui, il m'a crue coupable, il m'a maudite, il a voulu me tuer...

LOUISE.

Et tu n'as rien dit?...

LUCILE.

Que pouvais-je dire? ton père, à toi, était là.

LOUISE.

Et le tien ignore encore que tu es innocente? que tu es, toi, le modèle le plus saint de charité et de vertu?...

LUCILE.

Avant de rien lui dire, je voulais te voir... je voulais te prévenir...

LOUISE, se relevant avec Lucile.

Et tu me laisses là, quand il souffre, quand il accuse, quand il te maudit?... et je ne l'ai pas encore vu, et je ne lui ai pas encore crié : « Bénissez votre fille innocente... C'est moi... c'est moi qu'il faut maudire!... c'est moi qui suis coupable? » Où est-il?... où est-il?...

LUCILE.

Louise!... Louise, laisse-moi le voir; je lui dirai tout... et il te protégera, et il te pardonnera.

LOUISE.

Mais il a voulu te tuer, pauvre enfant!

LUCILE.

Mais ton père m'a couverte de son corps... et le tien te sauvera à son tour...

LOUISE.

Oh! qu'il me sauve ou qu'il me maudisse, n'importe! Lucile, c'est toi qu'il faut sauver d'abord. (Remontant la scène avec Lucile et appelant.) Général! général!... (Le marquis paraît.) Monsieur de Montéclain!...

SCÈNE XI.

LOUISE, LUCILE, MONTÉCLAIN.

LUCILE, à part.

Ah! j'étais bien sûr qu'il ne nous abandonnerait pas!...

LOUISE.

Monsieur le marquis, vous venez la justifier, n'est-ce pas?

MONTÉCLAIN.

Oui... je sais la sublime générosité de M[lle] d'Estève... et c'est à moi de lui faire rendre le respect qui lui est dû...

LUCILE.

Mais mon père voudra-t-il vous entendre... vous qu'il accuse?...

MONTÉCLAIN.

Rassurez-vous; je lui apporte plus que ma parole pour votre justification... je lui apporte la preuve de votre innocence.

LOUISE.

Ne suis-je pas là d'ailleurs pour lui dire la vérité!

MONTÉCLAIN.

Kérouan doit encore l'ignorer... Écoutez-moi, Louise; j'ai fait de votre salut une des espérances de ma vie... Il y a quelqu'un qui m'a dit que son cœur me remercierait de vous avoir sauvée... Et je ne te plaindrais pas, pauvre enfant, à cause de ton malheur, je ne t'aimerais point, parce que tu es la fille du vieux et fidèle ami de ma famille, que je te sauverais aux dépens de ma fortune et de ma vie, rien pour ce remercîment qui m'a été promis...

LOUISE

Qu'ai-je donc fait pour tant de bonté, mon Dieu!

MONTÉCLAIN, faisant passer Louise près de Lucile.

Tu souffres... et elle t'aime.

LUCILE.

Oui, confions-nous à lui, ma sœur... Dieu l'inspirera.

MONTÉCLAIN.

Et maintenant, veuillez faire en sorte que je parle à M. d'Estève.

LUCILE.

Oui... monsieur le marquis... (Elle sonne.)

SCÈNE XII.

LOUISE, LUCILE, MONTÉCLAIN, puis LOUIS, puis MADELINE, puis KÉROUAN, puis DOMINIQUE, puis LE GÉNÉRAL, puis MADAME LA COMTESSE DE BRIAS, SON FILS, SA FILLE, et la société qui est venue à la fête.

LOUIS, accourant.

Ah! mamselle... mamselle!...

LUCILE.

Où est mon père ?

LOUIS.

J'accourais pour vous dire que le voilà qui rentre... mais à peine a-t-il mis le pied hors de la voiture, qu'il a aperçu les chevaux de M. le marquis, et alors...

MADELINE, accourant épouvantée.

Ah! M. le marquis... mon parrain! cachez-vous! sauvez-vous!

MONTÉCLAIN.

Pourquoi donc ?

MADELINE.

Le général est comme un fou... il parle de vous tuer... il repousse mon oncle Kérouan...

MONTÉCLAIN.

Je vais au devant de lui... et sa colère se changera bientôt en joie... (Il va pour sortir.)

KÉROUAN, entrant.

Mais où allez-vous donc comme ça ?

MONTÉCLAIN.

Parler à M. d'Estève, qui me doit de m'écouter avant de condamner personne.

KÉROUAN.

Mais il ne vous écoutera pas... mais sa tête est perdue... mais c'est folie à vous de tenter la colère d'un père!

LOUISE, bas, à Lucile.

Tu vois!...

MONTÉCLAIN.

Il n'y a que les coupables qui fuient le danger, et si M. d'Estève n'écoutait que sa rage, c'est sur lui que retomberait tout le malheur...

DOMINIQUE, qui vient d'accourir.

Mais vous voulez donc qu'il y ait un crime de commis?...

MONTÉCLAIN, avec éclat.

Un homme qui s'appelle le comte d'Estève ne commet pas de crime.

LE GÉNÉRAL, paraissant tout à coup sur le seuil de la porte du jardin.

Mais il punit le misérable qui l'a déshonoré!

MONTÉCLAIN.

Non, général! il respecte même son ennemi, quand son ennemi vient dans sa maison et lui dit: « Me voilà, monsieur!... »

(Il se place en face de lui et reste immobile.)

LE GÉNÉRAL, après une pause.

Vous avez raison, monsieur. Ce n'est pas pour vous assassiner que je voulais vous rencontrer... venez...

MONTÉCLAIN.

Et c'était pour vous détromper, que je vous cherchais.

LE GÉNÉRAL.

Pour me détromper?... vous voulez dire pour me mentir...

MONTÉCLAIN.

Quand j'entrais chez vous, général, vous deviez croire que je venais vous parler d'honneur.

LE GÉNÉRAL, remettant ses armes à Dominique et descendant la scène.

D'honneur?... vraiment, après avoir déshonoré mon nom, monsieur le marquis de Montéclain vient me parler d'honneur?... Sans doute c'est de l'honneur qu'il veut bien me faire en me demandant la main de ma fille.

MONTÉCLAIN.

Ce serait pour moi que serait l'honneur, monsieur; mais je craindrais de ne pas en être assez digne.

KÉROUAN, indigné.

Ah! monsieur le marquis!

LE GÉNÉRAL, à part.

Misérable!... (Haut.) Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici?... Pensiez-vous que tant d'insolence resterait impunie, parce que mon fils m'a abandonné, le lâche! parce que vous n'y trouveriez qu'un vieillard infirme?

MONTÉCLAIN.

Votre fils serait ici pour me défendre, s'il ne vengeait en ce moment même l'honneur de sa sœur.

LE GÉNÉRAL.

Comment donc êtes-vous ici, et quel autre adversaire que vous peut-il avoir?

MONTÉCLAIN.

Celui qui s'est fait l'écho d'une infâme calomnie...

LE GÉNÉRAL.

D'une calomnie!... vous l'osez dire?... vous!

MONTÉCLAIN.

Et je vous en apporte la preuve... (Bas.) Veuillez dire qu'on nous laisse seuls.

LE GÉNÉRAL, se reculant.

Parlez haut!... monsieur... la honte a été publique... il faut que la réparation le soit aussi.. comme le sera le châtiment.

MONTÉCLAIN, haut.

Eh bien, général, lisez donc... (Bas, lui remettant la lettre que Louise a envoyée à son père, à Lamballe.) Mais prenez garde devant qui vous lisez.

LE GÉNÉRAL.

Que veut-il dire?...

LUCILE, bas, à Louise.

Ah! que lui a-t-il écrit?

LOUISE, jetant de loin, avec anxiété, un regard sur la lettre, et la reconnaissant.

Ma lettre!

LUCILE, même jeu.

Ah! tais-toi... tais-toi...

LE GÉNÉRAL, à part, s'asseyant sur le canapé.

De Louise!

Le général, assis à droite un peu à l'arrière, lit la lettre. — Montéclain, debout près de lui, le masque

aux autres personnages. — Kérouan, au milieu de la scène, à l'arrière, regarde chacun d'un air surpris... — Louise et Lucile sont à gauche. — Louise, tournée du côté de Lucile, qui la contient du geste... Madeline est tout à fait à gauche; Dominique tout à droite de l'autre côté du canapé où est le général.)

LE GÉNÉRAL, bas, à Montéclain.

Quoi! monsieur le marquis, c'était Louise?...

MONTÉCLAIN, bas.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL, bas.

Et cette lettre?

MONTÉCLAIN, bas.

Votre fille la lisait aux courses de Lamballe... elle trompait Kérouan... et je vous dirai plus tard...

LE GÉNÉRAL, bas.

Ah! je comprends... Noble enfant, elle sauvait son amie... elle se dévouait, elle... et moi... je l'ai accusée!...

(Il se penche en avant pour regarder sa fille, les larmes dans les yeux.)

MONTÉCLAIN, bas.

Prenez garde!

LE GÉNÉRAL, à part.

Pauvre Lucile! (Il lui envoie un baiser.... — Lucile lui fait signe de contenir sa joie en lui montrant Louise. A part.) Oh! mon Dieu, qu'elle a dû souffrir!...

LUCILE, bas, à Louise.

Nous sommes sauvées!

KÉROUAN, à lui-même.

Il n'embrasse pas sa fille...

MONTÉCLAIN, au général, à voix haute.

Et maintenant voulez-vous m'écouter seul?..

LE GÉNÉRAL.

Oui... oui...

KÉROUAN, regardant, à lui-même.

Et Louise pleure?

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes enfans... allons, j'ai besoin d'être seul avec M. de Montéclain.

MONTÉCLAIN, allant vers Lucile et Louise.

Allez, mademoiselle... allez, Louise...

KÉROUAN, au moment où Louise va remonter la scène, l'arrête et va près du général. — A part.

Qu'est-ce que cette lettre? (Haut.) Ainsi tu es content, Simon?

LE GÉNÉRAL, troublé.

Certainement... oui, et je veux...

KÉROUAN.

Cette lettre... prouve que ta fille est innocente?

LE GÉNÉRAL.

En doutes-tu?

KÉROUAN.

Oh!... non... non... (A part.) C'est la même! (Haut.) Et cette preuve tu nous la diras... n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Il suffit qu'elle me satisfasse, et...

(Il va cacher la lettre dans la poche de son habit; Kérouan lui arrête la main.)

KÉROUAN.

Mais il ne me suffit pas à moi (Il saisit la lettre.)

LE GÉNÉRAL.

Laisse cette lettre, malheureux!

KÉROUAN.

Cette lettre est à moi! (A Montéclain et à Lucile.) Et puisque vous m'avez menti tous deux en me la lisant... tu vas me la lire, toi, Louise.

(Il la ramène jusqu'à l'avant-scène.)

MONTÉCLAIN.

Silence, Louise!...

LE GÉNÉRAL.

Ne la lis pas, Louise!...

KÉROUAN.

Monsieur le comte et monsieur le marquis, taisez-vous!... c'est son père qui lui parle... Lis... malheureuse... lis.

(Il lui tend la lettre; Louise à genoux fait un effort et s'arrête.)

LOUISE.

Mon père... mon père, grâce!

KÉROUAN.

J'écoute...

LOUISE, lisant, la voix brisée de sanglots.

« Mon père... j'ai oublié tous les devoirs de
» l'honneur... Dieu m'en a punie par le malheur...
» Je vais m'en punir par la mort... » (Parlé.) Oui, j'ai voulu mourir... oui...

KÉROUAN.

Lisez! lisez!

LUCILE, à part.

Pauvre Louise!

LOUISE, lisant.

« Pardonnez-moi de ne pas vous nommer celui
» qui m'a perdue!... pardonnez-moi si, en mou-
» rant de son abandon... j'emporte son secret
» dans ma tombe pour ne pas le livrer à votre
» vengeance... »

KÉROUAN, à voix basse.

Mais tu n'es pas morte!... Après?...

LOUISE, lisant.

« Je veux qu'il n'y ait de malédiction que sur
» moi!... Je ne veux de châtimens que pour
» moi!... »

MONTÉCLAIN.

Noble cœur!

LE GÉNÉRAL.

Brave fille!

LOUISE, lisant.

« En apprenant ma faute, moi vivante, vous
» m'eussiez tuée avec mon enfant! c'eût été peut-
» être un crime devant Dieu et devant les hom-
» mes! je l'ai gardé pour moi, et peut-être Dieu
» me pardonnera-t-il ma mort, puisqu'elle vous

» épargne le désespoir et le malheur de me punir !... Adieu... mon père !... adieu, et soyez béni !... »

(Kérouan reste immobile, Montéclain se place entre lui et sa fille qu'il relève et confie à Lucile, le général se lève et s'approche de Kérouan.)

LE GÉNÉRAL, d'un côté, lui prenant la main.

Kérouan, mon ami.

MONTÉCLAIN, de l'autre, même jeu.

Kérouan !... écoute-moi !...

KÉROUAN, s'agenouillant lentement.

Mon Dieu Seigneur ! vous qui punissez et qui pardonnez ! vous qui m'avez soutenu pendant quarante ans de travaux et de combats ! vous qui m'avez appris à souffrir pour votre sainte cause ! vous qui m'avez toujours montré où était le chemin de l'honneur !... Inspirez-moi, Seigneur mon Dieu ! et dites-moi votre volonté !

(Il baisse la tête.)

LUCILE, bas à Louise.

Oh ! il te pardonnera.

LOUISE.

Jamais ! jamais !

(En ce moment, un grand bruit se fait entendre du côté des jardins. — La porte s'ouvre, et Mme de Brias, suivie de son fils, de sa fille et de toute la société qui a paru à la fête, entre rapidement.)

LE GÉNÉRAL, allant au devant d'eux pour les arrêter.

Ah ! madame ! madame !...

Mme DE BRIAS.

Pardon, général, si j'entre ainsi ; mais je venais vous apporter mes excuses et celles de mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Pas un mot de plus ! je vous en supplie !...

KÉROUAN, se relevant lentement.

Faites, madame. — Chacun sa part... à la vertu et à l'innocence, le respect et la vénération... au vice et au crime, la honte et le châtiment. — Venez... venez Louise... notre place n'est plus parmi les heureux et parmi les honnêtes gens !

(Il prend la main de Louise et s'éloigne avec elle. — Tous, frappés de surprise ou de douleur, s'inclinent devant lui. — Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un salon. — Léona est à moitié couchée sur un canapé, Montéclain est assis près d'elle. Dominique est au milieu de la scène; Pornic, à l'extrême droite.

SCÈNE I.

LÉONA, MONTÉCLAIN, DOMINIQUE, PORNIC.

LÉONA, à Dominique.

Mais, mon brave homme, je ne comprends pas n mot de ce que vous dites.

MONTÉCLAIN.

C'est un grand admirateur de la beauté... et otre présence le trouble : vous n'avez jamais été lus belle !...

DOMINIQUE.

Pardon... je m'exprime cependant clairement t lucidement... Le général m'a dit... (A Pornic.))uelle volée je vas te flanquer tout à l'heure!

PORNIC.

On verra...

LÉONA.

Mais, que dites-vous à Pornic?

DOMINIQUE.

Est-ce que je parle à des rien du tout de canille comme ça ?...

PORNIC.

Ah ça ! mais Dominique...

DOMINIQUE.

Tu murmures ?...

LÉONA.

Monsieur Dominique... j'attends...

DOMINIQUE.

C'est juste, madame... (A Pornic.) Tu verras !... Léona.) Le général m'a donc dit... (A Pornic.) e te casserai quelque chose !...

LÉONA.

Cela ne finira donc pas ?

MONTÉCLAIN.

Voulez-vous me permettre de m'en mêler, chère éona ? — Monsieur Dominique...

DOMINIQUE.

Présent, mon brave colonel.

LÉONA.

Ah! vous êtes mieux qu'autrefois, ce me seme !...

DOMINIQUE.

Un peu... et j'en suis fier. Faut bien qu'il y t des honnêtes gens quand il y a des gueux... Pornic.) Tu ne mourras que de ma main...

LÉONA.

Eh bien ! colonel, vous ne réussirez pas mieux ue moi...

MONTÉCLAIN.

Va-t'en, Pornic.

PORNIC.

Avec plaisir !

DOMINIQUE.

A la bonne heure, je te suis.

(Il l'empêche de sortir.)

MONTÉCLAIN.

Et la consigne, Dominique ?...

DOMINIQUE, sur la porte, tirant une lettre de sa poche.

C'est juste... v'là donc une lettre que le général m'a dit... (A Pornic.) Ah ! tu ne bougeras pas...

LÉONA.

Une lettre ?... ah ! l'on daigne m'écrire à présent.

DOMINIQUE, de loin, tendant la lettre.

Voilà... (A Pornic.) Le défilé est gardé...

LÉONA.

Eh bien ! cette lettre ?

DOMINIQUE, s'allongeant le plus qu'il peut.

Voilà...

MONTÉCLAIN.

Il faut que j'achève la commission... (Il prend la lettre. A part.) C'est bien l'écriture du général... (A Léona.) Tenez, belle dame...

DOMINIQUE.

J'attends la réponse... et Pornic aussi...

LÉONA.

Ah ! l'on me demande des entrevues maintenant !... je vous dois cela, Montéclain.

MONTÉCLAIN.

Vous ne le devez qu'à votre admirable adresse...

LÉONA, à Dominique.

Attendez un moment, brave homme.

MONTÉCLAIN, à part.

J'ai bien fait de venir...

(Il écrit au crayon, pendant que Léon a écrit à la table.)

PORNIC, bas, à Dominique.

Mais vous voulez donc m'assassiner ?...

DOMINIQUE.

Je veux te donner une brossée que le diable en prendra les armes.

LÉONA, remettant sa lettre au colonel.

Tenez, voici ma lettre.

MONTÉCLAIN, fourrant dans la lettre de Léona le billet qu'il vient d'écrire au général. — A Dominique.

Ce billet au général.

PORNIC, qui a vu le mouvement du marquis.

Tiens ! M. le marquis...

DOMINIQUE, lui serrant le bras avec force. Pornic crie.

Veux-tu te taire...

LÉONA.

Encore !...

DOMINIQUE.

Rien... je m'asseyais...

LÉONA.

Voici ma réponse... et voici pour vous...

(Elle lui présente une petite bourse.)

DOMINIQUE.

Madame la comtesse croit parler à quelque Pornic... Je ne reçois que ce qui m'est dû, et je ne donne à personne que ce qui lui est dû... (A Pornic.) Je ne te laisserai pas un morceau entier.

LÉONA.

Mais moi, je ne reprends jamais ce que j'ai donné... (Elle jette la bourse par terre.)

DOMINIQUE.

En ce cas, ramasse-le, Pornic, ça te servira à te faire raccommoder...

PORNIC, à part, ramassant la bourse.

Tant que j'aurai des jambes... je réponds du reste... (Il se sauve.)

DOMINIQUE, le poursuivant.

Veux-tu bien m'attendre !...

(Tous deux disparaissent.)

SCÈNE II.

MONTÉCLAIN, LÉONA.

LÉONA.

Le terrible Dominique ne peut me pardonner la scène de la fête...

MONTÉCLAIN.

Je le crois.

LÉONA.

Et malgré vos airs doucereux, vous ne me pardonnez pas non plus d'avoir dérangé vos secrets desseins.

MONTÉCLAIN.

Mais vous les avez servis à merveille, au contraire... Grâce à vous, la maison du général, demeurée jusqu'à présent inabordable pour moi, ne peut rester plus long-temps fermée à celui qui a rendu à sa fille un service signalé.

LÉONA.

Vous appelez cela un service ?

MONTÉCLAIN.

Donnez-lui le nom que vous voudrez... toujours est-il que je suis en position de pouvoir maintenant parler de mon amour, et peut-être de mon mariage.

LÉONA.

Et qui pourrait y mettre obstacle, je vous prie ?...

MONTÉCLAIN.

Le général, d'abord.

LÉONA.

Je sais bien qu'il n'aime pas beaucoup les mariages qu'il ne fait pas... mais il faudra bien s'y décider...

MONTÉCLAIN.

Mais il y a avant tout, la volonté de Mlle d'Estève.

LÉONA.

La volonté de Mlle d'Estève !... Vous moquez-vous de moi, Montéclain? et celle qui a si complétement accepté votre amour refusera-t-elle un nom qui peut seul la sauver ?

MONTÉCLAIN.

Comment dites-vous ?

LÉONA.

Je dis, monsieur, que vous jouez un rôle fort ridicule avec moi, et fort odieux pour Mlle d'Estève, en plaisantant sur le compte d'une jeune fille que vous avez perdue.

MONTÉCLAIN, riant.

Comment, Léona, vous en êtes encore là... Ah! bon Dieu !... vous, la reine des intrigues brûlantes, des résolutions hardies... vous pensez encore à cette niaiserie de la fête !

LÉONA.

Dont vous paierez les frais...

MONTÉCLAIN.

Mais c'est fini... c'est usé... c'est d'hier... Ah ! nous sommes bien plus avancés que ça...

LÉONA.

Quoi ! cette aventure...

MONTÉCLAIN.

Allons donc ! vous n'y avez pas cru un moment...

LÉONA.

Vous osez nier...

MONTÉCLAIN.

Oh ! je vous croyais plus forte que ça... Quand on calomnie, Léona, on se donne au moins la peine de savoir l'effet de ses inventions... Comment, vous ne savez pas que Mme de Brias et son fils ont été porter leurs excuses au général? Vous ne savez pas que, depuis ce matin, tout le voisinage a été protester contre l'insulte faite à Mlle d'Estève ?

LÉONA.

Mais cet enfant ?...

MONTÉCLAIN.

Appartenait à une pauvre fille qui l'avait confié à Lucile.

LÉONA.

Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !

MONTÉCLAN.

Vous savez bien, ma chère, que je ne me donne la peine de mentir avec personne.

LÉONA.

S'il ne craignait rien, pourquoi le général m'aurait-il demandé un rendez-vous ?

MONTÉCLAIN.

Il vous l'a demandé, mais il n'y viendra pas.

LÉONA.

Qui l'en empêchera ?

MONTÉCLAIN.

Moi!

LÉONA.

Vous oseriez?...

MONTÉCLAIN.

C'est déjà fait.

LÉONA.

Dominique emporte la réponse où je lui dis que je suis prête à le recevoir.

MONTÉCLAIN.

Oui, mais dans votre lettre il emporte aussi un billet de moi ainsi conçu : « Pour votre honneur » et pour votre repos, général, ne voyez pas Mme » de Beauval. »

LÉONA.

Quoi! vous vous êtes permis...

MONTÉCLAIN.

Et j'ai ajouté : « Il est nécessaire que le ma- » riage de Georges reste encore secret pendant » quelques jours. »

LÉONA.

Venait-il donc pour le reconnaître?

MONTÉCLAIN.

Non, mais il venait pour vous déclarer que si vous ne quittiez pas ce pays dans deux heures, il vous faisait arrêter immédiatement pour cette fâcheuse histoire qui a eu lieu chez M. d'Hérici, et dont vous savez qu'il a la preuve.

LÉONA.

Eh bien! monsieur, dans deux heures, tout le pays connaîtra la vicomtesse d'Estève... Qu'il me déshonore alors, s'il l'ose.

MONTÉCLAIN.

Il l'osera... Mais, moi, je ne veux pas.

LÉONA.

Vous!

MONTÉCLAIN.

Oui, moi... car j'aime Mlle d'Estève! Que j'entre dans la famille du général pour réparer un outrage ou pour satisfaire un amour bien innocent, je suis dans la même position, et je dois vouloir éviter tout scandale.

LÉONA.

Vous me trompez, Montéclain?

MONTÉCLAIN.

Que je sois déshonoré, si je vous mens d'un mot...

LÉONA.

Mais ce mystère aura un terme?... mon mariage sera reconnu?

MONTÉCLAIN, avec intention.

Sur mon honneur, je m'engage à publier moi-même le mariage de M. Georges d'Estève et de Mme la comtesse de Beauval.

BERTRAND, entrant.

Colonel, il y a là un de vos soldats...

MONTÉCLAIN.

Pardon, belle dame... C'est Aly, à qui j'avais fait dire de venir me trouver jusqu'ici. Voulez-vous me permettre?...

LÉONA.

Non, restez... J'ai ma toilette à achever... Faites entrer, Bertrand. Écoutez, Montéclain, je prends votre parole, et j'en attendrai l'effet jusqu'à demain.

MONTÉCLAIN.

Je ne vous en demande pas tant.

LÉONA.

C'est bien entendu ; demain, mon mariage avec Georges sera publiquement reconnu, ou bien vous me permettrez de le publier moi-même, quelque scandale qui puisse en résulter?

MONTÉCLAIN.

C'est convenu ; mais jusque-là, ce secret doit rester entre nous?

LÉONA.

Je vous le promets... (A part.) Mais je veux savoir avant s'il m'a trompée.

SCÈNE III.

LÉONA, ALY, MONTÉCLAIN.

MONTÉCLAIN.

Aly!... Aly!... (Aly entre. — Bas.) Eh bien! M. d'Avatianne...

ALY, bas.

Il sera à Montéclain ce soir, avec le notaire.

MONTÉCLAIN.

Si tard!

ALY.

Le notaire a son étude à faire, à ce que m'a dit M. d'Avatianne; en attendant, il m'a chargé de ce petit mot pour vous.

LÉONA, à part.

Il parle bas... Très bien...

(Elle prend quelques objets sur la table en examinant le colonel et Aly.)

MONTÉCLAIN, prenant la lettre.

Voyons : (Lisant à voix basse.) « Tout ce que » vous pensez relativement à Mme de Beauval est » vrai : mais la faiblesse du duc d'Hérici lui a » laissé des titres, contre lesquels il serait lui- » même impuissant, à supposer qu'il osât les lui » contester... »

LÉONA, de loin, en riant.

Eh bien! êtes-vous content des nouvelles que vous recevez?...

MONTÉCLAIN.

Enchanté. (A part.) Je m'en doutais; il ne me reste qu'un moyen... je le tenterai.

LÉONA.

A tout à l'heure, colonel... je vous retrouverai ici?...

MONTÉCLAIN.

Peut-être... les choses doivent-elles aller plus

vite que je ne croyais. On m'attend chez moi... Voulez-vous y venir ce soir même... vous y trouverez vos amis... Et peut-être tout sera-t-il fini dans quelques heures...

LÉONA.

Vous devenez tout à fait charmant.

MONTÉCLAIN.

Je m'inspire de vous... A ce soir, n'est-ce pas ?...

LÉONA.

A ce soir...

(Elle rentre dans un cabinet au fond, à gauche.)

MONTÉCLAIN, à part.

Il le faut... Pourvu que le général ne vienne pas tout brouiller avec ses emportemens... et pourvu que je puisse encore éloigner Aly... (Haut.) Aly...

ALY.

Présent !...

MONTÉCLAIN.

Tu vas rester ici...

BERTRAND, entrant vivement et annonçant.

Monsieur d'Estève !

SCÈNE IV.

MONTÉCLAIN, ALY, GEORGES, puis LÉONA, un moment après.

MONTÉCLAIN.

Georges !... l'imprudent !... (Georges paraît.) Vous ici, malheureux ?... Qu'y venez-vous faire?

GEORGES.

Ce que j'y viens faire ? mais vous ne savez donc pas que ce monstre, Mme de Beauval...

MONTÉCLAIN, bas et vite.

Silence ! (indiquant Aly à Georges.) Le frère de Louise.

ALY, à part.

Il paraît qu'il la connaît aussi.

MONTÉCLAIN, montrant une porte à droite.

Aly ! va m'attendre là, dans cette antichambre.

ALY.

Oui, colonel.

MONTÉCLAIN.

Tu y resteras jusqu'à ce que je vienne te prendre, pour retourner au château.

ALY.

Oui, colonel... mais si vous aviez longtemps à causer... je pourrais pousser jusqu'à la ferme.

MONTÉCLAIN.

Impossible... J'ai besoin de toi... il y va du salut de quelqu'un...

ALY.

En ce cas, colonel, vous me trouverez à mon poste, à moins que la baïonnette ne s'en aille toute seule, et qu'elle ne m'emmène...

(Il sort. Au même instant Léona entr'ouvre doucement la porte par laquelle elle est sortie, en disant :)

LÉONA, à part.

On a annoncé M. d'Estève... (Apercevant Georges assis sur le canapé et se retirant.) Georges ! qu'est-ce que cela veut dire ?...

(Elle rentre dans le cabinet.)

SCÈNE V.

MONTÉCLAIN, GEORGES.

MONTÉCLAIN, allant à Georges.

Imprudent !... vous ne savez donc pas que les calomnies de Mme de Beauval sont déjouées ?

GEORGES.

Je le sais.

MONTÉCLAIN.

Vous ne savez donc pas que Louise a dû avouer sa faute ?

GEORGES.

Je le sais ; et je sais aussi que vous avez fait jurer à son père de respecter sa vie...

MONTÉCLAIN.

Est-ce donc tout que de vivre, et ne devriez-vous pas être près d'elle pour soutenir son courage ?

GEORGES.

Près d'elle ?... et pourquoi faire, monsieur ?... Pour l'entendre me redemander son honneur, que je ne puis lui rendre !... pour voir son père la maudire !... pour subir tous les affronts qu'il prodiguera au lâche qui l'a perdue, qu'elle a juré de ne pas nommer, et qui ne peut s'accuser lui-même !...

MONTÉCLAIN.

C'est le châtiment de votre faute, Georges, et il faut l'accepter.

GEORGES.

Mais si Louise, tremblante sous les menaces de son père, laisse échapper le secret de notre amour, que lui dirai-je alors, moi ?... faudra-t-il que je commette la dernière des lâchetés en lui mentant encore ?... ou en la tuant avec ce mot : Je suis marié !

MONTÉCLAIN.

Votre position est affreuse, je le sais... mais ce n'est pas en venant ici que vous vous sauverez.

GEORGES.

Le salut est impossible... mais la vengeance ne l'est pas.

MONTÉCLAIN.

Que prétendez-vous donc ?...

GEORGES.

Peu vous importe, monsieur !... Il faut que je voie Mme de Beauval : malgré mes avis, malgré mes menaces, elle m'a poussé jusqu'aux dernières extrémités du malheur... Louise est perdue... et si son père ou son frère me demandent ma vie en retour de son honneur, vous me croyez assez

honnête pour être sûr que je ne la défendrai pas contre eux. Il faut donc que je meure... Eh! bien, Montéclain... je ne mourrai pas seul... j'entraînerai dans ma perte celle qui m'y a poussé.

MONTÉCLAIN.

Un crime n'en rachète pas un autre, monsieur; et lorsque le malheur pèse si durement sur celle que vous avez perdue, la lâcheté serait à l'abandonner.

GEORGES.

Mais que faire, monsieur, que faire?... me taire? c'est une lâcheté; parler? c'est un crime... Dites-moi qu'en épargnant Mme de Beauval, dites-moi qu'en l'implorant, dites-moi qu'en mourant seul je puis sauver Louise, et tout ce que vous voudrez, monsieur, je le ferai.

MONTÉCLAIN.

Georges, ce serait une folie de vous donner une espérance... et cependant, il est vrai que quelquefois un homme échappe où dix mille ont péri... Je ne sais rien, je ne vois rien qui puisse vous sauver, mais vous devez à Louise de tenter même l'impossible... Ecrivez à Mme de Beauval que vous serez ce soir chez moi... (A part.) De cette façon je suis plus assuré qu'elle y viendra...

GEORGES.

Mais pourquoi cette entrevue?

MONTÉCLAIN.

Je vous le dirai... Je n'ose vous donner une espérance... mais s'il y a un moyen de salut il est là.

GEORGES, allant à la table et s'apprêtant à écrire.

Je crois à votre amitié, Montéclain, et je me fie à vous.

MONTÉCLAIN.

C'est bien... (Il va à la porte à droite et appelle.) Aly!...

ALY, entrant.

Colonel?

MONTÉCLAIN.

Tu vas aller au château dire que ce soir, j'ai l'honneur de recevoir Mme de Beauval, et...

(Les portes du fond s'ouvrent, Léona paraît avec toute la société.)

GEORGES et MONTÉCLAIN.

Léona!

LÉONA, s'avançant et désignant Georges.

Le voilà, mesdames... C'est lui!

GEORGES, à part.

Que va-t-elle dire?

MONTÉCLAIN, à part.

Je suis battu.

LÉONA.

Pardon, mesdames, pardon, messieurs, j'avais hâte de vous faire partager la joie que j'éprouve de pouvoir me présenter à vous sous mon véritable nom... oubliez Mme de Beauval, et veuillez rester les amis de la vicomtesse d'Estève.

TOUS.

Madame d'Estève!

GEORGES.

Ah! l'infâme!

MONTÉCLAIN, bas.

Georges.

ALY, à part.

Sa femme! Je comprends qu'il ne soit pas gai du tout.

MONTÉCLAIN, affectant la gaîté, à Léona.

Et notre rendez-vous de ce soir?

LÉONA.

Si vous y invitiez le général, je lui parlerai pour vous.

GEORGES, à part.

Oh! malheur, malheur sur elle!...

MONTÉCLAIN, bas.

Silence! pensez à Louise.

(La société entoure et complimente Léona; Montéclain retient Georges. — Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme de Kérouan, avec un grand bahut à côté, à droite, porte au fond. — A gauche de cette porte, une petite fenêtre donnant sur la campagne. — A droite, au troisième plan, quelques marches, protégées par une rampe, mènent à la chambre de Kérouan. — Au haut de cet escalier, près de la porte, est suspendue une hache de bûcheron. — A gauche au deuxième plan, une vaste cheminée au manteau de laquelle sont attachées diverses armes. — Au premier plan, contre le mur sont deux épées en croix, surmontées d'une branche de buis; plus haut, du même côté, la porte de la chambre de Louise. — A l'avant-scène, à gauche, une grande cheminée.

SCÈNE I.

LOUISE, PERRINE, PAYSANS, PAYSANNES, puis KÉROUAN.

PERRINE.

Pourquoi donc que le maître nous a tous fait revenir des champs comme ça?...

LOUISE.

Il va vous le dire, sans doute...

PERRINE.

Ce n'est pas encore l'heure, et puis il a l'air tout fâché... nous n'avons pourtant rien fait de mal?

LOUISE.

Attendez... (A part.) J'attends bien, moi!...

PERRINE.

Mamselle, je ne sais pas ce qui se passe, mais vous avez eu pitié des malheureux..... Eh! ben donc, s'il vous était arrivé malheur à vous et à votre père... je ne sais pas, moi... ça serait égal... nous travaillerions tout de même... n'est-ce pas vous autres?...

LES PAYSANS.

Certainement...

PERRINE.

On nous paierait plus tard...

KÉROUAN a descendu le petit escalier, il s'approche et jette un sac d'argent sur la table.

Comptez cet argent, Louise...

LOUISE.

Moi ?... moi ?...

KÉROUAN.

Oui, vous... il faut au moins garder ce qui nous reste d'honneur... (Louise se met à compter.) Madeline n'est pas revenue ?

PERRINE.

Non, monsieur... elle n'a peut-être pas trouvé votre fils...

KÉROUAN.

Elle le trouvera. (Il s'assied.) Venez ça, vous autres... je n'ai pas à me plaindre de vous; vous avez bravement et honnêtement gagné votre pain chez moi... ce n'est pas comme ça pour tout le monde; mais enfin... Dieu fait les choses comme il veut... Aussi, je vous le dis, tant qu'il y aurait eu une miche à la maison, il y en aurait eu pour les bons sujets; mais personne n'est maître de sa volonté..... il faut que je quitte la ferme, mes enfans...

PERRINE.

Vous ?...

TOUS.

Vous, père Kérouan ?...

PERRINE.

Ça n'est pas possible...

LOUISE, à part.

Que veut-il faire, mon Dieu ?...

KÉROUAN.

Je l'aurai quittée ce soir...

PERRINE.

Mais pourquoi ?..... monsieur Kérouan, pourquoi ?...

KÉROUAN.

Vous le saurez demain..... peut-être aujourd'hui... peut-être dans une heure. — C'est pour cela qu'il faut nous dépêcher... Dites ce qui vous est dû, on va vous payer.

TOUS.

Mais, monsieur Kérouan...

KÉROUAN.

Louise va vous faire vos comptes.

LOUISE.

Mais, mon père...

KÉROUAN.

Vous savez bien que je ne sais ni lire ni écrire... et vous n'avez pas d'intérêt à les tromper ceux-là...

(Il va au fond, s'assied sur l'escalier la tête dans ses mains.)

LOUISE.

Tene, François, est-ce là votre compte et celui des laboureurs ?...

FRANÇOIS.

Est-ce que j'ai besoin d'y voir !...

LOUISE, à un autre.

Tenez... (A Perrine.) Tiens, Perrine, voilà le tien et celui d s servantes.

PERRINE.

Ah ! mamselle... mamselle... nous aurions travaillé pour rien; dites-le donc à votre père...

LOUISE.

Va, ma fille, Dieu te récompensera...

KÉROUAN.

Eh bien ! est-ce fait ?...

LOUISE.

Oui, mon père...

KÉROUAN, regardant une pile d'écus.

Qu'est-ce que c'est encore que ça ?...

LOUISE.

Ce sont les gages de Pornic...

KÉROUAN.

Eh bien ! où est-il le gars ?...

LOUISE.

Il n'aura pas osé venir, le misérable !

KÉROUAN, prenant l'argent.

S'il n'y avait pas de misérables pour faire le mal, il n'y en aurait pas pour le dire... (A Perrine.) Tu donneras ça à Pornic, ma fille; c'était un rude ouvrier...

PERRINE.

C'est un méchant gars..... une e serpent...

KÉROUAN.

C'est une affaire entre Dieu et lui... il ne m'a jamais trompé, moi... Allez, mes enfans... restez laborieux et honnêtes... Une bonne conscience, ça tient le cœur sain... même quand le mal tombe sur vous.

TOUS.

Adieu, mamselle... Adieu, père Kérouan...

KÉROUAN.

Adieu... et oubliez le nom de Kérouan, si vous pouvez...

(Il les accompagne jusqu'au fond et ferme la porte.)

SCÈNE II.

LOUISE, KÉROUAN.

(Kérouan redescend lentement, prend un siége, et va s'asseoir au milieu de la scène. — Louise s'approche de son côté lentement, et se met à genoux.)

LOUISE.

Mon père !... mon père !...

KÉROUAN.

Asseyez-vous, ma fille...

LOUISE.

Grâce !... pitié !...

KÉROUAN.

Asseyez-vous... je vous en prie...

LOUISE.

Ah! laissez-moi à vos genoux prier et pleurer.

KÉROUAN, se levant.

J'attendrai, Louise...

LOUISE.

Mon pére!... mon pére!...

KÉROUAN, lui approche une chaise.

Je vous ai priée de vous asseoir... nous avons à causer d'affaires...

LOUISE, s'asseyant.

J'obéis, mon pére... j'obéis...

KÉROUAN, de même.

Louise... j'ai tâché toute ma vie d'être un honnête homme, et quoiqu'un pauvre paysan comme moi soit bien peu de chose dans le monde, quoiqu'il soit mal de se vanter, je peux dire que je n'ai jamais fait de tort à personne.

LOUISE.

Ah! vous avez été l'exemple de l'honneur, de la probité.

KÉROUAN.

Vous parlez mieux que moi, Louise; vous avez été mieux instruite que moi, je le sais... mais laissez-moi dire les choses comme je les entends... Je vous disais donc que je n'ai fait de tort à personne... et je ne veux pas commencer aujourd'hui... je ne veux pas commencer par mes enfans.

LOUISE.

Oh! que Dieu vous bénisse pour cette sainte bonté!...

KÉROUAN.

J'avais vingt-cinq ans quand j'épousai votre mére, Louise...

LOUISE.

Ma mére!...

KÉROUAN.

C'était aprés la premiére Vendée. J'étais pauvre; mais comme je m'étais battu jusqu'au bout pour la bonne cause, votre mère, qui en était, me prit en amitié... et son pére, à elle, pensa qu'un peu d'honnêteté valait bien quelques écus... et il me donna sa fille.

LOUISE.

Ma pauvre mére!... si fiére de vous!...

KÉROUAN.

C'est vous dire, Louise, que tout le bien qui est dans la maison vient d'elle.

LOUISE.

Le bien qui est dans la maison, mon pére?... Mon père... mais de quoi me parlez-vous donc?...

KÉROUAN.

Je vous parle de ce qui vous appartient...

LOUISE, faisant un mouvement pour se lever.

De ce qui m'appartient, à moi!... mais pourquoi m'en parlez-vous?...

KÉROUAN.

Restez donc à votre place... Je n'ai pas la tête bien forte pour les comptes, vous le savez... et il ne faut pas que je me trompe.

LOUISE.

Ah! maudissez-moi!... accablez-moi plutôt... mais ne me parlez pas ainsi.

KÉROUAN.

Il ne faut pas songer qu'à soi, Louise... Vous avez fait à votre volonté; vous voyez que je ne vous dis rien... mais chacun a son idée. Je ne vous demande pas grand' chose... quelques minutes de patience.

LOUISE.

Parlez donc, mon pére... parlez...

KÉROUAN.

J'avais eu six mille francs de la dot de Marianne; c'est avec ça que j'ai pris la ferme où nous sommes. Le vieux M. de Montéclain, qui m'aimait parce que nous avions bien souvent, pendant la guerre, pâti ensemble de la faim et de la soif, M. de Montéclain me la donna à bon compte; si bien que je pus élever les huit enfans qui me naquirent de ma pauvre Marianne... Vous étiez trop petite pour comprendre ça, Louise; mais il y eut un temps où, quand je m'asseyais à cette table avec ma femme... nous nous regardions avec bonheur... en voyant autour de nous sept beaux garçons... et vous, qui étiez venue la derniére... et qu'elle aimait comme la derniére bénédiction de Dieu sur notre mariage.

LOUISE.

Oh! ma mére!... ma mère!...

KÉROUAN.

Ce n'était pas le temps de la richesse, car il fallait travailler rude pour nourrir tout ça... mais c'était celui du bonheur... car ils étaient tous bien venans et bien portans... Dieu n'a pas voulu que ça durât long-temps... Votre grand-pére mourut alors et nous recueillîmes son bien. Mais le jour où la fortune entra par une porte, la joie s'en alla par l'autre. La maladie se mit dans la maison... et, en moins de deux ans... j'accompagnai six de mes gars au cimetiére du village... Ce fut un rude coup... qui m'abattit comme un enfant, et qui tua votre mére... il y a de ça dix-sept ans.

LOUISE.

O ma mére! pourquoi ne suis-je pas morte aussi?

KÉROUAN.

Vous ne devez pas beaucoup vous en souvenir... mais, moi, je me le rappelle bien. Le pauvre petit Christophe marchait à côté de moi derriére la biére. Il faisait froid et il pleuvait à verse... Je t'avais prise dans mes bras; et, comme tu me voyais pleurer, tu m'embrassais sur les yeux, comme pour me consoler.

LOUISE, étendant les bras vers lui.

Assez, mon pére... assez!...

KÉROUAN.

Ce n'est pas pour rien dire contre vous que je vous conte tout ça... c'est pour que vous sachiez quand c'est arrivé, et que vous soyez bien sûre que je ne veux pas vous frustrer...

LOUISE.

Ah ! quand le général a voulu tuer Lucile, il a eu pitié d'elle...

KÉROUAN.

Un peu de patience, j'ai bientôt fini... La maladie et la mort, ça coûte cher... si ben que lorsque votre mère mourut, je m'étais endetté sur le bien qu'elle vous laissait. Pourtant, avec de l'ordre et du courage, je payai tout, et j'espérais pouvoir faire des économies... lorsqu'un autre malheur arriva... Le feu prit à la ferme aux Genêts, qui était votre bien.. et n'en laissa que la pauvre masure... où est... Vous la connaissez...

LOUISE.

Mais où voulez-vous donc en venir ?

KÉROUAN.

Il fallut bâtir ailleurs... ça fit des dépenses... et puis... j'ai peut-être été un peu vite... j'ai voulu que vous fussiez élevée comme une demoiselle... J'ai cru bien faire, ça a coûté aussi... si ben que sur le revenu de votre bien, je n'ai pu faire que six mille francs d'économies : vous les trouverez sur la table de votre chambre... Il y a à côté des papiers de propriété... vérifiez tout ça.. si ce n'est pas votre compte, je prierai votre frère de m'en prêter sur sa part, pour que nous soyons quittes.

LOUISE, se levant.

Mon père, le Seigneur a laissé aux plus coupables le droit de le prier, et l'assassin qui va au supplice a près de lui un prêtre qui lui parle de pardon. Je comprends qu'il n'y a plus que Dieu à qui je puisse crier grâce ; je vous ai écouté, et je vous demande maintenant quelle est ma condamnation ?...

(A la fin de cette réplique, Louise se met à genoux devant son père.)

KÉROUAN.

Je ne suis pas un juge pour condamner ou pour absoudre... je suis un débiteur qui a honnêtement acquitté sa dette... et qui demande qu'on en fasse autant envers lui.

LOUISE.

Et que puis-je vous devoir que je puisse vous payer jamais ?

KÉROUAN, se levant.

Vous me devez la part de mon bien que je vous avais confié... vous me devez compte de mon honneur, qui était mon seul bien !... et à mon tour, je vous écoute.

LOUISE.

Ah ! mon père !... mon père !..

KÉROUAN.

Qu'en avez-vous fait ? répondez.

LOUISE.

Ah ! cet honneur, mon plus bel héritage, je l'ai flétri, je l'ai perdu !...

KÉROUAN.

Vous parlez du vôtre, mais il y a le mien... Le vôtre, vous l'avez jeté à la boue du chemin, et votre part est faite : vous êtes une fille perdue, c'est votre condamnation et votre supplice... mais moi, je ne veux pas être le père à qui on prend son honneur et qui se tait : ce serait là mon infamie à moi... et je n'en veux pas !...

LOUISE, se levant terrifiée.

Que voulez-vous donc ! mon Dieu !

KÉROUAN.

Celui qui vous a séduite s'est-il imaginé que je ne lui demanderais pas ce qu'il m'a volé ? Avez-vous pu croire, vous, qu'en vous laissant dans votre fange, j'y resterais avec vous !... Oh ! non, grâce à Dieu, il n'est donné à personne de faire un infâme d'un honnête homme, pas plus à vous, qui vivrez dans le mépris, qu'à celui qui vous y a condamnée... Son nom ?..

LOUISE.

Pour le tuer, n'est-ce pas ?...

KÉROUAN.

Je ne vous demande pas ce que vous ferez de notre bien ; je vous ai tout rendu... et vous me devez son nom...

LOUISE.

Mon père, le jour où j'ai été assez abandonnée de Dieu pour donner ma vie à celui que j'aimais, je lui ai juré d'attendre dans le silence l'heure où il me relèverait de ma faute... C'est un crime ajouté à un autre sans doute... mais je n'irai pas plus loin dans cette voie en mentant à ce que j'ai promis.

KÉROUAN.

Louise... je ne vous méprisais pas au point de croire que vous aimiez un lâche.

LOUISE.

Dieu le jugera à son tour, mais moi j'ai juré.

KÉROUAN.

Louise, il faut du sang à mon honneur... il me faut la vie de cet homme.

LOUISE.

Mon père... je suis maîtresse de la mienne, et je vous la livre.

KÉROUAN.

Louise, vous aviez eu une bonne pensée en mourant, c'était de m'épargner un crime, vous voulez donc m'y condamner ?...

LOUISE.

Tuez-moi donc, mon père, tuez-moi !.. car je ne vous dirai pas son nom...

KÉROUAN.

Louise !... je ne veux pas vous tuer... je veux que vous parliez.

LOUISE.

J'ai juré !

KÉROUAN.

Louise, il y a une chose que vous ne savez peut-être pas encore... c'est qu'on aime mieux son enfant que son père.

LOUISE.

Que voulez-vous dire ?...

KÉROUAN, marchant vers la chambre de Louise.

C'est qu'on peut faire mourir son père de honte et de désespoir et qu'on ne peut pas voir souffrir l'innocente créature venue de nos entrailles.

LOUISE.

Mais où allez-vous donc ? mon Dieu !...

KÉROUAN, devant une porte.

Si tu ne me dis pas le nom que je te demande, ce n'est pas toi que je tuerai, Louise !... ton enfant est là...

LOUISE, s'élançant vers son père.

Mon enfant... mon enfant !...

KÉROUAN.

Arrière !

LOUISE, s'attachant à son père.

Au secours !... au secours !

KÉROUAN, la repoussant.

Je les ai tous renvoyés.

LOUISE.

Pitié... A moi !... à moi !

KÉROUAN, même jeu.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais me forcer à me parjurer, le couteau levé sur mon fils, c'est mal, mon père !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais cet infâme aussi ce que vous faites là !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme?

LOUISE.

Je vous le dirai... Mais assassiner un pauvre enfant, quand on peut tuer la mère... c'est lâche !

KÉROUAN.

Le nom de cet homme ?

LOUISE.

Ah ! Dieu ! je ne puis plus... Eh ! bien, mon père, c'est...

SCÈNE III.

GEORGES, KÉROUAN, LOUISE, LUCILE.

GEORGES, entrant rapidement suivi de Lucile.

Qu'y a-t-il ?... Pourquoi ces cris ?

LOUISE.

Georges... Georges... Il veut tuer mon enfant !

GEORGES, s'élançant devant la porte de la chambre de Louise.

Vous me tuerez donc avant lui !

KÉROUAN.

Que dis-tu ?

LOUISE, courant près de Georges.

Ah ! nous sommes deux à présent !

KÉROUAN.

Toi, Georges ?... tu la défends... Que viens-tu faire ici ?

GEORGES, mettant un genou à terre.

Puisqu'il vous faut du sang... je viens vous apporter celui du coupable.

LUCILE.

Mon frère !

KÉROUAN, courant à une hache.

Toi... toi, Georges !... Ah ! misérable !...

LUCILE, s'élançant au devant de lui.

Kérouan ! qu'allez-vous faire !...

KÉROUAN, voulant la repousser.

Laisse-moi, enfant !

KÉROUAN, après un long silence.

Tu as raison... tu as raison... — Georges... le fils de mon vieil ami... Georges... lui ! — Et tu le savais, toi, Lucile ?... et tu cachais le crime de ton frère ?... horreur !

LOUISE.

Non, mon père... non !... elle n'a caché que ma faute, elle n'a eu pitié que de votre fille.

KÉROUAN.

Peu m'importe à présent !

(Il va à la cheminée et il en décroche deux épées qu'il pose sur la table.)

LUCILE.

Que va-t-il faire? mon Dieu !

KÉROUAN.

Voici ma vieille épée de Vendéen, monsieur... et voici celle que me donna votre père quand je le relevai tout sanglant du champ de bataille... laquelle prenez-vous ?...

GEORGES.

Laissez-moi celle de mon père ; je ne la déshonorerai pas.

LOUISE, stupéfaite.

Qu'osez-vous dire, Georges !

KÉROUAN.

Je vais à la saulaye...

GEORGES.

Je vous suis, monsieur !

LOUISE.

Vous... vous !.. mais qu'allez-vous donc faire là ?

GEORGES.

Remplir mon dernier devoir... Je vais mourir !

LUCILE.

Mourir !... lorsque tu dois...

LOUISE, éperdue.

Tais-toi, Lucile. — Mon père... vous le connaissez à présent... Il ne vous échappera pas... Eh ! bien, donnez-moi un instant, une minute, pour lui parler.

KÉROUAN.

Je suis patient... j'attendrai... (Il fait un pas pour sortir.) Parlez-lui.

LOUISE.

Non pas seule, mon père !... mais devant vous qui m'avez maudite, devant elle qui a eu pitié de moi... devant Dieu qui nous écoute...

(Kérouan redescend la scène et va à la table sur laquelle il s'appuie et où il pose son épée.)

KÉROUAN.

Soit, dites-lui vos dernières paroles.

LOUISE.

Ecoutez, Georges... et répondez-moi encore une fois comme vous l'avez fait, si vous l'osez... où allez-vous ?...

GEORGES.

Je vous l'ai déjà dit : mourir !

LOUISE, avec désespoir et stupéfaction.

Mourir!

LUCILE.

Mourir, frère !... mais tu ne penses pas...

LOUISE.

Oh ! tais-toi, Lucile, je t'en prie... (A Georges.) Mourir, dis-tu?... Comment... à cette heure, ici, dans cette maison... en voyant un père désespéré, une pauvre fille perdue... et là, là... un enfant qui est le tien et qui n'a pas de nom, il ne t'est pas venu une autre pensée que de mourir !...

GEORGES.

Je ne puis pas plus : la mort est la suprême expiation de tous les crimes.

LOUISE, tombant assise.

Ah ! mon Dieu ! il me méprise donc bien!

LUCILE.

Ah ! Georges, c'est affreux.

KÉROUAN, à Louise.

Croyez-vous que je me fusse mieux vengé en vous tuant... (A Georges.) Venez-vous, monsieur !

GEORGES.

Je suis à vous !

(Ils marchent vers la porte du fond, Lucile se jette entre eux.)

LUCILE.

Mais ce n'est pas possible !... écoutez-moi, Kérouan... mon père va venir...

GEORGES, avec éclat.

Mon père va venir ! Ah ! venez, monsieur, venez .. mais que je n'entende pas sa malédiction !... lui-même me dirait de mourir.

LUCILE.

Ah ! Georges, tu méconnais notre père !...

KÉROUAN.

Tu mens !... et tu es un lâche !

LOUISE, s'élançant vers son père.

Mon père !... il est fou... il doit être fou...

LUCILE, au fond, regardant par la croisée.

Ah ! voici mon père enfin...

GEORGES.

Lui !... (Son épée tombe de ses mains.) Ah ! ayez pitié de moi, mon Dieu ! (A Kérouan.) Vous l'avez voulu... eh ! bien, interrogez mon père, et vous saurez pourquoi j'ai voulu la mort.

KÉROUAN.

Laisse-moi parler à ton père, enfant .. la loi, elle-même, protége les insensés.

SCÈNE IV.

LUCILE, LOUISE, LE GÉNÉRAL, KÉROUAN, GEORGES.

LE GÉNÉRAL, à Kérouan, il salue Louise et Lucile d'un signe.)

Je suis venu tard, n'est-ce pas, Kérouan ?

KÉROUAN.

Tu recevais les félicitations de tes amis... tu as bien fait.

LE GÉNÉRAL, lui prenant la main.

La pensée de la douleur me parlait plus haut que ces vains félicitations; mais je sais qu'il faut laisser au désespoir la liberté de ses premiers transports, pour qu'il puisse écouter les conseils de l'amitié; et je savais la promesse que tu avais faite à M. de Montéclain.

KÉROUAN.

Tu vois que je t'ai tenu parole... et je suis prêt à écouter tes conseils. Qu'as-tu à me dire ?...

LE GÉNÉRAL.

Que me disais-tu, toi ?... tu me disais qu'il faut pardonner à la jeunesse, à l'entraînement... à l'amour...

KÉROUAN.

C'est vrai, et tu me repoussais. Mais je suis moins fier que toi, Simon : si celui qui a séduit ma fille voulait lui rendre l'honneur... peut-être lui pardonnerais-je.

LE GÉNÉRAL.

Et qui pourrait l'en empêcher ?

KÉROUAN.

Peut-être porte-t-il un nom qu'il craint de mésallier, en le donnant à la fille d'un pauvre paysan.

LE GÉNÉRAL.

Son nom eût-il dix siècles de noblesse, il l'a mis au dessous du tien.

KÉROUAN.

Peut-être aussi craint-il le ressentiment de sa famille... les malédictions d'un père rigoureux...

LE GÉNÉRAL.

S'il était un père assez infâme pour se refuser à une telle réparation... ce serait alors que la désobéissance deviendrait un droit respectable.

KÉROUAN.

Ce n'est pas sa pensée à lui.

LE GÉNÉRAL.

connais donc?

KÉROUAN.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

Et quel est le lâche qui ose s'armer de pareils obstacles pour ne pas remplir un devoir sacré ?

KÉROUAN.

Un homme qui, sans doute sûr de son adresse,

a pensé qu'avec un duel on est quitte envers l'honneur d'une famille.

LE GÉNÉRAL.

Mais on ne se bat pas avec de tels misérables, on les tue!...

KÉROUAN, se retournant vivement vers Georges.

On les tue!.. Ce n'est pas moi qui t'ai condamné, Georges... c'est ton père!

LE GÉNÉRAL.

Georges!... mon fils!... lui! oh! malheur... malheur!...

LUCILE, entourant son père de ses bras.

Oui... mon frère qui, épouvanté de votre rigueur, n'osait espérer votre pardon.

LE GÉNÉRAL.

Anathème et malédiction sur lui!.. (A Georges.) Va-t'en, malheureux... va-t'en!

KÉROUAN, stupéfait.

Que dit-il?

LUCILE.

Il a été bien coupable sans doute... mais vous lui pardonnerez, comme Kérouan pardonnera à sa fille... Ils s'uniront.

LE GÉNÉRAL.

Jamais! jamais!

LOUISE, au général.

Eh quoi! vous aussi, monsieur, vous me condamnez!

KÉROUAN, avec désespoir.

Eh bien! Louise, manque-t-il quelque chose à la coupe d'infamie que tu m'as versée?

LOUISE, à elle-même, les yeux égarés.

Ah! c'est moi qui suis folle sans doute!...

LE GÉNÉRAL.

Va-t'en, Louise... Laisse-nous, Lucile... (A Georges.) Va-t'en, te dis-je! (Allant à Kérouan.) Kérouan... Kérouan!... il faut que je te parle, à toi... à toi seul...

KÉROUAN, le repoussant.

A votre tour, parlez haut, monsieur le comte d'Estève!

LE GÉNÉRAL.

Kérouan, écoute-moi!

KÉROUAN.

Quel est le lâche qui peut se refuser à une pareille réparation? me disiez-vous tout à l'heure. (Montrant Georges.) Le lâche, le voilà!

LE GÉNÉRAL.

Kérouan!... Kérouan!...

KÉROUAN.

Quel est le père assez infâme pour se refuser à une pareille réhabilitation? disiez-vous tout à l'heure. L'infâme, c'est vous!

LE GÉNÉRAL.

Kérouan! un mot.

KÉROUAN.

Assez, monsieur, assez! et dites-moi lequel des deux veut commencer avec moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALY, accourant.

ALY.

Mon père!... mon père! me voilà!

KÉROUAN.

Enfin!... deux contre deux, la partie est égale.

ALY.

Que voulez-vous dire!

KÉROUAN.

Tu ne sais donc pas notre déshonneur!...

ALY.

Je le sais, mon père; mais ce que je suis venu vous demander, c'est le nom du séducteur.

KÉROUAN.

Le séducteur? il s'appelle le vicomte Georges d'Estève, entends-tu?

ALY.

Lui! lui!

KÉROUAN.

Et comme c'est le fils d'un noble d'hier, qui méprise les nobles d'autrefois... il nous laisse dans notre opprobre, de peur de salir son nom dans notre alliance.

ALY.

Mais il est plus infâme et plus coupable que vous ne croyez, mon père!... Il est marié.

KÉROUAN, LOUISE, LUCILE.

Marié! (Long silence.)

GEORGES, à Kérouan.

Je vous avais bien dit de me tuer, monsieur.

LOUISE, pâle, chancelante, à moitié folle, allant à Lucile.

Marié!... (Au général.) Marié!... (Elle se trouve devant Georges, et pousse un cri déchirant.) Marié!.. Ah!... (A Aly.) Bonne chance, frère!... Adieu! (Elle s'élance hors scène, par la porte de sa chambre. Kérouan reste immobile.)

LE GÉNÉRAL.

Ah! Lucile, Lucile, ne la quitte pas... sauve-la encore une fois.

LUCILE, courant à la porte.

Oh! la porte est fermée...

LE GÉNÉRAL, montrant la sortie du fond.

Eh bien! par là... par là...

LUCILE, en sortant.

Georges!... Georges!...

LE GÉNÉRAL, à Georges qui s'est élancé vers la porte du fond pour suivre Lucile.

Où allez-vous donc, monsieur?

GEORGES.

Mourir avec elle, ou la sauver!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'en avez pas le droit, et vous leur appartenez!... (Il sort.)

LUCILE, au dehors.

La voilà avec son enfant... Louise ! Louise !

LE GÉNÉRAL, dehors.

Dominique ! au secours ! Dominique !

ALY, regardant son père qui reste immobile.

Mon père !... mon père !...

GEORGES, s'approchant d'Aly, à mi-voix.

Où voulez-vous que je vous attende ?

ALY.

Où vous voudrez.... je vous trouverai bien... (A Kérouan.) Mon père !...

GEORGES.

Dans deux heures à la saulaye.

ALY.

J'y serai.

GEORGES.

Ah ! Léona ne doit pas être encore chez Montéclain... je la verrai cette fois !

(Il sort rapidemment par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

ALY, KÉROUAN.

ALY.

Mon père !... mon père !...

KÉROUAN, éclatant en larmes et tombant sur la table.

Ah ! mon Dieu, que je souffre !... mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai mal !

ALY, se mettant à genoux aux pieds de son père et lui baisant les mains.

Mon père !.. mon père ! ..

KÉROUAN.

Ah ! laisse-moi pleurer, toi... le cœur m'étouffe, la poitrine me crève... Je souffre !... je souffre !.. je souffre !...

ALY.

Oui, pleurez, mon père... pleurez ! c'est à moi à vous venger.

KÉROUAN.

Tu le tueras ce monstre, n'est-ce pas ? . . ce misérable qui a perdu ma pauvre enfant... qui était bonne et douce et honnête avant de le connaître.

ALY.

Oui, mon père, je le tuerai, ou Dieu ne sera pas juste.

KÉROUAN.

Ah ! qu'elle doit souffrir, la malheureuse !.. Qu'est-ce qu'elle a dit ? où l'a-t-on emmenée ? où est-elle ?...

ALY.

Dieu le sait, mon père,.. elle s'est enfuie avec son enfant...

KÉROUAN.

Elle s'est enfuie et tu ne l'as pas arrêtée !... Mais je ne veux pas qu'elle meure, moi !... je ne veux pas qu'elle se tue !... je veux lui pardonner.. Viens ! viens !

ALY.

Allons donc, mon père...

KÉROUAN, prenant son épée et la donnant à Aly.

Tiens, pour Georges... quand nous aurons sauvé ma fille.

(Kérouan entraîne Aly. Le rideau tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un boudoir. — Au fond, trois portes ouvrant sur un riche salon ; portes latérales. — A droite, une grande table ronde couverte d'un tapis vert et chargée de livres, papiers, encrier, etc.

SCÈNE I.

MONTÉCLAIN, D'AVATIANNE, BRIAS.

D'AVATIANNE, assis près de la table.

Pardon, colonel, mais prenez garde à ce que ous allez faire.

MONTÉCLAIN.

J'en prends la responsabilité tout entière.

D'AVATIANNE.

Vous êtes incapable d'un acte d'iniquité, je le is; mais vous ê'es militaire, Montéclain ; vous ez pris à l'armée des habitudes de sabre, qui us persuadent que, du moment qu'une chose t juste, vous avez le droit de la faire, sans us inquiéter des formes.

BRIAS, riant.

Ah ! je comprends la a a... forme, comme dit ridoison.

D'AVATIANNE.

Oui, mon cher Brias .. la forme ; elle est mme toutes les choses de ce monde, stupide and on en abuse, excellente quand on s'en rt dans une juste mesure.

BRIAS.

C'est la ressource des coquins en mille occa-ons...

D'AVATIANNE.

C'est possible ; mais ne fût-elle qu'une seule fois protection de l'innocence, il faudrait la res-cter...

MONTÉCLAIN.

Croyez-vous donc avoir affaire à une femme nocente, malheureuse et persécutée?...

D'AVATIANNE.

Comme homme du monde, je juge Mme de auval et je la méprise ; comme magistrat, je n'ai n à voir dans sa conduite.

MONTÉCLAIN.

Au diable soient vos dictinctions de Palais !... ous refusez donc de me seconder ?

BRIAS.

Je suis à vous corps et âme, Montéclain ; j'ai si sottement l'agent des mauvais desseins de me de Beauval, que je m'associe avec joie à tout qui peut vous aider à la punir.

D'AVATIANNE.

Je m'y associe d'aussi grand cœur que vous, ias ; mais je dois avertir Montéclain qu'il joue jeu à se faire destituer...

MONTÉCLAIN.

Et vous aussi sans doute ?...

D'AVATIANNE, se levant.

J'aurais oublié tout ce que je vous dois, si j'y avais pensé...

MONTÉCLAIN.

C'est donc à moi de le faire pour vous... Je vous reprends le rôle que je vous avais destiné, et je courrai seul la chance.

D'AVATIANNE.

Vous m'avez mal compris, Montéclain .. Le premier devoir de l'amitié est de dire à un ami : Voilà le danger où vous marchez ; le second, c'est de l'y suivre coûte que coûte.

MONTÉCLAIN.

Eh bien ! d'Avatianne, j'accepte... Certes, j'ai à cœur le salut de Louise et la punition de Mme de Beauval... mais je ne prétends pas cependant les obtenir par des moyens indignes d'un homme, qu'il porte la robe ou l'uniforme.

BRIAS.

Et moi ?...

MONTÉCLAIN.

Vous êtes mon premier complice... Mais, dites-moi, ces dames viennent-elles ?...

BRIAS.

Ma mère est au salon... avec M. et Mme de Firmiani, les Francheville, les Basterne...

MONTÉCLAIN.

C'est très bien...Vous savez ce dont nous sommes convenus... allez trouver ces dames, remerciez-les de ma part.

BRIAS.

Je vous préviens qu'il vous faudra faire votre paix avec ma sœur... elle est furieuse de ne pas avoir été invitée.

MONTÉCLAIN.

Je ne suis pas assez sûr de ce qui va se passer et se dire ici, pour en rendre témoin une jeune fille. Mais l'heure approche... allez, et n'oubliez pas le notaire... vous l'avez bien stylé?...

BRIAS.

Une machine à vapeur écrivante et grossoyante ne sera ni plus impassible, ni plus silencieuse... Je vais le chercher. (Il sort.)

MONTÉCLAIN.

Très bien... (A d'Avatianne.) Et le livre sacramentel ?

D'AVATIANNE.

Le voici.

MONTÉCLAIN.

Veuillez mettre le signet à la page où est écrite la seule espérance qui nous reste... (Allant à une

porte de côté.) Silence... une voiture dans la grande avenue!... C'est Mme de Beauval.

D'AVATIANNE.

Ou un autre de vos invités...

MONTÉCLAIN.

Non... tout le monde est arrivé par le parc.

D'AVATIANNE.

Et Georges d'Estéve?...

MONTÉCLAIN.

Oh! il est venu, mais je l'ai mis sous clé; je réponds de lui, et du diable s'il peut s'échapper. Je le donne au plus vigoureux et au plus adroit... Des murs tout nus et une lucarne grillée, à dix pieds du sol...

D'AVATIANNE.

Ce n'est donc pas une plaisanterie que ces prisons terribles que renferment les vieux châteaux de la Bretagne?

MONTÉCLAIN.

Ni les prisons... ni les moyens épouvantables de supplice. (Il pousse un bouton caché dans l'une des moulures de la porte du fond; une trappe s'ouvre.) Regardez...

D'AVATIANNE.

Des oubliettes!

(D'Avatianne se penche sur le bord du trou. Montéclain l'arrête.)

Eh! doucement... ce serait un voyage dangereux... (La trappe se referme.) Vous voyez qu'il ne manquerait rien à notre exécution.

UN DOMESTIQUE, entrant, à voix basse, et rapidement à Montéclain.

Madame de Beauval!...

MONTÉCLAIN, très vivement, à d'Avatianne.

A votre poste!... et prévenez Brias et le notaire.

(D'Avatianne se retire par la porte du milieu, au fond.)

SCÈNE II.

MONTÉCLAIN, LÉONA; puis BRIAS, D'AVATIANNE, LE NOTAIRE.

LÉONA, entrant par une porte dérobée.

Mon Dieu! que de mystères pour pénétrer dans le château d'un lion parisien!... Bonjour, Montéclain... dites-moi, mon mari est-il arrivé?...

MONTÉCLAIN.

Pas encore.

LÉONA.

Tant mieux... je pourrai rire un peu.

MONTÉCLAIN.

Eh! de quoi donc?...

LÉONA.

Eh! mon Dieu, de la figure de Georges lorsque je l'ai présenté à mes invités... et puis de sa fugue quand j'ai voulu recevoir ses remercîmens...

MONTÉCLAIN.

En effet, le coup de théâtre a été superbe et inattendu... et vous verrez que je m'en suis sou venu.

LÉONA.

J'aurais donné quelque chose pour voir la min du général en pareille occasion... et celle de m rivale... qui comptait bien devenir comtesse d'Es téve... cela a dû être fort amusant!

MONTÉCLAIN.

Au fait, Léona, c'est très plaisant!... cette fill déshonorée, ce père désolé...

LÉONA.

Ah! ma foi, ça les regarde...

MONTÉCLAIN.

Ce frère qui compte bien punir votre mari...

LÉONA.

Est-ce qu'on se bat avec ça?

MONTÉCLAIN.

Quand on ne se bat pas avec ça, ça vous tue. et à moins qu'il ne vous convienne d'êt veuve...

LÉONA.

Je n'ai pas assez usé des charmes de mon m riage pour en être là.

MONTÉCLAIN.

C'est pour cela que, moi et mes amis, no voulons vous épargner cette infortune; car il e temps que vous sachiez que nous ne sommes e semble ici que pour décider de votre positi vis-à-vis de la famille d'Estéve...

LÉONA.

Ma position n'a rien d'équivoque, je suppose

MONTÉCLAIN.

Sans doute, mais le général ne l'accepte p comme il vous convient de la faire, et il a cha quelques amis communs de prendre avec v des arrangemens.

LÉONA.

Une séparation?... encore!...

MONTÉCLAIN.

Vous allez le savoir.

(Il frappe dans ses mains; ses trois amis paraiss un à chaque coup, ainsi: Brias le premier, la porte latérale à droite; le notaire le sec par la porte latérale à gauche; et enfin, d'A tianne le troisième par la porte du milieu.)

LÉONA.

Qu'est-ce cela?

MONTÉCLAIN.

M. de Brias, que vous connaissez... (Présen d'Avatianne.) M. de Marsay que je vous présen (Présentant le notaire.) M. de Rastignac, tous d mes amis... Veuillez prendre place.!.

(Les trois hommes prennent place autour de la t Montéclain offre un fauteuil à Léona pres de la t et s'assied un moment après, de l'autre côté.)

LÉONA.

Pardon... mais je n'ai pas l'honneur de naitre vos amis... quoiqu'il me semble que j rappelle leurs noms; et je ne vois pa M. d'Estéve... qui de devrait être le premie moin de cet entretien.

MONTÉCLAIN.

Sa présence eût été un obstacle à la liberté de discussion : il ne voulait consentir à aucun arngement, et il ne viendra pas... Vous savez, adame, qu'en certaines affaires des tiers sont us calmes, plus concilians...

LÉONA.

Comme il vous plaira... je suis prête à vous tendre...

MONTÉCLAIN, après un silence.

Dites-moi, ma chère Léona, avez-vous lu M. de ilzac ?

LÉONA, étonnée.

M. de Balzac?... à quoi bon cette question ?...

MONTÉCLAIN.

Vous savez que chacun a sa façon d'arriver au t. Veuillez donc me répondre... Avez-vous lu . de Balzac ?...

LÉONA.

Je ne serais pas femme, si je ne savais par cœur ıs ses délicieux ouvrages.

MONTÉCLAIN.

En ce cas, vous devez vous rappeler parfaitent l'Histoire des Treize ?...

LÉONA.

Cette association imaginaire de quelques homs qui se sont donné la mission de venger la iété par des moyens effroyables ?... Oui, vraint ; cela m'a fort intéressée...

MONTÉCLAIN.

Vous devez donc être charmée de vous trouver présence de ses adeptes les plus connus... de Marsay et M. de Rastignac... et deux noux néophytes à qui l'illustre romancier n'a encore donné la même célébrité... M. de as et moi.

LÉONA, lorgnant d'Avatianne et le notaire.

Vraiment !... Je vous avertis qu'il vous sera cile de me faire prendre ces messieurs pour héros de roman.

MONTÉCLAIN.

Cela se conçoit... le roman étant une histoire... le.

LÉONA.

Je vous préviens encore, Montéclain, que je rouve pas l'invention spirituelle.

MONTÉCLAIN.

Je respecte la liberté des jugemens...

LÉONA.

t que, dans tous les cas, prétendre effrayer femme, alors même qu'on ne réussit pas, est tentative de mauvais goût.

MONTÉCLAIN.

Permettez-moi de vous exposer, à ce sujet, une te théorie ; vous pouvez être convaincue que messieurs en partagent tous les principes.

LÉONA.

ites... Cela vous essaiera pour la tribune... ıd vous y arriverez...

MONTÉCLAIN.

Certes, ma chère comtesse, personne plus que ces messieurs et moi ne croit au respect que l'homme doit à la femme ; dans notre société, où toutes les carrières et toutes les ambitions nous appartiennent, où la loi donne à l'homme la direction des affaires les plus sérieuses, où sa volonté, comme père ou comme mari, est presque toujours la règle absolue à laquelle il faut que les femmes se soumettent, je trouve qu'il est noble et bon que nos mœurs tempèrent cette autorité arbitraire, et je ne sache rien de plus respectable et de plus charmant que cette protection universelle que la femme trouve dans sa faiblesse même.

LÉONA.

Vous parlez fort bien, Montéclain, et vous aurez du succès...

MONTÉCLAIN.

Mais lorsqu'il arrive que la femme, au lieu d'être humble, timide et soumise, qu'il serait odieux de tyranniser, est un être froid, méchant, égoïste ; lorsque la duplicité a été sa vie usuelle, lorsque le vol et le mensonge ont été pour elle un moyen de fortune, lorsqu'elle a joué avec l'honneur des familles, lorsque, par ses calomnies et ses intrigues, elle a semé autour d'elle le meurtre et le suicide... j'avoue que la galanterie qui m'obligerait à traiter cette femme avec le plus profond respect, me paraîtrait une dérision et une déplorable faiblesse.

LÉONA, se levant, et s'éloignant de la table.

Monsieur de Montéclain, vous m'avez prise à un piége odieux, et vous avez beau jeu pour m'insulter !...

MONTÉCLAIN.

Vous pensez donc que c'est de vous que je voulais parler ?

LÉONA.

Vous êtes un lâche, Montéclain !... et vous n'oseriez parler ainsi à un homme...

MONTÉCLAIN.

Vous avez raison ; s'il s'agissait d'un homme qui eût fait tout cela, je l'enverrais devant un tribunal... et je doute que les juges y missent plus de politesse que moi...

LÉONA.

Montéclain !.. Montéclain !...

MONTÉCLAIN.

Vous ne riez plus, Léona ? Vous ne trouvez plus l'aventure si plaisante ?... Vous voyez que chacun a son tour...

LÉONA, se maîtrisant et se rapprochant de la table.

Mais que voulez-vous donc de moi, messieurs? car je commence à croire que l'invention du romancier deviendra une réalité... Je commence à croire que je suis tombée dans les mains d'assassins...

MONTÉCLAIN, se levant à son tour.

Préférez-vous que je vous remette dans celles de messieurs les gendarmes ?... ce sont les protecteurs nés de l'innocence...

LÉONA.

Mais encore une fois, que voulez-vous ?...

MONTÉCLAIN.

Vous demander un conseil...

LÉONA.

Et finirez-vous, monsieur ?...

MONTÉCLAIN, lui montrant le fauteuil où elle était assise.

Asseyez-vous donc. (Léona se rassied.) Vous ne voulez pas croire que vous êtes ici entre les mains des héros de M. de Balzac ?... mais admettez un moment que cela soit vrai, rien que pour suivre mon raisonnement. Supposez que nous soyons ce tribunal secret, terrible, implacable, qui distribue dans l'ombre une justice inaperçue... qui frappe les coupables par des voies inconnues, comme la Providence ; supposez, non seulement que l'honneur nous enchaîne les uns aux autres, mais encore que la complicité nous lie ; supposez que nous soyons dans un château perdu. . comme le mien, et admettez que, complétement dépouillés de cet esprit chevaleresque qui permet à la femme tous les crimes à l'abri de sa faiblesse, nous ouvrions sous vos pas un abîme... comme celui-ci... (Il ouvre la trappe ; Léona fait un mouvement de terreur.) Léona... Mme de Beauval... Mme d'Estève, si vous voulez, disparaît à tout jamais... Georges est veuf ; il répare sa faute... et personne n'est puni que la coupable... que penseriez-vous de cette justice ?

LÉONA.

Qu'elle serait un crime... car la mort est le châtiment des meurtriers seulement...

MONTÉCLAIN, referme la trappe.

Aussi, ne vous ai-je montré ce danger, que pour mieux vous faire comprendre la conclusion de mon raisonnement... c'est que tout pourrait s'arranger, si Georges était libre...

LÉONA, à part.

Ah ! je comprends enfin... (Haut.) Je suis désolée de ne pouvoir lui rendre cette liberté... mais le divorce est aboli...

MONTÉCLAIN.

Vous ne savez peut-être pas exactement la loi... (Donnant à Léona le code ouvert.) Voulez-vous prendre la peine de lire ce passage ?... là... là. . article 180. (Il va reprendre sa place.)

LÉONA, lisant d'une voix qui s'affaiblit peu à peu.

« Le mariage qui a été contracté sans le con-
» sentement libre des époux, ou de l'un d'eux, ne
» peut être attaqué que par les époux, ou par ce-
» lui des deux dont le consentement n'a pas été
» libre. » — M. Georges d'Estève prétendrait-il dire qu'il n'a pas été libre, et vous a-t-il chargé de me dire qu'il demandait la nullité de notre mariage ? C'est pitoyable !

MONTÉCLAIN.

Pardon. . passez donc au second paragraphe.

LÉONA, lisant.

« Lorsqu'il y a eu erreur dans la personne...
» le mariage peut être déclaré nul »

MONTÉCLAIN.

Ce qui veut dire que le mariage fait avec une autre personne que celle qu'on croyait épouser est nul.

LÉONA, à part.

Ah ! c'est donc là qu'ils en veulent venir !...

MONTÉCLAIN.

Eh ! bien, madame... ne voyez-vous rien qui puisse nous venir en aide ? .. et ne voulez vous pas nous empêcher d'arriver à de tristes extrémités ?...

LÉONA.

En vérité. je ne vous comprends plus...

MONTÉCLAIN.

Eh bien, moi. . je vais tâcher de vous faire comprendre. Tout à l'heure, à l'aspect de cet abîme, vous avez dit que la mort était le supplice des meurtriers ; et c'est justice Écoutez donc madame, écoutez, messieurs, et n'oubliez pas dans quel but nous sommes ici, quel serment nous lie... et qu'il faut que Georges d'Estève soit libre. Vous saurez que Mme de Beauval est née à Pondichéry, de M. et Mme de Marsa[...] parens de M. le duc d'Hérici... (A Léona). Si je me trompe, vous rectifierez mes erreurs...

LÉONA, d'une voix troublée.

Continuez, monsieur...

MONTÉCLAIN.

A douze ans elle était orpheline... et à qui[...] ans elle était veuve de M. de Beauval. Se trouvant sans famille et presque sans fortune, elle décida à quitter les Indes pour venir en France près du duc d'Hérici. Elle partit donc en compagnie d'une certaine Isabelle Pommier, qui a été élevée avec elle et qui, par conséquent, a été initiée aux mystères les plus intimes de la famille... Me trompé-je ?

LÉONA.

Qu'importent tous ces détails !

MONTÉCLAIN.

A prouver à ces messieurs que je suis parfaitement instruit, et qu'ils pourront juger et condamner sans crainte.

LÉONA.

Condamner... dites-vous !...

MONTÉCLAIN.

Pendant la traversée, il paraît que Mme [de] Beauval tomba dangereusement malade...

LÉONA.

Vous vous trompez ; jamais je ne me [suis] mieux portée.

MONTÉCLAIN.

Je suis ravi de l'apprendre... Ce fut donc Isabelle Pommier qui fut malade, à ce qu'il paraît; car il est certain que l'une des deux femmes qui voyageaient sur l'*Atalante* était près d'expirer au moment où le navire fit naufrage... en vue du Cap. Le navire périt corps et biens... à l'exception de deux jeunes femmes qu'un pilote parvint à sauver, et à ramener dans sa maison. Ce bon Hollandais, qui ne comprenait pas un mot de français, prit, à ce qu'il paraît, la servante pour maîtresse... il donna la plus belle chambre à Isabelle Pommier qui continuait à se mourir.... il installa assez rudement Mme de Beauval près d'elle pour la soigner et la veiller...

LÉONA.

Eh bien?

MONTÉCLAIN.

Eh bien! ce que vous ne croiriez jamais, c'est qu'Isabelle Pommier, qui se mourait, eût la force de se lever dans la nuit, et d'empoisonner Mme de Beauval qui se portait à ravir!

LÉONA.

Vous mentez, Montéclain! Mme de Beauval est morte de sa maladie.

TOUS, se levant ainsi que Léona.

Enfin!...

LÉONA.

Ah!... malheureuse!...

MONTÉCLAIN.

Mme de Beauval est morte.... nous ne voulons pas savoir autre chose....

LÉONA, à part.

Je suis perdue!...

MONTÉCLAIN.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment Isabelle Pommier s'empara alors des papiers et du nom de sa maîtresse; comment elle se présenta chez le duc d'Hérici; comment elle se fit chasser pour un vol de diamans; comment elle mena, depuis, cette existence aventureuse, qu'elle couronna par un mariage nul... de toute nullité!... m'entendez-vous, Isabelle Pommier?

LÉONA, à part.

Ah!... le misérable!

MONTÉCLAIN.

Et, comme aucun de nous ne veut y mettre de violence, nous attendons de votre justice de vouloir bien reconnaître votre identité... sinon, je serai obligé de vous rappeler qu'il faut que Georges soit libre. (Il lui présente un papier.

LÉONA, après avoir signé le papier.

Messieurs, j'ai été attirée dans un piége infâme... Je signe ce qu'il vous plaît de me faire signer... mais je suis plus franche que vous: je vous préviens que je déclarerai avoir signé sous la menace de mort...

MONTÉCLAIN.

Vous nous mesurez à votre taille, Isabelle Pommier... des menaces contre une femme?... des violences contre un être inoffensif?... allons donc!... Tenez, voici cette déclaration... (Il la déchire.) Vous êtes libre... vous pouvez sortir de ce château... et pour que vous soyez bien sûre de ne pas avoir passé cette soirée en compagnie d'assassins..... permettez-moi de vous présenter M. Longuet, notaire... et M. d'Avatianne, procureur du roi... Ouvrez les portes!...

(Des domestiques paraissent; les portes du fond s'ouvrent, et l'on voit un salon brillamment éclairé et rempli d'une société nombreuse parmi laquelle est madame de Brias.)

LÉONA.

Ah! Montéclain... c'est trop de cette humiliation!...

MONTÉCLAIN, d'une voix sévère.

Vous oubliez que vous avez fait chasser Mlle d'Estève!

LÉONA

Adieu donc, Montéclain... adieu vous tous!... Vous apprendrez comment une femme comme moi répond à de pareilles lâchetés... (Elle sort.)

Mme DE BRIAS, vivement à Montéclain.

Hâtez-vous donc, maintenant, d'aller consoler le vieux Kérouan et sa fille.

(On entend au loin des cris, un bruit confus, et le son du beffroi.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELINE.

MADELINE, accourant.

Mon parrain!... mon parrain!...

MONTÉCLAIN.

Qu'y a-t-il? Encore quelque malheur?...

MADELINE.

Mon oncle Kérouan a quitté la ferme... Aly l'a quittée aussi... Mamselle Louise s'est ensauvée avec son enfant!... mais pas moyen de la retrouver... et si elle n'est pas ici...

MONTÉCLAIN.

Elle n'y est pas...

MADELINE.

Elle est perdue, noyée... c'est sûr!...

MONTÉCLAIN.

Grand Dieu!... Holà!... Pierre... Louis... des flambeaux, des torches... Joignez-vous à moi... messieurs... (A Brias.) Ah! Brias... et Georges.. Georges ne l'oubliez pas... Tenez. (Il lui donne une clé.) Venez, messieurs, venez!...

(Toute la société se précipite sur les pas de Montéclain.—Le rideau tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une clairière tout entourée de fourrés presque impénétrables. — Au fond, on voit un lac à travers une bordure de saules. — La masure appelée *la Closerie des Genêts* est à droite, au second plan. A gauche, quelques rochers moussus pouvant servir de siéges. — Devant la closerie, un vieux saule. — A droite, au fond, un pont de bois.

SCÈNE I.

LOUISE, son enfant dans les bras, passe et se glisse de buisson en buisson, jusqu'à un fourré près de la masure ; DES PAYSANS armés de torches traversent la scène ; DES FEMMES courent de côté et d'autre ; **PERRINE**, **MACLOU** LE MENDIANT.

PERRINE, apercevant le père Maclou.

Le père Maclou ! (Allant à lui.) Bon Dieu du ciel, père Maclou, où donc peut-elle être ?...

MACLOU.

Ou je n'ai jamais fait la guerre contre les bleus, ou elle a gagné par ici... V'là un bout de son fichu que j'ai décroché à la haie du chemin aux Ormes... et v'là la boucle d'un de ses souliers qu'elle a perdue à la mare Sichon.

PERRINE.

Nous ne la retrouverons pas !... T'nez, v'là les cloches qui ne sonnent plus, et les gars qui étaient accourus du village... s'en vont à tous momens.

MACLOU.

Que nenni, ma fille !... je les ai posés le long du lac... Tant qu'il fera un rayon de soleil, il n'y tombera pas un brin de paille sans qu'ils le voient.

PERRINE.

Et voilà la nuit qui vient... Bon Dieu !... bon Dieu ! qu'est-ce qui la sauvera, alors ?

MACLOU.

Allons, les gars... du courage et battons le buisson un peu dru... (On va à droite et à gauche, puis un cri lointain de chouette se fait entendre.) Chut !... on avertit là-bas... on avertit du côté de la grande butte...

PERRINE.

Qu'est-ce qu'ils disent ?...

MACLOU.

C'est Kérouan qui appelle. (Nouveau cri.) Ou j'ai oublié nos anciens signaux de guerre, ou il dit qu'il a vu quelqu'un du côté de la roche Brune...

PERRINE.

Celle qui s'avance sur le lac et qui domine le gouffre ?... Oh ! Dieu du ciel, si elle tombait là, ce serait fini. Courons, courons !...

MACLOU, l'arrêtant.

Si ce n'était pas Kérouan qui nous donne ce signal, je jurerais qu'elle est par ici... mais c'est notre maître à tous pour découvrir une piste... Allons vite, les gars, prenez par le sentier d'en bas, je vais gagner la roche par le chemin Vert.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LOUISE, seule, reparaissant son enfant dans les bras.

Il dort... et ils ont enfin perdu ma trace... Les malheureux, pourquoi me poursuivent-ils avec tant d'acharnement ?... Pour me faire vivre... Vivre !... Pourquoi, mon Dieu ? Pour voir mon père mourir de ma honte, car il en mourra... Vivre ! pour voir un jour l'innocente créature née de ma faute partager la malédiction qui pèse sur sa mère ! Oh ! non ! La nuit est presque close... Voyons... Les bords du lac sont toujours gardés avec soin... mais je pourrai traverser la lande qui mène à Montéclain... C'est par là... (On entend un bruit lointain.) Du bruit !... quelqu'un encore !...

(Elle entre précipitamment dans la closerie.)

SCÈNE III.

LOUISE, cachée, **LUCILE**.

LUCILE, épuisée de fatigue, traversant le pont.

J'avais trop présumé de mes forces... dix fois j'ai été sur le point de l'atteindre... dix fois elle m'a échappé ; son désespoir a été plus fort que mon amitié... Faites que d'autres la sauvent, mon Dieu !... car je ne puis plus...

LOUISE, sortant de la closerie et apercevant Lucile

C'est Lucile... pauvre enfant !... Mais pourquoi aller plus loin ?... c'est Dieu qui me l'envoie !.. N'est-ce pas elle qui lui a servi de mère ?...

LUCILE, prête à défaillir.

Par ici !... à moi !...

LOUISE, s'approchant.

Tais-toi !... tais-toi !...

LUCILE se jetant dans ses bras.

Louise !... enfin... c'est toi...

LOUISE.

Oui, moi ! je bénis Dieu de t'avoir rencontrée !...

LUCILE.

Pourquoi donc me fuyais-tu ?...

LOUISE.

Lucile... écoute... j'ai quelque chose à te dire. mon enfant est là !...

LUCILE.

Dans la Closerie des Genêts ?

LOUISE.

Je voulais le confier à M. de Montéclain... T le lui porteras, toi... tu lui diras que je le l donne...

LUCILE.
Que veux-tu dire ?...

LOUISE.
Et si ton père est juste, c'est à vous deux qu'il appartiendra.

LUCILE.
Louise !... Louise !...

LOUISE.
Adieu, Lucile... sois heureuse, toi !...

LUCILE.
Où vas-tu, Louise ?... Louise, écoute-moi !... je ne prendrai pas soin de ton enfant...

LOUISE.
Est-ce que je ne te connais pas !... Tu l'aimeras, n'est-ce pas ? et tu ne lui apprendras pas à maudire le nom de sa mère ?

LUCILE.
Louise, Louise, écoute-moi !... Louise !...

LOUISE.
Non, laisse-moi !...

LUCILE.
Arrête !... Louise !... Louise !... A moi !... à moi ! à moi !...
(Sa voix s'éteint peu à peu, et elle tombe sans connaissance au pied du vieux saule, à droite.)

LOUISE, s'apprêtant à lui porter secours.
O Mon Dieu !... elle s'évanouit.

KÉROUAN, au loin.
Louise !... Louise !...

LOUISE, se relevant avec terreur.
Mon père !... fuyons !... Mais mon enfant... mais Lucile... Oh !... ils les trouveront tous deux. Adieu !... adieu ! ma vie !... C'est à vous maintenant que j'appartiens, mon Dieu !. .
(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

LUCILE, ALY, KÉROUAN, MADELINE, LE GÉNÉRAL, DOMINIQUE; DES PAYSANS, armés de torches.

KÉROUAN, en dehors.
Tenez la rive !... tenez la rive !...

LUCILE, revenant à elle.
Par ici !... par ici !...

ALY, entrant.
Ah ! c'est elle !...

KÉROUAN, accourant avec tout le monde.
Ma fille !... ma fille !...

ALY.
Non, mon père... c'est Lucile...

LE GÉNÉRAL.
Lucile !...

ALY.
De l'eau ! de l'eau !... elle est évanouie !...

MADELINE.
Je vais en chercher...
(Elle disparaît sous les saules du fond.)

ALY.
Mais j'en suis sûr, j'ai entendu la voix de Louise.

KÉROUAN.
Où est-elle ?

LUCILE.
Je ne sais pas.

KÉROUAN.
Ah ! malheureux !...

MADELINE, en dehors, poussant un cri.
Ah !... (Elle rentre rapidement.)

TOUS, remontant la scène.
Qu'y a-t-il ?

MADELINE, avec épouvante.
Là-bas... au sommet de la roche Brune... voyez-vous cette ombre ?...

TOUS, regardant au loin vers la gauche.
Une femme !...

LE GÉNÉRAL.
Louise, peut-être !

KÉROUAN, qui a monté sur le pont.
Elle s'arrête...

ALY.
Elle se met à genoux !... demeurez...
(Il se glisse le long du bord et se jette à la nage.)

MADELINE.
Elle prie...

KÉROUAN.
Silence !.... je vois Aly qui approche.

LE GÉNÉRAL.
Miséricorde ! la voilà qui se lève.

DOMINIQUE.
Ah ! le voilà !...

LUCILE.
Elle l'a vue !...
(Le bruit d'une chute dans le lac se fait entendre.)

TOUS, poussant un cri.
Ah !

LE GÉNÉRAL.
Dans le gouffre !...

DOMINIQUE.
Aly saute après !... Courage !... courage, gars !...

KÉROUAN, tombant à genoux.
Mon Dieu ! mon Dieu ! me les prendrez-vous tous deux !...

DOMINIQUE.
Ah ! tonnerre ! elle a disparu !...

KÉROUAN.
Oh ! je mourrai avec eux... ou je les sauverai !... (Il veut s'élancer.)

LE GÉNÉRAL, le retenant.
Arrête, mon ami ! Kérouan !...

DOMINIQUE.
Tenez-le bien ! Si quelqu'un peut les sauver, c'est moi !... (Il disparaît un moment.)

KÉROUAN, au général qui le tient toujours.
Laisse-moi !...

DOMINIQUE, rentrant avec Aly.
Voilà ton fils, Kérouan...

ALY.
Pardonnez-moi, mon père, d'avoir manqué de force pour la sauver.

KÉROUAN.
Ah ! Dieu t'a conservé à moi... Dieu est bon... mon fils... Dieu est juste !... (Il l'embrasse.) Mais Louise ! Louise !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, accourant.

Mon père !... Kérouan !... Louise !...

TOUS.

Lui !... Georges !...

GEORGES.

Mon père ! nous sommes sauvés !... Mme de Beauval ne mérite plus que nos mépris; ce nom n'était pas le sien... ce mariage est nul... et Louise sera à moi !...

KÉROUAN, allant à lui.

Louise ? Louise ?... Va voir, misérable, ce cadavre que l'on vient d'arracher de l'abîme.

GEORGES.

Louise... morte !...

ALY.

Oui, morte... morte parce que vous l'avez aimée, parce que vous l'avez trompée... (Donnant à son père les deux épées qu'il avait apportées.) Mon père, c'était ici le lieu du combat...

LE GÉNÉRAL et TOUS.

Que dit-il?

LE GÉNÉRAL.

Kérouan !... Kérouan, après quarante ans d'amitié, ton fils et le mien... mais c'est impossible !...

KÉROUAN, avec énergie.

Louise est morte !...

LE GÉNÉRAL.

Kérouan, c'est un combat sacrilége !

KÉROUAN, de même.

Louise est morte déshonorée, perdue.

GEORGES.

J'ai mérité la mort; tuez-moi donc... je ne me défendrai pas.

ALY.

Après avoir déshonoré la sœur, voulez-vous donc déshonorer le frère, voulez-vous donc que je vous assassine ?...

GEORGES.

Donnez-moi donc une arme. (A son père.) Mon père, il faut en finir...

LE GÉNÉRAL, bas, d'une voix tremblante, à son fils.

Défends-toi du moins, malheureux, défends-toi !...

KÉROUAN, donnant une des épées à Georges et l'autre à Aly.

Voici les épées de vos pères...

DOMINIQUE.

Mais ils ne peuvent s'égorger ainsi dans la nuit !...

KÉROUAN, arrachant une torche des mains d'un des paysans.

Eh bien !... j'éclairerai le combat... (A Aly.) Louise est morte... tue-le !...

LUCILE, tombant aux pieds du général, et cachant sa tête dans son sein.

Mon père... mon père !...

LE GÉNÉRAL.

Apprends, enfant, ce que coûte l'honneur d'une femme !

(Les deux jeunes gens combattent. On entend les cris : Arrêtez ! arrêtez !)

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE, MONTÉCLAIN, PAYSANS, portant des torches allumées.

LOUISE, accourant, soutenue par Montéclain.

Arrêtez !...

TOUS.

Louise !...

KÉROUAN.

Grand Dieu !... est-ce un fantôme !

LOUISE.

Mon père... c'est moi... c'est votre fille, sauvée par M. de Montéclain !...

KÉROUAN.

Ma fille !... (Il la serre dans ses bras.)

LE GÉNÉRAL.

Mais cette femme que nous avons vue là... tout à l'heure ?...

MONTÉCLAIN.

Elle s'est punie plus sévèrement que la loi n'eût pu le faire.

LE GÉNÉRAL.

Mme de Beauval !

TOUS.

Mme de Beauval!

MONTÉCLAIN.

Mme de Beauval est morte !

LOUISE, à Kérouan.

Vous m'avez pardonnée... mon enfant est là. . ne pardonnerez-vous pas à son père?...

KÉROUAN.

Prends-la, Georges, et n'oublie pas ce que ton bonheur nous a coûté.

DOMINIQUE.

Allons, j'élèverai le moutard, et je lui apprendrai l'exercice !...

MONTÉCLAIN.

Général, je suis entré aujourd'hui dans votre maison ; ne voulez-vous pas entrer dans la mienne ?... vous y trouverez vos amis.

LE GÉNÉRAL, mettant la main de Lucile dans celle de Montéclain.

J'y trouverai un fils... (Allant à Kérouan.) Eh bien, mon brave Kérouan ?

KÉROUAN.

Eh bien, tu vois, Simon, qu'il y a encore des vieux nobles qui valent quelque chose...

LE GÉNÉRAL.

Il faut bien qu'il y en ait un par-ci, par-là.

(Transports et cris joyeux de tous les paysans. — Le rideau tombe.)

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

LA

DAME DE SAINT-TROPEZ

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET DENNERY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 23 novembre 1844.

Personnages.		*Acteurs.*
GEORGES MAURICE, 43 ans (premier rôle)............	MM.	FRÉDÉRIC LEMAITRE.
ANTOINE CAUSSADE (deuxième premier rôle)...........		JEMMA.
CHARLES D'ARBEL, 24 ans (jeune premier)............		CLARENCE.
LANGLOIS, notaire, 57 ans (financier)..................		MOESSARD.
LE COMTE D'AUBERIVE, 65 ans (père noble)............		MARIUS.
JÉROME, aubergiste (deuxième comique)...............		DUBOIS.
GERFAUT, médecin (troisième rôle)......................		MULLIN.
DOMINIQUE, 60 ans..		VISSOT.
PREMIER OUVRIER..		MARCHAND.
JOSEPH..		POTONNIER.
HORTENSE D'AUBERIVE (jeune-premier rôle)..........	Mmes	CLARISSE MIROY
PAULINE LANGLOIS (grande coquette)..................		J. REY.
CHARLOTTE CAUSSADE (soubrette)........................		SAINT-FIRMIN.
TOINETTE, femme de Jérôme..............................		DUBOIS.
VÉRONIQUE, servante..		HÉLOISE.
OUVRIERS, MATELOTS.		

L'action se passe en 1781.

Le premier acte à Paris. — Le deuxième, à l'auberge de Cerny. — Les trois autres, à Saint-Tropez.

ACTE PREMIER

Un riche salon de l'hôtel d'Auberive. — Porte au fond, ouvrant sur un autre salon. — Porte à droite, conduisant chez Hortense. — Porte à gauche, conduisant chez le comte. — Cheminée à gauche, au troisième plan, avec pendule. — Fenêtre à droite, deuxième plan. — Causeuse à droite, au premier plan. — Fauteuil à gauche, au premier plan. — Guéridon à gauche, avec encrier, plumes, papier et livres.*

SCENE I.

CHARLES D'ARBEL, DOMINIQUE.

(Au lever du rideau, Charles est assis près d'un guéridon, tenant un journal à la main, qu'il jette à la vue de Dominique, qui entre par une des portes latérales.)

CHARLES, avec affection.

Bonjour, Dominique.

DOMINIQUE, avec respect.

Votre serviteur, monsieur.

CHARLES, se levant.

M'a-t-on annoncé à M. d'Auberive ?

DOMINIQUE.

M. le comte, brisé de fatigue, s'est mis au lit fort tard ; il n'a pas encore sonné... et j'ai craint...

CHARLES.

De troubler un repos bien nécessaire à son âge... vous avez raison, Dominique, j'attendrai le lever de mon cousin. Votre retour a été aussi imprévu que l'avait été votre départ, M. Langlois, le no-

* Les indications *droite* et *gauche*, doivent être toujours comprises droite et gauche du spectateur.

taire, l'ami de M. d'Auberive, l'attendait avec impatience.

DOMINIQUE.

Monsieur avait, de son côté, grande hâte d'arriver. Nous sommes restés quatre jours et trois nuits en voiture... Malgré mes soixante ans, j'ai supporté cela assez bravement; mais M. le comte était, hier au soir, à bout de ses forces.

CHARLES.

Sa santé est si faible, si chancelante... Ma cousine n'est pas visible non plus ?

DOMINIQUE.

C'est aujourd'hui le troisième anniversaire de la mort de Mme d'Auberive, et vous savez que mademoiselle ne manque jamais de se rendre à Saint-Nicolas-des-Champs, ce jour-là.

CHARLES.

Oui, je sais qu'Hortense est une bonne et sainte fille.

DOMINIQUE.

Vous aussi, monsieur d'Arbel, vous gardez la mémoire des morts. Vous n'avez jamais non plus oublié le 20 septembre.

CHARLES, avec émotion.

Mon pauvre père !

(On sonne dans l'intérieur des appartemens.)

DOMINIQUE.

Voilà, je crois, la sonnette de M. le comte... (Allant à la fenêtre.) Et la voiture de mademoiselle entre dans la cour.

CHARLES.

Hortense !

DOMINIQUE, souriant.

Maintenant, M. le comte a le temps de s'habiller, vous allez prendre patience.

(Il salue et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

CHARLES, puis HORTENSE.

CHARLES, à lui-même.

Allons... du courage... C'est un adieu peut-être éternel...

(Hortense entre vivement. — Elle a une robe noire, et un voile noir jeté sur sa tête, et qu'elle ôte en entrant.)

HORTENSE, courant à Charles, comme à un protecteur.

Ah ! Charles... c'est vous.

CHARLES, lui prenant la main.

Quel trouble... quelle émotion !... Pour Dieu ! ma cousine, qu'avez-vous?

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Rien... mon ami... rien, je vous le jure.

CHARLES.

Vous essayez en vain de me tromper... que vous est-il arrivé ?

HORTENSE, plus calme et souriant presque.

Charles... vous ne comprendrez pas que ce qui n'est que l'œuvre du hasard puisse apparaître parfois comme l'œuvre de la fatalité... Tenez... ma frayeur a été celle d'un enfant... Parlons d'autre chose.

CHARLES.

Permettez-moi d'insister.

HORTENSE.

Eh ! bien... tout à l'heure... j'étais à genoux devant la tombe de ma pauvre mère... je priais avec une ardente ferveur... car je priais aussi pour mon père, dont la tristesse et l'abattement m'inquiètent et me désolent. — Ma prière était à peine achevée... qu'en levant les yeux j'aperçus, debout, devant moi, un homme dont le regard semblait ne pas me quitter... Instinctivement effrayée, je restai immobile sous ce regard... Je n'osais ni appeler ni fuir... Enfin cet homme, devinant sans doute la terreur étrange, involontaire, qu'il m'inspirait... s'éloigna... Quand le bruit de ses pas se fut éteint... je baisai le marbre de la sainte tombe... et je partis... Devant la grille d'une des chapelles latérales, je revis encore cet homme... Il se tenait incliné, le front nu, devant une pierre sur laquelle je lus avec surprise... le nom de M. d'Arbel.

CHARLES.

De mon père !... Et cet homme ?...

HORTENSE.

Je l'ai vu ce matin pour la première fois.

CHARLES.

Votre crainte était imaginaire et folle. Mais quel peut être cet homme qui s'inclinait ainsi devant la tombe du pauvre marin ?... tombe élevée d'ailleurs par une main inconnue... la même, sans doute, qui prit soin de mon enfance...

HORTENSE.

Mon père m'a dit, en effet, que, depuis la mort de M. d'Arbel, une secrète protection s'était étendue sur vous.

CHARLES.

Cette protection commença peu de jours après la mort de mon père, qui fut tué comme un traître, lorsqu'il accomplissait le plus saint des devoirs. Dans les mers des Indes, sous les ordres du bailli de Suffren, nos marins avaient remporté une victoire éclatante sur les Anglais; mais toute la flotte avait vu avec indignation, au plus fort du combat, le vaisseau le *Sévère* amenant son pavillon ! A peine cet ordre honteux venait-il d'être donné que mon père court vers le grand mât, en disant au capitaine : « Je clouerai si bien notre pavillon là-haut, que nul ne pourra l'amener ! » Il s'élance, et tombe tout à coup frappé d'une balle !...

Un matelot avait fait feu sur celui qu'il croyait être un lâche. Mon père tomba sur le pont et ne survécut que peu d'heures à sa blessure. Il mourut entouré de gens qui le maudissaient; il mourut croyant, le pauvre martyr, ne laisser à son fils qu'un nom flétri, deshonoré.

HORTENSE.

Mais le capitaine, en avouant la vérité, fit bientôt réhabiliter sa mémoire ?

CHARLES.

Depuis le jour où la balle d'un matelot me fit orphelin... mon mystérieux bienfaiteur n'a pas failli à la tâche qu'il s'était imposée. Au sortir du collége, où j'avais été placé par ses soins, car votre père absent alors n'avait pu venir en aide à mon malheur, j'appris que j'étais maître de choisir la carrière que je voudrais suivre. On m'annonça qu'une somme de dix mille livres serait mise chaque année à ma disposition. Je ne pouvais ni refuser cet argent, ni demander le nom de qui me le donnait... Une lettre sans signature accompagne toujours cet envoi... et cette lettre ne renferme que ces mots : « Acceptez sans scrupules, c'est une dette qu'on acquitte ! »

HORTENSE.

Sans doute, quelque obligé de votre père.

CHARLES.

Pourquoi s'est-il dérobé à ma reconnaissance ?... J'étais donc seul au monde, quand M. d'Auberive, de retour avec vous d'un long voyage, voulut bien se souvenir que le lieutenant d'Arbel avait été son parent, son ami... Il m'appela dans sa maison.

HORTENSE.

Où il vous traita bientôt comme un fils.

CHARLES.

Ce fut aussi à cette époque que je compris ce que je devais à mon protecteur inconnu, aux bontés de M. d'Auberive, à la mémoire de mon père. Je voulus porter dignement le nom qui m'avait été laissé. Pour arriver à la considération, à la fortune, vingt routes m'étaient ouvertes : j'hésitais entre elles, lorsqu'il y a deux ans une maladie mortelle sembla devoir rouvrir, pour M. d'Auberive, la tombe à peine fermée de votre mère. Je voyais vos larmes, votre désespoir... et je ne pouvais rien... moi qui aurais voulu racheter au prix de tout mon sang cette existence qui vous était si chère. Un homme vint, qui, d'un mot, releva votre courage et vous rendit votre croyance qui chancelait. Comme Dieu, cet homme put vous dire : Je sauverai votre père ! Cet homme était une des gloires de la science... Vous étiez à ses genoux, couvrant sa main de vos baisers, la baignant de vos larmes... De ce moment, mon choix était fait... j'étais médecin. Moi aussi, me disais-je je lutterai contre la mort ; moi aussi, je lui disputerai ses victimes... et, quelque jour, une bienheureuse mère bénira mon nom, une douce jeune fille le mêlera dans sa prière. Tous les instans que je ne passais pas auprès de vous, Hortense, je puis vous l'avouer maintenant, je les consacrais au travail... J'ai enfin été reçu docteur... et je viens vous faire mes adieux.

HORTENSE.

Vos adieux !

CHARLES.

Une horrible épidémie décime la population des îles Baléares. M. de Maurepas a ordonné que des médecins français allassent étudier et combattre ce fléau. J'ai été assez heureux pour voir mon nom inscrit sur la liste... et je vais partir. Majorque sera pour moi un champ de bataille, et l'œil du ministre m'y suivra peut-être.

HORTENSE.

Mais pourquoi cette ambition, cet empressement de parvenir ?

CHARLES.

Parce que vous êtes noble, Hortense, et que je ne suis rien ; parce que vous êtes riche et que je suis pauvre.

HORTENSE, lui tendant la main.

Je vous avais deviné, Charles... Écoutez-moi, mon ami. Quelque élevée que soit la position de mon père, quelque grande que soit sa fortune, j'ai toujours espéré qu'il me laisserait maîtresse du choix de mon époux. — Quand M. d'Auberive vous présenta à moi, il me dit : Il est malheureux, aime-le bien, mon enfant... Et je vous aimai, Charles, comme j'aurais aimé mon frère. Un jour vint où je compris que ce n'était plus une tendresse de frère que vous aviez pour moi... et, je vous l'avouerai, Charles, mon cœur s'en réjouit.

CHARLES.

Il serait vrai !

HORTENSE.

Pourquoi le cacherai-je ?... Cet amour est sain et pur comme le souvenir de ma mère, qui vous aimait aussi, qui nous avait unis dans sa pensée. Charles, aujourd'hui même je parlerai à mon père... il ne veut que mon bonheur... Mon ami, vous ne partirez pas.

CHARLES.

Oh ! mais c'est un rêve !...

DOMINIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Langlois.

HORTENSE.

Faites entrer. (A Charles.) Aurez-vous assez de confiance en moi pour me laisser conduire seule cette négociation ?... Alors, revenez tantôt, je vous ferai connaître la réponse de mon père.

CHARLES.

Me trouvera-t-il digne de vous ? Oh ! il refusera !

HORTENSE.

Alors je ne serais point à vous, Charles... mais je ne serais à personne.

(Charles baise vivement la main que lui présente Hortense.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, LANGLOIS, PAULINE.

PAULINE, courant embrasser Hortense.

Bonjour, ma toute belle.

LANGLOIS, saluant.

Veuillez agréer, mademoiselle, l'assurance de ma considération distinguée ..

PAULINE, riant.

Signé, Langlois... comme au bas de vos lettres. Décidément, mon ami, vous êtes par trop... notaire royal. (Apercevant Charles.) Ah! ah! vous voilà donc, monsieur le docteur! M. Langlois m'a dit votre secret. (A Hortense.) Quand nous le croyions au bal, il passait les nuits à étudier... (Allant à Charles.) Vous n'avez encore tué personne, n'est-ce pas?... Donnez-moi la main... Vous aurez ma clientelle... quand mon mari sera malade.

LANGLOIS.

Je suis un bien mauvais client pour Esculape... Je n'ai eu dans ma vie qu'une seule indisposition... c'était la coqueluche... Il y a long-temps, cela date de 1734.

PAULINE.

Taisez-vous donc... je vous ai défendu de dire votre âge...

LANGLOIS.

L'amour n'en a pas.

PAULINE, riant.

C'est possible; mais l'hymen paraît toujours le double de celui qu'il a... Eh bien! vous nous quittez, monsieur Charles?

CHARLES.

J'aurai l'honneur de vous revoir.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

HORTENSE, PAULINE, LANGLOIS.

PAULINE.

C'est un aimable et bon jeune homme que ce M. d'Arbel.

LANGLOIS, préoccupé.

Excellent jeune homme!... Je voudrais bien voir M. d'Auberive.

HORTENSE, sans écouter Langlois.

Il veut partir...

LANGLOIS.

Qui?

HORTENSE.

Le ministre envoie des médecins aux îles Baléares, pour combattre une épidémie qui dévaste la population, et Charles a envié et obtenu le dangereux honneur de faire partie de cette expédition...

PAULINE.

Ah ça! le ministre ne veut donc plus nous laisser que des notaires!... C'est affreux.

LANGLOIS.

C'est horrible!... Heureusement qu'il reste aussi des millionaires... Tenez, un de mes cliens, mon meilleur client! M. Georges Maurice...

PAULINE.

Ah! oui, le corsaire.

LANGLOIS.

Armateur, ma chère, armateur; un charmant homme, brave comme un Jean Bart et riche comme un nabab. Du port de Saint-Tropez, son pays, où il a commencé par être simple matelot, il équipe aujourd'hui des flottes entières. Il a fait des prises immenses aux Anglais.

PAULINE.

Très bien. — J'ai horreur de ces gens-là. On assure qu'ils vendent leurs femmes au marché. — Fi! les vilains!... Pour en revenir à votre brave corsaire?...

LANGLOIS

Armateur...

PAULINE

Soit... Vous disiez?...

LANGLOIS.

Je disais que ce cher M. Maurice était encore à marier. A chacun des voyages qu'il fait à Paris, je veux me ménager un beau contrat à faire; mais le brave marin a peur du mariage. Il ne sait pas tout ce qu'il y a de bon à ne se mêler de rien chez soi... à n'avoir pas le droit... je veux dire besoin de dire un mot. C'est charmant! Après ça, il est jeune, il a le temps de se décider.

PAULINE.

Quel âge a-t-il donc?

LANGLOIS.

Quarante-deux ans!

PAULINE.

C'est juste! vous avez attendu plus tard que cela.

LANGLOIS, baisant la main de Pauline.

Pour mon bonheur!

PAULINE.

Comment donc! de la galanterie...

LANGLOIS.

Je serais comme ça toute la journée, si je n'étais pas notaire... Je voudrais bien voir M. d'Auberive.

(Il regarde la pendule.)

HORTENSE.

Mon père repose encore; mais si vous avez besoin de lui parler...

LANGLOIS.

Absolument besoin... avant midi, et il est onze heures.

(Hortense sonne, un domestique paraît.)

HORTENSE.

Voyez si mon père peut recevoir M. Langlois. (Elle va s'asseoir sur la causeuse, à droite, et prend une broderie.) Pauline, vois donc comme ce dessin est joli.

LANGLOIS.

Il est charmant... Mesdames, je vous demande la permission de classer ces diverses pièces.

(Il va se mettre devant la cheminée, à gauche.)

PAULINE, allant s'asseoir près d'Hortense.

Il faut bien qu'on vous l'accorde... Figure-toi, ma chère amie, que mon mari est le plus parfait notaire de France et de Navarre. Il notarie partout.. dans la rue, à table, au salon... jusque dans ma chambre... Quand nous sommes seuls, il ne me parle que d'usufruit et ne rêve que d'hypothèques. Croirais-tu que le jour de ses noces M. Langlois a quitté le bal pour aller recevoir un testament ?

HORTENSE, bas et souriant.

Tu as fait là un singulier mariage.

PAULINE, à mi-voix.

Oui, je sais que M. Langlois avait de moins que moi un blason qui remonte au temps des croisades, et de plus que moi trente ans à peu près... Mais on m'a dit qu'il possédait autant de mille livres de rentes que d'années... et je ne l'ai pas trouvé bien vieux...

HORTENSE.

Quel âge avait-il donc ?

PAULINE.

Cinquante... mille livres de rentes... Avec l'illustre nom des Dormesson, je ne possédais que les portraits de mes aïeux et un tout petit revenu de 1,800 livres. En me retirant de notre couvent, ma tante d'Esterbek, qui est une femme de sens, me fit voir M. Langlois... Je le trouvai un peu gros, mais très bonhomme... il me fit rire... ça me rassura un peu... Il m'envoya une corbeille magnifique, ça me rassura tout à fait. Enfin, que te dirai-je ? je suis heureuse, très heureuse... Je n'étais que marquise aux Ursulines, je suis reine... chez moi... Et c'est si gentil de commander... En ménage, comme en politique, je ne connais que le gouvernement absolu.

LANGLOIS, se levant.

Je crois que voilà M. le comte.

HORTENSE, se levant aussi.

Mon père !

(Elle va au devant de M. d'Auberive, qui paraît sur le seuil de la porte à gauche. Il est en costume du matin, et semble accablé plutôt sous le poids des souffrances que sous le poids des années. Il embrasse sa fille à plusieurs reprises.

SCÈNE V.

PAULINE, LANGLOIS, LE COMTE, HORTENSE.

LE COMTE, à Pauline.

Pardonnez-moi, madame... de ne vous avoir point aperçue tout d'abord... mais, en entrant, je n'ai vu que ma fille... Je suis si heureux de me retrouver auprès d'elle... (Il l'embrasse encore.) Je me suis peut-être fait attendre?

LANGLOIS.

Je suis vraiment confus de m'être présenté chez vous si tôt, mais il y avait urgence... et je me vois à regret forcé de vous parler d'affaires.

LE COMTE.

Aujourd'hui ?

LANGLOIS

Tout de suite.

HORTENSE, souriant, et la tête sur l'épaule de son père.

Moi aussi, mon bon père... j'ai à te parler d'affaires, et d'affaires sérieuses.

LANGLOIS.

Vous me permettrez de les croire moins sérieuses, et surtout moins importantes que celle dont dont je viens entretenir M. le comte.

HORTENSE

Aussi, monsieur le notaire, ne demandé-je à être entendue qu'après vous.

LE COMTE.

Va, ma fille. Mme Langlois voudra bien nous donner cette journée... Je sais combien elle a été bonne pour toi pendant mon absence.

PAULINE.

Nous vous laissons, messieurs. (Bas, à Hortense.) Pourras-tu me dire, à moi, cette affaire si sérieuse?

HORTENSE, souriant.

C'est impossible... avant une grande heure d'ici.

PAULINE.

Méchante, tu abuses de ma curiosité.

(Elles sortent par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LANGLOIS.

LE COMTE, s'asseyant et indiquant un fauteuil à Langlois.

Je vous écoute.

LANGLOIS, se plaçant sur un fauteuil, près du comte.

Depuis huit jours, monsieur le comte, ne vous voyant pas arriver, j'étais sur les épines. Vous

savez que la personne qui, par acte passé dans mon étude, il y a six ans, vous a prêté, sur hypothèque, quatre cent cinquante mille livres, demande son remboursement?

LE COMTE.

L'époque de ce remboursement est-elle donc arrivée déjà?

LANGLOIS.

Depuis huit jours... Comme, avant votre départ, vous ne m'aviez rien dit à ce sujet, j'ai pensé que vous étiez en mesure.

LE COMTE, vivement.

Dans le cas contraire, ne pourrais-je obtenir un délai?

LANGLOIS.

Il serait trop tard pour en demander.

LE COMTE.

Comment!

LANGLOIS.

M. Georges Maurice, votre prêteur, et mon meilleur client, renonçant aux courses en mer, vient d'acheter deux nouvelles fermes: il finira par être propriétaire de toute sa province. M. Maurice est à Paris et vous attendait impatiemment; je lui ai donné rendez-vous à votre hôtel, à midi.

LE COMTE.

Qu'avez-vous fait?

LANGLOIS.

Je vous savais souffrant... je voulais vous éviter la fatigue d'un déplacement... j'ai apporté la quittance, ce sera l'affaire de quelques minutes.

LE COMTE.

Je suis perdu!

LANGLOIS.

Plaît-il?

LE COMTE.

Il m'est impossible de payer.

LANGLOIS, se levant.

Miséricorde! Cet argent, me disiez-vous, était en mains sûres... qu'en avez-vous donc fait?

LE COMTE, se levant et avec dignité.

Vous allez le savoir. (Il agite une sonnette, Dominique paraît au fond. — A Dominique.) Priez Mlle d'Auberive de descendre au salon.

(Dominique sort par la porte à droite; le comte va s'asseoir ou plutôt retomber sur son fauteuil, à gauche.)

LANGLOIS, à part.

Je suis anéanti... M. Georges Maurice ne peut rien perdre... l'hypothèque est excellente... mais il comptait sur un remboursement immédiat... comment lui apprendre...

DOMINIQUE.

Voici mademoiselle.

LE COMTE.

Fermez les portes et veillez à ce que personne ne vienne nous interrompre.

(Dominique sort par le fond.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE, avec gaîté.

Mille remerciemens, monsieur le notaire, vous n'avez pas trop tardé à me céder la place... Mon bon père, à mon tour maintenant, de te... (Apercevant l'émotion de M. d'Auberive et voyant des larmes dans ses yeux.) Mon Dieu!... souffres-tu davantage? Oh! tu pleures... tu pleures!... Ah! que se passe-t-il donc?... et pourquoi me regardes-tu ainsi?

LE COMTE.

Je cherche dans tes yeux le courage qui me manque... Hortense... ma fille... me pardonneras-tu?...

HORTENSE.

Vous pardonner... moi!

LE COMTE.

Ma fortune... celle de ta mère... le présent, l'avenir... tout est perdu. Cet hôtel que nous habitons, joint à ce que je possède encore, pourra suffire à peine à rembourser un homme qui, confiant en mon honneur, en mon crédit, m'a prêté une somme considérable qu'il vient réclamer aujourd'hui. En te disant notre ruine, qui est mon ouvrage, je ne veux pas que tu puisses m'accuser d'avoir follement dissipé un bien que je devais te laisser intact... (Se levant.) J'ai cru accomplir un devoir... Ma fille, et vous, mon ami, jugez-moi. Avant toi, mon Hortense, le ciel m'avait donné un fils, notre nom devait revivre en lui. Il y a six ans, ce fils mourut... et mourut par un suicide!

HORTENSE et LANGLOIS.

Un suicide!

LE COMTE.

A ta mère, à toi... à tout le monde, j'ai caché cet affreux malheur; car, il aurait fallu vous dire: ce fils, ce frère, objet de tendresse et d'orgueil, avait déshonoré sa famille, et il s'est tué parce qu'il s'est trouvé sans forces devant l'infamie...

HORTENSE.

L'infamie!

LE COMTE.

La soif du plaisir, le besoin d'or l'avaient poussé dans l'abîme; il avait contracté des dettes énormes et donné pour gage à ses créanciers des titres entachés de faux.

HORTENSE.

Oh! mon Dieu!

LE COMTE.

J'offris la moitié de ce que je possédais pour effacer les traces de ce crime. A cette époque, la presque totalité de ma fortune étant entre les mains de MM. Salvador, les plus riches banquiers

de Marseille, pour éviter tous délais qui auraient pu amener la découverte de la vérité, j'empruntai à M. Georges Maurice, client de M. Langlois, quatre cent cinquante mille livres. Le moment de rembourser cette somme approchait. J'avais écrit à MM. Salvador de tenir à ma disposition l'argent dont ils étaient dépositaires. Je ne recevais aucune réponse. Dévoré d'inquiétudes, je partis pour Marseille, et j'arrivai le jour même où la banqueroute de la maison Salvador était déclarée. Après de vains efforts pour recueillir au moins quelques débris de ma fortune perdue... je suis revenu à Paris, implorant la miséricorde divine... non pas pour moi, mais pour ma fille.

HORTENSE, se jetant dans ses bras.

Mon père!...

LE COMTE, l'embrassant.

Mon enfant... Tu me pardonneras, n'est-ce pas... d'avoir, au prix de notre fortune, racheté l'honneur de ton frère?

LANGLOIS.

Tout en rendant pleine justice aux nobles sentimens qui vous ont guidé dans cette malheureuse affaire... permettez-moi de vous demander quel parti vous comptez prendre?.. l'heure approche...

LE COMTE.

J'abandonnerai à votre client mes fermes de Margency et cet hôtel.

LANGLOIS.

Cela représente au moins la somme prêtée... mais il ne vous restera plus rien.

LE COMTE.

Je craignais ma fille bien plus que je ne crains la misère.

HORTENSE, à part.

La misère... pour lui!...

LANGLOIS.

A votre âge... avec votre nom... votre santé!... ce serait horrible... — Onze heures et demie déjà... et c'est à midi que M. Georges Maurice doit venir... Passons, je vous prie, dans votre cabinet; nous allons examiner les baux de vos fermiers, asseoir une sorte de bilan... Je voudrais vous voir au moins de quoi vivre.

(M. d'Auberive, sans écouter le notaire, n'a pas quitté des yeux Hortense, qui est restée un moment immobile et pensive. Avant de suivre Langlois, M. d'Auberive va à sa fille et lui tend la main. Hortense, revenant à elle, embrasse son père avec amour.)

LE COMTE.

Venez, mon ami... j'ai du courage à présent.

(Ils sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, puis PAULINE.

HORTENSE, tombant sur le fauteuil à gauche.

Mon pauvre père!... Il n'est plus là... je puis pleurer... M. Langlois avait raison... la misère... pour lui... ce serait affreux... la force lui manquerait pour la supporter... Oh! c'est à présent que Charles va regretter de n'être pas riche... Avec quelle joie je lui aurais dû le bonheur de mon père...

PAULINE, entrant vivement par la droite.

Tu es bien aimable... tu me laisses deux heures en tête-à-tête avec le *Journal des Savans*... Je n'y tenais plus, et, au risque d'être indiscrète, je suis venue... Eh bien! tu as parlé à M. d'Auberive... peux-tu me dire enfin ce grand secret de ton cœur?

HORTENSE.

Ah! Pauline, il n'y a plus dans ce cœur que du désespoir!

PAULINE.

Que me dis-tu là!...

(Ici on entend frapper à la porte de l'hôtel.)

HORTENSE, se levant.

On frappe à la porte de l'hôtel... C'est Charles, peut-être... Que lui dire à présent?

PAULINE.

Que s'est-il donc passé?

HORTENSE, allant à la fenêtre, puis s'en éloignant vivement.

Ah!

PAULINE.

Qu'as-tu donc?

HORTENSE.

Encore cet homme!

PAULINE, allant à Hortense.

De qui parles-tu?

HORTENSE, retournant à la fenêtre.

Que vient-il faire ici? Oh! je me serai trompée...

PAULINE, la suivant.

Hortense, réponds-moi donc...

DOMINIQUE, au fond, introduisant Georges.

Monsieur, veuillez attendre dans ce salon, je vais prévenir M. Langlois.

(Il entre chez le comte, à gauche.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGES MAURICE, puis LANGLOIS.

(Georges entre dans le salon sans être vu d'abord des deux dames et sans les apercevoir.)

PAULINE, à Hortense, près de la fenêtre.
Comme te voilà pâle!... Tu m'effraies... je vais appeler... (Elle se retourne vivement et jette un cri de surprise à la vue de Georges.) Ah!

GEORGES, devant la pendule.
Je suis exact!

HORTENSE, qui s'est aussi retournée.
C'est bien lui!...

GEORGES, saluant, et regardant Hortense.
Singulier hasard!...
(Il salue encore et remonte vers la cheminée, et là, debout, il examine Hortense.)

PAULINE, amenant Hortense à l'avant-scène, à droite.
Quel est ce monsieur?... que veut-il?

HORTENSE.
Je l'ignore...

PAULINE.
Attends... je vais le savoir...

LANGLOIS, entrant à gauche.
Qui me demande?

PAULINE, allant à lui.
Ah! vous arrivez à propos... pour nous débarrasser d'un homme qui est là... et qui effraie Hortense.

LANGLOIS.
Vraiment!... où est-il, ce...

GEORGES, qui, pendant ce temps, s'est approché de Langlois, lui frappe doucement sur l'épaule et lui montre la pendule.
Il est midi.

LANGLOIS.
Eh! c'est vous... mon cher monsieur...

PAULINE, bas.
Vous connaissez cet homme?

LANGLOIS, bas.
Comment donc! c'est M. Georges Maurice, un de mes cliens... que dis-je, mon meilleur client! (Plus bas.) C'est mon millionnaire. (A Hortense.) C'est le créancier de M. d'Aubcrive...

HORTENSE.
Lui!

GEORGES, à Langlois, qui s'est rapproché de lui en le saluant.
Quelle est cette jeune personne?

LANGLOIS.
C'est la fille de M. le comte... (Bas.) Je vous dirai qu'un moment j'ai cru à un retard dans votre remboursement... mais tout pourra s'arranger. M. d'Auberive nous attend dans son cabinet.

GEORGES, qui a toujours regardé Hortense.
Je suis à vos ordres, monsieur Langlois.

LANGLOIS.
C'est moi qui suis aux vôtres... aujourd'hui, demain, toujours. Permettez-moi de vous conduire...

GEORGES, saluant Hortense et Pauline.
Mesdames... (En s'en allant.) C'était bien elle...
(Il entre avec Langlois dans le cabinet du comte.)

SCENE X.

HORTENSE, PAULINE.

PAULINE, le suivant des yeux.
Un millionnaire! ça! Au fait, M. Langlois l'est aussi...

HORTENSE, à elle-même.
La destinée de mon père dans les mains de cet homme!!... Oh! ma terreur de ce matin était un pressentiment!

PAULINE.
Que dis-tu?

HORTENSE.
Je dis que M. Georges Maurice a prêté à mon père quatre cent cinquante mille livres qu'il ne peut lui rendre... je dis que tout ce que nous possédions est maintenant à M. Georges Maurice.

PAULINE.
Ah! mon Dieu!

HORTENSE.
Mon pauvre père!... Il est là, abandonnant à ce créancier ce qu'il appelait la fortune de son enfant... Comme il doit souffrir... Oh! ma place est auprès de lui...
(Elle va s'élancer vers le cabinet de M. d'Auberive: le comte en sort, toujours pâle et faible, mais calme et résigné.)

HORTENSE, l'embrassant.
Mon bon père!... j'allais à toi pour te donner du courage...

LE COMTE.
Je viens de déléguer tout ce que nous avions pour rembourser mon créancier. Je n'ai pas eu la force d'assister à ce débat jusqu'à la fin; je suis sorti, laissant (A Pauline.) votre mari préparer l'acte qui va faire M. Maurice maître de cet hôtel... que nous quitterons dès aujourd'hui... Pour quelque temps, madame Langlois voudra bien nous donner l'hospitalité.

PAULINE.
Oh! monsieur... Hortense... tout ce que j'ai est à vous.

LE COMTE.
Je sais que vous êtes une bonne et sincère amie.

HORTENSE.

Oh! Charles non plus... ne nous abandonnera pas.

LE COMTE.

Charles... oui, c'est un noble cœur... J'avais espéré... j'avais rêvé pour lui... pour toi... mais il n'y faut plus songer... Mlle d'Auberive n'apportera pas à son époux la misère en dot.

(Il tombe sur la causeuse, à droite.)

HORTENSE, à elle-même.

La misère!... (Courant à son père.) Oh! je t'en supplie, prends courage... ta fille te reste... Elle travaillera, s'il le faut. Elle ne regrettera rien de son passé... rien... si Dieu lui conserve son père!...

(Hortense est à genoux devant son père qui, tout en sanglotant, couvre sa fille de baisers. Pauline cache sa figure dans son mouchoir. Georges sort alors du cabinet, à gauche, et s'arrête à la vue de ce tableau.)

SCÈNE XI.

PAULINE, LE COMTE, HORTENSE, GEORGES, LANGLOIS.

(A la vue de Georges, le comte relève doucement sa fille, étouffe ses larmes et se redresse avec effort, mais avec dignité.)

LE COMTE, se levant.

Messieurs, tout est-il fini?

LANGLOIS.

L'acte est dressé.

LE COMTE.

Et cet acte, où est-il?

GEORGES, le montrant.

Le voici, monsieur...

LANGLOIS.

Il n'y manque que votre signature.

LE COMTE.

Donnez?...

(Il prend l'acte des mains de Georges, et se dirige vers le guéridon. Georges, qui semble combattu par une émotion qu'il veut en vain cacher, s'approche de M. d'Auberive et le retient doucement.)

GEORGES.

Savez-vous, monsieur, que, cet acte signé, il ne ous restera plus rien?

LE COMTE.

Je le sais, monsieur.

GEORGES, hésitant.

Et moi... je l'ignorais, quand j'ai demandé mon emboursement. .Je ne pensais ruiner personne...

LE COMTE.

Vous étiez dans votre droit.

GEORGES, le retenant toujours.

A la rigueur, monsieur le comte, je pourrais vous donner du temps.

PAULINE.

Que dit-il?

LE COMTE.

Monsieur, pas plus dans un an qu'aujourd'hui... je ne pourrais...

GEORGES.

Permettez... On fait parfois de mauvais placemens... on est souvent heureux de retrouver la moitié de son argent... n'est-ce pas, monsieur Langlois?

LANGLOIS.

Jamais, monsieur... jamais, quand les actes ont été passés dans mon étude.

GEORGES.

Enfin... je pourrais ne pas prendre toute la somme...

LE COMTE.

Monsieur, je ne vous ai demandé ni délai, ni pitié... Finissons-en.

GEORGES.

Comme vous voudrez.

(Il remonte brusquement au fond et, après avoir fait quelques pas, s'arrête, toujours au fond, se croise les bras et regarde Hortense qui est restée sur la causeuse avec Pauline. Pendant ce temps, M. d'Auberive a signé l'acte.)

LANGLOIS, à part.

Il ne lui restera pas douze cents livres de rentes.

(Hortense s'est rapprochée de son père. — Le comte, après avoir signé, tend l'acte à Georges, qui se rapproche alors.)

GEORGES, après un moment de silence.

C'est mal ce que vous avez fait là, monsieur... L'orgueil vous a laissé oublier que vous aviez une fille... (Mouvement du comte.) Oui, l'orgueil; oh! je ne sais pas faire de phrases, moi... et je dis tout nettement ma pensée. Il y a là-dessous toute la rudesse, mais toute la franchise d'un loyal marin... Vous ne voudriez rien devoir à un homme comme moi... Mais, pourtant, vous ne pouvez pas laisser mourir cette jeune fille... et pour elle, pour vous... la misère... c'est la mort! Croyez-vous qu'on passe impunément d'un pareil salon dans une mansarde?...

HORTENSE.

Monsieur, le travail...

GEORGES.

Eh! mademoiselle... ma mère travaillait jour et nuit... elle est morte à la peine, et elle ne gagnait pas, la digne femme, ce que gagne ici le dernier de vos valets. Je vous le répète, monsieur, la misère vous tuerait votre enfant... Je ne veux pas être remboursé maintenant.

LE COMTE.

Que dites-vous?

GEORGES.

Je dis, monsieur, que cet argent que vous me rendez, je le prête à Mlle d'Auberive.

HORTENSE.

Qu'entends-je?

PAULINE, bas.

Il est beaucoup mieux que je ne croyais, ce monsieur...

LE COMTE.

Monsieur, votre offre me touche et nous honore; mais, pas plus que son père, Mlle d'Auberive ne peut accepter un semblable service.

GEORGES.

Il faudra donc, monsieur, que je vous oblige malgré vous. — Vous refusez d'accepter le temps que je vous donne pour vous acquitter... trouvez donc alors le moyen de me faire recevoir, à présent, l'argent que vous ne me devez plus.

(Mouvement général.)

LE COMTE.

Que dites-vous?

GEORGES.

Vous n'avez pas voulu que je vous prête, je vous donne... (Il déchire l'acte dressé par Langlois.) Monsieur le comte, vous ne me devez plus rien.

(Il veut sortir.)

LE COMTE, allant à lui et le retenant.

Je m'acquitterai, monsieur, je m'acquitterai malgré vous... mais nous n'en conserverons pas moins le souvenir de ce que vous avez voulu faire.

LANGLOIS, à Georges.

Un instant... Tout cela est superbe, mais cela n'est pas régulier; la générosité a aussi besoin d'être légale... Il faut qu'elle prenne la forme d'un acte notarié; la loi est là : on donne par testament, par contrat de mariage, par dotation...

(Georges, aux derniers mots de Langlois, s'est arrêté. Il a encore une fois regardé Hortense, puis il prend la main de Langlois.)

GEORGES.

Vous avez raison, monsieur Langlois. (Il s'approche du comte.) Écoutez-moi, monsieur le comte... (Après un nouveau silence.) Enfant du peuple, j'ai eu, pour lutter contre le malheur, la force et l'énergie du peuple. Repoussé, par ma naissance, de toutes les routes qui mènent à la fortune, j'ai demandé à l'Océan ce que la terre me refusait. — Simple matelot sur un vaisseau de l'état, je compris que jamais peut-être les épaulettes d'officier ne viendraient couvrir mes épaules roturières. J'étais brave, jeune et fort; nous étions en guerre avec les Anglais. A l'aide de quelques amis, j'équipai une barque, que j'échangeai bientôt contre un vaisseau pris à l'abordage. Je poursuivis jusque dans leurs possessions des Indes les éternels ennemis de la France... Je couvris mon bâtiment de leur sang et de leur or... Pendant dix ans je fis la course, portant haut et bien mon pavillon. Alors le ministre de la marine m'offrit un commandement; je refusai, et je restai ce que j'étais, l'homme de mes œuvres. — Le ministre ne m'aurait fait que capitaine de vaisseau, je suis grand-amiral, roi même, à Saint-Tropez, mon pays, qui m'a vu pauvre et qui est devenu riche avec moi; car cette fortune, acquise au prix de mon sang, a servi à répandre le travail et l'aisance dans toute une province. Grâce à moi, douze cents travailleurs ont leur pain de chaque jour. Voilà, monsieur le comte, mes titres de noblesse! Si anciens que soient les vôtres, je ne les crois pas meilleurs que les miens. (Nouveau silence.) Monsieur le comte, je vous demande la main de Mlle d'Auberive.

HORTENSE.

Oh!

PAULINE, à Langlois.

Mais il est tout à fait bien, ce monsieur...

LE COMTE.

Monsieur Maurice... (Il lui tend la main.) heureuse et honorée sera la famille dans laquelle vous entrerez... mais cette famille ne peut être la mienne!...

PAULINE, bas, à Hortense.

Comment! il refuse?...

LE COMTE.

J'ai perdu la fortune de mon enfant... je n'ai pas le droit de disposer de son cœur... et de sa vie!...

HORTENSE.

Mon père!...

PAULINE, bas.

C'est la misère qu'il accepte!

HORTENSE, bas.

Et la misère le tuera!...

(Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

DOMINIQUE, entrant, bas à Hortense.

Mademoiselle, M. d'Arbel peut-il entrer?

HORTENSE, vivement.

Non! (A part.) Pauvre Charles... (Haut, avec effort.) Dites à mon cousin que nous recevons ses adieux. (Dominique sort tout surpris. — A Georges qui va sortir.) Monsieur, mon père m'a toujours laissée maîtresse et libre de mon choix... (Avec dignité.) Monsieur Georges Maurice, la fille du comte d'Auberive accepte l'offre que vous faites de votre main!...

GEORGES.

Vous... mademoiselle... vous ma femme!...

LE COMTE, à Pauline.

Qu'elle soit heureuse!...

GEORGES, avec exaltation et à part.

Merci! mon Dieu, merci!... car cette femme c'est l'ange de pardon que vous m'envoyez...

(Il prend la main d'Hortense et la porte respectueusement à ses lèvres.)

4.

ACTE DEUXIÈME.

Quinze jours après le premier acte.

Une chambre d'auberge. — Porte au fond. — Cheminée à droite, au premier plan, glace au dessus. — Chaises, table. — Fenêtre à droite, au troisième plan. — Porte à gauche, au premier plan. — Buffet au fond, près de la porte.

SCÈNE I.

AUBERGISTE, assis à droite, près de la table, occupé à écrire sur un livre.

Le 7, tisane et sirop... trois livres... Le 8, si... et tisane... trois livres... Le 9, sirop, tisane ... deux gardiens pour la nuit, dix livres... Le 10.. (...ssant d'écrire.) Voilà une singulière note d'au...giste!... Depuis huit jours que ce jeune homme ... venu habiter ici, je n'écris plus que des notes ... drogues et de sangsues!... Je me fais l'effet ...n pharmacien... C'est un vrai compte d'apo...caire, et peu s'en est fallu que j'eusse à m'oc...per de funérailles... Sans M. Gerfaut, et sur...t sans une crise heureuse qui s'est déclarée il ... cinq jours, le pauvre jeune homme... (La porte ...oite s'ouvre, Charles paraît, appuyé sur le bras de ...nette.) Le voilà... oh! il est tout à fait en con...escence.

SCÈNE II.

...HARLES, TOINETTE, L'AUBERGISTE.

TOINETTE.

...ppuyez-vous, n'ayez pas peur... appuyez-vous ...ne!

L'AUBERGISTE.

...ui, oui, ma femme est solide... Allons, al...! voilà les jambes qui commencent à repren... leur service.

TOINETTE.

...ne chaise, donne donc une chaise.

L'AUBERGISTE.

...n fauteuil, ça vaut mieux, et ça ne coûte pas ...s cher. (Il apporte un fauteuil.)

CHARLES, assis à gauche.

...e vous remercie des soins que vous m'avez ...digués... Comment pourrai-je m'acquitter...

TOINETTE, à droite.

...e parlez donc pas de ça, monsieur.

L'AUBERGISTE.

Certainement, ce n'est pas le moment... (A part.) D'ailleurs, l'addition n'est pas encore faite.

(Il reprend son livre qu'il va mettre dans l'armoire ainsi que l'encrier.

CHARLES.

J'espère pouvoir me remettre en route demain.

TOINETTE.

Déjà?

CHARLES.

Il le faut... Le vaisseau qui attend à Marseille mes collègues et moi... doit mettre à la voile dans cinq jours... D'ailleurs, Gerfaut m'autorise à partir.

L'AUBERGISTE.

Comme c'est heureux que vous ayez retrouvé dans M. Gerfaut, le nouveau médecin du canton, un ancien ami à vous.

CHARLES.

Oui! ses soins et plus encore son amitié m'ont sauvé.

TOINETTE.

C'est-y vrai ce que M. Gerfaut nous disait hier, que vous alliez chercher la peste?... Dites donc, n'allez pas nous la rapporter en revenant.

CHARLES, avec un soupir.

Reviendrai-je?

TOINETTE.

Certainement... et au retour, vous vous arrêterez chez M. Gerfaut qui vous l'a bien fait promettre... J'espère aussi que vous ne nous oublierez pas. (Charles lui tend la main.) Vous voilà encore avec la fièvre... Vous avez eu tort de vous fatiguer à écrire comme vous l'avez fait toute la journée.

CHARLES, tirant une lettre de sa poche.

Cette lettre est très importante... Vous m'avez dit qu'elle pourrait partir ce soir?

L'AUBERGISTE.

Oui, oui... Le courrier passe ici à dix heures.

CHARLES.

Veuillez ne pas oublier de la lui remettre.

TOINETTE.

Soyez sans inquiétude, monsieur... (Elle prend la lettre et la met entre la glace et le cadre.) J'y penserai, moi.

L'AUBERGISTE.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à donner?

CHARLES.

Non, rien pour le moment.

TOINETTE.

D'ailleurs, si vous avez besoin de quelque chose, au premier coup de sonnette, je suis à vous.

CHARLES.

Merci, merci, mes amis.

(L'aubergiste et Toinette sortent.)

SCÈNE III.

CHARLES, seul, après un moment de silence.

Il faut partir, m'a-t-elle dit... et le jour même je me suis éloigné... Partir... c'était aller la mériter... me rendre digne d'elle... Oh! je puiserai dans mon amour la force et le courage!... et bientôt je reviendrai avec la considération, la fortune, qui seules peuvent me rapprocher d'elle... Alors, je la retrouverai toujours belle et pure! Oh! oui, elle m'attendra, car elle m'aime, elle me l'a dit. Oh! oui, elle m'aime!!

SCÈNE IV.

CHARLES, TOINETTE.

TOINETTE, rentrant vivement par le fond.

Mon Dieu! monsieur, il nous arrive de nouveaux voyageurs, et je suis obligée de leur donner cette chambre, en attendant qu'on ait fini de leur préparer celle qui est à côté.

CHARLES.

Eh bien! je vais rentrer dans la mienne.

(Il essaie de marcher seul, mais il chancelle. — Il regarde alors Toinette en souriant.)

CHARLES.

Votre bras... Je me sens bien fatigué, bien faible encore.

ANTOINETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir voulu écrire si long-temps... Marchez doucement et tâchez de vous calmer un peu... M. Gerfaut assure que c'est vous qui vous rendez malade... et que vous pourriez très bien vous guérir vous-même.

CHARLES, souriant.

Il voulait dire, sans doute, que je suis médecin aussi. (Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

GEORGES, HORTENSE, L'AUBERGISTE, VÉRONIQUE.

L'AUBERGISTE, par le fond.

Par ici, monsieur Maurice... vous serez mie[ux] là que dans la grand'salle.

(Georges, en costume de voyage, entre, conduis[ant] Hortense, aussi en costume de voyage. Derri[ère] eux arrive Véronique, portant sur un plateau [un] thé complet, qu'elle dépose sur la table à droi[te] près de la cheminée; puis elle débarrasse Horte[nse] de sa mante et de son chapeau. Georges donne [son] chapeau à Jérôme.)

GEORGES, gaîment.

En bien! Jérôme, tu ne t'attendais pas à [me] voir aujourd'hui dans ton auberge, et en a[ussi] gracieuse compagnie...

(Il fait asseoir Hortense près du feu, qu'il ranime. Dans toute cette scène, Georges est aux petits s[oins] pour sa femme.)

L'AUBERGISTE.

C'est vrai, monsieur, que nous avons l'habit[ude] de vous voir seul, quand vous allez de Saint-T[ro]pez à Paris et de Paris à Saint-Tropez... A m[oins] pourtant que vous n'ayez avec vous M. Ant[oine] Caussade, votre cousin. Ah! c'est un fier ami [que] vous avez là... Voulez-vous toujours la gra[nde] chambre verte?

GEORGES, à la cheminée et ranimant le feu.

Je ne m'arrêterai ici qu'une heure... J'ai [hâte] d'arriver à Saint-Tropez.

(Ici Véronique, qui était sortie, rentre avec du [bois] qu'elle met dans le feu. Georges fait placer [Hor]tense près de la cheminée.)

L'AUBERGISTE.

Ah! vous avez là de belles et bonnes fer[mes] sur terre, et de fameux navires sur l'eau!.. [Le] pays n'est pas bien gai... mais il y en a [une] partie à vous... et ce qu'on a à soi, on le tr[ouve] toujours beau... (Le tonnerre gronde. Hortense [ef]frayée, se lève et s'approche de la fenêtre.—Véron[ique] agenouillée devant la cheminée, souffle le feu.) Le t[emps] n'est pas propice pour voyager de nuit... Mad[ame] ou mademoiselle, est donc bien pressée de re[par]tir?

GEORGES, allant à Jérôme.

Madame veut arriver bien vite chez elle, [près de] son mari!... Un mari bien heureux, n'est-ce [pas?]

(Ici un éclair.)

HORTENSE, revenant à la table et s'asseyant.

Pardonnez-moi, monsieur; mais le temps [est] si mauvais, que si cela ne vous contrariait [pas] trop, je préférerais rester ici jusqu'au jour.

GEORGES, surpris et joyeux.

i!

HORTENSE.

ous allez rire de ma faiblesse, mais j'ai peur orage, le tonnerre m'épouvante.

VÉRONIQUE.

t il a déjà tonné très fort... le ciel est tout ...

GEORGES, lui servant du thé.

iit... nous resterons ici... d'autant plus que devez avoir besoin de repos... Un si long ige, entrepris brusquement, en sortant de l'é-... A peine avez-vous eu le temps d'échanger e gracieuse toilette de mariée contre cette de voyage...

L'AUBERGISTE, à demi-voix.

éronique, M. Maurice reste... Allons vite er la chambre verte.

(L'aubergiste et Véronique sortent par le fond.)

HORTENSE.

on père n'a pas voulu nous retenir... Sa santé, eurs, paraissait remise, et de graves intérêts rappelaient chez vous.

GEORGES.

est vrai... et, je vous l'avouerai, j'avais hâte iver là-bas, de vous montrer mes navires, chantiers, tout ce monde de travailleurs que réé, et dont vous serez la reine bien-aimée. rrivant, je vous présenterai des parens, ou, x encore, des amis sincères et dévoués. An- Caussade et Charlotte, sa femme, leur en- dont je suis le parrain, dont vous serez la ectrice, n'est-ce pas? Vous pardonnerez leurs es rudes et grossières en faveur de leur bonne nche amitié pour moi. Antoine Caussade est ce que nous étions autrefois, un bon paysan ençal... Il n'a pas, comme moi, couru les et bravé les tempêtes; c'est un fermier tout et tout rond, mais dont l'intelligence a su valoir la fortune que me donnait ma vie de ds et de périls... C'est presque un frère pour .. et il me tarde de lui montrer mon bonheur a femme.

BERGISTE, qui est rentré pendant ces derniers mots, à part.

femme!... (Haut.) Comment, madame se- .

GEORGES, se levant.

! tu ne l'aurais pas deviné, en la voyant si et si jeune!... Moi-même je crois encore un rêve... (Revenant à Hortense.) Oui, Hor- , oui, quand je vous ai vue pour la première brillante de jeunesse... entourée du prestige grand nom... je me suis dit : Heureux celui le choisira pour époux! .. Mais j'aurais traité ensé celui m'aurait prédit alors que ce for- mari ce serait moi... moi que vous avez ac- .. Oh! tenez, il faut me pardonner, Hortense, mais je me sens, en vous regardant, des mouvemens d'orgueil et de joie!... Il y a des instans où mon bonheur me rend fou!...

(Toinette sort de la chambre de Charles.)

L'AUBERGISTE, allant à elle.

Eh bien! comment va notre malade?

HORTENSE, cherchant à cacher son embarras.

Un malade?

TOINETTE, répondant à Jérôme.

Moins bien que tantôt.

L'AUBERGISTE, à Hortense.

Oui... un pauvre jeune homme qui a failli mourir ici...

TOINETTE.

Et qui a grand besoin de calme et de repos, surtout dans ce moment.

GEORGES, quittant la table.

N'avez-vous pas un médecin?

TOINETTE.

Si, monsieur, et nous l'attendons.

GEORGES, installant Hortense près du feu.

Dépêchez-vous de faire préparer la chambre que vous nous destinez, nous pourrons nous y retirer, et votre malade aura près de lui moins de bruit et d'agitation.

L'AUBERGISTE.

Monsieur a raison.

(Georges s'assure qu'Hortense est bien auprès du feu. Pendant ce temps :)

TOINETTE, bas à Jérôme.

Quelle est donc cette dame?

L'AUBERGISTE.

C'est la femme de M. Maurice... il s'est marié à Paris.

GEORGES.

Viens, Jérôme... J'ai à faire monter chez nous les malles et les cartons de ma femme... de ma femme... Oh! que je suis heureux!

(Il baise la main d'Hortense et sort avec Jérôme et Toinette.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, seule, assise près de la cheminée.

Seule!... C'est la première fois depuis l'accomplissement de mon mariage!... Je puis enfin interroger mon cœur!... Il me dit que j'ai dû faire ce que j'ai fait... que mon premier devoir était de sauver mon père!... Hélas! c'est le bonheur de toute ma vie que je lui ai sacrifié... (Elle se lève.) M. Maurice est généreux et bon; mais ce n'est pas lui que j'aurais librement choisi pour époux!.... Pauvre Charles! comme il m'aimait, lui!.. Où est-il, maintenant?... que va-t-il de-

venir en apprenant ce mariage, qu'à tout prix j'ai voulu lui laisser ignorer à son départ... Quand il reviendra, il apprendra tout... et il me maudira peut-être... il m'accusera d'avoir préféré la richesse à son amour... Il ne saura (Allant à la cheminée.) ni mes regrets ni mes souffrances... il se croira oublié... oublié !... lui !... (Hortense retombe en pleurant sur son fauteuil ; puis, croyant entendre du bruit, elle se lève vivement, et, pour réparer son désordre, se regarde dans la glace. Apercevant la lettre.) Que vois-je ! mon nom sur cette lettre... son écriture... Oui, c'est son écriture... Mais il est donc ici, lui, Charles !

SCÈNE VII.

HORTENSE, CHARLES.

CHARLES, paraissant sur le seuil de la porte à gauche.

Cette voix ! je ne me suis pas trompé...

HORTENSE, se retournant.

Lui !

CHARLES, allant à elle.

Hortense ! Vous !... vous ici !... Ah ! c'est un miracle de Dieu, de Dieu qui ne veut pas que je meure sans vous avoir revue !

HORTENSE.

Charles... si pâle... si faible... Ce jeune homme dont on nous parlait tout à l'heure... ce pauvre malade qui souffre et qui languit seul dans cette misérable auberge... c'était vous !...

CHARLES.

Ne me plaignez pas, Hortense... je suis heureux, puisque je vous revois !... Ne tremblez plus pour moi... je ne souffre plus, puisque je vous retrouve !... Le supplice le plus affreux, c'est le doute.. l'épreuve la plus cruelle, c'est l'absence... Je serais mort bien malheureux, s'il m'avait fallu mourir loin de toi... sans un mot de ta bouche qui me rassure, sans un regard de tes yeux qui me console !... Mais te voilà, ma main touche encore la tienne... Que la vie m'abandonne maintenant, je ne me plaindrai plus... Tu es là pour recevoir ma dernière pensée et mon dernier soupir.

HORTENSE.

Mourir ! vous, Charles !... Oh ! Dieu ne le voudra pas !

CHARLES.

Non, Dieu est bon... Il me laissera la vie, puisqu'il m'a donné ton amour !

HORTENSE.

Oh ! vous vivrez... Charles, vous vivrez !

CHARLES.

Pour toi, mon Hortense, pour toi !

HORTENSE, dans les bras de Charles.

Charles !... (Se dégageant tout à coup.) Oh ! mon Dieu, j'étais folle... j'oubliais !...

CHARLES.

Hortense !

HORTENSE.

Oh ! taisez-vous, taisez-vous !... Charles !, mon ami, il faut me quitter...

CHARLES.

Te quitter !...

HORTENSE.

Il faut me fuir, ne plus me revoir...!

CHARLES.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Nous ne devons plus nous aimer !... Notre amo[ur] serait un crime !...

CHARLES.

Un crime !... J'ai mal entendu... c'est la fièv[re] qui brûle de nouveau tout mon sang... c'est le d[é]lire qui bouleverse encore ma raison !... n'est-[ce] pas Hortense, n'est-ce pas que je puis t'aimer, q[ue] je puis être aimé de toi ?...

HORTENSE, courant à la porte du fond.

Ciel ! on vient... S'il vous trouvait ici !...

CHARLES, allant à Hortense.

Qui donc ?

HORTENSE, cherchant à l'éloigner.

Partez, partez vite !

CHARLES.

Qui donc vous fait trembler ainsi ?

HORTENSE, avec terreur.

C'est lui !

CHARLES, avec colère.

Mais qui donc ?

HORTENSE, d'une voix étouffée.

Mon mari !

CHARLES, reculant.

Mariée !... Parjure !... (Hortense, presqu'à genc[ux] et les mains jointes, supplie Charles de ne pas la p[er]dre. — Charles s'éloigne d'elle et, sur le seuil de la po[rte] de sa chambre, lui jette un dernier regard. — A[u] désespoir.) Malheureux ! malheureux !

(Il rentre, Hortense ferme vivement la porte. P[uis] s'éloigne de cette porte au moment où Geor[ges] entre par le fond.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGES.

GEORGES, entrant.

Tout est prêt.

HORTENSE, avec un peu d'égarement.

Et nous pouvons partir, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Partir... Mais vous n'y pensez pas, Hortens[e]

ıbliez-vous que tout à l'heure vous avez de-ıandé à passer la nuit dans cette auberge ?

HORTENSE, avec effroi.

Ici ! passer la nuit ici !... Oh! non, non, je ne veux pas !

GEORGES.

Mais songez à votre fatigue... à l'orage dont ous avez peur...

HORTENSE.

L'orage a dû se calmer.

(Le tonnerre gronde.)

GEORGES.

Au contraire, il redouble... la foudre épouvantrait les chevaux...

HORTENSE.

Oh! je vous en prie, monsieur...

GEORGES.

Mais d'où vient ce changement... Tout à ıeure je cédais à un désir... maintenant je refuse vous exposer à un danger réel... Nous reste-ıs, Hortense... au moins jusqu'à ce que cet age se dissipe... (Après un silence et en lui prenant main.) Songez encore que c'est la première is depuis notre mariage que je vous parle sans moin. Même dans notre voiture, une femme chambre était là, dont la présence glaçait no-e entretien... Ici, je suis seul avec vous, libre fin de vous parler de mon bonheur, de mon ıour! (Il s'approche d'elle.)

HORTENSE.

Monsieur... (Regardant la porte de Charles.) Au m du ciel, monsieur, ne me parlez ni d'amour, de bonheur, au nom du ciel, partons !...

GEORGES.

Partir... oh! ce n'est là, n'est-ce pas, qu'un price de jeune femme?... Hortense... dites-moi ıe vous n'avez ni regret du passé... ni crainte l'avenir... oh! dites-moi cela, Hortense... ou serais trop malheureux... Dans ce cœur rempli r un sombre souvenir, l'amour, n'avait jamais ouvé place... Je vous ai vue, et tout a changé moi... Du jour où vous avez daigné m'élever squ'à vous, vous êtes devenue toute ma pensée... ute ma vie... A vingt ans, mon amour pour vous t été violent, emporté peut-être... à quarante is cet amour est un culte, une idolâtrie... Ce u des passions qui semblait éteint dans mon ne, s'est éveillé tout à coup... et je vous aime, ortense... je vous aime de toute la force de mes unes années perdues !

HORTENSE, à part.

Oh ! s'il nous entendait ! (Haut et avec délire.) ncore une fois, monsieur, je vous en supplie, je ous en conjure, emmenez-moi, partons d'ici !

(L'orage augmente.)

GEORGES.

Mais voyez, Hortense... voyez, l'orage éclate...

HORTENSE.

Eh ! ce n'est plus l'orage que je redoute, à présent !

(Dans ce moment le vent ouvre violemment la fenêtre, dont quelques vitres se brisent. La foudre éclate. —Georges s'est précipité vers la fenêtre qu'il cherche à fermer. — Au cri d'effroi qu'a jeté Hortense, la porte de Charles s'entr'ouvre.—Hortense, épouvantée, s'élance sur la porte de communication, qu'elle referme au verrou et qu'elle semble vouloir couvrir de son corps.—Georges se retourne alors et revient à elle.)

GEORGES, avec tendresse.

Hortense, chère Hortense !

HORTENSE, s'éloigne vivement de la porte, puis tombe à genoux en criant :

Grâce ! grâce !

GEORGES.

Évanouie !... (Il la relève et la met dans un fauteuil.) Froide de terreur !... (Avec explosion.) Oh ! malheureux, malheureux !... cette femme ne s'est pas donnée à toi... elle s'est vendue !... Oh ! qu'avons-nous fait tous deux !...

(Après un silence, après avoir regardé Hortense, s'en être approché, puis éloigné vivement, Georges sonne violemment. Le bruit a fait tressaillir Hortense qui rouvre les yeux.—Elle se lève effrayée et court instinctivement devant la porte, puis, voyant Georges calme et impassible, elle se rassure pour Charles, et, se souvenant, elle baisse les yeux devant Georges.)

HORTENSE, avec douceur.

Monsieur, je vous ai irrité ?

GEORGES, avec douleur.

Irrité !... non !...

HORTENSE.

Je vous ai affligé alors... oh ! pardonnez-moi... (Regardant la porte de Charles.) J'étais folle... (Baissant la voix.) Mais croyez que je n'ai jamais oublié, que je n'oublierai jamais ni vos bienfaits, ni mes devoirs.

GEORGES, à part.

Ses devoirs !... mes bienfaits !... oh ! mon Dieu !

(Il va sonner de nouveau.)

L'AUBERGISTE, au fond.

Monsieur a sonné ?

GEORGES.

Des chevaux à ma voiture.

HORTENSE.

Comment !...

GEORGES.

Nous partons à l'instant... à l'instant même.

(Georges est remonté au fond. — Hortense jette un dernier regard sur la porte de Charles et s'apprête à suivre son mari.)

ACTE TROISIÈME.

Cinq mois après le deuxième acte.

A gauche, au deuxième plan, la maison d'habitation, à laquelle on arrive par un perron. — Au quatrième plan, au fond, une grille; au delà un chantier avec un navire en construction. — A droite, au deuxième plan, un pavillon avec fenêtre ouvrant devant le public. — Au troisième plan, aussi à droite, sous un hangar, une forge, une enclume. — Banc de pierre, à droite, sous la fenêtre du pavillon. — Au lever du rideau, tout est en mouvement dans le chantier de construction et à la forge.

SCÈNE I.

OUVRIERS, travaillant.

PREMIER OUVRIER, à l'enclume.

Ouf! la soif et la chaleur m'étranglent. Tant pis, je m'arrête! (Il jette son marteau.)

DEUXIÈME OUVRIER, au fond.

Ma foi, moi aussi, le métier est trop dur, au mois d'août.

TOUS LES OUVRIERS.

Eh! oui, oui!

(Ils quittent le chantier et descendent en scène. — A ce moment, Georges paraît au fond. — Il est tête nue et a un caban de marin jeté sur les épaules.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES, au fond.

Comment! on ne travaille plus, ici!

TOUS LES OUVRIERS, se levant et se découvrant.

Monsieur Maurice!

PREMIER OUVRIER, avec hésitation.

Dame!... monsieur Maurice, c'est que...

GEORGES.

Silence!... Oubliez-vous donc que si vous faites chaque jour un travail de douze heures, je vous en paie quinze? J'emploie plus de mille ouvriers, ici, à la ferme, au port, et dans les chantiers de Grandchamp, si tous cessent de travailler, comme vous venez de le faire, pendant une heure seulement, c'est près d'une année de travail qu'on me vole... (Mouvement des ouvriers.) oui, qu'on me vole!... et maintenant, si quelqu'un croit avoir à se plaindre de moi, qu'il approche et qu'il parle... (Les ouvriers, sans rien dire, retournent au travail.) Eh! bien?... personne?... (Au premier ouvrier, qui est à l'enclume.) Pas même toi... garnement? (L'ouvrier frappe le fer à tour de bras.) Est-ce en me perdant cette aiguille que tu répareras ta faute?... un coup de plus et elle était brisée... Allons, maladroit, donne... (Il lui prend son marteau et jette bas son caban.) Il faut à présent une main plus habile et plus ferme que la tienne... Mauvais forgeron!... c'est un marin qui t'apprend ton métier. (Il frappe sur l'enclume.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, ANTOINE, accourant du dehors, puis CHARLOTTE, sortant de la maison.

ANTOINE, avec l'accent provençal très prononcé.

Georges! Georges!...

GEORGES, allant à lui.

Qu'y a-t-il?

ANTOINE.

On vient de me prévenir que le bâtiment l'*Alerte*, qui ne devait rentrer dans le port que demain, est maintenant en vue, tout désemparé.

GEORGES.

Il est impossible de pénétrer dans le goulet... la mer est trop houleuse...

ANTOINE.

Par malheur, la mâture de l'*Alerte* est brisée, il fait des signaux de détresse.

GEORGES.

Et il y a douze braves matelots à bord!... Il faut prendre une barque, aller à leur secours, sauver les hommes, si l'on ne peut sauver le reste...

ANTOINE.

C'est ce que j'ai dit... mais ils m'ont tous répondu, là-bas, que le grain est trop fort... Il n'y avait là que des pères de famille...

GEORGES.

Ils ont eu peur? eh bien! j'irai moi!

CHARLOTTE, sur le perron.

Vous! Georges!

ANTOINE.

Non! moi plutôt!

GEORGES.

Tu n'es pas marin toi; et puis ton enfant... ta femme?...

ANTOINE.

Et la tienne?

GEORGES, avec amertume.

La mienne!... Elle aura ma fortune pour se consoler...

PREMIER OUVRIER.

Nous irons avec vous, monsieur Maurice... nous irons!

TOUS.

Oui, oui! tous!

GEORGES, bas, à Charlotte.

Pas un mot ici de ce qui se passe là-bas... Allons, en barque! (Ils sortent en courant.)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, puis L'AUBERGISTE.

CHARLOTTE, les suivant des yeux, à gauche.

Pourvu que mon mari n'aille pas s'exposer... Oh! Georges ne le souffrira pas.

(L'aubergiste du deuxième acte, entrant à droite.)

L'AUBERGISTE, à la grille.

Mme Georges Maurice, s'il vous plaît?

CHARLOTTE, se retournant vivement.

Vous demandez madame Maurice?

L'AUBERGISTE.

Oui, madame, je voudrais lui parler, à elle-même.

CHARLOTTE.

Impossible, elle n'est pas ici.

L'AUBERGISTE, regardant une lettre qu'il tient à la main.

Diable!

CHARLOTTE, apercevant la lettre.

Cette lettre est donc bien pressée?... d'où vient-elle? (Regardant de plus près.) Tiens! il n'y a pas d'adresse.

L'AUBERGISTE.

Non... c'est tout bonnement une restitution que je viens faire. Madame m'avait adressé il y a long-temps cette lettre à mon auberge; je devais la remettre de sa part... à quelqu'un qui demeurait chez moi... mais le jeune ho... (Se reprenant.) cette personne...

CHARLOTTE, à part.

Un jeune homme!

L'AUBERGISTE.

Cette personne est partie pour je ne sais où. J'espérais qu'en revenant en France elle passerait chez moi, mais il y a plus de cinq mois que je l'attends... et ma foi, j'ai profité d'un petit voyage à Saint-Tropez pour rapporter cette lettre, que je ne pouvais pas garder éternellement... Puis, vous comprenez... il y aura un port d'autant meilleur, qu'ainsi que cette dame me l'avait recommandé en quittant mon auberge, je n'ai pas dit au jeune ho... à la personne, le nom de M. Maurice... Il est parti fort triste, mais ne sachant absolument rien.

CHARLOTTE, à part.

Que de mystère! (Haut.) Donnez-moi la lettre... je la remettrai!...

L'AUBERGISTE, la remettant dans sa poche.

Excusez, je dois la remettre moi-même... Je suis venu tout exprès de Cerny, pour ne la confier à personne.

CHARLOTTE.

A personne... En ce cas, attendez... (A part.) Il y a quelque chose là-dessous, c'est sûr. (Haut.) Attendez.

L'AUBERGISTE.

Je vas déposer mon cheval et ma carriole chez mon confrère de l'*Ecu d'Or*, et je reviendrai dans une heure...

CHARLOTTE.

Comme vous voudrez.

(L'aubergiste sort par la droite. Antoine entre par la gauche.)

SCENE V.

CHARLOTTE, ANTOINE.

CHARLOTTE.

Si j'avais tenu cette lettre... j'aurais su... (A Antoine qui entre.) Ah! te voilà?... eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! c'est fini ou à peu près... Georges s'est jeté dans une chaloupe, comme s'il n'était encore que le pauvre matelot d'autrefois... Ça a donné du cœur aux autres, qui l'ont suivi, et maintenant tous les hommes doivent être rentrés au port!

CHARLOTTE.

Ah! tant mieux! j'avais peur pour eux et pour lui.

ANTOINE.

Peur pour lui? (Changeant de ton.) Moi aussi... quoique mon affection soit diablement diminuée depuis...

CHARLOTTE.

Depuis son mariage, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Oh! ce n'est pas que je tienne à l'argent... mais je suis son unique cousin; de plus, notre petit Georges était son filleul, il voulait lui laisser sa fortune dont il ne savait que faire... puisqu'il n'a pas d'autres parens, et que nous étions ses seuls amis... Qui est-ce qui aurait jamais cru qu'après avoir vécu jusqu'à quarante-trois ans comme un

sauvage, ce Georges irait chercher à Paris une femme pour lui donner son bien!

(Il va s'asseoir sur le banc à droite, jette avec colère son chapeau près de lui, et tient sa tête dans ses mains.)

CHARLOTTE.

Et qu'il irait choisir une demoiselle du grand monde, la fille d'un comte! Comme si une mijaurée de ce genre-là avait pu lui convenir!... Te souviens-tu de la mine qu'elle a faite en arrivant ici?... Il semblait qu'elle entrait dans une étable... Et quand elle parle, on dirait d'une princesse détrônée. Aussi, dans le pays, au lieu de l'appeler tout bonnement Mme Maurice, comme on m'appelle, moi, Mme Antoine, quand on parle d'elle, on dit: la dame de Saint-Tropez. Je vous demande un peu... une fille qui n'avait pas le sou... ça fait pitié. A quoi donc que tu penses?

ANTOINE, levant la tête et regardant Charlotte avec une sombre expression.

Je pense que le jour où cette mariée de malheur prit par mégarde, dans un tiroir, le paquet renfermant cette poudre mortelle qui nous sert dans nos fonderies... Oh! pourquoi l'as-tu prévenue?... Pourquoi lui as-tu retiré ce paquet des mains?

CHARLOTTE, avec effroi.

Ah! Antoine, tu ne songes pas à ce que tu dis!

ANTOINE, se levant, avec colère.

Eh! Picarde, tu n'as pas de sang dans les veines; non, c'est de la neige! Je suis franc dans ma haine, moi!... Vois-tu, il faudrait faire un pas pour sauver cette femme ou Georges, que je ne le ferais pas.

CHARLOTTE.

Comment! Georges... ton ami... ton cousin...

ANTOINE.

Il ne m'est plus de rien... Nous a-t-il compté pour quelque chose quand il s'est marié? non!... A-t-il au moins assuré le sort du petit, de son filleul? non! Et pourtant j'ai aidé à sa fortune par le travail de vingt ans de ma vie, un travail constant, soutenu... Quand il revenait de ses courses en mer, avec son butin, ses parts de prises, qui est-ce qui faisait valoir tout cela? c'était moi; je transformais tout cela en bonnes terres, en belles fermes, en superbes prairies... J'en achetais beaucoup pour lui, un peu pour moi... et quand il se promenait avec moi dans le pays, je lui disais: Voilà ton bien de ce côté et voici le mien par ici... ça lui suffisait, et à moi aussi. Aujourd'hui, il me demande des comptes... Il veut savoir l'état de sa fortune... l'emploi des sommes qu'il a versées dans mes mains... il veut tout reprendre, tout... Oh! c'est infâme!... Je m'étais si bien habitué à regarder tout cela comme à nous... (Se reprenant.) comme au petit que je veux dire... Oh! oui, que c'est infâme!

CHARLOTTE.

Maurice n'a pas toujours été pour nous ce qu'il est aujourd'hui; il y a deux ans, lors de sa dernière course, il avait parlé de faire un testament en faveur de notre petit Georges.

ANTOINE.

Sans doute!... à ce moment-là, il lui aurait laissé tout... J'y comptais, vois-tu!... Aussi ce mariage m'a donné un coup! Ce Georges, rester garçon jusqu'à quarante-trois ans, et devenir amoureux d'une...

CHARLOTTE.

D'une femme qui ne l'aime pas!

ANTOINE.

Je l'ai toujours pensé.

CHARLOTTE.

Et qui en aime un autre.

ANTOINE, vivement.

Un autre?

CHARLOTTE.

J'en suis sûre.

ANTOINE, avec joie.

La preuve, madame Caussade, la preuve?

CHARLOTTE.

Elle est entre les mains d'un homme qui attend son retour à l'*Ecu d'Or*... C'est une lettre, une lettre d'amour, je le parierais, qu'elle adressait à un jeune homme.

ANTOINE.

Une lettre d'amour! si c'était vrai! oh! le petit ne serait peut-être pas tout à fait ruiné... et on pourrait rendre à cette pimbêche un peu du mal qu'elle nous a fait!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HORTENSE, UN DOMESTIQUE.

CHARLOTTE.

Tais-toi! la voilà... Quelle toilette! c'est pour nous mépriser qu'elle se fait si pimpante.

ANTOINE.

Attends! je vais défriser toutes ses plumes, moi. (Haut.) Comme vous passez fière, madame Maurice, soit dit sans vous fâcher (Avec intention.), *cousine*; car nous sommes cousins, sans qu'il y paraisse.

HORTENSE, froidement.

Je le sais, monsieur.

CHARLOTTE, bas à Antoine.

La voilà qui prend ses grands airs.

HORTENSE, au domestique.

Je vous avais dit, Joseph, de seller mon cheval.

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame, mais on m'a ordonné de le desseller.

HORTENSE.

Et qui vous a donné cet ordre?

CHARLOTTE.

C'est moi.

HORTENSE.

Vous?... et pourquoi?

CHARLOTTE.

M. Maurice attend aujourd'hui du monde de Paris, et comme il est naturel que ce soit madame qui fasse... maintenant, les honneurs de la maison, j'ai dit qu'il était inutile d'harnacher votre *beau* cheval, puisque vous ne deviez pas sortir... Pendant que le mari travaille... c'est bien le moins que la femme reste à la maison pour recevoir ses amis.

HORTENSE.

Oh! madame, vous abusez étrangement de l'amitié de M. Maurice. (Au domestique.) Dites à ma femme de chambre de préparer ma toilette.

CHARLOTTE.

C'est inutile! j'ai eu besoin de Justine, elle n'est pas ici...

HORTENSE.

Comment! vous vous êtes permis, chez moi...

ANTOINE, à part.

Chez elle!...

CHARLOTTE.

Oui... je me suis permis de disposer de la femme de chambre de *madame;* mais c'est pour le service de monsieur... Ah! dame! ça n'est pas en barbouillant des fleurs et en embrochant des papillons que l'on avance le ménage... et je ne peux pas tout faire, car enfin je suis la parente et non la servante de Georges.

HORTENSE.

Eh! madame .. soyez maîtresse chez vous... là vous êtes à votre place... mais ici...

ANTOINE, à part.

Si elle osait, elle nous chasserait.

CHARLOTTE.

Voilà bien du bruit pour une femme de chambre... Eh! mon Dieu! pour une heure, madame fera ce qu'elle aurait fait si elle était restée demoiselle... elle s'en passera.

HORTENSE, avec colère, au domestique.

Dites à M. Maurice que je désire lui parler.

(Le domestique sort par la gauche.)

ANTOINE, bas à sa femme.

Où est l'homme à la lettre?

CHARLOTTE, bas.

A l'*Ecu d'Or*.

ANTOINE, bas.

C'est bon! tu as commencé, toi... je vais finir...

(Il sort par la droite, Charlotte rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, UN DOMESTIQUE, puis LANGLOIS, PAULINE.

HORTENSE, seule.

Tant d'insolence me révolte, à la fin, et il faudra bien que mon mari!... Mon mari!... ai-je le droit de rien exiger de lui?... Et ne va-t-il pas me répondre ce qu'il a tant de fois déjà répondu à mes plaintes : Ne me demandez pas de les éloigner, madame, ce sont les seuls êtres qui me comprennent, les seuls qui m'aiment dans ce monde!... Et je ne peux pas lui dire : Celle qui doit le mieux vous comprendre, celle qui sait le mieux vous aimer, c'est votre femme! Oh! non, je ne peux pas lui dire cela, car la rougeur de mon front trahirait mon mensonge! S'il m'interrogeait du regard, je me troublerais comme une coupable!... Coupable... ne le suis-je pas en gardant dans mon cœur une image que j'en aurais dû chasser?... Charles sait tout à présent... Ma lettre lui aura tout appris... tout, excepté le nom de mon mari... Puisse-t-il m'avoir oubliée!... qu'il soit heureux du moins.

UN DOMESTIQUE, entrant vivement.

Madame, je n'ai pas trouvé M. Maurice, il est maintenant en mer... Mais voici M. et M[me] Langlois qui viennent d'arriver. (Ils entrent.)

HORTENSE, courant au devant d'eux et les embrassant.

Pauline!... monsieur Langlois..... vous... vous ici!

PAULINE.

Chère Hortense!..... Mais tu nous attendais?

LANGLOIS.

J'avais écrit à M. Maurice pour le prévenir.

HORTENSE.

M. Maurice ne m'en a rien dit.

(Langlois remet au domestique la mante de sa femme qu'il avait sur le bras. Le domestique rentre dans la maison. Langlois, qui était d'abord à la gauche d'Hortense, vient se placer à la droite de Pauline.)

PAULINE.

C'est une surprise qu'il te ménageait... Je lui avais annoncé qu'en allant prendre les eaux, je comptais m'arrêter quelques jours ici... Mais qu'as-tu donc?... je te trouve l'air triste, abattu!... N'est-ce pas, monsieur Langlois?

LANGLOIS.

Mais non, je trouve madame très bien.

PAULINE.

Hortense, es-tu heureuse?

HORTENSE.

Chère Pauline, si tu me trouves un peu agitée en ce moment, cela vient de l'impertinence de la femme d'un ami, d'un cousin de mon mari...

Cette femme tenait autrefois la maison de son parent... Elle avait pris sur tout le monde ici un empire qu'elle ne peut se résoudre à abdiquer... Depuis mon arrivée, c'est une résistance perpétuelle à chacun de mes ordres... une opposition de tous les jours à chacun de mes désirs!

PAULINE, vivement.

Il faut renvoyer cette femme chez elle, et son mari avec.

HORTENSE, timidement.

M. Maurice ne le permettrait pas.

PAULINE, surprise.

Ne... le... permettrait pas?

LANGLOIS, étonné.

Ah! bah!

PAULINE, vivement.

M. Langlois, est-ce qu'il y a des maris qui ne permettent pas?

LANGLOIS, avec bonhomie.

Je... ne crois pas.

PAULINE.

Comment! ma chère, tu n'es pas la maîtresse?... tu ne fais pas ce que tu veux de ton mari?

HORTENSE.

Moi!... je ne sais que trembler devant lui.

PAULINE.

Ah! ça... il est donc bien terrible?

HORTENSE.

J'ai tort, sans doute, car, malgré la violence de son caractère, M. Maurice est très aimé dans ce pays.

PAULINE.

Dans le pays, ça ne suffit pas... il faut qu'il se fasse aimer chez lui, et pour cela il faut qu'il soit soumis, obéissant... (Elle regarde son mari.) Mais d'abord, comment vivez-vous ici? Ça n'est pas beau! Où habitez-vous?

(Elle regarde à droite et à gauche.)

HORTENSE, montrant la maison à gauche.

J'habite là, avec ma femme de chambre.

PAULINE.

Eh bien!... et ton mari?

HORTENSE, montrant le pavillon à droite.

Il loge là, dans ce pavillon.

LANGLOIS, étonné.

Ah! bah!

PAULINE.

Comment!... l'un par là... l'autre par ici?...

LANGLOIS, plus étonné.

Déjà?... C'est bien tôt!

PAULINE.

Et depuis quand cela dure-t-il ainsi?

HORTENSE.

Mais depuis notre mariage... depuis notre arrivée.

LANGLOIS, toujours plus étonné.

Depuis... toujours!... C'est particulier!

PAULINE.

Voilà qui est bien étrange!... Mais cela ne peut pas durer ainsi.

HORTENSE.

Que veux-tu faire?

PAULINE.

Je veux voir M. Maurice; je veux lui parler à l'instant même.

HORTENSE.

Y songes-tu, Pauline?

PAULINE.

Certainement que j'y songe! (A part.) C'est qu'on n'a jamais vu chose pareille... (A son mari.) Et elle s'étonne de ne pas être la maîtresse!...

HORTENSE.

Prends garde, Pauline, M. Maurice est emporté, violent!

LANGLOIS, vivement.

N'allez pas me brouiller avec lui... Songez que c'est mon meilleur client!

HORTENSE, qui a été au fond.

Le voilà! (Revenant.) Crois-moi, Pauline, dans l'intérêt de mon repos...

PAULINE.

Ma chère amie, rien n'est à sa place ici... et je veux tout remettre sur un autre pied... Rentre chez toi avec mon mari.

LANGLOIS.

C'est ça... nous formerons la réserve... Voic l'ennemi, sauvons-nous!

(Il offre la main à Hortense pour monter le perron.)

HORTENSE, avec crainte.

Pauline, je t'en supplie.

PAULINE.

Laissez-moi... je le veux. (Elle les presse de sortir, puis redescend en scène.) Et maintenant, M. Maurice, à nous deux.

SCÈNE VIII.

PAULINE, GEORGES.

(Georges entre vivement. Ses vêtemens sont en désordre, et il tient à la main un long grappin de fer. Autour de lui, dans le chantier de construction, on voit les ouvriers qui l'ont suivi, les matelots qu'il a sauvés. Ceux-ci embrassent leurs femmes, leurs enfans.)

LES MATELOTS.

Vive monsieur Maurice!

GEORGES, au fond.

Eh! mes amis, je n'ai rien fait de plus que vos camarades. (Aux ouvriers.) Emmenez ces braves gens; ils ont grand besoin de soins et de repos. (Les ouvriers sortent avec les matelots. — Georges, sans voir Pauline.) Dix minutes encore... (Entrant

sous le hangar et déposant son grappin.) et il n'était plus temps...

PAULINE, le regardant.

Comme il est fait!... On a donné là à Hortense un joli petit mari. (S'approchant.) Monsieur Maurice! (Elle le salue.)

GEORGES, vivement.

Madame Langlois!!... avec quelle impatience je vous attendais... Ah! pardonnez-moi de vous recevoir ainsi... Mais de pauvres matelots étaient en mer, par un temps affreux, sur un bâtiment tout désemparé; il fallait leur porter secours, et vous voyez en quel état je me suis mis pour les sauver... Où donc est votre mari?...

PAULINE.

Avec Hortense.

GEORGES.

Qui a dû être bien surprise, bien heureuse de vous revoir, n'est-ce pas?... Pourquoi l'avez-vous quittée?... Permettez-moi de vous ramener près d'elle.

PAULINE, gravement.

Pas encore, monsieur Maurice, j'ai à vous parler.

GEORGES.

A moi?

PAULINE.

Oui... et nous sommes à merveille ici... puisque nous y sommes seuls.

GEORGES, souriant.

Eh! mon Dieu!... qu'avez-vous à me dire?... et d'où vient que votre visage, toujours si riant, est presque sérieux... sévère, même?

PAULINE.

Monsieur Maurice, j'ai à vous demander l'explication de votre manière de vivre avec votre femme.

GEORGES, surpris.

Comment?

PAULINE.

Trouvez-vous cette manière d'être naturelle? Croyez-vous qu'une femme se marie pour mener une existence semblable à celle que vous avez faite à ma pauvre amie?

GEORGES, avec amertume.

Est-ce Mlle d'Auberive qui vous a chargée de me porter ses plaintes?

PAULINE.

Non, monsieur, elle ne m'a rien dit... mais j'ai vu... et moi, son amie... presque sa sœur... j'ai compris, j'ai deviné tout ce qu'elle souffrait...

GEORGES, avec force.

Eh! madame!...

PAULINE, avec une fermeté comique.

Oh! criez, emportez-vous... je ne reculerai pas pour cela d'une syllabe... Je vous préviens que je ne suis pas facile à épouvanter... j'ai trois ans de ménage... et puis... (Plus doucement.) pourquoi vous craindrais-je?... vous êtes violent et fort... je suis douce et faible... l'avantage est donc de mon côté... Enfin, si votre orgueil se révolte et refuse de m'entendre, je m'adresserai à votre cœur, qui me répondra, lui... parce qu'il est généreux et bon... Il y a six mois, je vous ai vu abandonner noblement une partie de votre fortune à un vieillard et à une jeune fille... tout à l'heure encore vous exposiez vos jours pour sauver de pauvres marins... Vous voyez bien que je ne peux pas avoir peur de vous... (Souriant.) et la preuve... c'est que je vous tends la main... Et cette main ne tremblera pas du tout dans la vôtre!... Voyez.

GEORGES, pressant la main de Pauline.

Que voulez-vous de moi, madame?... Parlez, je vous écoute.

PAULINE.

Vous me promettez d'être calme... même quand je vous demanderai pourquoi votre femme est malheureuse?...

GEORGES, à part et avec émotion.

Malheureuse!... Elle!

PAULINE.

D'où vient cet isolement dans lequel vous la laissez?... Pourquoi cet abandon tout à fait inexplicable?... Hortense a-t-elle oublié vos bienfaits, manqué à un seul de ses devoirs?

GEORGES, à part et se contenant à peine.

Mes bienfaits!... ses devoirs!... toujours!...

PAULINE.

Devant Dieu, vous vous êtes porté garant de son bonheur... Confiant en votre loyauté, M. d'Auberive ne pleure que l'absence de son enfant... Et moi, monsieur, j'arrivais ici sans inquiétude, sans crainte sur le sort de mon amie... Hortense m'a reçue avec un visage pâle, triste... Ses yeux étaient baignés de larmes qu'elle cherchait en vain à me cacher... J'apprends bientôt qu'exilée dans cet affreux pays, votre femme est une étrangère chez elle... que, dédaignée par vous, elle est impunément insultée par ceux qui vous entourent... Oh! alors, monsieur, j'ai dû vous demander compte du bonheur de mon amie... j'ai dû vous demander... pourquoi vous ne l'aimiez pas?...

GEORGES, tombant sur le banc à droite, et ne contenant plus ses sanglots.

Je ne l'aime pas, mon Dieu!... je ne l'aime pas!..

PAULINE, courant à lui.

Monsieur Maurice!... qu'avez-vous?... Il pleure!... lui!... et ses sanglots le suffoquent... Je vais appeler...

GEORGES, se levant vivement et retenant Pauline.

Oh! non... non, n'appelez pas... devant vous... mais devant vous seule, je puis pleurer...

PAULINE.

Que se passe-t-il donc ici?

GEORGES.

Oh! tenez, madame... mon cœur ne peut plus

contenir le secret que je voulais renfermer... Je vous dirai tout !... à vous, sa sœur, mais à vous seule!... Vous avez été étonnée, n'est-ce pas, à la vue d'Hortense... vous l'avez trouvée pâle et triste ?... Regardez-moi, madame... suis-je le même homme ?... Dans ses yeux, vous avez surpris des larmes... Retrouvez-vous dans les miens ce rayonnement d'espérance et de joie qui vous avait si bien fait présager de l'avenir ?... Vous avez dit vrai, madame... le malheur est dans cette maison... chaque jour amène un nouveau supplice, chaque minute une nouvelle torture...

PAULINE.

Mais pourquoi tout cela ?

GEORGES, lui prenant les deux mains, et avec explosion.

Parce que j'aime ma femme et parce qu'elle me hait !...

PAULINE.

Hortense... Oh ! c'est impossible !

GEORGES.

Impossible, n'est-ce pas ?... car je n'ai pas forcé son choix... car je l'ai remerciée, bénie à deux genoux de m'avoir accepté... Pauvre fou !... elle payait un bienfait... elle accomplissait un devoir !

PAULINE.

Je ne vous comprends pas !

GEORGES.

Elle m'a suivi... mais comme l'esclave suit son maître, comme la victime suit son bourreau... Et lorsqu'un soir, seul avec elle... je lui parlais de notre avenir, pour moi si brillant et si beau... elle ne me répondait que par des larmes... Quand je lui parlais de mon amour, saint et pur comme elle... une pâleur livide couvrait son visage... Lorsqu'enfin inquiet, tremblant pour elle, j'ouvrais les bras pour l'y recevoir et la soutenir... elle me repoussait... Puis, haletante et sans force, elle tombait à mes pieds, glacée d'épouvante et d'horreur !... Elle me haïssait, madame, elle me haïssait !...

PAULINE, à part.

Il y a là un étrange mystère.

GEORGES.

Oh ! de ce moment, j'ai compris que son mariage était un sacrifice à son père... la victime s'était dévouée... Depuis cette fatale révélation, je me suis condamné à n'être plus qu'un étranger pour elle... Pas un mot d'amour n'est sorti de ma bouche... mais cet amour est resté dans mon cœur, il a grandi avec le désespoir... C'est un feu que je renferme là, dans mon sein... mais qui me brûle... qui me dévore... Car je l'aime, voyez-vous, je l'aime comme je n'ai jamais aimé ma mère... Qand finissent mes journées de travail, je rentre là... (Il montre le pavillon à droite.) seul... toujours seul... Je suis bien malheureux, sans doute... mais elle est entièrement maîtresse d'elle-même... Rien ne peut ainsi lui rappeler ni les droits de l'époux, ni les devoirs de la femme... Un jour peut-être elle me comprendra... alors elle aura pitié de moi, et me rappellera... alors je ne la devrai qu'à elle-même, et à Dieu !... Voilà le secret et l'espoir de ma vie, madame... J'aime et j'attends.

PAULINE, essuyant ses larmes.

Et je vous accusais... Oh ! que j'étais injuste !... Mais ce que vous avez fait là est sublime !... (Lui tendant la main.) Merci, monsieur Maurice, merci d'avoir eu confiance en moi... Hortense ne peut pas vous haïr... Oh ! non, j'en suis sûre... Elle croit à votre dédain, à votre abandon... comme vous croyez à son aversion !... Mais quand elle vous connaîtra bien... quand elle saura tout ce que je viens d'apprendre... à son tour, elle viendra à vous... à son tour... elle vous tendra la main... elle vous aimera comme vous méritez qu'on vous aime...

GEORGES.

Aimé d'elle !...

PAULINE, vivement et gaîment.

Mais si j'étais votre femme, je vous adorerais ! Tenez... tout à l'heure je vous aurais battu... à présent, il faut que vous embrasse. (Elle lui saute au cou.) Je vais retrouver Hortense... A bientôt... et bon espoir ! (A part.) C'est un ange que cet homme-là...

(Elle entre dans la maison, après avoir serré la main de Maurice.)

SCÈNE IX.

GEORGES, puis ANTOINE.

GEORGES, seul.

Allons... mon sort va se décider... Hortense saura ce qui se passe en moi... Mais croira-t-elle la voix amie qui va me défendre ?... Me plaindra-t-elle, au moins ?...

ANTOINE, au fond, montrant la lettre.

Je la tiens !...

GEORGES.

Oh ! je n'ose espérer... une nouvelle déception me tuerait !...

ANTOINE, descendant la scène.

Et c'est bien une lettre d'amour...

GEORGES, l'apercevant.

Ah ! c'est toi. Que me veut-on ?...

ANTOINE.

Si je te gêne... je m'en vais... Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à te dire... Je suis prêt à te rendre mes comptes... et le plus tôt sera le mieux.

GEORGES.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Parce que je vais partir.

GEORGES, avec surprise.

Tu veux me quitter ? toi... mon parent, mon ami !

ANTOINE.

C'est précisément parce que je croyais être ton ami, que je ne veux pas qu'on me traite comme un domestique, ni ma femme non plus... ma femme surtout, qui n'a pas de belles manières, c'est vrai... mais qui en vaut bien une autre... Je me retirerai dans mon bien... Nous ne sommes pas millionnaires comme vous autres... mais, dans mon bien, du moins on nous respectera...

GEORGES.

Allons, tu es fou... Je verrai Hortense... je lui parlerai...

ANTOINE.

C'est inutile... elle me prierait de rester, que je refuserais.

GEORGES.

Si tu veux sacrifier notre vieille amitié à quelques paroles irréfléchies d'une jeune femme... c'est que cette amitié n'a pas de prix pour toi... Je ne te retiens plus.

ANTOINE.

S'il ne s'agissait que de paroles... mais il y a des actions qui révoltent, et qu'on ne peut voir, quand on est honnête homme.

GEORGES.

Tu as donc, pour me quitter, un motif que tu voulais me cacher ?

ANTOINE.

C'est possible... mais, ce motif, je le garde pour moi...

GEORGES.

Je dois... je veux le connaître !

ANTOINE.

Et si c'est pour toi, que je ne...

GEORGES.

Je veux tout savoir !...

ANTOINE.

Au fait... je ne veux pas non plus passer pour un ingrat... un sans-cœur... Et puisque tu me le demandes, tu sauras pourquoi je n'avais plus le courage de rester ici.

GEORGES.

Mais parle donc !

ANTOINE.

Georges, tu aimes ta femme, et ta femme ne t'aime pas.

GEORGES, se contenant.

Qui ose dire cela ?

ANTOINE.

Qui ?... Eh! parbleu! toi tout le premier... toi, qui parles la nuit, quand les autres dorment, toi, qui parles tout haut quand tu crois être seul. Pauvre sot! tu l'aimes de tout l'amour qu'elle a pour un autre!

GEORGES, avec fureur.

Malheureux !... (Renversant à demi Antoine. — A demi-voix.) Si quelqu'un avait pu t'entendre, sais-tu que je t'aurais...

ANTOINE.

Tué?... Non pas, car j'aurais eu le temps de te mettre sous les yeux la preuve de sa trahison !

GEORGES.

La preuve!... J'ai mal entendu... Tu as une preuve?... Non, c'est un mensonge ! une lâcheté !

ANTOINE, froidement, lui remet la lettre.

Lis...

GEORGES, hésitant à ouvrir la lettre.

Une lettre !... une lettre sans adresse... Rien ne dit que ce soit... pour un amant !

ANTOINE.

Lis donc !...

GEORGES, ouvrant la lettre.

Soit !... mais si tu as menti !...

ANTOINE.

Je ne mens jamais !

GEORGES, après avoir lu la lettre.

Oh ! le nom... le nom de cet homme !... Oui, elle l'aime, elle tremble pour ses jours... il était près de nous dans cette auberge... (Avec rage.) et je n'ai rien vu... rien soupçonné !... Oh ! imbécile!

ANTOINE.

Silence ! C'est elle... contiens-toi...

GEORGES.

Laisse-nous... mais laisse-nous donc, te dis-je!

(Antoine sort par le fond, à droite.)

SCÈNE X.

GEORGES, HORTENSE, sortant de la maison avec agitation.

HORTENSE, à part.

M. Langlois vient de m'apprendre que Charles allait rentrer en France! Grâce au ciel, il ignore encore le nom de mon mari. Oh ! Pauline a raison, l'amour de M. Maurice est à présent mon meilleur, mon seul refuge... c'est à lui de me défendre contre Charles, contre moi-même... Le voilà !

GEORGES, à part, au fond.

Oh ! je saurai le nom de cet homme !

(Il redescend la scène en cherchant à se contenir, et se trouve à la droite d'Hortense.)

HORTENSE, à part.

Pourquoi donc trembler ainsi devant lui !... (Haut.) Monsieur... je viens... vous prier de me pardonner...

GEORGES.

Vous pardonner !...

HORTENSE.

Je sais maintenant tout le mal qu'involontairement je vous ai fait... Je sais que j'avais tort de me plaindre de vous, qui étiez malheureux par moi... et qui vouliez me cacher vos souffrances... Monsieur Maurice, je vous ai confié ma destinée, parce que vous avez été noble et généreux... et c'est sans contrainte, je vous le jure, que ma main s'est posée dans la vôtre... A votre amour, je répondrai par une estime profonde, un dévoûment sans bornes... (Avec hésitation.) L'avenir est à nous, Georges...

GEORGES, à part.

Mon nom...

HORTENSE, plus timidement encore.

Et peut-être qu'un jour...

GEORGES, la regardant en face.

Vous savez mal mentir, madame!

HORTENSE.

Que dites-vous?

GEORGES.

Et je m'en applaudis, car vous allez me dire le nom de l'homme auquel vous adressiez cette lettre!...

HORTENSE.

Cette lettre, mon Dieu!... comment est-elle dans vos mains?

GEORGES.

Je crois que vous m'interrogez!... Ce nom, madame?... je veux savoir ce nom!

HORTENSE.

Écoutez, monsieur, je vous dirai tout, car je ne suis pas coupable!

GEORGES, avec emportement.

Ah! pas d'explications! ce nom, je ne veux que ce nom!...

HORTENSE.

Pour aller vous battre! pour que je cause votre mort comme j'ai causé votre malheur!... Jamais! jamais! monsieur!

GEORGES, avec amertume.

Ah! ah! ah! ah! je vous avais bien dit que vous ne saviez pas mentir... Vous feignez de trembler pour moi!... mais c'est pour lui que vous avez peur... et vous avez raison... (Avec colère.) car je le tuerai! entendez-vous? je le tuerai!...

HORTENSE.

Grâce...monsieur... grâce!...

GEORGES.

Aujourd'hui, comme à l'auberge de Cerny... vous m'implorez pour lui!... Infâme!...

HORTENSE.

Écoutez-moi, monsieur, par pitié!...

GEORGES.

De la pitié!... ni pour lui... ni pour vous... Si... je vous ferai grâce, à vous, si vous me dites son nom!...

HORTENSE.

Jamais!... jamais!...

GEORGES, levant la main sur elle.

Misérable!...

HORTENSE, à demi renversée sur le banc.

Ah!...

GEORGES, la relevant brusquement.

On vient... Allons! relevez-vous, madame... et dévorez vos larmes, comme je dévore ma honte!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LANGLOIS, PAULINE, puis ANTOINE, au fond.

LANGLOIS, sur le perron.

Mon cher client...

GEORGES, allant vivement à lui.

Excusez-nous, mon cher hôte, nous sommes tout à vous...

PAULINE.

Eh bien! ai-je réussi? sommes-nous bien d'accord?

GEORGES, forçant son visage à sourire, et restant toujours entre sa femme et M. et Mme Langlois.

En ce moment, madame, nous n'avons tous les deux qu'une seule pensée. Mais veuillez vous mettre à table sans moi, j'ai quelques dispositions à prendre, quelques ordres à donner, que mon... bonheur m'avait fait oublier...

HORTENSE, bas, à Georges.

Au nom du ciel! monsieur...

GEORGES.

Allons, Hortense, faites les honneurs de votre maison... (Bas.) Contenez-vous, madame... et pas un mot, entendez-vous? pas un mot... je le veux! (Haut.) Dans un instant, je suis à vous.

(Il les reconduit jusqu'au perron, et, en redescendant la scène, il se trouve en face d'Antoine.)

SCÈNE XII.

GEORGES, ANTOINE.

ANTOINE, à part, pendant la sortie des personnages.

Allons, elle s'est justifiée... la partie est perdue. (Haut, à Georges.) Eh bien! je n'ai plus qu'à partir... car tu l'aimes toujours, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je la tuerai... si je ne trouve pas cet homme dont elle m'a caché le nom... Mais, au village de Cerny, je retrouverai les traces de cet odieux rival... A la poste, on me dira la route qu'il a

prise... Je le suivrai... je l'atteindrai... fût-il au bout du monde!

ANTOINE.

Bien trouvé! vous vous battrez... et s'il te tue, ta veuve lui portera en dot une fortune que tu as amassée avec tant de peine!

GEORGES.

Non, non! je ne veux pas que ma mort soit un double bonheur pour elle... Tout ce que la loi me permet de distraire de mon bien... je vais, par un testament olographe, l'assurer à ton fils!

ANTOINE.

Je refuse... Un service comme celui que je t'ai rendu ne se paie pas... D'ailleurs, n'as-tu donc que nous à enrichir?

GEORGES.

Vous et une autre personne que je ne dois pas non plus oublier... Écoute, Antoine, je vais te demander une nouvelle preuve de ton amitié... Il est un pauvre orphelin dont le bonheur est mon premier devoir : je ne peux pas exposer ma vie sans avoir assuré son avenir... Depuis prés de vingt ans je me suis fait le soutien, le pére de ce jeune homme, qui ne connaît pas lui-méme son protecteur...

ANTOINE.

Tu ne m'avais jamais parlé de cela... Pourquoi cette protection?...

GEORGES.

Elle rachetait une erreur fatale... un crime... Ne m'en demande pas plus aujourd'hui... Je vais te donner, pour ce jeune homme, une somme de deux cent mille livres...

ANTOINE.

Deux cent mille livres!...

GEORGES.

Que tu lui remettras sans lui dire, entends-tu bien, de qui vient cette somme... Demain, tu partiras une heure avant moi; tu iras à Paris, à l'adresse que je t'indiquerai...

ANTOINE.

Et si ce jeune homme m'interroge?

GEORGES.

Tu ne connais pas la personne qui t'envoie... S'il t'offre un reçu, tu le refuseras... Tu vois bien que je ne pouvais charger que toi de cette affaire...

ANTOINE.

Et le nom du jeune homme?

GEORGES.

Charles d'Arbel.

ANTOINE, à part.

Charles d'Arbel!...

GEORGES.

Attends-moi là... Dans un instant, je te remettrai le testament que je vais faire. Quelques lignes suffiront. Je te donnerai tout, à toi, mon ami... mon seul, mon véritable ami... à toi qui avais honte de mon déshonneur... (Il pleure.) Oh! je la déteste, cette femme!...

ANTOINE.

Et pourtant tu pleures...

GEORGES.

Eh bien! oui... comme un enfant... comme un lâche... Oh! c'est que je l'aimais tant... mon Dieu! je l'aimais tant...

(Il entre dans le pavillon, et, par la fenêtre qui est ouverte, on le voit se placer devant une table et écrire.)

SCÈNE XIII.

ANTOINE, seul.

Est-ce un rêve? mon fils seul héritier!... Deux cent mille livres à remettre à un inconnu!... deux cent mille livres dont je ne prendrai ni reçu ni reconnaissance!... Deux cent mille livres entre mes mains!... toute sa fortune à mon fils!... S'il allait mourir dans ce duel!... Bah! ils ne se battront pas... il reviendra pour pardonner... car il l'aime encore, cette femme... il rétractera ce qu'il fait aujourd'hui... puis viendront de nouveau ces comptes à lui rendre... et je ne le peux pas!... Je serais perdu!... perdu lorsque je tiens dans mes mains tant de richesses!...

SCÈNE XIV.

ANTOINE, GEORGES, sortant du pavillon.

(Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

GEORGES.

Voici le testament en faveur de ton fils, et, dans ce portefeuille...

ANTOINE.

Les... deux cent mille livres...

GEORGES.

A l'adresse de Charles d'Arbel... Tu te souviens de ce que je t'ai dit?...

ANTOINE.

Ni explications ni reçu... je m'en souviens...

GEORGES, sur les marches du perron, à Antoine.

Demain, à six heures, sois prêt à partir.

ANTOINE, à la grille du fond.

Demain... je serai prêt. (A part.) La nuit porte conseil.

ACTE QUARIÈME.

Quinze jours après le troisième acte.

Un petit salon du logement de Mme Maurice. — A gauche du spectateur, au premier plan, un guéridon, un fauteuil. — A gauche, au deuxième plan, une cheminée avec une glace au dessus. — Au troisième plan, une porte latérale. — Porte au fond, ouvrant sur une antichambre. — Au troisième plan, à droite, la porte de la chambre de Maurice. — Au deuxième plan, une bibliothèque. — Au premier plan, un fauteuil. — Meubles et tentures sombres. — Il fait à peine jour. — Deux bougies, presque consumées, brûlent encore. — Un encrier, un sucrier, un verre d'eau, sont aussi sur le guéridon. — Pauline est assise et écrit.

SCÈNE I.

PAULINE, *écrivant.*

N'ai-je pas entendu?... non, je me trompais... (*Relisant sa lettre.*) « Applaudissez-vous, mon cher » mari, d'avoir été subitement rappelé à Paris » par vos affaires... Le spectacle que j'ai sous les » yeux est déchirant. Mais je ne puis abandon- » ner ma pauvre Hortense... M. Maurice, qui de- » vait partir avec vous, en a été tout à coup em- » pêché, vous le savez, par un mal violent, » étrange... Depuis votre départ, son état n'a fait » qu'empirer... Notre amie a été admirable de » dévoûment... grâce à ses soins de toutes les » minutes, grâce au docteur Gerfaut, médecin » plein de science et de zèle, M. Maurice a re- » trouvé quelque force... Le délire l'a enfin quit- » té... Mais, vous le dirai-je, lui seul ici sem- » ble n'être pas touché de ce qu'Hortense a fait » pour lui... Mon Dieu! que s'est-il donc passé » entre eux?... Par le prochain courrier, je » vous enverrai de nouveaux détails... puissent- » ils être moins tristes, moins désespérans que » ceux-ci... »

(*Après avoir terminé sa lettre, elle la ferme. — Pendant ce temps, Charlotte sort de la chambre de Maurice.*)

SCÈNE II.

PAULINE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Déjà levée, madame Langlois?

(*Elle éteint les bougies et les place sur la cheminée.*)

PAULINE, *se levant.*

L'inquiétude m'a tenue éveillée toute la nuit... Vous sortez de chez M. Maurice?

CHARLOTTE, *à la gauche de Pauline.*

Oui, madame. Se sentant un peu mieux, il a voulu se lever, et Mme Maurice a bien été obligée de m'appeler... Si elle continue, elle mourra à la peine... Aller, venir, tout le jour, veiller la nuit... un saint n'y résisterait pas.

PAULINE.

Pauvre Hortense, à quelles épreuves est-elle soumise!

CHARLOTTE.

Tenez, madame Langlois, je suis franche; je n'aimais guère Mme Maurice, j'avais même bien des raisons pour ne pas l'aimer du tout... mais depuis que j'ai vu cette belle dame soigner son mari aussi bien et mieux que je ne soignerais Antoine... je n'ai pas pu lui en vouloir. C'est une vraie sœur de charité que cette jeune femme là... et ça m'indigne, à présent, d'entendre toutes les infamies qu'on débite sur son compte.

PAULINE.

Et qu'ose-t-on lui reprocher?

CHARLOTTE.

Des choses... abominables... impossibles... oui, impossibles... Parce qu'on a aimé quelqu'un avant son mariage, ce n'est pas une raison pour...

PAULINE.

Que dites-vous?

CHARLOTTE.

Ce que vous devez savoir aussi bien que moi... c'est cette malheureuse lettre au jeune homme de Cerny qui est cause de tout.

PAULINE.

Une lettre?...

CHARLOTTE.

Sans doute; mais, comme je le disais hier, c'te lettre ne prouve pas que Mme Maurice désire être veuve... ni qu'elle se soit arrangée pour le devenir.

PAULINE.

Je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE.

Ça n'est que trop clair... Tout le monde prétend que Mme Maurice a voulu empêcher son mari d'aller tuer son amoureux... car c'était pour aller se battre que M. Maurice devait partir.

PAULINE.

Se battre!

CHARLOTTE.

Et ils ajoutent, les uns tout bas, les autres tout haut, qu'elle lui a donné... (A voix basse.) du poison!

PAULINE, avec horreur.

Oh!... on ose accuser Hortense d'un crime aussi lâche!... Oh! mais vous savez, vous, avec quel dévoûment elle lutte contre la maladie de son mari... vous savez que si M. Maurice échappe à la mort, c'est à ses soins qu'il le devra...

CHARLOTTE.

C'est ce que je leur réponds... mais ils disent qu'elle le soigne comme ça pour qu'on ne la soupçonne pas. Enfin, madame, quand la pauvre femme prie tous les soirs le bon Dieu pour son mari, elle ne se doute pas qu'elle le prie aussi pour elle.

PAULINE.

Pour elle?

CHARLOTTE.

Les ouvriers, les marins, qui adoraient leur capitaine et leur maître, sont tellement exaspérés, voyez-vous... que s'il arrivait malheur à M. Maurice... ils seraient capables de...

PAULINE.

Achevez...

CHARLOTTE.

De la mener en justice.

PAULINE, avec effroi.

Ah!

CHARLOTTE.

Chut! c'est elle, ne dites rien... il ne faut pas qu'elle se doute... La voilà!

SCÈNE III.

CHARLOTTE, PAULINE, HORTENSE.

HORTENSE, sans voir Pauline d'abord.

Madame Antoine... Georges exige que j'aille prendre un peu de repos... Paul et Mariette sont auprès de lui... et doivent m'avertir au moindre accident... Je compte aussi sur vous... sur votre amitié pour mon mari...

CHARLOTTE.

J'irais vous prévenir tout de suite... mais laissez-moi vous aider, laissez-moi veiller cette nuit...

HORTENSE.

Vous êtes mère, madame... ménagez-vous pour votre enfant...

CHARLOTTE, à part.

On a beau dire, ça n'est pas là une méchante femme. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

PAULINE, HORTENSE.

PAULINE, allant à son amie et restant à sa droite.

Hortense!...

HORTENSE.

Ma chère Pauline... quelque précieuse que me soit ton amitié, c'est avec peine que je te vois prolonger ton séjour ici... Retourne à Paris, va, laisse-moi seule accomplir ma destinée...

PAULINE.

T'abandonner à présent!... Oh! jamais! jamais!... Je resterai avec toi jusqu'au rétablissement de ton mari... Ce rétablissement est prochain... assuré... n'est-ce pas? M. Gerfaut...

HORTENSE.

Est toujours inquiet... Il ne peut se rendre maître de cette maladie cruelle, dont les symptômes l'étonnent et l'épouvantent... Hier encore, il n'osait me répondre de rien...

PAULINE, avec effroi.

Oh! mon Dieu!... s'il allait mourir...

HORTENSE.

Mourir!... Oh! non... Dieu aura pitié de moi! Si Georges mourait... Pauline... c'est moi, moi qui l'aurais tué!

PAULINE.

Toi!...

HORTENSE.

Pauline... je suis indigne de l'amitié de sœur que tu m'as vouée, indigne de la tendresse de mon mari... Ce que tu appelles mon admirable dévoûment... c'est du remords...

PAULINE.

Du remords!... Ah! tu me fais peur...

HORTENSE.

J'ai eu un secret... pour toi... pour lui... pour lui!... si noble, si généreux!... Je l'ai indignement trompé...

PAULINE.

Trompé!...

HORTENSE.

Fille dévouée, je me suis faite épouse infâme! car j'ai donné ma main, quand mon amour était à un autre...

PAULINE, à part.

C'était donc vrai...

HORTENSE.

Oui, il était tout entier à Charles d'Arbel... à Charles que je ne voulais plus revoir... et que j'ai revu...

PAULINE.

Malheureuse!...

HORTENSE.

Oh! mon cœur seul a été coupable... Georges

a tout découvert... et, le lendemain, il était à l'agonie... Tu vois bien que, s'il meurt, il faudra que je meure aussi... car c'est moi seule qui l'aurai tué...

PAULINE.

Oh! pardonne-moi, Hortense, pardonne-moi... car un moment j'ai douté de toi... Pauvre martyre!... tu éloigneras Charles de ta pensée... tu accompliras jusqu'au bout le sacrifice... Georges, plus calme, connaîtra ce passé qui cachait une douleur et non pas un crime... Il te plaindra... te pardonnera...

HORTENSE.

Georges... Cette nuit, j'étais seule... à genoux devant son lit... Je le croyais endormi, et je priais pour lui, comme j'aurais prié pour mon père... Il me regardait... Pour la première fois il tendit sa main vers moi... je la couvris de mes larmes... « Pauvre femme!... » me dit-il. Je voulus parler, il posa sa main sur mes lèvres : « Laissez-moi oublier... » Il me regardait toujours... et son regard était d'une angélique douceur : « Oh! si vous m'aviez aimé!... » Puis il referma les yeux... Avec quelle joie, en ce moment, j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne!

(On entend le son d'une cloche éloignée.)

PAULINE.

Quel est ce bruit?

HORTENSE.

C'est la cloche de l'église... Elle appelle les habitans de ce village... Si j'osais m'absenter, j'irais demander à Dieu de la force pour lui .. et du courage pour moi...

PAULINE.

C'est une bonne et sainte pensée qui t'est venue là : si la science humaine a des bornes, la puissance divine n'en a pas... viens l'implorer avec moi... L'église n'est qu'à quelques pas de la maison, je t'accompagnerai... Viens, nous prierons, pauvre femme, nous prierons pour Georges et pour toi...

(Elle l'entraine avec elle par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARLOTTE, entrant par le fond.

CHARLOTTE.

Si c'est pour me dire des choses pareilles que tu reviens de Paris...

ANTOINE, en costume de voyage.

Je te répète, moi, que tu es dupe de son hypocrisie... A trois lieues à la ronde, tout le monde l'accuse... A la dernière poste, on parlait d'avertir la justice... sans moi, on y allait, à la justice... (A part.) Mais il n'est pas temps encore...

CHARLOTTE, ôtant l'encrier et le sucrier du guéridon, et les plaçant sur la cheminée.

Oh! quand tu la verras auprès de son mari... tu diras comme moi... cette femme-là n'est pas coupable...

ANTOINE.

Tiens! ne parlons plus d'elle... (Appelant sa femme.) Charlotte, viens donc ici... dis-moi... (Avec hésitation.) M. Gerfaut... le médecin... est venu?...

CHARLOTTE, à la droite d'Antoine.

Tous les jours.

ANTOINE.

Tous les jours... et il n'a pas de soupçons?...

CHARLOTTE va à la porte de Maurice, qu'elle ferme soigneusement.

Je ne sais pas... mais (A voix basse.) depuis un instant... j'en ai, moi, des soupçons...

ANTOINE.

Toi!... Oh! bon Dieu! que veut-elle dire?...

CHARLOTTE, revenant à la gauche d'Antoine.

J'ai découvert....

ANTOINE.

Quoi donc?

CHARLOTTE.

Je n'ai voulu parler de ça à personne, avant ton retour...

ANTOINE.

Achève...

CHARLOTTE, à demi-voix.

Tu te souviens de cette poudre que j'ai tirée des mains de Mme Maurice, il y a un mois à peu près.

ANTOINE, commandant à son trouble.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Je l'avais soigneusement serrée au fond d'un tiroir de ma commode... Tout à l'heure, en ouvrant par hasard ce tiroir... je n'y ai plus trouvé le paquet que j'y avais placé...

ANTOINE, vivement.

Tu es sûre de n'avoir parlé de cela...

CHARLOTTE.

A personne... qu'à toi... Si cela était tombé en de méchantes mains... j'en ai la fièvre...

ANTOINE, après un silence, fait signe à Charlotte de se rapprocher de lui.

Charlotte... (Avec intention.) Mme Maurice venait souvent dans notre chambre?

CHARLOTTE.

Jamais.

ANTOINE, appuyant.

Elle y est venue.

CHARLOTTE.

Jamais, te dis-je.

ANTOINE, avec force.

Je te dis, moi, qu'elle y est venue, puisque ce poison a disparu.

CHARLOTTE, effrayée.

Oh! tais-toi, Antoine, tais-toi! Sais-tu qu'une parole comme celle-là pourrait la faire monter sur un échafaud. C'est affreux ce que tu dis là!

ANTOINE.

Tu as raison, je me suis laissé emporter trop loin... D'ailleurs, il faudra qu'on retrouve ce paquet...

CHARLOTTE, allant sur le fauteuil, à droite, et tricotant.

Certainement, il faudra qu'on le retrouve.

ANTOINE, regardant du côté par lequel Hortense est sortie.

Oui, on le retrouvera. (Il se rapproche doucement du fauteuil sur lequel Charlotte est assise, et se trouve ainsi à sa droite, un peu en arrière. — Haut.) Charlotte! tu me disais que Georges s'était levé aujourd'hui... C'est singulier... à mon départ, je ne croyais plus le revoir... il était si mal...

CHARLOTTE.

Et tu partais?...

ANTOINE, vivement.

Par son ordre... Ce voyage ne pouvait se remettre... (Avec intention.) Il n'a rien dit de ce voyage?

CHARLOTTE.

Rien... Seulement, il semblait t'attendre avec impatience... Est-ce que tu ne veux pas le voir?

ANTOINE, troublé.

Le voir... oui... oui... sans doute... Il faut même que je lui parle... pendant que sa femme n'est pas auprès de lui...

CHARLOTTE, se levant.

Je vais t'annoncer.

ANTOINE, la retenant.

Attends... attends encore... (Avec émotion.) Il est bien changé, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Le pauvre homme est méconnaissable... C'est lui que j'entends... Il vient ici pour essayer ses forces.

ANTOINE, avec effroi.

Lui!... (Puis, se remettant.) Il le faut...

Georges entre, soutenu par Charlotte, qui a été au devant de lui. La maladie a fait chez Georges d'affreux ravages; il se traîne avec peine jusqu'à un fauteuil, à droite.)

CHARLOTTE.

Antoine est revenu... le voilà.

GEORGES.

O mon bon Antoine, enfin...

ANTOINE, à Charlotte.

Laisse-nous!

SCÈNE VI.

ANTOINE, GEORGES.

GEORGES, à Antoine, qui semble ne pas oser s'approcher.

Eh bien! Antoine, pourquoi ne viens-tu pas me serrer la main? (Antoine s'approche.) Tu as peine à me reconnaître, n'est-ce pas?... Allons, remets-toi, mon ami... et tandis que nous sommes seuls, rends-moi vite compte de ton voyage... Tu as été à Paris?

ANTOINE, d'une voix étouffée.

A Paris... oui.

GEORGES.

Tu as vu M. d'Arbel?

ANTOINE.

Oui, je l'ai vu.

GEORGES.

Tu as remis le portefeuille... à lui-même?

ANTOINE.

A lui-même.

GEORGES.

Sans lui dire de quelle part tu venais?

ANTOINE.

Je n'ai rien oublié.

GEORGES.

C'est bien... Mais pourquoi me parles-tu avec cette contrainte? pourquoi détournes-tu les yeux? Ah!... ces ravages si prompts, si terribles t'épouvantent, n'est-ce pas?... Antoine... (Se soulevant avec effort.) Aide-moi donc à me traîner devant cette glace... (Antoine hésite.) Je le veux... donne-moi ta main... elle a toujours été fidèle et sûre... (Il arrive, appuyé sur Antoine, jusque devant la glace au dessus de la cheminée, et s'y regarde un moment.) Ils disent qu'ils me sauveront!... et la mort est déjà imprimée sur mon visage... La mort... elle peut venir... je ne regrette rien dans la vie... (Il se place sur le fauteuil, près du guéridon, à gauche du spectateur.) C'est la douleur qui est horrible!... Tu ne sais pas, toi, tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore... ce feu qui déchire mes entrailles... qui me brûle, me dévore, et que rien ne peut éteindre... Tiens, Antoine, il y aurait, je crois, de l'humanité à me tuer.

ANTOINE, à part.

Pourquoi suis-je revenu! le courage me manquera.

GEORGES.

Pourtant, je dois remercier Dieu, qui m'a donné assez de force pour lutter jusqu'à ton retour; car je serais mort désespéré, si j'étais mort sans te revoir... car, à toi seul j'avais dit: elle est coupable... à toi je voulais dire... elle est innocente!

ANTOINE, vivement, et se rapprochant de Georges.

Innocente !... As-tu donc oublié... cette lettre...

GEORGES.

Non... je l'ai relue, au contraire !...

ANTOINE.

Eh bien ?

GEORGES.

Le désespoir et la jalousie avaient égaré ma raison. Cette lettre est d'une femme honnête... Elle aimait, sans doute... mais d'un amour saint et pur... elle aimait celui qui devait être son fiancé... En lui apprenant qu'à son père elle avait dû sacrifier ses rêves de bonheur, elle lui défendait tout espoir... Oui, Antoine, oui, cette lettre est d'une femme honnête... et je l'ai accablée de mépris et d'outrages... et quand elle me suppliait de l'entendre... je l'ai repoussée avec brutalité... et sais-tu comment elle s'est vengée, cette femme, cet ange ?... (Mouvement d'Antoine.) Oh ! tu l'aimeras, tu l'admireras comme moi... à mon chevet, j'avais en elle la fille la plus tendre, la sœur la plus dévouée... bravant les veilles, la fatigue, luttant contre mon délire, épiant chacun de mes gestes, chacun de mes regards, me demandant parfois pardon, à moi... qui l'adorais des yeux, qui la bénissais du cœur...

ANTOINE, à part.

J'avais deviné juste... Serais-je arrivé trop tard ?

GEORGES.

Ainsi... tu oublieras tout ce qui s'est passé... A l'avenir, tu ne parleras de Mme Maurice qu'avec respect.

ANTOINE, avec une feinte douceur.

Je ferai ce que tu voudras... mais tu auras bien de la peine à faire changer l'opinion sur son compte.

GEORGES, avec surprise.

L'opinion ?

ANTOINE.

Je ne sais par quelle fatale indiscrétion l'arrivée de cette lettre, la scène avec ta femme, ton projet d'aller tuer ton rival, tout cela est connu dans le pays.

GEORGES.

Et on accuse Hortense ?

ANTOINE.

On la condamne.

GEORGES, se levant.

Oh ! je la justifierai... je la justifierai publiquement ! Oui... je vais faire venir ici le notaire... le pasteur... mes chefs d'ateliers... et devant tous, je dirai qu'Hortense d'Auberive est une noble et sainte femme ; devant tous, je lui demanderai pardon de mon fol emportement...

(Il se dirige vers la porte du fond.)

ANTOINE, courant à lui et se trouvant à sa droite.

Tu veux...

GEORGES.

La justifier, te dis-je... à l'instant.

ANTOINE, le retenant.

Mais tes forces te trahiront... attends à ce soir... Georges, je t'en supplie... tu ne peux pas me refuser cela... Attends à ce soir.

GEORGES, redescendant la scène.

Pourquoi cette insistance ?

ANTOINE.

Parce que cette scène te tuera... (Avec intention.) Si tu veux vivre, Georges, ne te hâte pas tant de justifier ta femme.

GEORGES.

Je ne te comprends pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, au fond.

M. Gerfaut est là, monsieur.

ANTOINE.

Le médecin, je te laisse avec lui.

GEORGES.

J'attendrai à ce soir... Mais je ferai ce que j'ai dit, entends-tu... je le ferai...

ANTOINE, à part.

Peut-être...

(Antoine sort par la gauche, sans voir M. Gerfaut, qui entre par le fond, suivi de Charles d'Arbel. Ce dernier porte une boîte en forme de nécessaire, qu'il dépose sur le guéridon, après avoir salué Maurice. Le domestique, avant de sortir, a avancé deux sièges auprès du fauteuil, à droite.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, GERFAUT, CHARLES.

GEORGES, allant au devant de Gerfaut, qui lui serre la main.

Cher docteur... vous êtes surpris de me trouver debout et hors de ma chambre... c'est qu'en votre absence mon bon ange est toujours là.

GERFAUT, faisant asseoir Maurice sur le fauteuil, à droite du spectateur.

Et ses soins, monsieur Maurice, ont fait plus que mon art... Si je suis venu, ce matin, plus tard que de coutume, c'est que j'attendais l'arrivée d'un de mes collègues... Je l'ai amené pour qu'il m'aidât de ses lumières.

(Gerfaut présente Charles d'Arbel et le fait asseoir sur la chaise la plus rapprochée du fauteuil de Maurice.)

GEORGES.

Je vous comprends, mon ami, vous désespérez de votre malade.

GERFAUT, s'asseyant.

Oh! ne croyez pas cela!

GEORGES, souriant.

Allez-vous me traiter comme une femme, comme un enfant, auxquels on montre encore la vie, quand la mort les a déjà glacés?

GEORGES.

Non, car je sais que vous êtes un homme courageux et fort... Aussi, loin de vous rien cacher, je vous dirai toute ma pensée, quelque affreuse qu'elle soit... J'hésitais encore hier, mais ce matin, et avant de venir ici, j'ai fait connaître à mon ami tous les symptômes que j'étudie en vous depuis huit jours... et, son opinion étant venue corroborer la mienne... différer davantage serait un crime...

CHARLES, qui a bien examiné Maurice pendant que Gerfaut parlait, échange un regard avec son collègue, avant de parler.

Monsieur Maurice, vous connaissez-vous quelque ennemi? Êtes-vous bien sûr de tous ceux qui vous entourent?

GEORGES.

Pourquoi me demandez-vous cela?

GERFAUT.

Répondez, de grâce...

GEORGES.

Des ennemis... je ne cois pas en avoir... et tous ceux qui m'entourent me sont chers et dévoués...

CHARLES, avec hésitation.

Parmi eux cependant se cache une main homicide et infâme.

GEORGES.

Qu'entends-je!

CHARLES, vivement.

Nous vous sauverons, monsieur Maurice, la justice du ciel aidant, nous vous sauverons... Mais, je vous le répète, cette maison renferme un ennemi... (A mi-voix.) un assassin!

GEORGES, avec surprise.

Un assassin!

CHARLES.

Et, pour vous frapper, on a pris l'arme des faibles et des lâches... l'arme la plus sûre, car elle tue lentement... le poison... (Il se lève.)

GEORGES, avec effroi et se levant.

Le poison!

GERFAUT, courant à lui.

Oh! mais nous vous sauverons, monsieur Maurice!

CHARLES, qui a remonté vers le fond.

Silence! on vient!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE, entrant par le fond, portant un plateau sur lequel sont une théière et une tasse.

GERFAUT, bas à Maurice, en le faisant rasseoir.

Pour Dieu! ne laissez rien paraître!

CHARLOTTE, allant déposer le plateau sur le guéridon.

Pardon, messieurs... Mais pendant que Mme Maurice est à l'église, je la remplace, et j'apporte à notre malade la potion que vous avez ordonnée, monsieur Gerfaut... Je serais entrée en même temps que vous, si Antoine ne m'avait retenue, là, dans ce corridor... Il y fait noir... Je ne le savais pas là... et j'ai eu peur..

(Elle dépose la théière sur le guéridon, et remet en place la chaise sur laquelle était assis Gerfaut.)

CHARLES.

Dites-moi, madame... qui a préparé cette potion?

CHARLOTTE.

Madame, comme toujours.

CHARLES.

Personne autre que Mme Maurice ne prend ce soin, d'ordinaire?

CHARLOTTE.

Personne autre... Oh! elle ne le voudrait pas.

GERFAUT, bas, à Charles.

Je te l'avais bien dit... (Haut.) Madame... ne laissez entrer personne, entendez-vous?... pas même Mme Maurice.

CHARLOTTE, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

(Elle sort par le fond. Charles est près du guéridon. — Gerfaut près de Maurice.)

SCÈNE X.

GEORGES, CHARLES, GERFAUT.

GEORGES, qui se contenait à peine devant Charlotte.

Oh! j'étais en délire tout à l'heure... vous n'avez pas dit...

CHARLES.

C'est une horrible lumière que nous venons de jeter dans votre âme... Mais il le fallait pour qu'à l'avenir vous pussiez vous tenir sur vos gardes.

GEORGES.

Eh quoi! vous voulez que je voie des assassins dans de vieux serviteurs... dans des amis de vingt ans... D'ailleurs, vous l'avez entendu... ma femme seule... prépare tous ces breuvages, et c'est toujours sa main qui me les présente.

GERFAUT.

Oh! je connais Mme Maurice... loin de moi un doute qui flétrirait et sa vertu et son amour pour vous.

GEORGES, à part.

Son amour!...

(Charles a tiré une clé de sa poche et ouvert son nécessaire. Il en a tiré un flacon qu'il examine avec soin; puis, prenant le verre qui est resté sur le guéridon, il l'essuie avec son mouchoir, prend la théière et verse dans le verre quelques gouttes de la potion.)

GEORGES, qui l'a suivi des yeux.

Que faites-vous donc, monsieur?

CHARLES, gravement.

Mon devoir.

GERFAUT.

Il est indispensable de tout examiner, maintenant. (Il se rapproche de Charles pour l'aider.)

GEORGES, à part.

Mon Dieu! pourquoi tremblé-je ainsi?...

(Charles verse dans le verre quelques gouttes de la liqueur contenue dans le flacon. Aussitôt, de blanche qu'elle était, la potion devient noire comme de l'encre. — Les deux médecins échangent un regard, puis Charles dépose le verre, et sa voix devient émue et tremblante.)

CHARLES, gravement.

De quelque part que vienne ce breuvage, quelle que soit la main qui l'a préparé... sur mon honneur et devant Dieu, je déclare ce breuvage empoisonné!...

GEORGES, se levant, avec désespoir.

Oh! c'est impossible!... votre science est un mensonge... une calomnie!...

(Il court au guéridon.)

GERFAUT.

Il a dit la vérité!

GEORGES.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

GERFAUT.

Je ne puis soupçonner Mme Maurice...

GEORGES.

Monsieur, ce soupçon serait un blasphème, un crime...

GERFAUT.

Cependant il est indispensable que je la voie, que je l'interroge...

GEORGES, debout, s'appuyant sur le guéridon.

Vous... Non, non, pas vous... c'est à moi, messieurs... à moi seul... Je vais la faire appeler. Entrez là, dans ma chambre... (Il indique la porte, au troisième plan, à droite du spectateur.) et laissez-moi seul avec elle... Sur votre honneur et devant Dieu, m'avez-vous dit... la mort est là...

(Il montre la théière.)

CHARLES, avec dignité.

Sur notre honneur et devant Dieu!

GEORGES, tombant sur le fauteuil, près du guéridon.

C'est bien, messieurs.

(Gerfaut fait entrer Charles et le suit.)

SCÈNE XI.

GEORGES, seul.

Eh quoi!... ces soins... cette sollicitude de tous les instans n'auraient été que le calcul d'une adroite hypocrisie?... Que voulait me faire entendre Antoine, tout à l'heure, en me disant: Si tu veux vivre, ne te hâte pas de justifier ta femme? N'attendait-elle qu'un moment favorable pour frapper le dernier coup? voulait-elle ainsi sauver son amant?... Son amant!... ah! tous mes transports jaloux se réveillent... (Il se lève. A ce moment, la porte du fond s'ouvre violemment, et Hortense, couverte d'une mante noire, entre, pâle et tout en désordre.) La voilà!

SCÈNE XII.

GEORGES, HORTENSE.

HORTENSE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

(Elle entre et s'appuie sur un fauteuil.)

GEORGES, la regardant.

Qu'est-il arrivé?

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Une chose étrange... inconcevable... J'étais à l'église... je voulais prier pour vous...

GEORGES, avec amertume.

Pour moi!

HORTENSE.

A peine y étais-je entrée, que tout le monde sembla s'éloigner de moi. Le malheur est dans notre maison, me disais-je, et le malheur les épouvante... Mais, lorsqu'après avoir prié, je relevai la tête, tous les regards étaient attachés sur moi... et ces regards n'exprimaient ni l'effroi ni la compassion... c'était... c'était de l'horreur!

GEORGES, à part, et retombant sur le fauteuil, à gauche.

Ainsi, tout le monde l'accuse!...

HORTENSE.

Effrayée, je repris le chemin de cette maison... Pendant la route, je crus que j'allais devenir folle; car il me semblait entendre un bruit de voix confuses, des cris, des menaces... Oh! c'était un rêve, n'est-ce pas?.. Oui, c'était un rêve... (Elle jette sa mante sur la chaise qui est restée près du fauteuil, à droite.) Voyons, oublions cela, et ne songeons plus

qu'à vous... (Elle se rapproche de son mari, puis, passant derrière lui, examine le guéridon.) Mme Antoine a-t-elle fidèlement exécuté mes instructions?...

GEORGES, regardant Hortense qui est ainsi placée en face de lui, et versant le contenu de la théière dans une tasse.

C'est elle qui a préparé cela?

HORTENSE, avec candeur.

Non, c'est moi...

GEORGES, ne la quittant pas des yeux.

Vous!... toujours?

HORTENSE.

Toujours.

GEORGES, à part.

Nul trouble sur son visage... nulle émotion dans sa voix...

HORTENSE, lui prenant la main.

Votre main est brûlante... Pourquoi M. Gerfaut ne m'a-t-il pas attendue?

GEORGES, à part, et se détournant.

Sa main ne tremble pas... Oh! ce n'est pas elle... ce n'est pas elle!...

(La porte du fond s'entr'ouvre.)

LE DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur... M. Antoine, n'osant braver la défense, m'a chargé de vous remettre ce petit mot et ce paquet...

GEORGES, se remettant.

Que peut-il avoir à m'écrire? Donne.

(Le domestique s'approche, remet une lettre et un petit paquet de papier.)

HORTENSE, au domestique.

Antoine est revenu?

LE DOMESTIQUE, sortant.

Oui, madame, depuis une heure à peu près...

(Hortense referme la porte sur le domestique, prend sa mante, puis remet en place la chaise sur laquelle elle l'avait jetée d'abord. Pendant ce temps, Georges a ouvert la lettre.)

GEORGES, à part, et lisant.

« En présence de Paul, de Mariette et de Julien Maillard, j'ai trouvé ce paquet dans la chambre de ta femme... tu pourras en reconnaître le contenu... » (Georges ouvre le paquet et jette un cri.) Ah!

HORTENSE, courant à lui et à sa gauche.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

GEORGES.

Plus de doute!...

HORTENSE.

Vous êtes moins bien que tantôt... c'est que je n'étais plus là... Tenez... vous n'avez pas même touché à cette potion...

GEORGES.

A cette potion que vous avez préparée?

HORTENSE.

Sans doute.

GEORGES, se levant et se contenant à peine.

Avez-vous, cette fois, mieux calculé la dose?... avez-vous eu pitié enfin d'une agonie que vous pouviez abréger?...

HORTENSE.

Oh! mon Dieu! encore du délire!...

GEORGES.

Du délire... oh! non pas... c'est quand je vous pardonnais, c'est quand je me livrais à vous, que j'étais en délire... c'est quand je doutais de votre crime, que j'étais en délire...

HORTENSE.

Je ne vous comprends pas, monsieur, que voulez-vous dire?...

GEORGES, éclatant.

Je dis... que vous êtes une empoisonneuse!

HORTENSE, reculant avec horreur jusqu'au fauteuil à droite.

Ah!...

GEORGES.

Je dis que c'est la mort que vous m'offrez... car ma mort sauvait votre amant... ma mort... vous faisait riche... et la mort est là-dedans!...

(Il frappe avec la main sur la théière.)

HORTENSE.

Horreur!...

(Elle s'élance sur la tasse et la porte à ses lèvres.)

GEORGES, la lui arrachant.

Malheureuse!

HORTENSE.

Qui ose me soupçonner?

GEORGES.

On fait plus... on vous accuse.

HORTENSE.

Qui donc?

GEORGES.

Vous allez le savoir. (Allant à la porte de sa chambre.) Venez... venez, messieurs!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES et GERFAUT.

GEORGES, prenant Charles par la main.

Voilà votre accusateur... (Montrant Hortense.) Voilà mon assassin!

HORTENSE.

Charles!

CHARLES, courant à elle.

Hortense!

GEORGES, avec surprise.

Ils se connaissent!

CHARLES.

Oh! cette femme est innocente.

GEORGES.

Innocente !

CHARLES.

Je le jure ! je l'atteste.

HORTENSE.

Oh ! tu ne me crois pas coupable, toi !

GEORGES, reculant avec horreur.

Toi !... c'était donc toi !... (S'élançant sur Charles.) Ah ! ton nom... ton nom ?...

CHARLES.

Charles d'Arbel.

GEORGES, s'éloignant de Charles.

D'Arbel !... d'Arbel !... Oh ! malheur ! malheur !...

(Il tombe à la renverse. — On accourt à lui.)

ACTE CINQUIÈME.

Quelques heures après le quatrième acte.

La chambre à coucher de Georges. — Tenture sombre, meubles simples. — Au premier plan, à gauche du spectateur, une commode couverte de fioles, de tasses et de linge. — Deux tiroirs de cette commode sont entr'ouverts. — Au deuxième plan, une fenêtre de plain-pied. — Au troisième, une porte en boiserie. — Au quatrième plan, au fond un lit de repos, dont la tête est enveloppée par un paravent; devant, un petit guéridon sur lequel sont posées une lampe avec réflecteur et une tasse dans sa soucoupe. — Au quatrième plan, au fond, au pied du lit de repos et perdue dans la tenture, une porte. — Au troisième plan, à droite du spectateur, une porte en boiserie. — Au deuxième plan, une fenêtre. — Au premier plan, un meuble pouvant servir de bureau et de toilette. Ce meuble est surmonté d'une véritable glace d'un mètre environ. Ce meuble doit être placé juste en face de la commode, de telle sorte que tout ce qui se passe devant cette commode se réfléchisse dans la glace. — Sur le bureau, deux bougies, encrier, plumes, papier. — Sur la commode, une sonnette, une veilleuse en porcelaine; sur la veilleuse, une petite théière. — Au premier plan, à droite, et tout près du meuble à glace, une causeuse. — Devant le lit de repos, et devant la causeuse, un tapis de pied. — Fauteuil près de la commode. — Fauteuil au pied du lit de repos. — Au lever du rideau, une demi-obscurité.

SCÈNE I.

ANTOINE, GEORGES, GERFAUT.

(Au lever du rideau, Georges est endormi, couché sur le lit de repos et à demi caché par le paravent. — Gerfaut, assis devant le meuble à glace, écrit une ordonnance. — Antoine, debout au pied du lit de repos, semble observer Maurice.)

ANTOINE, à part.

Depuis hier, il n'a fait que passer de ces terribles crises à ce sommeil pénible et lourd !... Quand la fièvre redoublait, il a dit des paroles... il a prononcé des noms qui me faisaient trembler !... Ce d'Arbel dont il ne parlait jamais, il semblait l'avoir revu, il l'appelait !... S'il allait, à son réveil, confier à quelque autre le secret des deux cent milles livres !... on saurait bientôt que je n'ai pas été à Paris, que je n'ai pas vu ce d'Arbel, que j'ai gardé la somme... Une fois sur la trace... qui sait où les soupçons s'arrêteraient ?... Non, non, il ne parlera pas... dussé-je en finir d'un seul coup !...

(Tout en parlant, il s'est éloigné du lit et a fini son à-part près de la commode, sur laquelle il frappe du poing.)

GERFAUT, se levant au bruit.

Chut !... Il faudrait tenir prêt le calmant que je viens de prescrire... Veuillez dire...

ANTOINE, prenant l'ordonnance.

Je cours le chercher moi-même, monsieur le docteur.

(Antoine sort par la porte à droite du spectateur. — Mme Langlois entre par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

GERFAUT, PAULINE, sur le seuil de la porte, hésitant à entrer.

GERFAUT, allant à elle.

Madame Langlois !...

PAULINE, à demi-voix.

Eh bien ! docteur ?

GERFAUT, lui montrant le lit de repos.

Voyez...

PAULINE, allant sur la pointe des pieds jusqu'au lit de repos, regarde un instant Maurice, puis revient tristement à la droite de Gerfaut.

Ah ! mon Dieu ! vous n'avez plus d'espoir !

GERFAUT, après un silence.

Où est Charles?

PAULINE, bas.

Parti pour le village de Cerny.

GERFAUT.

Parti ?

PAULINE.

Il a appris par moi qu'une lettre, que lui avait écrite Hortense, était tombée, par trahison sans doute, dans les mains de M. Georges... Il a voulu savoir d'où venait cette trahison ; il lui semblait que cet ennemi secret qui complotait la perte d'Hortense, était peut-être aussi l'assassin de Georges.

GERFAUT.

Puisse-t-il réussir dans ses recherches!... Sauvons du moins la pauvre femme, puisque nous ne pouvons les sauver tous deux!

(Hortense paraît sur le seuil de la porte à gauche du spectateur. Gerfaut et Pauline courent à elle pour l'empêcher d'entrer.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORTENSE.

GERFAUT.

Madame! n'entrez pas! n'entrez pas!...

HORTENSE.

Laissez, laissez, mon ami... je veux le voir...

GERFAUT.

C'est impossible!

HORTENSE.

Je veux le voir, vous dis-je.

PAULINE.

Songe qu'il peut s'éveiller d'un moment à l'autre!

HORTENSE.

C'est pour attendre son réveil que je suis venue, docteur; vous ne me ferez pas changer de résolution... Ma place est ici!...

(Elle s'échappe et va se placer sur le fauteuil au pied du lit. — Gerfaut et Pauline sont restés à la tête du lit, car, au même instant, on a vu Maurice s'agiter sur son lit.)

GEORGES, s'éveillant à demi.

Hortense... Charles... ensemble... toujours ensemble... (Il se dresse sur son séant et regarde autour de lui. Gerfaut ouvre alors doucement le paravent. Hortense, quand Georges est sur son séant, a glissé du fauteuil et s'est mise à genoux sans parler. Georges la regarde.) A genoux?... Priez-vous pour celui qui meurt... ou demandez-vous grâce pour celle qui se repent?...

HORTENSE.

Je vous demande grâce, Georges, pour une pauvre femme dont l'âme est brisée de douleur et que vos soupçons tuent!... (Sanglotant.) Par pitié, ne me renvoyez pas!...

GEORGES.

Vous renvoyer... non... j'allais vous faire appeler... Docteur, et vous, madame... laissez-nous... laissez-nous.

(Après quelque hésitation, Gerfaut et Pauline sortent par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE IV.

GEORGES, HORTENSE.

GEORGES, toujours assis sur son lit.

Relevez-vous.

HORTENSE.

Non.

GEORGES, toujours assis sur son lit.

Relevez-vous, madame... cet entretien sera le dernier que nous aurons ensemble.

HORTENSE, se levant et se plaçant sur le fauteuil.

Le dernier!

GEORGES.

Je n'ai plus que quelques instans à vivre... que deviendrez-vous si je ne les emploie pas à vous sauver ?

HORTENSE.

Me sauver!... C'est à moi, c'est à mon salut que vous songez dans un pareil moment!... Me sauver?... vous ne me croyez donc plus coupable?...

GEORGES.

Dites que je vous aime toujours et que je vous pardonne!

HORTENSE, avec désespoir.

Vous me pardonnez! A moi... qui donnerais mon sang pour vous... vous me pardonnez votre mort!... A moi qui suis une honnête femme! vous me pardonnez votre déshonneur!... Oh! c'est horrible!...

GEORGES.

Il y a deux êtres au monde pour lesquels j'aurais donné sans regrets cette vie que l'on m'arrache. (Mouvement d'Hortense.) Vous et Charles d'Arbel.

HORTENSE.

Charles d'Arbel!

GEORGES.

Oui... j'avais élevé son enfance, assuré son avenir...

HORTENSE.

Eh! quoi, ce protecteur inconnu, cette providence qui veillait sur Charles...

GEORGES.

C'était un homme dont le bras avait frappé un

innocent, lorsqu'il croyait punir un traître à la patrie...

HORTENSE.

Ce matelot qui tua M. d'Arbel, sur le vaisseau le *Sévère*...

GEORGES.

C'était moi.

HORTENSE.

Vous !

GEORGES.

Quand, plus tard, l'innocence de M. d'Arbel fut reconnue, je jurai de servir de père à l'enfant que j'avais fait orphelin. Dans mon amour pour vous, dans notre union, j'avais cru voir le pardon de cette fatale erreur !... Mais Dieu n'avait pas été si clément pour moi.. vous deviez être, au contraire, l'instrument de la vengeance céleste !... Vous me tuez, madame, vous me tuez... et c'est pour être à Charles d'Arbel !...

HORTENSE, avec désespoir.

Ah! monsieur... monsieur !... par tout ce que vous avez fait pour lui et pour moi... je vous jure que je ne suis pas coupable... je vous jure que je ne suis pas une femme qui assassine son mari !

GEORGES.

Savez-vous que si je meurs... toutes les voix s'élèveront pour vous accuser ?...

HORTENSE.

Je le sais.

GEORGES.

Eh bien ! je veux vous arracher aux dangers qui vous menacent... je veux assurer votre fuite !

HORTENSE, se levant avec force et dignité.

Et moi, je veux rester... monsieur !

GEORGES, avec effroi.

Rester!... Mais la justice est peut-être prévenue... Je ne pourrai pas l'éloigner long-temps de cette maison.

HORTENSE, allant à la commode, sur laquelle est une sonnette.

Et moi, je l'y ferai venir.

GEORGES, se levant à demi.

Comment ? (Hortense sonne.) Que faites-vous?

(Un domestique entre par la porte à droite du spectateur.)

HORTENSE, au domestique.

Montez à cheval, et portez à l'instant cette lettre à son adresse. (Le domestique salue et sort.)

GEORGES, assis au pied de son lit.

Que contient cette lettre?... A qui donc avez-vous écrit?

HORTENSE.

Vous demandez ce que contient cette lettre?... Elle renferme le récit de tout ce qui se passe ici... la dénonciation d'un crime commis sur vous... (On entend le galop d'un cheval.) Et ce serviteur qui part porte ma lettre au lieutenant criminel !

GEORGES, se lève.

Malheureuse... trop de preuves vous accusent... vous êtes perdue... ils vous condamneront !

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, entrant par la porte de gauche.

Hortense !...

GEORGES, se traînant à elle.

Ah ! madame !... vous êtes son amie, presque sa sœur... sauvez-la... arrachez-la d'ici !...

PAULINE.

Comment?

GEORGES.

Moi... je ne peux plus... l'émotion... la douleur... la mort... je ne sais plus... je ne vois plus... ma tête se perd...

(Il va tomber sur la causeuse, à droite.)

PAULINE, bas à Hortense, qu'elle éloigne un moment de Georges, et qu'elle attire à gauche.

Charles est de retour... il a vu l'aubergiste de Cerny; il croit être sur les traces de la vérité... il veut te voir... te parler...

HORTENSE.

Je te suis...

GEORGES, sur la causeuse.

Vous partirez, n'est-ce pas ?

ANTOINE, paraissant à la porte de droite.

Partir !

HORTENSE.

Je vous l'ai dit, Georges, j'attendrai la justice !

(Elle sort, par la gauche, avec Pauline, après avoir, du geste, recommandé Maurice à Antoine.)

SCÈNE VI.

GEORGES, ANTOINE.

ANTOINE.

Partir !... la justice !... Que dit-elle donc ?...

GEORGES, se levant.

Ah! c'est toi... écoute, Antoine, écoute... il faut que tu l'emmènes !

ANTOINE.

L'emmener !

GEORGES.

Loin d'ici !... dans un pays où nos lois ne puissent l'atteindre.

ANTOINE.

Emmener ta femme?... Mais pourquoi ?

GEORGES.

Parce qu'elle se perd, parce que, dans un instant, le lieutenant criminel sera ici !...

ANTOINE, avec terreur.

Déjà !...

GEORGES.

Ah ! tu trembles... tu frémis comme moi !

ANTOINE, atterré.

Le lieutenant criminel !

GEORGES.

Tu vois bien qu'il faut qu'elle parte à l'instant... tu donneras des ordres... Attends... elle ne te suivrait pas... il n'y a qu'un homme... un seul, qui puisse la décider à partir... à vivre... Charles d'Arbel.

ANTOINE.

Charles d'Arbel !... (A part.) Encore !...

GEORGES.

Je le verrai... je lui parlerai...

ANTOINE, surpris.

Le voir... lui parler ?...

GEORGES.

Tu le préviendras... tu me l'amèneras.

ANTOINE.

Mais, tu n'y songes pas... où le rencontrer, où le trouver maintenant ?

GEORGES.

Est-ce qu'il a quitté cette maison ?

ANTOINE, effrayé.

Cette maison ?...

GEORGES.

Tu ne l'as donc pas vu ?

ANTOINE.

Moi !... (A part.) Oh ! s'il n'est pas fou, je suis perdu !...

GEORGES.

C'est lui que le docteur Gerfaut m'a amené hier.

ANTOINE.

Lui !

GEORGES.

Va, amène-le... Je le veux !

ANTOINE, à part.

S'il entre dans cette chambre, s'ils se revoient, tout est découvert !

(Fausse sortie. — Il va fermer la porte à droite.)

GEORGES, allant s'asseoir sur la causeuse.

Si près de la mort, il ne doit rester dans le cœur... ni haine... ni jalousie... (A Antoine.) Eh bien ?

ANTOINE, froidement, et comme s'il revenait du dehors.

Il est parti...

GEORGES, avec désespoir.

Parti !... O mon Dieu !... comment la sauver maintenant ? (Moment de silence.) Ah ! (A part.) Si je faisais croire à un suicide... Oui, elle en aimait un autre... et... je me me suis tué... ils me croiront !...

(Pendant cet à-parté, Antoine est allé doucement pousser le verrou de la porte à gauche.)

ANTOINE, à part.

Personne n'entrera plus ici !...

GEORGES, qui s'est mis à écrire.

Antoine, appelle... appelle quelqu'un...

ANTOINE.

Que veux-tu ?

GEORGES.

La potion que le docteur... Elle me soutiendra quelque temps encore, et me donnera le temps d'achever...

ANTOINE, après un mouvement et un coup d'œil jeté sur la théière.

Elle est là...

GEORGES, écrivant.

Elle me devra son salut.

(Ici, musique en sourdine jusqu'à l'entrée d'Hortense. — Antoine va prendre sur le petit guéridon la tasse qui s'y trouvait, puis revient à la commode. Il prend la théière sur la veilleuse, et verse le contenu dans la tasse ; puis il tire de sa poche un papier qu'il ouvre, et dans lequel est une poudre blanche qu'après un moment d'hésitation il jette dans la tasse : avant, il s'est assuré que Georges, qui lui tourne le dos et qui écrit, ne peut pas le voir. Antoine a fait cela tout en parlant.)

ANTOINE.

S'il parle, la misère et l'échafaud... s'il meurt, l'impunité pour moi... la fortune pour mon fils... Allons !...

GEORGES, écrivant.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort... »

(Il voit dans la glace, au dessus du meuble, le mouvement d'Antoine ; il se retourne et le regarde avec horreur. — Antoine, après avoir versé le poison, apporte la tasse et la présente à Georges en détournant les yeux ; mais Georges se dresse debout en lui saisissant le bras. — Antoine se retourne et recule à l'aspect de Georges, debout et menaçant. La tasse, échappée des mains d'Antoine, tombe aux pieds de Georges.)

GEORGES.

Assassin !...

ANTOINE, épouvanté.

Ah !

GEORGES.

C'était toi !... toi qui me tuais !...

ANTOINE.

Silence !.. et, puisque tu sais tout... tu emporteras mon secret dans la tombe !...

GEORGES, allant au fond.

Non... on viendra à mon secours... Hortense ! Charles ! à moi !...

ANTOINE.

Ils arriveront trop tard !...

(Il renverse Georges sur son lit. A ce moment, Hortense sort par la porte perdue dans la tenture, et qu'Antoine n'a pas songé à fermer. Cette porte est au pied du lit, à droite. — Hortense s'est élancée entre Antoine et son mari, qu'elle couvre de son corps.)

HORTENSE, jetant un cri d'horreur et d'effroi.

Ah! misérable!!

(Antoine, épouvanté, recule vers la fenêtre, à gauche. — Pauline, qui est entrée à la suite d'Hortense, ouvre la porte à droite qu'avait fermée Antoine.— Aussitôt les ouvriers, attirés par le bruit, entrent en scène.—Au même instant la porte à gauche est enfoncée par Charles, Gerfaut et les domestiques. — A la vue de tout ce monde, Antoine a ouvert la fenêtre à gauche.)

ANTOINE.

Ah! pas d'échafaud!...

(Il se précipite par la fenêtre.— Gerfaut et quelques ouvriers courent à la fenêtre; Charles est allé à Georges.)

GEORGES, se relevant avec joie, et serrant Hortense sur son cœur.

Innocente!... elle était innocente!...

LES OUVRIERS.

Innocente!

GEORGES, aux ouvriers.

Antoine était mon meurtrier!...

LES OUVRIERS.

Antoine!

GERFAUT, qui a regardé par la fenêtre, s'en éloignant avec horreur.

Mort!

(Georges, rassemblant ses dernières forces, est debout au milieu du théâtre. Hortense, à sa gauche, est à genoux, et semble le remercier d'avoir proclamé son innocence. — Pauline est près d'Hortense. — Les ouvriers, tête nue et en silence, regardent avec attendrissement leur maître qui se meurt.—Charles est debout, à la droite de Maurice; un peu en arrière, Gerfaut soutient le mourant, dont cet effort est le dernier. — En arrière, à droite et à gauche, les valets et ouvriers, émus et silencieux. — Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

GEORGES, à tous.

A genoux, devant elle, que vous avez soupçonnée... (Relevant Hortense.) devant elle, sainte et pure comme les anges!... Hortense... pour que Dieu me pardonne... pardonnez-moi... Et vous, Charles... quand je ne serai plus, devenez son appui... Charles, quand vous prierez pour votre père... priez aussi pour moi...

(Il tombe dans les bras de Gerfaut, Hortense jette un cri d'effroi. — Tout le monde fait un mouvement vers Maurice. — Tableau.)

FIN DE LA DAME DE SAINT-TROPEZ.

S'adresser, pour la musique du drame, à M. Adolphe, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

qu'à vous... (Elle se rapproche de son mari, puis, passant derrière lui, examine le guéridon.) Mme Antoine a-t-elle fidèlement exécuté mes instructions?...

GEORGES, regardant Hortense qui est ainsi placée en face de lui, et versant le contenu de la théière dans une tasse.

C'est elle qui a préparé cela?

HORTENSE, avec candeur.

Non, c'est moi...

GEORGES, ne la quittant pas des yeux.

Vous!... toujours?

HORTENSE.

Toujours.

GEORGES, à part.

Nul trouble sur son visage... nulle émotion dans sa voix...

HORTENSE, lui prenant la main.

Votre main est brûlante... Pourquoi M. Gerfaut ne m'a-t-il pas attendue?

GEORGES, à part, et se détournant.

Sa main ne tremble pas... Oh! ce n'est pas elle... ce n'est pas elle!...

(La porte du fond s'entr'ouvre.)

LE DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur... M. Antoine, n'osant braver la défense, m'a chargé de vous remettre ce petit mot et ce paquet...

GEORGES, se remettant.

Que peut-il avoir à m'écrire? Donne.

(Le domestique s'approche, remet une lettre et un petit paquet de papier.)

HORTENSE, au domestique.

Antoine est revenu?

LE DOMESTIQUE, sortant.

Oui, madame, depuis une heure à peu près...

(Hortense referme la porte sur le domestique, prend sa mante, puis remet en place la chaise sur laquelle elle l'avait jetée d'abord. Pendant ce temps, Georges a ouvert la lettre.)

GEORGES, à part, et lisant.

« En présence de Paul, de Mariette et de Julien Maillard, j'ai trouvé ce paquet dans la chambre de ta femme... tu pourras en reconnaître le contenu... » (Georges ouvre le paquet et jette un cri.) Ah!

HORTENSE, courant à lui et à sa gauche.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

GEORGES.

Plus de doute!...

HORTENSE.

Vous êtes moins bien que tantôt... c'est que je n'étais plus là... Tenez... vous n'avez pas même touché à cette potion...

GEORGES.

A cette potion que vous avez préparée?

HORTENSE.

Sans doute.

GEORGES, se levant et se contenant à peine.

Avez-vous, cette fois, mieux calculé la dose?... avez-vous eu pitié enfin d'une agonie que vous pouviez abréger?...

HORTENSE.

Oh! mon Dieu! encore du délire!...

GEORGES.

Du délire... oh! non pas... c'est quand je vous pardonnais, c'est quand je me livrais à vous, que j'étais en délire... c'est quand je doutais de votre crime, que j'étais en délire...

HORTENSE.

Je ne vous comprends pas, monsieur, que voulez-vous dire?...

GEORGES, éclatant.

Je dis... que vous êtes une empoisonneuse!

HORTENSE, reculant avec horreur jusqu'au fauteuil à droite.

Ah!...

GEORGES.

Je dis que c'est la mort que vous m'offrez... car ma mort sauvait votre amant... ma mort... vous faisait riche... et la mort est là-dedans!...

(Il frappe avec la main sur la théière.)

HORTENSE.

Horreur!...

(Elle s'élance sur la tasse et la porte à ses lèvres.)

GEORGES, la lui arrachant.

Malheureuse!

HORTENSE.

Qui ose me soupçonner?

GEORGES.

On fait plus... on vous accuse.

HORTENSE.

Qui donc?

GEORGES.

Vous allez le savoir. (Allant à la porte de sa chambre.) Venez... venez, messieurs!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES et GERFAUT.

GEORGES, prenant Charles par la main.

Voilà votre accusateur... (Montrant Hortense.) Voilà mon assassin!

HORTENSE.

Charles!

CHARLES, courant à elle.

Hortense!

GEORGES, avec surprise.

Ils se connaissent!

CHARLES.

Oh! cette femme est innocente.

GEORGES.

Innocente !

CHARLES.

Je le jure ! je l'atteste.

HORTENSE.

Oh ! tu ne me crois pas coupable, toi !

GEORGES, reculant avec horreur.

Toi !... c'était donc toi !... (S'élançant sur Charles.) Ah ! ton nom... ton nom ?...

CHARLES.

Charles d'Arbel.

GEORGES, s'éloignant de Charles.

D'Arbel !... d'Arbel !... Oh ! malheur ! malheur !...

(Il tombe à la renverse. — On accourt à lui.)

ACTE CINQUIÈME.

Quelques heures après le quatrième acte.

La chambre à coucher de Georges. — Tenture sombre, meubles simples. — Au premier plan, à gauche du spectateur, une commode couverte de fioles, de tasses et de linge. — Deux tiroirs de cette commode sont entr'ouverts. — Au deuxième plan, une fenêtre de plain-pied. — Au troisième, une porte en boiserie. — Au quatrième plan, au fond un lit de repos, dont la tête est enveloppée par un paravent ; devant, un petit guéridon sur lequel sont posées une lampe avec réflecteur et une tasse dans sa soucoupe. — Au quatrième plan, au fond, au pied du lit de repos et perdue dans la tenture, une porte. — Au troisième plan, à droite du spectateur, une porte en boiserie. — Au deuxième plan, une fenêtre. — Au premier plan, un meuble pouvant servir de bureau et de toilette. Ce meuble est surmonté d'une véritable glace d'un mètre environ. Ce meuble doit être placé juste en face de la commode, de telle sorte que tout ce qui se passe devant cette commode se réfléchisse dans la glace. — Sur le bureau, deux bougies, encrier, plumes, papier. — Sur la commode, une sonnette, une veilleuse en porcelaine ; sur la veilleuse, une petite théière. — Au premier plan, à droite, et tout près du meuble à glace, une causeuse. — Devant le lit de repos, et devant la causeuse, un tapis de pied. — Fauteuil près de la commode. — Fauteuil au pied du lit de repos. — Au lever du rideau, une demi-obscurité.

SCÈNE I.

ANTOINE, GEORGES, GERFAUT.

(Au lever du rideau, Georges est endormi, couché sur le lit de repos et à demi caché par le paravent. — Gerfaut, assis devant le meuble à glace, écrit une ordonnance. — Antoine, debout au pied du lit de repos, semble observer Maurice.)

ANTOINE, à part.

Depuis hier, il n'a fait que passer de ces terribles crises à ce sommeil pénible et lourd !... Quand la fièvre redoublait, il a dit des paroles... il a prononcé des noms qui me faisaient trembler !... Ce d'Arbel dont il ne parlait jamais, il semblait l'avoir revu, il l'appelait !... S'il allait, à son réveil, confier à quelque autre le secret des deux cent mille livres !... on saurait bientôt que je n'ai pas été à Paris, que je n'ai pas vu ce d'Arbel, que je garde la somme.. Une fois sur la trace... qui sait où les soupçons s'arrêteraient ?... Non, non, il ne parlera pas... dussé-je en finir d'un seul coup !...

(Tout en parlant, il s'est éloigné du lit et a fini son aparté près de la commode, sur laquelle il frappe du poing.)

GERFAUT, se levant au bruit.

Chut !... Il faudrait tenir prêt le calmant que je viens de prescrire... Veuillez dire...

ANTOINE, prenant l'ordonnance.

Je cours le chercher moi-même, monsieur le docteur.

(Antoine sort par la porte à droite du spectateur. — Mme Langlois entre par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

GERFAUT, PAULINE, sur le seuil de la porte, hésitant à entrer.

GERFAUT, allant à elle.

Madame Langlois !...

PAULINE, à demi-voix.

Eh bien ! docteur ?

GERFAUT, lui montrant le lit de repos.

Voyez...

PAULINE, allant sur la pointe des pieds jusqu'au lit de repos, regarde un instant Maurice, puis revient tristement à la droite de Gerfaut.

Ah ! mon Dieu ! vous n'avez plus d'espoir !

GERFAUT, après un silence.

Où est Charles?

PAULINE, bas.

Parti pour le village de Cerny.

GERFAUT.

Parti ?

PAULINE.

Il a appris par moi qu'une lettre, que lui avait écrite Hortense, était tombée, par trahison sans doute, dans les mains de M. Georges... Il a voulu savoir d'où venait cette trahison ; il lui semblait que cet ennemi secret qui complotait la perte d'Hortense, était peut-être aussi l'assassin de Georges.

GERFAUT.

Puisse-t-il réussir dans ses recherches !... Sauvons du moins la pauvre femme, puisque nous ne pouvons les sauver tous deux !

(Hortense paraît sur le seuil de la porte à gauche du spectateur. Gerfaut et Pauline courent à elle pour l'empêcher d'entrer.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORTENSE.

GERFAUT.

Madame ! n'entrez pas ! n'entrez pas !...

HORTENSE.

Laissez, laissez, mon ami... je veux le voir...

GERFAUT.

C'est impossible !

HORTENSE.

Je veux le voir, vous dis-je.

PAULINE.

Songe qu'il peut s'éveiller d'un moment à l'autre !

HORTENSE.

C'est pour attendre son réveil que je suis venue, docteur; vous ne me ferez pas changer de résolution... Ma place est ici !...

(Elle s'échappe et va se placer sur le fauteuil au pied du lit. — Gerfaut et Pauline sont restés à la tête du lit, car, au même instant, on a vu Maurice s'agiter sur son lit.)

GEORGES, s'éveillant à demi.

Hortense... Charles... ensemble... toujours ensemble... (Il se dresse sur son séant et regarde autour de lui. Gerfaut ouvre alors doucement le paravent. Hortense, quand Georges est sur son séant, a glissé du fauteuil et s'est mise à genoux sans parler. (Georges la regarde.) A genoux ?... Priez-vous pour celui qui meurt... ou demandez-vous grâce pour celle qui se repent ?...

HORTENSE.

Je vous demande grâce, Georges, pour une pauvre femme dont l'âme est brisée de douleur et que vos soupçons tuent !... (Sanglotant.) Par pitié, ne me renvoyez pas !...

GEORGES.

Vous renvoyer... non... j'allais vous faire appeler... Docteur, et vous, madame... laissez-nous... laissez-nous.

(Après quelque hésitation, Gerfaut et Pauline sortent par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE IV.

GEORGES, HORTENSE.

GEORGES, toujours assis sur son lit.

Relevez-vous.

HORTENSE.

Non.

GEORGES, toujours assis sur son lit.

Relevez-vous, madame... cet entretien sera le dernier que nous aurons ensemble.

HORTENSE, se levant et se plaçant sur le fauteuil.

Le dernier !

GEORGES.

Je n'ai plus que quelques instans à vivre... que deviendrez-vous si je ne les emploie pas à vous sauver ?

HORTENSE.

Me sauver !... C'est à moi, c'est à mon salut que vous songez dans un pareil moment !... Me sauver?... vous ne me croyez donc plus coupable?...

GEORGES.

Dites que je vous aime toujours et que je vous pardonne !

HORTENSE, avec désespoir.

Vous me pardonnez ! A moi... qui donnerais mon sang pour vous... vous me pardonnez votre mort !... A moi qui suis une honnête femme ! vous me pardonnez votre déshonneur !... Oh ! c'est horrible !...

GEORGES.

Il y a deux êtres au monde pour lesquels j'aurais donné sans regrets cette vie que l'on m'arrache. (Mouvement d'Hortense.) Vous et Charles d'Arbel.

HORTENSE.

Charles d'Arbel !

GEORGES.

Oui... j'avais élevé son enfance, assuré son avenir...

HORTENSE.

Eh ! quoi, ce protecteur inconnu, cette providence qui veillait sur Charles...

GEORGES.

C'était un homme dont le bras avait frappé un

innocent, lorsqu'il croyait punir un traître à la patrie...

HORTENSE.

Ce matelot qui tua M. d'Arbel, sur le vaisseau le *Sévère*...

GEORGES.

C'était moi.

HORTENSE.

Vous !

GEORGES.

Quand, plus tard, l'innocence de M. d'Arbel fut reconnue, je jurai de servir de père à l'enfant que j'avais fait orphelin. Dans mon amour pour vous, dans notre union, j'avais cru voir le pardon de cette fatale erreur !... Mais Dieu n'avait pas été si clément pour moi... vous deviez être, au contraire, l'instrument de la vengeance céleste !... Vous me tuez, madame, vous me tuez... et c'est pour être à Charles d'Arbel !...

HORTENSE, avec désespoir.

Ah! monsieur... monsieur !... par tout ce que vous avez fait pour lui et pour moi... je vous jure que je ne suis pas coupable... je vous jure que je ne suis pas une femme qui assassine son mari !

GEORGES.

Savez-vous que si je meurs... toutes les voix s'élèveront pour vous accuser ?...

HORTENSE.

Je le sais.

GEORGES.

Eh bien ! je veux vous arracher aux dangers qui vous menacent... je veux assurer votre fuite !

HORTENSE, se levant avec force et dignité.

Et moi, je veux rester... monsieur !

GEORGES, avec effroi.

Rester!... Mais la justice est peut-être prévenue... Je ne pourrai pas l'éloigner long-temps de cette maison.

HORTENSE, allant à la commode, sur laquelle est une sonnette.

Et moi, je l'y ferai venir.

GEORGES, se levant à demi.

Comment? (Hortense sonne.) Que faites-vous?

(Un domestique entre par la porte à droite du spectateur.)

HORTENSE, au domestique.

Montez à cheval, et portez à l'instant cette lettre à son adresse. (Le domestique salue et sort.)

GEORGES, assis au pied de son lit.

Que contient cette lettre?... A qui donc avez-vous écrit?

HORTENSE.

Vous demandez ce que contient cette lettre?... Elle renferme le récit de tout ce qui se passe ici... la dénonciation d'un crime commis sur vous... (On entend le galop d'un cheval.) Et ce serviteur qui part porte ma lettre au lieutenant criminel !

GEORGES, se lève.

Malheureuse... trop de preuves vous accusent... vous êtes perdue... ils vous condamneront !

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, entrant par la porte de gauche.

Hortense !...

GEORGES, se traînant à elle.

Ah ! madame !... vous êtes son amie, presque sa sœur... sauvez-la... arrachez-la d'ici !...

PAULINE.

Comment ?

GEORGES.

Moi... je ne peux plus... l'émotion... la douleur... la mort... je ne sais plus... je ne vois plus... ma tête se perd...

(Il va tomber sur la causeuse, à droite.)

PAULINE, bas à Hortense, qu'elle éloigne un moment de Georges, et qu'elle attire à gauche.

Charles est de retour... il a vu l'aubergiste de Cerny ; il croit être sur les traces de la vérité... il veut te voir... te parler...

HORTENSE.

Je te suis...

GEORGES, sur la causeuse.

Vous partirez, n'est-ce pas ?

ANTOINE, paraissant à la porte de droite.

Partir !

HORTENSE.

Je vous l'ai dit, Georges, j'attendrai la justice ! (Elle sort, par la gauche, avec Pauline, après avoir, du geste, recommandé Maurice à Antoine.)

SCÈNE VI.

GEORGES, ANTOINE.

ANTOINE.

Partir !... la justice !... Que dit-elle donc ?...

GEORGES, se levant.

Ah! c'est toi... écoute, Antoine, écoute... il faut que tu l'emmènes!

ANTOINE.

L'emmener !

GEORGES.

Loin d'ici !... dans un pays où nos lois ne puissent l'atteindre.

ANTOINE.

Emmener ta femme ?... Mais pourquoi ?

GEORGES.

Parce qu'elle se perd, parce que, dans un instant, le lieutenant criminel sera ici !...

ANTOINE, avec terreur.

Déjà !...

GEORGES.

Ah ! tu trembles... tu frémis comme moi !

ANTOINE, atterré.

Le lieutenant criminel !

GEORGES.

Tu vois bien qu'il faut qu'elle parte à l'instant... tu donneras des ordres... Attends... elle ne te suivrait pas... il n'y a qu'un homme... un seul, qui puisse la décider à partir... à vivre... Charles d'Arbel.

ANTOINE.

Charles d'Arbel !... (A part.) Encore !...

GEORGES.

Je le verrai... je lui parlerai...

ANTOINE, surpris.

Le voir... lui parler ?...

GEORGES.

Tu le préviendras... tu me l'amèneras.

ANTOINE.

Mais, tu n'y songes pas... où le rencontrer, où le trouver maintenant ?

GEORGES.

Est-ce qu'il a quitté cette maison?

ANTOINE, effrayé.

Cette maison?...

GEORGES.

Tu ne l'as donc pas vu ?

ANTOINE.

Moi !... (A part.) Oh ! s'il n'est pas fou, je suis perdu !...

GEORGES.

C'est lui que le docteur Gerfaut m'a amené hier.

ANTOINE.

Lui !

GEORGES.

Va, amène-le... Je le veux!

ANTOINE, à part.

S'il entre dans cette chambre, s'ils se revoient, tout est découvert !

(Fausse sortie. — Il va fermer la porte à droite.)

GEORGES, allant s'asseoir sur la causeuse.

Si près de la mort, il ne doit rester dans le cœur... ni haine... ni jalousie... (A Antoine.) Eh bien ?

ANTOINE, froidement, et comme s'il revenait du dehors.

Il est parti...

GEORGES, avec désespoir.

Parti !... O mon Dieu !... comment la sauver maintenant? (Moment de silence.) Ah ! (A part.) Si je faisais croire à un suicide... Oui, elle en aimait un autre... et... je me me suis tué... ils me croiront !...

(Pendant cet à-parté, Antoine est allé doucement pousser le verrou de la porte à gauche.)

ANTOINE, à part.

Personne n'entrera plus ici !...

GEORGES, qui s'est mis à écrire.

Antoine, appelle... appelle quelqu'un...

ANTOINE.

Que veux-tu ?

GEORGES.

La potion que le docteur... Elle me soutiendra quelque temps encore, et me donnera le temps d'achever...

ANTOINE, après un mouvement et un coup d'œil jeté sur la théière.

Elle est là...

GEORGES, écrivant.

Elle me devra son salut.

(Ici, musique en sourdine jusqu'à l'entrée d'Hortense. — Antoine va prendre sur le petit guéridon la tasse qui s'y trouvait, puis revient à la commode. Il prend la théière sur la veilleuse, et verse le contenu dans la tasse; puis il tire de sa poche un papier qu'il ouvre, et dans lequel est une poudre blanche qu'après un moment d'hésitation il jette dans la tasse : avant, il s'est assuré que Georges, qui lui tourne le dos et qui écrit, ne peut pas le voir. Antoine a fait cela tout en parlant.)

ANTOINE.

S'il parle, la misère et l'échafaud... s'il meurt, l'impunité pour moi... la fortune pour mon fils... Allons !...

GEORGES, écrivant.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort... »

(Il voit dans la glace, au dessus du meuble, le mouvement d'Antoine; il se retourne et le regarde avec horreur. — Antoine, après avoir versé le poison, apporte la tasse et la présente à Georges en détournant les yeux; mais Georges se dresse debout en lui saisissant le bras. — Antoine se retourne et recule à l'aspect de Georges, debout et menaçant. La tasse, échappée des mains d'Antoine, tombe aux pieds de Georges.)

GEORGES.

Assassin !...

ANTOINE, épouvanté.

Ah !

GEORGES.

C'était toi !... toi qui me tuais!...

ANTOINE.

Silence !.. et, puisque tu sais tout... tu emporteras mon secret dans la tombe !...

GEORGES, allant au fond.

Non... on viendra à mon secours... Hortense ! Charles ! à moi !...

ANTOINE.

Ils arriveront trop tard !...

(Il renverse Georges sur son lit. A ce moment, Hortense sort par la porte perdue dans la tenture, et qu'Antoine n'a pas songé à fermer. Cette porte est au pied du lit, à droite. — Hortense s'est élancée entre Antoine et son mari, qu'elle couvre de son corps.)

HORTENSE, jetant un cri d'horreur et d'effroi.

Ah! misérable!!!

(Antoine, épouvanté, recule vers la fenêtre, à gauche. — Pauline, qui est entrée à la suite d'Hortense, ouvre la porte à droite qu'avait fermée Antoine.— Aussitôt les ouvriers, attirés par le bruit, entrent en scène.—Au même instant la porte à gauche est enfoncée par Charles, Gerfaut et les domestiques. — A la vue de tout ce monde, Antoine a ouvert la fenêtre à gauche.)

ANTOINE.

Ah! pas d'échafaud!...

(Il se précipite par la fenêtre.— Gerfaut et quelques ouvriers courent à la fenêtre; Charles est allé à Georges.)

GEORGES, se relevant avec joie, et serrant Hortense sur son cœur.

Innocente!... elle était innocente!...

LES OUVRIERS.

Innocente!

GEORGES, aux ouvriers.

Antoine était mon meurtrier!...

LES OUVRIERS.

Antoine!

GERFAUT, qui a regardé par la fenêtre, s'en éloignant avec horreur.

Mort!

(Georges, rassemblant ses dernières forces, est debout au milieu du théâtre. Hortense, à sa gauche, est à genoux, et semble le remercier d'avoir proclamé son innocence. — Pauline est près d'Hortense. — Les ouvriers, tête nue et en silence, regardent avec attendrissement leur maître qui se meurt.—Charles est debout, à la droite de Maurice; un peu en arrière, Gerfaut soutient le mourant, dont cet effort est le dernier. — En arrière, à droite et à gauche, les valets et ouvriers, émus et silencieux. — Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

GEORGES, à tous.

A genoux, devant elle, que vous avez soupçonnée... (Relevant Hortense.) devant elle, sainte et pure comme les anges!... Hortense... pour que Dieu me pardonne... pardonnez-moi... Et vous, Charles... quand je ne serai plus, devenez son appui... Charles, quand vous prierez pour votre père... priez aussi pour moi...

(Il tombe dans les bras de Gerfaut, Hortense jette un cri d'effroi. — Tout le monde fait un mouvement vers Maurice. — Tableau.)

FIN DE LA DAME DE SAINT-TROPEZ.

S'adresser, pour la musique du drame, à M. Adolphe, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE
MARCHÉ DE LONDRES

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE

LES OUVRIERS DE LA CITÉ,

PROLOGUE,

PAR M. ADOLPHE DENNERY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 6 juillet 1846.

Personnages.	*Acteurs.*
RICHARD DAVIS (1er rôle)	MM. SAINT-ERNEST.
SIMON DAVIS (2e 1er rôle)	LATOUCHE.
SIR JOHN MAURICE (père noble)	CULLIER.
PETERPATT (1er comique)	ADALBERT.
TOM BOB (3e comique)	COQUET.
CHALUMEAU (2e comique)	LAURENT
EDGARD (1er amoureux)	BARON.
HERBERT (3e amoureux)	LAURÉ.
HARRY (jeune 1er rôle)	LACRESSONNIÈRE.
DEUX WATCHMEN	ROCHEUX. SERRE.
UN OUVRIER	BAUDOUIN.
UN DOMESTIQUE	PAUL.
LE DOMESTIQUE de sir Edgard	ÉDOUARD.
LUCY STENDHAL (jeune 1er rôle)	Mmes GUYON.
ANNA STRAFFORD (1re amoureuse)	LUCIE.
KITTY (Déjazet)	ADALBERT.
ALICE DAVIS (ingénue)	EMMA.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une vaste usine. — Au lever du rideau, tous les ouvriers sont au travail.

SCÈNE I.

RICHARD, SIMON, PETERPATT.

(Richard, assis devant un petit berceau, est occupé à écrire; Simon inspecte le travail des ouvriers.)

PETERPATT.

Ouf!... j'en ai assez... Au diable l'ouvrage! je suis exterminé...

RICHARD.

Bon, la journée commence à peine, et tu te plains déjà!...

UN OUVRIER.

C'est un paresseux...

SIMON.

Qui n'aime pas son état...

RICHARD.

Pas plus celui-là qu'un autre... Il n'aime rien, ce pauvre Peterpatt...

PETERPATT.

Je n'aime rien!... moi!... Quelle calomnie!

SIMON.

Voyons, qu'est-ce que tu aimes?...

PETERPATT.

J'aime le roastbeef, le porter et mamselle Kitty.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

RICHARD.

Mais un homme doit avoir une profession qu'il préfère.

PETERPATT.

Une profession!... mais j'en ai dix que je préfère.

SIMON.

Dix!...

PETERPATT.

J'aimerais surtout la profession de millionnaire, de watchman ou de domestique...

TOUS.

Domestique!...

PETERPATT.

Oui, je voudrais être groom ou tigre, comme cet heureux Tom Bob qui est au service de sir John Maurice, le propriétaire de cette usine, et qui peut, tout à son aise, faire la cour à mamselle Kitty, la femme de chambre.

RICHARD.

Va, je te plains, mon pauvre Peterpatt.

PETERPATT.

Écoutez donc, Richard, tout le monde n'est pas homme de génie comme vous.

RICHARD, riant.

Homme de génie, moi!...

PETERPATT.

Mais oui, mais oui!... N'est-ce pas, vous autres?

TOUS.

Oui, oui...

PETERPATT.

A preuve. Moi, par exemple, quand je suis à piocher avec cette diablesse de machine à vapeur, qui me fait bumm! bumm! dans les oreilles du matin au soir, elle me tape sur les nerfs, elle m'embête, enfin... tandis que vous, il y a des instans où vous suivez tous ses mouvemens avec des grands yeux, où vous la regardez avec amour!

RICHARD.

Avec amour!... Eh bien! c'est vrai, là!... Je suis plein d'admiration pour cette conquête du génie humain... mais je n'en suis pas moins un simple ouvrier comme toi... si tu travaillais... je n'en suis pas moins un bon camarade, et je ne vois pas pourquoi vous vous moquez de moi, en m'appelant... l'homme de génie!...

SIMON.

Et ta découverte, frère!...

RICHARD.

Oh! ma découverte, une bêtise, un rien que le premier venu aurait trouvé comme moi, vous verrez!... D'ailleurs, c'est peut-être très mauvais; et c'est à peine si j'oserai en parler à sir John Maurice.

SIMON.

Je lui en parlerai, moi...

RICHARD.

Soit; mais, en attendant, je demande qu'on ne se rie plus de moi. Et quand, par hasard, mon idée serait bonne, ça ne m'empêcherait pas d'être Richard Davis comme devant, un pauvre diable comme vous tous, et un honnête homme... comme vous tous!... (Il donne des poignées de main à plusieurs.) Tiens! qui vient là?...

SIMON.

C'est sir Edgard Mortimer... l'insolent cousin de sir Maurice.

(Tous les ouvriers se tiennent à l'écart.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, EDGARD, HERBERT.

EDGARD.

Nous sommes arrivés, mon cher.

HERBERT.

Comment! c'est ici la demeure de lord Asthon?

EDGARD.

Ou plutôt de sir John Maurice, car c'est le nom qu'il affectionne. Riche comme un nabab, mon cher cousin veut que son immense fortune profite au pays; et, grâce à ce noble patriotisme, il a doublé, depuis vingt ans, les millions qu'il tenait de son père.

HERBERT.

Tant mieux, car il n'a pas d'enfans, ce me semble?

EDGARD.

Je suis, en effet, son unique héritier; mais je suis en même temps le seul homme auquel mon généreux cousin ne donnerait pas un penny.

HERBERT.

En vérité?

EDGARD.

Parce que je suis inutile au pays; car c'est aussi un grand moraliste, que mon cousin. Mais heureusement j'ai, dans les Indes, un oncle moins ridicule.

HERBERT.

Alors que viens-tu faire chez ce vieux parent si intraitable?

EDGARD.

Mon cher, on ne doit jamais se brouiller avec les vieux parens, surtout quand ils ont, comme celui-là, deux jeunes et jolies pupilles...

HERBERT.

Ah! ah! songerais-tu à te marier?

EDGARD.

Moi! Allons donc, mon cher, je ne me marie jamais!

HERBERT.

On dit qu'elles sont ravissantes.

EDGARD.

Miss Lucy surtout... Décidément j'en suis amoureux fou.

HERBERT.

Mais puisque tu ne veux pas te marier.

EDGARD.

Qu'importe!... On assure qu'avant son départ pour les Indes lord Ashley, mon oncle, était au mieux avec sa mère... Ce ne serait alors qu'un héritage de famille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TOM BOB.

TOM BOB, en dehors.

Attendez, attendez-moi là. (Il entre.)

TOUS.

Ah! c'est Tom Bob...

PETERPATT.

L'heureux Tom Bob!

SIMON.

Le domestique de sir John Maurice!

BOB.

Moi-même, messieurs... Ça ne va pas mal, vous êtes bien bons, je vous remercie...

EDGARD.

Approche ici, drôle!

BOB.

Hein! Qui est-ce qui se permet?... (Apercevant Edgard.) Oh! milord!... J'ai bien l'honneur... Votre Honneur... m'a fait l'honneur...

EDGARD.

Réponds... Quand doit arriver sir Maurice?

BOB.

Dans un petit quart d'heure tout au plus, milord.

EDGARD.

C'est bien. Tu me préviendras dès qu'il sera ici. Viens, Herbert.

BOB.

Oui, milord, j'aurai l'honneur... j'aurai l'honneur... de... (Il s'incline, puis se relève en voyant Edgard sorti.) Grand fat, va!... Ça se permet de m'appeler drôle!

SIMON.

Ah ça! maintenant, dites-nous, monsieur Bob, comment se porte sir Maurice?

BOB.

Merci, merci, nous allons fort bien tous les deux; nous venons de visiter nos mines de Glascow, et, comme je le disais, dans un instant il sera ici avec nos deux charmantes pupilles, miss Lucy Stendhal et miss Anna Strafford, que nous avons retirées du pensionnat, et que nous songeons à marier.

RICHARD, riant.

Ah! vous songez à les marier?

BOB.

Oui, nous y songeons un peu.

RICHARD.

Et combien Votre Seigneurie donne-t-elle à ces deux nobles orphelines?

BOB.

Combien... nous... Mais je... (Tous rient en se moquant de lui.) Ah ça! mais je crois qu'on se moque de moi.

SIMON.

Si vous voulez bien le permettre?

RICHARD.

Et vous ne le permettriez pas que ce serait tout à fait la même chose. Au fait, monsieur Bob, est-ce là tout ce qui vous amène?...

BOB.

Non, j'ai une requête à vous présenter.

RICHARD.

A moi?...

BOB.

Vous savez que je suis philanthrope, et je voulais vous demander, monsieur le contre-maître, un petit emploi dans l'usine pour un pauvre jeune homme que je protége.

RICHARD.

Rien de plus facile. Justement nous manquons de bras, et si c'est un garçon solide...

BOB.

Vous allez en juger. C'est un Français, que j'ai rencontré par hasard... Il avait l'air si embarrassé, si malheureux dans notre capitale du monde, que ma philanthropie s'est émue en sa faveur; c'est d'ailleurs un gentleman très distingué, très comme il faut.

RICHARD.

Voyons le gentleman.

BOB.

A l'instant... Hé! l'ami, par ici.

SCENE IV.

LES MÊMES, CHALUMEAU.

CHALUMEAU, entrant.

Bien l'bonjour, messieurs, mesdames, la société!... On peut garder son couvre-amour, pas vrai?... (Il remet sa casquette.) C'est qu'on r'niffe pas mal de brouillard dans la belle Albion; ça m'a enrhumé du cerveau.

SIMON.

Vous desirez donc être employé ici?

CHALUMEAU.

Je demande à vivre honnêtement, à gagner de quoi boire et de quoi becquiller

TOUS.

Becquiller!

BOB.

Comment becquiller?...

CHALUMEAU.

C'est une locution française, becquiller, tortiller, chiquer les vivres, quoi...

RICHARD.

Et comment êtes-vous seul, sans recommandations en Angleterre?

CHALUMEAU.

D'abord, je m'appelle Chalumeau, homme établi; j'avais à Paris une entreprise pour l'exploitation des bouts de cigares... une invention à moi, que j'aurais pu mettre en actions, mais les chemins de fer m'ont coulé, et puis j'ai eu des désagramens à cause d'un nommé Montorgueil, qui a failli me brouiller avec notre gouvernement, ce qui fait que je me suis dit : Chalumeau, mon bonhomme, faut rentrer dans le chemin de la vertu, il faut rompre avec les mauvaises connaissances, il faut quitter ta patrie; alors j'ai cédé mon fonds à un autre, j'ai serré la main aux bons zigs de ma connaissance, j'ai fait mes malles que voilà... (Il montre un très petit paquet.) et je suis débarqué à London.

SIMON.

Et ce M. Montorgueil?

CHALUMEAU.

Montorgueil?... il a cassé sa pipe.

BOB.

Cassé sa pipe?...

CHALUMEAU

C'est une locution française pour dire : Il a tourné de l'œil, il a claqué, il a éteint son gaz.

RICHARD.

Allons, allons, il nous amusera... Il est admis, n'est-ce pas?

SIMON.

Oui, oui... soit!... Jeune homme, on vous admet.

TOUS.

Bravo! bravo!

CHALUMEAU.

Ah! merci.

SIMON.

Mais c'est l'heure du déjeûner... dépêchons.

RICHARD.

Oui, il faut être revenus à l'ouvrage avant l'arrivée de sir Maurice.

TOUS.

Au déjeûner!... au déjeûner!... (Ils sortent.)

SCENE V.

BOB, CHALUMEAU.

BOB.

Eh bien! vous voilà satisfait?...

CHALUMEAU.

Mais oui, merci aussi, dites donc.

BOB.

Ah! il n'y a pas de quoi... D'ailleurs, c'est un plaisir pour moi que d'obliger, je suis heureux de rendre service à quelqu'un... Je suis philanthrope, enfin.

CHALUMEAU.

C'est comme moi, j'aime tous mes semblables... Je verrais un caniche dans la peine, que je lui tendrais la main.

BOB.

Ah ça! maintenant, regardez-moi ceci... Que dites-vous de nos usines, de nos machines à vapeur?

CHALUMEAU.

C'est assez rupin.

BOB.

Rupin?...

CHALUMEAU.

Eh! oui, c'est pas mal chouette, quoi!

BOB.

Vive l'Angleterre, pour la vapeur!

CHALUMEAU.

Oh! vive l'Angleterre!... mon bonhomme, des pruneaux...

BOB.

Comment, des pruneaux?...

CHALUMEAU.

Vous dites: Vive l'Angleterre, pour la vapeur... Mais nous en mangeons aussi, nous, de la vapeur... Je ne suis pas un savant, mais j'ai entendu causer de ça à Paris... J'ai entendu dire qu'un Français l'avait inventée avant les English, la vapeur... Vive la France, mon bonhomme, pour la vapeur! vive la France!...

BOB.

Eh bien! et les femmes?... ah!...

CHALUMEAU.

Ah! les femmes... Je ne sais pas si c'est l'Angleterre qui les a inventées la première, mais...

BOB.

Mais les nôtres sont charmantes...

CHALUMEAU.

Possible; mais faut pas mécaniser les Parisiennes... Je m'y connais un peu en femmes... Quand on a ce petit physique-là, ce petit museau chiffonné... Chez nous, voyez-vous, les femmes ne sont pas blondasses et fadasses... c'est pas mince et droit comme des échalas!... Ça vous a de la figure, de la tournure, de la... Oh! Dieu! Vive la France! mon bonhomme, pour les femmes... Vive la France!...

BOB.

Vive la France, soit; mais quand vous connaîtrez nos merveilles, je vous forcerai bien de crier avec moi : Vive...

CHALUMEAU.

Vive l'*Angléterre?* Non, je crois pas.

BOB.

Nous verrons. Mais à propos de femmes, dites-moi ce que vous pensez de celle-ci ?

CHALUMEAU.

Y a de la femme?... où ça?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KITTY.

KITTY.

Bonjour, monsieur Bob.

BOB.

Bonjour, ma jolie Kitty. (Bas, à Chalumeau.) Eh bien! qu'en dites-vous?

CHALUMEAU.

C'est pas mal... les lampions sont gentils.

BOB.

Les lampions?...

CHALUMEAU.

Les coquards, les yeux, les mirettes, quoi!... saluant.) Mamselle...

KITTY, saluant.

Monsieur... pardon, je ne vous avais pas vu.

CHALUMEAU.

De rien, y a pas d'aff.

KITTY.

Que faisiez-vous donc ici, monsieur Bob?

BOB.

Je vous attendais, Kitty.

KITTY.

Vous m'attendiez?

BOB.

Oui, Kitty, pour vous parler de ma flamme.

CHALUMEAU.

Oh! sa flamme!... comme c'est english, sa flamme... (Bas.) Dites donc, nous causons un peu mieux que ça, d'amour, nous autres.

BOB, à Kitty qui a baissé les yeux.

Eh bien! vous ne répondez pas?...

KITTY.

Ecoutez, monsieur Bob, vous n'êtes pas trop mal...

BOB.

Je suis très bien; allez toujours...

KITTY.

Je rends justice à vos bonnes qualités, je vous trouve aimable, mais mon cœur n'a pas encore parlé...

CHALUMEAU, à part.

Pauvre petit cœur... il ne lui manque que la parole...

BOB.

Enfin, Kitty?...

KITTY.

Enfin, monsieur Bob, je ne veux épouser qu'un homme sage, économe...

BOB.

Mais je le suis, mademoiselle Kitty...

KITTY.

Et s'il est économe, je veux qu'il le soit depuis assez long-temps pour avoir mis de côté, au moins cinquante livres sterling...

CHALUMEAU.

Cinquante sterling!... douze cents balles, mazette!... (Bas.) On s'adore à moins cher que ça, à Paris, mon bonhomme!...

BOB.

J'avoue, Kitty, que je n'ai pas le premier sterling des cinquante livres en question; mais si vous me promettez de m'attendre, seulement un an et demi, je les aurai.

KITTY.

Comment ça?...

BOB.

En partant pour les Indes! Ce matin encore, on m'offrait une place superbe; je l'ai refusée pour rester auprès de vous; mais maintenant je me décide, et si vous voulez me promettre de m'attendre... je partirai...

KITTY.

Eh bien! je vous le promets...

BOB.

Et vous penserez à moi?

KITTY.

Toujours.

BOB.

Et vous m'aimerez?

KITTY.

Toujours.

BOB.

Et vous m'attendrez?

KITTY.

Toujours!... pendant dix-huit mois.

BOB.

Alors! c'est arrêté... je pars...

KITTY.

Quand ça?...

BOB.

Aujourd'hui même, le bâtiment met à la voile dans la journée. Quand vous entendrez le canon, je voyagerai pour l'amour de vous... (Lui tendant la main.) C'est bien convenu?...

KITTY.

C'est convenu...

CHALUMEAU, les bénissant.

Jeunes fiancés, je vous donne ma bénédiction!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON, PETERPATT, TOUS LES OUVRIERS.

SIMON.

Allons, à l'ouvrage, à l'ouvrage!... Voici sir John Maurice qui arrive.

(Cris au loin : Vive sir John Maurice!)

PETERPATT, regardant Bob et Kitty.

Ils étaient ensemble !... Scélérat de Bob, va !...

SIMON.

Vite, chacun à son poste !...

CHALUMEAU.

Ah ça! et moi, monsieur, où qu'il est, mon poste?...

SIMON.

Vous, par ici, mon garçon. (Il l'emmène.)

KITTY.

Moi, je vais au devant des pupilles de sir Maurice, qu'il ramène avec lui.

BOB.

Et moi, je vais lui demander mon compte et faire mes paquets...

KITTY.

Bon voyage, monsieur Bob...

BOB.

Au revoir, ma jolie Kitty. (Il passe en courant près de Peterpatt qui lui donne un coup de pied.) Hein !...

PETERPATT.

Ce n'est rien, ne faites pas attention.

BOB.

A la bonne heure... monsieur !...

(Il sort avec Kitty.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SIR JOHN, MAURICE, ANNA, LUCY, RICHARD.

TOUS, entrant.

Vive sir John Maurice !

MAURICE.

Bonjour, bonjour, mes amis; que l'on cesse les travaux, j'accorde un jour de repos... et de paie, bien entendu.

TOUS.

Bravo! vivat ! (Ils sortent.)

MAURICE, à ses pupilles.

Oui, mes enfans, oui, voilà ma principale usine, et voici mes deux braves contre-maîtres.

LUCY.

Oh ! nous connaissons ces messieurs.

RICHARD.

Miss Lucy !...

SIMON.

Miss Anna !...

RICHARD.

Vous êtes bien bonnes, mesdemoiselles, de vous être souvenues de nous...

ANNA.

Ce que vous faites, messieurs, est trop honorable, trop digne d'éloges, pour qu'on ne se le rappelle pas...

MAURICE.

De quoi s'agit-il donc?...

LUCY.

Vous ne le savez pas?... Ces deux messieurs ont une sœur, une pauvre orpheline... comme nous; elle n'avait d'appui que dans le cœur généreux de ses deux frères...

RICHARD.

Et nous nous sommes chargés de l'élever... Est-ce que ce n'est pas tout simple?...

ANNA.

Oui, ce le serait, en effet, si vous l'aviez élevée comme tous les enfans... du peuple...

LUCY.

Mais il n'en est pas ainsi... vous aviez choisi pour nous, mon tuteur, un des premiers pensionnats de Londres... Eh bien ! c'est là que ces messieurs ont aussi placé leur sœur... Votre bonté généreuse nous a fait donner tous les maîtres qui pouvaient compléter une éducation... qui sera notre seule fortune...

MAURICE.

Lucy...

ANNA, avec hauteur.

La seule, après le nom que nous ont transmis nos ancêtres.

LUCY.

Ces messieurs ont pris, sur leur travail de chaque jour, de quoi payer tous ces maîtres...

MAURICE.

C'est bien, cela !...

RICHARD.

Bah ! il n'y a pas un grand mérite... Le pauvre vieux père nous l'avait recommandée en mourant... Nous obéissons, voilà tout.

MAURICE.

Braves garçons !... Mais ce n'est pas seulement par le cœur qu'ils se distinguent, c'est encore par l'imagination, par le génie...

RICHARD.

Le génie !... Allons, bon, voilà monsieur Maurice qui va aussi se moquer de moi...

MAURICE.

Rire de toi, quand j'arrive de Glascow, quand j'ai fait moi-même l'essai de ton système, qui adapte la vapeur à l'extraction des mines...

RICHARD.

Et cela a réussi?...

MAURICE.

A merveille...

SIMON.

Si monsieur le permet, je lui dirai que, depuis, Richard a fait encore une nouvelle découverte... et plus belle que toutes les autres...

RICHARD.

Mais non, mais non...

MAURICE.

Nous examinerons cela sérieusement, tout à l'heure, et nous réglerons nos comptes, monsieur Richard...

RICHARD.

Nos comptes !...

MAURICE.

A bientôt, Richard, à bientôt!...

(Il remonte la scène avec Anna et Lucy, et rencontre Edgard et Herbert.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EDGARD, HERBERT.

MAURICE.

Comment! sir Edgard ici?...

EDGARD.

Avec mon ami Herbert; nous apprenons à l'instant votre arrivée, mon cher cousin, et j'avais hâte de venir vous saluer, et de présenter mes hommages à vos deux charmantes pupilles, que je n'ai pas vues depuis un grand mois...

ANNA, bas, à Lucy.

Il est toujours très bien, n'est-ce pas?...

LUCY.

Lui?... c'est possible; mais il me déplaît!

EDGARD, bas, à Lucy.

Vous êtes encore embellie, charmante Lucy, et je sens que je vous aime cent fois plus!...

LUCY.

Monsieur!...

MAURICE.

Je ne m'attendais pas à votre visite, sir Edgard. Vous êtes toujours si occupés, vous autres qui n'avez rien à faire!...

EDGARD.

C'est vrai; mais je me suis éveillé, ce matin, avec un violent mal de tête, et un gros désir de morale, en sorte que je me suis dit: Allons chez lord Asthon.

MAURICE.

Sir Maurice, tout court, si vous le voulez bien.

EDGARD.

C'est juste, j'oubliais...

MAURICE.

Ce que vous appelez mes grandes idées démocratiques?... Mais vous avez tort. Je ne fais pas fi de toutes les noblesses. Il en est une que j'estime, surtout, celle du génie! Et j'avoue que, si j'avais une fille, je la donnerais à l'homme de talent qui s'anoblit lui-même, bien plutôt qu'à l'homme inutile qui se pare d'un nom que d'autres ont anobli pour lui... Mais vous pourriez prendre cela pour vous... Excusez-moi, mon cher cousin...

EDGARD.

Ne vous gênez donc pas; je suis venu chercher de la morale, je n'ai que ce que je mérite!... (Bas.) Seulement tu ne t'amuses peut-être pas beaucoup, mon cher Herbert?...

HERBERT, bas.

Moi, je n'écoute pas, je regarde!...

MAURICE.

Pardon, messieurs, ces enfans ont peut-être besoin de repos, nous nous retirons. Adieu, sir Edgard!

EDGARD.

Mon oncle, mesdemoiselles!...

(Sortie. — Maurice, Lucy et Anna par la droite, Edgard et Herbert par la gauche.)

SCÈNE X.

RICHARD, SIMON.

SIMON.

Eh bien! Richard...

RICHARD.

Eh bien! Simon...

SIMON.

Te voilà sur la route de la fortune...

RICHARD.

Nous, c'est possible... mais moi seul, jamais... jamais l'un sans l'autre, frère!... Toujours le même sort, comme nous avons la même âme, le même cœur et la même affection!...

SIMON.

J'étais fier de ce qu'on disait de toi... devant ces deux jeunes personnes... si jolies, si comme il faut...

RICHARD.

Oui, miss Lucy surtout... Quel air de bonté, de douceur!... C'est elle qui nous a reconnus, qui s'est souvenue la première qu'elle nous avait rencontrés au pensionnat, quand nous allions voir notre petite Alice...

SIMON.

Eh bien! moi, si j'étais riche... c'est miss Anna que je prendrais pour femme.

RICHARD.

Miss Anna!... tu aurais tort; elle a trop de fierté, trop d'orgueil...

SIMON.

Elle est fière de sa naissance, et elle a raison; car sa mère, lady Strafford, lui a laissé un nom à la fois illustre et sans tache... Miss Lucy est plus humble, mais on prétend que cette humilité puise sa source dans de tristes souvenirs...

RICHARD.

Assez, assez, mon frère... Oui, on a dit, je le sais, que lady Stendhal avait méconnu ses devoirs d'épouse, et que le remords l'avait tuée... mais, doit-on faire peser sur l'enfant la faute de sa mère?...

SIMON.

Oh! non; mais un honnête homme doit s'informer de la famille dans laquelle il entre. Et, si ce que l'on dit de lady Stendhal est vrai, si l'oubli de ses devoirs, si le crime qu'elle a commis ont amené, pour son mari, le désordre, la ruine, et enfin la mort... n'a-t-on pas à redouter les principes qu'une pareille mère a pu donner à son enfant?

RICHARD.

Non, non. L'amour maternel élève l'âme, Simon ; et il n'y a pas de mère, si coupable, si dégradée, si avilie, qui ne rêve pour sa fille une vie chaste et pure!

SIMON.

Soit, mais si j'avais le choix... bon sang ne peut mentir, et je prendrais miss Anna !...

RICHARD.

Et moi, je préfère cent fois Lucy... Ce souvenir cruel dont tu parles, je suis sûr qu'elle chercherait à l'effacer par la pureté de sa vie... Et puis, la pauvre enfant, vouée au malheur dès sa naissance, elle aimera son mari, ne fût-ce que par reconnaissance de ses soins, de son respect, et tout l'amour qu'il lui donnera...

SIMON, riant.

Ainsi donc... à toi Lucy, et à moi... Ah! ah! ah!...

RICHARD, riant.

Ah! ah! ah! nous sommes superbes, parole d'honneur!... deux pauvres ouvriers alliant à leurs beaux noms de Simon et de Richard Davis les noms de Stendhal et de Strafford!...

SIMON.

Allons, viens-tu?

RICHARD.

Non, je monte chez moi... (Lucy entre par le fond.) Je vais écrire à la petite sœur...

SIMON.

Soit! mais dépêche-toi, je t'attends...

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LUCY, RICHARD.

LUCY.

Brave garçon! le temps que lui laisse le travail, c'est à sa sœur qu'il le donne!... (S'approchant de lui et lui touchant l'épaule.) Monsieur Richard !

RICHARD, se levant.

Miss Lucy!...

LUCY.

Oh! je ne vous retiens pas; mais, puisque vous allez écrire à notre petite amie, soyez assez bon pour joindre à votre lettre celle-ci, qui est pour elle...

RICHARD.

Comment, miss, vous avez bien voulu...

LUCY.

Écrire à ma bonne Alice!... Tout enfant qu'elle est, c'est ma meilleure amie...

RICHARD.

Votre amie!...

LUCY.

Ah! vous ne pensiez pas, monsieur Richard, que nous nous connaissions si bien...

RICHARD.

Je ne pensais pas, en effet, miss, que cette belle et noble fille sur laquelle je n'osais lever les yeux qu'en tremblant consentait à être l'amie de la sœur d'un pauvre ouvrier...

LUCY.

Mais je suis pauvre aussi, moi, monsieur, et cent fois plus pauvre que vous.. (Mouvement de Richard.) Sans doute, cette brillante éducation que j'ai reçue, c'est sir Maurice qui me l'a donnée; ces riches toilettes dont je me pare quelquefois, c'est sir Maurice qui me les donne, et cette dot pour laquelle, un jour, quelqu'un daignera peut-être m'appeler sa femme... c'est encore lui qui me la donnera... Vous, monsieur, vous grandirez par votre intelligence et par votre courage; ce que vous êtes, et ce que vous serez, vous ne le devrez qu'à vous-même... Vous voyez que, de nous deux, c'est bien moi qui suis la plus pauvre!...

RICHARD.

Eh quoi!... la fille du noble lord...

LUCY.

N'a rien de la fortune de ses pères... Des procès ont englouti ce qu'il en restait... et tout à l'heure je viens de passer devant l'hôtel de Stendhal... C'est là que je suis née... c'est là que j'ai reçu les adieux de ma pauvre mère!... Eh bien! cet hôtel... on vient de le mettre en vente!...

RICHARD.

Heureux celui qui pourra vous le rendre!...

LUCY.

Qui voudrait m'épouser?... je suis pauvre... Qui voudrait m'aimer?... je suis malheureuse!...

RICHARD.

Qui?... (A part.) Ah! si j'avais dix ans de moins et une fortune de plus!... (La regardant avec intérêt.) Si jeune et déjà si infortunée!...

LUCY.

Vous me plaignez!... mais ce n'est pas pour la perte de mes biens qu'il faut me plaindre!... Monsieur Richard, il y a des souvenirs plus poignans que la pauvreté... plus déchirans que la misère et la faim!...

RICHARD.

Oui, je vous comprends, miss...

LUCY, à part.

Entendre parler avec mépris de ce qu'on a de plus cher et de plus sacré... rougir de honte au seul nom de ce qu'on aime de l'amour le plus pur... (Avec force.) O ma mère!... si j'étais un homme, je pourrais du moins donner ma vie pour étouffer le mensonge, pour écraser la calomnie!...

RICHARD.

Eh bien! puisque je suis le frère d'une enfant que vous aimez... puisque mon cœur est honnête, et que mon bras est fort... quand vous au-

ez besoin d'un appui, oubliez que je suis du cuple... appelez-moi, miss, appelez-moi... je iendrai!...

LUCY.

Merci, merci, monsieur Richard... mais... par-onnez-moi d'être venue vous attrister... Voici a lettre pour Alice... Que je ne vous retienne us... Adieu, monsieur Richard...

RICHARD.

Adieu, miss Lucy.

(Richard sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

LUCY, seule, puis EDGARD.

Oui, c'est un noble cœur... et le secours qu'il 'a offert, c'est sans scrupule et sans honte que l'accepterais... Hélas! au milieu de ce monde ii m'entoure, c'est le seul qui ait compris ma ouleur... Celui-là ne spécule pas, comme ce sir dgard, sur ma faiblesse et sur mon isolement... lui-là n'a pas, comme sir Edgard, des paroles ont je suis toute honteuse... et des pensées qui e font rougir!...

EDGARD, entrant.

Que vois-je!... vous... vous, charmante Lucy...

LUCY, à part.

Lui!...Oh! cette fois je saurai mettre un terme son insolence!...

EDGARD.

Vous êtes seule... seule dans cette usine, où us pouvez, d'un instant à l'autre, être entourée ces grossiers ouvriers...

LUCY.

Les ouvriers de mon tuteur n'ont pour moi, onsieur, que du respect...

EDGARD.

Je l'espère bien... Mais c'est un tort que d'ex-ser aux regards de ces manans tant de grâces de charmes...

LUCY.

Sir Mortimer...

EDGARD.

Allez-vous m'en vouloir parce que j'ai su ap-écier tout ce que vous valez?... m'adresserez-us des paroles sévères parce que je ne trouve près de vous que des mots de tendresse?... en-, pourrez-vous me haïr parce que... parce que vous aime?...

LUCY.

Vous m'aimez?... vous... monsieur!...

EDGARD, à part.

Elle ne se fâche pas!... A merveille!... (Haut.) i, Lucy, oui... c'est un secret que je renferme ns mon cœur, depuis le jour où je vous ai vue ur la première fois... c'est un aveu toujours t à s'échapper de mes lèvres, et que la crainte ile a retenu!...

LUCY.

La crainte!... et pourquoi?...

EDGARD.

Mais... je pouvais vous offenser... vous dé-plaire... ou bien... me trahir aux yeux de sir Maurice...

LUCY, à part.

Encore! (Haut.) M'offenser!... Vous vous trom-pez, sir Edgard!...

EDGARD.

Se peut-il?...je serais assez heureux!...(A part.) Mais cela marche à ravir!...

LUCY.

Pourquoi m'offenserais-je de votre amour?...

EDGARD.

Oh! tant de bonté me transporte!...

LUCY.

Et quant à cette appréhension de vous trahir aux yeux de mon tuteur...

EDGARD.

Oh! je ne redoute plus rien désormais...

LUCY.

N'importe, je veux vous éviter le retour d'une pareille crainte... et pour cela...

EDGARD, transporté.

Pour cela?...

LUCY.

Il est un moyen infaillible...

EDGARD.

Et lequel?...

LUCY.

Vous allez le savoir...

MAURICE, en dehors.

Dites à miss Anna que je l'attends!

LUCY.

Venez, venez, mon cher tuteur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAURICE.

EDGARD.

M. Maurice!... Diable!...

MAURICE.

Qu'est-ce donc?... vous paraissez embarras-sés?...

EDGARD.

C'est que... c'est que...

LUCY.

Ne tremblez donc pas, monsieur... (Avec di-gnité.) Sir Maurice, c'est lord Mortimer qui me parlait d'amour...

MAURICE.

D'amour?...

EDGARD.

Que dit-elle?... Comment! elle va lui avouer...

LUCY.

Lord Mortimer... que votre présence ne saurait

embarrasser, car il connaît mieux que tout autre les malheurs qui ont frappé ma famille... car il sait quels égards méritent de pareilles infortunes... car il se souvient enfin que c'est à vous, à vous d'abord, qu'un loyal gentilhomme comme lui doit exprimer les sentimens de tendresse et de respect... dont il daigne honorer une pauvre orpheline!...

EDGARD, avec embarras.

Mademoiselle... certainement... je... (A part.) Ah! elle se jouait de moi!... Je m'en vengerai!...

MAURICE.

Eh bien! sir Edgard, je suis prêt à vous entendre... Est-ce la main de Lucy que vous me demandez?...

EDGARD.

Pardon, mon cher cousin, mais je ne puis songer à un pareil mariage... avec...

MAURICE.

Avec ma pupille?...

EDGARD, avec force.

Avec la fille de lady Stendhal.

LUCY.

Oh!...

MAURICE.

Assez, monsieur, assez. Plus tard nous aurons ensemble une explication. Jusque-là, veuillez vous retirer.

EDGARD.

J'obéis, monsieur. (A part.) Ah! miss Lucy, vous avez voulu la guerre; j'accepte le défi!

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

LUCY, MAURICE.

LUCY.

Oh! vous le voyez, vous le voyez, mon ami, tous les jours ce sont de nouveaux outrages!... et, fort du malheur qui pèse sur ma naissance, chacun se croit libre de me traiter comme le fait sir Edgard.

MAURICE.

Oh! lui, fiez-vous à moi pour le contraindre à vous respecter.

LUCY.

Le contraindre à me respecter... Oui, vous y parviendrez peut-être vis-à-vis de celui-là; mais direz-vous à tous les autres: Cette jeune fille, qu'un mensonge, qu'une odieuse calomnie a flétrie du nom d'enfant de l'adultère, n'a reçu de sa pauvre mère ni funestes exemples, ni principes honteux; cette jeune fille, dont moi aussi j'ai formé le cœur et l'âme, sera pleine de dévoûment pour l'époux qui la protégera, pleine de respect pour les saints devoirs d'épouse et de mère?... Vous ne leur prouverez pas cela, mon ami, et ma vie tout entière s'écoulera dans l'abandon, dans le malheur et dans le désespoir!...

MAURICE.

Non, Lucy, non. (Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour sir Maurice.

MAURICE.

Donnez... Des grandes Indes... Pardon, mon enfant... (Lucy se tient à l'écart.) Que vois-je!.. De sir Harry!... Harry!... Que peut-il m'écrire! « Dans quelques jours, je m'embarquerai pour l'Angleterre; j'apporterai à l'enfant que vous avez adoptée des preuves pour combattre le mensonge et la calomnie qui lui contestent le titre de fille de lord Stendhal!... Vous avez aussi de précieuses lettres entre les mains. » (Parlé.) C'est vrai. (Lisant.) « A nous deux, nous rendrons la joie et le bonheur à cette jeune fille, et peut-être aussi à sa mère. » (A part.) A sa mère mais il ignore donc qu'elle est morte?

LUCY.

Eh bien! mon cher tuteur?...

MAURICE.

Lucy, j'avais raison de vous dire: Espérez. Bientôt, mon enfant, bientôt vous n'aurez plus de larmes à verser.

LUCY.

Puisse le ciel vous entendre, sir Maurice!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA.

Vous m'avez fait appeler, mon cher tuteur?

MAURICE.

Oui, Anna, je voulais vous parler, en même temps, à vous et à votre cousine: je voulais vous entretenir d'un sujet bien grave...

ANNA.

De mariage peut-être?

MAURICE.

Justement.

LUCY.

Vous avez donc fait un choix?

MAURICE.

Peut-être...

ANNA.

Est-ce pour cela que sir Edgard est ici?...

MAURICE.

Lui! qui peut vous faire supposer?...

ANNA.

Rien, rien, mon ami...

LUCY.

Ce n'est pas un semblable mari que tu désires n'est-ce pas, Anna?

ANNA.

Sir Edgard me paraissait un brillant caval

homme sur le bras duquel on aimerait à s'ap-
'er à la promenade...

MAURICE.

:t je veux vous donner, mes enfans, deux ma-
moins brillans peut-être, mais qui vous se-
t dans la vie d'un appui plus solide; deux
mes qui, à défaut d'un titre héréditaire, vous
orteront en dot un nom justement estimé, et
fortune qui, entre leurs mains, pourra dé-
er un jour les plus grandes fortunes de l'An-
erre... Enfin, je ne vous donnerai pas ce que
s appelez au pensionnat un mari charmant,
s ce que j'appelle, moi, un bon mari!

ANNA.

ous connaissons nos devoirs, sir Maurice, et
; trouverez en nous des pupilles soumises...

LUCY.

t des filles reconnaissantes...

MAURICE.

est bien... un jour vous me remercierez de
choix...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, SIMON, RICHARD.

SIMON, entrant.

ais viens donc... je te dis qu'il est ici... tiens
ilà...

MAURICE.

! c'est vous, messieurs?

RICHARD.

i, sir Maurice, et vous me voyez tout ému,
non frère m'a dit...

MAURICE.

e nous avons examiné ensemble l'invention
elle dont vous avez doté notre industrie, et
ys tout entier...

RICHARD.

votre pensée, sir Maurice?...

MAURICE.

. que ton dernier travail est venu couronner
es autres; tu as trouvé à la fois le moyen
menter la force, la vitesse de nos machines,
combattre l'explosion!... Tu as doublé le
uit et diminué le danger!... Nous te de-
tes camarades et moi, un tribut de recon-
ance. Richard Davis, les biens que je pos-
vont s'accroître encore, grâce à toi. Ri-
, parle sans crainte, et prends-en pour toi la
que tu voudras.

RICHARD.

ır Simon et pour moi.

SIMON.

re!

RICHARD.

foi, sir Maurice, dites vous-même... car
n'oserons jamais...

MAURICE, à part.

Intelligens tous deux, pleins de probité et d'a-
venir... Allons, c'est décidé. Richard, Simon,
veuillez appeler tout le monde.

RICHARD.

A l'instant, milord! (Il sonne la cloche.)

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, tous les Ouvriers.

MAURICE.

Mes amis, à dater de ce jour, je ne suis plus
le seul propriétaire de cette usine : voici mes
nouveaux associés.

TOUS.

Vivat!

SIMON.

Se peut-il?

RICHARD.

Vos associés... nous?... Mais, monsieur, c'est
nous faire millionnaires d'un seul coup...

MAURICE.

C'est partager avec vous une fortune que je
vais devoir à vous seuls... Mes associés aujour-
d'hui... (Regardant Lucy et Anna.) et plus tard
peut-être...

LUCY, à Richard.

Eh bien! que vous disais-je, monsieur Ri-
chard?...

RICHARD.

Miss Lucy!... bientôt je serai assez riche pour
racheter la maison qui vous a vue naître!...
Mais daignerez-vous l'accepter de la main d'un
ami?...

LUCY.

Je l'accepterai de sa main, monsieur, si mon
tuteur me le donne pour époux...

RICHARD.

Grand Dieu!... que dites-vous?...

SIMON, bas, se rapprochant de Richard.

Eh bien! frère, et notre rêve de ce matin! Qui
sait si je n'épouserai pas un jour miss Anna?...

RICHARD, bas.

Qui sait si je n'épouserai pas un jour miss
Lucy? (Coup de canon au lointain.)

MAURICE.

Allons, mes amis, c'est aujourd'hui que j'ex-
pédie le *Fulton* pour les Indes. Voici bientôt
l'heure du départ.

(Il remonte la scène avec ses pupilles et Richard.)

RICHARD, aux ouvriers.

Mes amis, sur la part qu'il me donne, sir
John Maurice accorde cinquante livres sterling
à chacun de mes bons camarades d'atelier...

TOUS, criant.

Ah! bravo! vivat!

CHALUMEAU.

Dites donc, monsieur, je les touche-t'y aussi, les cinquante sterling ?

SIMON.

Eh! sans doute, comme tout le monde.

CHALUMEAU.

Merci!... douze cents balles en un jour!... je n'ai jamais gagné ça dans les bouts de cigares !

PETERPATT, sur le devant, avec Ketty et Chalumeau.

Miss Kitty, j'ai cinquante livres sterling...

KITTY.

C'est bien beau!

PETERPATT.

Je vous les offre avec ceci.

(Il montre son visage.)

CHALUMEAU.

Hein!

KITTY.

C'est bien laid; mais l'un fera passer l'autre

CHALUMEAU.

Comment! vous l'épousez? Et ce pauvre B qui part pour vous!

KITTY.

Tiens, c'est vrai... Ah bah! je serai peut-ê veuve quand il reviendra : j'accepte.

PETERPATT.

Bravo! (Nouveau coup de canon.)

MAURICE.

Le signal! Partons!

TOUS.

Partons!

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente l'extérieur de la taverne de Blackwood. — Sur le devant, des tables et des chaises. Au fond, les docks.

SCÈNE I.

TOM BOB, puis CHALUMEAU.

BOB.

Holà!... hé!... Garçon, garçon!...

CHALUMEAU, entrant.

On y va, on y va... Que demande Votre Seigneurie?...

BOB.

Donnez-moi... (Le regardant.) Eh! mais...

CHALUMEAU.

Ah bah!...

BOB.

Le petit Chalumeau!...

CHALUMEAU.

Le grand Tom Bob!... Vous êtes donc revenu d'Inde?...

BOB.

Mais oui, depuis ce matin... avec mon nouveau maître, qni demeure ici... Et vous voilà garçon de taverne, vous que j'ai laissé...

CHALUMEAU.

Futur ouvrier dans l'usine de sir Maurice, c'est-à-dire des frères Davis... En v'là deux qui ont fait du chemin!... des ouvriers devenus millionnaires!... *Pus* que ça de chance et de ruban de queue... merci!...

BOB.

Oui, je sais... on me l'a dit... Ils ont épousé les deux pupilles de sir Maurice.

CHALUMEAU.

Ils ont eu tous les bonheurs, quoi!... tandis que moi... pas de chance du tout, monsieur... On m'a fumé mes douze cents livres...

BOB.

Ça m'est égal... Parlons...

CHALUMEAU.

Eh bien! parlons de mamselle Kitty... El un peu négligé sa promesse... Dites donc, elle perdue pour vous...

BOB.

Perdue!... ça dépend!...

CHALUMEAU.

Comment! ça dépend?...

BOB.

Je peux la posséder encore.

CHALUMEAU.

La reposséder!...

BOB.

Vous ne connaissez pas la sagesse des lois glaises... Mais, à propos, mon maître est-il l

CHALUMEAU.

J'ignore... Vot' maître, c'est ce jeune blon grand pâle qui ne parle jamais?...

BOB.

Justement... C'est le spleen incarné que homme-là... Il n'ira pas bien loin, c'est sûr

CHALUMEAU.

Tiens, justement, le v'là!

BOB.

En ce cas, laissez-nous. Au revoir.

CHALUMEAU.

Au revoir. (Il sor

SCÈNE II.

HARRY, BOB.

HARRY.

Ah! te voilà de retour... Eh bien?...

BOB.

J'ai fait votre commission, monsieur... je allé chez lady Stendhal...

HARRY.

Et que t'a-t-on répondu ?...

BOB.

)ue depuis plusieurs mois la pauvre dame est rte...

HARRY.

Iorte!... Elle est morte!... elle pour qui j'ai repris ce long voyage!... elle, ma seule espé ce, l'unique joie de ma vie!... Elle mourait . en même temps que là-bas s'éteignait mon vre pére!... Tout finissait à la fois pour moi!... ! si je l'avais su, je n'aurais pas prolongé jus ì ce jour ma lente et cruelle agonie!

BOB, à part.

i on n'était pas philosophe, comme on pourrait itoyer!...

HARRY, à part.

'en est assez... je suis las de ce lourd fardeau le destin m'impose... et je veux le rejeter... , dés que j'aurai accompli ma mission... dés j'aurai rendu à Lucy le repos et le bonheur!... ıt.) Bob!...

BOB.

onsieur ?...

HARRY.

u porteras les deux lettres que je t'ai remises, e à sir Richard Davis, et l'autre à sir Maurice ıon...

BOB.

ui, monsieur.

HARRY.

quand je les aurai vus tous les deux... rien ıe retiendra plus dans ce monde... et alors... ob.) Dis-moi, mon garçon ?...

BOB.

onsieur ?...

HARRY.

ı as du courage, n'est-ce pas?

BOB.

ı courage?... (A part.) Qu'est-ce qu'il me donc?... (Haut.) Dame!... ça dépend, mon-... il y a des jours où je... où j'en ai...

HARRY.

ı t'effraie pas de ce que je vais te dire...

BOB.

'effrayer!... c'est qu'il y a aussi des jours où n'en ai pas, monsieur... Est-ce qu'il va m'ar- un malheur?...

HARRY, souriant.

is sans crainte... ce n'est rien qui te frappe ›nnellement... il ne s'agit que de moi...

BOB, tristement.

ıe de vous!... Alors, monsieur... allez..., j'ai ›urage aujourd'hui...

HARRY.

ı bien! mon pauvre garçon, l'existence me et je veux en finir!...

BOB, tranquillement.

ı!

HARRY.

Cette nouvelle ne semble pas t'émouvoir beaucoup ?...

BOB.

Ma foi, monsieur, l'Angleterre est un pays de liberté, où chacun doit être maître de ses actions!...

HARRY.

Et peut-être comprends-tu qu'on soit las de cette triste vie!...

BOB.

Je le comprends parfaitement, monsieur.

HARRY.

Aurais-tu souffert aussi ?

BOB.

J'ai beaucoup souffert, monsieur.

HARRY.

Est-ce que tu songerais comme moi à...

BOB.

A me détruire?... Non, non... permettez... c'est une autre affaire... Je comprends qu'on se noie... je comprends qu'on se pende... mais je n'en use pas.. Je déteste l'existence, mais j'y tiens beaucoup...

HARRY.

Soit; mais avant que nous ne nous quittions, n'as-tu rien à me demander?

BOB.

Si, monsieur, si... Je vous prierai de m'avancer quelques petites choses...

HARRY.

Tu as besoin d'argent ?...

BOB.

C'est pour un bon usage, pour un usage moral... ça me servira à me mettre en ménage!...

HARRY.

En ménage! Tu veux prendre une femme?...

BOB.

Prendre une femme!... du tout, monsieur, je ne la prend pas... je l'achéte.

HARRY.

Tu l'achétes...

BOB.

Ça vous étonne?... Au fait, c'est naturel, vous n'avez pas, comme moi, été élevé à Londres, vous n'avez pas idée de la civilisation anglaise!...

HARRY.

Explique-toi...

BOB.

Voilà ce que c'est, monsieur... Quand je suis parti pour les grandes Indes, il y a deux ans, j'étais amoureux de Kitty... un ange de pureté, d'innocence et de candeur... qui, pour le moment, se trouve à vendre!...

HARRY.

A vendre?... mais, qui la vend ainsi?

BOB.

Qui?... son mari...

HARRY.

Et les lois anglaises permettent un pareil marché?...

BOB.

Mais certainement... c'est la chose la plus simple... on est fatigué de sa maison, on vend sa maison; on est fatigué de son cheval, on vend son cheval; on est fatigué de son épouse, on vend madame son épouse...

HARRY.

Allons, c'est impossible...

BOB.

Mais si... c'est la pure civilisation anglaise. Kitty est à vendre, je vas acheter Kitty. (Tendant la main.) Si monsieur le veut...

HARRY, tirant sa bourse.

Soit... partageons... (Lui donnant de l'argent.) Tiens... penses-tu qu'il y ait là, de quoi payer mistress Kitty?

BOB.

Avec ça, on en achèterait quatre... ça ne monte jamais bien haut... cinq ou six shellings au plus... Monsieur n'a plus besoin de moi pour le moment?... Adieu, monsieur, portez-vous bien... Tiens, je suis bête... puisqu'il va... Adieu, monsieur...

(Il sort en même temps qu'entrent en scène sir Edgard, sir James Herbert et plusieurs autres.)

SCÈNE III.

HARRY, EDGARD, HERBERT, PLUSIEURS DANDIES.

EDGARD.

Venez donc, venez donc, messieurs, je vous répète que nous pouvons attendre ici, la vente n'aura pas lieu sans nous... je vous en réponds...

HERBERT.

C'est que pour rien au monde je ne voudrais y manquer... Il faut que je voie la figure de la pauvre femme, et la contenance du drôle qui la vend!...

HARRY.

Pardon, messieurs, est-il bien vrai qu'en Angleterre... qu'à Londres, un pareil marché puisse sérieusement se conclure?...

EDGARD.

Si c'est vrai?... mais c'est une de nos plus anciennes coutumes...

HARRY.

Qui remonte sans doute à des temps d'ignorance et de barbarie!... et qu'une loi devrait faire disparaître.

EDGARD.

Chez nous, monsieur, les vieilles coutumes sont plus fortes que les lois... C'est surtout par ses vieilles coutumes que l'Angleterre se gouverne, et elle respecte même les mauvaises, afin de f[...] respecter les bonnes... Nos pères vendaient le[...] femmes!... c'est demeuré depuis, un privilége [...] peuple!... Mais d'où venez-vous donc, mon c[...] monsieur, pour ignorer cela?...

HARRY.

Je viens de Calcutta, monsieur...

EDGARD.

De Calcutta!... Auriez-vous connu mon oncl[...] lord Harry Ashley!...

HARRY, ému.

Lord Ashley!... si je l'ai connu!... Oui, m[...] sieur, oui!...

EDGARD.

Et pouvez-vous me donner de ses nouvelle[...]

HARRY.

Il est mort!...

EDGARD

Vous en êtes bien sûr?...

HARRY.

J'étais là... je l'ai vu mourir!...

EDGARD.

Ah! ce pauvre cher oncle!... j'en étais inquiet!... mais me voilà rassuré!...

HARRY.

Je comprends... Vous vous nommez sir Ed[...] Mortimer!... vous êtes son unique héritier!

EDGARD.

Justement! Et je le plains de tout mon cœ[...] ce bon oncle... mais...

HERBERT.

Mais il redoutait à chaque instant de le revenir.

EDGARD.

Écoutez donc, c'était un retour qui pouva[...] coûter près de quatre mille livres de revenu [...] capital de deux millions! S'il avait fallu le[...] dre... il me serait resté...

HERBERT.

Rien du tout...

EDGARD.

Moins que ça!...

HERBERT.

C'est juste, et tes dettes... Mais l'heure se[...] et si nous tardons davantage, la vente sera f[...]

EDGARD.

Impossible, vous dis-je... Le drôle qui [...] fait de sa moitié nous préviendra lui-même[...] m'appartient, c'est un homme de ma mais[...]

HARRY.

Comment!... il est à votre service?...

EDGARD.

Eh! oui... et c'est même moi qui lui ai [...] cette bonne idée-là!...

TOUS.

Toi!...

HARRY.

Vous, monsieur?...

EDGARD.

Sans doute... et pendant huit grands jours on ne va plus parler que des gens de sir Edgard, qui vendent leurs femmes... « Ce sir Edgard, diront les dames, tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'approche, a quelque chose d'étrange... de bizarre!... »

HARRY.

Mais il s'en trouvera peut-être quelques unes plus sévères, qui diront : « Lord Mortimer tolère dans sa maison de funestes exemples et de honteux scandales ! »

EDGARD.

Monsieur!... C'est vrai... il pourra s'en trouver qui diront cela... Vous avez raison... Après la vente, je chasserai ce drôle..., c'est un sacrifice aux beautés austères...

HERBERT.

A mistress Lucy Davis...

HARRY, à part.

Lucy!...

EDGARD, avec colère.

James!...

HERBERT.

Ah! tu n'aimes pas que l'on te parle de cette belle dédaigneuse... la seule qui ait repoussé les hommages du brillant Edgard Mortimer!... On assure...

EDGARD.

Tu es fou... Et, tiens, crois-moi, dans l'intérêt même de cette orgueilleuse beauté, votre idole à tous... trève à vos sarcasmes... ils pourraient lui coûter cher!...

HARRY, à part.

Des menaces... des menaces contre elle!...

HERBERT.

Allons, terrible conquérant, tu vas prendre d'assaut cet hôtel dont on te ferme les portes...

EDGARD.

Dont on me ferme les portes... à moi!... Demain, messieurs, je présenterai deux d'entre vous au bal de mistress Lucy Davis!

TOUS.

Demain!...

HERBERT.

Réponse héroïque!... mais...

EDGARD, regardant Herbert en face.

J'en donne ma parole... Quelqu'un doute-t-il encore?...

HERBERT, à part.

Insolent et fat!... nous verrons!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PETERPATT, KITTY, BOB, CHALUMEAU, GENS DU PEUPLE, qui restent à la porte.

BOB, entrant.

Les voilà! les voilà!

CHALUMEAU.

Le marché va se consommer?

PETERPATT.

Oui, mes chers amis, mes excellens voisins, le temps de prévenir Sa Seigneurie, et la vente va commencer. Et, tenez, voici milord!...

(Il salue Edgard.)

EDGARD.

Ah! ah! c'est donc pour maintenant?...

PETERPATT.

A l'instant, si milord le permet...

KITTY.

Mais du tout, milord ne permettra pas une pareille infamie!...

PETERPATT.

Vous vous trompez, ma chère, c'est lui qui me l'a conseillée...

HERBERT.

Eh! mais la petite n'est pas trop mal!... et celui qui l'achètera...

BOB.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il va me faire concurrence?...

CHALUMEAU.

Attendez, je va l'en dégoûter un peu... (Bas, à Herbert.) Monsieur, je la crois cagneuse!...

HERBERT, riant.

Ah bah! vraiment?...

PETERPATT.

Allons, messieurs, voici le grand moment.

KITTY.

Et vous n'avez pas honte de ce que vous allez faire?

PETERPATT.

Pas le moins du monde!... D'ailleurs, je ne trompe personne... j'ai fait la liste des défauts et des qualités de ma chère moitié... chacun peut la consulter... (Déroulant un petit papier.) Voici les qualités...

CHALUMEAU.

Mazette!... c'est maigre!...

PETERPATT.

Mais voici les défauts...

(Il déroule un grand papier sur lequel est écrit très grand nombre de défauts.)

CHALUMEAU.

Excusez, y a gras!... dites donc...

BOB.

C'est un imposteur!

EDGARD.

Eh bien! messieurs, le drôle ne vous semble-t-il pas amusant?

PETERPATT.

De plus, j'indique à l'acquéreur les moyens qui m'ont le mieux réussi pour obtenir la paix dans mon ménage.

CHALUMEAU.

Excusez! (Riant.) Il vend sa femme avec la manière de s'en servir...

KITTY.

Soit; mais je vous préviens que, s'il y en a un de vous qui ait le cœur de m'acheter, il n'a pas huit jours à vivre!... Je jure que je le tuerai!...

TOUS.

Ah!...

BOB.

Diable! je demande à faire exception... (Bas, à Kitty.) Et moi, me tuerez-vous aussi, Kitty?

KITTY, bas.

Que vois-je! Bob!...

BOB, bas.

Oui, ton Bob, ton Bob adoré!

KITTY, bas.

Ah! vous ne m'auriez pas vendue, vous!

BOB, bas.

Au contraire... Chut! je viens pour t'acheter!

EDGARD.

Messieurs, la place est déjà remplie de monde... on n'attend plus que les héros de la fête... Partons...

TOUS.

Partons!...

(Bob et Kitty échangent un signal d'intelligence.)

PETERPATT, à Edgard.

Milord est-il content de moi?...

EDGARD.

On ne peut plus content... Après la vente, tu viendras me trouver.

PETERPATT.

Merci bien, milord. (A part.) Je suis sûr qu'il me ménage quelque chose.

(Tout le monde sort, excepté Harry.)

SCÈNE V.

HARRY, seul.

Et voilà le monde dans lequel il m'aurait fallu vivre!... voilà ce peuple anglais, si orgueilleux, si fier de lui-même!... Pourquoi m'avez-vous conduit jusqu'ici, mon Dieu! puisque vous aviez rappelé à vous celle qui pouvait seule me faire aimer la vie?... Allons, une heure encore pour accomplir ma dernière mission, pour voir sir Davis, que j'attends là afin de lui remettre les lettres que je possède et celles que m'apportera sir Maurice; et quand le repos et le bonheur de Lucy seront assurés, tout sera fini pour moi.

SCÈNE VI.

HARRY, EDGARD.

EDGARD, avec colère.

Oh! tant d'impertinence me révolte à la fin!... Mistress Lucy Davis, malheur à vous, car j'aurai ma revanche!...

HARRY, au fond.

Que dit-il?... Encore Lucy!

EDGARD.

Sa voiture n'était qu'à deux pas de nous... lorsque je lui ai adressé le salut le plus respe tueux, le plus humble, elle m'a regardé avec éto nement, avec dédain, comme si mon salut ét une insulte... puis elle a détourné la tête!... O remerciez le ciel, milady, de ce que j'ai vu seul sourire insolent, car... (Bas.) grâce à ce préci coffret tout rempli des lettres de votre mère que j'ai trouvé chez sir Maurice... (Haut.) je po rais me venger cruellement.

HARRY.

D'une femme!... Vous ne feriez pas cela, m sieur!...

EDGARD.

Et pourquoi ne ferais-je pas cela, je vous pr

HARRY.

Parce que ce serait une lâcheté!

EDGARD.

Écoutez, monsieur... nous nous connais fort peu l'un et l'autre... je crois?...

HARRY.

Vous croyez mal, monsieur, car vous ne connaissez pas du tout, et moi je vous con parfaitement.

EDGARD.

Alors, si vous me connaissez, vous devez sa que je n'aime pas la morale et que je me mo des moralistes...

HARRY.

Et moi, si vous me connaissiez... vous sau que je plains les fous et que je méprise les lâc

EDGARD.

Monsieur!... vous rétracterez ces insole paroles!...

HARRY.

Je ne me rétracte jamais.

EDGARD.

Prenez garde, monsieur, j'ai le coup d'œil la main ferme, et si vous tenez à la vie...

HARRY.

Par malheur, monsieur, je n'y tiens p moins du monde; renoncez donc à l'espoi m'intimider.

EDGARD.

Eh bien! nous verrons ce que deviendront tôt ce calme et ce sang-froid en face d'un pis

HARRY, froidement.

C'est donc au pistolet que nous nous battr

EDGARD.

A quatre heures, dans Saint-James Park.

HARRY.

A quatre heures, je vous y attendrai.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HERBERT et SES AMIS.

HERBERT, entrant suivi de ses amis.

Par ici, le voilà, le voilà, messieurs... Ce pauvre Edgard! voyez donc, il en est encore tout pâle!...

EDGARD.

Moi... Que veux-tu dire?...

HERBERT.

Mon ami, mon pauvre ami, sois persuadé que nous te plaignons de tout notre cœur.

EDGARD.

Et de quoi me plaint-on, je vous prie?...

HERBERT.

Eh! parbleu, nous te parlons de ton salut à mistress Davis.

EDGARD.

Herbert!...

HERBERT.

Et que la noble dame n'a daigné ni accepter ni rendre!... Ah! ah! ah! ce pauvre Edgard!...

LES AMIS.

Ce pauvre Edgard!...

EDGARD.

Trève à votre pitié, messieurs, je ne la mérite pas, et la preuve, c'est que, si cela me plaisait, je n'obtiendrais pas d'elle un salut froid et banal, mais ses plus gracieuses paroles; je ne solliciterais pas l'entrée de son salon, car ces invitations que je vous ai promises pour demain... elle me les apporterait elle-même, et partout où il me plairait... jusqu'ici, jusque dans cette taverne, si je l'exigeais...

HARRY, à part.

Elle ici!... Oh! non, non... c'est impossible!...

HERBERT.

Ici!... la belle Lucy Davis... Allons donc, mon cher!... je parierais mille livres qu'elle ne viendrait pas...

EDGARD, avec force.

Et moi je tiens le pari... tu ne te dédiras pas?

HERBERT.

Moi?... me dédire... allons donc!

EDGARD.

En ce cas... (Allant au fond.) John!

UN GROOM.

Milord a appelé?

EDGARD.

Prends cette clé... tu trouveras dans la bibliothèque un coffret d'ébène... mon hôtel est à deux pas... que dans cinq minutes j'aie ce coffret...

LE GROOM.

Oui, milord. (Il sort.)

EDGARD.

Maintenant...

(Il va vers la porte de la taverne.)

HARRY.

Monsieur, ce que vous faites là est horrible!... Si, en effet, vous avez quelque moyen de contraindre la volonté d'une pauvre femme... songez que vous allez compromettre son honneur... sa vie peut-être...

EDGARD.

Encore de la morale!... Allons donc, monsieur, c'est de mauvais goût!...

HARRY, à part.

Mais quelles armes peut donc avoir cet homme?...

EDGARD, écrivant et lisant

« Madame, un infortuné, forcé d'user de l'unique ressource qui lui reste, a trouvé, par hasard, une bien tendre correspondance... Vous gardez trop pieusement, madame, la mémoire de votre mère, pour ne pas venir racheter, à un faible prix, vingt lettres semblables à celle que je joins à mon billet. »

LE PETIT GROOM, revenant.

Voici le coffret, milord.

EDGARD, ouvrant le coffret.

C'est bien... (Il prend une des lettres, qu'il met dans la sienne.) La première venue... je suis sûr de réussir...

HARRY, à part.

Que fait-il?... des lettres... si c'était... (S'élançant vers lui.) Monsieur!...

EDGARD, fermant vivement le coffret que porte le groom.

Qu'avez-vous donc, monsieur?...

HARRY.

Oh! non, non... sir Maurice n'a pas indignement abusé d'un dépôt sacré!... Il va venir...

EDGARD.

Sir Maurice?... Il est mort depuis six mois!...

HARRY.

Mort!... (Montrant le coffret.) Mais alors... ces lettres?...

EDGARD.

Ces lettres!... sont à moi, monsieur... (Au domestique.) Tu porteras ce coffret à l'hôtel, et c billet à lady Lucy Davis.

HARRY.

Lucy!... Oh!... fût-ce au prix de ma vie... il faut que je la sauve!...

(Tous les jeunes gens, sur un geste d'Edgard, entrent dans la taverne. — Harry sort par le fond.)

FIN DU PREMIER TABLEAU DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur de la taverne de Blackwood. — A droite et à gauche, une rangée de tables garnies de bancs à dossiers sculptés. — Au fond, la porte principale. — De chaque côté de cette porte, une large console chargée de cristaux et de verres. — Portes latérales sur le devant.

SCÈNE I.

EDGARD, HERBERT, LEURS AMIS.

(Au lever du rideau, tous les jeunes gens sont assis, buvant et fumant. — Edgard est à une table, et près de lui sont Herbert et ses amis.

HERBERT.

Allons, messieurs, en attendant la victoire ou la défaite de notre cher Edgard, je propose un toast.

EDGARD.

Un toast avec de l'ale ou du porter!... fi donc, messieurs!... Garçon, garçon, du champagne!...

CHALUMEAU, entrant.

Voilà, messieurs.

(Il pose deux bouteilles sur une table.)

EDGARD.

Tu connais ce vin-là, toi qui es Français?...

CHALUMEAU.

Si je le connais!... Je ne buvais que de ça, monsieur... que de ça... avant mes infortunes!

HERBERT.

Bon! ne dirait-on pas que c'était en France un brillant dandy?...

CHALUMEAU.

Mais pourquoi donc pas?... J'avais mon petit chic tout comme un autre!...

EDGARD.

Et de quel club étiez-vous à Paris, mon gentleman?...

CHALUMEAU.

Plaît-il?

HERBERT.

On te demande de quel club tu étais; est-ce que tu ne comprends pas?...

CHALUMEAU.

Ah!... de quel club?... très bien... J'étais... j'étais du guapeur-club...

EDGARD.

Du?...

CHALUMEAU.

Du guapeur-club, monsieur.

HERBERT.

Et vous aviez sans doute des grooms et des chevaux?...

EDGARD.

Qui sait?... Sa Seigneurie faisait peut-être courir?...

CHALUMEAU.

Si je faisais courir!... je crois bien!... je faisais courir mes créanciers... mes Anglais!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOB, KITTY, PETERPATT, puis HARRY.

BOB, entrant joyeusement et tenant Kitty bras dessus, bras dessous.

Victoire! victoire!

PETERPATT.

Victoire! victoire!

BOB.

Me voilà marié!

PETERPATT, joyeux.

J'ai vendu ma femme!...

BOB.

Je suis l'heureux possesseur de ma Kitty! Elle m'a été adjugée!...

HERBERT.

Reçois mon compliment, tu es un fortuné coquin!...

PETERPATT.

Ah! oui, il peut s'en vanter!...

KITTY.

Vous êtes bien bon, milord!...

BOB.

Pour sept shellings, pour sept shellings tout ça!... Regardez, monsieur, regardez... les yeux, les mains, les pieds, la bouche... tout, tout pour sept shellings!... Ah! je plains bien le marchand!...

PETERPATT.

Moi!... allons donc!... Sept shellings de plus et une femme de moins... c'est un marché d'or!... (A Edgard.) Milord...

EDGARD.

Que veux-tu?...

PETERPATT.

J'ai bien suivi le conseil de Votre Seigneurie... je suis débarrassé des chaînes de l'hyménée; j'appartiens tout entier à milord, et maintenant...

EDGARD.

Maintenant je te chasse...

PETERPATT.

Plaît-il?

BOB.

Chère amie, allons faire les préparatifs de notre joli petit ménage.

KITTY.

Certainement... et il ne peut pas manquer d'être heureux; car M[me] Lucy Davis, mon ancienne maîtresse, me reprend à son service.

BOB.

Bravo ! partons donc !

KITTY, à Bob.

Un instant... j'ai quelque chose à dire à monsieur... (Elle montre Peterpatt.)

PETERPATT, qui est resté stupéfait.

Chassé !... C'est pour ça qu'il m'a dit de revenir le trouver !... voilà ce qu'il me ménageait !...

KITTY.

Monsieur Peterpatt !...

PETERPATT.

Madame ?...

KITTY, lui faisant la révérence.

Recevez mes derniers adieux.

PETERPATT.

Adieu, ma chère, adieu !...

KITTY.

Et comme je tiens à vous laisser un bon souvenir de moi... (Lui donnant un soufflet.) Tiens !...

PETERPATT.

Un soufflet !...

KITTY.

Et à présent que je ne suis plus ta femme, je t'en promets autant toutes les fois que je te rencontrerai.

PETERPATT.

Autant toutes les fois !... j'ai envie de quitter Londres.

(Il sort d'un côté, Bob et Kitty de l'autre. — Harry entre.)

EDGARD.

Ah ! ah ! vous nous aviez abandonnés, monsieur ?...

HARRY.

Oui, monsieur... mais je pensais à vous...

HERBERT.

Vous revenez à temps pour être témoin du résultat de notre pari, car voici l'heure...

HARRY.

Impossible de la trouver... Mon Dieu !... (A part.) Puisse-t-elle ne pas venir !

(On entend rouler une voiture.

TOUS, se levant.

Une voiture !...

EDGARD.

C'est celle de mistress Davis, messieurs.

HARRY, à part.

Elle !...

EDGARD.

Avant de vous éloigner, vous jugerez si c'est bien pour moi qu'elle est venue... si c'est bien avec moi qu'elle désire rester seule...

LUCY, entrant.

Oh ! mon Dieu ! que de monde !... Pardon, messieurs... je cherche...

HARRY.

Comme elle est pâle !... comme elle tremble !...

(Il va se diriger vers elle.)

EDGARD, bas, le prévenant.

C'est moi que vous cherchez, milady...

LUCY, à part.

Encore cet homme !... (Haut.) Vous, monsieur ?...

EDGARD, bas.

Moi-même, madame... moi qui possède vingt lettres semblables à celle que je vous ai envoyée...

LUCY.

Ciel !...

EDGARD, haut.

Messieurs... mistress Lucy Davis vous prie de vouloir bien nous laisser un instant ensemble... (Tous font un mouvement d'interrogation. — Lucy incline la tête en signe d'affirmation.)

HARRY.

Il est donc vrai !...

HERBERT.

Allons, j'ai perdu...

HARRY.

Si jeune et si belle !... Mais quel secret possède donc cet homme ?... Oh ! je le saurai bientôt !...

(Tous les jeunes gens entrent à droite. — Harry sort par le fond.)

SCÈNE III.

LUCY, EDGARD.

EDGARD.

Nous voilà seuls, milady...

LUCY.

Eh quoi ! monsieur, cette lettre que j'ai reçue... :

EDGARD.

C'est moi qui l'ai écrite...

LUCY.

Vous, cet infortuné forcé de se servir de l'unique ressource qui lui reste ?...

EDGARD.

Et qui donc est plus à plaindre que moi, que vos rigueurs désespèrent ?...

LUCY

Que voulez-vous dire, monsieur ?...

EDGARD.

Eh ! ne savez-vous pas depuis quel temps je vous aime ?... moi, que vous avez repoussé comme un paria... moi, dont le salut le plus humble devenait une insulte !... J'ai bien souffert, madame !... car on dit... que je suis orgueilleux... Mais un jour... le hasard... ou plutôt le démon... mon bon génie à moi... me fit découvrir une certaine cassette soigneusement cachée dans la bibliothèque de sir Maurice... Cette cassette contenait des lettres... les lettres que je veux vous rendre, madame...

LUCY.

Me vendre !... (A part.) Oh ! ma mère, ma mère !...

EDGARD.

Et voici maintenant ce que je demande en échange de mon précieux talisman... d'abord, que vous daigniez me permettre de me présenter dans votre hôtel...

LUCY.

Mais c'est impossible...

EDGARD.

Impossible... et pourquoi?...

LUCY, avec embarras.

Interrogez votre passé, que dirait le monde, monsieur!

EDGARD.

Le monde!... mais si je lui révèle le secret dont je suis dépositaire... si je publie les preuves que je possède, voulez-vous savoir ce qu'il dira ce monde dont vous redoutez l'opinion... il dira en vous voyant au bras de sir Richard Davis millionnaire et, demain peut-être, membre du Parlement! «Ce pauvre sir Davis, il a voulu greffer sa richesse roturière sur une noble souche; il a voulu s'allier à une illustre maison, et il a été honteusement trompé, car celle qu'ils lui ont donnée pour femme ne lui apportait en dot qu'un nom usurpé, un nom qu'elle n'avait pas le droit de porter!»

LUCY.

Moi!... moi!... Oh! mais je suis folle! vous n'avez pas prononcé, je n'ai pas entendu ces horribles paroles!...

EDGARD.

Vous avez bien entendu, madame, car ces lettres que je possède contiennent la preuve...

LUCY.

La preuve?...

EDGARD.

Que vous n'êtes pas la fille de lord Stendhal!

LUCY.

Grand Dieu!

EDGARD, lui prenant les mains.

Oh! c'est écrit, madame, écrit de la main de votre noble mère, dans cette correspondance avec lord Ashley... avec mon digne oncle... dans ces lettres où elle priait pour la vie de leur enfant... où elle tremblait pour l'avenir de leur enfant!...

LUCY, se dégageant.

Oh! par grâce, par pitié, monsieur...

EDGARD.

Eh bien! ce scandale pour vous, ce déshonneur pour sa mémoire... vous pouvez les éviter...

LUCY.

Arrêtez... arrêtez, monsieur; vous voulez que je rachète l'honneur de ma mère au prix de ma propre honte!... Osez-vous bien m'offrir une pareille infamie!... Vous voulez qu'un jour, si le ciel me donne des enfans... ma fille soit réduite à venir, pâle et tremblante comme je le suis moi-même, racheter dans une taverne les preuves du crime de sa mère! Et comme je me vendrai à présent à un débauché, vous voulez que je la condamne à se vendre un jour à un autre Edgard Mortimer!...

EDGARD.

Madame!... songez à votre mari!... Ces honneurs, dont vous êtes si fiers l'un et l'autre, tomberont devant le ridicule et la honte... Et que restera-t-il alors à sir Richard Davis?... le fruit des amours criminelles de lady Stendhal, la fille deshonorée de lord Ashley!...

LUCY.

Oh! non, non... vous me rendrez ces lettres, vous aurez pitié de moi, monsieur, de moi qui suis à vos genoux!...

EDGARD.

Non, madame... non... ces lettres, je les garde pour les publier...

HARRY, entrant.

Et moi je vous les rends pour les anéantir!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HARRY, un paquet de lettres à la main.

EDGARD.

Comment!...

LUCY.

Se peut-il?...

HARRY.

Oui, madame, oui... voilà ces terribles preuves dont on vous menaçait!

LUCY.

Oh! qui que vous soyez, merci, merci, monsieur...

EDGARD.

Eh quoi!... vous avez osé?...

HARRY.

Vous payez vos laquais trois fois plus qu'un autre, avez-vous dit; moi, j'ai payé celui-là trois fois plus que vous...

EDGARD.

Oh! malheur à vous, monsieur!..

HARRY, bas.

Pardon, monsieur, nous sommes déjà convenus de nous battre à quatre heures, et vous n'avez pas, je pense, la prétention de me tuer deux fois.

LUCY.

Oh! monsieur... comment reconnaître jamais ce que vous avez fait pour moi...

HARRY.

Vous ne me devez rien, madame... c'était un devoir... un devoir sacré... (Avec émotion, à Edgard.) Vous aviez des preuves pour accuser sa mère... j'en apportais, moi, pour la défendre.

LUCY.

La défendre... Mais qui donc êtes-vous monsieur?...

HARRY.

J'avais mission de veiller sur vous... et bientôt, je l'espère, ma tâche sera tout à fait accomplie.

EDGARD.

Allons, j'ai perdu la partie.

HARRY.

Oui, monsieur, oui, et je vais en informer vos nobles amis qui sont là...

EDGARD.

Soit!... mais il est bientôt l'heure, et je ne vous quitte pas, monsieur...

HARRY.

Croyez que mon impatience est égale à la vôtre... (S'approchant de Lucy.) Adieu, madame.., peut-être ne nous reverrons-nous jamais..

LUCY.

Jamais?...

HARRY.

Pensez quelquefois à moi...

LUCY.

Je prierai pour vous, qui m'avez sauvée...

(Harry et Edgard entrent à gauche.)

SCÈNE V.

LUCY, puis RICHARD.

LUCY, regardant la porte par laquelle est sorti Harry.

Oui... je prierai pour lui... pour lui qui a détourné de moi un horrible danger... pour lui qui a sauvé la mémoire de ma mère... Ciel! Richard... Oh! qu'il ne me voie pas... Que penserait-il en me trouvant ici?...

(Elle cherche à sortir sans être vue.)

RICHARD, près de la porte d'entrée.

Quel est cet étranger, ce sir Harry qui me donne rendez-vous dans cette taverne!... Il s'agit, dit-il, de mon bonheur... de mon repos... de l'honneur de ma maison... Qu'ai-je vu?... Lucy!...

LUCY, avec effroi.

Richard!...

RICHARD.

Vous ici!... (A part.) Et ce que me disait cette lettre!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

LUCY, à part.

Que lui dire?... Si je lui parle de ce sir Edgard... du honteux marché qu'il m'a offert... c'est un duel, et cet homme le tuera...

RICHARD.

Vous ne me répondez pas... quand je vous rencontre dans cette taverne hantée par les plus mauvais sujets de Londres; dans une taverne, vous!... Dites-moi donc comment il se fait que je vous trouve ici?...

LUCY.

Mais le plus simplement du monde, je vous assure... Je suis venue voir cette vente... que vous savez... Il y avait tant de foule sur la place... que j'ai été forcée de faire arrêter la voiture, et je suis entrée dans cette maison... comme vous-même... par hasard...

RICHARD.

C'est que... ce n'est pas par hasard que j'y suis, moi!...

LUCY.

Vraiment?...

RICHARD.

C'est une lettre qui m'y a fait venir...

LUCY.

Une lettre!... est-ce une trahison?...

RICHARD.

Une trahison?... mais s'il y a eu trahison... il y avait donc aussi un mystère... il y avait donc un rendez-vous... (A part.) Un rendez-vous... avec un amant... elle... Ah! c'est impossible... (Haut.) Voyons, Lucy, dites-moi comment vous êtes ici?...

LUCY, à part.

Il me soupçonne... il me croit coupable... mais le souvenir de ma mère... mais cet homme qui le tuerait... (Haut.) Ecoutez, Richard... depuis notre mariage, vous m'avez dit cent fois, que vous étiez si heureux de mon amour... qu'il ne vous manquait plus qu'une seule joie, celle de trouver une occasion, un moyen de me prouver votre tendresse... vous m'avez dit cela... bien souvent... vous le rappelez-vous, Richard?...

RICHARD.

Oui... oui... je me le rappelle... Eh bien?

LUCY.

Eh bien!... au nom de notre amour, Richard... ayez confiance en moi... au nom de notre amour, ne me demandez pas ce qui m'a amenée dans cette maison!...

RICHARD.

Allons, soit, gardez votre secret, Lucy. (Déchirant la lettre.) Je n'interroge plus et j'oublie! J'oublie!... Mais ne me demandez jamais un semblable effort, ne me demandez jamais un pareil sacrifice!... car vous ne savez pas tout ce que m'a fait souffrir cette rencontre... Elle a bouleversé ma raison, elle a torturé mon cœur... elle m'a appris enfin... que je suis jaloux!...

LUCY.

Jaloux!...

RICHARD.

C'est un cruel supplice dont je souffre depuis long-temps!... Oui, je suis malheureux... et voilà le secret de cette ambition qui s'est révélée depuis mon mariage... J'ai voulu des richesses pour m'étourdir dans le faste! J'ai voulu des honneurs pour cacher cette plaie sous un manteau d'orgueil! Mais maintenant que vous savez mon secret, veillez bien désormais sur votre honneur, madame; car, si je ferme les yeux en ce moment, je vous demanderai à l'avenir un compte sévère de vos actions et de vos démarches!...

LUCY.

A l'avenir, vous connaîtrez, vous jugerez toute ma vie...

RICHARD.

Non pas moi seul, madame!... Il faut que votre réputation brille chaste et pure à tous les yeux... car on nous observe l'un et l'autre... car le monde me plaint tout haut, et rit tout bas de ce que je vous ai prise dans une famille où la galanterie était héréditaire...

LUCY.

Cet héritage ne s'est pas toujours transmis, monsieur...

RICHARD.

Votre mère encore l'avait accepté.

LUCY.

Ma mère!...

RICHARD.

Qui ne se souvient, à Londres, d'une scandaleuse intrigue avec sir Ashley!...

LUCY.

Monsieur, ma mère s'est long-temps repentie...

RICHARD.

Elle s'est repentie... mais l'adultère était entré dans la maison de son époux... Et quand lord Ashley a tout à coup disparu, on a dit qu'il emportait avec lui le fruit des criminelles amours de votre mère!...

LUCY.

Monsieur... ma mère a beaucoup pleuré...

RICHARD.

Elle a pleuré!... quand sa faute était écrite dans tous les souvenirs... quand elle avait flétri à l'avance la réputation de son enfant... Si bien que moi-même, en entrant ici, je me prends à vous soupçonner, parce que je me souviens que vous êtes fille de lady Stendhal!...

LUCY.

Monsieur... ma mère est morte!...

RICHARD, avec tristesse.

Que le ciel lui pardonne!... Mais c'est nous qui portons la peine de ses fautes!...

(On entend des cris au dehors.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, SIMON, ANNA, entourés des gens du peuple; PETERPATT.

SIMON.

Holà, quelqu'un!... Toi, ici, frère... et Lucy... Mais comment...

RICHARD.

Que se passe-t-il donc? quel est ce bruit?...

SIMON.

Nos chevaux se sont emportés... Un de tes gens, en voulant les arrêter, a été renversé...

LUCY.

Grand Dieu!...

SIMON.

Rassurez-vous, il n'est, je crois, que légèrement blessé... Anna le fait conduire à l'hôtel dans notre voiture.

TOUS, au dehors.

Vive mistress Simon Davis.

RICHARD.

Il est heureux, lui, sa femme est entourée d'estime et de respect!...

(Il laisse retomber sa tête.)

SIMON.

Frère, qu'as-tu donc?

RICHARD.

Rien!... rien!... Ah! tu as bien fait, mon ami, de choisir ta femme dans une famille dont l'honneur et le nom sont restés purs.

ANNA, aux hommes du peuple.

Tenez... (Elle leur donne de l'argent.) Voilà pour vos soins, pour votre empressement à le secourir. (Redescendant en scène, et apercevant Edgard qui sort de la chambre de droite.) Edgard!

(Edgard lui fait signe de se taire.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, EDGARD, HARRY, puis PETERPATT et BOB.

ANNA.

Eh bien! partons-nous?

SIMON.

Impossible, chère amie, vous avez renvoyé notre voiture, et le cocher de Richard est blessé!

PETERPATT, entrant.

Un cocher?... Si leurs Seigneuries en désirent un, je conduis à ravir...

SIMON.

Ah! ah!... Toi?...

PETERPATT.

Votre Seigneurie me reconnaît?...

SIMON.

Certainement... Allons, soit... tu nous ramèneras à l'hôtel... n'est-ce pas, frère?... A propos, il faut que tu partes pour Canterbury... le meeting a lieu demain... et tout fait espérer que tu seras nommé membre de la Chambre des communes... quel honneur!... Et tu partiras?...

RICHARD.

Je partirai ce soir.

EDGARD, à part.

Il part!... Tout n'est pas fini entre nous, mistress Lucy Davis. (Bas, à Anna.) Ce soir, à minuit, chez vous!

ANNA.

Mais...

EDGARD, bas.

Il le faut... Je le veux.

RICHARD.

Si je savais pour qui elle est venue...

HARRY, qui vient d'entrer en scène.

Je vous attends, monsieur.

EDGARD.

Je suis à vos ordres.

PETERPATT, entrant.

La voiture de milord.

RICHARD.

Partons !

(Tous les personnages remontent vers la porte du fond.)

EDGARD, sur le devant.

Que je sorte victorieux de ce duel, et cette nuit Lucy est à moi !

ACTE TROISIÈME.

A l'hôtel Stendhal, chez Richard Davis. — Un salon. — Au fond, une fenêtre à balcon au milieu; une porte de chaque côté. — A droite et à gauche, portes latérales.

SCÈNE I.

LUCY, ANNA, ALICE, RICHARD, SIMON.

(Ils sont autour d'une table, et finissent de prendre le thé.)

ANNA.

Votre départ est donc indispensable, mon cher frère?...

RICHARD.

Oui, indispensable.

LUCY.

Les affaires de l'État l'exigent, et quoi qu'il nous en coûte de nous séparer, c'est un sacrifice que la position de Richard nous commande.

RICHARD.

Et puis, on se console bien vite de l'absence d'un mari... (Lucy baisse la tête.)

SIMON.

Pardon, ce n'est pas ainsi chez nous... Et, quand je suis en voyage, Anna est si impatiente de me voir, et mon retour l'émeut à un tel point, qu'il faut que je lui écrive bien exactement le jour, l'heure, et presque la minute où je rentrerai à l'hôtel.

RICHARD.

C'est que tu es aimé de ta femme, toi!...

LUCY.

Si je ne vous demande pas l'instant précis où je dois vous revoir, Richard, c'est que je vous attends toujours...

RICHARD.

Toujours !... (Il se lève brusquement.)

LUCY.

Richard !...

SIMON, bas, à Anna.

Oh ! il s'est passé quelque chose d'étrange... Pauvre frère !... (Haut, et avec enjouement.) Mais qu'a donc aujourd'hui notre petite Alice?... voilà un quart d'heure qu'elle n'a dit un mot...

ALICE.

C'est que je fais de graves réflexions.

ANNA.

De graves réflexions?... et lesquelles?...

ALICE.

Je songe que j'ai pour frères deux hommes sérieux, illustres, et qu'ils m'élèvent d'une façon déplorable !

SIMON.

Vraiment?...

RICHARD.

Que voulez-vous dire, Alice?... Voyons, parlez, je le veux...

ALICE, brusquement.

Prenez garde, Richard, vous allez faire avec moi des frais inutiles de grosse voix et de regards sévères, car je ne pleurerai pas comme cette pauvre Lucy, dont je vois les beaux yeux remplis de larmes...

RICHARD, avec colère.

Alice!... miss Alice!...

ALICE, se levant.

Oh ! vous ne me ferez pas peur!... Je suis fille de pilote, mon frère, j'ai du sang de marin dans les veines.

SIMON.

Voyons, calmez-vous tous les deux, et dites-nous, petite sœur, en quoi vous vous trouvez si mal élevée!...

RICHARD.

Est-ce parce qu'on vous laisse trop libre?... trop maîtresse de votre volonté?...

ALICE.

Oh ! cela, je vous le pardonne... Avec une tête comme la mienne, il n'y a pas moyen de faire autrement...

ANNA.

De quoi vous plaignez-vous, enfin ?

ALICE.

De mon éducation, qui est horriblement né-

gligée... Croiriez-vous, Anna, que je ne sais pas un mot d'italien?...

RICHARD.

Et à quoi vous servirait l'italien?...

ALICE.

A mille choses, et surtout à savoir ce que signifient les petits billets égarés dans les allées du parc...

SIMON et RICHARD.

Les billets égarés!... Donnez...

ALICE.

Tiens... tous les deux ensemble... (Prenant une grosse voix.) Les billets égarés... Donnez... Mais à quoi bon?... vous êtes aussi ignorans que moi, tous les deux...

ANNA, à part.

Imprudente!... je ne l'ai pas brûlé tout de suite...

ALICE.

Celui-ci n'est pas long; mais je suis sûre qu'il dit bien des choses.

ANNA.

Voyons, je vais vous le traduire...

ALICE.

Non, laissez... cela distraira ma pauvre Lucy... (Allant à Lucy.) Tenez, ma bonne petite sœur, expliquez-nous cela...

LUCY, prenant le papier.

Moi... oui... donnez... (A part, avec effroi.) Mais c'est un rendez-vous!...

RICHARD.

Elle a tressailli!...

ALICE.

Eh bien?...

LUCY.

Odgi a mezza notte!... (A part.) Oh! oui, c'est bien cela...

ALICE.

Et cela veut dire?...

ANNA.

Cela veut dire: Aujourd'hui à minuit...

LUCY.

Oui, aujourd'hui à minuit, c'est cela.

RICHARD, s'approchant de Lucy.

Vous êtes bien pâle, madame; vous paraissez souffrante?...

LUCY.

Vous vous trompez, mon ami, je ne souffre pas...

RICHARD.

N'importe!... Croyez-moi, rentrez chez vous... (Lui prenant le billet des mains.) Surtout évitez l'air humide et glacé du parc... cette nuit, il pourrait être dangereux pour vous...

LUCY.

Le plus grand danger qui me menace, Richard, c'est la perte de votre tendresse... Oh! je vous jure que je n'y survivrais pas!...

RICHARD.

Vous ne souffrirez pas seule... Alice, accompagnez votre sœur...

ALICE.

Oui, mon frère.

LUCY.

Vous allez partir, Richard; ne me laisserez-vous pas d'autres adieux?...

RICHARD.

D'autres... adieux!...

LUCY.

Mon ami, je suis digne de vous, et je vous aime...

RICHARD, après l'avoir regardée, et en l'embrassant.

Que le ciel te punisse si tu me trompes... Moi, je n'ai pas la force de douter de toi...

LUCY.

Merci!...

(Anna montre à son mari Richard et Lucy, qui s'embrassent.)

SIMON.

Oh! n'importe... le malheur est entré dans notre maison. Allez avec Alice, Anna, moi je vais consoler mon frère!...

(Anna soutient Lucy et s'éloigne avec elle.)

SCÈNE II.

RICHARD, SIMON.

(Richard est resté les yeux tournés vers la porte.)

SIMON, lui touchant l'épaule.

Frère!...

RICHARD, sans le regarder.

Que veux-tu?

SIMON.

N'as-tu rien à me dire?

RICHARD, regardant toujours vers la chambre de sa femme.

Rien...

SIMON, lui prenant la main.

N'éprouves-tu pas le besoin de me confier ta douleur... de déposer dans mon cœur le secret qui t'oppresse?...

RICHARD.

Je n'ai pas de douleur, Simon... je n'ai pas de secret... je... je songe que l'heure passe... qu'il faut... qu'il faut que je parte... Les ordres sont donnés... tout est prêt, n'est-ce pas?... Je pars... je m'en vais... je... Adieu, frère!... ad... (Éclatant.) Oh! mon ami! mon ami!... que je souffre!...

SIMON.

Richard!...

RICHARD.

Tiens, ma main est brûlante... Eh bien! j'ai là et là... (Montrant son cœur et sa tête.) un feu cent fois plus dévorant... J'ai peur de devenir fou!... Mille pensées contraires se pressent à la fois e

ıns ma tête et dans mon cœur, elles s'y heurtent ımme pour les briser !... Je voudrais parler à a femme, et je veux la fuir !... je crois en elle, je l'accuse... Je l'aime, enfin, je l'aime et je la ıis !...

SIMON.

Pauvre frère !... je te l'avais bien prédit !...

RICHARD.

Oui, quand je te disais, dans mon fol amour : ıe m'importe à moi le passé de sa famille ! ıcy... adultère !... oh ! jamais !... C'est que son gard était si chaste, son sourire était si pur !... voix si tendre et si douce !... et tout à l'heure core, lorsqu'elle m'a dit : « Je suis digne de vous je vous aime !... » Non, non, elle n'est pas coupble, et il est injuste, ce soupçon qui pèse sur la e, en souvenir des fautes de la mère !

SIMON.

Eh bien ! à la bonne heure, te voilà plus raiınable... Voyons, de quoi l'accusais-tu ?... sur elle preuve ?...

RICHARD.

Ce billet...

SIMON.

Ces deux mots trouvés par Alice !... un billet ıs adresse... sans le moindre indice que ce soit ır elle !... Oh !...

RICHARD.

Tu as raison... et je te le disais bien moi-même... ais fou... Le hasard ou le vent peut avoir ap-té ce billet dans le parc... car il n'y a ici elle et ta femme...

SIMON.

Et ce n'est pas non plus Anna que le soupçon ıt atteindre !...

RICHARD.

Bon sang ne peut mentir... je le sais !...

SIMON.

Et sa digne mère était une sainte...

RICHARD.

Non, ce n'est ni pour ta femme ni pour la ınne... Au revoir, frère; quand Lucy s'éveil-ı, demain, dis-lui qu'en partant j'avais abjuré tes mes folles jalousies...

SIMON.

e le lui dirai, adieu !...

RICHARD, s'éloignant.

Adieu !... (A part.) A minuit... (Haut.) Est-ce : tu dormiras, à minuit ?

SIMON.

e ne me coucherai pas...

RICHARD.

C'est bien, merci !..

(lui serre la main et il va pour sortir. — Alice et Anna entrent.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, ALICE, ANNA.

ALICE.

Comment ! il part sans m'embrasser !... Quel charmant petit frère !...

RICHARD.

Allons, ne me grondez pas... et dites-moi comment se trouve Lucy.

ALICE.

Elle est très triste, monsieur.

ANNA.

Elle s'est couchée sur son divan... le repos et le sommeil lui feront du bien... (A Simon.) Tandis qu'elle dormira, si vous voulez, mon ami, j'accompagnerai Alice, qui désire bien vivement faire une promenade en voiture.

ALICE.

Moi... mais du tout... (Anna lui fait un signe.) Oui, oui, oui; j'ai bien envie de me promener en voiture.

SIMON.

Comme il vous plaira... Je vais reconduire Richard jusqu'à la première poste... Au revoir; au revoir, ma bonne petite femme.

RICHARD.

Viens, partons... (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ANNA, ALICE.

ANNA, à part.

Libre enfin !... Oh ! il faut l'empêcher de venir, ou du moins retarder ce rendez-vous.

ALICE.

Ah ça ! maintenant, me direz-vous, ma chère Anna, d'où m'est venu cet ardent désir de promenade que je ne me soupçonnais pas, il y a deux minutes ?

ANNA.

Vous allez le savoir. (Elle sonne.)

ALICE.

Je n'en serai pas fâchée.

PETERPATT, entrant.

Madame a sonné ?...

ANNA.

Faites atteler.

PETERPATT.

Est-ce moi qui aurai l'honneur de conduire madame ?

ANNA.

Non... Jenkins est rétabli. Prévenez-le.

(Peterpatt sort.)

ALICE.

Eh bien ?...

ANNA, se mettant à écrire.

Vous sortirez seule, Alice; Jenkins vous fera faire un tour dans le parc, tandis que j'irai à pied jusqu'à la maison du vieux Murray. (A part.) C'est là qu'il viendra prendre la réponse.

ALICE.

Je comprends... Il s'agit encore de quelque bonne action... d'une charité... que vous gardez bien secréte.

ANNA.

Êtes-vous prête?...

ALICE.

Je mets mon chapeau et je vous suis.

PETERPATT, rentrant.

La voiture de madame...

ALICE, à Peterpatt.

A propos, il doit venir une nouvelle femme de chambre que Lucy a retenue; recevez-la, et dites-lui de nous attendre.

PETERPATT.

Oui, miss.

ANNA.

Venez, Alice... (Bas.) Je ne vous recommande pas d'être discréte...

ALICE.

Soyez tranquille, on gardera le secret de vos belles actions... Mais c'est égal, à votre place, je mettrais mon mari dans la confidence... je suis sûre qu'il serait content; il est si bon!...

ANNA.

Vous êtes folle... allons. (Elles sortent.)

SCÈNE V.

PETERPATT, puis KITTY.

PETERPATT.

Neuf heures... Ce n'est qu'à minuit que sir Edgard doit s'introduire ici... Ma foi! il a bien fait de me renvoyer; car, en le servant encore dans cette maison, je toucherai des deux mains... Voilà pour le positif... Quant à l'agrément, à présent que je suis à peu prés veuf, je vais recommencer ma bonne vie de garçon; et si, comme je l'espére, la nouvelle femme de chambre est jolie...

UNE VOIX, en dehors.

C'est bien, j'attendrai ces dames...

PETERPATT.

Une voix de femme... ça doit être elle... C'est moi qu'on a chargé de l'installation... Allons, Peterpatt... tu es un heureux coquin... (Il va vers le fond.) Par ici, ma belle... par i... (Apercevant Kitty.) Oh!

KITTY.

Ah!... (Elle lui donne un soufflet.)

PETERPATT.

Aïe!... Comment, c'est vous?...

KITTY.

C'est moi, Kitty Bob, ci-devant femme Pet patt!

PETERPATT.

Vous n'aviez pas besoin de vous nommer (Frottant sa joue.) Vous avez une manière vous annoncer qui suffit pour vous faire rec naître...

KITTY.

Moi... comment?... Ah!... le... Dame! je v l'ai promis, et une honnête femme n'a que sa role. Ah ça! qu'est-ce que vous faites donc d cet hôtel?...

PETERPATT.

Moi?... Mais je suis le cocher de monsieur.

KITTY.

Eh bien! moi, je suis femme de chambre madame.

PETERPATT.

Femme de chambre!... la jolie femme de ch bre que je devais installer, c'était ma femme la nouvelle conquête que je méditais, c'était femme!... celle qui devait me consoler de malheurs de ménage... c'était ma femme!... moi qui comptais ne plus la revoir...

KITTY.

Et moi qui espérais être délivrée de lui... M personne ne me débarrassera donc de ça!...

PETERPATT.

De ça!... comment, de ça!... Ex-femme Pet patt... souvenez-vous que je fus votre époux, que vous me devez le respect.

KITTY.

Du respect, moi!... Je te dois un soufflet pa ble à chaque rencontre, et je t'en paie un d vance. (Elle lui donne un soufflet.)

PETERPATT.

Oh!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOB.

BOB, entrant.

Hein! qu'est-ce qui bat ma femme?...
(Il se met en position de boxeur, et envoie plusie coups de poing à Peterpatt.)

PETERPATT.

Mais non, mais non, je ne la bats pas...

BOB, s'arrêtant.

Tiens, c'est Peterpatt!... (A part.) Je frapp Peterpatt!... et moi qui le croyais le plus fort! Ah! tu te laisses battre, toi!... j'en abuserai...

PETERPATT.

Mais je vous dis que c'est elle... elle qui souffletait!...

BOB.

Allors c'est différent... mettons que je n'ai ri dit... Ici, Kitty!...

PETERPATT.

Tiens, tiens, tiens! c'est comme ça qu'il lui ple!...

BOB.

Eh bien! Kitty!...

KITTY.

Me voilà, me voilà, mon ami.

PETERPATT.

Et elle obéit... elle obéit comme un épagneul!... ça! monsieur Bob, comment diable avez-s pu dompter ainsi ma... notre... non, votre use?...

BOB.

Comment?... mais le plus simplement du ade... elle est d'une douceur angélique...

PETERPATT.

Avec moi, c'était un diable qui me faisait dam- du matin au soir.

BOB.

'ui... mais j'ai employé un moyen infaillible...

PETERPATT.

equel?

KITTY.

es soins, les prévenances.

BOB.

ui... les soins quand elle était bonne... les venances quand elle était aimable... et quand faisait la méchante... (Il regarde sa main.)

PETERPATT.

h bah! vraiment!...

BOB.

a raison du plus fort est toujours la meil-e...

PETERPATT.

omment, ma pauvre Kitty...

KITTY.

i j'aime ça, moi, là!...

PETERPATT.

Iais il fallait donc le dire... je t'en aurais né...

BOB.

a me regarde à présent. Mais, à propos, vous avez pas?... mon maître...

KITTY.

h bien?

BOB.

e pauvre jeune homme s'est battu en duel.

KITTY et PETERPATT.

n duel!

BOB.

viens de le trouver blessé dans le parc de it-James, son habit d'un côté, des pistolets de tre... enfin, tous les débris d'un duel... Je lui rodigué les soins les plus touchans... je l'ai uyé doucement, bien doucement contre un re, et j'accours ici, où je sais que doit être ma ty.

KITTY.

Mais il faut y courir bien vite!...

(La porte du fond s'ouvre; Alice paraît, soutenant Harry, qui s'appuie sur son bras.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALICE, HARRY.

ALICE.

Un fauteuil, vite, un fauteuil... ou plutôt... là, sur ce divan...

PETERPATT.

Oui, miss... (Bas.) C'est notre jeune demoiselle...

BOB.

Elle ramène mon jeune maître!

(Tous les trois s'empressent autour de sir Harry, que l'on fait asseoir.)

ALICE.

Pauvre jeune homme!... dire que sans moi il allait mourir dans ce bois!... Ah! mon Dieu!... le voilà qui pâlit encore!... il perd connaissance... Un médecin!... allez chercher un médecin!...

BOB.

J'y cours, miss... (Il sort.)

ALICE, à Kitty.

Faites préparer une chambre... un lit... bien vite!...

KITTY.

A l'instant, miss... (Elle sort.)

ALICE, à Peterpatt.

Et puis... mon frère, Simon et Anna... prévenez-les...

PETERPATT.

Tout de suite, miss... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ALICE, HARRY.

ALICE.

Eh bien!... ils me laissent seule avec lui!... Au fait, c'est ma faute... j'ai donné un ordre à chacun... J'ai sauvé un homme... pourvu qu'il ne soit pas mort!... (Elle le regarde.) Oh! ça serait dommage!... il est si gentil!... Ah!... je crois qu'il a soupiré... s'il pouvait revenir à lui!... (Bas.) Monsieur!... monsieur!... vous n'êtes pas mort, n'est-ce pas?... Oh! non, non... il rouvre les yeux... Comme il me regarde!... on dirait que ça lui fait plaisir... il faut le laisser faire... pauvre jeune homme! il est si malade!...

HARRY.

C'est vous, mademoiselle, qui avez daigné me recueillir... me faire porter dans votre voiture?...

ALICE.

Oui, monsieur, c'est moi...

HARRY.

Vous êtes bonne, mademoiselle, car j'ai vu dans vos yeux des larmes de compassion... et dans ce moment encore...

ALICE.

Non, non, je ne pleure pas...

HARRY.

Oh! si... vous me plaignez... et je vous en remercie... (Il lui prend la main.)

ALICE, à part.

Allons... le voilà qui me prend la main à présent!... (Haut.) Pardon, monsieur... pardon... mais c'est... c'est ma main, ça!...

HARRY.

Craignez-vous de la laisser un instant dans la mienne?...

ALICE.

Au fait, il est si malade!...

HARRY.

Il me semble que cette main si jeune qui m'a secouru, qui m'a servi d'appui, me retient en ce moment sur la terre, et me rattache à la vie!...

ALICE.

Oh! alors... gardez-la, monsieur... gardez-la toujours!...

HARRY.

Toujours?... (Alice baisse les yeux.) Vous êtes un ange!...

ALICE.

Un ange!... moi... Décidément, il est bien malade!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, sortant de sa chambre.

Que se passe-t-il donc?... Alice... un jeune homme... (Reconnaissant Harry.) Que vois-je!...

HARRY.

Mistress Davis!...

LUCY.

Vous, monsieur!... vous!...

ALICE, à part.

Tiens! ils se connaissent!... (Haut.) C'est moi qui ai conduit monsieur ici... il était blessé, mourant!...

LUCY.

Blessé!... voilà le résultat de notre rencontre à Blackwood!...

ALICE, à part.

Leur rencontre!...

HARRY.

Mais où suis-je donc, madame?...

LUCY.

Chez moi, monsieur... à l'hôtel de Stendhal!...

HARRY, se levant et essayant quelques pas.

A l'hôtel de Stendhal!... la maison de ma... c'est ici qu'elle vivait!... c'est ici!...

(Il regarde autour de lui.)

ALICE.

Mais qu'est-ce qu'il a donc? il va se faire mal...

LUCY.

Allez... Alice... allez, mon enfant...

ALICE.

Elle me renvoie comme si ce n'était pas r qui l'ai sauvé. (Elle sort.)

SCÈNE X.

LUCY, HARRY.

LUCY.

Je suis heureuse, monsieur, de ce que c chez moi que l'on vous a conduit, et je voudr par les soins que nous vous donnerons, v prouver toute ma reconnaissance...

HARRY.

Ne me parlez pas de reconnaissance, madam et dites-moi, je vous prie, encore, que c'est b dans la maison de lady Stendhal que je suis..

LUCY.

Mais, je vous le répète, cette demeure é celle...

HARRY.

De votre mère...

LUCY.

Dont vous avez sauvé la mémoire...

HARRY.

C'est vrai! j'ai fait respecter sa mémoire...

LUCY.

Vous vous êtes battu pour elle qui vous ét étrangère...

HARRY.

Étrangère, oui... toujours!... toujours!...

LUCY.

Eh bien! monsieur, ne voulez-vous pas moins connaître les traits de celle pour qui vo avez reçu cette blessure.

HARRY.

Connaître ses traits... si je le veux?...

LUCY, lui montrant un portrait.

Tenez, sir Harry, la voilà!... C'est ma mère!

HARRY.

Elle!... Elle, mon Dieu!...

LUCY.

Hélas! la douleur et les larmes ont bien vi flétri son visage!

HARRY.

Pauvre femme! et ils l'ont empêchée de rép rer une faute, ils l'ont empêchée de légitimer naissance de son fils... Et tous deux ont été co damnés d'un seul coup... elle, à une longue e piation, une lente agonie... lui, à l'abandon, a désespoir et à la mort!...

LUCY.

Et ce n'est pas tout encore!... On me fait u

: à moi du nom que j'ai porté et du sang je suis née... (Se mettant à genoux devant le it). O ma mère, priez pour votre enfant, douleur aura bientôt brisé son âme...

HARRY, s'agenouillant derrière elle.

ez aussi pour moi, car la douleur aura bien- risé ma vie!...

(Il pleure la tête dans ses mains.)

LUCY, se retournant et se levant.

is, monsieur... vous pleurez!...

HARRY.

je pleure devant elle, qui a tant souffert; mêle mes larmes aux vôtres, Lucy... parce s cœurs doivent se comprendre... parce n...

LUCY.

evez!...

HARRY.

on, pardon, milady, c'est un mouvement e, de délire... Votre mère m'a rappelé la ... la mienne que j'aurais tant aimée si le l'avait conservée... Oh! vous avez sou- ıbrassé votre mère... vous êtes heureuse,

LUCY.

euse!... non... Pour l'enfant de lady l, il n'y a pas de bonheur au monde! Et t depuis que nous nous sommes agenouil- les deux devant ce portrait, il me semble uis moins seule, moins isolée...

HARRY.

que vous avez rencontré un ami... Et ne je me sens moins accablé, moins eux!

LUCY, lui tendant la main.

que vous avez rencontré une sœur.

HARRY, à part.

œur!...

SCÈNE XI.

ÈMES, ALICE, SIMON et ANNA.

:E, entrant suivie d'Anna et de Simon.

Simon, le voilà!...

LUCY.

mon frère... c'est un pauvre blessé que ce a recueilli...

SIMON.

sais... (A Harry.) Monsieur, cette enfant appris...

ALICE.

.. par exemple!...

ANNA.

araissez bien faible, monsieur. Une ı été préparée pour vous recevoir.

SIMON.

eur vous y attend sans doute; croyez- rdez pas davantage.

HARRY.

J'accepte votre offre, monsieur, car je crains que la douleur ne devienne plus forte que mon courage...

ALICE.

Pauvre garçon!...

SIMON, donnant le bras à Harry.

Appuyez-vous sur moi; la chambre où vous allez reposer est voisine du cabinet de mon frère, où je passerai la nuit à travailler; si vous souffrez plus vivement, appelez-moi, je serai bientôt auprès de vous...

ANNA, à part.

Il veillera!... Et je n'ai pas rencontré Edgard! Pourvu qu'il ne vienne pas!...

HARRY.

Je vous rends mille grâces, monsieur, et je remercie ces dames de l'intérêt qu'elles ont bien voulu me témoigner...

(Les trois dames s'inclinent.)

ALICE, bas, à Lucy.

Il est très bien, ce jeune homme, n'est-ce pas, Lucy?

(Peterpatt entre, et cache, sans être vu, une échelle de corde sous la table qui se trouve près de la porte, à la droite de l'acteur.)

SIMON.

Peterpatt!...

PETERPATT.

Monsieur.

SIMON.

Vous passerez la nuit ici...

PETERPATT.

Dans cette chambre?

SIMON.

Dans cette chambre.

PETERPATT.

Oui, monsieur.

(Simon et Harry sortent par la deuxième porte à droite; Lucy par la première du même côté; Anna par la seconde porte à gauche.)

SCÈNE XII.

PETERPATT, puis EDGARD.

PETERPATT, regardant autour de lui.

Seul... bien seul... (Allant à la fenêtre du fond.) Sur la Tamise, tous les feux éteints... Allons... (Il prend l'échelle de corde, et l'attache à la fenêtre.) Cette fois, je ne travaillerai pas pour un ingrat: il doit être l'heure... Ah! je crois que je distingue... oui... ce sont eux...

EDGARD, paraissant.

J'attendais depuis long-temps...

PETERPATT.

Il y avait du monde ici, milord...

EDGARD.

Ne perdons pas une minute... descends dans la barque, et reste une main appuyée sur l'échelle...

tu monteras seul si je l'agite... tu te feras accompagner si je te jette mon mouchoir.

PETERPATT.

Oui, milord. (Il descend par la fenêtre.)

EDGARD, le retenant.

Arrête... je ne connais pas cette maison... L'appartement de Lucy?...

PETERPATT.

C'est...

EDGARD.

Quelqu'un... Anna!... va-t'en...

(Peterpatt disparaît.)

SCENE XIII.

ANNA, EDGARD.

ANNA.

Vous voilà, Edgard!... mon inquiétude, mes pressentimens ne m'ont pas trompée, vous êtes venu malgré ma lettre... où je vous demandais grâce, où je vous suppliais de m'épargner!...

EDGARD.

Cette lettre... je ne l'ai pas reçue... et d'ailleurs, j'étais resté si long-temps sans vous voir, que dans mon impatience...

ANNA.

Vous n'avez pas craint de perdre tout à fait celle qui vous a tant sacrifié déjà; mais vous ne savez pas tout, votre billet d'hier a été trouvé... il a éveillé les soupçons...

EDGARD, à part.

Comment l'éloigner?...

ANNA.

A chaque instant, je tremble de voir paraître mon mari...

EDGARD.

Votre mari... Que m'importe après tout, si vous ne m'aimez plus.

ANNA.

Edgard!... vous doutez de moi... lorsqu'en ce moment je tremble pour vous seul... quand, pour vous seul, je vous conjure de ne pas demeurer davantage... Vous doutez de moi!.. Mais votre lettre, qui a causé toutes mes terreurs, m'a rendu aussi l'espoir et la joie que votre long silence m'avait enlevés... Je serais si heureuse de vous revoir si je ne tremblais pas pour vos jours... Ecoutez... il m'a semblé entendre...

EDGARD.

Non, personne...

ANNA.

Mais sir Davis est là qui veille... Oh! partez, partez!...

EDGARD.

Eh bien! promettez-moi que bientôt vous me rendrez ce bonheur qu'il m'enlève aujourd'hui... et je m'éloigne...

ANNA.

Oui... oui... mais partez.

EDGARD.

J'emporte votre serment...

(Il la reconduit à sa porte.)

ANNA, avant d'entrer.

Oui... Adieu...

EDGARD, près de la fenêtre.

Adieu... (Anna est entrée chez elle.)

SCÈNE XIV.

EDGARD, puis HARRY.

EDGARD.

Enfin!... maintenant, n'hésitons plus... l' partement de Lucy... (Il regarde autour de John n'a pu me le désigner... Ah! la l d'Anna... je crois me rappeler... (Il cherch lettre.) Cette fois, belle Lucy, vous ne m'é perez pas... cette fois, il ne vous tombera p ciel un ange protecteur...

HARRY, qui a paru en silence.

J'ai cru reconnaître la voix... Qu'ai-je

EDGARD.

Cette lettre... la voilà...

(Il s'approche de la bougie pour la lir

HARRY, à part.

Lui!... c'est bien lui!...

EDGARD, lisant.

« Ne venez pas, où je suis perdue!... » (I Pauvre Anna!...

HARRY.

Anna!

EDGARD, lisant.

« Songez que, dans cet hôtel de mon fr » moindre indice peut éveiller les soupçons » perdre... Songez qu'un petit salon sépa » mon appartement de celui de Lucy... » (P Mais alors ce doit être...

HARRY, lui arrachant la lettre des main

C'est là, monsieur, mais vous n'entrere

EDGARD.

Sir Harry! vous!...

HARRY.

Moi-même, oui, monsieur.

EDGARD, à part.

Que faire?... Allons... (Il jette son mouc la fenêtre, et s'approche d'Harry.) Je vous t trerai donc toujours sur mon passage?...

HARRY.

Oui, pour la protéger, pour la défend qu'une goutte de sang restera dans mes

EDGARD.

Ainsi donc... c'est une guerre à mort?

HARRY.

A mort!... et la victoire ne sera pas enc

o: cette fois... car vous ne vous attendiez pas à n encontrer ici.

(... e moment, on voit entrer successivement par la fenêtre Peterpatt et deux autres.)

EDGARD, avec intention.

: ne m'attendais pas à vous rencontrer, dites-?... peut-être... Seulement, je pouvais vous o er endormi, ou bien sans défiance; je pou- préparer un bâillon pour étouffer votre voix... patt tire un mouchoir qu'il arrange.) Je pou- vous entourer d'hommes déterminés et ro- s... (Les deux hommes s'approchent d'Harry.) sur un mot, sur un signe, auraient à la touffé vos cris et enchaîné vos pas.... Alors, toire m'eût appartenu!...

HARRY.

t-être; mais ces sages précautions...

EDGARD.

ez si j'ai su les prendre... (Il lève le bras, x hommes saisissent Harry en même temps que att lui met le mouchoir dans la bouche.) Vite, dez-le dans la barque...(On entraîne Harry. ferme vivement la fenêtre dès qu'il est sur on.) J'ai réussi... ils doivent être en Voyons... Malédiction!... le poids des deux a rompu l'échelle... Maintenant, tout mon st là... (Il va vers la porte de Lucy.)

, dans la barque, et d'une voix à demi étouffée.

! Lucy! prenez garde! prenez garde!...

EDGARD.

misérables!...

SCÈNE XV.

ANNA, EDGARD, puis LUCY.

ANNA, entrant.

est ce bruit?... Encore... encore ici!... Im- t!..

EDGARD.

ce!... silence, Anna!...

ANNA.

ient... perdue, je suis perdue!...

EDGARD.

dez!...

(eint la bougie au moment où Lucy entre.)

ntrant, et rencontrant Edgard dans l'ombre.

ru entendre... quelqu'un... un homme...

ANNA.

oi... tais-toi, Lucy, où tu me déshonores...

LUCY.

coupable!... Oh! mon Dieu!...

ANNA, ouvrant la porte de droite.

i... cet escalier... Partez... partez vite...

EDGARD, à voix basse.

j'entends monter...

ANNA, à l'autre porte.

côté!...

SIMON, en dehors, après avoir frappé avec force.

Ouvrez!... ouvrez!...

ANNA.

C'est mon mari!... mon mari!...

EDGARD.

Eh bien! là!...

(Il entre chez Lucy et ferme la porte derrière lui.)

LUCY, avec terreur.

Chez moi... mais c'est chez moi!...

(Elle court à la porte qu'elle trouve fermée.)

ANNA.

Ah! par pitié, Lucy, par pitié... sauve-moi!...

SIMON, frappant.

Ouvrez!... mais ouvrez donc!...

(Lucy retire vivement la clé. — La porte du fond cède aux efforts de Simon, qui entre suivi d'un laquais portant des flambeaux, tandis que deux autres ont paru à l'autre porte.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SIMON, DOMESTIQUES, portant des flambeaux.

SIMON, à part.

Levées toutes les deux... (Haut.) Vous avez entendu, comme moi, sans doute, des cris et un bruit de pas dans cette chambre; c'est pour cela, je suppose, que je vous trouve debout?...

ANNA.

Nous?...

LUCY.

Non... je n'ai rien entendu... J'étais souffrante... et...

SIMON, bas.

Vous êtes bien pâles l'une et l'autre!... (Se retournant et voyant la fenêtre ouverte.) Cette fenêtre... (Il y va.) Une échelle de corde... Quelqu'un s'est introduit ici... (Indiquant la chambre de sa femme.) Voyez de ce côté, et je vais moi-même... (Les domestiques entrent chez Anna. — Simon se dirige vers l'appartement de Lucy.)

ANNA, bas.

Ciel!...

LUCY, bas.

Tais-toi...

SIMON.

Fermée... Vous avez la clé, Lucy... veuillez me la remettre...

LUCY.

A quoi bon?... J'étais éveillée, personne n'aurait pu entrer sans être entendu de moi...

SIMON.

Permettez, Lucy, mais je veux... je désire...

LUCY.

Je désire, moi, monsieur, rester maîtresse dans ma maison...

SIMON.

Vous oubliez qu'en l'absence de mon frère mon devoir est de veiller sur vous, madame...

(Bas.) Sur vous et sur son honneur... (Haut.) Veuillez donc me permettre...

LUCY.

Non, monsieur, non... La chambre d'une Anglaise est un lieu sacré où nul n'a le droit de pénétrer malgré elle... et, je le répète, ni vous ni personne n'entrerez là... personne!...

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, RICHARD.

RICHARD.

Personne... excepté moi, madame!..

LUCY.

Richard!...

ANNA.

Grand Dieu!...

RICHARD.

Cette clé... donnez-moi cette clé...

LUCY, bas.

Écoutez, mon ami; plus tard, tout à l'heure, quand nous serons seuls, je vous apprendrai...

RICHARD.

Cette clé, vous dis-je!

LUCY.

Je vous en conjure, Richard, écoutez-moi...

RICHARD.

Mais donnez-moi donc cette clé, madame!...

LUCY.

La voilà... (Richard entre dans la chambre. Elle s'élance vers Anna.) Anna!...

SIMON, se plaçant entre elles.

Parlez, madame; qu'avez-vous à lui dire que je ne puisse entendre?

LUCY, le regardant.

Moi... rien... rien, monsieur.

RICHARD, sortant de la chambre, un papier à la main.

Parti!

ANNA et LUCY.

Parti!

RICHARD.

Le lâche a pris la fuite... mais il vous a laissé un adieu...

LUCY.

Une lettre!... (Montrant Simon.) Pas devant lui, Richard, pas devant lui!...

RICHARD.

Devant mon frère et devant tous, madame; car, si ma honte a été publique, le châtiment sera public aussi... (Il lit.) « C'est pour vous, pour » vous seule que j'étais venu, Lucy, et je vous » laisse en partant le serment de ne plus adorer » que vous!... »

LUCY.

Pour moi!

ANNA, à part.

Elle!... il l'aimait!...

LUCY.

Oh! non, non, il n'y a pas cela...

RICHARD.

Cela est écrit, madame; mais le misérable n l'a pas signé!... Dites-moi son nom!...

LUCY.

Richard, je vous en conjure, écoutez...

RICHARD.

Je n'écoute rien... Souvenez-vous de la t verne de Blackwood, madame... Son nom!...

LUCY.

Son nom... Mais je ne le sais pas... mais je le connais pas... mais je ne l'ai pas même vu, homme!...

RICHARD.

Plus de sermens, plus de mensonge, madan vous voyez bien qu'il est temps de désigner homme à ma vengeance, si vous ne voulez que cette vengeance retombe sur une femme

LUCY, poussant un cri.

Ah!... (Courant à Anna.) Oh! mais pa parle donc, toi!...

ANNA, tremblante.

Moi!...

SIMON.

Que voulez-vous qu'elle dise, madame?

LUCY.

Ce que je veux qu'elle dise?... Mais je qu'elle me justifie... qu'elle ne m'abandonne p qu'elle ne me laisse pas en proie à sa colé qu'elle ne me laisse pas couverte d'infamie!

SIMON.

Qu'avez-vous à répondre, madame?

ANNA, à part.

Il l'aimait!

SIMON.

Eh bien?

ANNA.

Je n'ai rien à dire...

LUCY.

Oh! malheureuse... malheureuse!... (I retourne et se trouve en face de Richard, qui garde avec colère.) Accusée par lui, aband par elle... Et rien, rien pour me justifier!.. tenez, Richard, tuez-moi!... (Tombant à ge Je souffre trop, tuez-moi!...

RICHARD, lui saisissant le bras.

Pas avant de connaître votre complice dame; et si vous ne le nommez pas, je le f bien de se trahir...

ANNA, s'élançant.

Ah! c'en est trop!... Arrêtez, Richard

SIMON, la retenant.

Silence! point de pitié pour elle... p grâce pour l'adultère!...

ANNA.

Point de grâce... O mon Dieu! mon Di

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Au bord de la Tamise. — Un petit quai sur le devant. — A droite, le derrière de la maison de Davis. Au fond, une rue de Londres. — Il fait nuit. — La lune seule éclaire ce tableau.

SCENE I.

BOB et CHALUMEAU. Ils arrrivent dans un bateau et descendent à terre.

CHALUMEAU.

Ah ça! où sommes-nous donc?... c'est pas ici ma taverne... Où que vous me conduisez, grand Bob?...

BOB.

Une minute seulement. Je veux, avant de rentrer, avoir des nouvelles de mon jeune maître, qui est là...

CHALUMEAU.

Dans c'te maison?...

BOB.

C'est le derrière de l'hôtel de sir Davis... Je vais faire le tour, et entrer de l'autre côté...

CHALUMEAU.

En ce cas, bonsoir; merci de la promenade!..

BOB.

Il n'y a pas de quoi. Je tenais à vous faire admirer...

CHALUMEAU.

Le pont sous la Tamise, *la* tunnel, quoi!...

BOB.

Eh bien! qu'en dites-vous?

CHALUMEAU.

C'est gentil...

BOB.

Un passage à pied sec, sans intercepter la nagation...

CHALUMEAU.

C'est gentil...

BOB.

Cinq cents pieds de souterrain creusés sous au...

CHALUMEAU.

C'est gentil...

BOB.

C'est gentil, c'est gentil... mais ça immortalisera tre sir John Brunnel, l'inventeur sublime de .. de cette...

CHALUMEAU.

De ce, de cette... Minute, mon bonhomme... abord, sir John Brunnel, j'en veux pas...

BOB.

Comment, j'en veux pas?...

CHALUMEAU.

Non, je ne veux pas de votre sir John!... Jean unnel, à la bonne heure! Jean Brunnel le Français! Not' Jean Brunnel à nous. Faut pas vous glorifier de celui-là, mon bonhomme: il est de Paris, rue J.-J. Rousseau, 54, une connaissance à moi... Oùs qu'il loge, ici?... J'irai écrire sur sa porte: « Jean Brunnel, ingénieur français, » fabrique des ponts sous les Tamises, et fait des » envois à l'étranger...»

BOB.

Comment, fait des envois?...

CHALUMEAU.

Mais dame!... d'où donc que vous en auriez, sans ça... l'English?...

BOB.

Chut!... Qu'est-ce que je vois donc là?

CHALUMEAU, bas.

Des hommes qui grouillent dans l'ombre... C'est peut-être des filous.

BOB, bas.

Des filous!... Filons...

CHALUMEAU, bas.

Minute... tenons-nous à l'écart; faut voir la retourne. Ouvrons le compas.

BOB, bas.

Comment, ouvrons le compas? Vous avez un compas?

CHALUMEAU, bas, ouvrant les jambes.

Eh! oui, ceci; ouvrons le compas, décarrons un peu, et surtout fermez vot' boîte...

BOB.

Ma boîte!...

CHALUMEAU, lui touchant la bouche.

Eh! oui, vot' bec.

BOB.

Mon bec... (Riant.) Ah! ah! ah! je comprends...

CHALUMEAU.

Excusez, plus que ça de bouche! Quand il rit, on lui voit le cœur!... Allons, venez...

(Il l'emmène, et tous les deux se tiennent à l'écart, à la droite de l'acteur, tandis qu'on voit paraître, à gauche, Peterpatt et deux hommes, portant Harry évanoui.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, PETERPATT, HARRY, évanoui, DEUX HOMMES.

PETERPATT.

Déposez-le là, sur ce banc.

PREMIER HOMME.

Il est toujours évanoui.

PETERPATT.

C'est sa blessure... l'appareil se sera dérangé en descendant de cette fenêtre ici...

BOB, bas.

C'est Peterpatt...

CHALUMEAU, bas.

Je l'ai reconnu. Mais l'homme évanoui?...

BOB.

Attendez... (Il se penche et regarde.)

PREMIER HOMME.

Ah ça! qu'est-ce que nous allons faire?

PETERPATT.

Ma foi, rester là, jusqu'à ce que sir Edgard arrive et décide...

BOB.

Mais c'est mon maître!...

CHALUMEAU.

M. Harry?... Un brave jeune homme... Tombons sur ces gueux-là...

BOB.

Du tout... ils sont trois et nous ne sommes que deux...

CHALUMEAU,

Qu'est-ce que ça fait?... c'est tous English, pas vrai?...

BOB.

i.

CHALUMEAU.

Vous en avalerez bien un?...

BOB.

Oui.

CHALUMEAU.

Eh bien! moi, Français, j'en mange deux à moi seul!... Deux et un trois; les forces sont égales... Allons... oh!...

BOB.

Arrêtez!...

CHALUMEAU.

Quoi donc?...

BOB.

Regardez...

CHALUMEAU.

Encore un!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, EDGARD.

PETERPATT.

Ah! voilà milord.

EDGARD.

Eh bien?...

PETERPATT.

Il est là, sans connaissance...

(Edgard s'approche d'Harry et le regarde.)

CHALUMEAU.

Nom d'un nom!... les v'là quatre... Je n'en démolirai jamais trois pour mon compte.

EDGARD.

Que s'est-il passé?

PETERPATT.

Rien de nouveau; il n'a pas rouvert les yeux depuis que nous l'avons emmené.

EDGARD.

Bien... Peut-on compter sur tes hommes?...

PETERPATT.

Comme sur votre serviteur.

EDGARD.

Rien ne les arrêtera?..

PETERPATT.

Rien... des coquins finis... Je suis sûr d'eux... comme de moi...

BOB.

Qu'est-ce qu'ils machinent donc?... J'ai peur...

CHALUMEAU.

Ah! si j'avais seulement rapporté de Paris deux ou trois municipaux!... quelle soupe!...

PREMIER HOMME, désignant Harry.

Il revient à lui.

EDGARD.

C'est bien... Aidez-le à se lever...

CHALUMEAU.

Cristi!... tombons-nous dessus?...

BOB.

Non, j'ose pas...

CHALUMEAU

Cagnard, d'English!...

HARRY.

Où suis-je?

EDGARD.

Toujours en mon pouvoir, monsieur.

HARRY.

Sir Edgard!... encore!... Mais que prétendez-vous donc?...

EDGARD.

D'abord, exiger de vous une promesse... un serment...

HARRY.

Un serment... à vous?..

EDGARD.

Un serment qui vous engage à ne jamais révéler que nous nous sommes rencontrés là... cette nuit. (Il montre la maison de Davis

HARRY.

Est-ce tout, monsieur?...

EDGARD.

Pas encore... J'exige, en outre, que vous remettiez à moi... ou à ceux qui vont vous accompagner à votre demeure, les lettres de lady Stendh à mon oncle, qui sont entre vos mains...

HARRY.

C'est tout ce que vous attendez de moi?...

EDGARD.

C'est tout.

CHALUMEAU.

Excusez du peu... merci... Tombons-nous dessus?...

BOB.

Eh ! non... j'ose pas.

CHALUMEAU.

Cagnard d'English, va !

HARRY.

Et si je refuse, monsieur ?...

EDGARD.

Vous ne refuserez pas...

HARRY.

Et pourquoi ?

EDGARD.

Parce qu'il me faut à tout prix... à tout prix, entendez-vous?... le silence sur notre rencontre de cette nuit, et les lettres que vous avez... parce que vous comprendrez enfin que, si vous m'y forcez, je saurai trouver un moyen de m'assurer de votre silence et de me procurer ces lettres...

HARRY.

Vous oserez donc m'assassiner ?...

EDGARD.

Fi ! monsieur, fi !... est-ce qu'on dit de ces choses-là... Vous assassiner... fi donc !... Seulement, j'ai l'honneur de vous faire observer que vous êtes seul, et que nous sommes quatre...

HARRY.

Fort bien.

EDGARD.

Qu'une promenade sur la Tamise a quelquefois ses dangers, et qu'une nuit calme et silencieuse comme celle-ci peut cacher bien des mystères...

HARRY.

Misérable !...

CHALUMEAU.

Hum !... brigand, va !... Tombons-nous dessus ?...

BOB.

Non, j'ose pas...

CHALUMEAU.

Cagnard d'English !...

EDGARD.

Eh bien ! monsieur, que décidez-vous, qu'avez-vous à répondre?...

HARRY.

Avant notre rencontre, j'étais décidé à mourir !... jugez vous-même si, pour racheter ma vie, je me rendrai coupable d'une lâcheté !...

EDGARD.

C'est votre dernier mot ?

HARRY.

Le dernier... Je ne vivais que pour rendre à Lucy le repos, la considération et le bonheur... Voyez si je puis accepter le marché honteux que vous m'offrez !...

EDGARD.

Mais vous l'aimez donc ?...

HARRY.

Oui, je l'aime !... d'un amour aussi pur qu'elle... d'un amour aussi saint que le vôtre est coupable... aussi noble que le vôtre est infâme !...

EDGARD.

Eh bien ! soit... vous l'aurez voulu !... (A Peterpatt.) Approche... (Il lui parle bas.)

PETERPATT.

Diable !...

EDGARD.

Cent guinées si tu réussis !...

PETERPATT.

Vous serez obéi.. Allons, suivez-nous.

(Il fait un signe aux hommes, qui s'emparent d'Harry.)

HARRY.

Oh ! pas de violence !... je suis prêt à vous suivre... Ne craignez rien, vous gagnerez facilement l'argent du digne maître qui vous paie !... Je ne veux pas me défendre... vous ne m'assassinerez pas... vous m'aiderez à mourir !...

EDGARD.

Ces hommes vont vous emmener... vous avez une demi-heure pour réfléchir.

HARRY.

Quand c'est une lâcheté qu'on lui offre, monsieur, un honnête homme refuse et ne réfléchit pas !...

EDGARD.

Partez donc !...

BOB.

Mais... mais ils vont le tuer !... Ah ! ma foi, je cède... tombons dessus !...

CHALUMEAU, le retenant.

Non... je réfléchis... je ne veux plus...

BOB.

Comment ?...

CHALUMEAU.

Chut !... nous avons une demi-heure et j'ai mon idée !...

BOB.

Mais ils s'éloignent avec lui !...

CHALUMEAU, montrant Edgard.

Oui... mais celui-là reste avec nous.

(On voit le bateau qui s'éloigne.)

EDGARD.

Allons, bientôt tout sera fini... et demain nous nous reverrons, belle Lucy !...

SCÈNE IV.

CHALUMEAU, EDGARD, BOB.

EDGARD.

A présent... (Il va pour sortir.)

CHALUMEAU, lui barrant le passage.

A présent... restez là !...

EDGARD.

Hein !... que voulez-vous ?...

BOB.

A nous deux, mon gentleman !...

CHALUMEAU.

C'est-à-dire, non... à nous trois, mon joli bonhomme !...

EDGARD.

Comment ?

CHALUMEAU, avec force.

N' faisons pas le malin...

EDGARD.

Mais que demandez-vous ?...

CHALUMEAU.

Peu de chose... trois lignes de vot' jolie écriture, et vot' pataraphe au bas...

EDGARD.

Et si je refuse ?...

CHALUMEAU.

Si vous refusez... tant pis pour vous...

(Il tire son couteau.)

EDGARD.

Vous voulez m'assassiner ?...

CHALUMEAU.

Fi, monsieur, fi !... est-ce qu'on dit de ces choses-là ?... Vous assassiner... fi donc !...

BOB.

Seulement... nous avons l'honneur de vous faire observer que vous êtes seul et que nous sommes deux...

CHALUMEAU.

Nous sommes trois... il ne compte que pour un, mais moi je compte pour deux... Allons, ne perdons pas de temps... vot' *canepin*, et griffonnons vite...

EDGARD.

Et que voulez-vous que j'écrive ?...

CHALUMEAU.

Allez toujours... je dicte : « Deux hommes... » non, trois hommes solides me tiennent dans un » bateau... »

BOB.

Ah ! bon, je comprends...

(Il va préparer le bateau.)

CHALUMEAU, regardant ce qu'il écrit.

« Dans un bateau... » Ça y est... « Au moindre » accident arrivé à sir Harry... je suis un homme » mort... »

EDGARD.

Comment ?...

CHALUMEAU.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Vous savez bien qu'une promenade sur la Tamise a quelquefois ses dangers, et qu'une nuit calme et silencieuse comme celle-ci peut cacher bien des... plongeons...

BOB.

C'est juste... Et si on ne me rend pas mon maître...

CHALUMEAU.

Si on ne nous rend pas son maître, je vous donne ma parole sacrée que je vous flanque ceci dans... n'importe quoi !...

BOB.

Les voilà déjà loin...

(On voit le bateau beaucoup plus petit.)

CHALUMEAU.

Allons, vite, écrivez...

EDGARD.

Mais quel intérêt vous fait agir ?... Voulez-vous de l'argent... beaucoup d'argent ?...

BOB, avec colère.

De l'argent !...

CHALUMEAU.

Beaucoup d'argent ?... c'est différent... je veux bien...

EDGARD.

Tenez... (A part, avec joie.) Ah ! je suis sauvé !...

CHALUMEAU, prenant la bourse.

Merci... A présent, continuez d'écrire...

EDGARD.

Comment ?...

CHALUMEAU, le menaçant.

Écrivons donc, que j' vous dis... (Il dicte.) « Débarquez le prisonnier sain et sauf, ou vous êtes » perdus avec moi... car on nous écoutait et l'on » connaît vos noms... » Signez !...

EDGARD.

Mais...

CHALUMEAU.

Pas de mais... signons !...

BOB.

Mais signons donc !...

EDGARD.

Voilà !...

CHALUMEAU.

J'ai bien l'honneur de vous remercier... A présent, en barque, en barque !... Tu sais nager, grand Bob ?...

BOB.

Comme un esturgeon !...

CHALUMEAU.

Très bien !... En ce cas... à l'eau !... et ramons ferme... Une fois en vue des autres, tu fais la planche et tu tires ta coupe... tu abordes ces gueusards-là, pendant que je me tiens à distance...

BOB.

Convenu... je remets le petit mot ci-joint...

CHALUMEAU.

Et si tu ne ramènes pas ton maître vivant... sois tranquille... ils ne trouveront que les morceaux de celui-là !... En route !...

BOB.

En route !...

(Ils montent tous les trois dans le bateau, qui s'éloigne du bord.)

FIN DU PREMIER TABLEAU DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le marché de Smithfield. — Au lever du rideau, le théâtre offre l'aspect d'un marché très animé.

SCÈNE I.

MARCHANDS et ACHETEURS, puis BOB et CHALUMEAU, entrant, le premier par la droite, le deuxième par la gauche.

BOB.

Ah ! vous voilà...

CHALUMEAU.

Oui, j'allais chez vous !... Tiens, qu'est-ce donc que cette place-là ?

BOB.

Le marché de Smithfield... c'est ici que j'ai acheté ma Kitty bien-aimée...

CHALUMEAU.

Ah oui... au marché des bêtes à cornes... dire que c'est c't'endroit-là que les maris ont choisi pour laver leurs infortunes conjugales... A propos, et vot' jeune milord, comment qu'il va... à ce matin ?

BOB.

Heu ! heu !

CHALUMEAU.

Il pourrait aller mieux, pas vrai ?

BOB.

Ah ! oui... s'il était bien portant...

CHALUMEAU.

Mais il pourrait aussi aller plus mal...

BOB.

Ah ! oui... s'il était mort !...

CHALUMEAU.

Mort !... sapristi !... Mais ça ne serait pas la peine de l'avoir arraché des mains de ces gueux-là...

BOB.

Ah ! c'est une belle action que vous avez commise... et mon maître vous en récompensera.

CHALUMEAU.

De quoi... m'en récompensera !... Dans mon pays, mon bonhomme, on fait ces choses-là... à l'œil !...

BOB.

Comment, à l'œil ?

CHALUMEAU.

Eh ! oui... gratis... La vie d'un homme, est-ce que ça se paye, bêta !...

BOB.

Ah ! c'est comme ça qu'on pense chez vous ?...

CHALUMEAU.

Mais z'oui, mon bonhomme !... Paris n'est pavé que d'honnêtes gens... Depuis la Souricière jusqu'à Tortoni... rien que des honnêtes gens...

BOB.

Ah !...

CHALUMEAU.

Depuis la Conciergerie jusqu'à la Bourse... toujours des honnêtes gens... jamais de filous, jamais de voleurs à Paris... Vous laissez tomber vot' mouchoir dans la rue... crac ! on vous ramasse... quatre...

BOB.

Tiens... tiens... tiens... je ne me doutais pas...

CHALUMEAU.

Vous n'avez donc pas lu les *Mystères de Paris ?*...

BOB.

Ma foi... non...

CHALUMEAU.

Faut lire ça, mon bonhomme ; ça donne aux étrangers une chouette idée des Parisiens !...

BOB.

Je le lirai...

CHALUMEAU.

Tiens ! une jolie petite blonde qui descend de voiture...

BOB.

Miss Alice !... la sœur de M. Richard Davis...

CHALUMEAU.

Comment, à c't âge-là, elle se promène toute seule dans les rues... sans papa et maman... avec un domestique ?

BOB.

En Angleterre, liberté entière pour les jeunes filles ; on ne les surveille que lorsqu'elles sont femmes...

CHALUMEAU.

Ah !... C'est-à-dire qu'on les met sous clé... quand elles n'ont plus rien à craindre... Jobards d'English !... Je ne me marierai pas chez vous, mon bonhomme !... Ah ! v'là un m'sieur qui la rejoint... Comme il a l'air troublé !...

BOB.

C'est son frère, sir Simon Davis.

CHALUMEAU.

Mon ancien camarade... Eh ! oui... je le reconnais...

SCÈNE II.

Les Mêmes, ALICE, SIMON.

SIMON.

Mais où donc allez-vous, Alice?... Je vous ai vue sortir de l'hôtel si pâle, si effarée que j'ai voulu vous suivre...

ALICE.

Et vous avez eu tort, mon frère... il aurait mieux valu rester près d'eux...

SIMON.

Que s'est-il donc passé?

ALICE.

Une scène horrible, mon frère!... Après ce qui a eu lieu cette nuit, je n'ai pas voulu quitter ma pauvre Lucy... Toute coupable qu'elle semble être... il faut que j'aie le cœur et l'esprit bien mauvais... mais je ne peux pas m'empêcher de l'aimer... J'étais donc là quand Richard est entré chez elle, les traits pâles, les yeux menaçans. — « Parlerez-vous enfin? » s'est-il écrié. Et comme elle répondait toujours : — « Je suis innocente... et je n'ai rien à vous dire, » il a prononcé de terribles paroles; et comme elle s'obstinait à se taire, il a employé la menace, la violence... J'ai entendu un cri... qui m'a presque rendue folle... Alors je suis sortie de l'hôtel avec une seule pensée, un seul souvenir... le jeune homme que j'avais recueilli, et qui a disparu tout à coup... je savais sa demeure...

SIMON.

Et vous voulez?...

ALICE.

Il doit être au fait de ce mystère qui nous environne... Et je veux le retrouver... je veux le revoir... (Elle se retourne et aperçoit Bob.) Ah!...

BOB.

Hein!... qu'est-ce qu'elle a donc?

CHALUMEAU.

Vous êtes trop laid, mon bonhomme, ça y a fait peur...

ALICE.

Je vous reconnais, mon ami...

BOB.

Son ami!...

ALICE.

Je vous ai vu hier, à l'hôtel...

BOB.

C'est vrai, miss...

ALICE.

Vous êtes au service de ce jeune homme que j'ai ramené blessé?...

BOB.

Oui, miss...

ALICE.

Oh! c'est la Providence qui vous a conduit près de moi... Où est-il? qu'est-il devenu?...

BOB, étonné.

Où... il est?...

ALICE.

Oui, parlez... parlez vite...

CHALUMEAU.

Près d'ici, mamselle, dans la maison d'un brave médecin... qui l'a recueilli... quand nous l'avons eu arraché des mains des bandits qui voulaient le tuer...

ALICE.

Le tuer!... Oh! je le savais bien, moi... Cet avertissement... ce cri qu'on a entendu pendant la nuit... c'est lui qui l'avait poussé... Oui, oui... il sait tout... il peut la sauver!... Et c'est pour cela... c'est pour cela qu'on en voulait à sa vie... Conduisez-moi près de lui, il faut que je le voie... que je lui parle... Il le faut!...

SIMON.

Y pensez-vous, Alice? vous près de ce jeune homme!...

ALICE.

Mon frère, on a dit tant de fois que j'étais folle, que je peux bien faire une folie de plus pour sauver ma pauvre Lucy!... Allons, venez, venez vite, je le veux!... Empêchons de nouveaux malheurs!... (Ils sortent.)

CHALUMEAU.

Excusez!... elle a un peu de tête, la petite...
(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

RICHARD, LUCY, entrant ensemble par la droite.

LUCY.

Vous voyez bien, monsieur, que la force m'abandonne... vous voyez bien que je puis à peine me soutenir!...

RICHARD.

Nous sommes arrivés, madame...

LUCY.

Pourquoi me conduisez-vous ici, sur cette place?...

RICHARD.

Regardez-la bien cette place... écoutez-moi bien... et surtout comprenez-moi bien... C'est ici près qu'est cette taverne où nous sommes déjà venus l'un et l'autre... Tenez, ne la reconnaissez-vous pas?...

LUCY.

Cette taverne... oui... je me souviens... c'est là que vous avez conçu votre premier soupçon!...

RICHARD.

C'est là que vous avez commis votre premier crime!...

LUCY.

Ce jour-là, comme maintenant, j'étais innocente!... car cet homme... je ne l'ai pas même vu... c'est pour une autre qu'il venait... et je jure...

RICHARD.

Oh! pas de protestations... pas de sermens!... Oui, vous avez accusé votre sœur!... et vous avez ajouté la calomnie à l'adultère!... Maintenant, je ne veux plus qu'un nom... et, croyez-moi, madame... il est temps de le révéler...

LUCY.

Mais quel nom voulez-vous que je vous dise?...

RICHARD.

Le nom de celui qui est entré la nuit chez vous...

LUCY.

Je ne le connais pas!...

RICHARD.

Le nom de celui que vous avez caché dans votre propre chambre!...

LUCY.

Je ne le connais pas!

RICHARD.

Le nom de celui qui vous écrivait: « Je ne suis » venu que pour vous, et je n'aimerai jamais que » vous!...

LUCY, sanglotant.

Je ne le connais pas, vous dis-je!

RICHARD.

Oh! c'en est trop!... Mais vous ne voyez donc rien?... vous ne comprenez donc rien?... vous ne craignez donc pas d'exaspérer ma colère?... Quelle vengeance voulez-vous donc que j'emploie?... Je ne ne peux pas le provoquer et le tuer, cet homme... puisque je ne sais pas son nom!... Je ne peux pas même m'adresser à nos lois, et demander un jugement qui le frappe dans sa fortune... une condamnation qui, en immolant mon honneur, le frapperait dans le sien!... Je ne sais pas son nom!... Je ne peux pas vous abandonner à vos remords, et ne m'attaquer qu'à lui seul!... puisque je ne sais pas son nom!...

LUCY.

Richard... le ciel est juste... et plus tard...

RICHARD.

Plus tard!... vous espérez qu'après ma colère une lâche faiblesse s'emparera de mon cœur... et que je vous pardonnerai!...

LUCY.

Je ne suis pas coupable... et je n'ai pas besoin de pardon...

RICHARD.

Plus tard!... vous espérez que le souvenir sera moins vif... que la plaie sera moins saignante... et que je pourrai croire à vos mensonges!... Oui, vous espérez tout du temps... mais le temps ne vous viendra pas en aide... car j'élèverai aujourd'hui même une barrière éternelle entre vous et moi!...

LUCY.

Que voulez-vous dire?

RICHARD.

Je dis que je vous rendrai au centuple la honte dont vous m'avez abreuvé!... je dis que cet homme que vous refusez de nommer, je le contraindrai à se dénoncer lui-même... je dis enfin que si vous ne voulez pas que j'aille chercher celui que je veux connaître, je le forcerai de venir ici!...

LUCY.

Ici?...

RICHARD.

Oui, vous le verrez accourir sur cette place, quand j'aurai dit à ceux qui nous entourent: (Élevant la voix.) «Messieurs, je me nomme sir Richard Davis, et voici la fille de lady Stendhal... voici la femme adultère!...»

LUCY.

Oh! grâce!... grâce!... taisez-vous, monsieur, taisez-vous!...

RICHARD.

« Pauvre homme du peuple que j'étais, à force de veilles et de travail, je me suis élevé pour elle au rang des plus illustres de l'Angleterre... pour elle qui me déshonorait!... Eh bien! allez dire dans tout Londres comment je lave un outrage... allez dire à celui qui l'aime qu'il peut la posséder sans contrainte... allez lui dire enfin que cette femme est à vendre!...»

(En ce moment, la place se trouve garnie de monde. Tous les hommes parlent entre eux; plusieurs sortent précipitamment de scène.)

LUCY, poussant un cri.

Ah!...

(Ici un long silence, pendant lequel plusieurs hommes du peuple se détachent de la foule, tandis que Richard reste accablé. — Ces hommes s'approchent de Lucy; l'un d'eux, qui la voit chanceler, va pour la soutenir.)

LUCY, avec horreur, après un long silence, et comme sortant d'un rêve.

Laissez-moi!... laissez-moi!... (Regardant autour d'elle.) Où suis-je?... Cette place... un horrible marché... où il m'a traînée!... (Montrant Richard.) Lui! lui!... car c'est moi... moi que l'on vend!...(S'approchant de Richard.) Oh! Richard!... Richard!... ayez pitié de vous et de moi!... Richard, n'accomplissez pas cette action honteuse!... Écoutez... tuez-moi plutôt... tuez-moi là tout de suite... et, pauvre victime que je suis... je vous promets de mourir sans me plaindre... sans vous accuser... sans vous maudire!... Vendue!... mais songez-y donc!... vendue!... séparée de vous pour toujours!... un autre... un autre à qui j'appartiendrai... et qui m'aura payée!... Non, non, vous ne le ferez pas... vous ne le ferez jamais!...

RICHARD.

Mais c'est vous qui l'aurez voulu!... Celui qui vous aime va venir ici... il faudra bien qu'il vous achète lui-même... Je le connaîtrai alors, et je pourrai me venger!... Tenez... cette place est couverte de monde... il est là peut-être!... un

mot, un geste qui le désigne... et j'ai pitié de vous... et je vous fais grâce!...

LUCY.

Je n'ai plus rien à attendre de vous, monsieur... Je n'espère plus qu'en Dieu, qui daignera peut-être me rappeler à lui!...

RICHARD.

Vous refusez de parler?...

LUCY.

Allons, prenez mon honneur pour réparer le vôtre!... Vous parliez de me faire grâce, Richard!... c'est moi qui vous pardonne!...

RICHARD, avec force.

Vous me pardonnez!... vous!... Oh! c'est que vous avez peur pour lui... n'est-ce pas?... Eh bien!... (Se tournant vers la foule.) Eh bien! ne m'avez-vous pas entendu?... je vous ai dit que cette femme était à vendre!...

(En disant ces mots, il lui jette au cou une corde que Lucy arrache avec horreur, en poussant un cri.)

LUCY, tombant à genoux.

Seigneur, m'abandonnerez-vous?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EDGARD, HERBERT, SES AMIS.

EDGARD, sortant tout à coup de la foule.

Mille livres sterling!...

RICHARD.

Edgard!...

LUCY.

Edgard!... Mon Dieu! est-ce assez de douleurs?...

RICHARD.

C'est lui, n'est-ce pas, madame?...

LUCY.

Mon Dieu! mon Dieu, faites-moi donc mourir!...

RICHARD.

Oh! je le tuerai!...

EDGARD.

Personne ne couvre l'enchère?... Eh bien! cette femme est à moi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HARRY, ALICE.

HARRY.

Infamie!... Arrêtez, monsieur!...

LUCY.

Cette voix...

EDGARD.

Sir Harry!... lui!...

RICHARD.

Sir Harry!...

ALICE.

Ma sœur!... ma pauvre Lucy!...

(Elle la prend dans ses bras, la relève et la fait asseoir à droite.)

RICHARD.

Harry!... celui qui m'écrivait de me rendre à la taverne de Blackwood!...

EDGARD.

Elle sera à moi... dussé-je la payer de toute la fortune de lord Absley, mon oncle!...

HARRY.

Il faudrait pour cela que cette fortune vous appartînt encore... (Il lui donne un papier.) Lisez!...

EDGARD.

Son héritier!... vous!...

HARRY.

Oui, moi!... (A la foule.) Cinquante mille guinées!...

RICHARD, avec force.

Mais quel est donc cet homme?...

HARRY.

Vous le saurez peut-être... Mais quand l'horloge de Smithfield sonnera trois heures, souvenez-vous, monsieur, que Lucy Stendhal sera à moi!...

RICHARD, avec force.

A vous!... elle!... mais c'est donc...

(L'heure sonne à l'horloge; un homme vêtu de noir se place entre Richard et Lucy, qu'il touche de sa baguette. — Richard reste accablé.)

HARRY.

Allez, allez, pauvre martyre!...

LUCY, s'éloignant soutenue par Alice.

Qu'avez-vous fait, Richard?...

RICHARD, s'élançant vers Lucy.

Non, non!...

(Un constable, avec sa baguette, l'empêche de passer.)

HARRY.

Vous n'avez plus de droits sur elle... vous l'avez vendue, monsieur!...

(Alice sort avec Lucy, tandis qu'Edgard sort de l'autre côté.)

SCÈNE VI.

RICHARD, HARRY.

RICHARD.

Oui... mais je connais mon rival!... Maintenant, à nous deux, monsieur!...

HARRY.

Oh! monsieur, vous venez de commettre l'action la plus horrible... la plus odieuse!... Monsieur, vous avez déshonoré une épouse chaste et pure... vous avez flétri une femme innocente... vous l'avez frappée comme une femme adultère!...

RICHARD.

Innocente!... elle!... et la preuve... la preuve!...

HARRY.

La preuve!.. vous l'auriez trouvée dans toute sa vie passée, si vous n'aviez fait peser sur sa vie le souvenir de sa mère... martyre calomniée comme elle!... La preuve... vous l'auriez trou-

vée dans sa tendresse si vive et si dévouée, si cette tendresse avait pu toucher un cœur plein d'ambition et d'orgueil... La preuve... mais si vous aviez eu pitié d'elle pendant un seul jour... je vous l'aurais apportée, moi, monsieur!...

RICHARD.

Vous!... oh! non, c'est impossible!...

HARRY, lui donnant une lettre.

La voilà!...

RICHARD.

Qu'ai-je lu?... Anna!... c'était elle!... Et Lucy... moi... là... tout à l'heure!...

HARRY.

Vous!... vous l'avez vendue!...

RICHARD.

Ah!... (Il tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un petit salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une table et un canapé.

SCÈNE I.

ALICE, HARRY, puis LUCY.

(Harry au milieu du salon, Alice près de la porte de la chambre où repose Lucy.)

HARRY.

Eh bien! miss?

ALICE.

Toujours le même abattement! toujours la même douleur impassible et muette! et tout à l'heure, quand je lui ai parlé, quand j'ai cherché à la consoler, elle m'a mis la main sur la bouche en me disant: « Tais-toi, pauvre enfant, tais-toi!» Et en voyant mes larmes... elle s'est mise à me sourire... Mais ce sourire m'a fait mal... j'aurais mieux aimé la voir pleurer!...

HARRY.

Oui, cela eût mieux valu, sans doute!... Cette douleur qui ne trouve pas une parole... ce désespoir qui ne trouve pas une larme, sont mille fois plus terribles! Je retourne chez le docteur, miss... je veux qu'il la voie de nouveau...

(Il va pour sortir, la chambre de Lucy s'ouvre. Lucy entre. Elle marche lentement, son visage est pâle, son regard fixe, sa voix rauque, et sa parole brève.)

LUCY.

Où allez-vous donc, sir Harry?... Il ne faut pas me laisser seule... Il y a des momens où j'ai peur!...

ALICE.

Ma sœur!...

HARRY.

Je voulais ramener un médecin...

LUCY.

Un médecin... pour qui?...

HARRY.

Mais... pour...

ALICE.

Pour vous.

LUCY.

Pour moi!... Est-ce qu'il y a des médecins qui peuvent effacer le passé... qui peuvent rendre à une femme l'estime, le respect, l'honneur?... Est-ce qu'il y a des médecins qui détruisent l'infamie?... Non! non!... Eh bien! puisque c'est impossible, il faut qu'on me laisse... entendez vous?... il faut qu'on me laisse...

ALICE, pleurant.

Oh! ma sœur!...

LUCY.

Ah! si j'avais pu mourir!...

HARRY, pleurant.

Pauvre Lucy!... Oh! ma mère!... ma mère!... est-ce ainsi que je devais la retrouver...

LUCY, les regardant tous les deux.

Vous pleurez!... vous pouvez pleurer!... Ah! vous êtes bien heureux... vous autres!... (Après un temps, s'apppochant d'Alice.) Moi, vois-tu, j'ai quelque chose qui m'oppresse... qui m'étouffe!... Ce sont mes larmes que j'ai dévorées et qui sont retombées là...

HARRY.

Un peu de courage, Lucy... un peu de courage.

LUCY.

Du courage!... en ai-je jamais manqué?... Non!... j'en ai eu toute ma vie, puisque j'ai lutté sans relâche, puisque je me suis débattue depuis mon enfance contre une horrible prédiction!... « Fille d'une femme coupable, ont-ils dit, tu seras coupable à ton tour!...» Et maintenant ils ajoutent: « La prédiction est accomplie!»

HARRY.

Mais je vous vous justifierai, moi, je leur prouverai...

LUCY.

Non... je n'attends plus rien de ce monde... Je voudrais... (Signe interrogatif d'Harry et d'Alice.) je voudrais aller rejoindre ma mère!...

(Elle se rapproche lentement d'un canapé, sur lequel elle se couche à demi. Harry fait un signe à Alice, pour indiquer qu'il faut la laisser seule. Harry sort par le fond, mais Alice reste près de cette porte, et regarde celle par laquelle est entrée Lucy, comme si elle attendait quelqu'un.)

SCÈNE II.

LUCY, puis RICHARD.

LUCY.

Je ne croyais pas qu'il fût possible de souffrir autant que cela !... Je ne croyais pas, mon Dieu, que votre colère pût éprouver si long-temps une pauvre femme !... (La porte à droite s'ouvre lentement; on voit paraître Richard. Alice va le prendre par la main, le conduit du côté de Lucy, puis elle sort, en l'encourageant du geste. — Lucy relève la tête, l'aperçoit, le regarde avec terreur et pousse un cri étouffé.) Ah !...

RICHARD, tendant les mains vers elle.

Tais-toi !... tais-toi, Lucy !... (Il s'approche, la regarde avec douleur et se met à genoux devant elle.) Lucy... je viens te demander grâce !...

LUCY.

Grâce !... vous !... Non... vous me trompez... Et puisque je vous revois, c'est qu'il y a encore une honte que vous ne m'avez pas fait subir... c'est qu'il y a encore une infamie dont vous ne m'avez pas flétrie... c'est qu'il y a encore un supplice dont vous ne m'avez pas torturée !... (Avec force.) Ah ! tant mieux... je suis prête !... tant mieux, car cette fois j'en mourrai, n'est-ce pas ?...

RICHARD.

Au nom du ciel, ne m'accable pas comme je t'ai accablée moi-même, ne joins pas tes reproches à mes remords...

LUCY.

Vos remords !...

RICHARD.

Oh ! je sais que je ne puis rien dire qui puisse me justifier !.. je sais que je ne puis rien faire qui puisse racheter mon crime !... mais, pour payer mon pardon, je donnerais tout, mes biens, ma vie, tout, jusqu'à mon honneur !

LUCY.

Votre pardon !... est-ce que je puis pardonner quelque chose à quelqu'un, moi... vous savez bien que je ne m'appartiens plus... Vous parlez encore de votre honneur !... moi, je n'ai plus d'honneur; et quant à ma vie... Dieu a été cruel, il n'a pas voulu me la reprendre !...

RICHARD.

Oh ! ne sois pas sans pitié, Lucy... je souffre autant que tu souffres toi-même !...

LUCY.

Autant que moi !... est-ce que c'est possible !... Vous ne savez donc plus que vous m'avez traînée... là-bas... sur cette place !... vous n'avez donc pas vu tous ces regards de mépris qui s'attachaient sur moi !... vous n'avez donc pas entendu ces railleries de tout un peuple..., ces imprécations de tout une ville !... (Avec force.) Et puis... cet horrible marché... et vos propres paroles : « C'est une digne fille de lady Stendhal !... c'est une épouse adu[ltère] !... »

RICHARD.

Lucy !...

LUCY.

Oh ! tenez... j'aurais été coupable, que vo[tre] vengeance eût été cruellement odieuse; jugez do[nc,] monsieur, jugez de ce qu'elle devait être po[ur] moi qui me sentais innocente !...

RICHARD.

Oh ! oui... malheureux..., parce que je n'ét[ais] pas digne de ton amour... j'ai cru que tu l'av[ais] donné à un autre...

LUCY.

A un autre !... moi !... qui étais si fière de [lui,] si fière de son élévation, de son génie, et si h[eu]reuse de sa tendresse !... Oh ! oui, j'étais bien h[eu]reuse... Jusqu'à ce jour terrible !... je me dis[ais :] Puisque je l'aime de toute la puissance de [mon] âme, lui qui m'a choisie malgré le signe fatal d[ont] j'étais marquée, ma vie est sauvée maintenan[t ;] ma vie s'écoulera pure et sans tâche... je [serai] toujours honnête femme ! et la prédictio[n ne] s'accomplira pas !... Car voilà ce qui me protég[eait,] moi, le souvenir de ma pauvre mère .. et g[râce] à ce souvenir, je serais restée digne de vous, [Ri]chard, et nous aurions toujours été heureu[x !...] Mais vous ne l'avez pas voulu, vous, monsie[ur,] vous ne l'avez pas voulu !...

RICHARD.

Lucy ! je t'en conjure, aie pitié de mes la[rmes,] aie pitié de mon repentir, aie pitié de [mon] amour !...

LUCY.

Taisez-vous... tais-toi, malheureux, tais-t[oi...] tes larmes me déchirent le cœur; mais il fa[ut les] cacher !... Ton repentir est sincère; mais il[s ne le] croiront pas !... Ton amour !... malheure[ux...] mais moi aussi, je t'aime toujours !... je l[e sens,] et ce sera le supplice de toute ma vie !...

RICHARD.

Que dis-tu ?

LUCY.

Je t'aime, et tu as mis le déshonneur entr[e nous] deux ; je t'aime entends-tu, je t'aime... et [j'ap]partiens à un autre !...

RICHARD.

Non, je briserai ce honteux marché, je t['arra]cherai de ces lieux !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HARRY.

HARRY.

Vous oubliez, monsieur, qu'il n'y a plu[s rien] de commun entre elle et vous...

LUCY.

Harry !

RICHARD.

Lui!...

HARRY.

Dans une heure, je l'emmène loin de ce pays où ›us l'avez avilie, déshonorée! Dans une heure, ıcy, nous quitterons cette terre maudite... et ›us trouverez bientôt, monsieur, d'autres consolations.

RICHARD.

Moi!

HARRY.

Fiers de vous, fiers de votre respect pour leurs ›bles coutumes, les marchands et le peuple vous éparent de nouveaux honneurs...

RICHARD.

Eh! que m'importe à moi!... Lucy... chère ıcy!...

LUCY.

Vous savez bien, Richard, que je ne m'appar- ns plus...

HARRY.

Pauvre femme!... (Elle sort avec Harry.)

SCÈNE IV.

RICHARD, seul.

?erdue!.. perdue pour moi!... Et toujours, ıjours cette fortune, ces honneurs qu'ils me jet- t, comme une cruelle dérision, à chaque nou- ıu malheur qui me frappe!... (On entend crier s les fenêtre: Vive sir Richard Davis! vive le ıveau lord-maire!...) Oui, criez vive Richard vis!... Et dans une heure, quand tous mes liens ont brisés, quand elle partira, venez chercher re nouveau lord-maire... vous me trouverez rt dans cette chambre, où je l'aurai vue pour la nière fois!...

tire de sa poche des pistolets qu'il place sur la table.)

SCÈNE V.

RICHARD, ANNA.

ANNA, en dehors.

ʟucy! je veux voir Lucy, vous dis-je!

(Elle entre précipitamment.)

RICHARD.

ınna!... Vous, vous ici, malheureuse!...

ANNA.

Écoutez, Richard, mon mari m'avait entraînée ı de la ville... mais dès que je me suis vue li- , je suis venue pour vous dire...

RICHARD.

!ue Lucy n'est pas coupable... j'en ai la preuve...

ANNA.

ʟa preuve!...

RICHARD.

Que c'est vous qui déshonoriez votre époux, j'en ai la preuve!... Que c'est vous qui laissiez accuser une pauvre femme du crime que vous avez commis... j'en ai la preuve, vous dis-je...

ANNA.

Vous!...

RICHARD.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait vous repentir, madame... c'est quand je l'accablais, elle, sous le poids de votre infamie!... c'est quand je la flétrissais devant tous...

ANNA.

Hélas!... je ne l'ai pu, j'avais peur...

RICHARD.

Oui, c'est vous, qui me l'avez arrachée... C'est vous qui aurez causé notre mort...

ANNA.

Votre mort!...

RICHARD.

Pensez-vous que je vivrai loin d'elle, et qu'elle vivra dans le déshonneur... Non, madame... non... Écoutez bien ceci, madame... Quand la voiture viendra la chercher tout à l'heure... quaud cet homme emmènera Lucy... priez Dieu, car vous nous aurez tués l'un et l'autre!...

ANNA, à genoux.

Oh! grâce!... grâce, Richard...

SCENE VI.

LES MÊMES, SIMON.

ANNA.

Mon mari!... (Elle courbe la tête en tremblant.)

RICHARD.

Simon! (Moment de silence.)

SIMON.

Que se passe-t-il donc?

RICHARD, à part.

Pauvre frère!...

SIMON.

Eh bien?

RICHARD, à part.

Lui ferai-je donc subir toutes mes angoisses... toutes mes tortures?...

SIMON.

Répondez... (A Anna.) D'où vient que vous implorez mon frère? (A Richard.) D'où vient que ma femme est à tes genoux?...

ANNA.

Vous allez le savoir...

RICHARD, l'interrompant.

Attendez... (Il écoute.) Non, pas encore.. (Haut.) Elle me suppliait d'oublier, de pardonner à l'épouse coupable...

SIMON.

Pardonner!...

RICHARD.

Et moi, frère, moi qui ne veux pas d'autres larmes que les miennes, moi qui ne veux pas d'autre malheur que le mien... (Relevant Anna.) je cède à sa prière, je pardonne... et j'oublie!...

ANNA.

Richard!...

RICHARD, bas.

Chut!... Il en mourrait, madame.

ANNA, bas.

Mais... vous vivrez...

RICHARD, bas.

Silence... Anna... (On entend le fouet des postillons.) Elle va partir!...

(Il s'approche de la fenêtre.)

SIMON.

Mais qu'as-tu donc, Richard? Ce trouble... cette pâleur!... quand je viens t'apprendre qu'on ne fait pas peser sur toi la honte de ta femme...

RICHARD.

Sa honte!...

SIMON.

Quand je viens te dire que tout le scandale retombe sur sa tête, que tout le mépris est pour elle seule...

RICHARD.

Pour elle!... le mépris pour elle!... Oh!... taistoi, frère, tais-toi...

SIMON.

Et qu'aujourd'hui comme hier on te choisit pour être le premier dans Londres...

RICHARD, écoutant toujours près de la fenêtre.

Assez, mon frère, assez... et donne-moi ta main!...

SIMON.

Richard!...

RICHARD, sur le devant de la scène.

Mon ami... j'ai toujours bien rempli, n'est-ce pas, la mission que m'avait léguée notre père?...

SIMON.

Oh! toujours, toujours...

RICHARD.

Je vous ai toujours bien aimés, toi et notre bonne Alice?...

SIMON.

Oui, Richard... Mais pourquoi donc me parles-tu ainsi, maintenant?

ANNA.

Pourquoi?... C'est...

RICHARD lui saisit la main et la fait taire.

C'est que dans ce jour, où tous mes liens, toutes mes affections sont brisés, j'ai besoin que tu me redises que je n'ai pas été ambitieux et égoïste... j'ai besoin de te serrer la main... j'ai... j'ai besoin de t'embrasser. (Il l'embrasse. On entend de nouveau le roulement de la voiture.) Elle part!... (S'élançant sur les pistolets.) Adieu, frère, adieu!...

ANNA.

Grand Dieu!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCY, HARRY, ALICE.

LUCY, paraissant suivie d'Harry et d'Alice.

Malheureux!...

RICHARD.

Lucy... Toi!...

LUCY.

Oui, moi, qui n'ai pas pu m'arracher de ce lieux. (A Harry.) Vous voyez bien, monsieur, qu mon départ c'était sa mort!...

HARRY.

Mais vous l'aimez donc toujours?

LUCY.

Toujours!....

HARRY.

Eh bien! sir Richard, tout peut encore se r parer: ne repoussez pas ce titre de lord-maire q l'on vous offre...

RICHARD.

Comment!...

HARRY.

Ce poste glorieux que l'on vous destine, acce tez-le, pour faire entendre de plus haut l'autor de vos paroles, acceptez-le afin de rendre l'ho neur à deux femmes à la fois...

RICHARD.

Que signifie...

HARRY.

Qu'il y a vingt ans une pauvre femme fut i justement accusée... comme une autre est accu aujourd'hui...

LUCY.

Ma mère!...

HARRY.

Vous publierez, monsieur, que cette pau femme n'avait jamais trahi ses devoirs d'épous Vous publierez que, forcée par la volonté de père, il lui fallut sacrifier un premier amour, cacher une faute qu'on ne lui permettait ni vouer ni de réparer... Vous publierez enfin ce crime d'un autre elle l'a payé de vingt an de douleurs et de larmes... Elle l'a expié pa perte de son enfant qu'on arrachait de ses b qu'on emportait loin d'elle, et qu'elle n'a ja embrassé... Vous publierez cela, monsieur vous l'appuierez des preuves que je vous ap tais à la taverne de Blackwood.

RICHARD.

Se peut-il?...

LUCY.

Ma mère... innocente... Oh! je le savais b moi!...

HARRY.

Et lorsque vous aurez réhabilité la mère, réhabiliterez aussi son enfant... S'ils disent vous avez accompli un marché infamant... et pendant deux jours Lucy appartenait à un a et vivait dans la maison d'un autre... vous direz alors qui je suis... Vous leur direz qu

ouvait sans honte vivre dans la maison de son ere !...

TOUS.

Son frère !...

LUCY, se jetant dans ses bras.

Mon frère !...

RICHARD.

Vous, vous... son frère !...

HARRY.

Et maintenant, Richard, paraissez devant ce uple qui vous attend ; qu'il voie à vos côtés lle qui a été flétrie et maudite, et que le premier agistrat de Londres proteste ainsi contre un jugement inique et contre une coutume infâme.

ALICE.

A la bonne heure... monsieur !

RICHARD.

Oh ! oui, venez, venez, Lucy... C'est pour vous seule, maintenant, que je veux être entouré d'estime et de respects, c'est pour vous seule que j'accepte ces grandeurs.

VOIX, au dehors pendant qu'ils sortent tous.

Vive le nouveau lord-maire ! vive le nouveau lord-maire (1) ! (Changement à vue.)

ACTE CINQUIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une vue de Londres. — Au fond, des vaisseaux cachent le paronoma de Londres. Au lever du rideau, on voit le jour naître. — Deux patrouilles de watchmen se croisent, échangent quelques mots à voix basse et sortent par les côtés opposés, en criant : *Il est six heures, voici le jour.* — Plusieurs personnes traversent la scène, et Chalumeau paraît de droite, en même temps que Tom Bob arrive du côté gauche ; ils ont tous deux le visage couvert d'un cache-nez.

SCÈNE I.

CHALUMEAU, BOB.

CHALUMEAU.

Ah ! le joli climat ! le joli climat !... En v'là un it air humide et pas mal épais !... Il y a de oi boire et de quoi manger...

BOB.

Bon ! bon ! ça se dissipera... voilà le jour qui nt.

CHALUMEAU.

Le jour !... Ils appellent ça le jour !

(A ce moment, on entend un coup de canon lointain et le bruit de fanfares encore éloigné. Les vaisseaux embossés s'éloignent et laissent voir un vaste panorama de Londres.)

BOB, remontant la scène.

V'là l'instant de la grande cérémonie !... Tenez, voyez-vous là-bas ?

(Chalumeau remonte aussi la scène.)

CRIS, au lointain.

Vive le nouveau lord-maire !

BOB.

Eh ben ! qu'est-ce que vous dites de ça ?...

CHALUMEAU.

Ah ! c'est joli !...

BOB.

Et la reine, qui vient demander la permission d'entrer dans la Cité... et à qui ?... à un simple ouvrier qui est devenu lord-maire ! Allons donc, vive l'Angleterre !

CHALUMEAU.

Bah ! nous avons ben eu un petit caporal qui est devenu empereur... et qui entrait partout... sans permission. Décidément, vive la France !

(Ici nouveaux coups de canon. Les fanfares se font entendre. Une partie du peuple accourt et entre en criant : — Le voilà ! le voilà ! — Entre Richard, tenant Lucy par la main, et suivi de toute sa famille ; des aldermen, des membres de la Chambre des communes, etc. Richard porte la robe de lord-maire. Au moment où il est entré, on a vu déboucher du côté du pont de Londres le cortége de la reine, précédé de hérauts d'armes. La reine va paraître, Richard s'incline, le peuple crie :)

Vive la reine ! vive le nouveau lord-maire !

FIN DU MARCHÉ DE LONDRES.

(1) Pour la province, il est très facile de terminer la pièce ici, en faisant paraître, aux portes du d et des côtés, les envoyés des différentes corporations, criant : *Vive le nouveau lord-maire ! vive Richard Davis !*

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.





TRENTE ANS,

OU

LA VIE D'UN JOUEUR,

MÉLODRAME EN TROIS JOURNÉES,

PAR

VICTOR DUCANGE ET M. DINAUX;

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI:

DIVERTISSEMENT DE M. CORALLY; DÉCORS DE M. LEFEBVRE.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 19 juin 1827.

DISTRIBUTION DE LA PREMIÈRE JOURNÉE:

M. DE GERMANY, vieillard infirme et près du tombeau..	M. Moessard.
Georges DE GERMANY, joueur, fils du précédent, âgé de vingt-cinq ans..........	M. Fréd. Lemaître.
WARNER, chevalier d'industrie, ami de Georges, âgé de vingt-six ans..........	M. Mesnier.
DERMONT, négociant-armateur, oncle d'Amélie, âgé de quarante-cinq ans..........	M. Thérigny.
RODOLPHE, âgé de vingt-deux ans..........	M. Jemma.
Un Magistrat..........	M. Dugy.
Un Officier, commandant huit cavaliers de maréchaussée.	M. Hérét.
VALENTIN, domestique de M. de Germany, âgé de trente ans..........	M. Vissot.
Un Domestique de la maison de jeu..........	M. Laisné.
Un Banquier de la même maison..........	M. Millot.
AMÉLIE, riche orpheline, fiancée de Georges, élevée chez M. de Germany, âgée de seize ans..........	Mme Allan-Dorval.
LOUISE, femme de charge et gouvernante d'Amélie, âgée de trente-cinq ans..........	Mme Zélie Paul.
Domestiques et Femmes de chambre.	
Troupe de Joueurs.	
Cortége conduisant les époux, et autres personnages accessoires.	

L'action de la première journée se passe en 1790.

La scène est à Paris, d'abord dans une maison de jeu, et ensuite chez M. de Germany.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente plusieurs salons éclairés, et faisant suite les uns aux autres. — On voit dans celui du fond une table de jeu, autour de laquelle s'empressent une foule de joueurs. — Le devant de la scène est libre, et seulement meublé de banquettes et de chaises. — Il est minuit.

SCÈNE I.

(Société nombreuse dans les salons. — Un mouvement continuel règne parmi les joueurs.)

WARNER, RODOLPHE, ensuite Georges DE GERMANY, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

Faites le jeu, messieurs... Le jeu est fait, rien ne va plus. Vingt-neuf, rouge, impair et passe.

(Tous les joueurs, occupés diversement, se rapprochent de la table avec précipitation. — Warner s'avance sur la scène, tenant une poignée de billets de banque, et faisant sonner de l'or.)

WARNER.

Vingt mille francs, et deux cents pièces

d'or!... je n'avais pas cent francs il y a quelques heures... Ma foi, vive le jeu! j'ai retiré trop tôt mon argent, j'étais en si belle veine! j'aurais dû faire paroli...

LE BANQUIER.

Faites le jeu, messieurs *!

RODOLPHE, venant d'un des salons.

Que le ciel me punisse, j'ai mérité mon malheur.

WARNER, à part.

Ah! l'ami Rodolphe a perdu! (Haut.) Eh! qu'avez-vous, mon cher, vous ne paraissez pas content de la fortune?

RODOLPHE.

Pardonnez-moi, monsieur; la fortune me traite de manière à me corriger pour jamais. Depuis huit jours que vous m'avez séduit, entraîné dans cette maison, j'ai vu, suivi, subi toutes les chances du jeu, et j'ai perdu vingt mille francs... Hélas! c'est le tiers de la fortune que mon vertueux père avait lentement acquise par un honorable travail; mais je ne le regrette point, puisqu'à ce prix j'ai fait l'apprentissage des hommes qu'il faut fuir, et des lieux qu'il faut détester.

WARNER.

Eh! voilà le thème ordinaire de tous les joueurs maltraités; un sourire du hasard, ils changent aussitôt de ton. Allons! consolez-vous, et soyons philosophes... Je vous démontrerai certain coup... Mais, chut! j'aperçois quelqu'un dont je veux, en ami, que vous fassiez connaissance.

RODOLPHE.

C'est M. Georges de Germany.

WARNER, confidentiellement.

Nous nous réunissons ici toutes les nuits. Oh! c'est un joueur intrépide, je vais...

RODOLPHE.

Non... de grace! ne me nommez pas ici!

GEORGES, arrivant avec empressement, et s'essuyant le front.

Ah! j'arrive enfin! Bonjour, Warner; quelle heure est-il?

WARNER.

Minuit.

GEORGES.

Aussi tard! fatalité!... Je comptais sur cette nuit; car le sort, depuis quelques jours, s'acharne à me persécuter. Tu sais que j'ai perdu les trente mille francs que mon père m'a remis pour acheter les diamants que je dois offrir à ma charmante future; tu conçois donc qu'à tout prix il me fallait de l'argent; j'ai couru chez notre usurier, le traître était parti; je l'ai relancé jusqu'à sa campagne, et tu vois; j'arrive.

WARNER.

Il fallait me parler; je suis en veine... j'ai gagné.

GEORGES.

Je ne pouvais le deviner... J'ai fait ressource de quelques bijoux, qui, malgré la ténacité de l'arabe impitoyable, se sont, comme Jupiter métamorphosés en cette rosée d'or.

(Il lui montre des louis.)

WARNER.

J'aurais fait ton affaire ici; mais n'importe, te voilà les armes à la main. Attaque la fortune en homme de courage; un peu de témérité! cet argent te portera bonheur.

GEORGES.

Jouerai-je ce coup d'hier, qui, par parenthèse, m'a coûté cent louis?

WARNER.

Non.

GEORGES.

Tu me l'avais conseillé.

WARNER.

Oui; mais j'ai réfléchi; attends l'impair; joue passe et la couleur, puis deux fois pair; double toujours tes enjeux... il faut que la banque saute au quatorzième coup.

GEORGES.

Fortune! accorde-moi seulement une demi-heure, et je suis à-la-fois le plus heureux des hommes, des amants et des époux!

WARNER.

Va, joue et gagne!

GEORGES.

Attends-moi.

(Il court se mêler à la société dans un autre salon.)

RODOLPHE.

Le malheureux! quel désordre!... Mais Warner revient.

WARNER, à part, écrivant sur ses tablettes.

Il lui faut un écrin... précisément, j'ai vu chez la discrète dame, qui fait ici certain trafic une parure... (Pliant le billet qu'il vient d'écrire, et apercevant un domestique.) Monsieur de la chambre! écoutez... Ce billet, tout de suite à la dame Sarabec; ici dessus.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, monsieur.

(Le domestique sort.

RODOLPHE, à part.

Que prépare-t-il?

WARNER, serrant ses tablettes.

L'affaire sera bonne... (A Rodolphe.) Eh bien mon cher, vous n'avez pas voulu que je vous présentasse à mon ami; tant pis pour vous. un charmant garçon, qui sera riche sous peu.

RODOLPHE.

Comment?

WARNER.

Un mariage superbe! une petite femme charmante!... c'est un ami à faire.

* Pendant tout ce tableau, jusqu'au grand récit de Georges, le jeu continue, et l'on entend la voix du banquier proclamant les diverses chances.

RODOLPHE.

Vous connaissez donc sa famille?

WARNER.

Certainement : c'est moi qui forme ce jeune homme; je l'ai lancé dans le monde.

RODOLPHE.

Ah! je comprends... mais on dit que son père, M. de Germany, est un homme sévère et de mœurs rigides.

WARNER.

Oh! c'est le plus grondeur des vieillards; mais, grâce à mon adresse, le bon homme, déjà tout plein d'infirmités, souffrant dans son fauteuil, nous croit de petits saints; et, comme nous attendons un gros héritage, nous empruntons sur l'avenir; et c'est moi qui négocie, en attendant la dot que nous toucherons demain.

RODOLPHE, se contraignant.

C'est admirable!... et sans doute la jeune demoiselle est dans le secret?...

WARNER.

Du tout!... Orpheline dès l'âge de dix ans, elle fut élevée dans la maison même de M. de Germany. Elle a bien encore un oncle que l'on attend pour le mariage, et dont elle dépend un peu; mais il revient, je crois, des Indes ou du Mexique; et, comme il a donné son consentement, nous ne le redoutons point. Ce mariage-là, mon cher, ne sera pas long-temps calme; Georges aime l'indépendance; l'innocente Amélie est douce, sentimentale... On s'accordera peu.

RODOLPHE.

Vous craignez cela?

WARNER.

Au contraire... Vous êtes un novice; c'est une femme qu'il faudra consoler.

RODOLPHE, à part.

Le misérable!

WARNER.

Mais je cause, tandis que ce cher Georges s'escrime de toutes armes pour regagner les diamants qu'il doit offrir à sa belle. Si vous jouez ce soir, je vous conseille d'essayer le coup que je vous ai montré : 3, 7, 15... Adieu, nous nous reverrons.

(Il s'éloigne.)

RODOLPHE.

O ciel! dans quel repaire me suis-je laissé conduire!... misérable Warner! et ce Georges... pauvre Amélie!... ils vont la sacrifier... je voulais fuir tout-à-l'heure... et maintenant je ne sais quel pouvoir, quel intérêt me retient ici... (Un étranger, d'un certain âge, entre d'un air timide et embarrassé : c'est Dermont; il tient son chapeau à la main.) Un étranger!... la rougeur couvre mon front dès que j'aperçois un visage nouveau. Grand Dieu! je le connais, c'est un négociant de Marseille; je l'ai vu dans un voyage; il est encore en relation avec ma famille... Quoi! il vient ici!... Mais évitons sa rencontre, et tâchons d'observer Georges.

SCÈNE II.

LES MÊMES, supposés dans d'autres pièces; DERMONT.

DERMONT s'avance, tenant son chapeau à la main.

C'est donc ici! j'ose à peine avancer. C'est la première fois de ma vie que je vois une semblable maison.

UN DOMESTIQUE, venant à lui.

Monsieur, votre chapeau?

DERMONT.

Je vous remercie, mon ami, de votre prévenance; je le garderai.

LE DOMESTIQUE.

Ce n'est pas l'usage, monsieur.

DERMONT.

Ah!

LE DOMESTIQUE prend le chapeau, et remet à Dermont un numéro.

Vous le reprendrez en sortant, numéro 113.

(Tout à coup un tumulte s'élève à la table de jeu.)

UNE FOULE DE VOIX CONFUSES.

Attendez, attendez, messieurs. — Le jeu est fait. — Non! non! c'est faux! — Silence! — Vous en avez menti! — Rendez l'argent! — C'est monsieur! — Sortez! Sortez!

(On chasse un joueur.)

LE BANQUIER, froidement.

Faites le jeu, messieurs!

(Le calme se rétablit.)

DERMONT, demeurant seul en scène.

Quel indigne séjour! quelle société! est-il vrai que Georges de Germany, que le fils de mon meilleur ami... est-il vrai que l'époux futur de ma nièce vienne ici chaque nuit prodiguer sa fortune et perdre son honneur?... Il faut que je m'en assure. Oui, j'ai choisi le meilleur moyen; c'était de ne point annoncer mon retour... Mais, depuis dix ou douze ans que je n'ai vu ce jeune homme, comment le reconnaître dans cette foule de joueurs? à qui m'adresser? à peine osé-je lever les yeux, et je sens que la sueur inonde mon front... (On voit Warner revenir du fond; et, d'un autre côté, trois ou quatre joueurs observent Dermont, en se le désignant.) J'ai besoin de respirer.

(Il s'assied sur une chaise qui est près de lui, et il s'essuie le visage.)

WARNER, à part.

C'est quelque provincial, quelque joueur novice... il a vraiment la mine d'une honnête personne. Parbleu! je veux voir...

(Il s'approche.)

DERMONT.

Il faut pourtant vaincre ma répugnance, et me décider à parler à quelqu'un...

(Il se lève et voit Warner, qui le salue; il le salue de même.)

WARNER.

Votre serviteur, monsieur.

DERMONT.

Monsieur, je suis le vôtre.

WARNER.

Vous paraissez avoir chaud? L'air circule mal ici... Monsieur de la chambre! (Le domestique, qui portait des rafraîchissements, s'avance.) Permettez... il faut que vous preniez quelques rafraîchissements.

DERMONT.

Monsieur, vous êtes trop bon...

WARNER.

Laissez, je vous en prie... Un verre d'orgeat à monsieur.

DERMONT.

Non, je ne prends jamais rien. (Avec défiance, à part.) Cet homme est bien poli!

(Le domestique s'éloigne.)

WARNER, avec affectation.

Monsieur me paraît étranger?

DERMONT.

En effet, je suis ici... fort étranger.

WARNER.

J'ai vu cela, et, par conséquent, monsieur ne connaît personne de la société?

DERMONT.

Mais non, jusqu'à présent.

WARNER.

Vous avez quelque projet de tenter la fortune?

DERMONT.

Ce n'est pas précisément mon dessein.

WARNER.

Vous avez raison; de la prudence, mon cher monsieur; ici le parquet est glissant. On vous jettera plus d'une amorce, sur-tout si vous avez quelque somme à risquer. Prenez garde, nous avons des gens qui flairent les louis d'or... Dans ce cas, je vous offre mes services, et mes conseils.

DERMONT.

En vérité!

WARNER.

Sur mon honneur; vous m'avez d'abord inspiré un intérêt... Que jouez-vous de préférence, le creps ou la roulette? quant à moi, je préfère le 30 et 40 : la chance s'y renouvelle, et le joueur attentif...

DERMONT, avec force.

Monsieur, je ne viens pas pour prendre de semblables leçons, et je trouve également honteux, indigne, infâme...

(Ici, un tumulte, des cris, un grand désordre, éclatent dans un salon voisin.)

UNE FOULE DE VOIX.

Arrêtez! arrêtez!... retenez ce furieux!

DERMONT.

Grand Dieu!

(Une foule de joueurs, au milieu desquels Georges se débat, entre, renversant tout. — On voit, au-dessus des têtes, brandir des râteaux.)

GEORGES, en fureur.

Laissez-moi, laissez-moi!... je veux briser ces exécrables instruments.

RODOLPHE, entraînant Georges et le ramenant sur la scène.

Malheureux! quelle fureur!

WARNER, saisissant aussi Georges.

Eh quoi! c'est Georges!... (Tous les joueurs se sont levés, et tous regardent, écoutent, et abandonnent les parties *.) Qu'est-il donc arrivé? quelque fripon?... de faux dés?...

GEORGES.

Non, j'ai tout perdu!

WARNER.

Tout?... c'est fâcheux; mais ce n'est pas une raison...

GEORGES.

J'ai tout perdu, te dis-je; l'argent que j'avais sur moi, les vingt mille francs que tu viens de me remettre, et soixante mille encore sur ma parole. Quoi! l'enfer ne fera point écrouler ces murs sur ma tête!... quoi! ces tapis, ces dés, ces cartes, ces instruments du démon ne s'engloutiront pas dans un abîme de feu!... Misérable que je suis!...

DERMONT.

Quelle horrible démence!

RODOLPHE.

Revenez à vous.

WARNER.

Allons donc; je te croyais un homme, et pour une centaine de mille francs, tu perds la tête de désespoir!...

GEORGES.

Non, c'est de rage contre le sort opiniâtre. Se peut-il que douze fois je perde sur la rouge!... j'allais martingaler; je divise mes fonds; j'en fais douze masses. Jamais, notez cela, jamais au neuvième tour, je n'avais perdu le coup; j'arrive à dix, et je perds! Je m'étonne; mais, encore ferme et calme, je fais le jeu, il sort noir!... Un frisson me saisit; mes doigts sur ma poitrine tracent une empreinte de sang. Cependant je cache mon trouble, et, d'une main glacée, en souriant comme la mort au dernier soupir, j'avance la douzième masse : elle couvre le tapis, tous les regards la dévorent; un murmure s'élève... la roue tourne... mon sang s'arrête... c'en est fait; le sort a parlé... mes yeux se couvrent d'un nuage, et mon or disparaît sous le rateau fatal. Ainsi que brille un éclair, je me réveille comme la foudre, et tout ce qui s'offre à mes mains est réduit en poussière.

RODOLPHE.

Cette leçon terrible est un avis du ciel. Ah! croyez-moi, monsieur, renoncez pour jamais...

* C'est ici que le jeu cesse dans le salon du fond, dont on ferme les portes.

GEORGES.

De quoi vous mêlez-vous?... Moi, céder au hasard parcequ'il m'accable une fois? non, je m'en rendrai maître; et si, plus attentif à la marche du sort, j'eusse à propos suivi la chance opposée...

RODOLPHE.

Eh bien?

GEORGES.

J'aurais maintenant un million.

WARNER.

Sans doute, il eût fait sauter...

GEORGES.

Tais-toi!... ce coup fatal qui me perd, c'est toi qui me l'as conseillé!

WARNER.

T'ai-je donc conseillé de jouer sans prudence, de t'obstiner comme un enfant contre une veine malheureuse? n'as-tu pas aussi perdu mon argent?

GEORGES.

Ton argent!... voilà ma signature.

WARNER.

Fi donc!... demain tu seras riche: je suis encore ton ami.

DERMONT.

Demain!

GEORGES.

Demain! mon mariage sera rompu!

(Pendant la fin de cette scène, tous les joueurs s'éloignent et entrent successivement dans les salons voisins.)

WARNER.

Pourquoi?... pour un écrin?... eh! si ce n'est qu'un écrin qui te bouleverse l'esprit, je puis te le procurer.

GEORGES.

Toi?

WARNER.

Moi.

GEORGES.

Quand?

WARNER.

A l'instant.

GEORGES.

Où?

WARNER.

Ici.

GEORGES.

Tu pourrais?.... O mon ami! mon cher Warner! je t'en donnerais dix fois, vingt fois la valeur, et tu serais encore mon génie tutélaire.

WARNER, à part.

Il est à moi.

GEORGES.

Où trouver ce trésor?

WARNER.

Pas plus loin qu'ici dessus; oui, à l'étage supérieur, une dame honnête et discrète fait certain trafic utile aux joueurs malheureux; il lui vient parfois des objets d'un grand prix. Je suis de ses amis, j'ai du crédit sur la dame, et, par hasard, j'ai vu chez elle, aujourd'hui même, une parure en pierres magnifiques.

GEORGES.

Il se pourrait!... Courons, courons, mon cher! ah! tu es mon véritable, mon plus sincère ami.

RODOLPHE.

Monsieur, au nom du ciel, écoutez!

GEORGES.

Eh, morbleu! laissez-moi, monsieur... Viens, mon cher Warner.

(Ils sortent, Rodolphe les suit un moment.)

SCÈNE III.

DERMONT, seul; ensuite RODOLPHE.

DERMONT.

Je demeure atterré!... Quoi!... c'est Georges de Germany; c'est ce jeune homme sur qui reposaient tant d'espérances... et, demain, ce joueur éhonté devenait l'époux de ma chère Amélie!... Ah! bénissons le ciel, j'arrive encore à temps... courons à l'instant même...

RODOLPHE, revenant en hâte.

Monsieur, me reconnaissez-vous?... Vous hésitez; je le vois, il vous paraît impossible que le fils d'un honnête homme, d'un négociant estimé, se trouve dans un semblable lieu; mais ne me repoussez pas avant de m'avoir entendu, et sur-tout, je vous en supplie, ne révélez pas à mon père...

DERMONT.

Vous êtes Rodolphe Déricourt?

RODOLPHE.

Oui, monsieur, et je voulais fuir votre vue; mais quelques mots qui vous sont échappés, pendant la scène odieuse dont nous venons d'être témoins, et sur-tout votre embarras, votre trouble, tout me dit que vous venez dans cette maison, peut-être pour la première fois?

DERMONT.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Plus imprudent que vous, j'y laisse une partie de ma fortune; mais du moins j'emporte mon honneur; et, près d'en sortir pour toujours, je crois, monsieur, racheter un moment d'erreur en vous avertissant que là, tout-à-l'heure, moi-même je viens d'entendre des projets odieux qui menacent votre fortune... Croyez-moi, monsieur, si vous n'êtes point un joueur, fuyez de cette maison.

DERMONT.

Jeune homme, ah! quelle que soit la faute que vous ayez commise en y venant vous même, cet avis vous acquiert à jamais mon estime. Votre confiance mérite la mienne. Non, je ne suis point un joueur; ma présence ici est un acte

honorable. Mais hâtons-nous d'en sortir. C'est dans un lieu moins impur que vous devez recevoir la confiance et l'amitié d'un honnête homme.

RODOLPHE.

Ah! monsieur!...

DERMONT.

Sortons d'ici. (Rumeur. — On voit des soldats de maréchaussée s'emparer des portes, et en même temps, d'autres soldats ramener et refouler les joueurs vers le salon du fond. — Dermont et Rodolphe reviennent sur leurs pas.) Ciel! que vois-je?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE MARÉCHAUSSÉE, CAVALIERS DE LA MÊME ARME.

L'OFFICIER.

Ne laissez sortir que les personnes qui se feront connaître. (Retenant Dermont et Rodolphe.) On ne sort plus, messieurs.

RODOLPHE.

Comment?

DERMONT.

Vous voulez m'empêcher?...

(On voit les joueurs défiler un à un, entre les soldats, en montrant leurs papiers.)

L'OFFICIER.

Je dois exécuter mes ordres. Montrez-moi vos papiers; s'ils sont en règle vous serez libres.

DERMONT.

Quoi! je serais contraint à me déshonorer, en déclarant dans un tel lieu, mon nom, ma qualité?...

L'OFFICIER.

Il n'y fallait pas venir... Vos papiers?

DERMONT.

Grand Dieu! mais pourquoi cette violence?

L'OFFICIER.

Je dois vous en instruire. Des diamants d'un grand prix ont été volés dans une maison voisine; on soupçonne qu'ils ont été apportés ici.

DERMONT.

Et vous osez supposer?...

RODOLPHE.

Arrêtez!... Quelque honte qu'il y ait à se faire connaître ici, je n'hésite point. Je me nomme Rodolphe Déricourt, et je me porte caution pour monsieur.

DERMONT.

Vous!... digne jeune homme, vous le pouvez sans crainte.

L'OFFICIER.

Vous répondez de monsieur, quoiqu'il se dise étranger?... Comment se nomme-t-il?

DERMONT.

Je...

(L'officier l'interrompt.)

RODOLPHE.

Je vous atteste...

L'OFFICIER.

Son nom?

DERMONT.

Je me nomme Dermont; je suis négociant-armateur; ma maison est à Marseille, et je suis arrivé ce soir même. Cela vous suffira-t-il?

L'OFFICIER.

Oui, monsieur, quand cela sera prouvé; jusque-là je serai forcé de vous conduire devant le magistrat.

DERMONT.

Moi!... juste ciel!...

RODOLPHE.

Monsieur...

(Un brigadier approche et remet un papier à l'officier.)

L'OFFICIER.

Quatre personnes arrêtées. (On voit en effet quatre joueurs retenus par les gendarmes. — A Dermont.) Monsieur, vous allez aussi me suivre.

DERMONT.

Moi!.... Malheureuse Amélie, qui pourra t'éclairer à temps?

RODOLPHE, courant à lui.

Amélie!... Ah! grand Dieu! vous seriez?...

DERMONT.

Son parent, son tuteur, et je venais la sauver.

RODOLPHE.

Ah! ce mot éclaircit tout. Fiez-vous à moi; un ordre, et je vole...

DERMONT, lui remettant un papier.

Oui, à mon hôtel!... Ah! généreux ami, hâtez-vous; je vous devrai plus que la vie.

L'OFFICIER.

Marchons.

(Sortie générale. — Le théâtre change. — Il représente un salon d'été, tout ouvert sur le jardin. — Il est meublé de quelques fauteuils, particulièrement de celui destiné à M. de Germany, et de tables de chaque côté de la scène — Il est dix heures du matin.)

SCÈNE V.

VALENTIN, LOUISE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE, et plus tard AMÉLIE.

(Deux femmes de chambre apportent un voile, des gants et les fleurs qui doivent parer la mariée. — En même temps Louise vient au-devant d'elles; et Valentin paraît par une porte de côté.)

LOUISE, examinant les fleurs.

Bien... C'est charmant!... Posez tout là... Ici... Ah! voilà Valentin; comment va M. de Germany?

VALENTIN.

Pas mieux; le médecin qui le quitte paraît fort inquiet; il veut parler à son fils. Voilà la troisième fois que je cours inutilement le dire à M. Georges. Je crains que monsieur ne s'impatiente.

LOUISE.

Vous avez raison, monsieur Valentin et

vous n'êtes pas le seul à qui la conduite de M. Georges donne ici de vives inquiétudes. Mais il n'est plus temps de rien dire, de rien examiner. (Montrant du geste les parures de noce.) Vous le voyez, dans quelques heures ils seront mariés.

VALENTIN.

Mon Dieu! madame Louise, auriez-vous découvert?...

LOUISE.

J'ai la certitude qu'il a passé encore la nuit dernière hors de chez lui, et qu'il n'est rentré qu'à deux heures du matin.

VALENTIN.

Est-il possible?... Si monsieur en était instruit... Mademoiselle Amélie le sait-elle?

LOUISE.

Oh! non... Cependant je l'ai vue pleurer; je crois qu'elle commence à partager mes soupçons, sur-tout sur ce M. Warner qui s'est emparé de l'esprit de M. Georges. Mais je n'oserais prononcer le nom de joueur.

VALENTIN.

Gardez-vous-en bien devant monsieur; c'en serait assez pour le faire mourir.

LOUISE.

C'est pour cela... Paix! voilà mademoiselle. Ne dites rien. Nous nous trompons peut-être. Allez vite où monsieur vous envoie.

(Valentin sort par le fond, Amélie entre par un des côtés.)

AMÉLIE.

Ah! Louise!... je m'éloigne un moment de la foule. Les compliments, le bruit, la chaleur... je puis à peine respirer.

LOUISE.

Je le conçois, mademoiselle; et joignez à cela l'émotion... et la crainte qu'un tel moment doit inspirer,

AMÉLIE.

La crainte!... Que veux-tu dire?

LOUISE.

Rien absolument, mademoiselle, qui puisse vous inquiéter... Ah! si le ciel est juste, vous devez être heureuse, et peut-il exister au monde un cœur qui le desire autant que le mien!

AMÉLIE.

Oui, je sais que tu m'aimes... (Avec embarras.) Aussi je n'ai pas de secrets pour toi.

LOUISE.

Cependant, mademoiselle, vous me cachez vos larmes.

AMÉLIE.

Tu pleures aussi.

LOUISE, voulant le cacher.

Moi!...

AMÉLIE.

Ne te semble-t-il pas que mon hymen s'entoure de sinistres présages? Le seul parent que je possède, M. Dermont, que j'attendais avec tant d'impatience, il ne vient pas; il m'abandonne. J'entends dire que l'on craint pour les jours de M. de Germany; quel moment pour une fête! et pour premier témoin d'un acte si solennel, nous aurons M. Warner!... Je ne saurais exprimer l'éloignement et l'espèce d'effroi que cet homme m'inspire; son regard audacieux me trouble et me révolte.

LOUISE.

Tous vos amis vous entoureront.

AMÉLIE.

Georges semble n'aimer que lui; à peine m'a-t-il adressé quelques mots ce matin. N'as-tu pas aussi remarqué son air inquiet, agité? Ah! Louise! comme mon cœur s'alarme!

LOUISE.

Mademoiselle, vous vous affligez sans raison: moi-même... (Bruit.) Mais, entendez-vous? je crois qu'on vient vous chercher.

AMÉLIE.

Déja!...

LOUISE.

Il faut achever de vous parer.

AMÉLIE.

Attends!... c'est, je crois, M. de Germany.

LOUISE.

Oui; il peut à peine se soutenir. (Aux femmes de chambre.) Rentrez, mesdemoiselles.

(Les femmes de chambre reprennent les parures et sortent. — Au même instant, M. de Germany, venant de chez lui, entre, soutenu par deux valets. — Georges se montre au fond, venant par le jardin. — Amélie et Louise courent au-devant de M. de Germany.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMANY, GEORGES, DOMESTIQUES.

AMÉLIE.

Mon père!

(Amélie et Louise soutiennent M. de Germany et le conduisent à son fauteuil. — Le vieillard embrasse la jeune fiancée, et la regarde avec tendresse.)

GERMANY, assis.

Où donc est mon fils? je l'ai fait demander plusieurs fois ce matin, et tout-à-l'heure encore...

AMÉLIE.

Monsieur, il va venir. (A Louise.) Courez...

LOUISE.

Le voilà... (A Georges.) Venez vite.

GEORGES.

(A part, en approchant.) Warner n'est point encore arrivé, aura-t-il obtenu le fatal écrin? (En saluant son père.) Monsieur, je me rends à vos ordres... Mademoiselle, on s'inquiète de votre absence; on vous desire au salon.

GERMANY, retenant Amélie.

Laissez-moi jouir un moment de la présence de ma fille; je ne pourrai la conduire à l'autel, et c'est un assez grand regret pour mon cœur...

Mais il me semble, mon fils, qu'Amélie n'est pas entièrement parée... auriez-vous oublié?...

GEORGES.

Non, monsieur; mais des soins multipliés... (A part.) Warner ne vient pas! (Haut.) Rien encore n'était prêt, il a fallu du temps... (Warner paraît dans le fond.) Ah! le voici!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, WARNER.

GEORGES, bas à Warner.

Les diamants?...

WARNER.

(Bas.) Je les ai. (S'avançant d'un air empressé.) Charmante Amélie, et vous aussi, monsieur, daignez m'excuser d'arriver si tard, et lorsque déja tous vos amis sont réunis. (Il tire un écrin de sa poche.) J'avais promis à mon ami cet objet qu'il attendait avec impatience.

(Il donne l'écrin à Georges.)

GEORGES.

Je reconnais ton obligeance. (Présentant l'écrin d'un air triomphant.) Ma chère Amélie, daignez ajouter aux graces qui vous parent l'éclat de ces diamants.

AMÉLIE.

Ciel! quoi! une aussi riche parure?

GEORGES.

N'est qu'un faible gage de mon amour.

WARNER, à part.

Il nous ont coûté cher!

GERMANY, à part.

Mes craintes étaient injustes.

AMÉLIE, montrant l'écrin.

Voyez, mon père.

GERMANY.

Georges a rempli mon desir.

WARNER, bas à Georges.

J'ai promis pour ce soir vingt mille francs à compte.

GEORGES.

On les aura.

AMÉLIE.

Mon ami, je vais à l'instant me parer des dons de votre amour.

WARNER, lui présentant la main.

Permettez, mademoiselle...

AMÉLIE, s'éloignant.

Monsieur...

GERMANY.

Georges, je desire que vous restiez un moment avec moi.

GEORGES.

Volontiers, monsieur. (A Amélie.) Ne tardez pas à nous rejoindre. (Bas à Warner.) C'est le dernier sermon; laisse-nous.

(Warner sort par le fond; Amélie et Louise par le côté.)

SCÈNE VIII.

GERMANY, GEORGES.

GERMANY.

Mon fils, vous allez être affranchi de l'autorité paternelle; vous allez disposer librement de votre fortune. Georges, l'indépendance où vous aspirez n'est pas pour vous sans péril; le jeu, dès votre enfance, fut la source de tous vos écarts... Mais vous m'avez juré que ce vice odieux était pour jamais extirpé de votre cœur. Georges, j'espère que vous ne m'avez pas trompé?

GEORGES.

Pourquoi ce doute?... Non, monsieur; s'il faut de nouveaux serments, je vous jure...

GERMANY.

Le ciel lit dans votre cœur, et c'est à lui que vous aurez à répondre du sort d'Amélie. Si pourtant vous m'aviez abusé; ou bien si, entraîné de nouveau par une passion détestable, le nom de joueur devenait jamais le vôtre; trompé par vos serments, le ciel me pardonnerait d'avoir immolé la plus aimable des femmes en l'associant à votre destinée: mais vous, mon fils, vous seriez puni par tous les fléaux qu'attire ce vice infâme: le mépris, le déshonneur, la misère, le crime... et mes yeux s'éteindraient dans la tombe avant d'être témoins de votre châtiment.

GEORGES.

Mon père, est-ce dans un tel moment?...

GERMANY.

Oui, mon fils, car cet instant va décider de votre sort...

GEORGES.

On vient... de grace...

GERMANY.

Georges, rassurez votre ami, en embrassant votre père.

(Dans ce moment, Warner et toute la société arrivent par le jardin; en même temps Amélie et ses femmes viennent de leur appartement. — Amélie est entièrement parée pour aller à l'autel.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes et toute la Société.

VALENTIN, à Georges.

Monsieur, les voitures attendent.

GERMANY.

Allez, mes enfants; mon cœur et mes vœux vous suivent.

(Amélie se met aux genoux de Germany, qui la relève et l'embrasse. — Puis tout le cortege sort pour se rendre à l'autel.)

SCÈNE X.

GERMANY, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur va-t-il rentrer chez lui?

GERMANY, assis.

Non; je resterai dans cette salle, j'attendrai ici leur retour... mon cœur est ému, mes yeux se remplissent de larmes. Verrai-je se réaliser l'espoir que j'ai fondé sur cet hymen?... il ne joue plus, il me l'a juré. Warner, son ami, me l'a juré de même... Maintenant le sort en est jeté; ils prononcent l'éternel engagement... Qu'il m'est cruel de n'être point auprès d'eux!... mais je puis connaître... oui... Valentin!...

VALENTIN.

Monsieur...

GERMANY.

Courez au temple; je veux d'ici assister à leur union. Vous viendrez m'annoncer l'instant où je devrai joindre mes bénédictions aux dernières prières du ministre.

VALENTIN.

Je vous comprends, monsieur; je cours...

(Il sort.)

GERMANY.

Je ne sais quelle inquiétude, quel pressentiment m'agite... mais il me semble que j'éprouve un secret repentir.

(Rodolphe paraît, et s'avance en venant du jardin, et paraissant chercher quelqu'un pour l'annoncer.)

SCÈNE XI.

GERMANY, RODOLPHE.

GERMANY.

Quel est cet étranger?

RODOLPHE.

Est-ce à monsieur de Germany que j'ai l'honneur de parler?

GERMANY.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Je me nomme Rodolphe Déricourt; j'ai l'honneur de connaître M. Dermont, votre ami.

GERMANY.

Dermont!... il est donc arrivé?... comment ne le vois-je pas?...

RODOLPHE, présentant une lettre.

Cette lettre vous expliquera le but de mon message.

GERMANY, à part.

Quel mystère!... (Il ouvre et lit.) « Mon ami, « arrivé seulement d'hier, j'ai découvert un « bien triste et bien douloureux secret... » (A part.) Que veut-il dire? «Tout doit être changé « relativement au mariage de ma nièce... » Ciel! « Je vous supplie de ne rien conclure « avant l'explication que j'accours vous don- « ner. Je n'ai que le temps de tracer ces mots « à la hâte. DERMONT. » Grand Dieu!... Savez-vous, monsieur, quel motif?... Je tremble de vous interroger... Mais déja mon fils est à l'autel, des nœuds indissolubles...

RODOLPHE.

Ah! que m'apprenez-vous?

GERMANY, cherchant à se lever.

S'il en est temps encore, il faut tout arrêter... Appelez mes gens. Du monde!

RODOLPHE, le soutenant.

Arrêtez, monsieur, cet éclat...

VALENTIN, accourant.

Monsieur! monsieur!...

GERMANY.

Ciel!

VALENTIN.

Ils sont unis!... Ah! si vous aviez vu quelle touchante cérémonie!

(Dermont paraît.)

RODOLPHE.

M. Dermont!

(Rodolphe court au-devant de Dermont — Valentin soutient et replace Germany dans son fauteuil.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DERMONT.

RODOLPHE, bas à Dermont.

Il est trop tard, ils sont unis... Cachez la vérité.

GERMANY, tendant les bras à Dermont.

Dermont!

DERMONT, courant l'embrasser.

Ah! mon ami!

GERMANY.

Cette lettre?

DERMONT.

Je vous conjure d'oublier...

GERMANY.

Jamais! il faut qu'elle soit expliquée sur-le-champ.

DERMONT.

Eh bien! puisque vous l'exigez, sachez donc que cette nuit, dans une maison infâme, le jeu...

GERMANY.

Le jeu!... achevez.

(Bruit annonçant le retour des époux.)

RODOLPHE.

Silence!... déja on revient du temple; épargnez l'innocente épouse et l'honneur de votre fils. Qu'un secret éternel...

GERMANY.

Non, j'éclaircirai ce mystère.

(Dermont et Rodolphe contiennent à peine Germany, qui veut se lever. — Tout le cortége arrive, accompagnant les époux.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GEORGES, AMÉLIE, LOUISE, WARNER, tous les Personnages de la noce.

AMÉLIE, se précipitant dans les bras de Dermont.

Ah! mon oncle! mon ami! mon père! ah! que je suis heureuse!...

(Dermont la serre dans ses bras.)

GEORGES, à part.

Que vois-je?

WARNER, de même.

C'est l'étranger!...

GEORGES, bas à Warner.

N'était-il pas cette nuit?

WARNER.

Oui... silence!

GEORGES.

Et Rodolphe?

WARNER.

Je ne l'ai point invité.

GEORGES.

Nous trahirait-on?

AMÉLIE, jetant les yeux sur Georges, Germany et Dermont.

Mais vous détournez les regards... vous ne me parlez pas? Pourquoi cette tristesse? Georges, mon oncle est devant vous.

GEORGES.

En effet, ma mémoire me rappelle les traits de monsieur. Je regrette infiniment qu'il soit arrivé trop tard pour entendre le serment que nous venons de prononcer.

GERMANY.

Peut-être en devez-vous remercier le ciel.

WARNER, à part.

Il a parlé!

GERMANY.

Retirez-vous un moment, ma fille.

AMÉLIE.

Moi?

DERMONT et RODOLPHE, à Germany.

Qu'allez-vous faire?

GERMANY.

Retirez-vous; il faut que je parle à mon fils.

AMÉLIE.

Vous... mon pere!...

GEORGES.

Demeure, Amélie; je te défends de sortir. Tu n'as plus ici d'autre maître que moi. Il est inutile de s'entourer de mystères pour déchirer le voile dont on voudrait couvrir l'outrage qu'on me prépare. Je vois d'ici d'où part ce lâche coup. L'auteur... (il désigne Rodolphe.) en est devant moi. Oui, c'est vous qui me rendrez compte d'une infâme trahison.

RODOLPHE.

Moi?

AMÉLIE.

Ciel!

GERMANY.

Téméraire!...

DERMONT.

N'insultez personne ici; c'est moi seul...

GEORGES.

Vous ne l'eussiez pas osé. Vous étiez cette nuit avec moi, et vous deviez vous taire.

TOUT LE MONDE.

Cette nuit!...

VALENTIN, accourant effrayé.

Monsieur! monsieur, un magistrat vient de se présenter; il demande à vous parler sur-le-champ.

GEORGES.

Un magistrat!...

GERMANY.

Il veut me parler?

RODOLPHE.

Que signifie?

WARNER, à part.

Nous sommes perdus; il s'agit des diamants.

DERMONT.

Ciel! je prévois... (A Germany.) Sauvez l'honneur de votre maison; obtenez que tous les étrangers s'éloignent.

(Sur l'ordre indiqué par Dermont, les domestiques passent rapidement dans le jardin; et, tandis que les personnages nouveaux arrivent en scène, on voit s'éloigner toute la société.)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, LE MAGISTRAT, deux Officiers de justice.

LE MAGISTRAT, à M. de Germany.

Monsieur, c'est à regret que je viens troubler l'auguste cérémonie qui vous rassemble mais mon devoir l'exige. Faites éloigner, je vous prie, les personnes étrangères.

GERMANY.

Il n'en est plus ici, monsieur, expliquez-vous.

LE MAGISTRAT.

Il le faut. (A Georges.) N'êtes-vous pas monsieur Georges de Germany?

GERMANY.

Mon fils!

GEORGES.

Oui, monsieur.

LE MAGISTRAT.

Un vol de diamants a été commis près d'une maison que la justice observe. Les dépositions de plusieurs personnes arrêtées ont fait connaître que vous, monsieur Georges de Germany, en êtes un des habitués; et que la nuit dernière vous avez reçu, dans cette maison, d'une femme suspecte, un écrin qui ne pouvait appartenir à une personne de cette classe.

AMÉLIE, à Georges.

Vous avez...

GEORGES.

Silence!

GERMANY.

Il serait vrai!... Malheureux! te voilà donc nalé comme un joueur! Voilà mon nom flé-! Démens cette infamie, ou je te renonce à nais.

LE MAGISTRAT.

Monsieur ne pourrait nier...

GEORGES.

Non; et pourquoi le nierais-je? ne suis-je s enfin le maître de mes actions? m'est-il erdit d'acheter un objet qui flatte mes de-s? et si cet objet vient d'une source impure, s-je, ou puis-je le savoir?

WARNER, bas à Georges.

Bon! tiens ferme.

GEORGES.

Que prétendez-vous enfin, monsieur?

LE MAGISTRAT.

Vous devez le prévoir: votre déposition de-nt la justice est indispensable, et je viens is inviter à me suivre.

GEORGES.

Moi!

AMÉLIE.

Dieu!...

GERMANY.

Quel avilissement!... comparaître devant un ounal, entouré d'êtres infâmes! ah! par pi-, monsieur!...

AMÉLIE, au magistrat.

Au nom du ciel! épargnez mon époux; yez le désespoir de son père; on tremble a pour ses jours. Ah! je vous en supplie, lui donnez pas le coup de la mort.

LE MAGISTRAT.

Madame, vos prières, les larmes d'un vieil-d, la sainteté du nœud que vous venez de mer, tout m'invite à céder... Mais votre oux doit me remettre à l'instant... Que vois-' Grand Dieu! Ces diamants qui vous pa-nt...

AMÉLIE.

Ciel!...

GEORGES, voulant l'entraîner.

Amélie!...

LE MAGISTRAT.

Arrêtez, madame; ces diamants doivent être ıx qui ont été volés.

AMÉLIE.

Ah!...

(Elle arrache son collier, ses bracelets, et les jette.)

WARNER, saisissant la main de Georges.

Ne me nomme pas.

AMÉLIE, hors d'elle-même.

Les voilà! Grand Dieu! secourez-moi; sau-z-moi de l'infamie!...

RMONT, courant à elle, et la recevant dans ses bras.

Mon enfant!

GERMANY.

Exécrable lumière!... Jour de malédiction!.. Ah! je me sens mourir!...

AMÉLIE, LOUISE et RODOLPHE.

Ah!

(Ils se précipitent autour de M. de Germany, qui s'évanouit dans leurs bras, et qui se trouve aussitôt entouré de tous ses domestiques.)

DERMONT, au magistrat.

Monsieur, vous voyez quel danger menace les jours de ce vieillard; vous n'accusez pas sans doute cet imprudent jeune homme d'un crime, d'un vol? Je vous supplie de ne pas exiger qu'il vous suive en ce moment. Je vous réponds qu'il se présentera devant la justice.

LE MAGISTRAT.

Cette assurance, donnée par un homme tel que vous, suffira, je l'espère, pour faire attendre les renseignements qu'on exige de monsieur. (Aux personnes de sa suite.) Vous pouvez vous retirer.

(Le magistrat se retire. — En même temps on emporte Germany évanoui. — Warner sort également.)

SCÈNE XV.

DERMONT, GEORGES; puis à la fin AMÉLIE, LOUISE, GERMANY, et TOUTES LES PERSONNES DE SA MAISON.

DERMONT.

Jusqu'ici, monsieur, j'ai gardé le silence; la douleur, le respect me l'imposaient devant un père accablé sous le poids de la honte et de l'ignominie d'un fils indigne de lui.

GEORGES, avec fureur.

Monsieur!...

DERMONT.

Écoutez-moi; j'ai malheureusement le droit de vous l'ordonner. Vous ne devez jamais espérer qu'après l'horrible éclat que viennent de provoquer les vices de votre cœur et leur affreux résultat, je puisse vous laisser l'arbitre du sort de mon infortunée nièce. Non, monsieur, vous ne ferez point une victime de la fille de mon frère. C'est à moi de la protéger, de la défendre, de la sauver de l'abîme où vous l'entraîneriez; et je l'en arracherai, en faisant rompre votre mariage.

GEORGES.

Rompre mon mariage! Vous auriez déja payé ce mot de votre vie... si cette Amélie, dont je suis maintenant l'époux et le maître, ne vous appartenait par un lien qui vous protége encore. Quoi! c'était donc pour devenir mon délateur que vous me poursuiviez? Eh! de quel droit prétendez-vous inspecter ma conduite, régler mes actions, enchaîner mes volontés? Je suis libre maintenant, je jouis de ma fortune, la loi m'en rend maître; je suis ici chez moi, et songez que j'ai le droit d'en chasser qui m'outrage.

DERMONT.

Ingrat! quand je viens d'empêcher...

GEORGES.

Quand vous avez l'audace...

DERMONT.

Je suis chez mon ami, et ma nièce n'appartiendra jamais à un joueur.

GEORGES.

C'est trop braver ma colère! sortez! sortez d'ici, ou je ne réponds plus...

AMÉLIE, accourant éperdue.

Arrêtez! arrêtez!...

DERMONT, courant à elle.

Amélie!...

AMÉLIE, à Georges.

Au nom du ciel! faites silence; calmez votre fureur; étouffez ces cris terribles. Votre père a repris ses sens; il est là, près de nous. Vous savez combien on redoutait pour lui la plus légère émotion: eh bien! c'en est fait de lui s'il entend encore votre voix. Déja sa douleur éteint ses forces, et sa colère va lui donner la mort.

DERMONT.

Tu le vois, malheureux, tu donneras la mort à ton père!

GEORGES, avec emportement.

Que cet homme sorte d'ici!...

AMÉLIE, courant à Dermont.

Mon oncle!

LOUISE, accourant.

Madame! madame! Ah! monsieur Georges! votre père expirant s'est levé; il se traine, il vient, il vous menace...

AMÉLIE, à Georges.

Ah! tombez à ses genoux.

DERMONT.

Il n'aura pas de pitié pour son père...

GEORGES, hors de lui.

Non, tant que tu provoqueras ma fure[ur]. Laissez-moi! laissez-moi chasser cet homme[!]

(Attirée par les cris de Georges, une foule de person[nes] de la noce accourt par le jardin, tandis que M. de G[er]many, dans le plus grand désordre, et s'arrachant [des] bras de ses domestiques et de Rodolphe, sort de son [ap]partement, et s'arrête près du seuil de la porte.)

GERMANY, à son fils.

Arrête!

GEORGES, immobile.

Ciel!...

AMÉLIE et LOUISE, aux genoux de Germany.

Grace! grace!...

GERMANY.

Non; la voix de Dieu se fait entendre da[ns] les derniers accents d'un mourant. Écoute[!] La destinée du joueur est écrite sur les por[tes] de l'enfer. Fils ingrat! fils déja parricide! [tu] seras époux coupable et père dénaturé; et [ta] vie s'éteindra dans la misère, le sang et [les] remords!

GEORGES.

Mon père!...

GERMANY.

Je te maudis!

(Il tombe.)

CRI GÉNÉRAL.

Ah!!!

(Amélie et Louise restent à genoux aux pieds de [Ger]many; et tous les témoins demeurent frappés de con[ster]nation.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

TRENTE ANS,

OU

LA VIE D'UN JOUEUR.

PREMIER ENTR'ACTE.

Quinze années se sont écoulées entre la première et la deuxième journée.

DISTRIBUTION DE LA DEUXIÈME JOURNÉE:

GEORGES DE GERMANY, quarante ans......... M. FRÉD. LEMAÎTRE.
WARNER, quarante et un ans................ M. MESNIER.
DERMONT, soixante ans..................... M. THÉRIGNY.
RODOLPHE, trente-sept ans................. M. JEMMA.
VALENTIN, quarante-cinq ans............... M. VISSOT.
AMÉLIE, femme de Georges, trente et un ans.... Mme ALLAN-DORVAL.
LOUISE, cinquante ans..................... Mme ZÉLIE PAUL.
CARLES, petit jockey de Warner............ Mlle CLARA.
PERSONNAGES de la fête, DOMESTIQUES, SOLDATS, et autres ACCESSOIRES.

L'action a lieu en 1805, et la scène se passe à Paris chez M. Georges de Germany.

DEUXIÈME JOURNÉE.

héâtre représente un cabinet faisant partie de l'appartement d'Amélie, et attenant à sa chambre à coucher. — Ce cabinet a une porte de chaque côté et une au fond.

SCÈNE I.

.LIE et LOUISE, et ensuite VALENTIN.

ver du rideau, Amélie est assise devant un secré- ; elle écrit et essuie ses yeux.—Deux bougies tes, et à peu près usées, indiquent qu'elle a passé la —Après un moment de silence, Louise entre.)

LOUISE.

a levée!... mais non, les bougies sont (Elle jette un regard dans la chambre à cou- Le lit n'est point dérangé, madame ne as couchée; elle a encore écrit toute la (Amélie laisse tomber sa plume, porte son oir sur ses yeux.) Elle pleure; oui, toujours elle est seule. Ma pauvre maîtresse! de- quinze années, voilà sa vie!... Quinze s de mariage, et pas un jour, pas un in- de bonheur!...Elle paraît bien occupée.

(Elle range dans l'appartement.)

AMÉLIE.

i, je dois encore tenter ce dernier effort, our me sauver moi-même de l'abîme: ; la femme d'un joueur, je dois me rési- à souffrir; mais du moins pour préser- on fils. (Reprenant la plume.) Achevons.

LOUISE.

Elle parle de son fils... Madame?

AMÉLIE.

C'est toi, Louise?

LOUISE.

Pardon; n'avez-vous pas demandé votre fils?... Il repose encore; mais, si vous voulez l'embrasser...

AMÉLIE.

Je te remercie, ma bonne Louise. Oui, la présence de mon fils, de mon cher Albert, peut seule calmer mes chagrins; mais, dans ce moment, c'est de lui, de son avenir que je m'occupe.

LOUISE.

Et c'est pour cela que vous veillez? Vous n'êtes pas raisonnable, madame, et je dois vous gronder... j'en ai le droit, moi, votre plus ancienne amie, votre gouvernante; c'est bien assez que tout le jour vous dévoriez vos chagrins: devriez-vous encore passer les nuits à pleurer?

AMÉLIE.

C'est le seul instant où je peux librement songer à ma situation... Ma bonne Louise, ton

attachement pour moi, ta discrétion, ta prudence, méritent que je t'ouvre mon cœur. Ces lettres que tu me vois écrire pendant l'absence de mon mari, c'est à mon oncle que je les adresse.

LOUISE.

Quoi! madame, à M. Dermont, à ce parent que monsieur chassa après la mort de son père?... (Amélie, par un geste interrompt Louise.) Oui, vous avez raison; ne rappelons jamais cette affreuse époque. Combien de fois je me suis reproché de n'avoir pas osé vous confier mes soupçons!... Mais, madame, monsieur votre oncle viendra-t-il à votre secours?

AMÉLIE.

Je l'appelle, et depuis bien des années j'implore son pardon. C'est ma seule ressource pour mon fils... Tu conçois que son père l'ignore; voilà pourquoi j'écris la nuit pendant qu'il est au jeu.

LOUISE, avec indignation.

Au jeu!... toujours au jeu!... et toujours aussi avec cet indigne Warner! l'être le plus pervers, le plus perfide!... Comment, depuis quinze ans, monsieur ne voit-il pas que cet homme hypocrite le trompe, le ruine, et l'entraîne à sa perte, et porte l'audace jusqu'à oser lever les yeux sur l'épouse?... (Un mouvement d'Amélie l'arrête.) Vous êtes trop bonne et trop patiente, madame: je vous le dis tous les jours, à votre place je démasquerais ce fourbe.

AMÉLIE.

Ah! je ne l'oserais jamais!... Tu connais la violence et l'emportement de Georges, je frémis à l'idée d'exciter sa jalousie; et cependant je sens que je m'expose... (On entend du bruit.) Mais écoute... est-ce lui qui rentre?... vois; s'il a perdu, reste auprès de moi.

LOUISE.

Toujours, ma chère maîtresse. (Elle va voir.) Non, ce n'est pas lui, C'est Valentin.

(Valentin est entré.)

VALENTIN.

Madame, M. Warner...

LOUISE.

Warner!

AMÉLIE.

Vous savez que je ne veux pas le recevoir en l'absence de mon mari.

VALENTIN.

Je le sais, madame; mais il est déja venu trois fois ce matin, même avant qu'il fît jour; chaque fois il m'a paru plus inquiet, plus agité. Enfin, ne pouvant rencontrer monsieur, il faut absolument, m'a-t-il dit, qu'il vous parle à l'instant, pour prévenir un grand malheur.

AMÉLIE.

Ciel! un grand malheur!... Georges a perdu sans doute, et peut-être le désespoir... Je consens...

LOUISE.

Madame!...

AMÉLIE.

Non!... il nous trompe, il n'a pas vu m mari, c'est un piége que ce misérable vou me tendre... Valentin, défendez-lui d'e chez moi... Attendez; avant que mon é rentre, vous porterez vous-même cett tre, je vais la fermer.

(Elle va au secrétaire plier et cacheter sa l

LOUISE, avec attendrissement.

Pauvre femme!

VALENTIN, bas à Louise, en lui montrant des p

Je n'ai pas osé lui dire... voyez, ma Louise, encore des protêts, des jugeme On doit saisir aujourd'hui, si monsieur...

LOUISE.

Écoutez! (On entend du bruit.) Ciel!

AMÉLIE.

Valentin, quel bruit?...

LOUISE.

C'est monsieur!

AMÉLIE.

Mon époux!... Cachons cet écrit.

(Elle met la lettre dans son s

LOUISE, revenant effrayée.

Madame, monsieur a renvoyé War revient seul, mais la nuit a dû être or car il paraît dans un accès de fureur.

AMÉLIE.

Ah! je tremble... (A Louise.) Ne laiss approcher mon fils, qu'il ne soit pas de ces horribles scènes. Va, veille si Albert.

(Louise va pour sortir, mais Georges entre.— I au milieu de la chambre, et Valentin le suit consterné. — Amélie et Louise demeurent imi

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Madame, depuis quand vous arrog le droit de fermer la porte de chez mc meilleur ami, Warner?

AMÉLIE.

Je n'ai pas l'habitude de recevoir si Et dans votre absence...

GEORGES.

Votre excuse est frivole. Vous détest ner, parcequ'il est mon ami.

AMÉLIE.

Lui, votre ami!...

GEORGES, à Valentin.

Je vous chasserai si, à l'avenir, manquez de respect.

VALENTIN.

Me chasser! monsieur, moi, l'anci teur de monsieur votre père! moi qu mourir dans mes bras'

GEORGES, d'un ton terrible.

Tais-toi!

AMÉLIE.

Valentin!...

(Elle lui fait signe de se taire.)

GEORGES, à part.

Il me le rappelle toujours... (A Louise.) Que faites-vous là?

LOUISE, embarrassée.

Monsieur, j'offrais mes soins à madame.

GEORGES.

Ce n'est pas l'instant... Sortez tous deux.

VALENTIN, remettant des papiers à Georges.

Monsieur, on a ce matin signifié ces actes; on doit exécuter dans la journée.

GEORGES, froissant les papiers avec colère.

Je les en défie!... laissez-nous. (Valentin se retire par le fond et Louise entre dans la chambre à coucher. — Georges et Amélie restent seuls.) Le sort m'a traité cette nuit avec un acharnement sans exemple... Point de discours, je vous en prie; je ne suis point d'humeur à écouter un sermon; ma réponse serait sans réplique: il n'était pas plus difficile au hasard de m'enrichir que de me ruiner; vous-même vous avez plus d'une fois ressenti l'effet de ses faveurs; et ces restes d'opulence, dont les débris nous entourent, en sont encore des marques. Je reprendrai mon tour dans les caprices du sort... mais cette nuit, cette nuit sur-tout! il s'est joué de toutes mes combinaisons... J'avais à la vérité peu de ressources; j'ai bravé la fortune, et j'ai tout perdu... il me faut de l'argent.

AMÉLIE.

De l'argent!...

GEORGES.

Oui, aujourd'hui, ce matin, ou c'en est fait de moi.

AMÉLIE.

De vous, mon ami? vous connaissez notre situation: je vous ai donné mes diamants, je ne possède plus rien; il ne nous reste que les meubles de cet hôtel.

GEORGES.

Non, ils sont saisis.

AMÉLIE.

Grand Dieu!... Ainsi plus rien ici n'est à nous?

GEORGES.

Ici, non... Mais je vous le répète, et vous m'entendriez sans les conseils que vous a donnés votre oncle; il me faut de l'argent, ou c'en est fait de moi.

(Il s'assied d'un air sombre.)

AMÉLIE.

Vous me faites frémir, mon ami!... Ah! si le ciel daignait ouvrir vos yeux, voyez combien, jusqu'à ce jour, nous avons été malheureux; presque toujours dans la misère, même au milieu quelquefois d'un éclat bien trompeur; assaillis d'inquiétudes, de poursuites, de terreurs, souvent d'injures et d'outrages, nous avons passé quinze années sans connaître un seul jour de repos, bien moins encore de bonheur... (Georges fait un mouvement d'impatience.) Je ne vous retrace pas ce tableau, mon ami, pour vous reprocher mes larmes, mais pour vous demander un sort moins déplorable. Une partie de ma dot, séparée de votre bien, nous reste, puisqu'elle m'appartient; le revenu qu'elle produit, et qui passe inaperçu dans le désordre de notre existence, suffirait pour nous faire vivre avec aisance, dans quelque endroit éloigné, dans un état obscur, mais paisible du moins. Ah! mon ami, si tu voulais, dès aujourd'hui, nous quitterions cet hôtel; cette ville, pour toi si funeste; tes faux amis, qui te trahissent. Tu trouverais un doux repos; je consacrerais toute ma vie à rendre la tienne heureuse par mes soins, mon amour, mon travail, s'il le fallait. Notre Albert s'élèverait sous nos yeux, et tu goûterais bientôt tout le bonheur de la vie. (Elle se jette à ses genoux.) O Georges! ô mon ami! fuyons l'enfer où nous sommes; renonce à ce funeste jeu; c'est ton bonheur et ma vie que je te demande à genoux.

GEORGES, relevant Amélie, et se levant lui-même.

Vous m'avez cent fois répété ces discours. Quelques mille francs de revenu, un village pour habitation, une existence misérable: je ne la supporterais pas; c'est la richesse que j'ambitionne; ne l'ai-je pas déja possédée!... D'ailleurs il est trop tard... Amélie, tu m'offres le reste de ta dot; eh bien! c'est aussi ce que je te demande

AMÉLIE.

Vous?...

GEORGES.

Cent mille francs, dont toi seule peux disposer. Confie-moi cette somme jusqu'à demain seulement, demain je te rendrai le double.

AMÉLIE.

Ciel! qu'osez-vous me proposer?... C'est l'unique avenir de mon fils!

GEORGES.

Demain, te dis-je!...

AMÉLIE.

Vous joueriez aujourd'hui, et demain mon fils serait sans pain.

GEORGES.

Amélie, ne suis-je pas votre époux? Et si je l'ordonnais?...

AMÉLIE.

Georges, je suis sans défense, vous pouve prendre ma vie; mais vous ne me ferez jamai déshériter mon fils.

GEORGES.

Tu préfèreras donc me voir monter sur l'échafaud?

AMÉLIE.

Ciel!... que dites-vous? L'échafaud!

GEORGES.

Oui; apprends enfin, puisqu'il le faut, apprends que, poussé par le besoin, la rage et le desespoir, un jour... un jour à jamais fatal, où le sort m'accablait, où j'étais sans ressource, j'ai fait des faux.

AMÉLIE.

Ah! ton père avait prédit dans sa malédiction que tu finirais par un crime!

GEORGES, lui saisissant le bras.

Malheureuse!...

AMÉLIE.

Grace! grace!...

(Valentin et Louise, attirés par les cris, accourent.)

VALENTIN et LOUISE.

Madame!

GEORGES.

Qui vous appelle?

VALENTIN.

Monsieur, j'ai cru entendre...

LOUISE.

Il m'a semblé que madame appelait.

GEORGES.

Non, retirez-vous.

AMÉLIE.

Laissez-nous, mes amis... vous vous êtes trompés; nous desirons être seuls.

(Valentin et Louise se retirent.)

GEORGES.

Vous connaissez maintenant toute la vérité; oui, de fausses lettres de change, portant un nom que j'ai tracé... Demain...

AMÉLIE.

Vous me glacez... Quelle est la somme?

GEORGES.

Celle à peu près que vous possédez.

AMÉLIE.

Autant!... grand Dieu!

GEORGES.

Si ce soir même, je ne retire ces effets, qu'on m'a promis de tenir en dépôt, demain à l'échéance, je suis perdu.

AMÉLIE.

Oui, perdu!

GEORGES, tirant un papier de sa poche.

J'ai préparé cet acte... c'est un pouvoir donné par vous à Warner.

AMÉLIE.

A Warner!...

GEORGES.

De retirer, en votre nom, les fonds qui vous appartiennent, des mains de votre banquier.

AMÉLIE.

O mon fils!

GEORGES.

Moi, je ne puis paraître... Amélie, vous voyez ma position désespérée; signez cet acte, ou ici même, à vos yeux, je me donne la mort.

AMÉLIE.

Arrêtez!... Ah! pouvez-vous craindre que je vous laisse conduire à l'échafaud?

GEORGES.

Tu consens?...

AMÉLIE.

Donnez... en vous évitant l'infamie, je sauve aussi mon Albert.

(Elle va au secrétaire, et signe.)

GEORGES, à part.

Elle signe!

AMÉLIE, lui rendant l'acte.

Tenez, courez; détruisez les preuves de votre crime... Georges, je ne vous demande pour récompense que de renoncer au jeu.

GEORGES.

Pour jamais, chère Amélie. (Il appelle.) Valentin! mes gens!

(Valentin et les domestiques viennent par le fond. — Louise vient aussi.)

AMÉLIE.

Que voulez-vous?...

GEORGES.

Plus d'alarmes, notre sort changera bientôt. (Aux domestiques.) Valentin, faites préparer le grand salon, qu'il soit richement décoré. J'ai du monde, ce soir; je donne une fête.

AMÉLIE.

Une fête!... au moment...

GEORGES.

Il fallait cacher ma détresse... tout le monde est invité; il y aura bal et concert; ne craigne point la dépense, dans une heure j'apporterai de l'or. Adieu, chère Amélie.

AMÉLIE.

Au nom du ciel! courez retirer les effets...

GEORGES.

Oui; j'ai le temps. (A part.) Avant, j'aura doublé cette somme. J'ai trop perdu la nu dernière pour n'être pas heureux ce mati Warner m'attend, courons!... (Haut.) Au revoir, Amélie. Qu'on s'occupe de ma fête.

(Il sort; les domestiques suivent.)

SCÈNE III.

AMÉLIE, LOUISE, puis VALENTIN, et e suite DERMONT.

LOUISE.

Mon Dieu! ma chère maîtresse, que s'est donc passé? vous êtes encore tremblante, cependant monsieur sort, la joie sur les trai

AMÉLIE, assise.

Ah! Louise!... j'y vois à peine... je sens q mon malheur est au-dessus de mes forces. J consommé le sacrifice, mon malheureux enfa vivra dans la misère...

LOUISE.

Ah! je devine...

(Valentin entre précipitamment; il tient une lettre.

VALENTIN.

Madame, au moment où monsieur sorta un homme dont les traits ne me sont pas

connus, mais que je n'ai pu me remettre, s'est approché de moi, m'a donné ce billet, et m'a prié, d'un air ému, de vous le faire tenir à l'instant.

AMÉLIE, se levant.

Un billet!... dois-je?...

LOUISE.

Que pouvez-vous craindre?

AMÉLIE.

Je ne sais quel tremblement s'empare de moi... peut-être encore un malheur... (Elle lit des yeux.) Ciel! que vois-je?... c'est mon oncle; il est ici... O mon Dieu! je te remercie; tu m'envoies donc un protecteur!

(Elle baise l'écrit: dans ce moment, Dermont paraît à la porte du fond.)

DERMONT.

Amélie!

AMÉLIE, courant à lui.

Ah! mon oncle!

(Elle se jette dans ses bras; Dermont la soutient. — Après un long embrassement, Dermont la regarde avec tristesse. — Amélie fond en larmes. — Valentin et Louise se retirent.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, DERMONT, puis LOUISE.

AMÉLIE, en pleurs.

Vous ne m'avez pas encore appelée votre nièce!

DERMONT.

Ne t'ai-je point pressée sur mon cœur?

AMÉLIE.

Vous ne me répondiez-pas; j'ai cru que vous m'abandonniez.

DERMONT.

J'avais de nouveau quitté l'Europe; toutes tes lettres me sont parvenues à la fois; à l'instant même j'ai laissé mes affaires; au lieu de te répondre, je suis accouru; au lieu de t'interroger, je suis encore venu m'instruire. Je sais tout... Eh bien! Amélie, t'avais-je prédit ton sort?

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! je suis bien malheureuse; si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir.

DERMONT.

T'abandonner!... jamais... Je sais déjà que Georges ne possède plus rien de l'héritage de son père.

AMÉLIE.

Rien.

DERMONT

Des dettes énormes?...

AMÉLIE.

Oui.

DERMONT.

Mais ta dot?

AMÉLIE.

Je viens d'engager le reste.

DERMONT.

Quoi! tu as oublié que tu es mère?

AMÉLIE.

Il le fallait... Ah! si vous saviez!...

DERMONT.

Oui, sa violence, sa tyrannie! il a donc parcouru toute la carrière des joueurs! fils ingrat, époux coupable, père dénaturé, il ne lui reste plus qu'à devenir criminel.

AMÉLIE.

Ah!

DERMONT.

Il l'est peut-être déja... oui, ton effroi me le dit... sur la route du crime il n'est point de limites; le joueur perd sa fortune, et devient un fripon.

AMÉLIE.

Arrêtez!... hélas! épargnez-le: c'est le père de mon fils.

DERMONT, l'embrassant.

Généreuse victime! Mais ne songeons qu'à ton sort... Du courage, Amélie; je serai ton protecteur; mais il n'y a plus à balancer; il faut séparer ton sort de celui de Georges, il faut sur-le-champ briser des nœuds...

AMÉLIE.

N'achevez pas... Ah! mon oncle, que vous me jugez mal! abandonner mon mari! est-ce là ce que j'ai promis au pied des autels? non; je lui appartiens... S'il avait rendu mes jours fortunés, j'en bénirais le ciel; il les remplit d'amertume, je dois subir ma destinée, et suivre la sienne jusqu'au tombeau.

DERMONT.

Alors, qu'attends-tu de moi?

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! je suis mère... comprenez-vous mes alarmes? c'est pour mon fils...

DERMONT.

Explique-toi; que desires-tu?

AMÉLIE.

Je ne possède plus rien; ma vie est vouée aux larmes, et je n'attends que la misère.. quelle main daignera?...

DERMONT.

C'est assez, je te comprends. Où dois-je embrasser ton fils?

AMÉLIE.

Ah! il est ici, mais je n'osais...

DERMONT.

Se peut-il?... Qu'on me l'amène.

AMÉLIE, appelant.

Louise! Louise! (Louise paraît.) Va chercher mon fils... attends!... Qu'entends-je?

(La voix de Georges se fait entendre.)

LOUISE.

Madame, c'est la voix de monsieur; il rentre, il monte au salon.

AMÉLIE.

Ciel!

DERMONT.

Je sors à l'instant; je ne puis me trouver en présence d'un homme qui m'a chassé de ta maison... Nous nous reverrons, Amélie, tu me feras avertir chez Rodolphe d'Héricourt.

AMÉLIE.

Rodolphe?...

DERMONT.

Oui; j'ai conservé cet ami. Mais Georges est ici; adieu, ma nièce.

LOUISE.

Arrêtez... vous ne pourriez l'éviter; cette chambre...

AMÉLIE.

C'est la mienne.

DERMONT.

Oui, même au prix de cette humiliation, j'éviterai la présence d'un homme dont la vue révolterait mon cœur.

LOUISE.

Le voilà.

(Dermont entre dans la chambre à coucher, et Louise dans le cabinet.—Georges, précédé de Valentin et des autres domestiques, entre d'un air rayonnant.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, GEORGES, VALENTIN, DOMESTIQUES.

GEORGES, donnant une bourse à Valentin.

Allez, exécutez mes ordres, je veux que mes salons soient éblouissants. N'épargnez point l'argent; vous voyez que j'en ai. (Valentin et les valets sortent.) Bonjour, chère Amélie! eh quoi! vous ne songez point à votre toilette?

AMÉLIE, d'un ton bas.

Pardonnez-moi, mon ami... Avez-vous retiré les effets?

GEORGES.

Ce soir... demain... ce n'est que dans vingt-quatre heures... Occupons-nous maintenant de la fête; rien ne sera plus piquant; je n'aime point ces réunions bourgeoises, où l'ennui préside avec l'étiquette. Je donne un bal masqué : j'aurai des femmes charmantes; tout l'Opéra déguisé.

AMÉLIE.

Parlez plus bas.

GEORGES.

Je veux que ma soirée étonne tout Paris. On vous apportera tout-à-l'heure des bijoux, des parures... Warner a choisi tout cela. Je prétends que vous éclipsiez toutes les femmes de mon cercle.

AMÉLIE.

Oui... n'élevez point la voix.

GEORGES.

Pourquoi? on fera de la musique; Warner m'a fait songer qu'il vous fallait une harpe.

AMÉLIE.

Encore Warner! Monsieur, je ne saurais...

GEORGES.

Madame, vous saurez faire ce que je desire.

AMÉLIE.

Oui; ne vous emportez pas.

GEORGES.

Mais pourquoi donc cette crainte? pourquoi vos regards toujours tournés vers cette chambre?

AMÉLIE.

Non, je vous assure...

GEORGES.

Vous vous troublez... Amélie, quelqu'un serait-il là?

AMÉLIE.

Louise et mon fils.

GEORGES.

Pourquoi pâlissez-vous?... Non... vous me cachez un secret... Encore!... Il faut...

AMÉLIE, le retenant.

Mon ami...

GEORGES, déja furieux.

Vous tremblez... Amélie, si jamais un soupçon pénétrait dans mon ame, vous n'oseriez prévoir où ma fureur...

AMÉLIE.

O Ciel!

GEORGES.

Je vais...

(Il veut se précipiter dans la chambre, Dermont paraît.)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, GEORGES, DERMONT.

DERMONT, à Georges.

Demeurez!

GEORGES.

Que vois-je?...

DERMONT.

N'outragez pas la vertu même.

GEORGES, regardant Amélie.

Dermont!...

AMÉLIE.

Au nom de ce que j'ai fait pour vous, ne l'offensez pas davantage.

GEORGES, à Dermont.

Quel motif vous amène chez moi? Que prétendez-vous ici?

DERMONT.

J'ai prétendu revoir la fille de mon frère. J'ai prétendu juger par mes yeux du sort que je lui avais prédit. Je ne me suis pas trompé, et vous avez tenu vos promesses. Quant à vous, monsieur, j'espérais ne jamais enfreindre le serment que j'avais fait de ne plus vous revoir. Votre injuste soupçon, près d'éclater en violence, a dû me le faire oublier; je n'ai rien de plus à vous dire.

(Il remonte le théâtre pour sortir, Georges descend la scène.)

AMÉLIE, à voix basse, et du geste, à son mari.

Vous ne le retenez pas?

GEORGES, durement.

Non.

DERMONT, s'arrêtant au fond, et recevant Amélie dans ses bras.

Douce et noble victime, prenez garde de succomber sous le poids de votre chaîne. Souvenez-vous du moins que vous avez un père, et qu'il veille sur vous. Adieu, ma fille.

(Dermont s'éloigne et sort. — Amélie fond en larmes. — Georges vient à elle avec un geste de colère.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, GEORGES.

GEORGES.

C'en est trop! J'ai supporté l'outrage, mais vous savez à quel prix; madame, je vous défends de le revoir jamais.

AMÉLIE.

Lui?... Ah! votre ingratitude révoltera mon cœur... Je vous ai tout sacrifié; il ne me reste qu'un seul ami sur la terre; votre fils déshérité n'a qu'un seul protecteur au monde, et vous nous l'arracherez!

GEORGES.

Oui; je le hais, parce qu'il me méprise, et que vous apprenez de lui à me haïr.

AMÉLIE, avec douceur.

De lui!... ô mon ami! jamais vous ne connaîtrez mon cœur.

GEORGES.

Silence!... on vient; cachez vos pleurs.

(Amélie essuie ses yeux; Valentin entre, suivi de plusieurs demoiselles portant des cartons. Un bijoutier apporte un écrin, et deux porteurs une harpe dans son étui. Warner entre d'un air gai.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WARNER, VALENTIN, LOUISE, LES COMMISSIONNAIRES, DEMOISELLES, etc.

VALENTIN.

Madame, on apporte pour vous, et par ordre de monsieur, des parures et une harpe.

GEORGES.

Fort bien; mais j'attendais Warner.

VALENTIN.

Le voici.

WARNER.

Bonjour, mon cher ami... Madame, daignez permettre que mon respect... (Il fait un mouvement pour baiser la main d'Amélie; elle se retire. — (A part.) On a pleuré, tant mieux!... (A Georges.) Mon ami, tu vois que j'ai rempli, avec le zèle de l'amitié, tes desirs et ta volonté. Entrez tout cela chez madame... portez la harpe au salon, et l'étui dans cette chambre.

(Il montre la chambre à coucher. — On exécute ce qu'il ordonne.)

GEORGES.

Amélie, je compte sur votre complaisance pour faire les honneurs et l'ornement de la fête.

AMÉLIE.

Oui, monsieur; je vais essuyer mes pleurs, et sourire à vos amis.

(Georges donne la main à Amélie, et la conduit dans son cabinet de toilette. — Louise emmène avec elle, en suivant sa maîtresse, les marchandes de modes; elle emporte aussi les bijoux. — Pendant ce temps, Valentin congédie le bijoutier et les porteurs de harpe.)

WARNER.

Bien! tout s'exécute... Mon projet réussit, et le piége est bien tendu... Mon jockey est adroit, intelligent; il sera cette nuit à son poste... Orgueilleuse Amélie, il faudra bien que tu cèdes... Demain, tu seras à moi. Maintenant, éloignons Georges.

(Tout le monde est sorti; Georges revient vivement.)

SCÈNE IX.

GEORGES, WARNER.

GEORGES.

Eh bien! mon cher Warner, tantôt, quand je t'ai laissé, as-tu suivi ma chance, et profité de ma veine?

WARNER.

J'ai joué quelques billets, mais le sort a changé tout-à-coup. J'ai perdu dix mille francs.

GEORGES.

C'est une bagatelle, j'en avais gagné trente. Cependant je comptais sur le gain que je présumais que tu allais faire, pour solder une partie de ces fatales traites, qu'il ne faut pas attendre que l'on présente demain.

WARNER, d'un air faux.

Ne dois-tu pas les rembourser avec l'argent de ta femme?

GEORGES.

Sans doute, et j'ai toujours la somme, à quelques mille francs près, que cette fête me coûte. Mais, si je me dessaisis, il ne nous restera rien : tandis que ces fonds, dans nos mains, en peu d'heures peuvent être doublés.

WARNER.

Sans doute; on compte aussi sur toi. Ce soir, à minuit, tous nos joueurs se rassemblent. Le prince russe y sera avec la dame d'Irlande; le combat sera vif : te sachant bien en fonds, j'ai donné ta parole.

GEORGES.

Tu as bien fait... cependant, ma fête...

WARNER.

Ta femme y présidera.

GEORGES.

Oui, cela suffit, nous irons... Abandonner cet or avant que la fortune l'ait multiplié! Non! quand je devrais encore être

la roue! Nous partagerons cette somme; nous en prendrons chacun la moitié; et tous deux, attentifs, impassibles, persévérants, nous nous suivrons du regard...

WARNER.

Non; je ne serai pas avec toi; mais je te seconderai dans un autre combat. L'ambassadeur persan donne à jouer cette nuit; mes amis sont prévenus; je dois conduire les parties.

GEORGES.

Bien! je connais ton adresse. Prends la moitié des fonds.

WARNER, à part.

Je le tiens!

GEORGES, lui remettant les billets.

Quarante et quelques mille francs : je garde une somme égale. Demain, avant six heures, nous nous réunirons.

WARNER, à part.

J'aurai la nuit à moi!

GEORGES.

Et avec notre gain, nous courrons avant l'heure fatale chez le dépositaire des funestes effets; nous retirerons les traites qu'il a promis de ne point négocier, et nous anéantirons les faux.

WARNER.

Silence!

GEORGES.

On vient.

(Valentin entre.)

SCÈNE X.

GEORGES, WARNER, VALENTIN, LOUISE; et ensuite les marchandes, sortant du cabinet, et le jockey, se glissant dans la chambre.

VALENTIN.

Monsieur, le monde arrive pour la fête.

LOUISE.

Madame attend vos ordres.

GEORGES.

Fort bien! je vais lui donner la main.

WARNER, bas à Georges.

Songe qu'on t'attend à minuit.

GEORGES.

Je n'y manquerai pas.

WARNER.

A demain.

GEORGES.

Oui, à demain.

(Georges entre chez sa femme. — Pendant ce temps, les marchandes de modes sortent, et le petit jockey entre furtivement sans que Valentin l'aperçoive.—Warner, demeuré seul en scène, fait un signe au jockey, qui se jette adroitement dans la chambre à coucher.)

WARNER, demeuré seul.

Allons! tout va bien. Quant à Georges, il arrivera trop tard; les faux sont au parquet du procureur du roi; heureusement je suis nanti, et cette nuit...

VALENTIN, revenant le chercher.

Monsieur...

WARNER.

Paraissons à la fête.

SCÈNE XI.

(Le théâtre change.)

PANTOMIME ET BAL.

(Le théâtre représente une riche galerie.—Au moment du changement, on voit déja tout le fond du théâtre rempli de monde, et sur-tout de femmes parées.—On se place par groupes, et le bal commence. — A la fin du bal, le jour baissant, on voit Georges et Warner se chercher se parler, se dire quelques mots à part, puis sortir.— Amélie inquiète, les observe. — Dans ce moment, des domestiques s'avancent, portant des flambeaux. — Tous les messieurs donnent la main aux dames.—Un cavalier prend celle d'Amélie, et toute la société se rend au salon de musique.)

(Le théâtre change.)

(Le théâtre représente la chambre à coucher d'Amélie; elle est de forme pentagonale.—Au fond, est un lit richement drapé.—De chaque côté, une fenêtre. — Plus près des spectateurs, et de chaque côté, aussi une porte de cabinet.—On voit, vers la gauche, l'étui de harpe.— La chambre est meublée d'une toilette et de quelques fauteuils. — On remarque une petite sonnette sur la toilette.)

SCÈNE XII.

CARLES, ensuite LOUISE et DERMONT.

(Il fait nuit. — On entend la fin d'un concerto de harpes et autres instruments, exécuté dans un salon voisin. — Pendant cette harmonie, l'étui de harpe s'ouvre tout doucement, le petit jockey Carles en sort, regarde dans la chambre et écoute.—La musique cesse. — En même temps, Louise ouvre avec précaution la porte du cabinet; aussitôt Carles, qui est aux aguets, court se renfermer dans l'étui. Louise, qui est entrée avec un bougeoir, allume deux flambeaux qui se trouvent sur la toilette.)

LOUISE.

Que peut-il être arrivé?... A minuit, la visite de M. Dermont!... Je ne sais pas si je fais bien, mais je ne peux l'introduire secrètement qu'ici... les salons sont pleins de monde. Valentin doit l'amener par l'escalier dérobé... Écoutons... (On frappe deux petits coups.) Le voilà.

(Elle ouvre avec précaution.—Valentin introduit M. Dermont, et se retire aussitôt.)

DERMONT.

Madame, faites dire à M. Georges de Germany qu'il faut que je lui parle à l'instant.

LOUISE.

A M. Georges!... quoi! c'est à monsieur que vous voulez parler?

DERMONT.

Oui.

LOUISE.

C'est impossible.

DERMONT.

Comment?

LOUISE.

Hélas! vous ignorez que toutes les nuits il quitte la maison? et, comme à l'ordinaire, il est allé jouer.

DERMONT.

Jouer! le malheureux!... Mais ce bal?...

LOUISE.

Madame en fait les honneurs, en s'efforçant de cacher ses larmes.

DERMONT.

Dans quel moment!... En ce cas, madame, courez appeler ma nièce.

LOUISE.

Madame! vous m'effrayez, monsieur, qu'y a-t-il donc?

DERMONT.

Le temps presse. Allez, allez promptement.

LOUISE.

J'y vais.

(Elle sort.)

DERMONT.

Il est impossible de lui cacher le coup affreux qui va l'accabler... Pauvre Amélie!... et le misérable se livre encore à la rage du jeu, pendant qu'on lui prépare des fers, et peut-être l'échafaud!

(Louise amène Amélie et se retire.)

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, DERMONT, LOUISE; puis, après, RODOLPHE.

(Carles est dans l'étui.)

AMÉLIE.

Ciel! mon oncle!... vous, dans ce moment! Quel motif vous amène au milieu de la nuit? quel malheur venez-vous m'apprendre?

DERMONT.

Un malheur... oui, un malheur irréparable. Du courage, mon Amélie; on ne peut te cacher ton sort. Georges est perdu, s'il ne fuit... il a commis des faux!...

AMÉLIE.

Ah! je m'attendais à ce coup terrible. Tout est donc découvert?

DERMONT.

Tu savais...

AMÉLIE.

D'aujourd'hui seulement.

DERMONT.

Et d'aujourd'hui seulement, son crime est connu. Un misérable usurier, entre les mains duquel ton coupable époux avait remis des valeurs supposées, s'est présenté chez le banquier, dont le nom figure sur ces fausses lettres de change; le banquier voit la fraude, arrête les effets, appelle la justice; et bientôt il résulte des aveux de l'usurier que ces faux criminels sont de la main de M. Georges de Germany.

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! secourez-le.

DERMONT.

Oui, pour toi, pour ton fils... mais il faudrait à l'instant le trouver, l'avertir...

AMÉLIE.

Hélas! je ne sais... Ah! malheureuse!

LOUISE, accourant.

Madame, un étranger qui dit avoir quelque chose d'important à vous apprendre, demande à vous parler sur-le-champ; il se réclame de M. Dermont.

DERMONT, à sa nièce.

Ne vous alarmez pas, c'est mon ami, c'est Rodolphe d'Héricourt... (Louise sort.) C'est moi qui l'ai prié de venir m'annoncer ce qu'il pourrait m'apprendre. Rodolphe te servira avec autant de zèle que moi-même.

LOUISE, l'amenant.

Le voici.

RODOLPHE, à Amélie.

Daignez me pardonner...

DERMONT.

Ma nièce connaît déjà le motif qui vous guide; parlez, que savez-vous?

RODOLPHE, à Amélie.

Il ne reste à monsieur votre époux que cet instant pour échapper aux mains de la justice. L'ordre est donné de s'emparer de sa personne; déjà la prison s'ouvre, demain votre époux sera dans les fers.

AMÉLIE.

Ah! je succombe à l'effroi, à l'horreur que j'éprouve.

RODOLPHE.

Madame...

AMÉLIE.

Au nom de Dieu! que faut-il faire?

DERMONT.

Il faut te réfugier dans mes bras. Déjà ton Albert est devenu ton fils; prends aussi pour toi-même un parti que ta sûreté commande; mets un terme à tes souffrances, abandonne...

AMÉLIE.

Jamais!...

DERMONT ET RODOLPHE.

Silence!...

(Louise accourant.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE, et puis VALENTIN.

LOUISE, effrayée.

Madame! madame!... Ah! mon Dieu! qu'ai-je entendu?... Tout est en rumeur dans le salon, on dit... on dit que monsieur doit être arrêté cette nuit!

AMÉLIE.

Cette nuit!

DERMONT.

Tout est connu.

LOUISE.

Écoutez...

AMÉLIE.

Quel tumulte!...

RODOLPHE.

Il faut fermer votre maison.

DERMONT.

Oui, mais tu ne peux plus paraître; c'est moi qui vais congédier ces dangereux amis.

VALENTIN, qui vient d'entrer.

Arrêtez, monsieur, c'est inutile; l'affreuse nouvelle a suffi, ils ont tous fui de l'hôtel.

DERMONT.

Tant mieux! c'est un scandale de moins. Courez éteindre; fermez les portes; que tout rentre dans le silence. (Valentin sort. — A Rodolphe.) Nous, cher et digne ami, allons tout préparer pour la fuite de Georges. Toi, ma nièce, dans ce moment d'effroi, tu ne peux rien par toi-même : enferme-toi dans cet appartement. Si Georges reparaît, qu'il accoure à l'instant chez Rodolphe. Si nous parvenons à mettre sa personne en sûreté, nous tenterons de racheter l'honneur.

AMÉLIE.

Ah! sauvez mon époux!...

DERMONT.

Si je le puis... si la Providence n'a pas marqué l'heure de sa punition...

(Il tend la main à Rodolphe, et ils sortent ensemble par l'escalier dérobé.)

SCÈNE XV.

AMÉLIE, LOUISE; CARLES, dans l'étui.

AMÉLIE, avec désespoir.

Le voilà donc venu l'affreux moment du réveil! Ruiné, déshonoré, près de perdre sa liberté!... et, tandis que je l'attends ici dans les angoisses de la terreur, il est encore au milieu des complices et des auteurs de son crime!... O mon Dieu! quand verrai-je la fin de mes tourments?

LOUISE.

Tout est rentré dans le silence; mais quel avenir nous attend? (Venant vers Amélie.) Ah! ma chère maitresse, quelque nouveau malheur qui puisse vous menacer, promettez à votre Louise qu'elle ne vous quittera jamais.

AMÉLIE.

Ah! c'est moi qui t'en conjure! qu'il me reste du moins une amie... Mais, Louise, où est mon fils?

LOUISE.

Il repose chez moi, madame.

AMÉLIE.

Je voudrais l'embrasser... mais non, ne trouble pas son sommeil. Pauvre enfant!... (Elle va s'asseoir, se trouve devant sa toilette, remarque sa parure, et recule comme effrayée.) Ah! cette parure, et la misère!... (A Louise.) C'est un habit de deuil que j'aurais dû porter depuis mon mariage. Viens, Louise, viens; que personne ne me voie dans cet état qui me condamnerait maintenant au mépris; viens!...

(Louise prend une lumière, et elle suit Amélie dans le cabinet.)

SCÈNE XVI.

CARLES, ensuite WARNER.

(Dès qu'Amélie et Louise sont sorties, l'étui de harpe s'ouvre doucement, et Carles en sort avec précaution; il écoute d'abord attentivement, se rassure, et va regarder à la porte du cabinet; puis, devenant plus hardi, il ouvre doucement la fenêtre et agite en l'air un mouchoir blanc. — Aussitôt qu'on est censé avoir répondu à son signal, il retourne à l'étui, en tire une échelle de soie, la jette par la fenêtre, et en attache le bout à la croisée. — Warner entre par ce moyen, tenant une épée à la main. — Dès qu'il est entré, Carles lui montre du geste le cabinet où Amélie se déshabille; puis, courant à la toilette, il saisit la sonnette et en arrache le battant; enfin, se servant à son tour de l'échelle, il sort par la fenêtre. — Warner jette l'échelle en dehors et reste seul dans la chambre.)

WARNER.

J'ai réussi! elle est à moi. Georges ne rentrera point, je l'ai trop bien engagé. Allons, courage, Warner! voilà ton coup de maître. Tu as de l'or; tu peux fuir, enlever Amélie... Oui, cette nuit verra ton triomphe. Tout-à-l'heure elle sera seule... attendons... Femme ingrate, tu n'auras pas en vain défié mon amour... La voici! laissons sortir Louise... Il semble que tout conspire pour assurer ma victoire.

(Il entre dans l'étui, et s'y cache.)

SCÈNE XVII.

AMÉLIE, LOUISE; WARNER, dans l'étui.

(Amélie est en blanc, la tête nue.)

AMÉLIE.

Maintenant, ma chère Louise, tu peux te retirer.

LOUISE.

Vous laisser seule!... Permettez-moi de passer la nuit auprès de vous.

AMÉLIE.

Non, ma bonne Louise, ce serait abuser de ton zèle; qui peut prévoir les tourments qui nous attendent demain? Va, ménage tes forces; prends un peu de repos, je l'exige. Assure-toi seulement si tout est bien fermé, prends sur toi la clef de l'escalier dérobé. Si mon oncle ou M. Rodolphe revenaient dans la nuit, tu les amènerais par là. Si mon époux rentre, j'ouvrirai de ce côté.

(Elle indique l'autre porte.)

LOUISE.

Fort bien, madame, je ferai ce que vous de

rirez. Mais ne croyez pas que je puisse reposer quand un grand péril vous menace; j'attendrai comme vous, et je veillerai auprès de votre fils.

AMÉLIE.

Oh! oui, je te recommande mon Albert.

(Amélie s'assied. — Louise va prendre la clef de la porte de l'escalier dérobé, et s'assure que tout est bien fermé; elle revient ensuite auprès d'Amélie.)

LOUISE.

Vous le voulez?... Adieu, ma chère maîtresse.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

AMÉLIE, WARNER.

(Aussitôt qu'Amélie est demeurée seule, Warner ouvre l'étui, et en sort avec précaution; il se glisse le long du mur; pose sur un meuble son épée, et s'avance doucement vers la porte du cabinet.)

AMÉLIE, assise et se croyant seule.

Je n'ose envisager toute l'étendue de mon malheur; la misère, l'avilissement! et, pour comble de douleur, il faudra fuir, me séparer de mon Albert!

(Ici, Warner ôte la clef de la porte du cabinet; cela produit un léger bruit qui fait tressaillir Amélie.)

AMÉLIE, effrayée.

Ciel!... est-ce vous, Louise? (Warner se retire un peu en arrière.) On ne me répond pas. (Elle se lève.) Il y a quelqu'un ici... Qui donc?...

WARNER.

C'est moi.

AMÉLIE.

Ah!...

WARNER.

Silence!... point de cris, point d'alarmes; Amélie, daignez m'entendre.

AMÉLIE.

Vous ici!... laissez-moi!... je vais appeler. (Elle court prendre la sonnette, et voit qu'elle est cassée.) Ah! je ne puis...

WARNER.

Non; vous voyez que j'ai tout prévu.

(Il lui montre la clef.

AMÉLIE.

Malheureuse!... je suis perdue!

WARNER.

Non, je viens vous sauver: malgré votre rigueur, mon amour...

AMÉLIE.

Quelle horreur! la nuit! seule!... ah! je vois toute la profondeur du piége où vous voulez m'entraîner. Mais toute ma maison connaît la haine que vous m'inspirez; jamais on ne me soupçonnera du crime d'être votre complice; non, je n'ai rien à redouter en appelant à mon secours, et l'on vous chassera comme le plus lâche des hommes et le plus vil scélérat!... Sortez, sortez donc à l'instant ouvertement, sans vous cacher, sans mystère. C'est ainsi qu'une femme qui se respecte doit imposer silence au soupçon et à la calomnie... Sortez!

WARNER.

Y songez-vous, madame? Moi sortir, après tout ce que j'ai tenté pour vous voir sans témoins! moi, renoncer au bonheur de vous forcer à m'entendre!

AMÉLIE.

Ciel!... vous oseriez!...

WARNER.

Je ne crains personne en ce moment; votre époux ne rentrera pas; vos gens sont éloignés; les miens veillent sous cette fenêtre, et si quelque audacieux... Regardez, j'ai des armes.

AMÉLIE.

Ah! je frémis!...

WARNER.

Calmez-vous, ne tremblez point... Un amant doit-il donc inspirer tant d'effroi? Oui, cruelle Amélie, je vous aime avec transport; et, malgré vos dédains, je veux vous arracher au plus affreux malheur. Ne cherchez point à retenir le bandeau sur vos yeux. Georges est ruiné, perdu, déshonoré; vous le savez; demain la misère, l'infamie... plus d'asile que le fond d'un cachot. Voilà, dans quelques heures, votre sort avec Georges. Brisez donc cette chaîne de fer; acceptez un protecteur; et, plus riche avec moi que vous ne le fûtes jamais, vous retrouverez les plaisirs, l'opulence, le bonheur, et je vous rends au monde, où doivent régner vos charmes.

AMÉLIE.

Misérable!... je ne sais comment j'ai pu vous entendre sans mourir de honte et d'indignation... Non, une ame telle que la vôtre ne peut appartenir à la nature humaine! C'est vous, vous seul qui êtes la cause et l'auteur de tous les torts de mon époux, et des désastres qui nous accablent; c'est vous qui avez empoisonné son cœur des détestables vices qui dégradent le vôtre; c'est vous qui l'avez entraîné au déshonneur, à sa ruine, à sa perte; et vous voulez couronner vos crimes en m'arrachant l'honneur!... Non, je vous démasquerai devant mon époux lui-même.

WARNER.

Vous l'oseriez?... Ainsi vous rejetez toujours mes vœux! Eh bien! tant de haine doit enfin associer la vengeance à l'amour. Je ne crains plus votre époux, et vous serez à moi, je l'ai juré.

AMÉLIE.

Ah! c'est la mort que vous m'offrez.

WARNER.

Amélie!...

AMÉLIE, apercevant l'épée sur le meuble.

Ciel!... je suis sauvée! (Elle saisit l'arme.) La mort plutôt que l'infâmie!...

WARNER.

Imprudente!... arrête!...

(Il lui arrache l'épée, et la jette à terre.)

AMÉLIE.

Je meurs!...

(Elle tombe évanouie ; ses cheveux se sont détachés, et flottent autour d'elle.)

WARNER, la soutenant.

Ah!

(Dans cet instant on frappe à la porte du cabinet.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, en dehors.

Ouvrez, ouvrez, Amélie!

WARNER.

Malédiction!... c'est Georges.

AMÉLIE, revenant à elle.

Ah! mon époux!

GEORGES, avec force.

Ouvrez, ouvrez, vous dis-je, Amélie!...

AMÉLIE, à Warner.

Fuyez, fuyez!

WARNER.

Je ne le puis... mais là... silence! (Il court éteindre les lumières.) Songez que vous êtes deshonorée, si vous me trahissez!

(Il se jette dans l'étui de harpe.)

GEORGES.

Je vous ordonne d'ouvrir, ou je brise la porte.

(Il l'ébranle.)

AMÉLIE.

Ah! c'est ma mort!...

(Elle va pour ouvrir, mais elle chancelle, et tombe sans connaissance près de la toilette. — Georges, enfonçant la porte, entre, et se débarrasse de son manteau.)

GEORGES.

Personne!... l'obscurité, le silence!... Il m'a semblé pourtant entendre des voix ; mon imagination m'a trompé... Amélie repose sans doute. On ignore donc encore ma perte, ma ruine, le danger qui m'environne?... C'en était fait, sans le hasard qui m'a fait découvrir... et Warner m'abandonne dans cet horrible moment! et par un sort fatal, de nouveau j'ai perdu!... exécrable destin! Allons, il faut fuir à l'instant! fuir... seul?... non, Amélie doit me suivre; quelle serait ma consolation?... Ah! je sens qu'elle m'est toujours chère ; je suis certain qu'elle m'aime; elle me suivra par-tout... Il faut l'arracher au sommeil. (Il va vers le lit, et rencontre sous ses pieds l'épée de Warner.) Quel objet!... (Il se baisse et ramasse l'épée.) Une épée! juste ciel!.. d'où vient ce fer, il ne m'appartient pas... quelqu'un est donc entré chez moi? .. Oui, je me souviens... Cette porte était fermée en dedans ; j'ai entendu des voix, on s'est tu quand j'ai frappé... Ah! révélation de l'enfer! je suis trahi, trahi par elle! à l'instant où le destin m'accable!... Malheur, malheur aux traîtres! dans la fureur qui m'anime, je me vengerai dans leur sang! Amélie! Amélie!... (Il ouvre les rideaux, parcourt la chambre, et arrive au fauteuil près duquel elle est évanouie.) La voilà!... glacée! mourante!... (Il la saisit par le bras, et la relève.) Amélie!

AMÉLIE revenant à elle-même.

Ah! mon époux!... grace! grace!...

(Elle tombe a genoux.)

GEORGES.

Grace, dis-tu! ce mot te condamne, tu es coupable!

AMÉLIE.

Non, non... mais je tremble... fuyez! (Voyant Georges regarder autour de lui.) Ne cherchez pas; il n'est plus ici.

GEORGES.

Il n'est plus ici... misérable! vois ce fer sur ta tête, et réponds à ton juge... Quel est ton indigne amant?

AMÉLIE.

Je n'ai point d'amant.

GEORGES.

L'infâme qui était ici?

AMÉLIE.

Je n'ose; vous verseriez son sang!

GEORGES.

Oui, je le verserai!... il t'appartenait bien de vanter tes vertus, de condamner mes torts, mes égarements; toi, perfide, épouse adultère! qui profites de ma perte pour consommer la plus lâche des trahisons! oui, ton infâme complice périra sous tes yeux. Où se dérobe-t-il?

AMÉLIE.

Je ne sais... j'ai voulu mourir, je n'ai plus rien vu.

GEORGES.

Il est ici; il n'en sortira pas vivant! Où te dérobes-tu?...

(Il parcourt la chambre, et va ébranler la porte de l'escalier dérobé.)

AMÉLIE, s'attachant à lui.

Mon ami! mon ami!...

GEORGES, voulant ouvrir la porte de l'escalier dérobé.

Cette clef?...

AMÉLIE.

Je ne l'ai pas... Fuyez!

GEORGES, la repoussant avec fureur.

Fuis toi-même, si tu veux conserver ta vie.

(Il enfonce la porte et disparaît.)

SCÈNE XX.

MÉLIE, LOUISE, WARNER, RODOLPHE; puis GEORGES, revenant du cabinet; ensuite DERMONT, VALENTIN, TOUS LES DOMESTIQUES, SOLDATS.

AMÉLIE.

Mon Dieu! mon Dieu! empêchez un fort!...

ouise paraît avec Rodolphe; elle tient une lumière. — Demi-jour.)

LOUISE.

Madame, M. Rodolphe accourt; il faut qu'il us parle.

AMÉLIE, courant à lui.

Ah! c'est le ciel qui m'envoie ce secours!

RODOLPHE.

Madame, je viens chercher votre époux; on vu rentrer chez lui, les soldats entourent la aison; il faut qu'il parte...

endant qu'ils parlent, Warner sort furtivement de l'éui de harpe; il passe sans bruit derrière Rodolphe, et uit les pas de Georges.)

AMÉLIE, à Rodolphe.

Ah! monsieur! ne me quittez pas; sauvezoi, sauvez-moi! Une épouvantable erreur are mon époux; le sang va couler ici...

RODOLPHE.

Grand Dieu!... quoi!

RNER, amenant Georges, qui tient des pistolets, et lui montrant Rodolphe.)

Voilà le séducteur d'Amélie

AMÉLIE.

Ah!

GEORGES.

Misérable! tu vas mourir.

AMÉLIE et LOUISE.

Arrêtez! arrêtez!

(Amélie se jette au-devant de son mari: Louise entraîne Rodolphe vers le cabinet.)

GEORGES.

Éloignez-vous, malheureuse! il faut que ma rage s'assouvisse!

(Il repousse Amélie, suit Rodolphe dans le cabinet, et tire deux coups de pistolet; Louise jette un cri perçant, en se retenant sur le mur, et Amélie tombe évanouie.— Au même instant, des cris retentissent de tous côtés, et Dermont se précipite dans la chambre par la porte de l'escalier dérobé; Valentin en sort.)

DERMONT, à Georges.

Malheureux! fuyez! point de résistance; une voiture, des chevaux, tout est prêt...

TOUS, excepté Amélie.

Fuyez!...

(On entend un grand bruit de pas, d'armes et de cris.)

GEORGES.

Oui, je pars... (Il saisit la main de Dermont, et lui montre le cabinet.) Mais je suis vengé! (Revenant vers Amélie.) Toi, perfide, tu dois partager mon sort!

(Il saisit Amélie, l'enlève et fuit avec elle par l'escalier dérobé. Dermont sort du cabinet, avec des gestes qui expriment l'horreur.—Valentin s'est élancé vers la porte, à la suite de Georges et d'Amélie; Louise a voulu aussi se précipiter sur leurs pas, mais Valentin a fermé brusquement la porte, et Louise est restée à genoux sur le seuil. — Dans le même instant, la force armee qui s'est emparée de la maison, attirée par l'explosion des armes à feu, se précipite également dans la chambre par la porte du cabinet, suivie de tous les domestiques. — Une partie des soldats garde toutes les issues; l'autre partie, repoussant Louise et Valentin, brise la porte de l'escalier dérobé et poursuit les fugitifs; mais Louise qui s'est élancée vers une fenêtre, indique à Valentin par un geste que ses maîtres sont sauvés.)

FIN DE LA DEUXIEME JOURNÉE.

TRENTE ANS,

OU

LA VIE D'UN JOUEUR.

DEUXIÈME ENTR'ACTE.

Quinze années se sont écoulées entre cette journée et la précédente.

DISTRIBUTION DE LA TROISIÈME JOURNÉE:

GEORGES DE GERMANY, âgé de cinquante-cinq ans; malheureux, vêtu pauvrement, vieilli par le malheur plus que par l'âge, et portant dans ses traits l'expression du désespoir joint à la tentation du crime...... M. FRÉD. LEMAÎTRE.

WARNER, cinquante-six ans, misérable et mendiant, couvert de haillons, portant la besace; il peint toute la dégradation du crime........................... M. MESNIER.

ALBERT, fils de Georges et d'Amélie, vingt et un à vingt-deux ans, jeune militaire.................. M. HYPPOLITE.

BIRMANN, aubergiste......................... M. PIERSON *.

UN VOYAGEUR, trente à quarante ans............... M. GRANGER.

AMÉLIE, quarante-six ans, vêtue pauvrement, mais avec décence; les traits altérés, mais toujours l'expression douce et résignée..................... Mme ALLAN-DORVAL.

Mme BIRMANN.................................. Mme SAINT-AMAND *.

GEORGETTE, fille de Georges et d'Amélie, huit à dix ans... Mlle ÉLISA JACOB.

VALETS, FILLES, GARÇONS, SERVITEURS de l'auberge, PAYSANS, VILLAGEOIS et SOLDATS.

L'action a lieu en Bavière, sur la route de Munich, et la scène se passe d'abord dans une auberge, et ensuite dans u cabane de Georges.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le théâtre représente une cour d'auberge donnant sur la grande route. — A la gauche de l'acteur, la mai décorée de l'enseigne du *Lion-d'Or*. — De l'autre côté, l'entrée d'un cellier. — Devant la maison, le cell et dans d'autres endroits de la cour, des tables rustiques, entourées de bancs, de tabourets, et plusi espèces de jeux usités dans les cabarets de village.

SCÈNE I.

Mme BIRMANN, FILLES et VALETS D'AUBERGE, GARÇONS BRASSEURS.

MADAME BIRMANN, sortant de la maison.

Babet! allons, vite! alerte! qu'on se dépêche! dressez la grande table dans le salon de cent couverts. Guerll!... allons donc, Guerll!... (Guerll paraît, tenant des pots de grès ou d'étain.) Allez au cellier mettre de la nouvelle bière en pots. (Pendant que Guerll va dans le cellier, on voit entrer, d'un côté, quatre brasseurs, portant deux à des tonnes de bière sur leurs épaules, à la manièr Flamands : et de l'autre côté, une servante portant, deux bras, et à ses deux mains, des paniers à poiss Aux garçons brasseurs.) Vous faites bien d'arr vous autres; on boira aujourd'hui, c'es fête du pays. Descendez cela à la cave. (A l vante.) Approchez, Goth. (Regardant dans le niers.) Voyons ça. Du gibier, de la vola c'est bon. Qu'on plume ces poulets, et q en mette une couple à la broche; on en vira un, tout de suite, au voyageur du n

(Birmann arrive par le fond. — Guerll et Babet co au-devant de lui)

* M. Pierson et madame Saint Amand, ainsi que leurs domestiques, ont adopté le baragouin allemand.

SCÈNE II.

. et Mme BIRMANN, LES VALETS, etc., etc.

BIRMANN, de la coulisse.

Détachez mon porte-manteau; mettez Gri-tte à l'écurie, qu'on lui donne un picotin.

MADAME BIRMANN.

Ah! voilà mon mari!...

BIRMANN.

Bonjour, ma chère femme. (Il donne son nteau, sa cravache et un paquet à Guerll et à Babet, qui emportent.) Un picotin, entendez-vous?... sa femme.) Que je t'embrasse encore une s!... Excellente petite bête! deux lieues en is quarts d'heure!

MADAME BIRMANN.

As-tu vu le bailli? apportes-tu la permission mettre sur notre enseigne *Aux armes de vière?*

BIRMANN

Pardi!... un écusson de six pieds, et des tres d'or, grandes comme ça... Avant six naines, vois-tu bien, on ne parlera que de iberge du *Lion-d'Or;* et il n'y en aura pas e plus achalandée sur la grande route de nich; tiens, tu vois que c'est en règle.

tire de sa poche la permission qu'il donne à sa femme. - En même temps, il aveint deux lettres cachetées.)

MADAME BIRMANN, remarquant les deux lettres.

Qu'est-ce que tu tiens donc encore là?

BIRMANN.

Ça?... Ce sont deux lettres que le messager Weissbruck apportait; je l'ai rencontré en emin. (Donnant une des deux lettres à sa femme.) lle-ci est pour ton cousin Ghurt; tu l'enver-tantôt.

MADAME BIRMANN.

Fort bien!... et l'autre?

BIRMANN.

L'autre?... Ah! l'autre... c'est pour quel-un que je ne connais pas, et qui n'est pas pays.

MADAME BIRMANN.

Bah!

BIRMANN.

Oui; c'est pour un capitaine français, qui age, qui doit passer sur cette route, et rêter dans notre auberge.

MADAME BIRMANN.

C'est singulier.

BIRMANN.

Ma foi, c'est sur l'adresse; tiens, vois.

MADAME BIRMANN, lisant.

Oui... chez M. Birmann, à l'auberge du *Lion-r*, sur la route de Munich... Eh bien! garde te lettre, et si le capitaine français arrive, a lui donneras.

BIRMANN.

Sans doute. (Il la remet dans sa poche.) Ah çà, -il venu du monde pendant mon absence?

MADAME BIRMANN.

Oui; un voyageur du commerce; il a couché ici, il part ce matin... et toi, conte-moi ton voyage.

BIRMANN.

Moi, tel que tu vois, j'ai déjeuné tête à tête avec M. le bailli.

MADAME BIRMANN.

En vérité!

BIRMANN.

Ah! quel vin! quel pâté de lièvre! et quel digne homme que M. le bailli! A propos de pâté, non, je veux dire de M. le bailli, j'ai une fière nouvelle à t'apprendre, va! une nouvelle qui va faire une fête dans tout le pays.

MADAME BIRMANN.

Bah!... quoi donc?

BIRMANN.

Tu sais bien, le vilain homme, qui est arrivé un beau matin, il y a deux ans; qui venait, disait-il, de la Hongrie, de la Bohême, de toutes sortes de pays, avec une femme et une petite fille; ce vaurien qui a l'air si pauvre; enfin, Georges, l'étranger de la Montagne-Rouge...

MADAME BIRMANN.

Eh bien! Georges... après?

BIRMANN.

Après?... il va déguerpir.

MADAME BIRMANN.

Bon! Georges quitterait le pays?

BIRMANN.

Oui, Dieu merci; il est en retard d'une année tout entière de taxe et du loyer de sa cabane. C'est une belle occasion, vois-tu, pour le mettre à la porte; et, comme personne du village ne s'aviserait maintenant de lui donner à loger, drès demain matin il sera chassé de la commune, comme vagabond et sans asile.

MADAME BIRMANN.

C'est bien fait!... c'est-à-dire... Ah! mon Dieu! et sa pauvre femme, et sa petite fille?

BIRMANN.

Eh bien! en route avec lui!... Oh! c'est déja fait, va! j'ai vu le commandement sur papier marqué; et ça n'est pas malheureux pour notre maison, vois-tu; car, depuis que ce maudit homme est venu demeurer dans la montagne, c'est pis que si elle était habitée par une bande de loups. Personne n'ose plus passer le soir par le chemin de Kleinfeld. Drès le coucher du soleil, toutes nos pratiques s'en vont bien vite, de peur de rencontrer l'homme de la montagne Ça me fait bien manquer la vente de plus de vingt pots de bierre; et puis quand par malheur il vient à passer devant l'auberge, un jour de dimanche ou de fête, s'il entre et demande une canette, il faut voir comme chacun prend son verre, et s'éloigne de la table où il va s'asseoir! Il semble que cet homme porte avec lui la malédiction.

MADAME BIRMANN.

Ah! voilà bien comme tu es! toi, tu dis toujours avec les autres. Ne crois-tu pas aussi que c'est ce malheureux qui a tué le voyageur qu'on a trouvé le mois dernier au fond du précipice?

BIRMANN.

Ma foi! j'en sais plus d'un qui le soupçonne.

MADAME BIRMANN.

Ah! Dieu! ça fait frémir! Et moi qui suis allée encore la semaine dernière à sa cabane!

BIRMANN.

Toi! tu as osé?

MADAME BIRMANN.

Oh! Georges n'y était pas; mais j'ai vu sa pauvre femme et sa petite fille... Ah! Seigneur! quelle misère! le cœur m'en saigne encore; je leur ai donné un florin.

BIRMANN

Tu as eu tort.

MADAME BIRMANN.

Eh! non; ils n'avaient pas de pain.

BIRMANN.

Je te dis que tu as eu tort: il ne faut jamais encourager...

(Du monde au fond.)

DES PAYSANS, PASSAGERS, etc.

Holà, madame Birmann! à boire, à boire!...

MADAME BIRMANN.

Voilà, mes enfants. Allons! Personne pour servir! Guerll! François!

GUERLL.

On y va! on y va!

(Les domestiques accourent et servent les gens qui arrivent.)

MADAME BIRMANN.

Voilà qu'on revient du temple; on va tirer l'oiseau sur la place. Aide ici tes garçons; moi, je vais donner un coup d'œil à ma cuisine.

LES BUVEURS, aux tables.

A boire!... à boire!...

BIRMANN.

Je suis à vous, mes enfants; une canette à chacun... Un peu de patience...

(Birmann prend des pots vides et entre dans le cellier.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, allant et venant; GEORGES.

Des hommes de tous états, paysans, voituriers, etc., se sont assis aux tables, ou sont groupés au fond, autour de quelques tonneaux vides. — Les uns fument, les autres jouent aux cartes, d'autres au petit palet. — Au moment où Birmann et sa femme sont entrés, l'un dans la maison, l'autre dans le cellier, Georges paraît au fond; son teint est pale; son air abattu et son regard sinistre. — A son aspect, ceux qui jouent s'arrêtent; ceux qui étaient assis se lèvent, et ils se le montrent au doigt. — Georges entrant d'un pas lent et sans faire attention à ce qui se passe, s'avance jusqu'à la table qui se trouve devant la maison, et voyant une place vacante, il s'y assied. — Aussitôt deux paysans qui s'y trouvaient se lèvent, emportent leurs verres, leurs pots, et vont s'établir plus loin. Georges ne semble pas y faire attention; il est plongé dans une sombre et morne rêverie. — Au mo[ment] où les paysans s'éloignent de Georges, Birmann re[vient] apportant de la bière.)

BIRMANN.

Eh bien! ne vous impatientez pas, mes [en]fants; où allez-vous donc? pourquoi chan[gez-]vous de place? (Ils lui montrent du doigt Geor[ges.]) Ah! je vois ce que c'est... le diable d'hom[me] de la montagne! (Dans ce moment, madame Birn[mann] revient; Birmann, allant à elle jusque vers le milie[u du] théâtre, et lui montrant Georges.) Femme, qu'es[t-ce] que je disais tout-à-l'heure?... Tiens, [le] voilà!

MADAME BIRMANN.

Ah! mon Dieu!... Mais regarde donc com[me] il est défait, comme il est pâle! je t'assure [qu'il] a besoin de secours.

BIRMANN.

De secours! attends, attends, je vais c[om]mencer par le prier de s'en aller.

MADAME BIRMANN.

Ne lui parle pas trop durement.

BIRMANN.

Laisse donc... monsieur! holà, l'homm[e!] Monsieur Georges!

(Celui-ci lève la tête, regarde en face Birmann, qui l[e sa]lue avec un air de crainte.)

GEORGES.

Que me voulez-vous?

BIRMANN.

C'e... c'est... bien des pardons; c'est mo[i au] contraire qui voulais savoir ce que vous [de]mandez.

GEORGES.

Rien, un peu de repos sur ce banc.

BIRMANN.

Je sais bien que ça ne se refuse pas; ma[is la] table était occupée.

GEORGES.

Il restait une place vacante; j'avais le [droit] de la prendre.

BIRMANN.

Le droit... c'est à savoir... (Sa femme le [tire] par son habit.) Laisse-moi donc lui parler; [est-]ce que tu crois que j'en ai peur?... Le d[roit,] voyez-vous, c'est possible quand on prend [quel]que chose; mais il n'est pas honnête de dé[ran]ger les gens quand on ne demande rien.

GEORGES, se levant et le regardant d'un air sin[istre.]

Vous êtes bien peu charitable.

BIRMANN.

Oh! quelquefois... ça dépend.

MADAME BIRMANN, à son mari.

Tu vas te faire une querelle!

GEORGES, avec découragement.

Je ne puis rien demander, je suis sans [ar]gent. Cependant j'ai beaucoup marché; si [vous] vouliez seulement me donner un verre d'[eau,] je pourrais ensuite continuer ma route.

(Birmann et sa femme se regardent d'un air con[tra]attendri.)

BIRMANN.

…s donc, il a soif…

MADAME BIRMANN.

…ne demande que de l'eau.

BIRMANN.

…iens, vois-tu, ça me fait mal : je n'ai plus …ourage de le chasser.

MADAME BIRMANN.

…on, ne le chasse pas; au bout du compte, … un homme; donne-lui un pot de petite … et un morceau de pain.

BIRMANN.

…a foi, oui; je vas lui chercher ça; d'au… …que c'est la dernière fois que nous lui …s la charité, puisque M. le bailli va le … déguerpir demain.

MADAME BIRMANN.

… ce cas, mets-lui quelque chose sur son … Va vite.

(…moment où Birmann se retourne, il voit Georges qui se dispose à partir.)

BIRMANN.

…! pauvre homme, attendez; restez là, je …ous donner quelque chose.

(…tre.—Madame Birmann va examiner aux différentes tables si chacun est servi.)

GEORGES.

…nment rentrer chez moi sans apporter du … ma femme, à ma fille? comment endu… …rs plaintes, entendre leurs sanglots; et, …ouvoir apaiser leur faim, comment leur … : Nous n'avons plus d'asile, on nous … d'une misérable cabane; demain, nous …ns plus d'autre abri que les rochers?… (… un regard sombre autour de lui.) Si j'avais …tré quelqu'un…

(… le mouvement d'un homme qui frémit d'horreur.)

MADAME BIRMANN, venant à lui.

…vre homme, vous paraissez bien fatigué!

GEORGES.

… ; j'ai marché toute la nuit.

MADAME BIRMANN.

…ute la nuit! vous avez donc fait un voyage?

GEORGES.

…

MADAME BIRMANN.

…ment, non! et d'où venez-vous donc?

GEORGES.

… a forêt.

(…e Birmann fait un mouvement d'effroi, et s'éloi… …e lui.—Birmann rentre, et met sur la table, de… …Georges, un pot de bière et un morceau de pain, …quel est un peu de lard. — En même temps, le …eur dont on a parlé sort de la maison, s'avance et …le Georges d'un air de compassion.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VOYAGEUR.

BIRMANN, à Georges.

…ez, ne dites plus que l'aubergiste du *Lion-d'Or* n'est pas charitable; buvez un coup, mangez un morceau, et que la Providence vous conduise, si vous méritez qu'elle ait pitié de vous.

(Il s'éloigne. — Au mot de Providence, Georges, qui avait saisi le verre et qui allait boire avidement, s'arrête.)

GEORGES, à part.

La Providence!… (Il fait un profond soupir, ensuite paraissant se remettre un peu, il coupe en deux le morceau de pain, et en cache la moitié sous sa veste.) Pour ma famille.

(Il se met à manger avidement.—Le voyageur, qui le regardait, s'avance.)

LE VOYAGEUR, regardant Georges avec compassion.

Le malheureux!

MADAME BIRMANN, à son mari.

Ah! tiens, voilà le voyageur qui va partir pour Munich… Votre servante, monsieur; avez-vous été bien couché, bien servi?

LE VOYAGEUR.

Parfaitement, ma chère dame… Dites-moi, monsieur l'aubergiste, vous avez donc des pauvres dans ce pays?

BIRMANN.

Des pauvres?… non, Dieu merci.

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce donc que ce malheureux?

BIRMANN.

Ah! cet homme-là? c'est différent. C'est un étranger qui demeure dans la montagne; on croit qu'il est venu de France.

LE VOYAGEUR.

Il paraît bien à plaindre; il fait un frugal repas. Avant de me mettre en route, j'aime assez à trouver l'occasion de faire quelques charités; cela porte bonheur au voyage. Servez-moi sur cette table une bouteille de bon vin; je boirai le coup de l'étrier, et je crois que ce pauvre homme ne sera pas fâché de trinquer avec moi.

BIRMANN.

Vous voulez trinquer avec lui?

MADAME BIRMANN, à son mari.

Laisse-le faire, c'est une bouteille de vendue, Babet! au petit caveau; du cachet vert… Vite.

(Babet sort.)

LE VOYAGEUR, à l'hôtesse.

Vous m'obligerez de faire le compte de ma dépense, il m'importe d'arriver de bonne heure à Munich.

MADAME BIRMANN.

Dans la minute, je n'ai que l'addition à faire.

(Elle s'assied, et prend son ardoise et sa pierre blanche.— De son côté, Babet apporte une bouteille et un verre, que le voyageur lui fait signe de mettre sur la table où est Georges.—Babet obéit d'un air étonné.—Georges, jusque-là, n'a point fait attention à l'étranger; celui-ci se verse à boire; puis il prend le verre de Georges, jette le peu de bière qui s'y trouve, et le remplit de vin; Georges alors lève la tête, et le regarde avec surprise.)

LE VOYAGEUR, souriant de l'étonnement de Georges.

Goûtez ce vin, mon brave homme; je pense

qu'il vous réchauffera mieux l'estomac que votre petite bière. (Il tend son verre pour trinquer. —Georges, étonné, avance aussi le sien.—Tous les assistants font un mouvement comme pour empêcher l'étranger; mais Birmann les retient, en leur indiquant que c'est un passager qui ne connaît point Georges.—Trinquant.) A la miséricorde du ciel, qui vient au secours des malheureux! (Georges détourne la tête, et va pour poser son verre.) Buvez donc, mon ami.

(Georges le regarde.—Ils boivent en même temps.)

GEORGES.

Ah! comme ce vin me ranime!

LE VOYAGEUR, souriant.

Je suis bien aise qu'il vous fasse plaisir. (Versant de nouveau.) Allons, à un meilleur avenir.

GEORGES.

Oui, à un meilleur avenir... (A part.) Et demain, sans asile!...

(Ils boivent.)

BIRMANN, à sa femme.

Femme, tiens, j'ai peur que ça ne porte malheur à l'étranger.

MADAME BIRMANN.

Quatre et deux font six florins... Tu vas me faire tromper.

LE VOYAGEUR.

Dites-moi, mon brave homme, connaissez-vous bien le pays?

GEORGES.

Parfaitement, monsieur.

LE VOYAGEUR.

On m'a dit qu'il existe un chemin beaucoup plus court que la grande route, pour aller d'ici à Munich.

GEORGES.

Cela est vrai, monsieur, celui de la Montagne-Rouge. Cette route est plus courte de moitié.

LE VOYAGEUR.

Diable! la différence est forte. Peut-on suivre cette route à cheval?

GEORGES.

Facilement, pourvu qu'on la connaisse. (Il le regarde avec plus d'attention.) Vous n'êtes donc pas de ce pays?

LE VOYAGEUR.

Non; j'arrive de la Suisse, et je me rends dans le Nord.

MADAME BIRMANN, venant à la table.

Monsieur, voilà votre petit compte, tout au plus juste; soupé, couché, déjeuné, vous et votre cheval, 8 florins; la bouteille à part.

LE VOYAGEUR.

C'est une bagatelle...

(Il tire une bourse pleine d'or, qu'il vide à moitié sur la table.—Georges fait un mouvement, et regarde cet or.)

GEORGES, à part.

De l'or!

LE VOYAGEUR.

Je n'oublierai pas votre auberge, ma bo dame, et j'y logerai à mon retour.

MADAME BIRMANN.

Monsieur est bien honnête.

LE VOYAGEUR, se levant.

Ordonnez, s'il vous plaît, qu'on att mon porte-manteau, et qu'on amène mon val.

MADAME BIRMANN.

Tout de suite.

GEORGES, à part.

Quel chemin va-t-il prendre?... allons tendre... l'attendre!... il vient de me secou ah! jamais!... non! fuyons!

(Georges s'éloigne.

LE VOYAGEUR, à lui-même.

Parbleu! l'occasion se présente... d'aill un jour de fête, je trouverais difficilemer guide; ce pauvre... (Il se retourne du cô Georges, au moment où celui-ci va sortir.) Eh! b homme, ne partez pas encore; je veux ar de bonne heure à Munich, et je me déc prendre le chemin le plus court; mais je c de m'égarer dans la montagne; si vous vo me servir de guide?...

GEORGES.

Moi!...

LE VOYAGEUR.

Je récompenserai votre peine.

BIRMANN.

Par exemple!...

(Sa femme le retient

GEORGES.

Vous servir de guide?... non.

LE VOYAGEUR.

Pourquoi?... vous connaissez le ch vous gagnerez deux florins; puisque vou malheureux, ce sera pour vous une journée!

GEORGES.

Cela est vrai... eh bien... volontiers.

LE VOYAGEUR.

En ce cas, disposez-vous à me suiv achevez cette bouteille.

GEORGES, retournant près de la table.

Ciel! détourne de moi cette horrible tion.

BIRMANN, à sa femme.

Je te dis que je veux lui parler; je n pas avoir ça sur ma conscience. (A l'étr Pardon, monsieur...

MADAME BIRMANN, à son mari.

Ah çà, est-ce que tu es fou, toi, de v empêcher ce pauvre homme, qui meurt d de gagner une bonne journée? Et de quo peur, en plein midi, un jour de fête, q y a du monde sur tous les chemins? Son demain, ce malheureux, sa femme, sa fille, seront chassés de leur asile, sans sans ressource; et que le peu d'argent

agner, les aidera à quitter le pays, et à nous ébarrasser d'eux.

BIRMANN.

Au fait tu as raison. Cependant, si... parceae...

endant ce colloque, le voyageur s'est fait donner son manteau, et s'est disposé à partir.)

GUERLL.

Le cheval de monsieur l'attend sous la grande orte.

LE VOYAGEUR.

Bien! Adieu, mon cher hôte; au revoir, adame l'hôtesse. (A Georges.) Allons donc, ave homme, partons.

MADAME BIRMANN.

Bon voyage, monsieur l'étranger!

BIRMANN.

Que le bon Dieu vous conduise! Ne vous étez pas en route; tâchez d'arriver de bonne ure.

TOUS LES DEUX.

Adieu! adieu!

n entend immédiatement les sons d'une musique joyeuse.)

SCÈNE V.

et Mme BIRMANN, LES VILLAGEOIS, et TOUTE LA JEUNESSE DES ENVIRONS.

BIRMANN.

Eh! femme! entends-tu? tiens, tiens, voilà te la jeunesse du pays! On va tirer l'oiseau la place... (Toute la jeunesse entre gaîment.) Eh! ! vite! Guerll! Babet! allez chercher les s. Et vous, mes enfants, de l'adresse, du p d'œil. Abattez-moi cet oiseau-là du prer coup, et revenez danser ici jusqu'à la t. (On distribue les arcs aux jeunes gens.— Parlant femme.) Plus vite ils seront de retour, voisbien, plus nous aurons de profit. (Aux villa-s.) Allons, mes amis, en route! et vivent oie et l'amour!

is les villageois et les paysans sortent gaîment. Mame Birmann rentre dans la maison avec les servantes, Birmann retourne au cellier avec Guerll. On voit aussôt entrer un jeune voyageur; son costume indique il est militaire. C'est Albert de Germany.)

SCÈNE VI.

LBERT, seul; et puis après, BIRMANN.

ALBERT, entrant en consultant ses tablettes.

'auberge du *Lion-d'Or*, sur la grande route Munich... c'est ici que, suivant mon itiné-, je dois m'arrêter et recevoir de nouveaux eignements... Holà, quelqu'un!

GUERLL, accourant.

ue desire monsieur?

ALBERT.

e maître de la maison.

GUERLL.

Il est ici, monsieur, je vais le chercher.

(Guerll entre dans le cellier.)

ALBERT, jetant son manteau sur une table.

Suis-je enfin au terme de mes longues recherches? Vais-je retrouver mes parents; ma mère si vertueuse, et mon père... hélas! qui fut bien coupable, mais qui doit avoir cruellement expié ses fautes? Quinze années d'exil, de souffrance, de misère sans doute... ah! j'aurais volé plus tôt à leur secours; mais la mort seule de mon oncle pouvait m'affranchir de l'obéissance dont ses bienfaits m'imposaient le devoir. Enfin je suis libre, et je ne goûterai plus un jour de repos, que je ne sois parvenu à découvrir leur asile. Je sais déja qu'après de longs malheurs, ls sont venus dans cette contrée.

(Birmann et Guerll reviennent du cellier; ce dernier porte un panier de vin.)

BIRMANN.

Allez, Guerll, porter ce panier de vin. (Au voyageur.) Votre serviteur, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

ALBERT.

Êtes-vous le maître de cette auberge?

BIRMANN.

Oui, monsieur, je... attendez donc!.. si je ne me trompe, monsieur est étranger et militaire?

ALBERT.

Oui, je suis Français.

BIRMANN.

Vous arrivez de Munich?

ALBERT.

J'en arrive.

BIRMANN.

J'en étais sûr! et vous devez recevoir une lettre à l'auberge du *Lion-d'Or?*

ALBERT.

J'allais vous demander...

BIRMANN.

Un moment... parceque, voyez-vous, il ne faut pas que je me trompe... Comment vous appelez-vous?

ALBERT.

Je me nomme Albert de Germany.

BIRMANN, examinant l'adresse de la lettre.

Albert de Germany, capitaine... c'est bien ça. Mon capitaine, voilà...

ALBERT, saisissant la lettre.

Ah! donnez! cette lettre est pour moi de la plus grande importance. (Il l'ouvre.) Tout le bonheur de ma vie va dépendre de ce qu'elle m'apprendra.

(Il lit des yeux.)

BIRMANN, à part.

Quel empressement!... un capitaine français, si jeune... c'est apparemment quelque affaire amoureuse, ou bien peut-être...

ALBERT, à lui-même.

Oui!... ceci confirme... grand Dieu! c'est donc près d'ici!... (A Birmann.) Mon ami!...

BIRMANN.

Monsieur?

ALBERT.

Il faut que j'obtienne sur-le-champ quelques renseignements; si vous voulez m'aider, rien ne me coûtera pour vous récompenser.

BIRMANN.

Parlez, mon capitaine, je ne demande pas mieux...

ALBERT.

Vous devez connaître tous les habitants de ce canton?

BIRMANN.

Sans exception.

ALBERT.

Dans le nombre, ne se trouve-t-il pas un étranger d'environ cinquante-cinq ans, pauvre, je le crois, et cherchant l'obscurité?

BIRMANN.

Je ne connais pas ça, monsieur.

ALBERT.

Vous ne connaissez pas?... Cependant on m'assure... Il y a deux ans, m'écrit-on, que la personne dont je vous parle a dû s'établir dans cet endroit.

BIRMANN.

Deux ans!

ALBERT.

Oui; on croit même qu'elle y exerce l'état de bûcheron.

BIRMANN.

De... est-ce que ce serait?... non, ça ne se peut pas... Son nom, s'il vous plaît?

ALBERT.

S'il a gardé le sien, il doit s'appeler... Georges.

BIRMANN.

Georges!... certainement... un homme fort, robuste; parbleu! si je le connais!

ALBERT.

Vous le connaissez?

BIRMANN.

Oh! ce n'est pas que je m'en vante; et, voyez-vous, je ne vous donne pas cet homme-là pour un de mes amis.

ALBERT.

N'en dites rien d'offensant... Il était marié... Connaissez-vous aussi sa femme?

BIRMANN.

Sans doute... oh! pour elle, c'est bien différent; un bonne créature; aussi je...

ALBERT, essuyant ses yeux.

Pauvre mère! je te reverrai donc!

BIRMANN, à part.

Comme il est ému!

ALBERT, plus animé.

Achevez de m'instruire. Où demeurent-ils maintenant?

BIRMANN.

A une lieue du village, à mi-chemin de l'ermitage de la Montagne-Rouge, dans une misérable cabane isolée, bâtie contre les ruines d'une ancienne chapelle, sur le bord du gran[d] précipice.

ALBERT.

Ciel! leur sort est donc bien déplorable!

BIRMANN.

La dernière misère... Tenez, tout-à-l'heur[e] il n'y a pas dix minutes, ce Georges était là.

ALBERT.

Ici?

BIRMANN.

Sur le coin de cette table; je lui ai fait charité d'un morceau de pain. Il est sorti pr[é]cisément comme vous entriez; et maintenant [il] sert de guide à un voyageur étranger... Di[eu] veuille qu'il le conduise! (Albert s'approche d'[une] chaise, et y tombe assis.) Eh bien! qu'avez-v[ous] donc, monsieur?... Ah! mon Dieu! vous cha[n]gez de couleur! est-ce que vous auriez aussi [be]soin?...

ALBERT, se relevant et voulant se remettre.

Oui!... oui, mon ami, c'est cela... j'ai m[ar]ché long-temps, et le grand air...

BIRMANN.

Madame Birmann! Babet! Guerll!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme BIRMANN, GUERLL, BAB[ET,] GOTH; et ensuite VILLAGEOIS, VILLAGEO[ISES] et PAYSANS.

MADAME BIRMANN.

Eh bien! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

BIRMANN.

Vite, vite, donnez du vin, quelque ch[ose à] ce jeune officier.

ALBERT.

Non! je vous remercie, mes amis; je n'a[i pas] le temps de m'arrêter; il faut que je pa[rte à] l'instant. Ce soir, mes équipages et mes [gens] arriveront de Weissbruck; vous tiendrez p[rêtes] pour demain les plus belles chambres de [vo]tre maison; vous logerez ma famille.

MADAME BIRMANN.

La famille de monsieur!

BIRMANN.

Comment! vous allez partir à présent?

(Le temps s'obscurcit, et un orage s'annonc[e.])

ALBERT.

Oui, voilà d'avance de quoi récomp[enser] vos soins. (Il donne quelques pièces d'or.) Indi[quez-]moi le chemin de la Montagne-Rouge et [la] cabane de Georges.

(Surprise générale.)

BIRMANN.

De la cabane?

MADAME BIRMANN.

Y pensez-vous, monsieur le capitaine? Eh! bonté du ciel! qu'allez-vous faire là?

ALBERT.

Hâtez-vous, mes amis; chaque instant de retard est un tourment pour mon cœur.

(Il fait des éclairs.)

BIRMANN.

Vous voulez partir sans avoir déjeuné?

MADAME BIRMANN.

Le temps se couvre, voyez déja les éclairs; Il va faire de l'orage.

ALBERT.

Rien au monde ne pourrait me retenir... de grace, hâtez-vous de m'indiquer le chemin.

MADAME BIRMANN.

Tenez; tenez, toute la jeunesse du pays se dépêche d'accourir à cause du mauvais temps. (Musique éloignée.) Voilà le tonnerre, la pluie!...

BIRMANN.

Arrivez vite, arrivez vite, mes enfants!

(Tous les villageois et jeunes filles arrivent gaîment, mais en indiquant la peur de l'orage. — On distingue, parmi les jeunes gens, le roi et la reine de la fête. — Albert a mis son manteau; tous les domestiques sont sortis de la maison et du cellier, et ils emportent les tables, les bancs et les tabourets dans la maison.)

ALBERT.

Ne me retenez point... Le chemin de la cabane?

BIRMANN.

Puisque vous le voulez absolument, tenez, monsieur l'officier, traversez le village, laissez le bois à gauche, suivez le grand sentier, et montez toujours.

MADAME BIRMANN.

Sur-tout ne vous approchez pas des précipices.

BIRMANN.

Et ne vous arrêtez pas en chemin. (Le tonnerre redouble.) Adieu, adieu.

MADAME BIRMANN, aux villageois.

Entrez, entrez, mes enfants.

(Ils entrent dans la maison après avoir vu partir Albert.)

(Le théâtre change et représente la cabane de Georges sur la pente d'un mont aride, sauvage et entouré de précipices. — L'intérieur de la cabane occupe les deux ou trois premiers plans du théâtre. — A la gauche du spectateur, on voit un âtre vide; — un peu plus loin, un pan de rideau de serge déchiré, et l'extrémité d'un grabat presque entièrement caché par ce rideau. — A gauche, est une espèce de cabinet, ou seconde chambre, dont la porte est ouverte. — Le fond de ce misérable réduit présente deux larges fenêtres sans volets, à travers lesquelles on voit le paysage triste et aride qu'offrent les montagnes; et, entre les deux fenêtres, une porte dont les planches sont mal jointes. — Plusieurs chemins se croisent dans les montagnes, qui forment un vaste amphithéâtre de rocs et de précipices; et tout au fond, dans l'éloignement, on découvre l'ermitage au sommet du principal mont. — Tout l'intérieur de la cabane offre l'aspect de la misère; on n'y voit qu'une table faite d'un morceau de planche, sur laquelle sont posés deux carreaux à faire de la blonde; un vieux buffet et quatre mauvaises chaises, avec un escabeau. — Une cruche, des assiettes de terre et autres ustensiles de ménage, sont sur le buffet. — Dans un coin, on voit une cognée à fendre du bois.)

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, et, peu après, GEORGETTE.

(Le temps est sombre, le vent siffle avec force, et il fait quelques éclairs. — Amélie, venant du renfoncement qui se trouve derrière le rideau de serge, entre, en exprimant un peu d'effroi, mais encore plus d'abattement.)

AMÉLIE.

L'orage augmente, il s'approche de la montagne. Le vent ébranle ce misérable réduit; et Georges n'est pas encore de retour depuis hier... Il n'aura point trouvé d'ouvrage; il n'aura point obtenu de secours... Que deviendrai-je, s'il ne rentre pas cette nuit, ou s'il revient sans apporter un peu de pain pour ma fille? (Il tonne sourdement.) Ciel! l'orage va l'éveiller...(Elle se rapproche du renfoncement obscur et regarde.) Elle dort! pauvre enfant, que Dieu prolonge ton sommeil, et qu'il épargne à ta mère la douleur de t'entendre dire : Maman, j'ai faim!... (Elle pleure en silence. — Le tonnerre gronde et le vent siffle.) Mais ce ne sont point des larmes que la nature me demande pour ma fille... Tâchons d'achever bien vite cet ouvrage; si Georges ne rapporte rien, j'irai le vendre au village dès qu'il sera fini. (Elle prend un des deux carreaux, s'assied et travaille.) Si le ciel ordonne que toute ma vie s'écoule dans cette affreuse misère, devait-il permettre que je fusse deux fois mère?... Ah! du moins mon Albert doit être plus heureux! Que sera-t-il devenu? C'était un enfant quand nous l'avons abandonné; maintenant c'est un homme... moi-même, hélas! je ne le reconnaîtrais pas. Suis-je donc condamnée à ne jamais le revoir?

(Elle essuie ses yeux. — Dans ce moment l'orage éclate, le vent redouble de fureur, et la porte du fond, arrachée de ses gonds, tombe dans la cabane. Amélie, épouvantée, se lève; elle jette un cri auquel un autre cri répond; c'est celui de Georgette qui sort du cabinet avec effroi, et se précipite dans les bras de sa mère.)

AMÉLIE et GEORGETTE.

Maman! — Ma fille! (Amélie la tient un moment embrassée.) Ma Georgette, ce n'est rien; c'est l'orage, et cette porte que le vent a détachée.

GEORGETTE.

Ah! maman! j'ai eu bien peur!

AMÉLIE, regardant autour d'elle avec crainte.

Hélas! si le vent redouble... ton père rattachera la porte, comme il l'a déja fait.

GEORGETTE.

Papa est-il revenu, maman?

AMÉLIE.

Pas encore... O mon Dieu!

GEORGETTE.

Ne pleure pas, maman; je ferai comme toi, j'attendrai.

AMÉLIE, troublée

Pauvre enfant!

GEORGETTE.

Tiens, je n'ai plus sommeil; travaillons toutes les deux.

AMÉLIE.

Tu as raison; je vais me dépêcher, ma fille. (Elle prend son carreau; la petite s'assied sur son escabeau, près de sa mère.) Travaille aussi, toi... Du courage!

GEORGETTE.

Oui, maman, du courage... mais... je ne peux pas travailler.

AMÉLIE.

Pourquoi, ma fille?

GEORGETTE.

J'ai froid.

AMÉLIE, quittant vite son ouvrage.

Mon Dieu! comment la garantir?... Viens près de moi, je te réchaufferai sur mon sein. (On entend du bruit.) Dieu! quelqu'un viendrait-il à notre secours?...

(Georgette s'échappe de ses bras et court au fond.)

GEORGETTE.

Maman, c'est papa!

AMÉLIE, courant au-devant.

Ah!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, GEORGES.

(Georges, marchant rapidement et tenant un panier plein de vivres, entre avec une précipitation qui ressemble à de la frayeur. — Ses traits sont altérés, son regard est sombre; il a posé à terre le panier couvert d'une serviette.)

AMÉLIE.

Ah! mon ami, que je suis heureuse de te revoir!

GEORGETTE.

Papa, nous avons eu bien peur.

GEORGES.

Peur! et de quoi?

AMÉLIE.

De l'orage... Mais, toi, ne t'est-il arrivé aucun accident?

GEORGES.

Que voulez-vous me dire?

AMÉLIE.

Tu as passé la nuit dehors?...

GEORGES.

Ah! cela est vrai... non, aucun accident.

(Il donne son chapeau et son bâton à Georgette qui va les poser dans un coin.)

AMÉLIE.

Tu me rassures, mon ami; mais nous, comme nous t'attendions avec impatience!... As-tu reçu quelques secours?

GEORGES, montrant le panier.

Ne voyez-vous pas ce que j'apporte?

AMÉLIE, prenant le panier et le découvrant.

Ciel! qui a daigné nous secourir si généreusement?... c'est à ton travail, à tes prières peut-être, que nous devons encore... Viens, Georgette, viens vite, bénis la main généreuse... mais va d'abord embrasser ton père...

(Georgette obéit avec empressement; son père la repousse en frémissant.)

GEORGES.

Ne remercie personne. (Amélie, étonnée, reprend sa fille par la main, et toutes les deux préparent le couvert. — Georges continue, après un silence.) Dépêche-toi. Je suis excédé de fatigue... une soif ardente me dévore... mon sang brûle mes veines... Hâte-toi...

(Il est assis à table.)

AMÉLIE.

Tout est prêt... oui, tu es abattu, changé.. tu as souffert.

GEORGES.

Souffert!... Qu'importe? allons, vous ne manquerez point aujourd'hui... soyons heureux... verse-moi de ce vin; je crois qu'il me remettra. (Il met un morceau sur son assiette; Amélie lui verse à boire; il porte le verre à ses lèvres; puis tout-à-coup il l'éloigne de sa bouche, et se lève sans avoir touché à rien.) Non, gardez cela pour vous; je ne veux rien.

(Il va s'asseoir à l'autre bout de la cabane.)

AMÉLIE, se levant.

Tu ne prends rien, mon ami? tu disais pourtant...

GEORGES.

Oui, j'ai soif... Georgette, donne-moi un verre d'eau.

AMÉLIE, se levant elle-même.

Tiens, porte-le tout de suite à ton père.

GEORGETTE.

Tiens, papa... (Il prend le verre, boit, et le rend à l'enfant qui s'écrie:) Ah! mon Dieu!... papa, tu es blessé!... tu as du sang à la main.

GEORGES.

Du sang!

AMÉLIE.

Du sang! tu es blessé?...

GEORGES, se levant.

Non! en gravissant les rochers, je me suis légèrement frappé... ce n'est rien... j'ai froid, fais du feu.

AMÉLIE.

Du feu?... et avec quoi?

GEORGES.

C'est vrai... nous n'avons pas de bois... (Riant d'un air forcé.) Eh bien! réjouis-toi; notre sort va changer; nous allons quitter cette misérable cabane.

AMÉLIE.

Que dis-tu?

GEORGES.

Oui, il faut partir demain au lever du soleil.

Hier le bailli de Kleinfeld m'a remis ce commandement, tandis que je lui demandais à genoux encore un mois de répit pour le paiement des taxes... Tiens, lis.

(Il lui remet un papier.)

AMÉLIE.

Ciel! chassés... Nous n'avons plus d'asile?

(Elle pleure.)

GEORGES, froissant le papier.

Pourquoi pleurer? peux-tu regretter ces misérables planches, incapables de te préserver du vent et de la pluie? Eh bien! tu ne t'endormiras plus sur cette paille arrosée de tes pleurs. Nous quitterons pour toujours ce lieu de douleur et de misère... (Avec impatience, parceque Amélie a toujours les larmes aux yeux.) Ne t'ai-je pas dit que notre fortune change? Oui, demain nous partirons pour quelque grande ville, Vienne, Hambourg, Berlin...

AMÉLIE.

Encore plus loin de la France, plus loin de mon fils!

GEORGES.

Il le faut... Ce fils est perdu pour nous; ton oncle lui a sans doute appris à nous maudire.

AMÉLIE, en larmes.

Eh! comment aller si loin sans ressources?

GEORGES.

N'ai-je pas encore fourni aux besoins de ce jour? (Il tire de sa poche une poignée d'or.) Tiens, regarde!... j'ai de l'or.

AMÉLIE, avec joie.

Grand Dieu! qui t'a donné cette fortune?

GEORGES, après un long silence.

Je l'ai trouvée.

AMÉLIE, avec terreur.

Trouvée!... ô mon Dieu!

GEORGES.

La moitié de cette somme nous suffira pour atteindre une ville opulente, et avec l'autre moitié... La fortune n'est pas toujours contraire; elle a ses retours de faveur comme ses moments funestes: il me suffit de retrouver des lieux où l'or circule, où la richesse abonde, et j'aurai bientôt ressaisi la fortune et l'opulence.

AMÉLIE.

Ah! tu joueras encore!

GEORGES.

Paix! quelqu'un s'approche. Cache ces vivres... Ne dis pas que j'ai de l'or.

Amélie épouvantée veut courir cacher ce qui est sur la table; mais au moment même un misérable, couvert de haillons et portant la besace, s'arrête à la porte de la cabane: c'est Warner.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, WARNER.

WARNER, à la porte.

Mon bon monsieur, ma bonne dame, ayez pitié d'un pauvre mendiant! La charité, pour l'amour de Dieu!

(Il tend la main, en avançant doucement dans la cabane.)

AMÉLIE.

C'est un malheureux.

GEORGETTE.

Papa, il est bien pauvre!

GEORGES.

Renvoyez ce misérable, ne laissez entrer personne ici; chassez-le.

AMÉLIE.

Mon ami, ayons pitié de lui; nous ne sommes guère plus heureux; et il mérite peut-être moins sa misère.

GEORGETTE.

Laisse-moi seulement lui donner du pain; ça fait tant de mal d'avoir faim!

(Georges tressaille; il est ému, mais la crainte l'emporte sur la pitié.)

GEORGES, repoussant sa fille.

Non, je vous le défends.

(Georgette reste interdite auprès de sa mère.)

WARNER.

Vous êtes bien dur! heureusement que cette bonne dame est plus compatissante que vous; aussi le ciel récompensera... (Il regarde avec attention, et reconnaît Amélie et Georges.) Que vois-je?... c'est lui!!!

GEORGES et AMÉLIE, reconnaissant ses traits.

Warner!

WARNER.

Georges!

GEORGES, cherchant une arme autour de lui, et saisissant sa cognée de bûcheron.

Misérable! c'est l'enfer qui t'envoie ici pour te livrer à ma vengeance; tu vas mourir de ma main!

(Georges va briser la tête de Warner. Warner lève son bâton; Mais Amélie et Georgette se précipitent au-devant du coup.)

AMÉLIE et GEORGETTE.

Arrête! arrête! — Papa!

(Toutes les deux retiennent Georges, dont le bras armé reste levé.)

AMÉLIE.

Ah! mon ami, je t'en conjure, ne verse plus de sang. Tu sais, ah! tu sais comme cela porte malheur! Regarde ce misérable, le ciel ne l'a pas moins puni que nous; vois comme il faut expier le meurtre!

GEORGES, avec horreur.

Le meurtre!

(Il laisse tomber sa cognée, et se détourne consterné. Georgette la ramasse et va la cacher.)

WARNER, avec calme.

Toujours emporté! Si ta femme n'était pas plus raisonnable que toi, Dieu sait ce qui serait arrivé... Et qu'aurais-tu gagné à me voir étendu là?... J'avoue que j'ai mal agi avec toi... (Amélie lui fait signe de se taire.) Mais le temps efface bien des choses. D'ailleurs, comme madame le di

sait, si tu as quelques reproches à me faire, la fortune s'est bien chargée de te venger. Après quinze ans de malheurs, de misère, le hasard nous réunit à peu près aussi misérables l'un que l'autre. Si j'étais de toi, je suivrais l'exemple que je te donne; j'oublierais le passé, je tendrais la main à mon ancien camarade, et nous aviserions encore ensemble aux moyens de conjurer notre mauvaise étoile.

(Georges s'est assis, sa femme est auprès de lui; il tient sa fille sur ses genoux, et de temps en temps il penche sa tête sur elle comme pour ne pas entendre Warner.)

GEORGES.

Non; plus d'alliance entre nous. C'est toi qui m'as précipité dans l'abîme, en me faisant commettre un épouvantable homicide.

WARNER.

Dans ta fureur aveugle, il te fallait une victime; n'était-il pas naturel que je cherchasse à sauver ma vie? Au reste, j'ai partagé la peine de ton crime; accusé comme toi, condamné comme toi, j'ai pris la fuite; et, sans doute aussi comme toi, j'ai vécu misérable, courant le monde, tentant la fortune, traînant la misère. Enfin, après maintes vicissitudes, j'arrive de Ratisbonne, dans l'équipage que tu vois, et je m'acheminais, en mendiant, vers Munich, quand la pluie, la fatigue, la faim, et principalement l'approche de la nuit et de l'orage, m'ont fait entrer dans la seule cabane qu'on aperçoit sur ce chemin désert. J'étais loin de penser que j'y rencontrerais d'anciennes connaissances; si vous voulez, d'anciens amis.

AMÉLIE.

Des amis! Pouvez-vous à ce point avilir le plus saint des titres!

WARNER.

Ah! ma chère dame! point de morale, je vous en prie. Dans ma situation, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je meurs de faim et de froid; l'hospitalité seulement pour cette nuit; et, si Georges m'en veut encore, demain, au point du jour, mon bâton, ma besace, et en route.

AMÉLIE, à son mari.

Georges?...

GEORGES, se levant et se détournant.

Consulte ta pitié.

AMÉLIE, tenant sa fille par la main.

Demeurez, monsieur; nous n'aurons point à nous reprocher d'avoir chassé un malheureux qui nous demandait un abri. Cette demeure n'est déja plus à nous; demain nous la quitterons aussi; et j'espère que mon époux ne m'imposera pas l'horrible devoir de vous suivre avec lui. Viens, ma fille.

Elle sort avec Georgette; Georges la conduit jusqu'au fond de la cabane, puis revient d'un air sombre.

SCÈNE XI.

WARNER, GEORGES, et ensuite GEORGETTE.

WARNER, se débarrassant de son bâton et de sa besace.

A la bonne heure! je ne demande pas qu'on me tienne compagnie... mais, puisque tu m'accordes l'hospitalité, tu ne me refuseras pas, sans doute, le reste de ton souper! (Il se met à table, Georges reste à l'autre extrémité de la cabane.) Diable!... tu n'es pas, à ce que cela dénote, aussi pauvre que tu en as l'air... L'excellent vin! (Il boit.) Ah! il fallait cela pour me remettre... Georges, tu restes là?... allons donc, viens, buvons un coup... Tu refuses de boire avec moi?... est-ce que tu conserverais encore quelque envie de te venger?

(Il met la main sur son bâton.)

GEORGES, d'un air sombre.

Non; un mot que tu n'as pu comprendre a désarmé ma main. J'ai perdu le desir de me venger de toi; j'en ai peut-être aussi perdu le droit... Mais Amélie, tu l'as trop outragée; elle a raison de te haïr et de te mépriser. Misér...

WARNER.

Dans le fait, cela est juste... et pourtant c'est fâcheux! oui, c'est fâcheux, peut-être pour toi sur-tout.

GEORGES.

Pour moi?

WARNER.

A moins que tu n'aies d'autres ressources.. (Continuant à boire et à manger.) Quant à moi encore un peu de patience, de courage... Il ne faut qu'une occasion, une rencontre; cela peut arriver tous les jours; et ma fortune est rétablie.

GEORGES, l'observant.

Comment?

WARNER.

Oui; j'ai découvert un secret.

GEORGES.

Un secret!

WARNER, se levant.

J'étais loin de songer à toi, en arrivant dans ce pays; mais, en te retrouvant dans un état si déplorable, notre ancienne liaison, des souvenirs de jeunesse, le regret d'avoir aidé à ta ruine, tout cela m'aurait peut-être engagé à la partager avec toi, et à réparer quelque jour le mal que j'ai pu te faire.

GEORGES.

Que veux-tu dire?... comment pourrais-tu?... ta misère...

WARNER.

Oh! je sais bien que mon habit semble démentir mes paroles; je suis même bien sûr que tu ne voudrais pas me croire; ainsi laissons cela: quelque jour tu en auras la preuve

GEORGES, avec impatience.

La preuve... de quoi ?...

WARNER.

Ce n'est plus une erreur, ce n'est plus une illusion; j'ai découvert le secret de gagner toujours. (Georges se rapproche vivement de lui.) Oui, je suis sûr de faire sauter toutes les banques d'Italie, et tu me vois déja en route pour le Piémont.

GEORGES.

Quoi ! tu aurais trouvé ?...

WARNER.

Oui, te dis-je ; je ne donnerais pas mon secret pour un million.

GEORGES, le regardant avec défiance, mêlée d'un retour d'amitié.

Et tu étais disposé à le partager avec moi?

WARNER, avec malice.

Ma foi, oui !... mais maintenant, c'est inutile, tu m'en veux trop.

GEORGES, lui offrant du tabac.

Le premier mouvement est passé.

WARNER.

J'entends... Mais la rancune de ta femme...

GEORGES.

On peut lui imposer silence.

WARNER.

A la bonne heure... Mais... non... il y a un autre obstacle plus grand que tout cela, et qui rendrait inutile la confidence que je te ferais... Il faut de l'argent, et je ne te crois pas plus en fonds que je ne le suis.

GEORGES.

Peut-être...

WARNER.

Hein !

GEORGES, tirant de l'or de sa poche.

Vois !...

WARNER, avec avidité.

Tu as de l'or! Eh bien, mon ami, il faut nous associer... Voyons; est-ce là tout ce que tu possèdes ?

GEORGES.

Oui... Faudrait-il davantage ?

WARNER.

Oh! sans doute.

GEORGES.

Quel malheur !

WARNER.

Si tu pouvais... Comment t'es-tu procuré cette somme ?

GEORGES, reculant avec terreur.

Comment !... je ne puis te le dire... (Il cache son or.) Mais demeure avec moi, et... (Il commence à faire nuit ; on voit passer un jeune militaire, tout au fond de la montagne : c'est Albert.) Qu'est-ce que j'entends?

WARNER, regardant.

Rien; ta femme et ta fille, là, dans l'autre pièce... Tu dis donc?...

(Albert disparaît.)

GEORGES.

Je puis, en payant les taxes arriérées, demeurer encore ici quelques jours; reste avec moi, et...

WARNER.

Non, non... je ne me soucie pas de cet arrangement-là, vois-tu; demeurer avec toi, oui; mais ici, non; du moins pas plus longtemps que jusqu'à demain matin; et encore parcequ'il fait trop mauvais et trop sombre pour se mettre en route cette nuit.

GEORGES.

Pourquoi ?... cette cabane est misérable, mais j'y ai vécu deux ans; tu peux bien...

WARNER.

Ce n'est pas cela ; il y a une autre raison... Je suis étranger, sans papiers, mendiant, du nombre de ceux qu'on nomme vagabonds ; tu conçois que je puis être inquiété pour la moindre chose ; et (plus confidentiellement) tout-à-l'heure, en venant de ce côté, parceque j'avais quitté la route pour abréger le chemin, là bas, derrière un grand roc, j'ai rencontré sur mon passage, une éminence de cailloux, d'herbe, de terre jetée... Par curiosité j'ai soulevé quelques uns de ces cailloux avec le bout de mon bâton, et sous cette éminence... j'ai découvert...

GEORGES, lui saisissant le bras.

Silence !!!...

WARNER.

Tu sais ?...

GEORGES

Tu l'as découvert ?...

WARNER.

Oui.

GEORGES, avec terreur.

Viens, il fait nuit, le ciel est sombre... viens m'aider à le cacher.

WARNER, reculant épouvanté.

C'est toi ?...

GEORGES.

Non !... c'est la misère et le désespoir... Viens il faut le cacher.

(Warner reprend son bissac et son bâton, mais comme ils vont sortir, Georgette parait une lampe à la main.)

GEORGETTE.

Papa, voilà de la lumière.

GEORGES.

C'est inutile, nous sortons. Si ta mère nous demande, tu diras que nous sommes allés... à l'ermitage.

(Georgette demeure interdite, Georges et Warner sortent.)

SCÈNE XII.

GEORGETTE, et ensuite ALBERT.

(Pendant que Georges et Warner s'éloignent précipitamment, et que Georgette, qui est allée jusqu'à la porte, revient d'un air craintif, on voit Albert revenir sur ses pas et examiner avec incertitude autour de lui.)

GEORGETTE.

Ils me laissent toute seule, et l'orage re-

commence... Je vais appeler maman. (Albert est entré ; il regarde autour de lui. — Georgette le voit et revient en courant.) Ah! un étranger!...

ALBERT.

Ne vous effrayez pas, ma petite amie, et permettez-moi d'entrer pour m'informer où je suis.

GEORGETTE.

Entrez, monsieur ; que voulez-vous?

ALBERT.

Grand Dieu! serait-ce ici?... Dis-moi, ma chère petite, ce chemin est-il celui qui mène à la Montagne-Rouge?

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

ALBERT.

Cette cabane isolée est donc la demeure de Georges?

GEORGETTE.

Certainement; il n'y en pas d'autre sur la montagne.

(A ces mots, Albert se découvre, avec l'expression du respect et de l'affliction, ôte son manteau, et s'assied d'un air attristé.)

ALBERT.

C'est ici!... quelle affreuse misère!... Ma bonne petite, (il prend Georgette par la main.) où donc est le maître de la maison?

GEORGETTE.

Il vient de sortir.

ALBERT.

Et ma... sa femme?

GEORGETTE.

Ah! c'est différent. (Montrant l'autre chambre.) Maman est là.

ALBERT.

Ta mère!... chère petite... il est possible... serais-tu sa fille?...

GEORGETTE.

Oui! monsieur, je suis Georgette, la fille de Georges.

ALBERT.

Ciel!

(Il prend Georgette sur ses genoux, et l'embrasse.— Dans ce moment, on entend la voix d'Amélie, qui appelle sa fille.)

GEORGETTE.

Tenez, voilà maman qui m'appelle.

ALBERT, se levant.

Ah! ma mère!... (Georgette sort en courant.) Mais, non, ne me découvrons pas encore ; elle a tant souffert! il faut la préparer doucement au bonheur que je viens lui rendre... Ciel! la voici!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, arrêtant sa fille.

Un étranger!... où donc est ton père, ma fille?

GEORGETTE.

Il vient d'aller à l'ermitage avec le pauvre.

AMÉLIE.

A l'ermitage!... Rentre là, mais ne t'éloigne pas.

(Georgette va prendre son carreau, et sort en l'emportant.)

ALBERT, à part.

Nous voilà seuls; aurai-je la force?...

AMÉLIE.

Je suis bien étonnée, monsieur, qu'un étranger tel que vous ait daigné s'arrêter dans notre demeure, et, bien plus encore, qu'il puisse avoir à me parler.

ALBERT.

Madame... un motif bien puissant... Mai[s] vous ne pouvez reconnaître mes traits.

AMÉLIE.

Quoi! monsieur, vous aurais-je connu?

ALBERT.

Oui, madame... loin d'ici; dans un temp[s] où vous étiez plus heureuse.

AMÉLIE.

Je ne l'ai jamais été!

ALBERT.

Jamais!... (Il va prendre sa main, Amélie la retire avec un peu de crainte.) C'était en France...

AMÉLIE.

En France?... Ah! oui, j'étais heureuse, j'a[-]vais encore mon fils. (Examinant Albert avec u[n] commencement de trouble.) Mais comment s[e] peut-il?... il y a si long-temps... vous paraisse[z] ému, monsieur... vous semblez craindre... arri[-]vez-vous de France?

ALBERT.

Oui.

AMÉLIE.

Grand Dieu! de mon pays!

ALBERT.

Et je vous apporte des nouvelles de que[l]qu'un...

AMÉLIE.

De mon fils?... Ah!... existe-t-il?... vo[us] l'auriez vu?... Arrêtez!... Attendez!... Ciel! votre âge, vos pleurs... Ah! mon Dieu! ne m'a[-]busez pas, vous me feriez mourir.

ALBERT.

Ah! j'avais résolu de ménager votre cœu[r] mais je n'ai plus la force de résister au mie[n.] Ce fils que vous pleurez, ce fils qui vous ch[é]rit... ma mère...

AMÉLIE.

Ah! (Amélie éperdue se jette à son cou.) C'e[st] lui! C'est lui!... (Elle l'embrasse avec transport.) C'est mon fils! mon Albert!... Ah! mon Die[u] j'ai tant souffert avec courage, ne me laiss[ez] pas mourir de joie!

ALBERT.

Ma mère! ma tendre mère!... je viens fi[nir] vos peines; je vous apporte la fortune, le bo[n]heur...

AMÉLIE.

Ah ! je n'ai plus besoin de rien! je suis heureuse! je suis riche! j'ai mon fils!... tu ne me ıitteras plus?

ALBERT.

Jamais !

AMÉLIE.

Non... mais comment te revois-je? qui t'a it découvrir cette affreuse retraite?

ALBERT.

Ah ! ma mère! ces détails seraient si longs à ıus donner, et mon cœur est si plein de joie!... ›us vous souvenez de m'avoir confié à la tenesse de mon oncle? il m'a tenu lieu de père, sa fortune, augmentée d'un grand héritage, t tout entière à moi, à vous, ma tendre ère.

AMÉLIE.

Quoi ! mon fils, ton oncle n'est plus!... Nous -il pardonné?

ALBERT.

Ah! ma mère, il vous chérissait, et n'a jaıis cessé de faire faire des recherches, qui rent infructueuses. Revenu entièrement lie, je réunis le peu de renseignements qui lui ıient parvenus à diverses époques; je réali i son héritage, et je partis avec la résolution vous chercher moi-même. Le ciel m'a conıit, ma sœur m'a reçu la première, et je suis ns vos bras!

AMÉLIE.

Ta sœur!... tu l'aimeras donc aussi?... Atıds!... Georgette!...

ORGETTE, accourant et rapportant son carreau qu'elle met sur la table.

Maman !

ALBERT.

Ne lui dites pas encore... je veux me faire ner...

AMÉLIE.

Viens... (Mettant sa fille dans les bras de son fils.) ı! c'est maintenant que je suis heureuse!

ALBERT.

Oui, nous serons tous heureux! Tenez, là, ıns ce portefeuille, j'apporte, en billets du ésor, la valeur d'un million.

AMÉLIE.

Un million?

GEORGETTE.

Un million! est-ce beaucoup, maman?

ALBERT.

Mais j'apporte encore un bien plus préeux : la grace de mon père.

AMÉLIE.

Se peut-il!... nous reverrions la France?...

ALBERT.

Oui, et sans danger; jugez combien il me ırde de revoir mon père!

AMÉLIE.

Ton père? Oui, mon ami, tu vas recevoir ses embrassements. (Elle s'arrête, et s'éloigne un peu en réfléchissant.—Aussitôt Albert s'approche de Georgette, et lui donne une bourse pleine d'or, en lui faisant entendre que c'est pour sa mère.—La petite verse l'or sur la table.) Qu'allais-je faire?... le conduire à l'ermitage... il y trouverait Warner, et ce misérable, en nous voyant heureux, s'attacherait encore à nos pas... Oh! non, qu'il ne connaisse jamais mon fils... Il faut prévenir mon mari, il faut éloigner Warner... Oui, mais la nuit, l'orage... n'importe, rien ne m'arrêtera. Cachons à mon fils... Albert!... (Albert vient aussitôt à elle.) Tes vœux vont être exaucés, dans un moment tu seras dans les bras de ton père. Attends, ne me suis pas.

ALBERT.

Vous sortez... je vais...

AMÉLIE.

Non... il le faut... je t'en prie...

ALBERT.

Quoi! vous voulez?...

AMÉLIE.

Des raisons que je ne puis t'apprendre... Il y va de notre bonheur... cède à ma prière.

ALBERT.

Ah! toujours... j'obéis.

AMÉLIE, à Georgette.

Toi, chère enfant, sois attentive, obéissante, aux moindres ordres de ton ami... Ah! tu m'es encore plus chère depuis que je suis heureuse! (En sortant.) Attendez, attendez!

SCÈNE XIV.

ALBERT, GEORGETTE.

ALBERT.

Chère petite, pendant son absence, procure-moi ce qu'il faut pour écrire.

GEORGETTE.

Oui, et de la lumière aussi, car il fait noir.

(Elle sort en courant.)

ALBERT.

Un mot à l'auberge du *Lion-d'Or*, pour qu'on envoie ici ma voiture. Le premier passant le portera. Il faut aussi que je mette en ordre les papiers importants qui assurent à jamais le bonheur de mon père... (Il les tire de sa poche.) Les voici...

GEORGETTE, revenant avec tout ce qu'il faut pour écrire, et une lampe allumée.

Tenez, monsieur, voilà de la lumière et tout ce qu'il faut pour écrire. Entrez dans ma chambre; il y fait moins froid qu'ici, et vous ne verrez pas les éclairs.

ALBERT.

Et toi?

GEORGETTE.

Moi, je vais prendre mon carreau, et je travaillerai auprès de vous.

ALBERT.

Oui, tu seras toujours ma compagne.

(Albert prend la lampe, l'écritoire, son portefeuille, et entre dans la petite chambre.)

GEORGETTE.

Là! je viens... Il tonne, il fait noir, oh! comme j'aurais peur si j'étais toute seule! allons vite!...

(Elle court prendre son carreau et va pour suivre Albert; mais un grand coup de tonnerre l'arrête, et en même temps Georges et Warner paraissent à la porte.—Aussitôt Georgette pose son carreau sur la chaise qui se trouve près d'elle, et court au-devant de son père.)

SCÈNE XV.

GEORGES, WARNER, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ah! c'est papa!

(Georges et Warner rentrent précipitamment.—Georgette tient la main de son père, et l'attire vers la chambre où est Albert. Warner va déposer sa besace et son bâton sur la table.)

WARNER, apercevant sur la table le manteau et le chapeau d'Albert.

Qu'est-ce que cela?

GEORGETTE, à son père.

Ne fais pas de bruit...

GEORGES.

Pas de bruit!.. Pourquoi?

WARNER, voyant l'or.

De l'or!...

GEORGETTE, répondant à son père.

Parce que tu dérangerais le voyageur qui est arrivé.

GEORGES.

Un voyageur?

GEORGETTE.

Il est là... il écrit.. tiens, vois.

GEORGES, regardant.

Un militaire! je ne veux pas...

WARNER, lui saisissant la main et l'attirant vers la table.

Chut! regarde!...

GEORGES.

Que signifie?...

(L'orage continue à gronder.)

WARNER, à Georgette.

Cet or est-il à lui?

GEORGETTE.

Non, il est à moi; c'est lui qui me l'a donné.

(Warner va rapidement vers la chambre où est Albert, pour y jeter un coup d'œil.)

GEORGES.

Donné!.. tout cela? il est donc bien riche?

GEORGETTE.

Oh! bien riche! c'est-à-dire un million.

GEORGES et WARNER.

Un million!...

GEORGETTE.

Il a dit à maman qu'il avait un million dans un grand portefeuille, et c'est bien vrai, ca maman l'a vu, et moi aussi. Tiens, vois-tu dans ce portefeuille, à côté de sa main.

WARNER, regardant.

Oui!...

GEORGES.

Et d'où vient donc cet inconnu si riche?

GEORGETTE.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Qui l'a reçu?

GEORGETTE.

Maman.

GEORGES.

Et où est-elle, ta mère?

GEORGETTE.

Elle est sortie pour aller te chercher à l'ermitage.

GEORGES.

Seule?... il faut...

WARNER, l'arrêtant en lui saisissant le bras.

Tout-à-l'heure! (Georges demeure immob l'œil fixé sur la table.—Georgette veut prendre son reau et entrer dans la chambre; mais Warner l'arrê Laisse ton carreau, va te mettre au bord chemin de la montagne, sous la grande roc Ta mère ne tardera pas à revenir de l'ermita tu nous avertiras dès que tu l'apercevras.

GEORGETTE.

Pourquoi n'allez-vous pas plutôt cherc maman?

WARNER.

L'ermite la ramènera.

GEORGETTE.

Mais...

WARNER.

Allons! ton père le veut! Fais ce qu'on t' donne, et ne rentre pas ici que ta mère ne revenue. (Warner la prend par la main et la met de la cabane, en lui indiquant l'endroit où elle doit re —En revenant, il ferme doucement la porte du cal noir.—Georges n'a point bougé.) Georges, que sions-nous tout-à-l'heure en remontan chemin creux? Restons ensemble, attend une occasion; ne la laissons pas échapı et, quand nous aurons assez d'or, nous r rendrons en Italie, nous exécuterons le n veau plan que je t'ai confié, et nous dev drons bientôt plus riches que des souverai Eh bien! Georges, l'occasion est venue.

GEORGES, immobile, l'air morne, le regard fi

L'occasion?

WARNER.

Oui; l'instant est décisif.

GEORGES.

Je ne te comprends pas.

WARNER.

Au contraire, Georges, tu m'entends b Regarde nos haillons, songe à ce que je t'ai d vois dans nos mains un million!

GEORGES, avec explosion.

Tais-toi! tu es l'esprit infernal qui vient tenter ma misère et mon désespoir; déja le son de ta voix fait palpiter mon cœur, déja le feu de l'enfer pénètre dans mon sein avec tes paroles: va-t'en!

WARNER.

Georges, écoute-moi.

GEORGES, dans une sorte de rêverie.

Non, va-t'en, te dis-je! tu es le génie de ma damnation. N'ai-je pas déja commis trois meurtres? Ne vois-tu pas devant nous le corps livide que nous venons d'ensevelir? n'entends-je pas le dernier gémissement de mon père? Être infernal, qu'exiges-tu encore? n'ai-je pas rempli la mesure, ne suis-je pas descendu dans la nuit éternelle!

(Il tombe assis, renversé sur la table, et comme sans connaissance. — L'orage, la pluie, le vent, augmentent à chaque instant.)

WARNER.

Malheureux!... reviens à toi... tu es dans le délire... Georges!...

(Il saisit son bras.)

GEORGES, comme se réveillant.

Ah!... où est ma femme?

WARNER.

Loin d'ici.

GEORGES.

Ma fille?

WARNER.

Sur les pas de sa mère.

GEORGES.

Mon fils?

WARNER.

Il y a quinze ans que tu n'en as plus. Georges, reviens donc à toi; rappelle tes sens...

GEORGES, se levant d'un air terrible.

Oui! tu veux que j'assassine l'étranger qui est là!

WARNER.

Il fait nuit, il est seul... Un million!... Jamais on ne saura que ce jeune étranger s'est arrêté ici.

GEORGES.

Amélie l'a reçu.

WARNER.

Tu diras que tu l'as renvoyé.

GEORGES.

Il restera des traces.

(Le tonnerre redouble, il éclate.)

WARNER.

Attends!... l'orage redouble; il éclate au-dessus de nous... Si la foudre tombait sur la cabane, si tout était consumé, en serions-nous responsables?

GEORGES.

Quel dessein!

WARNER.

Regarde... ces planches tombent en poussière; le vent allumera l'incendie comme un éclair... Tiens! la foudre tombe à cent pas. Donne-moi ce fer, prends une torche.

GEORGES.

Je ne puis... je suis glacé!

WARNER.

Lâche!... Est-il plus redoutable que l'autre voyageur?

GEORGES.

Je te dis que mon cœur devient froid comme la mort.

WARNER.

Eh bien! demeure donc là, ne laisse point approcher ta fille; et, si j'appelle, viens seulement à mon secours. (Il prend un couteau sur la table.) Viendras-tu?

GEORGES.

J'irai!

WARNER, montrant la porte.

Veille. (La foudre éclate.) La foudre!... allons!

(Il se précipite dans la chambre; au même instant la foudre tombe à-la-fois sur la montagne et sur la cabane; les éclairs, la pluie, le vent redoublent, et toute la nature paraît bouleversée.)

GEORGETTE, accourant épouvantée.

Ah! papa, papa... le tonnerre!...

GEORGES, saisissant Georgette dans ses bras, et la pressant contre lui.

Arrête... Warner!... arrête!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, AMÉLIE, ALBERT, TOUS LES HABITANTS DU VILLAGE, SOLDATS, etc.

(Warner sortant de la chambre obscure, jette le portefeuille aux pieds de Georges et ferme la porte. — Les flammes commencent à éclairer l'intérieur. — Dans ce moment, Amélie accourt dans le plus grand désordre et des paysans la suivent en traversant la montagne.)

SCÈNE XVII.

GEORGES, WARNER, AMÉLIE, ALBERT, GEORGETTE, UN OFFICIER, SOLDATS, DES VILLAGEOIS, etc.

AMÉLIE, courant à Georges.

Mon ami, mon ami! un meurtre, un assassinat a été commis près d'ici, on a trouvé un cadavre... Des soldats viennent t'arrêter; appelle ton fils.

(En désignant la chambre obscure.)

GEORGES.

Mon fils!!!...

AMÉLIE.

Oui, notre Albert; il est là!

GEORGES.

Mon fils!!!

(Déjà l'incendie éclate. — Georges s'élance dans la chambre embrasée — Amélie veut se précipiter sur les pas de Georges, mais les villageois, accourus, l'en empêchent en lui fermant le passage...—Ils l'entraînent du côté opposé. — Georges revient, sortant des flammes. Il tient dans ses bras Albert, qui paraît blessé, et l'apporte dans ceux d'Amélie.)

GEORGES, hors de lui.

Le voilà!... je te rends ton fils! mais mon heure est marquée... je suis...

ALBERT.

Arrêtez!... ma mère! c'est mon père qui m'a sauvé la vie!...

(Warner, qui s'est enfui, revient poursuivi par des villageois.)

WARNER, saisissant Georges et voulant l'entraîner.

Viens, fuyons... nous sommes perdus!...

GEORGES.

Attends, que j'embrasse mon fils. (Il serre Albert dans ses bras et lui dit:) Tu sais la vérité, mon fils; épargne ta mère, adieu! (Saisissant ensuite violemment Warner terrifié.) Viens! maintenant tu ne me quitteras plus! je te le jure par l'enfer!

(Il l'entraîne vers le lieu enflammé; Warner pousse des cris d'effroi.— Les soldats accourent pour s'emparer d'eux; mais dans ce moment la cabane embrasée s'écroule sur Georges et Warner, qui semblent engloutis sous les flammes, et on découvre toute la montagne, couverte de villageois et de soldats.— Enfin les soldats, bravant aussi les flammes, s'emparent des deux coupables, au milieu des décombres, et Georges tombe, terrassé, au milieu de ses enfants et de sa femme, à genoux autour de lui.)

FIN DE TRENTE ANS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.



PROLOGUE, SCÈNE VIII.

LES MOUSQUETAIRES,

DRAME EN CINQ ACTES ET DOUZE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE

L'AUBERGE DE BÉTHUNE,

PROLOGUE,

PAR MM. ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 OCTOBRE 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ATHOS, mousquetaire	MM. SAINT-ERNEST.	MORDAUNT	MM. CHILLY.
D'ARTAGNAN, id	MÉLINGUE.	CROMWELL	MATIS.
PORTHOS, id	VERNER.	CHARLES Ier	LACRESSONNIÈRE.
ARAMIS, id	BARON.	LE COLONEL GROSLOW	STAINVILLE.
DE WINTER	CULLIER.	L'AUBERGISTE DE BÉTHUNE	LAURÉ.
LE BOURREAU DE BÉTHUNE.	LATOUCHE.	MOUSQUETON, valet de Porthos	LAURENT.
PARRY, valet de chambre du roi.	ALEXANDRE.	GRIMAUD, valet d'Athos	MÉNIER.
TOM-LOW, homme du peuple	DIDIER.	BLAISOIS, autre valet d'Athos.	HECTOR.
UN BRIGADIER FRANÇAIS, (au prologue) / UN HUISSIER DU PARLEMENT.	BERTHOLLET.	TOMY, valet de Winter	FRANCISQUE.
		LE PATRON ANDRE	BAUDOUIN.
		UNE SENTINELLE	SERRES.
UN HOMME DU PEUPLE / UN SOLDAT PURITAIN	ROCHEUX.	UNE AUTRE	ADOLPHE.
		HENRIETTE DE FRANCE	Mmes GUYON.
FINDLEY	MARTIN.	MADELEINE TURQUENNE	HORTENSE-JOUVE.
SOLDATS DE CROMWELL, CÔTES DE FER; SOLDATS ÉCOSSAIS. SOLDATS DE WINTER. HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.		L'HOTESSE	RACINE.
		LE FILS DE CHARLES	Le petit EDOUARD.
		LA PETITE FILLE	La petite FANNY.

S'adresser, pour la mise en scène exacte, les costumes, décors, accessoires, à M. CARON, régisseur-général du théâtre.

PROLOGUE.

L'Auberge de Pernes près Béthune.

Une porte au premier plan à droite; un escalier praticable au fond. A gauche, au deuxième, plan une fenêtre. Au troisième plan, du même côté, la porte de l'hôtellerie.

SCENE PREMIERE.

UN HOMME, *assis devant une table*, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE. Que désirez-vous ?

L'INCONNU. Du pain et du vin d'abord, s'il vous plaît, car depuis le matin je n'ai rien pris.

L'AUBERGISTE. On va vous donner cela.

Il lève la trappe de la cave.

L'HÔTESSE, *paraissant sur la balustrade*. Eh ! l'homme ?

L'AUBERGISTE. Quoi ?

L'HÔTESSE. La mule du moine.

L'AUBERGISTE, *descendant*. Bon !

L'HÔTESSE. Tout de suite.

L'AUBERGISTE, *du fond de la cave*. Ah ! oui, tout de suite, avec ça qu'ils payent bien, les mendiants de moines.

L'HÔTESSE. Celui-là paye... et paye en or même.

L'AUBERGISTE, *reparaissant, une bouteille à la main*. Bah ! en ce cas, c'est autre chose ! (*Il dépose la bouteille sur la table, et ouvre la fenêtre de la cour.*) Eh ! Pataud...

UNE VOIX. Quoi qu'il y a ?

L'AUBERGISTE. La mule de sa révérence... tout de suite.

L'INCONNU. Vous avez un moine chez vous ?

L'AUBERGISTE. Oui.

L'INCONNU. De quel ordre ?

L'AUBERGISTE. Y a-t-il un ordre qui s'appelle l'ordre des questionneurs ?

L'INCONNU. Je ne crois pas.

L'AUBERGISTE. J'en suis fâché... celui-là en serait sûrement.

L'INCONNU. Il vous a fait des questions ?

L'HÔTESSE. Seigneur Dieu ! il n'a fait que cela depuis qu'il est arrivé : Combien y a t-il d'ici à Béthune ?... Combien de Béthune à Armentières ?... Avez-vous jamais été dans un couvent d'Augustines ?... On dirait qu'il a un de ses parents qui a perdu quelque chose de ce côté-là, il y a une dizaine d'années, et qu'il cherche ce qu'il a perdu.

On frappe à la fenêtre qui donne sur la route.

UNE VOIX. Eh ! l'ami !

L'HÔTESSE. Tiens ! on frappe.... ouvre donc.

L'AUBERGISTE. Des gens à cheval.... Si c'étaient des Espagnols !

L'HÔTESSE. Eh ! non... puisqu'ils parlent français.

LA VOIX, *du dehors*. L'ami !... l'ami !

L'AUBERGISTE, *ouvrant*. Que désirez-vous, monsieur le brigadier ?

LE BRIGADIER. Peux-tu me donner des nouvelles de l'armée espagnole ?

L'AUBERGISTE. Ah ! morbleu ! tout le monde peut vous en donner... les pillards !... on ne peut pas faire cent pas qu'on n'en rencontre !

LE BRIGADIER. Des partisans, oui... mais c'est le corps d'armée que nous cherchons.

Mordaunt paraît sur la balustrade, s'arrête et écoute.

L'AUBERGISTE. Ah ! l'armée... c'est autre chose.

LE BRIGADIER. Écoute : nous sommes envoyés par monsieur le Prince... l'armée espagnole a quitté ses cantonnements, et l'on ignore où elle est. Cinquante patrouilles sont en route dans ce moment, et il y a cent pistoles de récompense pour qui donnera des nouvelles certaines de la marche de l'ennemi.

L'INCONNU. Je puis vous en donner, moi.

LE BRIGADIER. Vous !

L'INCONNU. Oui, moi !

LE BRIGADIER. Vous savez où est l'armée espagnole ?

L'INCONNU. Je le sais. Elle a passé hier la rivière de la Lys.

LE BRIGADIER. Où cela ?

L'INCONNU. Entre Saint-Venant et Aire.

LE BRIGADIER. Par qui est-elle commandée ?

L'INCONNU. Par l'archiduc en personne.

LE BRIGADIER. De combien d'hommes se compose-t-elle ?

L'INCONNU. De dix-huit mille hommes.

LE BRIGADIER. Et elle marche ?

L'INCONNU. Sur Lens.

LE BRIGADIER. Comment savez-vous tous ces détails ?

L'INCONNU. Je revenais de Hazebrouck à Béthune, lorsque les Espagnols m'ont pris et m'ont forcé de leur servir de guide ; à trois lieues d'ici, grâce à l'obscurité, je me suis sauvé.

LE BRIGADIER. Et nous pouvons nous fier aux renseignements que vous nous donnez ?

L'INCONNU. Comme si vous aviez vu vous-même ce que je vous dis.

LE BRIGADIER. Votre nom ?

L'INCONNU. Pourquoi faire ?

LE BRIGADIER. Pour vous envoyer la récompense promise, si vos renseignements sont exacts.

L'INCONNU. Inutile.

LE BRIGADIER. Comment inutile?

L'INCONNU. On dit la vérité gratis ; on ment pour de l'argent... J'ai dit la vérité ; vous ne me devez rien.

LE BRIGADIER. Cependant, mon ami, puisque cent pistoles ont été promises par monsieur le Prince.

L'INCONNU. Si je dis la vérité, vous enverrez les cent pistoles au curé de Béthune, qui les distribuera aux pauvres.

LE BRIGADIER. Mais nous boirons bien un verre de vin ensemble à la santé de notre général et aux armes de la France.

L'INCONNU. Merci!

LE BRIGADIER. Pourquoi cela?

L'INCONNU. Parce que vous ne me connaissez pas, et qu'un jour, si vous me connaissiez, vous pourriez vous repentir d'avoir choqué votre verre contre le mien... Poursuivez donc votre route, monsieur, et hâtez-vous de porter à monsieur le Prince la nouvelle que je vous donne.

LE BRIGADIER. Vous avez raison... Votre main, mon ami?

L'INCONNU. Ce serait trop d'honneur pour moi, monsieur.

Il se recule.

LE BRIGADIER. Singulier personnage !... Allons, en route!

Il sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* LE BRIGADIER ; MORDAUNT, *vêtu d'une robe de moine.*

MORDAUNT, *à part.* Oui, singulier personnage... Au reste, il habite Béthune, à ce qu'il a dit ; peut-être par lui aurai-je quelques renseignements.

Il descend et va s'asseoir à une table.

L'HÔTESSE. Que désirez-vous, mon révérend?

MORDAUNT. Une lampe, voilà tout! puis, j'ai demandé ma mule.

L'HÔTESSE. On est en train de la seller.

MORDAUNT. Merci! (*A l'Inconnu.*) Vous êtes des environs, Monsieur?

L'INCONNU. Je suis de Béthune.

MORDAUNT. Ah! de Béthune... et vous demeurez depuis longtemps à Béthune?

L'INCONNU. J'y suis né.

MORDAUNT *à l'Hôte qui lui apporte une lampe.*) Merci! (*Il ouvre une carte géographique.*) Monsieur, combien comptez-vous de Béthune à Lilliers?

L'INCONNU. Trois lieues.

MORDAUNT. Et de Béthune à Armentières?

L'INCONNU. Sept.

MORDAUNT. Vous avez dû faire quelques fois cette route?

L'INCONNU. Souvent.

MORDAUNT. Est-elle donc dangereuse?

L'INCONNU. Sous quel rapport?

MORDAUNT. Sous ce rapport que quelqu'un y puisse être assassiné?

L'INCONNU. A moins que ce ne soit en temps de guerre, comme aujourd'hui, par exemple, la route est tout à fait sûre.

MORDAUNT. Sûre!... (*A part.*) Je l'avais bien pensé ; il faut que ce soit quelque vengeance particulière. Ah! à mon retour je repasserai par ici... Il y a assez longtemps que je fais les affaires de monsieur Cromwell pour faire un peu les miennes. Maintenant, monsieur, pourriez-vous me dire..,

SCÈNE III.

LES MÊMES, LORD DE WINTER.

DE WINTER, *entrant.* Dites donc, maître?

L'AUBERGISTE. Voilà, Votre Seigneurie.

MORDAUNT, *relevant la tête.* Oh! oh!

DE WINTER. Où suis-je ici, s'il vous plaît?

L'AUBERGISTE. A Pernes, monsieur.

MORDAUNT, *à part.* C'est lui! Je me doutais qu'il était en France.

DE WINTER. A Pernes, entre Lilliers et Saint-Pol alors?

L'AUBERGISTE. Justement.

DE WINTER. C'est bien.

L'AUBERGISTE. Votre Seigneurie désire-t-elle qu'on lui serve à souper?

DE WINTER. Non, je voudrais seulement prendre quelques renseignements sur le chemin.

L'INCONNU, *à part.* Plus je le regarde, plus je l'écoute.... plus ce visage et cette voix!...

L'AUBERGISTE. Quelques renseignements sur le chemin... à votre service, monsieur.

DE WINTER. Pour aller à Doulens, quelle est la route qu'il faut prendre?

L'AUBERGISTE. Celle de Paris.

DE WINTER. Alors, on n'a qu'à suivre tout droit.

L'AUBERGISTE. Mais cette route est infestée de partisans espagnols... je ne vous conseille pas de la prendre, ou tout au moins, si vous la prenez, attendez le jour.

DE WINTER. Impossible... il faut que je continue mon chemin.

L'AUBERGISTE. Alors, prenez la route de traverse.

DE WINTER. Mais ne me perdrai-je point?

L'AUBERGISTE. Ah dame! la nuit..

DE WINTER. Mon ami, voulez-vous me servir de guide?

L'HOTESSE, *s'approchant.* Oh! non, monsieur... J'espère bien que tu n'accepteras pas.

DE WINTER. Pourquoi cela, ma bonne femme?... je donnerai une récompense.

L'HOTESSE. Non, monsieur, pour tout l'or du monde je ne le laisserais pas aller... pour qu'on le tue.

DE WINTER. Et qui cela?

L'HOTESSE. Qui cela?... ces brigands d'Espagnols donc.

DE WINTER. Mon ami, il y a vingt pistoles pour celui qui me servira de guide.

L'AUBERGISTE. Ce serait quarante, monsieur, ce serait cent, que je refuserais... Voyez-vous, ce qu'il y a de plus précieux au monde, c'est la vie; et se hasarder à cette heure, dans la campagne, au milieu de tous ces bandits, c'est jouer la vie sur un coup de dés.

DE WINTER. Mon ami, si l'argent ne vous tente pas, laissez-moi vous parler au nom de l'humanité, en me servant de guide, en m'aidant à gagner Paris le plus tôt possible vous rendrez un immense service à quelqu'un qui est en danger de mort.

L'INCONNU, *se levant.* S'il y a à rendre un si grand service que vous dites, monsieur, et que vous veuillez bien m'accepter pour guide... me voilà.

DE WINTER. Vous!

L'INCONNU. Oui, moi! acceptez-vous, monsieur?

DE WINTER. Certainement... et à votre tour, tenez, mon ami...

Il veut lui donner une bourse.

L'INCONNU. Pardon monsieur, j'ai dit: s'il y a un service à rendre... et non de l'argent à gagner.

DE WINTER. Cependant, monsieur...

L'INCONNU. Chacun fait ses conditions... moi, voici les miennes.

DE WINTER, *à part.* C'est singulier, il me semble que j'ai déjà vu cet homme.

L'INCONNU, *à part.* Je ne me trompais pas, c'est bien lui!

DE WINTER. Maintenant, mon ami, voici une guinée; faites exactement ce que je vais vous dire.

L'AUBERGISTE. Dites, monsieur.

DE WINTER. Un homme m'attend à Doullens; mais comme je suis en retard, il est possible que cet homme, las de m'attendre, pousse jusqu'ici.

L'AUBERGISTE. Comment le reconnaîtrai-je?

DE WINTER. Costume de laquais... trente cinq à quarante ans, cheveux et barbe... il les avait noirs autrefois... silencieux comme une pierre, au reste, répondant au nom de Grimaud.

L'AUBERGISTE. Et il demandera?...

DE WINTER. Il demandera lord de Winter.

L'INCONNU, *à part.* C'est bien cela.

MORDAUNT, *à part.* Ah! mon cher oncle, j'aurais cru que vous gardiez un plus strict incognito.

L'AUBERGISTE. Que lui dirai-je?

DE WINTER. Que j'ai pris les devants et qu'il me rejoigne. S'il ne me rejoint pas, il me trouvera à Paris, à mon ancien logement de la place Royale... (*A l'Inconnu.*) Voulez-vous venir, mon ami?

L'INCONNU. Oui, monsieur, et ce n'est pas la première fois que je vous servirai de guide.

DE WINTER. Comment cela?

L'INCONNU. Rappelez-vous la nuit du vingt-deux octobre.

DE WINTER. Mil six cent trente-six?

L'INCONNU. Oui, rappelez-vous la route de Béthune à Armentières.

DE WINTER. Silence! Oui, je vous reconnais... Venez, venez.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* DE WINTER, *et* L'INCONNU.

MORDAUNT, *se levant.* La nuit du vingt-deux octobre... la route de Béthune à Armentières... quelle étrange coïncidence!... Le vingt-deux octobre... le mois où ma mère est morte... le chemin de Béthune à Armentières, le lieu où elle a disparu... Si le hasard allait faire pour moi plus que n'ont fait tous les autres calculs et toutes les recherches... Allons, il faut que je suive cet homme. Ma mule... ma mule!

L'HOTESSE. Vous demandez?...

MORDAUNT. Ma mule est-elle prête?

L'HOTESSE. Elle vous attend à la porte.

MORDAUNT. Merci; vous êtes payée, n'est-ce pas?

L'HOTESSE. Oui, certainement; il ne me reste plus qu'à vous demander votre bénédiction.

MORDAUNT, *sortant.* Dieu vous garde!

Il sort vivement.

SCÈNE V.

L'HOTESSE, *seule*, *puis* GRIMAUD *et* L'HOTE.

L'HOTESSE. Pierre!... (*Appelant.*) Pierre!.. Allons, le voilà encore parti; il ne se tiendra

pas tranquille qu'il ne se fasse assassiner. (*Coups de feu éloignés.*) Ah! mon Dieu! tenez, voilà encore une fusillade... Pierre!... Pierre!... (*Elle ouvre la fenêtre.*) Pataud!

UNE VOIX. Quoi?

L'HOTESSE. Avez-vous vu votre maître?

LA VOIX. Il est là, au jardin.

L'HOTESSE. Ah! à la bonne heure... (*Elle se retourne, et aperçoit Grimaud.*) Monsieur... (*Grimaud salue.*) Par où donc êtes-vous venu? (*Grimaud montre la porte.*) Par la porte? vous êtes donc à pied?... (*Grimaud fait signe que non.*) A cheval? (*Grimaud fait signe que oui.*) Et voulez-vous qu'on rentre votre cheval à l'écurie? (*Grimaud fait signe que non.*) Alors, que voulez-vous? (*Grimaud fait signe qu'il veut boire.*) Je comprends... (*Elle apporte une bouteille et un verre.*) Vous avez donc le malheur d'être muet, mon bon monsieur?... (*Grimaud fait signe que oui.*) Oh! pauvre cher homme! (*L'Hôte rentre.*) Dis donc, mon ami, à la bonne heure, en voilà un qui ne fait pas de bruit, il est muet.

L'HOTE. Muet! si c'était notre homme... il ressemble au signalement que l'on m'a donné... (*Il va à Grimaud.*) Eh! donc, monsieur. (*Grimaud lève la tête.*) Ne cherchez-vous pas quelqu'un? (*Grimaud fait signe que oui.*) Un étranger?... (*Grimaud répète le même signe.*) Un Anglais? (*Même jeu.*) Qui se nomme lord de Winter?

GRIMAUD. Oui!

L'HOTESSE. Tiens! le muet qui parle.

L'HOTE. Et vous vous nommez?

GRIMAUD. Grimaud!

L'HOTE. Eh bien! monsieur Grimaud, la personne que vous attendiez à Doulens...

GRIMAUD. Oui.

L'HOTE. Au Lis couronné...

GRIMAUD. Oui.

L'HOTE. Elle vient de partir, il y a dix minutes, avec un guide... et elle a dit que vous la retrouveriez à Paris, à son ancien logement de la place Royale.

GRIMAUD. Bon!

L'HOTE. Alors, puisque votre commission est faite, vous restez?

GRIMAUD. Oui.

L'HOTE. Avez-vous soupé?

GRIMAUD. Non.

L'HOTE. Alors vous allez souper et coucher ici?

GRIMAUD. Oui.

L'HOTE. Et vous partirez?...

GRIMAUD. Demain.

L'HOTE, *à sa femme.* Eh bien! en voilà un qui n'est pas bavard, à la bonne heure.

On frappe à une porte latérale.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PATAUD, L'INCONNU.

L'HOTESSE. Qui est là?

PATAUD. Ouvrez, ouvrez, ce sont les voisins qui rapportent un homme blessé.

L'HOTE. Un homme blessé!

LA VOIX DE L'INCONNU. C'est moi, c'est moi, ouvrez!

L'HOTESSE. Comment! ce brave homme...

L'HOTE. Qui accompagnait le seigneur anglais.

L'HOTESSE. Eh bien! avais-je raison de te dire de ne pas y aller?

L'HOTE. Un chirurgien!... un chirurgien!... (*A Grimaud.*) Monsieur, vous qui avez un cheval, vous devriez bien pousser jusqu'à Saint-Pol, et ramener un chirurgien.

GRIMAUD. Combien de lieues?

L'HOTE. Une lieue et demie.

GRIMAUD. J'y vais!

Il sort.

L'HOTESSE. Pauvre brave homme! il faudrait le monter dans une chambre.

L'INCONNU. Oh! non, un matelas sur cette table, je souffre trop.

L'HOTE, *à sa femme.* Jette un matelas... (*A l'Inconnu.*) Que vous est-il donc arrivé, monsieur?

L'INCONNU. A deux cents pas d'ici, nous avons été attaqués par des Espagnols... mais heureusement il n'est rien arrivé à lord de Winter.

L'HOTESSE, *jetant un matelas par-dessus la balustrade.* Voilà!

L'HOTE. Bien! couchez-le là-dessus... Un oreiller, un coussin... Que peut-on vous faire pour vous soulager, monsieur?

L'INCONNU. Rien; la blessure est mortelle.

L'HOTE. Avez-vous besoin de quelque chose?

L'INCONNU. De l'eau, j'ai soif.

L'HOTE Tenez!

L'INCONNU. Merci; mais ne pourrait-on pas m'aller chercher un prêtre...

Mordaunt reparaît à la porte.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MORDAUNT.

L'HOTESSE. Ah! mon révérend, venez, venez! c'est le Seigneur qui vous ramène.

MORDAUNT. Me voici!

L'HOTESSE, *montrant Mordaunt, au blessé.* Monsieur...

L'INCONNU. Par grâce, venez vite.

MORDAUNT. Qu'on nous laisse.

L'HOTE, *à sa femme.* C'est égal, voilà un singulier moine.

L'HOTESSE. Oh! toi, tu es un hérétique.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

MORDAUNT, L'INCONNU.

MORDAUNT. Me voilà, parlez!

L'INCONNU. Vous êtes bien jeune.

MORDAUNT. Les gens qui portent ma robe n'ont point d'âge.

L'INCONNU. Hélas! parlez-moi doucement, car j'ai besoin d'un ami à mes derniers moments.

MORDAUNT. Vous souffrez beaucoup?

L'INCONNU. De l'âme plus que du corps.

MORDAUNT. Parlez! j'écoute.

L'INCONNU. Il faut d'abord que vous sachiez qui je suis...

MORDAUNT. Dites...

L'INCONNU. Je suis... Mais je crains que vous ne m'abandonniez si je vous dis qui je suis.

MORDAUNT. N'ayez pas peur!

L'INCONNU. Je suis l'ancien bourreau de Béthune.

MORDAUNT, *reculant.* L'ancien bourreau...

L'INCONNU. Oh! mais depuis dix ans je n'exerce plus... n'ayez donc pas horreur de moi... depuis dix ans j'ai cédé ma charge.

MORDAUNT. Vous avez donc horreur de votre état?

L'INCONNU. Depuis dix ans, oui!

MORDAUNT. Et auparavant?...

L'INCONNU. Tant que je n'ai frappé qu'au nom de la loi et de la justice, mon état m'a laissé dormir tranquille, abrité que j'étais sous la justice et sous la loi... mais depuis cette nuit terrible où j'ai servi d'instrument à une vengeance particulière, où j'ai levé avec haine le glaive sur une créature de Dieu... depuis cette nuit...

MORDAUNT. Que dit-il là?

L'INCONNU. J'ai pourtant essayé d'étouffer ce remords par dix ans de bonnes œuvres, j'ai dépouillé la férocité naturelle à ceux qui versent le sang... en toute occasion, j'ai exposé ma vie pour conserver la vie de ceux qui étaient en péril, et j'ai conservé à la terre des existences humaines en échange de celle que je lui avais enlevée... Ce n'est pas tout: le bien acquis dans l'exercice de ma profession, je l'ai distribué aux pauvres... je suis devenu assidu aux églises: les gens qui me fuyaient se sont habitués à me voir... quelques-uns même m'ont aimé; mais il me semble que Dieu ne m'a point pardonné, lui, car le souvenir de ce meurtre me poursuit sans cesse.

MORDAUNT. Vous avez commis un meurtre?

L'INCONNU. Car il me semble, chaque nuit, voir se dresser le spectre de cette femme.

MORDAUNT. C'était une femme?...

L'INCONNU. Oh! ce fut une nuit maudite.

MORDAUNT. Quelle nuit était-ce?

L'INCONNU. La nuit du 22 octobre 1636.

MORDAUNT, *à part.* La même date qu'il a dite à lord de Winter... Ah! justice du ciel! si j'allais tout apprendre! (*Il passe sa main sur son front.*) Et quelle était cette femme que vous avez assassinée?

L'INCONNU. Assassinée!... et vous aussi... vous aussi, vous dites comme la voix qui a retenti à mon oreille... assassinée!... je l'ai donc assassinée, et non pas exécutée... je suis donc un assassin, et non un justicier.

MORDAUNT. Continuez... continuez!... Je ne sais rien, je ne puis donc rien vous dire... quand vous aurez achevé votre récit, nous verrons. En attendant, comment cela s'est-il fait? parlez, dites tout, n'omettez aucun détail.

L'INCONNU, *se soulevant sur son oreiller.* C'était un soir, j'habitais une maison dans une rue retirée... Un homme qui avait l'air d'un grand seigneur, quoiqu'il portât la simple casaque de mousquetaire, frappa à ma porte et me montra un ordre, signé Richelieu... Cet ordre commandait obéissance à celui qui en était porteur.

MORDAUNT. L'ordre était-il bien signé Richelieu?

L'INCONNU. Oui, mais je n'ose dire qu'il ne servait point à un autre but qu'à celui dans lequel il était donné.

MORDAUNT. Continuez!

L'INCONNU. Je le suivis... me réservant de résister si l'office qu'on réclamait de moi était injuste. A la porte de la ville, je trouvai quatre autres cavaliers qui nous attendaient, nous fîmes cinq à six lieues, sombres, mornes, silencieux, presque sans échanger une parole... A cent pas d'Armentières, un homme couché dans un fossé se leva... C'est là, dit-il en montrant de la main une petite maison isolée à la fenêtre de laquelle brillait une lumière... Nous prîmes à travers terres, et nous nous dirigeâmes vers la maison. Trois autres laquais étaient jalonnés sur la route... chacun se leva à son tour, et se joignit à nous... le dernier gardait la porte... Est-elle toujours là? lui demanda l'homme qui était venu me chercher... Toujours, répondit-il.

MORDAUNT. Que vais-je entendre, mon Dieu!

L'INCONNU. Alors, nous descendîmes de cheval, et nous remîmes les chevaux aux laquais; il me frappa sur l'épaule... le même toujours,.. et à travers les vitres, il me montra à la lueur d'une lampe une femme accoudée sur une table, en me disant : Voilà celle qu'il faut exécuter.

MORDAUNT. Et vous avez obéi ?

L'INCONNU. J'allais refuser, quand tout à coup, en la regardant plus attentivement, je reconnus à mon tour cette femme...

MORDAUNT. Vous la reconnûtes, vous?

L'INCONNU. Oui; étant jeune fille, elle avait séduit et perdu mon frère,.. Une nuit, tous leux avaient disparu avec les vases sacrés l'une église... j'avais trouvé mon frère sur ın gibet... elle, je ne l'avais pas revue.

MORDAUNT. Continuez !

L'INCONNU. Oh! je le sais bien... j'aurais lû pardonner; c'est la loi de l'Evangile... c'est a loi de Dieu !... L'homme en moi étouffa le hrétien, il me sembla que la voix de mon rère criait vengeance à mon oreille... et je is : C'est bien, j'obéirai !

MORDAUNT. Continuez !

L'INCONNU. Alors, le même, toujours le ıême, brisa la fenêtre d'un coup de poing... eux entrèrent par cette fenêtre... les trois utres par la porte... en les voyant, elle comrit qu'elle était perdue, car elle jeta un cri, uis, pâle et muette, comme si dans ce cri elle ût épuisé toutes ses forces, elle recula chanelante jusqu'au moment où elle rencontra le ıur.

MORDAUNT. C'est horrible!

L'INCONNU. Horrible, n'est-ce pas? mais tendez... attendez !... Alors ils s'érigèrent ı accusateurs, et chacun passant à son tour evant elle, lui reprocha : celui-là, l'assassinat son mari... celui-là, l'empoisonnement de maîtresse... l'autre... et cet autre, c'était oi... l'autre, le déshonneur et la mort de n frère; puis d'une seule voix... d'une ême voix, d'une voix unanime, sombre, terble, solennelle... ils prononcèrent la peine de ort... et moi...

MORDAUNT. Et vous?...

L'INCONNU. Et moi qui l'avais condamnée ec les autres... moi, moi, je me chargeai de exécuter.

MORDAUNT, *se levant.* Malheureux !... et ous commîtes le crime ?

L'INCONNU. Sur mon salut, je croyais faire stice.

MORDAUNT. Et ni prières ni larmes... car ns doute elle pria et pleura... ni beauté jeunesse, car elle était jeune et belle, n'estpas? rien ne put vous toucher?

L'INCONNU. Rien ! je croyais que c'était le mon lui-même qui avait revêtu la forme de tte femme.

MORDAUNT. Ah!.. plus de doute maintenant.

Il se lève et va pousser les verrous de la porte.

L'INCONNU. Vous me quittez, vous m'abannnez...

MORDAUNT. Non, non... sois tranquille, me ilà; maintenant, voyons, réponds... mais ns rien cacher, sans rien taire. Songes-y, la franchise de tes aveux peut seule attirer sur toi la miséricorde du ciel... Ces cinq hommes, ces cinq misérables... ces cinq assassins... qui étaient-ils ?

L'INCONNU. Je ne sais pas leurs noms, je ne les ai jamais sus... ils portaient l'uniforme de mousquetaires... voilà tout.

MORDAUNT. Tous?

L'INCONNU. Non, un seul était habillé comme un gentilhomme, mais ce n'était pas un Français, lui, c'était...

MORDAUNT. C'était?...

L'INCONNU. C'était un Anglais.

MORDAUNT. Il se nommait?...

L'INCONNU. J'ai oublié son nom...

MORDAUNT. Tu mens!

L'INCONNU. Mon Dieu!

MORDAUNT. Il se nommait?...

L'INCONNU. Non, je ne puis...

MORDAUNT. Je vais te le dire, moi... il se nommait lord de Winter.

L'INCONNU. Que dites-vous?

MORDAUNT. Je dis qu'il se nommait lord de Winter, je dis qu'il était là tout à l'heure, je dis que c'est celui avec lequel tu es sorti.

L'INCONNU. Comment savez-vous cela?

MORDAUNT. Maintenant le nom de cette femme ?...

L'INCONNU. Je ne l'ai jamais su... ils l'appelaient Milady, voilà tout.

MORDAUNT. Milady!... mais puisqu'elle avait séduit ton frère, dis-tu; puisqu'elle avait causé la mort de ton frère, à ce que tu prétends; puisque jeune fille elle s'était sauvée, emportant avec lui les vases sacrés d'une église, tu dois savoir son nom de jeune fille

L'INCONNU. Oui, celui-là, je le sais.

MORDAUNT. Son nom?

L'INCONNU. Il me semble que je vais mourir.

MORDAUNT. Oh ! ne meurs pas sans m'avoir dit son nom.

L'INCONNU. Me pardonnez-vous?

MORDAUNT. Son nom, te dis-je, son nom?

L'INCONNU. Anne de Brueil.

MORDAUNT. Ah! mes pressentiments ne me trompaient donc pas.

L'INCONNU. Maintenant, maintenant que vous savez son nom... pardonnez moi, je me meurs.

MORDAUNT. Moi, te pardonner... te pardonner... tu ne sais donc pas qui je suis ?

L'INCONNU. Qui êtes-vous donc?

MORDAUNT. Je suis John Francis de Winter !

L'INCONNU. De Winter

MORDAUNT. Et cette femme...

L'INCONNU, *se soulevant.* Cette femme...

MORDAUNT. Eh bien ! cette femme, c'était ma mère.

L'INCONNU. Sa mère!

MORDAUNT. Oui, ma mère, comprends-tu? ma mère! morte... sans que j'aie pu savoir ni où ni comment.

L'INCONNU. Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi!...

MORDAUNT. Te pardonner... te pardonner... Dieu peut-être... moi jamais.

L'INCONNU. Par pitié...

MORDAUNT. Pas de pitié pour qui n'a pas eu de pitié... meurs maudit... meurs désespéré, meurs et sois damné!

Il le frappe de son poignard.

L'INCONNU. Au secours! au secours!

VOIX, *du dehors*. Ouvrez! ouvrez!

MORDAUNT. Un!

Il s'élance vers la fenêtre, l'ouvre et saute dehors. L'Hôte, l'Hôtesse et Grimaud se précipitent dans la chambre.

SCÈNE IX.

L'INCONNU *expirant*, L'HOTE, L'HOTESSE, GRIMAUD, VALETS, VOISINS, ETC.

GRIMAUD. Qu'y a-t-il?

L'INCONNU. Au secours!

L'AUBERGISTE. Le moine! où est le moine

L'INCONNU. Il m'a poignardé, et c'était jus tice... le moine... c'était son fils...

GRIMAUD. Quel fils?

L'INCONNU, *apercevant Grimaud*. Mo Dieu!

GRIMAUD. Quoi?

L'INCONNU. Vous étiez un des quatre laquai des quatre seigneurs... cette nuit?...

GRIMAUD. Oui!

L'INCONNU. Eh bien! ce moine... c'es son fils.

GRIMAUD. Le fils de Milady!

L'INCONNU. Prenez ce poignard, portez-l aux quatre gentilshommes... et dites-leur c que vous savez...

Il expire.

GRIMAUD. Ah! vous avez raison, pas u instant à perdre... M. le comte de la Fère M. le comte de la Fère...

Il sort.

L'AUBERGISTE, *à Grimaud*. Eh bien! c homme?...

GRIMAUD. Cet homme est mort!

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

La chambre de d'Artagnan.

L'hôtel de la Chevrette rue Tiquetonne, à Paris. Au premier plan, à droite, porte d'entrée ouvrant sur un escali à gauche, dans le pan coupé, armoire fermée par un rideau. Au fond, large fenêtre.

SCENE PREMIÈRE.

MADELEINE, *seule*.

Elle tient un justaucorps et le brosse.

Ah! ah! voici un justaucorps de velours bleu que je ne connaissais pas à monsieur d'Artagnan... c'est sans doute avec celui-là qu'il fait ses conquêtes, l'ingrat!... Mais... qu'est-ce que je sens dans ses poches?... des papiers... on me dira peut-être que c'est de la curiosité... mais, après tout, j'ai bien le droit d'être curieuse... Voilà un billet, j'en étais sûre... (*Elle déplie un papier et le lit.*) « Dindonneau en hachis, carpe à l'étuvée, fritôt à la Mazarin, trois bouteilles de vin d'Anjou... » C'est déjà une infidélité... comme si la table de la Chevrette ne devait pas suffire à un galant homme!... Mais cette infidélité-là, je la lui passe encore. (*Elle tire une autre lettre.*) Second papier. (*Elle lit.*) « Monsieur, votre adversaire commence à entrer en convalescence; il n'a plus que trois coups d'épée qui m'inquiètent, les autres se cicatrisent déjà... » Ah! il s'agit du sergent sui qui s'était installé dans mon hôtel, bien m gré moi, je puis le dire... et que monsi d'Artagnan, à son retour de la campagne Flandre, a trouvé établi dans sa chambr Il en a été quitte pour cinq coups d'épé pauvre cher homme! (*Raccrochant l'hab* Ah! monsieur d'Artagnan, vous étiez am reux dans ce temps-là, car vous étiez jal de tout le monde... même des Suisse Passons à celui-ci... (*Elle prend un a habit.*) C'est le pourpoint sacré, la meuse casaque des mousquetaires, que n gardons comme une relique... Voyons s'il a rien dans les poches de la relique... Ah! des papiers attachés avec une faveur... traître! une faveur bleue! Commençons cette petite écriture bien serrée; ce doit incontestablement d'une femme. « Mon c d'Artagnan, » Son cher d'Artagnan! « J'a que votre souvenir me poursuit jusque mon couvent de Noisy-le-Sec... » Ah! voilà lettre, j'espère... c'est affreux! Eh! mon D

du bruit! c'est lui!... vite, les baudriers, les habits, les pourpoints dans cette armoire... Eh bien, où est donc la casaque, maintenant? Ah! la voici; quand il sortira, je remettrai les lettres; mais cette fois, puisque j'ai trouvé la cachette, je veux savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE II.

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

D'ARTAGNAN. Ah! ah! chère madame Turquenne, vous ici?

MADELEINE. Oui, monsieur d'Artagnan, oui; vous voyez, je range.

D'ARTAGNAN. Que c'est beau de pouvoir dire : Je range! Le fait est, Madeleine (*regardant autour de lui*), que vous rangez souvent... et bien.

MADELEINE. C'est le devoir d'une bonne femme, et je suis la vôtre... (*D'Artagnan la regarde de côté.*) Votre femme de ménage, j'entends... Oh! je n'ai pas la prétention d'aspirer à la main d'un lieutenant de mousquetaires.

D'ARTAGNAN. Bien, Madeleine... je croyais que vos idées d'hyménée vous trottaient encore par l'esprit.

MADELEINE. Hélas! monsieur d'Artagnan, depuis que vous vous en êtes expliqué si catégoriquement avec moi...

D'ARTAGNAN. Ma chère madame Turquenne, les bons comptes font les bons amis; d'ailleurs, je ne suis pas bien certain que feu monsieur Tuquenne soit mort... on a vu des maris qui revenaient, rien que pour faire pendre leur successeur... Mais il s'agit en ce moment de toute autre chose, ma chère Madeleine, que de débattre l'existence ou la non existence de votre premier époux... il s'agit de trouver...

MADELEINE. Quoi?

D'ARTAGNAN. Des idées... beaucoup d'idées... d'excellentes idées!

MADELEINE. Oh! quand elles vous manquent, vous savez où les chercher, vous.

D'ARTAGNAN. Près de vous, n'est-ce pas, ma chère madame Turquenne!

MADELEINE. Non, mais derrière mes fagots.

D'ARTAGNAN. Ceci est un proverbe d'Athos: « Il y a plus d'idées au fond d'une seule bouteille que dans la tête de quarante académiciens. »

MADELEINE. Et vous avez besoin de beaucoup d'idées?

D'ARTAGNAN. Il m'en faudrait deux, mais de qualité supérieure; comprenez-vous, Madeleine? une hardie, bouillante, énergique... cachet rouge; l'autre gaie, ingénieuse, fantasque!... cachet vert.

MADELEINE. Oui, avec une tranche de ce pâté de chevreuil...

D'ARTAGNAN. Que j'ai aperçu en bas en passant... C'est extraordinaire, chère madame Turquenne, comme vous lisez dans mon cœur.

Il la serre dans ses bras.

MADELEINE, *touchant la poche de son habit.* Tiens! qu'est-ce que vous avez donc là? de l'argent?

D'ARTAGNAN. Mais oui.

MADELEINE. Vous qui vous plaignez toujours d'en manquer...

D'ARTAGNAN. Ce n'est pas à moi; c'est un dépôt que m'a confié le gouvernement.

MADELEINE. Oh! cachotier que vous êtes! je suis sûre que si j'ouvrais ce secrétaire-là...

D'ARTAGNAN. Madeleine, n'allez pas commettre cette imprudence; c'est un secrétaire à secret qui vient de famille, et qui a déjà tué trois femmes imprudentes, qui ont eu la témérité... Mais, chère madame Turquenne, vous m'avez parlé de fagots, je crois; il ne faut pas que cela se passe en conversation...

MADELEINE. Ah! vous pouvez vous vanter, vous, d'avoir une manière de faire faire aux femmes ce que vous voulez...

D'ARTAGNAN. C'est le résultat de quinze ans d'étude, madame Turquenne; voilà le grand avantage du vin sur les femmes; c'est que le vin, plus on en goûte, plus on le connaît, tandis que les femmes, au contraire...

MADELEINE. C'est bon, c'est bon; on va vous chercher vos deux bouteilles.

D'ARTAGNAN. Allez donc, et fermez la porte.

SCENE III.

D'ARTAGNAN, *seul.*

Hein? comme c'est dressé... elle n'a qu'un défaut : c'est de n'avoir jamais assez de ses propres poches... Comme elle a senti tout de suite dans la mienne l'argent de Son Éminence!... Mais casse-cou! l'argent du Mazarin..... ladre vert, cuistre d'Italien, va..... cent pistoles!... Je croyais d'abord que c'était des doubles d'Espagne, cela en valait la peine! cent pistoles... oun à-compte, monsou d'Artagnan... Mazarin maudit!... Oui, mon ser lieutenant, recommencez à vous faire briser les jambes, casser les bras; faites-vous traverser le ventre de grands coups d'épée, faites-vous trouer le moule de votre pourpoint avec force pistolades, et je vous donnerai... quoi? oun à-compte... et à quand le compte, pleutre que tu es?... Enfin je lui demande, quoi? la moindre des choses, un brevet de baron pour Porthos, qui dessèche de ne pas l'être... Il prend un parchemin, il écrit les

noms, il burine le titre, et me le rend sans signer... Mais la signature? A votre retour, mon ser monsou d'Artagnan. Et si nous ne revenons pas?... Dame, cela vous regarde... c'est à vous de revenir... Et la reine, avec son grand nez, sa lèvre à l'Autrichienne, et ses belles mains insolentes: Monsieur d'Artagnan, soyez bien dévoué à Sa Majesté... Je lui serai dévoué pour cent pistoles, au roi, et encore... qu'est-ce que je dis donc là! pour vingt-cinq, car les cent pistoles sont pour moi et mes trois amis : vingt-cinq pistoles pour Athos, vingt-cinq pistoles pour Porthos et vingt-cinq pistoles pour Aramis... (*Il rit de pitié.*) Il est vrai que si je ne les retrouve pas... Oui, mais il faut que je les retrouve, ces dignes amis, que je n'ai pas vus depuis tant d'années! Quelle étrange chose !... on vit trois, quatre, cinq ans ensemble, il semble qu'on ne pourra pas se passer les uns des autres... on le dit, on le répète, on le croit... puis vient une bourrasque qui vous pousse l'un au midi, l'autre au nord; celui-ci à l'orient, celui-là à l'occident; on se perd de vue et tout est fini; à peine si une lettre... Cependant n'accusons pas... j'en ai reçu une d'Athos, c'était en 1643, six mois à peu près avant la mort du cardinal; voyons, où était-ce?... Ah! c'était au siége de Besançon; je me rappelle, j'étais de tranchée... Que me disait-il donc? ah! qu'il habitait une petite terre... oui, mais où? J'en étais là quand un coup de vent a emporté la lettre d'Athos du côté de la ville; j'ai laissé le vent porter la lettre aux Espagnols qui n'en ont que faire, et qui devraient bien me la renvoyer aujourd'hui que j'en ai besoin... Voyons donc, il ne faut plus songer à Athos, mais à Porthos et à Aramis... ils m'ont écrit aussi, eux... où sont leurs lettres? Ah! probablement dans ma chère casaque!... (*Il ouvre l'armoire.*) Ah! Madeleine rangeait... je suis bien aise de savoir de quelle façon elle range, je lui en ferai mon compliment... Pauvre casaque!... en voilà une qui a vu bien des aventures et qui a assisté à bien des batailles... aussi, elle en a gardé les cicatrices; voilà le trou du biscaïen qui m'a roussi la peau au bastion Saint-Gervais, lors de notre combat d'héroïque mémoire, quatre contre cent, vingt-cinq pour un, juste comme les pistoles de son éminence... Voici une couture glorieuse... Par quelle main a-t-elle été faite? je ne me le rappelle pas... C'est singulier que de tous les tissus, le plus solide, celui qui se recoud encore le plus facilement, c'est la peau humaine... Cette casaque de buffle n'est plus bonne à rien, et monsieur d'Artagnan vaut encore quelque chose... Mais avec tout cela, je ne retrouve pas mes lettres, moi... C'est donc le diable... Ce sont ces pistoles de malheur qui m'ont ensorcelé; elles étaient dans cette poche-là, cependant, les lettres... Ah! j'y pense, Madeleine, qui range si bien... Madeleine! Madeleine!...

SCÈNE IV.

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

MADELEINE. Me voici, me voici; j'ai voulu aller à la cave moi-même.

D'ARTAGNAN. Fort bien. Dites-moi, Madeleine...

MADELEINE, *à part.* Il a été au porte-manteau. (*Haut.*) Cachet rouge. (*A part.*) Il aura découvert quelque chose... (*Haut.*) Cachet vert, regardez!

D'ARTAGNAN. Chère madame Turquenne, vous me comblez... mais posez les bouteilles sur la table et venez ici.

MADELEINE. Oh! qu'est-ce que ce sac?

D'ARTAGNAN. L'argent du gouvernement toujours... n'y touchez pas, ça brûle les doigts; d'ailleurs, nous avons à causer.

MADELEINE. Eh bien, causons.

D'ARTAGNAN. Madeleine, mon enfant, nous avons donc rangé dans la chambre de ce bon monsieur d'Artagnan?

MADELEINE, *à part.* Nous y voilà! (*Haut.*) Mais oui, comme d'habitude... je ne puis pas dire non... vous m'avez trouvée occupée.

D'ARTAGNAN. A ranger, c'est cela... de sorte qu'en rangeant, pour que tout fût bien rangé, nous avons retourné les poches.

MADELEINE. Moi!... non... non, jamais!

D'ARTAGNAN. Madeleine, chère amie, entre autres qualités qui vous rendent précieuse à mes yeux, il y en a une dont je voudrais bien que vous trouvassiez à vous défaire; vous êtes horriblement jalouse, et vous le savez, Madeleine, un grand prédicateur l'a dit, ou s'il ne l'a pas dit, il aurait dû le dire... « La jalousie conduit les femmes à fouiller dans les tiroirs des tables et dans les poches des hauts de-chausses. » Vous comprenez, Madeleine?

MADELEINE. Ah! ce n'est point à moi qu'on peut faire ce genre de reproche.

D'ARTAGNAN. N'importe, la morale n'est jamais perdue... Écoutez donc, ma chère Madeleine : si, comme vous le dites tous les jours, vous tenez à faire mon bonheur, sang Dieu! ne me rendez le plus malheureux des hommes!

MADELEINE. Je ne puis cependant pas répondre...

D'ARTAGNAN. Elles étaient dans ma poche, Madeleine, dans cette poche-là; trois lettres, entendez-vous bien?... La poche n'est aucunement trouée... elles étaient liées avec une faveur bleue.

MADELEINE. Ah! je conçois, c'était fort galant.

D'ARTAGNAN. Ma petite Madeleine, vous voyez que je suis très-calme, très charmant, que je n'ai pas la moindre canne à la portée de la main; faisons donc les choses galamment; avouez-moi qu'en secouant mes vieux habits, ce paquet de lettres est tombé, hein? il est tombé, n'est-ce pas? et vous l'avez ramassé... Voyons, rendez-le-moi, ventre-bleu!

MADELEINE. Vous savez bien, monsieur d'Artagnan, que je ne bats points les habits de mes locataires.

D'ARTAGNAN. Morbleu! Madeleine, je ne me fâche pas, non, non, non... je ne veux point me fâcher du moins; mais si l'on ne me retrouve pas l'adresse d'Athos, d'Aramis et de Porthos... de Porthos surtout... j'étranglerai tout l'hôtel!

MADELEINE. Mais ne criez donc pas comme cela, monsieur d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. L'adresse de Porthos, sang Dieu! ventrebleu! corbleu!

MADELEINE. On croira que nous nous disputons... Tenez, voilà quelqu'un qui monte.

D'ARTAGNAN, *écoutant*. Ah! mon Dieu! ce pas... trois cents livres pesant.... (*On monte lourdement.*) Si j'étais assez fat pour croire que la Providence s'occupe de moi, je dirais que c'est le pas de Porthos... (*On frappe.*) Si je ne savais mon digne ami dans sa terre de je ne sais où, et dans son château de je ne sais quoi, je dirais que c'est le poing de Porthos.

MADELEINE. Eh mais! il va enfoncer ma porte, ce monsieur!

PORTHOS, *en dehors*. Eh bien! on n'ouvre donc plus la porte à son ami?

D'ARTAGNAN. C'est la voix de Porthos... En voilà une chance!

SCENE V.

LES MÊMES, PORTHOS, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN. Porthos! en chair et en os! Ah! cher ami!

Il lui saute au cou.

PORTHOS. Avec mon fidèle Mouston, comme vous voyez... ne me reconnaissez-vous pas?

D'ARTAGNAN. Si fait, mais je remerciais le hasard...

PORTHOS. Le hasard?

D'ARTAGNAN. Oui.

PORTHOS. Ce n'est point le hasard qui m'amène ici, c'est votre lettre?

D'ARTAGNAN. Comment, ma lettre?...

PORTHOS. Sans doute; tenez! (*Il lui donne une lettre.*) C'est bien à moi... « A monsieur Duvallon de Bracieux, de Pierrefonds. »

D'ARTAGNAN. Ah! de Pierrefonds! c'est cela, voilà le nom du château, je me le rappelle maintenant; mais n'importe, ce n'est pas moi qui vous ai écrit.

PORTHOS. Cependant... (*Il lit.*) « Trouvez-» vous le 20 du mois d'octobre de la présente » année 1648, à l'hôtel de la Chevrette, » rue Tiquetonne, à Paris; c'est là que de-» meure votre ami d'Artagnan, qui sera en-» chanté de vous voir. » C'est écrit.

D'ARTAGNAN. Oui, mais ce n'est point écrit par moi, voilà tout ce que je puis vous dire.

MADELEINE. C'est une lettre qui sera tombée des vieux habits de monsieur.

PORTHOS. C'est possible! (*Apercevant Madeleine.*) Mais je vous demande pardon, madame, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir.

D'ARTAGNAN. Mon cher Porthos, je vous présente madame Madeleine Turquenne, la plus soigneuse hôtelière de France et de Navarre... une femme qui ne laisse jamais traîner les papiers de ses locataires... Mais ne parlons plus de cela; vous voilà, Porthos, c'est le principal... pourquoi, comment êtes-vous venu, peu importe, cela s'éclaircira... Ma chère madame Turquenne, monsieur Porthos va partager mon dîner.

MADELEINE. Alors, deux cachets rouges et deux cachets verts; on va vous aller chercher cela.

D'ARTAGNAN. Allez!

SCÈNE VI.

D'ARTAGNAN, PORTHOS, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN. Et maintenant, cher aim, en attendant le renfort qu'est allée nous chercher Madeleine, disons toujours un mot à ces deux bouteilles.

PORTHOS. Oui, volontiers.

D'ARTAGNAN. Sang Dieu! comme vous vous portez, cher ami!

PORTHOS. Mais oui, la santé est bonne.

Il pousse un soupir.

D'ARTAGNAN. Et toujours fort?

PORTHOS. Plus que jamais... Imaginez-vous que dans mon château de Pierrefonds j'ai une bibliothèque...

D'ARTAGNAN. Bah! vous êtes donc bien riche, mon cher Porthos, que vous vous êtes livré à des dépenses si inutiles?

PORTHOS. Elle faisait partie du château que j'ai acheté tout meublé.

D'ARTAGNAN. Bon! mais qu'a de commun cette bibliothèque avec votre force?

PORTHOS. Attendez!.... dans cette bibliothèque il y a un livre!

D'ARTAGNAN. Comment! dans votre bibliothèque il n'y a qu'un livre?

PORTHOS. Non pas... attendez donc!... Mouston, combien y a-t-il de livres dans ma bibliothèque?

MOUSQUETON. Six mille, monsieur.

PORTHOS. Il y a six mille livres.

Il pousse un second soupir.

D'ARTAGNAN. A la bonne heure!

PORTHOS. Eh bien! parmi ces six mille livres, il y en a un fort intéressant qui traite des douze travaux d'Hercule, des exploits de Thésée, et des faits et gestes de Milon de Crotone... Eh bien! là-bas, pour me distraire, j'ai fait tout ce que Milon de Crotone a fait.

D'ARTAGNAN. Vous avez assommé un bœuf d'un coup de poing?

PORTHOS. Oui!

D'ARTAGNAN. Vous l'avez porté sur vos épaules pendant cinq cents pas?

PORTHOS. Six cents...

D'ARTAGNAN. Et vous l'avez mangé en un jour?

PORTHOS. Presque... Il n'y a qu'une chose que je n'ai pu faire.

D'ARTAGNAN. Laquelle?

PORTHOS. Il est dit dans le livre que Milon ceignait son front d'une corde, et qu'en enflant ses muscles il rompait cette corde.

D'ARTAGNAN. Ah! c'est que votre force, à vous, n'est pas dans votre tête, Porthos.

PORTHOS. Non, elle est dans mes bras.

D'ARTAGNAN. Mordious! que vous êtes heureux, Porthos! riche, bien portant, et fort!

PORTHOS. Oui, je suis heureux.

Il pousse un troisième soupir.

D'ARTAGNAN. Porthos, voilà de bon compte trois soupirs que vous poussez.

PORTHOS. Vous croyez?...

D'ARTAGNAN. Tenez, mon ami, on dirait que quelque chose vous tourmente.

PORTHOS. Vraiment!...

D'ARTAGNAN. Auriez-vous des chagrins de famille?

PORTHOS. Je n'ai pas de famille.

D'ARTAGNAN. Feriez-vous mauvais ménage avec madame Duvallon?

PORTHOS. Elle est morte il y a tantôt deux ans.

D'ARTAGNAN. Ah! elle est morte!

PORTHOS. Oui! n'est-ce pas, Mouston?

MOUSQUETAN. Il y a tantôt deux ans, oui, monsieur.

D'ARTAGNAN. Mais que diable alors, mon cher, pourquoi soupirez-vous?

PORTHOS. Ecoutez, d'Artagnan, il me manque quelque chose.

D'ARTAGNAN. Que diable peut-il vous manquer?... vous avez des châteaux, des prairies, des terres, des bois, des montagnes, vous êtes riche, vous êtes veuf, vous êtes fort comme Milon de Crotone et vous n'avez pas la crainte d'être mangé un jour par des lions.

PORTHOS. C'est vrai, j'ai tout cela, mais je suis ambitieux.

D'ARTAGNAN. Vous ambitieux, Porthos?

PORTHOS. Oui, tout le monde est quelque chose excepté moi. Vous êtes chevalier, Aramis est chevalier, Athos est comte...

D'ARTAGNAN. Et vous voudriez être baron.

PORTHOS. Ah!

D'ARTAGNAN, *tirant le brevet.* Allongez le bras, Porthos...

PORTHOS. Pourquoi faire?

D'ARTAGNAN. Allongez toujours... Encore... bien.

PORTHOS. Un brevet aux armes de France!

D'ARTAGNAN. Lisez!

PORTHOS. « Ordonnance royale qui accorde à monsieur Duvallon le titre de baron.»

D'ARTAGNAN. Baron, c'est écrit.

PORTHOS. Ah! oui, mais ce n'est pas signé.

D'ARTAGNAN. On ne peut pas tout avoir en même temps; voilà d'abord le brevet, vous aurez la signature plus tard.

PORTHOS. Et que faut-il faire pour avoir cette signature?

D'ARTAGNAN. Ah! dame! quitter nos châteaux, reprendre le harnais, courir les aventures, laisser comme autrefois un peu de notre chair par les chemins.

PORTHOS. Diable! c'est donc la guerre que vous me proposez?

D'ARTAGNAN. Avez-vous suivi la politique, cher ami?

PORTHOS. Moi! pourquoi faire?

D'ARTAGNAN. Êtes-vous pour les princes? êtes-vous pour Mazarin?

PORTHOS. Moi je serai pour celui qui me fera baron.

D'ARTAGNAN. Bien répondu, Porthos, et vous êtes disposé à me suivre?

PORTHOS. Jusqu'au bout du monde.

D'ARTAGNAN. Eh bien! en attendant, allez jusqu'à votre hôtel qui est sur la route, et revêtez le buffle et la cuirasse.

PORTHOS. Dix minutes... dix minutes seulement, je ne vous demande que dix minutes.

D'ARTAGNAN. Vous avez un bon cheval?

PORTHOS. J'en ai quatre, n'est-ce pas, Mouston?

MOUSQUETON. Oui, monsieur... Bayard, Roland, Joyeuse et la Rochelle.

D'ARTAGNAN. En ce cas, ne perdez pas de temps; peut-être partirons-nous aujourd'hui.

PORTHOS. Bah!

D'ARTAGNAN. J'allais vous chercher, mon cher, quand vous êtes arrivé.

PORTHOS. Comme cela se trouve... Et nous allons...

D'ARTAGNAN. Je n'en sais rien.

PORTHOS. Mais si vous ne savez pas où vous allez, nous nous perdrons indubitablement.

D'ARTAGNAN. Soyez tranquille; monsieur de Mazarin nous enverra un guide.

PORTHOS. Bon! et en revenant je serai nommé baron?

D'ARTAGNAN. C'est dit; allez donc vous équiper.

PORTHOS. Viens-tu, Mouston?

MOUSQUETON. Oui, monsieur le baron.

PORTHOS, *attendri*. Ah! Mouston, voilà un mot que je n'oublierai de ma vie.

D'ARTAGNAN, *étonné*, *à part*. Mouston?

Porthos sort.

SCÈNE VII.

D'ARTAGNAN, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN, *arrêtant Mousqueton*. Pardon, mon cher Mousqueton, mais tu ne m'avais pas fait part du malheur que tu as eu de perdre une syllabe de ton nom... Comment diable cet accident t'est-il arrivé?

MOUSQUETON. Monsieur, depuis que de laquais j'ai été élevé au grade d'intendant de monseigneur, j'ai pris ce dernier nom qui est plus digne et qui sert à me faire respecter de mes subordonnés.

D'ARTAGNAN. Je comprends; ton maître et toi vous avez chacun votre ambition, lui d'allonger son nom, toi de raccourcir le tien... Allez, monsieur Mouston.

Mousqueton sort.

SCÈNE VIII.

D'ARTAGNAN, *seul*.

Décidément, ce n'est pas si difficile qu'on le croit de mener les hommes; étudiez les intérêts, flattez les amours-propres, piquez ferme et rendez la main, ils iront où vous voudrez; donc, voilà Porthos embauché pour le compte du cardinal, c'est toujours cela... oui, mais ce n'est point assez, il nous faudrait Athos et Aramis. Oh! comme ils vont nous manquer ces pauvres amis... Il est vrai qu'Athos est peut-être bien vieilli; c'était notre aîné à tous, et puis il buvait effroyablement, il sera complétement abruti; c'est fâcheux, une si noble nature, une si puissante intelligence, une si haute seigneurerie, un homme qui semait de l'argent comme le ciel fait de la grêle, et qui vous mettait l'épée à la main avec un air vraiment royal... Eh bien! ce noble gentilhomme à l'œil fier... ce beau cavalier si brillant sous les armes que l'on s'étonnait toujours qu'il tînt une simple épée à la main au lieu d'un bâton de commandement; eh bien! il sera transformé en quelque vieillard courbé au nez rouge et aux yeux pleurants. Oh! l'affreuse chose que le vin!... (*Il boit.*) quand il est mauvais.

SCÈNE IX.

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

MADELEINE. Monsieur le comte de la Fère.

D'ARTAGNAN. Qu'est-ce que cela, le comte de la Fère?

MADELEINE. Dame! je ne sais pas, un beau seigneur...

D'ARTAGNAN. Jeune?

MADELEINE. Trente-cinq à quarante ans.

D'ARTAGNAN. De haute mine?

MADELEINE. L'air d'un roi.

ATHOS, *en dehors*. Eh bien! cher d'Artagnan, n'êtes-vous pas visible?

D'ARTAGNAN. Ah! mon Dieu! l'on dirait sa voix... Fais entrer, Madeleine.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ATHOS.

D'ARTAGNAN. Athos, mon ami!

ATHOS. D'Artagnan, mon cher fils, ne vouliez-vous donc plus me revoir?

Ils s'embrassent.

D'ARTAGNAN. Oh! cher ami, non; mais le nom de la Fère que je ne vous ai jamais entendu donner...

ATHOS. C'est le nom de mes ancêtres que j'ai repris; mais, si j'ai changé de nom, je n'ai pas changé de cœur, ni vous non plus, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN. Athos, je pensais à vous aujourd'hui même.... Aujourd'hui même, je demandais votre adresse à Porthos.

ATHOS. Il est donc arrivé?

D'ARTAGNAN. Oui, saviez-vous qu'il devait venir?

ATHOS. Continuez, d'Artagnan; vous dites donc que vous demandiez mon adresse à Porthos?

D'ARTAGNAN. Oui, je voulais vous revoir.

ATHOS. En effet, pauvre ami, il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus.

D'ARTAGNAN. Mais j'y pense, Athos, et moi qui ne vous offre rien... Voici de ce petit vin

de Bourgogne dont vous avez fait avec Grimaud si rude consommation dans la cave de l'hôtellier de Beauvais... Où est-il, ce brave Grimaud ? j'espère qu'il est toujours à votre service ?

ATHOS. Oui, mon ami ; mais dans ce moment il voyage.

D'ARTAGNAN. Buvez donc, alors.

ATHOS. Merci, d'Artagnan, je ne bois plus ; ou du moins je ne bois plus que de l'eau.

D'ARTAGNAN. Vous, Athos, devenu un buveur d'eau !... impossible ! vous, le plus intrépide videur de bouteilles des mousquetaires de monsieur Tréville.

ATHOS. Trouviez-vous que je buvais comme tout le monde, mon ami ?

D'ARTAGNAN. Non, c'est vrai ! vous aviez d'abord une manière de casser les goulots des bouteilles qui n'appartenait qu'à vous ; et puis, vous ne buviez pas à la manière des autres, vous. L'œil de tout buveur brille quand il porte le verre à sa bouche... Votre œil à vous ne disait rien... mais jamais silence n'a été si éloquent... il me semblait l'entendre murmurer : Entre, liqueur, et chasse mes chagrins.

ATHOS. C'est qu'en effet c'était cela, mon ami.

D'ARTAGNAN. Et la cause de ces chagrins ?

ATHOS. Elle n'existe plus, mon ami.

D'ARTAGNAN. Tant pis.

ATHOS. Tant pis ?

D'ARTAGNAN. Oui, j'allais vous proposer une distraction.

ATHOS. Laquelle ?

D'ARTAGNAN. C'était de reprendre la vie d'autrefois. Voyons, Athos, si des avantages réels vous attendaient, ne seriez-vous pas bien aise de recommencer en ma compagnie et en celle de notre ami Porthos les exploits de notre jeunesse ?

ATHOS. C'est une proposition que vous me faites, alors.

D'ARTAGNAN. Nette et franche.

ATHOS. Pour entrer en campagne ?

D'ARTAGNAN. Oui.

ATHOS. De la part de qui... et contre qui ?

D'ARTAGNAN. Ah ! diable ! vous êtes pressant.

ATHOS. Et surtout précis... Écoutez, d'Artagnan. Il n'y a qu'une cause à laquelle un homme comme moi puisse être utile... c'est celle du roi.

D'ARTAGNAN. Précisément.

ATHOS. Oui, mais entendons-nous... Si par la cause du roi vous comprenez celle de monsieur Mazarin, nous cessons de nous entendre.

D'ARTAGNAN. Diable ! voilà que ça s'embrouille.

ATHOS. Ne jouons pas au fin, d'Artagnan ; votre hésitation et vos détours me disent assez de quelle part vous venez... Cette cause, en effet, on ne peut l'avouer hautement, et, lorsqu'on recrute pour elle, c'est l'oreille basse et la voix embarrassée.

D'ARTAGNAN. Ah ! mon cher Athos.

ATHOS. Eh ! mon cher d'Artagnan, vous savez bien que je ne parle pas pour vous, pour vous qui êtes la perle des gens braves, des gens loyaux et hardis... Je parle de cet Italien mesquin et intrigant, de ce cuistre qui essaye de coiffer sa tête d'une couronne qu'il a volée chez la reine ; de ce faquin qui appelle son parti le parti du roi, et qui s'avise de faire mettre les princes du sang en prison, n'osant pas les tuer, comme faisait le grand Richelieu... d'un fesse-Mathieu qui pèse ses écus d'or et garde les rognés, de peur, quoiqu'il triche, de les perdre à son jeu du lendemain ; d'un drôle enfin, qui maltraite la reine à ce qu'on assure, et qui va d'ici à six semaines nous faire une guerre civile pour garder ses pensions... Si c'est là le maître que vous me proposez, d'Artagnan, grand merci.

D'ARTAGNAN. Vous en parlez fort à votre aise, mon cher ami ; vous êtes heureux, à ce qu'il paraît, dans votre médiocrité dorée. Porthos a cinquante ou soixante mille livres de rente peut-être. Aramis doit avoir quinze duchesses qui se disputent Aramis de Noisy-le-Sec, comme elles se disputaient l'Aramis mousquetaire ; c'est encore un enfant gâté du sort ; mais moi, que fais-je en ce monde ? Je porte ma cuirasse et mon buffle depuis vingt ans, cramponné à ce grade insuffisant, sans avancer, sans reculer, sans vivre. Je suis mort, en un mot ! Eh bien ! lorsqu'il s'agit pour moi de ressusciter un peu, de passer lieutenant-capitaine, vous venez me dire : C'est un faquin, un cuistre, un mauvais maître !... Eh ! pardieu ! cher ami, je le sais aussi bien que vous... mais trouvez-m'en un meilleur ou faites-moi des rentes.

ATHOS. Eh bien ! c'est à quoi nous avons songé, Aramis et moi, mon ami ; et c'est pour cela que j'avais écrit à Porthos et à Aramis de se trouver aujourd'hui chez vous.

D'ARTAGNAN. Ah ! je comprends maintenant cette coïncidence.

ATHOS. Ne les avez-vous point vus déjà ?

D'ARTAGNAN. Porthos, oui... Aramis, non.

ATHOS. C'est étrange ! Aramis, le moins éloigné des trois... Aramis qui n'a que trois ou quatre lieues de son couvent de Noisy-le-Sec à Paris.

D'ARTAGNAN. Que voulez-vous, mon cher ! Aramis aura eu quelque pénitence à faire ; et puis, avec une vocation comme la sienne on ne quitte pas facilement son couvent.

ATHOS. Eh bien ! vous vous trompez, mon ami ; Aramis est redevenu mousquetaire, et plus mousquetaire que jamais... Il boit, parle

haut en buvant, compromet les femmes, se bat une fois le mois, et ne se fait appeler que le chevalier d'Herblay... Tenez, il est en retard... Eh bien, mon ami, je parie qu'il aura suivi quelque jupe qui lui aura fait perdre le chemin de la rue Tiquetonne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARAMIS.

ARAMIS. Ah! mes bons amis, une aventure adorable! Bonjour, comte; bonjour, cher d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. Cher Aramis, vous voila donc!

ARAMIS. En personne. Imaginez-vous une femme charmante que j'ai rencontrée dans une église.

D'ARTAGNAN. Et que vous avez suivie.

ARAMIS. Jusqu'à sa litière.

D'ARTAGNAN. Et de sa litière?...

ARAMIS. Jusqu'à la porte d'un magnifique hôtel... une adorable personne qui m'a rappelé la pauvre Marie Michon.

D'ARTAGNAN. Mauvais sujet!

ATHOS. Vous le voyez, toujours le même!

ARAMIS. Moins l'hypocrisie, car autrefois, je l'avoue, mes amis, j'étais un franc hypocrite...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PORTHOS, *entrant armé en guerre.*

PORTHOS. C'est bien vrai, par exemple.

ARAMIS. Ah! c'est vous, Porthos! bonjour.

PORTHOS. Mais c'est donc une surprise?

D'ARTAGNAN. Oui, mon cher Porthos, une surprise ménagée par Athos, et des plus agréables, comme vous voyez.

PORTHOS, *pressant Aramis sur sa poitrine.* Ah! cher Aramis, laissez-moi vous presser sur mon cœur, cher ami...

ARAMIS, *étouffé.* Eh! dites donc, ce n'est pas sur votre cœur que vous me pressez, c'est sur votre cuirasse.

ATHOS, *donnant la main à Porthos.* Partez-vous donc pour les croisades, mon cher Duvallon?

PORTHOS. Ma foi, je n'en sais rien; je sais que je pars, voilà tout.

D'ARTAGNAN. Chut! ils ne sont pas des nôtres.

PORTHOS. Bah!

ARAMIS, *bas à Athos.* Leur avez-vous parlé de messieurs les princes, et du voyage que Winter fait à Paris?

ATHOS, *bas.* Inutile, ils sont à Mazarin.

ARAMIS, *bas.* Nous agirons sans eux.

PORTHOS, *bas à d'Artagnan.* Comment ferons-nous, alors?

D'ARTAGNAN, *bas.* Nous nous en passerons.

MADELEINE, *qui pendant ce temps a mis le couvert.* Messieurs, la table est prête.

D'ARTAGNAN. Alors, profitons des biens que Dieu nous envoie; c'est la véritable sagesse, n'est-ce pas, Aramis? A table, messieurs, à table!

PORTHOS. C'est d'autant mieux raisonné que je meurs de faim.

ATHOS, *s'asseyant.* Qu'est-ce que cette serviette?

D'ARTAGNAN. Ne la reconnaissez-vous pas, Athos?

ARAMIS. C'est celle du bastion Saint-Gervais.

PORTHOS. Sur laquelle l'autre cardinal a fait broder les armes de France aux endroits où elle avait été trouée par trois balles.

ATHOS. Pourquoi cette serviette à moi, amis?

D'ARTAGNAN. Parce que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus brave de nous, toujours!

ATHOS. Alors, messieurs, par ce drapeau, le seul que nous devons suivre au milieu des discordes civiles qui vont jaillir assurément, et qui vont nous séparer peut-être, jurons-nous de rester les uns aux autres de bons seconds pour les duels, des amis dévoués pour les affaires graves, et de joyeux compagnons pour le plaisir.

D'ARTAGNAN. Oh! bien volontiers!

ATHOS. Et si le hasard faisait que nous nous trouvassions dans deux camps opposés, chaque fois que nous nous rencontrerons dans la mêlée, à ce seul mot: Mousquetaire! passons notre épée dans la main gauche et tendons-nous la main droite, fût-ce au milieu du carnage.

ARAMIS. Oui, morbleu! oui!

PORTHOS. Oh! que c'est bien dit, Athos, et que vous êtes éloquent, toujours! j'en ai les larmes aux yeux, parole d'honneur!

ATHOS, *d'un air sombre.* Et puis n'y a-t-il pas entre nous un autre pacte que celui de l'amitié? n'y a-t-il pas celui du sang?...

D'ARTAGNAN. Vous voulez parler de Milady.

ATHOS. Et vous, vous y pensiez, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. Tenez, Athos, vous êtes terrible avec votre coup d'œil... Eh bien! oui, messieurs... je vous le demande, en pensant parfois à cette terrible nuit d'Armentières, à cet homme enveloppé dans un manteau rouge, qui était le bourreau; à cette exécution nocturne, à cette rivière qui semblait couler des flots de sang, et à cette voix qui cria au milieu de la nuit: Laissez passez la justice de Dieu!

N'avez-vous pas quelquefois éprouvé des mouvements de terreur qui ressemblent...

ATHOS. A du remords, n'est-ce pas? J'achève votre pensée... d'Artagnan, est-ce que vous avez du remords, vous?

D'ARTAGNAN. Non, je n'ai point de remords parce que si nous l'eussions laissé vivre, elle eût sans aucun doute continué son œuvre de destruction; mais une chose qui m'a toujours étonné, mon ami... voulez-vous que je vous le dise?...

ATHOS. Dites...

D'ARTAGNAN. C'est que vous trouvant le seul d'entre nous à qui cette femme n'avait rien fait, le seul qui n'aviez pas à vous plaindre d'elle, ce soit vous, vous, Athos, si bon, qui vous soyez chargé de tout préparer pour cette expédition d'Armentières, qui ayez été chercher le bourreau, qui nous ayez conduits à la chaumière... que ce soit vous enfin qui, comme l'envoyé des justices divines, ayez prononcé le jugement sur elle; et quand moi-même, le corps frissonnant, la voix haletante, les yeux en pleurs, étais prêt à pardonner, que ce soit vous qui ayez dit de frapper.

ATHOS. Cela vous a toujours étonné, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN. Oui, je l'avoue, si vous ne nous en eussiez pas parlé, j'eusse gardé le silence... mais vous vous en êtes ouvert à moi le premier; alors, je vous ai dit ce que je pensais. Excusez-moi, Athos, si cela peut en quelque point vous blesser.

ATHOS. Amis, laissez-moi vous raconter un épisode de ma vie, que je n'ai jamais raconté à personne... cela vous expliquera peut-être tout...

ARAMIS. Dites, cher ami.

ATHOS. Je ne vous recommande pas la discrétion; quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire, vous jugerez la chose assez terrible, je le pense, je ne dirai pas pour l'oublier, mais pour l'ensevelir au plus profond de votre cœur.

D'ARTAGNAN. Nous vous écoutons, Athos!

ATHOS. Ecoutez : J'avais vingt-cinq ans, j'étais comte, j'étais le premier de ma province sur laquelle mes ancêtres avaient régné presque en roi; j'avais une fortune princière, tous les rêves d'amour, de bonheur et de gloire qu'on a à vingt-cinq ans; au reste, libre entièrement de ma personne, de mon nom et de ma fortune. Un jour je rencontrai dans un de mes villages une jeune fille de seize ans, belle comme les amours et comme les anges à la fois. A travers la naïveté de son âge perçait un esprit ardent, un esprit non pas de femme, mais de poëte; elle ne plaisait pas, elle enivrait. Elle vivait près de son frère, jeune homme mélancolique et sombre : tous deux étaient arrivés dans le pays depuis six mois; ils venaient on ne savait d'où, mais en les voyant, elle si belle, lui si pieux, on ne songeait pas à leur demander d'où ils venaient. J'étais le seigneur du pays, j'aurais pu la séduire ou l'enlever à mon gré... malheureusement, j'étais honnête homme, je l'épousai.

D'ARTAGNAN. Puisque vous l'aimiez...

ATHOS. Attendez! je l'emmenai dans mon château, j'en fis la première dame de la province... Oh! il faut lui rendre justice, elle tenait parfaitement sa place.

D'ARTAGNAN. Eh bien?...

ATHOS. Eh bien! un jour que nous chassions à courre, son cheval, effrayé par la vue d'un poteau, fit un écart, elle tomba et s'évanouit... nous étions seuls, je m'élançai à son secours, et comme elle étouffait dans ses habits, je les fendis avec mon poignard... Devinez ce qu'elle avait sur l'épaule, d'Artagnan? Une fleur de lis... elle était marquée.

D'ARTAGNAN. Horreur!.. que dites-vous là, Athos?

ATHOS. La vérité pure... mon cher, l'ange était un démon, la belle et naïve jeune fille avait volé les vases sacrés de l'église, avec son prétendu frère qui n'était autre que son amant; je sus tout cela depuis, le frère ayant été pris et condamné.

D'ARTAGNAN. Mais elle, qu'en fîtes-vous?...

ATHOS. Oh! elle... j'étais, comme je vous l'ai dit, un grand seigneur, d'Artagnan; j'avais sur mes terres droit de justice basse et haute, j'achevai de déchirer les habits de la comtesse, je pris une corde, et je la pendis à un arbre.

D'ARTAGNAN. Un meurtre!...

ATHOS. Non pas, malheureusement, car tandis que je m'éloignais au galop de cet endroit fatal et de ce pays maudit, quelqu'un vint sans doute, qui la sauva. Elle quitta la France alors, passa en Angleterre, elle épousa un lord, et elle en eut un fils; puis le duc mourut et elle revint en France, se mit à la solde de Richelieu, coupa dans un bal les ferrets de la reine, fit assassiner Buckingham par Felton... et, pardonnez-moi, cher d'Artagnan, de rouvrir cette blessure en votre cœur, empoisonna au couvent des Augustines de Béthune, cette femme que vous adorez, cette charmante Constance Bonacieux.

D'ARTAGNAN. Ainsi, c'était la même?..

ATHOS. La même; tout le mal qui nous avait été fait nous venait d'elle; une fois elle m'avait échappé pour commettre trois meurtres... cette fois je jurai qu'elle ne m'échapperait plus et qu'elle avait fini le cours de ses scélératesses; voilà pourquoi j'allai chercher le bourreau de Béthune, voilà pourquoi je vous conduisis tous à la chaumière où elle était cachée... voilà pourquoi je prononçai

la sentence. Voilà pourquoi lorsque vous hésitiez, vous, Porthos, lorsque vous frémissiez, vous, Aramis... lorsque vous pleuriez, vous, d'Artagnan... voilà pourquoi je dis : Frappe!...

D'ARTAGNAN. Corbleu! je comprends tout, maintenant...

PORTHOS. Et moi aussi!...

ARAMIS. Bah!... c'était une infâme, n'y pensons plus...

D'ARTAGNAN. Heureusement que de ce passé... il ne reste aucune trace...

ATHOS. Elle avait un fils de ce lord de Winter... frère de celui que nous connaissons.

D'ARTAGNAN. Je le sais bien, puisqu'au moment de sa mort vous vous êtes écrié : Elle n'a pas même songé à son fils.

ARAMIS. Eh! qui sait ce qu'il est devenu? mort le serpent, morte la couvée. Croyez-vous que de Winter, notre compagnon, celui qui nous guida dans l'accomplissement de l'acte de justice, se sera amusé à recueillir le fils... D'ailleurs, si le fils existe, il était en Angleterre, à peine s'il connaissait sa mère... Puis tout a été fait dans le silence et dans la nuit, chacun de nous avait intérêt à garder le secret et l'a gardé... il ne sait rien, il ne peut rien savoir.

Ils s'asseyent.

PORTHOS. Bah! l'enfant est mort ou le diable m'emporte! il fait tant de brouillard dans cette maudite Angleteterre... Mangeons.

MADELEINE, *entrant*. L'envoyé de Son Eminence...

ATHOS. Qu'y a-t-il?...

D'ARTAGNAN. Rien!...

ARAMIS. Si c'est une femme, cher ami, nous vous laissons.

D'ARTAGNAN. Non pas, messieurs, c'est un homme.

PORTHOS. Eh bien! si c'est un homme, qu'il entre et qu'il se mette à table.

D'ARTAGNAN. Non pas, ce serait sans doute trop mauvaise compagnie... pour Athos et pour Aramis; il s'agit d'un envoyé de Mazarin, quelque pleutre comme lui; il n'a qu'un mot à me dire, demeurez là, et ne vous fâchez pas si nous parlons à voix basse.

PORTHOS. Sans doute; mais expédiez le promptement, que diable! il est temps que nous déjeunions.

Les trois amis se retirent dans un coin.

D'ARTAGNAN. Faites entrer, madame Turquenne.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MORDAUNT, *en costume de Puritain.*

Madeleine seule peut entendre ce que disent d'Artagnan et l'envoyé de Mazarin.

MORDAUNT. Monsieur le chevalier d'Artagnan?

D'ARTAGNAN. C'est moi, monsieur.

MORDAUNT. Lieutenant aux mousquetaires de Sa Majesté, compagnie Tréville?

D'ARTAGNAN. C'est moi!

MORDAUNT. N'attendiez-vous pas quelque chose, monsieur?

D'ARTAGNAN. Oui; un message de Son Eminence, message qu'il devait m'envoyer par un homme de confiance.

MORDAUNT, *lui remettant une lettre*. Voici le message, monsieur, et c'est moi qui suis le messager.

D'ARTAGNAN, *lisant*. « Faites ce que vous » dira le porteur, et quant à la dépêche qu'il » doit vous remettre, ne l'ouvrez qu'en pleine » mer!... »

MADELEINE, *à part*. Tiens! en pleine mer... me voilà encore veuve, moi.

MORDAUNT. Vous avez lu?

D'ARTAGNAN. Oui!

MORDAUNT. Vous êtes prêt à obéir aux ordres que Son Éminence vous transmet par ma voix?

D'ARTAGNAN. Sans doute; ne suis-je pas à son service?

MORDAUNT. Alors équipez-vous en guerre, et trouvez-vous seul avec les amis que vous avez promis à M. le cardinal de rattacher à son parti, jeudi prochain, à huit heures du soir, sur la digue de Boulogne.

MADELEINE, *à part*. Sur la digue de Boulogne... il paraît que c'est en Angleterre qu'ils vont...

D'ARTAGNAN. Jeudi, dites-vous, monsieur? nous sommes aujourd'hui samedi... c'est dans cinq jours... à merveille, j'y serai.

MORDAUNT. A jeudi, huit heures du soir, à Boulogne, et songez que si vous n'étiez pas arrivé au jour et à l'heure dite, je n'ai pas le droit de vous attendre une minute de plus.

D'ARTAGNAN. Il est inutile de recommander l'exactitude à un soldat.

MORDAUNT. Adieu, monsieur.

D'ARTAGNAN. Au revoir...

Mordaunt sort en faisant un léger salut aux trois amis.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *moins* MORDAUNT.

MADELEINE. A nous deux, maintenant.

D'ARTAGNAN. Vous nous écoutiez?

MADELEINE. Moi? oh! par exemple... Il paraît que vous allez quitter la France?

D'ARTAGNAN. C'est probable, madame Turquenne.

MADELEINE. Et que vous allez passer en Angleterre?

D'ARTAGNAN. C'est possible, chère amie.

MADELEINE. Eh bien, je vais profiter de

cela pour vous faire une recommandation.

D'ARTAGNAN. Une recommandation?

MADELEINE. Oui, ma sœur qui tient l'hôtel de la Corne du Cerf, sur la place du Parlement, à Londres. Si vous y allez...

D'ARTAGNAN. Elle aura ma pratique.

MADELEINE. C'est dit?

D'ARTAGNAN. Et redit.

MADELEINE. Merci.

Elle sort.

PORTHOS. Si nous déjeunions...

D'ARTAGNAN. Me voici.

ATHOS. Quand je vous disais, d'Artagnan, que le Mazarin était un vilain homme.

D'ARTAGNAN. Pourquoi?

ATHOS. C'est qu'en vérité ses envoyés sont de vilaines gens. Comment! il y a dans ce coin trois gentilshommes et il fait pour nous trois un salut qui suffirait à peine à un seul!

D'ARTAGNAN. Messieurs, il faut lui pardonner, je crois que c'est un puritain.

ATHOS. Il vient d'Angleterre?

D'ARTAGNAN. Je l'en soupçonne.

ATHOS. Alors ce serait quelque envoyé de Cromwell?

D'ARTAGNAN. Peut-être.

ATHOS. En tout cas il ne me revient pas le moins du monde, votre envoyé.

PORTHOS. Ni à moi.

ARAMIS. Ni à moi.

ATHOS. Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur?

D'ARTAGNAN. Je ne sais pas.

PORTHOS. Messieurs, déjeunons!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GRIMAUD.

GRIMAUD, *en dehors*. Au cinquième, n'est-ce pas? la porte à gauche...

MADELEINE. Oui!...

GRIMAUD, *en dehors*. Bien!

D'ARTAGNAN. Au cinquième, la porte à gauche, c'est ici.

ATHOS. C'est la voix de Grimaud.

D'ARTAGNAN. Il parle donc maintenant?

ARAMIS. Oui, dans les grandes circonstances.

Grimaud entre précipitamment.

ATHOS. Oh! messieurs! il est arrivé quelque chose... Grimaud, pourquoi cette pâleur, pourquoi cette agitation?

GRIMAUD. Messieurs, milady de Winter avait un enfant; l'enfant est devenu un homme... la tigresse avait un petit; le tigre est lancé, il vient à vous, prenez garde!

D'ARTAGNAN. Que veux-tu dire?

ATHOS. Que dis-tu?

GRIMAUD. Je dis, monsieur le comte, que le fils de Milady a quitté l'Angleterre, qu'il est en France et qu'il vient à Paris, s'il n'y est déjà.

ARAMIS. Diable! Et tu es sûr?...

PORTHOS. Eh bien! après tout, quand il viendrait à Paris, nous en avons vu bien d'autres; qu'il vienne!

D'ARTAGNAN. Et d'ailleurs, c'est un enfant.

GRIMAUD. Un enfant, messieurs!... savez-vous ce qu'il a fait cet enfant déguisé en moine? Il a appris du bourreau de Béthune toute l'histoire de sa mère, qu'il ignorait, et après l'avoir confessé, il lui a, pour absolution, planté dans le cœur le poignard que voici... Tenez, il est encore rouge et humide!

ARAMIS. L'as-tu vu, lui?

GRIMAUD. Oui.

D'ARTAGNAN. Sais-tu comment il s'appelle?

GRIMAUD. Je ne sais pas.

ATHOS, *se levant*. Je le sais, moi!... Il s'appelle le vengeur!

Deuxième Tableau.

Un salon chez lord de Winter à la Place Royale.

SCENE PREMIÈRE.

DE WINTER, ATHOS.

DE WINTER. Vous dites donc, comte?

ATHOS. Je dis que Grimaud est arrivé comme il expirait, qu'il nous a rapporté le poignard tout fumant encore.

DE WINTER. Alors, il sait tout?

ATHOS. Tout, excepté nos noms.

DE WINTER. Mais comment, mais pourquoi a-t-il quitté l'Angleterre?

ATHOS. Il était donc en Angleterre?

DE WINTER. Eh! oui.

ATHOS. Qu'y faisait-il?

DE WINTER. C'est un des sectateurs les plus ardents d'Olivier Cromwell.

ATHOS. Comment s'est-il rallié à cette cause? son père et sa mère étaient catholiques, je crois?

DE WINTER. Le roi, sur ma demande, l'a déclaré bâtard l'a dépouillé de ses biens et lui a défendu de porter le nom de Winter.

Sa haine pour Charles Ier l'a poussé vers Cromwell.

ATHOS. Et comment s'appelle-t-il maintenant?

DE WINTER. Mordaunt.

ATHOS. C'est bien, je m'en souviendrai... La Providence nous a prévenus, tenons-nous sur nos gardes; mais voyons, revenons à l'affaire qui vous amène à Paris, milord.

DE WINTER. Deux mots d'abord... Vous avez toujours pour amis messieurs Porthos et Aramis?

ATHOS. Ajoutez d'Artagnan, milord; nous sommes toujours comme autrefois quatre amis dévoués l'un à l'autre... seulement, lorsqu'il s'agit d'être frondeurs, nous ne sommes plus que deux, Aramis et moi.

DE WINTER. Je vous reconnais bien là; vous avez adopté la cause des princes, la grande cause; c'était la seule qui pût aller à votre caractère noble et généreux. Je ne vous cacherai pas que j'étais venu en France dans cet espoir.

ATHOS. Sommes-nous donc pour quelque chose dans votre voyage?

DE WINTER. Oui, comte, j'ai besoin de vous deux... Vous avez prévenu monsieur Aramis?

ATHOS. Tenez, le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARAMIS.

DE WINTER. Bonjour, chevalier; vous arrivez à merveille, j'allais demander à monsieur le comte la permission de vous présenter tous deux à la reine d'Angleterre.

ARAMIS. A la reine d'Angleterre!

ATHOS. A madame Henriette de France!... Pardon, milord, je ne connais de Sa Majesté que ses malheurs là-bas, et son exil ici.

DE WINTER. Mais je vous connais, vous... et lui ai promis ce matin de vous conduire près d'elle.

ATHOS. Au Louvre?...

DE WINTER. Non, aux Carmélites... Êtes-vous prêts, messieurs?

ATHOS. A vos ordres, milord.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TOMY, *puis* PARRY.

DE WINTER. Que voulez-vous, Tomy?

TOMY. Le valet de chambre de Sa Majesté la reine d'Angleterre demande à remettre à Votre Seigneurie une lettre de son auguste maîtresse.

DE WINTER. Entrez, Parry, entrez. Quelle nouvelle de Sa Majesté?

PARRY. Bien portante de corps, mais bien triste de cœur, milord.

DE WINTER. Vous êtes chargé de quelque chose pour moi?

PARRY. Cette lettre, milord.

DE WINTER, *brise le cachet, l'ouvre et lit.* « Milord, je crains, si vous venez me » trouver au Louvre ou aux Carmélites, que » vous ne soyez suivi, ou que nous ne soyons » écoutés; j'aime donc mieux me rendre » chez vous. Plus la démarche que je fais est » contre les habitudes royales, moins elle » sera épiée... Attendez-moi donc chez vous » au lieu de me venir trouver; j'y serai pres- » qu'en même temps que mon messager. » Votre affectionnée, Henriette. » Bien!... Parry, j'attends votre maîtresse.

TOMY. Milord permet-il un dernier mot?

DE WINTER. Dites!...

TOMY. Je viens d'interroger monsieur Parry... et cet homme qui ce matin nous a suivis jusqu'ici...

DE WINTER. Eh bien?

TOMY. Il est encore au coin de la rue..... Monsieur Parry l'a vu, et l'a reconnu au signalement que je lui ai donné.

DE WINTER. Et vous ne savez pas qui cet homme peut être?

TOMY. A ma vue, il s'est détourné, et depuis ce matin vous m'avez retenu ici, milord.

DE WINTER. C'est bien, allez, je me garderai, allez!... merci, Parry!

ATHOS. Cette lettre dérange-t-elle quelque chose à vos projets, milord?

DE WINTER. Non, comte.

ATHOS. Elle semblait vous contrarier.

DE WINTER. Elle m'étonnait seulement, à cause du grand honneur qu'elle m'annonce.

PARRY, *rouvrant la porte.* Milord...

DE WINTER. Serait-ce la personne qui m'a fait l'honneur de m'écrire?

PARRY. Justement; sa litière s'arrête à la porte.

DE WINTER. Allez la recevoir, Parry, allez...

ARAMIS. Une femme?

DE WINTER. Non, une reine.

ATHOS. Sa Majesté madame Henriette?

DE WINTER. Oui, messieurs.

ATHOS. Alors, nous nous retirons, milord.

DE WINTER, *levant une tapisserie.* Non pas; au contraire, entrez ici et écoutez ce qui va se dire entre Sa Majesté et moi; vous serez libres de vous montrer ou de demeurer cachés; si vous vous montrez, c'est que vous acceptez; si vous demeurez cachés, c'est que vous refusez.

ARANUS. Mais, milord, nous ne comprenons pas.

DE WINTER. Vous comprendrez plus tard... Entrez... entrez!...

Ils entrent, de Winter laisse retomber la tapisserie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA REINE, *tout en noir, dans l'antichambre.*

DE WINTER. Ouvrez les deux battants de la porte, Tomy.

Tomy ouvre en s'inclinant.

LA REINE, *soulevant son voile.* Ah! milord, c'est donc bien vous! je croyais avoir mal lu, je craignais que les lettres dont se compose votre nom ne m'eussent trompée. Vous venez de la part du roi, milord?... parlez vite, qu'avez-vous à me dire?

DE WINTER. J'ai à remettre ce message à Votre Majesté.

Il s'agenouille, et présente à la Reine un étui d'or.

LA REINE, *ouvrant l'étui et en tirant une lettre.* Milord, vous m'apportez trois choses que je n'avais pas vues depuis bien longtemps, de l'or, une lettre et un ami dévoué... Relevez-vous, milord... (*Lui donnant la main.*) Merci, mon ami, merci!

DE WINTER. Votre Majesté me comble.

LA REINE. Et maintenant, voyons ce que contient cette précieuse lettre... Ah! c'est bien l'écriture, c'est bien la signature de mon Charles... (*Lisant.*) « Madame et chère » épouse, nous voici arrivés au terme; toutes » les ressources dont je dispose sont con- » centrées en ce camp de Newcastle d'où je » vous écris : là, j'attends l'armée de mes » sujets rebelles, et avec le secours de mes » braves Ecossais, je vais lutter une dernière » fois contre eux. Vainqueur, je prolonge la » lutte; vaincu, je suis perdu complétement; » dans ce dernier cas je n'aurai qu'à gagner » les côtes de France, mais voudra-t-on y » recevoir un roi malheureux, qui apportera » un si funeste exemple dans un pays déjà » soulevé par les discordes civiles? Le porteur » des présentes, que vous connaissez comme » un de mes vieux et de mes plus fidèles amis... (*Elle s'interrompt et lui tend la main.*) Oh! oui, milord!... (*Continuant.*) « Le porteur » des présentes vous dira, madame, ce que » je ne puis confier aux risques d'un acci- » dent. Il vous expliquera quelle démarche » j'attends de vous, et je le charge aussi de ma » bénédiction pour ceux de mes chers enfants » qui sont en France, et de tous les sen- » timents de mon cœur pour vous, madame » et chère épouse. CHARLES, encore roi. » » Dieu permet que nos deux enfants, la princesse Elisabeth, et le duc de Glocester, qui ont à Londres, se portent bien. » Ah! mon Dieu! qu'il ne soit plus roi, qu'il soit vaincu, exilé, proscrit, mais qu'il vive, que mes enfants renoncent au trône de leur père, mais qu'ils vivent! Oh! dites-moi, milord, la position du roi est donc bien désespérée?

DE WINTER. Plus désespérée certainement qu'il ne le croit lui-même, madame.

LA REINE. Et qu'attend-il de moi dans cette extrémité? voyons, dites vite.

DE WINTER. Que Votre Majesté demande des secours à Mazarin, ou tout au moins un refuge en France.

LA REINE. Hélas! milord, croyez-vous que j'aie attendu cette lettre pour faire de ce côté tout ce que j'ai pu faire?

DE WINTER Eh bien?

LA REINE. Eh bien! secours, asile... argent, monsieur Mazarin m'a tout refusé.

DE WINTER. Comment! il a refusé un asile au roi Charles, au beau-frère du roi Louis XIII, à l'oncle du roi Louis XIV!

LA REINE. Hélas! je l'inquiète et le fatigue déjà bien assez... ma présence et celle de ma fille lui pèsent... à plus forte raison celle du roi... Milord, écoutez... c'est triste et presque honteux à dire, mais nous avons passé l'hiver au Louvre, Henriette et moi, sans argent, sans linge, presque sans pain... restant souvent couchées une partie de la journée faute de feu... de sorte que nous serions peut-être mortes toutes deux de faim et de misère, sans les aumônes qu'a bien voulu nous accorder le parlement.

DE WINTER. Horreur! la fille de Henri IV mourant de faim dans cette patrie où son père voulait que le dernier paysan eût plus que le nécessaire!... Que ne vous adressiez-vous au premier de nous, madame?... il eût partagé sa fortune avec vous, ou plutôt il eût mis tout ce qu'il possédait aux pieds de sa reine.

LA REINE. Vous voyez bien, de Winter que je ne puis plus qu'une seule chose... c'es de repasser en Angleterre avec vous.

DE WINTER. Pourquoi faire, madame?

LA REINE. Pour mourir avec le roi, puisque je ne puis le sauver.

DE WINTER. Ah! madame, voilà surtout c que le roi craignait, voilà ce qu'il vous pri et au besoin ce qu'il vous ordonne de ne pa faire.

LA REINE. Milord, le roi parle en cœur qu craint et non pas en cœur qui aime... Ignor t-il donc que la pire douleur c'est l'incerti tude... On s'habitue à un malheur que l'o envisage en face; car lorsqu'on le connaît malheur, on peut trouver des ressourc contre lui... mais à un malheur vague, éloi gné, indéfini, insaisissable, inconnu... il n' a d'autre remède que la prière... et j'ai ta prié, milord, sans que rien ait changé da

le sort du roi ou dans le mien, que je commence à désespérer... Milord, si le roi, dans l'extrémité où il se trouve, veut m'éloigner de lui... c'est que le roi ne m'aime pas.

DE WINTER. Oh! madame, vous savez vous-même qu'une pareille accusation est injuste. Non, le roi craint que tant de dangers... tant de fatigues...

LA REINE. Les dangers, les fatigues... Eh! n'y suis-je pas habituée?... n'ai-je pas seule, sous prétexte de conduire ma fille en Hollande, été solliciter de Guillaume d'Orange des secours d'armes et d'argent? A mon retour, n'ai-je point été assaillie par une tempête terrible, comme si, contre notre malheureuse cause, ne se déchaînait pas seulement la colère des hommes, mais encore celle de Dieu?... Au milieu de cette tempête, ai-je quitté le pont du bâtiment? à toutes les représentations du capitaine et de l'équipage que j'encourageais par ma présence, ai-je répondu autre chose, sinon qu'il n'y avait point d'exemples dans l'histoire qu'une reine se fût jamais noyée?... Enfin, après avoir perdu deux vaisseaux, une partie des secours que j'apportais, repoussée sur les côtes de la Hollande, ai-je hésité, au premier souffle de vent favorable, à me remettre en mer?... Cette fois, Dieu se tait, lassé de me poursuivre!... J'abordai... mais à peine à terre... la maison dans laquelle je m'étais réfugiée fut cernée, attaquée; vous le savez, milord, puisque c'est vous qui vintes me délivrer... Où m'avez-vous trouvée, mylord, dites?... sur la brèche que le canon venait de faire à cette maison croulante... au milieu du feu, des blessés, des morts, toute sanglante du sang de mes défenseurs et du mien, car un éclat de bois m'avait blessée... En vous voyant, milord, ai-je songé à moi?... Pour qui a été mon premier mot? pour Charles... Quand il m'a fallu, pour arriver jusqu'à lui, revêtir des habits d'homme, ai-je hésité?... Trois jours et trois nuits vous m'avez vue à vos côtés... ai-je poussé un soupir...ai-je proféré une plainte... ai-je demandé autre chose que ce que demandait le dernier de vos officiers?... Non; car fatigues, privations, dangers, tout fut oublié quand je revis mon époux et mon roi... Une année tout entière, je la passai près de lui... dans les montagnes, au camp, presque toujours dans la tente, bien rarement dans une maison... De palais, hélas! depuis longtemps il n'en était plus question pour nous!... Qui m'a forcé de le quitter?... la volonté seule de Dieu et l'amour de mon enfant... J'allais devenir mère... je ne craignais pas de mourir, je craignais de tuer ma pauvre petite Henriette... Je vous parlais de misère, milord... mais à ce moment, n'ai-je pas été la plus misérable des femmes?... Ici, du moins, j'ai le Louvre tout dénué qu'il m'est offert... le couvent des Carmélites, tout sombre qu'il est. Qu'avais-je à Exeter?... une simple chaumière... ma pauvre enfant vit le jour sur un grabat, sans matelas ni sans couverture. Ce fut alors qu'il m'arriva un messager de la reine ma sœur; ce messager m'apportait deux cent mille livres... ai-je gardé une pistole pour moi, milord?.. non, jusqu'au dernier écu, j'ai tout envoyé à Charles, parce que Charles, c'est tout pour moi, voyez-vous... aussi, lorsqu'il m'a fallu le quitter pour revenir en France... eh! milord, vous étiez encore là. vous avez vu ma douleur, mes larmes, mon désespoir... et quand vous venez me dire que sa position est plus désespérée encore qu'il ne le croit lui-même, que sa liberté est menacée, sa vie peut-être... Vous venez me parler de dangers et de fatigues, à moi, dont le règne a été une longue fatigue et la vie un long danger... Ah! milord, si le roi vous a dit cela, le roi manque de mémoire, et si vous vous opposez à ce que je le rejoigne, vous, milord, oh! vous manquez de pitié!

DE WINTER. C'est justement parce qu'il se souvient de tout ce que vous avez souffert que le roi veut que vous restiez en France .. c'est justement, pardonnez-moi le mot, parce que j'ai pitié de ma reine, que je ne veux pas qu'elle passe en Angleterre.

LA REINE. Eh bien! n'en parlons plus, milord; je ne veux pas vous mettre entre la déférence que vous devez à votre reine et l'obéissance que vous devez à votre roi... Parlons de vous... parlons de lui... N'avez-vous pas d'autre but en venant en France que celui que vous m'avez exposé?

DE WINTER. Si fait, madame.

LA REINE. Eh bien! dites, voyons...

DE WINTER. J'ai connu en France, autrefois, quatre gentilshommes.

LA REINE, *avec tristesse*. Quatre gentilshommes! et voilà le secours que vous comptez reporter à un roi sur le point de perdre son trône?

DE WINTER. Ah! si je les avais tous quatre, je répondrais de bien des choses, madame... Avez-vous entendu parler de quatre gentilshommes qui soutinrent autrefois la reine Anne d'Autriche contre le cardinal Richelieu?

LA REINE. Oui, c'est une tradition de la cour.

DE WINTER. De quatre gentilshommes qui traversèrent la France à travers toutes les embûches, tachant la route qu'ils suivaient de leur sang, pour aller chercher en Angleterre ces fameux ferrets de diamants qui faillirent perdre Anne d'Autriche?

LA REINE. Oui.

DE WINTER. Ces quatre gentilshommes, si je vous disais tout ce qu'ils on fait, madame,

vous croiriez que je vous raconte un chapitre de l'Arioste ou que je vous lis un chant du Tasse... Mais, hélas! de ces quatre vaillants, je l'ai appris ce matin, il ne reste plus que deux!

LA REINE. Les deux autres sont morts?...

DE WINTER. Pis que cela... les deux autres sont au cardinal Mazarin.

LA REINE. Et les deux qui restent?...

DE WINTER. Les deux qui restent, madame, je ne sais point encore s'ils ne sont point invinciblement à Paris, ou même si, étant libres, ils ne s'effrayeront pas des dangers qui menacent une pareille entreprise, et s'ils consentiront à me suivre en Angleterre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ATHOS, ARAMIS.

ATHOS, *sortant du cabinet avec Aramis.* Milord, dites à Sa Majesté que pour une si belle cause nous irons jusqu'au bout du monde.

LA REINE. Oh! mon Dieu! ces messieurs nous écoutaient...

DE WINTER. Et vous voyez, madame, que l'on pouvait tout dire devant eux.

LA REINE. Merci, messieurs, merci! Milord, les noms de ces deux braves gentilshommes, que je les garde religieusement dans ma mémoire...

DE WINTER. M. le comte de la Fère, M. le chevalier d'Herblay.

LA REINE. Messieurs, j'avais autour de moi, il y a quelques années, des courtisans, des armées, des trésors... A un signe de ma main tout cela s'employait pour mon service... aujourd'hui, regardez autour de moi: pour accomplir un dessein d'où dépend le salut du royaume et la vie d'un roi, je n'ai plus que lord de Winter, un ami de vingt ans, et vous, messieurs, que je ne connais que depuis quelques secondes.

ATHOS. C'est assez, madame, si la vie de trois hommes peut aux regards du Seigneur racheter celle de votre royal époux... Maintenant, ordonnez, que faut-il que nous fassions?...

LA REINE, *à Aramis.* Mais vous, monsieur, avez-vous donc, comme le comte de la Fère, compassion de tant de malheur?

ARAMIS. Moi, madame, d'habitude, partout où va M. le comte de la Fère, je le suis sans même lui demander où il va... mais lorsqu'il s'agit du service de Votre Majesté, je ne le suis pas, madame, je le précède.

LA REINE. Eh bien! messieurs, puisque vous voulez bien vous dévouer au service d'une pauvre princesse que le monde entier abandonne, voilà ce qu'il s'agit de faire..... le roi est seul au milieu d'Ecossais dont il se défie, quoiqu'il soit écossais lui-même. Je demande beaucoup... je demande trop, peut-être, quoique je n'aie aucun titre pour demander... mais enfin, si vous consentez à servir cette grande cause de la royauté attaquée dans le roi Charles... passez en Angleterre, messieurs, joignez le roi... soyez ses amis, soyez ses gardiens, marchez à ses côtés dans la bataille, marchez devant et derrière lui dans sa maison, où des embûches se pressent, plus périlleuses que tous les risques de la guerre... et en échange de ce sacrifice que vous me ferez, messieurs .. je vous promets, non de vous récompenser, ce mot vous blesserait, j'en suis sûre; d'ailleurs, il sied mal à l'exilé qui implore de parler de récompeuse, mais de vous aimer comme une sœur vous aimerait, et de vous préférer à tout ce qui ne sera pas mes enfants ou mon époux.

ATHOS. Madame, quand faut-il que nous partions?

LA REINE. Ainsi, vous consentez... Ah! messieurs, voici le premier moment d'espoir que j'ai éprouvé depuis cinq ans... vous le comprenez, ce n'est plus son trône, ce n'est plus sa couronne que je vous recommande... c'est la vie de mon Charles, de mon époux, de mon roi, que je remets entre vos mains.

ATHOS. Madame, tout ce que deux hommes qui ne reculeront devant aucun danger peuvent faire, attendez-le de nous.

LA REINE, *leur tendant la main que les deux gentilshommes baisent à genoux.* Encore une fois, oh! de toute mon âme... merci, messieurs.

DE WINTER. Votre Majesté veut-elle que je la reconduise?

LA REINE. Non, vous pourriez être reconnu.

ATHOS. Mais nous, madame, nous ne courons pas le même risque.

LA REINE. J'ai ma litière, messieurs.

ATHOS, *s'inclinant.* Alors, nous suivrons humblement, et de loin, la litière de Votre Majesté.

LA REINE. Adieu, comte; dites au roi que mes jours ne sont qu'une longue souffrance, mes nuits qu'une longue insomnie... que toute ma vie n'est qu'une éternelle prière, mais qu'au moment où Dieu nous réunira... soit sur la terre, soit au ciel... tout sera oublié.

Elle sort suivie un instant après de deux gentilshommes.

SCÈNE VI.

DE WINTER, *puis* MORDAUNT.

DE WINTER. Pauvre reine! (*Mordaunt*

paraît et se tient debout sur le seuil de la porte; de Winter quitte la fenêtre, et apercevant Mordaunt.) Qui est là?... que voulez-vous, monsieur?...

MORDAUNT. Oh! oh! ne me reconnaîtriez-vous point par hasard?

DE WINTER. Si fait, monsieur... et la preuve, c'est que je vous répéterai à Paris ce que je vous ai dit à Londres; votre persécution me lasse, retirez-vous donc, ou je vais appeler mes gens.

MORDAUNT. Ah! mon oncle!

DE WINTER. Je ne suis pas votre oncle, je ne vous connais pas.

MORDAUNT. Appelez vos gens, si vous voulez; vous ne me ferez pas chasser à Paris, comme vous l'avez fait à Londres. Quant à nier que je suis votre neveu, vous y regarderez à deux fois, maintenant que j'ai appris certaines choses que j'ignorais il y a un an.

DE WINTER. Et que m'importe, à moi, ce que vous avez appris!

MORDAUNT. Oh! il vous importe beaucoup... j'en suis sûr, et vous allez être de mon avis tout à l'heure. Quand je me suis présenté chez vous la première fois à Londres... c'était pour vous demander ce qu'était devenu mon bien... quand je me suis présenté chez vous pour la seconde fois, c'était pour vous demander ce qui avait souillé mon nom... et ces deux fois, je le reconnais comme vous l'avez dit, vous m'avez fait chasser... mais cette fois, je me présente chez vous pour vous faire une question bien autrement terrible que toutes ces questions... je me présente pour vous dire, comme Dieu a dit au premier meurtrier : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?... Milord, qu'avez-vous fait de votre sœur?

DE WINTER. De votre mère!

MORDAUNT. Oui, de ma mère, milord.

DE WINTER. Cherchez ce qu'elle est devenue, malheureux, et demandez-le à l'enfer, peut-être que l'enfer vous répondra.

MORDAUNT, *s'avançant vers de Winter.* Je l'ai demandé au bourreau de Béthune, et le bourreau de Béthune m'a répondu... Ah! vous me comprenez maintenant; avec ce mot tout s'explique, avec cette clef l'abîme s'ouvre... Ma mère avait hérité de son mari, vous avez assassiné ma mère... Mon nom m'assurait le bien paternel, vous m'avez dégradé de mon nom... Je ne m'étonne plus maintenant que vous ne me reconnaissiez pas, il est malséant d'appeler son neveu quand on est spoliateur, l'homme qu'on a fait pauvre... quand on est meurtrier, l'homme qu'on a fait orphelin.

DE WINTER. Vous voulez pénétrer dans cet horrible secret, monsieur? eh bien! soit; sachez donc quelle était cette femme dont vous venez aujourd'hui me demander compte... cette femme avait empoisonné mon frère, et pour hériter de moi, elle allait m'assassiner à mon tour... Que direz-vous à cela?

MORDAUNT. Je dirai que c'était ma mère.

DE WINTER. Elle a fait poignarder par un homme autrefois bon, juste et pur, le malheureux duc du Buckingham... Que direz-vous à ce crime dont j'ai la preuve?

MORDAUNT. C'était ma mère!

DE WINTER. Revenue en France après cet assassinat, elle a empoisonné dans le couvent des Augustines de Béthune, une femme qu'aimait un de ses ennemis; ce crime vous persuadera-t-il de la justice du châtiment... Ce crime j'en ai la preuve.

MORDAUNT. C'était ma mère!

DE WINTER. Enfin, chargée de meurtres, de débauches, odieuse à tous, menaçante encore comme une panthère altérée de sang, elle a succombé sous les coups d'hommes qu'elle avait désespérés, et qui jamais ne lui avaient causé le moindre dommage... elle a trouvé, à défaut de ses juges naturels, des juges que ses attentats hideux ont évoqués. Et ce bourreau qui vous a tout raconté... s'il vous a en effet tout raconté, a dû vous dire qu'il a tressailli de joie en vengeant sur elle la honte et le suicide de son frère... Fille pervertie, épouse adultère, sœur dénaturée, homicide, empoisonneuse, exécrable à tous les gens qui l'avaient connue, à toutes les nations qui l'avaient reçue dans leur sein, elle est morte maudite du ciel et de la terre; voilà ce qu'était cette femme.

MORDAUNT. Taisez-vous, monsieur; c'était ma mère; ses désordres, je ne les connais pas; ses vices, je ne les connais pas; ses crimes, je ne les connais pas, c'était ma mère! donc, je vous en préviens, écoutez bien les paroles que je vais vous dire, et qu'elles se gravent dans votre mémoire de manière à ce que vous ne les oubliiez jamais... ce meurtre qui m'a tout ravi, qui m'a fait sans nom, qui m'a fait pauvre... ce meurtre qui m'a fait corrompu, méchant, implacable..... j'en demanderai compte à vos complices quand je les connaîtrai, à tous mes ennemis enfin, sans en excepter le roi Charles Ier.

DE WINTER. Voulez-vous m'assassiner, monsieur? en ce cas, je vous reconnaîtrai véritablement pour mon neveu... car vous serez bien le fils de votre mère.

MORDAUNT. Non, je ne vous tuerai pas, en ce moment du moins... car sans vous je ne découvrirais pas les autres... mais quand je saurai le nom des quatre hommes d'Armentières, tremblez monsieur, tremblez pour vous et pour vos complices! j'en ai déjà poignardé un sans pitié, sans miséricorde, et c'était le moins coupable de vous tous. *Il sort.*

DE WINTER. Mon Dieu! je vous remercie... qu'il ne connaisse que moi.

Troisième Tableau.

La digue de Boulogne.

On voit à droite au premier plan, une maison de pêcheur; au troisième plan, le brick *le Parlement*. Au fond, à l'ancre, la corvette *l'Eclair*; à gauche, un escalier qui conduit au phare.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORDAUNT, *se promenant sur la digue;* ANDRÉ, *patron du brick le Parlement.*

MORDAUNT, *à André Smith qui entre.* Eh bien! patron André?

ANDRÉ. Personne encore, monsieur.

MORDAUNT. Vous avez été à l'hôtel des Armes d'Angleterre, cependant...

ANDRÉ. Oui, monsieur.

MORDAUNT. Et vous avez demandé si deux gentilshommes, nommés messieurs d'Artagnan et Duvallon, n'étaient point arrivés de Paris?

ANDRÉ. On ne les a pas vus encore.

MORDAUNT. Ni personne qui leur ressemble?

ANDRÉ. Trois gentilshommes arrivaient juste au moment où je causais avec l'hôtelier; j'ai eu un moment d'espoir, mais je me trompais... ils allaient loger à l'Épée du grand Henry, encore un seul des trois y est-il entré... les deux autres n'ont fait que jeter la bride de leurs chevaux aux mains de leur laquais et demander le chemin du port.

MORDAUNT. Qu'ils y réfléchissent bien, je leur ai donné jusqu'à huit heures du soir; je ne les attendrai pas une minute de plus... A huit heures juste, capitaine André, vous appareillerez.

ANDRÉ. Bien, monsieur; je suis à vos ordres.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PARRY

PARRY, *s'approchant d'André.* Monsieur, n'êtes-vous pas le patron de ce bâtiment?

ANDRÉ. Oui, monsieur.

PARRY. Vous partez ce soir?

ANDRÉ. A huit heures.

PARRY. Pouvez-vous me donner passage à moi et à ma sœur?

ANDRE, *bas, à Mordaunt.* Vous entendez.

MORDAUNT, *bas.* Sachez quelle est cette sœur.

ANDRÉ, *à Parry.* Mais connaissez-vous notre destination?

PARRY. Oui, vous allez à Newcastle, et comme Newcastle est frontière d'Ecosse, nous n'aurons que la Tyne à traverser pour vous trouver dans notre pays.

ANDRÉ, *à Mordaunt.* Que faut-il faire?

MORDAUNT. Voyez cette femme, tâchez de savoir qui elle est, ce qu'elle veut, et ensuite, s'il est nécessaire, je la verrai moi-même.

ANDRÉ. Où est votre sœur?

PARRY. Dans cette maison; dois-je l'appeler?

ANDRÉ. Non, ne la dérangez pas, je vais lui parler moi-même.

MORDAUNT. Allez!... Ah! ah! je crois que voici nos hommes.

ANDRÉ, *regardant.* Non, ce sont les deux voyageurs qui ont demandé le chemin du port, à l'hôtel de l'Épée du grand Henry.

MORDAUNT. Ils venaient par la route de Paris?

ANDRÉ. Oui.

MORDAUNT. Je tirerai peut-être d'eux quelques nouvelles. Allez donc... mais vous comprenez... ne promettez rien que je n'aie vu moi-même.

ANDRÉ. Oh! soyez tranquille. (*A Parry.*) Venez, monsieur.

SCÈNE III.

MORDAUNT, *seul, puis* ATHOS *et* ARAMIS.

MORDAUNT, *seul.* Non, ce n'est pas eux. Mais en vérité, si je ne me trompe pas... si ce sont leurs deux amis... les mêmes qui étaient avec eux dans la chambre de M. d'Artagnan quand j'y suis entré; ne nous faisons pas connaître d'abord.

SCÈNE IV

MORDAUNT, *sur le devant,* ATHOS *et* ARAMIS, *traversant sur une écluse, et s'arrêtant au milieu.*

ARAMIS. Que dites-vous de ce bâtiment, Athos?...

ATHOS. Qu'il est en partance aussi, mais que ce ne peut être le nôtre; celui-ci est un brick, et le nôtre est une corvette; celui-ci est dans le port, et le nôtre nous attend en mer; celui-ci se nomme *le Parlement*, et le nôtre, à ce que nous a dit de Winter, du moins, s'appelle *l'Eclair*.

MORDAUNT. De Winter... Est-ce qu'ils n'ont pas prononcé le nom de de Winter?

ARAMIS. Chut!... il y a un homme là qui semble nous écouter.

ATHOS. Il aura perdu son temps, car nous n'avons rien dit, ce me semble, qui ne puisse être entendu.

ARAMIS. N'importe, parlons d'autre chose, d'autant plus, tenez, que cet homme s'approche de nous.

MORDAUNT, *attendant Athos et Aramis à leur arrivée.* Pardon, messieurs; je ne me trompe pas, je présume, j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, je crois.

ATHOS. Vous, monsieur? je ne me rappelle pas, pour mon compte, avoir eu cet honneur.

ARAMIS. Ni moi, monsieur.

MORDAUNT. Chez monsieur d'Artagnan, il y a quatre jours.

ATHOS. Ah! c'est vrai, monsieur, je me me rappelle parfaitement; excusez, je vous prie, ce défaut de mémoire.

ARAMIS. Très-bien!

MORDAUNT. Pourriez-vous me dire si monsieur d'Artagnan est toujours à Paris?...

ATHOS. Nous l'avons quitté il y a trois jours à l'hôtel de la Chevrette.

MORDAUNT. Et il ne vous a point dit qu'il se préparait pour quelque voyage?

ATHOS. Non, monsieur.

MORDAUNT. Excusez-moi donc, messieurs, pour vous avoir dérangé, et recevez mes remercîments sur votre complaisance.

Il salue et sort.

SCÈNE V.

ATHOS, ARAMIS.

ARAMIS. Que dites-vous de ce questionneur?

ATHOS. C'est un provincial qui s'ennuie.

ARAMIS. Ou un espion qui s'informe.

ATHOS. C'est possible.

ARAMIS. Et vous lui avez répondu ainsi.

ATHOS. Rien ne m'autorisait à lui répondre autrement; il a été poli envers nous et je l'ai été envers lui.

ARAMIS. N'importe, dans notre position, Athos, il faut nous défier de tout le monde.

ATHOS. C'est bien plutôt à vous qu'il faut faire cette recommandation; vous avez prononcé le nom de de Winter.

ARAMIS. Eh bien!

ATHOS. Eh bien! c'est à ce nom que le jeune homme s'est arrêté.

ARAMIS. Vous avez remarqué cela?

ATHOS. Parfaitement.

ARAMIS. Raison de plus alors, quand il nous a parlé, pour l'inviter à passer son chemin.

ATHOS. Une querelle?

ARAMIS. Et depuis quand une querelle vous fait-elle peur?

ATHOS. Une querelle me fait toujours peur quand on m'attend quelque part et que cette querelle peut m'empêcher d'arriver... D'ailleurs voulez-vous que je vous avoue une chose?

ARAMIS. Laquelle?

ATHOS. J'avais parfaitement reconnu le jeune homme pour le messager de monsieur Mazarin.

ARAMIS. Ah! vraiment!

ATHOS. Mais je voulais le voir de près.

ARAMIS. Pourquoi cela?

ATHOS. Aramis, vous allez vous moquer de moi... Aramis, vous allez dire que je répète toujours la même chose. Aramis, vous allez me prendre pour le plus peureux des visionnaires.

ARAMIS. Après?

ATHOS. A qui trouvez-vous que ce jeune homme ressemble, autant toutefois qu'un homme peut ressembler à une femme?

ARAMIS. Oh! pardieu, je crois que vous avez raison, Athos; cette bouche fine et rentrée, ce nez taillé comme le bec d'un oiseau de proie... ces yeux qui semblent toujours aux ordres de l'esprit et jamais à ceux du cœur... si c'était le moine...

ATHOS. Malgré moi j'ai eu cette pensée.

ARAMIS. Et vous n'avez pas écrasé le serpenteau?

ATHOS. Êtes-vous fou?... sans savoir... D'ailleurs, fussions-nous certains, ce jeune homme ne nous a rien fait.

ARAMIS. Ah! voilà où je reconnais mon Athos... puéril à force de grandeur, imprudent à force de loyauté... Eh bien, que je sache que c'est lui, moi, et je lui brise la tête contre la première pierre que je trouve!

ATHOS. Chut! de Winter.

ARAMIS. Si nous lui en parlions? il doit connaître son neveu, lui.

ATHOS. Nous aurions l'air d'enfants peureux.

ARAMIS. C'est vrai... Laissons aller les choses et défions-nous du jeune homme, si nous le retrouvons... Mais est-bien de Winter?

ATHOS. Oui, vous voyez; voilà nos laquais qui débouchent à vingt pas derrière lui, à l'angle du bastion. Je reconnais Grimaud à sa tête raide et à ses longues jambes, et mon petit Blaisois à son air provincial. C'est lui qui porte nos carabines.

ARAMIS. C'est vrai; mais qu'a donc notre ami? il ressemble à ces damnés du Dante, à qui Satan a disloqué le cou, et qui regardent leurs talons... Que cherche-t-il donc ainsi derrière lui?

SCENE VI.

LES MÊMES, DE WINTER.

La nuit vient, on allume le phare.

DE WINTER. Ah! vous voici, messieurs! je suis bien aise de vous avoir rejoints; nous allons partir, n'est-ce pas, à l'instant même?

ARAMIS. Ce n'est pas nous qui vous retiendrons, milord... quoique j'aime peu la mer pendant le jour et encore moins la nuit... Mais qu'avez-vous donc qui vous essouffle ainsi?

DE WINTER, *regardant derrière lui.* Rien, rien... Cependant en passant derrière le bastion, il m'a semblé... mais partons... Tenez, voyez-vous, là-bas, ce bâtiment au delà du phare... c'est notre corvette qui est à l'ancre; je voudrais déjà être embarqué!

ARAMIS. Ah ça, mais vous oubliez donc quelque chose, milord?

DE WINTER. Non. C'est une préoccupation.

ATHOS, *à Aramis.* Il l'a vu.

DE WINTER. Descendons, messieurs!... Holà! patron!... (*Un homme couché dans une barque se lève.*) Vous êtes le batelier qui devez nous conduire à la corvette *l'Eclair*, n'est-ce pas?

LE BATELIER. Oui, monsieur.

DE WINTER. Aidez nos laquais, alors.

LE BATELIER. Venez par ici.

Mordaunt reparaît à l'autre côté de la jetée, et monte l'escalier qui mène au phare. Les trois gentilshommes s'embarquent.

ARAMIS, *à Athos.* Oh! oh! voici encore notre jeune homme... voudrait-il s'opposer à notre embarquement?

ATHOS. Comment voulez-vous qu'il ait cette intention?... Il est seul et nous sommes sept, y compris le batelier.

ARAMIS. N'importe... il nous en veut assurément.

DE WINTER. Qui cela?

ARAMIS. Le jeune homme.

DE WINTER. Quel jeune homme?

ARAMIS. Tenez! celui qui est là-bas, au d du phare!

DE WINTER. C'est lui!... J'avais bien cru reconnaître!

ATHOS. Qui, lui?

DE WINTER. Le fils de Milady.

GRIMAUD. Le moine!

MORDAUNT, *d'où il domine la barque.* Oui, c'est moi, mon oncle! moi le fils de Milady, moi le moine, moi le secrétaire et l'ami de Cromwell, et je vous connais, vous et vos compagnons!

ARAMIS. Ah! ah! c'est là le neveu, c'est le moine!... c'est là le fils de Milady!

DE WINTER. Hélas, oui.

ARAMIS. Attendez, alors!...

Il prend sa carabine et met Mordaunt en joue.

GRIMAUD. Feu!

ATHOS, *détournant le canon.* Que faites-vous, ami?

ARAMIS. Le diable vous emporte! Je le tenais si bien au bout de mon mousquet; je lui eusse mis la balle en pleine poitrine!

ATHOS. C'est bien assez d'avoir tué la mère!

La barque commence à marcher.

MORDAUNT. Ah! c'est bien vous! c'est bien vous, messieurs! je vous reconnais maintenant, et nous nous retrouverons en Angleterre! (*La barque disparaît; il la suit un moment des yeux.*) Allez! allez!... (*Il redescend.*) Oh! c'est la Providence qui me les a fait reconnaître... c'est la Providence qui les conduit là-bas où je suis tout-puissant!... Deux sur quatre, c'est toujours cela... ne désespérons point de retrouver les deux autres...

SCÈNE VII.

MORDAUNT, D'ARTAGNAN, PORTHOS, MOUSQUETON.

PORTHOS. Je crois décidément que nous sommes en retard.

D'ARTAGNAN. C'est votre faute, mon cher: avec votre appétit démesuré nous n'en finissons jamais.

PORTHOS. Ce n'est pas moi, c'est ce drôle de Mouston qui a toujours faim... Mouston, avez-vous les provisions de bouche?

MOUSQUETON. Oui, monsieur le baron.

MORDAUNT. Ah! ah! il me semble que voici nos deux gentilshommes.

D'ARTAGNAN. Où diable allons-nous trouver notre monsieur Mordaunt, maintenant?

PORTHOS. Sur la jetée... N'est-ce pas là qu'il nous a donné rendez-vous?

D'ARTAGNAN. Oui, mais jusqu'à huit heures...

PORTHOS. Eh! voilà huit heures qui sonnent!

MORDAUNT. Oui, messieurs, et je suis bien aise de voir que vous êtes exacts.

D'ARTAGNAN. C'est une habitude militaire qui date de vingt ans, monsieur.

MORDAUNT. Je vous en félicite. Rien ne s'oppose à ce que nous partions, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN. Quand vous voudrez, nous sommes prêts.

PORTHOS. Un instant, monsieur. Le bâtiment est-il suffisamment pourvu de vivres?

MORDAUNT. Oui, monsieur; d'ailleurs nous n'avons que trois jours de traversée.

PORTHOS. En trois jours on peut avoir très-faim.

MORDAUNT. Soyez tranquilles, messieurs, et si vous n'avez pas d'autre objection à faire...

D'ARTAGNAN. Aucune autre.

MORDAUNT. Alors, passez à bord.

D'ARTAGNAN. Venez, Porthos.

Porthos et d'Artagnan traversent la planche.

MOUSQUETON. Comment, monsieur, il faut que je passe là-dessus?

PORTHOS. Sans doute.

D'ARTAGNAN. Nous y sommes bien passés, nous.

MOUSQUETON. Ah! vous, c'est autre chose, vous êtes très-braves.

D'ARTAGNAN. Allons donc...... allons donc!...

PORTHOS. Donne-moi la main, mon pauvre Mouston... Ah! tu te fais vieux!

Mousqueton passe.

SCENE VIII.

MORDAUNT, *sur le devant*, ANDRÉ.

MORDAUNT. Eh bien! patron André, cette femme...

ANDRÉ. Elle est toujours là, monsieur.

MORDAUNT. Faites-la venir.

ANDRÉ. A l'instant même... (*A la porte.*) Venez, madame.

MORDAUNT. Allez faire les apprêts du départ; il faut que nous soyons hors du port avant neuf heures.

SCÈNE IX.

MORDAUNT, LA REINE, PARRY.

LA REINE, *en femme écossaise*. Monsieur, vous êtes, m'a-t-on dit, le patron de ce bâtiment?

MORDAUNT. Non, pas précisément, madame, mais je l'ai loué.

LA REINE. Vous en êtes le maître, c'est ce que je voulais dire.

MORDAUNT. A peu près..... que désirez-vous, madame?

LA REINE. Vous me rendriez un grand service en me donnant passage à moi et à mon frère.

MORDAUNT. Vous allez en Angleterre?

LA REINE. En Ecosse.

MORDAUNT. Mais nous, c'est à Newcastle que nous allons.

LA REINE. Je les sais, monsieur; mais de Newcastle j'espère me rendre facilement dans le comté de Perth!...

MORDAUNT. C'est avec grand plaisir, madame; mais nous n'avons plus qu'une place disponible.

LA REINE. Ah! mon Dieu, que me dites-vous là, monsieur!

MORDAUNT. La vérité.

LA REINE. Mon frère a le plus grand désir de m'accompagner, monsieur, et il passera, n'importe à quelle place, avec les matelots, avec les domestiques.

MORDAUNT. Impossible.

LA REINE. Monsieur, ni prières ni argent...

MORDAUNT. Rien.

LA REINE. Il faut donc se résigner... je passerai seule, monsieur.

MORDAUNT. En ce cas, madame, ne perdez pas de temps.

LA REINE, *à Parry*. Adieu, mon pauvre Parry; il faut que nous nous quittions; je vais à Newcastle, et de là je gagnerai le camp du roi partout où il sera... Passez en Angleterre par la première occasion, et venez nous rejoindre.

PARRY. Oh! madame, quitter Votre Majesté!

LA REINE. Il le faut, mon ami.

PARRY. Ah! Votre Majesté m'a appelé...

LA REINE. Son ami..... Des serviteurs comme vous, Parry, valent mieux que beaucoup d'amis comme ceux que nous connaissons.

PARRY, *presque à genoux et lui baisant sa robe*. Ah! madame.

MORDAUNT. C'est la reine, je m'en étais douté... Allons, allons, le ciel me les livre tous!... (*A la Reine.*) Voulez-vous prendre mon bras, madame? on n'attend plus que nous.

On entend tous les commandements qui constituent l'appareillage; et la toile tombe au moment où la Reine traverse la planche qui doit la conduire au bâtiment.

ACTE DEUXIEME.

Quatrième Tableau.

La grand'chambre d'une maison occupée à Newcastle par Cromwell.

SCENE PREMIERE.

CROMWELL, LE COLONEL GROSLOW.

CROMWELL. Et vous dites, colonel?

GROSLOW. Je dis, monsieur Cromwell, que si vous le voulez aujourd'hui même, ou demain au plus tard, si vous le voulez, le roi Charles Ier est à nous.

CROMWELL. Et comment cela, voyons, colonel?

GROSLOW. Parce que les secours qu'il attendait de France lui manquent, parce qu'au lieu d'une armée et des trésors que devait lui ramener son ami de Winter, il ne lui a rapporté que quelques diamants, dernières ressources de Mme Henriette... et ramené deux gentilshommes, dernier secours, je ne dirai pas que la royauté de France lui envoie pour lui rendre sa couronne, mais que la noblesse lui dépêche pour le voir mourir.

CROMWELL. C'est bien, colonel; je songerai à ce que vous me dites, et dans ma première dépêche je ferai part au parlement de votre zèle.

GROSLOW. Mais, général, il me semble qu'à votre place...

CROMWELL. Monsieur, j'attends des nouvelles de France; moi aussi, j'ai envoyé quelqu'un à M. Mazarin.

GROSLOW. Votre envoyé peut tarder, général, les flots et les vents ne sont aux ordres de personne... et l'occasion manquée...

CROMWELL. Vous vous trompez, monsieur, les flots et les vents sont aux ordres de l'Eternel, c'est pour cela qu'on l'appelle le Dieu des tempêtes, et l'Eternel est pour nous.

GROSLOW. Général...

CROMWELL, *s'asseyant.* Regardez par cette fenêtre.

GROSLOW. Oui, monsieur.

CROMWELL. Elle donne sur le port, n'est-ce pas?

GROSLOW. Oui!

CROMWELL. Eh bien! que voyez-vous de nouveau dans le port?

GROSLOW. Un navire qui vient de jeter l'ancre.

CROMWELL. Et sur la route du port, ne vient-il pas quelqu'un?

GROSLOW. Deux hommes enveloppés dans des manteaux et qui paraissent étrangers.

CROMWELL. Maintenant écoutez, qu'entendez-vous?

GROSLOW. Quelqu'un qui monte.

CROMWELL. Ce bâtiment qui est dans le port, c'est le navire *le Parlement:* ces deux hommes qui sont sur la route, ce sont les envoyés de M. Mazarin; cet homme qui monte (*on frappe à la porte*) et qui frappe, c'est mon secrétaire, M. Mordaunt; si vous doutez, colonel, allez ouvrir, et vous verrez.

GROSLOW, *allant ouvrir.* Vous êtes vraiment inspiré, monsieur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MORDAUNT.

CROMWELL. Soyez le bienvenu, Mordaunt, quelque chose m'avait dit cette nuit que je vous verrais ce matin.

MORDAUNT. C'était la voix du Seigneur; le Seigneur parle à ceux qu'il a chargés de parler en son nom.

CROMWELL. Qu'apportez-vous de France, mon fils?

MORDAUNT. De riches nouvelles, monsieur.

CROMWELL. Soyez deux fois le bienvenu alors. Avez-vous vu le Cardinal?

MORDAUNT. Je l'ai vu.

CROMWELL. Et il vous a fait une réponse?

MORDAUNT. Oui.

CROMWELL. Verbale?

MORDAUNT. Ecrite.

CROMWELL. Il vous l'a remise?

MORDAUNT. Pour que la chose ait plus de poids près de vous, il vous l'envoie par le lieutenant des mousquetaires du roi et par un seigneur de la cour.

CROMWELL. On les nomme?

MORDAUNT. Le lieutenant, M. le chevalier d'Artagnan, le seigneur, M. Duvallon.

CROMWELL. Deux espions qu'il accrédite près de moi.

MORDAUNT. Le génie de l'Eternel est en vous, monsieur; on n'espionne pas Dieu.

CROMWELL. Et ces deux hommes sont en bas?

MORDAUNT. Ils attendent vos ordres.

CROMWELL. Vous entendez, colonel Groslow, je crois que le moment que vous désirez est venu.

GROSLOW. Qu'ordonnez-vous, général?

CROMWELL. Faites mettre les côtes de fer sous les armes, ordonnez à votre régiment de se tenir prêt au premier son de la trompette, et qu'il en soit ainsi de toute l'armée.

GROSLOW. J'obéis.

CROMWELL. En passant, dites à ces deux gentilshommes de monter.

Groslow sort.

SCÈNE III.

MORDAUNT, CROMWELL.

CROMWELL. Vous avez encore autre chose à me dire, mon fils?

MORDAUNT. Oui, monsieur, j'avais à vous dire que sur le même bâtiment que nous, une femme est passée en Angleterre.

CROMWELL. Une femme! quelle est cette femme?

MORDAUNT. Le général Cromwell la verra. Un chef doit tout voir par lui-même.

CROMWELL. Et comment la verrai-je?

MORDAUNT. J'ai donné ordre qu'on la surveillât, et qu'au moment où elle tenterait de sortir de la ville, on la conduisît près de Votre Honneur.

CROMWELL. Vous croyez donc cette femme de quelqu'importance.

MORDAUNT. Vous en jugerez.

CROMWELL. Silence, on vient.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'ARTAGNAN, PORTHOS,

MORDAUNT. Entrez, messieurs; vous êtes devant le général Cromwell.

CROMWELL. Monsieur Mordaunt, si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage....

MORDAUNT. Je ne suis jamais fatigué, monsieur, vous le savez.

CROMWELL. En ce cas, prenez cette lettre préparée pour vous, lisez-la, et exécutez à l'instant même les conditions qu'elle renferme. Après avoir lu, vous brûlerez.

MORDAUNT, *s'inclinant.* Quel que soit l'ordre que contient cette lettre, il sera exécuté, milord.

CROMWELL. Silence, mon fils, nous ne sommes plus seuls.

D'ARTAGNAN, *pendant que Cromwell suit Mordaunt des yeux.* Eh bien, qu'en dites-vous, Porthos?

PORTHOS. De qui?...

D'ARTAGNAN. Du général Cromwell?

PORTHOS. Je dis qu'il a l'air d'un boucher qu'il est.

D'ARTAGNAN. Vous vous trompez, c'est le colonel Harrison qui est un boucher.

PORTHOS. Ah! oui, lui, c'est...

D'ARTAGNAN, *voyant que Cromwell se retourne.* Lui, c'est le général Olivier Cromwell... laissez-moi dire.

Mordaunt sort.

CROMWELL. Salut, messieurs; je ne puis croire à ce que me dit M. Mordaunt,

D'ARTAGNAN. Il ne vous a dit que la vérité cependant, monsieur, s'il vous a dit que nous venions à vous comme envoyés de l'illustrissime Cardinal.

CROMWELL. Vous me pardonnerez... mais je ne puis croire à tant d'honneur. Le nom du pauvre brasseur de Huntington est donc connu de l'autre côté du détroit?

PORTHOS. Ah! c'est vrai, c'est brasseur qu'il était.

D'ARTAGNAN, *bas.* Chut! (*Haut.*) Ce n'est pas le nom du brasseur de Huntington qui est connu de l'autre côté du détroit, monsieur, c'est celui du vainqueur de Marston-Moor et de Newbury

PORTHOS. Bravo! ce diable de d'Artagnan où va-t-il prendre tout ce qu'il dit?

CROMWELL. On voit, monsieur, que vous arrivez de la cour la plus courtoise de l'Europe... Comment se portait la reine à votre départ?

D'ARTAGNAN. La reine Anne d'Autriche?

CROMWELL. Non, notre reine à nous, Sa Majesté Henriette de France, femme de Charles Ier, que les fidèles enfants de l'Angleterre ont le regret de combattre en ce moment.

D'ARTAGNAN. Mais je crois que Sa Majesté se portait bien; depuis bien longtemps je n'ai pas eu l'honneur de la voir.

CROMWELL. Ne vient-elle plus au Palais-Royal?

D'ARTAGNAN. Je ne sais si elle y vient, mais voilà plus d'un an que je ne l'y ai vue.

CROMWELL. Mais alors M. de Mazarin va lui faire sa cour?

D'ARTAGNAN. M. de Mazarin n'a pas le temps, il faut qu'il écrive, et cela me rappelle que je suis porteur d'une lettre.

CROMWELL. Pour moi, c'est vrai?

D'ARTAGNAN. Pour vous, monsieur.

CROMWELL. Donnez. (*A part.*) Allons, M. de Mazarin choisit bien ses hommes; c'est un homme d'esprit que ce chevalier d'Artagnan.

PORTHOS, *bas à d'Artagnan.* Dites donc, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. Quoi?

PORTHOS. Il ne me paraît pas fort votre

général Olivier Cromwell; et puis voyez donc comme il est vêtu.

D'ARTAGNAN. Il était encore plus mal vêtu que cela lorsqu'il se présenta à la chambre des communes, et que le fameux Hampden dit, en le voyant : Vous voyez ce paysan si mal vêtu... ce sera, si je ne me trompe, un des plus grands hommes de notre temps.

PORTHOS. Et qu'était-ce que le fameux Hampden ?

D'ARTAGNAN. C'était le premier de l'Angleterre avant que Cromwell l'en eût fait le second.

CROMWELL, *après avoir lu.* Merci, messieurs; j'ai trouvé M. de Mazarin tel que je l'attendais. C'est un grand politique que M. de Mazarin.

PORTHOS. Tiens, c'est drôle, on ne dit pas cela de lui en France.

D'ARTAGNAN. Et nous ferez-vous l'honneur de nous charger d'une réponse, monsieur ?

CROMWELL. Vous devez être fatigués, messieurs; prenez d'abord quelque repos... et demain...

D'ARTAGNAN. Vous nous donnerez une lettre, général ?

CROMWELL. Non, demain vous partirez... et vous direz... vous direz tout simplement ce que vous aurez vu... Salut, messieurs.

D'ARTAGNAN. Eh bien! qu'en dites-vous, Porthos?

PORTHOS. Je dis qu'il a bien fait de nous congédier; j'ai très-faim.

D'ARTAGNAN. Aurons-nous l'honneur de vous revoir avant notre départ?

CROMWELL. Ma maison est la vôtre, messieurs, et toutes les fois que, pendant votre séjour en Angleterre, court ou long, vous en franchirez le seuil, vous me ferez honneur et plaisir.

SCÈNE V.

CROMWELL, *seul.*

Allons, tout marche au but, tout concourt à la réussite. Mazarin l'abandonne et les Écossais le vendent... Un homme seul restait entre le trône et moi; cet homme va disparaître, oui, mais pour faire place à un spectre... Voyons, à tout prendre, est-ce bien mon intérêt que Charles Ier tombe dans l'abîme et se tue en tombant ? Une fois délivrée de son roi, l'Angleterre aura-t-elle besoin de son général? n'est-ce pas Stuart qui rend Cromwell nécessaire, et Stuart en tombant n'entraînera-t-il pas Cromwell? Oui, cela pourrait être s'il y avait en Angleterre un seul homme qui puisse à son tour précipiter Cromwell comme Cromwell a précipité Stuart; mais que peuvent les Harrison, que peuvent les Pridge, que peuvent les Fairfaix... Des instruments, des machines à qui je donne l'impulsion... des automates à qui j'imprime le mouvement... Le parlement... oui, je le sais bien, là est l'opposition... c'est un coup à frapper, voilà tout; je casserai le parlement, la royauté est plus vieille que le parlement de trois siècles et j'aurai bien brisé la royauté; mais aussi c'est que les Anglais sont las de la royauté; est-ce de la royauté ou du roi qu'ils sont las? c'est du roi... est-ce même du roi? c'est du nom... Il faudrait trouver un nom qui n'eût pas encore été usé. Consul, il faudrait avoir les vertus d'un Brutus; dictateur, il ne faudrait pas avoir les vices d'un Sylla... je voudrais une charge qui permît à celui qui la remplit d'obtenir tous les honneurs sans en imposer aucun; il faudrait avoir l'air de protéger l'Angleterre, quoique l'Angleterre n'eût plus besoin de protecteur... Eh bien! mais protecteur, voilà un nom, voilà un titre, voilà une appellation inconnue, nouvelle, simple et hautaine à la fois... où l'on peut indifféremment être appelé... Monsieur... Mylord... Altesse... Parti d'en bas, pour arriver en haut passant par la bourgeoisie, par les communes, par l'armée, j'ai fait sur ma route une triple station assez longue pour connaître les bourgeois, les parlementaires et les soldats... Il ne me reste donc qu'à étudier la noblesse. Bah! la noblesse je la verrai à mes genoux quand je serai protecteur... Que demande-t-elle? non pas à être convaincue... mais à faire semblant de croire que ce n'est pas moi qui lui aurai tué son roi... Eh bien! mais j'ai joué ce rôle là jusqu'à présent et je n'ai qu'à continuer... Charles Ier lui-même ne me regarde pas comme son ennemi, et souvent il m'a pris pour intermédiaire entre lui et le parlement. Intermédiaire... oui... (*avec un sourire*) comme la hache est l'intermédiaire entre le patient et le bourreau!... Ah! quelqu'un... Protecteur, c'est décidément un excellent titre. Qui vient là?

SCÈNE VI.

CROMWELL, DEUX SOLDATS, LA REINE *avec le même déguisement que sur la digue de Boulogne.*

LE SOLDAT. Général... c'est une femme...

CROMWELL. Ah! oui, j'avais oublié... Quelle est cette femme?

LE SOLDAT. Une femme arrivée par le navire *le Parlement*, et que nous avons arrêtée comme elle s'apprêtait à passer dans le camp royaliste... et nous vous l'amenons.

CROMWELL. Bien, mes amis, faites entrer.

LE SOLDAT. Entendez-vous? le général vous appelle.

LA REINE, *entrant.* Le général... quel général, messieurs?

LE SOLDAT. Il n'y a qu'un général par toute l'Angleterre, non pas qui porte, mais qui mérite ce titre... c'est le général Cromwell.

LA REINE. C'est donc au général Cromwell que je dois demander justice de la violence qui m'a été faite.

CROMWELL. Oui, madame, et c'est le général Cromwell qui vous l'accordera, soyez-en certaine, si effectivement il y a eu violence.

LA REINE. Il y a eu violence, monsieur, si la loi anglaise garantit toujours la liberté de tous.

CROMWELL. La loi anglaise garantit la liberté de tous les bons Anglais.

LA REINE. Mais où sont les bons Anglais? est-ce dans le camp du général Olivier Cromwell, est-ce dans le camp du roi Charles Ier?

CROMWELL. Il y a de bons Anglais partout, madame.

LA REINE. Même parmi ceux qui font la guerre à leur souverain?

CROMWELL. Nous ne faisons pas la guerre à notre souverain, nous faisons la guerre à ses ministres, nous faisons la guerre aux Strafort, aux Land, aux Windebanck; nous respectons la royauté dans le roi... le roi dans l'homme; maintenant qui êtes vous?

LA REINE. Je suis Catherine Parry.

CROMWELL. Où allez-vous?

LA REINE. En Ecosse.

CROMWELL. Dans quel but?

LA REINE. Pour recueillir en mon nom et au nom de mon frère, la succession de mon père qui vient de mourir.

CROMWELL. Vous êtes donc du comté de Perth?

LA REINE. Oui.

CROMWELL. Vous êtes donc le fille de William Parry?

LA REINE. Oui.

CROMWELL. Vous êtes donc la sœur de John Parry?

LA REINE. Oui, comment savez-vous cela?

CROMWELL. Je le sais, vous voyez bien. Pourquoi n'avez-vous pas dit cela à ceux qui vous ont arrêtée?

LA REINE. Je l'ai dit.

CROMWELL. Et ils n'ont pas voulu vous croire?

LA REINE. Non!...

CROMWELL. Que voulez-vous! ils ont été si souvent trompés qu'ils sont devenus défiants.

LE SOLDAT. Cette femme disait donc la vérité, général?

CROMWELL. Oui.

LE SOLDAT. Alors, nous avons eu tort de l'arrêter et de vous l'amener.

CROMWELL. Non; c'est à moi de reconnaître les bons d'entre les mauvais... c'est pour cela que l'Éternel m'a fait ce que je suis.

LE SOLDAT. Alors, elle pourra passer librement.

CROMWELL. Librement... allez.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

CROMWELL, LA REINE.

LA REINE. Ainsi, je puis donc les suivre.

CROMWELL, *se levant et se découvrant.* Un instant encore, si Votre Majesté le permet.

LA REINE. Grand Dieu! que dites-vous là, monsieur?

CROMWELL. Je dis que c'est bien imprudent à la fille du roi Henri IV, à la sœur du roi Louis XIII, à la femme du roi Charles Ier de venir en Angleterre en ce moment, et de débarquer justement dans une ville que tient le général Olivier Cromwell.

LA REINE. Vous vous trompez, monsieur, je ne suis ni fille, ni sœur, ni femme de roi, je suis fille d'un pauvre Hyghlander.

CROMWELL. William Parry n'avait qu'un fils et une fille.

LA REINE. Eh bien! cette fille...

CROMWELL. Cette fille dont vous avez pris le nom est morte il y a six mois, et votre père, dont vous allez toucher l'héritage, vit encore.

LA REINE. Mais vous connaissez donc tout le monde en Angleterre et en Ecosse!

CROMWELL. Oui! tous ceux que c'est mon intérêt ou mon devoir de connaître, madame; comment alors Votre Majesté veut-elle que je ne la connaisse pas?

LA REINE. C'est bien, je ne nierai pas plus longtemps; je suis, non pas une reine qui vient régner sur son royaume, car en réalité Charles Ier n'est plus roi... mais une femme qui vient partager le sort de son époux. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

CROMWELL. C'est à moi à attendre les ordres de ma souveraine.

LA REINE. Que dites-vous?

CROMWELL. Je dis que pour mes collègues, je dis que pour le parlement, je dis que pour la nation même, Charles Ier n'est peut-être plus que Charles Stuart, mais pour moi, Charles Stuart est toujours roi.

LA REINE. En vérité, vous me confondez, monsieur.

CROMWELL. Je dis, madame, que la Pro-

vidence ne fait rien sans raison, et que c'est la Providence qui vous a envoyée vers moi, pour que je vous envoie vers votre mari.

LA REINE. Comment ! je suis donc libre d'aller le rejoindre ?

CROMWELL. Oui, madame, et vous lui direz ce que vous allez entendre de ma bouche, et ce que vous n'avez encore entendu de celle de personne, la vérité !..... Vous lui direz que s'il livre la bataille, il est perdu.

LA REINE. Mais le parlement...

CROMWELL. Vous lui direz que s'il traite avec le parlement, il est perdu.

LA REINE. Mon Dieu !

CROMWELL. Vous lui direz que par toute l'Angleterre, il n'y a peut-être à cette heure qu'un homme qui désire sincèrement le salut du roi Charles Ier, et que cet homme c'est le général Olivier Cromwell.

LA REINE. Parlez-vous franchement, monsieur ?...

CROMWELL. Oui, mais qu'il y prenne garde, derrière la volonté il y a le destin, derrière la Providence il y a la fatalité, et moi, madame, moi je suis l'homme du destin, l'homme de la fatalité; qu'il parte.

LA REINE. Mon Dieu !...

CROMWELL. Madame, il y a dix ans, j'allais quitter l'Angleterre pour l'Amérique, j'avais déjà le pied sur le bâtiment qui devait m'emmener... un ordre du roi m'a défendu de quitter l'Angleterre, où l'avenir m'attendait; qu'il parte.

LA REINE. Mais c'est renoncer à toute espérance.

CROMWELL. Madame, à l'âge de quinze ans, une femme m'est apparue, elle tenait à la main une tête couronnée, elle a pris la couronne sur cette tête, et l'a mise sur la mienne... qu'il parte.

LA REINE. Mais vous avouez donc alors...

CROMWELL. Madame, ma nourrice avait une tache de sang qui lui prenait à l'épaule et qui ne finissait qu'au bout du sein, de sorte que lorsqu'elle me donnait à boire, j'avais l'air de boire non pas son lait, mais du sang... qu'il parte... qu'il parte!

LA REINE. Il partira, monsieur; mais comment parviendrai-je près du roi ?...

CROMWELL. Je vous donnerai un sauf-conduit.

LA REINE. Mais si je m'égare... voici la nuit qui vient...

CROMWELL. Je vous donnerai un guide.

LA REINE. Quand cela ?

CROMWELL. Tout de suite, attendez...

LA REINE. Ah ! monsieur....

CROMWELL. Prenez garde; si l'on entrait on pourrait croire que je fais grâce et non pas justice... (*Il écrit quelques lignes.*) Voici un laissez-passer pour une femme se rendant à l'armée royale.

LA REINE. Merci ! merci !...

CROMWELL. Ce n'est pas tout... (*Il frappe dans ses mains.*) Findley... (*Un serviteur entre.*) Findley, vous accompagnerez madame, sous quelque costume qu'il lui plaise de prendre, jusqu'aux premiers postes du camp royaliste.

FINDLEY. Oui, général.

CROMWELL. Quelque chose qu'elle veuille vous offrir, vous ne recevrez rien.

FINDLEY. Non, général.

CROMWELL. Il vous faut deux heures pour arriver au camp... (*Findley fait un mouvement.*) Vous entendez, deux heures, pas plus, pas moins.

FINDLEY. Bien, général.

CROMWELL, *à la Reine.* Maintenant j'espère, vous ne pourrez plus dire à celui vers qui je vous envoie que je suis son ennemi.

LA REINE. Dieu veuille que vous disiez vérité, monsieur; en attendant, merci !...

La Reine sort avec le Serviteur.

SCENE VIII.

CROMWELL, *seul.*

Dans deux heures, il sera trop tard pour que Charles profite du conseil... mais le conseil n'en aura pas moins été donné.

Cinquième Tableau.

Le camp de Charles Ier.

A droite, la tente royale fermée par une large tenture aux armes d'Angleterre et d'Écosse. A gauche, une maison dont le rez-de-chaussée est fermé d'une fenêtre garnie de barreaux de fer, et d'une porte à laquelle on arrive par trois marches. La fenêtre est en retour à gauche. Au fond, paysage de plaines et de montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE WINTER, *couché dans son manteau devant l'entrée de la tente du Roi*, ARAMIS, *causant avec une Sentinelle*, puis ATHOS, *puis* MORDAUNT, *en chef de patrouille*, UNE SENTINELLE, D'ARTAGNAN, PORTHOS, LE ROI, *dans*

tente, GROSLOW, UN SERGENT, SOLDATS, ETC.

ARAMIS, *à la Sentinelle.* Et vous dites, non ami, que depuis deux ans vous n'êtes ›oint payé.

LA SENTINELLE. Non, monsieur... et c'est lur, avec une guerre comme celle que nous aisons.

ARAMIS. Oui, je le sais bien... Mais lorsque le roi Charles remontera sur le trône, il écompensera ses fidèles Ecossais.

LA SENTINELLE. Oui, s'il y remonte.

ARAMIS. Espérons que Dieu donnera l'avanage à la cause de la justice.

ATHOS, *s'avançant vivement par-derrière a maison.* Aramis!

ARAMIS. Eh bien?

ATHOS. Pas un instant à perdre, il faut ›révenir le roi.

ARAMIS. Que se passe-t-il donc?

ATHOS. Ce serait trop long à vous dire...)ù est de Winter?

ARAMIS. Venez... (*Donnant une demi-pisole à la Sentinelle.*) Tenez, mon ami, voici me demi-pistole pour boire à la santé du roi.

LA SENTINELLE. Qu'elle soit la bienvenue; l y avait longtemps que je n'avais vu la pa-eille, de la dernière qui m'est passée entre es mains.

ATHOS, *touchant de Winter à l'épaule.*)e Winter!... de Winter!...

DE WINTER, *s'éveillant.* Ah! c'est vous, omte... c'est vous, chevalier... Avez-vous emarqué comme le soleil est rouge en se ouchant, ce soir?

ATHOS. Milord, dans une position aussi ›récaire que la nôtre, c'est la terre qu'il faut examiner et non le ciel... Avez-vous étudié nos Ecossais?

DE WINTER. Quels Ecossais?...

ATHOS. Eh pardieu! les nôtres... les Ecossais du comte de Lœven.

DE WINTER. Non!

ATHOS. Vous croyez donc à leur fidélité?

DE WINTER. Sans doute! (*On entend la marche d'une patrouille.*) Voyez avec quelle régularité le service se fait... (*On entend tinter l'heure dans le lointain.*) Sept heures... et à l'heure sonnant, voilà qu'on relève les sentinelles.

ATHOS. En effet.

On relève successivement les sentinelles; enfin la sentinelle s'approche de la tente du roi Charles.

LA SENTINELLE. Qui vive?

LE CHEF DE PATROUILLE, *qui n'est autre que Mordaunt.* Charles et loyauté... La consigne?

LA SENTINELLE. Ne laisser approcher de la tente du roi que ceux qui auront le mot d'ordre.

LE CHEF DE PATROUILLE, *donnant une bourse à la Sentinelle.* Tiens, voilà ce qui a été promis.

ATHOS, *qui a écouté.* De l'argent!

DE WINTER, *à Aramis, tandis qu'Athos fait quelques pas pour s'assurer que la patrouille s'éloigne.* Dites-moi, chevalier, n'est-ce pas une tradition en France que la veille du jour où il fut assassiné... Henri IV, qui jouait aux échecs avec monsieur de Bassompière, vit des taches de sang sur l'échiquier?

ARAMIS. Oui, milord... et le maréchal m'a, dans ma jeunesse, mainte fois raconté la chose à moi-même.

DE WINTER. C'est cela, et le lendemain Henri IV fut tué.

ARAMIS. Quel rapport cette vision a-t-elle avec vous, comte?

DE WINTER. Aucun... mais vous savez, chevalier, que l'homme le plus fort a des heures de tristesse, pendant lesquelles il n'est pas maître de lui-même. Mais ne parlons plus de cela; comte, vous aviez quelque chose à me dire.

ATHOS. Je voulais parler au roi.

DE WINTER. Après avoir travaillé toute la soirée, le roi dort.

ATHOS. Milord, j'ai à lui révéler des choses de la plus haute importance.

DE WINTER. Ces choses ne peuvent être remises à demain?

ATHOS. Il faut qu'il les sache à l'instan même, et peut-être est-il déjà trop tard.

DE WINTER, *soulève le rideau de la tente.* Alors, entrez, comte.

A la lueur d'une lampe, on voit une table chargée de papiers. Le Roi dort appuyé sur cette table.

ATHOS, *en soupirant.* Sire.

LE ROI, *s'éveillant.* C'est vous, comte?

ATHOS. Oui, sire!

LE ROI. Vous veillez tandis que je dors, et vous venez m'apporter quelque nouvelle.

ATHOS. Hélas! oui, Votre Majeste a deviné juste.

LE ROI. Alors, la nouvelle est mauvaise.

ATHOS. Oui, sire.

LE ROI, *se levant.* N'importe; le messager est le bienvenu, et vous ne pouvez entrer chez moi sans me faire toujours plaisir, vous dont le dévouement ne connaît pas de patrie et résiste au malheur, vous qui m'êtes envoyé par ma bonne Henriette, que Dieu fasse là-bas plus heureuse que je ne le suis ici... Parlez donc avec assurance, monsieur.

ATHOS. Sire, monsieur Cromwell est arrivé hier à Newcastle.

LE ROI. Je le sais.

ATHOS. Votre Majesté sait-elle pourquoi il est venu?

LE ROI. Pour me combattre.

ATHOS. Pour vous acheter.

***

LE ROI. Que dites-vous, comte ?

ATHOS. Je dis, sire, qu'il est dû à l'armée écossaise quatre cent mille livres sterling.

LE ROI. Pour solde arriérée, oui... Depuis plus de deux ans, mes braves et fidèles Ecossais se battent pour l'honneur.

ATHOS. Eh bien, sire, quoique l'honneur soit une belle chose, ils se sont lassés de se battre pour lui .. Et ce soir...

LE ROI. Eh bien, ce soir...

ATHOS. Ce soir, ils ont vendu Votre Majesté pour deux cent mille livres sterling... c'est-à-dire pour la moitié de ce qui leur est dû.

DE WINTER. Que dit-il?

ARAMIS. Je m'en doutais.

LE ROI. Les Ecossais m'ont vendu... impossible... Les Ecossais vendre leur roi pour deux cent mille livres...

ATHOS. Les Juifs ont bien vendu leur Dieu pour trente deniers.

LE ROI. Et quel est le Judas qui a fait ce marché ?

ATHOS. Le comte de Lœven.

LE ROI. Et avec qui a-t-il été fait?

ATHOS. Avec le secrétaire de monsieur Cromwell.

DE WINTER. Avec Mordaunt?

ATHOS. Oui, milord.

LE ROI. N'est-ce pas ce jeune homme qui me poursuit avec tant d'acharnement, de Winter?

DE WINTER. Hélas! lui !...

LE ROI. Que lui ai-je donc fait? je ne me le rappelle plus.

DE WINTER. Sur ma demande, Votre Majesté l'a déclaré bâtard, et lui a défendu de prétendre aux biens et de porter le nom de son père.

LE ROI. Ah ! c'est vrai... mais c'était justice et je ne me repens pas... Vous dites donc, monsieur le comte?

ATHOS. Je dis, sire, que couché près de la tente du comte de Lœven, j'ai tout vu, tout entendu.

LE ROI. Et quand doit se consommer cet odieux marché ?

ATHOS. Cette nuit même... Comme Votre Majesté le voit, il n'y a pas de temps à perdre.

LE ROI. Pas de temps à perdre ! pourquoi faire, puisque vous dites que je suis vendu?...

ATHOS. Pour profiter de la nuit, sire, pour traverser la Tyne, pour rejoindre en Ecosse lord Montrose, qui ne vous vendra pas, lui.

LE ROI. Et que ferai-je en Ecosse? une guerre de partisan; comte, une pareille guerre est indigne d'un roi.

ATHOS. L'exemple de Robert Bruce est là pour vous absoudre, sire.

LE ROI. Non, comte... non, il y a trop longtemps que je lutte... je suis au bout de mes forces, ils m'ont vendu, qu'ils me livrent, et que la honte de leur trahison retombe sur eux.

ATHOS. Sire, peut-être est-ce ainsi que doit parler un roi, mais ce n'est point ainsi que doit agir un époux et un père... Sire, nous avons traversé la mer; sire, nous sommes venus au nom de votre femme et de vos enfants; je vous dis : Venez sire, Dieu le veut.

LE ROI. Vous l'emportez, comte ; que m conseillez-vous?

ATHOS. Sire, Votre Majesté a-t-elle dans toute l'armée un régiment... un seul, sur lequel elle puisse compter?

LE ROI. De Winter, croyez-vous à la fidélité du vôtre?

DE WINTER. Sire, ce ne sont que des hom mes... et ces hommes sont devenus bien faibles ou bien méchants... Je crois à leur fidélité, mais je n'en réponds pas... Je leu confierais ma vie, mais j'hésite à leur confie celle de Votre Majesté.

ATHOS. Eh! ne comptons que sur nous alors; nous sommes trois hommes dévoués e résolus, nous suffirons... Que Votre Majest monte à cheval, qu'elle se place au milieu d nous... nous traverserons la Tyne, nous gagnerons l'Ecosse, et nous sommes sauvés.

LE ROI. Est-ce votre avis, de Winter ?

DE WINTER. Oui, sire!

LE ROI. Est-ce le vôtre, monsieur d'Herblay ?

ARAMIS. Oui, sire !

LE ROI. Qu'il soit donc fait comme vous l désirez; partons.

ATHOS Attendez, sire.

LE ROI. Quoi donc?

ATHOS. Les sentinelles qui veillent à l porte de Votre Majesté pourraient donne l'alarme en voyant s'éloigner le roi... Il fau les enlever.

LE ROI Les sentinelles?

ATHOS. Sire, j'ai vu tout à l'heure l'officie qui les a placées où elles sont, leur compte de l'argent.

LE ROI. Oh ! mon Dieu !

DE WINTER. Et comment les enlever...

ATHOS. Avez-vous seulement quatre hom mes sur lesquels vous puissiez compter, mi lord?

DE WINTER. Oui, mais dans mes propr serviteurs.

ATHOS. Allez les prendre, et faites le cou

DE WINTER. J'y vais.

Il sort.

ARAMIS. Et nous, comte, qu'allons-no faire pendant ce temps?

LE ROI. Venez, messieurs, je vais vous oc cuper à quelque chose.

Il va à une armoire; il en tire deux plaques de l'ordr de la Jarretière.

ATHOS. Que faites vous, sire?

LE ROI. A genoux, comte.

ATHOS. Sire, ces ordres ne peuvent être pour nous.

LE ROI. Et pourquoi cela?...

ATH S. Ces ordres sont presque royaux.

LE ROI. Passez-moi en revue tous les rois lu monde mes frères... qui m'abandonnent n ce moment, et trouvez-moi plus grands œurs que les vôtres! Non, non, messieurs, ous ne vous rendez pas justice, mais cela me egarde, moi... A genoux, comte.

ATHOS. Vous l'ordonnez, sire.

LE ROI, *tirant son épée.* Je ne vous dirai as... je vous fais chevalier, soyez brave, fidèle et loyal, je vous dirai : Vous êtes brave, idèle et loyal, je vous fais chevalier... A votre our, monsieur d'Herblay...

ramis se met à genoux ; au même moment, de Winter paraît au fond avec quatre hommes.

LA SENTINELLE. Qui vive?

DE WINTER. Charles et loyauté.

LA SENTINELLE. Avancez à l'ordre.

ARAMIS, *se relevant.* Merci, sire.

ATHOS, *étendant la main vers les sentinelles.* Ecoutez!...

'endant ce temps, de Winter et ses hommes se sont emparés d'une des sentinelles; mais l'autre, qui a entendu le bruit, met sa pique en arrêt.

LA SENTINELLE. Qui vive?

ARAMIS, *qui est sorti de la tente derrière lle, lui mettant son poignard sur la poirine.* Si tu dis un mot tu es mort.

ATHOS, *aux hommes de de Winter.* Emmenez ces deux sentinelles, et gardez-les à ue.

ARAMIS. Et au premier mot, au premier sine, au premier geste qu'elles feront pour onner l'alarme, tuez-les.

DE WINTER. Maintenant, sire, nous somes prêts.

On emmène les deux hommes.

LE ROI. Il faut donc fuir!

ATHOS. Fuir à travers une armée, sire, dans ous les pays du monde cela s'appelle charger.

LE ROI. Allons donc, messieurs.

DE WINTER, *à Aramis.* Est-ce que l'un de ous est blessé? je vois à terre des taches de ng.

ATHOS, *qui a déjà fait quelques pas en ehors.* Ecoutez, sire, écoutez.

LE ROI. Qu'y a-t-il?

ATHOS. J'entends le piétinement d'une oupe nombreuse, j'entends le hennissement es chevaux.

ARAMIS. Il est trop tard; nous sommes ernés.

DE WINTER *fait deux pas en avant tandis ue le roi et ses deux compagnons écoutent, ais il revient.* C'est l'ennemi!

LE ROI. Ainsi, tout est perdu!

ATHOS. Il y a encore un moyen, sire.

LE ROI. Lequel?

ATHOS. Que Votre Majesté au lieu de garder son costume si connu, prenne celui de l'un de nous et nous donne le sien; tandis qu'on s'acharnera à celui qu'on prendra pour le roi, peut-être le roi parviendra-t-il à se sauver.

ARAMIS. L'avis est bon, sire, et si Votre Majesté veut bien faire à l'un de nous cet honneur....

LE ROI. Que pensez-vous de ce conseil, de Winter?

DE WINTER. Je pense que s'il y a un moyen au monde de vous sauver, le comte de la Fère vient de le proposer.

LE ROI. Mais c'est la mort ou tout au moins la prison pour celui qui prendra ma place.

DE WINTER C'est l'honneur d'avoir sauvé son roi... Choisissez, sire.

LE ROI. Venez, de Winter.

DE WINTER. Oh! merci, mon roi!

ATHOS. C'est juste, il y a plus longtemps qu'il le sert que nous.

ARAMIS. Hâtez-vous, sire; nous garderons l'entrée de votre tente. (*Tous deux se placent en sentinelle, l'épée à la main; pendant ce temps, le roi donne à de Winter son cordon du Saint Esprit, son chapeau et son pourpoint; en échange de Winter donne au roi les mêmes objets, plus la cuirasse de cuivre. Au moment où l'échange se termine et où le Roi sort par le fond de la tente, on voit venir une patrouille composée de six hommes.*) Qui vive?

ATHOS. Qui vive?

D'ARTAGNAN, *à Mordaunt au fond.* Singulier pays que le vôtre, monsieur, où l'on tire toujours la bourse et jamais l'épée.

PORTHOS. Il paraît que c'est l'usage en Angleterre.

MORDAUNT. Par l'épée ou par l'argent peu importe, messieurs; vous voyez que le camp est à nous.

D'ARTAGNAN. C'est égal voilà une étrange guerre.

ATHOS *et* ARAMIS. Qui vive donc?

MORDAUNT. Charles et loyauté!

ARAMIS ET ATHOS. On ne passe pas.

MORDAUNT. Comment, on ne passe pas?

D'ARTAGNAN. A la bonne heure, cela se gâte à la fin, et je commence à croire que nous tirerons l'épée.

MORDAUNT. Qui donc a changé le mot d'ordre?

ARAMIS. Le roi!

MORDAUNT. Pourquoi cela?

ATHOS. Parce que vous êtes des traîtres.

D'ARTAGNAN. Des traîtres?

PORTHOS. Il a dit des traîtres, je crois.

D'ARTAGNAN. Voilà une dure parole, messieurs, et nous allons, j'en ai peur, vous la faire rentrer dans la gorge.

ARAMIS. Venez-y !

MORDAUNT. Bien... faites tête, messieurs ; nous, à la tente du roi! (*A ses hommes.*) Venez! (*Athos combat d'Artagnan. Aramis Porthos. Tous quatre sont d'égale force... Tout à coup Mordaunt paraît au fond de la tente. Les hommes qui suivent Mordaunt prennent de Winter et crient :* Le roi ! le roi ! prenez-le vivant ! *regardant de Winter pour le roi.*) Non, ce n'est pas le roi... non, vous vous trompez; n'est-ce pas, milord de Winter, que vous n'êtes pas le roi? N'est-ce pas, milord de Winter, que vous êtes mon oncle?

DE WINTER, *reculant devant Mordaunt.* Le vengeur !

MORDAUNT. Souviens-toi de ma mère !... (*Il tue de Winter d'un coup de pistolet. A la lueur des flambeaux les quatre amis se reconnaissent, passent l'épée de la main droite à gauche, et disent en même temps :*) Mousquetaires!

D'ARTAGNAN, *bas, à Athos.* Rendez-vous, Athos; vous rendre à moi, ce n'est pas vous rendre.

PORTHOS. Aramis, vous comprenez !

ARAMIS. Je me rends.

MORDAUNT, *agenouillé près du corps de de Winter.* Deux !

ATHOS, *montrant Mordaunt.* Voyez-vous ce jeune homme ?

D'ARTAGNAN. Le fils de Milady, n'est-ce pas ?

PORTHOS. Le moine.

ARAMIS. Oui !

D'ARTAGNAN. Ne soufflez pas un mot, ne faites pas un geste, ne risquez point un regard pour moi ni Porthos... car Milady n'est pas morte, et son âme vit dans le corps de ce démon.

Pendant ce temps le Roi a été entouré, repoussé sur le devant de la scène.

LE ROI. Qui de vous osera le premier porter la main sur son roi?

GROSLOW, *entrant.* Charles Stuart, rendez-moi votre épée.

LE ROI. Colonel Groslow, le roi ne se rend pas; l'homme cède à la force, voilà tout.

Il brise son épée.

GROSLOW. Victoire, messieurs ! le roi est prisonnier, nous tenons le roi.

MORDAUNT, *se retournant.* Le roi!... Le roi est-il pris?

PLUSIEURS VOIX. Oui! oui!

MORDAUNT. Bien ! il ne nous manque plus que...

Il aperçoit les quatre amis.

ATHOS. Il nous a vus.

ARAMIS. Laissez-moi le tuer.

D'ARTAGNAN, *regardant ses amis.* Mordious!... (*A Mordaunt.*) Bonne prise, ami Mordaunt, bonne prise... nous en tenons chacun un, monsieur Duvallon et moi... des chevaliers de la Jarretière, rien que cela.

MORDAUNT. Mais ce sont des Français, ce me semble.

D'ARTAGNAN. Des Français...

ATHOS. Je le suis.

D'ARTAGNAN. Eh bien ! ils sont prisonniers de compatriotes.

LE ROI, *à Athos et à Aramis.* Salut, messieurs ; la nuit a été malheureuse, mais ce n'est pas votre faute, Dieu merci. Où est mon vieux de Winter?...

MORDAUNT. Cherche où est Straffort?

LE ROI, *apercevant le cadavre.* En effet... comme Straffort il a reçu le prix de sa fidélité ! (*Il s'agenouille devant de Winter, soulève sa tête et l'embrasse au front.*) Adieu cœur fidèle, qui es allé chercher là-haut la récompense du dévouement et me prépare celle du martyre, adieu !

D'ARTAGNAN. De Winter est donc tué ?

ATHOS. Oui, par son neveu.

D'ARTAGNAN. C'est le premier de nous qu s'en va; qu'il dorme en paix, c'était un brave.

LE ROI. Maintenant, messieurs, conduisez moi où vous voudrez.

GROSLOW. L'ordre du général Cromwel est de vous conduire à Londres.

LE ROI. Quand dois-je partir ?

GROSLOW. A l'instant même.

LE ROI. Allons !

ATHOS, *au Roi qui s'éloigne.* Salut à Majesté tombée.

D'ARTAGNAN. Mordious, Athos, vous nou ferez tous égorger.

Le Roi sort de scène.

MORDAUNT, *à d'Artagnan et à Portho* Venez-vous chez le général, messieurs? il au des compliments à vous faire.

D'ARTAGNAN. Avec bien du plaisir, mon sieur... mais il faut d'abord que nous me tions nos prisonniers en lieu de sûreté. Savez-vous, monsieur, que ces gentilshomm valent chacun deux mille pistoles?

MORDAUNT. Oh! soyez tranquille ; mes sol dats les garderont, et les garderont bien. je vous réponds d'eux !

D'ARTAGNAN. Je ne voudrais pas leur don ner cette peine, et je les garderai enco mieux moi-même... D'ailleurs, que faut-il une bonne chambre fermée de barreaux. comme celle-ci, par exemple, avec des sent nelles, ou leur simple parole qu'ils ne che cheront pas à fuir... car dans notre pays parole vaut le jeu, dit un proverbe... Je va

mettre ordre à cela, monsieur; après quoi, j'aurai l'honneur de me présenter chez le général, et de lui demander ses ordres pour retourner en France.

MORDAUNT. Vous comptez donc partir bientôt?

D'ARTAGNAN. Notre mission est finie, et rien ne nous arrête plus en Angleterre que le bon plaisir du grand homme près lequel nous avons été envoyés.

MORDAUNT. Bien, messieurs. (*A un Sergent.*) Sergent Harry, prenez dix hommes avec vous et gardez cette porte... et sous aucun prétexte ne laissez sortir les deux prisonniers.

LE SERGENT. Et les deux autres ?

MORDAUNT. Ils sont libres... Maintenant, connaissez-vous cette maison ?

LE SERGENT. J'y ai commandé un poste.

MORDAUNT. A-t-elle une autre sortie que celle-ci ?

LE SERGENT. Non.

MORDAUNT. Ils ne peuvent donc fuir ?

LE SERGENT. Impossible !

MORDAUNT. Bien. Savez-vous où est le général Cromwell ?

LE SERGENT. A Newcastle, probablement.

MORDAUNT, *sortant.* Mon cheval ! mon cheval !

Pendant ce temps, d'Artagnan a fait rentrer les deux amis dans la maison dont il a fermé la porte et a mis la clef dans sa poche, Porthos le regarde faire.

D'ARTAGNAN. Ami Porthos, pendant que je vais garder religieusement le seuil de cette porte, vous allez me faire le plaisir... Approchez-vous plus près, que ces deux drôles-là n'entendent pas ce que nous disons... Vous allez me faire le plaisir de réunir Grimaud, Mousqueton et Blaisois.

PORTHOS. C'est facile ; je leur ai indiqué un endroit où ils doivent s'occuper de nous préparer à souper.

D'ARTAGNAN. Bon, nous souperons demain matin... Allez les trouver, Porthos ; qu'ils tiennent nos chevaux prêts à tout événement derrière cette maison.

PORTHOS. Pourquoi ne couchons-nous pas ici ?

D'ARTAGNAN. Parce que l'air y est malsain.

PORTHOS. Bah !

D'ARTAGNAN. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

PORTHOS. Alors, c'est autre chose.

Il s'éloigne et sort.

D'ARTAGNAN, *seul sur le plus haut degré. Le sergent Harry et les hommes se sont établis devant la maison.* Maintenant, voyons ce que font là ces drôles... (*Il descend une marche.*) Mes amis, désirez-vous quelque chose ?

LE SERGENT. Non, monsieur.

D'ARTAGNAN. Alors, pourquoi vous tenez-vous là, s'il vous plaît ?

LE SERGENT. Parce que nous avons l'ordre de vous aider à garder les prisonniers.

D'ARTAGNAN. Vraiment... et qui vous a donné cet ordre ?

LE SERGENT. Monsieur Mordaunt.

D'ARTAGNAN. Je le reconnais à cette attention délicate... Tenez, mon ami.

LE SERGENT. Qu'est-ce que cela?

D'ARTAGNAN. Une demi-couronne, mon ami, pour boire à la santé de monsieur Mordaunt.

LE SERGENT. Les puritains ne boivent pas.

Il met la pièce dans sa poche.

PORTHOS, *reparaissant.* C'est fait!

D'ARTAGNAN. Silence donc!

PORTHOS. Je n'ai pas dit ce qui était fait.

D'ARTAGNAN. Il vaudrait mieux... Tenez, Porthos rentrez et ne sortez plus que quand vous m'entendrez tambouriner sur la porte la marche des Mousquetaires.

PORTHOS. Bien, je rentre... Mais vous, que faites-vous là ?

D'ARTAGNAN. Moi, rien... je regarde la lune.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CROMWELL.

Il entre lentement dans la tente par le fond.

CROMWELL. Il y a deux portes à cette tente, l'une par laquelle il est sorti et qui conduit à l'échafaud, l'autre par laquelle j'entre et qui mène au trône ; me voilà où il était... peut-être vais-je où il va. Orgueilleux Charles Stuart... qui l'eût dit, il y a dix ans, il y a un mois, il y a une heure, qu'ici, sur cette table, avec ce papier préparé pour toi, avec cette plume que tu as trempée dans l'encre, j'écrirais aux rois de l'Europe : Charles Stuart n'est plus votre frère. Ecrivons. (*Mordaunt apparaît sur la porte de droite. avec un léger mouvement d'impatience.*) J'avais dit que je voulais être seul.

MORDAUNT. On n'a pas cru que cette défense regardât celui que vous appelez votre fils, monsieur... Cependant, si vous l'ordonnez je suis prêt à sortir.

CROMWELL. Ah ! c'est vous, Mordaunt ! puisque vous voilà, c'est bien, restez.

MORDAUNT. Je vous apporte mes félicitations, monsieur,

CROMWELL. Vos félicitations? et de quo ?

MARDAUNT. De la prise de Charles Stuart... vous êtes maintenant le maître de l'Angleterre.

CROMWELL. Je l'étais bien mieux il y a deux heures.

MORDAUNT. Comment cela, général?

CROMWELL. Il y a deux heures l'Angleterre avait besoin de moi pour prendre le tyran... maintenant le tyran est pris. Le colonel du régiment des gardes de Charles Stuart... celui qui avait pris le costume de roi, a été tué, m'a-t-on dit.

MORDAUNT. Oui, monsieur.

CROMWELL. Par qui?

MORDAUNT. Par moi.

CROMWELL. Comment se nommait-il?

MORDAUNT. Lord de Winter.

CROMWELL. C'est votre oncle.

MORDAUNT. Les traîtres à l'Angleterre ne sont pas de ma famille.

CROMWELL, *avec mélancolie.* Mordaunt, vous êtes un terrible serviteur.

MORDAUNT. Quand le ciel ordonne, il n'y a pas à marchander avec ses ordres.

CROMWELL, *s'inclinant.* Vous êtes fort parmi les forts, Mordaunt... allez...

MORDAUNT. Avant de m'en aller j'ai quelques questions à vous adresser, monsieur, et une demande à vous faire, mon maître.

CROMWELL. A moi?

MORDAUNT, *s'inclinant.* A vous! Je viens à vous; mon héros, mon protecteur, mon père et je vous dis : Maître, êtes-vous content de moi?

CROMWELL, *le regardant avec étonnement.* Sans doute, car depuis que je vous connais, vous avez fait non-seulement votre devoir, mais encore plus que votre devoir... Vous avez été fidèle ami, adroit négociateur... bon soldat; mais où voulez-vous en venir?...

MORDAUNT. A vous dire, milord, que le moment est venu où vous pouvez d'un seul mot récompenser tous mes services.

CROMWELL. Ah! c'est vrai, monsieur, j'oubliais que tout service mérite sa récompense... que vous m'avez servi, et que vous n'êtes pas encore récompensé.

MORDAUNT. Monsieur, je puis l'être à l'instant même et au delà de mes souhaits.

CROMWELL. Comment cela?

MORDAUNT. Monsieur, m'accorderez-vous ma demande?

CROMWELL. Voyons d'abord si cela est possible.

MORDAUNT. Lorsque vous avez eu un désir et que vous m'avez chargé de son accomplissement, vous ai-je jamais répondu : Ce que vous voulez est impossible, monsieur?

CROMWELL. Eh bien donc, Mordaunt, je vous promets de faire droit à votre demande.

MORDAUNT. Monsieur, avec le roi on a fait deux autres prisonniers; je vous les demande.

CROMWELL. Des Anglais?

MORDAUNT. Des Français.

CROMWELL. Ils ont donc offert une rançon considérable?

MORDAUNT. Je ne me suis pas occupé s'ils avaient offert une rançon.

CROMWELL. Mais ce sont des amis à vous?

MORDAUNT. Oui, monsieur, vous avez dit le mot, des amis à moi, et des amis bien chers... si chers... que je donnerais ma vie pour avoir la leur.

CROMWELL. Bien, Mordaunt; je te les donne; fais-en ce que tu voudras.

MORDAUNT, *se jetant à genoux.* Merci, monsieur... merci... ma vie est désormais à vous, et en la perdant je vous serais encore redevable; merci; vous venez de payer magnifiquement mes services.

CROMWELL. Quoi! pas de récompense, pas de titres, pas de grades?

MORDAUNT. Vous m'avez donné tout ce que vous pouviez me donner, milord... et, de ce jour, je vous tiens quitte du reste. (*Il s'élance hors de la tente. Au Sergent :*) Les prisonniers sont toujours là?

LE SERGENT. Oui, monsieur.

MORDAUNT. Prenez-les, et conduisez-les à l'instant même à mon logement.

D'ARTAGNAN. Plaît-il, monsieur?

MORDAUNT. Ah! vous êtes là?

D'ARTAGNAN. Oui.

MORDAUNT. Vous avez entendu, alors?

D'ARTAGNAN. Oui, mais je n'ai pas compris.

MORDAUNT. Monsieur, j'ai chargé cet homme de conduire les prisonniers à mon logement.

D'ARTAGNAN. A votre logement... comment dites-vous cela, s'il vous plaît?... Pardon de la curiosité; mais, vous comprenez, je désire savoir pourquoi les prisonniers faits par M. Duvallon et M. d'Artagnan doivent être conduits chez M. Mordaunt.

MORDAUNT. Parce que les prisonniers sont à moi, et que j'en dispose à ma fantaisie.

D'ARTAGNAN. Permettez... vous faites erreur; les prisonniers sont à ceux qui les ont pris... Vous pouviez prendre monsieur votre oncle, vous l'avez tué... vous en étiez le maître... Nous pouvions tuer messieurs de la Fère et d'Herblay... nous les avons pris... chacun son goût.

PORTHOS, *qui écoute de l'intérieur.* Oh! oh!

MORDAUNT. Monsieur, vous feriez une résistance inutile; ces prisonniers m'ont été donnés par le général Olivier Cromwell.

D'ARTAGNAN. Ah! monsieur Mordaunt... que ne commenciez-vous par me dire cela! En vérité, vous venez de la part de monsieur Olivier Cromwell, l'illustre capitaine?

MORDAUNT. Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN. En ce cas, je m'incline; prenez-les.

PORTHOS. Eh! mais, que dit-il donc?

MORDAUNT. Merci!

D'ARTAGNAN. Mais si le général Cromwell vous a en réalité fait don de nos prisonniers, monsieur, il vous a sans doute fait par écrit cet acte de donation; il vous a remis quelque petite lettre pour moi... un chiffon de papier qui atteste que vous venez en son nom.... Veuillez me montrer cette lettre... veuillez me confier ce chiffon.

MORDAUNT. Lorsque je vous dis une chose, monsieur, me ferez-vous l'injure d'en douter?

D'ARTAGNAN. Moi, douter de ce que vous me dites, cher monsieur Mordaunt! Dieu m'en garde... mais vous comprenez, si j'abandonne mes compatriotes, il me faut une excuse... De retour en France, on peut me reprocher de les avoir vendus, par exemple, et je dois répondre à cette accusation en montrant l'ordre de monsieur Cromwell.

MORDAUNT. C'est juste, monsieur; cet ordre vous l'aurez.

PORTHOS. Que dit-il donc?

MORDAUNT. Mais, en attendant, laissez-moi toujours prendre les prisonniers.

D'ARTAGNAN. Oh! monsieur, le général Cromwell est là, dans la tente du roi Charles... c'est un retard de cinq minutes à peine, voilà tout.

Il tambourine sur la porte avec une baguette.

MORDAUNT. Savez-vous, monsieur, que je commande ici?

Porthos sort et se place sur le seuil.

D'ARTAGNAN. Non, je ne le savais pas.

MORDAUNT. Et que, si je le voulais, avec ces dix hommes....

D'ARTAGNAN. Oh! monsieur, on voit bien que vous ne nous connaissez pas, quoique nous ayons eu l'honneur de voyager dans votre compagnie : nous sommes Français, nous sommes gentilshommes... nous sommes capables, M. Duvallon et moi... de vous tuer, vous et vos soldats. N'est-ce pas, monsieur Duvallon?

PORTHOS. Oui!

D'ARTAGNAN. Pour Dieu, ne vous obstinez pas, monsieur Mordaunt... car lorsqu'on s'obstine, je m'obstine aussi; alors je deviens d'un entêtement féroce, et voilà monsieur Duvallon qui, dans ce cas-là, est encore bien plus entêté et bien plus féroce que moi.... N'est-ce pas, monsieur Duvallon?

PORTHOS. Plus entêté et plus féroce, c'est le mot.

D'ARTAGNAN. Sans compter que nous sommes envoyés par monsieur le cardinal Mazarin, lequel représente le roi de France... ce qui fait qu'en ce moment nous représentons le roi et monsieur le cardinal... Il en résulte qu'en notre qualité d'ambassadeurs, nous sommes inviolables... chose que monsieur Olivier Cromwell, aussi grand politique qu'il est grand général, est homme à parfaitement comprendre.

MORDAUNT. Eh bien alors, monsieur, suivez-moi chez lui.

D'ARTAGNAN. Oh! je n'oserais le déranger... De pareilles familiarités sont bonnes pour vous, qui êtes son secrétaire, son ami... c'est bon pour vous qu'il appelle son fils.

MORDAUNT. C'est bien; attendez-moi là, monsieur; j'y vais.

D'ARTAGNAN. Comment donc..

MORDAUNT. Ne perdez pas ces hommes de vue.

LE SERGENT. Soyez tranquille.

Mordaunt entre dans la tente.

MORDAUNT, *à Cromwell*. Monsieur...

CROMWELL, *écrivant*. Un instant, Mordaunt; j'ai fini.

D'ARTAGNAN. Ami Porthos, avez-vous toujours ce joli poignet qui faisait de vous l'égal de Milon de Crotone?

PORTHOS. Toujours.

D'ARTAGNAN. Feriez-vous toujours, comme autrefois, un cerceau avec une barre de fer, et un tirebouchon avec le manche d'une pelle à feu?

PORTHOS. Certainement.

D'ARTAGNAN. Alors rentrez, tirez à vous un des barreaux de la fenêtre jusqu'à ce qu'il vienne... entendez-vous? jusqu'à ce qu'il vienne.

PORTHOS. Il viendra.

D'ARTAGNAN. Faites passer par ce barreau... Athos le premier, Aramis ensuite, vous le troisième.

PORTHOS. Bien! mais vous?

D'ARTAGNAN. Ne vous inquiétez pas de moi.

PORTHOS. Bon!

Il entre.

CROMWELL. Que demandez-vous, Mordaunt?

MORDAUNT. L'ordre écrit, monsieur, l'ordre de prendre les deux hommes... On refuse de me les remettre si je n'apporte cet ordre écrit de votre main.

CROMWELL. Mais...

MORDAUNT. Ah! vous m'avez promis ces deux hommes, monsieur... me les refusez-vous maintenant?

CROMWELL. Vous avez raison.

Il prend un papier et écrit.

MORDAUNT, *de la tente, au Sergent.* Ils y sont toujours?

LE SERGENT. Oui.

MORDAUNT. Rien ne bouge?

En ce moment Athos descend.

LE SERGENT. Rien!

MORDAUNT. Bon!

Aramis passe à son tour.

D'ARTAGNAN, *entr'ouvrant la porte.* Eh bien?

PORTHOS, *à moitié sorti.* C'est fait!

D'ARTAGNAN. Bravo, Porthos!

CROMWELL, *à Mordaunt.* Voici l'ordre.

D'ARTAGNAN. Y êtes-vous?

PORTHOS. Oui!

D'ARTAGNAN. A mon tour alors.

Il rentre et ferme la porte au verrou.

MORDAUNT, *sortant de la tente.* Monsieur d'Artagnan! monsieur d'Artagnan! me voilà!... (*Il monte les degrés.*) La porte est fermée!

FINDLEY *entre dans la tente.* Général, cette femme vient d'arriver au camp... qu'ordonnez-vous d'elle?

CROMWELL. Elle est libre d'aller où elle voudra; nous ne faisons pas la guerre aux femmes.

D'ARTAGNAN, *qui a passé par la fenêtre.* Serviteur, monsieur Mordaunt!

MORDAUNT. Monsieur d'Artagnan.... A moi, sergent; aidez-moi à enfoncer cette porte... (*On l'enfonce. Mordaunt s'élance dans l'intérieur, et voit le barreau enlevé.*) Ah! Aux armes!... aux armes!...

CROMWELL, *se levant.* Qu'y a-t-il?

MORDAUNT. Ces hommes... ces prisonniers, ces démons... A moi... Evadés!... Ah! aux armes! aux armes!...

Il sort en courant suivi d'une foule de Soldats.

CROMWELL. C'était pour tuer ces deux hommes qu'il me les demandait! quels sont donc mes serviteurs?

ACTE TROISIEME.

Sixième Tableau.

La Place du Parlement.

A gauche, la façade de l'hôtellerie de la Corne du Cerf; à droite, l'entrée du Parlement.

SCENE UNIQUE.

LE PEUPLE *traversant la scène,* FINDLEY, TOM LOWE, ATHOS, ARAMIS, D'ARTAGNAN, PORTHOS, LE ROI, LA REINE.

TOUS. Au Parlement! au Parlement!

FINDLEY, *en faction à la porte du Parlement.* On ne passe pas.

TOM LOWE. Comment, on ne passe pas?... On refuse au peuple l'entrée du Parlement... Camarades, enfonçons les portes!

TOUS. Enfonçons les portes!

Ils forcent l'entrée et passent malgré les Gardes.

ATHOS *sort de l'hôtellerie avec Aramis.* Chevalier, je n'y tiens plus... le peuple vient d'entrer au Parlement, il faut que nous voyons par nous-mêmes.

ARAMIS. Et d'Artagnan qui ne revient pas!

D'ARTAGNAN, *arrivant en costume d'ouvrier.* Me voici... me voici... Eh bien, nous sommes donc prêts?

ATHOS, *vêtu en homme du peuple.* Oui, cher ami.

ARAMIS, *en costume bourgeois.* Il n'y a plus que Porthos qui cherche un miroir. Allons, Porthos.

D'ARTAGNAN. Eh bien, que dites-vous des nouveaux costumes que je vous ai trouvés?

ATHOS. Je dis que nous sommes affreux.

ARAMIS. Nous devons puer le puritain à faire frémir.

D'ARTAGNAN. Moi, je me sens une énorm envie de prêcher.

PORTHOS, *entrant.* Brrr... j'ai froid à l tête, et ce maudit brouillard m'a pénétr jusqu'aux os, en dépit de cette vile casaqu qui cache notre habit de mousquetaire.

ATHOS, *à d'Artagnan.* Vous venez de séance?

D'ARTAGNAN. J'arrive.

ATHOS. Qu'avez-vous appris?

D'ARTAGNAN. Que l'arrêt sera rendu au jourd'hui, et qu'on le rend peut-être en moment.

ATHOS. Qui donc?

D'ARTAGNAN. Le Parlement pur.

ARAMIS. Comment le Parlement pur? il y donc deux Parlements?

D'ARTAGNAN. Par le Parlement pur, ch ami, on entend le Parlement que monsie le colonel Pridge a épuré.

ARAMIS. Ah! vraiment, ces gens-là so donc du plus suprême ingénieux... D'Ar gnan, il faudra, quand vous reviendrez France, que vous donniez ce moyen à mo sieur de Mazarin... et à monsieur le coadj

teur; l'un épurera au nom de la cour, l'autre au nom du peuple; de sorte qu'à force d'épuration, il n'y aura plus de Parlement du tout.

PORTHOS. Qu'est-ce que le colonel Pridge, d'abord?

D'ARTAGNAN. Le colonel Pridge, mon cher Porthos, est un ancien charretier; homme de beaucoup d'esprit, lequel avait remarqué une chose en conduisant sa charrette; c'est que, lorsqu'une pierre se trouvait sur sa route, il était plus court d'enlever la pierre que de faire passer la roue par-dessus. Or, sur deux cent cinquante-et-un membres dont se composait le parlement, cent quatre-vingt-onze le gênaient et auraient pu faire verser sa charrette politique... il les a pris, comme autrefois il prenait sa pierre, et les a jetés hors de la chambre.

PORTHOS. Joli!

D'ARTAGNAN. Commencez-vous à croire que c'est une cause perdue, Athos?

ATHOS. Je le crains; mais cela ne changera rien à me résolution.

D'ARTAGNAN. Et par conséquent à la mienne. Vous savez ce qui est convenu entre nous, Athos; partout où vous allez, je vous suis; ce que vous faites, je le fais; entre nous, même passé, même avenir, et puisque nous avons même cœur, ayons même sort... Mais vous le savez, Athos, tout cela est à une condition...

ATHOS. Laquelle?

D'ARTAGNAN. C'est que si jamais monsieur Mordaunt me tombe entre les mains, vous ne serez pas là pour vous opposer à ce que nous fassions de lui selon notre plaisir.

ATHOS. D'Artagnan, pourquoi vous acharner sur ce jeune homme?

D'ARTAGNAN. Vous êtes charmant, sur mon honneur! pourquoi m'acharner sur un serpent, sur un tigre enragé! Sans compter que vous ne l'avez pas vu regarder le roi Charles d'une certaine façon... Si vous aviez surpris ce regard-là comme moi, Athos, je vous déclare que vous écraseriez monsieur Mordaunt sans pitié ni miséricorde, car ce regard voulait dire: Roi Charles, je te tuerai comme j'ai tué le bourreau de Béthune, comme j'ai tué mon oncle. Quand il tua de Winter, nous l'avons tous entendu compter deux... Prenez garde qu'il ne compte trois, Athos.

PORTHOS. A quoi bon revenir là-dessus, puisque c'est une chose décidée...

ATHOS. Voyons, je vous prie, des nouvelles du roi.

Rumeurs du peuple.

CRIS. Vive le Parlement!

TOM LOWE, *sortant du Parlement.* Condamné! condamné!

LE PEUPLE. Vive le Parlement!... vive monsieur Cromwell!

ATHOS. Le roi condamné à mort!

D'ARTAGNAN. Venez, Athos, venez; tout n'est pas perdu, que diable!... on est gascon... et l'on a plus d'un tour dans son sac... Eh bien, nous allons voir.

ATHOS. Ami, tout est fini pour le roi.

D'ARTAGNAN. Et moi je vous dis que non.

LES GARDES. Place, place!

PARRY, *sortant le premier.* Sire, au nom du ciel!... Sire, ne regardez pas à votre droite en sortant.

Il cherche à détourner l'attention du Roi qui descend l'escalier du Parlement.

LE ROI. Et pourquoi cela, mon bon Parry?

PARRY. Ne regardez pas, je vous en supplie, mon roi...

LE ROI. Mais qu'y a-t-il donc?

PARRY. Ah! que vous importe!

LE ROI. N'as-tu pas entendu qu'ils me reprochaient de n'avoir rien vu par mes yeux... Parry, je n'ai plus que trente-six heures à vivre... je veux voir... (*Il écarte Parry et regarde dans la coulisse.*) Ah! ah! la hache!... épouvantail ingénieux et bien digne de ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un gentilhomme..... Eh bien! hache du bourreau, tu ne me fais pas peur (*il frappe le billot avec sa canne*), et je te frappe, en attendant patiemment et chrétiennement que tu me le rendes!... Allons!... (*Il se remet en marche.*) Que de gens... et pas un ami!

ATHOS. Salut à la majesté tombée!

TUMULTE. Ah! ah!.... mort aux Stuartistes!

CHARLES. Qu'ai-je vu?

D'ARTAGNAN *et* PORTHOS, *se jetant de chaque côté d'Athos.* Arrière!

ARAMIS, *se glissant près du roi.* Tout n'est pas perdu encore, sire; nous veillons.

TOM LOWE. Salut; qu'est-ce qu'il dit donc? Tiens, Majesté, voilà comme Tom Lowe te salue.

Il ramasse une pierre qu'il jette au Roi; on le retient.

CHARLES. Le malheureux! pour une demi-couronne il en eût fait autant à son père.

ATHOS, *prêt à s'élancer.* Oh! le misérable!

D'ARTAGNAN. Pas un mot, Athos; je me charge de cet homme.

CHARLES. Mon Dieu! donnez-moi la résignation... soutenez-moi jusqu'au bout de mon martyre.

LA REINE. Non, non, laissez-moi, je veux le voir, je veux lui parler...

ATHOS. La reine! la reine, à Londres!

ARAMIS. Comte, un peu de patience!

LA REINE. Charles, mon roi!

Elle se précipite, fend la foule et arrive jusqu'à Charles.

CHARLES. Henriette!.... toi ici.... mon ange bien aimé... Ah! je puis mourir maintenant, puisque je t'ai revue.

TOM LOWE. Une femme... quelque maîtresse... quelque courtisane... place à la maîtresse de Stuart.

CHARLES. Vous vous trompez, c'est... ce n'est ni une courtisane ni ma maîtresse... (*Il arrache son voile.*) Saluez tous, c'est votre reine! vous ne l'avez pas condamnée, elle! (*Silence profond.*) Merci, cœur fidèle et dévoué... pour qui la mauvaise fortune n'existe point... pour qui la mer n'est pas un obstacle, et qui, pareil aux envoyés du Seigneur, te plais à planer au-dessus des abîmes, merci!

LA REINE. Mon Charles! bénissez-moi!

CHARLES. Oh! oui... oui!... reçois la triple bénédiction de celui qui va mourir... Reine, je te bénis!... épouse, je te bénis!... mère, je te bénis!... ton martyre est plus douloureux que le mien, car tu vivras, toi.

LA REINE. Mon Dieu! mon Dieu! protégez-le.

CHARLES, *l'embrassant au front.* Insultez-la maintenant, si vous l'osez... Allons, messieurs, je vous suis.

La Reine veut suivre Charles; Athos et Aramis la font entrer dans l'auberge de la Corne du Cerf. Charles s'éloigne. tous le suivent. excepté les quatre amis et Tom Lowe, lequel reste avec un de ses compagnons.

UN DES HOMMES. Tu as eu tort de l'insulter, Tom Lowe..... il m'a fait peine, à moi!

TOM LOWE. Ah! parce que tu as le cœur d'un lâche; mais ce serait à refaire, que je le ferais encore.

UN DES HOMMES. C'est comme cela? Eh bien, adieu!

Il sort.

TOM LOWE, *essayant de passer, et rencontrant toujours quelqu'un.* Que me voulez-vous?

D'ARTAGNAN, Je vais te le dire.

TOM LOWE, *reculant jusqu'à Porthos.* Hein?

D'ARTAGNAN, *le touchant du doigt à la poitrine.* Tu as été lâche!... tu as insulté un homme sans défense, tu vas mourir!... (*Aramis écarte son manteau et tire une épée.*) Non, pas de fer... le fer est bon pour les gentilshommes... Porthos, assommez-moi ce misérable d'un coup de poing.

L'homme recule, Porthos et lui entrent dans la coulisse. On entend un cri et le bruit d'un corps qui tombe.

D'ARTAGNAN. Ainsi mourront tous ceux qui oublient qu'un homme enchaîné est une tête sacrée.

ATHOS. Et qu'un roi captif est deux fois le représentant du Seigneur.

PORTHOS, *rentrant.* S'il en revient, cela m'étonnera beaucoup.

D'ARTAGNAN. Maintenant que chacun se tienne prêt.

TOUS. Qu'y a-t-il?

D'ARTAGNAN. J'ai un projet!

Septième Tableau.

La chambre de Whitehall.

A droite, une fenêtre; à gauche, un lit de repos; au fond, grande porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, PARRY, *assoupi dans un fauteuil, puis* **ARAMIS, LE COLONEL TOMLINSON.**

LE ROI, *s'arrêtant devant Parry.* Il dort! le dévouement a cédé à la fatigue... Pauvre vieux serviteur... qui m'a couché dans mon berceau et qui me couchera dans ma tombe... Dors, bon Parry... il me semble que je rêve moi... et que tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours est un songe de mon délire. (*Il va à la fenêtre.*) Mais non, tout est bien réel, je vois reluire les mousquets des sentinelles, je vois travailler des hommes près de la fenêtre... j'ai été condamné hier par le Parlement... je suis prisonnier à Whitehall, et voici les portraits de mes ancêtres... qui semblent prendre des regards vivants pour me voir mourir. Soyez tranquilles, mes nobles aïeux... soyez tranquilles, vous serez contents de moi. (*Il s'assied devant une table.*) Hélas! si j'avais du moins, pour m'assister à ce moment suprême, une de ces lumières de l'Église dont l'âme a sondé tous les mystères de la vie, toutes les petitesses de la grandeur, peut-être sa voix étoufferait-elle la voix du père et de l'époux qui se lamente dans mon âme... Mais j'aurai quelque prêtre à l'esprit vulgaire, dont ma chute aura brisé la carrière et la fortune, et qui me parlera de Dieu et de la mort comme il en a parlé à d'autres mourants... sans comprendre que ce mourant royal a plus de choses que les autres à regretter dans ce monde dont on l'arrache violemment.

L'heure sonne.

PARRY, *s'éveillant.* Ah! mon Dieu... pardon, pardon, sire; je dormais; mais au milieu de mon sommeil... j'ai entendu sonner l'heure... quelle heure était-ce, sire?

CHARLES. Six heures; rassure-toi, nous avons encore quelques instants à demeurer ensemble; ce n'est qu'à huit heures...

PARRY. Oh! mon roi, il me semble qu'ils n'oseront pas commettre un pareil sacrilége.

CHARLES. Que t'ont-ils répondu pour mes enfants?

PARRY. Que Votre Majesté pourrait les voir.

CHARLES. Et pour mon confesseur?

PARRY. Que puisque Votre Majesté avait choisi M. Juxon, M. Juxon recevrait l'autorisation de pénétrer jusqu'à elle... Seulement, leur puritanisme s'effraye de voir pénétrer un prêtre jusqu'à Votre Majesté dans son costume ecclésiastique; ils exigent que M. Juxon soit vêtu en laïque.

CHARLES. Et Juxon a-t-il consenti?...

PARRY. Pour accomplir les derniers désirs de Votre Majesté, il a dit qu'il était prêt à tout.

CHARLES. Allons, ils sont meilleurs encore que je ne l'espérais. Parry, je n'ai pas dormi cette nuit, et je suis bien fatigué.

PARRY. Sire, jetez-vous un instant sur votre lit, je veillerai sur vous, et j'espère qu'ils respecteront votre sommeil.

CHARLES. Oui, un instant seulement pour prendre des forces.

Il se couche : on entend clouer près de la fenêtre.

PARRY. Ah! mon Dieu, il ne manquait plus que cela!

CHARLES. Parry, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir que ces ouvriers frappent moins fort?

Le bruit redouble.

PARRY. Oui, sire, je vais le leur demander.

Il ouvre la fenêtre.

LA SENTINELLE. On ne passe pas.

PARRY. Pardon... c'était seulement pour dire à ces ouvriers que le roi les prie de faire moins de bruit.

LA SENTINELLE. Ah! si c'est pour cela, parlez-leur.

PARRY. Mes amis, voulez-vous frapper plus doucement? Le roi dort, et il a besoin de sommeil. (*On voit paraître Athos, qui met son doigt sur sa bouche.*) Monsieur le comte de la Fère!

LA VOIX DE D'ARTAGNAN. C'est bien, c'est bien; dis à ton maître que s'il dort mal cette nuit, il dormira mieux la nuit prochaine.

PARRY, *se reculant.* Grand Dieu! est-ce que je rêve?

Il ferme la fenêtre.

LE ROI. Eh bien?

PARRY. Sire, savez-vous quel est cet ouvrier qui fait tant de bruit?

LE ROI. Comment veux-tu que je le sache? est ce que je connais cet homme, moi?

PARRY. Sire... c'est le comte de la Fère.

LE ROI. Parmi ces ouvriers... es-tu fou, Parry?

PARRY. Oui, parmi ces ouvriers, et qui n'est là sans doute que pour faire un trou à la muraille.

LE ROI. Chut! tu l'as vu?

PARRY. Et Votre Majesté elle-même eût pu le voir si elle eût regardé du côté de la fenêtre.

LE ROI, *descendant du lit.* En effet, n'est-ce pas lui qui m'a salué au moment où je sortais du Parlement?

PARRY. Oui, sire, c'est lui-même.

LE ROI. Ils auront beau dire que je suis un tyran; un homme qui a de tels dévouements autour de lui sera vengé par la postérité.

PARRY. Sire!

LE ROI. Quoi?

PARRY. J'entends du bruit dans le corridor.

LE ROI. Qui peut venir?

UNE VOIX. M. Juxon!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARAMIS, *puis* LE COLONEL TOMLINSON *enveloppé d'un manteau noir et coiffé d'un chapeau à larges bords.*

LE ROI. Juxon! soyez le bienvenu, Juxon... Allons, Parry, ne pleure plus; voici Dieu qui vient à nous... Entrez, mon père... venez, mon dernier ami; je n'espérais pas qu'ils vous permettraient de me voir.

ARAMIS. Quel est cet homme, sire?

LE ROI. Parry, mon vieux serviteur... un homme dévoué et que je vous recommande après ma mort.

ARAMIS. Alors, si c'est Parry, je n'ai plus rien à craindre; permettez-moi donc, sire, de saluer Votre Majesté, et de lui dire pour quelle cause je viens.

Il se découvre.

CHARLES. Le chevalier d'Herblay! Ah! comment êtes-vous parvenu jusqu'ici... Mon Dieu, s'ils vous reconnaissaient vous seriez perdu.

ARAMIS. Ne songez pas à moi, ne songez qu'à vous, sire; vos amis veillent, vous le voyez.

CHARLES. Je le savais, mais je n'y pouvais croire.

ARAMIS. Comment le saviez-vous, sire?

CHARLES. Parmi les ouvriers, Parry a reconnu le comte de la Fère.

ARAMIS. Bien!

CHARLES. Mais comment cela se fait-il? expliquez-moi cela ; est-il donc seul?

ARAMIS. Non, sire, il est avec deux de nos amis qui se sont joints à nous et se sont dévoués à votre cause.

CHARLES. Mais que s'est-il fait... que comptez-vous faire?

ARAMIS. Sire, hier au soir, au moment où devant les fenêtres de Votre Majesté s'arrêtaient les voitures des charpentiers, vous avez dû entendre un cri.

CHARLES. Oui, je me souviens.

ARAMIS. Ce cri, c'est le chef des travaux qui l'a poussé ; une poutre a roulé de la voiture et lui a brisé la cuisse.

CHARLES. Eh bien!

ARAMIS. Pour que la besogne allât plus vite, il devait ramener quatre ouvriers au maître charpentier; mais sa blessure l'a forcé d'envoyer à sa place l'un des hommes avec une lettre de recommandation... nous avons acheté cette lettre avec laquelle nous nous sommes présentés au maître charpentier qui nous a reçus.

CHARLES. Mais quel est votre espoir?

ARAMIS. Votre Majesté dit qu'elle a vu le comte de la Fère?

CHARLES. Oui.

ARAMIS. Eh bien! le comte de la Fère perce le mur... Au-dessous de la fenêtre de Votre Majesté est un tambour pareil à un entresol... le comte pénètre dans ce tambour, lève une une planche du parquet, Votre Majesté passe par l'ouverture, on referme la planche, vous gagnez un des compartiments de l'échafaud... un habit d'ouvrier est préparé, vous descendez avec nous, et en même temps que nous...

CHARLES. Mais il vous faudra un temps énorme pour en arriver là.

ARAMIS. Le temps ne nous manquera pas, sire.

CHARLES. Vous oubliez que c'est pour huit heures.

ARAMIS. Oui, pour huit heures, mais l'exécuteur ne se trouvera point.

CHARLES. Où est-il donc?

ARAMIS. Dans une salle basse de l'hôtellerie de la Corne du Cerf, gardé par nos trois laquais.

CHARLES. En vérité vous êtes des hommes merveilleux, et l'on m'eût raconté ces choses que je ne les eusse pas crues; mais une fois hors de la prison, nos moyens de fuite?

ARAMIS. Une felouque que nous avons fretée nous attend, étroite comme une pirogue, légère comme une hirondelle.

CHARLES. Où cela?

ARAMIS. A Greenwich. Trois nuits de suite, le patron et l'équipage se tiennent à notre disposition; une fois a bord, nous profitons de la marée, nous descendons la Tamise, et en deux heures nous sommes en pleine mer.

CHARLES. Et qui a fait ce plan?

ARAMIS. Le plus adroit, le plus brave, et je dirais presque le plus dévoué de nous quatre, le chevalier d'Artagnan.

CHARLES. Un homme que je ne connais pas! Oh! mon Dieu, vous ne voulez donc pas que je meure puisque vous faites en ma faveur de pareils miracles!

ARAMIS. Maintenant, sire, n'oubliez pas que nous veillons pour votre salut... le moindre signe, le moindre geste, le moindre chant de ceux qui s'approchent de Votre Majesté, épiez tout... écoutez tout, commentez tout.

CHARLES. Chevalier, que puis-je vous dire? aucune parole, vînt-elle du plus profond de mon cœur, n'exprimerait jamais ma reconnaissance. Si vous réussissez, je ne vous dirai pas que vous sauvez un roi. Non, vue du point où je la vois, la couronne, je vous le jure, est bien peu de chose... mais vous conservez un mari à sa femme, un père à ses enfants... Chevalier, touchez ma main.

ARAMIS. Oh! sire!

CHARLES. Et la reine... qu'est-elle devenue, pauvre femme, au milieu de ce malheur?

ARAMIS. A l'instant même où Votre Majesté venait de quitter la place de Whitehal nous avons arraché la reine à ce funeste spectacle et nous l'avons conduite à notre hôtellerie. A peine a-t-elle connu nos projets qu'elle s'est éloignée précipitamment de nous, et depuis ce moment nous ne l'avons pas revue.

CHARLES. Pauvre Henriette, qu'est-elle devenue?

LE COLONEL TOMLINSON, *entrant*. Eh bien, est-ce fini, messieurs?

CHARLES. Pourquoi cela, monsieur le colonel Tomlinson?

LE COLONEL. Parce qu'une femme munie d'un laissez-passer du général Cromwell demande à lui parler.

CHARLES. Une femme! qui cela peut-il être? Faites entrer, monsieur.

LE COLONEL. Rappelez-vous que vous n'avez plus qu'une heure.

CHARLES. C'est bien, colonel.

LE COLONEL. Entrez, madame.

On referme la porte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REINE, *puis* UN GREFFIER, LE COLONEL *et* LES ENFANTS DU ROI.

LA REINE. Mon Charles!

CHARLES. Henriette! toi ici, c'est impossible, mon Dieu, ou mes yeux me trompent, ou je suis si malheureux que je suis devenu fou.

LA REINE. Non, mon roi, vos yeux ne vous trompent point; non, Charles, vous n'êtes pas devenu fou.

CHARLES. Mais qui vous a permis de pénétrer jusqu'à moi?

LA REINE. Le général Olivier Cromwell.

CHARLES. Cromwell!

ARAMIS. Cromwell!

LA REINE. Oh! déjà il m'avait donné un laissez-passer pour vous joindre au camp; mais mon guide s'est égaré et nous sommes arrivés trop tard.

CHARLES. Cromwell? et vous n'avez pas craint d'aller demander une faveur à cet homme?

LA REINE. Je ne craignais qu'une chose, mon Charles, de ne point te revoir. Instruite des projets de nos fidèles amis, il fallait aussi, moi, que j'arrivasse jusqu'à toi; et pour y parvenir, je n'avais qu'un espoir, Cromwell. Puis, sois-en persuadé, cet homme n'est pas ce que tu crois, ou du moins, mon Dieu, il y a donc des visages impénétrables! Tout à l'heure, près de lui, l'œil attaché sur ses yeux, sondant tous les replis de cette âme, ton Henriette, dont tu es la vie, l'a interrogé, prié, conjuré... eh bien! crois-moi, Charles, croyez-moi, chevalier, loin d'applaudir à cette mort publique, terrible, infamante, cette mort, il la repoussait!... et la main sur le livre sacré pour lui comme pour nous, car ce livre, c'est la parole même de Dieu! il m'a juré qu'il ne voulait que votre salut et votre liberté, qui, au compte même de son ambition, lui sont plus utiles que votre mort. Charles, mon Charles, ayons donc confiance en Dieu, et croyons qu'il nous a réunis pour que nous ne nous quittions plus et pour que je t'accompagne dans ta fuite; pour que nous nous retrouvions loin de cette terre sanglante, libres, heureux, sur notre belle terre de France, qui est ma patrie et qui deviendra la tienne!

CHARLES. Mais enfin que t'a-t-il dit?

LA REINE. Il m'a chargé de vous répéter, sire, ce qu'il vous a déjà fait savoir vingt fois, assure-t-il; c'est qu'il était sinon le plus fidèle serviteur de Votre Majesté, du moins son plus loyal ennemi, et la preuve c'est qu'il n'était pas au nombre de vos juges.

ARAMIS. Mais, madame, il a signé la sentance cependant.

LA REINE. Il a signé?

ARAMIS. Oui.

LA REINE. Eh! mon Dieu, pouvait-il faire autrement dans le poste qu'il occupe et sous les yeux qui l'enveloppaient ?

CHARLES. Cet homme est un abîme... mais n'importe, en attendant que la foudre éclaire cet abîme, vous voilà, Henriette... voilà un ami près de moi... tandis qu'un autre...

On frappe au plancher.

ARAMIS. Sire, entendez-vous le comte de la Fère?...

CHARLES. Est-ce lui qui frappe ainsi sous mes pieds?

ARAMIS. C'est lui-même, et vous pouvez lui répondre.

Le Roi frappe avec sa canne.

CHARLES. Que va-t-il faire?

ARAMIS. Il va passer la journée ainsi; ce soir, il lèvera une lame du parquet; Parry, de son côté, pourra l'aider.

PARRY. Mais je n'ai aucun instrument.

ARAMIS. Voici un poignard, mais prenez garde de le trop émousser, vous pourriez en avoir besoin pour creuser autre chose que de la pierre.

LA REINE. Ah! l'heure sonne!

CHARLES, *écoutant.* Huit heures!

ARAMIS. Vous voyez bien, sire, que tout est remis à demain, puisque huit heures étaient le moment fixé.

CHARLES. Oh! chère Henriette, retiens bien ce que je vais te dire...

LA REINE. Parle, mon roi...

CHARLES. Prie toute la vie pour ce gentilhomme que tu vois... toute la vie pour cet autre que tu entends sous nos pieds, toute la vie pour ces deux autres encore qui, quelque part qu'ils soient, veillent à mon salut.

ARAMIS. Maintenant, sire, permettez-moi de me retirer; nos amis peuvent avoir besoin de moi; si vous redemandez encore une fois M. Juxon, je reviendrai.

CHARLES. Merci, chevalier; recevez toute l'expression de ma reconnaissance.

LA REINE. Chevalier, jamais je n'oublierai un seul instant que la vie de mon époux je la dois à vous et à vos amis.

ARAMIS. Ah! madame! mais voilà le jour, je pourrais être reconnu; ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour Votre Majesté; ma présence avérée dénoncerait le complot.

LA REINE. Oui, oui, allez!

CHARLES. Au revoir, chevalier.

ARAMIS. Dieu veille sur vous, sire.

LA REINE. Encore un mot, chevalier; pardon, mais vous comprenez les angoisses d'une épouse et d'une mère... Cet homme... le bourreau, il est bien séduit... acheté... en notre puissance... prisonnier? il ne peut fuir, s'échapper, sortir, reparaître?

ARAMIS. Je réponds de tout, madame.

Il va au fond; on entend des pas dans le corridor.

LA REINE. Quel est ce bruit?

CHARLES. On dirait celui d'une troupe d'hommes armés...

ARAMIS. Ils viennent... ils se rapprochent!

LA REINE. La porte s'ouvre... (*On voit un homme masqué se placer sur le seuil.*) Ah! mon Dieu!...

On voit l'antichambre pleine de gardes. Un Commissaire-greffier du Parlement entre avec Tomlinson. Il déploie en entrant un parchemin.

ARAMIS. Que signifie cela?

LE GREFFIER, *entrant.* Arrêt du Parlement...

CHARLES. Assez, monsieur; je me tiens le jugement pour lu!

LA REINE. Mais c'est donc pour aujourd'hui?

LE GREFFIER. Le roi n'a-t-il pas été prévenu que c'était pour ce matin huit heures?

ARAMIS. Sur mon âme, ont-ils laissé s'échapper le bourreau?

LA REINE, *comme à elle-même.* Ce n'était qu'un sursis de quelques heures, je le sais bien; mais quelques heures le sauvaient; j'avais entendu dire... me suis-je donc trompée... Quel était donc cet homme qui vient d'apparaître sur le seuil terrible, sous son masque noir?

LE COLONEL. Le bourreau de Londres a disparu; mais à sa place un homme s'est offert... on ne retardera donc que du temps demandé par Charles Stuart pour mettre ordre à ses affaires temporelles... car les autres doivent être finies.

ARAMIS. Ah! mon Dieu!

CHARLES, *l'embrassant.* Courage!... Monsieur, je suis prêt... je ne désire qu'une chose, c'est d'embrasser mes enfants... que depuis trois ans je n'ai pas vus et que je ne reverrai qu'au ciel!

LE COLONEL. Ils attendent depuis un quart d'heure.

LA REINE, *tombant à genoux.* Ah! mon Dieu!...

ARAMIS. Où est Dieu, sire?... que fait Dieu?

CHARLES. Ne te désole pas ainsi, mon enfant; tu demandes où est Dieu, tu ne le vois point parce que les passions de la terre te le cachent... Tu demandes ce qu'il fait; il regarde ton dévouement et mon martyre, et crois-moi, l'un et l'autre auront leur récompense; prends-t'en donc de ce qui t'arrive aux hommes et non à Dieu; ce sont les hommes qui me font mourir, ce sont les hommes qui te font pleurer!

LA REINE, *priant.* Ayez pitié! ayez pitié! ayez pitié!

CHARLES. Henriette, ne brisez point ma force avec vos larmes qui me déchirent le cœur; vous n'êtes plus la femme de Charles Stuart, vous êtes la reine d'Angleterre!

On amène les Enfants du Roi.

LA REINE. Mes enfants!

CHARLES. Mon fils, vous avez vu beaucoup de gens dans les rues et dans les salles de ce palais; vous voyez encore ceux qui nous entourent; ces gens vont tuer votre père. Ne me dites pas que vous ne l'oublierez jamais, car ceux-là peut-être vous appelleront un jour à porter la couronne qu'ils arrachent en ce moment de ma tête; ne l'acceptez pas, mon fils, si vous deviez rentrer dans ce palais escorté de la haine et de la colère; soyez alors bon, clément, oublieux, et détournez les yeux quand vous croirez voir passer mon ombre sous ces voûtes, car si vous aviez un règne de vengeance et de représailles vous ne pourriez même dans votre lit mourir sans crainte et sans remords, comme je vais mourir, moi, sur un échafaud! Et maintenant, votre main dans les miennes... jurez, mon fils... (*L'enfant pousse un sanglot en se cachant dans le sein de son père.*) Et vous, ma fille (*il prend à son tour la jeune Henriette*), toi, mon enfant, ne m'oubliez jamais! (*La jeune princesse embrasse son père qui la prend par la main et la remet dans les bras de la Reine.*) Maintenant, Henriette, nos enfants n'ont plus que leur mère... adieu!...

LA REINE. Oh! vivant! vivant là, dans mes bras, là, sur mon cœur, et dans un instant.. Non, non, messieurs, c'est impossible!... car enfin, cet homme, c'est votre roi, c'est celui qui était tout-puissant, c'est celui qui tenait la vie d'un peuple entre ses mains... celui-là, on ne peut pas le tuer, il est inviolable, sacré!... Mon Dieu, c'est votre image sur la terre... mon Dieu, j'en appelle à vous... c'est mon Charles, mon époux, c'est le père de mes enfants... Mes enfants, priez, mes enfants, à genoux!... (*Les enfants s'agenouillent; la Reine veut se mettre à genoux, les forces lui manquent.*) Oh! à moi!... à moi!... je me meurs!...

Elle tombe à genoux, les bras étendus et elle s'évanouit en poussant un cri.

CHARLES. Parry, je te confie la reine...

On voit l'Homme masqué traverser le théâtre avec les gardes. Le cortége passe par la grande fenêtre de Whitehall et va se ranger sur l'échafaud construit en dehors de cette fenêtre.

CHARLES, *au Colonel.* Je ne veux pas que la mort me surprenne, attendez que je m'agenouille et que je prononce ces mots: souviens-toi... alors..... (*A Aramis.*) Chevalier, un dernier service, votre bras. — Messieurs, je vous suis, marchons!

Il passe à son tour par la galerie attenant à la fenêtre. La Reine sort peu à peu de son évanouissement et cherche à reprendre sa mémoire.

CHARLES, *dans la coulisse.* Souviens-toi!

La Reine pousse un grand cri et retombe.

UNE VOIX, *dans la coulisse.* Trois!

ACTE QUATRIÈME.

Huitième Tableau.

Une maison isolée aux portes de Londres. A droite, avenue d'arbres bordant la maison; à gauche, muraille d'un cloître ruiné; au fond, la porte de la ville. On aperçoit dans le lointain Westminster dans le crépuscule. Il neige.

SCÈNE PREMIERE.

UN HOMME, *enveloppé d'un manteau*, D'ARTAGNAN, GRIMAUD, BLAISOIS, MOUSQUETON,

Un homme enveloppé d'un manteau noir, coiffé d'un large chapeau rabattu sur un masque, sort de la porte de la ville, et s'avance avec précaution vers la maison isolée. On distingue sous son masque une barbe grisonnante. Il regarde avec soin autour de lui, et se décide à ouvrir la porte de la maison; puis il regarde encore, et entre brusquement. A peine la porte se referme-t-elle, que d'Artagnan paraît à l'angle de la porte de la ville, et s'avance rapidement sur les traces de l'inconnu qu'il voit entrer.

D'ARTAGNAN, *regardant la maison.* Il est entré là. (*Il fait signe à Grimaud, Mousqueton et Blaisois, qui accourent sur ses pas.*) C'est le chemin du port où nous nous étions donné rendez-vous. Blaisois, tu te rappelles la route que nous venons de suivre... Cours à l'hôtel... amène ces messieurs par-ici... et pas un mot d'explication... sinon que je les attends... Cours vite... (*Il s'avance vers la maison.*) Une porte par-devant... y a-t-il d'autres issues?

Il fait le tour de la maison.

GRIMAUD, *regardant le ciel.* Noir!

MOUSQUETON. Brrr!... quel froid.

D'ARTAGNAN, *revenant.* Une autre porte donnant sur ce quai désert!... Grimaud, près de cette porte tu trouveras une borne.... cache-toi derrière.

Il lui parle à l'oreille.

GRIMAUD, *ouvre son manteau et montre un large coutelas.* Oui.

Il sort.

D'ARTAGNAN. Mousqueton, de ce coin tu peux tout voir, tout entendre... Laisse entrer dans la maison; mais, si l'on sort, appelle... Je vais donner un coup d'œil aux environs, et reconnaître les abords de la place... A propos! (*Il lui parle à l'oreille, Mousqueton relève son manteau et montre deux pistolets.*) Bien!

Mousqueton se place à l'angle de la maison, la tête en saillie, de façon à veiller sur la porte. D'Artagnan sort à droite.

SCÈNE II.

ATHOS, ARAMIS, PORTHOS, BLAISOIS.

ATHOS. Mais quel chemin nous fais-tu prendre?

BLAISOIS. Le bon chemin, messieurs.

ARAMIS. Vaincus par la fatalité!

ATHOS. Noble et malheureux roi! Dieu nous a abandonnés.

PORTHOS. Ne vous désolez pas, comte, nous sommes tous mortels... Mais pourquoi, diable, d'Artagnan n'est-il pas rentré... pourquoi nous a-t-il envoyé Blaisois... pourquoi Blaisois ne veut-il rien dire?... Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ce cher d'Artagnan?

ARAMIS. Nous allons le savoir, puisqu'il nous envoie chercher.

PORTHOS. C'est que je l'ai perdu, moi, dans cette bagarre, et quelques efforts que j'aie faits, je n'ai pu le rejoindre.

ATHOS. Oh! je l'ai vu, moi; il était au premier rang de la foule, admirablement placé pour ne rien perdre; et comme, à tout prendre le spectacle était curieux, il aura voulu voir jusqu'au bout.

D'ARTAGNAN, *qui sur les derniers mots d'Athos est entré à droite.* Ah! comte de la Fère, est-ce bien vous qui calomniez les absents?

TOUS. D'Artagnan!

PORTHOS. Enfin, le voilà donc!

ATHOS. Je ne vous calomnie pas, mon ami; on était inquiet de vous, et j'ai dit où je vous avais vu. Vous ne connaissiez pas le roi Char-

les... Ce n'était qu'un étranger pour vous... vous n'étiez pas forcé de l'aimer.

En disant ces mots, il tend la main à d'Artagnan; celui-ci feint de ne pas voir ce geste et garde sa main sous son manteau.

PORTHOS. Allons, puisque nous voilà tous réunis, partons.

ATHOS. Oui, quittons cet abominable pays. La felouque nous attend, vous le savez; partons ce soir; nous n'avons plus rien à faire en Angleterre.

D'ARTAGNAN. Vous êtes bien pressé, monsieur le Comte.

ATHOS. Ce sol sanglant me brûle les pieds.

D'ARTAGNAN. La neige ne me fait pas cet effet, à moi.

ATHOS. Mais que voulez-vous donc que nous fassions ici maintenant que le roi est mort?

D'ARTAGNAN, *négligemment.* Ainsi, monsieur le comte, vous ne voyez pas qu'il vous reste quelque chose à faire en Angleterre?

ATHOS. Rien... rien qu'à douter de la bonté divine, et à mépriser mes propres forces.

D'ARTAGNAN. Eh bien, moi, moi chétif, moi badaud sanguinaire, qui suis allé me placer à trente pas de l'échafaud pour mieux voir tomber la tête de ce roi que je ne connaissais pas, et qui, à ce qu'il paraît, m'était indifférent, je pense autrement que monsieur le comte... je reste.

PORTHOS. Ah! vous restez à Londres?

D'ARTAGNAN. Oui... et vous?

PORTHOS, *embarrassé.* Dame... si vous restez... comme je ne suis venu qu'avec vous, je ne m'en irai qu'avec vous; je ne vous laisserai pas seul dans cet affreux pays.

D'ARTAGNAN. Merci, mon excellent ami... Alors, j'ai une petite entreprise à vous proposer, et que nous mettrons à exécution ensemble quand monsieur le comte sera parti, et dont l'idée m'est venue pendant que je regardais le spectacle que vous savez.

PORTHOS. Laquelle?

D'ARTAGNAN. C'est de savoir quel est cet homme masqué qui s'est offert si obligeamment pour couper la tête du roi.

ATHOS. Un homme masqué... vous n'avez donc pas laissé fuir le bourreau?

D'ARTAGNAN. Le bourreau... il est toujours enfermé dans la salle basse de notre hôtellerie.

ATHOS. Quel est donc le misérable qui a porté la main sur son roi?

ARAMIS. Un bourreau amateur, qui, du reste, manie la hache avec facilité, car il ne lui a fallu qu'un coup.

PORTHOS. Je suis fâché de ne pas l'avoir suivi.

D'ARTAGNAN. Eh bien, mon cher Porthos, voilà justement l'idée qui m'est venue à moi.

ATHOS. Pardonne-moi, d'Artagnan, j'ai bien douté de Dieu, je pouvais bien douter de toi; pardonne-moi.

D'ARTAGNAN. Nous verrons cela tout à l'heure.

ARAMIS. Eh bien?

D'ARTAGNAN. Tandis que je regardais, non pas le roi comme le pense monsieur le comte, car je sais ce que c'est qu'un homme qui va mourir, et quoique je dusse être habitué à ces sortes de choses, elles me font toujours mal, mais bien le bourreau masqué, cette idée me vint, ainsi que je vous l'ai dit, de savoir qui il était. Or, comme nous avons l'habitude de nous compléter les uns par les autres et de nous appeler à l'aide comme on appelle sa seconde main au secours de la première, je regardais autour de moi pour voir si Porthos ne serait pas là, car je vous avais reconnu près du roi, Aramis, et vous, comte, je savais que vous deviez être sous l'échafaud; ce qui fait que je vous pardonne, car vous avez dû bien souffrir. J'aperçus dans la foule Grimaud, Mousqueton et Blaisois; je leur fis signe de ne pas s'éloigner... Tout finit, vous savez comment... d'une façon lugubre... le peuple s'éloigna peu à peu. Le soir venait, je m'étais retiré dans un coin de la place avec mes hommes, et je regardais de là le bourreau qui, rentré dans la chambre royale, s'envelopp[a] d'un manteau et disparut; je devinai qu'il allait sortir, et je courus en face de la porte.. en effet, cinq minutes après, nous le vîme[s] descendre l'escalier.

ATHOS. Vous l'avez suivi?

D'ARTAGNAN. Parbleu... mais ce n'est pa[s] sans peine, allez!... Enfin, après une demi heure de marche à travers les rues les plu[s] tortueuses de la cité... il arriva à une petit[e] maison isolée, où pas un bruit, pas une lu[-] mière n'annonçait la présence de l'homme.. Sans doute, celui que nous poursuivions s[e] croyait bien seul, car j'entendis le grincemen[t] d'une clef, une porte s'ouvrit, et il disparut.

ATHOS. Mais cette maison...

TOUS. Cette maison...

D'ARTAGNAN, *montrant la maison.* L[a] voici!

TOUS. Oh!

Ils veulent s'élancer.

D'ARTAGNAN, *les arrêtant.* Attendez! (*I[l] frappe dans ses mains, Mousqueton se lèv[e]. A Mousqueton.*) Personne n'est sorti de [la] maison, j'espère?

MOUSQUETON. Non, monsieur.

D'ARTAGNAN. Quelqu'un y est-il entré?

MOUSQUETON. Non, monsieur.

D'ARTAGNAN. Et par l'autre porte?

MOUSQUETON. Je ne sais pas; c'est Grimaud qui veille.

D'ARTAGNAN. Va le relever... et qu'il vienne ici.

Mousqueton sort; Grimaud entre un instant après.

PORTHOS. J'étais bien sûr, moi, que d'Artagnan n'avait pas perdu son temps.

ATHOS *et* ARAMIS, *serrant la main de d'Artagnan.* Oh! merci! merci!

GRIMAUD, *entrant.* Voilà!

D'ARTAGNAN. Personne n'est entré par la porte que tu gardais?

GRIMAUD. Non!

D'ARTAGNAN. Personne n'est sorti?

GRIMAUD. Non!

D'ARTAGNAN. Alors, tout est comme lorsque je t'ai laissé?

GRIMAUD. Oui!

ATHOS. Il est dans cette chambre?

PORTHOS. Effectivement, on voit de la lumière.

ARAMIS. Il faudrait pouvoir regarder par le balcon.

D'ARTAGNAN. Porthos, mon ami, placez-vous là, et si cela ne vous humilie pas de servir d'échelle à Grimaud?...

PORTHOS. Comment donc!...

Il se place, Grimaud monte sur ses épaules pour atteindre au balcon.

D'ARTAGNAN. Eh bien?

ATHOS. Peux-tu voir?

GRIMAUD. Je vois!

D'ARTAGNAN. Quoi?

GRIMAUD. Deux hommes.

D'ARTAGNAN. Les connais-tu?

GRIMAUD. Attendez!

D'ARTAGNAN. Que font-ils?

GRIMAUD. L'un écrit.

ATHOS. Qui est-ce?

GRIMAUD. C'est, je crois...

ATHOS. Eh bien?

GRIMAUD. Attendez...

D'ARTAGNAN. Voyons!

GRIMAUD. Le général Olivier Cromwell.

ATHOS, PORTHOS *et* ARAMIS. Que dit-il!

D'ARTAGNAN. Je m'en doutais!... Mais l'autre... celui que nous avons suivi?

GRIMAUD. Il est dans l'ombre... il se lève... il s'approche du général... ah!

Il pousse un cri et saute en bas des épaules de Porthos.

PORTHOS. Eh bien! quoi donc?

D'ARTAGNAN. Tu l'as vu? parle vite!

GRIMAUD. Mordaunt!

Cri de joie des amis.

ATHOS, *à part.* Fatalité!

D'ARTAGNAN. Un moment, messieurs; ceci devient intéressant... Allons, mon brave Grimaud, remonte à ton observatoire, et que le moindre mot, le moindre geste de ces hommes nous soient traduits... Vous, à la porte, Aramis; vous, avec moi, Porthos; vous, Athos, veillez!...

Neuvième Tableau.

L'intérieur de la Maison de Cromwell.

Chambre fermée d'une porte à droite. On voit la fenêtre qui donne sur le balcon du même côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

CROMWELL, MORDAUNT

MORDAUNT. Votre Honneur m'avait donné deux de ces Français, alors qu'ils n'étaient coupables que d'avoir pris les armes en faveur de Charles I[er]. Maintenant qu'ils sont coupables de complot contre l'Angleterre, Votre Honneur veut-il me les donner tous les quatre?

CROMWELL. Prenez-les. (*Mordaunt s'incline avec un sourire de triomphante férocité.*) Mais revenons, s'il vous plaît, à ce malheureux Charles. A-t-on crié parmi le peuple?

MORDAUNT. Fort peu, si ce n'est : Vive Cromwell!

CROMWELL. Où étiez-vous placé?

MORDAUNT. J'étais placé de manière à tout voir et à tout entendre.

CROMWELL. Il paraît que l'homme masqué a fort bien rempli son office?

MORDAUNT, *d'une voix calme.* En effet, un seul coup a suffi.

CROMWELL. Peut-être était-ce un homme du métier.

MORDAUNT. Le croyez-vous, monsieur?

CROMWELL. Pourquoi pas?

MORDAUNT. Cet homme n'avait pas l'air d'un bourreau.

CROMWELL. Et quel autre qu'un bourreau eût voulu exercer cet affreux métier?

MORDAUNT. Mais peut-être quelque en-

nemi personnel du roi Charles, qui aura fait vœu de vengeance, et qui aura accompli ce vœu; peut-être quelque gentilhomme qui avait de graves raisons de haïr le roi déchu, et qui, sachant qu'il allait fuir et lui échapper, s'est placé ainsi sur sa route, le front masqué et la hache à la main, non plus comme suppléant du bourreau, mais comme mandataire de la fatalité.

CROMWELL. C'est possible.

MORDAUNT. Et si cela était ainsi, Votre Honneur condamnerait-il son action?

CROMWEL. Ce n'est point à moi de le juger; c'est une affaire entre lui et Dieu.

MORDAUNT. Mais si Votre Honneur connaissait ce gentilhomme?

CROMWELL. Je ne le connais pas, monsieur, et je ne veux pas le connaître. Que m'importe à moi que ce soit celui-là ou un autre? Du moment où Charles était condamné, ce n'est point un homme qui lui a tranché la tête, c'est une hache.

MORDAUNT. Et cependant, sans cet homme le roi était sauvé. Vous l'avez dit vous-même; on l'enlevait.

CROMWELL. On l'enlevait jusqu'à Greenwich. Là il s'embarquait sur une felouque fretée hier par ses sauveurs. Mais sur la felouque, au lieu du patron Crabbe qu'ils s'attendaient à trouver, étaient quatre hommes à moi, et quatre tonneaux de poudre à la nation. En mer, les quatre hommes descendaient dans un canot qui suit la felouque, abandonnant le roi et ses sauveurs dans le bâtiment; et vous êtes déjà trop habile en politique, Mordaunt, pour que je vous explique le reste.

MORDAUNT. Oui, en mer, ils sautaient tous.

CROMWELL. Justement! L'explosion faisait ce que la hache n'avait pas voulu faire. Le roi Charles disparaissait anéanti; on disait qu'échappé à la justice humaine, il avait été poursuivi et atteint par la vengeance céleste; nous n'étions plus que ses juges, et c'était le ciel qui l'avait frappé!...

MORDAUNT. Monsieur, comme toujours, je m'incline et m'humilie devant vous: vous êtes un profond penseur, et votre idée de la felouque minée est sublime.

CROMWELL. Absurde, puisqu'elle est devenue inutile. Il n'y a d'idée sublime que celle qui porte ses fruits; toute idée qui avorte est folle et aride. Vous irez donc ce soir à Greenwich, Mordaunt; vous demanderez le patron de la felouque *l'Eclair*, vous lui montrerez un mouchoir blanc noué par les quatre bouts; c'était le signe convenu entre les Français et le patron Crabbe; vous direz à mes gens de reprendre terre, et vous ferez reporter la poudre à l'arsenal.

MORDAUNT. A moins que cette felouque, telle qu'elle est, ne puisse servir à des projets utiles à la nation.

CROMWELL. Je comprends.

MORDAUNT. Ah! milord, milord! Dieu, en vous faisant son élu, vous a donné son regard auquel rien ne peut échapper.

CROMWELL, *riant.* Je crois que vous m'appelez milord! c'est bien, parce que nous sommes entre nous; mais il faudrait faire attention qu'une pareille parole ne vous échappât devant nos puritains.

MORDAUNT. N'est-ce pas ainsi que Votre Honneur sera appelé bientôt?

CROMWELL, *se levant et prenant son manteau.* Je l'espère, du moins; mais il n'est pas encore temps.

MORDAUNT. Vous vous retirez, monsieur?

CROMWELL. Oui, j'ai couché ici hier et avant-hier, et vous savez que ce n'est pas mon habitude de coucher trois fois dans le même lit.

MORDAUNT. Ainsi, Votre Honneur me donne toute liberté pour la nuit?

CROMWELL. Et même pour la journée de demain, si besoin est... Venez-vous avec moi, Mordaunt?

MORDAUNT. Merci, monsieur; les détours que vous êtes obligé de faire en passant par le souterrain me prendraient du temps, et d'après ce que vous venez de me dire, je n'en ai peut-être déjà que trop perdu. Je sortirai par l'autre porte.

CROMWELL *appuie la main sur un bouton perdu dans la tapisserie, et sort par une porte secrète.* En ce cas, adieu!

Au moment où Cromwell a disparu par la porte secrète, Grimaud paraît sur le balcon. Pendant ce temps, Mordaunt a remis son manteau. Il prend la lampe sur la table et sort. La fenêtre s'ouvre; Porthos et Aramis viennent se placer dans la chambre. Un moment après, on voit revenir Mordaunt pâle, épouvanté, reculant, sa lampe à la main, devan d'Artagnan qui, chapeau bas, marche vers lui avec une exquise politesse. Derrière d'Artagnan entre Athos.

SCÈNE II

MORDAUNT, D'ARTAGNAN, PORTHOS, ATHOS, ARAMIS.

D'ARTAGNAN. Monsieur Mordaunt, puisqu'après tant de jours perdus à courir les uns après les autres, le hasard nous rassemble enfin, causons un peu, s'il vous plaît.

MORDAUNT. Je vous écoute, monsieur.

D'ARTAGNAN. Il me paraît, monsieur, que vous changez de costume aussi rapidement que je l'ai vu faire aux mimes italiens que

M. le cardinal de Mazarin fit venir de Bergame, et qu'il vous a sans doute mené voir pendant votre séjour en France?

ARAMIS. Tout à l'heure vous étiez déguisé, je veux dire habillé en assassin, et maintenant...

MORDAUNT. Et maintenant, au contraire, j'ai tout l'air d'être dans l'habit d'un homme qu'on va assassiner, n'est-ce pas?

PORTHOS. Ah! monsieur, comment pouvez-vous dire de ces choses-là, quand vous êtes en compagnie de gentilshommes et que vous avez une si bonne épée au côté?

MORDAUNT. Il n'y a pas de si bonne épée, monsieur, qui vaille quatre épées et quatre poignards; sans compter les épées et les poignards de vos acolytes qui vous attendent à la porte.

ARAMIS. Pardon, monsieur, vous faites erreur. Ceux qui nous attendent à la porte ne sont point nos acolytes, mais nos laquais. Je tiens à rétablir les choses dans leur plus scrupuleuse vérité.

D'ARTAGNAN. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, et j'en reviens à ma question. Je me faisais donc l'honneur de vous demander, monsieur, pour quoi vous changiez d'extérieur?... Le masque vous était assez commode, ce me semble; la barbe grise vous seyait à merveille, et quant à cette hache, dont vous avez fourni un si illustre coup, je crois qu'elle ne vous irait pas mal non plus en ce moment. Pourquoi donc vous en êtes-vous dessaisi?

MORDAUNT. Parce qu'en me rappelant la scène d'Armentières, j'ai pensé que je trouverais quatre haches pour une, puisque j'allais me trouver entre quatre bourreaux.

D'ARTAGNAN, *avec calme.* Monsieur, quoique profondément vicieux et corrompu, vous êtes jeune, ce qui fait que je ne m'arrêterai pas à vos discours frivoles... oui, frivoles, car ce que vous venez de dire à propos d'Armentières n'a pas le moindre rapport avec la situation présente. En effet, nous ne pouvions pas offrir une épée à madame votre mère, et la prier de s'escrimer contre nous. Mais à vous, monsieur, à un jeune cavalier qui joue du poignard, du pistolet et de la hache, comme nous vous avons vu faire, et qui porte au côté une épée de la taille de celle-ci, il n'y a personne qui n'ait le droit de demander la faveur d'une rencontre.

MORDAUNT. Ah! ah! c'est donc un duel que vous voulez?

D'ARTAGNAN, *avec sang-froid.* Pardon, pardon, ne nous pressons pas, car chacun de nous doit désirer que les choses se passent dans toutes les règles. Rasseyez-vous donc, cher Porthos, et vous, monsieur Mordaunt, veuillez rester tranquille. Nous allons régler au mieux cette affaire, et je vais être franc avec vous. Avouez, monsieur Mordaunt, que vous avez bien envie de nous tuer les uns ou les autres?

MORDAUNT. Les uns et les autres.

D'ARTAGNAN, *se tournant vers Aramis.* C'est un bien grand bonheur, convenez-en, Aramis, que monsieur Mordaunt connaisse si bien les finesses de la langue française; au moins, il n'y aura pas de malentendu entre nous. (*Se retournant vers Mordaunt.*) Cher monsieur Mordaunt, je vous dirai donc que ces messieurs payent de retour vos bons sentiments à leur égard, et seraient charmés de vous tuer aussi. Je dirai plus, c'est qu'ils vous tueront probablement; toutefois, ce sera en gentilshommes loyaux, et la meilleure preuve que je puisse fournir, la voici. (*En disant ces mots, il jette son chapeau sur le tapis, recule sa chaise contre la muraille et fait signe à ses amis d'en faire autant, puis, saluant Mordaunt avec grâce.*) A vos ordres, monsieur; car si vous n'avez rien à dire contre l'honneur que je réclame, c'est moi qui commencerai, s'il vous plaît.

PORTHOS. Halte-là! je commence, moi, et sans rhétorique.

ARAMIS. Permettez, Porthos...

D'ARTAGNAN. Messieurs, messieurs, soyez tranquilles, vous aurez votre tour. Demeurez donc à votre place comme Athos, dont je ne puis trop vous recommander le calme, et laissez-moi l'initiative que j'ai prise. (*Tirant son épée avec un geste terrible.*) D'ailleurs, j'ai particulièrement affaire à monsieur, et je commencerai, je le désire, je le veux! (*A Mordaunt.*) Monsieur, je vous attends.

MORDAUNT. Et moi, messieurs, je vous admire! Vous discutez à qui commencera de se battre contre moi, et vous ne me consultez pas là-dessus, moi, que cela regarde un peu, ce me semble. Je vous hais tous, c'est vrai, mais à des degrés différents... j'espère vous tuer tous, mais j'ai plus de chance de tuer le premier que le second, le second que le troisième, le troisième que le dernier. Je réclame donc le droit de choisir mon adversaire; si vous me déniez ce droit, tuez-moi, je ne me battrai pas.

PORTHOS *et* ARAMIS. C'est juste.

MORDAUNT. Eh bien! je choisis pour mon premier adversaire celui de vous qui, ne se croyant plus digne de se nommer le comte de la Fère, s'est fait appeler Athos.

ATHOS, *secouant la tête.* Monsieur Mordaunt, tout duel entre nous est impossible; faites à quelque autre l'honneur que vous me destinez.

MORDAUNT. Ah! en voilà déjà un qui a peur.

D'ARTAGNAN, *bondissant.* Mille tonnerres! qui a dit ici qu'Athos avait peur?

ATHOS, *avec un sourire de tristesse et de mépris.* Laissez dire, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. C'est votre décision, Athos?

ATHOS. Irrévocable.

D'ARTAGNAN. C'est bien! n'en parlons plus. (*A Mordaunt.*) Vous l'avez entendu, monsieur; monsieur le comte de la Fère ne veut pas vous faire l'honneur de se battre avec vous. Choisissez parmi nous quelqu'un qui le remplace.

MORDAUNT. Du moment que je ne me bats pas avec lui, peu m'importe avec qui je me bats. Mettez vos noms dans un chapeau, et je tirerai au hasard.

D'ARTAGNAN. Voilà une idée.

ARAMIS. En effet, ce moyen concilie tout.

PORTHOS. Je n'y eusse point pensé, et cependant c'est bien simple.

D'ARTAGNAN. Voyons, Aramis, écrivez-nous cela de cette jolie petite écriture avec laquelle vous écriviez à Marie Michon pour la prévenir que la mère de monsieur voulait faire assassiner milord Buckingham. (*Aramis s'approche du bureau de Cromwell, déchire trois morceaux de papier d'égale grandeur, écrit un nom sur chacun d'eux, puis les présente à Mordaunt. Celui-ci, sans les lire, lui fait signe qu'il s'en rapporte parfaitement à lui. Aramis roule les papiers, les met dans un chapeau et les présente à Mordaunt, qui en tire un qu'il laisse dédaigneusement retomber sans le lire.*) Ah! serpenteau, je donnerais toutes mes chances au grade de capitaine des mousquetaires pour que ce bulletin portât mon nom!

ARAMIS, *lisant le papier à haute voix.* « D'Artagnan! »

D'ARTAGNAN. Ah! il y a donc une justice au ciel! (*Se retournant vers Mordaunt.*) J'espère, monsieur, que vous n'avez aucune objection à faire?

MORDAUNT, *tirant son épée et en appuyant la pointe sur sa botte.* Aucune, monsieur.

D'ARTAGNAN. Etes-vous prêt, monsieur?

MORDAUNT. C'est moi qui vous attends, monsieur.

D'ARTAGNAN. Alors prenez garde à vous, monsieur, car je tire assez bien l'épée.

MORDAUNT. Et moi aussi.

D'ARTAGNAN. Tant mieux, cela met ma conscience en repos. En garde!

MORDAUNT. Un moment: engagez-moi votre parole, messieurs, que vous ne me chargerez que les uns après les autres.

PORTHOS. C'est pour avoir le plaisir de nous insulter que vous nous demandez cela, monsieur?

MORDAUNT. Non, c'est pour avoir, comme disait monsieur tout à l'heure la conscience tranquille.

D'ARTAGNAN, *regardant autour de lui.* Ce doit être pour autre chose.

PORTHOS *et* ARAMIS. Foi de gentilhomme!

MORDAUNT. En ce cas, messieurs, rangez-vous dans quelque coin comme a fait monsieur le comte de la Fère, qui, s'il ne veut point se battre, me paraît au moins connaître les règles du combat, et livrez-nous de l'espace, nous allons en avoir besoin.

ARAMIS. Soit!

PORTHOS. Voilà bien des embarras.

D'ARTAGNAN. Rangez-vous, messieurs; il ne faut pas laisser à monsieur le plus petit prétexte de se mal conduire, ce dont, sauf le respect que je lui dois, il me semble avoir grande envie... Allons, êtes-vous enfin prêt monsieur?

MORDAUNT. Je le suis.

Ils croisent le fer.

D'ARTAGNAN. Ah! vous rompez, vou tournez!... Comme il vous plaira, j'y gagn quelque chose: je ne vois plus votre méchan visage. Me voilà tout à fait dans l'ombre tant mieux! Vous n'avez pas d'idée comm vous avez le regard faux, monsieur, surtou lorsque vous avez peur. Regardez un peu me yeux, et vous verrez une chose que votr miroir ne vous montrera jamais, c'est-à-dire un regard loyal et franc. (*Mordaunt en rompant se trouve près de la muraille, à laquel il appuie sa main gauche.*) Ah! pour cett fois, vous ne romprez plus, mon bel ami Messieurs, avez-vous jamais vu un scorpio cloué à un mur?... non? eh bien! vous all le voir. (*Au moment où, plus acharné q jamais, après une feinte rapide et serré il s'élance comme l'éclair sur Mordaunt, muraille semble se fendre, Mordaunt disp raît par l'ouverture béante, et l'épée press entre les deux panneaux se brise. Il fait u pas en arrière, la muraille se referme.*) moi, messieurs, enfonçons cette porte!

ARAMIS, *accourant près de d'Artagna* C'est le démon en personne!

PORTHOS, *appuyant son épaule contre porte secrète.* Il nous échappe, sangdieu! nous échappe!

ATHOS, *sourdement.* Tant mieux!

D'ARTAGNAN. Je m'en doutais, mordiou je m'en doutais; quand le misérable a tour autour de la chambre, je prévoyais quelq infâme manœuvre, je devinais qu'il tram quelque chose; mais qui pouvait se douter cela?

ARAMIS. C'est un affreux malheur q nous envoie le diable son ami.

ATHOS. C'est un bonheur manifeste q nous envoie Dieu!

D'ARTAGNAN. En vérité, vous baissez, Athos! comment pouvez-vous dire des choses pareilles à des gens comme nous? mordious!.. vous ne comprenez donc pas la situation?... Le misérable va nous envoyer cent côtes de fer qui nous pileront comme grain dans ce mortier de monsieur Cromwell... Allons, allons! en route! Si nous demeurons cinq minutes seulement ici, c'est fait de nous.

ATHOS *et* ARAMIS. Oui, vous avez raison, en route!

PORTHOS. Et où allons-nous?

D'ARTAGNAN. A l'hôtel, prendre nos hardes et nos chevaux, puis de là, s'il plaît à Dieu, en France, où du moins je connais l'architecture des maisons. Notre felouque nous attend; ma foi c'est encore heureux... En route!

TOUS. En route!... en route!

Ils sortent..

ACTE CINQUIÈME.

Dixième Tableau.

L'Eclair à l'ancre. On voit le couronnement de la chambre de poupe avec une large fenêtre dans le pan coupé donnant sur la mer. A gauche, le pont. Au-dessous de la chambre de poupe, un compartiment rempli de gros tonneaux superposés, les premiers praticables, les autres peints. Un petit escalier correspond de ce compartiment au pont A gauche, sous le pont, autre compartiment avec deux portes, l'une à droite, ouvrant sur le magasin aux tonneaux, l'autre à gauche. Hamacs, table suspendue. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE SENTINELLE *sur le pont*, GROSLOW, MORDAUNT.

LA SENTINELLE. Hé! de la barque, halte là, qui vive?...

Groslow sort du côté gauche. Il est enveloppé d'un caban de pêcheur. Barbe coupée.

UNE VOIX, *au fond*. Officier!... de la part du général Cromwell.

GROSLOW. Avancez à l'ordre... Monsieur Mordaunt!... quoi donc... tout serait-il manqué...

MORDAUNT, *sur le pont* (*le regardant avec attention*). Vous, colonel... ah! fort bien.., tout tient, au contraire... mais n'y a-t-il rien de nouveau sur *l'Eclair?* on n'a rien changé à bord?

GROSLOW. Rien... mais puisque vous êtes ici... que s'est-il donc passé là-bas?...

MORDAUNT. Tout s'est passé comme on devait s'y attendre.

GROSLOW. Alors...

MORDAUNT, *montrant le mouchoir noué aux quatre bouts*. Alors vous voyez que je sais tout.

GROSLOW. C'est vrai...

MORDAUNT. Ne perdons pas de temps, car ils vont bientôt arriver.

GROSLOW. Qui donc?

MORDAUNT. Ces quatre conspirateurs qui devaient enlever le roi et qui n'ont pas réussi.

GROSLOW. Ah! ce sont eux à qui M. Cromwell destine... Bien... je comprends... ils viennent, dites-vous?...

MORDAUNT. Oui... si rapide, si furieuse qu'ait été ma course, j'entendais toujours au loin derrière moi le hennissement de leurs chevaux... ils viennent, vous dis-je... mais... ils vous reconnaîtront... ils se défieront...

GROSLOW. Impossible... sous ce caban... la nuit, et puis, vous voyez, selon l'ordre du général, j'ai coupé ma barbe, et je saurai déguiser ma voix.

MORDAUNT. Oui... c'est vrai... moi-même j'ai eu peine à vous reconnaître... Vous les logerez?...

GROSLOW. Dans la chambre de poupe... juste au-dessus de la cargaison de vins.

MORDAUNT. Oui, mais ils ont leurs gens...

GROSLOW. Leurs gens .. dans l'entrepont, avec des portes bien verrouillées.

MORDAUNT. Et moi... car s'ils m'apercevaient, tout serait perdu.

GROSLOW. Dans ma cabine, derrière une fausse cloison qui semble être le mur du navire, il y a une cachette impénétrable, même aux douaniers qui poursuivent la contrebande. Je vous en réponds... d'ailleurs, vous verrez.

MORDAUNT, *les yeux fixés sur la mer.* C'est une barque qui s'approche... Oh! enfin...

GROSLOW. Quelle vue vous avez!...

MORDAUNT, *toujours regardant.* J'ai la vue d'un homme qui joue sa vie sur un regard! Je vous dis que c'est une barque qui se dirige vers le bâtiment.

GROSLOW. En effet, je la vois, maintenant... Sentinelle, bonne garde... et rappelle-toi le mot d'ordre.

LE SENTINELLE. Oui, commandant.

MORDAUNT. Les voici... tous!... bien tous.

GROSLOW. Allons, cachez-vous... jusqu'à ce qu'ils soient installés... venez.

LA SENTINELLE. Hé ! de la barque... Holà! qui vive?..

D'ARTAGNAN. Louis et France.

GROSLOW, *revenant.* Laisse arriver.

SCÈNE II.

GROSLOW, D'ARTAGNAN, ATHOS.

GROSLOW. Entrez à bord, messieurs; je vous attendais.

D'ARTAGNAN, *arrêtant Athos.* Ce n'est pas la voix du patron Crabbe, ce n'est pas sa taille, ce n'est pas lui... Un moment, Athos!

ATHOS. Qui êtes-vous, l'ami? et pourquoi dites-vous que vous nous attendiez?... on ne vous connaît pas.

GROSLOW. Je sais, milord... vous cherchez le patron Crabbe, mais vous ne pourrez le voir.

D'ARTAGNAN. Plaît-il?... Pourquoi ne le verrons-nous pas?

GROSLOW. Hélas! milord, mon pauvre beau-frère, milord, le patron Crabbe, est tombé du mât de hune, ce matin, et s'est presque cassé la jambe.

D'ARTAGNAN, *soupçonneux.* Voilà un accident malencontreux... Tenez-vous sur vos gardes, Athos.

GROSLOW. Mais, milord, ce mouchoir blanc, noué aux quatre bouts que votre compagnon tient à sa main... et celui que je tenais tout noué dans ma poche, vous prouvera...

D'ARTAGNAN, *à Athos.* C'est bien cela... (*A Groslow.*) Mais il y a encore quelque chose.

GROSLOW. Oui, milord ; vous avez promis au patron Crabbe, mon beau-frère, soixante-quinze livres, si l'on vous débarque sains et saufs à Boulogne, ou sur tout autre point de la côte de France, à votre choix.

ATHOS, *à d'Artagnan.* Eh bien, qu'en dites-vous?...

D'ARTAGNAN. Je dis que...

Il fait claquer sa langue en signe de dépit.

ATHOS. Nous n'avons pas le temps d'être défiants.

D'ARTAGNAN. D'ailleurs, nous pouvons nous défier; même en entrant dans le navire, nous surveillerons cet homme... et s'il ne marche pas droit, gare à lui.

ATHOS. Je puis donc appeler notre arrière-garde. Grimaud, dites à ces messieurs de monter à bord, et renvoyez la barque sur laquelle nous sommes venus.

GROSLOW. Vos Seigneuries restent à bord?

ATHOS. Oui.

D'ARTAGNAN. Un moment... Combien avez-vous d'hommes ici? ..

GROSLOW. Dix, milord, sans me compter.

D'ARTAGNAN. Dix... Oh! je me rassure... Mais dites-moi, où nous logez-vous?

GROSLOW. Ici, milord, dans la chambre de poupe.

ATHOS. Et nos gens?...

GROSLOW. Dans l'entrepont, milord. André, installez-les.

ANDRÉ. Arrivez, vous autres.

D'ARTAGNAN. Fort bien! Comment vous appelle-t-on?...

GROSLOW. Roggers, milord... Par ici!

Il désigne aux laquais l'escalier de l'entrepont. Mousqueton descend, puis Blaisois. Grimaud reste le dernier.

D'ARTAGNAN, *à ses amis.* Vous, mes amis, tâchez de vous loger du mieux possible, tandis que je vais faire un tour sur le bâtiment.

ATHOS. Prenez Grimaud avec vous.

D'ARTAGNAN. Pourquoi faire?..,

ARAMIS. On ne sait pas ce qui peut arriver; prenez Grimaud.

PORTHOS. Et informez-vous en passant s'il y a quelque chose pour souper.

D'ARTAGNAN. Grimaud, prenez cette lanterne! Suivez-moi, patron Roggers... Dix minutes, mes amis, et je reviens.

Ils descendent.

MOUSQUETON, *dans l'entrepont.* Comme c'est bas ici... comme nous aurons froid cette nuit, comme nous serons durement couchés... si par hasard le mal de mer... n'est-ce pas, Blaisois?

BLAISOIS. Je suis familiarisé avec les inconvénients de cet élément.

D'ARTAGNAN, *descendu dans la soute aux poudres, un pistolet derrière le dos.* Où sommes-nous ici?...

GROSLOW, *sur l'échelle.* Vous le voyez, milord, c'est un magasin.

D'ARTAGNAN. Que de tonneaux! on dirait

la caverne d'Ali Baba... Qu'y a-t-il donc là dedans?

Il prend la lanterne des mains de Grimaud et regarde.

GROSLOW, *vivement et se reculant.* Du vin de Porto, milord

D'ARTAGNAN. Ah! du vin de Porto, c'est toujours une tranquillité; voilà notre Porthos qui est sûr du moins de ne pas mourir de soif... Et tous ces tonneaux sont pleins?

Il approche sa lanterne.

GROSLOW, *même jeu de frayeur.* Quelques-uns seulement, milord; les autres sont vides.

D'Artagnan frappe du doigt sur les tonneaux, et introduit sa lanterne dans les intervalles des barriques.

D'ARTAGNAN. C'est bien, je réponds de ce compartiment... Passons, monsieur Roggers.

Il passe dans la cabine.

ARAMIS, *dans la chambre de poupe.* Eh bien, Porthos, que dites-vous de l'Angleterre?

PORTHOS. C'était beau d'y aller... mais c'est superbe d'en revenir.

ATHOS. Hélas! nous revenons seuls.

ARAMIS. Dormons.

PORTHOS. Ah ça, mais vous n'avez donc pas faim, vous?

D'ARTAGNAN, *dans la cabine des laquais.* Ah! voilà nos hommes logés... (*Il passe en revue tout le compartiment*) Il faut vous coucher, mes braves... Grimaud, je n'ai plus besoin de toi; merci. (*A part.*) Rien encore ici. (*A Roggers.*) Patron, où conduit cette porte?...

GROSLOW. Pardon, milord, j'en ai la clef; c'est ma chambre.

D'ARTAGNAN. Voyons, et puis vous me montrerez la cale.

GROSLOW. Entrez, milord; vous remonterez à votre chambre par l'escalier de ma cabine qui conduit sur le pont.

MOUSQUETON, *regardant partir d'Artagnan.* Voilà un officier qui sait faire des rondes!

BLAISOIS. Avec des maîtres comme ceux-là, on peut goûter les douceurs du sommeil.

ATHOS. D'Artagnan ne revient pas.

ARAMIS. Si fait, j'entends sa voix; il a fait le tour du bâtiment, et le voilà qui sort de l'écoutille là-bas.

D'ARTAGNAN, *reparaissant sur le pont avec sa lanterne.* La cale est vide, rien de suspect dans la chambre du patron; s'il y a une armée à bord, ça ne peut être qu'une armée de rats. Bien, patron Roggers, me voilà dans la chambre de poupe; appareillez, veillez aux manœuvres et tâchez que nous allions vite.

GROSLOW, *de loin.* Oui, milord!

PORTHOS. Quelles nouvelles?

D'ARTAGNAN. Excellentes; nous pouvons dormir avec la même tranquillité que si nous logions à la Chevrette, rue Tiquetonne.

Il tire son épée du fourreau, visite ses pistolets et se couche en travers de la porte.

ATHOS. Eh bien! que faites-vous donc?... vous appelez cela de la tranquillité... vous craignez donc encore quelque chose?...

D'ARTAGNAN. Le seul moyen d'être vraiment en sûreté, c'est d'avoir toujours peur de ne pas y être... Allons, mes amis, prenons des forces... Je vois bien ce qui vous afflige, cher Athos; mais vous l'avez dit souvent, accusons la fatalité... Aramis, vous allez revoir les duchesses, faites de bons rêves... Vous, cher Porthos, je sais bien ce qui vous manque... mais je vous promets demain à Boulogne, des huîtres, du vin d'Espagne, et un pâté d'Amiens... car demain matin nous serons en France!

ATHOS. La patrie des cœurs loyaux!

ARAMIS. Des femmes qu'on aime!

PORTHOS. Du vin de Bourgogne!

TOUS. A demain, en France... Bonsoir, amis!

Ils se serrent les mains et s'endorment.

SCENE III.

GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS.

GRIMAUD, *faisant un calcul dans le fond de la cabine.* Vingt-trois louis.

BLAISOIS. Que dit-il?

MOUSQUETON. En sa qualité de trésorier, il met à jour les comptes de la société... Mais ne me faites pas causer, Blaisois.

BLAISOIS. Il faut manger et boire, cela vous remettra.

GRIMAUD, *toujours calculant.* Quarante et un, quarante-deux.

MOUSQUETON. Manger du pain d'orge, boire de la bière noire... fi donc! j'aime mieux un verre de vin que toute leur bière.

GRIMAUD, *toujours comptant.* C'est facile.

MOUSQUETON. Plaît-il? vous dites que c'est facile.

GRIMAUD, *étendant la main vers la cloison.* Porto!

BLAISOIS. C'est du Porto qu'il y a dans ces barriques que nous avons aperçues lorsque monsieur d'Artagnan a ouvert la porte?

GRIMAUD. Oui.

MOUSQUETON. Oui, mais la porte est fermée... Ah! quel malheur! c'est si bon du Porto!

GRIMAUD. La trousse!

MOUSQUETON. Comment la trousse?... Ah! oui... la troussse aux outils!...

Grimaud fait signe que oui. Mousqueton prend la trousse.

GRIMAUD. Le ciseau!

MOUSQUETON. Voilà! (*Il le lui donne. Grimaud soulève une des planches qui forment la cloison.*) Quel homme! quel homme!...

GRIMAUD. La vrille!

BLAISOIS. Voilà!

GRIMAUD. La cruche! (*Mousqueton lui passe la cruche.*) Guettez!

Il lève la planche et entre dans le compartiment aux tonneaux; Blaisois et Mousqueton prêtent l'oreille.

SCENE IV.

LES MÊMES, GROSLOW, MORDAUNT, *sur le pont.*

GROSLOW. Je crois qu'ils dorment.

MORDAUNT. Voyez-vous encore de la lumière chez eux?

GROSLOW. Oui, la petite veilleuse de la cabine; mais ils dorment.

MORDAUNT. Il faut donc se hâter... Votre canot est préparé, n'est-ce pas?

GROSLOW. Il est là... voyez-vous?

MORDAUNT. Où sommes-nous alors?

GROSLOW. A l'embouchure de la Tamise.

MORDAUNT. Il y a des vivres dans ce canot, et des armes?

GROSLOW. Tout ce qu'il faut.

MORDAUNT. Vous tiendrez prêt un coutelas bien affilé, pour que vos hommes coupent la corde quand nous serons tous embarqués.

GROSLOW. J'ai ma hache d'abordage.

MORDAUNT. Il y a encore les gens de ces misérables dans l'entrepont... Ceux-là dorment-ils aussi?

GROSLOW. Nous le verrons en traversant leur chambre pour aller dans la sainte-barbe.

MORDAUNT. Allons-y donc, j'ai hâte d'en finir!

Il redescendent.

MOUSQUETON, *à Grimaud.* Eh bien?

GRIMAUD, *près d'un tonneau.* Cela va.

MOUSQUETON. Le tonneau est-il percé?

GRIMAUD. Ça coule.

MOUSQUETON. Quel bonheur!

BLAISOIS. Alarme! on descend l'escalier, revenez!

MOUSQUETON. Ah! mon Dieu, que devenir... il n'aura pas le temps...

GRIMAUD. C'est bon!

MOUSQUETON. Cette planche, vite!

Il repousse la planche enlevée et se place devant. Grimaud se cache derrière les tonneaux. La porte s'ouvre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GROSLOW, MORDAUNT, *enveloppés de manteaux. Mordaunt tient une lanterne.*

GROSLOW. Quoi! pas couchés encore!... c'est contraire au règlement.

MOUSQUETON. Nous soupions, messieurs.

GROSLOW. Que dans dix minutes le feu soit éteint, et que dans un quart d'heure on ronfle.

MORDAUNT, *à Groslow.* Ouvrez la porte, je vous prie.

MOUSQUETON. Ah! Jésus Dieu! ils vont le découvrir.

BLAISOIS. Si nous prévenions nos maîtres.

Groslow et Mordaunt passent dans le cabinet aux tonneaux et referment la porte.

MORDAUNT, *écoutant.* Oui, ils dorment profondément, et Dieu me les livre enfin...

Grimaud passe un peu sa tête derrière le tonneau.

MORDAUNT. Où sont les tonneaux pleins?

GROSLOW. Celui-là et les deux au fond. Mais voici celui auquel vous pouvez attacher la mèche... il a un robinet.

MORDAUNT, *tirant une mèche de son manteau.* Vous dites que cette mèche dure environ huit minutes?

GROSLOW. Huit minutes.

MOUSQUETON. Est-ce que vous entendez ce qu'ils disent, vous?

BLAISOIS. Pasdu tout... Seulement, comme ils ne crient pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé monsieur Grimaud.

MORDAUNT. Et par ce trou qui correspond à la cale, je pourrai mettre le feu à cette mèche... sans rentrer ici.

GROSLOW. Parfaitement! mais ne vous pressez pas, attendez que nous soyons bien embarqués; la besogne est périlleuse, laissez-faire cette besogne à mon second.

Mordaunt attache la mèche au-dessous du tonneau.

MORDAUNT. Je ne confie qu'à moi l'exécution de ma vengeance. Ne vous inquiétez pas; lorsque l'horloge du bord piquera le quart après minuit, je redescendrai dans la cale; vous, faites embarquer vos hommes dans le canot, et, à ce moment, avertissez-moi par un coup de sifflet.

GROSLOW. Ce sera bientôt fait.

MORDAUNT. Il me faut une minute pour vous rejoindre; en une seconde, le câble est coupé; nous faisons force de rames et bientôt... oh! bientôt l'incendie... l'explosion effroyable... ce sera un magnifique spectacle, n'est-ce pas, ma mère...

Il lève son chapeau en regardant vers le ciel.

GRIMAUD, *reconnaissant Mordaunt.* Ah!

GROSLOW. Je cours donner le mot à mes gens.

MORDAUNT. Non, pas un mot, pas un geste, pas un bruit... ne réveillez pas nos ennemis!... vous avez un quart d'heure; songez donc à tout ce qui peut arriver en un quart d'heure.

GROSLOW. N'importe, ne perdons pas de temps...

Ils vont à la porte.

MOUSQUETON. On n'entend plus rien; est-ce qu'ils l'auraient tué?

BLAISOIS. Il aurait crié... Mais on ouvre la porte; les voici qui reviennent.

GROSLOW, *après avoir fermé la porte.* Ah! mes ordres sont suivis. Allons, vite, vite. (*A Mordaunt.*) Descendez à la cale; moi je monte sur le pont.

MORDAUNT. Au coup de sifflet, je mets le feu!

A peine ont-ils refermé l'autre porte, que Grimaud se lève pâle et tremblant. Il tient à la main la cruche, et va heurter à la planche. Le vaisseau commence à marcher.

MOUSQUETON, *levant la planche.* Venez, ils n'y sont plus... Eh bien, en avez-vous tiré beaucoup?

GRIMAUD, *s'approchant de la lumière.* Oh!

Il recommande le silence aux laquais et monte l'escalier de la chambre des mousquetaires.

MOUSQUETON. Eh bien! il emporte le vin?

Grimaud est à moitié passé hors du pont. D'Artagnan fait un mouvement et se réveille.

GRIMAUD. Chut!

D'ARTAGNAN. Quoi donc?

GRIMAUD. De la poudre!

Il lui parle à l'oreille.

D'ARTAGNAN. Est-ce possible, mon Dieu! (*Même jeu de Grimaud.*) Horreur! (*A l'oreille d'Aramis.*) Chevalier! chevalier!..... (*Il lui met la main sur l'épaule.*) Silence!... réveillez Athos.

Aramis réveille Athos de la même façon.

ATHOS. Qu'y a-t-il?

ARAMIS. Silence!

D'ARTAGNAN *réveille Porthos qui se relève brusquement et va parler quand d'Artagnan lui ferme la bouche.* Amis, amis, savez-vous qui est le patron de cette barque?.. le colonel Groslow... Chut!... Savez-vous ce qu'il y a dans ces barriques pleines de vin, disait-on? tenez... (*Il arrache la cruche des mains de Grimaud et leur montre de la poudre.*) Savez-vous enfin quel est l'homme qui va, dans un quart d'heure, mettre le feu à cette poudre? c'est Mordaunt.

ATHOS. Mordaunt! nous sommes perdus!

ARAMIS. Défendons-nous!

PORTHOS. Ventre bœuf, égorgeons tout!

D'ARTAGNAN. Silence... mais silence donc! si Mordaunt se voyait découvert, il serait capable de se faire sauter avec nous... Ne désespérons pas, ne nous défendons pas, ne tuons pas... avec des ennemis comme monsieur Mordaunt, pas de faux point d'honneur, mordious!... Grimaud, fais toujours monter tes camarades par le petit escalier... Voyons .. (*Il cherche.*) Avez-vous confiance en moi?...

TOUS. Oh! parlez! parlez!

D'ARTAGNAN. Eh bien, il n'y a qu'un seul parti à prendre... pas d'épées, pas de grandes manières ici... partons!...

PORTHOS. Partons... et par où?...

D'ARTAGNAN, *ouvrant le sabord par lequel on voit la mer.* Au-dessous de cette fenêtre est leur canot remorqué par un câble. (*Il regarde.*) Athos, Aramis, saisissons le câble, nous atteindrons la chaloupe, nous en couperons la corde avec votre poignard, Athos, et une fois isolés, sur un terrain bien sûr, qu'ils nous attaquent s'ils l'osent... A la mer! à la mer!

Il attache une échelle de corde, qu'il fait descendre jusqu'à la mer.

PORTHOS. Il fait bien froid.

D'ARTAGNAN. Mordious! il fera trop chaud tout à l'heure... Nos gens où sont-ils?...

GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS. Nous voici!

BLAISOIS. Je ne sais nager que dans les rivières.

MOUSQUETON. Et moi, je ne sais pas nager du tout.

PORTHOS. Je me charge de vous deux.

Il les saisit à la ceinture.

D'ARTAGNAN. En avant!... en avant!

Athos descend à l'échelle de corde, puis Aramis, puis les autres. Le bateau continue à marcher.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *s'enfuyant par l'échelle et l'écoutille*, GROSLOW.

GROSLOW. Il est temps. Aux échelles, vivement!

VOIX D'HOMMES. Nous voici!

GROSLOW. C'est bien!... vous tenez le câble... embarquez (*Il donne un coup de sifflet, le vaisseau disparaît dans la coulisse*). Le câble est coupé!

On entend un grand cri de désespoir dans la coulisse, et l'on voit, dans le compartiment des tonneaux, monter peu à peu la lueur de la mèche à laquelle Mordaunt a mis le feu du fond de la cale.

Onzième Tableau.

La pleine mer.

Le navire a disparu tout entier dans la coulisse. Le théâtre représente la pleine mer éclairée par la lune. Au milieu de la scène, on voit la barque chargée des sept hommes. Athos achève de couper le câble avec son poignard.

SCÈNE UNIQUE

D'ARTAGNAN, PORTHOS, ARAMIS, ATHOS, GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS, *puis* MORDAUNT *dans la mer.*

D'ARTAGNAN. Maintenant, mes amis, je crois que nous allons voir quelque chose de curieux.

On voit dans le lointain reparaître le petit bâtiment avec des hommes sur le pont. L'explosion éclate; une vive clarté illumine toute la mer.

ARAMIS. C'est superbe!

PORTHOS. Voilà ce que c'est!

D'ARTAGNAN. Pour le coup... nous sommes débarrassés de ce serpent..... qu'en dites-vous?

ATHOS. C'est horrible!... c'est horrible!

D'ARTAGNAN. C'est horrible, si vous voulez, mais c'est consolant... Force de rames, mes amis!...

MORDAUNT, *dans la mer.* A moi!... au secours!...

D'ARTAGNAN. C'est la voix de Mordaunt!... encore lui, le démon!

MORDAUNT, *nageant.* Pitié! messieurs, pitié, au nom du ciel! je sens mes forces qui m'abandonnent.

ATHOS. Le malheureux!... arrêtez, mes amis...

D'ARTAGNAN. Athos, je vous déclare que, s'il approche à dix pieds de la barque, je lui fends la tête d'un coup d'aviron

MORDAUNT, *nageant.* De grâce... ne me fuyez pas, messieurs... de grâce... ayez pitié de moi!...

ATHOS. Oh! cela me déchire!... D'Artagnan!... d'Artagnan!... mon fils... il faut qu'il vive.

D'ARTAGNAN. Mordious! pourquoi ne vous livrez-vous pas tout de suite pieds et poings liés à ce misérable?... ce sera plus tôt fait.

MORDAUNT. Monsieur le comte de la Fère! c'est à vous que je m'adresse, c'est vous que je supplie, ayez pitié de moi!... Où êtes-vous, monsieur le comte de la Fère?... je n'y vois plus... je me meurs... A moi! à moi!...

ATHOS, *se penchant et étendant le bras vers Mordaunt.* Me voici, monsieur, me voici; prenez ma main et entrez dans notre embarcation.

D'ARTAGNAN. J'aime mieux ne pas le regarder; cette faiblesse me répugne.

ATHOS. Bien! mettez votre autre main ici. (*Il lui offre son épaule comme second point d'appui.*) Maintenant vous voilà sauvé, tranquillisez-vous.

MORDAUNT, *avec rage.* Ah! ma mère, je je ne peux t'offrir qu'une victime; mais ce sera du moins celle que tu eusses choisie!

D'Artagnan pousse un cri. Porthos lève l'aviron. Aramis cherche une place pour frapper; une secousse donnée à la barque entraîne Athos dans l'eau.

PORTHOS. Oh! Athos! Athos! malheur sur nous qui t'avons laissé mourir!

ARAMIS. Malheur!

D'ARTAGNAN. Oh! oui, malheur!... Ah!... voyez... ce cadavre... qui monte lentement... C'est Mordaunt!

On voit paraître à la surface des flots le cadavre de Mordaunt avec le poignard dans le cœur.

ARAMIS. Il a un poignard dans le cœur!...

PORTHOS. Le voilà flottant sur le dos des lames.

D'ARTAGNAN. Ah! sangdiou!... c'est le Mordaunt!...

PORTHOS. Le beau coup!

D'ARTAGNAN. Mais Athos, Athos!... où est-il?...

ATHOS, *reparaissant et s'attachant à la barque.* Me voici...

Explosion de joie des amis qui enlèvent Athos dans la barque.

ARAMIS. Enfin, Dieu a parlé!

D'ARTAGNAN. Mort de la main d'Athos!...

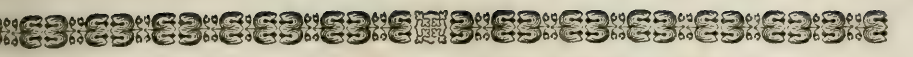
ATHOS. Ce n'est pas moi qui l'ai tué; c'est le destin.

D'ARTAGNAN. Qu'importe, pourvu qu'il soit mort!... Et maintenant, amis, en France!

TOUS. En France!... en France!...

FIN.

Paris - Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais



DIOGÈNE

DRAME EN CINQ ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR

M. FÉLIX PYAT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le second Théâtre-Français (Odéon), le 6 janvier 1846.

NOUVELLE ÉDITION CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

ersonnages.	*Acteurs.*	*Personnages.*	*Acteurs.*
DIOGÈNE (grand 1er rôle) ..	MM. BOCAGE.	GORGIAS (comique marqué)..	MM. MONTET.
LCIBIADE (jeune 1er rôle).	RANDOUX.	PROTÉE....................	DÉROSSELLE.
LINIAS (financier comique).	MAUZIN.	HYPERBOLÈS (rôle de genre)..	ROGER.
ICIAS (raisonneur)........	PANSERON.	CACUS (Idem.).............	BARRÉ.
LATON (jeunes 1ers).......	FRANK.	LE FILS DE SOPHOCLE (j. 1ers)	HARVILLE.
URIPIDE (Idem.)..........	MONJAUZE.	UN MARI, 1er OUVRIER....	DRAIN.
ÉMOSTHÈNES...........	ARNAULT.	2e OUVRIER...............	ERNEST.
OPHOCLE...............	STOLTZ.	ASPASIE (grand 1er rôle).....	Mmes FITZ-JAMES.
IILON..................	DARCOURT.	LAÏS (jeune 1re)............	MARTHE.
YSIPPE (comique jeune)...	BLAISOT.	PHRYNÉ (caractère).........	NEUVILLE.
YNÉGIRE...............	HENRY.	BATHYLLE................	MEIGNAN.
OCRATE.................	PÉRIN.	UNE FEMME...............	DUPONT.

UGES, HÉRAUTS, GARDES SCYTHES, MUSICIENS, MUSICIENNES, MARCHANDS ET MARCHANDES, PEUPLE ET ESCLAVES.

La scène est à Athènes.

PROLOGUE.

e théâtre représente la principale place publique d'Athènes. — A droite et à gauche, palais, statues de la Fortune, de la Gloire, de Miltiade, de Périclès, etc., etc. — Temples de Minerve et de Mercure. — Sur le dernier plan, une fontaine visible à demi, etc.

SCÈNE I.

GÈNE, jeune, en habit de voyage, la chlamyde urte, le chapeau sur le dos, entrant, un bâton à main, puis s'arrêtant et secouant la poussière de pieds.

e voici donc arrivé, me voilà dans Athènes!... . au cœur même de la ville... (Il lit à l'angle maison.) dans l'Agora, sur la première place ique... Que c'est beau! que c'est grand! que et de marbre! je suis ébloui... je n'ai pas de mes deux yeux, il me faudrait avoir les prunelles d'Argus et les tenir toutes ouvertes fois, pour tout voir et tout admirer. Est-ce là la demeure de simples mortels? ne serait-splutôt l'Olympe même? Suis-je bien éveillé? je ne dors pas, je n'en ai pas même envie, ré la fatigue du voyage... je suis bien à Athènes, à Athènes, en vérité! (Il regarde autour de lui.) Voilà la statue d'Harmodius à côté de la Liberté, celle de Périclès à côté de la Fortune, celle de Miltiade à côté de la Gloire; le temple de Mercure vis-à-vis du temple de Minerve, les largesses du commerce et les merveilles des arts; tous les trésors de la paix, tous les trophées de la guerre!... C'est bien là Athènes, la grande, la belle, la florissante Athènes; j'y suis enfin!... Combien de fois j'ai soupiré après cet heureux jour! combien de fois j'ai souhaité l'hospitalité de cette terre chérie des dieux et des hommes, de cette patrie des fleurs et des fruits, de cette Athènes couronnée d'olives et de violettes! Combien de fois, impatient de vieillir et de connaître, j'ai dévoré en esprit le temps et l'espace, j'ai devancé l'avenir avec mes vœux, je me suis élancé vers vingt ans, Athènes et la liberté! Oh! mes rêves

sont accomplis, surpassés... Rêves de ma jeunesse, d'azur et d'or, d'espérance et d'avenir, vous tous couleur de gloire, de fortune et d'amour, vous voilà donc enfin devenus ici des faits et des vérités, des réalités du présent!... Que je remercie les douze dieux de m'avoir fait naître loin de cette ville, puisqu'ils devaient m'y laisser venir un jour : car c'est un ravissant spectacle qu'une capitale comme Athènes pour un paysan de Sinope, pour un pauvre étranger comme moi, un ravissant spectacle et un délicieux séjour!... Qu'il doit être bon de demeurer ici! qu'il doit être aisé d'y vivre! un pays si riche, si fécond, doit être plein de ressources; une ville si bien civilisée doit être favorable à tous les besoins, propice à tous les désirs; chacun doit trouver sa place et sa part : on ne peut vraiment avoir que l'embarras du choix dans la tâche! Voyons, moi, par exemple, que ferai-je, s'il faut faire quelque chose pour vivre à Athènes?... Quel état prendrai-je pour être utile à mes nouveaux concitoyens et à moi-même? car je veux être Athénien... Que ferai-je donc? ou plutôt que ne ferai-je pas? Oh! oui, peu importe! le premier état venu : je me sens propre à tout; j'ai tous les nobles instincts, toutes les grandes ambitions... Justement cette statue de Miltiade va me donner un conseil. Une statue d'or pour un soldat... à la bonne heure! voilà un sort digne d'envie!... Quelle a dû être la vie d'une si belle mort!... la fortune d'abord, la gloire ensuite; la gloire, cette suprême monnaie avec laquelle le peuple finit toujours par payer ses dettes. Il y a donc profit et honneur à servir Athènes, à être soldat. Je suis jeune et brave, je servirai Athènes, je serai soldat.

SCÈNE II.

DIOGÈNE, CYNÉGIRE.

CYNÉGIRE, *ayant une jambe de bois et un bras en écharpe.*

La charité, s'il te plaît, pour un pauvre soldat estropié!

DIOGÈNE.

Quoi! tu as été soldat?...

CYNÉGIRE, *montrant ses blessures.*

Oui, soldat, et du temps qu'on faisait la guerre, tu vois; du temps que Sparte était un camp, Athènes une flotte; que chaque mère disait à son fils en lui donnant le bouclier : Reviens dessus ou dessous! que toute la Grèce se levait comme un seul homme contre les rois étrangers. C'était le bon temps. Je m'appelais Cynégire alors; j'étais à Salamine, soldat de la liberté.

DIOGÈNE.

Quoi! tu étais à Salamine, et tu demandes l'aumône?

CYNÉGIRE.

Hélas! oui, les dieux m'ont refusé le bon[...] de mourir pour la patrie; et, blessé comm[e je] suis par le fer des Perses, je ne puis plus [que] mendier.

DIOGÈNE.

Mais la république ne t'a donc pas dédom[magé] de tes blessures?

CYNÉGIRE.

Ah bien oui, la république! il y en a tant [d'au]tres qui ont perdu leurs bras et leurs jambes [à son] service, que s'il lui fallait dédommager to[ut le] monde, elle serait encore plus pauvre que [moi].

DIOGÈNE.

Brave homme!... Mais la guerre a ses p[rix] pour les vainqueurs... N'as-tu pas eu ta p[art de] la victoire?

CYNÉGIRE, *frappant sur sa jambe de bois.*

La voilà! les blessures pour les soldats; l[es dé]pouilles, les couronnes, les pensions... (*Mont[rant la] statue de Miltiade.*) les statues même, po[ur les] chefs... mais aussi l'ostracisme et l'exil!... J['aime] encore mieux la part du soldat!

DIOGÈNE, *lui donnant une obole.*

Tiens, mon brave!

CYNÉGIRE.

Les Dieux te bénissent! (*Il s[e retire.*)

DIOGÈNE.

Je ne serai pas soldat!

SCÈNE III.

DIOGÈNE, *seul.*

Que serai-je? Par Jupiter! prenons un [état] plus profitable et plus sûr. Fi de la guerre[! je se]rai un soldat de la paix, un ouvrier. J'ai d[e bons] bras, je suis fort, j'aime le travail, je vais [cher]cher de l'ouvrage...

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, OUVRIERS MAÇONS *portant un [...] couché sur une civière.*

PREMIER OUVRIER.

Gare!

DEUXIÈME OUVRIER, *avec une sébile qu'il p[résente] à Diogène.*

Pour la veuve et les orphelins, la char[ité, s'il] te plaît!

DIOGÈNE.

Que portez-vous donc là?

DEUXIÈME OUVRIER.

Un des nôtres, un pauvre ouvrier maç[on qui] vient de se casser les reins en tombant d[u haut] d'un palais.

DIOGÈNE.

Et il est mort?

DEUXIÈME OUVRIER.

A peu près. Nous le portons chez lui, où il achèvera de mourir, faute de secours.

DIOGÈNE.

Faute de secours!... Dans un pays où ils font ces merveilles, les ouvriers meurent faute de secours! Pauvres gens!... Tenez!

(Il donne une obole.)

DEUXIÈME OUVRIER.

Que les Dieux te le rendent!... (Ils sortent.)

DIOGÈNE.

Je ne serai pas ouvrier.

SCÈNE V.

DIOGÈNE, seul.

C'est là leur fin, à eux aussi!... Pas plus d'aide aux invalides de la paix qu'à ceux de la guerre! Mauvais métiers l'un et l'autre. Non, je ne serai pas plus ouvrier que soldat... Oui, mais il faut être quelque chose, il faut vivre, et ma bourse est légère... je n'en ai pas même pour la journée, si je rencontre encore d'autres concitoyens... Voyons, cherchons donc quelque chose de mieux!... Si, au lieu d'être un homme de péril et de peine, je me faisais un homme d'esprit et de loisir; si je prenais un état moins casuel, qui ne compromît ni les bras ni les jambes, où l'on ne courût pas le risque de se casser le cou, où l'on fût au moins sûr de sa vie... Si je me faisais poéte, par exemple?... Poéte?... Bah! il n'y a pas de sot métier. J'ai tout ce qu'il faut pour celui-là, de la mémoire et de la verve, de la souplesse et de l'audace. Allons! dussé-je être méconnu, incompris d'abord comme tout grand génie doit l'être, commencer, comme Apollon, par garder les troupeaux d'Admète, je serai poéte... je chanterai les héros et les Dieux... non, je les attaquerai, il y a plus à faire... Donc, Jupiter, Périclès, vous n'avez qu'à bien vous tenir dans vos palais, dans vos temples; je serai poéte!

SCÈNE VI.

DIOGÈNE, SOPHOCLE, au milieu de SES FILS.

SOPHOCLE, tenant un rouleau de papyrus à la main.

Au secours! à moi! délivrez-moi!

UN DES FILS DE SOPHOCLE.

Ne l'écoutez pas, citoyens, c'est un fou!

DIOGÈNE.

Un fou!

SOPHOCLE.

N'en croyez rien, je m'appelle Sophocle.

DIOGÈNE, se découvrant.

Quoi! le poéte Sophocle?...

LE FILS.

Oui, Sophocle, notre père, un vieux poéte, un vieux fou...

DIOGÈNE.

Grands Dieux!... l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, d'*Iphigénie*, d'*Œdipe roi!*...

SOPHOCLE, montrant son manuscrit.

Et d'*Œdipe à Colone*, ma dernière folie...

LE FILS.

Fou à lier, te dis-je. Prends garde! nous l'emmenons chez le juge pour le faire interdire.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, seul.

Décidément je ne serai pas fou, pas si poéte Non, je ne serai pas poéte... pas si fou! Mais cela se complique un peu, ce me semble... Allons, ne nous rebutons pas pourtant, cherchons encore!... Oh! je puis être du moins peintre, sculpteur: c'est le milieu entre l'artisan et le poéte. Précisément, voilà un passant assez mal tourné... Ce doit être un amateur du beau, un artiste.

SCÈNE VIII.

DIOGÈNE, LYSIPPE.

DIOGÈNE.

Hé! l'ami, où demeure Phidias?...

LYSIPPE.

En prison...

DIOGÈNE.

Lui! pourquoi?

LYSIPPE.

Parce que...

DIOGÈNE.

Qu'a-t-il fait?

LYSIPPE.

Des chefs-d'œuvre.

DIOGÈNE.

Ah! on va en prison pour ça?...

LYSIPPE.

Oui, voilà son crime, là-bas, ce monument sublime, le Parthénon! L'envie ne pardonne pas le génie.

DIOGÈNE.

Peste soit de l'art! Il est vrai qu'en ne faisant pas de chefs-d'œuvre... Et encore, qui sait? on juge si mal!... Allons, je ne serai pas plus sculpteur que poéte. Que serai-je donc?... Mais je n'ai déjà plus tant à choisir... Si j'étais tout le contraire d'un fou, d'un artiste... un sage, un philosophe? Pourquoi pas? Rien de plus aisé... J'aurai beaucoup de barbe, c'est l'essentiel; je

vendrai de la sagesse à tout prix, et à tous ceux qui en ont besoin : je ne manquerai pas de disciples. C'est dit, je me ferai philosophe... (Bruit au fond de la scène.) Quel est ce vacarme?

VOIX, à la cantonade.

A bas l'athée, l'impie! La ciguë ! la ciguë !...

SCÈNE IX.

DIOGÈNE, SOCRATE, voilé, une coupe à la main, MILON, GARDES SCYTHES, HOMMES DU PEUPLE, PLATON.

MILON.

Place ! place ! laissez passer la justice d'Athénes!

DIOGÈNE.

Qui emmenez-vous donc ainsi?

MILON.

Socrate le philosophe, qui vient d'être condamné, pour impiété, à boire la ciguë.

PLATON.

Une obole, s'il te plaît, pour acheter un coq qu'il doit immoler à Esculape avant de mourir.

DIOGÈNE.

Encore! (Il donne l'obole.)

VOIX DU PEUPLE.

A bas Socrate! (Ils sortent.)

DIOGÈNE.

Par tous les Dieux, je ne serai pas philosophe!

SCÈNE X.

DIOGÈNE, seul.

Ah ça! mais il devient trés difficile de vivre dans cette bonne ville d'Athénes. Voilà une société assez peu sociable, en vérité, et je commence à être fort inquiet de mon avenir! Moi qui croyais aux ruisseaux de nectar, aux montagnes d'ambroisie, au bonheur de l'âge d'or en ce charmant pays!... Quel parti prendre enfin, puisqu'il faut en prendre un, bon ou mauvais, pour vivre dans la meilleure des républiques grecques? Voyons, courage! cherchons toujours!... Si je me mariais? Ah! ce n'est pas un état, honnêtement parlant du moins. Mais j'y pense, pourquoi serais-je honnête? je n'en vois pas la nécessité. Si on condamne les honnêtes gens à Athénes, pourquoi ne serais-je pas malhonnête, voleur, par exemple?... D'ailleurs, je n'ai plus qu'une obole dans ma poche; j'en ai déjà, si je compte bien, quatre de moins qu'à mon entrée en société ; et si ça continuait de ce train-là, Athénes me coûterait infiniment plus qu'elle ne me rapporterait, car jusqu'ici elle n'a fait que me prendre, bien loin de me donner! Prenons donc aussi. Oui, mais comment? Avec ou sans la loi? en faisant l'usure ou la bourse? comme le prêteur Gorgias, ou le bandit Cacus? Oh! pour le vol en grand, il faut trop d'avance; voyons donc l'autre. Le jour baisse, je suis robuste, adroit, alerte... Quel est cet homme qui sort du temple de Mercure? Un négociant, sans doute. Et cet autre?

SCÈNE XI.

DIOGÈNE, HYPERBOLÈS, allant à Diogène un poignard à la main; CACUS.

HYPERBOLÈS.

La bourse ou la vie!

DIOGÈNE.

Quel négociant!

CACUS.

La vie ou la bourse!

DIOGÈNE.

Deux contre un! Tenez... partagez!

HYPERBOLÈS.

Comment, partager? Il n'y a qu'une obole.

DIOGÈNE.

C'est tout ce que je posséde.

HYPERBOLÈS.

Alors à moi la piéce!

CACUS.

Non, à moi!

HYPERBOLÈS.

Par le fils de Maïa, je la garde!

CACUS.

Par Pluton, je te l'arracherai! (Ils se battent

DIOGÈNE, aux gardes qui entrent.

Holà! par ici. Au voleur! au voleur!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GARDES SCYTHES, MILON.

MILON, aux voleurs.

Au nom du peuple, je vous arrête!

(Ils vont pour sortir.)

DIOGÈNE.

Et mon argent, l'arrêtez-vous aussi?...

MILON.

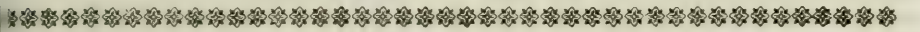
Oui, comme pièce de conviction. (Aux voleurs Suivez-nous! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

DIOGÈNE, seul.

Voici une abominable conclusion! Mais c'e épouvantable, inhabitable! Athénes est un coup gorge, une caverne, un bois où les loups se ma gent entre eux, où l'état de voleur même ne va rien! Fi de ce métier-là comme de tous les autre il n'y en a pas un seul de bon, pas même le me leur, pas même le pire. Je désespére : la vie h maine est impossible ici. Je ne serai pas Ath

nien... Non, je ne serai ni soldat, ni poéte, ni philosophe... A quoi bon se torturer l'esprit et le corps, pour être Miltiade, Sophocle ou Socrate, je ne puis espérer mieux; pour aboutir ainsi à l'ostracisme, à la prison, à la ciguë?... Non, je ne serai pas Athénien... Si je me tuais! mais je cherche un moyen de vivre!... Un sage a dit : « Suis les lois de la nature, et tu ne seras jamais pauvre; suis les lois du monde! et tu ne seras jamais riche... » Va pour la nature, je renonce au monde, à la société, à l'humanité!... Au fait, rien ne m'oblige ici bas : j'ai dû avoir des parens, je n'ai pas de quoi avoir d'amis; je n'ai personne qui me serve, mais aussi personne qui me gêne; ni droits, ni devoirs, ni intérêts, ni affections, ni patrie, ni famille. Je donne m'a démission d'homme: je ne me ferai pas même voleur... Que serai-je? Rien... Hum! il fait chaud encore; j'ai soif... allons boire! (Il se fouille.) Pas d'argent, plus une obole... Tiens, voilà un chien qui va boire sans argent à cette fontaine! Allons, il me reste encore cette tasse... c'est quelque chose pour boire. Tiens! il boit sans tasse! (Il jette sa tasse, qui se brise.) Eh bien, je ferai tout ce qu'il peut faire, je boirai, je mangerai, je vivrai comme lui... Tout ce qui me restait d'humain est brisé comme cette tasse. Je veux être un chien, puisque je ne peux être un homme; mais un chien sans collier et sans maître. Allons, vaines idoles, gloire, fortune, et toi aussi, Amour, pauvre dieu nu qui ne peux te passer des deux autres... allons, folles passions, respect humain, fausse honte, préjugés, quittez-moi, laissez-moi! faites place à la licence et au cynisme! Et gare à toi, Athènes, qui me métamorphoses ainsi, qui fais envier aux hommes le sort des bêtes!... Voilà mes mâchoires qui allongent, il me semble que mes cheveux se hérissent... je n'ai plus de dents, j'ai des crocs; je vais aboyer et mordre. Je ne suis plus Diogène l'Athénien, je m'appelle Diogène le Cynique!



ACTE PREMIER.

Dix ans plus tard. — Le théâtre représente une salle de festin chez Aspasie. — Fête luxueuse, tables, flambeaux, parfums.

SCÈNE I.

ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS, BATHYLLE et AUTRES COURTISANES; ALCIBIADE, couronné de roses; MILON, EURIPIDE, LYSIPPE, PLATON, NICIAS, GORGIAS, DÉMOSTHÈNES, couronnés de fleurs et allités autour de la table d'un festin; MUSICIENS ET MUSICIENNES, groupés et posés à l'antique; ESCLAVES et SERVANTES.

BATHYLLE, debout, au milieu du banquet, avec une lyre.

L'Amour et l'Hyménée,
Un jour, devant les dieux
Plaidaient pour leur lignée,
Plaidaient à qui mieux mieux.

De leur progéniture
Vantant le bon aloi,
L'un parlait de nature,
L'autre parlait de loi.

Chacun, selon sa cause
Et selon ses besoins,
Fit entendre sa glose
Et fournit ses témoins.

L'Hymen donna pour preuve
Le patient Vulcain,
Sa tête à toute épreuve
Et sa robuste main.

L'Amour, d'un tour sublime,
Découvrit le pied-bot
De ce fils légitime
Et de ce mari sot.

Il dit : « Du mariage
» Le dieu défectueux
» Est enfant du ménage
» De Jupin vertueux.

» Apollon, au contraire,
» Le chef-d'œuvre des cieux,
» Est enfant adultère
» De Jupin amoureux.

» Le dieu le plus immonde
» A l'Hymen doit le jour,
» Le plus beau dieu du monde
» Est enfant de l'Amour. »

La preuve ainsi tournée
Eut un entier succès;
L'Amour sur l'Hyménée
Gagna donc son procès.

SCÈNE II.

PROTÉE, LES MÊMES.

PROTÉE, entrant et annonçant.

Le jour!...

ASPASIE, vivement.

Je n'y suis pas... ferme les portes et les fenêtres! Je n'y suis pour personne, entends-tu? Point d'importuns, de visiteurs, de créanciers, de soleil, de délateurs, je dors... Il est toujours nuit chez Aspasie... Renouvelle les lampes, rallume les flambeaux; fais-nous une lumière à éclipser Phébus, à le renvoyer coucher chez Téthys. Et nous, amis, continuons cette nuit jusqu'à l'autre, recommençons!

PHRYNÉ, mangeant avidement.

Bien dit. Déjeûnons avec les restes du souper.

PROTÉE.

Des mendians sont là qui t'implorent pour ne pas mourir de faim.

PHRYNÉ, mangeant.

Est-ce qu'on meurt de faim ?

ASPASIE.

On ne meurt que de satiété, on ne meurt que d'ennui. (Protée s'éloigne.) L'ennui, c'est le malheur des gens heureux, c'est notre ennemi mortel, à nous les blasés d'Athènes... Trop heureux les pauvres, ils ont du moins à désirer. Allons, chante, chante, jeune fille ; chante l'amour, tu le peux encore. Et toi, Phryné, fière bacchante, mange et bois toujours ! Chacun son goût, amis ; nous avons ici l'ambroisie et le nectar, la poésie et la musique, les dons de Cérés et de Bacchus, d'Apollon et des Muses, tous les biens de l'âme et du corps... La vie est courte, qu'elle soit bonne ! Qui vivra bien, vivra long-temps... Mais vous voilà tristes comme un lendemain de fête, pâles comme le point du jour...

PHRYNÉ, mangeant.

Froids comme des plats de la veille. Vous me coupez l'appétit.

ASPASIE.

Vous m'effrayez. Qu'avez-vous ?

ALCIBIADE.

Si j'en juge de mes amis par moi-même, insensible Aspasie, c'est que nous voyons cette nuit s'achever comme les autres, sans être plus avancés dans ton amour, sans qu'aucun de nous ait encore la faveur, que dis-je ! l'espérance de succéder à Périclés.

TOUS.

Oui, oui !

ASPASIE.

Que voulez-vous ? l'Amour est un enfant aveugle qui ne sait pas choisir... Ne vaut-il pas mieux pour tous que je ne sois à personne ?...

ALCIBIADE.

Décidément, amis, Aspasie nous joue ; c'est une Pénélope qui défait la nuit les promesses qu'elle nous fait le jour : elle nous traite comme ces sots de prétendans qui ne pouvaient pas tendre l'arc d'Ulysse... Ah ça ! femme obstinée, est-ce que tu soupires encore après ton époux ? est-ce que tu espères que l'absent va revenir ? Tu sais pourtant bien que ce pauvre Périclés a entrepris le voyage sans retour, hélas ! Allons, il a tort pour jamais, je t'en réponds ; tu es veuve, très veuve, si veuve, que c'en est un scandale, un crime. Prends garde, nous te ferons accuser de philosophie et de sagesse par quelque Anytus. Bref, qu'attends-tu pour remplacer le défunt ? As-tu quelque épreuve à nous faire subir, quelque vœu à remplir, une toile infinie, un arc impossible ? Parle, enfin ; quand veux-tu recevoir nos présens de noce ? Ton dernier mot ?... Nous ne sortirons pas cette fois d'ici, nous ne verrons pas le jour avant de savoir qui tu préfères de nous.

TOUS.

Oui, oui !

ALCIBIADE.

Tu as de quoi choisir, je pense ?

ASPASIE.

J'ai l'embarras du choix, illustres soupirans.

ALCIBIADE.

Divine Aspasie, tu peux prononcer les yeux fermés comme l'impartiale Justice, sans crainte de te tromper, car tu as devant toi la fine fleur d'Athènes, toute son aristocratie de naissance, de vertu, de jeunesse, de force, de talent, de fortune, que sais-je ? Les yeux fermés ou ouverts, choisis donc entre nous ; nul autre qu'un de nous ne peut remplacer Périclés.

ASPASIE.

Que de modestie !

PHRYNÉ.

Comme ils se gargarisent ! (Elle boit.)

ALCIBIADE.

Que veux-tu de mieux ? Vois ! tout ce qui a un nom dans la paix et la guerre : l'archonte Nicias, et le poète Euripide ; le sculpteur Lysippe et le banquier Gorgias ; le philosophe Platon, et Milon l'athlète ; l'orateur Démosthénes, et moi Alcibiade... pour n'en pas oublier.

ASPASIE.

Ainsi, j'ai à donner la pomme à l'une de ces rivales, l'éloquence, la force, la sagesse, la fortune, la poésie, l'art, la puissance et la beauté ! Quelle concurrence ! Une douzaine de déesses, tout un Olympe, en vérité.

TOUS.

Oui, oui !

LAÏS, en soupirant, à part.

Ah ! peut-on hésiter devant Alcibiade ?

PHRYNÉ.

Moi, j'ai choisi Bacchus, comme Ariane. (Elle boit.)

ASPASIE.

Heureuse femme qui a encore une passion ! Que ne suis-je comme elle ! que n'en ai-je une aussi... Voyons !

TOUS.

Ah ! enfin.

ASPASIE.

Je m'y perds dans tous ces successeurs de Périclés : résumons un peu leurs titres, comptons toute cette monnaie d'un grand homme...

TOUS.

Oh !

ALCIBIADE.

Allons, Démosthénes, toi, l'orateur superlatif, parle pour tous... ou plutôt non, chacun pour soi.

TOUS.

Oui, oui !

ALCIBIADE, à Aspasie.

Moi, je t'offre ma jeunesse, mon printemps ; et printemps, c'est l'avenir, l'amour, l'espérance; ɔst cette couronne de fleurs.

PHRYNÉ.

J'aime mieux les fruits. Toi qui ressembles à ıutomne, Nicias, passe-m'en un.

NICIAS.

Par Jupiter ! l'automne a bien son prix, l'automne d'un archonte surtout, d'un homme qui int à sa maturité une puissance presque royale, i exerce l'autorité suprême, qui peut mettre ec lui la république et ses alliés, Athénes et ıte la Gréce à tes genoux.

ASPASIE.

C'est beaucoup.

EURIPIDE.

Ce n'est pas assez ! Qu'importe le pouvoir d'un ır, prés d'un régne éternel ! qu'importent Athés et la Gréce entiére ! Je te donne le monde, ıs les lieux, tous les temps : c'est la gloire, la ɔire immortelle que je t'offre, ô ma déesse ! Par ɔn maître Apollon, j'embaumerai ton nom dans ɪs vers, et ta beauté dans mes lauriers...

PHRYNÉ.

Mes lauriers, à moi, sont des pampres.

(Elle boit.)

EURIPIDE.

L'univers apprendra tes charmes comme ceux 'a chantés le poéte Homère.

LYSIPPE.

L'univers les verra. Moi seul, je puis les faire maître, admirer à tous dans toute leur majesté, r vérité; moi seul, je peux te rendre un tel ɪneur, Aspasie, te donner une beauté toujours ible que le temps augmente au lieu de la flé-, une beauté de déesse, de marbre ou d'airain, olonté. Moi seul, enfin, je puis t'aimer, t'esier ce que tu vaux, avec la perfection de tes ɪes et l'excellence de ta forme, avec tes trenteɪx qualités. Le grand profit d'être belle pour gens qui ne s'y connaissent pas, qui ne sont capables de distinguer la cheville de Vénus pied-bot de Vulcain. Il n'y a qu'un artiste, i'y a que moi pour aimer, admirer, estimer, ɪécier le beau comme il faut.

LAÏS.

Comment cet homme-là peut-il aimer le beau ?

ASPASIE.

l doit être bien malheureux, quand il se re-de ; il ne mourra pas d'amour-propre, comme reisse. (Tous rient.)

DÉMOSTHÈNES.

Disparaissez, pauvres rivales de l'éloquence ! 'loquence est la grande, la vraie, la seule puisɪce humaine. A son gré, elle change, déplace, transporte l'opinion ; elle dispose à son gré de la faveur, de la fortune et de la gloire. C'est elle qui accuse et qui défend, qui perd et qui sauve, qui change la vérité en erreur, et l'erreur en vérité ; c'est le glaive à deux tranchans qui coupe tous les nœuds ; c'est le sceptre absolu qui régit les peuples ; c'est, en un mot, la reine des républiques, et je la fais ton esclave.

ASPASIE.

Bon Démosthénes ! comme il parle pour lui... Il n'a plus de cailloux dans la bouche. (On rit.)

GORGIAS.

Qu'est-ce que tous leurs mérites à côté du mien ? L'argent, l'argent, à la bonne heure ! parlez-moi de l'argent ! Qu'est-ce donc que le reste ? quel honneur vaut l'éclat d'une piéce d'or ? quelle harmonie vaut le son d'une obole ? L'argent tient lieu de tout. Avec de l'argent, j'achéterai le crédit de l'archonte, les vers du poéte, les statues de l'artiste, l'éloquence de l'orateur, l'élégance de l'Adonis. Toutes leurs vertus sont dans mon coffre.

ASPASIE, avec ironie.

Alors ton coffre vaut mieux que toi. (On rit.)

MILON, brutalement.

Moi, j'ai le droit du plus fort... c'est le meilleur. Ma suprématie à moi, c'est la force. Demandez plutôt aux moutons si les lions ne sont pas les maîtres. Voyons, quel mérite peut lutter avec le mien ? j'assomme un bœuf, et je le mange...

PHRYNÉ, soupirant.

Heureux homme, qui mange un bœuf !

(Elle mange. — On rit.)

LAÏS.

A ton tour, philosophe Platon !

PLATON, d'un ton extatique.

Fi des passions brutales !... Parlons des joies pures de l'âme...

PHRYNÉ, l'interrompant.

Oh ! assez !... un philosophe après Milon !

ASPASIE.

Pourquoi pas ? j'écouterais même un philosophe pour me désennuyer. J'irais, pour me distraire, à l'Académie, au Portique, je ne sais où ; en enfer... je me remarierais même. Oui... mais, en vérité, je ne sais qui prendre : j'en voudrais un comme Périclés, qui eût les mérites de tous...

PHRYNÉ.

Gourmande !... (Elle mange.)

ASPASIE.

Ou bien qui n'eût aucun mérite ; toutes vos gloires m'éblouissent. Je suis plus indécise que jamais : le berger Pâris n'avait que trois rivales à juger.

ALCIBIADE.

Et tu nous vois devant toi comme les trois immortelles, étalant de notre mieux nos mérites à tes regards, ou plutôt comme les anciens chefs

de la Grèce devant Hélène, faisant un pacte entre nous, jurant par le Styx d'obéir, non sans chagrin, mais sans courroux, à ta décision suprême, tant nous sommes soumis à ta volonté, à ta beauté souveraine... car tu as le pouvoir des Sirènes, la magie de Circé, les charmes de l'esprit et les grâces du corps; et il faut qu'Apollon lui-même ait doué ta mère... car tu règnes en reine absolue sur toutes ces âmes républicaines; tu les pétrirais comme la cire de l'Hymète, dans tes victorieuses mains... Oui, tu me ferais couper les ailes de l'Amour, à moi plus volage qu'une abeille... tu ferais vendre des épices à cet artiste, filer une quenouille à cet Hercule... le banquier Gorgias te prêterait sans intérêt; Nicias deviendrait brave, Platon fou, Milon sobre, Démosthènes muet, Euripide gai, Lysippe beau. Que sais-je! tu rajeunirais les vieillards, tu ressusciterais les morts, tu opérerais tous les miracles d'Orphée et d'Amphion; les bêtes et les pierres elles-mêmes, un rayon de tes yeux, un son de ta voix les animerait et les transformerait. Non, je ne sais vraiment pas qui pourrait te résister... tu rendrais mon père aimable, tu rendrais honnête Hyperbolès même, tu apprivoiserais Diogène...

LAÏS.

Ah! pour celui-là, non!...

ASPASIE.

Qu'en sais-tu?

LAÏS, à part.

Si je pouvais lui faire oublier Alcibiade. (Haut.) J'en suis sûre.

ASPASIE.

Mais...

ALCIBIADE, l'interrompant vivement.

Finissons! Choisis entre nous dans cette pléïade d'étoiles qui t'entourent comme leur soleil; tous les astres d'Athènes brillent dans ton ciel, tous...

LAÏS.

Excepté un.

ASPASIE.

Qui donc?

LAÏS.

Le plus célèbre de tous.

ALCIBIADE.

Qui?

LAÏS.

Diogène!

TOUS, riant.

Diogène? Ah! ah!...

LAÏS.

Oui, Diogène! Ne riez pas! un grand nom, s'il vous plaît, un nom comme les vôtres, au dessus de tous les autres; Diogène qu'il vous faut au moins traiter d'égal à égal, seigneurs, qui brille ici par son absence, qui manque au triomphe de votre reine, et que je voudrais voir enchaîné comme vous à mon char, si j'étais Aspasie.

ALCIBIADE et LES AUTRES.

Allons donc! Un chien!... Fi!...

ASPASIE.

On parle beaucoup de ce Diogène, et depu[is] bien long-temps? Tout le mal qu'on en dit est-[il] vrai?...

PLATON.

On n'en dit pas assez: c'est une exception a[u] monde, un être qui n'a pas son pareil, qui [ne] ressemble à personne...

ASPASIE.

Mais c'est original.

NICIAS.

Une brute qui n'a ni ciel, ni terre, ni feu, lieu, ni foi, ni loi, ni cœur, ni âme, rien [de] l'homme, pas même le nom...

ASPASIE.

Eh mais, c'est une bête curieuse.

MILON.

Tu veux dire un monstre.

ASPASIE.

Un monstre... Eh mais, savez-vous que c'e[st] très rare...

MILON.

Un monstre à étouffer, qui ne respecte rie[n] pas même les dieux; qui n'aime rien, pas mêm[e] les femmes...

GORGIAS.

Une canaille qui couche dans un tonneau...

DÉMOSTHÈNES.

Qui ne parle pas, qui jappe...

PHRYNÉ.

Qui se contente d'une figue pour dîner...

EURIPIDE.

Qui rit de tout, même des tragédies...

LYSIPPE.

Et qui est laid!... (Rires.)

ALCIBIADE.

Maladroits!... comme nous le rehaussons!

LAÏS.

Le portrait n'est pas flatté, mais il ressembl[e]. Ajoutons pourtant que ce chien est libre comm[e] l'air; que ce gueux est fier comme un archont[e], fort comme un athlète; que cette brute est sp[i]rituelle comme un singe, un poète, un artiste, u[n] philosophe et un orateur, battus ensemble, [et] vous aurez le Diogène tout entier.

ASPASIE.

Mais je meurs de le voir.

LAÏS.

La vue n'en coûte rien.

ALCIBIADE.

Laïs, tu es une méchante.

LAÏS.

Vous êtes des envieux.

ASPASIE.

Mais il serait beau d'humaniser le monstre...

LAÏS.

Oui, ma chère; seulement c'est impossible...

ASPASIE.

Ah! si je voulais!...

LAÏS.

Impossible, te dis-je!

ALCIBIADE.

Ne l'agacez donc pas ainsi!

ASPASIE.

Tu me donnes envie d'essayer...

LAÏS.

Comme les Titans ont essayé le ciel.

ASPASIE, à Protée.

Qu'on aille me chercher Diogène!

(Protée sort.)

ALCIBIADE.

Diogène ici! Effeuillez les roses, ouvrez les lacons, brûlez les parfums!

NICIAS.

Nous ne pouvons admettre un animal à lutter vec nous.

TOUS.

Non! non! c'est impossible!

ASPASIE.

Pourquoi pas? en avez-vous peur?...

MILON.

Nous en avons honte.

ALCIBIADE.

Honte et peur. Les morsures sont dangereuses endant l'été.

ASPASIE.

Eh bien, cela fera diversion à vos flatteries. Je 'ai jamais eu que des complaisans, je ne suis atourée que d'adorateurs; ce métier de déesse l'ennuie, j'en suis lasse à mourir. Par la triple fécate, je veux connaître un homme qui ne ressmble pas à tous, que je ne sache point par cœur, ui n'adore rien, ne respecte rien, ne craigne en; pour qui je ne sois qu'une femme, et une mme qu'il n'aime pas; un être inhumain, sans eur, ni âme, un monstre dénaturé, un chien, omme vous l'appelez. Ah! s'il pouvait être un eu enragé!... ce serait du nouveau pour moi. u nouveau... ô bonheur! de l'impossible même.. uelle gloire! l'impossible et le nouveau, l'antiote de l'ennui!... Merci, Laïs. Je vivrai donc ujourd'hui!

PHRYNÉ.

L'amour passe, tout passe; il n'y a que la soif ui ne passe pas sans boire. (Elle boit. — Rires.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, PROTÉE.

ASPASIE, à Protée.

Et Diogène?

PROTÉE.

Il n'a pas voulu venir.

ASPASIE.

En voilà donc un qui me résiste!

NICIAS.

Tant mieux!

ALCIBIADE.

Tant pis!

LAÏS.

Je le disais bien, moi!

ASPASIE.

Et qu'a-t-il répondu?

PROTÉE.

Qu'il n'avait besoin de personne, et que, si on avait besoin de lui, on n'avait qu'à venir le trouver.

TOUS.

L'insolent! le misérable!

LAÏS.

J'en étais sûre...

ASPASIE.

Ce refus m'irrite.

LAÏS.

N'en parlons plus.

ASPASIE.

Au contraire.

NICIAS.

Il ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe davantage.

ASPASIE, se levant de table.

Puisqu'il ne veut pas venir chez moi, allons chez lui!

(Tout le monde se lève, excepté Phryné, qui reste à table.)

LAÏS.

Chez lui!... mais c'est sur la place publique.

ASPASIE.

Nous ne ferons pas antichambre.

ALCIBIADE.

Mais il n'a qu'un manteau troué.

ASPASIE.

Nous aurons nos voiles. Il ne sera pas dit qu'un homme dans Athènes m'aura résisté.

PHRYNÉ, se levant de table à son tour.

Maudite bête qui nous fait quitter la table! Je n'ai plus de peines de cœur, moi; je n'ai plus que des maux d'estomac: le vieil Hippocrate m'a toujours dis que je périrais par là. J'emporte un en-cas. (Elle prend une orange.)

LAÏS, à Aspasie.

Tu échoueras, je le parie...

ASPASIE.

Je gage que non!

PHRYNÉ, se levant.

Je tiens le pari pour un dîner.

LAÏS.

Moi, pour une bagatelle, je suis sûre de gagner... Tiens, cette fleur d'Alcibiade!

ASPASIE.

Je tiens pour tout ce qu'on voudra...

ALCIBIADE, à part.

Ah ça! mais quel intérêt Laïs a-t-elle à ce jeu? (Haut.) Gare aux coups de dents!

ASPASIE.

N'ayez pas peur, je le mettrai à l'attache.

LAÏS.

Ah! Vénus elle-même y perdrait sa ceinture.

ASPASIE.

Vénus, oui ; mais moi!...

LAÏS.

Toi, pas mieux qu'une autre. (A part.) Elle donne dans le piége.

ASPASIE.

Esclaves, mes bracelets, mon manteau, mon voile, toutes mes armes de guerre, et les meilleures... (Protée et plusieurs servantes contribuent à sa parure.) mes perles les plus fines, mes couleurs les plus vives, mes parfums les plus doux!... Je vais combattre cette fois pour une cause sublime, une bête à changer en homme, noble conquête digne de moi : je veux être irrésistible. Allons vaincre le monstre.

LAÏS.

Emporte un philtre, te dis-je.

ASPASIE.

Et mes yeux?

ALCIBIADE.

Quoi! sérieusement?...

ASPASIE.

Sérieusement. Il y va de mon honneur, du vô-tre même. Je veux vous montrer aujourd'hui ç que je vaux... Moi qui ai vu tous les grand hommes de mon temps à mes pieds, je perdrai tout mon prix, si j'étais dédaignée par le dernie des mortels, fût-ce même Diogène le Cynique.. Mais il n'en réchappera pas. Partons.

ALCIBIADE.

Contentons son caprice, de peur qu'il ne de vienne une passion.

ASPASIE.

Appelez cela bizarrerie, coquetterie énorme caprice d'enfant gâté, tout ce qu'il vous plaira. J veux avoir raison du rebelle, dompter le mons tre; je veux qu'il se mette sur les rangs avec vou aujourd'hui même. Je vous invite donc à me fair ce soir vos présens de noce, le présent du Cyni que sera avec les vôtres; et, rassurez-vous, ce ri val-là n'est pas à craindre... Ce soir donc, à l deuxième heure, quand je les aurai reçus, je choi sirai. (Ils sortent tous.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au prologue. — La place publique d'Athènes. — Au pied d'une des statues, un tonneau renversé, une besace, un bâton.

SCÈNE I.

DIOGÈNE, seul, sortant de son tonneau avec une lanterne allumée.

Voilà le faux jour des hommes qui luit! O ma chère lanterne, image de mon âme, vigilante comme elle, comme elle ennemie des illusions et des chimères, toi qui m'as éclairé depuis dix ans dans les ténèbres d'Athènes, toi par qui j'ai pu dire de cette ville qui m'avait tant ébloui d'abord : «Quoi! ce n'est que ça!...» Entretiens bien ta flamme, brûle sans cesse près de ce tonneau où les cruches d'Athènes viennent puiser la sagesse; fais-moi toujours voir clair dans les fumées de ce monde; donne-moi ta précieuse lumière pour connaître la vie humaine, ses envers et ses réalités, pour apprécier ce que valent fortune, gloire, amour, biens et maux, vains fantômes, vrais leurres, qui se ressemblent de fait et ne diffèrent que de nom; pour en avoir, enfin, le mépris et le détachement qui conviennent à l'être libre ici bas... Ou plutôt, tiens, j'ai un accès de philanthropie aujourd'hui : fais-moi trouver dans ce troupeau de bipèdes, dans ce tas d'immondices, un seul homme à estimer, un seul être à aime et je t'éteins, et je redeviens homme moi-même l'instant. Jusque-là, je serai toujours chien, et t brûleras toujours, et nous nous consumeror ensemble dans une attente et une recherche éter nelles. Oui, ma chère, jusque-là, c'est dit, je re terai hors de l'humanité. Où peut-on être mieux Que me manque-t-il? Des soucis, des besoin des passions, toutes ces misères humaines... Quel richesse! Je n'ai rien à craindre, ni le vent, ni l calme, ni la paix, ni la guerre, ni les voleurs, les honnêtes gens, toutes ces inquiétudes... Qu bonheur! L'être libre, riche, heureux, n'est pa celui qui a beaucoup, mais celui qui a assez; o je vis sans désirs, sans tourmens, sans maître; j suis au dessus de tout et de tous... A n'en juge que par mon domicile, quelle supériorité! si hau que soit le palais des archontes, mon dome s'élev encore par dessus; je suis logé comme un dieu e plein air, et c'est Jupiter qui se charge des répa rations : je suis donc libre, riche, heureux, heu reux comme ne peut l'être un homme, bienheu reux comme un dieu! Je resterai chien.

SCÈNE II.

IOGÈNE, CACUS, HYPERBOLÈS, Ci-
TOYENS D'ATHÈNES.

ACUS, devenu scribe, entrant du côté où se tient Diogène.

Bonjour, Diogène!...

PERBOLÈS, devenu orateur, entrant gravement ar le côté opposé à celui de Cacus, et lisant un ianuscrit.

La rhétorique est l'art de bien dire! »

CACUS, l'apercevant.

Ah! justement voici l'orateur Hyperbolès! le-lui pour nous. (Il lui indique Diogène.)

HYPERBOLÈS.

e ne parle jamais gratis. (Reprenant sa lecture.) discours se compose de quatre parties : orde, l'exposition, l'argumentation et la péro-on.»

US, haussant les épaules et revenant à Diogène.

onjour, Diogène!

DIOGÈNE, répondant.

ue me voulez-vous?

CACUS.

nfin!... Te demander un conseil sur les affai-le la république.

DIOGÈNE.

t que me fait la république?...

CACUS.

est précisément parce que tu es désintéressé la question que nous venons te consulter... ntéressé et sage, tu ne peux que nous donner on avis.

DIOGÈNE.

que c'est que d'être chien! j'étais dieu tout ure, me voilà roi à présent : j'ai des flat-s. Vous avez donc bien besoin de moi?

CACUS.

ous sommes fort embarrassés.

DIOGÈNE, allant à eux et les regardant.

h ça! mais je vous reconnais vous deux... Vous onsultiez autrement jadis.

HYPERBOLÈS, à part.

Quel est le meilleur exorde, le brusque ou nuatif? »

DIOGÈNE.

ui, je me souviens, un soir, il y a long-temps, ette place, tu m'as demandé la bourse ou la . tu étais voleur...

HYPERBOLÈS.

maintenant je suis homme de loi. On fait l'on peut...

DIOGÈNE.

n ne gagne pas à vieillir.

CACUS.

moi aussi, je me suis mis au service de Thémis, pour réparer mon passé : je suis devenu huissier.

DIOGÈNE.

Un voleur retourné, quelle étoffe d'huissier!

CACUS.

Et maintenant qu'on est citoyen fonctionnaire, et qu'on a quelque bien au soleil, on tient à l'honnêteté des hommes et des choses du gouvernement. C'est demain le jour des élections, et nous ne savons pour qui voter. Il ne faut pas s'en rapporter au sort... les temps sont graves... la république va de mal en pis. Nous avons toujours la guerre au dehors.

DIOGÈNE.

Pauvres soldats!...

CACUS.

Et la discorde au dedans.

DIOGÈNE.

Pauvres citoyens!

CACUS.

Le peuple veut le pouvoir du sénat, le sénat les priviléges de l'archonte, et l'archonte les droits de tout le monde.

DIOGÈNE.

Pauvre tout le monde!...

CACUS.

Ne plaisante pas! nous avons pleine confiance en toi, parce que tu n'as d'ambition d'aucune sorte. Ah! s'ils te ressemblaient tous! Voyons, quel candidat faut-il élire cette année, à la place de Nicias? Alcibiade ou Démosthènes? L'un est pour les petits, l'autre pour les grands; l'un pour la paix, l'autre pour la guerre; l'un veut l'alliance avec Denys de Syracuse, l'autre avec Philippe de Macédoine...

DIOGÈNE.

Ni l'un ni l'autre : vous tombez de Charybde en Scylla.

CACUS.

L'un nous promet des anguilles de Béotie, et l'autre de l'huile pour les manger.

DIOGÈNE.

Tous les deux, puisqu'il vous faut de l'huile pour manger les anguilles.

CACUS.

Mais tu es donc sans pitié pour ta patrie?

DIOGÈNE.

Est-ce que j'ai une patrie? Que m'importent à moi, la politique, la paix ou la guerre, le peuple et le sénat, l'alliance avec Denys ou Philippe, les anguilles sans huile, ou l'huile sans anguilles! Soyez donc citoyens... pauvres gens... vrai bétail à l'étable qui ne sait que choisir entre deux bouchers, entre le couteau et la massue, entre Alcibiade et Démosthènes! Eh! grands Dieux! si vous tenez à voter, votez pour vous, et laissez-moi manger tranquille : je n'aime que les figues.

Je ne suis pas citoyen, Dieux merci! je ne suis qu'un chien.

(Il va se coucher dans son tonneau. — Cacus sort.)

HYPERBOLÈS, allant gravement à Diogène.

Quelle est la plus belle figure de rhétorique, la catachrèse ou l'onomatopée?

DIOGÈNE, prenant son bâton.

En fait de rhétorique, je ne connais que cette figure-là.

(Il frappe Hyperbolès, qui se sauve comme un voleur.)

SCÈNE III.

DIOGÈNE, seul, respirant.

Ah!... j'ai faim, mangeons! Tiens, j'ai mes parasites aussi, moi, et non moins avides, non moins ingrats que les autres; oui, une douzaine d'oiseaux qui me quittent comme des hommes, après qu'ils ont dîné.

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, dans son tonneau, CLINIAS, richement vêtu, puis LE FILS DE SOPHOCLE.

CLINIAS, frappant au tonneau.

Pan!... pan!...

DIOGÈNE.

Qui est là?...

CLINIAS.

N'est-ce pas ici que demeure Diogène le Cynique?

DIOGÈNE.

Oui. Entrez, si vous pouvez.

CLINIAS.

Sors plutôt.

DIOGÈNE.

Pourquoi faire?

CLINIAS.

Pour me vendre ta sagesse.

DIOGÈNE.

Tu ne pourrais la payer.

CLINIAS.

Je suis riche.

DIOGÈNE.

Raison de plus, tu dois être avare.

CLINIAS.

Non, non, et je te le prouverai, si tu veux me conseiller comme il faut. Je suis le père d'Alcibiade, le sénateur Clinias.

DIOGÈNE.

Un sénateur! je n'y suis pas.

LE FILS DE SOPHOCLE.

Je suis le fils de Sophocle, un simple citoyen, qui viens te demander un avis.

DIOGÈNE.

Je n'y suis pour personne.

LE FILS DE SOPHOCLE, le secouant dans son to[n]neau.

Ah! tu ne veux pas dénicher! Attends, je va[is] te secouer ainsi jusqu'à ce que tu sortes!

CLINIAS.

A la bonne heure.

DIOGÈNE, sortant.

Aïe! aïe! je n'en finirai pas aujourd'hui... Qu[']a-t-il donc?

CLINIAS.

Il s'agit de mon fils Alcibiade.

DIOGÈNE.

Celui qui coupe les oreilles de mes pareils, l'[in]solent!...

LE FILS DE SOPHOCLE.

Il s'agit de mon père Sophocle.

DIOGÈNE.

Celui qui a fait la pieuse Antigone, l'insen[sé]

CLINIAS.

Un indigne enfant qui me ruine, me dévo[re]. On a déjà tant de mal à garder son bien des e[m]prunteurs, des percepteurs, des régisseurs, [des] voleurs...

DIOGÈNE.

Soyez donc riche!

LE FILS DE SOPHOCLE.

Un vieux poète sans ressources, que nous n['a]vions pu faire interdire, hélas! et qui n'est [bon] qu'à mourir maintenant...

DIOGÈNE.

Soyez donc pauvre!

CLINIAS.

Un prodigue qui me dépense le présent et [l'a]venir en chevaux, en parfums, en femmes; [qui] se perd avec des gens de mauvaise vie, des [so]tistes, des philosophes, des auteurs, des cou[rti]sanes... avec une Aspasie surtout, qui a engl[outi] à elle seule plus de richesses que la mer Egée[, et] que, pour comble de folie, il veut épouser, dit[-il.] Il en est capable! Prends pitié d'un malheur[eux] père! Que faut-il faire de ce coupable enfant [qui] finira mal, qui finira par me déshonorer, par [me] faire mourir sur la paille?

DIOGÈNE.

Et il aura raison.

CLINIAS.

Pourquoi?

DIOGÈNE.

Pour te punir de l'avoir fait naître. Va!

CLINIAS.

Ah! oui, tu dis vrai. Malheureux que je s[uis,] je n'ai plus qu'à mourir avec un tel enfant[.] Saturne! pourquoi as-tu épargné Jupiter?

(Il sort.)

DIOGÈNE.

Soyez donc père!

LE FILS DE SOPHOCLE.

Un vieillard qui est à notre charge, qu'il n[...]

nt nourrir, vêtir, entretenir à nos frais, et qui quatre-vingts ans passés... Qu'en dis-tu?... O piter! comment t'es-tu donc débarrassé de Sa-ne?

DIOGÈNE, le repoussant avec indignation.

Va, fils parricide, va tuer ton père! tu auras enfans!

SCÈNE V.

DIOGÈNE, puis UN MARI et SA FEMME.

VOIX A LA CANTONADE.

Au secours! à moi!...

DIOGÈNE.

A d'autres! Quel est ce bruit?

LE MARI, battant sa femme.

Ah! coquine, tu me trompes!

LA FEMME.

Ah! scélérat, tu me battras!

DIOGÈNE.

Qu'y a-t-il encore?

LE MARI.

'est une coquette.

LA FEMME.

'est un jaloux.

LE MARI.

ne libertine.

LA FEMME.

n brutal.

DIOGÈNE.

a, la, la. Et de quel droit vous injuriez-vous, battez-vous ainsi?

LE MARI.

est ma femme. Tu ne sais pas ce que c'est ne femme perfide!

LA FEMME.

est mon mari. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un i jaloux!

DIOGÈNE.

ariez-vous donc!

LE MARI.

iens!

LA FEMME.

iens! (Ils sortent en se battant.)

DIOGÈNE, ayant reçu un soufflet.

resterai chien, et chien célibataire... la fa-e, à Athènes, ne vaut pas mieux que la société.

SCÈNE VI.

GÈNE, ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS, et UTRES COURTISANES, voilées; ALCIBIADE, ILON, EURIPIDE, NICIAS, PLATON, ORGIAS, LYSIPPE, DÉMOSTHÈNES, ROTÉE; PEUPLE, etc., etc.

LAÏS.

e voilà!

ASPASIE.

Dieux! qu'il est laid... Allons-nous-en!...

LAÏS.

Et notre pari?

PHRYNÉ.

Et mon dîner?...

LAÏS.

Tu es venue, non pour l'aimer, mais pour qu'il t'aime.

ASPASIE.

C'est juste, approchons.

ALCIBIADE.

Pas trop près... Je vous avertis... il mord!...

DIOGÈNE, dans son tonneau.

Les chiens ne mordent pas les betteraves... Quelle foule! ce n'est pourtant pas jour de marché!

ALCIBIADE, sifflant.

Psitt..: psitt...

DIOGÈNE.

On siffle ici, ça me regarde... à moins qu'il n'y ait là quelque auteur dramatique... Justement, j'aperçois le jeune Euripide? Hé! l'ami, est-ce toi ou moi qu'on siffle?

ALCIBIADE, frappant sur sa cuisse.

Ici, Diogène!...

DIOGÈNE.

Il paraît que c'est moi.

ALCIBIADE.

Viens ici!

DIOGÈNE.

Encore une visite.

ALCIBIADE.

Sors de ta niche, animal.

DIOGÈNE, sortant.

Que me veux-tu?

ALCIBIADE.

Te voir.

DIOGÈNE.

Vous êtes bien honnête. Asseyez-vous donc! il y a place pour tout le monde, mon salon est assez grand. Faites comme moi, ne vous gênez pas.

(Il s'assied par terre.)

ALCIBIADE.

Merci de ton bon accueil.... Pourquoi nous reçois-tu si bien, après ton refus de nous venir voir?...

DIOGÈNE.

Pour le plaisir que vous me ferez en vous en allant. (Rires.)

ALCIBIADE.

Pourquoi cette lanterne en plein jour?...

DIOGÈNE.

Pour chercher un homme...

(Il lui tourne le dos.)

ALCIBIADE.

Mais il ne manque pas d'hommes ici, j'espère.

DIOGÈNE.

Vous, peut-être?... Quelle prétention!

ALCIBIADE.

Sans doute, toute la virilité d'Athènes.

DIOGÈNE.

Pauvre Athènes!...

PHRYNÉ.

Comme qui dirait la crême du pot...

DIOGÈNE.

Ou l'écume. Voyons donc! (Il prend sa lanterne.)

ALCIBIADE.

Nous avons fait nos portraits, nous allons voir le revers des médailles.

DÉMOSTHÈNES.

Oui, nous allons entendre d'étranges choses: le voilà déchaîné.

DIOGÈNE, les passant en revue avec raillerie.

Des hommes ça... des bêtes comme moi, pires que moi, un troupeau, une ménagerie.... (Il regarde l'archonte Nicias.) Est-ce celui-ci, parce qu'il est grave? Mais l'âne est le plus grave des animaux, le hibou le plus grave des oiseaux, la citrouille le plus grave des végétaux... Nicias est le plus grave des généraux... mais aussi le plus léger des héros. Est-ce Gorgias l'usurier, espèce de sangsue, d'éponge, de madrépore, animal à antennes, à pompe et à panse, qui suce, absorbe et dévore; bête malfaisante, qui dit comme le Bellérophon d'Euripide: « Qu'on m'appelle méchant, pourvu qu'on m'appelle riche!... » (Rires.) Est-ce Milon, ce digne Béotien si bien de son pays, comme Alcide son patron, qui se croit homme parce qu'il est fort? Je connais un lion plus fort que lui... le temps des Hercules est passé, mon cher, à moins que tu n'extermines ces monstres. (Rires. Il lui montre Gorgias et Nicias.) Serait-ce donc ces autres animaux? autre genre, genre plumitif; ce poète, par exemple, Euripide, cette pauvre bête qui diffère de moi, en ce que les sifflets m'appellent et qu'ils le font fuir; qui ressemble à Sophocle comme une oie ressemble à un cygne, et qui se rengorge quand le cygne meurt de faim? Est-ce Démosthènes, ce perroquet bavard et peureux, qui sait bien dire et ne saurait bien faire; qui met son courage dans les mots, et prend la langue pour le cœur?... Lysippe, ce corbeau, encore plus laid que ses œuvres, qui corrige ses statues au lieu de se corriger lui-même, et qui est libre quand Phidias est en prison? Platon, ce coq, ce poulet, veux-je dire, à deux pieds et sans plumes, qui chante cocorico quand Socrate boit la ciguë? Est-ce enfin Alcibiade, ce paon superbe, l'orgueil emplumé, étalé, faisant la roue, animal hybride, moitié mâle, moitié femelle, teint comme une étoffe, huilé comme un anchois, embaumé comme un cadavre? Un homme, lui! un composé de tous les vices, comme le paon de toutes les couleurs; qui trahit son nom, sa patrie, sa fortune, fait l'amour quand il devrait faire la guerre, et traîne une vie de honte, quand les autres courent une mort glorieuse! Un homme, lui! cette Ath nienne! autant chercher des hommes parmi femmes! (Regardant les statues.) O Harmodius! Aristogiton! vous tous martyrs de la liberté, h ros de Platée et de Marathon, vous qui ne savi pas vivre, mais qui saviez mourir! vous, homm perdus, race inhumée, morts moins corromp que ces vivans, sortez de vos tombeaux! ranim vous dans vos marbres! Venez à la place de v descendans, bien descendus, hélas! autant que chats sont descendus des tigres... revenez, si vo voulez qu'Athènes ait encore des hommes po sauver la liberté, la patrie. Revenez, il est tem Ne voyez-vous pas poindre au nord une nouv invasion de barbares? ne voyez-vous pas les gles sauvages de Thrace, les vautours de Macédo aiguiser leurs serres, étendre leurs ailes, pour battre sur votre république, pour l'envelopper, l'ensevelir comme une proie à coups de bec? Mais que me fait la république, à moi? je suis b bon de m'occuper d'elle, qui ne s'occupe pas moi. (Il s'assied.

ALCIBIADE.

Que veux-tu pour cette leçon?

DIOGÈNE.

Que tu te retires de mon soleil.

ALCIBIADE.

Si je n'étais pas Alcibiade, je voudrais ê Diogène.

DIOGÈNE.

Pas dégoûté.

LAÏS.

A notre tour.

ALCIBIADE.

Prenez garde... n'éveillez pas le chien dort.

LAÏS, à Diogène.

C'est nous autres femmes qui t'avions env chercher.

DIOGÈNE, se levant.

Toi, jeune fille?

LAÏS.

Moi-même... pour te consulter.

DIOGÈNE.

Sur quoi?

LAÏS.

Sur l'amour.

DIOGÈNE.

Sur l'amour?... cette fainéantise! L'amour il y en a de toutes sortes...

ALCIBIADE.

Bouchez-vous les oreilles!

DIOGÈNE.

Est-ce l'amour prompt comme la foudre, su comme l'apoplexie, ou l'amour à la longue et l comme le poison? Est-ce l'amour de ménage la prude Junon, ou bien l'amour effréné de Vé Aphrodite? l'amour mystérieux et chaste, s'enveloppe de nuit et de nuages, comme celui

Phébé et d'Endymion, ou l'amour à tout prix et sans voile d'Aspasie et de Phryné?...

ALCIBIADE.

Tout beau! (A Aspasie.) Tu l'as voulu!

ASPASIE.

Laisse-le dire!...

LAÏS.

Achève!...

DIOGÈNE.

Car pour un amour innocent, il y en a mille coupables : l'adultère, l'inceste, et les autres fils plus aveugles encore de l'ardente Cypris... l'amour de Jupiter pour la femme de son hôte Amphitryon, de Phèdre pour le fils de son mari, de Jocaste pour son propre fils, de Pasiphaé...

ALCIBIADE, l'interrompant.

Tais-toi, Cerbère!

DIOGÈNE.

Dis donc, damné, je ne suis pas encore chargé de te garder.

LAÏS.

Laisse-le donc nous éclairer sur l'amour.

DIOGÈNE.

C'est tout : choisis maintenant, si tu l'oses.

LAÏS.

Mon choix est fait.

DIOGÈNE.

Qui aimes-tu?

LAÏS.

Toi.

DIOGÈNE, lui riant au nez.

Je ne cherche pas une femme.

LAÏS.

Toi, Diogène le Cynique.

DIOGÈNE.

Quelle impudence! Tu t'appelles Aspasie.

LAÏS.

Qu'importe!

DIOGÈNE, étendant les mains.

Arrière, impure!

ALCIBIADE.

A bas les pattes!

DIOGÈNE.

Arrière, prostituée! oublies-tu que nous sommes sur la place publique?

ALCIBIADE.

Tais-toi, mâtin, ou je te coupe les oreilles!

DIOGÈNE.

Soyez donc amoureux de ces femmes-là!

ALCIBIADE.

Au chenil, au tonneau! ou je t'assomme!

DIOGÈNE.

Oui, au tonneau, et je vais m'en faire une tribune pour achever avec vous. (Il approche du tonneau, et s'appuie dessus.) Hé! approchez, vous tous, Athéniens, entourez-moi, écoutez-moi! (La foule les entoure.) C'est pour ces créatures que vos chefs vous trahissent, vous pressurent, vous vendent corps et biens aux rois étrangers! c'est à ces idoles qu'ils vous sacrifient! Voilà où passent les sueurs de l'impôt, le labeur de vos jours, les veilles de vos nuits, tout votre or, concrété, condensé en joyaux, en bijoux, aux pieds, aux mains de leurs viles maîtresses!... Allons, me voilà encore à me mêler de ce qui ne me regarde pas; je m'emporte malgré moi, comme si j'avais le malheur d'être Athénien! C'est qu'aussi elles n'ont point de honte d'aller par la ville, en plein jour, vêtues, chargées, comblées des dépouilles publiques, d'insulter aux haillons avec la pourpre, à l'indigence avec l'infamie. (A Aspasie.) Toi, par exemple, qui te tiens muette, immobile, voilée et parée comme la plus infâme, ne rougis-tu pas de tout ton luxe, de tout ton opprobre? ne vois-tu pas que ces perles sont des pleurs cristallisés, ces rubis des gouttes de sang figé? N'entends-tu pas tous ces grelots d'or te sonner aux oreilles les imprécations de la foule? ne rougis-tu pas, quand le peuple d'Athènes meurt de faim, de porter toute une moisson sur tes épaules?...

ASPASIE, avec une émotion graduée, quittant son manteau, à Protée.

Donne cela aux pauvres.

DIOGÈNE.

D'avoir tant d'or à tes bras, quand l'armée n'a pas même de quoi acheter du fer?...

ASPASIE, ôtant son bracelet.

Porte ce bracelet au trésor public.

DIOGÈNE.

D'avoir un voile, un voile d'or, les dieux me pardonnent! quand la déesse de la pudeur n'en a pas même un de laine?... Au fait, tu as raison, cache-toi bien, femme ornée de malheurs et de malédictions, le voile te convient comme la nuit. Cache-toi, pour qu'on ne voie pas ta honte! mais elle perce encore à travers ton voile, tout massif qu'il est.

ASPASIE, ôtant son voile.

Porte ce voile à la déesse.

DIOGÈNE, jetant un cri d'admiration à la vue d'Aspasie.

Ah!

ASPASIE, dévoilée, avec un embarras pudique.

C'est la première offrande qu'Aspasie fait à la pudeur, grâce à Diogène le Cynique. (Avec la plus grande émotion, à sa suite.) Venez! venez! venez!

(Elle sort avec les autres.)

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, seul, en extase.

Oh! reste... reste encore, adorable vision... Aspasie! Qu'ai-je vu? Aspasie, elle? non, c'est une déesse... cet air, cette voix, ce parfum plus doux que l'ambroisie... c'est la mère de l'Amour, Cy-

pris elle-même qui s'est manifestée dans toute sa beauté... c'est une apparition, une révélation du ciel! Quelle émotion inconnue! je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Oh! mais c'est étrange... Qu'est-ce que je sens donc là dans ma poitrine? C'est le cœur... j'en avais donc un! Comme il bat!... C'est la vie, c'est le bonheur... c'est l'amour! Oh! non, non, pas encore, pas si vite... C'est impossible... ce serait du miracle, ce serait pour le coup de l'amour foudroyant! Qu'est-ce donc enfin? moi qui l'expliquais aux autres, ne puis-je me l'apprendre à moi-même? Ah! ce que je sens là ne peut s'expliquer!... Que le monde est bon! que les créatures de Dieu sont belles! Je calomniais, je blasphémais le ciel et la terre, les hommes et les Dieux, et ils se vengent par un chef-d'œuvre! Oui, oui... (Au peuple.) aussi bonne que belle! amis! car le beau n'est que la forme du bon. Écoutez-moi. Je suis ravi comme l'aveugle qui recouvre la vue; je voyais tout en noir, tout en mal, ou plutôt je n'y voyais pas, malgré ma lanterne. Je croyais, j'en ai honte, qu'on pouvait abdiquer l'humanité, que le bonheur était la privation, que l'insensibilité était la vie... le bonheur du néant, la vie des brutes, des métaux et des pierres, soit, la vie ou plutôt la mort de Narcisse réduit à lui-même. Mais il aurait fallu, pour cette vie égoïste et perclue, cette vie d'huître en écaille, pour ce morne suicide, que je fusse né sans cœur, que ma mère ne m'eût pas fini, qu'elle eût oublié de mettre sous cette mamelle ce qui y remue si fort, qu'elle eût oublié enfin le meilleur de la bête... Ah! je comptais sans Vénus et son divin fils, sans la passion, sans l'amour... J'aime, je m'humanise enfin!... La boue de Prométhée a reçu le feu du ciel... Éteins-toi donc, pauvre lanterne si obscure et si froide auprès de la flamme qui m'éclaire et me brûle à présent! éteins-toi inutile désormais, car je cherchais un homme, et j'ai trouvé une femme... (Il souffle sa lanterne.) ou plutôt j'ai tout trouvé... car l'homme ce sera moi comme elle est la femme! A bas les haillons comme les perles! (Il jette sa besace et son bâton.) Il n'y a plus de Diogène, plus de chien; il y a un homme, un homme avec tous ses besoins, ses sentimens, ses facultés et ses passions, un homme qui ne voulait rien être sans elle, et qui pour elle, par elle, veut être tout, un grand homme, s'il le faut. Place! place, à Diogène amoureux! Patrie, famille, fortune, pourpre d'archonte, trésor du riche, gloire du soldat, amour de jeune homme, tout, oui tout, j'aurai tout pour elle!

PREMIER CITOYEN.

Il est fou!

DIOGÈNE.

O mes concitoyens, vous me demandiez pour qui il fallait voter? Votez, votez pour moi!

ACTE TROSIÈME.

La chambre à coucher d'Aspasie.

SCÈNE I.

ASPASIE, PROTÉE.

ASPASIE, couchée sur un lit de repos.

Quelle heure est-il?

PROTÉE.

La dernière heure du jour.

ASPASIE.

Si tard!

PROTÉE.

Les prétendans ont déjà envoyé leurs présens; ils doivent venir bientôt, à l'heure dite, la deuxième de la nuit, savoir enfin quel choix tu veux faire aujourd'hui.

ASPASIE.

Si tard, déjà! Comme le temps passe loin d'eux! (Avec effroi.) Comment, je n'ai plus qu'une heure! Ah! s'ils pouvaient ne plus jamais revenir!

PROTÉE.

Qu'ordonnes-tu pour le dîner?

ASPASIE.

Demande à Phryné, quand elle viendra! Va! (Protée sort.)

SCÈNE II.

ASPASIE, seule.

Reposons encore, si c'est possible; je n'ai pas fermé l'œil de la sieste! Depuis ce matin, je suis toute bouleversée; oui, je ne sais ce que j'ai depuis cette fatale visite, je me sens pleine de trouble et de dégoût, de regret et d'ennui. La voix du Cynique est toujours à mon oreille, son reproche à mon cœur! je pense toujours à cet homme!... Mais, en vérité, on ne pense autant qu'à l'homme qu'on hait ou qu'on aime. Oh! c'est de la haine! un être qui m'a insultée, qui m'a résisté! Je suis donc bien changée?... (Elle se regarde.) Non, pourtant... La beauté ne suffit donc pas pour plaire? Ah! le misérable insensible, je ne lui pardonnerai jamais... Que fait-il à cette heure? Il dort sans doute à l'ombre de son tonneau, et sans penser à moi! Il y a donc dans Athènes un homme qui m'a vue, et qui ne pense pas à moi, à moi Aspasie qui pense à lui :¦il faut donc que j'abdique, il

faut donc que je meure; car, pour les femmes comme pour les rois, abdiquer, c'est mourir... Eh bien, je mourrai! ça me distraira peut-être. J'ai tout épuisé, je n'aime pas, je ne suis pas aimée; je ne puis l'être... Non, c'est impossible... Qu'est-ce que la vie sans l'amour?... Hier, la vie m'était insipide, elle m'est insupportable aujourd'hui; c'est plus que de l'ennui que j'éprouve, c'est presque de la douleur! Je hais la douleur, j'aime mieux la mort... Oui, la mort! C'en est fait, allons, allons boire l'eau du Léthé... elle ôte la mémoire! O Proserpine, ô Pluton, divinités de l'enfer, qui régnez sur la mort, soyez-moi donc propices, je vous invoque en ce jour! Et vous toutes, pâles victimes de Vénus, toi, tendre Sapho, lyre brisée, cœur troublé comme l'eau du cap que tu as bue; et toi, jeune Ariane, pauvre âme pétrifiée dans ta peine comme le rocher où tu fus laissée; et toi, ombre d'une ombre, légère et froide comme la cendre, toi, deux fois martyre, consumée deux fois, et par le bûcher, et par l'amour, sombre Didon, recevez-moi, moi, votre sœur, moi Aspasie, plus malheureuse que vous toutes, car si vous avez été trahies, du moins, du moins vous avez été aimées!...

SCÈNE III.

ASPASIE, LAÏS.

LAÏS, à part.

Ai-je réussi, oui ou non? voyons. (Haut.) Eh bien! qui choisiras-tu de tes prétendans? (Regardant Aspasie, toujours rêveuse, qui n'a pas répondu.) Les yeux rouges, les joues pâles, qu'as-tu donc?

ASPASIE.

Ah! Laïs, je suis désolée.

LAÏS.

Désolée! et de quoi donc? de n'avoir pas gagné un pari d'emblée?

ASPASIE.

Tiens, Laïs, ne me parle pas de cette folie; j'ai perdu, j'ai tout perdu.

LAÏS.

Pas encore. Phryné, il est vrai, se réjouit déjà avec Protée d'avoir gagné son dîner; mais moi, je le donne plus d'un jour pour réussir : Diogène est difficile. Mais, par Vénus, pas de tristesse, tu diminuerais tes chances.

ASPASIE.

Ne m'en parle plus, te dis-je, j'y renonce.

LAÏS.

Si tôt! Où donc est ta confiance, ton assurance de ce matin? Je ne te reconnais plus.

ASPASIE.

Je ne me reconnais plus moi-même; je n'ai plus ni vouloir, ni pouvoir.

LAÏS.

Ainsi, tu ne poursuis pas le rebelle?

ASPASIE.

Je n'ose, Laïs.

LAÏS.

Tu n'oses? En vérité, à te voir, à t'entendre à présent, on dirait qu'au lieu de l'avoir séduit, c'est toi qu'il a séduite.

ASPASIE.

Que dis-tu! est-ce que j'aimerais cet homme?

LAÏS.

Le grand mal!... tu en serais quitte pour te faire aimer.

ASPASIE.

Et le pourrais-je, quand je le voudrais?

LAÏS.

Tu doutes, maintenant. Prends garde, cela devient sérieux... tu doutes, et tu n'oses : tu l'aimes donc?...

ASPASIE.

Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'aime pas.

LAÏS.

Ce n'est pas sûr.

ASPASIE.

Comment! tu n'as donc pas vu sa haine?

LAÏS.

La haine, tu me l'as dit souvent, est la sœur de l'amour.

ASPASIE.

Oh! non, non; il est impossible qu'il m'aime.

LAÏS.

Je gageais que non, ce matin : maintenant je gage que si.

ASPASIE.

Enfant! Tiens, n'en parlons plus.

LAÏS.

Au fait, qu'importe celui-là... si les autres t'aiment! As-tu vu leurs glorieux présens?

ASPASIE.

Les autres, les autres, ils se ressemblent tous : banalité de cœur, uniformité d'esprit, insipidité, fadeur, ennui, ennui mortel, ils se ressemblent tous; tous, vil billon du même titre, ou plutôt sans titre ni valeur, tous incapables d'aimer, indignes de l'être!... Tiens, Laïs, tu es jeune comme Hébé, pure comme Pallas, prends ici ce qui te manque et va, va-t'en vivre loin d'eux, avec ton beau trésor de jeunesse et d'amour... va le garder chaste et libre, digne d'un homme véritable! Tu ne sais pas qu'on ne peut plus jamais reprendre cette dignité changée en fortune et en gloire; tu ne sais pas que cette gloire ferait ta honte, cette fortune ton désespoir; tu ne sais pas que tu voudrais en vain les expier, les racheter de toutes tes larmes, de tout ton sang, de ta vie et de ton âme... Et si tu aimes un jour, insensée! Oh!... ces hommes me sont odieux, et leurs hommages me font horreur!

LAÏS.

Que dit-elle?

ASPASIE.

O mon passé, mon passé! si je pouvais recommencer, dussé-je travailler de mes mains, coudre et filer comme la dernière femme d'Athènes, végéter dans l'ombre comme l'humble violette qui attend le rayon parfumé!... Tiens, prends tous mes biens, mes richesses, mes honneurs, ma place enfin, et donne-moi la tienne. Laïs, donne-moi tes quinze ans, ta jeunesse, ta pureté; je veux qu'il m'aime!

LAÏS, à part.

J'ai réussi.

ASPASIE.

Je suis folle, Laïs! il ne m'aimera jamais; je n'ai plus qu'à mourir!

LAÏS, riant.

Mourir! voilà un moyen de se faire aimer! c'est tout de suite trouvé; ce n'est pas difficile, ce n'est pas aller à Corinthe... tout le monde peut en faire autant... Oui, beaucoup l'ont fait avant toi, beaucoup le feront après; ce n'est pas original, entends-tu! Mourir! ce n'est vraiment pas la peine d'être Aspasie pour si peu. Allons, j'étais capable d'imaginer cela, moi; Myrthie, Gorgo, Bathylle même aussi. Mais toi, toi Aspasie, la grande Aspasie, désespérer comme un enfant, te tuer comme un lâche, mourir enfin!... mais c'est une folie, une indignité, un déshonneur! nous te dégraderions... Non, non, tu ne mourras pas!

ASPASIE.

Laïs!

LAÏS.

Non, non, il ne faut pas que tu meures! je ne veux pas cela; il faut qu'il t'aime! Je le veux, il le faut.

ASPASIE.

Que veux-tu donc que je fasse, Laïs?

LAÏS.

Xénophon, ce capitaine qui a tant de mémoire, qui se souvient et des Mèdes et des Perses, de tout, excepté de ses dettes, disait l'autre soir qu'on ne gagne pas toujours la bataille du premier coup. Tu as commencé l'attaque, continue.

ASPASIE.

Comment?

LAÏS.

A peine si l'ennemi t'a entrevue! Il faut au moins qu'il te rende ta visite; il faut le faire venir à son tour... ici...

ASPASIE, avec un mouvement de pudeur.

Oh! non. (Puis changeant brusquement de ton.) Par quel moyen?

LAÏS.

Le moyen le plus simple. Tiens, prends tes tablettes.

ASPASIE.

Ah! oui, j'oubliais, j'ai tout oublié... Je n sais, je ne puis...

LAÏS, la guidant vers la table.

Allons!

ASPASIE.

Tu le veux? O Vénus, inspire-moi! ou plut dicte-moi, Laïs, donne-moi tout l'esprit de to jeune cœur. (Elle écrit.) « Liens, sermens, vœu » promesses, j'oublierai tout, je briserai tout po » toi. Viens! — ASPASIE... » Mais non, no c'est assez de honte ainsi, je ne veux pas, je peux pas écrire.

LAÏS, lui arrachant la lettre.

Allons donc, je prends tout sur moi! J'ai int rêt à ce qu'il t'aime, vois-tu; c'est de l'égoïsm car j'aime aussi...

ASPASIE.

Ah! ah!

LAÏS.

Quand Alcibiade te verra à un autre, il fini peut-être par me regarder.

(Elle sort prestement. — On voit, par la porte entr'o verte, qu'elle dit un mot à Protée en lui montra la lettre.)

SCÈNE IV.

ASPASIE, seule.

Je souhaitais l'impossible... Insensée! j'ai li d'être satisfaite! Laïs, Laïs, reviens... Oh! m'a mera-t-il jamais? Viendra-t-il maintenant? dédaignera-t-il pas la lettre comme il a outra la personne? Oh! cette odieuse lettre! qu'ai fait? C'est Laïs qui a tout fait, qui m'a poussé le voir, et à l'appeler. Je ne le voulais pas. O j'allais mourir d'ennui... j'en mourrai de hon

SCÈNE V.

ASPASIE, PROTÉE.

PROTÉE.

Alcibiade!

ASPASIE.

Il s'agit bien de lui! Renvoie-le, je n'y suis p je n'y suis pas! (Elle sort en courant.)

SCÈNE VI.

PROTÉE, ALCIBIADE.

PROTÉE.

Ne sois pas si pressé, ma maîtresse ne veut te recevoir maintenant.

ALCIBIADE.

Pourquoi?

PROTÉE.

Elle attend Diogène.

ALCIBIADE, avec surprise.

Diogène!

PROTÉE.

Oui, elle lui a écrit.

ALCIBIADE, de plus en plus étonné.

Oh!

PROTÉE.

Et s'il ne vient pas, elle veut mourir.

ALCIBIADE.

Déjà! Elle a été mordue... j'en étais sûr. Maulit chien! fatale curiosité! (Il réfléchit.)

PROTÉE.

Ah! oui. Pourquoi le lui avez-vous fait voir? :lle s'est brûlée à la lanterne.

ALCIBIADE.

L'emporterait-il sur nous, sur moi? Que diaient les honnêtes femmes, si je ne triomphais 'une courtisane? Diogène, vainqueur d'Alcibiae! La gloire, la perle d'Athènes, Aspasie à ce ıonstre! C'est impossible: ce serait à prendre sa lace dans le tonneau, à devenir pour jamais iogène de honte!... (Comme inspiré.) Oh! quelle lée! Elle l'attend, dis-tu?

PROTÉE.

Oui.

ALCIBIADE.

Elle lui a écrit?

PROTÉE.

Oui, et Laïs porte la lettre.

ALCIBIADE.

Allons vite, Protée, voici ta liberté et ta forne, un bon de vingt-cinq talens.

PROTÉE.

Vingt-cinq talens! O ciel! le trésor de Delıes, la richesse d'un dieu!

ALCIBIADE.

Non, mais d'un homme riche.

PROTÉE.

C'est la même chose.

ALCIBIADE.

Soit. Il s'agit de m'introduire ici secrètement, ns une heure, après le départ des autres, quand reviendrai.

PROTÉE.

Trahir ma maîtresse!

ALCIBIADE.

La servir, la guérir! elle meurt d'ennui, il faut distraire; de chagrin, il faut la consoler; il ut lui faire oublier son mal pour l'en délivrer.

PROTÉE.

C'est raisonné comme Hippocrate.

ALCIBIADE.

Dussé-je employer toutes les feintes de l'amant lo et de Léda, dussé-je me transformer comme ıpiter en cygne ou en toute autre bête, par ruse ou par force, je réussirai. Tu vois, me voilà déjà changé en pluie d'or...

PROTÉE, regardant le bon, en riant.

Et je suis tout trempé.

ALCIBIADE.

Tu consens?

PROTÉE.

Oui, Jupiter.

ALCIBIADE.

Tiens donc!

PROTÉE.

Merci.

ALCIBIADE.

A la nuit.

PROTÉE.

A la nuit.

ALCIBIADE.

A la deuxième heure.

PROTÉE.

A la deuxième heure. (Alcibiade sort.)

SCÈNE VII.

PROTÉE, seul.

Ah! irrésistible Alcibiade! Ah! grand séducteur de femmes, il te faut de telles armes pour vaincre. On emploie ces moyens-là quand on est vieux, jeune homme! Jupiter avait toute sa barbe quand il s'est changé en or. Allons avertir Aspasie. Moi, trahir ma maîtresse!... une si belle et si bonne femme que je servirais à deux genoux, même si j'étais libre; car quel homme peut la connaître sans l'aimer? Allons, allons vite tout lui conter. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLINIAS, à la cantonade.

Ah! Cerbère! ah! portier de l'enfer! voilà un gâteau qui va faire taire un peu ta langue. (Il entre, agitant son bâton.) Ah! mon fils est sorti... Eh bien, j'entre, moi! nous verrons! Ouf! le scélérat, l'assassin, le parricide! il faut le relancer jusqu'ici, dans le milieu de ses vices. (Il regarde autour de lui, puis avec un violent crescendo.) S'il vient de sortir, elle y est donc; je veux la voir. Je ne m'en irai pas du moins sans avoir le cœur net; je vais parler à l'idole dans son temple, moi, et de la bonne façon; je vais lui donner par le nez d'un encens qu'elle n'a pas coutume de respirer.

SCENE IX.

CLINIAS PROTÉE.

PROTÉE.

Silence! Aspasie repose.

CLINIAS.

Ah! elle repose... comme Vénus avec Mars. Je vais la réveiller. (Il va vers la porte d'Aspasie.)

PROTÉE, s'opposant à lui.

Chut! chut!

CLINIAS, hors de soi.

Quoi! tu voudrais empêcher un pére de tirer son enfant de cet enfer!

PROTÉE.

Modére-toi, sage Clinias!

CLINIAS.

Non, non, point de ménagemens!

PROTÉE.

Modére-toi, je te prie, et ne t'en prends qu'à toi seul des égaremens de ton fils.

CLINIAS.

Que veux-tu dire?

PROTÉE.

Pardon, si la comparaison t'offense: le jeune homme aime de race; il n'est pas ton fils pour rien.

CLINIAS.

Ah! par exemple, je n'ai jamais tant aimé... tant dépensé, veux-je dire, en toute ma vie, que lui en un seul jour.

PROTÉE.

Mémoire de pére, tu as tout oublié! mais moi, je me souviens qu'à son âge tu faisais mieux, ou pis, si tu veux... du temps que j'étais au service de la belle Phryné... Rappelle-toi donc combien tu étais galant, généreux, magnifique... rappelle-toi que tu étais alors le plus amoureux, le plus prodigue, le plus beau cavalier d'Athénes...

CLINIAS.

Hum! tu crois, Protée?

PROTÉE, tendant la main.

Que tu donnais à tes maîtresses, comme à leurs esclaves.

CLINIAS.

Tu te trompes, mon cher.

PROTÉE.

Depuis, tu as bien changé, il est vrai; l'amour a fait place à l'ambition, à l'avarice.

CLINIAS.

Hein!

PROTÉE.

Et maintenant, tu veux que ton fils soit comme tu es, quand il doit être comme tu as été! Fi! fi! mauvais pére!

CLINIAS.

Sornettes! folies!

PROTÉE.

Oui, rien ne semble fou comme de voir danser les gens quand on n'entend plus la musique.

CLINIAS.

Paix! Ne me romps pas la tête davantage... Je veux voir Alcibiade, je veux voir Aspasie!

PROTÉE.

Alcibiade n'est pas ici.

CLINIAS.

Un misérable enfant qui me fait manger tou vif par cette infâme. Vingt-cinq talens, entends tu, Protée? un bon de vingt-cinq talens qu'il m'a encore pris aujourd'hui pour elle!

PROTÉE.

Je le sais bien; mais ta colére ne fait de m qu'à toi.

CLINIAS.

Tu le sais? c'est donc pour elle! il est don vrai! vingt-cinq talens!... O Saturne, Saturn que ne pouvons-nous comme toi ravaler nos en fans!... Toute ma maison y passera, c'est sûr tout y restera, le revenu et le fonds; mes esclav et mes bœufs, mes blés et mes vignes! vingt-cin talens!... Et tu veux m'empêcher d'entrer, de l rompre les os!

PROTÉE.

Il n'est plus là, te dis-je!

CLINIAS.

Eh bien! à elle du moins: c'est la honte et perte des familles, une calamité publique, la pes d'Athénes! je veux le lui dire à elle-même, la fai bannir, enfermer...

PROTÉE.

Ce que c'est l'œil d'un jeune et l'œil d'un vieu La gloire d'Athénes pour l'un est la honte d'A thénes pour l'autre.

CLINIAS, frappant à la porte.

Vingt-cinq talens, entends-tu bien?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ASPASIE.

ASPASIE.

Qu'y a-t-il?... Ce n'est pas lui... je respire!

CLINIAS.

Ah! la voilà enfin!

ASPASIE.

Que veut-on?

PROTÉE.

C'est le sénateur Clinias...

ASPASIE, à part.

Ah! quel ennui! (Haut.) Reste, Protée!
(Protée avance un siége à Clinias.)

CLINIAS.

C'est bon, c'est bon! pas tant de cérémonies.

ASPASIE, à part.

Quel supplice!

CLINIAS, l'ayant regardée, à part.

Mais c'est qu'elle n'est pas belle encore! (Haut Je suis bien ainsi!

ASPASIE, à part.

Ne puis-je être seule un instant?

CLINIAS, la regardant encore.

Beaucoup moins belle que Phryné, assurémen

ASPASIE, à part.

Finissons! (Haut, avec noblesse.) Seigneur, pourquoi cette visite?

CLINIAS, s'asseyant, à part, et la regardant avec plus de plaisir.

Elle lui ressemble un peu... Ah ça... mais je ne suis pas venu pour la regarder peut-être. (Haut, avec colère.) Je suis venu te faire des reproches, des menaces même, entends-tu?

ASPASIE, avec impatience.

Je les ai tous mérités; fais-les donc vite, et laisse-moi.

CLINIAS, à part.

Presque aussi belle que Phryné, ma foi! (Haut.) Je suis le sénateur Clinias...

ASPASIE.

Je le sais.

CLINIAS.

Je suis le pére d'Alcibiade...

ASPASIE.

Aprés?

CLINIAS.

De cet Alcibiade que tu veux séduire...

ASPASIE.

Moi!

CLINIAS.

Perdre, ruiner, épouser...

ASPASIE.

Lui!

CLINIAS.

Que je viens tirer enfin de tes mains, de tes perfides mains, qui font de lui un compagnon d'Ulysse, un pourceau de Circé, une bête d'Aristippe...

ASPASIE.

Assez!

CLINIAS.

Allons, bref, rends-moi, rends-moi mon fils, ou je te fais condamner par l'aréopage pour corruption de la jeunesse d'Athénes.

ASPASIE, avec chagrin.

O honte!... Accable-moi, vieillard, j'ai mérité tous tes reproches, excepté un pourtant!... Je ne tiens pas le moins du monde à ton fils.

CLINIAS.

Rends-le-moi donc avec tout ce qu'il t'a donné...

ASPASIE, avec surprise.

Ce qu'il m'a donné?

CLINIAS.

Avec ce bon qu'il t'a donné aujourd'hui seulement. Ce bon ne vaut rien, je le prouverai; mon fils est mineur, il ne peut rien signer, rien donner.

PROTÉE, montrant le bon.

Il s'agit de vingt-cinq talens...

ASPASIE, avec une fierté mêlée de dédain.

Protée, rends-lui-en cinquante.

CLINIAS, avec joie, à part.

Plus belle que Phryné, en vérité! (Haut.) N'est-ce pas, ma belle, tu ne voudrais pas avoir à te reprocher sa perte?

ASPASIE.

Les dieux m'en gardent!

CLINIAS.

Mais elle est fort raisonnable!... Vois à quelles réclamations on s'expose avec ces enfans-là!

ASPASIE.

Ah! oui, tu as raison, c'est odieux!

CLINIAS.

A la bonne heure, un homme!...

ASPASIE, à part.

Que veut-il dire?

CLINIAS.

Un homme fait...

ASPASIE, avec indignation, à part.

Que prétend-il?

CLINIAS.

Un homme mûr...

ASPASIE, après inspiration, à part, avec colère.

O vengeance!

CLINIAS.

Mûr, mais encore vert...

ASPASIE, avec raillerie, qui trompe Clinias.

Sans doute.

CLINIAS.

Un homme d'un certain âge...

ASPASIE, à part.

Oui, d'un âge certain.

CLINIAS.

Qui puisse disposer de son bien comme de son cœur! (A part.) Mais elle est adorable. (Haut.) Un homme enfin d'une cinquantaine d'années, dans la force, dans la fleur de l'âge! (A part.) C'est singulier, comme je rajeunis prés d'elle.

ASPASIE, avec une ironie méprisante.

Un homme tel que toi, n'est-ce pas, Clinias? (Avec un geste de dégoût.) Protée, écoute le reste.

(Elle va pour sortir.)

CLINIAS, à part, la retenant.

Je suis ensorcelé, je n'y tiens plus. (Haut.) Oui, ravissante Aspasie, un homme tel que moi, un homme veuf, libre et maître de lui-même, de son cœur et de son bien, qui peut seul t'offrir sa fortune et sa main... en toute propriété, sans contestation, ni réclamation de tuteur ou de père... (Il tombe à genoux.)

ASPASIE.

Je crois bien!

CLINIAS.

Si tu veux me recevoir ce soir dans ton gynécée, plus fleuri, plus parfumé que Cythère, que Délos et Paphos, que tous les bosquets de roses où Cypris tient sa cour...

PROTÉE, à part.

Vieux fou!

ASPASIE, froidement.

Oui.

CLINIAS.

A ce soir, à l'heure de Vénus, à la deuxième heure, ô toute belle, plus belle cent fois que la belle Phryné dans son plus beau temps! (A part.) Ah! mon coquin de fils, quelle leçon je vais te donner! J'ai pris ta place ici : c'était le seul moyen de t'en arracher! (A Aspasie.) A bientôt, toute belle! (Il sort avec Protée.)

PROTÉE, à part.

A moi les vingt-cinq talens.

SCÈNE XI.

ASPASIE, seule.

Soit, ils méritent une leçon tous les deux, le père et le fils. Je la leur donnerai en présence de tous, à la deuxième heure. Oh! pitié! j'aurais triomphé jadis de cette misérable victoire, et maintenant je ne veux que la sacrifier à celui que j'attends. Viendra-t-il, cédera-t-il comme les autres? Qui sait? Quand on a vaincu Clinias! Laïs a peut-être raison : il ne faut pas désespérer : je vivrai, je lutterai... Ah! que Laïs est lente à rentrer!... Ce n'est plus d'ennui ni de honte, c'est d'impatience que je meurs à présent... J'entends marcher... c'est elle... Non, c'est Protée.

SCÈNE XII.

ASPASIE, PROTÉE.

PROTÉE.

Les prétendans sont venus, et le vieux Clinias est resté... Il n'a plus voulu s'en aller, quand il a vu venir les autres, et il attend... plus jaloux et plus impatient que les jeunes.

ASPASIE.

Déjà la deuxième heure, et point de réponse! lui seul ne vient pas!... Dis-moi, Alcibiade est-il arrivé?

PROTÉE.

Pas encore.

ASPASIE.

Alors, que les autres attendent, Clinias à part, entends-tu? (Protée sort.) J'ai là mon projet tout prêt; je couperai court aux espérances de tous, en frappant sur le plus hardi.

SCÈNE XIII.

ASPASIE, LAIS.

ASPASIE.

Laïs!

LAÏS.

Moi-même.

ASPASIE.

Eh bien?

LAÏS.

J'ai remis ta lettre.

ASPASIE.

La réponse?

LAÏS.

Il te l'apporte.

ASPASIE.

Lui!

LAÏS.

Lui-même.

ASPASIE.

Lui, Diogène?

LAÏS.

Oui, oui, Diogène.

ASPASIE.

Il t'a promis de venir?

LAÏS.

Il me suit.

ASPASIE, hors d'elle-même.

Merci, merci, Laïs! Il vient, il vient ici, dis-tu? ici, maintenant! O bonheur! je vais mourir de joie... Il vient... Merci, Laïs; Alcibiade est à toi!... Mais pourquoi vient-il? Pour m'outrager encore... N'importe! il vient. Je vais le voir.... Oh! le pourrai-je jamais! O mon cœur, mon cœur, calme-toi! Non, non, je ne veux pas le recevoir... ou plutôt, allons, du courage, je vais le recevoir pour le punir, le braver à mon tour! Je suis donc toujours Aspasie!... Je l'avais bien dit qu'il serait ici ce soir, avec les autres!... Maintenant, je peux choisir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PROTÉE.

PROTÉE, à Aspasie.

Un mot! (Il lui parle bas.)

ASPASIE.

Oh! je comprends tout, vain espoir! je triomphais trop tôt!... c'était impossible, il ne pouvait pas venir...

PROTÉE.

Faut-il recevoir?...

ASPASIE.

Oui, oui, fais entrer ici, à l'instant, et dis qu'on m'attende!... O vengeance! Viens, Laïs!

LAÏS.

Que se passe-t-il? (Elles sortent.)

SCÈNE XV.

PROTÉE, ALCIBIADE.

PROTÉE.

Chut! Elle va renvoyer les prétendans et revenir; attends là.

ɩLCIBIADE, se dépouillant du manteau de cynique.

J'ai la lettre, grâce à ces guenilles dont je n'ai ɩlus besoin. C'est comme je te le dis, Protée, Dioène avait quitté son tonneau ; je me suis vite déuisé en cynique ; et, à la faveur de la nuit, Laïs n'a pris pour lui et m'a remis la lettre. Aspasie ttend Diogène, elle trouvera Alcibiade. Va !

PROTÉE.

J'emporte la lumière. La nuit, tous les Diogènes ɔnt gris. (Il sort. — Obscurité.)

SCÈNE XVI.

ALCIBIADE, seul.

Nous allons voir maintenant. Il me faut une ɔmpensation pour l'heure de philosophe que j'ai ɩite dans le tonneau du Cynique.

SCÈNE XVII.

ALCIBIADE, PROTÉE, CLINIAS.

PROTÉE, bas, à Clinias.

Entre, elle est là... (Il reste au fond.)

CLINIAS, à part.

O quart d'heure olympien ! Allons à elle.

ALCIBIADE, à part.

O moment éthéré ! elle vient, attendons. (Il se rassied.)

CLINIAS, à part, avançant.

Il me semble la sentir déjà, si je ne puis la voir ɩcore. Quel baume, plus suave que la rose, plus ɩbtil que l'iris !

ALCIBIADE, à part.

Le doux bruit de son pas me donne le frisson.

CLINIAS, à part.

Elle est là, je le devine aux battemens de mon œur !

ALCIBIADE, à part.

Il n'y a qu'elle pour marcher ainsi : je la reconaîtrais entre mille.

CLINIAS, prenant la main d'Alcibiade, à part.

Ah !

ALCIBIADE, avec défiance, à part.

Quelle main !

CLINIAS, lui baisant la main, à part.

La jolie petite main ! (Passant ses doigts dans les heveux d'Alcibiade.) les beaux cheveux bouclés ! Arrivant au menton. — Haut.) Ciel ! une barbe !

ALCIBIADE.

Mon père !

CLINIAS.

Mon fils !

ALCIBIADE, à part.

Je suis joué !

CLINIAS.

Par Saturne, tu me le paieras !

ALCIBIADE.

Par Jupiter, tu es mon rival ici, et non mon père !

CLINIAS.

Ah ! malheureux, tu te joues de ton père. Je te déshérite !... je te maudis !... je te...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NICIAS, MILON, PLATON, DÉMOSTHÈNES, EURIPIDE, LYSIPPE ; ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS; ESCLAVES avec des lumières.

PROTÉE, entrant par la porte du fond.

Arrêtez, seigneurs !

TOUS, riant en entrant.

Ah ! ah ! ah !

LAÏS, à part.

Alcibiade ! Oh ! qu'avais-je fait !

ALCIBIADE, à part.

J'aurai ma revanche !

ASPASIE, qui entre la dernière par une troisième porte.

Fils de Clinias, je te rends à ton père. Père d'Alcibiade, je te rends à ton fils; je vous réconcilie tous deux dans le même refus...

LAÏS, à part.

Enfin !

ASPASIE.

Et vous tous, Athéniens, par celui que vous croyiez le préféré, jugez des autres ! On doit la vérité à ses amis.... Mes amis, je renonce à votre amour, à vos hommages, à vos présens...

CLINIAS.

A mes vingt-cinq talens aussi ?

ASPASIE.

Je donne tous mes biens à Athènes !

CLINIAS.

Quelle caverne ! (Il sort.)

ALCIBIADE, à Aspasie qui fait mine de sortir.

Un instant, cela ne peut finir ainsi... Aspasie, tu as promis de choisir ce soir, tu choisiras.

TOUS.

Oui, oui !

ALCIBIADE.

Nous ne nous retirerons que comme les amans d'Hélène, quand tu auras choisi le Ménélas...

ASPASIE.

Mais ce n'est aucun de vous !

ALCIBIADE.

N'importe ! nous voulons connaître au moins l'heureux homme, que dis-je ? le dieu que tu nous préfères... Nomme-le donc, si tu l'oses... Mais non, il te faut cacher ce monstre dans un dédale, au fond de ton cœur, parce qu'il ressemble au Minotaure.

ASPASIE.

Eh bien ! puisque vous le voulez, puisque vous

me poussez à bout, puisqu'il faut que je vous le dise, que je me le dise à moi-même : oui, j'aime, et je vous remercie de me le faire savoir !... J'aime, et ce n'est pas un de vous. Oui, hommes riches, nobles, puissans ! oui, princes ! oui, rois ! oui, demi-dieux ! j'aime un homme, parce qu'il n'est rien, n'a rien, ne veut rien, n'aime rien, pas même moi ! parce qu'il est pauvre, libre et fier ; parce qu'il dédaigne, méprise et fuit tout ce que vous aimez, estimez et recherchez ; parce qu'il n'est le favori, l'esclave, comme vous, ni de la fortune, ni de la gloire, ni de la mode ; parce qu'il n'a ni vos qualités, ni vos mérites ; parce qu'il ne vous ressemble pas ; parce que j'allais mourir enfin, et qu'il m'a donné la lumière, la vérité, la vie, l'amour !...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DIOGÈNE, entrant et restant d'abord au fond du théâtre.

TOUS.

Oh ! mais qui, qui donc ?

ASPASIE.

Et l'homme à qui je sacrifie tout ainsi, que j'aime, que je choisis entre tous, c'est Diogène.

DIOGÈNE, à part.

Moi !

TOUS.

Diogène !

ASPASIE.

Diogène le Cynique.

DIOGÈNE, à part.

Moi-même !... Grands dieux !

ALCIBIADE, à part.

Il est hors du pacte, je persiste.

ASPASIE.

Et vous, dieux de l'Olympe, et vous, chefs d'Athènes, je vous prends tous à témoin du serment que je fais en ce jour de n'être désormais à nul autre que lui ! Que le ciel et la terre réunissent leurs foudres pour punir tout parjure ! Aujourd'hui je me voue à la chaste Diane, jusqu'à ce que je puisse être à Diogène !

DIOGÈNE.

Elle m'aime !

ASPASIE et TOUS.

Diogène !

DIOGÈNE, s'avançant, à Aspasie.

Je le jure, je me rendrai digne de toi !

ALCIBIADE, tenant la lettre à la main.

Nous verrons.

LAÏS, à part.

Que dit-il ?

ASPASIE.

Profanes, retirez-vous !

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au prologue, avec boutiques en plus.

SCÈNE I.

ALCIBIADE, puis HYPERBOLÈS, CITOYENS allant et venant, MARCHANDES D'HERBES, CACUS, DEUX HÉRAUTS.

VOIX DIVERSES DES MARCHANDES.

Qui veut des légumes ? Qui veut des fruits ? Qui veut des fleurs ?

CACUS, après deux sons de trompe des hérauts.

Athéniens, le marché est fini. Aux élections ! aux élections ! Candidats du jour : Démosthènes, Alcibiade, Diogène.

(Les marchandes ferment leurs boutiques et sortent.)

ALCIBIADE, empressé et cherchant quelqu'un.

Bienheureuse lettre ! Hyperbolès n'est pas encore venu au rendez-vous ; attendons, car c'est l'homme qu'il me faut pour réussir, l'avocat qui se connaît le mieux en crimes, un ancien voleur, l'orateur de toutes les mauvaises causes, le prince des sycophantes et des délateurs ; capable de tout pour de l'argent, capable de dénoncer son père et sa mère de l'avoir mis au monde, s'il était payé pour cela. Voyons comme Aspasie s'en tirera cette fois ! C'est un moyen extrême ; mais elle m'y a forcé. Il faut que je la perde pour la sauver, pour la sauver de Diogène. Condamnée, il l'abandonnera, et elle est à moi. (Apercevant Hyperbolès.) Bonjour, illustre orateur ! C'est toi qui t'appelles l'orateur Hyperbolès, n'est-ce pas ? (Signe affirmatif d'Hyperbolès.) Ah çà ! mais on ne s'en douterait guère : tu es donc un orateur muet ? que ne parles-tu ?

HYPERBOLÈS, gravement.

Je ne donne pas mes paroles, je les vends.

ALCIBIADE.

Enfin, je sais la couleur de la marchandise. Combien ton éloquence ?

HYPERBOLÈS.

Laquelle.

ALCIBIADE.

La meilleure ?

HYPERBOLÈS.

Pourquoi ?

ALCIBIADE.

Pour une affaire grave qui intéresse la république.

HYPERBOLÈS.

J'écoute.

ALCIBIADE.

Il s'agit d'une accusation à faire devant le tri-nal des archontes, et à soutenir de toute ta étorique. Quel est ton prix?

HYPERBOLÈS.

Le crime ?

ALCIBIADE.

Jn crime envers les Dieux.

HYPERBOLÈS.

L'accusé?

ALCIBIADE.

Tu connais Aspasie ?

HYPERBOLÈS.

De nom, seulement : n'importe! L'accusation?

ALCIBIADE.

Écoute ! Hier cette femme a fait un vœu de steté; elle a juré d'être à Diane jusqu'à ce elle fût à Diogène : eh bien! il faut qu'elle ait é son vœu cette nuit même, entends-tu ?

HYPERBOLÈS.

'entends, un sacrilége, crime capital!... Cin-nte drachmes.

ALCIBIADE.

inquante drachmes !

HYPERBOLÈS.

: ne prendrais que la moitié pour la défendre... ne croit plus aux Dieux.

ALCIBIADE.

est vrai !

HYPERBOLÈS.

ı preuve?

ALCIBIADE.

tte lettre écrite de sa main à son complice.

HYPERBOLÈS.

: complice ?

ALCIBIADE.

i!... Quel meilleur témoin que le complice! oi, tu le sais, ne le punit pas.

HYPERBOLÈS.

ccusateur et complice... Total : cent drachmes.

ALCIBIADE.

nt drachmes, soit. Mais tu feras bien les s ; tu emploieras les grands moyens; tu par-du relâchement des mœurs, des croyances...

HYPERBOLÈS.

ı sait son métier.

ALCIBIADE.

. la feras condamner, enfin !

HYPERBOLÈS.

i fait condamner tous ceux que j'ai volés.

ALCIBIADE.

vite dresser l'acte d'accusation contre elle.

HYPERBOLÈS.

n ai toujours de tout prêts : il n'y a que les s à mettre.

ALCIBIADE.

Va les mettre sans plus tarder; il faut que le scribe des archontes l'assigne aujourd'hui même.

HYPERBOLÈS, tendant la main.

Je ne travaille jamais sans être payé d'avance.

ALCIBIADE.

Qui me répond de ta langue, quand tu auras mon argent ?

HYPERBOLÈS.

Je suis un honnête homme!

ALCIBIADE.

Allons, je m'en rapporte à toi. Voilà le prix convenu, un bon de cent drachmes sur l'usurier Gorgias.

HYPERBOLÈS, regardant le bon avec enthousiasme.

Cent drachmes ! ce sera de la haute éloquence. Cent drachmes!... Sois tranquille, avec ou sans preuve, elle sera accusée comme il faut. Cent drachmes!... Si elle en réchappe, elle aura du bonheur. Cent drachmes!... Je vais travailler en conscience.

ALCIBIADE, se sauvant en se bouchant les oreilles.

La, la, la... comme l'argent lui délie la langue !

HYPERBOLÈS, le poursuivant.

Cent drachmes!... Elle est perdue... condamnée, exécutée. Cent drachmes!... Eschine, Démosthènes, Isocrate, Mercure même, ne pourraient la sauver!

SCÈNE II.

DIOGÈNE, puis CACUS, OUVRIERS, GORGIAS, BOURGEOIS, NICIAS; MILON, ALCIBIADE, EURIPIDE, LYSIPPE, PLATON, LE FILS DE SOPHOCLE, CLINIAS, groupés séparément dans le fond; CYNÉGIRE, isolé, appuyé à la statue d'or de Miltiade.

DIOGÈNE, seul d'abord.

J'ai donc trouvé le levier que rêvaient les géomètres de Sicile, le levier à soulever le monde, l'amour, l'amour d'Aspasie! Oh! pour mériter ce divin amour, je ferai tout ce qu'un homme peut faire, plus encore. Protée, tu ne seras plus esclave! Cynégire, tu ne mendieras plus! Soldats, artisans, poëtes, philosophes, plus de misère, de prison, de ciguë, d'ostracisme!... Je suis heureux !... Plus de mépris, ni de haine! Mon bonheur doit être le bonheur de tous ! les bienfaits et les hauts faits, voilà la dot sublime, le magnifique présent de noce de Diogène aimé! Athéniens, approchez donc tous, sans peur; ayez confiance en moi, car maintenant j'ai foi en vous... Je suis un nouveau Diogène, je recommence. Je suis sûr que la flamme qui brûle dans mon cœur rayonne sur mon front, qu'elle m'éclaire de la tête aux pieds, et montre à tous ce que je vaux, ce que je peux, ce que je suis, aimant, dévoué, digne enfin de la fortune et de la gloire qui sont dues à la vertu.

(Tout le monde entre.)

CACUS, à Diogène.

Te voilà donc décidé enfin à te mêler des affaires publiques ?

DIOGÈNE.

Oui.

CACUS.

Eh bien, nous allons voter pour toi.

DIOGÈNE.

Tant mieux pour vous.

CACUS.

Oui, nous voterons pour toi, car tu es des nôtres.

DIOGÈNE.

Par Solon, vous voterez bien.

CACUS.

Combien paies-tu nos votes ?

DIOGÈNE.

Hein ?

CACUS.

Oui, combien ? voyons !

DIOGÈNE.

Que dites-vous ?

CACUS.

Ah ça ! mais tu n'entends donc pas le grec ?

DIOGÈNE.

Quoi ! vous voulez me vendre vos suffrages ?

CACUS.

Puisqu'ils sont à nous, nous pouvons bien les vendre. Oh ! nous ne les avons pas volés !

DIOGÈNE.

Je croyais qu'il valait mieux les mériter que les acheter.

CACUS.

On ne donne rien pour rien, à Athènes.

DIOGÈNE.

Ils veulent m'éprouver, voir si je ressemble aux autres.

CACUS.

Je te parle au nom du peuple. Allons, donnant donnant, te dis-je : on ne devient par archonte gratis.

DIOGÈNE, à part.

Mais je n'ai pas d'argent...

PREMIER OUVRIER.

Il nous faut de l'argent et des priviléges : nous voulons ceux de la bourgeoisie. Le peuple a trop de charges, pas assez de droits. Il votera pour toi, si tu veux gouverner pour lui.

CACUS.

Tu entends, c'est à prendre ou à laisser.

DIOGÈNE.

Je ne veux pas, je ne peux pas payer une confiance que j'étais fier d'obtenir, que je serais honteux d'acheter ! Loin de moi, corrompus !

CACUS.

L'imbécile ! il ne sait pas faire ses affaires, comment ferait-il les nôtres ? Nous voterons pour un autre. Bonne chance.

DIOGÈNE.

Mais, Athéniens, ne voulez-vous pas enfin d'u chef honnête, sincère, franchement élu, qui soit que l'expression et l'organe de la vérité ?

CACUS.

Nous ne votons pas pour la vérité : souvien toi de Socrate !

(Il retourne au groupe du peuple.)

GYNÉGIRE.

Voilà ce qu'ils ont fait de ce grand peuple d'A thènes, jadis partisan du plus digne, et maint nant du plus riche. Moi, je te donnerais ma vo si je pouvais ; mais je ne possède rien, pas mê un vote !

DIOGÈNE.

Oh ! c'est triste !

SCÈNE III.

DIOGÈNE, GORGIAS.

GORGIAS.

Eh bien, Diogène, nous nous rangeons don nous voulons donc être homme, enfin ?...

DIOGÈNE.

Archonte même, si la république le veut...

GORGIAS.

Si le veut l'argent ! Pour être archonte aujou d'hui, mon cher, il faut de l'argent, beauco d'argent. En as-tu ? Je suis sûr que ces gens peuple t'en demandaient déjà, les gueux Voyons, as-tu de l'argent ?

DIOGÈNE.

Non.

GORGIAS.

En veux-tu ?

DIOGÈNE.

Pourquoi faire ?

GORGIAS.

Eh bien, mais pour être archonte : tu n'en m queras plus après, et tu me rembourseras à les intérêts. J'ai confiance en toi, quoique tu sois pas riche, parce que tu n'es pas noble. Je rai donc, si tu veux, tous les frais de ton électi Le peuple est à qui le paie. Je dispose de la bo geoisie. Assis sur mon coffre-fort, tu auras to la solidité qu'il faut. En retour, tu me donne les fournitures de l'armée de Sicile pour moi ; pour mes amis les bourgeois d'Athènes, tu é leras nos droits à ceux de la noblesse : à cette c dition-là, nous t'offrons, et notre bourse, et voix.

DIOGÈNE, à part.

Celui-là me demandait de l'argent, et celui m'en offre : quel est le pire ?

GORGIAS.

Eh bien ?

DIOGÈNE.

Que me proposez-vous là ? me traiter, n

ogène, comme le premier candidat venu. Vous ez pourtant bien tous qu'il me faut demander utre mérite que l'argent.

GORGIAS.

Que dis-tu ?

DIOGÈNE.

.oin de moi, corrupteurs!

GORGIAS, lui tournant le dos.

Ma confiance était bien placée!

DIOGÈNE.

Iais ne voulez-vous donc pas d'un magistrat be, intègre, qui gouverne avec désintéresse-nt, comme il aura été élu ?

GORGIAS.

'ous ne votons pas pour le désintéressement : viens-toi de Cimon !

(Il retourne au groupe des bourgeois.)

DIOGÈNE.

h ! c'est horrible!

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, NICIAS.

NICIAS, à Diogène.

alut à mon futur successeur !

DIOGÈNE.

alut à l'archonte Nicias!

NICIAS.

u vas donc être un des grands d'Athènes, un le, un patricien, un archonte ?

DIOGÈNE.

es Dieux le veuillent!

NICIAS.

es Dieux veulent ce que veut le sénat. Mal-ton passé, la noblesse d'Athènes, qui t'appré-qui connaît ta sagesse et ta droiture, ne te re-ssera pas; elle t'appuiera même de toute sa ;, je te parle en son nom, si tu veux promet-le conserver ses droits, de les étendre même l'archontat, qui marche à la tyrannie chez ; si tu consens enfin, soyons clair et bref, à 'erner pour nous et par nous.

DIOGÈNE.

qui donc entendre ?

NICIAS.

ıelle réponse porterai-je à la noblesse d'A-es ?

DIOGÈNE.

lui dire ce que j'ai dit au peuple et aux bour-, que je gouvernerai selon la loi et l'équité; je pèserai les intérêts de chacun avec la ba- même de Thémis, comme Jupiter mesure leil et l'ombre à l'arbre et à l'herbe; que je l'homme du droit et non du privilége, nme de tous et non de quelques uns, l'homme, , de l'intégrité et de la justice.

NICIAS.

Nous ne votons pas pour la justice : souviens-toi d'Aristide. (Il retourne au groupe des nobles.)

DIOGÈNE.

Oh ! c'est désespérant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MILON, PLATON, EURIPIDE, LYSIPPE, LE FILS DE SOPHOCLE, CACUS, GORGIAS, CLINIAS, OUVRIERS, BOURGEOIS, NOBLES.

MILON, à ses amis.

A notre tour de le railler! (En riant, à Diogène.) Nous autres soldats, nous voterons pour toi, si tu veux faire la guerre.

PLATON, en riant.

Nous autres philosophes, nous voterons pour toi, si tu veux faire la paix.

EURIPIDE.

Les poëtes voteront pour toi, si tu chasses les philosophes de la république.

LYSIPPE.

Les artistes voteront pour toi, si tu leur donnes le Prytanée à la place des poëtes.

LE FILS DE SOPHOCLE.

Diogène, les jeunes gens voteront pour toi, si tu veux leur promettre qu'il n'y aura plus de vieillards.

CLINIAS.

Diogène, les vieillards voteront pour toi, si tu veux qu'il n'y ait plus de jeunes gens.

DIOGÈNE.

Ah! plût aux Dieux que ma langue fût un bâton.

CACUS.

C'est un niais!

GORGIAS.

Un ambitieux!

NICIAS.

Un tyran !

PLATON.

Je ferai un traité contre lui.

LYSIPPE.

Et moi, une caricature.

EURIPIDE

Et moi, une comédie : on en meurt.

MILON.

Si je l'assommais, ce serait plus tôt fait.

CLINIAS.

Non, laissons-le là, et allons au Pnyx voter tous contre lui.

ALCIBIADE.

Si tu n'as la puissance, tu auras du moins l'amour pour te consoler; à défaut d'Athènes, il te reste Aspasie.

TOUS, riant.

Oui, oui, il te reste Aspasie. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, seul.

Que disent-ils?... que peuvent-ils vouloir dire, si ce n'est qu'il faut renoncer à tout et à elle?... Eh bien, laissez-moi donc tous! laissez-moi, âmes vénales, corrupteurs et corrompus! je ne suis pas un des vôtres, je rougis d'avoir voulu l'être... Fou que je suis d'avoir douté un instant de leur méchanceté! ils sont encore pires que je ne croyais. O république d'Athènes! je t'avais bien vue d'abord, tu n'es qu'une halle où tout est commerce et trafic, marchandise et denrée! Qui veut, qui veut des bottes d'oignons et de citoyens? C'est ici le marché aux légumes et aux consciences : on y vend des herbes et des hommes, des cœurs de choux et d'Athéniens... Quelle est la plus vile marchandise? Oui, tout est à vendre à prix fixe, ici : l'honneur, la beauté, le pouvoir, le génie, l'éloquence, que sais-je? tout, excepté la vertu, qu'on ne trouve nulle part! Oh! la fortune, la gloire, l'amour, le bonheur, Aspasie ellemême serait trop chère à ce prix. Non, s'il faut perdre la dignité de l'âme, la probité du cœur! non, s'il faut mettre sous les pieds honneur, vertu, conscience, pour m'élever jusqu'à elle! non, s'il faut cacher le remords sous la couronne civique, l'opprobre sous le manteau d'archonte, tout ce que j'ai reproché aux autres! J'aime encore mieux mon manteau de cynique... tout troué qu'il est, il ne laisse voir au moins que mon orgueil! Non, mille fois non! plutôt mourir de douleur, plutôt vivre de regrets! Athènes, Athènes! fille de Minerve, veuve de Solon, n'as-tu donc plus souvenir de ton passé, souci de ton avenir? O ville vouée à la mort, tes hommes ont beau avoir du cuivre au front, du fer aux mains, comme les héros des Thermopyles... il leur manque le cœur!... Moi, moi seul, j'avais assez d'amour pour te sauver! Plus d'espoir pour toi comme pour moi! A toi, à toi l'esclavage et la misère des petits, l'ostracisme et la mort des grands, le malheur de tous! A moi, à moi l'isolement, l'abandon, le désespoir... à moi le tonneau!

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, abattu; ASPASIE, debout devant lui.

ASPASIE.

Diogène!

DIOGÈNE.

Aspasie! Ah! va-t'en, va-t'en, fille des Sirènes, ne me tente pas, ne m'attire pas dans l'abîme! Va-t'en, va-t'en vite, dangereuse image, force magique, irrésistible! Éloigne-toi, ou je ne réponds plus de moi, ou je vais aller leur dire : Athéniens, j'accepte, j'accepte tout pour elle.

ASPASIE, à part.

Malheureux!

DIOGÈNE.

Pardon, pardon, de ne pas l'avoir déjà fait, n'ai pas pu.

ASPASIE, à part.

Ah! tant mieux.

DIOGÈNE.

Mais j'irai, j'y vais, si tu l'ordonnes.

ASPASIE.

Insensé, que veux-tu, qu'as-tu voulu faire?

DIOGÈNE.

J'ai voulu, j'ai voulu être tout, avoir tout p toi, avoir tout ce qui plaît aux femmes : la gl qui séduit les meilleures, la fortune qui les sé toutes ; j'ai voulu devenir le premier homme d thènes pour en avoir la première femme... et m'ont proposé le crime et la honte pour prix mon bonheur!

ASPASIE.

Et tu as refusé?

DIOGÈNE.

Tu vois.

ASPASIE, à part.

Bien, bien!

DIOGÈNE.

Reprends, reprends donc ton vœu que je puis remplir; retire-moi cet amour que je ne satisfaire. Malheureux Titan que je suis! dieux d'Athènes m'ont foudroyé avec leurs vi ces foudres de la terre, et je suis retombé mon néant.

ASPASIE, avec explosion.

Les dieux soient loués!

DIOGÈNE.

Que dis-tu?

ASPASIE.

Je dis que tu ne pouvais être plus riche, glorieux, plus grand pour moi que dans cet al sement, plus victorieux que dans cette défait dis que tu allais te perdre, te confondre être dans ce monde infâme où rien n'est à sa p ni le crime, ni la vertu, où les dieux mêmes sent plus descendre, de peur de s'y corrompr dis que je te bénis, que je te remercie de t'al nir, de t'éloigner, de te sauver de cette Ath perdue! Tu voulais les sauver, pauvre Diog pour l'amour de moi, et tu te perdais toi-m Je ne parle pas de la mort que tu risquais co tous ceux-là qui ont voulu le salut des autre puis Orphée déchiré sur l'Hémus, jusqu'à Ly gue échappé aux siens, en se tuant lui-m non, ce n'est là qu'un attrait de plus pou grands cœurs. Mais ce qui est pis, tu per comme tu le dis, ta sagesse, ton honneur, ta science, ces trésors divins, inconnus au rest hommes, tout ce qui m'a fait t'estimer et t'ai Car je t'aime pour tout ce qu'ils haïssent, po

uvreté, ta liberté, ta dignité, pour ton mépris, n dédain, ton horreur de leur vie; parce que tu is pur de leurs vices, de leurs folies, de leurs ·eurs; parce que tu étais la négation de ce onde pervers qui mérite encore un déluge; rce que tu étais enfin, dans Athènes la superbe, ogène le Cynique!

DIOGÈNE.

)h! cela est-il vrai?

ASPASIE.

)ui, oui. Pourquoi douter? Regarde-moi: nour est tout-puissant, il transforme comme il e. Vois, j'ai renoncé à tout pour toi, j'ai npu avec tout mon passé aussi; j'ai quitté renmée et richesse, pour te mieux ressembler. Je suis vivifiée, renouvelée, recréée à ton image, ivin Pygmalion! j'ai voulu être ton œuvre, bien, ta femme, être toute à toi désormais, nme je te veux tout à moi.

DIOGÈNE.

) belle, plus belle que je ne t'ai jamais vue dans te ta splendeur!... tu m'aimes, tu m'aimes si!... Oh! répète, répète-le!

ASPASIE.

)ui, oui, c'est ainsi que je t'aime, et qu'Athète hait! Voilà pourtant comme elle traite les lleurs de ses fils, les plus purs de sa race, ceux ont gardé du ciel leur noblesse primitive, le venir de leur sublime origine, quelque chose a divinité sur la terre, un air de famille de ympe ici bas, les vrais enfans des Dieux, les s qui ne la trompent, ni ne la perdent, ceux ne sont ni dépravés, ni dégradés, ni pervertis, vilis... ses originaux, ses fous, ses condam-.. c'est là son rebut!... Elle a tué Socrate, ni Aristide, emprisonné Miltiade, et elle réduit gène au tonneau! Diogène, restes-y donc loin autres! dans un monde mauvais, le meilleur celui qui s'en retire. Qui ne peut le sauver le quitter. Reste, reste toujours à l'écart. Je ne, je t'aime mieux ainsi, te dis-je, je te préà tous... Pour moi, plus tu t'abaisses, plus tu ves... tu es plus grand que Périclès, même s toute sa gloire; tu es le premier homme thènes, parce que tu en es le dernier.

DIOGÈNE.

her tonneau, chères guenilles, qui me valez d'amour, je ne vous quitterai jamais! je te lerai toujours, humble vie, qui m'éloignes des mes et me rapproches des dieux! Ciel, ouvre-Athènes disparais! tu n'es plus digne d'un bonheur!

SCÈNE VIII.

MÊMES, VOIX DE CACUS dans la coulisse.

X DE CACUS, précédée de deux sons de trompe, dans la coulisse.

.théniens, au nom de l'archonte, Aspasie est citée à comparaître demain devant l'Aréopage, pour se défendre de l'inculpation de sacrilége portée contre elle par l'orateur Hyperbolès, qui l'accuse d'avoir violé un vœu de chasteté fait à Diane.

DIOGÈNE, atterré.

Entends-tu?

ASPASIE.

Qu'est-ce que cela?

VOIX DE CACUS, s'éloignant.

Athéniens, au nom de l'archonte, Aspasie, etc.

SCÈNE IX.

DIOGÈNE, ASPASIE.

DIOGÈNE.

Entends-tu?

ASPASIE.

Je ne puis comprendre...

DIOGÈNE.

Ce trouble, ce silence, cette stupeur!... elle est coupable!

ASPASIE.

Ah!

DIOGÈNE, à part.

Tomber du ciel dans l'enfer! (A Aspasie.) C'est à devenir fou, n'est-ce pas?

ASPASIE.

Mais non, c'est un songe, un songe horrible! Je m'y perds.

DIOGÈNE.

Parle, parle Aspasie! Qu'est-ce qu'Hyperbolès?

ASPASIE.

Hyperbolès!...

DIOGÈNE.

Qu'est-ce que cette accusation? réponds vite.

ASPASIE.

Je ne sais, je le jure!...

DIOGÈNE.

Elle ne sait, elle le jure! Oui, comme hier... raillerie et trahison! le jour même de son serment!... Ah! c'est à douter, comme Pyrrhon, du soleil et de la vérité! Défends-toi donc, misérable! il y va de l'honneur, de la vie!

ASPASIE.

Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! sur ma vie, sur mon âme, ce n'est pas vrai!

DIOGÈNE.

Cela est publié, avéré, et elle nie, elle s'obstine, elle persiste... pâle, pâle seulement comme le remords! O Méduse, le crime a pétrifié ton front comme ton cœur!... Comment ai-je pu me fier à cette femme! Je te hais!

ASPASIE.

Non, non, tu ne crois pas, tu ne peux pas croire ce que tu dis! c'est impossible! Je ne sais d'où vient le coup qui me frappe; c'est un complot infernal contre moi, contre nous! Mais, par

Styx, je suis innocente! Pourquoi, pourquoi t'aurais-je trompé?

DIOGÈNE.

Pourquoi?... pour tromper!

ASPASIE.

Il le croit!... Malheureuse! malheureuse!... c'est le passé qui m'accuse... Ah! c'en est trop! ton doute seul serait une offense, et ma défense une honte! Adieu! (Elle sort.)

SCÈNE X.

DIOGÈNE, seul, puis ALCIBIADE.

DIOGÈNE, la suivant des yeux.

Aspasie, un mot, un aveu, un regret, et je te pardonne!... Elle me quitte!... J'avais fait d'elle, moi, pauvre homme sans famille, sans pays, sans croyance, une épouse, une patrie, une divinité... Je lui offrais tous les amours, tous les parfums de mon cœur comme un encens digne d'elle!...Quel rêve!... Que croire maintenant?

ALCIBIADE.

La vérité.

DIOGÈNE.

Que dis-tu?

ALCIBIADE.

Entre nous, c'est l'histoire des larrons d'Ésope.

DIOGÈNE.

Comment?

ALCIBIADE.

Pendant que nous nous disputions tous deux la belle, un troisième l'enlevait.

DIOGÈNE.

Non, non, c'est impossible... quelque ruse infâme... je ne te crois pas!

ALCIBIADE.

Tu la croiras peut-être mieux! Lis!

(Il lui montre la lettre d'Aspasie.)

DIOGÈNE.

Ah!

ALCIBIADE.

Heureux Hyperbolès! Allons, il faut en prendre son parti.

DIOGÈNE.

O mon cœur, ma tête! mes tempes éclatent, [...] poitrine se brise! il y a quelque chose qui [...] rache et se déchire là-dedans. C'est la fin... V[...] une larme dans mes yeux, la première que [...] versée, la dernière! Oh! il faudrait toutes les [...] mes d'Héraclite, ou plutôt le fou rire de Dé[...] crite devant tant d'horreur! (Il rit.) Ah! ah! [...] ma raison s'égare, je tombe au fond de l'abî[...] Va donc pour la honte et le crime! A moi, [...] lence et vengeance! à moi tous les excès, tou[...] dieux d'Athènes... et Bacchus et Vénus, e[...] faunes et les nymphes, toute la bande effrénée [...] plaisirs! Fi de la douleur, de la jalousie de l[...] délité, du serment! Vivent l'or et la puissa[...] vivent le vin et l'orgie! vivent les femmes [...] vous aiment et qu'on n'aime pas! vive to[...] qui étourdit, qui console et qui venge, tou[...] qui fait oublier! vive tout ce qui fait vivre [...] la mort dans le cœur!

ALCIBIADE, effrayé.

Mais c'est la folie d'Eros!

DIOGÈNE.

Non, non, c'est là toute la raison, la sagess[...] vérité. La folie est de croire à quelqu'un, à q[...] que chose, à la foi, à l'amour, à l'homme, [...] femme, à tout ce qui trompe... Rien n'est [...] rien n'est vrai dans ce monde, pas même [...] mour! L'amour, baillon, mensonge, néant com[...] le reste! Le seul lien qui me rattachait au [...] est à jamais rompus! Je n'aime plus rien, j[...] crois plus à rien... O ma dernière illusion, t[...] fausse comme les autres, flamme folle du c[...] éteins-toi à ton tour, sous le souffle de la trah[...] éteins-toi dans le doute, le mal et la nuit! Et n[...] rent, meurent avec toi toute vertu, toute pitié, t[...] humanité! Athéniens, Athéniens, je suis dign[...] vous maintenant! je suis enfin, grâce à elle [...] et méchant, bon pour vous gouverner! Je [...] des vôtres! Attendez-moi, j'accepte toutes [...] conditions; je suis votre homme; je suis, je [...] être archonte d'Athènes!... Je veux me pe[...] pour la punir... Elle ne trompera plus person[...]

ACTE CINQUIÈME.

L'Aréopage. — Candelabres, corde, statue de Lycus, autel.

SCÈNE I.

OUVRIERS attachant la corde rouge qui ferme l'enceinte des juges.

PREMIER OUVRIER.

Dépêchons-nous, le soleil nous gagne.

DEUXIÈME OUVRIER.

Oui, hâtons-nous, l'audience commencera de bonne heure, il y a une cause curieuse aujourd'hui...

PREMIER OUVRIER.

Curieuse et sérieuse!... On ne jugera que ce[...] là, vu son importance.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons donc vite pour aller boire un co[...] et revenir avant la foule.

PREMIER OUVRIER.

Qu'est-ce qui parle contre l'accusée?

DEUXIÈME OUVRIER.

Oh! son compte est bon! c'est l'orateur I[...]

rbolés... qui enrouerait Démosthènes!..qui parle uze heures sans cracher... qui ne dit jamais : t'assure, mais — je t'accuse.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

DIOGÈNE, sortant de son tonneau.

Je n'ai pas pu, je n'ai pas pu renoncer à ma iscience, à ma vertu!... Athènes!... Aspasie!... irtisanes qui se valent! j'aime mieux ma vieille ouciance, ma liberté! Je suis revenu à mon neau, que j'ai roulé ici pour voir juger cette ime! Dire que j'ai quitté ces vrais biens pour :! oui, pour l'aimer d'abord... puis pour la pu-... la punir... ou la sauver!... Ah! qu'elle se de sans moi! Pourquoi m'a-t-elle trompé? as-de folies comme ça! J'ai été ambitieux, jaloux, el, furieux, presque archonte pour elle! J'ai tout comme les autres. Oh! pourquoi l'ai-je iée? oui... et pourquoi celle-là plutôt qu'une re? Serais-je devenu amoureux d'une femme érente d'elle, ailleurs que dans cette maudite e, à Thèbes ou à Delphes, par exemple? Qu'est-lonc que l'amour, ce besoin d'être à deux, ce qui nous gagne à jour fixe de la vie, on ne pourquoi, par un certain fluide échangé d'un p d'œil, au hasard, sans volonté, entre deux s qui ne se sont jamais vus, étrangers l'un à tre, blancs et noirs, d'Athènes et de Sinope, plus éloignés de nature, les plus opposés ne de goût, d'état, de caractère? Amour, iur! énigme éternelle, le sphinx qui te garde rouvera-t-il pas un Œdipe pour t'expliquer? tes, il y a bien d'autres épouses, d'autres maî-ses, que sais-je?... d'autres brunes et d'autres ides... Mais une autre femme, cette moitié de e âme, ce complément de nous-mêmes, cette e de nos enfans, cette créature suprême qui s domine et qu'on aime; qui nous sauve et s perd, et qu'on aime; qui fait de nous, d'un ird, un dieu ou un chien, et qu'on aime en-, qu'on aime toujours... la femme, notre me, il n'y en a qu'une, et celle-là, c'était la nne! Non! non! je n'en trouverai pas une au-. Deux femmes, c'est impossible; autant cher un homme, autant renoncer à toutes... ic, seul, seul encore, seul toujours, à jamais, dans le tonneau du cynique, comme j'eusse seul dans le palais de l'archonte. C'est mortel! ique ou archonte, n'importe! le nom n'y fait : où le cœur manque, est la bête... Oui, me à redevenu chien quand même, enragé cette, à mordre tout le monde, à me mordre moi-ne et à en mourir!... Allons, peuple curieux ruel, approche, toi, pour qui tout est spectacle roie, pain et cirque, tout, le bien et le mal, la te et la gloire, le supplice et l'apothéose! Viens voir comment trompe une femme, et comment pleure un homme!

DEUXIÈME OUVRIER, rentrant avec le premier.

Il était temps de revenir, voici déjà l'accusateur Hyperbolès.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HYPERBOLÈS, bourré de papiers; ORATEURS, PEUPLE, CACUS.

DIOGÈNE.

Ah! c'est là son accusateur... Lui! mais je le connais. Quoi! c'est lui qui s'appelle Hyperbolès? Oh! infamie! cela se peut-il!... Accusée par son complice... je suis trop vengé!

DEUXIÈME OUVRIER.

La corde est bien rouge aujourd'hui, gare à ceux qu'elle touchera! Ils seront bien marqués pour l'amende.

CACUS.

L'heure de Thémis, place à l'archonte et aux juges!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HÉRAUTS; MILON, suivi des GARDES SCYTHES; PRÊTRES et PRÊTRESSES DE JUPITER DE BON-CONSEIL; CACUS et autres SCRIBES, portant deux urnes et une clepsydre; NICIAS et autres ARCHONTES, couronnés de myrte et portant des baguettes d'ivoire; ALCIBIADE, puis PROTÉE, PHRYNÉ, LAIS et ASPASIE, voilée, et TOUS LES AUTRES PERSONNAGES de la pièce.

(Les juges prennent place au tribunal, et les prêtres allument le sacrifice sur l'autel.)

NICIAS, debout, ôtant sa couronne de myrte.

O Justice, fille des dieux, reine des hommes, prête-moi ta balance et ton impartialité, ton glaive et ta sévérité, en échange de ces libations que je fais avec un vin pur et vermeil comme le cœur de l'innocent. (Les juges s'assoient.)

CACUS.

Silence! Hyperbolès contre Aspasie.

LE PEUPLE.

Ah!

ALCIBIADE, bas, à Hyperbolès.

Allons, gagne bien ton argent!

(Hyperbolès se place sur la pierre d'attaque.)

CACUS.

Aspasie est-elle présente?

DIOGÈNE, à part.

Elle n'ose se présenter! Ah! c'est moi qu'on va condamner.

NICIAS.

Parle, Hyperbolès.

HYPERBOLÈS, toussant, crachant, éternuant.

Hum! hum! (Grand silence.) Que Jupiter me frappe de sa foudre, Minerve de sa lance, et Cérès de sa faucille! Que Thémis m'achève de son glaive, et Lycus de ses dents! Que Diane elle-même, la chaste Diane pour l'honneur de qui je parle ici, me perce de ses flèches sur la terre, et me jette aux Furies dans l'enfer! Que... Mais qu'ai-je besoin de sermens? On connaît mon honnêteté et ma conscience, mon zèle pour le bien public, mon pur amour de la vérité et de la justice. J'use du droit... du devoir de tout bon citoyen, de veiller à la répression des crimes et au maintien des lois. Donc, illustres magistrats, magistrats illustres, recommencez, redoublez les prières et les libations!...

PHRYNÉ, à part.

Encore boire! quelle justice altérée!

HYPERBOLÈS.

Invoquez les lumières divines, et la sage Minerve, et Jupiter de Bon-Conseil; car il s'agit d'un procès immense qui touche le ciel et la terre, qui regarde les hommes et les dieux... une accusation de sacrilége, de violation de vœu fait à une déesse par une prêtresse!... Il s'agit d'un crime à mettre l'Olympe en courroux, et Athènes en péril!... Qui donc a commis ce crime abominable, impie?... C'est Aspasie, une femme qui a fait hier un vœu de chasteté à Diane, et qui a violé ce vœu, couvrez-vous la face, ô juges, cette nuit!... (Rumeurs.) Si on nie, j'ai des preuves, cette lettre qu'elle m'a écrite hier, à moi; car je suis le complice du crime, Athéniens... (Nouvelles rumeurs. — Vivement.) Oh! dans l'intérêt des dieux!... pour la mieux condamner... J'ignorais ce vœu sacré... les remords m'ont pris dès que j'ai connu le crime, et me l'ont fait dénoncer pour le punir... Cette lettre prouve tout. (Il lit.) «Liens, » vœux, sermens, promesses, j'oublierai tout, » je briserai tout pour toi... Viens! — ASPASIE.»

(Il passe la lettre aux juges, qui l'examinent.)

DIOGÈNE, à part.

Plus de doute!

HYPERBOLÈS.

Le crime n'est que trop grave... il est flagrant... il faut un exemple; il le faut, magistrats, pour l'honneur de la religion, le salut de la patrie... On ne croit plus, on ne craint plus. L'impiété, l'athéisme, la philosophie, ces nouveaux Titans, escaladent encore l'Olympe... Si vous laissez emporter le ciel, que deviendra la terre? Après Jupiter, Solon; après les croyances, les lois; après les dieux, les archontes... Déjà vous avez mis un frein à cette licence horrible, vous avez fait justice de l'immoralité des doctrines dans la personne de Socrate... achevez, condamnez l'immoralité dans la personne d'Aspasie. D'après la loi de Solon, la loi de Dracon, la loi même du tyran Pisistrate, tout sacrilége est un crime capital. requiers la peine de mort.

CACUS.

Aspasie est-elle présente? (Silenc

DIOGÈNE, en lutte avec lui-même.

Faut-il donc que je la défende?

CACUS.

Personne ne comparaît pour elle?

(Nouveau silence

ALCIBIADE, à part.

Victoire!

DIOGÈNE, s'avançant résolument.

Moi!

ALCIBIADE.

Diogène!

DIOGÈNE, s'avançant sur la pierre de défens

Athéniens, tout cela est infâme, indigne, possible!... mensonge et perfidie!... N'en cr rien. N'écoutez pas cet homme, Athéniens imposteur! Cette lettre est fausse, et cet hom menti... Cet homme est un voleur...

TOUS.

Oh!

DIOGÈNE.

Un voleur, je le jure, qui tue maintenant sa parole comme autrefois avec son poig qui m'a volé moi-même jadis, sur la place blique; qui ne devrait paraître ici qu'en acc Oui, magistrats, j'en réponds sur ma tête homme est un voleur.

HYPERBOLÈS.

Moi, un voleur! (A part.) Je ne le suis depuis long-temps.

DIOGÈNE.

Oui, toi; je te connais.

HYPERBOLÈS, à part.

Allons, de l'audace! (Haut.) Non, non, m trats; j'ai forfait jadis, c'est possible; mais d que j'appartiens à Thémis, je suis irréproch (S'adressant à la foule.) Je défie qui que ce s présent de me reprocher, de me prouver un veau crime. Voyons, qui, qui donc peut m'ac d'un vol?

ASPASIE, s'avançant voilée.

Moi.

DIOGÈNE, à part.

Elle!

ALCIBIADE, de même.

Qu'est-ce cela?

NICIAS, à Aspasie.

Qui es-tu?

ASPASIE.

Une femme d'Athènes.

NICIAS.

Que veux-tu?

ASPASIE.

Témoigner contre lui.

NICIAS.

Parle !

ASPASIE.

Voyez ce bracelet, juges, il vaut cent drach-s; j'en avais deux, je n'en ai plus qu'un main-ant, vous voyez, grâce à cet homme, qui m'a s l'autre. Reçu chez moi en ami, cet homme tait qu'un voleur... et, pendant mon sommeil, i'a volé.

HYPERBOLÈS.

Ioi, Hyperbolés !

ASPASIE.

'oi-même; toi, Hyperbolés l'orateur, je t'ac-: de m'avoir volé.

HYPERBOLÈS, à part.

ai beau chercher... mais non, je n'ai jamais de bracelet.

NICIAS, à Hyperbolès.

éfends-toi donc !

HYPERBOLÈS, hardiment.

: ne sais ce que cette femme veut dire... C'est erreur, une imposture, une calomnie... Mais t affreux d'être accusé ainsi contre toute :é !

ASPASIE.

est-ce pas ?

DIOGÈNE, à part.

ı ! si elle pouvait se justifier !

HYPERBOLÈS.

proteste que je suis innocent. Quand aurais-is ce bracelet ?

ASPASIE.

tte nuit même.

HYPERBOLÈS.

?

ASPASIE.

ez moi.

HYPERBOLÈS.

r les douze dieux, c'est faux ! J'étais chez sie ?... je ne connais pas cette femme.

ASPASIE, se dévoilant à lui seulement.

n ? Eh bien ! regarde-moi donc, me recon-:u ? (Elle se revoile.)

HYPERBOLÈS.

vois ce visage pour la première fois.

DIOGÈNE, à part.

! bien, bien !

HYPERBOLÈS.

vérité, cette femme m'est aussi étrangère e Troyenne; je ne sais qui elle est, d'où elle ce qu'elle veut... Bracelet, nom, visage, re tout de cette femme, je ne l'ai jamais

ASPASIE.

Tu n'en ferais pas le serment ?

HYPERBOLÈS.

Je le ferais.

ASPASIE.

Jure-le donc par le Styx !

HYPERBOLÈS.

Je le jure par tous les dieux !

ASPASIE.

Il a juré, vous l'entendez, il a juré par tous les dieux, il a juré qu'il ne m'avait jamais vue ! Maintenant, juges, regardez-moi comme il m'a regardée, et rendez-moi justice. (Elle se découvre.) Je suis Aspasie.

DIOGÈNE, en extase.

Aspasie ! Ah !

ALCIBIADE, à part.

Encore une fois vaincu ! J'y renonce.

LAÏS, à part.

J'ai réussi.

(Les juges déposent les cailloux dans l'urne de la Pitié.)

NICIAS, après avoir vidé l'urne.

Le tribunal renvoie Aspasie de la plainte, et condamne Hyperbolès à avoir la langue coupée.

ASPASIE.

Arrêtez ! qu'il ait son pardon, sa récompense même pour le seul bien qu'il ait jamais fait. (Elle lui jette son bracelet.) Tiens, utile délateur ; car tu as servi, cette fois, à dénoncer mon honneur.

DIOGÈNE, à Aspasie.

Oh ! cent fois ingénieuse et innocente ! Ces femmes, c'est toujours l'esprit qui les sauve... il n'y a que ces bêtes d'hommes qui en meurent quand parfois ils en ont... Me pardonneras-tu de même ? Va ! je ne t'aurais pas crue coupable, si tu l'avais été.... Mais aussi cette lettre...

ASPASIE.

Écrite pour toi, et remise à Alcibiade par Laïs. Voilà ce que c'est que de quitter...

(Elle lui montre le tonneau.)

DIOGÈNE, vivement

Mon tonneau !... J'entends... je ne le quitterai plus !... Il y a donc quelque chose de vrai dans le monde, l'amour, l'amour d'Aspasie !...

ASPASIE.

Et la vertu de Diogène !...

CYNÉGIRE, donnant la lanterne à Diogène.

Et la misère de Cynégire !

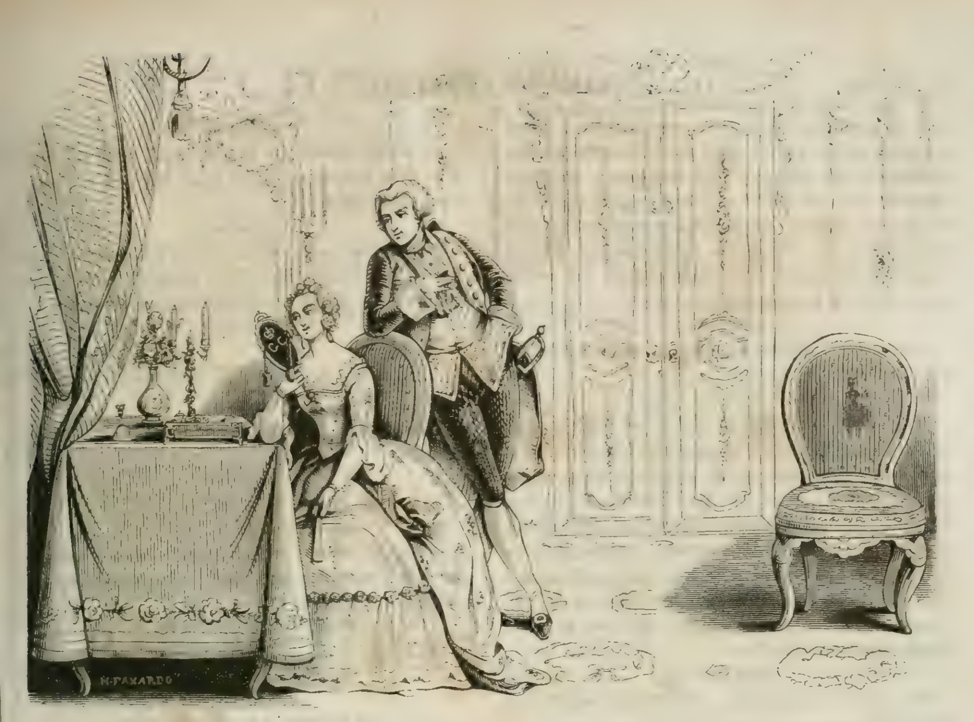
DIOGÈNE.

Espérons, Cynégire; puisque j'ai trouvé une femme, nous trouverons peut-être un homme !

FIN DE DIOGÈNE.

Paris.— Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.





ACTE IV. SCENE II.

UN MARIAGE SOUS LOUIS XV,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 1er JUIN 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE CANDALE	M. Firmin.	LA COMTESSE DE CANDALE	Mlle Plessy.
LE CHEVALIER DE VALCLOS	M. Menjaud.	MARTON, femme de chambre de la Comtesse	Mlle Anaïs.
LE COMMANDEUR	M. Périer.	UN SUISSE	M. Mathieu
JASMIN, valet du comte	M. Régnier.		

La scène se passe à Paris vers le milieu du XVIIIe siècle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon boudoir, servant de milieu entre deux appartemens, avec une porte au fond et deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, JASMIN, *entrant ensemble.*

MARTON.

Eh bien! comment cela s'est-il passé?

JASMIN.

Mais à merveille; le curé nous a fait un discours des plus attendrissans : la mariée a manqué s'évanouir, les grands parens ont pleuré à chaudes larmes... et moi-même, parole d'honneur, j'ai senti que la componction me gagnait... Marton... il faudra cependant faire une fin...

MARTON.

Quant à moi, j'attendrai la vue d'un autre mariage pour me déterminer, car je doute fort, s'il faut que je te le dise, que celui-ci tourne à bien.

JASMIN.

Il a au contraire toutes les conditions voulues, ce me semble.

MARTON.

Oui, excepté l'amour.

JASMIN.

Ah! ma chère, comme vous sentez la roture! Mais où donc avez-vous servi? Ce mariage

est au contraire des plus convenables : deux maisons prêtes à s'éteindre qui se réunissent, les Candale et les Torigny qui renaissent en espérances : seize quartiers qui en épousent dix-huit, le roi qui promet l'ordre, et le commandeur qui donne six cent mille livres tout de suite ! Ah çà ! mais il faudrait que le diable lui-même s'en mêlât pour que cela tournât mal...

MARTON.

Un mariage fait par testament, comme c'est de bon augure !

JASMIN.

Mais c'est comme cela qu'ils se font tous à cette heure : Monsieur le maréchal en mourant a pourvu à l'établissement de son fils et de sa nièce en mariant d'avance les deux cousins... et il a bien fait, Marton, car à l'heure qu'il est, nous avons si peu de respect de nous-mêmes, que mademoiselle de Torigny, sans cette précaution, eût peut-être épousé un gros fermier général, et M. de Candale quelque petite robine... cela ne se voit-il pas tous les jours ?...

MARTON.

Ma pauvre maîtresse, elle aurait pu être si heureuse !...

JASMIN.

Comment !... au fond de sa province, dans son couvent de Soissons... elle avait déjà pris ses arrangemens pour cela ?...

MARTON.

Ah ! monsieur le comte, vous ne saurez jamais ce que nous vous sacrifions.

JASMIN.

Eh bien ! mais, et nous autres, Marton, est-ce que vous nous croyez tout-à-fait esseulés ?... je sais certaine grande dame qui en fera immanquablement une maladie...

MARTON.

Et moi je connais un pauvre jeune homme qui en mourra pour sûr.

JASMIN.

Vraiment... voyez donc comme cela se rencontre !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE SUISSE *de l'hôtel, ouvrant les deux battans de la porte du fond, sa grande canne à la main.*

LE SUISSE, *sans entrer.*

Monsié Chasmin.

JASMIN.

Eh bien ! quoi ?

LE SUISSE.

Monsié Chasmin, il être une cholie tame en pas, tans une foiture fermée, qui temande a parler a fous.

JASMIN.

Comment, drôle ! est-ce que tu n'avais pas quelque laquais à m'envoyer, que tu quittes ta porte ainsi ? et si pendant ce temps-là les voitures rentraient...

LE SUISSE.

Je serais gronté, je le sais pien ; mais la tame il m'avre donné tix louis pour faire la commission moi-même.

JASMIN.

Alors c'est autre chose : dis à la dame que je descends, et ordonne à son cocher d'aller m'attendre à la petite porte de monsieur le comte.

LE SUISSE.

J'y fas.

Il referme la porte

JASMIN.

Vous voyez qu'on ne vous faisait pas un conte, Marton.

MARTON.

Et quelle est cette dame ?

JASMIN.

Notre délaissée probablement. Mais pardon... vous ne voudriez pas que je la fisse attendre ; respect au malheur !

Il sort par la porte latérale à la droite du spectateur.

SCÈNE III.

MARTON, LE CHEVALIER

A mesure que Jasmin s'éloigne, un paravent qui est placé du côté opposé à celui par lequel il sort se déroule, et le Chevalier paraît.

LE CHEVALIER.

Marton, ma chère Marton !

MARTON, *jetant un cri.*

Ah !

LE CHEVALIER.

Silence, c'est moi... (*lui donnant sa bourse*) est-ce que tu ne me reconnais pas ?

MARTON.

Oh ! si fait, monsieur le chevalier, mais c'est que j'étais si loin de vous croire derrière ce paravent... Que venez-vous faire ici, mon Dieu...

LE CHEVALIER.

Tu me le demandes...

MARTON.

Oui, je vous le demande, car enfin... c'est si étrange de vous voir aujourd'hui... dans cette maison, au moment même où celle que vous aimez se marie avec un autre... Mais comment vous trouvez-vous là ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je le sais moi-même, Marton... je rôdais comme un fou autour de l'hôtel ; j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît : j'ai pris le premier escalier venu, j'ai monté un étage, j'ai traversé deux ou trois appartemens, enfin j'en étais ici quand je t'ai entendue venir avec Jasmin ; alors je me suis jeté derrière ce paravent... et me voilà.

MARTON.

Je le sais bien que vous voilà... mais que voulez-vous ? voyons !

LE CHEVALIER.

Ce que je veux, Marton... je veux la revoir une fois... une seule fois encore... lui dire que je

l'aime, que je n'aimerai jamais qu'elle .. que ce mariage fait mon désespoir et que j'en mourrai.

MARTON.

Mais vous lui avez dit tout cela à son couvent!...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Marton! je le lui répéterai.

MARTON.

Eh! la pauvre enfant ne le sait que de reste, allez!... d'ailleurs c'est impossible..... Savez-vous que vous êtes ici, chez son mari?

LE CHEVALIER.

Sans doute que je le sais... mais que m'importe?

MARTON.

Savez-vous qu'ils sont à l'église?...

LE CHEVALIER.

A l'église... je voulais y aller à l'église?...

MARTON.

Au fait! pourquoi n'avez vous pas fait cela?... Mort de ma vie! que les amans sont une curieuse espèce! Mais savez-vous enfin que dans un instant ils peuvent être de retour?

LE CHEVALIER.

Je les attends.

MARTON.

Comment! vous les attendez!... mais songez-y, vous êtes fou!

LE CHEVALIER.

Ah! Marton! m'oublier ainsi!

MARTON.

Mais elle ne vous a pas oublié... mais elle vous aime toujours. Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est qu'en vérité vous me faites peine.

LE CHEVALIER.

Elle m'aime et elle se marie?

MARTON.

Pouvait-elle faire autrement? Depuis la mort du maréchal, ce mariage n'était-il pas décidé? ne le saviez-vous pas du premier jour que vous l'avez rencontrée? n'avez-vous pas eu le temps de vous préparer à cet événement, depuis six mois que vous l'entretenez au parloir, en venant voir mademoiselle votre sœur? Mais, en vérité, monsieur le chevalier, il faut être raisonnable aussi.

LE CHEVALIER.

Ah! si j'étais sûr seulement qu'elle me tînt la promesse qu'elle m'a faite! Car elle m'a fait une promesse, Marton.

MARTON.

Eh! je la connais, mon Dieu.

LE CHEVALIER.

Tu la connais, Marton... Eh bien! crois-tu qu'elle la tiendra?

MARTON.

Et sans doute qu'elle la tiendra... tant qu'elle pourra... pardi!

LE CHEVALIER.

Comment! tant qu'elle pourra?

MARTON.

Que diable, monsieur le chevalier, il ne faut pas demander l'impossible non plus... quand on se marie... eh bien! mais... on se marie.

LE CHEVALIER, *tombant dans un fauteuil.*

Marton, tu me mets au désespoir...

MARTON.

Allons, voilà que vous vous asseyez maintenant. (*Le secouant par le bras.*) Mais songez donc que dans dix minutes, dans cinq minutes peut-être ils seront ici.

LE CHEVALIER, *se levant.*

Marton, je tuerai le comte.

MARTON.

Le comte de Candale!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, le comte de Candale, le mari de Louise!

MARTON.

Comment!... mais je croyais que c'était votre ami?

LE CHEVALIER.

Mon ami! oui, sans doute, il l'a été; mais aujourd'hui c'est mon ennemi mortel; ne m'enlève-t-il pas ce que j'ai de plus cher au monde?

MARTON.

Mon Dieu! vous me faites frémir; est-ce que monsieur le comte sait quelque chose de votre amour pour sa femme?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu merci, il ne s'en doute point: j'ai eu la force de le cacher à tout le monde.

MARTON.

Ah! je respire! Eh bien! monsieur le chevalier. transigeons. Vous veniez pour voir ma maîtresse, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Hélas! oui.

MARTON.

Vous comprenez que c'est impossible.

LE CHEVALIER.

Impossible, Marton!

MARTON.

Mais oui, impossible; vous ne voudriez pas la compromettre, la perdre... n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde.

MARTON.

Car enfin, quels sont ses torts envers vous? De vous avoir aimé... de vous aimer encore... voilà tout.

LE CHEVALIER.

Tu crois qu'elle m'aime toujours?

MARTON.

Eh! j'en suis sûre.

LE CHEVALIER.

Ah! Marton, si tu savais le bien que tu me fais!

MARTON.

Et pour la récompenser de cet amour, innocent hier... coupable aujourd'hui, vous feriez un éclat... Ah! fi donc, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Je sens bien que tu as raison, Marton; mais lorsqu'on aime, est-ce qu'on pense à tout cela?...

MARTON.

Mais c'est lorsqu'on aime qu'il faut y penser, au contraire... Voyons, voulez-vous vous brouiller

avec le comte... vous fermer à tout jamais sa maison?...

LE CHEVALIER

Sa maison, Marton! ah! tu peux bien compter que je n'y reviendrai jamais!

MARTON.

Allons donc!... demain vous y serez... tenez, là où vous êtes.

LE CHEVALIER.

Marton... je te jure...

MARTON.

Ne jurez pas. Eh!... là, qui sait... si madame de Candale tenait la promesse que vous a faite mademoiselle de Torigny... enfin, on ne peut pas savoir: on voit des choses si étranges!

LE CHEVALIER.

Oh! alors, Marton, tu comprends bien que dans ce cas-là ce serait autre chose.

MARTON.

Allons donc!... Eh bien!... voilà que vous redevenez raisonnable, et je veux vous en récompenser. Ecrivez une lettre, et je la remettrai.

LE CHEVALIER.

J'en ai écrit une, Marton.

MARTON.

D'avance?

LE CHEVALIER.

Savais-je ce qui arriverait?... je l'ai écrite à tout hasard.

MARTON.

Alors vous n'êtes pas encore si malade que je croyais... Donnez.

LE CHEVALIER.

La voilà... mais en la lui remettant tu lui diras...

MARTON.

Je lui dirai que, de peur de la compromettre, vous êtes parti à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Marton, je voudrais cependant bien rester un instant encore.

MARTON.

Restez si vous voulez; mais alors, je ne remets rien...

LE CHEVALIER.

Je m'en vais.

Il s'avance vers la chambre du Comte.

MARTON, *l'arrêtant.*

Par où vous en allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mais, par où je suis venu.

MARTON.

C'est cela! pour que tout le monde vous voie. Tenez, passez par cette chambre, c'est la mienne, et si l'on vous voit sortir... eh bien! il n'y aura que moi de compromise.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Il y a donc une sortie par chez toi, Marton?

MARTON.

Oui, mais il n'y a pas d'entrée... je vous en préviens.

LE CHEVALIER, *s'arrêtant sur le seuil.*

Marton, ma chère Marton, rappelle bien à ta maîtresse ce qu'elle m'a promis.

Jasmin rentre.

MARTON, *poussant le Chevalier.*

C'est bon... mais c'est bon!.. Le corridor, la chambre à droite, le petit escalier. . et tirez sur vous la porte de la rue; que je l'entende!... (*On entend le bruit d'une porte qui se ferme.*) Là, bien!

Elle se retourne et aperçoit Jasmin sur le seuil de la porte en face d'elle.

SCÈNE IV.

MARTON, JASMIN, *tenant chacun une lettre à la main.*

JASMIN.

Très-bien! Marton, très-bien!

MARTON.

Allons, Jasmin, pas de secrets...

JASMIN.

Allons, Marton, pas de mensonge.

MARTON.

Qu'est-ce que c'était que cette belle dame?

JASMIN.

Une marquise que nous aimons... Qu'est-ce que c'était que ce beau jeune homme?

MARTON.

Un chevalier qui nous aime... et cette lettre?

JASMIN.

Cette lettre, c'est une lettre pour monsieur... Et ce billet?

MARTON.

Ce billet, c'est un billet... pour madame.

JASMIN.

Mais qu'est-ce que tu disais donc, Marton, que cela tournerait mal?... il me semble que cela va à merveille au contraire; nous commençons par où l'on finit.

MARTON, *mettant la lettre dans son corset.*

Il faut convenir, Jasmin, que les maîtres d'aujourd'hui sont bien dépravés!...

JASMIN, *mettant la lettre dans sa poche.*

Ne m'en parle pas, Marton... Comment!... mais, ce sont eux qui nous pervertissent.

MARTON.

Chut!

JASMIN.

Quoi?

MARTON.

Les voilà qui rentrent.

JASMIN.

Alors, rendons-nous chacun à notre poste... Toutes sortes de prospérités à ton chevalier Marton.

Il rentre par la porte latérale à droite du spectateur.

MARTON, *s'avançant vers la porte latérale à gauche.*

Bonne chance pour ta marquise...

Au moment où elle va pour entrer, on entend la voix de la Comtesse.

LA COMTESSE, *de l'antichambre.*

Marton !...

MARTON, *s'arrêtant.*

O mon Dieu !... c'est la voix de madame la comtesse.

Elle court à la porte du fond, qui s'ouvre avant qu'elle n'y soit arrivée.

SCÈNE V.

MARTON, LA COMTESSE, *ouvrant la porte du fond.*

LA COMTESSE.

Marton, au secours !... Marton, un fauteuil... Marton, vite, vite, vite !

Elle se laisse tomber sur le fauteuil.

MARTON.

O mon Dieu ! mon Dieu ! madame, qu'avez-vous donc ?...

LA COMTESSE.

Marton !... je suis mariée.

MARTON.

Oh !... ce n'est que cela ?...

LA COMTESSE.

Comment peux-tu me répondre ainsi, quand tu sais que je suis au désespoir ? Marton, tu as un bien mauvais cœur !...

Elle laisse tomber sa tête contre Marton.

MARTON.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que madame s'évanouit ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'oui... As-tu des sels, de l'eau des Carmes, Marton ? je me meurs !...

MARTON.

Il y en a dans l'appartement de madame, et je cours en chercher.

Elle fait un mouvement, mais la Comtesse l'arrête.

LA COMTESSE.

Ne me quitte pas !... ah !...

MARTON, *revenant.*

Mais qu'avez-vous donc fait de M. le comte ?

LA COMTESSE.

Le sais-je, moi ! en descendant de voiture, je me suis sauvée. (*Elle ferme les yeux avec la plus grande langueur.*) Tu n'as donc rien à me faire respirer, Marton ?

MARTON.

Non ; mais j'ai quelque chose à vous apprendre.

LA COMTESSE, *sans rouvrir les yeux.*

Parle...

MARTON.

J'ai vu le chevalier.

LA COMTESSE, *ouvrant les yeux.*

Quel chevalier, Marton ?

MARTON.

Quel chevalier !... comme s'il y en avait deux au monde... Le chevalier de Valclos, donc...

LA COMTESSE, *vivement.*

Tu l'as vu, Marton ?... et où l'as-tu vu ?

MARTON.

Ici.

LA COMTESSE.

Ici ! O mon Dieu... est-ce qu'il y serait encore ?... Tu me fais peur !

MARTON.

Que madame la comtesse se rassure ; il est parti.

LA COMTESSE.

Ah ! il est parti.... je respire... Et que venait-il faire ici, le malheureux ?

MARTON.

Il venait pour voir madame la comtesse une dernière fois... il était comme un fou...

LA COMTESSE.

Pauvre chevalier !

MARTON.

Il voulait absolument mourir.

LA COMTESSE.

C'est comme moi, Marton... Tu as vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, il n'y a qu'un instant !... mais on a beau faire, on ne meurt pas quand on veut !

MARTON.

Et c'est bien heureux, ma foi ! car on se repentirait souvent d'être morte.

LA COMTESSE.

Tu me dis donc qu'il est parti ?

MARTON.

Oui ! et ce n'est pas sans peine, je vous assure.

LA COMTESSE.

Mais sans doute il n'est point parti ainsi sans te charger de me dire quelque chose ?

MARTON.

Il a fait mieux que cela.

LA COMTESSE, *avec un reste de langueur.*

Qu'a-t-il fait, Marton ?

MARTON.

Il m'a laissé une lettre.

LA COMTESSE.

Une lettre ! mais il me semble que c'est bien hardi de sa part d'oser m'écrire... qu'en dis-tu ?

MARTON.

Dam !... la circonstance était grave, et il a cru qu'en faveur de son désespoir...

LA COMTESSE.

Il était donc bien désespéré ?

MARTON.

Oh ! plus que madame la comtesse ne peut le croire.

LA COMTESSE.

C'est égal... je ne lirai pas cette lettre, Marton... Où est-elle ?

MARTON.

La voilà...

LA COMTESSE, *la lui prenant des mains, et l'ouvrant tout en parlant.*

C'est fort mal à vous d'avoir pris cette lettre, Marton, et il faut la rendre... au chevalier.

MARTON.

Mais c'est impossible maintenant que madame l'a ouverte.

LA COMTESSE.

Je l'ai ouverte !... ô mon Dieu, oui... c'est vrai... Je te jure, Marton, que je ne sais pas comment cela s'est fait !...

MARTON.

Oh! les lettres... cela s'ouvre toujours tout seul.

LA COMTESSE.

Dam! maintenant, puisqu'elle est ouverte, qu'en dis-tu?... autant la lire...

MARTON.

O mon Dieu, oui; et c'est, je crois, ce que madame a de mieux à faire.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je » serais déjà mort!

MARTON.

Hein?... que vous ai-je dit?...

LA COMTESSE, *continuant.*

» Un seul espoir me soutient... Je compte sur » la promesse que vous m'avez faite, que le comte » de Candale ne serait jamais pour vous autre » chose qu'un frère.

MARTON.

Vous lui avez promis cela. (*La Comtesse fait de la tête signe que oui.*) Hum!...

LA COMTESSE, *continuant.*

» Si vous avez l'espoir de tenir votre serment, » un mot, un signe, je vous en supplie, qui me » tranquillise... quelques accords à votre clavecin, » par exemple, et je serai le plus heureux des » hommes. » (*S'interrompant.*) Ah! ce pauvre chevalier; vois donc comme il est discret, Marton... il ne demande qu'un peu de musique!...

MARTON.

Ah! le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant.

Elle veut reprendre la lettre.

LA COMTESSE.

Mais attends donc... il y a un *post-scriptum.*

MARTON.

Oh! s'il y a un *post-scriptum*, c'est différent alors!

LA COMTESSE, *continuant.*

« Il est inutile de vous dire que je passerai la » nuit sous vos fenêtres. » Sous mes fenêtres, tu l'entends, Marton... Mon Dieu! mais il va mourir de froid!

MARTON.

Oh! il ne restera que jusqu'à ce qu'il entende le clavecin.

LA COMTESSE.

Et... et s'il ne l'entend pas, Marton?

MARTON.

Oh! alors, je ne réponds plus de lui!...

LA COMTESSE, *se levant vivement.*

Marton!

MARTON.

Qu'y a-t-il?

LA COMTESSE, *écoutant.*

Marton, c'est le comte!... Marton, je me sauve!

MARTON.

Faut-il que je reste ici, ou que je suive madame?

LA COMTESSE.

Viens, viens, viens! nous ne serons pas trop de deux!

SCÈNE VI.

LE COMTE, *qui a vu la Comtesse s'enfuir et Marton la suivre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte du fond, puis va lentement à la porte latérale qu'il essaie d'ouvrir*, JASMIN.

LE COMTE.

Le verrou y est. Je ne m'étais pas trompé, et s'il y a attaque il y aura défense : ou je m'abuse fort, ou ma femme ne me paraît pas avoir pour moi une sympathie bien entraînante... Si je pouvais lui dire ce qui se passe de mon côté, pardieu je crois que je la rendrais heureuse.

JASMIN, *entr'ouvrant la porte latérale.*

Monsieur le comte est seul?

LE COMTE.

Parfaitement seul.

JASMIN.

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre de qui?

JASMIN.

Monsieur le comte ne s'en doute pas?

LE COMTE.

Non, pas le moins du monde.

JASMIN.

Alors, monsieur le comte est bien indifférent ou bien modeste.

LE COMTE.

Est-ce que ce serait de la marquise?

JASMIN.

D'elle-même.

LE COMTE.

Mais donne donc vite, faquin.

JASMIN.

Je ne savais pas si aujourd'hui monsieur l comte voudrait la recevoir, ou aurait le temps d la lire.

LE COMTE, *décachetant la lettre.*

Comment! est-ce que tu ne sais pas que j'en su amoureux fou, de la marquise?

JASMIN.

Si fait! monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien! alors... (*Il lit.*) « Hier encore vo » m'avez affirmé que vous n'aimiez que moi » que vous n'aimeriez jamais que moi, que vot » mariage était une simple affaire de convenanc » et que mademoiselle de Torigny ne serait jama » pour vous qu'une sœur. »

JASMIN.

Monsieur le comte lui a dit cela?

LE COMTE.

Ma foi, oui... Moi, que veux-tu, je ne savais q lui dire... J'aurais bien voulu te voir, marau faisant la cour à une femme et en épousant u autre.

JASMIN.

Monsieur le comte me connaît trop bien po croire que j'aurais fait une promesse que je n'a rais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE.

Eh! qui te dit que je ne la tiendrai pas? M. de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN.

Mademoiselle de Torigny est plus jolie que mademoiselle de Noailles.

LE COMTE.

Elle est donc jolie ma femme?... Ah! palsambleu, il faudra que je la regarde!

JASMIN.

Monsieur le comte oublie sa lettre.

LE COMTE.

Et c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes. (*Continuant.*) « Et que mademoi-
» selle de Torigny ne serait jamais pour vous
» qu'une sœur. Je ne demande pas mieux que de
» vous croire et de vous récompenser du sacrifice
» que vous m'aurez fait; mais vous pensez bien
» qu'en pareille circonstance on ne croit pas les
» gens sur parole : voulez-vous venir souper avec
» moi ce soir? On sait depuis le matin que j'ai ma
» migraine; vous me trouverez seule, et mes gens
» sont prévenus que je n'y suis que pour vous. »
Pas de signature.

JASMIN.

Oh! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE.

Où cela?

JASMIN.

A la petite porte... dans une voiture fermée.

LE COMTE.

Pardieu! voilà bien les femmes... tant que je suis libre, elle fait la prude... je me marie, elle court après moi... Et qui lui a parlé?

JASMIN.

Moi-même.

LE COMTE.

Ah! toi-même; et quel air avait-elle?

JASMIN.

L'air désespéré.

LE COMTE.

L'air désespéré!... Monsieur Jasmin, vous êtes un flatteur... et vous dites cela pour me faire plaisir...

JASMIN.

Non, sur ma parole; et je suis sûr que si monsieur le comte n'y allait pas, il y aurait de ce côté-là quelque malheur!

LE COMTE.

Vraiment!... tu crois qu'elle m'aime à ce point-là?

JASMIN.

Monsieur le comte peut m'en croire... c'est une tête tournée.

LE COMTE.

Eh bien! mais... on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place, Jasmin.

JASMIN.

Monsieur le comte a-t-il des ordres à me donner?

LE COMTE.

Descends, et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et puis à tout hasard il ira m'attendre à la petite porte.

JASMIN, *voyant son maître qui se dirige vers la chambre de la Comtesse.*

Eh bien! où va donc monsieur?

LE COMTE.

Chez la comtesse, pardieu! je ne sortirai pas sans lui dire bonsoir. Il faut des formes.

JASMIN.

Dans combien de temps faut-il que je remonte?

LE COMTE.

Mais dans dix minutes, un quart d'heure à peu près.

JASMIN.

Cela suffit.

Il sort par la porte du fond, tandis que le Comte va frapper à la porte latérale.

SCÈNE VII.

LE COMTE, MARTON, *de l'autre côté de la porte.*

MARTON.

Qui va là?

LE COMTE.

C'est moi, Marton.

MARTON.

Que veut monsieur?

LA COMTE.

Mais je désirerais entretenir un instant madame la comtesse... Demande-lui, si elle veut me faire la grâce de me recevoir chez elle, ou l'honneur de me rejoindre ici. (*Moment de silence.*) On se consulte.

MARTON.

Madame la comtesse préfère aller rejoindre monsieur le comte.

LE COMTE.

Allons, je ne m'étais pas trompé; on me craint, c'est flatteur!

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

A mes ordres, madame! mais on vous à mal transmis mes paroles; c'est à ma prière qu'il faudrait dire,-et c'est moi qui suis on ne peut plus reconnaissant de tant de condescendance.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte... je sais qu'un mari a le droit d'ordonner.

LE COMTE.

Qui donc vous a dit cela, madame? quelque mal appris de procureur.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, c'est ma tante.

LE COMTE.

Ah! si la chose vient de madame de Torigny, à la bonne heure. Oui, c'était comme cela de son temps, les maris étaient féroces; mais de nos jours ils se sont fort civilisés, et en général ce sont aujourd'hui les femmes qui commandent et les maris qui obéissent.

LA COMTESSE.

O monsieur! je n'ai point la prétention de vous faire obéir, et si j'étais seulement certaine...

LE COMTE.

Que je ne commandasse point, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Du moins des choses trop difficiles.

LE COMTE.

Rassurez-vous, madame la comtesse; peut-être prierai-je... peut-être implorerai-je... on ne peut répondre de rien, mais je n'ordonnerai jamais.

LA COMTESSE.

Vraiment! monsieur le comte... mais le mariage n'est donc point une chose si terrible qu'on le disait?

LE COMTE.

C'est qu'il y a mariage et mariage, comtesse... le nôtre, par exemple, n'est point un mariage comme tous les autres... Mais asseyez-vous donc, madame, ou je croirai que vous voulez me quitter de suite...

LA COMTESSE.

Oh! monsieur! du moment où je n'ai plus peur de vous, je resterai tant que vous le voudrez.

LE COMTE, *approchant un fauteuil.*

Allons, je crois que je souperai avec la marquise.

LA COMTESSE.

Ce pauvre chevalier... va-t-il être content!

LE COMTE, *s'asseyant à son tour sur une chaise.*

Je disais donc que notre mariage, à nous, s'était fait d'une façon étrange. Nos pères avaient disposé de nous, et notre oncle le commandeur était chargé par eux de veiller à ce que leurs dernières intentions fussent remplies. Le moyen de faire de la rébellion contre un oncle qui vous donne six cent mille livres en mariage, et qui vous en promet quatre fois autant à sa mort... impossible! Vous étiez au couvent à Soissons, j'étais a la cour, à Versailles, il n'y avait pas moyen de se voir souvent; d'ailleurs, à quoi bon se voir, quand on sait d'avance que l'on est destiné l'un à l'autre?... Si nous devions nous déplaire, il était toujours temps d'en arriver là... Si nous devions nous aimer... eh bien! mais il n'est jamais trop tard quand on doit s'aimer, et moins il y a de fait dans ce cas, c'est tant mieux, car plus il reste à faire.

LA COMTESSE, *vivement.*

Oh! pour moi, monsieur le comte, j'ai bien peur que vous ne m'aimiez jamais.

LE COMTE.

Eh bien! moi, comtesse, je crois que vous avez encore plus peur que je ne vous aime un jour.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais voyons un peu, pourquoi pensez-vous que je ne vous aimerai jamais?

LA COMTESSE.

Parce que je suis pleine de défauts, je vous en préviens.

LE COMTE.

Et moi, croyez-vous que j'aie la prétention d'être parfait?

LA COMTESSE.

Oh! mais vos défauts ne sont pas si grands que les miens, j'en suis sûre.

LE COMTE.

Qui sait... Voyons un peu les vôtres.

LA COMTESSE.

D'abord, je suis curieuse à l'excès.

LE COMTE.

Et moi curieux à la rage.

LA COMTESSE.

Je suis volontaire.

LE COMTE.

Et moi entêté.

LA COMTESSE.

A la moindre contrariété je boude.

LE COMTE.

A la plus petite opposition j'éclate.

LA COMTESSE.

Alors je déchire mes blondes.

LE COMTE.

Je mets en morceaux mes dentelles.

LA COMTESSE.

Je casse mes chinoiseries.

LE COMTE.

Je brise mes glaces.

LA COMTESSE.

Je gronde Marton.

LE COMTE.

Et moi, je bats Jasmin.

LA COMTESSE.

Oh! comme c'est étrange que nous ayons justement les mêmes défauts!

LE COMTE.

Comtesse, c'est de la sympathie, ou je ne m[e] connais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! Mais... c'est tout?

LE COMTE.

J'ai oublié...

LA COMTESSE.

Ah!...

LE COMTE.

Je suis joueur.

LA COMTESSE.

Joueur?... Oh! c'est un bien vilain défaut mais vous êtes beau joueur, au moins.

LE COMTE.

Moi... joueur exécrable, comtesse... je jouer[ais] la peste, que je voudrais la gagner... et vo[us], êtes-vous joueuse?

LA COMTESSE.

Oh! moi... non... non.

LE COMTE.

Mais vous avez bien quelque autre chose à m'avouer encore, en place de celle-là...

LA COMTESSE.

J'en ai une... mais celle-là j'aurais bien voulu vous la cacher.

LE COMTE.

Des secrets entre nous, comtesse... oh! fi donc, les secrets, c'est bon entre gens qui s'aiment.

LA COMTESSE.

Alors, vous exigez donc que je vous dise tout?

LE COMTE.

Je vous ai dit que je n'exigerais jamais...

LA COMTESSE.

Alors, vous m'en priez.

LE COMTE.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Je n'oserai jamais...

LE COMTE.

C'est donc bien terrible?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMTE.

Je vous ai dit que j'étais curieux, vous m'avez dit que vous étiez curieuse... Dites-moi ce que vous avez à me dire, et moi... je vous raconterai quelque chose à mon tour.

LA COMTESSE.

Vraiment?

LE COMTE.

Parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous...

Elle s'arrête.

LE COMTE.

J'écoute.

LA COMTESSE.

Et moi je tremble.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Voyons, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous donc, qu'au couvent j'avais une amie...

LE COMTE.

Jusque là il n'y a rien de bien répréhensible.

LA COMTESSE.

Non!... mais... mais cette amie avait un frère.

LE COMTE.

Ah! elle avait un frère!

LA COMTESSE.

Hélas! oui, et chaque fois que ce frère venait la voir, mon amie, pour me donner quelque distraction... vous savez comme on a peu de distraction au couvent... mon amie m'emmenait avec elle au parloir.

LE COMTE.

Eh bien! mais il n'y a pas encore grand mal à cela.

LA COMTESSE.

Mais c'est ici que le mal commence.

LE COMTE.

Nous allons en juger.

LA COMTESSE.

Il en résulta que peu à peu je pris l'habitude de voir le chevalier... et que je commençai à distinguer les jours les uns des autres, ce que je n'avais jamais fait jusque alors, si bien que j'étais maussade les jours où il ne venait pas, et que comme de son côté le chevalier éprouvait la même chose, il commença par venir deux fois la semaine au lieu d'une, puis trois fois, puis quatre fois, enfin tous les jours.

LE COMTE.

Et votre amie restait toujours entre vous deux, je suppose?

LA COMTESSE.

Oh! elle ne nous quittait jamais... mais ce fut ce qui nous perdit.

LE COMTE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Oui, le chevalier n'eût point osé me dire qu'il m'aimait... mais il le disait à sa sœur... moi, de mon côté... mon Dieu! vous le savez, on n'a point de secret pour une amie de pension... moi je disais à la mienne que j'avais du plaisir à voir le chevalier, et elle le redisait à son frère... de sorte qu'un beau jour nous nous trouvâmes nous aimer, et nous être dit que nous nous aimions sans savoir comment cela s'était fait.

LE COMTE.

Ah! l'heureux coquin que ce chevalier!

LA COMTESSE.

Oh! oui, il était bien heureux, et moi aussi j'étais bien heureuse. (*Le comte s'incline en signe de remerciement.*) Mais c'est dans ce moment-là justement qu'on est venu de la part de notre oncle, le commandeur, m'annoncer qu'il fallait me préparer à vous épouser... Si vous n'avez pas osé résister, à plus forte raison moi, qui ne suis qu'une femme... Jugez de notre désespoir. Nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et j'obéis.

LE COMTE.

Fort à contre-cœur. Oh! je m'en suis aperçu.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? je ne vous savais pas bon comme vous l'êtes: je me faisais du mariage une idée fort exagérée... à ce qu'il me paraît; j'avais peur.

LE COMTE.

Et vous êtes rassurée maintenant.

LA COMTESSE.

Un peu.

LE COMTE.

Et qu'avez-vous résolu à l'égard du chevalier?

LA COMTESSE.

Je connais mon devoir, monsieur le comte; je sais ce que je dois à un homme qui se conduit avec autant de délicatesse que vous le faites. Je ne le reverrai jamais.

LE COMTE.

Oh! voilà de l'exagération, comtesse!... Comment donc! mais il croirait que c'est moi qui exige de vous ce sacrifice... il irait disant partout que je suis jaloux, et cela me perdrait d'honneur.

D'ailleurs peut-on répondre de ne pas revoir un homme que le hasard peut vous faire rencontrer à l'église, au spectacle, à la promenade, au bal? Non, comtesse ; il ne faut promettre que ce que l'on peut tenir. Je m'en fie à vous, à vos principes, au respect que vous devez avoir vous-même pour le nom que vous avez consenti à porter... Ne fuyez ni ne cherchez le chevalier, et si vous le rencontrez... eh bien ! mais si vous le rencontrez, tâchez de le traiter comme tout le monde, et cela me suffira.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte!... (*Lui prenant la main à son tour.*) Oh! je serais bien coupable si je trahissais une pareille confiance.

LE COMTE.

Alors je vous quitte donc un peu moins effrayée à la fin de notre conversation qu'au commencement.

LA COMTESSE.

Vous vous en allez !

LE COMTE.

Serais-je assez heureux pour que l'idée vous fût venue de me retenir ?

LA COMTESSE.

Oh! non, non!... Mais je croyais que vous aviez quelque chose à me raconter à votre tour.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, je vous l'avais promis; mais après un roman comme le vôtre, après des scènes de parloir, après des sermens échangés, ce que j'avais à vous dire est trop monotone, et mieux vaut que je me taise.

LA COMTESSE.

C'est égal, dites toujours.

LE COMTE.

Moi, ce n'est point une passion ; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LA COMTESSE.

Jeune?

LE COMTE.

Vingt-cinq ans.

LA COMTESSE.

Mariée ?

LE COMTE.

Veuve.

LA COMTESSE.

Et qui s'appelle?

LE COMTE.

Ah! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LA COMTESSE.

C'est juste, monsieur.

LE COMTE.

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LA COMTESSE.

Je ne voudrais pas vous gêner, monsieur le comte.

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

LA COMTESSE, *faisant la révérence.*

Monsieur...

LE COMTE, *pirouettant.*

Jasmin...

LA COMTESSE.

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile que je le craignais de rester fidèle à ce pauvre chevalier.

Elle rentre chez elle.

LE COMTE.

Décidément, il paraît que je garderai ma parole à la marquise.

JASMIN, *entrant par la porte latérale.*

Monsieur le comte m'a appelé ?

LE COMTE.

La voiture est-elle à la petite porte?

JASMIN.

Il y a un quart d'heure qu'elle attend monsieur le comte.

LE COMTE.

Mon manteau, Jasmin.

JASMIN.

Ah ! monsieur le comte sort !

LE COMTE.

Certainement que je sors. (*On entend chez la Comtesse une brillante ritournelle.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

JASMIN.

Madame la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE.

Tiens! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme.

Il sort.

SCÈNE IX.

JASMIN, MARTON.

MARTON, *entrant vivement.*

Jasmin!... psitt !

JASMIN.

Ah! c'est toi, Marton!... Eh bien, que faisons-nous de ce côté-là ?

MARTON.

Nous donnons un concert au chevalier. Et nous, que faisons-nous de ce côté-ci ?

JASMIN.

Nous allons souper chez la marquise.

LE COMTE, *de son appartement.*

Jasmin.

JASMIN.

Me voilà, monsieur.

Il rentre.

LA COMTESSE, *de son appartement.*

Marton.

MARTON.

Me voici, madame. (*Elle fait quelques pas, puis s'arrête sur le seuil de l'appartement de sa maîtresse.*) C'est égal, voilà une singulière nuit de noces !...

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *et* LE CHEVALIER, *entrant ensemble.*

LE COMTE.

Comment! c'est toi, mon cher chevalier! mais je t'ai vraiment cru mort, et j'ai été sur le point de porter ton deuil... Que diable es-tu donc devenu depuis six mois?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, mon cher! quand on a une espèce de régiment à soi, et un ministre de la guerre qui exige que l'on fasse ses garnisons, on ne s'appartient plus, et il faut bien s'en aller, je ne sais où, moi, dans la Picardie, à Laon, à Mézières, parmi des gens qui parlent l'iroquois et le hottentot... Enfin, j'ai obtenu un congé de six mois, et me voilà à Paris!

LE COMTE.

Depuis quand?

LE CHEVALIER.

Depuis trois jours.

LE COMTE.

Depuis trois jours, et je te vois ce matin pour la première fois?

LE CHEVALIER.

Comment diable voulais-tu que je vinsse? je te savais en grandes affaires.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, à propos, je me suis marié hier... Tu as su cela?

LE CHEVALIER.

Pardieu! il serait beau, quand un homme comme toi se marie, que tout Paris ne s'en occupât point!

LE COMTE.

C'était une chose arrangée depuis long-temps, et que tous les trois mois mon oncle le commandeur me rappelait... J'ai retardé tant que j'ai pu, mais enfin il a bien fallu s'exécuter...

LE CHEVALIER.

Et où est-il, ce cher oncle?

LE COMTE.

Dans ses terres, où il est retenu par la goutte.

LE CHEVALIER.

Et tu es content?

LE COMTE.

Ma foi, oui... tu comprends, c'est un de ces mariages convenables, comme en arrangent entre eux les grands parens... une cousine à moi, cinquante ou soixante mille livres de rente, à ce que m'a dit mon homme d'affaires, des diamans de famille à boisseaux, et une substitution de six cent mille livres, un majorat, comme disent les Allemands, constitué en faveur du premier de nos enfans mâles... ah! j'oubliais le principal, un beau nom et qui fera bien dans l'arbre généalogique de notre famille, mademoiselle de Torigny...

LE CHEVALIER, *faisant semblant de chercher.*

Mademoiselle de Torigny... attends donc, attends donc... mais je connais cela, moi!

LE COMTE.

Sans doute... d'abord tu as connu le maréchal qui est mort, c'était son père; et puis il y a encore une vieille tante, une vieille marquise de Torigny, qui doit avoir quelque cent vingt ans, et dont madame de Candale hérite.

LE CHEVALIER.

J'y suis... une ancienne dame d'honneur de madame la duchesse, une vieille amie de monsieur de Lauzun.

LE COMTE.

Justement... je crois même que par elle nous donnons tant soit peu la main gauche aux Byron... Eh bien! cette chère femme a veillé elle-même à l'éducation de sa nièce, qu'elle a mise près d'elle, dans un couvent à Soissons, aux Ursulines, aux Carmélites, je ne me rappelle plus où...

LE CHEVALIER.

A Saint-Jean, peut-être?

LE COMTE.

Eh! justement... Comment diable sais-tu cela, toi?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai une sœur aussi, moi, qui est au couvent.

LE COMTE.

Ah! ah! tu as une sœur au couvent?

LE CHEVALIER.

Cela t'étonne?

LE COMTE.

Et pourquoi cela m'étonnerait-il? Quoi de plus naturel que d'avoir sa sœur au couvent? Et tu dis donc que ta sœur était au couvent à Soissons?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE COMTE.

A Saint-Jean?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE COMTE.

Tiens! tiens! tiens!

LE CHEVALIER.

Et comme j'étais en garnison à Laon, et qu'il n'y a que huit lieues de Laon à Soissons...

LE COMTE.

Oui, tu venais voir ta sœur, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! très-souvent: deux ou trois fois la semaine, et quelquefois plus.

LE COMTE.

Mais c'est d'un excellent frère, cela!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu? on s'ennuie tant dans ces maudites garnisons, qu'il faut bien se distraire un peu... de sorte que tu comprends, je ne serais pas étonné d'avoir vu ta femme.

LE COMTE.

Eh bien! ni moi non plus. Dans tous les cas, mon cher, j'espère bien que tu me permettras de te présenter à elle. Si vous ne vous connaissez pas, eh bien! mais vous ferez connaissance, et si la connaissance est faite, vous la renouvellerez, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Comment! mais j'allais t'en prier... Où est-elle?...

LE COMTE.

Chez elle. Attends, je vais y voir... (*Allant à la porte.*) Ah! la porte n'est pas fermée aujourd'hui... c'est déjà un progrès... attends-moi là, je reviens, chevalier.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, *puis* MARTON.

LE CHEVALIER.

Eh bien! ma parole d'honneur, il n'y a rien de tel que ces roués pour faire d'excellens maris. Il va me présenter à sa femme!... je n'aurais pas osé le lui demander, il me l'offre... on n'est pas plus aimable.

MARTON, *entrant par la porte du fond, et traversant le théâtre pour aller chez sa maîtresse.*

Comment! c'est vous, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, c'est moi, Marton... qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

MARTON.

Je croyais que vous ne deviez jamais rentrer ici... «Marton, c'est pour la dernière fois! Marton, je te jure...» Quand disiez-vous cela?... C'était hier, je crois.

LE CHEVALIER.

Hier, Marton, j'étais au désespoir.

MARTON.

Et aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui, Marton, je suis le plus heureux des amans.

MARTON.

«Je tuerai le comte, Marton!» Hier un tigre, aujourd'hui un agneau... Ah! l'on a bien raison de dire que la musique adoucit les mœurs de l'homme.

LE CHEVALIER.

Tu sais donc...?

MARTON.

Est-ce que je ne sais pas tout?

LE CHEVALIER.

Alors tu crois qu'elle sera heureuse de me revoir?...

MARTON.

Cela se demande-t-il?... enchantée... Mais, dites-moi, l'avez-vous prévenue?

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai pas eu le temps.

MARTON.

Mais c'est fort imprudent, ce que vous avez fait là! si en vous voyant elle allait s'écrier...

LE CHEVALIER.

Oh! Marton, il n'y a pas de danger; toutes mes précautions sont prises. Le comte sait déjà que j'avais ma sœur dans le même couvent que celui où était Louise, et par conséquent cela ne l'étonnera point si elle me reconnaît.

MARTON.

Et qui a dit cela au comte?

LE CHEVALIER.

Moi-même, Marton.

MARTON.

Peste! c'est fort adroit, et je vois qu'une femme peut se fier à vous, monsieur le chevalier; cependant faites-y attention, monsieur le comte est bien fin!

LE CHEVALIER.

Il ne sait rien, Marton... il ne sait rien.

MARTON.

Chut!... on vient!...

Elle se recule et fait semblant de chercher quelque chose sur une table à ouvrage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, *tenant* LA COMTESSE *par la main.*

LE COMTE.

Comtesse, permettez que je vous présente le chevalier de Valclos, capitaine au régiment d'Artois, l'un de mes meilleurs amis... (*A part.*) C'était lui, sa main tremble.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier...

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien! te rappelles-tu l'avoir déjà vue?

LE CHEVALIER.

Non... non...

LE COMTE.

Non... Marton, avancez un fauteuil à votre maîtresse.

LA COMTESSE, *à Marton.*

Merci, merci.

MARTON.

Madame n'a rien à m'ordonner?

LA COMTESSE.

Non; va m'attendre chez moi.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse permet que je lui présente ous mes complimens ; ce ne sont point ceux d'un ndifférent ni d'un étranger, puisque depuis dix ns je suis l'ami du comte.

LE COMTE.

Oh ! pour ceci, c'est vrai, comtesse... et comme : vous le disais, de mes meilleurs même... Ce her chevalier !

LA COMTESSE.

Présenté par monsieur le comte, monsieur, vous :es sûr d'avance que vos complimens seront re- ıs comme ils le méritent.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien ! n'est-ce pas, pour une pensionnaire, : n'est point trop mal tourné ? (*A Jasmin, qui ıtre.*) Que me veut-on ?... ne peut-on être un stant tranquille ?

JASMIN, *de la porte.*

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre !... Comtesse, vous permettez ?...

LA COMTESSE.

Monsieur...

JASMIN, *bas au Comte.*

C'est de la marquise ; elle fait dire à monsieur comte qu'elle l'attend pour aller aux Champs- ysées. Le coureur est là, et demande une ré- nse.

LE COMTE.

Dis-lui qu'il attende, et fais mettre les che- ıx... Pardon, chevalier, mais il faut que j'écrive elques lignes. Comtesse, je vous laisse en bonne npagnie.

ort par la porte de côté et Jasmin par la porte du fond.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

CHEVALIER, *après avoir suivi Jasmin et le Comte des yeux, se retourne, et s'aperçoit que a Comtesse embarrassée est prête à sortir à on tour ; courant à elle et l'arrêtant.*

:h bien ! mais, Louise, que faites-vous donc ?

LA COMTESSE.

:'est que je ne sais vraiment si je dois rester, valier.

LE CHEVALIER.

:omment, vous auriez le courage de vous en r, lorsque nous avons enfin un instant pour ıs revoir... lorsqu'après avoir failli hier matin urir de douleur, demandez plutôt à Marton, pensé hier soir expirer de joie... Mais, madame, ous vous en allez, qui donc remercierai-je ? à donc rendrai-je grâce de vos bontés ?

LA COMTESSE, *les yeux baissés.*

e n'ai fait, chevalier, que tenir une promesse : je vous avais engagée, et j'ai été aussi heu- se de pouvoir la tenir que vous avez été heu- x de ce que je la tenais.

LE CHEVALIER.

)h ! si vous saviez quelle nuit délicieuse j'ai passée, quels doux rêves j'ai faits... car enfin, jusque là, je n'étais pas encore sûr de votre amour, tandis que maintenant...

LA COMTESSE.

Eh bien ! chevalier, si vous croyez à votre tour me devoir quelque chose pour cette complaisance, je vous en prie, ne prolongez pas votre visite... vous avez vu ce que j'ai souffert... j'ai pensé m'évanouir.

LE CHEVALIER.

Que je m'en aille, madame, quand il sort sans défiance... quand il va nous laisser seuls !... Oh ! mais, comtesse, je ne vous aimerais pas si je vous obéissais, et vous seriez la première à me punir de cette indifférence... Songez donc combien de choses nous avons à nous dire, que de souvenirs nous avons à échanger, que de pensées cachées au fond de notre cœur demandent à voir le jour !... Moi, m'en aller ! oh ! non !... non... A moins que vous ne me chassiez, je ne m'en irai pas.

LA COMTESSE.

Que vous êtes cruel, chevalier ; parce qu'on a eu la faiblesse de vous dire qu'on vous aime, voilà que vous devenez exigeant, tyrannique... Mais c'est fort mal cela ! Souvenez-vous donc que si je n'appartiens pas encore à un autre, je ne m'appartiens déjà plus à moi-même.

LE CHEVALIER.

Ah ! comtesse, oubliez-vous que cet autre vous a enlevée à moi, que c'est mon bien qu'il m'a pris ? ce bien, je le retrouve, je le réclame, voilà tout... Oh ! je tiens mon voleur, je ne le lâche plus !

LA COMTESSE.

Silence, chevalier !

Ils reprennent chacun la place qu'ils avaient quand le Comte est sorti.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *jette un coup d'œil sur eux, puis il va à la porte du fond et appelle.*

Jasmin !

JASMIN.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Voici la réponse. (*Jasmin sort. Le Comte revenant en scène.*) Eh bien ! comtesse, que vous disait le chevalier ?

LA COMTESSE.

Mais rien, monsieur.

LE COMTE.

Comment, chevalier, tu étais en tête-à-tête avec une jolie femme, et tu ne lui disais rien !... Madame, je vous en demande pardon pour lui ; il ne faut pas juger le chevalier d'après cette première entrevue ; c'est un garçon d'esprit ; seulement, aujourd'hui, il est triste.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous êtes triste, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Mais, je ne sais où Candale a été prendre cela ; c'est une imagination qu'il s'est mise en tête... jamais, au contraire, je n'ai été plus gai et plus heureux qu'en ce moment.

LE COMTE.

Parce qu'il a une grande puissance sur lui-même... mais vous allez voir, comtesse, s'il vous dit toute la vérité...... Imaginez-vous d'abord qu'il est amoureux.

LA COMTESSE.

Ah!

LE COMTE.

Comme un fou!

LE CHEVALIER.

Où diable veut-il en venir?

LE COMTE.

Ensuite, vous ignorez peut-être que le chevalier a une sœur.

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude.*

Ah! monsieur le chevalier a une sœur!

LE COMTE.

Oui, qui est au couvent; et comme le chevalier est un excellent frère, il allait très-souvent voir cette sœur... or, il est arrivé que cette sœur a une amie qui s'appelait mademoiselle... mademoiselle... Comment s'appelait-elle donc, chevalier?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais, je ne comprends pas.

LE COMTE.

Le nom n'y fait rien... Bref, tant il y a, que le chevalier, qui est très-inflammable, n'a pu voir cette amie sans l'adorer.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de croire, madame la comtesse, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vous dit là.

LE COMTE.

Chevalier, je te préviens que la comtesse sait à quoi s'en tenir là-dessus... N'est-ce pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je sais que vous êtes incapable de me tromper.

LE COMTE.

Tu vois bien, chevalier, que la comtesse me rend plus de justice que toi; et cependant elle ne me connaît que depuis hier, tandis que toi, tu me connais depuis dix ans... Si bien que pour en finir, un jour le chevalier a appris que celle qu'il aimait, fiancée depuis je ne sais combien de temps à je ne sais quel comte... allait quitter le couvent et se marier... Est-ce que ce n'est pas cela, chevalier?

LE CHEVALIER.

Je t'écoute et j'attends, car je ne sais où tu en veux venir.

LE COMTE, *à la Comtesse, prête à défaillir.*

Mais asseyez-vous donc, comtesse; vous serez mieux.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, j'étouffe!

LE COMTE.

Grand désespoir, comme vous comprenez bien; larmes répandues, promesses faites, sermens échangés, enfin tout ce qui est d'usage en pareille circonstance... Néanmoins il fallut se quitter... ce fut un moment terrible, et dont vous pouvez vous faire une idée, madame. Bref, le mariage eut lieu, le pauvre chevalier pensa en mourir... et maintenant encore, tenez, tenez, regardez-le, comtesse, il n'en est pas remis.

LE CHEVALIER.

Oui, tu as raison, je ne me sens pas bien.. j'ai besoin d'air.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Allons donc, chevalier, du courage; heureusement que le mari, voyez un peu comme cela se rencontre! heureusement, dis-je, que le mari était des amis les plus intimes du chevalier; de sorte que, tout amoureux qu'il était, Valclos n'a point perdu la tête... Oh! le chevalier, tel que vous le voyez, madame, et tout décontenancé qu'il est à cette heure, est homme de ressources... il est venu faire son compliment au mari, et l'a prié de le présenter à sa femme, ignorant que le mari savait tout. Vous comprenez, comtesse, la situation de ce pauvre chevalier quand il s'est aperçu qu'il était découvert?

LA COMTESSE, *toute tremblante.*

Et... et qu'a fait le mari?

LE COMTE.

Ce qu'a fait le mari?... Mais le mari est homm de bon goût... il s'est conduit comme se conduisent en pareille circonstance les gens du bel air.. il n'a pas voulu se donner le ridicule de faire d la jalousie; d'ailleurs il sait que cela ne remédi à rien; il a pensé que les bons procédés valen mieux en pareil cas qu'une scène ridicule... il seulement fait voir à ceux qui voulaient le trom per qu'il n'était pas leur dupe. Puis, comme avait affaire par la ville, il a pris son chapeau, les a laissés tranquillement ensemble, s'en rap portant à la loyauté de l'un et à la délicates de l'autre... et s'ils abusent de sa confiance, s'i le trompent..., eh bien! s'ils le trompent, ma fo tant pis pour eux! Voilà ce qu'il a fait le mar

Il sort en les saluant.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *tombant dans le fauteuil en fa de celui où est assise la Comtesse.*

Mais cet homme a donc un démon familier q vient lui conter ce qui se passe dans le cœur d gens?

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire pour vous, chevalier; ma quant à moi, je sais que je n'ai point à me plai dre, j'ai bien mérité cela!

LE CHEVALIER.

Pardon, mais cela me passe, comtesse ; et comment avez-vous pu, je vous prie, mériter une pareille algarade ?

LA COMTESSE.

Comment, chevalier? en oubliant aujourd'hui sa bonté d'hier.

LE CHEVALIER.

Et qu'a-t-il donc fait de si merveilleux?

LA COMTESSE.

Ce qu'il a fait, chevalier!... il m'a vue les larmes aux yeux, toute tremblante, pâle comme si j'allais mourir; il a eu pitié de moi... et cependant, il était le maître, j'aurais eu beau implorer, prier... s'il avait voulu, je lui appartenais... Non, au lieu de cela, il a respecté mon appartement comme celui d'une sœur.

LE CHEVALIER.

Ah! vous croyez, comtesse, que c'est par générosité que le comte a fait avec vous le Bayard ?

LA COMTESSE.

Sans doute, je le crois.

LE CHEVALIER.

Eh bien! détrompez-vous, madame; l'aveuglement de sa part est grand, mais n'importe... il faut que vous le sachiez, car tout incroyable qu'elle paraisse, la chose n'en est pas moins vraie... c'est par indifférence pour vous.

LA COMTESSE.

Par indifférence pour moi?

LE CHEVALIER.

Et je devrais même ajouter par amour pour une autre.

LA COMTESSE.

Pour une autre!... En effet, je me rappelle.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'on vous aurait laissé ignorer, par hasard, qu'il est en sentiment avec une belle marquise?

LA COMTESSE.

Non... car il me l'avait dit hier lui-même... mais c'est singulier... hier j'y avais fait attention à peine et je l'avais presque oublié.

LE CHEVALIER.

Et maintenant où croyez-vous qu'il soit?

LA COMTESSE.

Mais comment voulez-vous que je devine, moi? je ne sais.

LE CHEVALIER.

Eh bien! il est près d'elle.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Cette lettre qu'il a reçue.

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! c'est le coureur de la marquise qui l'a apportée.

LA COMTESSE.

Ah! vous supposez cela.

LE CHEVALIER.

Je ne suppose rien... Quand Jasmin est entré j'ai reconnu la livrée à travers la porte... cerise et argent.

LA COMTESSE.

Chevalier, est-ce que vous connaissez cette marquise?

LE CHEVALIER.

La marquise d'Esparville?

LA COMTESSE.

Ah! elle se nomme la marquise d'Esparville?

LE CHEVALIER.

Vous me demandez si je la connais... mais c'est une de nos femmes les plus à la mode.

LA COMTESSE.

Vraiment!... chevalier, répondez-moi comme si je n'étais pas une femme... Est-ce qu'elle est jolie?

LE CHEVALIER.

Mais comme cela... une certaine mine chiffonnée dont la mobilité fait tout le charme.

LA COMTESSE.

Blonde, brune?

LE CHEVALIER.

Blonde.

LA COMTESSE.

Les yeux bleus ou noirs?

LE CHEVALIER.

Les yeux bleus.

LA COMTESSE.

C'est très-joli des yeux bleus... Est-ce que vous aimez les blondes, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! est-ce à vous à me faire une pareille question, comtesse?

LA COMTESSE.

C'est juste... pardon... De l'esprit, sans doute?

LE CHEVALIER.

Du jargon tout au plus.

LA COMTESSE.

Cela vaut quelquefois mieux.

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela, comtesse, une coquetterie qui fait qu'elle n'a qu'à vouloir pour rendre les gens amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Vraiment!... Dites-moi, chevalier... la coquetterie est donc un bien grand attrait pour les hommes?

LE CHEVALIER.

Hélas! il faut bien l'avouer... pour le plus grand nombre, c'est tout.

LA COMTESSE.

Est-ce que je suis coquette, moi?

LE CHEVALIER.

Vous... vous coquette... oh! par exemple! est-ce que je vous eusse aimée comme je vous aime si vous eussiez été coquette?... Non, ce qui m'a séduit en vous, au contraire, c'est cette naïveté, cette candeur... cette pureté, qui fait de votre personne quelque chose de miraculeusement céleste... Vous coquette... comtesse... oh! non, non, Dieu merci.

LA COMTESSE.

Je voudrais être coquette!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi faire?... laissez cela aux femmes qui en ont besoin pour être aimées... vous, demander des secours à l'art, tandis que tous les enchantemens de la nature sont à vos ordres... vous, recourir aux manéges, tandis que chez vous la simplicité est déjà si dangereuse... oh! mais ce serait vouloir que tous les hommes en mourussent d'amour et toutes les femmes de jalousie.

LA COMTESSE.

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Allons... voilà votre esprit qui voyage au troisième ciel: permettez-moi, comtesse, de le rappeler sur la terre... j'y gagnerai peut-être qu'il s'occupe un peu de moi, qui, par malheur, n'ai point ses ailes.

LA COMTESSE.

De vous... mais il en est fort occupé, je vous assure... seulement, chevalier, vous comprenez qu'après ce qui s'est passé tout-à-l'heure... après la confiance que le comte nous a montrée... après sa conduite généreuse envers moi, je ne puis plus vous permettre de me parler de votre amour... je saurai que vous m'aimez, vous saurez que je vous aime... la promesse que je vous ai faite, j'espère la tenir, d'autant mieux que... comme vous l'avez dit, le comte est engagé ailleurs... Eh bien! mais... n'est-ce pas plus que vous n'eussiez osé espérer hier? et cette union des âmes que vous m'avez tant vantée n'est-elle point assez éthérée pour se passer de la parole?

LE CHEVALIER.

Grand Dieu! comtesse... et de quoi donc pourrai-je vous parler, si je ne vous parle pas d'amour?

LA COMTESSE.

Et de quoi donc parlez-vous aux autres femmes?...

LE CHEVALIER.

Aux autres femmes, c'est différent... j'ai mille choses à leur dire... je ne les aime pas... tandis qu'à vous je n'en ai qu'une seule... je vous aime...

LA COMTESSE.

Encore, chevalier?...

LE CHEVALIER.

Eh bien, non... je ferai tout ce que vous voudrez... mais les yeux... en sont-ils...

LA COMTESSE.

Oh! je ne veux pas trop exiger en un jour!

LE CHEVALIER.

Vous êtes adorable!

LA COMTESSE.

Maintenant, chevalier, que nous voilà bien d'accord, ne trouvez-vous point... non pas pour moi, mais pour les autres, pour mes gens, par exemple... pour le comte, s'il venait à rentrer, qu'une première visite deviendrait inconvenante en se prolongeant plus long-temps?... Je ne vous renvoie pas... vous connaissez le monde mieux que moi, qui ne suis qu'une provinciale; j'en appelle à vous-même: vous ne voudriez pas me compromettre.

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde!... Mais quand vous reverrai-je?...

LA COMTESSE.

Demain... après-demain... quand vous voudrez; la porte de l'hôtel vous est toujours ouverte.

LE CHEVALIER.

Ah! comtesse... peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'elle me fût fermée.

LA COMTESSE.

Que dites-vous là?

LE CHEVALIER.

Je dis que ce n'est point ainsi que vous me disiez adieu à travers les grilles du parloir...

LA COMTESSE *lui tendant la main.*

Allons, tenez...

LE CHEVALIER, *tristement.*

Adieu, Louise!... au revoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

A demain...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE *seule*, *puis* MARTON.

LA COMTESSE, *s'asseyant. Après une pause.*

Marton... Marton...

MARTON, *entrant.*

Madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Venez.

MARTON.

J'espère que madame la comtesse est bien heureuse.

LA COMTESSE.

Heureuse, et de quoi, Marton?

MARTON.

Eh bien! mais, est-ce que monsieur le chevalier ne sort point d'ici?

LA COMTESSE.

Ah! oui, tu as raison, Marton, et cela m'a fait un bien grand plaisir de le revoir.

MARTON.

Mon Dieu! que voilà un bien grand plaisir froidement exprimé!...

LA COMTESSE.

Que veux-tu? je m'exprime comme je sens.

MARTON.

Mais je me rappelle qu'au couvent madame la comtesse n'en parlait point ainsi.

LA COMTESSE.

Au couvent, c'était autre chose, Marton... au couvent... je n'avais nul plaisir... nulle distraction... au couvent je ne voyais que lui... et il était bien naturel que toutes mes imaginations se reportassent sur lui...

MARTON.

Oui, tandis qu'ici vous comparez, et ce pauvre chevalier perd à la comparaison.

LA COMTESSE.

Mais non, Marton... tu te trompes, je t'assure... et j'aime toujours fort Valclos... mais tous les jours ne sont point pareils; il y en a où l'on est mal disposée. Hier, par exemple, eh bien! hier, ce pauvre chevalier m'intéressait au suprême degré.

MARTON.

Et aujourd'hui...

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, Marton... est-ce ma faute s'il a été maladroit... s'il s'est mis dans une position ridicule, et si pour s'en tirer... il est venu tout brutalement me parler d'une chose qui, au lieu de flatter mon esprit, a blessé mon amour-propre? Je sentais le tort qu'il se faisait, Marton; mais son mauvais génie était là qui le poussait.... Je l'interrogeais... et tout en l'interrogeant, j'aurais voulu lui dire : Mais, chevalier.... taisez-vous.... chevalier, ne me répondez pas... tenez vous en repos; pour Dieu, vous vous perdez... C'eût été une charité que de le lui dire; mais que veux-tu? ma curiosité l'a emporté, je n'en ai pas eu le courage, et je l'ai laissé aller.

MARTON.

Comment! il est resté près de vous à vous parler d'autre chose que de son amour?

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu si, il m'en a parlé de son amour, et trop même... Qu'est-ce qu'un homme toujours tendre... toujours les mains jointes... toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même, qui fait à votre cœur une querelle de la moindre distraction de vos yeux?... Mais cela fatigue à la fin, Marton... Peut-on sans cesse dire : Je vous aime... quand on en a envie... eh bien! on le dit; mais à force de le dire... l'envie se passe, et nous nous le sommes tant dit, que l'envie s'en est un peu passée. Maintenant il faut attendre qu'elle revienne.

MARTON.

Ah! je vois que madame la comtesse aime le chevalier raisonnablement.

LA COMTESSE.

Je ne l'aime encore que trop, Marton... car enfin, mon amour pour lui est un amour coupable; aussi... tiens, je ne veux plus en parler!... parlons d'autre chose...

MARTON.

Et de quoi madame veut-elle que nous parlions?

LA COMTESSE.

Je voudrais te demander, Marton...

MARTON.

Quoi?

LA COMTESSE.

Mais tu ne sais peut-être pas la chose que je veux te demander.

MARTON.

Que madame dise toujours... je sais bien des choses.

LA COMTESSE.

Marton, qu'est-ce que c'est que la coquetterie?

MARTON.

Oh! madame m'attaque par mon fort... La coquetterie... c'est l'art de rendre amoureux les gens qui ne le sont pas, et de rendre fous les gens qui sont amoureux.

LA COMTESSE.

Marton, c'est justement cela qu'il me faut.

MARTON.

Eh bien! voyez donc comme c'est heureux que nous ayons la chose sous la main.

LA COMTESSE.

Et que faut-il faire pour être coquette, Marton?

MARTON.

Oh! d'abord il y a des personnes qui n'ont rien à faire pour cela, et qui sont coquettes naturellement.

LA COMTESSE.

Celles-là sont bien heureuses... Mais enfin, celles qui ne le sont pas?

MARTON.

Eh bien! il faut qu'elles étudient. D'abord la coquetterie se divise en plusieurs branches, la première, c'est le caprice... il ne faut jamais aimer huit jours la même chose.

LA COMTESSE.

Mais on n'est point maîtresse de son cœur, Marton.

MARTON.

Eh! qu'est-ce que le cœur a affaire là-dedans?... je ne vous parle pas des hommes, je vous parle des choses... je vous parle robes, bijoux, dentelles, voitures... tenez, par exemple, à propos de voiture... il s'en est arrêté une hier sous les fenêtres de madame... mais une voiture!...

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y en a plein les remises de voitures... j'en ai vu bon nombre en passant.

MARTON.

Oh!... pas comme celle-là... imaginez-vous le plus délicieux attelage... quatre chevaux isabelle et un coureur cerise et argent.

LA COMTESSE.

Eh bien! à quoi tout cela sert-il?

MARTON.

Cela sert... à ce que la voiture attire d'abord les regards; que les regards vont de la voiture à celle qui est dedans; que si elle n'est que bien elle semble jolie, et que si elle est jolie on la trouve charmante... puis on en parle le soir dans les cercles, on dit : « Avez-vous vu passer la baronne ou la comtesse une telle? Oh! quelle délicieuse voiture elle avait! » Ceux qui l'ont vue font chorus, ceux qui l'ont pas vue ont envie de la voir. Et avant qu'une voiture élégante et une jolie femme n'aient été vues de tout Paris, il se passe huit jours au moins pendant lesquels on en parle... Au bout de huit jours on invente autre chose, et voilà le

moyen de tenir sans cesse ses rivales en transes et ses adorateurs en haleine.

LA COMTESSE.

Marton, j'aurai un attelage isabelle et un coureur cerise pour aller demain aux Champ-Élysées.

MARTON.

Oh! faites cela, madame; vous verrez que vous vous en trouverez bien.

LA COMTESSE.

Mais enfin, Marton, ce n'est pas le tout pour être coquette que de changer de voiture tous les huit jours.

MARTON.

Oh! il y a encore l'article diamans.

LA COMTESSE.

Oh! des diamans... j'en ai autant et d'aussi beaux que qui que ce soit au monde.

MARTON.

Eh! mon Dieu! madame, ce n'est pas leur beauté, ce n'est pas leur nombre qui frappe... c'est la manière dont ils sont montés... Une rose qui sort des mains de tel orfévre à la mode... des mains de Josse par exemple... fait plus d'effet que le Régent.

LA COMTESSE.

Eh bien! avant huit jours je ferai remonter tous mes diamans par Josse, ou j'en achèterai de nouveaux chez lui... Mais, Marton, tu ne me parles là que de choses matérielles...

MARTON.

Oh! pour l'esprit... c'est autre chose... Tenez, par exemple, nous sommes dans un excellent moment pour avoir de l'esprit... Après-demain bal masqué.

LA COMTESSE.

Oh! que je voudrais voir un bal masqué, Marton!

MARTON.

Peste! je le crois bien... c'est là que madame brillerait... elle qui à visage découvert, a de l'esprit comme un ange, sous le masque elle en aurait comme un démon.

LA COMTESSE.

Marton, j'irai au bal masqué. Voyons, qu'y a-t-il encore à faire?

MARTON.

Dans tous les cas conserver une grande puissance sur soi-même, feindre auprès de celui qu'on aime, et dont on voudrait être aimée, l'indifférence la plus parfaite. Et même il n'y a pas de mal d'afficher du goût pour un autre.

LA COMTESSE, *tristement*.

O Marton! cela ne réussit pas toujours.

MARTON.

Ah! parce que tous les caractères ne sont pas pareils... Quand l'indifférence échoue, eh bien! alors il faut essayer de la jalousie... Madame la comtesse a-t-elle des dispositions à être jalouse?

LA COMTESSE.

Oui, Marton... oui...

MARTON.

Eh bien! alors tout ira à merveille.

LA COMTESSE.

Tu crois?

MARTON.

Rapportez-vous-en à mon expérience.

LA COMTESSE.

Tu es donc coquette, toi, Marton?

MARTON.

Oh! avec férocité.

LA COMTESSE.

Vrai?

MARTON.

En petit, malheureusement... tout le mon n'a pas le bonheur de naître grande dame. Ma c'est égal! j'ai vu des gens bien malades de n façon.

LA COMTESSE.

Mais c'est de la cruauté cela...

MARTON.

Oh! que madame se rassure... jamais person n'en est mort.

LA COMTESSE.

Et cela t'a toujours réussi?

MARTON.

Toujours.

LA COMTESSE.

Marton, je veux être coquette.

MARTON.

Oh! mais ce pauvre chevalier, vous ne vou donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE.

Et qui te dit que c'est avec le chevalier?

MARTON.

Comment! Mais si ce n'est point avec le ch valier, avec qui est-ce donc?

LA COMTESSE.

Avec qui? Ceci est mon secret. Viens me co fer, Marton.

Elles sortent toutes deux.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR, JASMIN, *puis* MARTON.

JASMIN, *entrant avec le Commandeur.*

Vraiment, c'est vous, monsieur le commandeur, vous-même?

LE COMMANDEUR.

Ah! çà! drôle, est-ce que tu me croyais déjà mort, avec tes exclamations?... Je te préviens que tu n'es pas porté sur mon testament.

JASMIN.

Fi donc! j'espère que monsieur le commandeur me rend plus de justice que de me supposer des sentimens si vulgaires.

MARTON, *entrant par la porte qui donne chez sa maîtresse.*

Ah! monsieur le commandeur, c'est vous; j'ai reconnu votre voix, et j'accours vous faire ma révérence... Monsieur le commandeur est donc tout-à-fait guéri?

LE COMMANDEUR.

Vous voyez, plus ingambe que jamais.

JASMIN.

Monsieur le commandeur est peut-être à jeun?

MARTON.

Monsieur le commandeur voudrait-il prendre quelque chose?

LE COMMANDEUR.

Mais, oui, volontiers, deux doigts de vin d'Espagne, avec un biscuit dedans.

JASMIN.

Marton, tu entends?

MARTON.

J'y cours!

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais, est-ce que pendant ce temps-là je ne pourrais pas toujours embrasser mon neveu?

JASMIN.

Monsieur le comte n'a pas encore sonné; mais si monsieur le commandeur désire que je le réveille...

LE COMMANDEUR.

Non pas, non pas! peste! je n'ai garde!... Ah! il dort encore, l'heureux coquin! Je comprends!

Marton rentre avec un cabaret.

JASMIN.

Eh bien! non, non, c'est que monsieur le commandeur ne comprend pas.

LE COMMANDEUR.

Comment! je ne comprends pas?

JASMIN.

Pas le moins du monde.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire, que monsieur le commandeur arrive fort à propos.

LE COMMANDEUR.

Mais, que me chante donc ce garçon-là, mademoiselle Marton?

MARTON.

Hélas! la plus pure vérité, monsieur le commandeur.

JASMIN.

C'est monsieur le commandeur qui a fait le mariage?

LE COMMANDEUR.

Oui, pardieu bien, et je m'en vante.

JASMIN.

Eh bien! il n'y a pas de quoi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur Jasmin, vous oubliez toujours que de mon temps les valets attendaient qu'on les interrogeât : il se peut que cette habitude soit perdue à Paris, comme beaucoup d'autres; mais moi, qui habite la province, je l'ai conservée.

JASMIN.

Pardon, monsieur le commandeur; j'espère que monsieur le commandeur m'excusera.

LE COMMANDEUR.

C'est bien! Je vous dis cela en passant pour votre gouverne; maintenant, répondez : Que se passe-t-il ici?

MARTON.

Ce qui se passe, monsieur le commandeur?... ce qui se passe?

LE COMMANDEUR.

C'est à monsieur Jasmin que je parle, mademoiselle.

JASMIN.

Il se passe que... (*On entend une sonnette dans la chambre à droite.*) Tenez, voilà monsieur le comte qui sonne.

On entend une sonnette dans la chambre à gauche.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! après?

MARTON.

Tenez, voilà madame la comtesse qui appelle.

LE COMMANDEUR.

Mais, c'est monstrueux cela!

JASMIN.

Monsieur le commandeur sait tout maintenant.

LE COMMANDEUR.

Mais d'où cela vient-il?... Est-ce la faute de

Candale? est-ce celle de Louise?... Mon neveu aurait-il de l'amour pour quelque autre?... ma nièce aurait-elle de l'aversion pour son mari?... Mais, mordieu! répondez donc!... vous parliez trop tout-à-l'heure, et voilà maintenant que vous ne parlez pas assez!

JASMIN.

Du temps de monsieur le commandeur, était-ce l'habitude que les valets se fissent les espions de leurs maîtres?

MARTON.

Monsieur le commandeur a des yeux, monsieur le commandeur a des oreilles, et s'il n'est pas comme les gens dont parle l'Écriture, il verra et il entendra.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, allez.

Marton sort.

LE COMTE, *dans la coulisse.*

Jasmin! Jasmin!

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *du seuil de sa porte.*

Mais que fais-tu donc, drôle, que tu ne viens pas quand je t'appelle?

JASMIN.

Monsieur le comte m'excusera, j'étais près de monsieur le commandeur.

LE COMTE.

Comment! vous ici, mon oncle!... Oh! mais, voilà une excellente surprise que vous nous faites là.

LE COMMANDEUR.

Moi-même, mon cher.

LE COMTE.

Et tout-à fait remis, à ce qu'il me semble?... Et depuis quand donc êtes-vous arrivé?

LE COMMANDEUR.

Mais, depuis un instant, tu le vois; je n'ai pas même pris le temps de changer d'habit, tant j'étais pressé.

LE COMTE.

Ah! ce cher oncle... Et l'on ne me prévient pas! a-t-on jamais vu pareille chose?

LE COMMANDEUR.

Ne gronde personne, c'est moi qui n'ai point voulu qu'on te réveillât.

LE COMTE.

Alors, c'est différent. (*A Jasmin.*) Jasmin, veillez à ce que rien ne manque dans l'appartement de monsieur le commandeur, et faites prévenir madame la comtesse que notre oncle est arrivé.

Jasmin sort.

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mon cher Candale, nous voilà donc réunis?

LE COMTE.

Oui, mon cher oncle, et à ma grande joie, je vous le jure!

LE COMMANDEUR.

Et à la mienne aussi. Voyons, tu dois avoir bien des choses à me dire?

LE COMTE.

Non pas que je sache, mon oncle... Ah! j'ai vendu Monsigny pour acheter Charville, qui était plus à ma convenance.

LE COMMANDEUR.

C'est une bonne acquisition.

LE COMTE.

Puis, nous avons courre le cerf il y a huit jours avec Villequier et Brichanteau; j'ai eu trois chiens d'éventrés; les meilleurs, bien entendu, comme toujours.

LE COMMANDEUR.

Voilà tout?

LE COMTE.

Oui, ma foi.

LE COMMANDEUR.

Il ne s'est rien passé de plus nouveau?

LE COMTE.

Au moins, je ne me le rappelle pas.

LE COMMANDEUR.

Mais ton mariage?

LE COMTE.

Mon mariage; ce n'est point une chose nouvelle, mon cher oncle, puisqu'il était décidé depuis dix ans.

LE COMMANDEUR.

Enfin ta femme?

LE COMTE.

Ma femme?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse.

LE COMTE.

Elle me paraît charmante, pleine d'esprit belle à ravir.

LE COMMANDEUR.

Et comment êtes-vous ensemble?

LE COMTE.

Au mieux, je crois.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure.

LE COMTE.

Seulement, je vous dirai que je la crois tant soit peu capricieuse.

LE COMMANDEUR.

Bah! vraiment?

LE COMTE.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Et qui te fait croire cela?

LE COMTE.

C'est qu'hier, comme je rentrais, Marton m'a remis un billet fort bien tourné, ma foi, et d'une petite écriture, on ne peut plus coquette, dans laquelle elle me demandait... devinez quoi?

LE COMMANDEUR.

Comment veux-tu que je devine?

LE COMTE.

Quatre chevaux isabelle et un coureur cerise.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mais, qu'y a-t-il d'étonnant à cela?... n'es-tu point assez riche pour lui passer cette fantaisie?

LE COMTE.

Eh! sans doute! aussi n'est-ce point le prix qui est un obstacle.

LE COMMANDEUR.

Alors, qu'est-ce donc?

LE COMTE.

C'est qu'elle a été choisir là justement les deux couleurs de la marquise (*le Commandeur écoute avec un étonnement croissant*); que la marquise a acheté cet équipage hier, qu'elle compte aller pour la première fois aujourd'hui avec cet équipage aux Champs-Élysées, et que si elle en voit un pareil à la comtesse, elle m'arrachera les yeux. Vous comprenez mon embarras... Qu'elle me demande des choses que je puisse lui donner, qu'elle me demande huit chevaux alezans et deux coureurs pistache, elle les aura.

LE COMMANDEUR.

Et qu'est-ce que c'est que cette marquise?

LE COMTE.

La marquise d'Esparville.

LE COMMANDEUR.

La marquise d'Esparville?

LE COMTE.

Oui, une femme charmante!

LE COMMANDEUR.

Mais dis-moi donc, entre nous, Candale, tu n'as l'air de l'aimer cette marquise.

LE COMTE.

Je l'adore... Ah! pardon, mon oncle, mais vous êtes si bon que j'oublie toujours...

LE COMMANDEUR.

Comment! tu l'adores?... et si ta femme allait s'apercevoir de cette passion?

LE COMTE.

Elle la connaît, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Elle la connaît?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Et depuis quand?

LE COMTE.

Attendez!... combien y a-t-il que nous sommes mariés? il y a trois jours, n'est-ce pas? Eh bien! mais elle la connaît depuis trois jours; le soir même de notre mariage, nous nous sommes fait toutes nos confidences.

LE COMMANDEUR.

Et qu'a-t-elle dit?

LE COMTE.

Qui?

LE COMMANDEUR.

La comtesse.

LE COMTE.

La comtesse m'a paru fort satisfaite.

LE COMMANDEUR, *le regardant en face.*

Tu deviens fou, Candale.

LE COMTE.

Moi, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Ou bien tu me trompes.

LE COMTE.

Foi de gentilhomme, je vous dis l'exacte vérité.

LE COMMANDEUR.

Mais en quel temps vivons-nous donc alors?... et c'est pour ne pas contrarier une coquette; car elle m'a l'air d'une franche coquette ta marquise, sais-tu bien?

LE COMTE.

Oh! cela, oui, elle l'est. Je n'ai jamais vu une personne plus occupée de sa toilette, elle en fait dix par jour. C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent... et le moins possible.

LE COMMANDEUR.

Et c'est pour ne pas contrarier une coquette que tu refuses à ta femme une misère comme celle-là... la première chose qu'elle te demande peut-être?

LE COMTE.

Je ne la lui ai pas refusée encore, mon oncle; j'étais même fort embarrassé, je vous l'avoue, sur la manière dont je m'en tirerais; mais quand je vous ai vu, j'ai pensé que c'était la Providence qui vous envoyait à mon secours.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je suis fort aise de vous dire, mon cher neveu, que vous vous êtes trompé. Faites vos commissions vous-même.

LE COMTE.

Vous me refusez?

LE COMMANDEUR.

Net.

LE COMTE.

Eh bien! j'en... j'en parlerai au chevalier alors; il arrangera cela, lui.

LE COMMANDEUR.

Comment! au chevalier?

LE COMTE.

Ah! c'est vrai. Vous ne le connaissez pas, le chevalier... mais c'est un fort gentil garçon, Valclos... un ami à nous, qui vient nous visiter tous les jours. Cela m'étonne même que nous ne l'ayons pas encore vu; c'est son heure.

UN VALET, *annonçant.*

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Eh! tenez, mon oncle, justement le voilà.

SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier. Sois le bien-venu.

LE CHEVALIER.

Bonjour, comte.

LE COMTE, *prenant Valclos par la main.*

Mon oncle, le chevalier de Valclos, un de nos bons amis. Chevalier, c'est notre oncle le commandeur, dont tu nous as si souvent entendu parler. Un ancien serviteur de Louis XIV, un vieil ami de madame de Maintenon. Je dis cela pour que tu saches devant qui tu parles, et que tu n'ailles pas nous raconter quelques-unes de tes fredaines.

LE CHEVALIER.

Croyez, monsieur le commandeur, que je me tiens pour fort honoré de faire votre connaissance.

LE COMMANDEUR.

Et moi, monsieur, c'est avec un grand plaisir. Mais dites-moi donc, j'ai connu autrefois en Chypre un comte de Valclos.

LE CHEVALIER.

C'était mon père. Il y avait suivi, tout enfant, monsieur de Beaufort.

LE COMMANDEUR.

C'est cela même. Un homme d'honneur et de courage, monsieur, qui vous a laissé un beau nom à porter et un bel exemple à suivre.

LE COMTE.

Ah çà! chevalier, je t'attendais avec impatience.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

LE COMTE.

D'honneur; j'ai un service à te demander.

LE CHEVALIER.

Un service? parle, mon cher, parle. Trop heureux si je puis t'être bon à quelque chose.

LE COMTE.

Imagine-toi que la comtesse s'est mis dans l'esprit que je devais lui donner aujourd'hui, pour aller aux Champs-Elysées, une voiture et un attelage nouveau, tandis qu'elle a déjà dix voitures sous la remise et vingt chevaux dans l'écurie.

LE CHEVALIER.

Oh! cela n'est pas raisonnable.

LE COMTE.

Eh! voyez-vous, mon oncle, je ne le lui fais pas dire, il est de mon avis.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et c'est un caprice cela.

LE COMTE.

Un vrai caprice... aussi, chevalier, je compte sur toi pour lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

Sur moi?

LE COMTE.

Sans doute, sur toi.

LE CHEVALIER.

Mais comment veux-tu?...

LE COMTE.

Comment je veux? est-ce que cela me regarde? Arrange cela comme tu l'entendras, mais qu'elle ne me parle plus de cet attelage, entends-tu, chevalier?

LE CHEVALIER.

Diable! c'est fort délicat ce que tu me demandes.

LE COMMANDEUR, *haussant les épaules.*

Tu vois bien que personne ne se chargera d'une pareille commission.

LE CHEVALIER.

Ah! ma foi, non.

LE COMTE, *au Commandeur.*

Mon oncle, vous m'excusez, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

Comment donc!

LE COMTE, *tirant à part le Chevalier.*

Ah çà! mais mon cher, permets-moi de te le dire, tu es étrange: j'achète un hôtel, tu t'impatronises dedans; je me marie, tu fais la cour à ma femme; je vois tout cela sans te tourmenter, sans te déranger, et tu veux que la première chose qu'elle me demande, ce soit moi qui la lui refuse, à cette pauvre comtesse! Mais cela ne se peut pas; comprends donc: du moment où tu aspires aux bénéfices, que diable! prends les charges, les uns ne vont pas sans les autres, je t'en avertis; et puisque ma maison est devenue la tienne, alors fais ton ménage, mon cher.

LE CHEVALIER.

Dam! tu sens bien que je suis à tes ordres; mais sous quel prétexte veux-tu que j'aille dire à la comtesse que tu lui refuses une voiture?

LE COMTE.

Ah! bien, il ne manquerait plus que cela que je fusse encore obligé de te fournir le prétexte; tu as de l'esprit, mon cher, de l'imaginative, cherche, invente, cela te regarde.

Il revient au Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! mon oncle, il s'en charge avec le plus grand plaisir, ce cher chevalier. Oh! c'est un de ces amis solides et sur lesquels on peut compter, et quand vous le connaîtrez davantage... (*tendant la main au Chevalier*) vous l'apprécierez comme moi.

LE COMMANDEUR, *au Comte.*

Eh bien! tu t'en vas!

LE COMTE.

Sans doute. La comtesse va venir, et le chevalier, comme vous le savez, mon oncle, a quelque chose à lui dire en tête-à-tête. Je vous prierai même de les laisser un instant seuls, pour que cette diable d'affaire de voiture s'arrange à ma satisfaction.

LE COMMANDEUR.

C'est très-bien! mais tu me permettras au moins d'embrasser ma nièce.

LE COMTE.

Pardieu! c'est trop juste.

LE COMMANDEUR.

Je te reverrai, je présume?

LE COMTE.

Oui, nous nous retrouverons toujours dans la journée, je l'espère.

Il sort.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *après avoir suivi des yeux le Comte, qui sort.*

Oh! bonjour, mon cher oncle; que je suis heureuse de vous voir! savez-vous que nous étions bien inquiets, au moins?

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je viens te rassurer moi-même, mon enfant.

LA COMTESSE.

Oh! c'est bien bon à vous. Et maintenant vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Ah! bonjour, chevalier; pardon de ne vous avoir point vu tout d'abord ; mais ce cher oncle...

LE CHEVALIER, *piqué.*

Comment donc! mais c'est trop juste, et c'est moi qui ai à vous faire des excuses de l'indiscrétion que je commets en restant ainsi en tiers dans une scène de famille.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Qu'a donc le chevalier, mon oncle? il a l'air tout piqué. A-t-il eu quelque chose avec le comte?

LE COMMANDEUR.

Non, point. Et tout au contraire, ils m'ont paru les meilleurs amis du monde.

LA COMTESSE.

C'est que comme le comte s'en est allé justement au moment où j'arrivais... Oh! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez!

LE COMMANDEUR.

Mais je commence à le croire, surtout si tu veux être franche. Eh bien! tu me diras tout cela tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Vous nous quittez déjà, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

J'ai quelques ordres à donner.

LA COMTESSE.

Et vous revenez?

LE COMMANDEUR.

Dans dix minutes. Te retrouverai-je seule?

LA COMTESSE.

Mais je l'espère. Je tâcherai de congédier le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Est-ce donc bien difficile?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Dam! mon oncle, c'est un ami du comte, et j'ai des ménagemens à garder avec lui.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Diable! (*Haut.*) Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Au revoir, mon bon oncle.

Le Commandeur sort.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *Puis le* COMMANDEUR.

LE CHEVALIER.

Je suis vraiment désolé, comtesse, d'avoir eu la maladresse de tomber chez vous dans un si mauvais moment... Mais j'avais à vous parler d'affaires sérieuses.

LA COMTESSE.

Qui vous concernent, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non pas; car c'est pour un autre que je porterai la parole.

LA COMTESSE.

Et quel est cet autre?

LE CHEVALIER.

Le comte.

LA COMTESSE.

Mon mari!

LE CHEVALIER.

Votre mari, oui, madame.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, il choisit étrangement son ambassadeur; vous en conviendrez, chevalier.

LE CHEVALIER.

Hélas! il me croit plus d'influence sur vous que je n'en ai ; de là l'honneur qu'il me fait de me choisir pour son interprète.

LA COMTESSE.

Et d'où vient, s'il vous plaît, que le comte ne traite pas ses affaires lui-même?

LE CHEVALIER.

Parce qu'il est vraiment fort embarrassé à la première demande que vous lui faites... de...

LA COMTESSE.

Ah! il est question de mon attelage, à ce qu'il paraît!

LE CHEVALIER.

Justement.

LA COMTESSE.

Et il me le refuse. Ah! ce n'est point galant. Est-ce que vous ne trouvez pas, chevalier, que le comte a pour moi des procédés affreux?

LE CHEVALIER.

Affreux, c'est le mot. Cependant, comtesse, peut être ne faudrait-il pas trop lui en vouloir avant de connaître la cause...

LA COMTESSE.

Vous l'excusez!... Ah! c'est très-bien!...

LE CHEVALIER.

Je ne l'excuse pas, comtesse; mais il y a telle circonstance...

LA COMTESSE.

Eh bien! voyons cette circonstance!... Quel motif donne-t-il? parlez... mais parlez donc!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Le diable m'emporte si je sais que lui répondre, moi.

LA COMTESSE.

J'attends cette excuse, ou plutôt ce prétexte.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, il n'a pas voulu me le dire... mais je présume qu'il est un peu gêné.

LA COMTESSE.

Vraiment! le comte gêné! et comment cela?

LE CHEVALIER.

Oui, il a joué, je crois, et il a perdu.

LA COMTESSE.

Ah! au fait, je me rappelle, il m'a dit lui-même qu'il était joueur.

LE CHEVALIER.

Il vous l'a dit! Eh bien, c'est cela... il a joué... le joueur!

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! Et croyez-vous qu'il ait perdu beaucoup?

LE CHEVALIER.

Quelque cinquante mille livres peut-être; de sorte que vous comprenez, au moment où il vient de renouveler sa maison, d'acheter cet hôtel... Bref, je le crois fort tourmenté.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment! vous croyez le comte tourmenté!

LE CHEVALIER.

Pardon, si je vous avoue cela. Je ne voudrais pas, vous comprenez bien, comtesse, que ce que je vous dis en confiance revînt au comte.

LA COMTESSE.

Oh! soyez donc tranquille... c'est sacré cela, chevalier. Ah! vous êtes un bon ami, et c'est bien à vous d'avoir consenti à me faire comprendre mes torts; je vous en estime davantage, si c'est possible. Et vous croyez vraiment qu'il est inquiet, malheureux, ce pauvre comte?

LE CHEVALIER.

Oh! littéralement il ne savait où donner de la tête.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, quand il vient de me faire cadeau d'une magnifique corbeille. Oh! vous avez bien raison, c'était un caprice. Qu'ai-je besoin, moi, d'une voiture nouvelle et d'un autre attelage? Mon Dieu, j'avais demandé cela comme j'aurais demandé autre chose. Je ne suppose jamais qu'on puisse manquer d'argent... j'en ai toujours, moi.

LE CHEVALIER.

Ainsi vous renoncez à cette voiture?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai quelque chose à vous refuser, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! vraiment, vous êtes charmante!

LA COMTESSE.

Que vous savez bien l'empire que vous avez sur moi!

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, je vous retrouve enfin! Oh! que vous me rendez heureux, comtesse! car cet empire dont vous parlez...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! je commençais à craindre tout de bon de l'avoir perdu!

LA COMTESSE.

Oh! quelle folie!

LE CHEVALIER.

Oui, je vous ai trouvée si étrange hier.

LA COMTESSE.

Oh! hier, comme c'est étonnant, n'est-ce pas? vous venez justement me parler de la marquise, quand vous savez que j'ai pour cette femme une antipathie...

LE CHEVALIER.

Mais non, je ne le savais pas, moi.

LA COMTESSE.

Alors, c'est que vous ne devinez rien.

LE CHEVALIER.

Eh bien! passe pour hier; j'ai eu tort. Mais ce matin, comtesse, ce matin...

LA COMTESSE.

Après? ce matin...

LE CHEVALIER.

Oui, comment m'avez-vous reçu?

LA COMTESSE.

Moi, je vous ai mal reçu?

LE CHEVALIER.

Sans doute: à peine avez-vous fait attention à moi; j'ai cru que vous ne me verriez pas.

LA COMTESSE.

Oh! cette fois, chevalier, vous en conviendrez, la chose est bien naturelle; mon oncle arrivait à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Ah! pardon, je ne savais pas que vous eussiez pour cet oncle une si merveilleuse affection.

LA COMTESSE.

Cependant vous savez bien que le commandeur est mon second père.

LE CHEVALIER.

Oui, et à ce titre je me rappelle les larmes qu'il vous a fait verser lorsqu'il a exigé que vous épousassiez Candale.

LA COMTESSE.

Il croyait faire mon bonheur, chevalier, et il faut tenir compte aux gens de l'intention.

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous que j'ai grande envie d'être jaloux, comtesse?

LA COMTESSE.

Et de qui? de mon oncle?

LE CHEVALIER.

Non, mais de son neveu.

LA COMTESSE.

Eh bien! mais, chevalier, ne plaisantez point vous n'auriez peut-être pas si grand tort.

LE CHEVALIER.

Je commence à le croire.

LA COMTESSE.

Le comte est fort agréable.

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est d'aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez?

LA COMTESSE.

D'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Plein de soins, plein de complaisances... allant au-devant de tous vos désirs, témoin cet attelage que vous lui avez demandé...

LA COMTESSE, *vivement.*

Et que vous me refusez en son nom. Au moins il a eu le mérite de craindre de me contrarier; tandis que vous... oh! vous, vous n'avez pas hésité. Je vous en remercie. Mais pardon; j'aperçois mon oncle!

LE CHEVALIER.

Et il arrive à propos, n'est-ce pas, pour rompre un tête à tête qui commençait à vous peser?

LA COMTESSE.

Chevalier!...

LE CHEVALIER.

J'attendrai pour vous présenter désormais mes hommages, que vous soyez en meilleure disposition.

LE COMMANDEUR, *bas, à la Comtesse.*

Laisse-moi seul avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comtesse; je vous obéis, je me retire.

LA COMTESSE.

Non, vous pouvez rester, monsieur, et c'est moi qui vous cède la place. Mon oncle, vous savez que je suis chez moi, que je vous ai vu à peine, et que j'aurai grand plaisir à vous revoir.

Elle rentre.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ah çà! mais c'est une dispute d'amoureux cela, ou je ne m'y connais pas.

LE CHEVALIER, *s'approchant de la porte.*

Permettez, monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Pardon, chevalier, pardon.

LE CHEVALIER.

Je prie monsieur le commandeur d'agréer mes excuses; mais il faut...

LE COMMANDEUR.

Un mot, je vous prie: si vous êtes pressé, j'irai vite. Chevalier, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai connu votre père.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je vous le répète: votre père était un brave et loyal gentilhomme, monsieur, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque, et comme il en reste bien peu aujourd'hui... qui surtout regardait l'amitié comme une chose sainte, et qui aurait cru commettre un crime en la trahissant.

LE CHEVALIER.

Pardon, monsieur le commandeur: mais vos discours me paraissent cacher une allégorie quelconque, et je suis désolé de vous dire que je ne la comprends pas.

LE COMMANDEUR.

Alors, je serai plus clair, chevalier: je dis que si votre père avait eu un ami marié à une femme jeune et jolie, il eût respecté cette femme comme une sœur, par cela même qu'elle était la femme de son ami; et s'il avait eu le malheur d'aimer cette femme, comme cela aurait pu arriver, il aurait pris sur lui, voyant la confiance de son ami, de s'éloigner de la maison, et cela de lui-même, sans attendre qu'il y fût invité par quelqu'un de ces grands parens dont la mission est de voir ce que les autres ne voient jamais. Voilà ce qu'eût fait votre père, chevalier, et voilà ce qu'en digne fils de votre père vous feriez, je le crois, dans la même occasion. Vous me comprenez maintenant, n'est-ce pas? eh bien! méditez sur ce que je vous dis là en passant... Adieu, chevalier.

Le Commandeur entre chez sa nièce.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul; puis* LE COMTE.

LE CHEVALIER.

Pardieu! si je comprends!... Eh bien! il paraît que tout le monde s'est donné le mot... Je vous demande un peu en quoi cela le regarde, ce bon commandeur?

Il va pour sortir.

LE COMTE.

Un instant, un instant, chevalier; et ma commission?

LE CHEVALIER.

Ta commission, elle est faite, et bien faite.

LE COMTE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Oui; la comtesse a reconnu l'inutilité d'une voiture nouvelle, et elle y renonce

LE COMTE.

Elle y renonce!... et comme une femme renonce à ce qu'elle désire, n'est-ce pas? avec force plaintes contre le tyran qui exige de pareils sacrifices.

LE CHEVALIER.

Mais non, je l'ai trouvée fort raisonnable au contraire, et enchantée de faire quelque chose qui nous fût agréable.

LE COMTE, *un peu piqué.*

Ah! alors, tu en es content?

LE CHEVALIER.

Très-content!... mais je n'en dirai pas autant de tout le monde.

LE COMTE.

Comment cela?

LE CHEVALIER.

Ah! tu as un oncle!... Dis-moi donc, mon cher, tu ne m'avais pas prévenu de cet oncle-là... Est-ce que tu le gardes?

LE COMTE.

Le commandeur?... Eh bien! mais c'est un

très-brave homme; un peu roide sur les principes, un peu sévère sur les mœurs, croyant toujours que les choses doivent se passer comme du temps du grand siècle et du grand roi; mais d'ailleurs m'aimant fort, et en toutes circonstances prenant mes intérêts comme un père.

LE CHEVALIER.

Oui, parbleu bien; j'ai vu cela. Mais je ne suis pas si heureux que toi; il paraît que je n'ai pas le bonheur d'être dans ses bonnes grâces, à ton oncle.

LE COMTE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Oui, il m'a presque mis à la porte, mon cher.

LE COMTE.

Mis à la porte, toi!...

LE CHEVALIER.

C'est comme je te le dis.

LE COMTE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Pourquoi? il prétend que je fais la cour à ta femme.

LE COMTE.

Tiens! ce cher oncle!

LE CHEVALIER.

Et que c'est immoral, et que je trahis l'amitié, et... que sais-je, moi! cent autres balivernes du même genre. Ah çà! mais pourquoi donc sort-il de sa province, comme cela, sans dire gare?... S'il est d'un autre temps et d'un autre siècle, très-bien; qu'il reste avec ses aïeux et qu'il laisse leurs descendans tranquilles; avec sa grande perruque, son habit carré et ses souliers à talons, que diable! mon cher, ce n'est pas un oncle cela, c'est un portrait de famille; qu'il rentre dans son garde-meuble, et qu'on n'en entende plus parler.

LE COMTE.

Je te demande bien pardon. C'est un oncle, et la preuve c'est que nous en héritons, deux cent mille livres de rentes... de cet oncle... ainsi, mon cher, te voilà prévenu, tâche de te tenir bien avec lui, parce que si vous vous brouillez, ma foi, tu comprends, quelque amitié que j'aie pour toi, quelques services que tu m'aies rendus et que tu espères me rendre encore, je serais forcé de me ranger de son côté.

LE CHEVALIER.

Comment! mon cher, si ton oncle exigeait que tu me fermasses ta porte, tu me la fermerais... à moi?... ton meilleur ami?

LE COMTE.

Ce serait à mon grand regret..., mais que veux-tu?... tu saurais que ce n'est pas ma faute, que j'ai eu la main forcée... mais que je t'aime toujours.

LE CHEVALIER.

Allons, et de trois. Le seul sur lequel je croyais pouvoir compter, le voilà qui m'abandonne.

LE COMTE.

Heim?

LE CHEVALIER.

Rien; je dis que je suis dans un mauvais jour. Adieu, Candale.

LE COMTE.

Adieu. Quand te reverrons-nous?

LE CHEVALIER.

Ma foi, je n'en sais rien; ton oncle m'effraie.

LE COMTE.

Je tâcherai de faire ta paix avec lui. Adieu.

LE CHEVALIER.

Adieu.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *puis* LA COMTESSE *et* LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Eh bien! je le trouve adorable, le chevalier, de vouloir que je lui sacrifie mon oncle, un oncle qui prend mes intérêts à ce point-là! Allons donc!

LA COMTESSE, *entrant.*

Vous êtes seul?

LE COMTE.

Malheureusement.

LA COMTESSE.

Pourquoi malheureusement?

LE COMTE.

Parce que ce n'était pas moi que vous cherchiez sans doute.

LA COMTESSE.

Au contraire, monsieur, c'était vous-même.

LE COMTE.

Vraiment? (*Indiquant un siége.*) Alors...

LA COMTESSE.

Non, non; j'ai des excuses à vous faire.

LE COMTE.

Des excuses à moi!

LA COMTESSE.

J'ai été vous tourmenter d'un caprice... pardon.

LE COMTE.

Mais c'est moi qui suis vraiment plein de confusion d'être forcé de vous refuser une bagatelle comme celle que vous désiriez... le chevalier a dû vous dire que pour toute autre chose...

LA COMTESSE.

Oh! non, rien, maintenant; je voudrais seulement vous faire une question, comte.

LE COMTE.

Laquelle, comtesse? parlez.

LA COMTESSE.

Me regardez-vous comme votre amie?

LE COMTE.

Moi! sans doute.

LA COMTESSE.

Eh bien! alors, que je vous fasse un reproche. Quoi! vous me regardez comme votre amie, et vous ne me faites point part de l'embarras où vous vous trouvez!

LE COMTE.

L'embarras où je me trouve! De quoi est-il question?

LA COMTESSE.

Vous avez perdu au jeu, comte.

LE COMTE.

Moi?

LA COMTESSE.

Ne vous en cachez point, je ne suis pas le commandeur, et vous n'avez pas peur de moi, je l'espère; d'ailleurs ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez joueur?

LE COMTE.

Vous dites donc que j'ai perdu au jeu?

LA COMTESSE.

Oui, et vous êtes gêné.

LE COMTE.

Dieu me damne, comtesse, si je comprends un mot à tout ce que vous me dites; mais allez toujours, j'adore les quiproquos.

LA COMTESSE.

De la fierté avec moi! avec une amie, qui voudrait expier la maladresse qu'elle a eue de vous tourmenter dans un pareil moment.

LE COMTE.

Ah! je comprends maintenant; c'est le chevalier qui pour obtenir...

LA COMTESSE.

Il ne faut pas lui en vouloir, comte. (*Lui passant la main sous le bras.*) Écoutez, j'ai là, au fond d'un sac à ouvrage, un millier de louis, que ma tante y a glissés en me disant adieu, et que j'ai justement retrouvés ce matin; ce n'est pas grand' chose, je le sais; mais moi j'ignore comment on trouve de l'argent... j'ai celui-là, je vous le donne.

LE COMTE.

Je vous laisse dire, parce que vous êtes charmante; mais Valclos, pour se tirer d'embarras, vous a fait un mensonge; il n'y a rien de vrai dans tout cela : je n'ai pas perdu au jeu, je ne suis pas gêné le moins du monde, et la preuve en est, tenez, c'est que s'il vous reste le moindre désir pour cette voiture, dites un mot, et je serai vraiment heureux de réparer ma faute.

Le Commandeur paraît.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, je suis trop heureuse de vous faire un petit sacrifice.

LE COMTE.

Eh bien! je l'accepte, mais à la condition que vous me permettrez de vous en garder une grande reconnaissance.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Si on ne dirait pas qu'ils s'adorent!... Ma parole d'honneur, je ne comprends plus rien aux ménages d'aujourd'hui!... Dites-moi, mes enfans, si je vous gêne...

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu! non, mon oncle; vous savez que ma couturière attend, et que j'ai des robes à essayer; je vous laisse donc avec monsieur de Candale. Au revoir, mon oncle... (*Faisant la révérence.*) Monsieur...

LE COMTE.

Madame...

La Comtesse sort.

SCENE X.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi donc, Candale, sans compliment, il me semble que je choisis mal mon heure, heim?

LE COMTE.

Pas du tout, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

C'est que vous causiez là, ce me semble, ta femme et toi...

LE COMTE.

Nous causions d'affaires, d'argent; voilà tout.

LE COMMANDEUR.

Ah! voilà tout?

LE COMTE.

Mon Dieu, oui; d'honneur!

LE COMMANDEUR.

Voyons, Candale, consciencieusement, comment trouves-tu Louise?

LE COMTE.

Mais je vous l'ai déjà dit, mon oncle, je la trouve charmante.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! comment se peut-il que, la trouvant charmante, tu aies de pareils procédés envers elle?

LE COMTE.

Quels procédés?

LE COMMANDEUR.

Mais ceux dont elle se plaint.

LE COMTE.

Ma femme se plaint de mes procédés!

LE COMMANDEUR.

Oh! mon Dieu, elle ne se plaint pas, parce que c'est un ange; mais il est facile de voir la peine qu'ils lui font.

LE COMTE.

Ah! bah! mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Je viens de causer avec elle; et sais-tu vraiment qu'elle m'a raconté des choses inouïes?

LE COMTE.

Ah! par exemple!... je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a raconté, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Mais ta liaison avec la marquise, ton indifférence pour elle, cette pauvre enfant!

LE COMTE.

Ma liaison avec la marquise; mon indifférence pour elle... Elle vous a raconté cela?... et elle ne vous a pas dit le plus petit mot d'elle-même?

LE COMMANDEUR.

Pas un mot.

LE COMTE.

Elle ne vous a pas parlé du chevalier?

LE COMMANDEUR.

Du chevalier de Valclos? non.

LE COMTE.

Ah! elle est fort discrète, votre nièce.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

LE COMTE.

Je veux dire qu'elle ne vous a fait que la moitié de la confidence.

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Eh bien! il y a, mon oncle, qu'avant de me connaître, ma femme connaissait Valclos.

LE COMMANDEUR.

Bah!

LE COMTE.

Il y a que le chevalier l'aimait, et qu'elle aimait le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Et tu n'as pas fermé ta porte à Valclos?

LE COMTE.

Au contraire, je la lui ai ouverte à deux battans.

LE COMMANDEUR.

Tu as fait cela?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Sachant que ta femme l'aimait?... Mais que résultera-t-il de tout cela?

LE COMTE.

Il en résultera ce qu'il pourra, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Et le majorat?

LE COMTE.

Eh bien! le majorat?

LE COMMANDEUR.

Sans doute, le majorat: est-ce que tu te figures que je me soucie de constituer trente mille livres de rentes à un neveu qui ne serait qu'à moitié mon neveu? Oh! oh! je ne souffrirai pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Pardieu! je voudrais bien savoir comment vous comptez l'empêcher.

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

LE COMTE.

Mon oncle, j'espère que vous ne ferez rien qui me rende ridicule.

LE COMMANDEUR.

Ridicule! ah! voilà donc le grand mot lâché! voilà la crainte à laquelle on sacrifie réputation passée et bonheur à venir! Autrefois les maris étaient ridicules quand ils étaient trompés; il paraît que vous avez changé cela, vous autres?

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon oncle? il faut bien se mettre à la mode.

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas? et votre mode à vous exige que l'on affiche des sentimens factices, et que l'on dissimule ses sentimens réels; que l'on méprise toutes les vertus que nos aïeux ont adorées, et que l'on adore tous les vices qu'ils méprisaient; que le caprice brise les liens de la religion, et le libertinage ceux de la société. La mode exige aujourd'hui qu'on s'épouse pour réunir deux fortunes, et non pas deux cœurs, pour perpétuer son nom et non pas sa race. Enfin la mode exige qu'on ait une femme pour les autres, et des enfans qui ne soient à personne. Eh bien! j'en suis fâché, monsieur mon neveu, vous ne vous mettrez pas à cette mode-là, c'est moi qui vous le dis.

LE COMTE.

Mais, mon oncle, qu'allez-vous faire?

LE COMMANDEUR.

Cela me regarde: c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

LE COMTE.

Mais enfin...

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que ta femme aimait le chevalier?

LE COMTE.

Dam! vous avez pu en juger vous-même.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que tu adorais la marquise.

LE COMTE.

Le fait est que j'ai de l'attachement pour elle.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit enfin que ma nièce et toi vous étiez mariés sans l'être.

LE COMTE.

Oh! pour cela, mon oncle, je peux vous en répondre, parole d'honneur!

LE COMMANDEUR.

C'est tout ce qu'il me faut. Adieu, Candale.

Le Commandeur sort.

LE COMTE, *le suivant des yeux, après une pause.*

Adieu, mon oncle. Que diable va-t-il faire? Ma foi, nous verrons bien!...

ACTE QUATRIEME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE, *entrant la première, suivie de Marton, qui porte un miroir.*

Non, Marton, cela est inutile, et tu n'y gagneras rien.

MARTON.

Regardez-vous seulement; c'est tout ce que je vous demande.

LA COMTESSE.

Non, laisse-moi, je suis maussade ce matin; j'ai mes vapeurs.

MARTON.

Rien qu'un coup d'œil, un seul, de côté, si vous ne voulez pas de face.

LA COMTESSE.

Non, te dis-je, et tu m'impatientes, qu'ai-je besoin de me faire belle? si quelqu'un m'aimait, à la bonne heure.

MARTON.

Eh! mon Dieu, faites toujours; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LA COMTESSE.

D'ailleurs ce serait trop de besogne pour toi, ma pauvre Marton, après la nuit que j'ai passée...

MARTON.

Madame a passé une mauvaise nuit? allons donc, cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Horrible, Marton; je n'ai pas dormi une seconde.

MARTON.

Vraiment?

LA COMTESSE.

Je n'ai fait que songer aux choses les plus extravagantes.

MARTON.

Eh bien! cela se voit sur votre visage, parole d'honneur.

LA COMTESSE, *avec langueur.*

Comment cela ne se verrait-il pas lorsque l'on souffre?

MARTON.

Dame, on est pâle.

LA COMTESSE.

Lorsqu'on ne dort pas.

MARTON.

On a les yeux battus.

LA COMTESSE.

Lorsqu'à chaque instant il vous prend des envies de pleurer.

MARTON.

Cela bouleverse toute la physionomie... Ah! madame a bien raison de ne pas vouloir se regarder.

LA COMTESSE.

Là! tu vois bien que tu es de mon avis.

MARTON.

Alors, emportons ce miroir, madame.

LA COMTESSE.

Heim!

MARTON.

Madame, voilà le miroir qui s'en va, je vous en préviens.

LA COMTESSE.

Marton!

MARTON, *s'arrêtant.*

Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Je suis donc bien horriblement changée, mon enfant?

MARTON.

A faire peur, madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, mais il ne faut cependant pas chasser tout-à-fait les gens.

MARTON.

Allons donc!

Elle donne le miroir à la Comtesse, qui se regarde.

LA COMTESSE.

Menteuse!

MARTON.

Le fait est que je crois que madame la comtesse a tout bonnement rêvé qu'elle ne dormait pas.

LA COMTESSE.

Non; et je t'assure que c'est vraiment un miracle que je ne sois pas plus défigurée.

MARTON.

Et d'où vient donc à madame cette grande inquiétude qui lui a fait passer une si mauvaise nuit?

LA COMTESSE *pose le miroir sur une table.*

Le sais-je moi-même?

MARTON.

Ne serait-ce point parce que madame la comtesse vit si isolée?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, Marton, je crois que c'est cela, et tu as deviné juste... Comprends-tu qu'après avoir été interrompu par mon oncle, au milieu d'une conversation... des plus intéressantes, le

comte, en rentrant hier soir, n'ait point cherché à me rencontrer, n'ait point eu l'idée de me dire une seule parole?

MARTON.

Oh! si fait, madame.

LA COMTESSE.

Comment cela, Marton?

MARTON.

Monsieur le comte est venu frapper à votre porte.

LA COMTESSE.

A ma porte?... Et à quelle heure?

MARTON.

A dix heures.

LA COMTESSE.

Si tard que cela, Marton?

MARTON.

Aussi, je n'ai eu garde de le laisser entrer; je me rappelais les ordres de madame.

LA COMTESSE.

Mes ordres!... Vous rêvez, ma chère!

MARTON.

Comment! madame la comtesse ne m'a pas dit positivement l'autre soir...

LA COMTESSE.

Ah! l'autre soir...

MARTON.

Pardon, mais je ne savais pas que depuis lors madame eût changé d'avis.

LA COMTESSE.

D'avis! Et qui vous dit que j'aie changé d'avis, mademoiselle?

MARTON.

Je veux dire que j'ignorais que madame la comtesse attendît monsieur le comte à cette heure.

LA COMTESSE.

Moi! mais je n'attendais personne... Vous êtes étrange, savez-vous, avec vos suppositions?

MARTON.

Excusez-moi; je voulais dire seulement que si j'avais su que madame désirât recevoir monsieur le comte...

LA COMTESSE.

Désirât!... Mais, vraiment, vous avez des façons de dire inconcevables... Désirât! mais apprenez donc à mesurer vos paroles... Où avez-vous vu que je désirasse recevoir monsieur le comte?... Désirât! Ah! en vérité, vous semblez prendre à tâche de me dire les choses les plus inconvenantes. J'ai trouvé étonnant, oui, que monsieur le comte fût rentré sans s'informer de moi; sans me dire quelqu'une de ces paroles qu'on se dit même entre simples connaissances... mais il y a loin de là, vous en conviendrez, a désirer le recevoir; d'ailleurs, en supposant même que cela fût ainsi, cela s'explique tout naturellement; j'avais quelque chose à lui demander

MARTON.

Eh bien! il y aura eu un petit retard, voilà tout, et cette chose, madame la lui demandera maintenant, car voilà monsieur le comte lui-même.

LA COMTESSE.

C'est bien; allez-vous-en. (*Marton veut emporter le miroir.*) Mais non, laissez donc là ce miroir; qui vous dit de l'emporter?

MARTON.

O mon Dieu! mon Dieu! je n'ai jamais vu madame de si méchante humeur; je ne croyais pas cependant que pour avoir suivi ses ordres...

LA COMTESSE.

Assez! Je vous ai dit de vous en aller, allez-vous-en!

MARTON.

Je m'en vais, madame, je m'en vais.

Elle sort.

LA COMTESSE.

Ah! je ne connais pas de femme de qualité plus mal servie que moi.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *qui s'est arrêté sur le seuil de la porte.*

Vous grondez votre femme de chambre, madame; que je ne vous gêne point; on a besoin de temps en temps de vergeter ces espèces, n'est-ce pas? Moi, tout-à-l'heure, j'ai pensé renvoyer Jasmin.

LA COMTESSE.

Mais qu'avait-il donc fait?

LE COMTE.

Ma foi! je serais fort empêché de le dire, mais ce que je sais, c'est que c'est un drôle, voilà tout.

LA COMTESSE.

Le fait est qu'on est bien malheureux de se trouver ainsi à la discrétion de gens qui vous font faire tout ce qu'on ne veut point, et qui vous empêchent de faire tout ce qu'on veut.

LE COMTE.

Ah! sous ce rapport, vous auriez tort de vous plaindre, comtesse, car de votre côté vous avez une femme de chambre on ne peut plus fidèle, et qui exécute à la lettre les ordres que vous lui donnez.

LA COMTESSE.

Et comment cela?

LE COMTE.

Sans doute: hier en rentrant, je sais, madame, que c'était fort indiscret de ma part, mais indiscret ou non, comme j'avais quelque chose à vous dire, j'ai essayé de vous voir... bast! porte close!

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, si vous aviez insisté...

LE COMTE.

Insisté!... oh! j'ai fait mieux que cela; j'ai prié, j'ai menacé; j'ai offert de l'argent, oui, pardieu; c'est au point que l'on eût pu me prendre pour un amant, comtesse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! Marton, tu me le payeras! (*Haut.*) Que vouliez-vous me dire, monsieur?

LE COMTE.

Mais je voulais vous parler de notre oncle.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vrai; à propos, depuis hier nous ne ıvons pas vu; que devient-il donc?

LE COMTE.

Ah! voilà ce qu'il est impossible de savoir au ste, et ce que je crois deviner, cependant, je ésume qu'il est à Versailles.

LA COMTESSE.

Avait-il donc affaire à la cour?

LE COMTE.

Non pas pour lui que je sache.

LA COMTESSE.

Et pour qui donc?

LE COMTE.

Mais pour nous.

LA COMTESSE

Vous croyez?

LE COMTE.

Eh! eh! j'en ai peur; vous savez comme il prend ut au sérieux, notre oncle?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! comtesse, il est désolé d'avoir fait un ıriage aussi peu sympathique que l'est le nôtre.

LA COMTESSE.

Mais vous lui avez donc raconté...

LE COMTE.

Dame, comtesse, vous lui aviez parlé de la marise, vous; j'ai bien été forcé, moi, de lui dire elques mots du chevalier.

LA COMTESSE.

Mais encore que peut faire le roi à cela?

LE COMTE.

Le roi! il peut beaucoup, comtesse; il peut ;oriser une séparation.

LA COMTESSE.

Une séparation!... Mais il me semble, monır le comte, qu'une pareille chose ne se fait nt sans un grand scandale?

LE COMTE.

C'est à quoi j'ai pensé tout d'abord, madame; ; séparation est une résolution extrême, et nme notre position telle qu'elle est me paraît érable...

LA COMTESSE.

Sans doute; quant à moi, comte, je sais que je désire pas en changer.

LE COMTE.

Eh bien! alors, s'il en est ainsi, nous pouvons ; parfaitement tranquilles, car, comme pour ; séparation il faut le consentement mutuel...

LA COMTESSE.

Ah! il faut le consentement mutuel.

LE COMTE.

Oui, c'est de toute nécessité, et... et comme à ins que vous ne soyez disposée, madame, à ıner la vôtre la première...

LA COMTESSE.

Oh! ne parlons pas de ces vilaines choses-là, nsieur.

LE COMTE.

Ce que j'en ai fait, madame, c'était seulement pour vous mettre sur vos gardes.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie. (*Après un instant de silence.*) Que vous avez là une charmante garniture de boutons, monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais comment donc la voyez-vous? vous me tournez le dos.

LA COMTESSE.

Dans ce miroir.

LE COMTE.

Pardon, mais je vous croyais occupée de quelque chose de mieux que de m'y regarder.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas vous non plus que j'y regarde; mais vous êtes si près de moi, qu'en m'y voyant il faut bien que je vous y voie.

LE COMTE.

Ce sont des diamans montés par Josse.

LA COMTESSE.

Le fameux bijoutier; oui, cela se voit au goût... Savez-vous, comte, que j'ai grande envie de séduire votre valet de chambre?

LE COMTE.

Il n'est point besoin de cela; il est possible d'en trouver de pareils, madame.

LA COMTESSE.

Non, je parlais de ceux-là et non point d'autres; d'ailleurs je veux réserver toute votre bonne volonté pour une chose que je compte vous demander.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, je n'ose vous la dire.

LE COMTE.

C'est me faire sentir le tort que j'ai eu hier envers vous, madame, et me mettre en retard pour le réparer.

LA COMTESSE.

Eh bien! je voulais vous demander... mais vraiment c'est une folie.

LE COMTE.

N'importe; dites toujours.

LA COMTESSE.

Je voulais vous demander de me conduire au bal de l'Opéra.

LE COMTE.

Oh! par exemple, je joue de malheur, comtesse!

LA COMTESSE.

Comment cela?

LE COMTE.

Hier, voyant que je ne pouvais pas avoir l'honneur d'être reçu chez vous, et ne sachant que faire de ma soirée, j'ai été rejoindre quelques mauvais sujets de ma connaissance, avec lesquels j'ai pris un engagement pour cette nuit.

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, monsieur; c'est moi qui suis indiscrète, et j'aurais dû voir que vous aviez de

ces projets sérieux qu'on ne sacrifie point à un caprice.

Elle fait un pas pour sortir.

LE COMTE.

Ah! madame! hier, refuser de me recevoir; aujourd'hui, me quitter en boudant.

LA COMTESSE.

Et qui vous dit que je vous boude, monsieur? c'est attacher à votre refus, croyez-moi, beaucoup plus d'importance qu'il n'en mérite, et surtout que je ne lui en accorde.

LE COMTE.

Excusez mon erreur, comtesse; mais ce désir d'aller à l'Opéra, si vivement exprimé par vous, pouvait être quelque chose de plus qu'un simple caprice.

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous que ce fût, monsieur? Enfermée jusqu'ici dans un couvent, je n'avais jamais vu de bal masqué; on m'a parlé de celui de l'Opéra comme d'une chose fort amusante, et j'étais curieuse d'y aller, voilà tout.

LE COMTE.

Ainsi vous ne désiriez aller à ce bal que pour le bal lui-même?

LA COMTESSE.

Et pour quelle autre chose, s'il vous plaît, aurais-je désiré y aller?

LE COMTE.

Que sais-je, moi?

LA COMTESSE.

Oh! dites monsieur, dites...

LE COMTE.

Mais souvent on désire aller au bal pour y rencontrer quelqu'un.

LA COMTESSE.

Il me semble que si j'avais quelqu'un à voir, au lieu de chercher à rencontrer ce quelqu'un dans un bal, je profiterais de la liberté que vous me laissez de recevoir qui je veux ici.

LE COMTE.

Oui, mais si par hasard notre oncle, qui, comme vous le savez, comtesse, a l'habitude de se mêler des choses qui ne le regardent pas, avait considéré les visites de ce quelqu'un comme inconvenantes, et l'avait prié de les cesser, il se pourrait que ne voyant pas arriver ce quelqu'un à l'heure habituelle, vous eussiez trouvé cet ingénieux moyen.

LA COMTESSE.

Je vous remercierais monsieur, de l'honneur que vous faites à mon imagination, si le compliment n'était si médiocrement flatteur pour ma délicatesse, sur laquelle vous aviez cependant promis de vous reposer; et je suis vraiment désolée que vous ne m'ayez retenue quand je voulais me retirer tout-à-l'heure, que pour me faire maintenant une... une si méchante plaisanterie.

LE COMTE.

Pardon, madame, mais...

LA COMTESSE, *faisant une révérence.*

Monsieur!...

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

La Comtesse rentre chezelle.

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Comment! de la dignité! mais c'est donc un femme supérieure que ma femme... seulement ell n'a pas de chance. Elle me demande de la conduir à l'Opéra, juste au moment où pour me raccommoder avec la marquise, qui m'a fait une querell horrible d'avoir été hier aux Champs-Elysées d mon côté, j'ai été lui promettre d'être son cavalier ce soir. C'est égal, cela me fait de la pein Cette pauvre comtesse!

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *entrant, posant son chapeau sa canne sur un fauteuil au fond.*

Ah!

LE COMTE.

Ah! c'est vous, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est moi; et où en sommes-nous ici?

LE COMTE.

Ma foi, mon oncle, toujours au même point.

LE COMMANDEUR.

Alors, tu vois donc que j'avais raison, et qu j'ai bien fait de prendre mes mesures.

LE COMTE.

Comment, mon oncle! ce que je supposais e donc la vérité?

LE COMMANDEUR.

Et que supposais-tu?

LE COMTE.

Que vous étiez allé à Versailles.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! tu supposais juste; j'y ai été et j' vu le roi.

LE COMTE.

Et vous lui avez dit...

LE COMMANDEUR.

Tout, en rejetant la faute sur moi, bien en tendu; car c'est ma faute. Bref, Sa Majesté e au courant de votre position respective; elle compris qu'un pareil mariage était non avenu, m'a permis d'en poursuivre la séparation, prome tant d'écrire de son côté à Rome pour en obten la nullité.

LE COMTE.

Et alors, mon oncle, qu'avez-vous fait?

LE COMMANDEUR.

Je suis revenu par chez mon procureur, q dresse la demande.

LE COMTE.

Mais permettez-moi de vous le dire, mon oncl vous menez les choses avec une promptitude q ne laisse pas aux gens le temps de se reconnaîtr

LE COMMANDEUR.

Quand une pareille rupture est devenue indisensable, m'est avis, monsieur, que plus elle est rompte, moins elle est scandaleuse.

LE COMTE.

Cependant si nous ne pensions point ainsi, la omtesse et moi, il me semble que vous ne nous épareriez pas malgré nous! car enfin il vous faut otre consentement.

LE COMMANDEUR.

Et vous oseriez le refuser?

LE COMTE.

Pourquoi pas?

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas, ce serait plus commode de meurer ainsi. Je comprends, ou plutôt je ne mprends pas; car qui vous dit que de son côté comtesse n'attende pas avec impatience cette pture, à la quelle je ne sais pourquoi, ni dans quel it, vous vous opposez, vous? Qui vous dit que la mtesse, jeune et belle, soit dans la disposition sacrifier sa vie tout entière à l'égoïsme d'un mme qui n'a eu jusqu'ici pour sa jeunesse et ur sa beauté que de l'indifférence et du méis? Pourquoi, sans être heureux, la condamnezus à être malheureuse? pourquoi, étant femme, condamnez-vous à être veuve?... avez-vous ce oit-là! la main sur la conscience, l'avez-vous?

LE COMTE.

Du moment où vous croyez avoir des raisons penser que votre nièce désire cette séparation, n oncle, c'est autre chose; Dieu me garde de ntraindre en rien ses sentimens; ce que madame Candale fera, je le ferai.

Il sort.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, *puis* LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! à la bonne heure, voilà ce qui s'aple parler raison, au moins.

LA COMTESSE.

Ah! mon cher oncle! c'est vous, on m'avait prénue que vous étiez rentré, et j'attendais avec n de l'impatience que vous fussiez seul.

LE COMMANDEUR.

Et pourquoi cela que je fusse seul?

LA COMTESSE.

Parce que je ne voulais pas venir ici tant que comte y serait.

LE COMMANDEUR.

Ainsi il n'y a pas entre vous le moindre rapochement?

LA COMTESSE.

Tout au contraire, mon oncle; je ne comprends aiment plus le comte. Ah! je suis bien malheuse, allez.

LE COMMANDEUR.

Tranquillise-toi, mon enfant, tout cela aura un me.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, quel terme voulez-vous que cela ait?

LE COMMANDEUR.

Quel terme? votre liberté à tous deux, j'espère bien.

LA COMTESSE.

Notre liberté!... mais il est donc vrai que vous avez l'intention de nous séparer?

LE COMMANDEUR.

Dam! puisque je ne peux pas vous réunir, il faut bien prendre un parti.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! mais c'est une résolution bien terrible, savez-vous, que celle-là!

LE COMMANDEUR.

Oui, si vous étiez restés des années ensemble, je comprends. Oui, si l'un de vous aimait l'autre, je comprends encore. Mais il n'en est point ainsi; vous vous connaissez à peine, vous ne vous aimez pas, et il y a plus, chacun de vous en aime un autre.

LA COMTESSE.

O mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Enfin cela est-il, ou cela n'est-il pas? As-tu avoué au comte que tu aimais le chevalier, et le comte t'a-t-il avoué qu'il aimait la marquise?... Eh bien! vous serez libre chacun de votre côté; vous serez heureux selon votre cœur. Si Candale aime toujours la marquise, elle est veuve, il pourra l'épouser. Si tu aimes toujours le chevalier... il est garçon, rien ne t'empêchera de devenir sa femme.

LA COMTESSE.

Moi la femme du chevalier, mon oncle! oh! jamais! jamais!

LE COMMANDEUR.

Comment, jamais!

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Monsieur le commandeur, c'est votre procureur qui vous attend pour une affaire des plus pressées, à ce qu'il dit.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, j'y vais. Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Votre procureur, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien, oui, mon procureur. Et où est-il?

MARTON.

On l'a fait entrer dans l'appartement de monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Au revoir, mon enfant; pense à ce que je t'ai dit; vois.

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle.

Le Commandeur sort.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARTON.

MARTON.

O mon Dieu! qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse? elle a le visage tout bouleversé.

LA COMTESSE.

Il m'est arrivé, Marton, que d'après ton conseil j'ai demandé au comte de me conduire au bal de l'Opéra, et que le comte m'a refusé!...

MARTON.

Il vous a refusé? et sous quel prétexte?

LA COMTESSE.

Sous le prétexte qu'il avait un engagement pris avec deux de ses amis.

MARTON.

Et madame croit à la réalité de cet engagement?

LA COMTESSE.

Mon Dieu! je crois tout ce que l'on me dit, Marton.

MARTON.

Alors madame la comtesse est bien heureuse!

LA COMTESSE.

Et comment cela, Marton?

MARTON.

Parce que c'est un grand bonheur que d'avoir une pareille confiance.

LA COMTESSE.

Tu penses donc que le comte m'a trompée, Marton?

MARTON.

Je pense que s'il avait dû aller au bal avec des amis, monsieur le comte aurait parfaitement trouvé le moyen de se dégager.

LA COMTESSE.

Et alors, tu crois que c'est... une femme que le comte conduit au bal?

MARTON.

Je le crois? j'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Ah! Marton, les hommes! les hommes!...

MARTON.

Ah! oui, les hommes! madame la comtesse a bien raison!

LA COMTESSE.

Mais quand je pense qu'hier encore...

MARTON.

Eh bien! hier?

LA COMTESSE.

En causant avec moi... Oh! c'est bien mal!

MARTON.

Qu'a-t-il donc fait?

LA COMTESSE.

Il me prenait les mains, Marton; il me regardait avec des yeux!...

MARTON.

Il vous prenait les mains!... il vous regardait avec des yeux!... Mais il voulait donc séduire madame la comtesse?... Oh! le monstre!

LA COMTESSE.

Et que le lendemain de ce jour-là!...

MARTON.

Eh bien! comme c'est heureux que je lui ai fermé la porte!

LA COMTESSE.

Tu trouves que c'est heureux, Marton?

MARTON.

Oh! très-heureux!...

LA COMTESSE.

Marton, je voudrais bien savoir si c'est réell ment avec la marquise qu'il va au bal.

MARTON.

Il y a un moyen pour madame la comtesse s'en assurer.

LA COMTESSE.

Lequel?

MARTON.

C'est que madame la comtesse y aille ell même.

LA COMTESSE.

Moi!

MARTON.

Eh! sans doute, vous. Monsieur le comte et m dame la comtesse se sont donné chacun de le côté liberté entière. Eh bien! je ne vois pas pou quoi puisque monsieur le comte profite de sa l berté, madame la comtesse ne profiterait pas la sienne.

LA COMTESSE.

Mais, Marton, c'est qu'il me semble qu'u femme...

MARTON.

Ah! je suis une femme aussi, moi, que je pr sume. Mais si l'on me faisait une pareille chose

LA COMTESSE.

Que ferais-tu?

MARTON.

Je n'en sais rien, mais je sais que celui qui l'aurait faite n'en serait pas quitte à bon march

LA COMTESSE.

Enfin, en supposant que je fusse décidée à suiv ton conseil, je n'ai personne, moi, pour me co duire à ce malheureux bal.

MARTON.

Madame n'a personne! Eh bien! mais le chev lier, à quoi est-il donc bon? ce n'est pas la pei de le garder si on ne l'occupe pas à quelq chose!

LA COMTESSE.

Ah! Marton, le chevalier... C'est impossible.

MARTON.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Parce que nous sommes brouillés à mort av le chevalier.

MARTON.

Avec le chevalier?

LA COMTESSE.

Oui, avec le chevalier.

MARTON.

Et à quel propos?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'en sais quelque chose? est-ce que je m'en souviens, moi?

MARTON.

Oh! si madame n'en sait rien, si madame ne s'en souvient pas, ce n'est pas bien grave alors.

LA COMTESSE.

Si grave, qu'il est parti en disant qu'il ne reviendrait pas que je ne le rappelasse.

MARTON.

Vraiment, il a dit cela?

LA COMTESSE.

Ce sont ses propres paroles.

MARTON.

Eh bien! il faut le rappeler alors.

LA COMTESSE.

Mais comment le rappeler?

MARTON.

Comme on rappelle les gens... par un petit billet du matin... par trois lignes, par un mot.

LA COMTESSE.

Ah! ceci, Marton...

MARTON.

Dame! qui veut la fin veut les moyens... Encore une fois, madame la comtesse tient-elle ou ne tient-elle pas à aller au bal?

LA COMTESSE.

Si j'y tiens, Marton?... oh! oui, j'y tiens!

MARTON.

Eh bien! que madame écrive donc!

LA COMTESSE.

Marton, il me semble que je fais mal.

MARTON.

N'en parlons plus alors... Chut! voici Jasmin! Que madame me laisse cinq minutes seulement avec lui, et j'aurai probablement quelque chose à lui apprendre.

LA COMTESSE.

Eh bien! d'après ce que tu me rapporteras, je prendrai mon parti... De la prudence!

MARTON.

Oh! par exemple! que madame soit tranquille.

La Comtesse rentre chez elle.

SCÈNE VII.

MARTON, JASMIN.

JASMIN.

Que te recommandait tout bas ta maîtresse, Marton?

MARTON.

De la prudence vis-à-vis de toi, Jasmin.

JASMIN.

Et à quel propos?

On sonne chez le Comte.

MARTON.

Elle désire savoir si le comte va au bal avec la marquise, et elle ne veut pas qu'il sache qu'elle y va avec le chevalier.

JASMIN.

Le comte va au bal avec la marquise.

MARTON.

Eh! à la bonne heure donc!... Sais-tu que j'ai eu grand' peur un instant, Jasmin?

JASMIN.

Oui, n'est-ce pas?... cela tournait d'une manière effroyable à la conjugalité.

MARTON.

Ce qui est une ruine.

JASMIN.

Je le crois pardieu bien; plus de secrets, plus de profits.

On sonne une seconde fois.

MARTON.

Jasmin, il me semble qu'on t'appelle.

Elle sort.

JASMIN.

J'y vais.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *entrant une lettre à la main.*

Jasmin!... Ah! te voilà!

JASMIN.

Monsieur le comte le voit, j'accourais.

LE COMTE.

Tu vas porter cette lettre à la marquise.

JASMIN.

Sans indiscrétion, monsieur le comte, est-ce qu'il y aurait contre-ordre pour ce soir?

LE COMTE.

Oui; cette pauvre comtesse m'avait prié de la conduire au bal, je le lui avais refusé d'abord; mais en y réfléchissant, ma foi, je trouve original de faire pour elle une infidélité à la marquise.

JASMIN.

Ah! c'est que j'ai peur que monsieur le comte n'arrive un peu tard.

LE COMTE.

Comment, un peu tard?

JASMIN.

Oui, je crois que dans l'intervalle, madame la comtesse a pris d'autres arrangemens.

LE COMTE.

Quels arrangemens?

JASMIN.

Je ne sais pas bien précisément; mais monsieur le comte pourrait s'en informer.

LE COMTE.

C'est bien; va-t'en.

JASMIN.

Et la lettre?

LE COMTE.

Je la garde.

Jasmin sort.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul*.

La comtesse a pris d'autres arrangemens!... Que veut dire ce drôle?... Serait-il question du chevalier?... il serait possible!... Ah! je ne veux pas être pris pour dupe; pardieu! je verrai la comtesse, et je saurai...

Il va vers la porte, elle s'ouvre, Marton paraît.

SCÈNE X.

LE COMTE, MARTON.

MARTON, *cachant dans son corset une lettre qu'elle tient à la main.*

Ah!

LE COMTE.

Où allez-vous, Marton?

MARTON.

Moi, je ne vais ni ne viens, monsieur le comte, je me promène.

LE COMTE.

Ah! vous vous promenez!... et que teniez-vous à la main tout-à-l'heure?

MARTON.

Moi, à la main? est-ce que je tenais quelque chose?

LE COMTE.

Vous teniez!... (*Revenant à lui.*) Eh bien! que fais-je donc? j'interroge des valets, j'espionne la comtesse!... Ah! c'est bien, c'est bien, Marton, allez.

MARTON, *en s'en allant.*

Mais à qui en a donc monsieur le comte?

Elle sort.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul*.

Qu'elle aille... Comment, qu'elle aille porter un billet de ma femme au chevalier!... car ce billet ne peut être que pour le chevalier... Ah! les femmes! les femmes!... Je croyais les connaître cependant; eh bien! j'ai encore manqué d'y être pris; mais le moyen de ne pas être trompé, quand le cœur pense une chose, et quand la voix, quand le trouble de toute la personne nous en dit une autre... et c'est cette même main qui tremblait dans la mienne qui vient d'écrire... pour lui dire à lui tout ce que son regard me disait hier à moi. Mais, au reste, que m'importe que la comtesse aime ou n'aime pas le chevalier?... ce qui m'importe, c'est que... Dieu me pardonne, je suis jaloux!... Jaloux! toi, Candale?... et de qui?... de ta femme!... Oh! mais, je serais déshonoré si l'on savait une pareille chose, et chacun se rirait de moi, comme j'en ris moi-même... Ah! ah! ah!... Eh bien! non, je n'en ris pas du tout... Allons donc, je ne suis pas jaloux; ce serait par trop ridicule, et la preuve, c'est que je vais m'en aller et laisser la place libre au chevalier... Oui... Eh bien! non, je ne m'en irai pas... D'ailleurs, je suis curieux de voir si elle lui donnait un rendez-vous, et s'il aura la hardiesse de se présenter ici... D'abord, s'il vient, plus doute; s'il vient, c'est qu'elle lui aura écrit de venir, et si elle lui a écrit de venir, c'est qu'elle l'aime... Mais elle m'a dit qu'elle l'aimait, elle ne s'en est point cachée, pardieu!... Qu'ai-je donc à dire et à faire là-dedans?... Ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire... c'est que je l'aime, c'est que je déteste le chevalier, c'est que je voudrais qu'il vînt maintenant, ne fût-ce que pour lui dire en face qu'il est un fat!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

UN VALET, *annonçant.*

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Ah! (*Il pose son chapeau sur une table et se jette dans un fauteuil.*) Faites entrer.

LE CHEVALIER.

Merci, mon ami, merci; faites dire, je vous prie, à madame la comtesse que je me rends à ses ordres, et que je sollicite la faveur de lui présenter mes hommages.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien! maintenant il n'y a plus de doute.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, Candale... enchanté de te rencontrer... (*A part.*) Le diable t'emporte!

LE COMTE.

Bonjour, chevalier; il y a long-temps que nous ne t'avons vu. Ce n'est pas bien de nous négliger ainsi.

LE CHEVALIER.

Eh! que veux-tu, mon cher! il ne faut pas m'en vouloir... tu sais... chacun a ses affaires, ses plaisirs.

LE COMTE.

Oui, et à ton air triomphant, je parierais, chevalier, que les affaires et surtout les plaisirs vont à merveille.

LE CHEVALIER.

Eh bien! parie... tu gagneras.

LE COMTE.

Vraiment?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu! les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Avant-hier, c'était moi qui étais triste, tu sais... aujourd'hui, c'est toi qui as l'air tout contrarié. Voyons, qu'as-tu, Candale... conte moi cela... est-ce que je ne suis plus ton ami? qu'est-il donc arrivé céans... Est-ce que tu as encore quelque commission dont tu veuilles m

harger pour la comtesse?... tu sais que je suis à ;s ordres; ne te gêne pas!

LE COMTE.

Non, merci; je viens de la voir... et de lui re- ɪser moi-même ce qu'elle me demandait. C'est robablement pour cela qu'elle t'a écrit.

LE CHEVALIER.

Ah! ah!... tu sais que la comtesse m'a écrit?

LE COMTE.

Pardieu! te figures-tu qu'on te fait l'honneur : se cacher de moi?

LE CHEVALIER.

Et tu sais aussi ce qu'elle m'a écrit, alors?

LE COMTE.

Oui, qu'elle désire te parler; n'est-ce point la?

LE CHEVALIER.

Et elle ajoute que je la trouverai seule.

LE COMTE.

Seule!... ah! ah!... seule!...

LE CHEVALIER.

Seule.

LE COMTE.

Alors il paraît que nous jouons cartes sur ble.

LE CHEVALIER.

Et c'est toi qui le premier as abattu les tiennes.

LE COMTE.

Et tu acceptes la partie?

LE CHEVALIER.

Oui, mais à condition que tu seras beau joueur.

LE COMTE.

C'est mon habitude, chevalier, et tu me fais in- re en croyant que je l'ai perdue.

LE CHEVALIER.

Eh bien! en ce cas... (*lui présentant son cha- au.*) Candale...

LE COMTE.

Après.

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu n'aurais pas comme avant-hier un ur à faire par la ville?

LE COMTE.

De la raillerie?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? as-tu privilége du roi de railler ut seul?

LE COMTE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien! alors...

LE COMTE.

Eh bien! alors je voudrais savoir si le lende- ain des jours où tu railles, tu as l'habitude de promener hors la ville.

LE CHEVALIER.

Oui, mais seulement pas de trop grand matin, e peur de la connétablie, qui se fourre partout, mme tu sais.

LE COMTE.

Oh! cela va sans dire; et tu te promènes tou- urs l'épée au côté?

LE CHEVALIER.

Naturellement. Dam! on est gentilhomme ou on ne l'est pas. Si l'on est gentilhomme, on ne quitte pas son épée.

LE COMTE.

Comptais-tu te promener demain?

LE CHEVALIER.

Je n'avais pas de projets. Mais si j'espère rencontrer quelqu'un et surtout un ami, je ne me ferai pas faute de prendre ce plaisir, pourvu que cet ami, cependant, me dise de quel côté il se promènera lui-même.

LE COMTE.

Que penses-tu de l'allée de la Muette?

LE CHEVALIER.

Je dis que c'est une charmante allée, qu'on s'y voit de loin et qu'il n'y a point à s'y perdre.

LE COMTE.

Surtout vers le midi, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

C'est justement mon heure.

LE COMTE.

Bon, c'est tout ce que je désirais savoir. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comte.

LE COMTE.

A demain.

LE CHEVALIER.

A demain.

Le Comte rentre chez lui; pendant ce temps, Marton paraît.

MARTON.

Madame la comtesse présente ses excuses a monsieur le chevalier, et lui fait dire qu'elle ne peut le recevoir en ce moment.

LE CHEVALIER, *à part.*

Eh bien! si le comte me donne un coup d'épée pour ce que je suis venu faire chez lui, il aura de la rancune. (*Haut.*) Comment! Marton...

LE COMTE, *qui s'est arrêté sur le seuil de son appartement.*

Ah! ah!

MARTON.

Oui, mais elle attend monsieur le chevalier à onze heures pour la conduire au bal masqué.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Marton! au bal masqué!

MARTON.

N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Y manquer! oh! par exemple! Marton, remercie bien ta maîtresse, et dis-lui que je suis le plus heureux des hommes!

MARTON.

Ainsi, à onze heures!

Elle sort.

LE CHEVALIER.

J'y serai.

Il sort.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, *revenant en scène.*

A onze heures... la comtesse attend le chevalier pour la mener au bal masqué... et c'est pour cela qu'elle me demandait de l'y conduire... afin d'être bien certaine de mon absence par mon refus... Oh! par exemple, ceci est trop fort et ne peut se supporter!... Ah! venez, venez, mon oncle; vous arrivez à merveille!

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Comment! qu'y a-t-il donc encore?

LE COMTE.

Il y a que j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit: la comtesse et moi ne nous convenons pas, ce sont des caractères tout-à-fait opposés, voyez-vous! le mieux est de nous séparer, je suis décidé; où est cette demande?

LE COMMANDEUR.

La voilà.

LE COMTE.

Donnez, mon oncle, donnez.

LE COMMANDEUR.

Que fais-tu?

LE COMTE.

Vous le voyez bien, je la signe. Et maintenant, mon oncle, ne perdez pas de temps, vous la lui ferez voir... (*La comtesse entre.*) Ah! ah! venez, madame, et soyez heureuse... Enfin, vous êtes libre!

Il rentre chez lui.

SCÈNE XV.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, *puis* MARTON.

LA COMTESSE.

Libre! que veut dire le comte? J'ai entendu sa voix et je suis accourue... libre...

LE COMMANDEUR.

Regarde.

LA COMTESSE.

Une séparation! le comte a signé le premier la demande... ai-je bien vu... oui, oui!... Oh! après ce qu'il m'avait dit, c'est affreux!... mais je serai aussi fière que lui, je ne demeurerai pas en reste. Tenez, mon oncle, tenez; si c'est ma signature qu'il désire... je ne la lui refuserai pas.

LE COMMANDEUR.

Ainsi tu es décidée?

LA COMTESSE.

Voilà ma réponse. O mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Elle tombe sur le fauteuil.

LE COMMANDEUR.

Ah! mon Dieu! la voilà qui se trouve mal. Marton! Marton!

MARTON.

Me voilà, monsieur; qu'y a-t-il?

LE COMMANDEUR.

Des sels, du vinaigre; votre maîtresse s'évanouit!

LA COMTESSE.

Non, rien! Merci, mon oncle; c'est un moment de faiblesse; mais je reprends mon courage.

LE COMMANDEUR.

Cependant si c'est avec regret...

LA COMTESSE.

Oh! non... non, mon oncle, je le déteste!... Viens, Marton.

MARTON.

Et madame va-t-elle toujours au bal?

LA COMTESSE.

Oh! plus que jamais!

Elles rentrent.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

Décidément, il y a incompatibilité d'humeur entre ces jeunes gens, et il est bien heureux que e sois arrivé pour arranger toutes leurs affaires.

ACTE CINQUIEME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, *puis* MARTON, *puis* LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien! Marton?

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Voici monsieur le commandeur, madame...

Le Commandeur entre.

LA COMTESSE.

O mon oncle! que vous êtes bon de vous déranger ainsi, dès le matin, pour moi... mais vous m'excuserez, n'est-ce pas... j'étais si tourmentée!

LE COMMANDEUR.

Tourmentée... et de quoi?

LA COMTESSE.

O mon oncle! si vous saviez!

LE COMMANDEUR.

Voyons, parle.

LA COMTESSE.

Oh! c'est que vous allez me gronder, mon oncle, et vous aurez bien raison... Cependant si vous saviez ce que je souffre! vous me trouveriez bien assez punie!

LE COMMANDEUR.

Punie!... et de quoi?

LA COMTESSE.

De la faute que j'ai commise.

LE COMMANDEUR.

Tu as commis une faute?

LA COMTESSE.

Et une bien grande, allez!

LE COMMANDEUR.

Mais quelle est cette faute enfin?... voyons.

LA COMTESSE.

J'ai été... au bal de l'Opéra!

LE COMMANDEUR.

Au bal de l'Opéra?... toute seule?

LA COMTESSE.

Oh! non, mon oncle... pas toute seule! avec le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Avec le chevalier!... Vous avez été au bal de l'Opéra avec le chevalier, madame?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?..... j'avais la tête perdue..... j'étais folle!

LE COMMANDEUR.

Et qu'aviez-vous à faire à l'Opéra?

LA COMTESSE.

Mon oncle, avez-vous jamais été jaloux?

LE COMMANDEUR.

Que signifie...

LA COMTESSE.

Oh! c'est que si vous aviez été jaloux, vous comprendriez ce que je souffre...

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien! mon oncle, j'étais jalouse!...

LE COMMANDEUR.

Jalouse!... et de qui?

LA COMTESSE.

Du comte.

LE COMMANDEUR.

De Candale?

LA COMTESSE.

Oui, de Candale.

LE COMMANDEUR.

De ton mari?

LA COMTESSE.

Eh! sans doute, de mon mari!...

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais que diable viens-tu donc me dire là?

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle, oui... j'avais été prévenue qu'il n'avait refusé de me mener au bal que pour y conduire la marquise. Alors, vous comprenez..... j'ai voulu savoir si c'était vrai; et pour m'en assurer..... Eh bien, oui..... oui, mon oncle, j'ai commis une grande imprudence, je l'avoue. J'ai écrit au chevalier de venir... il est venu... et j'ai exigé qu'il me conduisît au bal de l'Opéra. Il y était, mon oncle, on ne m'avait pas trompée... il y était avec la marquise... Si vous saviez la nuit que j'ai passée!... quand je l'ai vu donnant le bras à cette femme!... Oh!... j'étais furieuse!

LE COMMANDEUR.

Furieuse de ce que ton mari était avec la marquise, quand tu étais, toi, avec le chevalier!

LA COMTESSE.

O mon oncle! tout cela n'est rien.

LE COMMANDEUR.

Comment! tout cela ce n'est rien?

LA COMTESSE.

Je veux dire que tout cela n'est rien auprès de ce qui est arrivé.

LE COMMANDEUR.

Mais qu'est-il donc arrivé?

LA COMTESSE.

Imaginez-vous qu'en sortant sous le vestibule de l'Opéra... vous savez, sous le vestibule?

LE COMMANDEUR.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Eh bien! un officier qui me suivait depuis quelque temps, et qui sans doute à ma taille et à ma tournure me prenait pour une autre, s'est approché de moi, et m'a dit tout bas quelques mots si inconvenans, que j'en ai malgré moi serré le bras du chevalier, si bien qu'il s'en est aperçu; et comme il avait été d'une humeur massacrante toute la soirée, il a demandé avec beaucoup de hauteur à cet officier ce qu'il avait à me dire; celui-ci lui a répondu que s'il était curieux de le savoir, il n'avait qu'à venir le demander lui-même à monsieur de Saillant, capitaine aux gendarmes du roi, rue de Grenelle, numéro 24. De sorte que je crois, mon oncle, que ce matin, ils doivent se battre.

LE COMMANDEUR.

Se battre!

LA COMTESSE.

Oui; et vous comprenez quel scandale, si l'on venait à savoir que j'étais à ce bal, que j'y étais au bras du chevalier..., que le chevalier a pris une querelle à mon occasion?... Oh! alors, je serais perdue, et jamais Candale ne me pardonnerait.

LE COMMANDEUR.

Et il aurait, mordieu! bien raison.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien, mon oncle, qu'il faut absolument que vous me tiriez d'embarras.

LE COMMANDEUR.

Oui, je comprends, c'est le plus pressé d'abord; mais ensuite...

LA COMTESSE.

Ensuite, mon oncle, je ferai tout ce que vous voudrez.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! alors, apprêtez-vous à me suivre,

LA COMTESSE.

Aujourd'hui même?

LE COMMANDEUR.

A rentrer dans votre couvent...

LA COMTESSE.

Mon oncle... j'allais vous le demander; je ne veux plus rester ici, je suis trop malheureuse !... Tenez, je donnerais la moitié de ma vie pour n'avoir point été à ce malheureux bal...Mais voyons, que faut-il faire ?

LE COMMANDEUR.

Monsieur de Saillant a-t-il reconnu le chevalier ?

LA COMTESSE.

Non; le chevalier était masqué, et, par délicatesse pour moi sans doute, il a eu la prudence de ne donner ni son nom, ni son adresse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! il n'y a qu'un moyen à tenter.

LA COMTESSE.

Lequel?

LE COMMANDEUR.

C'est d'envoyer chercher à l'instant même le hevalier, et d'exiger de lui qu'il ne donne pas suite à cette affaire.

LA COMTESSE.

Exiger!... Mon oncle, mais je n'ai pas le droit d'exiger quelque chose du chevalier, moi.

LE COMMANDEUR.

Comment! tu n'as pas le droit d'exiger quelque chose d'un homme qui t'a éloignée de tes devoirs?... d'un homme que tu as la faiblesse d'aimer étant la femme d'un autre ?

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! quoi ? mon oncle !

LA COMTESSE.

Je... je crois... je crois que je n'aime plus le chevalier; j'en suis même sûre... Mais ce n'est pas le tout; j'ai peur d'en aimer un autre... j'ai peur d'aimer Candale.

LE COMMANDEUR.

Comment ! le comte?... ton mari!... tu aimerais ton mari ?

LA COMTESSE.

Dame, il me semble que je n'en serais pas jalouse, si je ne l'aimais pas.

LE COMMANDEUR.

En voilà bien d'une autre à présent!... Tu aimes ton mari, et tu as signé hier ta demande en séparation !

LA COMTESSE.

Mais par jalousie , mon oncle; comprenez donc!... car nous en avions parlé de cette demande, et il était bien convenu que ni l'un ni l'autre de nous ne la signerait!.. eh bien! cette convention faite, il me remet cette demande signée de lui!... oh! alors! j'ai compris que bien réellement j'étais trahie... abandonnée!... alors j'ai signé à mon tour...

LE COMMANDEUR.

Ma parole d'honneur, vous me ferez perdre la tête!... Mais, malheureuse enfant... mais tu sais qu'il ne t'aime pas ton mari!... tu me l'as di[t] toi-même.

LA COMTESSE.

Hélas! oui.

LE COMMANDEUR.

Tu sais qu'il en aime une autre!

LA COMTESSE.

Oh ! mon oncle, ne me dites pas cela!

LE COMMANDEUR.

Mais au contraire; mais je te le dirai... mais [je] te le répéterai sans cesse... car il faut que tu [te] guérisses de cet amour!

LA COMTESSE.

Oh! jamais!... jamais !

LE COMMANDEUR.

Jamais!... Mais voyons, ce n'est pas de tou[t] cela qu'il s'agit... nous battons la campagne.

LA COMTESSE.

Oui, et l'heure se passe, et pendant ce temp[s] peut-être le chevalier...

LE COMMANDEUR.

Il faut que tu l'envoies chercher.

LA COMTESSE.

Oh ! non, mon oncle, non; plus de pareill[es] imprudences... Envoyez-le chercher vous-mêm[e] mais moi, pour sauver ma vie... je ne le fera[i] pas.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, Louise, très-bien, tu as raison. Marton ! Où êtes-vous, Marton ?

MARTON, *sortant de la chambre.*

Me voilà, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Montez dans mon carrosse, faites-vous condui[re] chez le chevalier, et dites-lui que la comtesse [a] besoin de lui parler à l'instant même et l'atte[nd] chez elle.

MARTON.

Oui, monsieur le commandeur.

Elle sort.

LA COMTESSE.

Merci, mon oncle... Oh! si j'échappe de cell[e-]ci, ce sera, je vous le jure, une leçon pour tou[te] ma vie.

LE COMMANDEUR.

Tiens, j'entends Candale.

LA COMTESSE.

Je me sauve, mon oncle... car j'oubliais [de] vous dire, hier, au bal, il m'a suivie, et je pen[se] qu'il m'a reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu crois?

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas sûre, mais n'importe. Je n'os[e]rais jamais paraître devant lui avant de savo[ir] si je me suis trompée... Je mourrais de hont[e]. Mon oncle, s'il sait tout, tâchez de m'excuser. s'il ne sait rien, silence !

Elle se sauve.

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE, *du seuil.*

Ah! je fais fuir votre nièce, à ce qu'il paraît.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce!... oh! oh!... je ne sais pas même si elle t'a vu.

LE COMTE.

Oh! que oui, qu'elle m'a vu! Mais elle a raison d'agir ainsi : il serait embarrassant pour elle, je le comprends, de se trouver face à face avec moi.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Ah! c'est vrai; vous ne savez pas ce qui est arrivé, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Il est arrivé que la comtesse a été hier au bal de l'Opéra avec le chevalier, que le chevalier a eu une querelle à cause d'elle avec monsieur de Saillant, et qu'il doit se battre avec lui ce matin.

LE COMMANDEUR.

Comment sais-tu cela?

LE COMTE.

Pardieu! je les avais reconnus! je les suivais, et j'ai tout entendu.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! que comptes-tu faire?

LE COMTE.

Ce que je compte faire?... la chose est on ne peut plus simple... je viens d'envoyer Jasmin chez Brichanteau.

LE COMMANDEUR.

Chez Brichanteau?

LE COMTE.

Vous ne comprenez pas?

LE COMMANDEUR.

Non!

LE COMTE.

C'est pourtant clair comme le jour cela, mon cher oncle. Quand ma femme a un caprice, que Valclos lui fasse entendre raison... très-bien... Quand ma femme veut aller à l'Opéra et que je ne puis l'y mener, parce que j'y conduis la marquise, que Valclos lui serve de Mentor, à merveille... Mais lorsqu'un insolent a insulté madame de Candale et qu'il s'agit de se battre pour elle... oh! un instant, mon oncle, ceci n'est plus l'affaire de Valclos... c'est la mienne.

LE COMMANDEUR.

Ah! je commence à comprendre... mais crois-tu que le chevalier souffrira...

LE COMTE.

Comme j'irai lui en demander la permission, n'est-ce pas?... Je sais le nom et l'adresse de son adversaire, c'est tout ce qu'il me faut. Le chevalier était masqué, donc il est resté inconnu. Monsieur de Saillant attend quelqu'un, voilà tout... et pourvu que ce quelqu'un se présente, je suppose qu'il n'a pas de préférence... La seule chose que je craigne, c'est que Valclos soit déjà en campagne.

LE COMMANDEUR.

Oh! il n'y a pas de danger, il est encore de trop bon matin. (*Il tire sa montre.*) Huit heureures... d'ailleurs il doit venir ici auparavant.

LE COMTE.

Comment! ici?... encore... mon oncle?... et qu'y vient-il faire?

LE COMMANDEUR.

Ecoute. La comtesse est au désespoir de ce qui est arrivé... elle tremble que tu n'en apprennes quelque chose, et je lui ai donné le conseil d'envoyer chercher le chevalier, et d'obtenir de lui qu'il renonce à ce duel.

LE COMTE.

Au fait, c'est bien le moins qu'il fasse cela pour elle. Quand une femme s'oublie au point d'afficher son amour pour un homme, comme elle le fait pour le chevalier, cet homme lui doit bien quelque dédommagement.

LE COMMANDEUR.

D'afficher son amour... Ah çà! tu te figures toujours qu'elle aime le chevalier, ta femme?

LE COMTE.

Mais il me semble qu'à moins d'être aveugle...

LE COMMANDEUR.

Eh bien! voilà ce qui te trompe!

LE COMTE.

Comment?

LE COMMANDEUR.

C'est que la comtesse n'aime pas Valclos.

LE COMTE.

Vraiment?... et qui vous a fait cette belle histoire, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

C'est elle-même, pardieu!

LE COMTE.

Au fait, c'est ce qu'elle a de mieux à faire, après ce qui s'est passé.

LE COMMANDEUR.

Et si ce qui s'est passé était arrivé justement parce qu'elle n'aime pas le chevalier?

LE COMTE.

Ah! s'il vous plaît, mon oncle, ceci mérite explication.

LE COMMANDEUR.

Si ce qu'elle a fait, elle l'avait fait justement parce qu'elle en aime un autre!

LE COMTE.

Un autre!

LE COMMANDEUR.

Si elle n'avait été au bal que poussée par la jalousie?

LE COMTE.

La comtesse jalouse?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse jalouse! Mais qu'est-ce que

tout cela te fait à toi?... et je suis vraiment bien bon.

LE COMTE.

Oh! un instant, mon oncle; vous en avez dit trop ou trop peu. La comtesse en aime un autre!... La comtesse est jalouse d'un autre!... La comtesse aurait été au bal avec le chevalier pour y suivre un autre que le chevalier!... Mais cet autre, quel est-il donc?

LE COMMANDEUR.

Comment, malheureux! tu ne devines pas?

LE COMTE.

Quoi! mon oncle... cet autre... ce serait moi?

LE COMMANDEUR.

Eh bien! oui, c'est toi! ingrat...

LE COMTE.

Moi! est-il possible?

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu?

LE COMTE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon oncle! tenez, vous êtes le roi des oncles!

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais est-ce que je suis dans une maison de fous?

LE COMTE.

Imbécile que je suis de n'avoir pas vu tout cela! Mais c'est clair comme le jour, le diable m'emporte!.. Eh bien! voilà ce que c'est que d'être trop modeste!

LE COMMANDEUR.

Mais enfin m'expliqueras-tu?...

LE COMTE.

Voyons maintenant, mon oncle; écoutez-moi... car il n'y a pas de temps à perdre. M. de Saillant, comme vous le savez ou comme vous ne le savez pas, est une fort jolie lame. Si je ne vous revoyais pas avant la chose... et peut-être même après..... je vous recommande la comtesse, mon oncle, cette pauvre Louise... vous comprenez... elle n'aurait plus que vous, au moins.

LE COMMANDEUR.

Allons donc! qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

LE COMTE.

Eh! eh!...

LE COMMANDEUR.

Ne reverras-tu pas la comtesse un instant?

LE COMTE.

Vraiment, j'en ai grande envie, mais je ne sais pas si je dois le faire... Tenez, mon oncle, vous me connaissez, vous savez que j'ai eu dans ma vie dix rencontres pour une, et que, Dieu merci, je m'en suis toujours galamment tiré, à la Bastille près. Eh bien! d'honneur! si je voyais la comtesse avec ses beaux yeux, avec son délicieux sourire (*étonnement croissant du Commandeur*), avec sa douce voix qui va droit au cœur, l'idée que tout cela est à moi et que dans deux heures peut-être j'aurais perdu tout cela, comme un sot, sans en avoir profité... je crois que je ne serais plus aussi maître de moi... vrai, cela me tournerait la tête.

LE COMMANDEUR, *au comble de la stupéfaction.*

Mais tu l'aimes donc aussi, toi?

LE COMTE.

Eh!... oui, mon oncle.... je l'aime.

LE COMMANDEUR.

Oh!

LE COMTE.

C'est peut-être ridicule, mais c'est ainsi... et d'honneur, je suis enchanté de me battre pour elle. Mais, pour que je me batte bien, il ne faut pas que je la revoie. Tenez, mon oncle, rendez-moi un service.

LE COMMANDEUR.

Dispose de moi.

LE COMTE.

Ayez la bonté de passer chez Brichanteau, que j'ai fait prier de m'attendre... contez-lui la chose dites-lui que j'ai ramassé hier au bal de l'Opéra une mauvaise querelle, que je me bats ce matin et que je le prie d'être mon second.

LE COMMANDEUR.

Et toi?...

LE COMTE.

Moi, j'attends le chevalier... j'ai quelque chose à lui dire à ce cher Valclos.

LE COMMANDEUR.

Très-bien! embrasse-moi, Candale.

LE COMTE.

Au revoir, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Du calme, du sang-froid!

LE COMTE.

Oh! soyez tranquille.

LE COMMANDEUR.

Au revoir!...

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Elle m'aime!... je ne m'étais donc pas trompé!... et moi qui ai été chercher une querelle à ce pauvre Valclos? mais pourquoi diable aussi avait-il l'air si triomphant?... N'importe..... je suis dans mon tort.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier, je t'attendais; enchanté de te voir!

LE CHEVALIER.

Bonjour... (*A part.*) Encore lui!... Ah çà! mais il ne quitte donc plus la maison?... (*Haut.*) Tu m'attendais, dis-tu?

LE COMTE.

Oui; hier, chevalier, je ne sais pas où j'avais la tête; mais je crois que j'ai été te chercher une sotte querelle... je t'en demande pardon!

LE CHEVALIER.

Ah! ah! qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Cela veut dire, mon cher, que lorsqu'on a eu n tort envers un ami, il est d'un galant homme e le reconnaître. J'ai eu un tort envers toi et je reconnais... Ta main chevalier.

LE CHEVALIER.

La voici.

LE COMTE, *allant prendre son chapeau.*

Maintenant adieu!... désolé de ne pas te faire mpagnie plus long-temps... mais il faut que je rte.

LE CHEVALIER.

Comte...

LE COMTE.

Quoi?...

LE CHEVALIER.

Un mot, je te prie.

LE COMTE.

Parle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc; ce que l'on m'a rapporté d'une nande en séparation est donc vrai?...

LE COMTE, *très-gravement.*

)n ne peut plus vrai, mon cher; la comtesse et i l'avons signée hier soir.

LE CHEVALIER, *tout joyeux.*

Alors tu m'abandonnes tout-à-fait la place?

LE COMTE.

) mon Dieu, oui!..... seulement tu comprends : chose.

LE CHEVALIER.

.aquelle?

LE COMTE.

)u moment où je ne suis plus le mari de ma me, je deviens son amant... alors nous lui ons la cour tous les deux, et celui qu'elle pré- !...

LE CHEVALIER.

h bien?

LE COMTE.

h bien! celui qu'elle préfère l'épouse. Adieu, valier!...

Il sort.

SCÈNE V.

E CHEVALIER, *seul; puis* LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

elui qu'elle préfère l'épouse... mais quel dia- de galimatias me fait-il donc là? Ah... voici omtesse!

LA COMTESSE.

h! vous êtes venu chevalier? merci!

LE CHEVALIER.

ui, je suis venu, et fort inquiet même, je vous oue, madame.

LA COMTESSE.

t pourquoi cette inquiétude, chevalier?

LE CHEVALIER.

Parce que tout m'arrive à moi au contraire des autres : avant-hier vous m'ouvrez les portes de votre hôtel, et le même jour vous me donnez à entendre que ce que je puis faire de plus agréable pour vous est d'en sortir. Hier vous m'écrivez de venir, et c'est pour me prouver que non seulement je vous suis devenu indifférent, mais encore que vous en aimez un autre; aujourd'hui enfin vous m'envoyez chercher! Ah! madame! je tremble, car comme à chaque faveur apparente je perds quelque chose de mon bonheur réel .. cette fois, comtesse, vous n'avez sans doute été si pressée de me revoir que pour m'interdire à tout jamais votre présence?

LA COMTESSE.

Non, chevalier, non; vous vous trompez, car vous pouvez aujourd'hui acquérir des droits éternels, non seulement à mon amitié, mais à ma reconnaissance.

LE CHEVALIER.

Amitié... reconnaissance... voilà des sentimens bien froids, comtesse. Mais, si froids qu'ils soient, parlez : à défaut de ceux que j'ai perdus, je veux au moins reconquérir ceux-là.

LA COMTESSE.

Chevalier, j'étais si troublée hier en sortant du bal, que je n'ai point songé à vous parler de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Quelle affaire, madame?

LA COMTESSE.

Avec monsieur de Saillant.

LE CHEVALIER.

De Saillant!... Qu'est-ce que c'est que cela?... d'honneur, comtesse, je ne sais ce que vous voulez dire, et s'il y a eu quelque chose de pareil, je l'ai oublié.

LA COMTESSE.

Oh! non, non! vous ne l'avez point oublié! et vous vous en souvenez si bien, au contraire, que ce matin, j'en suis sûre...

LE CHEVALIER.

Eh bien! quand cela serait, madame, quelle importance cette affaire pourrait-elle avoir pour vous?

LA COMTESSE.

Quelle importance!... une importance si grande, chevalier, que je vous ai envoyé chercher tout exprès pour vous supplier de ne pas donner suite à ce duel.

LE CHEVALIER.

Comment! comtesse... vous me demandez ... moi!...

LA COMTESSE.

Je vous demande un grand sacrifice, je le sais; mais votre honneur à vous n'est pas compromis... Ecoutez-moi... Monsieur de Saillant vous a donné son nom, mais vous ne lui avez pas donné le vôtre... il vous a donné son adresse, mais il ignore où vous demeurez... il vous a parlé à visage découvert et vous lui avez répondu masqué... par

conséquent il n'a pu vous reconnaître... Mais écoutez-moi donc! et si par considération pour moi, pour moi seule... vous voulez bien garder le silence, il ignorera éternellement à qui il a eu affaire, tandis que moi, monsieur, mon honneur est menacé... si vous vous battez on saura pourquoi et pour qui!... une imprudence dès lors aura l'air d'être une faute... et quoique innocente... innocente devant Dieu, vous le savez... aux yeux du monde je serais perdue.

LE CHEVALIER.

Oh! ce n'est point le jugement du monde que vous redoutez, madame... il en est un, individuel, isolé, qui a bien plus d'influence sur vous que celui de la société tout entière.

LA COMTESSE.

Est-ce un aveu que vous voulez, chevalier? Eh bien! je vous estime assez pour vous le faire... oui, cela est vrai; depuis cinq jours un changement étrange s'est opéré en moi et autour de moi... une lueur inconnue et nouvelle a éclairé les objets de leur véritable jour... Ce que j'avais pris pour une passion éternelle était je ne dirai pas un caprice de mon esprit, mais une tromperie de mon cœur. J'ai trouvé dans le comte, dans mon mari, non seulement un homme bon, spirituel, mais encore un gentilhomme plein de courtoisie, qui, au lieu de me traiter comme eût fait tout autre à sa place, m'a livrée à moi-même, s'en rapportant à ma délicatesse, se confiant à ma dignité. Je me suis alors élevée à mes propres yeux, j'ai grandi dans ma propre estime... et j'ai compris, chevalier, que, même en pensée, je ne pouvais plus tromper un pareil homme.

LE CHEVALIER.

Oh! dites mieux que cela, madame, soyez franche... dites que vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Eh bien! oui, monsieur le chevalier, je l'aime, Je m'en suis aperçue trop tard pour vous, je vous en demande pardon, mais à temps encore pour moi. J'étais au moment de me perdre... je suis sur le point... d'être heureuse... Ma réputation. mon sort, mon honneur sont entre vos mains... Chevalier! au nom de votre mère, au nom de votre sœur, soyez généreux!...

LE CHEVALIER.

Oh! maintenant, madame, il est trop tard. Si votre honneur est engagé, le mien aussi est en jeu... Monsieur de Saillant ne connaît pas mon nom... monsieur de Saillant ne sait point mon adresse... monsieur de Saillant n'a pas vu mon visage, c'est vrai. Mais monsieur de Saillant sait qu'il attend un gentilhomme, et moi je sais que je suis attendu... si je manquais au rendez-vous... ah! justement parce que j'avais un masque sur le visage, toute la seigneurie de France serait déshonorée!... Songez-y, madame; c'est impossible!...

LA COMTESSE.

Mais moi alors que vais-je devenir? Mais songez donc à la position affreuse où je me trouve!

LE CHEVALIER.

Cette position, comtesse, c'est vous qui l'avez faite, telle qu'elle est, et non pas moi. Si elle est fausse, vous ne devez vous en prendre qu'à vous, et il n'y a pas de ma faute... et comme il n'y a pas de ma faute, je trouve que vous sacrifier à la fois mon amour et mon honneur, c'est trop... Oui, mon honneur; car si je faisais aujourd'hui ce que vous me demandez... demain, comtesse, demain... vous seriez la première à me mépriser. D'ailleurs depuis quelques jours je joue, vous en conviendrez, un assez singulier rôle, et comme je n'y suis pas habitué... ce rôle me pèse... j'ai besoin de m'en venger sur quelqu'un... et puisque Candale m'échappe, je m'en prendrai à monsieur de Saillant... tant pis pour lui! Ce n'est pas à lui que j'en veux; mais pourquoi vient-il me chercher? pourquoi me tombe-t-il sous la main juste au moment où j'ai besoin de tuer quelqu'un? cela ne me regarde pas... c'est son affaire.

LA COMTESSE.

Ainsi, chevalier... ainsi mes prières sont inutiles... ainsi vous me refusez!...

LE CHEVALIER.

Non seulement je vous refuse, madame, mais comme je n'ai déjà que trop tardé...

Le Commandeur entre.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, venez à mon secours! voilà le chevalier qui résiste à tout ce que je puis lui dire et qui veut absolument aller chez monsieur de Saillant.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *très-gravement.*

Il ne le trouvera pas.

LE CHEVALIER.

Comment! je ne le trouverai pas?

LE COMMANDEUR.

Non! monsieur de Saillant a dans ce moment même une affaire d'honneur.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien, puisque c'est avec moi!

LE COMMANDEUR.

Vous vous trompez, chevalier, c'est avec mon neveu.

LE CHEVALIER.

Avec le comte?

Mouvement de la Comtesse.

LE COMMANDEUR.

Oui; hier, au bal de l'Opéra, monsieur de Saillant a insulté madame la comtesse de Candale et ce matin le comte de Candale est allé demander raison à monsieur de Saillant; c'est dans l'ordre.

LE CHEVALIER.

Mais c'est un guet-apens! Monsieur le commandeur, par ce que vous avez de plus sacré au monde, par l'honneur d'un gentilhomme, je vous

supplie, où sont-ils? que je les trouve, que je les pare... que je me jette entre eux deux! que je ur dise que ce duel est à moi, qu'il m'apparnt; et alors, monsieur le commandeur, de vous moi ce sera à la vie, à la mort. Où sont-ils? où nt-ils?

LE COMMANDEUR.

Je n'en sais rien, mais informez-vous chez nsieur de Saillant, il demeure à deux pas ci... et vous avez son adresse.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, merci!

Il se précipite dehors.

SCÈNE VII.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ion oncle, ce n'est pas vrai que le comte se avec monsieur de Saillant?... et vous avez cela au chevalier pour quelque raison que je devine pas, que j'ignore... mais que vous alm'expliquer, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

l'as-tu pas dit toi-même que si l'on apprenait qui s'était passé, tu étais compromise?... que chevalier se battait pour toi, tu étais per?... Eh bien! Candale a été de ton avis, il a l'offense à son compte, et il est allé se bat-

LA COMTESSE.

h! au lieu de m'abandonner, comme je le ite, pour avoir commis une pareille faute... ieu de me punir par son mépris et par le mé- du monde, il me sauve, aux dépens de sa re vie peut-être!... O mon oncle! s'il allui arriver malheur!... s'il était blessé!... s'il tué!... Oh! je ne l'aurais pas revu pour lui ce que j'ai souffert depuis que je croyais être rée de lui... il mourrait ne sachant pas que ime, que je n'aime que lui!... il mourrait ant que je suis une coquette, une femme sans , sans foi, sans âme!... il mourrait en me dissant peut-être, moi qui n'ai rien fait pour nheur de sa vie, et qui serais la cause de sa !... O mon oncle! je vous le jure, non, je ii survivrais pas!

LE COMMANDEUR.

oute: j'étais venu, moi, homme d'un autre d'une autre époque... moi qui ne comprends rien à vos folles vanités d'aujourd'hui... j'évenu avec un visage sévère, avec un front de reproches; j'étais venu pour t'écraser la responsabilité de ce malheureux duel!... quand je vois tes larmes, ta douleur, ton poir... quand, parce que je souffre moi... 'ayant pas d'enfant, j'avais fait de lui mon et de toi ma fille, car c'est le dernier de noce, lui mort, tout est éteint... et moi, pauieillard, je survis à tout... Oh! j'ai bien ma eur aussi, va, tout homme que je suis.

LA COMTESSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon père! mon père!

LE COMMANDEUR.

Oui, ton père!... oui. Eh bien! quand par ma douleur je comprends la tienne, je n'ai plus d courage contre toi... Écoute, je devrais te laisse ignorer cela peut-être, je devrais te laisser ave ton remords, mais je n'en ai pas la force... je lui ai tout dit!

LA COMTESSE.

Vous lui avez dit que j'étais jalouse?... vous lui avez dit que je n'avais été au bal que pour le suivre?... vous lui avez dit que je l'aimais?... Et il est allé se battre sans me voir!... Oh! mon oncle, mais c'est plus que de l'indifférence!... c'est de la haine, c'est du mépris!

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien de tout cela... c'est de l'amour!... car loin de te haïr et de te mépriser, il t'aimait, Louise.

LA COMTESSE.

Il m'aimait!... Vous le croyez, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Il t'aimait comme tu l'aimes, et plus encore peut-être.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *ouvrant vivement la porte*

LE CHEVALIER.

Candale est-il rentré?

LE COMMANDEUR.

Non, pas encore.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! qu'avez-vous? comme vous êtes agité!... comme vous êtes pâle!

LE CHEVALIER.

Moi!... ce n'est rien.

Il veut sortir.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Oh! vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tout dit!... Qu'est-il arrivé?

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

Ce qui est arrivé, je n'en sais rien encore moimême. J'ai couru chez monsieur de Saillant; on m'a dit qu'il se battait à deux pas d'ici, derrière l'hôtel des Missions Étrangères.

LA COMTESSE.

Après! après!

LE CHEVALIER.

Je n'ai fait qu'un bond de l'hôtel jusqu'au lieu indiqué; mais, quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard.

LA COMTESSE.

Trop tard! mon Dieu! trop tard!... Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Oui; des ouvriers qui travaillaient dans les environs, et qui ont vu le combat, m'ont dit que l'un des deux adversaires avait été grièvement blessé; mais ils n'ont pu me dire lequel.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

C'est Candale, mon Dieu!

LE COMMANDEUR *à demi-voix au chevalier.*

Sur l'honneur, monsieur, ne savez-vous rien autre chose?

LE CHEVALIER.

Sur l'honneur!

LE COMMANDEUR.

Alors tout espoir n'est pas perdu.

LA COMTESSE, *se levant tout-à-coup.*

Écoutez!

LE COMMANDEUR.

On monte!

Moment de silence.

LA COMTESSE.

C'est son pas! (*La porte s'ouvre, le Comte paraît; la Comtesse se jette dans ses bras en poussant un cri.*) Ah!

LE COMMANDEUR, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

LE CHEVALIER.

Monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous, chevalier? on est oncle!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE.

LA COMTESSE, *dans ses bras.*

Vous n'êtes pas blessé?

LE COMTE.

Non, Dieu merci!

LA COMTESSE.

Que s'est-il passé? dites-moi!

LE COMTE.

Laissez-moi vous regarder d'abord... C'est bien vous!... Oh! que je suis heureux!

LE COMMANDEUR.

Tu lui as donc donné un coup d'épée à ton fier à bras?

LE COMTE.

Ma foi, oui, mon oncle, au beau travers du corps... Je n'avais pas le temps de choisir la place, j'étais pressé.

LE COMMANDEUR.

Bien! et maintenant ce n'est plus cela, il faut songer à partir.

LA COMTESSE.

A partir! mon oncle; et pourquoi?

LE COMMANDEUR.

Parce que sa majesté n'entend pas raison à l'endroit des duels, et que ton mari ne se soucie pas de retourner pour la troisième fois à la Bastille... N'est-ce pas, Candale?

LE COMTE.

Non pas, mon oncle, et surtout dans ce moment-ci!

LE CHEVALIER, *se rappelant.*

O mon Dieu!

LA COMTESSE.

Mon oncle, je pars avec lui, je ne le quitte pas Candale... (*Se reprenant.*) Monsieur, j'ai le droi[t] de vous suivre, je suis votre femme.

LE COMTE.

Oh! partout, partout!

LE COMMANDEUR.

Oui, partout, partout; c'est très-bien; mai[s] pour peu que tu le retiennes, c'est en prison qu[e] tu le suivras.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! mon oncle, oui, à l'instant mêm[e] Marton! Marton!

LE COMMANDEUR.

Vos gens vous rejoindront; allez.

LA COMTESSE.

C'est bien! partons.

JASMIN, *entrant par le fond.*

Monsieur le comte, l'hôtel est cerné par la con[n]établie.

LE COMMANDEUR.

Ah! tête bleue! il est trop tard!

LE CHEVALIER.

Allons! c'est encore moi qui ait fait la sottis[e]

LE COMTE.

Comment! toi?

LE CHEVALIER.

Eh! mon Dieu! oui. Quand j'ai su que tu vo[u]lais te battre à ma place, tous les moyens m'o[nt] paru bons pour t'en empêcher, et, ma foi, j'ai m[is] la connétablie à tes trousses.

LE COMTE.

Va-t'en au diable!

LA COMTESSE.

O mon Dieu! mon Dieu! que faire?

JASMIN.

Les voilà qui montent... faut-il barricader [la] porte?

LE CHEVALIER.

Non! rien. Ouvrez, au contraire.

LE COMTE.

Eh bien! messieurs, quel est ce bruit, et q[ue] demandez-vous?

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN OFFICIER *de la connétablie*, GARDES.

L'OFFICIER.

Monsieur le comte de Candale?

LE CHEVALIER.

C'est moi, monsieur.

LA COMTESSE.

Que dit-il?

LE COMTE.

Eh bien!

L'OFFICIER, *au Chevalier, en le touchant de la baguette d'ébène.*

Au nom du roi et de nosseigneurs les maréchaux de France, monsieur le comte, je vous arrête.

LE CHEVALIER.

M'est-il permis de dire un mot à ma femme et à mes amis?

L'OFFICIER.

Faites, monsieur le comte.

Le Chevalier revient sur le devant de la scène entre le Comte et la Comtesse.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Cela signifie que pour une fois encore je te demande la permission de prendre ta place. Mais cette fois-ci, parole d'honneur, Candale, ce sera la dernière.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, chevalier.

LE COMTE.

Oui, explique-toi.

LE CHEVALIER.

Silence. Tandis qu'on m'emmène dans la voiture, tu pars tranquillement dans la mienne, tu gagnes la Lorraine ou le Comtat. Dans trois jours je prouve que ce n'est pas moi qui suis le comte de Candale... et je sors de prison. Dans six semaines M. de Saillant guérit. Dans deux mois tu reparais à la cour, comme si rien ne s'était passé. Il n'y a que moi dans tout cela dont on se moque un peu... mais je vous sais heureux, et cela me console.

LE COMTE.

Chevalier, je ne souffrirai jamais.

LE CHEVALIER.

Oh! un peu de générosité! comte... ne me sacrifie pas jusqu'au bout, et laisse-moi prendre ma revanche!

LE COMTE.

Mon cher Valclos!...

LA COMTESSE.

Chevalier!...

LE CHEVALIER.

Vous m'avez offert votre amitié, comtesse, je l'accepte. J'aime mieux cela que de tout perdre.

L'OFFICIER.

Monsieur le comte, nous vous attendons.

LE CHEVALIER.

A vos ordres, messieurs, me voici... partons!

Il sort avec les gardes.

LE COMMANDEUR.

Maintenant, à votre tour!...

LA COMTESSE.

Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Impossible : il faut que je reste à Paris.

LE COMTE.

Et pourquoi faire?

LE COMMANDEUR, *tirant un papier de sa poche.*

Mais pour poursuivre votre demande en séparation?

LE COMTE.

O mon oncle... déchirez... déchirez!...

LA COMTESSE.

Déchirez!...

LE COMMANDEUR, *déchirant la demande en séparation.*

Allons!... je crois décidément que je puis être tranquille pour mon majorat.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV. SCÈNE II.

CALIGULA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRESENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
CALIGULA	M. LIGIER.	UN LICTEUR	M. MONLAUR.
CLAUDIUS	M. AUGUSTE.	UN PORTIER	M. MATHIEN.
AFRANIUS	M. FONTA.	CHEF DE PRÉTORIENS	M. FAURE.
CHEREA	M. FIRMIN.	MESSALINE	Mlle NOBLET.
LEPIDUS	M. MENJAUD	STELLA	Mlle IDA.
ANNIUS	M. REY.	JUNIA	Mme PARADOL.
SABINUS	M. MIRECOUR.	PHOEBÉ	Mme LARCHÉ.
PROTOGÈNE	M. SAINT-AULAIRE.	ESCLAVES, AFFRANCHIS, SOLDATS, LICTEURS.	
AQUILA	M. BEAUVALET.		
BIBULUS	M. ARSÈNE.		

PROLOGUE.

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier avec ces mots écrits au-dessus de la porte : BIBULUS, TONSOR. Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du *Balnea*. Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théatre, la Voie Sacrée remontant la scène, et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter-Tonnant. Au fond, la roche Tarpéienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROTOGÈNE, DEUX GARDES *et* DEUX ESCLAVES, *entrant au troisième plan de droite, traversant la scène et allant frapper à la porte du barbier.*

PROTOGÈNE.

Holà, barbier, holà! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme
En est sans doute encor, maître, à son premier [somme,
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilége,

Pour l'eveiller! hola! la porte.

UN DES GARDES, *s'apprêtant à frapper du pommeau de son épée.*

Enfoncerai-je?

Bibulus ouvre sa fenêtre.

PROTOGENE

C'est heureux à la fin! Eh!

BIBULUS.

Que me voulez-vous?

PROTOGENE.

Au nom de l'empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maitre, on y va.

Il referme sa fenêtre. Au même moment, la porte de Messaline s'ouvre, et une esclave nubienne passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,
Et dès qu'il paraitra sur le seuil de sa porte,
Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, *exécutant l'ordre.*

Viens ici.

BIBULUS

Maître! au nom des Dieux, que veut dire ceci?
Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire,
Je n'ai point de César encouru la colère;
Maitre, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGENE.

Le regard de César ne descend point si bas;
Il porte au ciel un front radieux et superbe,
Et c'est a d'autres yeux à regarder sous l'herbe
Si quelque insecte impur, vainement épié,
Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, *vivement.*

Oui, César est un Dieu! Jupiter est son père,
Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère,
Que jamais par un mot ma folle impiété
N'osa porter atteinte à sa divinité.
Je jure par César et par sa sœur Drusille
Que l'Empereur n'a pas d'esclave plus docile
Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous,
De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGENE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure

BIBULUS, *se relevant*

Oh!

PROTOGENE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure,
Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talens,
Etait le rendez-vous de jeunes insolens
Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles,
Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur,
Parler imprudemment du divin Empereur?

PROTOGENE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace.
Je vais dans ta maison m'établir à ta place;
Je suis à mon souhait servi par le hasard :
N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César?
En cette occasion, la foule, ce me semble,
Avide de spectacle, au Forum se rassemble
Autour du mille d'or, centre de l'univers,
Il se presse en ce cas tant de peuples divers,
Que peut-être, en planant sur ce confus mélange,
Au vol j'arrêterai quelque parole étrange,
Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois
Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maitre.
César, comme les Dieux, a droit de tout connaitre.
César distinguera le crime de l'erreur,
Vive César! César est un grand Empereur.

PROTOGENE, *entrant chez Bibulus.*

Allez!

Les gardes emmènent Bibulus. Protogène referme la porte.

SCÈNE II.

L'ESCLAVE, CHEREA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, *qui a suivi des yeux les gardes, revenant à la porte de Messaline.*

Ils sont partis, la rue est solitaire,
Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, *descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte.*

Ah! quand donc, sans mystère,
Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je jusqu'au jour
Entre tes bras chéris endormir mon amour,
Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les momens que le plaisir emporte,
Ne vienne tout-à-coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse
Il faut te séparer de ta belle maitresse,
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin.
Oh! quand serai-je donc en mon amour tranquille,
Pareil au laboureur qui sous sa faux agile
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés,
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu.
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plait, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer.
Oh! ce loisir si doux que l'homme aux Dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes
Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes,
Et faire à chaque instant briller à mon regard
En ton œil la vengeance, en ma main le poignard?
Oh! que tu devrais mieux, délices de mon ame,
Tout entière à l'amour par qui règne la femme,
De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,

Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi,
Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,
Quitterais aussitôt amis, parens, patrie,
Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,
Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!
Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,
En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?
Quitte ton vieil époux et ton royal amant.
Pour nous soustraire à tous nous pourrons aisément
Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend son bras et touche au bout du monde

CHEREA.

César, toujours César! il revient aujourd'hui,
Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui,
Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,
Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.
Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle, toi qui peux
Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie,
César m'a demandé mon amour ou ma vie.
Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,
Mais en place il reçut un présent plus fatal;
Et depuis ce moment, sa luxure abusée
A caressé ma haine en plaisir déguisée.
Tu te plains quand tu peux te venger... insensé!
Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,
Tribun, savait par où la pointe d'une lame
Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'ame,
Que, seule accomplissant mes projets résolus,
L'Olympe compterait bientôt un Dieu de plus:
Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère,
César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,
Plus rien entre nous deux pour troubler nos plaisirs,
Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans désirs
Qui, pourvu qu'on le laisse en une basse orgie
S'endormir chaque soir sur la table rougie,
Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,
A chercher d'autre lit que celui du festin.
Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune
Qui trouble ces instans donnés par la Fortune,
Et qui prenne, avant l'heure effrayant notre amour,
La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.
Alors au moissonneur la moisson sans pareille,
Alors au vigneron les trésors de sa treille,
Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera
Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra

L'ESCLAVE, *accourant.*

On vient de ce côté, rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, *entraînée par l'esclave.*

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

Elle rentre

CHEREA.

Enchanteresse,
Te tromper en amour est, dit-on, malaisé,
J'accepte le défi, c'est bien, au plus rusé.

SCÈNE III.

CHEREA, *caché contre la porte,* ANNIUS MINUCIANUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

Les trois nouveaux arrivans entrent couronnés de fleurs, les vêtemens en désordre et riant aux éclats.

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,
Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,
Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,
Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés,

CHEREA.

Patience, seigneurs, je ne sais point assez,
Pour vous répondre encor, qui vous êtes vous autres;
Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix
Écoute, celui-là qu'à ma droite tu vois,
Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare
Est noire à défier la gueule du Tartare,
C'est Annius, son père et le mien autrefois
Furent amis, de plus, républicains, je crois.
Attends, oui, c'est cela, d'être exact je me pique;
Sais-tu ce que c'était, toi, que la république?
Dis-le s'il t'en souvient encore par hasard.
Du reste, vieux Romain, plus noble que César,
Et qui descend tout droit de la première pierre
Qui par Deucalion fut jetée en arrière.
Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici,
Où donc es-tu? voyons, arrive par ici,
Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,
C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.
Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;
Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.
Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge,
Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge
Avec des libertins il n'aille chaque nuit
Jouer à la tessere et boire du vin cuit.
Au reste, plein d'esprit mais de propos infâmes,
Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,
Et que quiconque est père, époux ou même amant,
Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.
Quant à moi qui te fais leur portrait de la sorte,
A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte
Le costume persan, par la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,
Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,
Avec un pédagogue appelé Callisthènes,
Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et là
J'ai fort étudié la sagesse... voilà!
Mais la sagesse écrite en toute la nature,
Et qu'en ce livre immense enseignait Épicure

Donc j'ai philosophé si long-temps et si bien
Que je doute de tout et ne crois plus à rien,
Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,
Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.
Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,
Et la preuve est que mon professeur s'est noyé.
Avant-hier j'ai touché le rivage d'Ostie;
Pour fêter mon retour nous avons fait partie
D'aller souper ensemble à la taverne hier soir,
Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir.
Là nous avons passé de nos nuits la plus belle,
Avec, devine qui? des prêtres de Cybèle,
Des faiseurs de cercueil, des juifs, des bateleurs,
Enfin tout ce que Rome a de mieux en voleurs :
De sorte qu'en sortant, nous trouvant tout hilares,
Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux lares
Sans rosser quelque peu les cohortes de nuit.
Cette occupation ici nous a conduits;
Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique
Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,
Nous avons résolu de voir passer César,
Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.
Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme
Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme.
Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons
De refuser encor de nous dire tes noms,
Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mys- [tère.

CHEREA.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire,
Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,
Et voilà maintenant que je vous connais trop :
Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face,
Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,
L'un rit et l'autre mord... face d'homme et de chien.

CHEREA

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, *riant.*

Ah! ah! ah! sa colère est risible.

CHEREA, *tirant son épée.*

Arrière!

LEPIDUS.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, *se couvrant le visage de son manteau.*

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

Il sort en passant entre Annius et Lepidus.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* CHEREA.

LEPIDUS, *se débattant dans les bras d'Annius qui le retient.*

Que fais-tu?

ANNIUS, *lui montrant Cherea qu'il a reconnu*

Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors... devant toi je m'incline,
Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,
Un si riche trésor dans tes bras amoureux.
Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes
A cette porte aussi suspendre des guirlandes,
Et verser dès demain sur son seuil embaumé
Et la myrrhe odorante et le nard parfumé,
Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! Du moment où l'orgie
Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,
Je n'en suis plus, bonjour... Près d'ici, je connai
Une honnête maison où l'on joue... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sersterces
Résultant de mes trocs, produits de mes commerce
Avec un usurier, qui, sur gage, mon cher,
Me prête à vingt pour cent, hein? Ce n'est pas tro
Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome. [che
Je veux te présenter un jour à ce brave homme.
Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,
En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

SCÈNE V.

LEPIDUS, ANNIUS

ANNIUS.

Écoute, Lepidus, de nous trois le moins ivre,
Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

ANNIUS.

Veux-tu vivre?
Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS

Moi!

ANNIUS.

Toi!

LEPIDUS.

Mauvais plaisant

ANNIUS.

Réponds

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine!

ANNIUS.

Insensé! qui demandes à voir la Messaline!
O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez comme en tous lieux
Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme'

LEPIDUS. [flamme.

Je sais que son beau corps enferme un cœur de

:t que l'amour, à qui tous destins sont connus,
.a donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

h bien donc, c'est à moi de te dire le reste:
coute: mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,
voir, par un forfait exécrable, odieux,
massé sur ton front la colère des Dieux,
u'avoir guidé sur toi, par quelque vœu profane,
: regard dévorant de cette courtisane.
·ois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,
: malheur qui suivait l'autre bord du chemin;
·ains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâ-
qui naquit, dit-on, dans les ides fatales; [les,
ır ne va pas penser, enfant, que son amour
›it un amour joyeux et qui chante au grand jour,
ı amour que le soir, au feu de la résine,
:conduise à ton seuil la flûte tibicine,
qui, las de bonheur, s'éveille le matin,
r un lit tout jonché des roses du festin.
›n pas, ami, ce sont des amours taciturnes,
erchant des voluptés étranges et nocturnes,
i veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,
i, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,
nt dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme
elque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de
r le Tibre déjà, complice aux flots prudens, [femme,
ule à la mer la tête, un bâillon dans les dents.
›is-moi, ne tentons pas les destins qu'elle couve,
ıs avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

e dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas
dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas.
' nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière
uvre le matin sa joyeuse paupière,
ıs quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,
soir, captif ou mort, il fermera les yeux.
.si celui qui sait le péril, s'il le brave,
anchissant bientôt son plus fidèle esclave,
met sous sa tunique un fer court et discret,
ı d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,
, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre,
rreau reconnaissant, lui sauve la torture.
, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,
és par le flot qui vient braver nos piés,
és par l'oiseau qui sur nos têtes passe,
le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,
l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,
tous trouvent un son, un langage, une voix,
r redire aussitôt à des maîtres farouches
omplot qu'en un rêve ont murmuré nos bou-
loutes? [ches.

LEPIDUS.

Oui.

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur
rendu fou, mon cher; je crois bien l'Empereur
›osé quelquefois à faire trembler Rome,
ı, à tout prendre enfin, l'Empereur est un homme
Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,
Comme un autre nourri de lait et non de sang:
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou, que tu reviens d'Athène,
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux
Sa colère monter des hommes jusqu'aux Dieux
Oui, c'était un enfant comme un autre; son ame
S'ouvrait aux sentimens humains, mais cette femme
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline
Qui règne au Palatin, la royale colline!
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,
Miroir incestueux, si brûlant que César
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle
Parmi tous ces amans qui tombent derrière elle,
Cherea, seul debout, qu'elle tient attaché,
Et laisse vivre encor dans quelque but caché

LEPIDUS

Eh bien! soit! de conseils ma prudence pourvue,
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

La porte de Messaline s'ouvre.

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voil
Messaline qui va passer, regarde-la:
J'ai fait ce que j'ai pu, libre à toi de la suivre

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MESSALINE, *couchée dans une litière de pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par une lanterne avec des dessins dorés, portée par quatre esclaves, dont les deux premiers ont des colliers et des rênes d'or, et précédée par son esclave nubienne.*

MESSALINE, *traversant la scène.*

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

Elle sort par le troisième plan de gauche

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;
C'est bien: le soleil peut paraître au firmament.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PROTOGÈNE *en barbier, puis* le CONCIERGE *de la maison d'Afranius*, un MENDIANT, Le consul AFRANIUS, Cliens, Peuple, *venant demander la sportule*, Jeunes Romains, *venant se faire raser, coiffer et épiler.*

LEPIDUS.

Maintenant, Annius, que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE *sort de la boutique et fait enlever par les deux esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.*

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître

A Annius.

Allons-nous

Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous,

Un instant seulement pour ranger ma boutique.

En riant.

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS, *entrant.*

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!

Encore un dont en vain je cherche les exploits,
Et que j'entends nommer pour la première fois.
Quel est cet homme? est-il Maure, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a, je crois bien! ses parens sont des dieux,
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il brigue,
Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue.

Le portier du consul ouvre la porte et chasse la foule; il est enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une baguette.

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés,
Plus loin, seigneur poète... arrière, vous, passez,
Passe, noble Caïus, tu trouveras mon maître.
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.

LEPIDUS, *continuant.*

Et comment a-t-il donc gagné le consulat?
Est-ce par la débauche ou par le péculat?
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela, le noble Afranius
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire,
plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors, raconte-la.

ANNIUS.

divin empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer Dieu sitôt,
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et parmi tous ces yeux ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius.
Si bien que se voyant près de fondre en rivière,
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière,
» Prends mes jours et pour eux rends-nous ceux de César. »
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,
Ou que le médecin, maître en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas.
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

Entrée des licteurs.

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? j'aperçois les licteurs,

ANNIUS.

Oui, sans doute qu'au temple avec les sénateurs,
Il va pour l'Empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains, n'en doutez pas, les dieux seront propices,
Vers les temples courez, que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues,
Répandez les parfums et les fleurs par les rues,
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vainqueur.
Vive César! César est un grand Empereur!

Il sort suivi des licteurs et des cliens.

LE PEUPLE.

Vive César!

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

Écartant la main de l'esclave, qui veut lui mettre du linge autour du cou.

Écoute:

Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

Protogène les lui donne.

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure

Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux.

PROTOGÈNE, *à l'esclave coiffeur.*

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les Actes diurnaux?

PROTOGÈNE, *les lui donnant.*

Oui, seigneur.

LEPIDUS, *s'épilant*

C'est très-bien, fais-nous-en la lecture,
Cela nous distraira

UN MENDIANT, *tenant à la main une écuelle.*

Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes ; il porte au cou pendu à une ficelle un petit tableau représentant un naufrage.

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachinum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,
Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, *criant.*

Au bain, Seigneur, au bain.

LE MENDIANT, *criant.*

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, *lui donnant une Philippus.*

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or!

Il baise la pièce.

ANNIUS, *lisant la date.*

Le quinze de janvier... ils ont déjà cinq jours.

PROTOGÈNE

Ce sont les plus nouveaux

LÉPIDUS.

Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, *lisant.*

Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre,
Un riche commerçant venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens.

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, *continuant.*

Surpris,
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitot chez le prêteur Urbain,
Mis écroué.

LEPIDUS.

Voleur!

LE GARÇON DE BAINS.

Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, *continuant.*

Le vingt-et-un janvier prochain, jour de comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera,

LEPIDUS

Voilà l'intéressant

ANNIUS.

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie

LEPIDUS, *se regardant dans le miroir.*

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.
C'était bon pour César chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caïus, qui porte une perruque.

ANNIUS, *effrayé*

Lepidus!

PROTOGÈNE, *l'arrêtant.*

Pas un mot.

LEPIDUS, *se mettant à arracher sa barbe.*

Hein.

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini.

LEPIDUS

Pourquoi?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las!

ANNIUS

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise

PROTOGÈNE, *prenant le manuscrit.*

Mon maître, te plait-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement,

A Sabinius qui entre.

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment,
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, *reprenant.*

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos Dieux,
Vingt chariots chargés des objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

Et traînant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfans du Nord enchaînés et vaincus.

LEPIDUS

Oui, nous savons cela, c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,
Sont tombés tout vivans dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, *rentrant chez lui.*

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, *se levant et passant près de Lépidus*

Prends garde à toi, jeune homme,
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus,

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus,
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher, je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... tu viens d'en dire, en ce temps où nous sommes,
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

SABINUS.

Fuis donc!

LEPIDUS.

Non pas, je reste.

ANNIUS.

Oh! quel aveuglement misérable et funeste!

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
Mais la torture!

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas!

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde!

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou, comme Marius, en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes!
Moi! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim,
Oh! non pas!

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite,
Dis?

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle; il en est un

ANNIUS

La mort,
N'est-ce pas?

LEPIDUS

Allons donc!

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?
Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis:
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des Dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux Dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre,
Et c'est bien! car plus tôt que je ne l'espérai
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les [hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes.
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir de la peine,
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne,
La mort n'a point de prise aux esprits résolus,
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus?

SABINUS

Frère?

LEPIDUS.

Assez.

Faisant signe à l'esclave des bains.

Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

LEPIDUS.

Avance.
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avanc
Un bain voluptueux, tiède et parfumé,
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

L'esclave rentre.

SABINUS.

Tu veux donc toujours?

LEPIDUS, *lui passant au cou son collier d'or.*

Cette chaîne est la tienne
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne;

A Annius

Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève
Le maître a dit: La mort est un sommeil sans rêve
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.

O Lepidus! un Dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, *sur le seuil des bains.*

J'en ai l'espoir, adieu!

Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, *le regardant*

Criant.

L'oncle de César. Pla

SCÈNE VIII.

AFRANIUS, les Licteurs, le Peuple, CLAUDIUS, *entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau, et portant à la main une lettre entourée de lauriers.*

AFRANIUS.

Le noble Claudius.

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,
Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, *à ses licteurs.*

A Claudius.

Entourez-nous. Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.
César (que la faveur ne me soit pas fatale!)
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;
Mais moi qui marche à peine. Ah!... c'est pour en [mourir!

AFRANIUS, *avec mystère.*

N'importe, Claudius... c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,
Elle est d'une longueur...

AFRANIUS, *à demi-voix.*

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils?

AFRANIUS.

Malheureux.

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,
Ils présagent ma mort.

AFRANIUS

Crains que le coup ne porte
Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut? en ce cas peu m'importe;
Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,
On a vu des soldats se heurter avec bruit;
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;
Le tonnerre a brillé venant de droite et de gauche;
En marchant à l'autel la génisse a mugi;
Et quand le victimaire eut, de son bras rougi,
Avec le fer sacré creusé les deux entailles,
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :
Même chose arriva, soit présage ou hasard,
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

CLAUDIUS.

Eh bien! que penses-tu de tout cela?

AFRANIUS.

Qu'Octave
N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,
L'eût instruit du péril dont était menacé
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,
Devait faire à ses pieds rouler une couronne;
Si terrible qu'il soit, un présage irrité
Se peut envisager sous un heureux côté,
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,
Il devient favorable à l'astre qui se lève :
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS.

Silence, parlons bas.
Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien!

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.
Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

Il continue sa course vers le Capitole.

AFRANIUS, *le regardant s'éloigner.*

Le vieux renard a vu le piége sous l'amorce.
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

SCÈNE IX.

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, *puis* PROTOGÈNE.

UN DÉCURION, *entrant et rangeant ses prétoriens de l'autre côté du théâtre.*

César! Vive César!

LES LICTEURS, *repoussant le peuple.*

C'est l'Empereur! arrière.

UN LICTEUR, *dans la coulisse.*

Descends de ton cheval, et toi de ta litière;
A terre tous les deux!

AQUILA, *dans la coulisse.*

Malheur à toi, licteur!
Si ta main...

Entrant et apercevant Afranius.

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA.

Eh bien! près de toi je réclame.

AFRANIUS.

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser.
Voilà César qui vient.

AQUILA, *à part*

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'Empereur sur son char,
Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, *l'arrêtant.*

A tes longs cheveux blonds tombant sur tes épaules...

AQUILA, *vivement.*

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,
J'ai droit de citoyen.

Prenant Stella par le bras.

Viens, ma Stella.

STELLA, *voilée.*

J'ai peur.

AQUILA.

Viens donc.

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,
Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,
Jeune fille?

STELLA.

Oui, seigneur; mais ma mère à Baïa
Demeure... Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute... et sur César elle a toute puissance.

STELLA, *levant son voile.*

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approche donc... Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, *entrant avec ses premiers habits.*

Consul!

AFRANIUS

Hein! Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE

Pour un ordre suprême
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

Aux licteurs.

Comme à moi-même
A l'ami de César que vous reconnaissez,
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

Protogène prend les deux licteurs et entre avec eux aux bains. Le cortége commence à défiler. Les soldats, portant les trophées, entrent les premiers; puis Incinatus, le cheval de guerre de César, conduit par deux sénateurs; puis des enfans couronnés de roses, qui jettent des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et d'or, attelé de quatre chevaux blancs conduits par les Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les prisonniers vaincus; derrière les prisonniers, les soldats.

LES HEURES DU JOUR, *tenant des palmes d'or à la main.*

Nous sommes les Heures guerrières
Qui présidons aux durs travaux.
Quand Bellone ouvre les barrières,
Quand César marche à ses rivaux,
Notre cohorte échevelée
Pousse dans l'ardente mêlée
La ruse fertile en détours;
Et sur la plaine, vaste tombe
Où la moisson sanglante tombe
Souriant à cette hécatombe,
Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT.

Nous sommes des Heures heureuses
Par qui le plaisir est conduit;
Quand les étoiles amoureuses
Percent le voile de la nuit,
Près de la beauté qui repose,
Œil entr'ouvert, bouche mi-close,
Vers un lit parfumé de roses,
Nous guidons César et l'Amour,
Et là nous demeurons sans trêve
Jusqu'au moment, où comme un rêve,
L'aube naissante nous enlève
Sur le premier rayon du jour.

Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Victoire, une couronne d'or à la main.

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle
Dont la puissante main enchaîne le hasard,
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,
Vous pouvez contre tous combattre impunément,

Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur son char.

Car la Victoire a pris César pour son amant.

En ce moment, Protogène sort précédant une litière sur laquelle est Lepidus, étendu, recouvert d'un manteau. On ne voit que ses longs cheveux qui pendent mouillés, et un de ses bras dont l'artère saigne encore.

SABINUS, *montrant le cadavre à Annius.*

Lepidus!

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies

CALIGULA, *au peuple.*

Au Capitole, enfans!

PROTOGÈNE.

Licteurs, aux Gémonies.

LE PEUPLE.

Vive César!

STELLA, *effrayée, à Aquila.*

Regarde!

ANNIUS et SABINUS.

O vengeance!

STELLA.

O terreur!

LE PEUPLE.

Vive César! César est un grand empereur!

Les deux cortéges se croisent; les chants recommencent. La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Une chambre élégante sur le modèle de la maison du Faune à Pompeïa. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux Lares; devant les dieux, un petit autel, un lit de repos en bronze, plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNIA, *priant à l'autel de ses dieux.*

Pénates familiers, divinités rustiques,
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,
Les défendez du vol et de la trahison,
Si j'ai, chaque matin, pour couronner vos têtes,
Tressé fidèlement l'ache et les violettes,
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels!
Daignez vous souvenir de ma piété sainte
Et redoubler de soins autour de cette enceinte;
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,
Avec son doux sourire, avec son front si pur,
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,
Et soulevés au vent comme une onde dorée?
Eh bien! c'est cette enfant grande et plus belle encor,
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,
Qu'agitée aujourd'hui d'une vague chimère
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.

Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.

Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux
Égalera pour moi le culte des grands dieux!
Alors à votre autel, outre les donatiques,
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques,
Je verserai le vin le plus pur du cellier,
Je vous immolerai tous les mois un bélier;
Et lorsque, accomplissant le cercle de l'année,
Avril ramènera la joyeuse journée
Où Lucine permit qu'ouvrît son œil au jour
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,
O mes dieux! vous sera conduite en sacrifice!
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,
Car j'ai soif de la voir...

SCÈNE II.

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère... me voilà!

JUNIA, *se jetant dans ses bras.*

Ma Stella, mon enfant, ma fille... oh! oui, c'est elle!

Lui prenant les mains et la regardant.

Oh! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et [belle!

STELLA.

Ma mère!

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.
Veux-tu que je t'embrasse encor?

STELLA.

Si je le veux!
Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant!... oh! que je suis heureuse!

STELLA.

Et moi donc!..N'est-ce pas que l'absence est affreuse,
Dis?

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, *montrant Aquila à sa mère.*

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien?

JUNIA, *lui tendant la main.*

Si!... sois le bien venu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, *s'inclinant.*

O noble Junia!

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère!

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer!

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser?

A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant sa fille.

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,
Et n'est-elle point belle?

AQUILA.

Oh! comme une déesse!

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, *lui montrant Aquila.*

Ce bon génie est là, les protégeant toujours;
Oh! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,
Conduisant ma litière, écartant du passage
L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé!

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,
Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,
Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son épouse
Ah! voilà que ce mot te fait rougir... Allons,

C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons
D'autrefois.

STELLA, *s'asseyant*

C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...
Attends.

Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé

Reconnais-tu?

STELLA.

Quoi?

JUNIA.

Cette broderie?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré
Cinq ans interrompu.

STELLA

Je te le finirai.

JUNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille?
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,
Cette bonne Phœbé, que tu nommais ta sœur,
Et le chien peint au mur qui te faisait tant peur?
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...
A toi... tu dois avoir cent choses à me dire...
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là
Un grand secret.

JUNIA.

Vraiment... un secret, ma Stella!
Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,
Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille, et d'où vient que le nom
Que je t'avais choisi n'est plus le tien?

STELLA, *joignant les mains*

Pardon!

JUNIA.

Marie?

STELLA, *avec religion.*

Oh! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA.

Mais l'autre était celui...

STELLA, *l'interrompant.*

Qu'une mère adorée
Me donna, je le sais; à ce titre, je veux
Le conserver aussi; laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici : cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une maison d'hiver; mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une villa d'été s'élevant sur la plage :
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'om-
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu, [brage,
Parlaient avec la mer un langage inconnu;
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,
A venir lentement au rivage m'asseoir,
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage;
Puis, quand j'avais cherché long-temps, mon cœur
[jaloux
Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente
Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,
Et je lui demandais si, passant à Baïa,
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia!...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA

Une nuit qu'en cette solitude
J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, *souriant.*

O ma mère, jamais je n'étais loin!

STELLA, *continuant.*

Voilà
Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
Une barque portant deux hommes et deux femmes
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
Tous quatre avaient au front une auréole d'or
D'où partaient des rayons de si vive lumière
Que je fus obligée à baisser la paupière;
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi,
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.
Un jour de chacun d'eux et dans toute sa gloire
Je te raconterai la merveilleuse histoire,
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,
Ma mère, il te suffit de savoir seulement
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie :
Un édit les avait bannis de leur patrie,
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
Sur une frêle barque échouée au rivage,
Les avaient à la mer poussés dans un orage.
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,
Qu'au cantique chanté par les saints matelots
L'ouragan replia ses ailes frémissantes;
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieux
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux!...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

STELLA.

Un miracle, ma mère.
Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessa d'être amère
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert
D'une manne pareille à celle du désert :
C'est ainsi que, poussés par une main céleste,
Je les vis aborder.

JUNIA

Oh! dis vite le reste!

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison;

Marthe prit le chemin qui mène à Tarascon,
Lazare et Maximin celui de Massilie,
Et celle qui resta, c'était la plus jolie,
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,
Demanda si les monts ou les bois d'alentour
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde
Qui la pût séparer à tout jamais du monde.
Aquila se souvint qu'il avait pénétré
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes
Où l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.
Il offrit cet asile, et dès le lendemain
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.
Le soir du second jour nous touchâmes la base :
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,
Elle pria long-temps, puis vers l'antre inconnu,
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu,
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses :
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille?

STELLA.

Madeleine,
Ma mère! Cette femme, insensible aux douleurs,
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,
Au sein des voluptés par le ciel condamnées,
Dissipé le trésor de ses jeunes années.
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut :
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.
Pour la première fois, la prière à la bouche,
Elle veillait auprès de la funèbre couche,
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,
Suivait avec amour, en criant : Gloire à Dieu!
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,
Comptait depuis long-temps ses jours par des mi-
Madeleine était faible : elle alla vers le port, [racles.
Et tombant à genoux, cria : Mon frère est mort!...
Mort!... et si cependant vous vouliez, sa paupière,
Quoique close à jamais, reverrait la lumière ;
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,
A la vie, à la mort!... Jésus lui dit : Allons.
Ils vinrent; ô douleur! déjà des mains fidèles
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.
Madeleine en pleurant tendit au ciel les bras!
Mais le Sauveur lui dit : Femme, ne pleure pas.
Et, marchant aussitôt vers le sépulcre avare
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,
Dit, étendant la main : Lazare, lève-toi!...
A peine eut retenti cette voix tutélaire,
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,
Se dressa dans sa tombe, en disant : Me voilà.
Alors, à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine,
Joyeuse et repentante à la fois, Madeleine
Courut vers sa maison, et prenant au hasard
Un vase précieux plein de baume et de nard,
Elle le versa tout aux genoux du prophète,
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,
En murmurant tout bas de pénibles aveux,
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,
Disant : Il te sera par un Dieu désarmé
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé ..

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome,
Car il disait tout haut que le faible et le fort
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort;
Et lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles [peur!
Poursuivaient les puissans... les puissans eurent
Ils dirent que c'était un prophète trompeur!
Sa mort fut résolue, et sur leur insistance
Un juge se trouva qui rendit la sentence :
Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère! ils étendaient ses deux mains sur le monde.
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi :

Se mettant à genoux.

Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi.

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère.

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'ame.
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme,
Et notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un Dieu de plus parmi nos Dieux!
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA.

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, *souriant.*

C'est que dans ma science
Étant mal assurée encor, je n'ose point,
O ma mère, presser Aquila sur ce point;
Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.
Son tour viendra sans doute, en ma foi je l'attends;
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.

Phœbé entre.

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHŒBÉ.

Maîtresse, à notre porte
D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, *se levant.*

Quelque noble romain, qui nous vient par hasard
Saluer en passant.

AQUILA, *qui a regardé.*

Ma mère, c'est César!...

STELLA.

Oh! je sors!

JUNIA.

Et pourquoi, Stella? c'est presque un frere.

STELLA.

Mais on le dit méchant?

JUNIA.

Non.

STELLA.

N'importe, ma mère.

JUNIA.

Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.

AQUILA.

Vous l'avez nourri, vous.

STELLA.

Il vient de ce côté.

JUNIA.

Allez donc, mes enfans.

Aquila et Stella sortent.

SCÈNE III.

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS

JUNIA, *de la porte du fond.*

Jupiter m'est propice,

César dans ma maison!

CALIGULA

Oui, moi-même, nourrice.

Je venais à Pouzzole, et, si près de Baïa,
J'ai voulu saluer ma mère Junia;
Depuis plus de six mois je ne l'avais pas vue.

JUNIA.

C'est un Dieu qui me fait cette joie imprévue.
Mais oserai-je encor appeler mon enfant
Celui que je revois vainqueur et triomphant?

CALIGULA, *s'appuyant sur le lit de repos.*

Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?

JUNIA.

César, la renommée a-t-elle pas cent bouches?

CALIGULA.

Tu me flattes aussi.

JUNIA.

Je dis la vérité.

CALIGULA, *s'étendant sur le lit.*

Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.

JUNIA.

Nous avons eu grand'peur: le maître du tonnerre,
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,
L'a voulu détrôner... juge de nos transports.

CALIGULA.

Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,
Et déjà le nocher de l'Achéron avide
M'appelait à grands cris... mais voilà mon Alcide,
Aux portes du Ténare il m'est venu chercher!
Tu sais son vœu?

JUNIA.

Je sais qu'il est un nom bien cher...
Que Rome, avec un cri de piété profonde,
A dit à la province et la province au monde
Un nom qui fait pâlir celui de Curtius,
Et ce nom, c'est celui du noble Afranius.
Du salut de son fils la mère te rend grâce.

AFRANIUS.

J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place,
Je n'avais pas d'ailleurs un grand risque à courir,
César est Dieu! César ne pouvait pas mourir!

CALIGULA.

N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé!

JUNIA, *montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur un plateau du vin et des fruits.*

César me fera-t-il cette faveur insigne
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?

CALIGULA.

Oui; mais il me semblait qu'une plus noble main
D'échanson près de moi devait remplir l'office.

JUNIA, *prenant l'amphore.*

C'est juste!

CALIGULA, *l'arrêtant.*

Que fais-tu?

JUNIA.

Je te sers.

CALIGULA.

Toi, nourrice!

JUNIA.

Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?

CALIGULA.

J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur
De verser, quand je viens visiter notre mère,
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...

JUNIA.

Oh! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?

AFRANIUS.

César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?

JUNIA.

Phœbé, va nous chercher Stella.

Phœbé sort.

Depuis une heure,
A peine elle a touché le seuil de ma demeure,
Et ce jour, mes enfans, qui voit vos deux retours,
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.
Tiens, la voilà qui vient, regarde qu'elle est belle!

CALIGULA.

Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?

JUNIA.

C'est notre fiancé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AQUILA, STELLA.

STELLA, *s'agenouillant.*

Te protégent les Dieux,

Divin César!

AQUILA, *s'inclinant.*

Salut, Empereur radieux!

AFRANIUS, *bas à Caligula.*

Eh bien, t'ai-je trompé?

CALIGULA.

Non, par ma sœur Drusille

A Junia.

Comment as-tu donc pu d'une pareille fille
Te séparer cinq ans? Sans doute il t'a fallu,
A toi, si tendre mère, un motif absolu :
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.

Jamais ma mère
Ne m'a dit la raison de cette absence amère;
Un jour je l'ai quittée, et depuis ce jour-là
J'ai bien pleuré, c'est tout ce que je sais...

JUNIA, *appelant sa fille.*

Stella!

CALIGULA, *souriant.*

Voilà pour Jupiter des mystères étranges.

JUNIA.

Stella, va nous cueillir les plus belles oranges
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.

Tu pars?

JUNIA.

Pour un moment.
Va, ma fille.

Stella sort.

César, tu veux savoir comment
'ai pu me séparer de cette fleur chérie?
'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie;
ouviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,
orsque, pour réchauffer ses débiles amours,
e vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,
ar de vils affranchis faisait voler nos filles:
ouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,
arder imprudemment ta sœur auprès de moi,
fin que quelque soir une barque furtive
l'enlevât mon enfant errante sur la rive,
t qu'un flot me rendit son cadavre plus tard
out meurtri des baisers de l'infâme vieillard?...
ais de pareils soupçons n'étant plus alarmée,
ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;
ar, en cas de danger, maintenant elle aurait
n frère tout-puissant qui la protégerait...
'est-ce pas?

AQUILA.

Un Gaulois s'en remet à lui-même
u soin de protéger la maîtresse qu'il aime,
t, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir
garder le trésor qui doit m'appartenir

JUNIA, *effrayée.*

ésar pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.

h! de mes vieux Gaulois je connais les manières,
aime leur parler rude : ainsi rassure-toi;
iis ton gendre d'ailleurs est un frère pour moi...
femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,
s hommes discourir de chasses et de guerres!

Se retournant vers Aquila.

ı bien! mon jeune Brenn, quand l'orage en cour-
vec sa forte voix gronde au-dessus de nous, [roux,
courber notre front pouvons-nous nous résoudre,
ı croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.

oujours.

CALIGULA.

Et quand la mer, gigantesque lion,
Terrible et rugissante en sa rébellion,
Franchit de nos rochers la barrière sauvage
Et de flots insensés couvre notre rivage;
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et si jamais un second Alexandre,
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,
Vous demandait encor quel danger pour vos jours
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druïdiques!...
J'étais encor enfant, quand un jour sont venus
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus, [nes,
Dont les profanes mains changeant nos bois en plai-
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes.
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;
Et leur haine, fertile en funestes exemples,
Abattit les forêts qui leur servaient de temples.
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide
De loin traîtreusement lancer un trait perfide,
Ou que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil
Ne pouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse aujourd'hui méprisée
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,
Et ton habile main sûrement enverrait
La flèche droit au but où l'œil la guiderait.

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, *allant à la porte.*

César, ne vois-tu pas là-haut comme un point blanc,
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, *visant et tirant.*

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor! le voilà qui tombe en tournoyant.
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.
Va le chercher.

AQUILA.

J'y vais.

Il sort.

SCÈNE V.

CALIGULA, AFRANIUS

CALIGULA, *redescendant vivement la scène.*

Nous voilà seuls, écoute.
Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte,
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.

Bien, César, tu l'auras;
Et le Gaulois?

CALIGULA.

Fais-en tout ce que tu voudras.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, STELLA, JUNIA, *puis* AQUILA.

STELLA, *apportant une corbeille de fruits.*

César, en ce moment nos vergers sont arides.

CALIGULA, *montrant les oranges.*

Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.

Ce champ par le dragon, hélas! est mal gardé.

AQUILA, *entrant et jetant aux pieds de César le milan percé d'une flèche.*

Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.

C'est bien.

Prenant la coupe.

Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme.

Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.

AQUILA.

Merci, César.

Il boit.

STELLA, *offrant la corbeille.*

Un fruit?

CALIGULA.

Oui, je prends cette pomme;
Mais, pareil au berger dont Vénus fit un Dieu,
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle. Adieu!

JUNIA.

Adieu, consul, adieu, mon noble fils; j'espère
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.

Oui, ma mère.

AQUILA.

Salut, César.

STELLA.

Salut.

Il commence à faire nuit.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* CALIGULA *et* AFRANIUS.

JUNIA.

Eh bien! pour l'Empereur,
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.

Non, ma mère; César paraît bon, César t'aime,
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer mo[i-]
[même

JUNIA.

Et toi, mon fils?

AQUILA.

César a respecté nos lois,
César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois;
Les dieux gardent César de douleur et de peine!

JUNIA.

Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romain[e]

AQUILA.

Je suis né sous le droit latin, mais dès long-temps
Ayant rempli là-bas des emplois importans,
J'ai rang de citoyen.

JUNIA.

Tu sais qu'il est d'usage,
En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,
Chez le préteur urbain d'aller, le même jour,
Pour faire constater arrivée ou retour:
Le préteur Lentulus non loin d'ici demeure...
Pour cette course à peine il faut le quart d'u[ne]
[heu[re]
Allez donc, mes enfans... Revenez aussitôt.

AQUILA

Sois tranquille, ma mère.

JUNIA, *embrassant sa fille.*

Au revoir.

STELLA.

A bientôt.

SCÈNE VIII.

JUNIA, PHOEBÉ, *entrant et allumant un gra[nd] candélabre de bronze.*

JUNIA.

Phœbé!

PHOEBÉ.

Maîtresse!

JUNIA.

Viens: as-tu, selon mon ord[re]
De ce premier moment réparé le désordre?

PHOEBÉ.

Je l'ai fait.

JUNIA.

Les parfums?

PHOEBÉ.

Attendent préparés.

JUNIA.

L'officine des bains?

PHOEBÉ.

Chauffe, et quand vous voudr[ez]
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rend[re]

JUNIA, *frissonnant.*

Phœbé!...

PHOEBÉ.

Quoi?

JUNIA.

N'as-tu pas...

Écoutant.

Rien! Je croyais enten[dre]
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella
Est-elle?... Écoute donc!

PHŒBÉ.

De quel côté?

JUNIA, *étendant la main du côté où sont sortis ses enfans.*

Par là.

PHŒBÉ.

Rien.

JUNIA.

Non. . As-tu choisi sa chambre bien-aimée,
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?

PHŒBÉ.

Oui, moi-même.

AQUILA, *dans le lointain.*

Ma mère!

JUNIA.

Ah! cette fois, j'y cours!
Une plaintive voix appelle du secours;
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère.

AQUILA, *plus rapproché.*

Ma mère!

JUNIA, *se précipitant vers la porte.*

C'est la voix d'Aquila! Viens.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AQUILA, *puis* LE PRÉTEUR URBAIN, PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.

AQUILA, *l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élancant en scène et rencontrant Junia à la porte.*

Ma mère!

JUNIA, *reculant épouvantée.*

Qu'as-tu fait de Stella?

AQUILA, *étouffant.*

Des brigands...

JUNIA.

Honte à toi,
Tu l'as mal défendue.

AQUILA, *lui montrant ses blessures.*

Oh! mais regarde-moi!

JUNIA.

Du sang!

AQUILA, *vivement.*

Le mien.

JUNIA.

Blessé?

AQUILA.

Qu'importe!

JUNIA.

Mais ma fille?

AQUILA.

Ils étaient dix!... Écoute, assemble ta famille;
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,
Ma mère, et, par le ciel! oui, je te la rendrai.

JUNIA, *égarée.*

Oui, tu l'as dit, c'est bien, qu'on s'arme et qu'on s'apprête,
Esclaves, serviteurs, et courons tous...

Le préteur urbain, Protogène et les deux témoins paraissent à la porte. Ils sont suivis de licteurs.

LE PRÉTEUR.

Arrête!

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÉTEUR.

Silence! En ta maison
Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,
Un esclave gaulois que son maître réclame.

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÉTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÉTEUR, *appelant.*

Holà!

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, *s'avançant.*

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi!

PROTOGÈNE.

Toi!

AQUILA.

Moi!

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...
Moi, ton maître?

AQUILA.

Toi! toi!

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi! mon maître!
Préteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Préteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÉTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÉTEUR, *aux témoins.*

Avancez.

AQUILA, *les amenant violemment.*

C'est cela... regardons-nous en face!
Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,
On te trompe, préteur, écoute... un seul moment!

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi!

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÉTEUR, *présentant aux témoins deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.*

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par Jupiter... par le divin Auguste,
Je jure dans tes mains que la demande est juste,
Et que je reconnais cet homme que voilà

Montrant Aquila.

Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.

Montrant Protogène.

Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette.

Il jette la pierre derrière lui.

LE PRÉTEUR, *au deuxième témoin.*

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, *anéanti et laissant tomber son épée.*

Imposteurs!

LE PRÉTEUR.

Tout est dit, emmenez cet esclave, licteurs.

Les licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté Junia.

SCÈNE X.

JUNIA, *seule.*

Seule!... Aquila... Stella! Seule! oh! le sort avide
A tout pris... la maison comme mon cœur est vide!
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,
Quand je priais pour eux! prières insensées!

Marchant vers les dieux.

Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là!
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,
Vous n'ayez pas sur eux fait descendre la foudre!
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les Dieux?
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,
Une mère pouvait vous confier sa fille,
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.

Portant la main sur eux.

Mais depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou [d'or
Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes,
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous [mêmes;
Quand vient la trahison vous détournez les yeux!

Les brisant et les foulant aux pieds.

Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

ACTE DEUXIÈME.

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique, et à la manière du velarium d'un théâtre. Deux portes latérales. Une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze. A gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, *se cramponnant à deux esclaves.*

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,
Esclaves, grondera cette horrible tempête;
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.
C'est le maitre du ciel dont la jalouse rage
Dirige contre moi cet effroyable orage.
O Jupiter tonnant, apaise ton courroux!
Je ne suis pas dieu! non. Un éclair! à genoux!...
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maitre, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? par les dieux protecteurs des sermens,
Je jure d'affranchir toi, ta femme..

Un coup de tonnerre

Tu mens

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Oui, c'est juste
Écoute, Jupiter, je te veux, comme Auguste,
Fonder un temple...

Éclair.

Attends!... que soutiendront...

Tonnerre.

Encor!
Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.
L'ouragan diminue enfin, et je respire.
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,
Le maitre souverain... tout-puissant en tout lieu,
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle Dieu.
Ah! la foudre effrayée a fui devant ma gloire,
Et Jupiter vaincu me cède la victoire.
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur
Que Caïus est un homme et que César eut peur

SCÈNE II.

PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?
Crois-tu que l'ouragan soit tout-à-fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé,
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors, et laissons-nous revivre.
Eh bien! dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...

PROTOGÈNE

Elle doit être ici.

CALIGULA.

notre ardent Gaulois a-t-on mis les entraves?

PROTOGÈNE.

e soir on le conduit au marché des esclaves.

CALIGULA.

llons! je suis encor le maître du destin.

PROTOGÈNE.

ésar en doutait-il? En effet, ce matin
ésar est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

ésar n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

elui-là qui saurait trouver un sens au mien,
ar Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

ésar a quelquefois éprouvé ma science,
n veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

oit! écoute-moi donc... Serein et radieux,
étais assis au ciel près du maître des Dieux,
uand vers moi tout-à-coup il tourne un front austère,
, me poussant du pied, me lance sur la terre.
crus soudain passer de l'Olympe au néant;
nfin j'allai rouler au bord de l'Océan.
reflux emportait les flots loin de leur rive;
ais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
voulus fuir; mais faible, ainsi qu'en une orgie,
fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
ui, passant la limite assignée à ses eaux,
nveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
t, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
lors continua d'envahir son rivage!
ependant, par le flot me voyant submerger,
appelais du secours, ne sachant pas nager,
orsqu'une voix sans corps, effroyable mystère
Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire:
J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé sur la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours.
Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme
Depuis Antonia, ma première victime,
Jusqu'à ce Cassius Longenus, mort d'hier,
Dont l'oracle m'avait dit de me défier:
Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura long-temps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,
Négliger les avis envoyés par les Dieux.
A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête
Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc?

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et hier soir le peuple rassemblé
A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,
Forcé les magasins pour en piller le reste.

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?
Parce que l'Italie entière, en ce moment,
Où poussaient autrefois de nourrissantes gerbes,
A semé des palais et des maisons superbes;
De sorte qu'un jour vint où palais et maisons
Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,
Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées
Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;
Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,
Un vent capricieux qui s'élève du port
Repousse quelque temps vers la mer en furie
La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,
Alors de ses greniers voyant bientôt la fin,
Le Latium entier comme un seul homme a faim,
Et comme un mendiant vient demander l'aumône
A César, empereur et préfet de l'Annone.

CALIGULA.

Bien! comme un mendiant insensible à l'affront,
Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front,
Car je suis las de voir ce peuple insatiable

Incessamment nourri des miettes de ma table;
Et puisqu'il est trop fier pour récolter son pain,
Et qu'il manque de blé... tant mieux! il aura faim.
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres,
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres?
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il point qu'on arrête la course
De la rébellion faible encore à sa source?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,
Et quand viendra son flot déborder au grand jour,
Sans relâche pressant sa retraite craintive,
Nous le forcerons bien de regagner sa rive:
Puis nous le châtirons avec nos fouets hardis,
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis!
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs?

CALIGULA.

Sans doute!
Mais, pour conduire à fin ce projet hasardeux,
Sont-ils beaucoup au moins?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, *souriant avec mépris.*

Voyons?

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme;
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome;
Le second, Sabinus, un tribun, que je croi,
Homme sans race, au reste.

CALIGULA.

A merveille! ouvre-moi
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme:
Tous les deux de leurs jours demain sauront le terme,
Et ce terme fixé n'aura point de retard.

PROTOGÈNE, *tirant du coffre deux livres sur lesquels les titres sont écrits en lettres de bronze doré.*

César veut-il le *glaive*, ou veut-il le *poignard?*

CALIGULA.

Le glaive!...

Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivant.

Réservons l'arme qui doit feindre
A ceux à qui je fais cet honneur de les craindre;
Car c'est un luxe vain que pour de tels héros
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germaine,
Et par les souterrains amène et conduis-les
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais;
Surtout garde-toi bien que personne les voie.
Maintenant, Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux...

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.
J'ai, pour me conseiller, besoin d'un grand penseur,
Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,
Quand je suis à régler des affaires pareilles,
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline?

CALIGULA.

Après.

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici,
Et peut-être déjà que ce matin m'arrive
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cnéius
A fait chez le préteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paie
Trente talens en bonne et valable monnaie,
Qu'il promit pour savoir l'instant où, sans hasard,
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

La porte s'ouvre; Afranius paraît.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AFRANIUS

AFRANIUS.

César!

CALIGULA

Justement, c'est notre homme!
Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme?

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA.

Bien; qu'elle vienne.

AFRANIUS, *appelant un esclave.*

Holà!

Il lui donne des ordres tout bas.

CALIGULA, *à Protogène.*

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes

Il fait sortir Protogène par la porte à droite.

AFRANIUS, *s'approchant.*

César n'oublira pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment;
Et César sait le prix que vaut un dévoûment.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte,
Pour ne pas rencontrer Stella?

CALIGULA, *le conduisant à la porte de gauche.*

Par cette porte.

Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?

D'ailleurs je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

Afranius sort.

SCÈNE IV.

CALIGULA, *seul*

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,
Viens, car César t'attend; César, maître du monde,
César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond : Plus tard... je suis à mes amours.
Oui, j'aime de mon lit à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillemens mes plaisirs sont bercés,
Et si je veux dormir, alors je dis : Assez.
Oui, j'aime à deviner que dans sa frénésie
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,
Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V.

CALIGULA, *assis*, STELLA, *conduite par deux hommes.*

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée?
Quel est ce palais?

Apercevant Caligula.

Ah! César!

Courant à lui et tombant à genoux.

Je suis sauvée!

Ceux qui l'ont amenée sortent.

César, tu ne sais point que les gens que voilà
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,
Malgré ma douloureuse et constante prière.
Ah! ce sont des méchans qui ne respectent rien,
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien

STELLA.

Quoi! tu peux tolérer un semblable désordre?
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre.
Ils avaient mission de te conduire ici,
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA.

Oh! cela m'épouvante!

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.
Ignorais-tu cela?... Pourquoi donc dans mes mains
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda?
Allons, adoucis-toi; viens, ma belle Léda.
Je sais que des vertus tu suis la route austère,
Mais un Dieu t'affranchit des devoirs de la terre;
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh! mais je m'en souviens, ce me semble, au contraire,
Et je fus de tout temps un excellent frère.
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour,
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,
Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,
Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment,
Par sa divinité je jure constamment.
Eh bien! je t'aimerai comme j'aimais Drusille;
Mais les Dieux complaisans et le destin docile
Nous feront, je l'espère, une plus longue ardeur.

L'entourant de son bras.

Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, *abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.*

A moi, sainte pudeur!
Sur mon front rougissant viens épaissir mon voile.

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.
Et puis tu me parais mal comprendre en ce jour
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cède,
Et que le sort lui mit pour lui venir en aide,
Au cas où d'un refus il essuirait l'affront,
Le glaive dans la main et la couronne au front.
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,
Et songe, il en est temps! qu'où tu, vas tu te brises,
Que ton bras est débile et que le mien est fort,
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,

Arrachant son voile.

Comme cette rica que de ton front j'arrache
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,
Chaldéen renommé par mes enchantemens,
Je puis faire tomber ces vains ajustemens,
Et, si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, *tombant à genoux.*

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir!

CALIGULA, *la relevant.*

Eh bien donc...

JUNIA, *derrière la porte du fond.*

Je vous dis qu'à César je suis chère,

Et que j'entre à toute heure.

STELLA, *voulant s'élancer vers la porte.*

O ma mère!

Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée.

Ma mère!

CALIGULA, *l'entraînant vers la porte à droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des esclaves.*

Emmenez cette enfant et sur elle veillez,
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez!...

On entraîne Stella.

SCÈNE VI.

CALIGULA, JUNIA.

CALIGULA, *courant à la porte du fond où frappe Junia, et ouvrant cette porte lui-même.*

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice,
J'ai reconnu ta voix· que me veux-tu?

JUNIA.

Justice.
On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur,
César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non, mais je viens à toi, le front couvert de poudre,
A toi, le tout-puissant, à toi, qui tiens la foudre,
A toi, mon fils, à toi, qui sais tout comme un dieu,
Redemander ma fille; à toute heure, en tout lieu,
Ton bras impérial peut librement s'étendre,
Et chez les plus puissans aller me la reprendre.
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,
Qui d'une main frappant l'ennemi comme un homme,
De l'autre comme un dieu sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver! ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.
Ne perdons pas de temps... viens... j'irai devant toi;
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;
Et comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

JUNIA.

Ah! qu'un amour de mère est égoïste et lâche!
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié,
Qu'ils l'ont comme un esclave, abattu, pris, lié,
Conduit je ne sais où! Tu vois bien qu'il est juste
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,
De punir sans retard deux crimes odieux
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux;
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin accuses-tu quelque noble romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure.
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier:
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, *avec mépris.*

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes
Il faut à Claudius de basses courtisanes,
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, *avec l'air du doute.*

Le crime est bien pesant pour un efféminé
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, *souriant.*

Celui-là, nourrice, pour l'instant,
S'occupe avec succès d'un soin plus important;
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

CALIGULA.

Et maintenant, écoute:
Le coupable est un noble, homme puissant, sans [doute.
Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit!... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais moi, je dois veiller sur les jours de ma mère.
Tu ne sortiras plus; je veux, dès ce moment,
Te loger au palais dans un appartement,
Où, de peur que te suive une trame imprévue,
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai
Comme un dieu; ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure;
César ne promet pas vainement: de ma main
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils! mon César, mon empereur, mon maître,
Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre;
Où me faut-il aller? conduis-moi, me voilà.
Oh! demain, m'as-tu dit? demain.

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, *tressaillant au bruit du peuple qui commence à s'amasser au pied du palais.*

Qu'est cela?

CALIGULA.

Rien! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit?

CALIGULA

C'est l'Océan qui monte sur la grève;
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,

Frappant du pied.

Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.

Ils sortent par la porte du fond ; au même moment, Messaline lève la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.

SCENE VII.

MESSALINE, *seule*

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,
Commande à chaque porte une garde sévère,
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,
Je les rapprocherai, s'il me convient à moi.
Par Vénus! contre lui César même conspire,
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'em-
L'empire à qui le monde apporte ses tributs, [pire,
Avec un empereur pareil à Claudius,
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir.
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor!
Vainement par instinct contre moi tu te dresses!
Serpent des voluptés, un jour de mes caresses
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,
Et je t'étoufferai dans mes mille replis!

SCÈNE VIII.

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,
Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes ce matin d'humeur bien complaisante,
Prends garde à toi, César!

MESSALINE

Mon Jupiter plaisante;
Il imite le dieu dont il a pris le nom,
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme! être mobile et changeant comme l'onde.

MESSALINE.

Eh bien! que dit César de cette beauté blonde?
Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses
Dont le charme est puissant aux ames amoureuses ;
César est-il séduit par ces molles ardeurs ?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos char-
Et combien est plus doux que le doux Orient [mes,
Un visage à la fois pleurant et souriant.

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,
Et des refus réels, j'en suis bien sûr.

MESSALINE.

Chimère!
Si César eût subi l'affront de ses refus,
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,
S'étaient sous cette égide en effet abritées,
Tibère leur choisit un geôlier de sa main,
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon en ce qui me regarde,
Surtout!

MESSALINE.

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,
Et que, ne sachant point d'homme à qui me fier,
Je ne lui compte pas donner d'autre geôlier
Mais on vient: c'est assez; sur ce point bouche close ;
Car nous allons avoir à parler d'autre chose

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *puis* CHEREA, *puis* CLAUDIUS, *puis* AFRANIUS.

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE.

Que veut encor César ?

CALIGULA.

Six licteurs!

PROTOGÈNE.

Est-ce assez?

CALIGULA.

Oui.

PROTOGÈNE.

Claudius est là.

CALIGULA.

Qu'il vienne.

PROTOGÈNE.

Seul?

CALIGULA.

N'importe.
Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.

MESSALINE.

Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?

CALIGULA.

Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;
Le ciel est radieux, et son dernier nuage
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.

MESSALINE.

Écoute donc, César! César, n'entends-tu pas?

CLAUDIUS.

Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas?

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Claudius? le ciel te soit propice,
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.

CLAUDIUS.

Parle

CALIGULA.

Je te sais maître en l'art des orateurs.

CLAUDIUS.

César me flatte.

CALIGULA.

Non; voilà : les sénateurs,
Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,
Sont venus, l'autre jour, lui faire une visite.
Le président alors à ce noble animal
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.
Comme le cas se peut présenter de nouveau,
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau
Quelque chose de bien. Je pensais à Sénèque;
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument
En entassant des mots, poussière sans ciment.

LE PEUPLE, *d'en bas.*

Du blé!

CHEREA.

Salut, César; j'accours prendre tes ordres.
Après avoir commis d'effroyables désordres,
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.
Tiens! l'entends-tu crier?

LE PEUPLE.

Du blé! César, du blé!

CALIGULA.

Par Drusille! à ta vue, ami, je me rappelle
Qu'entre Muester-le-Mince et l'histrion Apelle
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.
Écoute, il s'agissait simplement de savoir
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,
Chanter le vers tragique ou seulement le dire...
Ah! te voilà, consul!

AFRANIUS, *entrant tout troublé.*

Oui, César, oui, c'est moi.

CALIGULA.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

AFRANIUS.

Je crains pour toi.

CALIGULA.

Vraiment!

AFRANIUS.

Ne vois-tu pas ces hordes insensées
Au pied du Palatin grondantes et pressées?
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas?

LE PEUPLE.

Du pain! César, du pain!

AFRANIUS.

Ne les entends-tu pas?

CALIGULA.

Tu te trompes, consul, ce sont des cris de fête.

AFRANIUS.

Ne raille pas, César, il y va de ta tête.
En sortant du palais, ces furieux m'ont pris;
Sans gardes, sans licteurs et sans armes surpris,
Je n'ai pu résister.

CALIGULA.

Mais enfin éclairée,
La foule a reconnu ta majesté sacrée,
Puisque te voilà libre?

AFRANIUS.

Oui; mais il m'a fallu
Prêter entre leurs mains un serment absolu
Que je t'apporterais leur parole rebelle.

CALIGULA.

Ah! tu viens en héraut? ta mission est belle :
Parle!...

AFRANIUS.

Que j'aille, moi, redire insolemment
Au divin Empereur...

CALIGULA.

N'as-tu pas fait serment?
Au livre du destin tout serment fait demeure,
Et se doit accomplir lorsque arrive son heure.

AFRANIUS.

Je ne transmettrai pas de si coupables vœux
Que César ne l'ordonne.

CALIGULA.

Eh bien donc! je le veux.

AFRANIUS.

César, depuis un mois une brise indocile
Repousse loin du port la flotte de Sicile,
Et du rivage on voit pilote et matelots
Essayant de lutter en vain contre les flots;
Si bien que, dans un vent si constamment contraire,
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,
Et pense que César aura fait... oh! pardon!
Quelque offense... c'est lui qui parle.

CALIGULA.

Achève donc.

AFRANIUS.

Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome
Porte dans ce moment la peine d'un seul homme;
De sorte que le peuple, en sa prévention,
Exige de César une expiation!

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute;
Oui, César a commis une effroyable faute,
Et Jupiter enfin se sera souvenu
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.
Mais réparer le crime est chose encor possible,
Et l'expiation sera prompte et terrible.
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port
Vit les Grecs enchaînés par un calme de mort :
Le cas était pareil, pareille fut la peine;

Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine,
Et puis il avait cru pouvoir impunément
Se jouer de Diane et trahir son serment!
Eh bien! d'Agamemnon moi j'ai commis le crime :
Un homme aux Dieux pour moi s'est offert en victime,
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;
Mais voilà que des Dieux l'implacable colère
Me réclame ce sang par la voix populaire;
Sans doute, en y cédant, mon cœur se brisera,
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS

Que dis-tu?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome
Ne doit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce!

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;
Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instans,
De même que les Grecs, après le sacrifice,
Virent soudain le vent redevenir propice,
De même tu verras, sitôt cet homme mort,
Notre flotte rentrer à pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;
Songes-y bien, César, songes-y

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!
Le consul! le consul!

CALIGULA

Tu le veux?

Le précipitant du haut de la galerie.

Le voilà.
Reçois, ô Jupiter, ta tardive hécatombe!

CHEREA, *à Messaline.*

Si nous profitions...

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula, l'Empereur sans rival!
Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, *avec mépris.*

Mon cheval.

ACTE TROISIÈME.

L'atrium de la maison de Cherea ; tout autour, les portraits de ses aïeux ; à gauche du spectateur, l'autel des dieux Lares. Une porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.

Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.

Personne.

Il s'incline et veut sortir.

CHEREA.

Bien, demeure.
Il est?

L'AFFRANCHI.

Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.

C'est bien.

L'AFFRANCHI.

Mon maître encor a-t-il besoin de moi?

CHEREA.

Oui; car je crois pouvoir me confier à toi :
Je vais donc te charger d'une mission grave
Attelle un chariot et va prendre un esclave
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté.
Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite,
Fais-lui lier les mains, bander les yeux, ensuite,
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,
Perds-le par des détours, puis tu l'amèneras.

L'AFFRANCHI.

Faut-il le faire entrer ici même?

CHEREA.

Sans doute.

L'AFFRANCHI.

Tu seras content, maître.

CHEREA.

Écoute encore, écoute..
Non, rien... va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

SCÈNE II.

CHEREA, *s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se voilant la tête de son manteau.*

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,
Du pan de mon manteau je voile mon visage.
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,

O Lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux!
Car, en vous regardant, patriotique emblème,
J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même!
De moi, qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,
De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,
Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,
A fait centurion après une victoire;
J'espère toutefois que vos regards perçans
De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,
Et dans tous les détours où ma ruse s'applique
Suivi l'amant pieux de la gloire publique.
Oh! si de mes ennuis seulement la moitié
Vous est connue!... alors vous aurez eu pitié,
Pitié quand vous m'avez, d'une voix ridicule,
Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;
Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours
A cette Messaline, opprobre de nos jours,
Et pitié quand enfin aux insultes du maître
Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.
Eh bien! vous le savez, tout cela n'est qu'afin
De mener mon projet à sa sanglante fin,
Et vous n'ignorez pas que pour qu'il réussisse
Je ne l'ai point voilé d'un trop long artifice.
Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus,
Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,
Et c'était au grand jour que son poignard stoïque
Vengeait en plein sénat la sainte république!
Mais dans un tel projet était-il affermi,
Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami
Le déposer sans peur, car le secret sublime
Y tombait englouti comme dans un abîme.
Mais aujourd'hui soldats, citoyens, sénateurs,
Pour un ami discret offrent cent délateurs;
Si bien que lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,
Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.
O mes dieux! faites donc qu'en ce jeune Gaulois
Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois
A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,
Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie.
On entre... Protogène... Et que vient faire ici
Cet espion bourreau?

SCÈNE III.

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, *entre deux licteurs.*

PROTOGÈNE, *s'avançant seul.*

Salut, maître. Voici
Deux enfans que César, pour le temps où nous som- [mes,
Trouve trop disposés à devenir des hommes.
Tous deux ont été pris les armes à la main,
Croyant parler encore au vieux peuple romain,
Et voulant faire croire à notre plébicule
Un mensonge inouï tant il est ridicule:
C'est que quand le blé manque elle manque de pain,
Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...
Heureusement la foule a compris l'artifice,
Et nous les a remis pour en faire justice.
Or le divin César, avant de les juger,
Te charge, Cherea, de les interroger,
Pour que tu saches d'eux si de telles idées
D'autres têtes encor ne sont point possédées.
Il sait ton dévoûment, il compte sur ta foi,
Et veut te le prouver.

CHEREA, *à part.*

Douterait-il de moi?

PROTOGÈNE, *aux deux jeunes gens.*

Avancez.

A Cherea

Aussi loin que ton zèle t'emporte,
Ne crains rien; des soldats veillent à cette porte,
Et moi-même en ce lieu je reste pour savoir
Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

CHEREA.

Oui, je comprends, c'est bien: que ton zèle funeste
Espionne à loisir ma parole et mon geste:
Tous deux ont dès long-temps étudié, crois-moi,
La langue qu'il convient de parler devant toi.

Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.

Annius! Sabinus!

ANNIUS.

Nous connaissions naguère
Un certain Cherea renommé dans la guerre;
Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,
Il remplit dans la paix l'emploi de quésiteur.
Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'Empereur dispense
A titre de faveur ou bien de récompense,
J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,
Le soldat n'aura pas honte du citoyen

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,
Et tant qu'il ne plaît pas au sort de les changer,
Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je
Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siége.
Et d'abord, Annius, quel génie insensé
A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,
Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS.

C'est qu'il m'est tout-à-coup venu dans la mémoire
Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,
Était mort à Philippe à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, *jouant avec sa chaîne d'or.*

Moi?

CHEREA

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire
Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort;
Lepidus, le meilleur de mes amis, est mort.
J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource;
Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.

Pour me faire oublier la perte de mon or,
Ma maîtresse restait comme un dernier trésor,
Je cours chez elle... une heure avant mon arrivée,
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!
Le peuple justement, quand m'advint cet ennui,
En tumulte courait, je courus après lui;
Il criait, avec lui je criai quelque chose,
Comme mort à César, à ce que je suppose,
Et ce fut au moment où je criais plus fort
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eus tort!

CHEREA.

A ce jeu vous savez, insensés que vous êtes,
Que contre l'Empereur vous jouez vos deux têtes.

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné;
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant faudra-t-il recourir aux supplices
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun?
Quant à moi, j'eus long-temps l'espoir d'en trouver [un;
Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans [l'ombre,
Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre;
Cet homme, presque enfant, chez les Marses vaincus,
Simple décurion, suivit Germanicus,
Puis, du septentrion remontant à l'aurore,
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore,
Et revenant enfin, en le suivant toujours,
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,
Où blanchirent six ans les os de notre armée,
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,
Un de ces grands tombeaux où dorment disparus
Les soldats que César demandait à Varus.
Mais depuis on m'a dit qu'oublieux de sa gloire,
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours
Près d'une courtisane aux banales amours,
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand' peine
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien! Peut-on savoir quel sort tu nous destines?

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,
Et là vous attendrez, déplorant votre erreur,
Ce que décidera le clément Empereur

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

SCÈNE IV.

CHEREA, *seul.*

Adieu, pauvres enfans aux ames fraternelles,
Du feu républicain dernières étincelles,
Qui vers un noble but trop ardens à courir,
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit [frère,
Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire.
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor
Perdue en notre boue une parcelle d'or,
J'aurais si bien cherché qu'à cette heure au supplice,
Enfans, je marcherais comme votre complice,
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

SCÈNE V.

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, *les mains liées, les yeux bandés.*

L'AFFRANCHI.

Maître, nous sommes là

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,
Et maintenant que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

Il sort.

AQUILA, *arrachant le bandeau qui lui couvre les yeux aussitôt que Cherea lui a délié les mains.*
Qu'es-tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point, en ce cas, à demi,
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

Il les jette.

Et sous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre!
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre
Ne te regardent point : tu m'as acheté, maître,
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais tes droits; tu peux, à ton caprice,
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice;
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,

Avec les bras en croix sur la fourche attachés;
Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,
Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,
Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,
En moi de l'esclavage éterniser l'affront:
Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,
Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.
Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir :
Lorsque je le voudrai, j'ai le droit de mourir;
Celui-là, quoique seul, rétablit l'équilibre,
Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.
Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,
Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit!

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre;
Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire,
Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,
Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.
Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames?
J'en ai pour satisfaire aux plus cupides ames!
Hélas! plus que le fer l'or est chez nous commun.
Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,
Calcule par talent et non point par sesterce,
Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...
Et si le temps te manque à le compter... c'est bien,
Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends : aux armes exercées
C'est vers un autre but que tendent tes pensées;
Et pour payer le prix que tu crois que je vaux,
Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux!
Sur le sable leur pied ne laisse point de trace,
Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,
Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux
Annibal a jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse
Destine ma rançon à parer ta maîtresse;
Soit; j'ai, pour compléter son brillant attirail,
Des filons de grenat et des bancs de corail,
Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,
Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,
Et des plongeurs hardis, qui sous les flots amers
Vont me cueillir la perle éclose au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis mais indompté,
Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,
Et, pareil au coursier d'origine sauvage,
Ronge impatiemment le frein de l'esclavage:
Eh bien! il est aussi, crois-moi, quelques Romains
Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs [mains,
Et que pour s'entr'aider dans leurs destins contraires,
Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères:
Or à l'un de ceux-là cet espoir est venu
Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,
Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,
Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave
Un confident loyal, un complice discret,
De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,
S'il voulait partager avec lui ce saint rôle
De délivrer du joug l'Italie et la Gaule;
Et, dans ce noble espoir affermi par les Dieux,
Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux
Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,
Esclave, et ne pouvant déposer en justice,
Certes calculerait bientôt avec raison
Qu'il ne gagnerait rien par une trahison,
Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,
Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,
Il pouvait conquérir celle de son pays,
Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis!...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper?

CHEREA.

Qui? si ce n'est César?

AQUILA.

Tu vois que sans trembler ni changer de visage
J'écoute le complot formé par ton courage;
C'est que plus d'une fois, rêvant la liberté,
Un semblable projet à moi s'est présenté,
Et, lorsque j'arrivai, voilà cinq jours, à Rome,
Si, comme tu le fais en ce moment, un homme
S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,
Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main;
Mais depuis, détruisant ce projet éphémère,
Le hasard amena l'Empereur chez ma mère,
Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté
Ce qui restait du vin de l'hospitalité.
Je ne suis point séduit d'une faveur si haute;
Mais de ce jour César est devenu mon hôte;
Or, lorsqu'il est conduit même par le hasard,
L'hôte est sacré... Jamais je ne tûrai César.

CHEREA.

Gaulois! et si pourtant de rompre ton entrave
C'est l'unique moyen?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort contre lequel tu sembles aguerri
Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri?
Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,
Loin de toi ni pays, ni mère, ni maîtresse?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun; à l'heure où me voilà,

Avec ma liberté j'ai perdu tout cela ;
Le sol de mes aïeux, ma province chérie,
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie!
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort!...
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,
Qui me fut arrachée à cette heure funeste
Où moi-même...Oh! si fait, j'eus trois nobles amours,
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie
A qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

CHEREA.

Eh bien! ta liberté, que tu regrettes tant ,
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,
Ton pays par ta main sauvé de l'esclavage,
Tout, je te rendrai tout, si tu prends ce poignard,
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les Dieux gardent César!

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence
Ne s'alarme à raison de cette confidence,
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,
Briser impunément le vase qui l'enferme?
Pour les jours de César tu priais! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'AFFRANCHI, *puis* MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.

L'affranchi sort.

Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.

Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.

Salut à la beauté solitaire et voilée
Qui, pareille à Phœbé, sur sa route étoilée
Se levant radieuse à mon humble horizon,
De sa douce lumière éclaire ma maison.

Soulevant son voile.

Permet-elle un instant que de son beau visage
Le souffle de l'amour écarte ce nuage,
Et que ses traits chéris, éblouissant mes yeux,
Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les Dieux?

MESSALINE.

Oui; mais, hélas! ce soir ta déesse fidèle,
Ami, ne conduit pas les plaisirs avec elle;
Toute nuit n'est point calme et sereine en son cours,
Et la terreur parfois en chasse les amours!

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée?

MESSALINE.

Oh! non... La liberté n'a pas de si longs cris;
La révolte est muette, et ses deux chefs sont pris,
Et comme elle des dieux la colère amortie
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie;
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis!
A l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,
Où le complot pouvait, au résultat conduit,
Après tant de retards, éclater cette nuit...
Par une circonstance imprévue et soudaine,
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper!... Soupçonnerait-il...

MESSALINE.

Non.

César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon!

CHEREA.

Eh bien! s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre?
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets
Un facile chemin pour entrer au palais?
Et lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée?

MESSALINE.

Oui, hier encor ce nom était un talisman;
Mais depuis ce matin il en est autrement,
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,
Les gardes du palais apprendront à connaître.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,
Et que ce sentiment a déjà sur son ame
Un pouvoir absolu

CHEREA.

Quelle est donc cette femme
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que de là
A ramenée à Rome un certain Aquila;
Vois-tu...c'est contre nous quelque complot infâme
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, *à la porte du cabinet.*

Que dit donc cette femme?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut ce matin,
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,
Où César près de lui l'a cachée, et peut-être
Dès ce soir...

AQUILA, *s'élançant en scène.*

Par le Styx! un homme, as-tu dit, maître,
Pour frapper l'Empereur te manquait aujourd'hui
Cet homme, le voilà; veux-tu toujours de lui?

MESSALINE

On nous écoutait?

AQUILA.

Oui.

CHEREA

Tu consens donc?

AQUILA.

Sur l'heure
Frappé... mais par moi seul! que César tombe et [meure;
Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,
Voyons! une arme, un fer, une épée, un poignard!

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,
Cette sœur de César, cette jeune Stella,
Et moi, moi!... moi qui suis son amant Aquila!...
Moi, dont l'aveuglement l'a ramenée à Rome,
Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;
Moi, qui pour la sauver n'ai que quelques instans;
Vite donc... un poignard, dépêche-toi... j'attends!

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle?

AQUILA

Oh! si je le crois...

MESSALINE

Bien! alors veux-tu près d'elle,
Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,
La remette en tes bras?

AQUILA.

Le peux-tu?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, *tombant à genoux.*

Oh! fais ce que tu dis... et moi, moi qui dans l'ame
N'ai ni culte ni Dieu... je t'adorerai... femme!

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons.

CHEREA.

Que fais-tu? quand je tiens
Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.

A Aquila en l'entraînant.

Viens!

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre à coucher, un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale; la chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

SCÈNE PREMIÈRE

STELLA, *seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.*

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?...
Quelqu'un ne vient-il pas?... O mon Dieu, pure ou [morte!
Non, pas encor!... Seigneur miséricordieux,
Seigneur, ferez-vous moins que n'ont fait de faux [dieux?
Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;
De même, lorsque Pan d'une course hardie
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie,
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,
A son aide appela les naïades ses sœurs;
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,
Et, selon son désir, transformée en roseaux,
Méla son dernier souffle au murmure des eaux.
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,
Car les faibles en vous trouvent un second père.
De Moïse au berceau sur le Nil errant
Vous avez entendu le sourd vagissement
Votre souffle sauva de la flamme grondante
Les trois enfans jetés dans la fournaise ardente,
Et votre esprit divin est descendu du ciel
Pour garder des lions le jeune Daniel:
Plus qu'eux à mon secours ma terreur vous convie,
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur [vie,
Tandis... Oh! cette fois, je ne me trompe pas,
J'entends du bruit...

Se relevant.

On vient.

Se tordant les bras. Courant à la fenêtre.

Hélas, Seigneur, hélas!
J'échapperai du moins à son amour infâme:
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur! sauvez mon ame!

SCÈNE II.

AQUILA, STELLA.

AQUILA, *ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.*

Stella!

STELLA, *se précipitant vers lui*

Mon Aquila!

AQUILA.

Ma Stella!

STELLA, *tombant à genoux.*

Dieu puissant!...

AQUILA.

Ma Stella! mon amour! ma lumière! mon sang

STELLA.

Vous m'avez exaucée en ma douleur amère,

Soyez béni, Seigneur!...

Se relevant.

Et ma mère, ma mère?

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,
A travers cent détours, par un obscur chemin,
M'a jusqu'à cette porte amené par la main.
Cette femme pourra, sans doute, inaperçue,
Nous reconduire encor par cette même issue,
Et nous fuirons alors...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe... au hasard,
Pourvu que nous mettions entre nous et César
Quelque chaine élevée ou quelque mer profonde,
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.

Essayant d'ouvrir.

Par le Styx! cette porte...

STELLA.

Est refermée?...

AQUILA.

Oui... voi!

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,
Et va-t-elle céder?...

AQUILA.

Inutile! inutile!
O malheur! oh! voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus,
Et César..

STELLA.

Oh! tais-toi!... tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux...

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes, sans armes

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

AQUILA, *apercevant la seconde porte.*

Oui, cette porte, vois...

Essayant d'ouvrir.

Fermée encore.

STELLA.

Hélas!

AQUILA.

N'est-il donc nulle issue? attends, cette fenêtre...
Par elle nous pourrons nous échapper peut-être.

STELLA.

Impossible.

AQUILA.

Et pourquoi, puisqu'elle est sans barreaux?

STELLA.

Des soldats sont placés dans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux!

Revenant tomber sur un fauteuil

Ah! nous sommes maudits!...

STELLA.

Frère!

AQUILA.

Plus d'espérance.

STELLA.

Frère, écoute-moi donc.

AQUILA.

Infernales souffrances!

STELLA.

Aquila, pour mourir je te croyais plus fort.

AQUILA.

Stella, si je n'avais à craindre que la mort!
Mais sous mes yeux peut-être aux bras de cet infâme
Te voir...

STELLA.

Écoute-moi, pauvre et débile femme,
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,
Et me peut de ses mains aisément étouffer.

AQUILA.

Que dis-tu?

STELLA.

Jure-moi...

AQUILA.

Stella!

STELLA.

Qu'à l'instant même
Où cette porte...

AQUILA

Assez...

STELLA

Si mon Aquila m'aime,
Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige.

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul...

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je,
Tais-toi

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jéhovah,
Ta force... car je sens que la mienne s'en va.

Sanglotant.

Mon Dieu, mon Dieu, mourir!..

AQUILA, *lui relevant la tête*

Oui, nous mourrons sans doute;
Mais avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur

AQUILA.

Écoute :
Que le dernier instant de notre dernier jour,
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.

Il la prend dans ses bras.

STELLA, *se retirant.*

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,
Si tu m'aimes...

STELLA.

Eh bien! achève... si je t'aime..

AQUILA.

Et si jusqu'à ce jour, pur et religieux,
Ton amour virginal fut béni par les Dieux,
Eh bien! que cet amour, bravant la mort jalouse,
En cette heure se change en un amour d'épouse;
Et puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets,
Plus rien que le bonheur, et le néant après!...

STELLA, *se dégageant de ses bras.*

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie;
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,
L'espérance du juste et l'effroi du méchant!

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre ame aveuglée et pleine de ténèbres!
La tombe est la barrière où Dieu séparera
De qui le méconnut celui qui l'adora!

AQUILA.

Eh bien! puisque ton Dieu, par une loi barbare,
Change en crime l'erreur... puisque ton Dieu sépare
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,
Que ton Dieu de mes bras vienne donc t'arracher!...

STELLA, *inspirée.*

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble.

AQUILA.

Ensemble pour toujours au ciel, au sombre lieu,
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,
Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,
Et dans l'ombre perdu marche à votre lumière.

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit...

STELLA

Qu'à l'heure du trépas
Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas;
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,
A des trésors d'amour ainsi que de colère,
Et, toujours équitable, il fit l'éternité,
Comme de son courroux, fille de sa bonté!
Mon Aquila, mon frère, écoute : à l'instant même,
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si je t'aime
Eh bien! dans ce moment terrible et solennel,
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!
Éternel, car je veux que l'heure du supplice,
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux;
Il me donne sa force... Écoute-moi: je veux
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable
Auprès de cet amour immense, inépuisable,
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est [plus,
Mit la source éternelle au cœur de ses élus?

AQUILA.

Mais je suis païen, moi.

STELLA.

Qu'importe, si ton ame
Est prête à s'allumer à la céleste flamme?
Qu'importe, si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais pour être sauvé, qùe faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute, je ne sais si ce Dieu qui t'inspire
Jamais des autres dieux renversera l'empire.
Si cette éternité promise à notre amour
Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour.
Et si de mon ardeur l'inextinguible flamme,
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon ame.
Mais je sais, en échange, ô Stella, que je crois
A tout ce que tu dis avec ta douce voix;
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,
Afin de partager l'avenir de ta tombe,
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur qui m'en- [voie,
De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui;
Puisque, pour enseigner la sublime croyance,
L'intention suffit où manque la science;
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.
Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait par sa volonté du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Conçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre?

Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut... le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien. Fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.
Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend...

Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.

Martyr, relève-toi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LICTEURS.

AQUILA.

L'Empereur!

STELLA

O mon Dieu, voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertu la cause est donc connue?
Notre pudeur le jour s'effarouche aisément,
Mais la nuit s'apprivoise aux bras d'un autre amant.
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme:
Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle ?

AQUILA.

Ma femme!

CALIGULA.

Alors en vain Vesta voudrait la secourir
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA

Tant mieux! elle pourra mourir.

AQUILA.

Mourir!

STELLA, *sur la poitrine d'Aquila.*

Hélas, mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?
Parce que, respectant une ardeur légitime,
Elle a par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,
Repoussé de César l'incestueuse ardeur!
Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!
Car il se souvenait qu'aux jours républicains
Le poignard de Lucrèce a tué les Tarquins!

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine,
César sait trop comment réduire une inhumaine!...
Il réserve le fer pour les Brutus!... d'accord!...
Mais pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!
Si, prenant en dédain une faveur si haute,
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute
Que celle que tu dis, par moi-même honorés,
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;
Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi l'impiété?

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux Dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... c'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... emmenez la coupable

AQUILA.

Punis-moi donc aussi, car ce Dieu, c'est le mien,
Et depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble?

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble! oh! que non pas, et César s'entend mieux,
Enfant, que tu ne crois, à bien venger les Dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être,
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!
Et ne commettrai pas cette faute infinie
De vous faire à tous deux une seule agonie:
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, *à Aquila.*

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu?

STELLA.

Permets-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu;
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... mais où donc est ton Dieu?

STELLA

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,
Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne!

Un licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus vers elle.

STELLA.

Ah!

Les flamines s'emparent d'elle et les licteurs d'Aquila.

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mere!... Ah!...
Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, *se débattant*

Stella!

CALIGULA.

Attachez cet esclave, emmenez cette femme.

AQUILA.

Infâme!

CALIGULA.

Obéissez.

AQUILA

Infâme!

CALIGULA.

Allez.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Adieu donc, mon époux... adieu, ma mère, adieu;
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu!

Les prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de la fenêtre.

SCÈNE IV.

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS

AQUILA, *qu'on attache à une colonne.*

De plaintes et de pleurs si ton ame est avide,
César, va voir mourir une femme timide,
Car tu n'as plus ici, César, à torturer
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.

CALIGULA.

Peut-être en cherchant bien trouvera-t-on des armes
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes!

AQUILA.

Eh bien! éprouve donc alors, tigre insensé,
Qui des bourreaux ou moi sera plus tôt lassé!

CALIGULA

Jamais dans un défi César ne se hasarde
Qu'il ne soit sûr de vaincre...

AQUILA.

Eh bien! j'attends.

CALIGULA, *ouvrant la fenêtre.*

Regarde;

AQUILA.

Stella! Stella marchant au supplice... Stella...
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula!
Grâce!... ordonne plutôt qu'à sa place je meure!
Oh! vois, comme un enfant je supplie et je pleure!
Pour ces tortures-là j'étais mal résigné
Oh!

CALIGULA, *riant.*

Qu'en dis-tu, Gaulois, je crois que j'ai gagné!

Il sort; les licteurs le suivent.

SCÈNE V.

AQUILA, *seul, puis* JUNIA, *puis* MESSALINE.

AQUILA.

Et lié... garrotté, sans pouvoir la défendre!
La voir... Oh! c'est affreux! Mon Dieu, daignez m'en-
[tendre!
Mon Dieu, secourez-nous! Elle approche... voilà
Que le licteur... A moi!... prend sa hache... Stella!...
Quelqu'un... Oh! par pitié, que je meure avec elle!
A moi... César... Phœbé... Junia...

JUNIA, *dans la coulisse.*

Qui m'appelle?

AQUILA.

O ma mère, est-ce toi? Viens... accours...

JUNIA, *à la porte à droite.*

Me voici.

AQUILA.

Ma mère...

JUNIA.

Où donc es-tu?

AQUILA.

Par ici, par ici!
Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde,
Coupe!

S'élançant à la fenêtre.

Stella!

JUNIA, *reconnaissant sa fille au milieu des licteurs*

Stella!

AQUILA.

Trop tard!

JUNIA.

Miséricorde!

Aquila referme vivement la fenêtre; Junia et lui restent un instant immobiles sans parler, puis Aquila ramasse les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle a laissé tomber.

AQUILA.

Malheur à toi, César!

JUNIA.

César, malheur à toi!

AQUILA, *cherchant autour de lui.*

Où nous cacherons-nous pour le tuer?

MESSALINE *soulevant la tapisserie de la porte.*

Chez moi!

ACTE CINQUIÈME.

Le triclinium chez César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle ; autour des convives, de jeunes esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre : des nymphes de Cérès pour apporter le pain ; des bacchantes pour verser à boire ; au fond, des esclaves circulant précédés par des torches. La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan, chaque arcade, ouverte au lever du rideau et laissant apercevoir les immenses appartemens du Palatin, peut se refermer à volonté en laissant retomber les tapisseries de manière à resserrer la scène aux proportions d'une chambre ordinaire. Au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos ; aux deux côtés, deux portes. A gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE, *une lyre à la main.*

Il est monté sur une estrade.

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore ;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

L'hiver était le seul maître des temps
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde ;
Son premier souffle enfanta le printemps,
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,
Le riche automne a ses treilles encloses,
L'hiver frileux son manteau de glaçons ;
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore ;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MESSALINE EN BACCHANTE.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin.
Salut, César ; je viens, ce Falerne à la main,
Plaider auprès de toi la cause de l'automne.

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.
Pour elle que dis-tu ?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, *après avoir bu.*

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César maintenant ?

CALIGULA.

César pense
Qu'entre les deux saisons on veut choisir en vain :
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin ;
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,
Que d'une égale ardeur on attend leur retour,
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour !

MESSALINE.

Par Thémis ! de Minos ce jugement est digne :
Couronnez donc César de roses et de vigne.
Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux !...

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose
Comme roi du festin, invente quelque chose ;
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux !

CLAUDIUS, *une coupe à la main.*

C'est à tort que César à ma verve en appelle
Quand il a près de lui son histrion Apelle.
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras
Le punir à bon droit s'il ne t'amuse pas !...

APELLE.

César n'a qu'à vouloir, je suis prêt à voix haute
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute,
Ou, si César préfère en sa tragique ardeur
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.

Par Castor ! quelque jour, de Pindare à Virgile,
Je jure de brûler tous ces plats écrivains
Jusque dans leurs tombeaux de leurs succès si vains !
Qu'ont-ils donc fait que d'eux le monde s'entretienne,
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne ?
Ils parlaient, moi j'agis !... leur pouvoir avorté
N'eut que la fiction, j'ai la réalité !
Par fois aux spectateurs, par de feintes alarmes,
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes,
Tandis que moi, d'un mot je commande aux douleurs
De me faire couler ce que je veux de pleurs !
Leur talent à grand'peine emplissait un théâtre,
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre
Se presse dans le Cirque immense, où pour acteurs
J'amène des lions et des gladiateurs !
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable,
Tandis que quand j'ai soif d'un trépas véritable,

A mon festin, muette et le front menaçant,
Je fais asseoir la mort, convive obéissant,
Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!...
Où vas-tu, Claudius?...

CLAUDIUS.

César, il m'a semblé
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.

Eh! non, tu te trompais, personne ne t'appelle.
Eh bien! que fais-tu donc, tu ne bois pas, Apelle?
Et cependant pour vin nous avons du nectar,
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.

Tends ta coupe, César!

CALIGULA, *à Apelle.*

Écoute, de ton art, malgré ton habitude,
Je veux te faire faire une nouvelle étude!
Que l'on m'aille chercher ces deux républicains
Que l'on a pris hier criant: Mort aux Tarquins!...

Un esclave sort.

Et demain, dans Médée ou dans Iphigénie,
Tu pourras sur la leur régler ton agonie

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHEREA

CALIGULA

Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.

Oui, César, c'est mon tour,
Cette nuit, au palais de veiller jusqu'au jour,
Et je viens demander à mon auguste maître
Le mot d'ordre.

CALIGULA.

Bacchus et Cupidon

CHEREA.

Peut-être
Le divin Empereur a-t-il encor pour moi
D'autres commandemens?

CALIGULA.

Oui, prends ce verre et boi.
Et vous qui, le front ceint de pampres et d'acanthes,
Nous versez ce doux vin, ô mes belles bacchantes,
Vous, nymphes de Cérès, dont les corbeilles d'or
Nous offrent de vos champs le nourrissant trésor;
Vous enfin, compagnons de Flore et de Zéphyre,
Qui du printemps pour nous avez pillé l'empire,
Tandis que nous buvons, effeuillez sous vos doigts
Les roses de Pœstum qui fleurissent deux fois,
Et bercez notre ivresse à la molle harmonie
De vos chants cadencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, *à demi-voix à Cherea.*

Le sort, mon Cherea, par la main nous conduit.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE

Tout est prêt.

CHEREA.

Pour quand?

MESSALINE.

Pour cette nuit.

CHEREA.

Ton espérance alors n'a point été trompée?

MESSALINE.

Non. Et tout maintenant dépend de ton épée.

CHEREA.

Mais ces deux compagnons qui, secondant mon bras,
M'avaient été promis?

MESSALINE.

Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,
Jetant aux hivers
Sa robe fanée,
Renait couronnée
De feuillages verts;

Puisque toute chose
S'offre à notre main,
Pour qu'elle en dispose,
Effeuillons la rose,
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse
D'un constant effort!
Hier la jeunesse,
Ce soir la vieillesse,
Et demain la mort.

Étrange mystère!
Chaque homme à son tour
Passe solitaire
Un jour sur la terre;
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANNIUS, SABINUS, *vêtus d'une tunique noire, le corps ceint d'une corde, et couronnés de verveine.*

CALIGULA, *les voyant entrer*

Changez vos chants de joie en hymnes funéraires
Voici venir, trahis par les destins contraires,
Deux Gracches, deux Brutus, frères infortunés,
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés
Et pour qui, dans nos temps, tout n'eût été que doute
S'ils ne m'eussent hier rencontré sur leur route
Pour réparer l'erreur commise par le sort,
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.

Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?..
Nos âmes de la mort sont plus ambitieuses
Que les vôtres à vous jamais ne le seront

e ces jours où chaque heure amène son affront!
uand notre liberté, par le sang reconquise,
'ous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,
ardez, sur notre sort loin de vous attendrir,
os chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.

ur mon ame, j'éprouve une joie infinie
e voir en nos désirs une telle harmonie;
t la chose est si vraie, amis, que je vous veux
ccorder à chacun le dernier de vos vœux.
emandez.

SABINUS.

Quant à moi, mon ame est satisfaite.
ar curiosité, je m'étais mis en tête
e voir, avant ma mort, au reste indifférent,
uelle bête féroce était-ce qu'un tyran.
l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,
n animal qui tient du tigre et de l'hyène.

CHEREA.

alheureux!

CALIGULA

Laisse-les, le moment n'est pas loin
ı... de ce que je dis tu seras le témoin,
voudront racheter chaque parole amère
r les jours de leurs fils et le sang de leur mère!
iis il sera trop tard, car mon courroux sur eux
rrible et sans pitié descendra.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA, *à Annius.*

intenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.

e coupe et du vin.

CALIGULA.

J'exauce ta prière.
s à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,
i te ferai raison.

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

ıIUS, *prenant la coupe, et l'élevant au-dessus du trépied.*

es divinités, vous à qui chaque tombe
ıd, ainsi qu'un tribut, toute chose qui tombe,
ıtre Caïus César, à cette heure écoutez
s imprécations, pâles divinités!
moment de mourir, libre, je me dévoue
tourmens d'Ixion lié sur une roue,
Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,
Sisyphe roulant son éternel rocher,
ırvu que même sort tous les deux nous rassemble,
u'au gouffre profond nous descendions ensemble.
ır rendre sans retour ma résolution,
nânes, recevez cette libation
je mêle, à ce vin versé dans une fête,
verveine funèbre arrachée à ma tête,
signe que j'unis, par un dernier effort,
joie à la douleur, et la vie à la mort!...

Pause.

heur à toi, César!... à mes désirs propice,
ıfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;
preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;
lheur à toi, César! malheur à moi, malheur!...

CALIGULA, *prenant un couteau, et s'apprêtant à franchir le lit.*

Puisque les dieux, vers qui tu fais vœu de descendre,
T'attendent, Annius, ne les fais pas attendre,
Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,
Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Que fais-tu? Ce trépas pour une telle injure
Est trop doux!... A qui donc gardes-tu la torture,
Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir
Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, *s'arrêtant.*

O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance
Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!
Mais quel autre de nous sera digne, et par qui
Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, *montrant Cherea.*

Par lui

CHEREA.

Par moi, César?

CALIGULA.

Par toi!

CHEREA.

Mais...

CALIGULA.

Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE.

Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,
Prends, ou bien à nos yeux César les frappe; prends
Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA.

Je comprends!
Pour moi ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

Je tâcherai, César... A revoir chez Pluton.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins* CHEREA, ANNIUS *et* SABINUS.

Claudius a disparu à la fin de l'imprécation.

CALIGULA, *debout et chancelant.*

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon Empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort était-elle pas juste?
Dis-moi?

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

CALIGULA.

N'importe, de leur vœu je suis épouvanté!
On dit, quand nous poursuit une telle menace,
Qu'il faut sacrifier sur l'heure à notre place,
Celui de nos parens qui nous touche le plus.
Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est Claudius?

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse

CALIGULA.

Non... je veux Claudius... le vin est impuissan
A me désaltérer... Qu'on me verse du sang

MESSALINE

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve, et qu'il meure.

MESSALINE.

Eh bien! soit, il mourra, plus tard... Mais voici l'heure
Où, les cheveux trempés des larmes de la Nuit,
Le Sommeil, fils des Dieux, sur la terre conduit
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.
Cesse de te soustraire à son charme puissant,
Dors, mon noble Empereur.

CALIGULA, *tombant sur le lit.*

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, *à la tête du lit*

César a fermé la paupière,
Au jour doit succéder la nuit;
Que s'éteigne toute lumière,
Que s'évanouisse tout bruit!...

A travers ces arcades sombres,
Enfans aux folles passions,
Disparaissez comme des ombres,
Fuyez comme des visions.

Allez, que le caprice emporte
Chaque ame selon son desir,
Et que, close après vous, la porte
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

Tous disparaissent. Les rideaux retombent.

SCÈNE VI.

CALIGULA, *couché*, MESSALINE, *au pied du lit.*

MESSALINE.

C'est bien! va dans la nuit traîner, foule servile,
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,
César aura dormi de son dernier sommeil!
Car la garde imprudente à la porte placée,
Distraite par le bruit de ta joie insensée,
Sans s'en apercevoir, a, vers César qui dort,
En ouvrant au plaisir, laissé passer la mort!
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piége!
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiége,
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!...

SCÈNE VII.

CALIGULA. *couché*, CLAUDIUS, *soulevant la tapisserie, puis* AQUILA *et* JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme
Aux démons de la nuit prépare cette femme?
Elle a, je crois, tout bas, parlé, dans sa fureur,
D'assassins menaçant es jours de l'Empereur!
En le frappant quel est leur but, leur espérance?
Est-ce un autre esclavage, est-ce la délivrance?
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard
Ne parvînt jusqu'à moi... Malheur! il est trop tard!
De l'alcôve sans bruit le rideau se soulève.
Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve!...

Aquila et Junia paraissent pendant ces derniers vers, l'un à la tête, l'autre au pied du lit

Non... non... tout est réel!

AQUILA, *reposant sur son piédestal la lampe qu'il a prise pour regarder César.*

C'est lui.

Etendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour frapper

Femme, attends-moi

Il lui passe la corde autour du cou. Junia lui appuie le poignard sur le cœur.

JUNIA.

Réveille-toi, César!

AQUILA.

César, réveille-toi.

CALIGULA, *se dressant tout debout.*

Qui m'appelle?

JUNIA.

Moi.

AQUILA.

Moi.

CALIGULA

D'où vous vient cette audac

D'entrer ici?

AQUILA.

César, regarde-nous en face

JUNIA.

Moi, je suis Junia.

AQUILA.

Moi, je suis Aquila,

Moi, le fiancé...

JUNIA.

Moi, la mère de Stella.

CALIGULA.

Que voulez-vous tous deux à de semblables heure

AQUILA.

Ne t'en doutes-tu pas? nous voulons que tu meure

CALIGULA.

A moi!

AQUILA.

Comme nos cœurs, César, les murs sont sour

CALIGULA, *saisissant le bras de Junia.*

Tu te trompes, on vient... Au secours, au secou

JUNIA, *essayant de dégager son bras.*

Malheur!

CALIGULA.

Non, Jupiter ne veut pas que je meu

Ils viennent.

AQUILA.

De ta mort ils avanceront l'heure,

Voilà tout.

CALIGULA.

Au secours!

JUNIA.

Tes cris sont superflus.

CALIGULA.

Je suis votre Empereur.

AQUILA, *l'étranglant.*

Tu mens, tu ne l'es plus.

Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.

CALIGULA, *expirant.*

Ah!

AQUILA.

Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHEREA, ANNIUS, SABINUS, *l'épée à la main.*

AQUILA.

Cherea, le tribun!

CHEREA.

Aquila, mon esclave!

ANNIUS.

L'Empereur!

SABINUS.

L'Empereur!

AQUILA.

Vous cherchez...

CHEREA.

Oui, César.

AQUILA, *lui montrant le cadavre sur lequel il a le pied.*

Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!

SABINUS.

Mort! et ce n'est pas nous!

CHEREA.

Amis, pensons à Rome.
Notre but est atteint. Honneur à toi, jeune homme,
Honneur à qui nous rend la vieille liberté!

AQUILA, *s'éloignant.*

De Rome ni de vous je n'ai rien mérité,
Laissez-moi.

CHEREA.

Mes amis, avant que le jour brille,
Soyons maîtres de tout.

JUNIA.

O ma fille! ma fille!

CHEREA.

Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;
Moi, je répands le bruit de cet assassinat.
Dans un but arrêté que chacun de nous sorte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

PROTOGÈNE.

Pas un ne franchira le seuil de cette porte.

CHEREA.

Qui nous empêchera?

Tous les rideaux se relèvent, les meurtriers de César se trouvent entourés par la garde germaine.

PROTOGÈNE.

Regardez.

ANNIUS.

Par Jupiter!
Nous sommes entourés par un cercle de fer.

CHEREA.

Messaline!

PROTOGÈNE.

Soldats, emmenez les coupables,
Et précipitez-les des remparts.

CHEREA.

Misérables!

On les emmène.

LES SOLDATS.

Claudius! Claudius! oui, vive Claudius!
Claudius est le seul successeur de Caïus!
La couronne est à lui, ce soir, pendant la fête,
Il nous a fait compter deux cents deniers par tête.
Qu'il soit nommé César après Caligula.
Où donc est Claudius? Claudius!...

MESSALINE, *entrant et tirant le rideau qui le cache.*

Le voilà.

CLAUDIUS, *entraîné par les soldats.*

Oh! ne me tuez pas...

PROTOGÈNE, *le faisant monter sur le bouclier d'or, et s'inclinant le premier devant lui.*

Sur nous que César règne,
Que chacun comme un Dieu le respecte et le craigne,
Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!

CLAUDIUS.

A moi l'Empire!

MESSALINE.

A moi l'Empire et l'Empereur!

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE 1er, SCÈNE IV.

LE DOMINO NOIR,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par M. Scribe,

de l'Académie Française,

MUSIQUE DE M. AUBER.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 2 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LORD ELFORT	M. GRIGNON.	URSULE	Mlle OLIVIER.
JULIANO	M. MOREAU-SAINTI.	GERTRUDE	Mme ROY.
HORACE DE MASSARENA	M. COUDERC.	SEIGNEURS	M. LÉON.
GIL PEREZ	M. ROY.		M. DESLANDES.
ANGÈLE	Mme DAMOREAU-CINTI.		M. FLEURI.
BRIGITTE	Mlle BERTHAUT.		M. TEISSIER.
JACINTHE, gouvernante de Juliano	Mme BOULANGER.		M. PALIANTI.

La scène se passe à Madrid.

ACTE PREMIER.

Un bal masqué dans les appartements de la reine. — Le théâtre représente un petit salon dont les portes sont fermées; deux portes latérales; deux au fond. A droite du spectateur, un canapé sur le premier plan. Au fond, adossée à un des panneaux, une riche pendule. Pour introduction, on entend dans le lointain un mouvement de boléro ou de fandango qui va toujours en augmentant. On ouvre les portes du salon à droite, et l'on entend tout le tumulte du bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ELFORT, JULIANO.

JULIANO.

Ah! le beau bal!... n'est-il pas vrai, mylord?

LORD ELFORT.

Je le trouve ennuyeux à périr.

JULIANO.

Vous avez perdu votre argent, je le vois... et combien?

LORD ELFORT, *avec humeur.*

Je n'en savais rien.

JULIANO.

Rassurez-vous! vous le saurez demain par la

gazette de la cour : *Lord Elfort, attaché à l'ambassade d'Angleterre, a perdu cette nuit, au bal de la reine, cinq ou six cents guinées.*

LORD ELFORT.

Ce étaient pas les guinées... je en avais beaucoup... mais c'était le réputation du whist, où j'étais le plus fort joueur de Londres... Et ici, à Madrid, dans le salon de la reine, où tout le monde il se mettait à l'entour pour me admirer... j'ai été battu par une petite diplomate espagnol.

JULIANO.

En vérité! mon ami Horace de Massarena, votre adversaire...

LORD ELFORT.

Yes... ce petit Horace de Masserana que je rencontrais partout sur mon passage.

JULIANO.

Un joli garçon!

LORD ELFORT.

Je trouvai pas beau.

JULIANO.

Un galant et aimable cavalier.

LORD ELFORT.

Ce était pas mon avis.

JULIANO.

C'est celui des dames; et loin d'en tirer avantage, il est modeste et timide comme une demoiselle... je n'ai jamais pu en faire un mauvais sujet... moi qui vous parle, moi, son ami intime. Ah ça, mylord, je vous préviens que nous finissons la nuit chez moi... La nuit de Noël, on ne dort pas; et si votre seigneurie veut bien accepter un joyeux souper avec quelques jeunes seigneurs de la cour... à ma petite maison de la porte d'Alcala...

LORD ELFORT.

Et mylady... mon femme, qui était dans mon hôtel à dormir en ce moment...

JULIANO.

Raison de plus... et s'il vous reste encore quelques guinées à risquer contre nos quadruples d'Espagne, vous prendrez là votre revanche avec Horace de Massarena... Je veux vous faire boire ensemble et vous raccommoder.

LORD ELFORT.

Je boirai; mais je ne me raccommoderai pas.

JULIANO.

Eh! pourquoi donc?

LORD ELFORT.

J'ai dans l'idée que lui il portera malheur à moi... Depuis deux jours, mylady, mon femme, me parle toujours de lui.

JULIANO, *étourdiment.*

Parce que c'était mon ami intime.

LORD ELFORT, *étonné.*

Comment?

JULIANO *avec un peu d'embarras.*

Sans doute... ne suis-je pas votre ami?... l'ami de la maison? et comme j'ai l'honneur de vous voir tous les jours, ainsi que mylady, je lui ai souvent parlé d'Horace; mais depuis trois jours qu'il est arrivé de France je ne l'ai pas même présenté à votre femme!...

LORD ELFORT.

Raison de plus .. elle voulait le connaître.

JULIANO.

Si elle en avait eu bien envie, elle n'aurait eu qu'à venir ce soir au bal de la reine, et vous voyez qu'elle a préféré rester chez elle.

LORD ELFORT.

Yes! elle a préféré d'être malade... et c'était une attention dont je lui savais gré... mais c'est égal .. (*Apercevant Horace qui entre*) Adieu, je vais dans le salon pour le danse

JULIANO.

Et pourquoi donc? (*Se retournant.*) Ah! c'est Horace que je ne voyais pas.

Lord Elfort est sorti par la porte à gauche.

SCÈNE II.

JULIANO, HORACE.

JULIANO, *à Horace, qui vient de s'asseoir sur le canapé à droite.*

Sais-tu qui tu viens de mettre en fuite?

HORACE.

Non vraiment!

JULIANO.

Un de nos alliés... lord Elfort!

HORACE.

L'attaché à l'ambassade d'Angleterre?

JULIANO.

Et presque notre compatriote; car il a des parents en Espagne... Il tient par les femmes au duc d'Olivarès, dont il pourrait bien hériter... (*S'asseyant sur le canapé à côté de lui.*) Et à propos de femme, il a idée que la sienne est très-bien disposée en ta faveur.

HORACE.

Quelle indignité! quand je ne la connais même pas!... quand c'est toi, au contraire, qui lui fais la cour... et à la femme d'un ami... c'est très-mal.

JULIANO, *riant.*

Est-il étonnant?

HORACE.

Eh bien, oui... moi, j'ai des scrupules, j'ai des principes.

JULIANO.

Un apprenti diplomate!

HORACE.

Que veux-tu?... l'éducation première!... j'ai été élevé par mon vieil oncle le chanoine dans des idées si bizarres...

JULIANO.

Oui, quand on a été mal commencé... mais te voila à la cour... tu répareras cela. D'abord, tu vas faire un beau mariage... à ce qu'on dit.

HORACE.

Oui, vraiment... Le comte de San-Lucar, mon ambassadeur, m'a pris en affection... et à moi, pauvre gentilhomme qui n'ai rien, il veut me donner sa fille, une riche héritière... qui est encore au couvent, et je ne sais si je dois accepter.

JULIANO.

Plutôt deux fois qu'une.

HORACE.

Je m'en rapporte à toi qui es mon ami d'enfance, et je te demande conseil... (*Se levant ainsi que Juliano.*) Crois-tu que l'honneur et la délicatesse permettent de se marier... quand on a au fond du cœur une passion ?

JULIANO.

Très-bien... attendu que de sa nature le mariage éteint toutes les passions.

HORACE.

Et si rien ne peut l'éteindre ?

JULIANO.

On se raisonne, on s'éloigne, on cesse de voir la personne...

HORACE, *avec impatience.*

Eh ! je ne la vois jamais !

JULIANO.

Eh bien, alors... de quoi te plains-tu ?

HORACE.

De ne pas la voir, de passer ma vie à la chercher, à la poursuivre... sans pouvoir ni la rencontrer ni l'atteindre.

JULIANO.

Horace, mon ami, es-tu bien sûr d'avoir ton bon sens? Tu reviens de France, et les romans nouveaux qu'on y publie...

HORACE.

Laisse-moi donc !

JULIANO.

Sont bien dangereux pour les esprits faibles, sans compter que souvent ils sont faibles d'esprit.

HORACE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de France!... mais d'Espagne, de Madrid... C'est ici, l'année dernière... à une fête de la cour, que je l'ai vue pour la première fois.

JULIANO.

Ici ?

HORACE.

Au même bal que cette année, ce bal masqué et déguisé, que notre reine donne tous les ans aux fêtes de Noël... Imagine-toi, mon ami...

JULIANO.

Une physionomie délicieuse ! cela va sans dire.

HORACE.

Elle était masquée.

JULIANO.

C'est juste.

HORACE.

Mais la tournure la plus élégante, la plus jolie main que jamais un cavalier ait serrée dans les siennes... en dansant... bien entendu... car je l'avais invitée, et sa danse...

JULIANO.

Était ravissante...

HORACE.

Non; elle ne connaissait aucune figure... elle ne connaissait rien... Il semblait que c'était la première fois de sa vie qu'elle vînt dans un bal... Il y avait dans ses questions une naïveté, et dans tous ses mouvements une gaucherie et une grâce délicieuses... Elle avait accepté mon bras, nous nous promenions dans ces riches salons, où tout l'étonnait, tout lui semblait charmant ; mais à chaque mot qu'on lui adressait, elle balbutiait... elle semblait embarrassée... et moi qui le suis toujours... tu comprends, il y avait sympathie... Je m'intéressais à elle, je la protégeais, elle n'avait plus peur... moi non plus. Et si je disais quel charme dans sa conversation, quel esprit fin et délicat!... Je l'écoutais, je l'admirais, et le temps s'écoulait avec une rapidité... lorsque tout à coup un petit masque passe auprès d'elle en lui disant : *Voici bientôt minuit. — Déjà !...* s'écria-t-elle... et elle se leva avec précipitation.

JULIANO, *souriant.*

Eh ! mais comme Cendrillon.

HORACE.

Je voulus en vain la retenir... Adieu, me disait-elle, adieu, seigneur Horace...

JULIANO.

Elle te connaissait donc ?

HORACE.

Je lui avais appris, sans le vouloir, mon nom, ma famille, mes espérances, toutes mes pensées enfin... tandis qu'elle, j'ignorais qui elle était... et ne pouvant me décider à la perdre ainsi, je l'avais suivie de loin.

JULIANO.

C'était bien...

HORACE.

Je la vois ainsi que sa compagne s'élancer en voiture... avec une vivacité qui me laissa voir le plus joli pied du monde... un pied admirable.

JULIANO.

Comme Cendrillon.

HORACE.

Bien mieux encore... et dans ce moment, elle laissa tomber...

JULIANO.

Sa pantoufle verte ?...

HORACE.

Non, mon ami... son masque ! J'étais près de la voiture, à la portière... et jamais, jamais je n'oublierai cette physionomie enchanteresse, ces beaux yeux noirs, ces traits si distingués, qui sont là, gravés dans mon cœur...

JULIANO.

Et la voiture ne partait pas? et ce char brillant et rapide ne l'avait pas soustraite à tes regards?

HORACE.

Ah ! c'est que... je ne sais comment te le dire... ce char brillant et rapide était une voiture de place.

JULIANO.

Je devine... la personne si distinguée était peut-être une grisette !

HORACE.

Quelle indigne calomnie! Il est vrai que ces deux dames paraissaient inquiètes... elles semblaient se consulter entre elles.

JULIANO.

Que te disais-je !

HORACE.

Et je crus deviner... mais tu vas moquer de

moi... Je crus deviner à leur embarras qu'elles avaient tout uniment oublié.

JULIANO.

Leur bourse?

HORACE.

Justement.

JULIANO.

Tu offris la tienne?

HORACE.

En m'enfuyant, pour qu'il leur fût impossible de refuser.

JULIANO, *riant.*

Ha! ha! ha! mon ami, mon cher ami! quel dénouement bourgeois pour une si brillante aventure!... ça fait mal.

HORACE.

Attends donc! tu te hâtes de juger!... Quelques jours après, je reçus à mon adresse un petit paquet contenant la modique somme que je lui avais prêtée.

JULIANO.

Cela t'étonne? ..

HORACE.

Dans une bourse brodée par elle.

JULIANO.

Qu'en sais-tu ?

HORACE.

J'en suis sûr... une bourse brodée en perles fines!... et dans cette bourse un petit papier et deux lignes... Tiens, vois, si toutefois tu le peux: car je l'ai lu tant de fois...

JULIANO, *regardant la signature.*

Signé le domino noir. « *Cette place de secré- » taire d'ambassade qu'au bal vous désiriez » tant, vous l'aurez... ce soir vous serez nommé.* »

HORACE.

Et ça n'a pas manqué! le soir même! moi qui n'avais aucun espoir, aucune chance... c'est inconcevable... c'est magique... Oh! elle reviendra.

JULIANO.

Qui te l'a dit?

HORACE.

Un instinct secret... Oui, mon ami: il me semble qu'elle est toujours là, auprès de moi... invisible à tous les yeux... et à chaque instant... je m'attends...

JULIANO, *riant.*

A quelque apparition surnaturelle?...

HORACE.

Pourquoi pas? maintenant que nous n'avons plus l'inquisition, on peut croire sans danger à la magie, à la sorcellerie.

JULIANO.

Et tu y crois?

HORACE.

Un peu!... Mon oncle le chanoine croyait fermement aux bons et aux mauvais anges... et que veux-tu? il m'a donné foi en sa doctrine, que je trouve consolante.

JULIANO.

Et qui, par malheur, n'est qu'absurde!

HORACE.

C'est bien ce qui me désole... aussi j'en veux à ma raison quand elle me prouve que mon cœur a tort.

On entend un prélude de contredanse.

JULIANO.

Pardon, mon cher ami... j'ai une danseuse qui m'attend... Viens-tu dans la salle de bal ?

HORACE

Non, j'aime mieux rester ici.

JULIANO.

Avec elle?...

HORACE

Peut-être bien!

JULIANO, *qui sort en riant.*

Bonne chance!

SCÈNE III.

HORACE, *seul.*

L'air de danse continue toujours

Il se moque de moi et il a raison!... (*S'asseyant sur le canapé à droite.*) Mais c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui tout me la rappelle... C'est ici... qu'il y a un an, à cette même fête, dans ce petit salon... je l'ai vue apparaître... (*Apercevant Angèle et Brigitte qui entrent par la porte du fond à gauche.*) Ah! cette taille, cette tournure... surtout... ce joli pied!...

SCÈNE IV.

BRIGITTE *et* ANGÈLE, *au fond du théâtre;* HORACE, *sur le canapé.*

TRIO.

ANGÈLE, *à Brigitte.*

Tout est-il disposé?

BRIGITTE.

C'est convenu, c'est dit!

ANGÈLE

La voiture à minuit nous attendra!...

HORACE, *sur le canapé, à part.*

C'est elle!

ANGÈLE, *à Brigitte.*

Et toi, songes-y bien!... au rendez-vous fidèle
Dans ce salon à minuit!

BRIGITTE *et* HORACE.

A minuit!

ANGÈLE.

Un instant de retard, et nous serions perdues.

BRIGITTE.

Je le sais bien!

ANGÈLE.

Et rien qu'y penser me fait peur!

BRIGITTE.

Allons, madame, allons, du cœur.
Et dans la foule confondues
En songeant au plaisir, oublions la frayeur!

ENSEMBLE.

BRIGITTE *et* ANGÈLE.

O belle soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur!

HORACE.

O douce soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Renaît au bonheur!

ANGÈLE, *remontant le théâtre.*
Nous sommes seules !
BRIGITTE, *redescendant et regardant du côté du canapé.*
Non ! un cavalier est là
Qui nous écoute !
ANGÈLE, *remettant vivement son masque.*
O ciel !
Horace s'est étendu sur le canapé, a fermé les yeux et feint de dormir au moment où Brigitte le regarde.
BRIGITTE.
Rassurez-vous, madame,
Il dort !
ANGÈLE.
Bien vrai !
BRIGITTE.
Sans doute.
HORACE, *à part, les yeux fermés.*
Et sur mon âme,
Profondément il dormira !
BRIGITTE, *le regardant sous le nez.*
Il n'est vraiment pas mal ! regardez-le, de grâce !
ANGÈLE, *s'avançant.*
Ah ! grand Dieu !... c'est lui !... c'est Horace !
BRIGITTE, *étonnée.*
Horace !...
ANGÈLE.
Eh ! oui, ce jeune cavalier
Qui nous protégea l'an dernier.
BRIGITTE.
C'est possible... et j'aime à vous croire.
ANGÈLE.
Quoi ! tu ne l'aurais pas reconnu ?
BRIGITTE.
Non vraiment.
Je n'ai pas autant de mémoire
Que madame.
HORACE, *à part.*
Ah ! c'est charmant !

ENSEMBLE,

ANGÈLE *et* BRIGITTE.
O belle soirée !
Moment enchanteur !
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur !
HORACE.
O douce soirée !
Moment enchanteur !
Mon âme enivrée
Renaît au bonheur !
BRIGITTE, *regardant du côté du salon, à gauche.*
L'orchestre a donne le signal :
Voici qu'à danser l'on commence,
Entrons dans la salle du bal.
ANGÈLE, *avec embarras, et regardant Horace.*
Pas maintenant.
BRIGITTE.
Pourquoi ?
ANGÈLE.
Je pense
Qu'à la fin de la contredanse
On sera moins remarquée... attendons !
BRIGITTE, *avec un peu d'impatience.*
[C]omme vous le voudrez ; mais ici nous perdons
Un temps précieux.
ANGÈLE.
Non, ma chère.
Lui montrant la porte de gauche.
[D']ici l'on voit très-bien.
BRIGITTE, *se plaçant près de la porte et regardant.*
C'est juste.
HORACE, *à part.*
O sort prospère !
[AN]GÈLE, *s'approchant d'Horace pendant que Brigitte n'est occupée que de ce qui se passe dans la salle de bal.*
Ah ! si j'osais...
Non... non, jamais !
PREMIER COUPLET.
[Le] trouble et la frayeur dont mon âme est atteinte
[M]e disent que j'ai tort... hélas ! je le crains bien.
[M]ais... mais... je puis du moins le regarder sans crainte.
Il dort ! il dort ! et n'en saura rien,
Non, non... jamais il n'en saura rien !

BRIGITTE, *quittant la porte à gauche.*
Entendez-vous ce joyeux bolero :
ANGÈLE, *à part, et regardant Horace.*
Mon Dieu ! mon Dieu !... ce bruit nouveau
Va l'éveiller... le maudit boléro !
BRIGITTE
Le joli boléro !

ENSEMBLE.

ANGÈLE.
Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux !
Oui, tout me le conseille,
Fuyons loin de ses yeux !
S'arrêtant.
Non... non... quelle merveille !
Il dort... Il dort très-bien !
Mon Dieu ! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien.
BRIGITTE, *riant.*
Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille,
Et n'en rêve que mieux !
Ah ! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien ;
Vraiment, quand il sommeille
Ce monsieur dort très-bien !
HORACE, *sur le canapé.*
Ah ! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux !
L'amour me le conseille :
Dormons pour être heureux !
Soulevant sa tete de temps en temps.
Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien.
O suave merveille !
Quel bonheur est le mien !
Brigitte retourne à la porte du bal, regarde le boléro, et Angèle se rapproche du canapé.
ANGÈLE.
Ah ! combien mon âme est émue !
HORACE, *à demi-voix, sur le canapé, et feignant de rêver.*
A toi !... toujours à toi,
Ma charmante inconnue !
ANGÈLE
En dormant il pense à moi !
DEUXIÈME COUPLET.
Nul sentiment coupable en ces lieux ne m'anime,
Et pourtant y rester est mal... je le sens bien !
Mais ce bouquet... je puis le lui laisser sans crime ;
Il dort !... il dort !... il n'en saura rien !
Non ! il n'en saura jamais rien !
Elle place son bouquet sur le canapé a côté d'Horace, en ce moment le bruit de l'orchestre reprend une nouvelle force, elle s'éloigne vivement.

ENSEMBLE

ANGÈLE.
Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux !
Et tout me le conseille,
Fuyons loin de ces lieux !
Mais non, quelle merveille !
Il dort ! il dort très-bien !
Mon Dieu ! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien !
BRIGITTE.
Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille
Et n'en rêve que mieux !
Ah ! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien ;
Vraiment, quand il sommeille
Ce monsieur dort très-bien !
HORACE.
Ah ! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux !
L'amour me le conseille :
Dormons pour être heureux !
Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien.
Prenant le bouquet, qu'il cache dans son sein.
O suave merveille !
Quel bonheur est le mien !

SCÈNE V.

BRIGITTE, ANGÈLE, HORACE, *sur le canapé ;* JULIANO, *sortant de la salle du bal au fond, à droite.*

JULIANO.

Voici le plus joli boléro que j'aie jamais dansé!

HORACE, *se levant brusquement et courant à lui.*

Mon ami... mon cher ami!

Il lui parle bas en l'entraînant au bord du théâtre, à droite.

ANGÈLE, *qui a remis son masque.*

Ah! mon Dieu! il s'est réveillé en sursaut!

BRIGITTE, *de même.*

N'allez-vous pas le plaindre?... depuis le temps qu'il dort!... Conçoit-on cela?... venir au bal pour dormir!...

ANGÈLE.

Tais-toi donc!

HORACE, *bas, à Juliano.*

Oui, mon ami... elle!... c'est mon inconnue!

JULIANO.

Tu crois?

HORACE.

Certainement! mais je voudrais en être encore plus sûr.

JULIANO.

C'est-à-dire que tu voudrais lui parler.

HORACE.

J'en meurs d'envie... mais tant qu'elle sera avec sa compagne...

JULIANO.

C'est-à-dire qu'il faudrait l'éloigner.

HORACE.

Si tu pouvais.

JULIANO.

Je vais l'inviter à danser.

HORACE.

Quelle reconnaissance!

JULIANO.

Laisse donc!... entre amis... et puis elle a l'air d'être gentille. (*On entend une ritournelle de contredanse, et Juliano s'approche de Brigitte.*) Je ne pense pas, beau masque, que vous soyez venue au bal pour rester éternellement dans ce petit salon... et si vous vouliez m'accepter pour cavalier...

BRIGITTE, *regardant Angèle, qui lui fait signe d'accepter.*

Bien volontiers, monsieur.

On entend la ritournelle d'une contredanse.

JULIANO.

Mais il n'y a pas de temps à perdre... vous avez entendu la ritournelle qui nous invite... et dans un bal j'ai pour principe de ne jamais manquer une contredanse... Venez, venez, signora.

BRIGITTE, *sortant avec Juliano qui l'entraîne.*

A la bonne heure, au moins il ne dort pas, celui-là.

Ils sortent par le salon du fond, à droite.

SCÈNE VI.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *arrêtant Angèle qui veut suivre Brigitte.*

Ah! de grâce, madame, un instant, un seul instant!

ANGÈLE, *déguisant sa voix.*

Que voulez-vous de moi, seigneur cavalier?

HORACE.

Ah! ne le devinez-vous pas?... et faut-il vou[s] dire que je vous ai reconnue?

ANGÈLE, *de même.*

Vous pourriez vous tromper!

HORACE.

Moi! demandez-le à ce bouquet!

Il le tire de son sein et le lui présente.

ANGÈLE.

O ciel!

HORACE.

Qui désormais ne me quittera plus!... car me vient de vous; c'est de vous que je le tiens

ANGÈLE.

Ah! vous ne dormiez pas!

HORACE, *vivement.*

Je le voulais, je vous le jure... j'y ai fait to[us] mes efforts, je n'ai pas pu.

ANGÈLE.

Une ruse... une trahison... je ne vous reco[n]nais pas là.

HORACE.

Si je suis coupable... à qui la faute?... à vo[us] qui depuis un an prenez à tâche de me fuir me comblant de bienfaits... à vous, qui sav[ez] avec tant d'adresse vous soustraire à mes regards à vous qui dans ce moment encore semblez vo[us] défier de moi en me cachant vos traits... (*Ang[èle] ôte son masque.*) Ah! c'est elle... la voilà... p[ré]sente à mes yeux.... comme elle l'était à m[on] souvenir.

ANGÈLE.

Ce souvenir-là... il faut le bannir.

HORACE.

Et pourquoi?

ANGÈLE.

Vous allez vous marier... vous allez épouser [la] fille du comte de San-Lucar.

HORACE.

Jamais! jamais!...

ANGÈLE.

C'est moi qui ai songé pour vous à ce mariag[e]

HORACE.

Vous, madame?

ANGÈLE.

Oui, sans doute... car vous n'avez rien... pour soutenir votre nom et votre naissance.. vous faut une belle fortune.

HORACE, *avec impatience.*

Eh! madame, songez moins a ma fortune. plus à mon bonheur... il n'est qu'avec vou[s] auprès de vous... et je vous le déclare d'avanc[e] je renonce a ce mariage et à tous ceux que [l'on] me proposerait... je ne me marierai jamais... je vous épouserai!

ANGÈLE.

En vérité!

HORACE.

Oui, madame.. vous... vous seule au mond[e]

ANGÈLE.

Eh! qui vous dit que je puisse vous appa[r]... qui vous dit que je ... libre?

HORACE.

Grand Dieu !... mariée !

ANGÈLE.

Si cela était?

HORACE.

Ah! j'en mourrais de douleur et de désespoir!

ANGÈLE.

Horace!

HORACE.

Pourquoi alors vous ai-je revue?... pourquoi venir ainsi?

ANGÈLE.

Pour vous faire mes adieux... oui, Horace, mes derniers adieux.

HORACE.

Eh! qui donc êtes-vous?

ANGÈLE.

Qui je suis?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Une fée, un bon ange
Qui partout suit vos pas,
Dont l'amitié jamais ne change,
Que l'on trahit sans qu'il se venge,
Et qui n'attend pas même, hélas!
Un amour qu'on ne lui doit pas!
Oui, je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur!... un seul!... c'est le tien!

DEUXIÈME COUPLET.

Vous servant avec zèle
Ici bas comme aux cieux,
Sans intérêt je suis fidèle,
Et lorsque auprès d'une autre belle
L'hymen aura comblé vos vœux,
Là-haut je prierai pour vous deux!...
Car je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur, un seul, c'est le tien!

SCÈNE VII.

ANGÈLE, HORACE, LORD ELFORT, *sortant de la porte à gauche.*

ANGÈLE.

Prenez garde! on vient!

Elle remet précipitamment son masque.

HORACE.

Qu'avez-vous donc, madame?

ANGÈLE.

Rien... mais taisez-vous tant que mylord sera là.

HORACE.

Et pourquoi donc?

ANGÈLE.

Silence!

LORD ELFORT.

Encore cette petite Horace de Massarena; et toute seule dans le tête-à-tête..... dans ce salon écarté..... il y avait quelque chose. (*Il salue Angèle, qui se trouble et prend vivement le bras d'Horace.*) Pourquoi donc ce domino il était troublé à mon aspect?... (*Il regarde Angèle avec attention.*) Ah! mon Dieu! ce tournure et ce taille... qui était tout à fait le même! Si je n'étais pas bien sûr que mylady..... mon femme était heureusement malade chez elle.

HORACE, *bas, à Angèle.*

Qu'a-t-il donc à vous regarder ainsi?

ANGÈLE.

Je... l'ignore.

LORD ELFORT.

Je n'y tenais plus... et dans le doute je voulais faire un coup hardi. (*Allant à Angèle.*) Madame voulait-elle accorder à moi le plaisir de danser ensemblement?

HORACE, *vivement.*

J'allais faire cette demande à madame.

ANGÈLE, *à part.*

Maladroit!

LORD ELFORT, *vivement.*

Je étais donc le premier en date.

HORACE.

La date n'y fait rien.

LORD ELFORT.

Elle faisait beaucoup quand on n'avait que cela.

HORACE.

La volonté de madame peut seule donner des droits.

LORD ELFORT.

Pour des droits... je en avais peut-être... beaucoup plus... (*à part*) que je voulais.

HORACE, *fièrement.*

Que madame daigne seulement m'accepter pour cavalier... et nous verrons.

LORD ELFORT, *s'échauffant.*

Yes, nous verrons.

ANGÈLE, *bas, à Horace, et lui serrant la main.*

Silence!

Elle se retourne du côté de mylord et lui présente la main.

LORD ELFORT, *étonné.*

Elle accepte... ce était donc pas... mais patience... je avais un moyen de savoir.

HORACE, *s'approchant d'Angèle, et d'un ton respectueux.*

J'obéis, madame.

ANGÈLE.

C'est bien!

HORACE.

Mais l'autre contredanse?

ANGÈLE, *lui tendant la main.*

Avec vous.

Elle s'éloigne avec mylord par le salon à gauche.

SCÈNE VIII.

HORACE, *puis* JULIANO.

HORACE, *avec joie.*

Ah! elle a raison!... qu'allais-je faire?... du bruit, de l'éclat... la compromettre pour une contredanse qu'elle lui accorde par grâce... et qu'elle me donne à moi... qu'elle me donne d'elle-même!

JULIANO.

Eh bien!... qu'y a-t-il?... je te vois enchanté.

HORACE.

Oui, mon ami... je danse avec elle.

JULIANO.

Tant que cela!

HORACE.

Ah! ce n'est rien encore... elle m'aime, j'eu suis sûr.

JULIANO.

Elle te l'a dit?

HORACE.

Pas précisément!

JULIANO.

Mais tu sais qui elle est?

HORACE.

Non, mon ami.

JULIANO.

Tu le sauras demain?

HORACE.

Non, mon ami... je ne dois plus la voir... c'est la dernière fois.

JULIANO.

Et tu es ravi?

HORACE.

Au contraire... je suis désespéré... mais j'avais encore une heure à passer avec elle... une heure de plaisir... et je ne pensais plus à l'heure d'après... qui doit faire mon malheur... car c'est tantôt, à minuit qu'elle doit partir.

JULIANO.

En es-tu bien sûr?

HORACE.

Elle l'a dit devant moi... à sa compagne: toutes deux se sont donné rendez-vous ici... dans ce salon... et quand minuit sonnera à cette horloge, je la perds pour jamais.

JULIANO.

Allons donc! nous ne pouvons pas le permettre.

HORACE.

J'en mourrai de chagrin.

JULIANO.

Et elle de dépit... elle veut qu'on le retienne... c'est évident... et tu ne dois la laisser partir qu'après avoir obtenu son secret, son amour... elle ne demande pas ne mieux.

HORACE.

Tu crois?

JULIANO.

Mais malgré elle... et c'est une satisfaction que tu ne peux lui refuser.

HORACE.

Certainement... mais comment faire?... comment la retenir quelques heures de plus!

JULIANO.

Cela me regarde.

HORACE.

Et sa compagne, qui sera toujours là avec elle...

JULIANO.

Il faut les séparer... garder l'une... et renvoyer l'autre... quoiqu'elle soit gentille... car j'ai dansé avec elle... et vrai, elle est amusante... surtout par ses réflexions .. nous étions déjà fort bien ensemble... et je vais y renoncer... pour toi... pour un ami... Voilà un sacrifice... que tu ne me ferais pas... Tiens, tiens, je la vois d'ici... cherchant des yeux sa compagne... qu'elle n'aperçoit pas.

HORACE.

Je crois bien... elle danse dans l'autre salon.

JULIANO, *avançant l'aiguille de l'horloge et la plaçant à minuit moins quelques minutes.*

C'est ce qu'il nous faut... Sois tranquille alors.

HORACE.

Que fais-tu donc?

JULIANO.

J'avance pour elle l'heure de la retraite.

SCENE IX.

HORACE, JULIANO, BRIGITTE.

BRIGITTE, *sortant du salon à droite.*

Je ne l'aperçois pas... est-ce qu'elle serait restée tout le temps dans le petit salon?... ce n'es[t] pas possible... Ah! encore ces deux cavaliers celui qui dort... et celui qui... enfin... (*montran[t] Juliano*) le jour! (*montrant Horace*) et la nuit!

JULIANO.

Puis-je vous rendre service, ma belle signora[?]

BRIGITTE.

Non, monsieur; ce n'est pas vous que je cherche

JULIANO.

Et qui donc?

BRIGITTE.

Est-il possible d'être plus indiscret?... c'es[t] déjà ce que je vous reprochais tout à l'heure.

JULIANO.

Quand je vous ai dit que je vous aimais...

BRIGITTE.

A la première contredanse et sans m'avoir vue

JULIANO.

C'est ce qui vous trompe... votre masque éta[it] si mal attaché, qu'il m'avait été facile de voir...

BRIGITTE.

Quoi donc?

JULIANO.

Des joues fraîches et couleur de rose.

BRIGITTE, *à part.*

C'est vrai!

JULIANO.

Une physionomie charmante...

BRIGITTE.

C'est vrai!

JULIANO.

Les plus jolis yeux du monde...

BRIGITTE.

C'est vrai!

HORACE, *bas, à Juliano.*

Quoi! réellement?

JULIANO, *de même.*

Du tout!... c'est de confiance... ce doit ê[tre] ainsi... (*Haut, à Brigitte.*) Vous voyez do[nc] bien, signora, que vous pourriez vous dispens[er] de garder votre masque... car je vous conn[ais] parfaitement.

BRIGITTE.

C'est étonnant!

JULIANO.

La preuve, c'est que tout à l'heure ici, j'ai don[né] votre signalement exact à un domino noir q[ui] vous cherchait.

BRIGITTE.

Qui me cherchait?

JULIANO.

Oui, vraiment... elle disait : « Où donc est-elle?... où donc est-elle?...—Dans ce salon, ai-je répondu, au milieu de la foule... Ah ! mon Dieu! comment la retrouver?... en aurai-je le temps? » Puis regardant cette horloge, elle s'est écriée...

BRIGITTE, *regardant l'horloge et poussant un cri.*

Minuit! ce n'est pas possible... tout à l'heure, dans l'autre salon, il n'était que onze heures... Mon Dieu! mon Dieu! comme le temps passe dans celui-ci!... (*A Juliano*) Et ce domino... cette dame... où est-elle?

JULIANO.

Partie!

BRIGITTE.

O ciel!

JULIANO.

Partie en courant.

BRIGITTE.

Et sans m'attendre... il est vrai que cinq minutes de plus..... impossible après cela..... il est trop tard... mais m'abandonner... me laisser seule ainsi...

JULIANO.

Ne suis-je pas là?

BRIGITTE.

Eh! non, monsieur, laissez-moi!

JULIANO.

Je serais si heureux de vous servir..... de vous défendre!

BRIGITTE.

Vous voyez bien que je n'ai pas le temps de vous écouter... Laissez-moi partir, je le veux!

JULIANO.

Vous êtes fâchée?

BRIGITTE.

Je le devrais.... mais est-ce qu'on a le temps quand on est pressée?...

JULIANO.

Signora... (*Son masque à moitié se détache.*) Ah! qu'elle est jolie!

BRIGITTE.

Vous ne le saviez donc pas?..... Quelle trahison!... vous qui tout à l'heure... Ah! minuit va sonner... je pars.

JULIANO.

C'est qu'elle est vraiment charmante, et je suis désolé maintenant de mon dévouement... Elle s'éloigne... elle a disparu... et je suis victime de l'amitié... Ah! et cette aiguille qu'il faut ramener sur ses pas.. (*Faisant retourner l'aiguille à onze heures.*) Ma foi, nous préparons de l'ouvrage à l'horloger de la cour. (*Se retournant.*) C'est vous, mylord! que les nouvelles?

SCÈNE X.

LORD ELFORT, JULIANO, HORACE.

Lord Elfort, prenant Juliano à part pendant qu'Horace remonte le théâtre, regarde dans le salon à gauche, et disparaît.

LORD ELFORT, *à Juliano.*

Mon ami, mon ami... car vous étiez mon seul ami... je étais tremblant de colere... mon femme était ici!

JULIANO, *vivement.*

Pas possible.... sans nous en prévenir..... dans quel dessein?

LORD ELFORT.

Permettez...

JULIANO.

Elle qui se disait malade... et qui avait voulu rester chez elle..... Savez-vous que ce serait indigne?

LORD ELFORT.

Modérez-vous!... car vous voilà aussi en colère que moi.... et c'était là ce que j'aimais dans un ami véritable.

JULIANO, *se modérant.*

Certainement... Eh bien donc!... achevez!...

LORD ELFORT.

Je l'avais trouvée ici, causant en tête-à-tête avec le seigneur Horace de Massarena.

JULIANO.

Horace... vous vous êtes abusé.

LORD ELFORT.

C'est ce que je me disais... en prenant son bras qui était toute tremblante.

JULIANO.

Ce n'était pas une raison...

LORD ELFORT.

Attendez donc!... Je parlai à elle... qui répondait jamais... pas un mot!... mon conversation le gênait... l'ennuyait...

JULIANO.

Ce n'était pas encore là une raison...

LORD ELFORT.

Attendez donc!... Vous connaissez la taille élégante et la tournure de mylady.... vous la connaissez comme moi...

JULIANO.

Certainement...

LORD ELFORT.

Eh bien! mon ami... ce était de même.... tout à fait...

JULIANO, *s'animant.*

En vérité!

LORD ELFORT, *de même.*

Et je avais encore des preuves bien plus... bien plus... effrayantes... Vous savez que mylady, ma femme..... était du sang espagnol.... du sang des *d'Olivarès*... et comme toutes les dames de Madrid..... elle portait souvent des mouchoirs où étaient brodées les armes de sa famille...

JULIANO.

Eh bien!...

LORD ELFORT, *avec colère.*

Eh bien!.... l'inconnue.... le masque... le domino... il avait brodé sur le coin du mouchoir à elle... les armes *d'Olivarès*.

JULIANO.

O ciel!...

LORD ELFORT.

Je avais vu... vu de mes yeux... que j'étais... que j'étais furieux..... je méditais d'arracher le mouchoir.... la mascarade...

JULIANO.

Quelle folie!... quel éclat!...

LORD ELFORT.

Yes..... ce était une bêtise..... et je avais pas fait.

JULIANO.

C'est bien.

LORD ELFORT.

Je avais pas pu !... elle avait tout à coup quitté mon bras... s'était glissée dans la foule et au milieu de deux cents dominos noirs..... comme le sien... impossible de courir après... Mais ce était elle.

JULIANO.

J'en ai peur.

LORD ELFORT.

C'était bien elle qui se était dit malade.

JULIANO.

Et pourquoi? Je me le demande encore!

LORD ELFORT, *avec chaleur.*

Pourquoi?... pourquoi?... Mais vous ne voyez donc rien.... vous?..... ce était pour retrouver ici cette petite Horace de Massarena.

JULIANO.

Malédiction!... et moi qui ai servi, protégé ses amours..... nous étions deux..... (*à part*) deux maris.

LORD ELFORT.

Quand je disais qu'il porterait malheur à moi... mais bientôt, j'espère...

JULIANO.

Allons, mylord.... allons, calmons-nous. Dans ces cas-là, il faut se modérer, et surtout se taire.

LORD ELFORT.

Ce vous était bien facile à dire...

JULIANO.

Du tout... cela me fait certainement autant de peine qu'à vous... mais il faut voir... il faut être bien sûr...

LORD ELFORT.

Ce était mon idée... et je priai vous, mon cher ami..... de prêter à moi sur-le-champ votre voiture...

JULIANO.

Pourquoi cela?

LORD ELFORT.

Je avais demandé la mienne dans trois heures seulement, et je voulais à l'instant même retourner chez moi, à mon hotel... pour bien me assurer que mylady n'y était pas.

JULIANO, *à part.*

O ciel!... comment la sauver?

LORD ELFORT, *furieux.*

Alors... je attendrai son retour.... alors je attendrai elle ce soir..... et demain, ce petite Horace que je détestai... que je.... Adieu... je pars tout de suite.

JULIANO,

Je ne vous quitterai pas..... je vous accompagne..... je descends avec vous..... Demandez nos manteaux..... moi je fais appeler mon cocher. (*Voyant rentrer Horace.*) Il était temps..... c'est Horace!

SCÈNE XI.

HORACE, JULIANO.

JULIANO.

Arrive donc, malheureux!... Quand je dis malheureux... ce n'est pas toi qui l'es le plus... mais je ne te ferai pas de reproches... tu n'en savais rien... ce n'est pas ta faute!...

HORACE.

A qui en as-tu?... et que veux-tu dire?

JULIANO.

Que la fée invisible..... la beauté mystérieuse qui t'intrigue depuis un an... n'est autre que lady Elfort.

HORACE, *avec désespoir.*

Non, non.... cela n'est pas... cela ne peut pas être.

JULIANO.

Ne vas-tu pas te plaindre.... et être fâché?.... Cela te va bien... moi qui suis trahi par vous et qui viens vous sauver...

HORACE.

Comment cela?

JULIANO.

Son mari.... est furieux et compte la surprendre.... Il n'en sera rien... cherche mylady.... reconduis-la chez elle sur-le-champ... moi, pendant ce temps, j'emmène mylord dans ma voiture... mon cocher, à qui je vais donner des ordres..... nous égarera... nous perdra... nous versera, s'il le faut... c'est peut-être un bras cassé qui me revient.... pour toi.. .. pour une infidèle..... on ne compte pas avec ses amis.... Mais plus tard, sois tranquille... je prendrai ma revanche.... Adieu... je vais prendre le mari.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE XII.

HORACE, *seul.*

Ah! je n'en puis revenir encore! C'est la femme de mylord... c'est la passion d'un ami..... Adieu mes rêves et mes illusions... je ne dois plus la voir ni l'aimer... au contraire..... je la maudis... je la déteste... Mais, comme dit Juliano, il faut avant tout la sauver.

SCÈNE XIII.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *à demi-voix.*

Fuyez, madame, fuyez... tout est découvert.

ANGÈLE, *effrayée.*

O ciel!

HORACE.

Partons à l'instant, ou vous êtes perdue.

ANGÈLE, *de même.*

Qui vous l'a dit?

HORACE.

Mais d'abord le trouble où je vous vois..... et puis le comte Juliano que vous connaissez.

ANGÈLE, *naïvement.*

Nullement.

HORACE, *à part.*

Quelle audace ! (*Haut et cherchant à se modérer.*) Le comte Juliano m'a appris que votre mari savait tout...

ANGÈLE.

Mon mari !...

HORACE, *avec une colère concentrée.*

Oui... lord Elfort.... qui dans ce moment retourne à votre hôtel.

ANGÈLE.

Lord Elfort... mon mari... Ah ! c'est original... et surtout très-amusant.

HORACE.

Vous riez !... vous osez rire !...

ANGÈLE.

Oui, vraiment, et ce n'est pas sans raison..... car je vous jure, monsieur, je vous atteste... que je ne suis pas mariée !...

HORACE.

Est-il possible ?

ANGÈLE.

Et je ne l'ai jamais été.

HORACE.

Ah !... Ce serait trop de bonheur !..... et je ne puis y croire ! vous m'avez vu si malheureux..... que vous avez eu pitié de moi, et vous voulez m'abuser encore.

ANGÈLE.

Non, monsieur... et la preuve... c'est que malgré les dangers dont vous me supposez menacée... je reste !

HORACE.

Dites-vous vrai ?

ANGÈLE.

Je reste encore... (*regardant l'horloge*) et pendant trois quarts d'heure, je vous permets d'être mon cavalier...

HORACE.

Trois quarts d'heure...

ANGÈLE.

a s une minute de plus.

HORACE.

Et ce temps que vous me donnez... j'en suis le maître ?

ANGÈLE.

Mais oui !.... puisqu'il est à vous !.... Et d'abord, je vous rappellerai, puisque vous l'oubliez, que vous me devez une contredanse.

HORACE, *vivement.*

On ne danse pas dans ce moment... et puisque vous me laissez l'emploi des instants... du moins vous me l'avez dit...

ANGÈLE.

Je n'ai que ma parole.

HORACE.

J'aime mieux vous demander... mais je n'ose pas.

ANGÈLE.

Suis-je donc si effrayante ?

HORACE.

Dites-moi... qui vous êtes ?

ANGÈLE.

Tout... excepté cela !

HORACE.

Eh bien ! senora... puisque vous n'êtes pas mariée... puisque vous ne l'avez jamais été... vous me l'avez juré.... il est une preuve... qui ne me aisserait aucun dout

ANGÈLE.

Et laquelle ?

HORACE.

Ce serait d'accepter ma main.

ANGÈLE.

Écoutez, Horace, ne vous fâchez pas. ... mais vrai... je le voudrais que je ne le pourrais pas...

HORACE.

Et comment cela ?

DUO.

HORACE.

Parlez, quel destin est le nôtre ?
Qui nous sépare ? Est-ce le rang
Ou la naissance...

ANGÈLE.

Eh ! non vraiment,
Ma naissance égale la vôtre.

HORACE.

Alors, c'est la fortune !... hélas !...
Je le vois, vous n'en avez pas.
Tant mieux ! l'amour tient lieu de tout.

ANGÈLE.

Eh ! non, monsieur, je suis riche et beaucoup !

HORACE.

Quoi ! la naissance...

ANGÈLE.

Eh ! vraiment, oui.

HORACE.

Et la richesse... ?

ANGÈLE.

Eh ! vraiment, oui.

ENSEMBLE.

HORACE.

Chez elle tout est réuni !
Alors, quel obstacle peut naître ?
Prenez pitié de ma douleur.
Faut-il donc mourir sans connaître
Ce secret qui fait mon malheur ?

ANGÈLE.

Quel trouble en mon cœur vient de naître !
Ah ! j'ai pitié de sa douleur.
Mais, hélas ! il ne peut connaître
Le secret qui fait mon malheur.

HORACE.

De vous, hélas ! que puis-je attendre ?

ANGÈLE.

Mon amitié qui de loin vous suivra.

HORACE.

Et d'un ami, de l'ami le plus tendre
Rien désormais ne vous rapprochera.

ANGÈLE, *soupirant.*

Eh ! mon Dieu, non.

HORACE.

Ah ! je vous en supplie,
Qu'une fois encor dans ma vie
Je puisse contempler vos traits.
Oh ! que cet espoir me console...
Une fois !... une seule !

ANGÈLE.

Eh bien ! je le promets.

HORACE.

Vous le jurez ?

ANGÈLE.

A ma parole
Je ne manque jamais.

HORACE.

vous le jurez ?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *lui montrant la salle du bal.*

N'entendez vous pas ?
On danse là-bas,
L'orchestre du bal
Donne le signal :
Profitez du temps ;
Dans quelques instants,
Rêves de plaisir
Vont s'évanouir.

HORACE.

Non, je n'entends pas,
Je préfère, hélas !
Aux plaisirs du bal
Ce secret fatal !

Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Où bientôt va fuir
Rêve de plaisir.
Ainsi, de vous revoir
Vous me laissez l'espoir?

ANGÈLE.

Une fois.... je l'ai dit.

HORACE.

Et comment le saurai-je?

ANGÈLE.

Le bon ange qui vous protége
Vous l'apprendra,
Mais d'ici là
Du secret...

HORACE.

Ah! jamais je ne parle à personne.

ANGÈLE.

Des faveurs qu'on vous donne...

HORACE.

Quand on m'en donne.
Mais jusques à présent, et vous-même en effet
Devez le reconnaître,
Je ne peux pas être discret.
Tendrement, et s'approchant d'elle.
Faites que j'aie au moins quelque mérite à l'être.

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *sans lui répondre.*

N'entendez-vous pas?
On danse là-bas,
L'orchestre du bal
Donne le signal :
Profitez du temps;
Dans quelques instants,
Pour nous va s'enfuir
Rêve de plaisir.

HORACE, *avec impatience.*

Oui, j'entends, hélas!
Qu'on danse là-bas,
L'orchestre du bal
Donne le signal;
Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Où bientôt va fuir
Rêve de plaisir.

Ils vont pour entrer dans la salle du bal à droite, et a la pendule de l'un des salons on entend en dehors sonner minuit.

ANGÈLE, *s'arrêtant.*

O ciel! qu'entends-je!
Regardant l'horloge du fond.
Il me semble
Qu'il n'est pas encor l'heure .. et pourtant c'est minuit
Qui dans ce salon retentit.

HORACE, *voulant l'empêcher d'entendre.*

C'est une erreur...

ANGÈLE, *entendant sonner dans le salon à gauche.*

Eh! non!...
Entendant sonner dans un troisième salon.
Encore!... ah! tous ensemble!
C'est fait de moi!...
Je meurs d'effroi!...
Et ma compagne, hélas!... ma compagne fidèle
Où la chercher? où donc est-elle?
Comment la trouver à présent?

HORACE, *avec embarras.*

Elle est partie.

ANGÈLE.

O ciel! sans m'attendre... et comment?

HORACE.

Par une ruse
Dont je m'accuse...
J'ai su, pour vous garder, l'éloigner en secret

ANGÈLE, *poussant un cri de désespoir.*

Ah! vous m'avez perdue!

HORACE.

O mon Dieu! qu'ai-je fait?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *qui se lève.*

O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!
A tous les yeux coupable!
Que vais-je devenir?
Que résoudre et que faire?
Au châtiment sévère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!

HORACE.

O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!
C'est moi qui suis coupable,
Comment la retenir?
Que résoudre et que faire?
A sa juste colère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!

HORACE.

Qu'à moi du moins votre cœur se confie;
Si je peux réparer mes torts...

ANGÈLE, *traversant le théâtre*

Jamais!... jamais!...

HORACE.

Ah! je vous en supplie...
Écoutez-moi, madame, et voyez mes regrets;
Laissez-moi vous défendre ou du moins vous conduire.

ANGÈLE.

Non, je dois partir seule!...

HORACE, *la retenant.*

Encor quelques instants!

ANGÈLE.

Laissez-moi m'éloigner, ou devant vous j'expire!

HORACE.

Eh bien! je vous suivrai!

ANGÈLE.

Non.... je vous le défends.

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

O terreur qui m'accable! etc.

HORACE.

O terreur qui m'accable! etc.

Elle s'éloigne malgré les efforts d'Horace pour la retenir. Arrivée près de la porte, elle lui fait de la main la défense de la suivre. Horace s'arrête. Elle remet son masque et s'éloigne.

SCÈNE XIV.

HORACE, *seule.*

Vous le voulez... à cet arrêt terrible
Je me soumets... j'obéirai...
Après un instant de combat intérieur.
Non, non, c'est impossible...
Quoi qu'il arrive, hélas!... je la suivrai!
Il s'élance sur ses pas et disparaît.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente la salle à manger de Juliano. Au milieu, un brazero allumé. Au fond, une porte, et dans un pan coupé à droite du spectateur une croisée donnant sur la rue. Deux portes à gauche, une à droite. Entre les portes, des armoires, des buffets; au fond, à gauche, une table sur laquelle le couvert est mis.

SCENE PREMIERE.

JACINTHE, *seule.*

Une heure du matin, et don Juliano, mon maître, n'est pas encore rentré. C'est son habitude. Il ne dort jamais que le jour... et je l'aime autant... le service est bien plus agréable et plus facile avec un maître qui ferme toujours les yeux!.. Mais ce soir, avant de partir pour le bal

de la cour, cette idée de donner à souper à ses amis la nuit de Noël... quelle conduite!.... pour faire réveillon! Moi qui justement ce matin avais eu la même idée avec Gil Perez, le concierge de l'économe du couvent des Annonciades, et impossible de le décommander à cette heure où tout le monde dort... Mais les maîtres ne s'inquiètent de rien, et n'ont aucun égard, le mien surtout... Jésus Maria, quelle tête!..... et qu'une gouvernante est à plaindre chez un garçon, quand il est jeune!.... Quand il est vieux, c'est autre chose! témoin l'oncle de Juliano, le seigneur Apuntador, chez lequel j'étais avant lui.... quelle différence!

COUPLETS.

S'il est sur terre
Un emploi,
Selon moi,
Qui doive plaire,
C'est de tenir la maison
D'un vieux garçon...
C'est là le vrai paradis.
Là, nos avis
A l'instant sont suivis.
Par nos soins dorloté,
Il nous doit la santé.
Notre force est sa faiblesse,
Et l'on est dame et maîtresse,
Vieille duègne ou tendron.
Si nous voulons
Régner sans cesse,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

DEUXIÈME COUPLET.

Sa gouvernante
Est son bien,
Son soutien,
Elle est régente.
Il est pour elle indulgent
Et complaisant.
Elle aura chez monseigneur
Les clefs de tout et même de son cœur.
Fidèle de son vivant,
Il l'est par son testament,
Où brille, c'est la coutume,
Une tendresse posthume.
Vieille duègne
Ou tendron,
Si nous tenons
A notre règne,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

Mais ici, par malheur, nous n'en sommes pas là, et demain, quand ma nièce Inésille sera avec moi dans cette maison, j'aurai soin de la surveiller, parce qu'une jeunesse qui arrive de sa province, avec des mauvais sujets comme mon maître et ses amis!.... Mais voyez donc, ce Gil Perez, s'il avait au moins l'esprit de venir avant tout ce monde, on pourrait s'entendre.... (*Allant à la fenêtre du fond, qu'elle ouvre.*) Je ne vois rien. Si vraiment.. en face de ce balcon... au milieu de la rue, on s'est arrêté..... Ah! mon Dieu!..... une grande figure noire... qui lève le bras vers moi... Ah! j'ai peur! (*Elle referme vivement la croisée*). C'est un avertissement du ciel...... J'ai toujours eu idée qu'il m'arriverait malheur de souper tête à tête la nuit de Noël avec l'économe d'un couvent... avec tout autre, je ne dis pas... Ah!.... l'on frappe... Dieu soit loué!... C'est Gil Perez... ou mon maître.... peu m'importe, pourvu que je ne sois pas seule.

Elle va ouvrir la porte du fond et pousse un cri de terreur en voyant apparaître une figure noire.

SCÈNE II.

ANGÈLE, *en domino noir et en masque*, JACINTHE.

JACINTHE, *tremblant et marmottant des prières.*

Ah! mon bon ange!... ma patronne... saints et saintes du paradis, intercédez pour moi!... *Vade retro, Satanas!*

ANGÈLE, *ôtant son masque.*

Rassurez-vous, signora.... c'est une pauvre femme qui a plus peur que vous.

JACINTHE.

Une femme... en êtes-vous bien sûre? et d'où sortez-vous, s'il vous plaît?

ANGÈLE.

Je sors du bal!.... d'un bal masqué.... vous le voyez... Mais par un événement trop long à vous expliquer... il est trop tard maintenant pour que je puisse rentrer chez moi... où l'on ne m'attend pas... car on ignore que je suis au bal... et je me suis trouvée la nuit... seule au milieu de la rue... où j'avais grand'peur, et surtout grand froid.... Il neige bien fort... toutes les portes sont fermées, tout le monde dort... il n'y avait de lumière qu'à cette fenêtre qui s'est ouverte..... et quand j'ai aperçu une femme, quand je vous ai vue.... j'ai repris courage; j'ai frappé, et maintenant, señora, mon sort est entre vos mains.

JACINTHE.

C'est fort singulier... fort singulier... Mais enfin, moi, je ne demande pas mieux que de rendre service quand ça ne m'expose pas, et que ça ne me coûte rien.

ANGÈLE, *vivement.*

Au contraire... au contraire... tenez.... prenez cette bourse.

JACINTHE.

Cette bourse...

ANGÈLE.

Il y a vingt pistoles... c'est de l'or.

JACINTHE.

Je n'en doute pas... je ne puis pas révoquer en doute la franchise de vos manières... mais enfin, que voulez-vous?

ANGÈLE.

Que vous me donniez un asile... pour quelques heures.... jusqu'au jour; après cela, je verrai, je tâcherai...

JACINTHE.

Permettez... recevoir... ainsi une personne inconnue...

ANGÈLE.

Mon Dieu!... mon Dieu!... que pourrais-je dire pour vous persuader..... ou vous convaincre?.... Ah! cette bague en diamants... acceptez-la... je vous prie, et gardez-la en mémoire du service que vous m'aurez rendu... car, je le vois, vous cédez à mes prières... vous n'avez plus de défiance, vous croyez en moi.

JACINTHE.

Comment ne pas vous croire?.... Voilà des façons d'agir qui... révèlent sur-le-champ une personne comme il faut... Aussi je ne doute pas que mon maître...

ANGÈLE.

Vous avez un maître?

JACINTHE.

Un jeune homme de vingt-cinq ans.

ANGÈLE.

Ah! mon Dieu!..... il ne faut pas qu'il me voie...., cachez-moi chez vous, dans votre chambre...

JACINTHE, *montrant la porte à droite.*

Elle est là.

ANGÈLE.

Que personne ne puisse y pénétrer!

JACINTHE.

C'est difficile..... mon maître va rentrer souper avec une demi-douzaine de ses amis.

ANGÈLE.

O ciel!

JACINTHE.

Qui s'emparent de toute la maison,..... et qui découvriraient bien vite une jeune et jolie dame telle que vous...

ANGÈLE.

Alors je ne reste pas,..... je m'en vais..... (*Elle remonte le théâtre pour sortir; on entend au dehors un bruit de marche*). Qu'est-ce donc?

JACINTHE.

Une patrouille qui passe sous nos fenêtres...

ANGÈLE.

Est-ce qu'il y en a beaucoup ainsi?

JACINTHE.

Dans presque toutes les rues..... c'est pour la sûreté de la ville.... elles arrêtent toutes les personnes suspectes qu'elles rencontrent.

ANGÈLE, *à part.*

C'est fait de moi!..... (*Haut à Jacinthe*). Je reste..... je reste... Mais si je ne puis m'empêcher de paraître aux regards de ton maître ou de ses amis.... n'y aurait-il pas moyen du moins de ne pas leur apprendre qui je suis?... Ce domino, ce costume va m'exposer à leur curiosité et à leurs questions.

JACINTHE.

N'est-ce que cela?..... il m'est bien facile de vous y soustraire.... J'ai ma nièce Inésille, une Aragonaise, qui vient du pays pour être servante à Madrid. J'ai déjà reçu sa malle et ses effets; ils sont là dans ma chambre .. et si ça peut vous convenir...

ANGÈLE.

Oh! tout ce que tu voudras.

JACINTHE.

Habillée ainsi, mon maître et ses amis vous apercevront sans seulement faire attention à vous, (*la regardant*) si toutefois cela est possible.

On frappe à la porte du fond.

ANGÈLE.

On vient... du silence... entends-tu?... silence avec tout le monde... et ma reconnaissance.

JACINTHE, *lui montrant la porte à droite.*

Je suis muette..... entrez vite, et que Notre-Dame de Lorette vous protége!

Angèle entre dans la chambre à droite.

SCÈNE III.

JACINTHE, GIL PEREZ.

JACINTHE.

Le seigneur Gil Perez, c'est bien heureux!

GIL PEREZ.

Oui, ma céleste amie, ma divine Jacinthe... j'arrive un peu tard... par excès d'amour et de prudence... il a fallu attendre que la messe de minuit fût terminée, et après cela, j'ai voulu être bien sûr que tout le monde dormait au couvent... et tout le monde dort.

JACINTHE.

Tant mieux! on ne vous entendra pas rentrer!... car il faut y rentrer à l'instant.

GIL PEREZ.

Et pourquoi cela?

JACINTHE.

Parce que le comte Juliano, mon maître, va arriver d'un instant à l'autre avec ses amis qui soupent ici.

GIL PEREZ.

Comme s'ils n'auraient pas pu rester toute la nuit au bal... c'est très-désagréable... et je n'ai pas du tout envie de m'en retourner.

JACINTHE.

Y pensez-vous... me compromettre!

GIL PEREZ.

Écoutez donc, Jacinthe... il fait cette nuit un froid, et un appétit... qui redoublent en ce moment... et quand on avait l'espoir de souper en tête-à-tête au coin d'un bon feu, on ne renonce pas aisément à une pareille béatitude.

JACINTHE.

Il le faut cependant... car le moyen de justifier votre présence... à une pareille heure?

GIL PEREZ.

Le ciel nous inspirera quelque bon mensonge!.. il en inspire toujours à ses élus!

JACINTHE.

En vérité!

GIL PEREZ.

Vous direz au seigneur Juliano, votre maître.. que vous m'avez prié de venir vous aider pour le souper qu'il donne cette nuit à ses amis.

JACINTHE.

C'est vrai, vous avez des talents...

GIL PEREZ.

Avant d'être économe... j'ai été cuisinier chez deux archevêques.

JACINTHE.

Deux archevêques!...

GIL PEREZ.

Je n'ai jamais servi que dans de saintes maisons... c'est bien plus avantageux..... On y fait

sa fortune dans ce monde et son salut dans l'autre.

JACINTHE.

Je le crois bien... et le couvent des Annonciades, où vous êtes en ce moment?...

GIL PEREZ.

C'est le paradis terrestre... A la fois concierge et économe, je suis le seul homme de la maison, et chargé de l'administration temporelle... Que Dieu me fasse encore la grâce de rester un an ou deux dans cette sainte demeure... je prendrai alors du repos... et me retirerai... dans le monde... avec une honnête fortune que je pourrai offrir à dame Jacinthe.

JACINTHE.

Qui, de son côté, ne néglige pas les économies.

GIL PEREZ.

Vous en avez fait de bonnes avec le seigneur Apuntador, notre premier maître...

JACINTHE.

Qui était si avare...

GIL PEREZ.

Excepté pour sa gouvernante.

JACINTHE.

C'était sa seule dépense...

GIL PEREZ.

Et cela doit aller bien mieux encore avec le seigneur Juliano, son neveu... un dissipateur.

JACINTHE.

Du tout... ça n'est plus ça... il mange son bien avec tout le monde... et quand les maîtres n'ont pas d'ordre...

GIL PEREZ.

C'est ce qu'il y a de pire... il finira mal...

JACINTHE.

Je le crois aussi... mais en attendant, il y a quelquefois de bonnes aubaines à son service... (*Regardant du côté de la porte à droite.*) Ce soir, par exemple...

GIL PEREZ.

Qu'est-ce donc?

JACINTHE.

Rien... rien... j'ai promis le silence pour aujourd'hui du moins... mais demain, Gil Perez, je vous conterai cela.

GIL PEREZ.

A la bonne heure... on n'a pas de secrets pour un fiancé, pour un époux... Je descends à la cuisine... m'installer au milieu des fourneaux et donner à ces messieurs un souper d'archevêque... dès qu'ils auront soupé... je porterai là, dans votre chambre... un ou deux plats... des meilleurs que j'aurai mis de côté... et que je tiendrai bien chaudement au coin du feu.

JACINTHE.

A la bonne heure... mais si on entrait dans ma chambre...

GIL PEREZ.

Dès qu'ils sortiront de table... ôtez la clef...

JACINTHE.

Et vous, alors...

GIL PEREZ.

N'en ai-je pas une autre... dont je ne vous ai jamais parlé?...

JACINTHE.

Est-il possible!... Et comment cela se fait-il? une seconde clef...

GIL PEREZ.

C'est celle du seigneur Apuntador... notre ancien maître... je l'ai trouvée ici.

JACINTHE.

Ah! monsieur Gil Perez... une telle hardiesse...

GIL PEREZ.

Je cours à la cuisine.

Il sort par la porte à gauche sur la ritournelle du chœur suivant et pendant que Jacinthe va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE IV.

JACINTHE, JULIANO, plusieurs Seigneurs *de ses amis.*

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'hymen et les belles!
Réveillons les maris prêts à s'endormir!
Réveillons! réveillons les amants fidèles!
Réveillons tout jusqu'au désir!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO.

Qu'en son lit la raison sommeille,
Verre en main à table je veille
Et me console des amours!
Les belles nuits font les beaux jours!

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons, réveillons les plaisirs fidèles!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!

JULIANO, *à part.*

Tout s'arrange au mieux, sur mon âme,
Et lord Elfort en son logis,
En rentrant, a trouvé sa femme...
Il est un Dieu pour les maris!!..
Du reste il va venir, (*haut*) et toi, belle Jacinthe,
Soigne les apprêts du festin!
Qui manque encore?

TOUS.

Horace!

JULIANO.

Oui!... mais soyez sans crainte
A part.
Les amoureux n'ont jamais faim!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!
Et l'alcade ici va venir!

Elle prend le manteau que son maître a jeté sur un fauteuil et le porte dans la chambre à droite.

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons! réveillons les plaisirs fidèles!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO, *se retournant et appelant.*

Jacinthe!... Eh bien! où est-elle donc?

Il va ouvrir la porte à droite, fait un pas dans la chambre et en ressort tout étonné en voyant Angèle qui sort poussée par Jacinthe.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACINTHE, ANGÈLE, *sortant de la porte à droite, habillée en paysanne aragonaise.*

JULIANO.
Que vois-je ? quel minois charmant !
TOUS.
Quelle est donc cette belle enfant ?
JACINTHE *à Juliano.*
Aux autres.
C'est ma nièce ! Oui, je suis sa tante :
A Juliano.
Vous savez que nous l'attendions !
TOUS.
C'est une admirable servante
Pour un ménage de garçons !
INESILLE, *faisant la révérence.*
Ah ! messeigneurs, c'est trop d'honneur
Bas, à Jacinthe.
Ah ! j'ai bien peur ! ah ! j'ai bien peur !
JACINTHE, *bas, à Inésille.*
Allons ! courage !
JULIANO.
Et son nom ?
JACINTHE.
Inésille !
ENSEMBLE.
JULIANO *et* LE CHOEUR.
La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Et qu'Inésille
Offre d'attraits !
Quoique ignorante,
Elle m'enchante,
Et pour servante
Je la prendrais !
JACINTHE, *à part.*
La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Mon Inésille
Leur plaît déjà !
Jeune, innocente,
Elle est charmante !
Et moi, sa tante,
Surveillons-la !
INÉSILLE.
J' vois qu'Inésille,
La pauvre fille !
J' vois qu'Inésille
Leur conviendrait !
Quoique ignorante,
Je les enchante,
Et pour servante
On me prendrait !
JULIANO.
Premier couplet.
D'où venez-vous, ma chère ?
INESILLE.
J'arrivons du pays !
JULIANO.
Et que savez-vous faire ?
INESILLE.
J' n'ons jamais rien appris !
JULIANO
D'une âme généreuse
Nous vous formerons tous !
INÉSILLE, *regardant Jacinthe.*
Ah ! je fus bien heureuse
D' pouvoir entrer chez vous !
Dans cette maison que j'honore
Faisant la révérence.
Être admise est un grand plaisir...
A part.
Mais j'en aurai bien plus encore
Sitôt que j'en pourrai sortir !
JULIANO.
Deuxième couplet.
Vous êtes douce et sage ?
INÉSILLE.
Chacun vous le dira !
JULIANO, *lui prenant la main.*
Vous n'êtes point sauvage ?
INESILLE.
Sauvag' qu'est-ce que c'est qu'ça ?
JULIANO.
En fidèle servante,
Ici vous resterez.
INESILLE.
Si je vous mécontente...
Dam ! vous me renverrez !...
Car dans c'te maison que j'honore,
Faisant la révérence.
Demeurer est un grand plaisir !...
A part.
Mais j'en aurai bien plus encore
Sitôt que j'en pourrai sortir !
JACINTHE, *se mettant entre eux et s'adressant à Inésille.*
Allons ! c'est trop jaser !... oui... finissons, de grâce !
Il faut qu'ici le service se fasse !
JULIANO.
C'est juste !... apporte-nous Xérès et Malaga !
JACINTHE, *à Inésille, qu'elle prend par le bras.*
Allons ! descendons à la cave !
INÉSILLE, *effrayée.*
A la cave !...
JULIANO.
Je vois qu'elle n'est pas trop brave !
TOUS.
Chacun de nous l'escortera !
JACINTHE.
Non, messieurs, non ; je suis plus brave,
Sa tante l'accompagnera !
Allons !... venez chercher... Xérès et Malaga !
ENSEMBLE.
JULIANO *et le* CHOEUR.
La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Qu'Inésille
Offre d'attraits !
Quoique ignorante,
Elle m'enchante,
Et pour servante
Je la prendrais !
JACINTHE.
La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Mon Inésille
Leur plaît déjà !
Elle est charmante
Et ravissante,
Et moi, sa tante,
Surveillons-la.
INÉSILLE.
Mais Inésille,
La pauvre fille !
Mais Inésille
Les séduirait !
Quoique ignorante,
Je les enchante ;
Et pour servante
On me prendrait !

Jacinthe sort en emmenant Inésille par la seconde porte à gauche qui mène dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIANO, *puis* HORACE.

JULIANO.

Elle est vraiment très-bien, la petite Aragonaise, car elle vient d'Aragon ; et il est heureux pour elle qu'elle soit tombée dans une maison comme la mienne, une maison tranquille... un homme seul... (*Les regardant.*) Pas aujourd'hui du moins. (*Se retournant et apercevant Horace.*) Eh ! arrive donc, mon cher ami, j'avais une impatience de te voir !...

HORACE.

Et moi aussi

JULIANO, *à ses compagnons.*

Messieurs, voici des cigarettes, et si vous voulez, en attendant le souper...

Les jeunes gens se forment dans l'appartement en différents groupes, causent ou allument des cigares autour du brazero pendant que Juliano amène Horace sur le devant du théâtre.

JULIANO.

Eh bien, tout a été à merveille, et je ne sais pas comment tu t'y es pris, car j'ai eu peur un moment... Ce lord Elfort voyant que notre conducteur se perdait et prenait le plus long, a voulu lui même monter sur le siége... J'oubliais que les Anglais étaient les premiers cochers d'Europe, et en un instant, nous avons été à son hôtel, où je tremblais en montant l'escalier.

HORACE.

Tu étais dans l'erreur.

JULIANO.

Je l'ai bien vu, et j'ignore comment vous avez fait, toi et mylady, pour rentrer avant nous; mais elle était dans son appartement, elle dormait.

HORACE.

Tu te trompes.

JULIANO.

Je le crois bien, elle faisait semblant.

HORACE.

Mais non, mon ami, ce n'était pas elle, et la preuve, c'est que je suis resté une demi-heure encore avec mon inconnue, qui s'est enfuie au moment où minuit sonnait à toutes les pendules.

JULIANO.

Laisse-moi donc tranquille.

HORACE.

Et nous avons fait un joli coup, tu peux t'en vanter. Il paraît, mon ami, que nous l'avons perdue, déshonorée, et elle voulait s'aller jeter dans le Mançanarès.

JULIANO.

Ah ça, quand tu auras fini ton histoire...

HORACE.

C'est la vérité même, je te l'atteste; je me suis précipité sur ses pas, je l'ai rejointe au bas du grand escalier, je la retenais par le bras, lorsque, dans ses efforts pour m'échapper, s'est détaché un riche bracelet que j'ai voulu ramasser, et pendant ce temps elle s'était élancée au dehors... et là, disparue... évanouie comme une ombre... Vingt rues différentes... laquelle avait-elle prise?

JULIANO.

Ecoute, Horace, si tu me prends pour dupe, si tu veux t'amuser à mes dépens...

HORACE.

Mais non, mon ami; voilà ce bracelet, regarde plutôt.

JULIANO.

Il est de fait que je ne l'ai jamais vu à mylady; mais à son élégance, encore plus qu'à sa richesse, il doit appartenir à quelque grande dame. Nous avons ici le jeune Melchior qui doit se connaître en diamants; il ne sort pas de chez le joaillier de la cour, à cause de sa femme qui est charmante. (*A Melchior.*) Mon cher Melchior, Horace voudrait vous parler.

HORACE, *le prenant à part.*

Connaîtriez-vous par hasard ce joyau?

MELCHIOR.

Certainement! on l'a vendu dernièrement devant moi.

HORACE.

A qui donc?

MELCHIOR.

A la reine.

HORACE, *à part.*

O ciel!

JULIANO, *revenant près d'eux.*

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

HORACE, *à Melchior.*

Taisez-vous. (*Haut, à Juliano.*) Rien, il ne sait rien... il ne connaît pas. (*A part.*) La reine! ce n'est pas possible, c'est absurde! (*Il se retourne et aperçoit Angèle qui sort de la porte à gauche au fond et s'avance au bord du théâtre tenant un panier de vin sous le bras et un bougeoir à la main; il pousse un cri et reste immobile de surprise.*) Ah! voilà qui est encore pire!

INÉSILLE, *apercevant Horace.*

C'est lui!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, INÉSILLE *et* JACINTHE *qui rentre avec elle.*

Jacinthe prend le panier de vin que portait Angèle; toutes deux remontent le théâtre et s'occupent à ranger le couvert près de la table qui est au fond à gauche et toute dressée.

JULIANO, *à Horace.*

Eh bien! qu'as-tu donc? comme tu regardes notre jeune servante... Elle est jolie, n'est-ce pas?

HORACE.

Ah! c'est là une servante?

JULIANO.

Une Aragonaise; la nièce de Jacinthe, ma vieille gouvernante.

HORACE.

Et... et tu la connais?

JULIANO.

Certainement, et ces messieurs aussi. D'où vient donc ton air étonné?

HORACE.

Ah! c'est que, c'est que... dis-moi, toi qui vois la reine... car moi je l'ai à peine aperçue... Mais toi, tu la vois souvent; ne trouves tu pas que cette petite servante ressemble beaucoup à la reine?

JULIANO.

Pas du tout, pas un seul trait.

HORACE.

Tu en es bien sûr?

JULIANO.

Certainement! Pourquoi cette question?

HORACE, *avec embarras.*

C'est que... (*A part.*) Allons, je deviens fou, je perds la tête!

Il regarde toujours Angèle sans oser l'approcher ni lui adresser la parole.

JULIANO.

Il paraît que mylord ne vient pas. (*Bas, à Horace.*) Il aura été obligé de faire sa paix avec mylady, à moins qu'il n'ait été soupirer sous le balcon de quelque belle Espagnole.

HORACE, *d'un air distrait et regardant toujours Inésille.*

Lui!

JULIANO.

C'est un amateur... l'Opéra de Madrid vous dira ses conquêtes... mais puisque le conquérant est en retard... A table, messieurs, à table. (*Pendant ce temps Jacinthe et Inésille ont apporté la table au milieu du théâtre. Tous s'asseyent; Inésille se tient debout, une serviette et une assiette à la main, et elle sert tout le monde. Horace, immobile, ne boit ni ne mange, et reste, la fourchette en l'air, toujours occupé à regarder Angèle, qui n'a pas l'air de le connaître.*) A boire avant tout... (*Inésille sert à boire à Horace, dont la main tremble et qui choque son verre contre la bouteille*) et que d'abord je fasse réparation à mon ami Horace... j'ai cru, messieurs, qu'il m'avait enlevé ma maîtresse.

TOUS.

Ah! c'est affreux!

JULIANO.

Il paraît que j'avais tort, et qu'elle m'est fidèle... je dis il paraît, parce que, dans ces cas-là, le doute est déjà un bénéfice dont il faut se contenter. Je bois donc à mon ami Horace et à ses succès.

TOUS.

A ses succès!

JULIANO.

Cela ne fera pas mal... car, dans ce moment, c'est le héros de roman le plus malheureux. Il a, entre autres, une belle inconnue, une nymphe fugitive, qui n'est pourtant qu'à moitié cruelle.

HORACE, *vivement.*

Juliano! je t'en conjure!

JULIANO.

Tu lui as promis d'être discret, c'est de droit; mais nous aussi, nous le sommes tous, et vous ne croiriez pas, messieurs, que pour elle il est prêt à refuser un mariage superbe... Inésille, une assiette... Une dot magnifique qui m'irait si bien!

HORACE.

Je te l'abandonne!

JULIANO.

J'accepte... vous en êtes témoin... à ce prix, je t'abandonne ta beauté anonyme, ta fille des airs, ta sylphide!

HORACE.

Juliano, pas un mot de plus!

JULIANO.

N'as-tu pas peur?.. elle ne peut nous entendre, elle n'est pas ici.

HORACE.

Peut être! Ne t'ai-je pas dit qu'en tous lieux elle était près de moi... sur mes pas... à mes côtés... que je la regardais comme mon bon ange, mon ange tutélaire, et que, visible ou non, elle était toujours là présente à mes yeux et à mon cœur?

INÉSILLE, *qui l'écoute avec émotion, laisse tomber l'assiette qu'elle tenait, qui roule et se casse.*

Ah! mon Dieu!

JULIANO.

A merveille! l'Aragonaise arrange bien mon mobilier de garçon.

JACINTHE, *allant à elle.*

La maladroite!

JULIANO.

Né vas-tu pas la gronder?

INÉSILLE.

N' vous fâchez pas, ma tante, je la payerons sur mes gages.

JACINTHE.

Elle le mériterait.

JULIANO.

Certainement; mais je lui fais grâce; je suis bon prince, et je lui demande, pour toute indemnité, une chanson du pays.

TOUS.

C'est juste! une chanson aragonaise!

JACINTHE, *bas, à Inésille.*

En savez-vous?

INÉSILLE, *de même.*

Je crois que oui... à peu près.

TOUS.

Écoutons bien!

JULIANO.

Qu'ici son talent brille!

JACINTHE, *bas, à Inésille.*

Du courage!

JULIANO.

C'est un concert
Qu'Inésille...

HORACE, *stupéfait.*

Inésille!

JULIANO.

Nous réservait pour le dessert.

RONDE ARAGONAISE.

INÉSILLE, *Jacinthe vient de lui apporter des castagnettes avec lesquelles elle s'accompagne pendant les couplets suivants.*

PREMIER COUPLET.

La belle Inès
Fait flores;
Elle a des attraits,
Des vertus;
Et bien plus,
Elle a des écus.
Tous les garçons,
Bruns ou blonds,
Lui font les yeux doux;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
Est-ce un riche fermier?
Est-ce un galant muletier,
Ou bien un alguazil?
Celui-là vous convient-il?
Tra, la, la, tra, la, la.
— Non, mon cœur incivil,
Tra, la, la, tra, la, la,
Refuse l'alguazil,
Tra, la, la, tra, la, la.
— L'alcade vous plaît-il?
Tra, la, la, tra, la, la,
— Fût-ce un corregidor,
Je le refuse encor.
— Que voulez-vous,
Belle aux yeux doux?
Répondez, nous vous aimons tous.
Qui de nous
Voulez-vous

Prendre pour époux?
— L'amoureux
Que je veux,
C'est celui qui danse le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR.

Que de grâce! que de candeur!
C'est un morceau de grand seigneur,
Et déjà mon cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur;
Mais ce costume!.. est-ce une erreur?
Et que dois-je croire en ces lieux,
Ou de mon cœur, ou de mes yeux?

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur!
Ma nièce me fait de l'honneur!
Et déjà leur cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

DEUXIÈME COUPLET.

Dès ce moment,
Chaque amant
Se mit promptement
A danser,
Balancer,
Passer,
Repasser,
Et, castagnettes en avant,
Chaque prétendant
S'exerçait
Et donnait
Le signal
Du bal.
Le muletier Pedro
Possédait le boléro,
Et l'alcade déjà
Brillait dans la cachucha;
Tra, la, la, tra, la, la,
— Messieurs, ce n'est pas ça,
Tra, la, la, tra, la, la,
Et, pendant ce temps-là,
Tra, la, la, tra, la, la,
Le jeune et beau Joset,
Tra, la, la, tra, la, la,
De loin la regardait,
Et de travers dansait,
Car il l'aimait...
— Belle aux yeux doux,
Ce beau bal nous réunit tous;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
— Le danseur que je veux,
C'est celui, c'est celui qui m'aime le mieux.
Oui, Joset, je te veux.
Car c'est toi qui m'aimes le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR.

Que de grâce! que de candeur! etc., etc.

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur, etc., etc.

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur! etc., etc.

JULIANO.

Allons, Jacinthe, le punch et le café dans le alon!

acinthe sort un instant. Ils se lèvent tous, et les domestiques des jeunes seigneurs enlèvent la table, qu'ils portent au fond du théâtre.

JULIANO *et* LE CHŒUR, *voyant sortir Jacinthe.*

Je n'y tiens plus!

INÉSILLE.

Ah! finissez, de grâce!

TOUS, *entourant Inésille.*

Non, vraiment... mon cœur amoureux...

INÉSILLE, *se défendant.*

Ah! je frémis de leur audace!

TOUS, *de même.*

S'enflamme au feu de tes beaux yeux!

HORACE, *seul, à gauche du théâtre et regardant Inésille.*

Comment! serait-ce elle en ces lieux?
Non... ce n'est pas!... c'est impossible!

JULIANO *et* LE CHŒUR, *entourant Inésille.*

Allons, ne sois pas inflexible!

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO *et* LE CHŒUR.

De l'un de nous daigne accepter la foi!

INÉSILLE, *se défendant.*

Laissez-moi! laissez-moi!

HORACE.

Ce n'est pas elle... non, non, non, c'est impossible!

JULIANO *et* LE CHŒUR.

Rien qu'un baiser, un seul...

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO *et* LE CHŒUR.

Tu céderas!

INÉSILLE, *poussant un cri, s'échappe de leurs mains et se précipite dans les bras d'Horace en lui disant:*

Ah!... défendez-moi!

HORACE, *à part, avec joie.*

C'est elle!

JACINTHE *sort en ce moment de la première porte à gauche, qui est celle du salon, et dit d'un air sévère:*

Eh bien, que vois-je?

JULIANO *et* LE CHŒUR, *s'arrêtant et à demi-voix.*

C'est la tante!
De la duègne craignons la colère imposante.

JACINTHE.

Dans le salon le punch est là qui vous attend.

JULIANO.

Et les tables de jeu?

JACINTHE.

Tout est prêt.

JULIANO.

C'est charmant!

Faisant signe aux convives de passer dans le salon.

Messieurs... messieurs, le punch est là qui vous attend.

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR.

Que de grâce! que de candeur!
Mais pour toucher ce jeune cœur
De cet argus fuyons les yeux;
Plus tard nous serons plus heureux!

HORACE.

C'est elle! ô moment enchanteur!
Combien je bénis sa frayeur;
Oui, c'est elle que dans ces lieux
L'amour offre encore à mes yeux!

JACINTHE.

Mais voyez donc ces grands seigneurs...
Quelle indécence! quelles mœurs!

A Inésille.

Mais ne craignez rien en ces lieux
Tant que vous serez sous mes yeux!

Ils entrent tous dans le salon à gauche.

JACINTHE, *à Inésille.*

Les voilà partis, soyez sans crainte... je descends à la cuisine.

Elle sort par la seconde porte à gauche. Au moment où elle s'éloigne, Horace, qui était entré le dernier dans le salon, revient sur ses pas près d'Inésille, qui est seule et range le couvert.

SCÈNE VIII.

HORACE, INÉSILLE.

HORACE, *s'approchant d'elle timidement.*

Madame...

INÉSILLE.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? voulez-vous du Xérès ou du Malaga?

Elle lui offre un verre.

HORACE, *étonné.*

Non, non, ce n'est pas possible!

INÉSILLE, *imitant un léger patois de paysanne.*

Dam! si vous voulez autre chose, dites-le... me voilà... je suis à vos ordres.

HORACE.

Quoi, vraiment! vous seriez?...

INÉSILLE.

Inésille l'Aragonaise, la nièce à dame Jacinthe.

HORACE.

Ah! ne cherchez pas à m'abuser, je vous ai reconnue!

INÉSILLE.

Moi! mon beau monsieur?

HORACE.

Quand tout à l'heure, pour échapper à leurs poursuites, vous vous êtes jetée dans mes bras...

INÉSILLE.

Dam! vous me sembliez le plus sage et le plus raisonnable; excusez-moi si je me suis trompée.

HORACE, *vivement.*

Oh! oui... oui... sans doute!... car dans ce moment surtout je ne suis pas bien sûr d'avoir toute ma raison... Vois tu, Inésille... si c'est toi... (*avec respect*) si c'est vous... c'est affreux de vous jouer ainsi de mes tourments.

INÉSILLE.

Moi, mon bon Dieu! tourmenter un cavalier si gentil et si bon!...

HORACE, *s'avançant sur elle.*

Eh bien!... si tu n'es pas elle... c'est une ressemblance si grande... si exacte... que j'éprouve auprès de toi... ce que j'éprouvais auprès d'elle... le cœur me bat... ma vue se trouble... je t'aime...

INÉSILLE, *se reculant.*

Ah ben! ah ben! ah ben! moi qui vous croyais si sage... prenez garde, je vais me dédire.

HORACE.

Et tu as raison... je suis un fou... un insensé... dont il faut que tu aies pitié... viens avec moi... (*Il lui prend la main, qu'elle veut retirer.*) Ah! ne crains rien... je te respecterai... mais je te regarderai... je croirai que c'est elle... et je te dirai... car avec toi... j'ai moins peur... je te dirai ce que je n'oserais lui dire... que je l'aime... que je meurs d'amour... qu'elle est mon rêve... mon idole... (*Il la serre dans ses bras et elle se dégage.*) N'aie pas peur... ce n'est pas pour toi... c'est pour elle...

INÉSILLE.

C'est égal, monsieur; comment voulez-vous que je distingue?

HORACE.

C'est qu'aussi il n'y a jamais eu de situation pareille... moi qui croyais qu'elle seule au monde avait ses yeux... ce regard.... que tu as, toi.... (*Leurs yeux se rencontrent.*) Ah! c'est vous... c'est vous... madame... j'en suis sûr! vous aurez beau faire... vous ne me tromperez plus. Et la preuve, c'est que malgré moi j'ai retrouvé ma frayeur et mon respect.... vous le voyez.... je tremble. . Pourquoi alors vous défier plus longtemps d'un cœur qui vous est aussi dévoué?... (*On frappe à la porte en dehors.*) Qui vient encore a une pareille heure? .. quel est l'importun? (*On entend crier en dehors* : N'ayez pas peur.... ouvrez... c'est un ami... c'est lord Elfort!)

INÉSILLE, *avec effroi.*

O ciel! lord Elfort!

HORACE.

D'où vient ce trouble?

INÉSILLE.

N'ouvrez pas! n'ouvrez pas!

HORACE.

C'est donc vous, madame... c'est bien vous!

INÉSILLE.

O mon Dieu! mon Dieu!... comment faire?.. que devenir?

HORACE.

Ne suis-je pas là pour vous protéger?

INÉSILLE.

Et s'il me voit seulement... je suis perdue!

HORACE.

Il ne vous verra pas... je vous le jure!... nous sortirons de ces lieux sans qu'il vous aperçoive... mais vous aurez confiance en moi...

INÉSILLE.

Oui, monsieur...

HORACE.

Je saurai qui vous êtes?...

INÉSILLE.

Oui, monsieur...

HORACE.

Vous me direz tout?

INÉSILLE.

Oui, monsieur.

HORACE.

Eh bien!... là... là... dans cette chambre... (*montrant celle de Jacinthe*), dont je saurai bien défendre l'entrée... l'on me tuera avant d'y pénétrer... (*On frappe plus fort et Inésille veut entrer dans la chambre, Horace la retient par la main.*) Mais vous n'oublierez pas vos promesses.

INÉSILLE.

Oh! non, monsieur!

HORACE.

Attendez-moi! dès que mylord sera entré dans le salon, je viens vous prendre... et, enveloppée dans mon manteau, vous en sortirez sans danger.

INÉSILLE, *fermant vivement la porte.*

On vient!

Lord Elfort continue à frapper plus fort à la porte du fond.

SCENE IX.

JULIANO, *sortant du salon à gauche,* HORACE.

JULIANO.

Eh bien! quel tapage à la porte de la rue!... Jacinthe, Inésille... où sont donc toutes ces femmes?

HORACE.

Je ne sais .. Inésille était là... tout à l'heure... elle est descendue.

JULIANO.

A la cuisine sans doute... qui diable nous arrive?

Il va ouvrir la porte du fond. Pendant ce temps Horace s'approche de la porte à droite, qu'il ferme à double tour, puis il retire la clef et la met dans sa poche.

HORACE.

La voilà en sûreté!

JULIANO, *qui pendant ce temps a été ouvrir à lord Elfort.*

C'est vous, mylord; vous êtes bien en retard!

LORD ELFORT.

Ce était vrai! (*Apercevant Horace.*) Encore cette petite Horace!

JULIANO.

Vous ne devez plus lui en vouloir... maintenant que vous êtes sûr de la vertu de mylady.

LORD ELFORT.

Yes... grâces à vous qui me avez fait voir les preuves... mais c'est égal... cette nuit... était toujours pour moi un jour malheureuse... et fâcheuse beaucoup.

JULIANO.

Comment cela?

LORD ELFORT.

En quittant mylady... je voulais, avant le souper avec vous... porter le cadeau de Noël à la petite Estrella... vous connaissez...

JULIANO.

Un premier sujet de l'Opéra de Madrid?

LORD ELFORT.

Yes...

JULIANO.

Celle qui danse si bien la cachucha?

LORD ELFORT.

Yes...

JULIANO.

Et pour laquelle, dit-on, vous faites des folies...

LORD ELFORT.

Yes... je aimais beaucoup la cachucha... Eh bien! elle était pas chez elle... elle était sortie pour toute la nuit sans prévenir moi...

JULIANO.

Parce que vous êtes jaloux et qu'elle a peur de vous!

HORACE, *à part et regardant du côté de la porte, à droite.*

O ciel!

LORD ELFORT.

Et pourquoi, je demande à vous? pourquoi sortir toute la nuit?

JULIANO.

Pour aller... pour aller... danser la cachucha... pour aller au bal... la nuit de Noël, tout le monde y va... à commencer par vous.

LORD ELFORT.

C'est égal... je avais mis moi en colère.

JULIANO.

Ça ne coûte rien.

LORD ELFORT.

Je avais tout brisé...

JULIANO.

C'est plus cher... parce que demain il faudra réparer... à moins que cette nuit... vous ne soyez heureux au jeu où l'on vous attend...

LORD ELFORT.

Yes! je allais jouer.

Il entre dans le salon à gauche.

JULIANO, *se retournant vers Horace.*

Ainsi que toi, mon cher Horace... on demandait ce que tu étais devenu.

HORACE.

J'allais vous rejoindre!

JULIANO.

Ah! mon Dieu!... comme tu es pâle et troublé!... Est-ce qu'il y aurait une nouvelle apparition?

HORACE.

Du tout... mon ami... (*A part.*) Ah! si c'est elle, c'est indigne! c'est infâme!... je les tuerais tous deux et moi-même après...

JULIANO, *à Horace.*

Allons, viens.

HORACE, *le retenant par la main.*

Un mot seulement!...

JULIANO.

Qu'est-ce donc?

HORACE.

Cette belle danseuse... dont vous parliez tout à l'heure... la signora Estrella... tu la connais?

JULIANO.

Certainement et beaucoup!... et toi?

HORACE, *avec embarras.*

Eh bien!... eh bien!... tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu à cette petite servante aragonaise...

JULIANO.

Inésille!!

HORACE.

Oui, il y a quelque chose...

JULIANO.

Ah ça, à qui diable en as-tu aujourd'hui avec tes ressemblances? Tu me parlais tantôt de la reine, et maintenant d'une danseuse... il n'y a pas le moindre rapport, pas même apparence...

HORACE.

Tu as raison... cela ne ressemble pas à elle... et je l'aime mieux... Je suis content... (*A part*). Oser la soupçonner... quand tout à l'heure... elle va tout me dire et tout m'apprendre... (*Haut.*) Allons, viens, viens, mon ami.

JULIANO.

Qu'est-ce qu'il te prend? te voilà maintenant radieux et triomphant.

HORACE.

C'est que je pense à elle!

JULIANO.

A l'inconnue... il en deviendra fou, ma parole d'honneur!

HORACE.

C'est vrai! j'en perds la tête!

JULIANO, *l'emmenant.*

Viens perdre ton argent, cela vaudra mieux!

Il sort en emportant le dernier flambeau qui était resté sur la table du souper, laquelle table a été reportée près de la porte du salon. A la sortie d'Horace et de Juliano le théâtre se trouve dans l'obscurité.

SCÈNE X.

FINALE.

GIL PEREZ, *sortant de la porte du fond à gauche et portant un panier de provisions et un bougeoir qu'il pose sur une petite table près de la porte à droite.*

PREMIER COUPLET.

Nous allons avoir, grâce à Dieu,
Bon souper ainsi que bon feu!
Prudemment j'ai mis en réserve
Les meilleurs vins, les meilleurs plats
Pour ses élus le ciel conserve
Les morceaux les plus délicats!
Deo gratias!

DEUXIÈME COUPLET.

Nos maîtres ont soupé très-bien;
Chacun son tour, voici le mien!
Et puis de ma future femme
Contemplant les chastes appas,
Le pieux amour qui m'enflamme
En tiers sera dans le repas!
Deo gratias!

S'approchant de la porte à droite.

Voici sa chambre!... Ah! la porte en est close
Comme je l'avais dit!... mais sur moi prudemment
J'ai l'autre clef...

La cherchant dans ses poches, et en prenant une.

C'est elle, je suppose:

Tirant de sa poche un trousseau de clefs qu'il examine.

Car, avec celles du couvent
N'allons pas la confondre!...

S'approchant.

O quel heureux instant!
Amour! amour! que ton flambeau m'éclaire!

Au moment d'entrer dans la chambre de Jacinthe, dont il vient d'ouvrir la porte, Inès apparaît devant lui, couverte de son domino et de son masque noir.

SCÈNE XI.

GIL PÉREZ, INÉSILLE.

INÉSILLE, *étendant la main vers lui et grossissant sa voix.*

Téméraire!!!
Impie!!... où vas-tu?

PEREZ, *tremblant et laissant tomber son bougeoir.*

Mon Dieu!... mon bon Dieu! qu'ai-je vu?
Noir fantôme!... que me veux-tu?

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, *tombant à genoux.*

Tous mes membres frémissent;
De surprise et d'effroi;
Et mes genoux fléchissent.
Mon Dieu, protégez-moi!

INÉSILLE, *à part, gaiement.*

L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi;
Il tremble!... ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!

INÉSILLE, *s'approchant de Perez qui est à genoux et n'ose lever la tête.*

Toi!... Gil Perez!

GIL PEREZ, *à part.*

Il sait mon nom!

INÉSILLE.

Portier du couvent!

GIL PEREZ.

C'est moi-même.

INÉSILLE.

Intendant, voleur et fripon.

GIL PEREZ.

C'est moi.

INÉSILLE.

Dépose à l'instant même
Ces saintes clefs que tu ne peux porter,
Ou je lance sur toi l'éternel anathème!

GIL PEREZ, *lui présentant le trousseau.*

Les voici... que Satan n'aille pas m'emporter!

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, *se relevant peu à peu.*

Tous mes membres frémissent
De surprise et d'effroi,
Et mes genoux fléchissent;
Mon Dieu, protégez-moi!

INÉSILLE.

L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi,
Il tremble... ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!

Inésille lui ordonne sur un premier signe de se lever; sur un second, de se diriger vers la chambre de Jacinthe; sur un troisième, d'y entrer; Perez obéit en tremblant.

INÉSILLE, *entendant du bruit à gauche.*

Ah! mon Dieu! qui vient là?

Elle se précipite vivement derrière la porte qui ouvre en dehors et dont le battant la cache un instant aux yeux du spectateur.

SCÈNE XII.

INÉSILLE, *cachée derrière la porte à droite;* JACINTHE, *sortant de la porte du fond à gauche.*

JACINTHE, *tenant sous le bras un panier de vin et voyant la porte à droite qui est restée ouverte.*

Eh quoi! Perez m'attend déjà!

Elle entre dans la chambre à droite, et Inésille, qui était derrière la porte, la referme et retire la clef.

INÉSILLE, *seule.*

L'heure, la nuit, tout m'est propice!
Du courage... ne tremblons pas!
Sainte Vierge, ma protectrice,
Inspire-moi, guide mes pas!

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE XIII.

HORACE *sort doucement de la porte à gauche il marche sur la pointe du pied, et dans l'obscurité se dirige à tâtons vers la porte à droite un instant après,* JULIANO, LORD ELFORT *et* TOUS LES JEUNES GENS *sortent aussi de la porte du salon.*

CHOEUR, *gai et à demi-voix.*

La bonne affaire!
Silence, ami!
Avec mystère
Il est sorti.
Rendez-vous tendre
Ici l'attend.
Il faut surprendre
Le conquérant!

Horace, avec la clef qu'il a dans sa poche, a ouvert la porte à droite, est entré un instant dans la chambre et en ressort dans l'obscurité, tenant Jacinthe par la main.

HORACE.

Venez, venez, madame, et n'ayez plus de crainte!

JACINTHE, *à part, et se laissant entraîner.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

HORACE.

A votre chevalier,
A votre défenseur, il faut vous confier,
Et vous faire connaître!

Juliano est entré dans le salon à gauche, et en ressort tenant un flambeau à plusieurs branches. Le théâtre redevient éclairé.

HORACE.

Ah! grand Dieu!

TOUS.

C'est Jacinthe!

ENSEMBLE.

JULIANO, LORD ELFORT, LE CHOEUR.

La bonne affaire!
Vive à jamais

Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourra croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!

HORACE.

L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas!
Et quel mystère
Suit donc mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond,
Je n'ose croire
Sa trahison!

JACINTHE.

L'étrange affaire!
Qu'ont-ils donc tous?
La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
De tels affronts!
Je n'ose croire
A leurs soupçons!

HORACE, *montrant la chambre à droite.*

Elle était là pourtant... elle y doit encore être!

Il y entre et ressort en tenant Gil Perez par la main.

TOUS.

Un homme!

JACINTHE, *à Juliano.*

Gil Perez que vous devez connaître,
Un cuisinier de grand talent,
Qui venait m'aider pour le souper!

JULIANO, *souriant.*

Vraiment!
Ici, dans ton appartement!

HORACE, *à part.*

O funeste disgrâce!

JULIANO.

Et quel destin fatal
Poursuit ce pauvre Horace!
Même auprès de Jacinthe il rencontre un rival.

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR.

La bonne affaire!
Vive à jamais
Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourrait croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!

HORACE

L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas!
Et quel mystère
Poursuit mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond;
Je n'ose croire
Un tel affront!

GIL PEREZ.

L'étrange affaire!
Je tremble, hélas!
La chose est claire,
C'est Satanas!
Figure noire
Et front cornu,
Je n'ose croire
Ce que j'ai vu!

JACINTHE.

L'étrange affaire
Qu'ont-ils donc tous?
La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
Pareils affronts,
Je n'ose croire
A leurs soupçons!

HORACE, *qui, pendant la fin de cet ensemble, est entré dans la chambre à droite, en ressort en ce moment, en tenant à la main les vêtements de la servante aragonaise, qu'Angèle y a laissés.*

Partie!... hélas! partie!... elle n est plus ici...
Et cette fois encor loin de nous elle a fui!

JULIANO.

Eh! qui donc?

HORACE.

Faut-il vous le dire?
L'esprit follet, le sylphe ou plutôt le démon!
Qui me trompe, m'abuse et rit de mon martyre

JULIANO.

Ton inconnue...

HORACE.

Eh! oui! je l'ai vue...

JULIANO.

Allons donc

HORACE.

Ici même... à l'instant... c'est cette jeune fille
Qui nous servait à souper.

JULIANO.

Inésille!
La nièce de Jacinthe...

A Jacinthe.

Entends-tu?

JACINTHE, *secouant la tête.*

J'entends bien

JULIANO.

Et que dis-tu?

JACINTHE.

Je dis que le seigneur Horace
Pourrait avoir raison!

HORACE.

Parle! achève, de grâce!
Quelle est-elle?

JACINTHE.

Je n'en sais rien.

JULIANO.

Elle n'est pas ta nièce!

JACINTHE.

Eh! mon Dieu, non!

JULIANO.

Et ne vient pas du pays?

JACINTHE.

Mon Dieu, non!

JULIANO.

Tu ne l'as pas vue avant?

JACINTHE.

Mon Dieu, non
Non, cent fois, non!
Je ne connais ni son rang ni son nom!

HORACE, *à Juliano.*

Tu le vois bien, mon cher, c'est un démon!

TOUS.

Un démon!!!

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR, *gaiement.*

Grand Dieu! quelle aventure!
C'est charmant, je le jure!
Quoi! sous cette figure
Se cachait un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE *et* GIL PEREZ.

Ah! pareille aventure
Me confond, je le jure!
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

JACINTHE, *montrant sa bague.*

Sous l'aspect d'une riche dame,
L'esprit malin d'abord m'est apparu!

JULIANO.

Puis, sous les traits d'une gentille femme,
A table, ici, nous l'avons vu!

GIL PEREZ.

Et moi, j'en jure sur mon âme,
Sous les traits d'un fantôme au front noir
Je l'ai vu, de mes deux yeux vu!

HORACE, *à Juliano.*

Eh bien, mon cher, qu'en dis-tu?

JULIANO, *riant.*

Je dis... je dis...

ENSEMBLE.

JULIANO *et* LE CHŒUR.

L'étonnante aventure !
C'est charmant, je le jure !
Quoi ! sous cette figure
Se cachait un démon !
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide
Parcourons la maison !
Réveillons ! réveillons ! parcourons la maison !

HORACE, JACINTHE *et* GIL PEREZ.

Ah ! pareille aventure
Me confond, je le jure !
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon ;
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide
Parcourons la maison !
Réveillons ! réveillons ! parcourons la maison !

Jacinthe et les valets des jeunes seigneurs ont apporté plusieurs flambeaux, chacun en prend un, et tous sortent en désordre et avec grand bruit par les différentes portes de l'appartement.

ACTE TROISIEME.

Le parloir d'un couvent en Espagne. Au fond deux portes conduisant dans les cours du monastère. A gauche, et sur le premier plan, la cellule de l'abbesse. A droite du spectateur, sur le prsmier plan, une petite porte qui conduit au jardin ; du même côté, sur le second plan, une large travée qui donne sur l'intérieur de la chapelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, *seule.*

Elle est en habit de novice.

J'ai beau essayer de réciter mes prières, ou de dire mon chapelet, c'est impossible... je suis trop inquiète. (*Se levant.*) Voici le point du jour qui commence à paraître; sœur Angèle n'est pas encore de retour au couvent, et comment aurait-elle pu y rentrer ? à minuit un quart, tout est fermé en dedans aux verroux, même la petite porte du jardin dont nous avions la clef... Et tout à l'heure vont sonner matines, et elle n'y sera pas... et qu'est-ce qu'on dira en ne la voyant pas?... quel éclat! quel scandale !... Je sais bien que nous n'avons pas encore prononcé de vœux... Et moi je quitterai bientôt le couvent pour me marier, à ce qu'on dit... mais elle, elle qui y a été élevée, et qui aujourd'hui va s'engager à n'en plus sortir, c'était bien le moins qu'elle voulût un instant entrevoir ce monde dont elle n'avait pas même idée et auquel elle allait renoncer à jamais !... Avant de renoncer, on aime à connaître, c'est tout naturel ! et pour la seconde et dernière fois que nous allons au bal, c'est bien du malheur !... La première fois, il y a un an, tout nous avait si bien réussi, que ça nous avait enhardies... mais hier, je ne sais pas qui s'est mêlé de nos affaires, impossible de nous retrouver et de nous rejoindre. Croyant qu'elle était partie sans moi, je suis arrivée ici toujours courant... Et elle, pauvre Angèle, qu'est-elle devenue? qu'est-ce qui lui sera arrivé ?... La future abbesse des Annonciades obligée de découcher et perdue dans les rues de Madrid !... Si encore je pouvais ce matin cacher son absence... mais ici il n'y a que des femmes... pis encore, des nonnes... et toutes ces demoiselles sont si curieuses, si indiscrètes, si bavardes... On n'a pas d'idée de cela dans le monde !

COUPLETS.

Au réfectoire, à la prière,
Même en récitant son rosaire,
On jase, on jase tant, hélas !
Que la cloche ne s'entend pas.
Et s'il faut parler sans rien dire,
Sur le prochain s'il faut médire,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Humble et les paupières baissées,
Jamais de mauvaises pensées...
Mais avant d'entrer au parloir,
On jette un coup d'œil au miroir.
Si vous voulez, jeune fillette,
Être à la fois prude et coquette,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Justement, voici déjà sœur Ursule, la plus méchante de toutes !

SCÈNE II.

BRIGITTE, URSULE, *entrant par une des portes du fond.*

URSULE, *la saluant.*

Ave, ma sœur !

BRIGITTE, *lui rendant son salut.*

Ave, sœur Ursule ! vous voici levée de bon matin, et avant le son de cloche !

URSULE.

J'avais à parler à sœur Angèle.

BRIGITTE.

A notre jeune abbesse?

URSULE.

Ah ! abbesse... elle ne l'est pas encore.

BRIGITTE.

Aujourd'hui même... dès qu'elle aura pris le voile.

URSULE.

Si elle le prend !

BRIGITTE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... (*Haut.*) Et qui s'y opposera ?...

URSULE.

Moi, peut-être ! car on n'a pas idée d'une inju-

tice pareille! parce qu'Angèle d'Olivarès est cousine de la reine, on la nomme à la plus riche abbaye de Madrid, avant l'âge et avant qu'elle n'ait prononcé ses vœux!

BRIGITTE.

On a bien autrefois nommé colonel d'un régiment votre frère, don Antonio de Mellos, qui n'avait alors que douze ans!

URSULE.

Un régiment, c'est différent... c'est plus aisé à onduire.

BRIGITTE.

Que des nonnes?

URSULE.

Oui, mademoiselle.

BRIGITTE.

Je crois bien, si elles sont comme vous, qui tes toujours en rébellion!

URSULE.

C'est que l'injustice me révolte, et je ne vois -dedans que l'intérêt du ciel et du couvent.

BRIGITTE.

Et le désir d'être abbesse.

URSULE.

Quand ce serait... j'y ai des droits... ma fa-ille est aussi noble que celle des d'Olivarès, et ai plus de religion, de tête et de fermeté que eur Angèle, qui ne commande à personne et isse parler tout le monde.

BRIGITTE.

On le voit bien.

URSULE.

Mais patience; j'ai aussi des parents à la cour... s protecteurs qui saisiront toutes les occasions, aujourd'hui même... il peut se présenter telles rconstances.

BRIGITTE, *à part.*

Est-ce qu'elle saurait quelque chose?

SULE, *remontant le théâtre et se dirigeant vers l'appartement de l'abbesse.*

Et je veux voir sœur Angèle.

IGITTE, *se mettant devant elle et l'arrêtant.*

Pourquoi cela?

URSULE.

Eh! mais... pour la féliciter de la riche suc-ssion qu'elle vient de faire; le duc d'Olivarès, n grand-oncle, vient de lui laisser, dit-on, la us belle fortune d'Espagne.

BRIGITTE.

La belle avance! pour faire vœu de pauvreté.

URSULE.

D'autres en profiteront... et dès qu'elle aura ononcé ses vœux, toutes ces richesses-là iront son seul parent, lord Elfort, un Anglais, un rétique... ça se trouve bien, et je lui en vais re mon compliment.

BRIGITTE, *l'arrêtant.*

Impossible!

URSULE.

Est-ce qu'elle n'est pas dans sa cellule?

BRIGITTE.

Si vraiment!

URSULE.

Alors on peut entrer?

BRIGITTE.

Elle ne reçoit personne... elle est indisposée.

URSULE.

Encore!... c'est déjà, à ce que vous nous avez dit, ce qui l'a empêchée d'aller hier à la messe de minuit.

BRIGITTE.

Oui, vraiment, elle a la migraine.

URSULE.

Comme les grandes dames!

BRIGITTE.

Oui, mademoiselle.

URSULE.

Ici, au couvent... c'est bien mondain... Et sa migraine lui permettra-t-elle d'assister aux matines?

BRIGITTE.

Je le présume.

URSULE.

En vérité! elle daignera prier avec nous.

BRIGITTE.

Et pour vous.

URSULE.

A quoi bon?

BRIGITTE.

Pour que le ciel vous rende plus gracieuse et plus aimable.

URSULE.

Les prières de l'abbesse n'y feront rien.

BRIGITTE.

Pourquoi donc?... il y a des abbesses qui ont fait des miracles.

URSULE.

C'est trop fort! vous me manquez de respect.

BRIGITTE.

C'est vous plutôt.

URSULE.

C'est impossible... une petite pensionnaire...

BRIGITTE.

Qui du moins n'est ni envieuse ni ambitieuse...

URSULE.

Mais qui est raisonneuse et impertinente.

BRIGITTE.

Ma sœur...

URSULE.

Ma chère sœur... (*On frappe à la porte à droite du spectateur.*) Qui vient là? et qui peut frapper de si bon matin à cette porte qui donne sur le jardin?

BRIGITTE, *à part.*

Si c'était elle!

URSULE.

C'est d'autant plus singulier, qu'hier je vous ai vue prendre la clef dans la paneterie... Ouvrez donc... ouvrez vite.

BRIGITTE.

Et pourquoi?

URSULE.

Pour voir... pour savoir.

BRIGITTE, *à part.*

Est-elle curieuse!... (*Haut.*) Moi, je n'ai rien...

je n'ai pas de clef... je l'ai remise dans la paneterie avec les autres... elle doit y être encore.

URSULE.

Je vais la prendre, et je reviens... car il y a quelque chose...

Elle sort en courant par la porte du fond.

SCÈNE III.

BRIGITTE, *puis* URSULE.

BRIGITTE, *tirant la clef de sa poche.*

Oui, il y a quelque chose; mais tu ne le sauras pas! (*Elle va ouvrir la porte à droite dont elle retire la clef.*) Entrez, madame... (*Repoussant vivement la porte.*) Non, non, ne vous montrez pas!... (*Se retournant vers Ursule qui rentre.*) Qu'est-ce donc? qu'est-ce encore?...

URSULE, *qui vient de rentrer par la porte du fond.*

Puisque c'est vous qui avez replacé cette clef, vous saurez mieux que moi où elle est, et je viens vous chercher...

BRIGITTE.

·· ·e demande pas mieux. (*A part.*) Ah! quel ennui!

URSULE.

Comme ça, j'ai idée que nous la trouverons.

BRIGITTE, *à part.*

Va... tu la chercheras longtemps. (*Haut.*) Je vous suis, ma sœur, ma chère sœur!

Elles sortent toutes deux par la porte du fond qu'elles referment.

SCÈNE IV.

ANGÈLE, *entr'ouvrant la porte à droite.*

Elle est en domino noir, pâle et se soutenant à peine. Elle va fermer au verrou la porte du fond.

RÉCITATIF.

Je suis sauvée enfin!... le jour venait d'éclore!
Il était temps...
Se jetant sur un fauteuil.
Ah! respirons un peu.
J'ai cru que j'en mourrais...
Se levant brusquement.
Qu'ai-je entendu, mon Dieu!
Non, ce n'est rien... j'y croyais être encore.

Elle se lève et jette sur le fauteuil qu'elle vient de quitter le trousseau de clefs qu'elle tenait à la main.

AIR :

Ah! quelle nuit!
Au moindre bruit
Mon cœur tremble et frémit!
Et le son de mes pas
M'effraye, hélas!
Soudain j'entends
Fusils pesants
Au loin retentissants...
Et puis qui vive? Holà!
Qui marche là?
Ce sont des soldats un peu gris
Par un sergent ivre conduits.
Sous un sombre portail soudain je me blottis,
Et grâce à mon domino noir
On passe sans m'apercevoir.
Tandis que moi,
Droite, immobile et mourante d'effroi,
En mon cœur je priais,
Et je disais :
O mon Dieu! Dieu puissant
Sauve-moi de tout accident,
Sauve l'honneur du couvent
Ils sont partis.
Je me hasarde, et m'avance, et frémis
Mais voilà qu'au détour
D'un carrefour
S'offre à mes yeux
Un inconnu sombre et mystérieux.
Ah! je me meurs de peur,
C'est un voleur!
Il me demande, chapeau bas,
La faveur de quelques ducats;
Et moi d'un air poli je lui disais bien bas:
Je n'ai rien, monsieur le voleur;
Qu'une croix de peu de valeur!
Elle était d'or,
Croisant ses bras sur sa poitrine.
Et de mon mieux je la cachais encor...
Le voleur, malgré ça,
S'en empara,
Et pendant
Ce moment :
O mon Dieu! disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!
En cet instant
Passe en chantant
Un jeune étudiant!
Le voleur à ce bruit
Soudain s'enfuit.
Mon défenseur
Court près de moi... Calmez votre frayeur,
Je ne vous quitte pas,
Prenez mon bras.
— Non, non, monsieur, seule j'irai...
— Non, senora, bon gré, mal gré,
Jusqu'en votre logis je vous escorterai.
— Non, non, cessez de me presser.
— Il le faut... je dois vous laisser.
Mais un baiser,
Un seul baiser!
Comment le refuser?
Un baiser... je le veux...
Il en prit deux!
Et pendant
Ce moment,
O mon Dieu! disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!

Mais je suis, grâce au ciel, à l'abri de l'orage;
Je n'ai plus rien à craindre en ce pieux réduit,
Et je ne sais pourtant quelle fatale image
Jusqu'au pied des autels m'agite et me poursuit.

CAVATINE.

Amour, ô toi dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits,
Ma souffrance
Qui commence
Doit suffire à ta vengeance!
Pauvre abbesse,
Ma faiblesse
Devant ton pouvoir s'abaisse.
De mon cœur en proie aux regrets,
Ah! va t'en, va-t'en pour jamais!
Que mes erreurs soient effacées,
Quand Dieu va recevoir mes vœux.
A lui seul toutes mes pensées...
Oui, je le dois...
Avec douleur.
Je ne le peux!...
Amour, ô toi, dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits, etc.

On frappe à la porte du fond.

(*Parlé.*) Qui vient là?

BRIGITTE, *en dehors.*

C'est moi, madame.

Angèle va lui ouvrir.

SCÈNE V.

NGÈLE, BRIGITTE, *rentrant par la porte du fond, qu'elle referme.*

BRIGITTE.

C'est vous! c'est vous, madame!... enfin, je us revois... Mais qui donc vous a ouvert la ›rte du couvent?

.GÈLE, *montrant le trousseau de clefs qu'elle a jeté sur le fauteuil.*

Je te le dirai.

BRIGITTE.

Le trousseau de clefs de Gil Perez, le concierge. ›mment est-il entre vos mains?

ANGÈLE.

Tais-toi! n'entends-tu pas?...

BRIGITTE, *montrant la porte à gauche.*

C'est le premier coup de matines. Ah! cette ›rte que j'oubliais.

Elle va la fermer.

ANGÈLE.

Je rentre vite dans ma cellule.

BRIGITTE.

D'autant que sœur Ursule est toujours là pour ›us espionner.

ANGÈLE.

A une pareille heure!

BRIGITTE.

Elle est si méchante qu'elle ne dort pas... et le médite quelque trame contre vous, car elle ıeurt d'envie d'être abbesse.

ANGÈLE, *à part.*

Plût au ciel!

BRIGITTE.

Aujourd'hui même, où vous devez prendre le ›ile, elle ne perd pas l'espoir de vous supplan-›r. Elle a à la cour son oncle Gregorio de Mellos, n intrigant, qui saisira toutes les occasions... lle m'assurait même qu'il s'en présentait une... ai cru que c'était votre absence, et je tremblais.

ANGÈLE.

Non, non; par malheur elle ne réussira pas.

BRIGITTE.

Que dites-vous?

ANGÈLE.

Que je suis bien à plaindre, Brigitte; et ces œux que je vais prononcer feront maintenant le ıalheur de ma vie.

BRIGITTE.

Refusez.

ANGÈLE.

Est-ce que c'est possible, quand la reine l'or-onne, quand j'y ai consenti, quand lord Elfort t sa femme, mes seuls parents, ma seule famille, ont ce matin, ainsi que tout Madrid, arriver pour tre témoins de quoi?... d'un pareil éclat. Non, ıon, il faut se soumettre à sa destinée, et aujour-l'hui, Brigitte... aujourd'hui tout sera fini pour noi!...

BRIGITTE, *avec compassion.*

Pauvre abbesse! On vient, partez vite.

Angèle rentre dans son appartement, et Brigitte va ouvrir la porte du fond à gauche.

SCÈNE VI.

BRIGITTE, CHOEUR DE NONNES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHOEUR *vif et babillard.*

Ah! quel malheur!
Ma chère sœur!
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
Quoi! notre abbesse a la migraine?
Ah! quel malheur!
Ma chère sœur,
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!

BRIGITTE.

Qui vous a dit cela?

CHOEUR.

Vivement.

C'est notre chère sœur Ursule!

BRIGITTE, *à part.*

C'est par elle, dans le couvent,
Que chaque nouvelle circule.
Haut.
Mais calmez-vous, cela va mieux.

TROIS NONNES.

Cela va mieux!.. ah! quelle ivresse!

TROIS AUTRES.

Aujourd'hui madame l'abbesse
Pourra donc prononcer ses vœux?

TROIS AUTRES.

Ah! la belle cérémonie!
Quel beau spectacle! quel beau jour.

TROIS AUTRES.

Chez nous, où toujours on s'ennuie,
Nous aurons la ville et la cour!

TROIS AUTRES.

Et puis ensuite, au réfectoire,
Un grand repas!

BRIGITTE.

C'est étonnant,
Et, d'honneur, on ne pourrait croire
Comme on est gourmande au couvent!

CHOEUR.

Ah! quel bonheur!
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
L'abbesse n'a plus la migraine?
Ah! quel bonheur!
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!

A la fin de l'ensemble on frappe à la porte à droite.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, URSULE, *entrant par le fond.*

URSULE, *montrant la porte à droite.*

Quoi! vous n'entendez pas qu'ici
L'on frappe encore?

TOUTES.

Et la clef?

BRIGITTE, *la leur donnant.*

La voici.

URSULE, *bas, à Brigitte.*

Vous qui ne l'aviez pas?...

BRIGITTE, *d'un air naïf.*

Tout à l'heure, ma chère,
Je l'ai retrouvée.

URSULE, *à part, d'un air de défiance.*
Ah !

TOUTES.
Comment, c'est la tourière ?
Qui donc l'amène ?

LA TOURIÈRE, *entrant par la porte à droite, que l'on vient d'ouvrir.*
On le saura,
Et sur un fait auquel notre honneur s'intéresse,
Je viens pour consulter madame notre abbesse.

URSULE.
A part.
On ne peut la voir. Et cela
Cache encore un mystère.

BRIGITTE.
Et tenez, la voilà !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANGÈLE, *sortant de la porte à gauche, qui est celle de son appartement. Elle porte le costume d'abbesse.*

ANGÈLE.
Mes sœurs, mes sœurs, que l'allégresse
Et la paix règnent dans vos cœurs !
Que Dieu vous protége sans cesse
Et vous comble de ses faveurs !

CHOEUR.
Qu'elle est gentille notre abbesse !
Qu'elle a de grâce et de douceur !
Avec elle règnent sans cesse
La douce paix et le bonheur.

URSULE, *à part.*
Qu'elle est heureuse d'être abbesse !
Mais tout s'obtient par la faveur,
Et bientôt, grâce à mon adresse,
J'aurai peut-être ce bonheur.
Allant à Angèle.
Ah ! madame, combien j'étais inquiétée...
Comment avez-vous donc passé la nuit ?

ANGÈLE.
Fort bien.
Regardant Brigitte.
Une nuit assez agitée ;
Mais ce matin ce n'est plus rien.

URSULE.
Quel bonheur !

ANGÈLE, *à la Tourière qui s'avance.*
Eh bien ! qu'est-ce ?

LA TOURIÈRE.
Hélas ! dans ces saints lieux
Je n'avais jamais vu scandale de la sorte...
Le portier du couvent qui se trouve à la porte.

URSULE.
Toute la nuit dehors, c'est un scandale affreux.

CHOEUR.
Ah ! quelle horreur, etc.

ANGÈLE.
Un instant... un instant .. ayons de l'indulgence
Quelquefois, mes sœurs, on ne peut
Rentrer aussitôt qu'on le veut.
part *A la Tourière.*
le sais !... Que dit-il enfin pour sa défense ?

LA TOURIÈRE.
Par des brigands hier soir arrêté...

ANGÈLE, *à part.*
Ah ! comme il ment !

LA TOURIÈRE.
Par eux enchaîné, garrotté...

ANGÈLE, *à part.*
Ah ! comme il ment !

LA TOURIÈRE.
Et de tout son argent...
Et de ses clefs dépouillé...

ANGÈLE, *à part.*
Comme il ment !...

BRIGITTE, *regardant les clefs qu'elle a prises.*
Les voici !

ANGÈLE, *vivement et à voix basse.*
Cachez-les !
Haut et les yeux fixés sur les clefs.
Je vois bien qu'au couvent
Il ne pouvait rentrer... et qu'il faut qu'on pardonne.

URSULE.
C'est scandaleux ! Elle est trop bonne.

TOUTES.
Ah ! quelle est indulgente et bonne !

ANGÈLE, *à part.*
Et comme à lui que le ciel me pardonne !
Ici on commence à entendre sonner matines ; petite cl... che de chapelle.

LA TOURIÈRE.
Ce n'est pas tout encore, et voilà qu'au parloir
Un cavalier demande à voir
Madame notre abbesse.

ANGÈLE.
Impossible à cette heure.
Voici matines, et déjà
Nous sommes en retard... Son nom ?

LA TOURIÈRE.
Massarena.

ANGÈLE, *à part.*
Haut.
Horace ! ô ciel ! Que dans cette demeure
Il nous attende !...

URSULE.
Eh ! mais à ce nom-là,
Madame semble bien émue.

ANGÈLE.
A part.
Qui, moi ? non pas... M'aurait-on reconnue ?
Faisant un pas.
Et saurait-il ?

URSULE, *l'arrêtant et avec intention, pendant que ... cloche va toujours.*
Voici matines, et déjà
Nous sommes en retard,

BRIGITTE, *avec impatience.*
Eh ! mon Dieu l'on y va

CHOEUR.
Les cloches argentines
Pour nous sonnent matines,
Allons d'un cœur fervent
Prier pour le couvent !

Elles défilent toutes par les portes du fond, que l'on re... ferme, et la Tourière, à qui Angèle a parlé bas, rest... la dernière.

SCÈNE IX.

LA TOURIÈRE ; *puis* HORACE.

LA TOURIÈRE, *allant ouvrir la porte à droite.*
Entrez ! entrez, seigneur cavalier.

HORACE.
C'est bien heureux ! depuis une heure que j'a... tends... J'ai une permission de M. le comte d... San-Lucar pour me présenter à sa fille, la senor... Brigitte, ma fiancée.

LA TOURIÈRE.
On ne parle pas ainsi à nos jeunes pension... naires sans l'autorisation et la présence de ma... dame l'abbesse.

HORACE, *avec impatience.*
Eh ! je le sais bien !... et voilà pourquoi j... désire lui parler d'abord.... (*à part*) à cett... vieille abbesse.

LA TOURIÈRE.
Elle est à la chapelle.

HORACE.
Comme c'est agréable !... ça n'en finira pas.

LA TOURIÈRE.
Voilà un beau cavalier qui est bien impatient.. et l'impatience est un péché. (*Mouvement d'Ho... race.*) Mme la supérieure vous prie de l'attendr... dans ce parloir, où vous serez plus commodé... (*Parlant avec volubilité.*) Nous avon...

ujourd'hui bien peu de temps à nous.... Une érémonie.... une prise de voile où doit assister)ut Madrid.... Mais c'est égal, on vous accordera uelques minutes en sortant de matines.... car ans ce moment nous sommes toutes à matines !

HORACE, *avec intention et la regardant.*

Pas toutes, à ce que je vois!

LA TOURIÈRE.

Aussi j'y vais... Dieu vous garde, mon frère.

Elle sort.

SCÈNE X.

HORACE, *seul.*

M'en voilà débarrassé.... c'est bien heureux.... *ie jetant sur le fauteuil à gauche.*) Respirons ı instant... Depuis hier je me croyais sous l'in- ıence de Satan lui-même... Heureusement, et puis que je suis entré dans ce saint lieu... mes ées sont devenues plus saines... plus raison- bles.

entend le son de l'orgue dans la chapelle à droite.

A ces accords religieux,
Le calme renaît dans mon âme.
'illes du ciel, vous qu'un saint zèle enflamme,
\ vos pieux accents je veux mêler mes vœux.
Avec elle prions.

e lève et s'approche de la travée à droite qui donne ur la chapelle. Il s'agenouille sur une chaise qui est ontre la travée.

ANGÈLE, *chantant en dehors.*

CANTIQUE.

PREMIER COUPLET.

Heureux qui ne respire
Que pour suivre ta loi,
Mon Dieu, sous ton empire
Ramène notre foi.
Que ton amour m'enflamme,
Et viens rendre, Seigneur,
Le bonheur à mon âme
Et le calme à mon cœur.

ACE, *qui pendant ce cantique a montré la plus grande émotion,*

Ah! quel trouble de moi s'empare!
surprise et d'effroi tout mon sang s'est glacé!
st elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare;
es du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ENSEMBLE.

HORACE.

st elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare.
es du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ANGÈLE *et* LE CHŒUR, *en dehors.*

Que ton amour l'enflamme,
Prends pitié du pécheur.
Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.

ANGÈLE.

DEUXIÈME COUPLET.

Les amours de la terre
Ont bien vite passé;
Leur bonheur éphémère
S'est bientôt éclipsé;
Mais quand tu nous enflammes,
Toi seul donnes, Seigneur,
Le bonheur à nos âmes
Et la paix à nos cœurs.

ENSEMBLE.

HORACE.

t elle encor... c'est elle... ah! ma raison s'égare.
es du ciel, priez pour le pauvre insensé.

ANGÈLE *et* LE CHŒUR.

Que ton amour l'enflamme,
Prends pitié du pécheur!
Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.

Les chants et les sons de l'orgue diminuent peu à peu et cessent de se faire entendre.

HORACE.

Décidément... je suis frappé... je suis abandonné du ciel..,. puisque même dans ce lieu.... je ne puis trouver asile.... ni protection.... Ah! sortons!...

SCÈNE XI.

BRIGITTE, HORACE, *puis* ANGÈLE.

BRIGITTE, *entrant par la porte du fond et annonçant.*

Madame l'abbesse!...

ANGÈLE *paraît; elle est enveloppée dans son voile; elle fait signe à Brigitte de s'éloigner; Brigitte sort par la porte à gauche, et Angèle s'assied. A part.* Allons! du courage!... c'est pour la dernière fois! (*A Horace, contrefaisant sa voix, qu'elle vieillit un peu.*) Seigneur Horace de Massarena, on m'a dit que vous demandiez à me parler...

HORACE.

Oui, ma sœur... d'une affaire importante. Vous avez en ce couvent une jeune personne charmante, et très-riche, Mlle de San-Lucar.

ANGÈLE.

Que vous devez, dit-on, épouser...

HORACE.

Oui! M. le duc de San-Lucar, qui m'honore de son affection, me destinait sa fille en mariage... Mais ce mariage est impossible.

ANGÈLE.

Que dites-vous?

HORACE.

Il ne peut plus avoir lieu... mais je ne sais comment l'avouer... et c'est vous, madame, vous seule qui pouvez l'apprendre à M. de San-Lucar et à sa fille!...

ANGÈLE.

Et pour quelle raison?

HORACE.

Des raisons... que j'aimerais mieux ne pas dire.

ANGÈLE, *se levant.*

Il le faut cependant, si vous voulez que je me charge d'une semblable mission.

HORACE.

Eh bien! senora, elle ne peut épouser un homme qui n'est pas dans son bon sens, et je n'ai pas le mien! Oui, contre ma raison, contre ma volonté, il en est une autre que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. Vous souriez de pitié... ma révérende... parce qu'à votre âge on ne comprend plus ces choses-là.... mais au mien.... voyez-vous, l'on en meurt!

ANGÈLE, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Si vous essayiez d'oublier cette personne, de vous soustraire à ces tourments?

HORACE, *avec amour.*

Ah!... je ne le veux pas! et quand je le vou-

drais... à quoi bon?... comment échapper à ce pouvoir surnaturel, à ce démon qui me poursuit sans cesse et que je ne puis atteindre?.. il est toujours avec moi, près de moi.... je le vois partout et partout je l'entends!

ANGÈLE, *vivement et avec sa voix naturelle.*

Vraiment!

HORACE.

Tenez... Vous avez dit *vraiment* comme elle!.. j'ai cru entendre sa voix.

ANGÈLE, *reprenant avec émotion sa voix de vieille.*

Par exemple!

HORACE.

Pardon!... pardon, ma révérende!... est-ce ma faute, à moi... si mes idées se troublent, si ma raison s'égare, si je me fais honte à moi-même?... Je suis un insensé qui ne guérirai jamais! un malheureux qui souffre. Mais en attendant je suis encore un honnête homme qui ne veux tromper personne, et vous voyez bien que mon mariage est impossible. Adieu, madame, adieu!

ANGÈLE, *à part.*

Et pour jamais.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, URSULE, *entrant par la porte du fond.*

URSULE.

Madame.... madame, voici déjà le comte Juliano, lord et lady Elfort, et puis M. de San-Lucar... et des seigneurs de la cour qui arrivent pour la cérémonie....

ANGÈLE.

O ciel!...

URSULE.

Entre autres, mon oncle don Gregorio, gentilhomme d'honneur de la reine, qui a eu ce matin avec sa majesté une longue conférence.

ANGÈLE.

Peu m'importe.

URSULE, *avec malice.*

Peut-être plus que vous ne pensez... car avant que vous descendiez à l'église... il m'a dit de vous remettre cette ordonnance qui est scellée des armes de sa majesté.

ANGÈLE.

Donnez!

URSULE, *à part.*

Je veux être témoin de son dépit... pour aller le conter à tout le couvent.

ANGÈLE *écarte un instant son voile pour lire la lettre, et la parcourt avec émotion.*

Dieu! que vois-je!

URSULE, *sortant en courant.*

Elle sait tout.

HORACE, *pendant ce temps, s'est rapproché de la travée à droite, et regarde avec soin dans la chapelle. Ne découvrant rien, et au moment où Ursule vient de sortir, il aperçoit Angèle dont le voile est tombé; il pousse un cri et reste immobile.*

Ah!...

A ce cri, Angèle, qui était près de sa cellule, s'enfui par cette porte, qu'elle referme vivement.

HORACE, *se promenant avec agitation.*

Disparue! disparue encore! quoi! rien ne lui est sacré, et sous l'habit même de l'abbesse... il faut que je la retrouve encore! c'est horrible!

SCÈNE XIII.

HORACE, LORD ELFORT *et* JULIANO *entrent en causant vivement par les portes du fond.*

LORD ELFORT.

C'est affreux!

JULIANO.

Mais, mylord, écoutez-moi!

HORACE, *se promenant toujours de l'autre côté*

C'est indigne!

LORD ELFORT.

Je suis dans la fureur.

JULIANO, *se retournant.*

Ah ça, tout le monde est donc ici en colère (*A Horace.*) Qu'est-ce qui te prend?

HORACE, *avec humeur.*

Je ne veux pas le dire... je n'en sais rien.

Il se jette sur le fauteuil à gauche.

JULIANO.

Au moins, mylord a des raisons! une succes sion superbe qui lui échappe.

LORD ELFORT.

Yes, qui me échappait... une parente à moi qu allait prendre le voile, et des intrigants avaie persuadé à la reine...

JULIANO, *à Horace et en riant.*

Qu'on ne devait pas laisser passer une si bel fortune entre les mains...

LORD ELFORT.

D'un Anglais... d'un hérétique... c'était al surde.

JULIANO.

Et qu'il fallait que l'abbesse épousât un Esp gnol, bon catholique.

HORACE, *se levant vivement.*

L'abbesse, celle qui était tout à l'heure... vo croyez que c'est l'abbesse?

LORD ELFORT.

Certainement.

HORACE.

Laissez donc!

LORD ELFORT.

Et qui donc elle était, s'il plaît à vous?

HORACE.

Ce qu'elle est!!... c'est mon inconnue... c' mon domino noir... c'est la servante aragonais c'est Inésille... c'est tout ce que vous voudrez mais pour l'abbesse... non... elle a pris sa rol elle a pris ses traits... mais ce n'est pas elle!..

LORD ELFORT.

[illegible]

HORACE, *s'échauffant.*

Je dis que non !

LORD ELFORT, *de même.*

Je disais que oui !

JULIANO.

Silence, messieurs ! c'est l'abbesse et tout le couvent.

LORD ELFORT.

Eh bien !... vous allez bien voir.

HORACE, *ému.*

Oui, nous allons voir... à moins qu'elle n'ait changé encore.

SCÈNE XIV.

ANGÈLE, *habillée en blanc et voilée;* BRIGITTE, URSULE, LA TOURIÈRE, TOUTES LES NONNES, LORD ELFORT, JULIANO, HORACE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

Les Nonnes entrent par les portes du fond sur un air de marche, et se rangent en demi-cercle au fond du théâtre; derrière elles, les dames et seigneurs de la cour; Angèle sort de son appartement, et se place au milieu du théâtre; Ursule à côté d'elle.

FINALE.

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes chères sœurs, notre auguste maîtresse
La reine ne veut pas que je sois votre abbesse.

URSULE, *à part.*

Ah ! quel bonheur !

ANGÈLE.

Et par son ordre exprès,
A sœur Ursule je remets
Ce titre et le pouvoir suprême.

Pendant que parle l'abbesse, Horace témoigne la plus grande émotion Il veut aller à elle, Juliano, qui est près de lui, le retient.

TOUTES.

Ah ! quel malheur ! ah ! quels regrets !

ANGÈLE.

Il faut nous quitter à jamais,
Car on m'ordonne aujourd'hui même
D'avoir à choisir un époux.

LORD ELFORT, *s'approchant d'Angèle.*

Ah ! quelle tyrannie extrême !
Mais je saurai parler pour vous,
Belle cousine !...

ANGÈLE, *s'avançant vers Horace.*

Et cet époux,
Voulez-vous l'être, Horace, voulez-vous?

Pendant cette phrase de chant, Brigitte, qui est derrière Angèle, a retiré peu à peu son voile. Horace lève les yeux, reconnait les traits d'Angele, pousse un cri et tombe à ses genoux.

HORACE.

Ah !

ENSEMBLE.

C'est elle, toujours elle !
O moment trop heureux !
Démon, ange ou mortelle
Ne fuyez plus mes yeux !

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle
Qui veut vous rendre heureux,
Et d'un amant fidèle
Récompenser les feux !

TOUS.

O surprise nouvelle
Qui vient charmer ses yeux!
C'est elle ! c'est bien elle
Qui veut le rendre heureux !

HORACE.

De mon bonheur je doute encor moi-même !
Après les changements qu'à chaque instant j'ai vus,
Changements bizarres et confus.

ANGÈLE.

A demi-voix.

Qu'un mot peut expliquer. Horace, je vous aime !

HORACE, *vivement.*

Ah ! maintenant, ne changez plus !

HORACE.

C'est toujours elle, etc., etc.

CHOEUR.

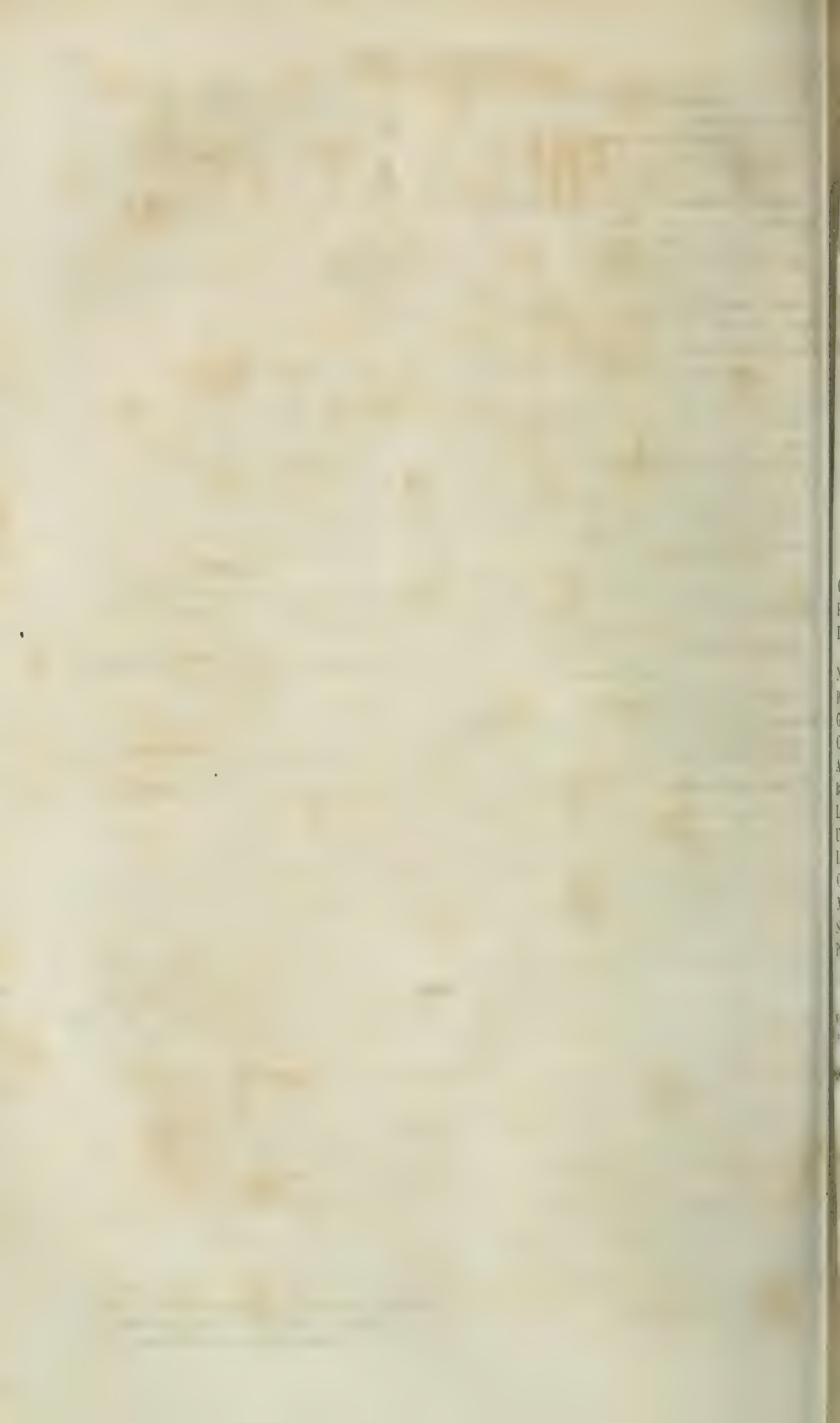
O surprise nouvelle, etc.

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle, etc., etc.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.





LES MOUSQUETAIRES
DE LA REINE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE M. HALÉVY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 3 février 1846.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
OLIVIER D'ENTRAGUES,	Officiers des Mousquetaires de la reine Anne d'Autriche	M. Roger.
HECTOR DE BIRON,		M. Mocker.
Le Capitaine ROLAND DE LA BRETONNIÈRE, ancien Officier de l'armée de Henri IV.		M. Hermann Léon.
NARBONNE,	Mousquetaires de la reine.	M. Carlot.
ROHAN,		M. Duvernois.
GONTAUD,		M. Palianti.
CRÉQUI,		M. Garcin-Brunet.
ATHÉNAIS DE SOLANGE,	Demoiselles d'honneur.	M[lle] Lavoye.
BERTHE DE SIMIANE,		M[lle] Darcier.
La grand' Maîtresse des Demoiselles d'honneur.		M[me] Blanchard.
Une Demoiselle d'honneur.		M[me] Martin-Charlet.
Le grand Prévôt.		M. Victor.
Gardes de la Prévôté.		
Masques.		
Seigneurs et Dames de la Cour.		
Pages et Trompettes des Mousquetaires.		

La scène se passe à Poitiers, sous le règne de Louis XIII, un mois avant le siége de La Rochelle.

Nota. — La mise en scène exacte de cet ouvrage et transcrite par M. L. Palianti, fait partie des mises en scènes publiées par le journal *la Revue* et *Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

ACTE PREMIER.

e théâtre représente le jardin du palais habité par le roi et la reine. Au fond, à droite de l'acteur, le pavillon des demoiselles d'honneur. On y monte par un perron. Plus au fond, à gauche, une aile du palais avec de grandes croisées donnant en face du spectateur. Le jardin est orné d'épaisses charmilles, de vases de fleurs et de statues ; çà et là, de grands arbres, sous l'un desquels est un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

u lever du rideau, des piqueurs et des gardes de la vénerie du roi, entrent en foule revenant de la chasse royale, ils déposent leurs armes et leurs équipements et sont suivis de valets chargés de gibiers.

CHŒUR.

Ah! le beau jour! la belle chasse!
Vive l'équipage du roi
Et ses limiers de noble race,
Des bois la terreur et l'effroi!
Et les coursiers hennissant sous l'écume,
Et les accords
De nos piqueurs poursuivant dans la brume
Le cerf dix cors!

SCÈNE II.

Les mêmes, OLIVIER, NARBONNE, CRÉQUI, ROHAN, GONTAUD, CHAVIGNY, *et d'autres mousquetaires et officiers de la reine.*

OLIVIER, *entrant.*

Ah! mes amis, il n'est pas sur ma foi,
De plus brillant plaisir que la chasse du roi!

AIR.

Voyez cette noble assemblée
Ardente et joyeuse, mêlée
D'écuyers, pages et seigneurs.
Voyez le piqueur qui s'avance
Avec sa meute qui s'élance
Aux sons du cor de nos chasseurs!
Mais le cerf agile
En détours habile
En ruses fertile
Rit de ses abois!
Le traître la lasse,
Comme une ombre il passe
Sans laisser de trace
Aux feuilles des bois.
Alors, à sa poursuite
On s'élance joyeux,
On s'anime, on s'excite,
On court à qui mieux mieux;
Pendant qu'un chasseur lutte
Avec son fier coursier,
L'autre fait la culbute
Au fond d'un noir bourbier.
Et, pendant tous ces jeux, image de la guerre,
Loin du regard d'un père ou d'un époux,
Sous le feuillage épais, un amant téméraire
De son bonheur surprend l'aveu bien doux!
La trompe sonne,
L'écho résonne,
Déjà l'on donne
L'heureux signal!
Car, voici l'heure
Où le cerf pleure
Il faut qu'il meure:
Instant fatal!
C'est la curée
Qu'on t'a livrée,
Meute altérée
D'un sang fumeux!
Puis, la victoire
Les chants de gloire
Telle est l'histoire
D'un jour fameux!

CHŒUR.

Ah! le beau jour! la belle chasse!
Vive l'équipage du roi!
Et ses limiers de noble race
Des bois la terreur et l'effroi!
Et les coursiers hennissant sous l'écume
Et les accords
De nos piqueurs poursuivant dans la brume
Le cerf dix cors!

SCÈNE III.

Les mêmes, HECTOR.

ROHAN.

Maintenant, Messieurs, à table!

TOUS.

A table! (*Ils vont se placer à une table gauche, où une collation est servie.*)

HECTOR, *entrant.*

Comment! à table sans moi?...

TOUS.

Hector de Biron!

OLIVIER.

Ah! çà, d'où vient donc notre camara Hector de Biron!

TOUS.

Oui... d'où vient-il donc?

HECTOR.

D'où vous devriez venir vous-mêmes... Messieurs, les demoiselles d'honneur de Reine n'avaient que des pages, pour les aid à descendre de leurs haquenées, au retour la chasse, j'ai servi de chevalier à plus de d jolies filles, à moi tout seul...

ROHAN.

Il a raison! honneur au plus galant d mousquetaires de la Reine!...

HECTOR.

Ah! Messieurs, vous me flattez... le fait qu'au milieu du tourbillon de plaisirs où n vivons, il est permis de perdre un peu la têt

OLIVIER.

Je le crois bien... depuis que son Eminen le Cardinal de Richelieu a conduit Leurs M jestés à Poitiers, en attendant le siége de Rochelle, tous les jours parties de chasse, vues, tournois, carrousels...

GONTAUD.

Et le soir, danser des passe-pieds et des sarabandes avec les filles d'honneur de la Reine .. c'est à en mourir de joie, et de fatigue !

HECTOR.

Parle pour toi, mon gros Gontaud !... quant à moi, je ne connais rien de plus charmant que notre existence en ces lieux... Des fêtes continuelles, des femmes adorables... le plaisir aujourd'hui, la gloire demain... tout le monde y trouve son compte... excepté les jaloux et les maris .. n'est-ce pas, Olivier ?

OLIVIER, *souriant.*

Oh ! moi, je ne suis pas très redoutable pour eux...

HECTOR.

C'est juste!...j'oubliais... le sir Olivier d'Entragues, un saint mousquetaire, un modèle de raison et de sagesse... tantôt gai, souvent triste, mais toujours bon, généreux et brave...

TOUS.

C'est vrai !

HECTOR.

Ce qui fait que malgré nos mérites si différents... je n'ai pas de meilleur ami... et je me ferais tuer pour lui, s'il le fallait...

OLIVIER.

A charge de revanche !

CRÉQUI, *à Hector.*

Ce qui ne t'empêcherait pas de lui enlever sa maîtresse, s'il en avait une !

HECTOR.

Moi, Messieurs... jamais ! je suis mauvais sujet dans l'âme ou dans le sang, comme vous voudrez... mais trahir un ami... lui enlever celle qu'il aimerait... Ce serait un crime dont je suis incapable, et que je me reprocherais toute ma vie !

ROHAN, *riant.*

Messieurs ! voilà une morale digne du révérend père Joseph, l'âme damnée de Son Eminence... je demande qu'on canonise notre camarade, Hector de Biron.

HECTOR, *se levant.*

Si Monsieur de Rohan veut monter au ciel, avant moi, un bon coup d'épée pourrait lui en ouvrir les portes... (*mettant la main sur sa garde.*) et je suis prêt...

ROHAN, *de même.*

Volontiers !...

OLIVIER, *les retenant.*

Ah ! çà, y songez-vous, entre camarades, et à cause de moi... on vous prendrait pour des raffinés d'honneur... comme mon digne mentor, le capitaine Roland.

ROHAN.

Il a raison... c'est commun ! c'est arriéré... cela sent la Ligue d'une lieue !

OLIVIER.

N'importe, Messieurs... c'est un beau type que mon vieil ami, le capitaine Roland... un ancien brave, du temps du roi Henri... tout habillé de cuir et de fer... un respectable portrait de famille descendu de son cadre... bretteur dans l'âme... il ferait battre des frères ou des amis de vingt ans...

HECTOR.

A qui le dis-tu ?... ce n'est pas sa faute, si nous n'avons pas encore croisé le fer ensemble !

GONTAUD.

Il t'en veut donc ?

HECTOR.

A la mort ! le musc et l'ambre de mes dentelles lui portent à la tête !

OLIVIER.

C'est donc pour cela qu'il te cherche querelle à tout propos ?

HECTOR.

Justement !... mais ma politesse et mon urbanité déjouent toutes ses intentions hostiles... et je ne connais rien de plus drôle que la figure du vieux raffiné, quand je réponds à ses sarcasmes par des éloges et des compliments.

OLIVIER.

Ne t'y fie pas... on dit qu'il a certaine botte secrète...

HECTOR.

Qui ne manque jamais son homme... aussi, je me la réserve, quand je serai las de la vie... Mais silence ! le voici avec sa formidable rapière... tellement inséparable de sa personne, qu'on ne sait vraiment pas laquelle des deux est suspendue à l'autre !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Le capitaine ROLAND.

TOUS, *se levant et portant une santé.*

Au capitaine Roland !

ROLAND.

Merci, Messieurs, bonjour !... (*à Olivier.*) bonjour, mon jeune ami !

HECTOR, *allant à lui et lui faisant un grand salut.*

Je présente mes civilités à Monsieur le capitaine Roland de la Bretonnière !

ROLAND, *sévèrement.*

Prenez garde, monsieur de Biron!... l'excès de votre courtoisie a manqué briser la plume de votre feutre!

HECTOR.

Je serais loin de regretter une semblable bagatelle pour assurer de toute ma considération l'un des plus illustres braves de l'armée!

ROHAN.

L'ancien soutien de la ligue!

GONTAUD.

Le modèle des raffinés d'honneur!

ROLAND.

Raffiné, Messieurs!... c'était le beau temps que celui des raffinés... des duels tous les jours!...

HECTOR.

Comment donc! mais c'était fort séduisant!

ROLAND, *avec feu.*

C'était magnifique!.. un duel est une guerre à deux, où les ennemis se voient de près, face à face... fer contre fer, du sang pour du sang.. on ne risque pas là d'être tué honteusement par une balle de hasard ou le coup d'arquebuse de quelque ribaud de soldat... on se mesure, on s'attaque, et l'on meurt convenablement, dans les règles, en gens qui savent vivre!

HECTOR, *gaîment.*

Le capitaine a raison, Messieurs. Le siècle se gâte... tout dégénère... nous vivons en bourgeois de Paris... le corps redoutable des mousquetaires devient tous les jours moins querelleur!

OLIVIER, *riant.*

A preuve que sans moi, tout-à-l'heure, et pour un mot, vous alliez vous couper la gorge avec Rohan!

ROLAND, *vivement.*

Vraiment! mais si l'affaire n'était pas arrangée... on pourrait...

HECTOR.

Merci, capitaine!.. la paix est faite... et ce soir nous trinquerons ensemble, M. de Rohan et moi, au banquet de la Reine.

OLIVIER.

A ce propos, Messieurs, je vous annonce une bonne nouvelle... Sa Majesté la Reine a décidé que ce soir même, avant le bal, chacune de ses demoiselles d'honneur ferait choix d'un chevalier pour le tournoi royal et tout le temps des fêtes qui vont le suivre!

HECTOR.

Ah! Messieurs... le joli bataillon que celui des demoiselles d'honneur de la Reine!

CRÉQUI.

Catherine de Pons!

NARBONNE.

Louise de Sabran!

HECTOR.

Mademoiselle de Solange! la nièce de Son Éminence!

GONTAUD.

La duchesse de Chaulnes!

CRÉQUI, *avec ironie.*

Allons donc... Quarante-cinq printemps!...

HECTOR, *riant.*

Sans compter les hivers!

OLIVIER, *de même.*

Si ses hivers sont des printemps!

HECTOR.

Et Berthe de Simiane, Messieurs!... si vive, si piquante, si décidée!

ROHAN.

N'importe! la plus belle est mademoiselle de Mirepoix!

CRÉQUI, *avec ironie.*

Une beauté de marbre, une statue du parc de Saint-Germain!

ROHAN.

Vous insultez celle que j'aime!

ROLAND, *vivement.*

C'est vrai... il y a insulte!

OLIVIER, *à Roland.*

Mais vous voulez donc les faire tuer!

ROLAND.

J'ai donné vingt coups d'épée et je me porte à merveille!

OLIVIER.

Mais ceux qui les ont reçus?

ROLAND, *avec chaleur.*

Ils avaient tort... de les recevoir!

NARBONNE.

La plus belle, je le soutiens, est Louise de Sabran.

HECTOR.

Non, Messieurs... la plus belle est celle que j'aime... je ne la nomme pas, mais je me bats pour elle!

ROLAND.

Bravo!.. voilà de dignes mousquetaires!

TOUS, *mettant l'épée à la main.*

En garde! en garde!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS, *excepté Olivier.*

Ma belle est la plus belle,
Qui le nie a menti!
Mon amour est pour elle,
Et mon épée aussi!

HECTOR.

A moi, ma bonne lame !
Allons, convenez tous
Que rien ne vaut ma dame,
Ou sinon, battons-nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTHE DE SIMIANE, *sortant du pavillon.*

OLIVIER, *voyant la jeune fille.*

Berthe de Simiane !..

HECTOR, *galamment et allant à elle.*

..... Hélas ! bien à tort,
On se battait pour la plus belle !
Vous paraissez, Mademoiselle,
Sur les plus doux attraits nous sommes tous d'accord !.

BERTHE.

Allons, Messieurs, point de querelle !
Il est un moyen bien plus doux
De prouver à tous les jaloux
Que votre belle est la plus belle...
C'est de rester toujours fidèle !
De ce projet que dites-vous ?
Messieurs, Messieurs, l'approuvez-vous ?

TOUS.

De votre avis nous sommes tous !

BERTHE.

Cavatine.

Ah ! Messieurs,
Mon conseil est sage,
Suivez-le toujours,
C'est un doux présage
De tendres amours !
Pour moi quelle gloire.
Chevaliers courtois,
Si vous daignez croire
A ma faible voix !
Et si la constance
De nos anciens temps
Peut renaître en France
Au cœur des amants !

HECTOR.

Comme vous prêchez bien !...

TOUS, *excepté Olivier.*

... On n'est pas plus jolie
C'est pour vous que chacun voudrait donner sa vie.

BERTHE, *riant.*

Eh ! quoi, Messieurs, si promptement
Vous oubliez mes avis... et pourtant...

REPRISE *de la Cavatine.*

Mon conseil est sage,
Suivez-le toujours,
C'est un doux présage
De tendres amours !
Pour moi quelle gloire,
Chevaliers courtois,
Si vous daignez croire
A ma faible voix !
Et si la constance
De nos anciens temps
Peut renaître en France
Au cœur des amants !

ENSEMBLE.

CHOEUR.

La douce constance
De nos anciens temps
Va renaître en France
Au cœur des amants !

BERTHE.

Allons, Messieurs, plus de guerre entre vous... d'abord, c'est fort mal... et puis nous n'avons déjà pas trop de danseurs... et les demoiselles d'honneur en consomment beaucoup...

HECTOR.

J'ai bien peur que la querelle recommence pour être le vôtre !

BERTHE.

Non, Monsieur... tous vos camarades ne sont pas comme vous, qui avez la réputation d'être très querelleur, fort léger, fort indiscret.. et ce qu'il y a de pire, amoureux de toutes les femmes !

HECTOR.

Jusqu'à ce qu'une seule me permette de l'être d'elle...

BERTHE, *avec malice.*

Est-ce qu'on a besoin de permission pour cela !.. mais vous êtes trop volage... voyez votre ami Olivier... voilà un mousquetaire modèle... et qui serait constant, j'en suis sûre, s'il devenait jamais amoureux !

HECTOR.

Lui ! il n'aime personne, j'en réponds.

OLIVIER, *souriant.*

N'en jure pas !

BERTHE.

En revanche, vous aimez pour tout le monde vous, à ce qu'on prétend... mais je vous préviens qu'il y a une ligue entre toutes les demoiselles d'honneur, et qu'à moins de dix ans de constance bien prouvés, bien établis... au reste, nous sommes à la tête de la Conspiration, Athénaïs de Solange, mon amie intime, et moi !

OLIVIER.

Ah ! mademoiselle de Solange en est aussi !

BERTHE.

Je le crois bien.., c'est la plus sévère, la plus rigide de nous toutes !

HECTOR.

Prenez garde, Mademoiselle... nous avons peut-être déjà des alliés dans votre camp !

BERTHE.

Non, Monsieur, vous n'en avez pas, et vous en aurez, vous, moins que personne... à moins...

HECTOR, *riant.*

De dix ans de constance, n'est-ce pas ?

BERTHE, *de même.*

Oh ! quant à ça, si on était bien sûre... on en rabattrait peut-être quelque chose !.. *(On entend battre aux champs.)*

OLIVIER.

Messieurs, on bat aux champs !... voilà la sortie de la Reine : aux armes !

TOUS.

Aux armes !

ROLAND, *répétant.*

Aux armes, Messieurs... ou gare les arrêts ! *(Ils sortent tous vivement, après avoir salué mademoiselle de Simiane.)*



SCÈNE VI.

BERTHE, puis ATHÉNAIS *sortant du pavillon*

BERTHE.

Quel malheur que M. de Biron soit un si mauvais sujet ! je ne sais pas comment cela se fait, mais ce sont toujours ceux-là qu'on trouve les plus aimables... voici ma sévère amie, ma bonne Athénaïs !

ATHÉNAÏS, *avec émotion.*

C'est toi, ma chère Berthe, je te cherchais !

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! quel air inquiet et agité !

ATHÉNAÏS, *en confidence.*

Dis-moi, n'as-tu pas entendu parler hier, au coucher de la Reine, d'un illustre époux qu'on me destinait...

BERTHE.

Le prince Amédée de Lorraine !

ATHÉNAÏS.

Et crois-tu que ce bruit se soit répandu à la Cour, que MM. les officiers de service en aient déjà connaissance.

BERTHE.

Eh ! que t'importe ?

ATHÉNAÏS.

Hélas ! ma chère amie, c'est qu'il y a une personne dont je crains le désespoir à cette nouvelle !

BERTHE, *riant.*

Le désespoir d'un mousquetaire ou d'un gendarme du roi !... est-ce que par hasard, tu aimerais un de ces mauvais sujets-là ?...

ATHÉNAÏS.

Celui que j'aime est digne de toute mon affection... et tu vas tout savoir. Un jour... c'était la veille de la prise d'habit de notre bien aimée compagne, mademoiselle de Rochemaure... assises toutes deux là, sous ce bosquet... elle me vantait le bonheur d'avoir Dieu pour époux... Mon cœur se troubla, je lui parlai d'un amour qui pouvait réaliser le rêve le plus doux... et pressée par sa tendre amitié de lui en apprendre l'objet caché, je prononçai d'une voix faible et tremblante, le nom de M. d'Entragues !...

BERTHE.

Olivier d'Entragues !... voyez-vous le dissimulé. .

ATHÉNAÏS.

Hélas ! ma chère amie, M. d'Entragues avait tout entendu !

BERTHE.

Comment ?

ATHÉNAÏS.

Caché derrière cette charmille, il eût l'indiscrétion de nous écouter !

BERTHE.

Quelle perfidie !

ATHÉNAÏS.

Le soir même, il m'avoua sa faute dans une lettre si tendre, si respectueuse !... et admire cette sympathie, lui aussi m'aimait depuis longtemps... mais la distance qui nous sépare, l'avait forcé au silence... maintenant que le hasard lui révélait son bonheur, il me conjurait de lui permettre de m'adorer comme sa providence, comme son bon ange...

BERTHE, *gaîment.*

Et son bon ange se laissa toucher par cette ardente prière !..

ATHÉNAÏS.

Il espérait tout du temps, me disait-il... puis il me traçait un plan de conduite... ne pas nous parler, ne jamais nous regarder... éviter même toutes les occasions de nous trouver ensemble .. et le croirais-tu, je ne connais pas même le son de sa voix...

BERTHE.

C'est héroïque !. . et si quelque lettre tombait entre les mains de ton oncle le Cardinal !

ATHÉNAÏS.

Oh ! je serais perdue, je le sais ! mais les lettres de M. d'Entragues n'étaient pas signées !.. et quant à moi, je ne lui ai jamais écrit que deux mots dans ma vie... patience ! espoir !

BERTHE, *riant*.

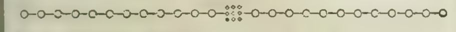
Mais voilà des mots qui en disent plus long que bien des pages !.. de l'espoir donc, ma bonne Athénaïs... et pour peu que vous ayez la patience d'attendre que son Éminence soit passée de vie à trépas, vous serez heureux un jour... Quoiqu'il arrive, compte sur moi, sur mon amitié, sur mon dévoûment !

ATHÉNAÏS.

Oui, ma chère Berthe... j'en aurai bientôt besoin, peut-être !

BERTHE.

Et moi, de mon côté, si mon cœur, comme le tien... (*gaîment*) mais en tout cas, je me méfierai des charmilles... je te quitte... il faut que je coure à ma toilette... car ici, dans un instant, nous allons choisir nos chevaliers... et c'est le cas ou jamais d'être sous les armes ! adieu ! adieu !... (*Elle sort.*)



SCÈNE VII.

ATHÉNAIS, *seule*.

AIR.

Récitatif.

Me voilà seule enfin !
(*désignant un vase de fleurs.*)
Du confident discret.
Dans le sein duquel il dépose
De notre amour le doux secret
Je veux approcher et je n'ose...

Cantabile.

Bocage épais légers zéphirs
Vous, les témoins de ma tendresse,
Cachez le trouble qui m'oppresse
Ne révélez pas mes soupirs !
D'un amour né dans le mystère
Gardez pour vous seuls la douceur !
Jusqu'au jour où Dieu, sur la terre,
Lui réserve enfin le bonheur !

(*Allant vers un vase de fleurs y prenant une lettre.*)
(*Lisant avec émotion.*)

« Mademoiselle, je suis au désespoir... on « annonce votre prochain mariage avec le « prince de Lorraine.. il faut que je vous « voie, que je vous parle... ne me refusez pas « un moment d'entretien... (*ô ciel !*) si vous « daignez y consentir, laissez tomber votre « éventail à vos pieds, lorsque vous passerez « pour vous rendre chez la Reine. . ce sera le « signal que vous daignerez m'entendre ce soir « à onze heures, pendant le bal de la cour, « dans le pavillon des filles d'honneur !... « (*O mon Dieu ! que me demande-t-il ?*) Surtout n'ayez pas de lumière qui vous trahirait à la surveillance de la grand'maîtresse... fiez-vous à mon amour, à mon « honneur... mais si vous me refusez, demain « j'aurai cessé de vivre ! »

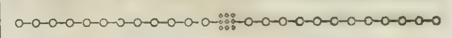
REPRISE DE L'AIR.

Fatal délire, que dois-je faire !
D'y consentir, je le sens, j'aurais tort !
Mais refuser, repousser sa prière
Il l'a dit, ô ciel ! c'est sa mort !
O mon bon ange, et vous ma mère,
Du haut des cieux, veillez sur moi !
Je mets en son honneur, mon repos et ma foi !

Cabaletta.

Ah ! puis-je encore
Quand il m'adore
Trembler ici !
J'ai sa tendresse
J'ai sa promesse
Je crois en lui !
De son amie
A lui la vie,
A lui le cœur !
Je lui confie
Tout mon bonheur !
(*Se rappelant.*)
Ce soir ici... le signal en ces lieux !...
Puis j'entendrai sa voix, j'écouterai ses vœux !
Ah ! puis-je encore
Quand il m'adore,
Etc. . . . .

On vient... c'est lui...



SCÈNE VIII.

OLIVIER, LE CAPITAINE ROLAND.

OLIVIER, *apercevant Athénaïs.*

Qu'ai-je vu ! (***Il lui fait un salut respectueux, Athénaïs le lui rend avec émotion, puis s'enfuit vivement.***)

ROLAND, *entrant, et examinant Olivier.*

Eh ! bien, mon jeune ami, qu'est-ce qu'il t'arrive ? te voilà tout pâle !

OLIVIER.

Ce n'est rien, je vous jure !

ROLAND.

Par la mordieu ! serait-ce l'effet de l'engagement que tu viens de prendre ?

OLIVIER.

Non, capitaine, non... quoique cet engagement soit une chose déplorable, et que sans

vous, peut-être, sans votre manie de faire battre les gens ; je pouvais facilement éviter !

ROLAND.

Mille arquebuses ! voilà un reproche qui m'est sensible !.. écoute-moi, mon petit ! j'ai promis à ta noble mère de veiller sur toi en toute occasion... mais sur ton honneur avant tout !

OLIVIER.

Eh ! quel honneur y a-t-il, s'il vous plaît, à férailler avec un sot, comme ce Guébriac .. un officier des gardes du cardinal... fanfaron, gueux et menteur, qui n'a pas voulu me céder le pas pour entrer chez la Reine, où mon service m'appelait... eh ! que m'importait au fond, qu'il entrât le premier ou non ?.. vous l'arrêtez à la porte .. vous lui certifiez qu'il m'insulte... et de là une provocation, un duel convenu devant témoins... des gages de combat, échangés par vous, entre lui et moi... ma croix de Jérusalem, à laquelle je tenais très fort, contre son nœud d'épée dont je me soucie fort peu !

ROLAND.

Sang et mort ! disputer le pas à l'héritier d'un des plus beaux noms de France ! au fils de l'illustre comte d'Entragues ! l'ami du grand roi Henri, et le mien !.. à toi, que j'aime comme j'ai aimé ton père... mais tu ne le crois pas, ingrat !.. et quand je veux que tu te poses en brave à la cour, que tu donnes ou reçoives un bon coup d'épée... tu doutes de ma tendresse pour toi !

OLIVIER.

Allons, mon brave capitaine, on se battra, puisque vous le jugez nécessaire... mais j'aurais mieux aimé un autre adversaire. . un grand seigneur. . un prince... le prince de Lorraine, par exemple !

ROLAND.

Un prince royal ! comme tu y vas!

OLIVIER.

Oh ! celui-là surtout, qui va me rendre le plus infortuné des hommes !

ROLAND.

Toi, et comment ?

OLIVIER.

C'est mon secret !.. mais après tout, je ne puis en avoir pour vous... une nouvelle que je viens d'apprendre... il revient, dit-on de Flandres, pour épouser une personne que j'adore... mademoiselle Athénaïs de Solange !

ROLAND.

Malheureux ! la nièce du Cardinal ! mais il y va de ta tête !

OLIVIER.

Eh ! qu'importe ! serait-ce trop payer de la vie, un regard, un mot de sa bouche !

ROLAND.

Elle ne t'aime donc pas ?

OLIVIER.

Elle !.. y songez-vous ! Dieu m'est témoin que je n'en ai jamais eu la pensée, ni l'espoir !

ROLAND.

Mais au moins, connaît-elle ton amour ?

OLIVIER.

Non ! sur mon honneur, sur la vie de ma mère !... et pourquoi le lui aurais-je laissé voir !.. moi, pauvre gentilhomme qui n'ai rien à lui offrir... Oh ! je sais ce que vous allez me dire .. Mon oncle, le duc de Montbaret... mais, est il sûr qu'il me laisse sa fortune et son titre ?.. n'a-t-il pas d'autres neveux ! .

ROLAND.

C'est vrai !

OLIVIER.

Et puis, d'ici là, ne sera-t-elle pas mariée ?

ROLAND.

C'est encore vrai ! mon pauvre Olivier, mon enfant... ton chagrin est le premier de ma vie !

OLIVIER.

Silence ! voici Hector ! pas un mot sur mon secret... car il n'y a que vous et Dieu qui le sachiez au monde !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, *entrant.*

C'est une indignité !.. il n'y a que moi pour ces évènements-là !

OLIVIER.

Que t'arrive-t-il ?

HECTOR.

La chose la plus désagréable du monde !

ROLAND, *avec ironie.*

Le tailleur de M. de Biron qui lui aura manqué son pourpoint nouveau, ou ses dentelles déchirées peut-être, en embrassant quelque piquante soubrette...

HECTOR, *de même.*

Voilà de ces malheurs que vous n'éprouverez jamais, mon brave capitaine !

ROLAND, *du même ton.*

Et pourquoi cela, mon bel officier ?

HECTOR.

C'est que vos dentelles sont des lames de fer, et que depuis longtemps on a oublié de prendre votre mesure !

ROLAND.

Malepeste ! Monsieur ! prétendriez-vous ›urner ma mise en ridicule !

HECTOR

Moi, capitaine ! quand vous avez le plus ha- le tailleur de la Cour.

ROLAND, *s'emportant.*

Par la mordieu ! cette ironie !

HECTOR, *avec sang-froid.*

Oui, Monsieur, le plus habile... car, il n'y a ie votre pourpoint d'assez solide au monde, ›ur résister, depuis dix ans, à toutes les lles qu'il a reçues des Anglais et des Espa- ols !

ROLAND, *à part.*

Impossible de se fâcher avec cet homme-là !

OLIVIER, *à Hector.*

Mais enfin, d'où vient ton humeur ?..

HECTOR.

Une ronde d'armes à faire ce soir, à minuit, moment où j'aurai peut-être un entretien, rendez-vous !..

ROLAND, *vivement.*

D'honneur ?

HECTOR.

Non, morbleu ! d'amour, ce qui vaut mieux.. *Olivier.*) Et tu me vois désespéré de ce con- temps !

OLIVIER.

Si ce n'est que ça, je puis prendre ton tour garde ce soir !

HECTOR.

Toi ?

OLIVIER.

Tu me rendras ça un autre jour.. de qui nds-tu les armes ?

HECTOR.

De Créqui, que je remplace !

OLIVIER.

ce soir donc !... ici, devant le Palais... je dire à Créqui notre convention !

HECTOR, *lui donnant la main.*

Merci, mon ami, merci !

ROLAND.

Oh ! la discipline ! la discipline ! . sous le nd roi Henri, on aurait été mis au ban de mée pour une pareille conduite... mais en emps-là les généraux faisaient la guerre, es cardinaux la procession ! (*Il sort ainsi Olivier.*)

SCÈNE X.

HECTOR, *seul.*

e cher Olivier ! s'il savait quel service il me rend... ce qui m'arrive est si étrange, si original et si charmant à la fois... une aventure à illustrer un homme, dans tous les boudoirs de Paris... un soir, à la sortie d'un joyeux repas de corps, je traversais les bosquets du parc de la Reine... une voix de jeune fille frappe mon oreille .. je m'arrête, j'écoute, et j'entends une confidence adorable... la plus jolie de nos demoiselles d'honneur qui révélait à l'une de ses compagnes le secret caché de son cœur... d'un cœur tout naïf, tout candide. . on adorait un de nos camarades, avec mystère, à son insu... sans que l'heureux mortel s'en doutât... par malheur son nom fût prononcé d'une voix si faible et si tremblante, qu'il ne pût parvenir jusqu'à moi .. n'importe ! une idée folle, bizarre, me traverse l'esprit... je m'empare du personnage de l'amant aimé, et écris à sa place une lettre brûlante, en assurant mademoiselle de Solange, que celui qu'elle aime a entendu, découvert son bonheur... et je fais adorer à mon profit, cet amant anonyme et trop fortuné... mais aujourd'hui, je rentre dans mon rôle .. et si mon épître de ce matin... (*courant au vase,*) elle est prise !.. quel bonheur ! une lettre si tendre, si passionnée, mais ce rendez-vous... me donnera-t-elle le signal ! sa jolie main laissera-t-elle échapper son éventail, gage mystérieux de mon bonheur .. Oh ! je l'aime comme je n'ai jamais aimé... (*riant,*) à ce que je crois, du moins... mais la voici avec ses compagnes !...

SCÈNE XI.

HECTOR, *à l'écart.* ATHÉNAIS, BERTHE, *et les* DEMOISELLES D'HONNEUR, *sortant du pavillon,* (*elles portent chacune à la main une écharpe de soie de différentes couleurs.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE

BERTHE.

Parmi les guerriers
Et les chevaliers
Du brillant tournoi
Pour suivre la loi,
Nous allons choisir
Au nom du plaisir,
Celui qui devra nous aimer, nous servir !
Tout dépend souvent
D'un coup d'œil savant,
Ou bien de deux mots
Qu'on lance à propos ;
Sachons avec art,
Et comme au hasard,
Surprendre un sourire, un soupir, un regard

CHŒUR.

Parmi les guerriers, etc.

BERTHE, *regardant au fond.*

J'aperçois l'ennemi... songez mesdemoiselles
Qu'il s'agit d'un combat contre les infidèles.

ATHÉNAÏS, *à part.*

Il va venir!... je sens mon cœur
Battre de crainte et de bonheur!

BERTHE.

Parmi les guerriers
Et les chevaliers, etc.

SCÈNE XII.

Les mêmes, OLIVIER, ROHAN, GONTAUD, NARBONNE, CRÉQUI, *et autres officiers et mousquetaires.*

TOUS, *aux jeunes filles.*

En preux chevaliers, nobles dames,
Nous venons tous à vos genoux,
Vous offrir nos vœux et nos âmes
Et mourir ou vivre pour vous!

BERTHE, *aux jeunes gens.*

Ainsi, de la chevalerie
Vous acceptez les nobles lois?

LES JEUNES GENS.

Sur notre honneur, sur notre vie!

BERTHE.

Ecoutez-les donc par nos voix.
Pendant huit jours, ainsi le veut la Reine,
Le chevalier que nous allons choisir,
Doit obéir sans contrainte et sans peine
A tous nos vœux, même au moindre désir!

LES JEUNES GENS.

Commandez, ordonnez, nous jurons d'obéir!

NOCTURNE.

BERTHE.

Pour une seule belle,
Il gardera ses vœux!

ATHÉNAÏS.

Et n'aura que pour elle
Et des soins et des yeux!

BERTHE.

Huit grands jours de constance,
C'est peut-être bien long!

ATHÉNAÏS.

Nous repoussons d'avance
Tout chevalier félon.

BERTHE.

Voyez, jugez vous-même
Si ces nœuds sont trop lourds!

OLIVIER, *avec galanterie.*

Peut-on, quand on vous aime,
Ne pas aimer toujours!

HECTOR, *de même.*

Peut-on quand on vous aime,
(*à part.*)
Ne pas aimer huit jours!
Ah! la douce chaîne,
Moi, je veux sans peine,
N'avoir qu'une reine
Et qu'un seul amour!
Oui, tout à ma belle,
Je n'aimerai qu'elle,
Et serai fidèle,
Jusqu'à mon dernier jour!

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS.

Ah! la douce chaîne,
Moi, je veux sans peine,
N'avoir qu'une reine
Et qu'un seul amour!
Oui, tout à ma belle,
Je n'aimerai qu'elle,
Et serai fidèle,
Jusqu'à mon dernier jour!

ATHENAÏS, BERTHE, *jeunes filles.*

Ils veulent sans peine,
N'avoir qu'une reine;
L'amour qui m'enchaîne
Est mon seul amour!
Oui, tout à sa belle,
Il n'aimera qu'elle,
Et sera fidèle
Jusqu'au dernier jour!

(*Les jeunes gens se placent sur une se ligne, Hector d'abord, Olivier ensu Les jeunes filles en font autant, Ber en avant, Athénaïs près d'elle.*)

BERTHE, *son écharpe à la main.*

Que cette écharpe soit le gage
D'un tendre et fidèle servage.

(*Elle s'avance vers Hector, qui n'a cessé regarder Athénaïs, et lui présente écharpe.*)

HECTOR, (*la prenant avec distraction.*)

A moi tant de gloire et d'honneur!

(*Athénaïs s'avance à son tour, elle hés un instant, puis elle passe devant Olivi laisse tomber son éventail à ses pieds. présente son écharpe à Créqui. Oliv relève l'éventail de Mlle de Solange, le rend avec respect, tandis qu'Hector reti à peine un cri de joie.*)

HECTOR, *à part.*

Voilà le signal du bonheur!

OLIVIER, *se retirant à l'écart.*

Pas un regard pour moi ! quelle douleur !
Pendant ce temps les autres demoiselles imitent leurs compagnes.)

HECTOR, *gaîment.*

Que la brillante fête
Qui dans ces lieux s'apprête,
Soit pour nous en ce jour
Une fête complète
De bonheur et d'amour!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Que la brillante fête,
Qui dans ces lieux, etc...

's sortent tous, en donnant la main aux dames qui les ont choisis pour chevalier. Olivier reste seul.)

SCÈNE XIII.

OLIVIER, *seul.*

Pas un regard, pas un signe d'attention pour ›i... eh! sait-elle même si j'existe... elle, ur qui je donnerais ma vie !... un instant i cru qu'elle allait me choisir... J'ai cru que te écharpe brodée de sa main, allait deve- mon bien, mon trésor... vain espoir! Un re l'a reçue ! j'ai pâli, je me suis éloigné... douleur m'étouffait... j'ai craint de me tra- !... pourquoi suis-je venu dans ces lieux!... ! ma mère !... que n'ai-je le courage de ourner près de vous! (*regardant à droite*). ici Créqui et la ronde que je dois comman-... Allons faire le service d'Hector, pen- ıt qu'il est heureux... il n'aime pas comme i, lui!... il ne sait pas ce que c'est que imer!

(*La nuit est presque close*).

SCÈNE XIV.

IVIER, CRÉQUI, *commandant une ronde.*

FINAL.

CHOEUR.

Marchons avec prudence!
Observons tout sans bruit.
Montrons la vigilance
De la ronde de nuit!
Mais sachons sagement
Distinguer un galant,
D'un voleur qui s'enfuit
Devant la ronde de nuit!
De la prudence
Et point de bruit,
C'est la ronde de nuit!

CRÉQUI.

Qui vive?

OLIVIER.

Eh! comme toi
Mousquetaire du Roi!
C'est moi qui viens prendre ta place
Au lieu d'Hector...

CRÉQUI.

Je te rends grâce!
L'amour m'attend... Loin de ces lieux.

OLIVIER, *à part.*

Le plaisir et l'amour vont combler tous leurs vœux
Moi seul, hélas! suis malheureux!

(Il se met à la tête de la patrouille après avoir reçu le mot d'ordre de Créqui, qui s'en va, et sort sur la reprise du chœur.)

CHOEUR.

Marchons avec prudence!
Observons tout sans bruit;
Montrons la vigilance, etc...

SCÈNE XV.

HECTOR, *seul.*

(Au moment où la patrouille s'éloigne d'un côté, Hector enveloppé d'un grand manteau, paraît de l'autre.)

CAVATINE.

Le bal commence,
La nuit s'avance,
Espoir bien doux!
Nuit tutélaire,
Viens me soustraire
Aux yeux jaloux!
Pour moi sois bien sombre,
Et dure toujours,
Car avec ton ombre
Fuiront mes amours!
L'instant s'approche et dès que la lumière
Dans ce pavillon s'éteindra
(Il indique le pavillon à droite au fond du théâtre.)
Je puis y pénétrer... un amoureux mystère
Va m'entourer, et me protégera...
Puis, je le sens, à mon ardente flamme
Ah! je saurai toucher son âme!
Cet amour qu'un autre a semé,
Je vais le recueillir... oui, je vais être aimé!
Le bal commence,
La nuit s'avance,
Espoir bien doux!
Nuit tutélaire,
Viens me soustraire
Aux yeux jaloux!

Pour moi sois bien sombre,
Et dure toujours,
Car avec ton ombre
Fuiront mes amours!

(*Parlé.*) On vient... c'est Olivier et sa ronde... (*regardant le pavillon de droite*) et toujours de la lumière!



SCÈNE XVI.

HECTOR, *caché derrière un arbre*, OLIVIER, *la ronde.*

OLIVIER, *revenant.*

Malgré moi je reviens sans cesse vers ce pavillon! et pourtant, elle va rêver d'un autr peut-être... enfin, au moins, cette nuit, l demoiselles d'honneur de la reine seront bi gardées! (*En ce moment la lampe s'étein Hector se glisse dans le pavillon, Olivi et le chœur sortent en reprenant la rond*

REPRISE.

De la prudence
Et point de bruit
C'est la ronde de nuit!

(*On entend sonner onze heures à l'horl du château.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la salle des gardes du palais, donnant sur une vaste galerie communiquant avec salons d'honneur, mais cachés par de vastes portières. A droite de l'acteur, les appartements de la rei

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *seul*

(*Au lever du rideau, enveloppé dans son manteau et endormi dans un fauteuil. Il rêve.*) Holà! qui vive? de par le Roi!... (*s'éveillant.*) Je rêvais, ma foi! je me suis endormi là, en plein jour, dans la salle des gardes, où je suis de piquet depuis ce matin... aussi, quelle aventure déplorable et quelle nuit j'ai passée .. A peine entré dans le pavillon, tout tremblant d'espoir et d'émotion, je cherche au milieu des ténèbres ma mystérieuse divinité... Personne! enfin, après la plus pénible attente, et comme minuit sonnait, j'entends des pas légers, le frôlement d'une robe... mon cœur bat à briser ma poitrine... je m'élance et je tombe aux genoux de Mlle de Solange ..je prodigue à voix basse les tendres expressions, les serments d'amour.. J'allais enfin connaître celui dont j'usurpais le doux emploi. . je n'attendais que ce moment pour me nommer et implorer mon pardon... Lorsqu'encouragé par l'ombre qui nous environne, je saisis une main charmante... qu'on me retire je veux presser une taille divine qui se dérobe sous mes doigts .. on se lève, on me repousse avec indignation, on s'enfuit avec terreur!... et je reste seul, dans l'obscurité, toute la nuit, sur un fauteuil... et quel fauteuil... le Roi devrait bien changer son tapissier. . enfin le jour parut, la porte se rouvrit, et je pus m'échapper... Eh! bien, je ne sais d'où cela vient.. mais soit dépit, soit remords... il me semble que je suis moins amoureux que je ne le croyais... voilà le cœur des hommes en général, et celui des mousquetaires en particulier!... C'est Olivier! voilà un sage qui pas d'aventure, et ne passe pas de nuit bla che!...

SCÈNE II.

HECTOR, OLIVIER, *entrant par le fon*

OLIVIER, *à Hector.*

Enfin, l'on te revoit, heureux amant!.. paraît que le tendre entretien s'est prolo fort tard... car on assure que tu n'as pas paru à l'hôtel de toute la nuit!

HECTOR.

Oui, oui, mon ami. . le bonheur est vard... tu sais... et puis, un premier ren vous .. une nuit charmante (*a part se f tant les reins,*) dont je me souviendrai lo temps!

OLIVIER.

La nuit n'a pas été aussi agréable pour t le monde...

HECTOR, *gaîment.*

J'ai peine à le croire!... qu'est-il donc rivé?

OLIVIER.

Guébriac, ce Gascon, avec qui j'avais affaire d'honneur convenue... on l'a tro hier, à minuit, sur le cours la Reine, fra d'un coup d'épée...

HECTOR.

Tu t'es battu?

OLIVIER.

Non, pas moi... mon duel ne devait avoir .u que ce matin. . un autre adversaire m'a ;évenu!

HECTOR, *vivement.*

Ah! mon ami, quel bonheur pour toi!... on ｜ttend, depuis hier au soir, qu'à la veille ｜ntrer en campagne, les terribles ordonnances contre le duel vont s'exécuter de nouau... Tu ne connais pas ça, toi... tu n'étais ; encore des nôtres à l'époque où ce malıreux Syllery fut mis à mort par ordre du rdinal!.. Quiconque sera convaincu de s'être battu en rencontre privée... jugé, connné... exécuté prévotalement, à l'instant me!

OLIVIER.

'ar bonheur! on ignore encore l'adversaire Guébriac...

HECTOR.

)n le connaîtra, mon ami!... le Cardinal a ıt yeux et cent oreilles... mais ta ronde a ısé sur le lieu du combat?...

OLIVIER.

ıLa ronde était rentrée depuis une heure... *confidence.*) Mais, dis-moi, je voudrais consulter sur une chose étrange qui vient m'arriver à l'instant!

HECTOR.

)uoi donc?

OLIVIER.

'igure-toi que tout-à-l'heure, j'étais de ser: à la porte de la galerie du palais... la ısse venait de finir... la Reine sortait de la pelle pour regagner ses appartements, ıqu'une de ses demoiselles d'honneur, en sant près de moi, m'a lancé un coup d'œil plein d'indignation et de courroux, que j'en ; encore tout saisi en te le racontant.

HECTOR, *riant.*

)h! ce pauvre Olivier!

OLIVIER.

'uis, je l'entendis murmurer vivement à eille de sa compagne les mots d'injure, utrage, de confiance trahie!

HECTOR, *à part.*

)uel soupçon! (*Haut.*) Et quelle est la nodame dont le regard t'a terrifié à ce point?

OLIVIER.

.a nièce du cardinal.

HECTOR, *à part.*

Mademoiselle de Solange!

OLIVIER.

Te voilà aussi surpris que moi, n'est-ce ?

HECTOR, *avec une émotion comique.*

Plus surpris, mon ami, mille fois plus que je ne puis te le dire... mais es-tu bien sûr?...

OLIVIER.

Très sûr... eh! pouvais-je m'y tromper?

HECTOR, *à part.*

Ainsi, cet amant aimé dont j'ignorais le nom, ce serait lui... voilà de la fatalité... après tout, il ne l'aime pas!

OLIVIER.

J'ai beau réfléchir... je ne puis deviner d'où venait ce grand courroux!

HECTOR, *se remettant*

Ce n'est rien, mon ami... un caprice de jolie femme, sans doute... ou quelque propos de cour que l'on t'aura attribué sur son compte.

OLIVIER.

Un propos sur elle... sur mademoiselle de Solange!...

HECTOR.

Tu as raison... ce serait indigne d'un officier... d'un chevalier français... Et elle surtout, charmante, gracieuse, et si, comme on le dit, son mariage avec le prince de Lorraine n'a pas lieu... quel parti magnifique!...

OLIVIER.

Sans doute... mais pour l'obtenir .. il faudrait un rang élevé... une position brillante!

HECTOR.

Je le crois bien!... Mais d'où vient ce bruit?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, *le capitaine* ROLAND, *précédé de* ROHAN, NARBONNE, GONTAUD, CRÉQUI, *d'autres officiers, de quelques pages et des trompettes de la compagnie des Mousquetaires.*

CHŒUR, *montrant Olivier.*

Quel honneur pour la compagnie!
Un mousquetaire grand seigneur!
Avec transport, et sans envie,
Chacun prend part à son bonheur.

OLIVIER.

Expliquez-vous!

HECTOR.

Que signifie?

TOUS, *à Olivier.*

Honneur! honneur
A Monseigneur!

OLIVIER.

Quelle est cette plaisanterie?

TOUS.

Honneur! honneur
A sa grandeur!

ROLAND, *entrant.*

Par la, mordieu! que l'on s'efface!
Et sans hésiter, s'il vous plaît,
Que chacun ici fasse place
Au seigneur duc de Montbaret!

OLIVIER.

Qu'entends-je? ô ciel!

ROLAND, *gaîment à Olivier.*

AIR.

Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!
Vous voilà duc et grand seigneur!
Je suis votre humble serviteur!
Ah! pour moi quelle ivresse!
Je puis revoir encor
Refleurir ta noblesse
Sur une tige d'or!
Devant son excellence,
Comme moi, chapeau bas!
Au rang, à la naissance
On doit céder le pas!

TOUS, *se découvrant, à Olivier.*

Devant son excellence,
Allons, tous, chapeau bas!
Au rang, à la naissance
On doit céder le pas!

OLIVIER, *à Roland.*

Un mot, de grâce!

ROLAND, *l'interrompant.*

Il faut des valets et des pages
Pour monter ta noble maison,
Un hôtel et des équipages
Ornés de ton riche blason!
Pas une belle et noble dame
Qui ne veuille à présent de toi,
Et tu peux choisir une femme
Dans le palais même du roi!

ROLAND *et le* CHŒUR.

Par la, mordieu! que l'on s'efface,
Et sans hésiter, s'il vous plaît,
Que chacun ici fasse place
Au seigneur duc de Montbaret!

OLIVIER, *avec transport.*

Duc de Montbaret!... moi, pauvre cadet de famille... mais c'est un rêve, une illusion!

ROLAND.

Duc de Montbaret, te dis-je!... ta bonne mère vient de me l'écrire, en me priant de te préparer à ton bonheur subit... ton oncle, excellent oncle! ayant éprouvé une attaque goutte... excellente goutte!... et craignant u rechute... vient de faire passer sur ta tête s titre de duc et son immense fortune!...

OLIVIER.

Ah! mon bon capitaine... ah! mes amis j'ai peine à contenir mon bonheur!

ROLAND.

Et ce bonheur-là, tous ces messieurs voulu venir t'en féliciter avec moi!

OLIVIER, *leur donnant la main*

Merci, mes camarades... merci!

ROLAND.

Messieurs... cette nuit, après le bal masc de la cour, je propose un souper magnifi pour toute la compagnie... et nous porter la santé du nouveau duc de Montbaret!

TOUS.

Adopté!

GONTAUD.

Nous boirons à sa grandeur!

CRÉQUI.

A sa fortune!

ROHAN.

A sa maîtresse!

ROLAND, *avec intention, serrant la m d'Olivier.*

Non, Messieurs... à sa femme... à la fut duchesse de Montbaret!

OLIVIER, *avec joie.*

Oui, mon bon capitaine... vous me devin vous... vous me comprenez!

ROLAND, *à Hector.*

Monsieur de Biron! voilà une fortune aurait fort accommodé deux de vos amis times!

HECTOR.

Et lesquels, capitaine?

ROLAND.

Le Lansquenet et le Pharaon, par exemp

HECTOR.

Ma foi, capitaine, j'aime mieux une pa de ce genre que les vôtres... grâce à l'édit Cardinal... la tête pour enjeu... c'est t cher!

ROLAND, *avec ironie.*

Eh! eh! Monsieur, ça dépend de la tête

CRÉQUI.

Le bal masqué dans une heure, Messieur vous n'avez que le temps d'aller prendre costumes.

ROLAND, *à Olivier.*

Venez-vous, Monsieur le duc?...

OLIVIER.

Monsieur le duc!... ah! oui, au fait, c'est à ɩoi... Écoutez donc... quand on n'a pas encore habitude... Non, capitaine, non... je vous re-ɩins dans un instant...

REPRISE DU CHOEUR.

Quel honneur pour la compagnie!
Un mousquetaire grand seigneur!
Avec transport, et sans envie,
Chacun prend part à son bonheur!

ls sortent tous, excepté Hector et Olivier.)

SCÈNE IV.

HECTOR, OLIVIER.

HECTOR.

Ce cher Olivier!... le voilà riche, heureux... ec un titre superbe!... Quel malheur que sois si froid, si indifférent... que tu n'aimes ersonne pour partager tout cela!

OLIVIER, *avec transport.*

Mais au contraire, mon ami... j'aime, j'a-ɔre quelqu'un...

HECTOR.

Vraiment?

OLIVIER.

Tu ne devines pas?

HECTOR.

Ma foi, non!

OLIVIER.

Une femme charmante... un ange!

HECTOR.

Son nom, je t'en prie!... je suis discret... i de mousquetaire!

OLIVIER.

Eh bien!...

HECTOR.

C'est?

OLIVIER.

C'est mademoiselle de Solange!

HECTOR, *à part.*

Ah! malheureux! qu'est-ce qu'il m'apprend ı?

OLIVIER.

Maintenant, il s'agit de se déclarer!... oyons, que ferais-tu si tu étais à ma place?

HECTOR, *avec une émotion comique.*

A ta place!... je m'y suis mis!... (*à part*) ɜ n'y suis que trop .. (*haut*) et tu me vois fort ɜmbarrassé!

OLIVIER.

Eh bien! nous en reparlerons .. toi qui connais si bien les femmes, ton expérience me guidera .. et à la première occasion... (*Regardant au fond.*) Ah! mon ami... qu'ai-je vu!

HECTOR

Quoi donc?

OLIVIER.

Elle... mademoiselle de Solange, et Berthe de Simiane qui se dirigent de ce côté!

HECTOR, *à part.*

Bon! il ne me manquait plus que ça!

OLIVIER, *avec joie.*

Quel bonheur! je vais pouvoir tout lui dire... tout expliquer!

HECTOR.

Non, mon ami... non, pas d'explication, je t'en prie!...

OLIVIER.

Au contraire... c'est le cas ou jamais... je veux apprendre d'elle-même d'où lui venait ce regard indigné, ce courroux à ma vue!

HECTOR, *à part.*

Mais c'est à en perdre la raison!... que faire? que devenir?... et mes lettres à mademoiselle de Solange... lui qui connaît mon écriture... Si je pouvais seulement gagner du temps!

OLIVIER.

Si tu me quittes, si tu m'abandonnes... je me risque tout seul!

HECTOR, *à part et vivement.*

Au fait, si je m'éloigne... ils finiront par s'expliquer, par se comprendre... et Dieu sait ce que ça deviendrait... tandis qu'en embrouillant un peu la situation... quitte à tout réparer plus tard... (*Haut.*) Je reste, mon ami, je reste... je suis tout à toi...

(*Sur la ritournelle du morceau suivant, Hector et Olivier s'approchent des jeunes filles qut sortent de la droite et vont gagner la galerie du fond, en les saluant profondément; à la vue d'Olivier, mademoiselle de Solange paraît éprouver une vive émotion.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES; BERTHE, ATHÉNAIS.

QUATUOR.

OLIVIER, *à mi-voix à Hector.*

Mon ami, les voici... retiens-les, je t'en prie!

HECTOR.

Nous avons mal choisi le moment et le lieu...
Une autre fois...

OLIVIER.

Non pas! (*Haut à Athénaïs*) Daignez, je vous supplie,
Mademoiselle!

ATHÉNAÏS, *à part.*

Il m'a parlé, grand Dieu!
Devant témoins... (*Bas à Berthe.*) Sortons!

OLIVIER, *à Athénaïs.*

Un mot, je vous conjure!

HECTOR, *à part.*

Allons, nous n'éviterons pas
Ce terrible entretien... faisons bonne figure
Pour sortir de ce mauvais pas!

ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

Mais d'où lui vient donc tant d'audace?
Oser lever les yeux sur moi!
Mon cœur demande en vain sa grâce :
Point de pitié! je dois punir, oui, je le doi!

BERTHE.

De lui parler il a l'audace,
Et pourtant ici je le voi,
Tremblant, immobile à sa place;
Ah! j'en ai pitié malgré moi!

OLIVIER.

Pour mériter cette disgrâce
Je n'ai rien fait, oui, je le croi,
Mais son regard pourtant me glace,
Je tremble d'amour et d'effroi!

HECTOR.

Allons, il faut payer d'audace,
Et si bien tout brouiller, ma foi,
Qu'aucun d'eux, dans ce qui se passe,
Ne se reconnaisse... que moi!

BERTHE, *à Olivier.*

Nous attendons, Monsieur, expliquez-vous!

OLIVIER.

Hélas! de votre noble amie,
Je crains d'avoir mérité le courroux!
Car dans ses yeux et si beaux et si doux,
J'ai cru lire un reproche...

ATHÉNAÏS.

Un reproche de moi!
Y songez-vous, Monsieur!

HECTOR.

Pardonnez sa folie...
Il suffit qu'on soit jeune, jeune et surtout jolie,
Pour le troubler ainsi...
(*à Olivier.*)
Je te sers malgré toi.

OLIVIER.

Mais pas du tout?

ATHÉNAÏS.

S'il suffit d'être belle!

HECTOR, *bas à Olivier.*

Bravo! l'on est piqué...

OLIVIER, *à Athénaïs.*

Non, non, Mademoiselle
Un seul amour m'a toujours vu fidèle!

ATHÉNAÏS.

Monsieur! un tel aveu...

HECTOR, *à Olivier.*

Cela ne se fait pas.

OLIVIER.

Non... une seule femme, hélas!

ATHÉNAÏS, *avec froideur.*

Ah! de vos sentiments, j'espère,
Vous n'allez pas ici, nous dire le mystère!

HECTOR, *à Olivier.*

Y penses-tu... c'est très inconvenant!
Et tu vas tout gâter...(*à part.*) surtout en ce momen[t]

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

Mais d'où lui vient donc tant d'audace! etc..

BERTHE.

De lui parler il a l'audace! etc...

OLIVIER.

Pour mériter cette disgrâce, etc...

HECTOR.

Allons, il faut payer d'audace, etc...

OLIVIER, *à Athénaïs.*

Mademoiselle!

HECTOR.

Allons courage... d'ordinaire
Tu n'es pas si timide!

ATHÉNAÏS.

Et Monsieur, au contrair[e]
Est renommé, dit-on, pour sa témérité!

OLIVIER, *stupéfait.*

Moi!

HECTOR.

Ce n'est pas toujours son caractère!
Mais par le sentiment quand il est emporté,
Il se conduit alors, comme un vrai mousquetaire

OLIVIER.

N'en croyez rien!

ATHÉNAÏS.

Ah! c'est un grand défaut,
Car, si par le respect on réussit à plaire,
En l'oubliant, on est bientôt
Sûr d'inspirer un sentiment contraire!

ENSEMBLE.

HECTOR.

Vive la finesse!
Honneur à l'adresse!
Par elle sans cesse
On est triomphant!
En amour, en guerre,
Un cœur téméraire,
D'un destin contraire,
Fait un sort charmant.

ATHÉNAÏS.

Contre sa tristesse,
Non point de faiblesse,
De sa hardiesse
Quoique repentant,
Son cœur téméraire
Fût trop sûr de plaire,
Qu'ici ma colère
Soit son châtiment!

OLIVIER.

Amour et tendresse,
Espoir plein d'ivresse,
De ce cœur qu'on blesse,
Fuyez promptement!
Destin éphémère
Et douleur amère,
Voilà sur la terre
Mon sort maintenant!

BERTHE.

Sa sombre tristesse
Sa vive tendresse,
Tout, je le confesse,
Me touche vraiment!
En amour, en guerre,
Un cœur téméraire,
Quand il sait nous plaire,
Doit être charmant!

HECTOR,

(à Olivier.) *(à Athénaïs.)*
Je vais tout arranger... Daignez lui faire grâce!
Un ange comme vous doit se laisser fléchir;
Est-il un crime que n'efface
Un profond et vrai repentir?
Ah! daignez pardonner au trouble de son âme,
Il voudrait à vos pieds vous dépeindre sa flamme...
Vous le voyez... son cœur prend son élan,
C'est la foudre... c'est un volcan!

OLIVIER, *à Hector.*

Tu me perds!

HECTOR, *continuant.*

Ah! plaignez son délire...

OLIVIER.

Grand Dieu!

HECTOR.

Dans ses regards vous pouvez lire
Un amour, qu'en secret il exprimerait mieux
Seul avec vous...

BERTHE.

Mon Dieu! comme on s'abuse!
Avec cet air timide...

HECTOR.

Ah!... c'était une ruse!

OLIVIER.

Que dis-tu donc?

HECTOR.

Si tu voyais tes yeux,
Ils sont, mon cher, des plus audacieux!

ATHÉNAÏS.

Messieurs de grâce,
Epargnez moi de semblables discours,
Il est des torts que rien n'efface
Et dont on se souvient toujours!

OLIVIER.

Qu'ai-je entendu!

HECTOR.

C'est un arrêt sévère.
(Aux jeunes filles.)
Permettez-moi de vous offrir mon bras!
(A Olivier.)
Tu le vois, j'ai fait tout pour arranger l'affaire
Mais, hélas! on ne t'aime pas?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

HECTOR.

Vive la finesse, etc.

ATHÉNAÏS.

Contre sa tristesse, etc.

OLIVIER.

Amour et tendresse, etc.

BERTHE.

Sa sombre tristesse, etc.

(Hector, sur la ritournelle présente la main aux deux jeunes filles et sort avec elles, tandis qu'Olivier reste stupéfait en les voyant s'éloigner.)

SCÈNE VI.

OLIVIER, *seul.*

Elle ne m'aime pas! elle ne m'aimera jamais... je ne peux plus en douter... elle a repoussé mes premiers mots d'aveu avec une froideur... c'était presque de la colère, de l'indignation... Cette faute que j'ai commise envers elle... je l'ignore... quelque oubli du cérémonial, peut-être... quelque salut d'étiquette que je n'aurai pas fait assez bas .. voilà de ces crimes de cour qu'on ne pardonne pas... et moi qui me réjouissais si vivement de ce titre, de cette fortune que le ciel m'envoyait,

et que j'étais si fier de mettre à ses pieds... Ah! tout cela n'est pas digne d'elle... c'est un trône qu'il faut à la fière Athénaïs... car l'orgueil est la seule passion qui fasse battre le cœur d'une grande et noble dame comme elle!



SCÈNE VII.

OLIVIER, BERTHE.

BERTHE, *entrant avec mystère et regardant autour d'elle.*

Il est seul... et je puis me risquer... (*à Olivier.*) Monsieur...

OLIVIER.

Mademoiselle?

BERTHE.

J'ai si peur d'être aperçue! qu'est-ce qu'on penserait de moi!... venir vous trouver... causer en secret avec un mousquetaire... c'est fort mal... et encore si c'était pour mon propre compte!

OLIVIER.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

BERTHE, *l'examinant.*

Pauvre jeune homme! comme le voilà triste et découragé!... Allons, ayez confiance... je vous apporte un peu d'espoir, un mot bien doux que vous connaissez déjà, n'est-ce pas, Monsieur!

OLIVIER.

De l'espoir!... ah! je vous jure que jamais je ne fus plus loin d'en avoir!

BERTHE.

Querelle d'amant, nous connaissons cela... (*vivement*) par ouï dire, Monsieur, je vous prie de le croire... mais je suis dans la confidence!... je sais tout!

OLIVIER.

Et que savez-vous, au nom du ciel, Mademoiselle?...

BERTHE.

Ah! bien! vous êtes discret... comme tout loyal chevalier doit l'être... et si déjà je ne m'intéressais à vous, je crois que je commencerais à présent!

OLIVIER.

Ah! parlez, expliquez-vous... je vous en conjure!

BERTHE.

On m'a tout dit, Monsieur... votre amour secret, mystérieux, impénétrable!

OLIVIER, *avec transport.*

O ciel! elle! mademoiselle de Solange!

BERTHE.

Mais taisez-vous donc, Monsieur... voulez-vous la compromettre et moi aussi!...

OLIVIER.

La compromettre!... quand je donnerais mon sang, ma vie pour elle!

BERTHE.

Oui, on sait cela!... on sait que vous êtes généreux, dévoué, et très amoureux!... aussi, je vous ai vu si malheureux tout à l'heure, et elle si triste, que je me suis chargée de venir vous trouver de sa part...

OLIVIER, *avec joie.*

De sa part!

BERTHE.

Pour vous dire que l'on ne vous en veut plus... et que l'on vous aime encore!

OLIVIER, *tombant aux pieds de Berthe.*

Un pareil aveu! ah! c'est trop de bonheur à la fois!...

BERTHE, *souriant.*

Mais relevez-vous donc, Monsieur... on croirait que je vous pardonne!

DUO.

Comme un bon ange,
Je viens vers vous,
Mais en échange
D'espoir bien doux,
De la prudence,
Car en ce jour,
Sans le silence,
Adieu l'amour!

OLIVIER.

O mon bon ange,
Mon cœur à vous,
Puis en échange
D'espoir bien doux!
Reconnaissance en ce beau jour
Que l'amitié donne à l'amour!

BERTHE.

J'ai là pour vous, mais si vous êtes sage,
J'ai là pour vous certain message!

OLIVIER, *avec transport.*

Elle m'écrit!

BERTHE.

Quelques mots seulement!
Car vous le voyez bien, Monsieur, en ce moment!

ENSEMBLE.

BERTHE.

Comme un bon ange,
On vient vers vous,
Mais en échange
D'espoir bien doux,
De la prudence,
Car dans ce jour,
Sans le silence,
Adieu l'amour!

OLIVIER.

O mon bon ange!
Mon cœur à vous,
Puis en échange
D'un mot bien doux,
Reconnaissance
Pour le beau jour,
Que l'espérance
Donne à l'amour!

BERTHE, *tirant mystérieusement un billet de son sein et le lui donnant.*

Tenez, Monsieur, lisez bien vîte.

OLIVIER, *avec ardeur baisant le billet.*

Billet charmant que sa main a tracé.
Ta douce vue et m'enflamme et m'agite.

BERTHE, *riant.*

Mais quand cent fois vous l'aurez embrassé,
Apprendrez-vous, Monsieur, ce que l'on veut vous dire!

OLIVIER.

C'est vrai... mais c'est à peine, ô ciel! si je puis lire...

BERTHE, *prenant le billet.*

Je le lirai pour vous... (*lisant.*) « A mon domino bleu,
« Vous me reconnaîtrez ce soir, pendant la fête! »

OLIVIER, *avec transport, serrant Berthe dans ses bras.*

Ah! de bonheur j'en perds la tête!

BERTHE, *se dégageant.*

Je le vois bien... mais calmez-vous un peu
Si l'on venait, en vous voyant si tendre,
On me ferait l'honneur de ce beau feu
Auquel je n'ai rien à prétendre!

ENSEMBLE.

BERTHE.

Ah! qu'un rendez-vous
Est doux,
C'est un bien suprême!
O charmant espoir
De voir
La beauté qu'on aime,
Flamme dévorante
Viens remplir le cœur,
Et cette douce attente
Est déjà le bonheur!

OLIVIER.

Ah! qu'un rendez-vous
Est doux,
C'est un bien suprême!
O charmant espoir
De voir
La beauté qu'on aime,
Brûlante ardeur,
Remplit le cœur,
C'est déjà le bonheur!

BERTHE.

A présent je vous quitte,

OLIVIER.

Adieu, bon ange, adieu,
Pour moi vous êtes bien un messager céleste

BERTHE.

Pourtant vous aimez mieux qu'ici je reste,
Que de me suivre au sein de Dieu,
Aussi, je n'irai pas... Ne craignez rien... adieu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BERTHE, *gaîment.*

Ah, qu'un rendez-vous est doux, etc...

OLIVIER.

Ah, qu'un rendez-vous est doux, etc...

(*Berthe sort.*)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, puis HECTOR.

OLIVIER.

Je ne puis en revenir... je n'ose croire encore à tant de bonheur... cet amour que je lui cachais avec tant de soin, n'était pas un secret pour elle, elle m'a compris, deviné... et moi qui l'accusais de dureté, d'orgueil .. quand sa main me traçait ces mots pleins d'espoir et d'avenir!

HECTOR, *en dehors.*

Très bien!... ce sera superbe!

OLIVIER.

Voici Hector... comme il va partager ma joie... lui qui plaidait si bien ma cause tout-à-l'heure.

HECTOR, *à la cantonnade.*

Ici, les mascarades tranquilles, les pacifiques dominos... là-bas, les quadrilles, les sarabandes... monseigneur le Cardinal est un habile maître des cérémonies!

OLIVIER.

Ah! c'est le Cardinal lui-même!!.....

HECTOR.

Qui a tout ordonné, composé... ce qui n'empêche pas le joyeux ministre de faire préparer en même temps une petite exécution à mort, qui terminera gaîment la fête!

OLIVIER.

O ciel! et pour qui?

HECTOR.

Pour l'adversaire du Gascon Guébriac, que l'on veut découvrir à tout prix... Aussi, gare au coupable, ou même à l'innocent contre lequel il y aura quelques indices... M. de Laubardemont, le grand juge, en aura bientôt fait justice... ce qui n'empêchera pas le bal d'être charmant... ce ne sera qu'un danseur de moins, et voilà tout!

OLIVIER, *gaîment.*

Heureusement!.. nous sommes là, toi et moi!..

HECTOR.

Toi aussi? pardieu! je suis ravi que ton échec près de mademoiselle de Solange... Je connais çà... ces grandes passions là ne durent pas... et tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais, le soulagement que j'éprouve... vrai! ça m'inquiétait!

OLIVIER.

Il n'y a pas de quoi, mon ami... je suis au comble du bonheur!

HECTOR.

Ce que c'est que la philosophie!

OLIVIER.

Mais du tout! elle nous trompait tous deux.. Cette froideur, cette colère à mes aveux... c'était une ruse... tout cela cachait le plus tendre sentiment pour moi!

HECTOR, *vivement.*

Et comment le sais-tu?

OLIVIER.

Elle me l'a fait dire... elle me l'a écrit!

HECTOR.

Impossible!

OLIVIER.

Lis donc ce billet, incrédule... cette simple ligne qui dit tant de choses en si peu de mots!

HECTOR, *à part.*

O ciel! (*lisant*) « Ce soir, à la fête, vous me reconnaîtrez à mon domino blanc. » Un rendez-vous... (*à part*) tout est perdu!

OLIVIER.

Un rendez-vous... le premier de ma vie... et avec elle, mon ami... conçois-tu mes transports... car maintenant, je puis te le dire, je n'aurais pu supporter la douleur de la perdre, je me serais tué!

HECTOR, *avec émotion.*

Comment?

OLIVIER.

Oui, oui... je me serais tué!.. c'est affreux, mais c'est ainsi... ma naissance, notre illustre nom... ma mère, ma mère elle-même... tout disparaissait, tout s'effaçait devant cette passion là, la première, l'unique de ma vie... mais à présent qu'elle m'aime, je puis tout oser... le Cardinal chérit sa nièce.. j'irai me jeter à ses pieds... mon titre, ma fortune, mon amour, le toucheront peut-être.. et si Dieu m'accorde ce bonheur, je n'oublierai jamais avec quelle amitié tout-à-l'heure encore tu parlais pour moi... Un ami comme toi, une femme comme elle, j'en deviendrais fou de joie, si ce n'était déjà fait... Adieu! adieu! je vais me préparer pour le bal!

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

HECTOR, *seul.*

Pauvre Olivier! comme il l'aime... quelle passion! Il se serait tué, dit-il... et moi, qu'il appelle son ami, qu'il remercie!... pour un caprice, pour une folie, j'ai compromis son bonheur, son amour, un amour que j'ignorais, c'est vrai... mais maintenant que je le sais profond et sérieux... le tromper encore, ce serait indigne!... Mais que faire? comment réparer? J'y songe... tout dire, tout avouer, mais pas à lui... c'est à mademoiselle de Solange que je veux tout confier... une femme, une jeune fille. c'est si bon, si généreux d'ordinaire .. et ce rendez-vous, ce bal masqué... oui, vraiment, c'est le seul moyen .. de cette façon, il la cherchera toute la nuit, et c'est moi que mademoiselle de Solange trouvera .. (*Il écrit sur ses tablettes.*) « Mademoiselle, le Cardinal a des soupçons... changez la couleur de votre domino... tous les dominos blancs seront observés cette nuit... prenez un domino rose, au lieu du blanc que vous deviez porter » Vite ce billet à cette suivante que j'ai mise dans mes intérêts... il sera dans dix minutes à son adresse .. les salons se remplissent déjà... voici les premiers accords du bal... pas un moment à perdre. (*Il sort en courant, les portières du fond s'ouvrent alors toutes à la fois et laissent voir une salle de bal magnifique et brillamment éclairée.*)

SCÈNE X.

Les seigneurs et les dames de la Cour en habits de caractère; les Demoiselles d'honneur en bergères; NARBONNE, *et autres officiers en habits de paladins.* (*Ils entrent de tous côtés sur le chœur suivant.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Sous les habits de la folie,
Se travestir,
Faire un bal masqué de la vie,
Ah! quel plaisir!
Aimons, trompons, rions sans cesse,
Vive l'erreur!
S'endormir dans sa folle ivresse
C'est le bonheur.

LES DEMOISELLES D'HONNEUR.

CHŒUR PASTORAL.

Aux sons de la musette,
Bergères du hameau,
Nous venons sur l'herbette
Conduire nos troupeaux
Vers ta pastourelle,
Viens, berger galant,
Le plaisir appelle
Et l'amour attend.

LES OFFICIERS.

CHOEUR MARTIAL.

Gai paladin, portant sur ta bannière
Ces mots sacrés et de gloire et d'honneur
Élance toi dans la carrière,
L'amour garde un prix à ton cœur.

REPRISE DU CHOEUR GÉNÉRAL.

Sous les habits de la folie, etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE ROLAND.

ROLAND, *entrant.*

Cette fête aimable et brillante
Me rappelle ces jours heureux,
Où du bon roi Henri, la cour brave et galante
Au Louvre célébrait nos exploits glorieux.

NARBONNE.

Pauvre temps, pauvre Cour, surtout pauvre musique!

ROLAND.

Vous croyez ça, mon beau muguet,
Ecoutez, écoutez cette chanson antique,
Quoique d'un style un peu gothique,
Dans Paris au bon temps, chacun la répétait.

PREMIER COUPLET.

Point de beauté pareille
A l'objet de mes feux,
Et l'aurore vermeille
Brille moins que ses yeux.
Rien ne vaut cette belle
Et voici l'étonnant;
Elle est aussi fidèle
Que mon cœur est constant.
En vain plus d'un riche seigneur
Plein d'ardeur,
Offre des bijoux, des présents
Très brillants;
Elle préfère au beau galant,
Son soldat qui pourtant
N'a pas un sou vaillant...
C'est à la cour du roi Henri,
Messieurs, que se passait ceci.

CHOEUR, *répétant*

C'est à la cour du roi Henri
Messieurs, que se passait ceci.

DEUXIÈME COUPLET.

ROLAND.

Je partis pour la guerre
Mais à quand le retour?
En lui disant: espère...
J'emportai son amour...
Eh bien, malgré l'absence,
Malgré de mauvais jours,
Quand je revins en France
Elle m'aimait toujours.
Dix ans entiers dans un couvent,
En priant,
Les yeux fixés sur son missel
Ou le ciel;
Elle disait: Dieu tout-puissant,
Rendez-moi mon amant
Bien portant
Et constant...
C'est à la cour du roi Henri
Messieurs, que se passait ceci.

CHOEUR, *répétant.*

C'est à la cour du roi Henri
Messieurs, que se passait ceci.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Sous les habits de la folie
Se travestir,
Faire un bal masqué de la vie
Ah! quel plaisir!
Aimons, trompons, rions sans cesse
Vive l'erreur!
S'endormir dans sa folle ivresse,
C'est le bonheur.

(Les différents groupes de masques se dispersent dans la galerie.)

SCÈNE XII.

HECTOR, OLIVIER.

(Ils sont tous deux en dominos noirs et masqués.)

ENSEMBLE.

Nuit charmante, dure sans cesse
Prolonge ton aimable cours,
Au profit de notre tendresse
Le plaisir cache les amours.

OLIVIER, *à Hector, regardant de tous côtés.*

Pas de domino blanc,
Conçois-tu ma surprise.

HECTOR, *riant.*

Ma foi, S'il faut que je le dise
De toi peut-être on veut se divertir.

OLIVIER.

Non, non... elle ne peut mentir...

HECTOR.

Cherche la donc!...

OLIVIER.

Mon cœur saura la découvrir.

(Il va regarder tous les masques qui sont au fond, tandis que Berthe et Athénaïs arrivent sur le devant de la scène, en dominos roses et masquées.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ATHÉNAIS, BERTHE.

REPRISE DE L'ENSEMBLE DES DEUX JEUNES GENS.

Nuit charmante, dure sans cesse
Prolonge ton aimable cours,
Au profit de notre tendresse
Le plaisir cache les amours.

OLIVIER, *revenant vivement à Hector et lui montrant le fond.*

Ciel, un domino blanc, là-bas, vois-tu d'ici?
C'est elle... j'en suis sûr, *(Il sort en courant.)*

HECTOR, *à part, reconnaissant Athénaïs en riant.*

Eh! non pas, la voici...
(Il s'approche d'Athénaïs.)
C'est moi.

ATHÉNAÏS, *à mi-voix.*

Vous voyez ma prudence,
Du domino choisi j'ai changé la couleur.

HECTOR, *de même.*

Que de bontés... mais pour votre bonheur
Je dois vous révéler un secret d'importance.

ATHÉNAÏS.

Parlez vite... car j'ai grand peur!

HECTOR.

Mais il faut me promettre une entière indulgence,
Car je serai bien coupable à vos yeux.

ATHÉNAÏS, *avec tendresse.*

Mon cœur pour vous est rempli de clémence,
Vous savez s'il vous aime...

HECTOR, *à part.*

Ah, vraiment, c'est affreux
D'écouter pour autrui de semblables aveux...
N'importe, il faut parler... *(haut)* sachez donc...

ATHÉNAÏS, *regardant autour d'elle avec effroi.*

Ah, grands Dieux!
On nous observe... du silence.
Eloignez-vous.
(Hector et Athénaïs se séparent en reprenant l'ensemble.)

Nuit charmante, dure sans cesse
Prolonge ton aimable cours;
Au profit de notre tendresse
Le plaisir cache les amours.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, OLIVIER, *accourant.*

BERTHE, *se rapprochant d'Athénaïs.*

Quelqu'un vient.

OLIVIER, *à Hector.*

Ah, mon cher, cette femme charmante...

HECTOR.

Après qui tu courais...

OLIVIER.

Juge mon épouvante,
Soixante ans pour le moins...

ATHÉNAÏS, *à Berthe, montrant Olivier qu'elles ne reconnaissent pas.*

Hélas, cet étranger
Vient bien mal à propos...

BERTHE.

Ici, pour t'obliger,
Je vais tâcher de lui tourner la tête
En l'intriguant un peu...

HECTOR, *désignant à Olivier Berthe qui s'approche de lui.*

Je vois une conquête
Qui s'avance vers toi...

OLIVIER, *examinant Berthe.*

Quels pieds et quelle main!
C'est peut-être elle... ô fortuné destin!

ENSEMBLE A QUATRE VOIX.

Ah! je sens d'avance
Une tendre ardeur;
Et la douce espérance
Énivre mon cœur.

(Au moment où Olivier se rapproche de Berthe, et Hector d'Athénaïs, on entend un grand tumulte au fond, et l'on voit accourir en désordre Roland et tous les masques du bal, entourant le grand Prévot, accompagné d'officiers de justice)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE GRAND PRÉVOT, OFFICIERS.

CHOEUR.

Quel étrange et sombre mystère,
La justice au milieu du bal!
D'où vient cet appareil sévère?
Est-ce l'ordre du Cardinal!

LE GRAND PRÉVÔT, *parlant sur une ritournelle piano*

Que personne ne sorte!.. de par la loi et

les ordres exprès de Son Éminence, nous, Jacques Laubardemont, grand prévôt des armées et cours de justice du royaume, ordonnons que tous les masques tombent à l'instant !

HECTOR, *vivement à Olivier, en lui montrant Athénaïs, et le faisant passer près d'elle.*

C'est elle ! je l'ai reconnue !

OLIVIER, *à mi-voix.*

C'est elle ! quel service tu me rends, merci !

(Au moment où tout le monde se démasque, Athénaïs, qui n'a pas vu la substitution d'Olivier, se trouve près de celui-ci, tandis qu'Hector est à côté de Berthe, son masque à la main.)

LE GRAND PRÉVÔT, *reconnaissant Olivier et s'approchant de lui.*

Monsieur d'Entragues, au nom du Roi, je vous arrête !

OLIVIER, *étonné.*

Moi, Monsieur ! qu'ai-je donc fait?

LE GRAND PRÉVÔT.

Au mépris des ordonnances et des édits contre le duel, vous êtes accusé de vous être battu hier, à minuit, avec le comte de Guébriac !

TOUS.

Grands Dieux !

OLIVIER, *au grand Prévôt.*

Monsieur, je puis vous jurer... et le comte vous attestera lui-même...

ROLAND, *vivement.*

Je cours le trouver !

TOUS, *au grand Prévôt.*

Oui, Monsieur... nous y courons tous !

LE GRAND PRÉVÔT.

C'est inutile, Messieurs... le comte de Guébriac est mort !

TOUS.

O ciel !

LE GRAND PRÉVÔT, *à Olivier.*

Et votre croix de Jérusalem, trouvée sur lui, a été reconnue pour un gage de combat, échangé hier entre vous et lui devant de nombreux témoins...

FINAL.

ROLAND, *avec désespoir.*

Dieux, c'est moi qui le perds et je prévois son sort.

ATHÉNAÏS, *tremblante et bas à Hector.*

Et ce sort, quel est-il ? au nom du ciel....

HECTOR, *bas à Athénaïs avec désespoir.*

La mort.

ATHÉNAÏS, *bas à Hector.*

La mort, mais je connais, Monsieur, son innocence,
Hier, lorsque minuit sonnait...
Loin du fatal combat votre ami se trouvait.

HECTOR.

O ciel !

ATHÉNAÏS.

Qu'il dise tout, Monsieur, pour sa défense.

LE GRAND PRÉVÔT.

Monseigneur vous attend.

ATHÉNAÏS.

Ne m'entendez-vous pas,
Lorsqu'on va sous vos yeux le conduire au trépas.

LE GRAND PRÉVÔT.

Partons.

ATHÉNAÏS, *au comble de l'agitation courant au milieu des gardes et se plaçant devant Olivier qu'on emmène.*

Non, la honte et l'effroi
Ne doivent pas m'abattre ;
Messieurs, c'est impossible... il n'a pas pu se battre,
Car cette nuit, il était près de moi...
(Tombant dans les bras de ses compagnes.)
Je meurs !

OLIVIER.

Qu'entends-je, ô ciel !

TOUS.

Dieu, que veut-elle dire?
Est-ce un songe, est-ce un délire?
Et d'où vient cet égarement?

OLIVIER, *avec force.*

Messieurs, Messieurs, je vous conjure,
Ne croyez pas cette noble imposture...
On vous trompe, j'en fais serment.

CHŒUR.

O Providence !
Que ta puissance
Que ta clémence
Comble nos vœux !
Que ta lumière
Pour nous éclaire
Ce doute affreux !

OLIVIER.

Plutôt cent fois livrer ma vie
Que de te voir en ce jour
Ainsi perdue, ainsi flétrie,
Noble martyre de l'amour !

LE GRAND PRÉVÔT.

Du Cardinal, juge inflexible,
Il faut subir la loi terrible ;
Maître suprême de leur sort,
Il va dicter ou la vie ou la mort !

OLIVIER, *au grand Prévôt.*

Moi seul je suis coupable!.... à vos mains je me livre!
Devant le cardinal je suis prêt à vous suivre.

HECTOR ET ROLAND, *à mi-voix à Olivier.*

Redoute cet horrible sort,
Au nom du ciel et de ta mère,
Tais-toi! tais-toi!

HECTOR, *à part.*

A parler, à me taire,
Je vois des deux côtés ou la honte ou la mort!

OLIVIER.

Je subirai mon sort.
Car je dois l'arracher à la honte, à la mort!

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Providence!
Que ta puissance,
Que ta clémence
Comble nos vœux!
Que ta lumière
Pour nous éclaire
Ce doute affreux!

Olivier sort au milieu des gardes conduits par le grand Prévôt; tout le monde s'éloigne dans le plus grand désordre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le pavillon des filles d'honneur. Cette pièce est circulaire et se ferme au moyen de vastes fenêtres ouvertes au lever du rideau et laissant voir un magnifique paysage des campagnes du Poitou. Au fond une terrasse élevée; à gauche de l'acteur est le commencement de la chapelle royale. A droite de l'acteur les appartements du cardinal; à gauche ceux de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les Demoiselles d'honneur de la Reine sont assises et occupées d'ouvrages d'aiguille et de tapisserie; la grande Maîtresse tient un livre à la main.

LA GRANDE MAITRESSE, *lisant.*

« Manuel de la Cour, chapitre 7, de l'éti-« quette en matière de révérences... il y a « 19 sortes de révérences: la haute, la basse, la coquette, la soumise.. (*s'arrêtant en voyant les jeunes filles causer entr'elles.*) qu'est-ce à dire, Mesdemoiselles? on ne m'écoute pas... un livre si intéressant!

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Et si instructif!

LA GRANDE MAITRESSE.

En tout cas, Mademoiselle, cela vaut mieux que de s'occuper sans cesse à tracer des chiffres galants, à broder des gages d'amour .. comme certain présent de ce genre que j'ai trouvé dans le pavillon où se passa le coupable rendez-vous de votre amie, mademoiselle de Solange!

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Qu'est-ce donc, Madame, et qu'avez-vous trouvé?

LA GRANDE MAITRESSE.

Peu vous importe, Mademoiselle .. qu'il vous suffise de savoir qu'on ne trompera pas deux fois ma surveillance, et que monseigneur le Cardinal réserve à sa nièce un châtiment terrible qui vous servira de leçon, j'espère!

TOUTES LES DEMOISELLES, *l'entourant.*

Parlez, parlez... de quoi s'agit-il?

LA GRANDE MAITRESSE.

Mademoiselle de Solange a dû partir ce matin pour le couvent des Ursulines de Loudun, où elle sera renfermée seule et sans voir personne, jusqu'au jour prochain où elle prendra le voile, en prononçant ses vœux éternels!

LES JEUNES FILLES, *avec douleur.*

O ciel! quel affreux malheur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTHE.

CHANT.

BERTHE, *accourant aux demoiselles.*

Plus de chagrin, plus de tristesse,
Partagez mon ravissement,
Notre amie...

LA GRANDE MAITRESSE, *sèchement.*

Elle entre au couvent...

BERTHE.

Bien au contraire, elle est duchesse...
On la marie à son amant,
A ce qu'on dit...

LES DEMOISELLES, *avec joie.*

Ah! c'est charmant.

LA GRANDE MAITRESSE, *consternée, se laissant aller dans un fauteuil.*

Grand Dieu, quel scandale effrayant.

BERTHE.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le cardinal dans sa colère,
Sans pitié voulait la punir;
Du couvent la retraite austère,
Pour elle, hélas! allait s'ouvrir.
Mais notre Reine,
Bonne souveraine,
Propice aux amours,
Ange tutélaire,
Sa douce prière
Vint à son secours;
Non, plus de nuage,
Grâce au mariage.
Tout s'arrangera
Après l'orage;
Qu'il est doux et sage
D'en finir par-là.

LES DEMOISELLES, *répétant le refrain.*

Après l'orage,
Qu'il est doux et sage
D'en finir par-là.

BERTHE.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais il fallait voir la furie
De nos vertus de cinquante ans,
Maudissant la galanterie
Depuis qu'elles n'ont plus d'amants.
nitant la voix de vieille.)
La péronelle,
Parce qu'elle est belle,
Tout dire, ah! grands Dieux!
De mon temps, ma chère,
On savait se taire.
Tout allait bien mieux.
ux jeunes filles.)
Quant à nous, je pense
Qu'un peu de prudence
Nous réussira,
Pour sortir de peine,
Une bonne Reine
N'est pas toujours là.

PREMIÈRE DEMOISELLE, *à Berthe.*

Cette chère Athénaïs... quelle joie pour us!.. unie à celui qu'elle aime!

BERTHE.

Oui, Mesdemoiselles .. à M. d'Entragues, .i vient d'hériter de son oncle du titre de c de Montbaret... Mariée et duchesse... ux bonheurs à la fois!

LA GRANDE MAITRESSE.

Allons donc, c'est impossible... et après le andale de cette nuit..

BERTHE.

Il s'agissait de sauver la vie de celui qu'elle aimait... et en pareil cas je me connais, j'en aurais fait autant...

TOUTES LES DEMOISELLES.

Oui, oui, et nous aussi!

LA GRANDE MAITRESSE, *avec indignation.*

Quels principes!.. est-ce là le fruit de mes sages avis, de mes vertueux exemples!

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Ecoutez donc... quand nous aurons 60 ans!

LA GRANDE MAITRESSE.

La vertu n'a pas d'âge, Mademoiselle... la mienne surtout! ..

BERTHE, *bas à ses compagnes.*

Alors, elle n'est pas comme sa vertu!

UN HUISSIER, *annonçant au fond.*

M. le duc de Montbaret!

LA GRANDE MAITRESSE, *avec indignation.*

Ce séducteur... ici, au milieu de vous!... suivez-moi, Mesdemoiselles... votre grande maîtresse vous l'ordonne!

BERTHE, *à mi-voix aux jeunes filles.*

C'est égal.. c'est de la tyrannie... et si ces demoiselles m'écoutaient, nous ferions une bonne révolte.

LA GRANDE MAITRESSE, *furieuse.*

Une sédition en cornettes... j'en référerai à son Eminence!

(*Elle sort suivie des demoiselles d'honneur.*)

SCÈNE III.

OLIVIER, *entrant, à l'huissier.*

Veuillez prévenir mademoiselle Solange, que M. le duc de Montbaret lui fait demander l'honneur d'être reçu par elle!. . (*L'huissier sort par la porte de gauche.*)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Enfin un jour plus doux se lève,
Apportant l'espoir à mon cœur,
Le triste songe qui s'achève
Au réveil m'offre le bonheur!
Non jamais ma reconnaissance
N'oubliera ton noble secours....
Ange d'innocence
Qui sauvas mes jours
Viens, plus de souffrance
A toi pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

Pourtant dans mon âme ravie,
Il est encore une douleur!
Le ciel ne m'accorde la vie
Qu'au prix, hélas! de son honneur!
Non, jamais ma reconnaissance
N'oubliera ton noble secours...
Ange d'innocence
Qui sauvas mes jours!...
Viens, plus de souffrance,
A toi pour toujours!

SCÈNE IV.

OLIVIER, ATHÉNAIS.

OLIVIER.

La voici!

ATHÉNAÏS, *entrant avec la plus vive émotion.*

C'est lui!... ah! je me sens mourir de trouble et de joie!

OLIVIER, *tombant aux genoux d'Athénaïs.*

Enfin, je vous revois, Mademoiselle... et pour la première fois, depuis la cruelle scène qui s'est passée, on me permet de tomber à vos pieds, de vous parler de mon amour, de ma reconnaissance, et en même temps, de mes regrets et de mon désespoir!...

ATHÉNAÏS.

Monsieur le Duc... Olivier, plus de ces paroles de douleur entre nous .. notre excellente Reine, et ma mère surtout, qui priait là-haut pour moi, ont fléchi le cœur du Cardinal. . il nous pardonne... il nous unit aujourd'hui, ce soir même...

OLIVIER.

Mais ce mariage qui comble mes vœux les plus chers... ce mariage qui devrait me donner un bonheur auquel je n'osais pas même songer... il sera pour moi une cause éternelle de chagrins et de remords!

ATHÉNAÏS.

Que voulez-vous dire?

OLIVIER.

Ne le payons-nous pas au prix de ce que vous avez de plus cher au monde, Athénaïs... de votre gloire, de votre honneur!

ATHÉNAÏS.

Qu'importe? puisque je ne regrette rien... et d'ailleurs, devais-je vous laisser condamner, périr... mais j'en serais morte, Olivier... morte avec vous... le même coup nous aurait frappés tous les deux ..

OLIVIER.

Ah! mieux valait cent fois me laisser subir mon sort, que de vous voir, vous, ange de pureté, de candeur, là, devant tout ce monde avide de scandale... la honte sur le front, pr noncer ces mots odieux, dont la seule pens me déchire le cœur...

ATHÉNAÏS.

Mais ce que j'ai dit, je devais le dire, O vier... en parlant ainsi, je n'ai fait que m devoir... et ne vous aurais-je pas aimé comn je vous aime, fallait-il vous laisser péri quand je pouvais vous sauver, en disant vérité!...

OLIVIER, *à part avec stupeur.*

La vérité!...

ATHÉNAÏS, *continuant.*

Dans cette nuit funeste, au moment ce duel, à minuit, enfin, n'étiez-vous p près de moi?

OLIVIER, *avec une agitation croissante.*

A minuit, qué dit-elle?

ATHÉNAÏS.

Ah! ce fût un grand tort de vous recevoi j'en conviens... mais depuis le jour, où cacl dans le parc, vous aviez surpris le secret mon amour pour vous... malgré vos lettres tendres, si pressantes, pour obtenir ce rende vous, n'avais-je pas toujours résisté?... quand vous me menaciez de vous tuer si vous refusais de nouveau... dites, Olivie dites... pouvais-je hésiter encore!..

OLIVIER, *à part.*

O mon Dieu!...

ATHÉNAÏS.

Pendant cette heure d'entretien... l'uniq de notre vie... lorsqu'au milieu de l'ombr entouré de danger, vous m'exprimiez d'ur voix faible et tremblante, un amour, dont po la première fois j'entendais les tendres aveu (*baissant les yeux et à mi-voix*) quand j' senti vos bras prêts à m'attirer sur vot cœur... si je vous ai fui aussitôt, Olivier... c'e que moi-même je me craignais... j'avais pe de ma tendresse pour vous...

OLIVIER, *à part avec indignation.*

Plus de doute... un autre à ma place.

DUO.

OLIVIER, *avec une colère concentrée.*

Trahison! perfidie!
Infamie!

ATHÉNAÏS.

Tout n'était que douleur!
Et regrets et souffrance,
Aujourd'hui l'espérance
Vient ranimer mon cœur!

OLIVIER, *à part.*

Ah! pour moi la vengeance!
Oui, voilà de mon cœur
Et la seule espérance
Et l'unique bonheur!

ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

Lorsqu'on est chérie
Au gré de ses vœux!
Est-il donc dans la vie
Un seul jour malheureux!

OLIVIER, *à part.*

Trahison! perfidie!
Il me faut la vie
Du traître odieux!

ATHÉNAÏS.

Eh! que m'importe à moi de paraître coupable,
Lorsque je suis pure à vos yeux

OLIVIER, *à part.*

Lui révéler cette trame effroyable
C'est la frapper d'un coup affreux!

ATHÉNAÏS.

Notre hymen, d'ailleurs, à ma vie
Va rendre un brillant avenir!
Notre hymen, sans lequel il me faudrait mourir!

OLIVIER.

Mourir! ô ciel! de cette perfidie
Est-ce elle, hélas! qu'il faut punir!

ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

Lorsqu'on est chérie
Au gré de ses vœux,
Est-il donc dans la vie
Un seul jour malheureux?

OLIVIER.

Trahison! perfidie!
Il me faut la vie
Du traître odieux!

ATHÉNAÏS, *indiquant la porte à gauche.*

Tout à l'heure, Olivier, là, je vous attendais,
Toujours pensant à vous, mon ami, je disais:
Je l'ai sauvé, celui dont l'existence
Était ma vie et mon espoir
Dieu m'inspirait, lorsque pour sa défense,
J'ai, sans trembler, su remplir mon devoir...
Du haut des cieux, ô ma mère chérie
Que ton pardon descende dans mon cœur!
Pour son bonheur j'aurais donné ma vie
Et pour ses jours j'ai donné mon honneur!

OLIVIER.

Ah! je n'hésite plus... je connais mon devoir
Cet infâme secret seul je dois le savoir!

(*A Athénaïs.*)

Tu m'as sacrifié par un aveu sublime,
Ange venu des cieux,
Ce qu'on a de plus saint, ce que le monde estime
Comme un bien précieux
L'injure et le mépris, noble et sainte victime,
T'ont fait baisser les yeux!
A toi mon bras pour te défendre,
A toi mon respect éternel!...
Peut-être un jour, va, je saurai te rendre
Ce que tant de vertus t'ont mérité du ciel!
A toi, ma vie entière,
Je serai ton époux, ton appui, ton soutien!
Oui, ta gloire m'est chère
J'en serai toujours le gardien!
Ah! désormais je réclame
Le droit de te défendre ici!
Avec orgueil je dis aujourd'hui:
Elle est ma femme!

ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

A toi ma vie entière,
Tu seras mon époux, mon appui, mon soutien!
Et bientôt, je l'espère,
Ton destin sera le mien!

OLIVIER.

A toi ma vie entière,
Je serai ton époux, ton appui, ton soutien...
Oui, ta gloire m'est chère,
J'en serai toujours le gardien!

OLIVIER, *à part.*

Je n'ai plus qu'un désir, un seul, c'est de savoir
Le nom du traître!
Ah! comment ici le connaître
Mais... oui... quel espoir!

(*Se rapprochant d'Athénaïs*).

Ces lettres d'un amant si tendre
Vous les avez toujours?

ATHÉNAÏS.

Je les brûlais...

OLIVIER.

Rien... mais le Ciel saura m'entendre
Et me prêtera son secours!

ENSEMBLE.

ATHÉNAÏS.

A toi ma vie entière, etc...

OLIVIER.

A toi ma vie entière! etc...

(*Athénaïs sort par la droite, reconduite par Olivier.*)

SCÈNE V.

OLIVIER, *seul.*

Ma raison faiblit sous un tel coup !.. je doute encore de ce que je viens d'entendre... Merci, mon Dieu ! de m'avoir donné le courage de me taire... si j'avais parlé, je la tuais... elle serait morte de honte et d'effroi, en apprenant une telle perfidie... Le traître ! usurper ainsi mon pur et saint amour !... et pas un indice... rien, pour me mettre sur la voie de cet outrage !...

SCÈNE VI.

OLIVIER, ROLAND, HECTOR.

ROLAND, *avec expression, courant à Olivier.* Olivier, mon fils !

HECTOR, *de même.*

Mon ami ! enfin, je suis libre et j'accours vers toi... (*à part*) fasse le ciel qu'ils ne se soient pas vus !

ROLAND, *à Olivier.*

Heureux ! marié !... j'apprends à l'instant ton bonheur !... et tu me vois ravi, transporté !...

OLIVIER, *à Roland et à Hector, avec contrainte.*

Merci, mes amis, merci !

ROLAND.

Et cette digne jeune fille... comme elle s'est dévouée pour te sauver... avec quel courage elle a tout dit... son amour, votre rendez-vous...

OLIVIER, *vivement.*

Taisez-vous, capitaine... ne parlez pas de cela !

HECTOR, *à part.*

Quel ton ! saurait-il déjà !

ROLAND, *à Olivier.*

Ah ! je comprends tes regrets... on connaît maintenant l'adversaire de Guébriac... un soldat reître dont il courtisait la femme... Quant à moi, si l'édit s'était exécuté... je me serais jeté au milieu des balles pour mourir avec toi... mais à présent, je deviens une colombe pour la douceur... j'ai fait serment à Saint-Nicolas, mon patron, de ne plus me battre si tu étais sauvé... tu vois que ta vie me coûte assez cher !

OLIVIER.

Ecoutez, capitaine .. et toi, Hector, mon fidèle ami, il y a là, dans mon cœur, un secret qui me pèse, qui me brûle... que je ne puis vous révéler encore... Mais bientôt, j'aurai besoin de vous, de votre amitié, de vos épé[es] peut-être... et j'y compte !

HECTOR, *à part.*

Il sait tout !. . (*haut*) que veux-tu fa re ?

OLIVIER, *avec explosion.*

Me battre contre un homme qui m'a mort[el]lement offensé, et dont il me faut la vie... c[ar] avec sa vie, j'aurai son silence éternel.. jusque-là pas de repos, pas de bonheur po[ur] moi !...

HECTOR, *hésitant.*

Et cet homme, tu ne le connais pas ?...

OLIVIER.

Non, pas encore .. mais bientôt, j'espère, et alors, c'est un duel à mort entre nous !

ROLAND.

Malheureux, tu l'as dit... c'est un duel [à] mort pour tous deux... vainqueur ou vaincu, grâce aux édits du Cardinal!

OLIVIER.

C'est affreux, je le sais .. si près d'êt[re] heureux .. quand le bonheur est là... q[ui] m'attend... mais je serai vengé, du moins. car cet homme ou moi, il faut que l'un [de] nous deux périsse !

ROLAND, *avec expression.*

Et ce ne sera pas toi, mon ami, mon en[-]fant !

HECTOR.

Non, non, ce ne sera pas lui... c'est impo[s]sible. . ce n'est pas celui qui est offensé q[ui] doit mourir... et quant à l'autre, il y a u[ne] justice en ce monde .. (*à part*) et il se la fera

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *un* HUISSIER.

L'HUISSIER.

Monseigneur le cardinal fait demander M. le duc de Montbaret !

OLIVIER, *à lui-même.*

O ciel ! en ce moment, troublé comme je l[e] suis... traverser les flots pressés des courti[-] sans de Son Éminence .. affronter leurs re[-] gards curieux... mais j'y songe, c'est moi qu[i] vais examiner ces beaux seigneurs .. et s[i] j'aperçois sur un visage l'expression du sar[-] casme et de l'ironie, c'est celui-là qui se ser[a] joué de moi... et fasse Dieu que je ne m[e] trompe pas !... (*à l'huissier*) me voici Mon[-] sieur, me voici ! (*Il sort vivement par la droite, reconduit par Roland.*)

SCÈNE VIII.

HECTOR, ROLAND.

HECTOR, (*pendant que Roland reconduit Olivier.*)

Il sait tout ! ah ! je comprends sa fureur, indignation... mais que sera-ce donc, s'il nt à découvrir que c'est moi, son ami... un el avec lui... après l'injure que je lui ai e!... jamais... et puisqu'il n'y a pas de heur pour lui tant que j'existerai, puis-il est résolu à demander la vie de celui qui outragé... eh bien! une balle, un coup pée .. je me ferai tuer .. et au fait, un peu s tôt... un peu plus tard !

ROLAND, *entrant.*

Voilà de la fatalité!.. une occasion superbe... que j'ai fait le serment de ne plus me re...

HECTOR, *à part, regardant Roland.*

uelle idée ! le capitaine et sa botte secrète, ne manque jamais son homme.. juste ce l me faut !

ROLAND, *à part.*

lus de mauvaises pensées . et pour com-cer ma conversion... (*montrant Hector*) ons la paix avec ce jeune gentilhomme... ennemi intime...

HECTOR, *à part.*

a foi, brusquons l'affaire... depuis le temps l me cherche querelle... ça doit aller tout ... (*s'avançant vers Roland*) Monsieur!...

ROLAND, *de même.*

onsieur, puisque le hasard nous réunit...

HECTOR.

uisque l'occasion se présente...

ROLAND.

veux en profiter...

HECTOR.

veux la saisir !

ROLAND.

our terminer nos différends...

HECTOR.

our finir notre querelle !

ROLAND.

pour vous proposer ..

HECTOR.

our vous offrir...

ROLAND.

ujourd'hui...

HECTOR.

A l'instant...

ROLAND.

Mon amitié !

HECTOR.

Un duel !

ROLAND, *stupéfait,*

Ah! bah !

HECTOR, *de même.*

Ah ! bah !

ROLAND, *à Hector.*

Cela vous surprend?

HECTOR.

Je le crois bien... au moment où je voulais...

ROLAND.

Quoi donc?

HECTOR.

Eh parbleu ! capitaine, me couper la gorge avec vous .. voilà six mois que vous en cherchez l'occasion...

ROLAND.

Encore un duel!... et de deux!... (*Avec effort*) Il est trop tard, Monsieur... j'ai fait un vœu... je ne me bats plus...

DUO.

ROLAND.

Saint Nicolas, ô mon patron !
Tu fis un miracle sans nom ;
Mais grâce à mon zèle,
Grand saint Nicolas,
Je te suis fidèle,
Et ne me bats pas!
Non, non, non, non, je ne me battrai pas !
Non !

HECTOR, *à Roland, avec feu.*

Quoi ! cette image de la guerre,
Ce combat où votre adversaire
Sous vos coups mordait la poussière,
Vous refusez...

ROLAND.

Eh ! oui, vraiment,
Je dois tenir à mon serment.
(*A part.*) Pourtant, c'était bien séduisant !

HECTOR, *à Roland, de même.*

Et l'instant où l'on se provoque,
Et ce double fer qui se choque,
Et votre ennemi qui suffoque...
Vous résistez...

ROLAND.

Eh ! oui, vraiment !
Je dois tenir à mon serment,
(*A part.*) Et pourtant c'était bien tentant.

ENSEMBLE.

ROLAND.

Saint Nicolas, ô mon patron!
Tu fis un miracle sans nom;
Mais grâce à mon zèle,
Grand saint Nicolas,
Je te suis fidèle,
Et ne me bats pas;
Non, non, non, non, je ne me battrai pas!
Non!

HECTOR.

Saint Nicolas, toi son patron,
Tu fis un miracle sans nom,
Mais à ton saint zèle
Il sera fidèle,
Grand saint Nicolas,
Et ne se battra pas!
Non, non, non, non, il ne se battra pas!
Non!

HECTOR.

Mais d'où vient donc, Monsieur, cette amitié subite?

ROLAND.

N'êtes-vous pas l'ami de celui qui nous quitte?
Que j'aime comme un fils, et pour qui sans regret
Je donnerais mes jours...

HECTOR, *à part.*

Que dit-il?... mais au fait...
Et pour le forcer à se battre,
C'est un moyen... (*A Roland.*) De ce beau sentiment,
Ah! croyez-moi, vraiment,
Monsieur, vous pouvez bien rabattre,
Car celui qu'Olivier cherche pour son malheur,
Celui qui l'offensa, dont il lui faut la vie,
C'est moi!

ROLAND.

Vous! allons donc! quelle plaisanterie!

HECTOR.

C'est moi, je vous le jure ici, sur mon honneur!

ROLAND.

Vous!

HECTOR.

Moi qui l'ai trahi dans un moment funeste...
Et quand il le saura... malgré moi, je l'atteste,
Nous nous battrons... car il doit se venger...

ROLAND.

O ciel! se battre... quel danger!...
Savez-vous bien, Monsieur le mousquetaire,
Que c'est fort mal!

HECTOR.

De vos avis je n'ai que faire!
Ça m'est égal!

ROLAND.

Sur mon honneur, dussé-je vous déplaire,
C'est déloyal!

HECTOR, *avec ironie.*

N'allez pas vous mettre en colère,
Cela fait mal!

ROLAND.

Olivier a bien mieux à faire!
Vous aurez un autre adversaire,
Et sur ma foi
Ce sera moi!

HECTOR.

Allons donc! ce n'est pas sans peine!

ROLAND.

Oui, je vous dois toute ma haine...
Pour n'avoir pas craint d'insulter!
Votre ami, presque votre frère!

HECTOR.

Quoi! vous serez mon adversaire?

ROLAND.

A moi seul vous aurez affaire!

HECTOR, *avec joie.*

J'étais bien sûr de l'emporter!

ROLAND.

O grand saint, mon apôtre!
Puis-je faire autrement?
Mais en me battant pour un autre,
Je tiens toujours mon serment!

ENSEMBLE.

ROLAND et HECTOR, *avec feu.*

Et d'estoc et de taille,
Comme en une bataille,
Jé défierai ses coups;
Oui, battons-nous!
Car sans pitié ni grâce
Notre bras frappera!
L'un de nous sur la place,
Aujourd'hui restera.

HECTOR.

Vos armes?

ROLAND.

Mon épée!

HECTOR.

Le lieu?

ROLAND.

Sur les remparts...
Par trop de gens ici la place est occupée,
Et je crains les regards...

HECTOR.

Le moment?

ROLAND.

Dans une heure
Auprès de ma demeure...
Je vous attends!

HECTOR.

Comptez sur moi !

ROLAND.

J'y serai, Monsieur, sur ma foi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROLAND ET HECTOR.

Et d'estoc et de taille
Comme en une bataille,
Je défierai ses coups
Oui, battons-nous
Car sans pitié, ni grâce
Votre bras frappera
L'un de nous sur la place,
Aujourd'hui restera !

land sort vivement par le fond en menaçant Hector.)

SCÈNE IX.

HECTOR, *puis* BERTHE.

HECTOR.

'en est fait ! tout est arrêté, convenu... et la ière du capitaine se chargera du reste. . je onnais... elle s'en acquittera en conscien- .. (*s'asseyant à une table à droite et s'ap- tant à écrire*) maintenant quelques mots à rier... et qu'il sache que si j'ai compromis repos et son bonheur, je n'ai pas hésité onner ma vie pour les lui rendre !

RTHE, *entrant pendant qu'Hector écrit.*

nfin, le mariage est officiel... M. d'Entra- s est nommé capitaine des mousquetai- ... le cardinal lui rend ses bonnes grâces... je viens d'embrasser Athénaïs... comme est heureuse !... et comme une toilette de riée vous embellit... je voudrais bien savoir ela me ferait le même effet ! (*apercevant tor*) M. de Biron !

HECTOR, *se levant.*

Iademoiselle de Simiane !

BERTHE, *l'examinant.*

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, comme vous avez r ému !

HECTOR.

Ce n'est rien, Mademoiselle... le bonheur vous voir, peut-être !

BERTHE, *riant.*

Est-ce que le bonheur donne cette figure- ... qu'est-ce que vous ferait donc le cha- n ?

HECTOR.

Eh bien ! c'est plutôt le chagrin... car en us aperçevant, je me disais que peut-être, tait pour la dernière fois !

BERTHE, *vivement.*

La dernière fois !... que voulez-vous dire, Monsieur ?.. ce n'est pas un duel, j'espère... mais vous êtes si mauvaise tête... ah ! ça, est-ce que messieurs les mousquetaires se figurent qu'ils auront toujours là une demoiselle d'honneur pour les tirer d'affaire !...

HECTOR.

Non, Mademoiselle, non... de pareils dévoûments coûtent trop cher... mais à la veille d'entrer en campagne... une mission périlleuse qui m'attend...

BERTHE.

Ah ! la vilaine chose que la guerre ! un pauvre jeune homme qui reviendra peut être blessé, défiguré.. ou qui même ne reviendra pas... ah ! cette pensée là, malgré soi, cela fait mal !..

HECTOR.

Que de bonté !

BERTHE.

C'est tout simple.. n'êtes-vous pas mon chevalier ! . mais j'ai une idée... écoutez-moi, Monsieur... je suis un peu superstitieuse... ne riez pas... j'ai bon espoir... et je pense que ce que vous savez bien... ce que je vous ai donné, vous portera bonheur et vous protégera dans le danger !

HECTOR, *surpris.*

Moi, Mademoiselle !.. vous m'avez fait un don ?...

BERTHE.

Il ne s'en souvient même plus... ah ! c'est affreux, Monsieur !

HECTOR.

Si fait, Mademoiselle... comment donc... tout ce qui vient de vous est si cher, si précieux... (*à part*) qu'est-ce que ça peut être !

BERTHE.

Et pourquoi ne la portez-vous plus. . là, à votre bras.. comme vos camarades ?

HECTOR.

Là.. à mon bras... (*se rappelant*) ah ! mon écharpe... présent charmant, adorable... (*à part*) qu'est-ce que j'ai donc pu en faire ?

BERTHE.

Voyons, Monsieur, répondez... où l'avez-vous mise ?

HECTOR, *avec embarras.*

Sur mon cœur, Mademoiselle... elle y était, elle y serait encore... si je ne l'avais serrée, cachée... avec tant de précaution... de soin...

BERTHE.

Mais vous la reprendrez... vous ne la quitterez plus... à la guerre surtout !

HECTOR.

Jamais, Mademoiselle, jamais!

BERTHE.

S'il en est ainsi, je ne vous en veux plus, et c'est vous qui me donnerez la main pour accompagner Athénaïs à l'autel ..

HECTOR.

Moi, Mademoiselle, je le voudrais... mais ce bonheur là ne m'est pas permis... il faut que je parte... aujourd'hui même, on m'attend...

BERTHE.

Partir! le jour du mariage de votre ami... sans le voir?...

HECTOR.

Je ne le puis... à mon grand chagrin... mais là, dans ce billet, je lui adresse mes adieux... et même, si j'osais...

BERTHE.

Osez, Monsieur!

HECTOR, *lui donnant sa lettre à Olivier.*

Vous prier de vous en charger, pour le lui remettre... mais dans une heure seulement.. s'il l'avait avant, on voudrait peut-être m'empêcher de partir. . s'opposer à un devoir d'honneur qu'il faut remplir... et pour lequel je suis déjà en retard...

BERTHE.

Partez donc, Monsieur, partez vite .. puisqu'il s'agit d'honneur, de devoir.. je ne vous retiens plus...

HECTOR, *avec une vive émotion.*

Oui, d'un devoir bien rigoureux, bien cruel... et je ne croyais pas, il y a quelques instants, qu'il fût si pénible à remplir.

BERTHE, *avec sentiment.*

Vrai, Monsieur, vous pensez cela... bien vrai?...

HECTOR, *de même.*

Ah! sur ma vie... sur tout ce que j'ai de plus cher au monde... eh! tenez, je vous quitte, car je sens que tout-à-l'heure, dans un moment peut-être, je n'en aurais plus la force, ni le courage!

BERTHE.

Le courage! ah! Monsieur, ne me parlez pas ainsi .. car alors, c'est peut-être moi qui en manquerais...

HECTOR, *à part.*

Qu'entends-je!.. ce tendre intérêt... et mourir maintenant!.. ah! c'est dommage!..

BERTHE.

Qu'avez-vous?

HECTOR.

Rien, rien... adieu, Mademoiselle, adieu! (*Il sort par le fond.*)

BERTHE, *le regardant sortir.*

Pauvre jeune homme! comme il m'a [...] cela... comme sa voix tremblait... j'éprou[...] une émotion. . ah! je sais bien pourquoi c'est que malgré moi, sans le vouloir, (*baissa[...] la voix*) je crois que je l'aime... oh! mon Di[...] si l'on m'avait entendu... et le laisser par[...] sans le revoir encore... (*On entend au fo[...] une musique militaire.*) non, non. . cette [...] bade au nouveau capitaine (*Indiquant la dr[...] te*) attire tout le monde de ce côté.. (*Montra[...] le fond*) et de cette terrasse je puis l'aper[...] voir encore... et puis, il l'a dit... c'est pe[...] être pour la dernière fois... (*Elle monte sur [...] terrasse du fond d'où elle est censée v[...] Hector dans le parc.*)

SCÈNE X.

BERTHE, *sur la terrasse.* OLIVIER, *entr[...] avec agitation tenant une écharpe à [...] main.*

OLIVIER.

Enfin, je tiens un indice, une trace!. . ce[...] écharpe que m'a remise la grande maître[...] des filles d'honneur... cette écharpe qu'[...] croit avoir été oubliée par moi, cette nuit, p[...] dant ce funeste rendez-vous... à cette vue, [...] eu peine à contenir ma fureur et ma joie. [...] voilà ce qui me guidera jusqu'au traître [...] je dois frapper!... (*Examinant l'écharpe.*[...] pourtant pas un chiffre, pas une lettre qui [...] distingue des autres...

BERTHE, *revenant de la terrasse.*

Parti... (*à Olivier*) ah! c'est vous, Monsi[...] le Duc .. je suis ravie de vous voir .. et si je [...] vous ai pas fait mon compliment la premiè[...] ce n'est pas ma faute, je vous assure!

OLIVIER, *avec distraction.*

Merci, Mademoiselle, de la part que v[...] prenez à ma joie, à mon bonheur!

BERTHE.

Ah! mon Dieu! de quel air vous me di[...] ça!.. comment, et vous aussi... jusqu'au fu[...] qui paraît triste et désespéré... voilà un [...] jour de mariage!

OLIVIER, *regardant l'écharpe.*

Mon mariage... il va se faire... dans [...] heure...

BERTHE.

Je le sais bien... et je viens de voir Ath[...] naïs plus jolie que jamais sous ses habits [...] fiancée... ah! ça, Monsieur, vous ne m'éc[...] tez pas?.. qu'est-ce que vous regardez d[...] là, si obstinément!

OLIVIER, *voulant serrer l'écharpe.*

Rien, Mademoiselle... rien!

BERTHE, *s'arrêtant.*

Une écharpe... (*jetant un cri*) ah! mon Dieu!

OLIVIER.

Qu'avez-vous?

BERTHE, *examinant l'écharpe.*

Mais non, je ne me trompe pas... cette pensée brodée... c'est cela... c'est son écharpe... comment, Monsieur, il vous l'a donc donnée?

OLIVIER.

Expliquez-vous, de grâce!

BERTHE.

Ah! c'est affreux à lui... quand, là, tout-à-l'heure encore, il m'assurait qu'il l'avait serrée si précieusement!

OLIVIER.

Au nom du ciel! de qui parlez-vous?

BERTHE.

Mais de lui, de votre ami... de M. de Biron!

OLIVIER, *jetant un cri.*

Hector! lui! c'est impossible!

BERTHE.

Mais si fait... je la reconnais!

OLIVIER.

Cette écharpe est à lui, dites-vous?

BERTHE.

Mais sans doute, c'est moi qui la lui ai donnée, dans le parc... et qui ai brodé cette fleur à son intention.

OLIVIER, *avec fureur.*

Hector! ah! c'est indigne...

BERTHE.

N'est-ce pas, Monsieur, que c'est indigne, que c'est affreux à lui!

OLIVIER.

Un ami... le seul que je n'aurais pas soupçonné... quelle trahison!

BERTHE.

Oui, Monsieur, c'est une trahison qui ne mérite pas de pardon!

OLIVIER.

Le pardon! oh! non pas.. c'est sa vie qu'il me faut...

BERTHE.

Sa vie... ah! c'est trop fort... si l'on tuait ainsi tous les infidèles, ce serait un massacre général à la cour.

OLIVIER, *avec douleur.*

Un tel affront, une si cruelle perfidie, quand il connaissait mon amour, ma passion pour Athénaïs...

BERTHE.

Comment, votre passion... mais je ne vous comprends plus...

OLIVIER.

Non, Mademoiselle, non... avec une âme généreuse, avec un cœur tel que le vôtre, on ne peut comprendre un pareil trait... mais de sa part, à lui, que j'aimais comme un frère... ah! c'est infâme!

BERTHE.

Mais au nom du ciel, qu'a-t-il fait?

OLIVIER, *avec douleur.*

Ce qu'il a fait, Mademoiselle? il a voulu me ravir ce que j'avais de plus saint, de plus précieux sur la terre!.. un bien dont il savait que la perte me ferait mourir... et pendant qu'il me trompait, qu'il me trahissait... sa main serrait la mienne... et il m'appelait son ami.

BERTHE.

Ah! je n'ose croire à de pareils torts de la part de M. de Biron, quand tout-à-l'heure encore il semblait désolé de s'éloigner sans vous revoir...

OLIVIER.

Lui!..

BERTHE.

Oui, Monsieur, et j'en ai la preuve... une lettre pour vous, que je ne devais vous remettre que dans une heure...

OLIVIER.

Une lettre!..

BERTHE.

Mais je vous vois si désolé, si furieux, que je n'ai pas le courage de la garder plus longtemps... eh! tenez, Monsieur... tenez... la voici...

OLIVIER, *prenant la lettre.*

Que peut-il me dire? (*lisant*) « Olivier, ne « cherche plus celui qui t'a offensé... c'est « moi... mais je te jure sur l'honneur que « j'ignorais ton amour quand j'ai commis la « faute que tu me reproches... tu veux t'en « venger et tu as raison... mais comme un « duel entre nous est impossible... je viens de « provoquer le capitaine Roland, dont les « coups sont toujours mortels...

BERTHE, *avec effroi.*

O ciel!

OLIVIER, *continuant.*

« Puisse le sacrifice de ma vie expier ma « faute à tes yeux et m'obtenir ton pardon, « ainsi que celui de l'ange de vertu que tu « vas épouser... je me rends de ce pas sur les « remparts... et quand tu recevras ce billet, « je n'existerai plus! »

BERTHE, *avec désespoir.*

Mort ! lui ! M. de Biron !

OLIVIER.

Qu'ai-je lu !

BERTHE.

Ah ! je devine tout maintenant... Ses adieux, sa douleur, en me quittant... c'était pour vous.. pour vous qu'il allait mourir !

OLIVIER.

Mourir !...

BERTHE.

Ah ! Monsieur ! s'il reste encore quelque pitié dans votre cœur... sauvez-le... la mort est là, qui s'apprête... qui va frapper... grâce pour lui, Monsieur, songez à votre désespoir, si vous étiez menacé de perdre celle que vous aimez... (*avec effort*) eh ! bien, moi aussi je l'aime ! et c'est à genoux que je vous demande sa vie !...

(*Elle tombe aux genoux d'Olivier.*)

OLIVIER, *la relevant avec une vive émotion.*

Sa vie ! mais je ne veux pas qu'il meure, moi !...

BERTHE, *avec joie.*

Vrai Monsieur ! (*frappée d'une idée*) Mais j'y songe... dans un moment peut-être...

OLIVIER, *de même.*

Il ne serait plus temps... (*se dirigeant avec Berthe vers le fond.*) Courons vite !

BERTHE, *jetant un cri en voyant la porte du fond s'ouvrir et Roland paraître.*

Ciel ! trop tard !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROLAND, puis HECTOR.

OLIVIER, *courant à Roland.*

Hector ! qu'en as-tu fait ?...

ROLAND.

Je l'ai puni...

OLIVIER, *avec horreur.*

Malheureux... tu l'as tué ?

ROLAND.

Est-ce que l'on tue les gens qui ne se défendent pas !... (*à la cantonnade.*) Venez donc...

OLIVIER, *voyant Hector qui paraît, hésite un instant, puis court à lui en voulant lui prendre la main ; avec attendrissement.*

Hector !

HECTOR, *retirant vivement la main blessée.*

Non, pas la main !

OLIVIER, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras, alors !...

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

(A ce moment toutes les portes du fond s'ouvrent à la fois, et l'on aperçoit toute la cour d'Anne d'Autriche et les mousquetaires de la compagnie d'Olivier. Puis on voit paraître Athénaïs en toilette de mariée et entourée des Demoiselles d'honneur, et de la Grande-Maîtresse qui remet à Olivier la main de mademoiselle de Solange, pendant ce temps et sur un signe de son ami, Hector est allé se jeter aux genoux de Berthe de Simiane.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Cet instant prospère,
Comble tous nos vœux,
Unis sur la terre
Et bénis aux cieux,
Après tant de peine,
Leurs tendres amours,
Seront une chaîne
Des plus heureux jours !

OLIVIER, *à Athénaïs.*

Motif de la Romance du 3e acte, scène 3e.

Venez, ma noble et belle amie,
On nous attend... c'est à l'autel
Que je veux consacrer ma vie,
A votre bonheur éternel !
Sur notre amour plus d'un nuage
Aura passé, sans l'obscurcir,
Dieu chasse l'orage,
A nous l'avenir ?

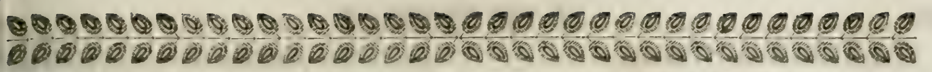
(A la fin de ce couplet et pendant la reprise du chœur, on aperçoit la reine Anne d'Autriche précédée de ses pages, se dirigeant vers la chapelle et faisant signe à Athénaïs et Olivier, qu'on les attend à l'autel, Berthe à qui Hector donne la main, s'apprête à suivre mademoiselle de Solange pour la cérémonie nuptiale).

CHŒUR FINAL.

Cet instant prospère,
Comble tous nos vœux,
Unis sur la terre, etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)



LE VAL D'ANDORRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAR M. DE SAINT-GEORGES,

Musique de M. HALÉVY, Membre de l'Institut.

MISE EN SCÈNE DE M. HENRI.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 11 NOVEMBRE 1848.

Distribution.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
STÉPHAN, jeune chasseur des Pyrénées	M. AUDRAN.
SATURNIN, garde-pêche du gave	M. JOURDAN.
LEJOYEUX, capitaine de milice française et recruteur	M. MOCKER.
JACQUES SINCÈRE, vieux chevrier	M. BATAILLE.
L'ENDORMI, sergent de milice	M. PALIANTI.
THÉRÉSA, fermière du Val d'Andorre	Mlle RÉVILLY.
ROSE DE MAI, servante de Thérésa	Mlle DARCIER.
GEORGETTE, riche héritière, cousine de Stéphan	Mlle LAVOYE.
LE GRAND SYNDIC du Val d'Andorre	M. HENRI.

HABITANTS DU VAL D'ANDORRE. SOLDATS, RECRUES, MAGISTRATS, MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

La scène se passe sous Louis XV, dans la république du Val d'Andorre, au milieu des Pyrénées, sur les frontières de la France et de l'Espagne.

La musique de cet opéra est publiée par MM. BRANDUS et Cie., éditeur de musique, 97, rue Richelieu.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site pittoresque des Pyrénées dans le Val d'Andorre. Sur le devant de la scène, un vaste appentis recouvre et rallie différents bâtiments de la ferme de Thérésa. — A droite de l'acteur, l'entrée de la maison d'habitation; à gauche, les dépendances. Cette vaste cour, garnie de fleurs, d'instruments aratoires, de plain-pied avec la route du fond, n'en est séparée que par une légère barrière ouverte au milieu. On arrive à la ferme par deux chemins : l'un conduit aux montagnes, l'autre semble descendre dans la vallée.

SCENE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, TOUS LES VILLAGEOIS *s'apprêtent à partir pour la moisson,* THÉRÉSA *leur verse à boire pendant le chœur suivant.*

CHOEUR.

Gai moissonneur, prends ta faucille,
Voici le jour de la moisson,
Sur nos épis le soleil brille,
Pars au refrain de ta chanson.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGETTE *entrant entourée de* JEUNES MOISSONNEUSES *en habits de fête.* GEORGETTE *porte une couronne de fleurs et un bouquet d'épis de blé à son côté.*

THÉRÉSA, *voyant entrer Georgette.*

Voici la charmante Georgette,
La belle reine des moissons.
A part.
Aussi belle qu'elle est coquette,

Nota. — La mise en scène exacte de cet ouvrage, rédigée par M. Louis Palianti, fait partie des mises en scène publiées par le journal *la Revue et Gazette des théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

C'est connu de tous les garçons !

GEORGETTE, *aux Villageois.*

Du pays basque une coutume ancienne,
Mes bons amis, m'a fait choisir
De vos moissons pour souveraine,
Le bel honneur, le doux plaisir !

CHOEUR.

Vive l'aimable souveraine
Que tous nos cœurs ont dû choisir !

GEORGETTE.

AIR.

Dans mon empire,
Non, rien n'inspire
Chagrin, souci.
J'ai pour couronne
La fleur que donne
Le pré fleuri ;
Un sceptre où brille
Fleur de bluet,
Et pour famille
Chaque sujet.
Partez, amis: si dans la plaine,
Les amants se brouillent entre eux,
Revenez trouver votre reine,
Je suis reine des amoureux!...
Dans le sillon, que la glaneuse
Trouve après vous quelques épis,
La moisson sera plus heureuse,
Et de Dieu vous serez bénis.
Avec l'hiver vient la souffrance,
Partager est si doux au cœur !
Ce qu'on sème pour l'indigence
Toujours se récolte en bonheur !
Dans mon empire, etc.

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Gai moissonneur, etc.

Tous s'éloignent sur la reprise du chœur.

SCÈNE III.

THÉRÉSA, GEORGETTE, SATURNIN.

SATURNIN, *entrant.* Salut à la belle Thérésa, la veuve la plus piquante et la plus riche fermière du Val d'Andorre.

THÉRÉSA. Votre servante, monsieur Saturnin.

SATURNIN. Hommage à la charmante Georgette, la reine des moissons.... (*les désignant tour à tour*) le printemps et l'été... le lis et la violette.... et mon pauvre cœur ne sait que trop ce que vous valez toutes deux...

GEORGETTE. Le cœur de monsieur Saturnin, le garde-pêche du gave, le neveu du receveur des deniers de la république d'Andorre, notre belle patrie...

SATURNIN. Le fait est que c'est un fameux pays que le nôtre, et que je suis fier d'en être citoyen... citoyen du Val d'Andorre !... une superbe république de quinze cents âm dans le plus beau canton des Pyrénées, un é libre et indépendant... à la charge pourt de fournir son contingent d'hommes à France, en temps de guerre... ce qui fort désagréable... et une bonne somme l'Espagne, dans tous les temps... ce qui fort cher... moyennant quoi ces deux roya mes, nos voisins de droite et de gauche, nc laissent toute liberté de nous gouver comme nous l'entendons... ce qui est tr flatteur...

THÉRÉSA. Vous venez sans doute touc de la part de votre oncle les loyers de ferme... le plus beau bien du pays d'A dorre... L'argent est prêt, monsieur Sat nin, trois mille livres en bons louis d'or d mon bahut...

SATURNIN. Mon oncle, belle fermiè ne m'envoie pas vers vous, j'y viens de m même, pour toucher, non vos écus, m votre cœur !...

THÉRÉSA. Laissez donc, vous êtes am reux de toutes les femmes... ou du m vous le dites... même à Rose de Mai, c jeune fille que j'ai trouvée dans cette fer il y a dix ans, quand je suis venue m'y blir, que j'ai gardée près de moi, par bo d'âme... une petite rêveuse, qui passe temps à cueillir des bluets, ou à regarder nuages au lieu de m'aider à surveiller ferme... Mais ces manières-là, ça vous tourner la tête à vous autres hommes... qu'à Stéphan, le beau chasseur de cham qui s'inquiétait l'autre jour de ne pas la ici !

GEORGETTE. Ah ! vous avez vu mon sin Stéphan !... Il vous favorise, Théré Stéphan est une espèce de sauvage, qui n plaît que dans ses bois ou sur la cime de montagnes...

THÉRÉSA. Vous n'en parleriez pas de c façon si vos familles n'étaient brouill mademoiselle Georgette !...

GEORGETTE. Quant à ça, Stéphan que je ne suis pour rien dans ses procès mon tuteur, et je suis sûre qu'il ne veut pas !

SATURNIN. Et moi, belle Georgette, je enchanté de cette querelle de famille; cela le cousin aurait fort bien pu épous cousine, et c'est un cœur et une jolie de plus à conquérir dans notre vallée... il faut que je me marie, sans retard, demai aujourd'hui si ça se peut.

GEORGETTE. Ah ! mon Dieu ! quel em sement !

THÉRÉSA. Et pourquoi si vite ?

SATURNIN. C'est mon secret.... j'ai raisons..... Il est vrai que si j'écoutai vieux Jacques Sincère, le chevrier, cette

›èce de sorcier... qui sait tout... c'est à vous eule, belle fermière, que je ferais la cour...

THÉRÉSA. Vraiment!

SATURNIN. Certainement!... Tu as des hances près de la veuve, m'a-t-il dit, tu es eau, tu es aimable,... elle est tendre, elle st riche... tu n'as rien... ça peut s'arran- er!..

THÉRÉSA. Il a dit cela?

SATURNIN. Oui, mais il a ajouté que vous vez une passion cachée, et qu'il ne peut en onnaître l'objet qu'en examinant les lignes e votre main...

THÉRÉSA, *troublée.* Jacques Sincère est une lauvaise langue, et voilà tout...

GEORGETTE. Il ne se trompe guère, pourn!

SATURNIN. Alors, belle Georgette, vous vez aussi un amour dans le cœur...

GEORGETTE. Moi! par exemple!...

SATURNIN. Le vieux sorcier me l'a confié!..

GEORGETTE. C'est un peu fort!

THÉRÉSA. Je voudrais bien qu'il osât re- re une pareille chose!...

SATURNIN. Il la redira!

GEORGETTE. Il ne répétera pas un pareil opos!

SATURNIN. Il le répétera!.. Le vieux sor- er ne craint rien... pas même le feu... de- iis qu'on ne brûle plus les gens de son hon- ête profession... Eh! tenez, j'entends sa iansonnette... le voilà qui vient ici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES SINCÈRE.

JACQUES.

CHANSONNETTE.

Voilà le sorcier,
Car il existe encore!
Le vieux chevrier
Du beau pays d'Andorre!
Le ciel est son livre;
Accourez ici,
Il vous fera vivre
Heureux comme lui.

PREMIER COUPLET.

De notre vallée
Je sais les secrets,
Et sous la feuillée
Je rends mes arrêts!
J'ai la confiance
Des cœurs malheureux
J'ai de l'espérance
Pour les amoureux!
Voilà le sorcier, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Soit noce ou baptême,
Pour le vieux sorcier
Sa place est la même,
Au coin du foyer!
Aussi sa magie
Vous prédit toujours
Enfants, longue vie,
Époux, longs amours!
Voilà le sorcier, etc.

JACQUES. Je viens déjeuner chez vous, belle Thérésa... c'est aujourd'hui votre jour!

THÉRÉSA. Oui, père Sincère... et si Rose de Mai, votre protégée, était là pour vous servir... mais depuis l'aurore elle est à courir les champs, à se faire des couronnes de bluets, ou à se regarder dans le gave!...

LE CHEVRIER. Allons, allons, patience, madame Thérésa... elle est si jeune, cette chère fille du bon Dieu!... Une pauvre créature, que les anciens fermiers, vos prédécesseurs, ont trouvée sous un beau rosier de mai, ce qui lui a fait donner son joli nom de Rose de Mai... ça se formera, j'y veillerai... et si je pouvais demeurer près d'elle...

THÉRÉSA. Ça ne tenait qu'à vous, père Jacques... je vous ai offert une place à table, et une chambre dans la ferme... vous avez tout refusé...

JACQUES. Une chambre à moi... j'ai mieux que ça, Thérésa... un palais immense... avec un plafond d'azur tout parsemé de diamants.. et pour dormir, un beau lit de fleurs que le bon Dieu refait chaque jour... la terre tout entière, avec le ciel pour toiture... v'là mon logis à moi!

SATURNIN. Diable! vous avez là un appartement bien vaste!

THÉRÉSA. Et puis, au fait, en n'acceptant rien des autres, on en peut médire tout à son aise...

JACQUES. Comment ça?

GEORGETTE. On leur prête impunément des sentiments, des amours...

JACQUES. On ne prête qu'aux riches, ma belle fille... mais je vois ce que c'est... ce bavard de Saturnin a causé...

SATURNIN. Père Sincère, cette épithète.

JACQUES. Il vous a dit qu'il voulait se marier...

GEORGETTE. Certainement... et le plus tôt possible...

JACQUES, *avec malice.* Et vous a-t-il appris ce qui le pressait si fort?...

SATURNIN. Chevrier, c'est mon secret!

JACQUES. Je le sais bien, mon garçon... et

si tu me l'avais confié, je ne le dirais pas... mais comme je l'ai deviné, il est à moi et j'en use...

GEORGETTE *et* THÉRÉSA. Voyons, voyons le secret!

SATURNIN. Ah ça, mais c'est le diable, que ce vieux sorcier-là...

JACQUES. Voilà!... On parle d'une levée extraordinaire pour les armées du roi Louis XV, l'allié de notre pays... on prétend même que les officiers de milice ne sont pas loin... et comme les gens mariés sont seuls exempts de droit.. c'est ce qui fait que le pêcheur veut prendre femme...

THÉRÉSA, *riant*. Par prudence!...

SATURNIN. Non, belle veuve.

GEORGETTE, *de même*. Par bravoure?

SATURNIN. Non, charmante Georgette!... Par admiration pour vos attraits. (*A Thérésa.*) Pour vos beaux yeux... la milice n'est qu'un adroit prétexte... et si le père Jacques se trompe... que vous n'aimiez personne... et que l'une de vous deux...

JACQUES. Moi, me tromper, mon garçon... oh! que nenni!... J'y vois clair... il y a de l'amour dans ces deux cœurs-là...

THÉRÉSA. Et le père Jacques connaît-il aussi l'objet de cet amour caché?

GEORGETTE, *riant*. De ma secrète passion!...

JACQUES. Quant à ça, si l'on mettait ces deux jolies mains-là seulement cinq minutes dans les miennes, je saurais bien vite à quoi m'en tenir!...

SATURNIN. Ah! donnez-lui vos mains, mesdames, pour que je connaisse mon sort!

THÉRÉSA. S'il ne tient qu'à ça, bien volontiers!

GEORGETTE. De grand cœur!

QUATUOR.

ENSEMBLE.

THÉRÉSA *et* GEORGETTE.

Savant devin, au fond de l'âme
Combien je ris de ton pouvoir!
Lire dans le cœur d'une femme,
Ah! c'est vraiment un fol espoir!

JACQUES.

Mon œil pénètre au fond de l'âme,
Et je sais, grâce à mon pouvoir,
Lire dans le cœur d'une femme
Ou ses craintes ou son espoir!

SATURNIN.

Le devin lira dans leur âme
Si je dois garder quelque espoir;
Mais que je lui doive une femme,
Et je proclame son pouvoir!

THÉRÉSA, *à Jacques*.

Voici ma main...

JACQUES, *l'examinant*.

Très-bien. D'abord, sans m'y méprendre,
Je vois un jeune homme charmant...

THÉRÉSA.

Un blond?...

JACQUES.

Un blond... Non pas, vraiment!
Un beau brun, à l'œil doux et tendre,
Au maintien fier, noble, élégant.
Est-ce bien ça?...

THÉRÉSA, *stupéfaite*.

C'est étonnant!

SATURNIN.

Mais quel peut être cet amant?

JACQUES, *à Georgette*.

A vous...

GEORGETTE, *tendant sa main*.

A moi!...

JACQUES, *l'examinant*.

D'abord, sans m'y méprendre,
Je vois un jeune homme charmant.

GEORGETTE.

Un blond?...

JACQUES.

Un blond.. Non pas vraiment!
Un beau brun à l'œil doux et tendre,
Au maintien fier, noble, élégant.
Est-ce bien ça?...

GEORGETTE, *à part*.

C'est étonnant!

SATURNIN, *à part*.

Même portrait, c'est surprenant!

ENSEMBLE,

GEORGETTE *et* THÉRÉSA.

Ah! c'est de la magie!
Quel étrange pouvoir!
Il voit dans notre vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour tous les amoureux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux.

JACQUES.

Oui, grâce à la magie,
A son divin pouvoir,
Je vois clair dans la vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour mon métier fameux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux.

SATURNIN.

Voilà de la magie!
Le merveilleux pouvoir!
Il voit clair dans la vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour tous les amoureux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux.

GEORGETTE *et* THÉRÉSA, *à Jacques*.

Après?...

JACQUES, *à Thérésa.*

Après... Dans la campagne
Vous l'attendez soir et matin...
Georgette.
Vous le guettez sur la montagne.
Thérésa.
Vous le trouvez près du ravin.

SATURNIN, *à part.*

C'est singulier... sur mon chemin
Je les trouve soir et matin.

JACQUES, *à Thérésa, regardant sa main.*

Et puis je vois dans cette ligne...
Georgette.
Je découvre dans certain signe,
Que cet amant trop séducteur...
Ignore encor tout son bonheur !

THÉRÉSA *et* GEORGETTE, *à part.*

Il le connaît, je meurs de peur !

SATURNIN, *riant.*

Ah ! Le sorcier leur fait grand peur !

JACQUES, *d'un ton solennel.*

Enfin, de mon pouvoir suprême
Pour qu'on ne doute plus ici,
Je vais nommer tout haut celui
Que tout bas en secret on aime !

GEORGETTE *et* THÉRÉSA, *à Jacques.*

Mon bon devin, n'en dites rien !
Cachez-le bien ! cachez-le bien !

SATURNIN, *à Jacques.*

Non pas... Vous qui parlez si bien,
Ne cachez rien, ne cachez rien !

ENSEMBLE.

GEORGETTE *et* THÉRÉSA.

Ah ! c'est de la magie !
Quel étrange pouvoir !
Il voit dans notre vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour tous les amoureux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux.

JACQUES.

Oui, grâce à la magie,
A son divin pouvoir,
Je vois clair dans la vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour mon métier fameux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux.

SATURNIN.

Voilà de la magie!
Le merveilleux pouvoir !
Il voit clair dans la vie
Comme dans un miroir.
Mais par un sort prospère
Pour tous les amoureux,
Les sorciers, sur la terre,
Ne sont jamais nombreux !

SATURNIN, *au Chevrier, à part.*

Cet amant, qui donc peut-il être ?

JACQUES, *avec malice.*

Tu ne devines pas, après ce beau portrait?

SATURNIN.

Moi, pas du tout.....
Frappé d'une idée.
Attendez... Et si fait !
Attendez, oui, je crois le connaître.
A part.
Un brun charmant,
Noble, élégant,
Au maintien fier,
Et de bon air...
Je crois, ma foi,
Que c'est bien moi !

JACQUES, *aux deux femmes.*

A chacune de vous, à l'écart, en secret,
Je veux dire le nom de celui que l'autre aime.
A Thérésa.
Le voulez-vous ?...

THÉRÉSA.

J'y consens.....

GEORGETTE.

Moi de même.

JACQUES, *bas, à Georgette.*

Celui que Thérésa chérit avec ardeur...

GEORGETTE, *de même, à Jacques.*

Parlez, parlez, c'est...

JACQUES, *de même.*

Stéphan le chasseur.

GEORGETTE, *consternée.*

Ciel !...

JACQUES, *à Thérésa, à part.*

L'amant que Georgette aime au fond de son cœur,

THÉRÉSA, *bas à Jacques.*

Parlez, parlez, c'est...

JACQUES, *de même.*

Stéphan le chasseur !

THÉRÉSA, *à part.*

Serait-il vrai ! j'étouffe de fureur !

SATURNIN, *avec joie.*

Aimé de toutes deux! Ah ! C'est trop de bonheur !

ENSEMBLE.

THÉRÉSA.

Ah ! J'étouffe de fureur,
Vraiment c'est une horreur,

GEORGETTE, *regardant Thérésa.*

Mon Dieu ! Quelle fureur !
Vraiment elle fait peur !

JACQUES, *montrant Thérésa.*

Voyez quelle fureur !
Vraiment elle fait peur!

SATURNIN, *à lui-même.*

De moi deux cœurs sont amoureux !
Vraiment on n'est pas plus heureux !!...

GEORGETTE, *à Thérésa.*

Calmez-vous donc, ma chère,
Allons, plus de colère.
Stéphan m'a dit souvent :
Eh ! oui, vraiment,
Thérésa me plaît, mais je croi
Qu'elle est un peu mûre pour moi !

THÉRÉSA, *à Georgette.*

Je sais fort bien, ma chère,
Que c'est vous qu'il préfère !
Il m'a dit bien souvent :
Georgette est charmante, et pourtant...
Elle est coquette, elle est légère,
Elle est menteuse, elle est colère.
A tout le monde elle veut plaire,
Et vraiment n'y réussit guère !
Voilà ce qu'il me dit, ma chère,
Et je passe ici plus d'un trait,
Mais je sais bien que sur la terre
On ne peut pas être parfait !

ENSEMBLE.

THÉRÉSA, GEORGETTE.

Adieu, madame; ah ! c'est assez
De compliments trop empressés;
Mais, je vous le dis sur ma foi,
Il n'aimera jamais que moi

JACQUES.

Je n'y comprends rien, sur mon âme ;
Voyez donc comme elle s'enflamme.
De leur fureur, ici, je croi
à Saturnin.
Que l'adorable objet, c'est toi !

SATURNIN.

Je n'y comprends rien, sur mon âme !
Voyez donc comme elle s'enflamme ;
De leur fureur je ris, ma foi !
Et tous ces éclats sont pour moi !

Thérésa rentre dans la ferme, Saturnin sort avec Georgette.

SCÈNE V.

JACQUES *seul, montrant la porte de Thérésa.*

Je crois que mon déjeuner ne viendra pas de ce côté-là ce matin... et j'ai bien fait de prendre mes précautions d'avance... (*Il ouvre son bissac et en tire du pain et des fruits.*)

ROSE DE MAI, *entrant; elle a dans son tablier quelques épis de blé, et tient à la main une marguerite qu'elle effeuille.*

PREMIER COUPLET.

Marguerite
Qui m'invite
A te conter mes amours,
Dis-moi vite,
Ma petite,
Si je dois l'aimer toujours !

Consultant sa marguerite.

Ah ! quand tu remplis ma pensée,
Quand mon cœur forme un seul vœu,
Que ma fierté serait blessée,
S'il ne devait m'aimer qu'un peu !
Marguerite
Qui m'invite
A te conter mes amours,
Dis-moi vite,
Ma petite,
Si je dois l'aimer toujours !

JACQUES *à part, l'apercevant.* Eh ! c'est ma petite Rose de Mai, l'enfant de mon cœur !...

ROSE.

DEUXIÈME COUPLET.

Belle fleur, sois mon espérance !...
Ah ! ne me trompe pas, surtout ;
Car je mourrais de ma souffrance
Si tu me disais... Pas du tout !...
Marguerite
Qui m'invite
A te conter mes amours,
Dis-moi vite,
Ma petite,
Si je dois l'aimer toujours !

ROSE, *apercevant Jacques.* C'est vous mon père Jacques !

JACQUES. Oui, ma jolie Rose, ton pèr Jacques.... ton père adoptif.... c'est moi qu t'ai trouvée le premier sous ce beau rosier d mai, où l'on t'avait abandonnée, et qui t' donné son nom... Mais comme par état c parrain-là ne pouvait pas faire grand chos pour sa filleule.... je me suis chargé de toi de ton bonheur !

ROSE. Ah ! vous m'aimez vous.... je l sais bien !

JACQUES. Je n'aime que toi sur la terre !.. Aussi je veille de près sur mon enfant... (*L faisant asseoir près de lui.*) Voyons mam'zelle... d'où venez-vous ce matin ?..

ROSE, *embarrassée.* D'où je viens !... Ma de la moisson, père Jacques.....

JACQUES. Tu mens !

ROSE, *troublée.* Et puis après, de la sour du gave, où l'on trouve de si belles mar guerites...

JACQUES. Tu mens !

ROSE. Comment !... vous doutez !...

JACQUES. Je ne doute pas, je suis sûr... q tu mens !... Tu viens de la montagne, où t e occupée depuis le jour à regarder dans plaine..... Tu as ramassé quelques épis çà là, en revenant ici, pour donner le chang à la fermière Thérésa. Mais j'y vois plus cla que ta maîtresse... et c'est bien mal à toi ne pas être franche avec ton vieil ami !...

ROSE. Ah ! pardonnez-moi, père Jacques, mais c'est que j'ai honte, voyez-vous !

JACQUES. Et de quoi donc ?... D'avoir u bel amour dans le cœur... C'est de ton âg mon enfant !...

ROSE, *confuse.* Un amour... vous savez

JACQUES. Est ce que je ne sais pas tout ? Est-ce que je ne sais pas que tu aimes beau Stéphan, qui t'a retirée des eaux d gave où tu étais tombée en cueillant d fleurs ?

ROSE. Eh bien! depuis ce jour-là je n'ai i'une pensée dans le cœur, c'est de le voir ns cesse!... Je me sens si triste quand il est pas là.... si tremblante dès que je perçois.... c'est bien mal, n'est-ce pas!... ne pauvre fille sans parents, sans ressources, ui n'a rien au monde...

JACQU.S. Rien au monde, mon enfant... uis tu as une bonne somme bien ronde... ois mille livres placées à la ville...

ROSE. Trois mille livres, à moi!...

JACQUES. Oh! bien à toi, mon enfant.

ROSE, *se levant vivement, avec transport.* t-il possible, père Jacques!... Trois mille res à la pauvre Rose...

JACQUES, *lui montrant ses fruits par terre.* ons, allons, voilà que tu renverses mon ivert, mes belles pommes, que j'ai eu tant peine à gau er ce matin!... Ces petites es, quand on leur parle d'un mari... ça en d la tête tout de suite!

ROSE. Un mari... lui... ah! je n'ose pas y iser... père Jacques... et pourtant il est si i pour moi... quelquefois même il me re-de... et avec des yeux qui font baisser les :ns...

IACQUES. Ah! ça n'ira pas tout seul... il des obstacles, des rivales...

ROSE. Des rivales!...

IACQUES. D'abord, mademoiselle Geor-te, la plus riche héritière du pays, la cou-e de Stéphan..

ROSE, *avec effroi.* Elle l'aime aussi!

ACQUES. Elle le dit, du moins... Mais, ée à la ville, c'est une coquette, dont la est plus occupée que le cœur... et ce st pas là qu'est le danger, mon enfant!..

ROSE. Et où donc est-il, père Jacques?

ACQUES, *montrant la ferme.* Là, ma ... chez ta maîtresse... cette belle espa-le qui est venue s'établir ici, il y a dix ... que l'on croit veuve... (*à part*) et ne l'est pas le moins du monde... (*Haut.*) e est folle du chasseur?

ROSE. O ciel!

ACQUES. L'amour à trente ans, vois-tu... t tenace comme un vieux chêne... il faut fameux ouragan pour le déraciner!

ROSE. Ah! je me rappelle maintenant ses is, ses attentions pour Stéphan... son tion quand elle parle de lui... et elle est elle encore...

ACQUES. Rassure-toi, je suis là... et ça serait pas la peine d'être sorcier, si l'on pouvait faire des miracles...

ROSE. Et vous en ferez un?...

ACQUES. Je l'espère!

ROSE. Silence, père Jacques, silence!

ACQUES. Quoi donc?

ROSE. C'est lui, père Jacques... c'est lui, j'en suis sûre... je le reconnaîtrais entre mille...

JACQUES. Il n'y a que les amoureux pour avoir l'oreille aussi fine...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, STÉPHAN, *son carnier sur le dos, son fusil à la main, il descend la montagne du fond, entouré de Villageois.*

STÉPHAN.

AIR.

Enfant des bois, mon cœur préfère,
Aux attraits d'un monde vanté,
Les prés, les monts et ma chaumière,
Le soleil et la liberté!

CHOEUR.

Enfant des bois, son cœur préfère,
Aux attraits d'un monde vanté,
Les prés, etc.

STÉPHAN.

Toujours à l'affût,
Nuit et jour je guette
Le gibier, qu'au but
Mon fusil arrête.
Chevreuils des montagnes,
Lièvres de nos bois,
Perdrix des campagnes,
Trop légers chamois,
Jamais à la course
Vous ne me lassez.
Ah! vive la bourse
Que vous remplissez!

Enfant des bois, mon cœur préfère,
Aux attraits d'un monde vanté,
Les prés, les monts et ma chaumière,
Le soleil et la liberté!

CHOEUR.

Enfant des bois, etc.

SCENE VII.

LES MÊMES, THÉRÉSA, *sortant de la ferme, et parlant aux Villageois.*

THÉRÉSA. Qu'est-ce que je vois là!... Qu'est-ce que vous faites ici? Nos moissonneurs les bras croisés... quand il y a encore deux bonnes heures de travail... mais allez donc... (*Les Villageois s'éloignent en faisant un signe d'adieu à Stéphan*). Et Rose, où

est-elle? (*L'apercevant.*) Ah! vous voici enfin, c'est bien heureux... sans cesse à courir les champs... une paresseuse, une coquette...

STÉPHAN. Il paraît que le temps est à l'orage, ma belle fermière.

THÉRÉSA, *voyant Stéphan et se radoucissant.* Ah! c'est vous, monsieur Stéphan... je ne vous avais pas aperçu... je suis charmée de vous voir!...

ROSE, *à part.* Comme elle s'adoucit tout à coup!

THÉRÉSA, *à Stéphan.* Je suis un peu vive... mais ça ne part pas du cœur... c'est connu... Ah! mon Dieu! comme vous avez chaud!... Comme vous avez l'air fatigué!...

STÉPHAN. Il y a de quoi... depuis ce matin que je suis à la poursuite d'un maudit chamois... avait-il des jambes, ce gaillard-là!... franchissant les rochers et les précipices... sautant les torrents et les fondrières... sans aucun égard pour moi... par bonheur, mes balles allaient encore plus vite que lui... et maintenant, il se repose... à la broche de monsieur le syndic d'Andorre, qui me l'a bien payé trois bons écus... voilà une belle matinée!..

THÉRÉSA, *à Stéphan.* Mais asseyez-vous donc... Rose, servez à monsieur Stéphan de notre bon vin de la côte... du plus vieux, entendez-vous!...

ROSE, *sortant.* Elle n'est aimable comme ça que pour lui!...

STÉPHAN. Vous me gâtez, madame Thérésa!

THÉRÉSA. C'est tout simple... n'êtes-vous pas un ami, un voisin!... et puis, vous avez besoin de reprendre des forces... vous faites un état si pénible...

STÉPHAN. Il le faut bien... je n'ai que mon fusil pour faire vivre ma mère... une bonne et sainte femme, dont je suis le seul appui... aussi, j'aimerais mieux mourir que de la quitter jamais!...

THÉRÉSA. Et pourtant, si ce qu'on dit est vrai... ce malheur-là pourrait bien vous arriver!...

STÉPHAN, *vivement.* Et que dit-on?...

THÉRÉSA. On parle de milice dans le pays..., d'une levée extraordinaire au nom du roi Louis XV...

STÉPHAN. Au nom du roi!

ROSE, *jetant un cri.* O ciel!

JACQUES. C'est son droit... Le pays d'Andorre relève du roi de France... Nous avons quinze hommes à lui fournir par an, en temps de guerre... Et c'est cette année le tour de notre hameau.

THÉRÉSA, *à part.* Quelle idée!

JACQUES, *à Stéphan.* Eh bien, mon brave chasseur, te voilà tout pâle.... des femmes à la bonne heure.... mais toi, est-ce que t aurais peur?...

STÉPHAN. Peur, Jacques?... Je ne sais p ce que c'est!... Élevé au milieu de notre ru nature des Pyrénées, j'ai souvent vu mort de près.... tantôt suspendu au bo d'un abîme, ou roulant au fond d'un préc pice... la guerre ne doit pas être plus e frayante que ça... D'ailleurs, s'il s'agissait défendre nos montagnes, notre chère p trie.... notre liberté.... j'y courrais av bonheur, avec transport!... mais servir ch d'autres comme un mercenaire.... abando ner pour cela ma mère!... Ah! voilà ce q m'ôterait la force et le courage!

THÉRÉSA. Calmez-vous, Stéphan.... recruteurs ne sont pas encore ici.... et, tout cas, si vous le vouliez bien... il y aur peut-être un moyen de leur échapper...

STÉPHAN. Et lequel?

THÉRÉSA*, *hésitant.* Un mariage, p exemple... Les hommes mariés sont exemp de droit.

ROSE, *à part.* Ah! mon Dieu!

STÉPHAN. C'est ma foi vrai; je n'y so geais pas... (*Tendant son verre à Rose* Rose, verse à la santé de ma future... bien! comme tu trembles!... Est-ce que ne souhaiterais pas de prospérité à madan Stéphan?

THÉRÉSA, *prenant la bouteille des mai de Rose et versant à Stéphan en trembla aussi.* Elle est si gauche!

STÉPHAN. Ne la grondez pas, madame Th résa... (*Riant.*) Mais, pour se marier, il fa une femme!... et qui est-ce qui voudrait moi?... Un pauvre diable dont la fortune au bout du fusil.... et une fortune qui cou toujours... comme mon chamois de ce mati

THÉRÉSA. Qu'importe!.. Avec du coura et un bon cœur...

JACQUES, *à part.* Je crois qu'il est tem que je me mêle de la conversation... (*Hau* Certainement.... comme dit la fermière, bon cœur... un joli garçon...

THÉRÉSA. Ça ne nuit pas au mariage, pè Jacques.

JACQUES. Au contraire.... ça arrange mariée, madame Thérésa. Mais il faut Stéphan, au roi de nos chasseurs, une ho nète fiancée, modeste et sage, dont le cœ n'ait pas encore parlé... dont il soit le pr mier amour.... n'est-ce pas, madame Th résa?

THÉRÉSA, *troublée.* Sans doute.

JACQUES, *continuant.* Une fiancée q n'ait jamais rien eu à se reprocher...

THÉRÉSA, *à part.* O ciel!

JACQUES, *de même.* Et qui puisse to avouer à son mari.... le présent comme passé.

STÉPHAN. Je le crois bien!

THÉRÉSA, *à part.* Que veut-il dire!

JACQUES, *à Stéphan.* C'est que, vois-tu, ιon garçon, il y a plus d'une belle fille, à ɔn premier âge, qui se laisse prendre aux iscours d'un séducteur...

THÉRÉSA, *à part.* Je meurs d'effroi!

JACQUES, *continuant.* Puis, bientôt après, iennent les larmes, les regrets... Mais il est op tard, et l'on ne doit plus songer à faire bonheur d'un honnête homme... même uand on serait belle et riche comme madame hérésa!

STÉPHAN. Vous avez raison, père Jacques... ιonneur et la vertu chez sa femme avant ut!

THÉRÉSA, *bas au Chevrier, avec émotion.* cques, vous savez mon secret!

JACQUES. Peut-être!

THÉRÉSA. Vous voulez donc me perdre?

JACQUES. Dieu m'en garde!

THÉRÉSA, *de même.* Vous vous tairez, ɔrs?

JACQUES, *de même.* Quant à ça, ma belle mière, ça dépend de vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SATURNIN.

STÉPHAN. Eh! voici le seigneur suzerain tous les brochets du Gave... Ah! mon eu, comme il a l'air furieux, l'ami Saturι!...

SATURNIN. D'abord, je ne suis pas votre i, chasseur... et quant à ma fureur, elle légitime... on en aurait à moins.

STÉPHAN. Qu'arrive-t-il donc?

SATURNIN, *montrant le Chevrier.* Il arrive e je suis victime des maléfices de ce vieil mme... Me jouer, me berner, me laisser ɔire que je suis aimé de deux femmes, tanque c'était un rival... (*Montrant Stéan.*) Le beau chasseur que voilà!...

STÉPHAN, *riant.* Allons donc!...

SATURNIN. Et la preuve, c'est que je les ιnais... je sais leurs noms...

THÉRÉSA, *à Saturnin.* Silence!...

JACQUES. Te tairas-tu!...

SATURNIN. Du tout!... Mlle Georgette a été nche... elle m'a tout avoué... elle aime son ısin Stéphan!...

STÉPHAN. Georgette!... Eh bien, j'en suis hé... mais j'aurais l'air, en la recherchant, reprendre comme un don le bien de mon re, que son tuteur nous a ravi... ça serait l, ça serait lâche... et je ne veux pas me ırier à ce prix-là!

ROSE, *à part.* Je respire!

STÉPHAN, *riant.* Mais l'autre, Saturnin... l'autre?...

SATURNIN. Eh! parbleu! ça n'est pas un mystère... c'est la séduisante fermière... la belle veuve Thérésa!

STÉPHAN, *surpris.* Thérésa! (*A Thérésa.*) Saturnin ne sait ce qu'il dit, madame Thérésa... une belle et riche veuve comme vous ne peut pas penser à moi!

JACQUES, *bas, à Thérésa.* Refusez, ou je dis tout!

THÉRÉSA, *de même.* Jacques, vous n'en ferez rien!

JACQUES, *voyant Rose prête à se trouver mal.* Si fait, sur mon Dieu!... car il le faut!

THÉRÉSA, *comme malgré elle.* Eh bien, vous avez raison, Stéphan... et Saturnin se trompe... ou plutôt, on l'a trompé!

STÉPHAN, *à Saturnin.* Quand je le disais!

SATURNIN, *avec joie.* Et de deux! Encore une chance!

THÉRÉSA, *bas, à Jacques.* Ah! Jacques, c'est indigne d'abuser ainsi... mais tout n'est pas fini... et nous verrons plus tard... (*A part.*) Sortons, car je ne serais plus maîtresse de moi... (*Elle sort.*)

JACQUES, *gaîment, bas, à Rose.* Je t'ai promis un miracle, mon enfant... le voilà fait... j'ai sauvé ton mari... Je cours à la ville, et demain...

ROSE. Demain?...

JACQUES. Demain je t'apporterai ta dot!... Adieu, ma petite Rose... A demain. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE IX.

ROSE, SATURNIN, STÉPHAN.

STÉPHAN. J'étais bien sûr que la belle veuve ne songeait pas à moi!

ROSE, *timidement.* Est-ce qu'elle vous plairait, monsieur Stéphan?

STÉPHAN. Elle!... Je n'y ai jamais pensé, je te le jure!

ROSE, *à part, avec joie.* Oh! tant mieux! Il y a de l'espoir!...

SATURNIN. Et moi, je ne serais pas si difficile... car enfin il me faut une femme à tout prix... La milice m'empêche de dormir... ou quand je dors, j'ai d'affreux cauchemars... je crois toujours entendre le bruit de leurs maudits tambours. (*Écoutant.*) Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est ça? (*On entend une marche dans le lointain.*)

STÉPHAN, *écoutant.* On dirait une marche militaire!

SATURNIN, *tombant assis.* Ce sont eux! Les recruteurs... je suis perdu! Je suis mort... Je suis enrôlé!

STÉPHAN. Eh! non, c'est quelque régiment qui traverse la vallée !

ROSE, *à Stéphan.* Ah ! monsieur Stéphan, si c'était eux !

STÉPHAN, *avec agitation.* Que Dieu nous en préserve, mon enfant !

ROSE, *écoutant.* La marche s'éloigne!

STÉPHAN. Je cours au hameau... sur la colline... de là je verrai... je découvrirai de plus loin dans la campagne... Adieu, Rose, adieu... et fasse le ciel que ce soit une fausse alerte ! (*Il sort vivement par la gauche.*)

SATURNIN. Et moi aussi, je voudrais courir, mais l'émotion me descend dans les jambes !

ROSE. On n'entend plus rien !

SATURNIN. Dieu soit loué!... Je revis!...

ROSE, *apercevant Lejoyeux et l'Endormi, qui entrent par le fond.*

Les voilà !...

SATURNIN, *avec épouvante.*

Je remeurs!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPITAINE LEJOYEUX, L'ENDORMI.

LEJOYEUX, *entrant.*

Dans cette ferme hospitalière
Nous trouverons, j'en suis certain,
Peut-être une aimable fermière,
Mais à coup sûr d'excellent vin.

ROSE, *aux Recruteurs.*

Mais qui donc êtes-vous, messieurs? Qui vous amène?

LEJOYEUX.

Qui je suis, mon enfant ! vous l'apprendrez sans peine.
De la beauté partout nous sommes bienvenus !
Mars fut toujours accueilli par Vénus.

CHANT.

Je suis un noble ambassadeur,
Je suis le joli recruteur.
Oui, c'est ainsi que chaque belle
En me voyant, jamais cruelle,
A surnommé son beau vainqueur !
Et tout en clignant la prunelle,
Dit au fond de son petit cœur :
Amour, amour au joli recruteur !
Rau plan ! toujours inflexible
Dès qu'il s'agit d'enrôlement!
Ran plan ! quoique très-sensible
Sur l'article du sentiment!
Le beau recruteur à la guerre
Est un vrai tigre furieux;
Mais c'est un amour de Cythère.
Dès qu'il voit briller de doux yeux;
Oui, son cœur devient un cratère,
Pour les yeux noirs, comme pour les bleus.
Aussi l'on dit, l'on demande en tous lieux ;
Quel est donc ce monsieur?
Mais ! c'est un noble ambassadeur,
C'est le joli recruteur!
Car c'est ainsi que toute belle
En me voyant, etc.

SATURNIN, *bas, à Rose.* Il a beau dire, je ne le trouve pas joli le moins du monde.

LEJOYEUX, *à Saturnin.* Eh ! mais, je reconnais ce garçon-là !... je l'ai vu l'année dernière en parcourant cette paisible vallée

SATURNIN. Et moi aussi, je vous reconnais à présent... c'est que, d'abord, j'avais la vue un peu troublée... vous vous appelez...

LEJOYEUX. Le capitaine Lejoyeux... petit nom d'amour que m'ont conféré les belles dont mon esprit jovial fait la conquête en tous pays !

ROSE Et vous êtes recruteur?

LEJOYEUX. Je le fus d'abord, exclusivement et sans partage... mais maintenant c'est mon second état... un petit passe-temps, comme qui dirait le dessert après le dîner... je cumule, je suis avant tout capitaine de milice chargé de par la loi et le roi de France, d'amener sous ses drapeaux les quinze jouvenceaux que votre république lui doit chaque année... chose agréable et facile, attendu que ce pays est peuplé de beaux hommes... (*montrant Saturnin*) à en juger par cet aimable échantillon...

SATURNIN. Vous me flattez, recruteur... mais je n'ai pas de vocation, je vous le dis en confidence... j'ai les nerfs trop sensibles... je me trouve mal au moindre coup de fusil...

L'ENDORMI. Oh ! oh! voilà qui est drôle

LEJOYEUX. Sergent l'Endormi, votre réflexion est oiseuse et incongrue... ce monsieur n'est pas drôle... il est poltron, voilà tout... mais nous le guérirons de son infirmité... et à moins qu'il ne soit engagé dans les troupes légères de l'hyménée...

SATURNIN. Pas encore, capitaine... mais ça va se faire... je suis en pourparler... et dans huit jours...

LEJOYEUX. Ça fera juste huit jours trop tard... je le regrette pour la beauté dont vous feriez les délices... mais en qualité de célibataire, vous viendrez tremper vos jolis doigts dans le chapeau de l'Endormi, qui représentera l'urne du destin... et si vous amenez un billet noir au lieu d'un blanc... vous ne le serez pas blanc !... ceci est une petite métaphore, pour dire que vous viendrez conquérir de la gloire dans notre société... ainsi le veut la loi, dont je suis la séduisante image...

ROSE. Comment, monsieur le capitaine

is les jeunes gens du pays vont tirer au t, sans exception ?

LEJOYEUX. Sans exception, ravissante vil-geoise ! Attention, sergent l'Endormi, et ne ormeillez pas tout debout sur vos vilaines ibes, comme une grue sur son toit... ou nme certain oiseau de nuit, dont vous pos-ez le physique et le moral...

'ENDORMI. Ecoutez donc, capitaine... je harassé; depuis huit jours que nous cir-ons de village en village... je ne serais fâché de voyager dans la compagnie d'un val...

EJOYEUX. Vos vœux seront satisfaits, l'En-mi... dès demain, vous voyagerez en com-nie d'un cheval... que je monterai... et s me suivrez à pied, le plus vite possible... s il ne s'agit pas de vous procurer en ce nent les douceurs de la vie, que je vous digue... je vous confie le soin d'aller faire re le rappel dans ce hameau, et de con- au tirage de la milice tous les habitants ce canton, en âge de laisser leurs jambes leurs bras au service du roi! (*A l'En-mi.*) Par le flanc droit, sergent l'Endor-.. faites avancer vos hommes... c'est ici se fera le tirage. (*L'Endormi sort par la ite.*)

ATURNIN. Mais c'est odieux, ça... et si se révoltait !...

EJOYEUX. Alors, je dirais deux mots à ma npagnie qui me suit... et force resterait à oi... mais ça se passera en douceur, mon lre ami... et vu que je porte sur mon cœur, s cette pancarte, les noms de tous vos nes compatriotes, pas un ne voudra man-r à son petit devoir de citoyen d'Andorre... s, le premier... ainsi donc, et comme le aîchissement se fait attendre dans cette ne hospitalière... nous allons au clairet lus voisin, boire à votre bonne chance...

ATURNIN. Au billet blanc ?

EJOYEUX. Non pas... au billet noir... car ous révélerai un jour le bonheur ineffable t vous jouirez sous les drapeaux du roi... iez, jeune tourtereau, et apprêtez-vous à brer le dieu Bacchus, le digne patron des ruteurs...

SATURNIN. Eh bien ! oui, j'y consens, et grand cœur... (*A Rose, à part.*) Je vas le ser si bien, qu'il ne reconnaîtra plus la cou-r de ses billets !

LEJOYEUX, *à Rose*. Au revoir, ma belle, et le cœur vous en dit, rappelez-vous ma nson...

Oui, voilà, oui, voilà, le joli recruteur !

(*Lejoyeux s'éloigne en emmenant Saturnin.*)

SCÈNE XI.

ROSE, *puis* THÉRÉSA *sortant de la ferme en costume de voyage.*

ROSE. Les vilaines gens !... Quelle désolation ils vont causer dans le pays... s'ils allaient l'emmener... ah ! cette idée-là me fait mourir d'effroi !

THÉRÉSA, *entrant, à un Villageois qui la suit.* Allez, préparez tout pour mon départ. (*Le Villageois sort.*) (*A elle-même.*) Oui, c'est le seul moyen... et quand je devrais donner tout ce que je possède.... il faut retrouver à tout prix ce titre, ce contrat qui me permettra de braver la méchanceté du vieux Jacques... (*Parlant à Rose.*) Ah ! Rose, je vous cherchais... écoutez-moi... je me rends au bourg voisin et n'en reviendrai que demain... je vous confie mes clefs... les clefs de mon bahut, qui renferme trois mille livres en or. Si le receveur du canton vient chercher ses fermages en mon absence, vous lui remettrez cette somme.

ROSE, *prenant les clefs.* Oui, madame !

THÉRÉSA. Je pars à l'instant... veillez bien sur la ferme, et surtout ne la quittez pas avant mon retour. (*Elle sort.*)

ROSE. Cela suffit, madame.

SCÈNE XII.

ROSE, LEJOYEUX, *ramenant* SATURNIN, *qu'il tient sous le bras, suivi de* L'ENDORMI *et des Soldats de milice.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LEJOYEUX, *entrant, à Saturnin.*

Allons, mon brave, allons, voilà le jour de gloire.
Il faut vous conduire en héros.

SATURNIN.

Jamais je n'avais vu tant boire,
Il aurait vidé trois tonneaux !

Sur la dernière ritournelle du chant, Stéphan et tous les habitants du village entrent en scène, et l'on fait les apprêts du tirage.

LEJOYEUX, *après un roulement de tambours.*

Jeunes guerriers, par un bonheur insigne,
Chacun de vous me semble digne
De s'enrôler sous mon drapeau !
Je n'accepte que quinze braves
Pour contingent de ce hameau !
A votre zèle ardent il faut donc des entraves.
Ne m'interrompez pas... Au fond de ce chapeau
Des billets noirs ou blancs sont placés par moi-même.
Tous les noirs partiront... Mais, ô douleur extrême !
Les blancs seront exempts. Je comprends vos regrets,
Mais tels sont de la loi les suprêmes arrêts.

ENSEMBLE.

SATURNIN.

Une terreur profonde
S'empare ici de moi,
Et je sens qu'en ce monde
On peut mourir d'effroi!
Dans le choix redoutable
Qu'ordonne le destin,
Dieu, sois-moi favorable,
Et viens guider ma main.

ROSE.

Une douleur profonde
Me fait mourir d'effroi.
Nous vivions loin du monde,
Nous ignorions leur loi!
Dans le choix redoutable
Qu'ordonne le destin,
Dieu, sois-lui favorable,
Et viens guider sa main.

STÉPHAN.

Dans ma douleur profonde,
Mon cœur frémit d'effroi.
Si j'étais seul au monde.
Je subirais leur loi!
Mais la chance ennemie
En m'accablant soudain,
D'une mère chérie
Peut trancher le destin!

LES PAYSANS.

Une douleur profonde
Nous fait frémir d'effroi,
Nous vivions loin du monde,
Nous ignorions leur loi!

LEJOYEUX.

De leur crainte profonde,
Ah! je ris malgré moi;
Mais le sort nous seconde,
Pour l'honneur de la loi.

L'ENDORMI, *qui a compté les hommes inscrits sur la liste.*

Tous les hommes inscrits sont présents, les voici.

LEJOYEUX.

Rangez-vous tous...
A un Villageois, lui montrant le chapeau que présente le sergent.
Approchez, mon ami!
Le Villageois s'avance et tire un billet blanc qu'il déploie.

TOUS.

Il est exempt, il est exempt,
Ah! quel heureux commencement!

LEJOYEUX.

C'est fort mal commencé, vraiment!
A un autre.
A vous!...

TOUS, *avec chagrin.*

Il est tombé!...

LEJOYEUX.

Tambour, un roulement!
C'est un brave de plus pour notre régiment.
A un autre.
A vous!...

TOUS, *le désignant avec chagrin.*

Il est tombé!...

LEJOYEUX, *à un autre qui s'approche.*

Continuons!...
Il désigne le Villageois qui tire un billet noir.
Très-bien!
Homme superbe!...
A Saturnin.
A vous, morbleu, ne craignez rien
De vous voir parmi nous je me fais une fête!
Allons, tambour, que l'on s'apprête!
A Saturnin, pâle et tremblant.
Avancez donc!...

SATURNIN, *d'une voix faible.*

De terreur je suis mort.
Je ne pourrai jamais lever le bras....

LEJOYEUX.

Au s[...]
Que l'on tire pour lui!...

SATURNIN.

Ça ne doit pas se faire.
Je veux tirer moi-même... après une prière
A saint Saturnin, mon patron!

LEJOYEUX.

Mon joli cœur, c'est par trop de façon!
Finissons-en!...

SATURNIN.

Voilà!...
Mettant la main au chapeau et tirant un bill[...]
Grand Dieu! mon œil est trouble.
Je n'y vois plus... ou plutôt j'y vois double...
Donnant le billet au sergent l'Endormi.
Est-ce blanc?... Est-ce noir?...

TOUS.

C'est blanc! Il est exempt!

SATURNIN, *tombant dans les bras de Lejoyeux.*

Ah! je me sens mourir d'un doux saisissement!

LEJOYEUX.

Tant pis,.. vous auriez fait un grenadier de taille.

SATURNIN.

Non, je n'ai pas vraiment de goût pour la bataille.
Je suis né pour l'amour, le repos, le bonheur!

LEJOYEUX.

Pour les troupes du roi, d'autres auront du cœur!
Aux jeunes gens.
Avancez, mes enfants!...

TOUS, *à mesure, tirent des billets blancs ou noirs.*

Tombés!...

LES SOLDATS.

Vive la gloire!

LES PAYSANS.

Exempt!...

LES SOLDATS, *désignant un paysan.*

Il est à nous!...

LES PAYSANS, *en désignant un autre.*
Sauvé!...

LES SOLDATS, *de même.*
Tombé!... victoire!

LEJOYEUX, *à Stéphan.*
reste des billets pour le brave chasseur!

ROSE, *à part.*
Mon Dieu, mon Dieu, sois son sauveur!

STÉPHAN, *tirant un billet noir.*
destin m'a trahi!...

ROSE, *à part.*
Pour moi quelle douleur!

LEJOYEUX.
tre cadre est rempli!...

LE VILLAGEOIS.
Plus d'espoir de bonheur!

STÉPHAN, *à Rose, à demi-voix.*
Mais cette loi cruelle
Ne s'accomplira pas
Tant qu'une arme fidèle
Accompagne mes pas!
Non! non! je ne les suivrai pas!

ENSEMBLE GÉNÉRAL

SATURNIN.
Destin qu'on dit terrible,
Tu l'as été pour eux,
Pour eux les malheureux!
Pour moi, tu fus sensible,
Et tu combles les vœux
D'un cœur trop amoureux!
Je me marie,
Quel avenir!
Et pour ma vie
Tout est plaisir!

LEJOYEUX.
Ici, ma compagnie
Par eux va s'embellir,
Mon crédit va grandir.
Pour moi, pour la patrie,
Ce seront des héros;
Ils seront caporaux!
Ces cœurs paisibles
Seront terribles.
Ah! quel plaisir
Quel avenir!

STÉPHAN.
Destin trop inflexible,
Je brave ton courroux.
Malgré le sort terrible,
Je me ris de tes coups.
Chance ennemie,
Plutôt mourir,
O ma patrie!
Que de te fuir!

LEJOYEUX, *aux Recrues.*
avant, maintenant, nouveaux fils de Bellone!
lez voir vos amours et les baigner de pleurs!
Mais au premier appel qu'il ne manque personne!
Tous les absents seront réputés déserteurs!

CHŒUR.
O ciel!...

ROSE, *bas, à Stéphan, avec douleur.*
Entendez-vous? Pour nous plus d'espérance!...

STÉPHAN, *à Rose.*
Là-haut, sur nos rochers, je braverai leur loi.
Malheur à qui me suit!... Rose, rassure-toi!

SATURNIN.
Moi, pour fêter ma délivrance,
Demain je donne un bal...

LE CHŒUR.
Un bal!...

SATURNIN.
Je veux qu'on danse!
A Lejoyeux.
Nous, nous boirons...

LEJOYEUX.
Mais cela m'est bien dû!
Pour noyer le chagrin de vous avoir perdu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Destin qu'on dit terrible, etc.

Tous sortent, excepté Lejoyeux, Rose et l'Endormi.

SCÈNE XIII.

LEJOYEUX, ROSE, L'ENDORMI.

LEJOYEUX. Avancez à l'ordre, sergent l'Endormi... et retenez bien mes paroles... Si quelqu'un des braves que nous venons d'enrôler tenait à se faire remplacer moyennant finance... c'est son droit, tant qu'il n'a pas quitté le pays. Venez donc m'en prévenir incontinent... car on est officier de milice pour la gloire, et recruteur pour le profit... Voillà!...

ROSE, *à part.* Que dit-il donc!

L'ENDORMI, *sortant.* Suffit, capitaine!

ROSE, *à Lejoyeux.* Monsieur!

LEJOYEUX. Qu'y a-t-il pour votre service, la jolie fille?

ROSE. Tout à l'heure vous parliez de remplacer quelqu'un...

LEJOYEUX. Est-ce que, par hasard, la charmante colombe aurait quelque ramier fidèle dans les filets de la milice?

ROSE. Un pauvre jeune homme que j'aime comme un frère... et s'il y avait moyen de le retenir...

LEJOYEUX. Comment donc! Avec de beaux écus comptant, on peut lui trouver un remplaçant très-bien conditionné... et si vous pouvez entamer quelque peu votre dot en sa

faveur... en supposant que vous en ayez une... ce dont vous n'avez nul besoin...

ROSE. Une dot; mais oui, monsieur... j'en ai une... le père Jacques me l'a dit... et Jacques ne ment jamais... Une belle somme de trois mille livres, qu'il va me rapporter de la ville... (*Avec joie.*) Et avec cet argent-là je le sauverais... il resterait ici... Ah ! monsieur, quel service!... Et combien je vous devrai pour ça !...

LEJOYEUX. Vous me devrez quinze cents livres, pas davantage!

ROSE. Ah! merci, monsieur, merci !... Sitôt que Jacques sera de retour vous les aurez, je vous le promets, je vous le jure... et dès demain...

LEJOYEUX. Demain ! impossible !

ROSE. O ciel!

LEJOYEUX. Demain nous serons loin d'ici avec nos recrues... et une fois hors du pays, une fois inscrit sur le contrôle du régiment, on ne remplace plus... Or, nous allons partir dans un quart d'heure pour la frontière... et à moins d'un contre-ordre, vous entendrez nos tambours dès que neuf heures sonneront...

ROSE. Mais, monsieur, cet argent je ne puis l'avoir que demain... pas avant... et vous n'aurez pas la cruauté de l'emmener d'ici là !

LEJOYEUX. Je l'emmènerai sans cruauté... mais par devoir... c'est ma consigne, et on ne fait pas joujou avec ça !...

ROSE. Mais c'est affreux !...

LEJOYEUX. Jeune fille, vous m'attendrissez... et j'éprouve le besoin d'aller me rafraîchir un peu le larynx avec le clairet du sieur Saturnin... Si les espèces vous arrivent avant mon départ... je serai là, tout prêt à les recevoir de votre jolie main, en échange de la liberté du bien-aimé de notre petit cœur... Salut et hommage à la beauté. (*La nuit est venue peu à peu. Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ROSE, *puis* STÉPHAN.

ROSE. O mon Dieu ! demain je pourrais le sauver... lui rendre la liberté... et demain il sera trop tard... A quoi bon cet argent que Jacques m'apportera... Ah ! si d'ici là je pouvais trouver ce que cet homme me demande... Si je savais à qui m'adresser... Mais quelle idée... cet or que ma maîtresse m'a confié... la clef de ce bahut qu'elle m'a remise... avant son retour je pourrais y replacer ce que j'aurais pris... non, non, ce serait indigne... ce serait un vol... Oh ! jamais ! (*On entend sonner neuf heures.*) Neuf heures! c'est l'instant du départ... Ils approchent les voici !

SCÈNE XV.

ROSE, *à l'écart*, LEJOYEUX, L'ENDORMI, RECRUES, SOLDATS.

FINAL.

(*La nuit commence à venir.*)

LEJOYEUX, *à l'Endormi, montrant les Recrues.*

Sergent, comptez-les bien, il nous faut à l'instant
En trouver quinze ici, pour notre contingent.

ROSE, *pendant que l'Endormi compte les Recrues.*

Grands dieux !...

L'ENDORMI, *après avoir compté.*

J'en ai quatorze...

LEJOYEUX.

Il me faut la personne
Du quinzième... son nom ?...

L'ENDORMI.

C'est Stéphan le chasseur.

LEJOYEUX.

Absent au rendez-vous !... déclaré déserteur,
Et s'il est pris... fusillé !...

ROSE, *à part.*

Je frissonne
Et de crainte et d'horreur.

A Lejoyeux.

Eh quoi ! c'est là le sort qui le menace !

LEJOYEUX.

Telle est la loi !...

ROSE, *à part.*

Mon sang se glace!
Ah! je n'hésite plus... et dussé-je aujourd'hui
Me perdre en le sauvant... je me perdrai pour lui !

Elle entre vivement dans la ferme.

LEJOYEUX, *aux Recrues.*

Allons, soldats au cœur fidèle
Suivez mes pas... la nuit est belle,
Et venez tous sous nos drapeaux
Apprendre l'état de héros.

CHOEUR.

Allons, soldats au cœur fidèle,
Suivons ses pas, etc.

LEJOYEUX, *parlant aux soldats, sur musique.* Peloton, garde à vous... portez mes! arme bras! par le flanc droit et par à gauche... pas accéléré, en avant, marc[h]e! (*Au moment où les soldats vont se mettre [en] marche, Rose sort de la ferme pâle et se s[ou]tenant à peine.*)

ROSE, *bas, à Lejoyeux.*

Un instant, par pitié !...

LEJOYEUX, *parlant aux Soldats.*

Halte !

ROSE, *d'une voix tremblante, à Lejoyeux.*

Vous m'avez dit qu'un hom[me]
Pour quinze cents livres pouvait
Du service être exempt !...

LEJOYEUX.

En effet!

ROSE, *de même.*

Monsieur... voici la somme !...

LEJOYEUX, *vivement pesant l'argent.*

En louis d'or... c'est très-bien ! C'est parfait!

ROSE, *hésitant.*

éphan est libre alors?...

LEJOYEUX.

A ce prix... tout à fait.

ROSE.

Et vous me jurez le secret?

LEJOYEUX.

votre petit cœur, mon enfant, je le jure.
Lejoyeux toujours une parole est sûre...
part.
A moins qu'il ne soit gris...

Haut.

Le service du roi
Y perd un bon soldat... mais j'y gagne, ma foi !
Aux Recrues.
Allons, soldats au cœur fidèle,
Suivez mes pas... la nuit est belle,
Et venez tous sous nos drapeaux
Apprendre l'état de héros.

CHOEUR, *reprenant.*

Allons, soldats, etc.

Le tambour bat, les Soldats et les Recrues se mettent en marche avec Lejoyeux et l'Endormi.

ROSE, *à part, tombant à genoux.*

Il est sauvé!... Mon Dieu ! pardonnez-moi.

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

e théâtre représente un site pittoresque du Val d'Andorre sur les bords du gave. Au fond, un pont par lequel on arrive dans le Val. Des bois épais et la chute du torrent en perspective. A droite de l'acteur, la porte principale de la ferme de Thérésa. En face, un chêne énorme et séculaire, sous l'ombrage duquel sont attablés des vieillards.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURNIN, GEORGETTE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES *dans leurs habits de fête.* — (*Au lever du rideau tout présente l'aspect d'une fête champêtre très-animée.*)

CHOEUR DE JEUNES FILLES, *à Saturnin.*

Ah! monsieur Saturnin, vraiment
Votre petit bal est charmant!
Vous êtes aimable et galant !
Recevez notre compliment.

SATURNIN, *se pavanant.*

Oui, j'étais né pour les succès!
Et mes bouquets charmants et frais
Feront ici bénir sans fin
Le nom si doux de Saturnin !

CHOEUR.

Au son de la musette
Dansons, chantons joyeux refrain !
Ce joli bal, et cette fête,
Nous sont donnés par Saturnin !

SATURNIN, *à Georgette, dansant.*

Vous mettez un terme à mes maux...
Vous me permettez l espérance!

GEORGETTE, *dansant,*

Dansez, monsieur, la contredanse
S'arrange mal de doux propos.

SATURNIN.

Je vous adore...

GEORGETTE.

A vous la chaîne.

SATURNIN.

Et mon amour!...

GEORGETTE.

Quel bal joyeux!

SATURNIN.

Écoutez-moi?...

GEORGETTE.

Mais l'on m'entraîne.

SATURNIN.

Dois-je aimer seul ?...

GEORGETTE, *dansant.*

En avant deux.

SATURNIN, *essoufflé.*

Je n'en puis plus... Mais la belle Georgette,
Pour changer de plaisir, mes amis, nous dira
De sa douce voix de fauvette,
Un air de ce pays...

GEORGETTE.

Lequel?...

SATURNIN.

La chansonnette
De la Basquaise Pépita!

GEORGETTE.

Je le veux bien...

CHOEUR.

Écoutons...

GEORGETTE, *un tambour de basque à la main.*

M'y voilà !

PREMIER COUPLET.

Carlos aimait une Basquaise,
Une Basquaise aux noirs cheveux.
Son tendre cœur se mourait d'aise
Quand il regardait ses doux yeux.
Mais se moquant de sa conquête,
Lorsque Carlos parlait d'amour,
De sa fine main, la coquette

Faisait résonner son tambour.
Pan, pan ! écoute ma flamme !
Pan, pan ! calme mon tourment !
Pan, pan !
Tu me perces l'âme,
Pan, pan !
Comme le tympan !
Le son des grelots, des clochettes,
Et de mon tambour que voilà,
Tra, la, la, la,
Sur cet air-là,
Des amants couvre les sornettes.
Le bon moyen que celui-là
Pour entendre ce qu'on voudra !
Tra, la, la, la.

CHOEUR.

Le bon moyen que celui-là
Pour entendre ce qu'on voudra !
Tra, la, la, la.

GEORGETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

En vain Carlos suivait la belle;
Son tambour de basque à la main,
Elle répondait, la cruelle,
Je vous écouterai demain.
Mais un jour, par un coup de tête,
Carlos se saisit du tambour,
Et se vengeant de la coquette,
C'est lui qui disait à son tour :
Pan, pan! écoute ma flamme !
Pan, pan ! calme mon tourment.
Pan, pan !
Tu me perces l'âme,
Dit la belle, avec le tympan !
Le son des grelots, des clochettes,
Et de mon tambour que voilà,
Tra, la, la, la,
Sur cet air-là,
Savent triompher des coquettes,
Et cet air-là,
Ce doux air-là,
Ce fut Carlos qui le chanta,
Tra, la, la, la.

CHOEUR.

Non, la Basquaise Pépita
Ne chantait pas mieux que cela.

LES VILLAGEOIS, *sortant sur la reprise du chœur.*
Au son de la musette, etc.

SCÈNE II.

GEORGETTE, SATURNIN.

GEORGETTE. Eh bien, monsieur Saturnin, vous ne les suivez pas?...

SATURNIN. Non, belle Georgette... et je puis enfin vous parler de mon amour!

GEORGETTE. Laissez donc... hier encore vous en disiez autant à la belle fermière Th résè !

SATURNIN. Hier! Parce que j'étais furie de vos rigueurs... parce que je redoutais v sentiments pour le beau Stéphan... M puisqu'il est parti...

GEORGETTE. Pas du tout!.. Il reste pays... on vient de me l'apprendre...

SATURNIN. Allons donc ! Ça n'est pas pos ble... comment aurait-il pu se racheter de milice... lui qui n'a rien au monde que s fusil pour tout revenu... et un revenu qui r souvent encore...

GEORGETTE. Qu'importe !... Stéphan a amis qui ont pu l'obliger... s'engager p lui... et j'en suis ravie... quoique ce soit ingrat qui ne m'a jamais aimée...

SATURNIN. Ah ! c'est bien vrai !... Aussi parlons plus de lui... et ne repoussez pas tendresse... Je n'ai à vous offrir que l'hé tage de mon oncle... qui se porte à merveill mais mon cœur et votre fortune nous ti dront lieu de tout dans le monde !

GEORGETTE, *riant.* Voilà du dévouement

SATURNIN. Je suis comme cela, moi !... je vous supplie de vous décider... car je connais, Georgette... si vous m'enleviez m espoir...

GEORGETTE, *avec coquetterie.* Eh bie espérez... je ne vous en empêche pas... Qu à moi je verrai, je réfléchirai... (*A part.*) fait, c'est un brave garçon, qui n'a pas gr esprit... mais ça ne nuit pas en ménage.. ce qu'on dit, au contraire... (*Haut.*) Au voir, Saturnin... En attendant, allez cueillir un beau bouquet sur les bords torrent... et si ce soir je le porte à ma ce ture... eh bien, ce sera bon signe... (*A pa* D'ailleurs ça fera toujours des jaloux... c si agréable de faire enrager les galant même quand on ne les aime pas!... (*Hau* Adieu, Saturnin... à tantôt !

SATURNIN. Je cours dévaster la prai belle Georgette... je ne laisserai pas un quelicot sur sa tige... et l'amour aidant, j' père bientôt voir mon bouquet à votre ce ture... (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

SCÈNE III.

ROSE, *entrant par le fond à gauche.*

Personne encore!... Jacques ne revi pas... depuis le jour je l'attends sur la m tagne... il me semble que chacun conr ma faute, et que je lis ma honte dans tous

eux... Comme il tarde à m'apporter cet argent qu'il m'a promis!... Ah! mon Mieu! Si ıa maîtresse rentrait... si je ne pouvais reıettre ce que j'ai pris avant son retour... si le venait à découvrir...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Faudra-t-il donc, pâle, éperdue,
Mourir ici, sous le mépris ?
Ah! de l'amour qui m'a perdue
Le déshonneur, hélas! serait le prix.
Lorsque le sort trop implacable
Allait l'arracher de ces lieux,
J'oubliai tout, je fus coupable;
Mais il était si malheureux!
ıe j'ai dit, ô mon Dieu! je suis trop misérable,
j'ai commis le crime en détournant les yeux,

DEUXIÈME COUPLET.

Je l'aime tant! lui de ma vie
Le seul espoir, le seul amour!
Il m'a sauvée!.. et son amie
Devait le sauver à son tour.
Aussi, quand le sort implacable
Allait l'arracher de ces lieux,
J'oubliai tout, je fus coupable;
Mais il était, etc., etc.

On vient..... c'est Stéphan... Oh! mon eu! S'il soupçonnait ce que j'ai fait, avant ıvoir pu réparer ma faute... lui si honnête, oyal... il me mépriserait sans doute, et son ːpris à lui... mieux vaudrait mourir!...

SCÈNE IV.

ıOSE, STÉPHAN *arrivant par le pont.*

STÉPHAN, *apercevant Rose.* Rose, ma ère Rose... que je suis heureux de te rer!

ROSE. Ah! vous voilà, monsieur Stéphan?

STÉPHAN, *avec joie.* Je suis libre, Rose... re! Je reste au pays... une main inconnue, e main bienfaisante a racheté ma liberté, a rendu à ma mère, dont je suis le soun... (*A Rose.*) A toi, Rose, qui es mon esːance!

ROSE. Ah! Monsieur Stéphan, vous ne avez jamais dit de pareilles choses!...

STÉPHAN. C'est que, vois-tu, Rose... il est s instants de bonheur où l'on ne sait plus n cacher... Tiens, hier, au moment de te itter, j'ai senti mon cœur se déchirer..... s sentiments nouveaux se sont fait jour dans mon âme..... et.... (*S'arrêtant, prêt à faire un aveu.*) Mais, non, Rose..... non, pas, maintenant... plus tard... aujourd'hui je ne veux avoir qu'une pensée... je veux savoir à qui je dois la liberté, le bonheur... Rose... ma vie est à celui qui m'a ramené près de toi... mais toi-même, ne sais-tu rien qui puisse m'aider à pénétrer ce mystère?...

ROSE. Moi... monsieur Stéphan... rien, je vous assure!

STÉPHAN. Un seul homme aurait pu me dire la vérité... C'est ce capitaine recruteur... mais il a quitté le pays... et déjà sans doute il est loin du hameau!

ROSE, *à part.* O mon Dieu! Je te remercie!

STÉPHAN. Oh! N'importe! Je donnerais tout au monde pour le retrouver, pour le revoir!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CAPITAINE LEJOYEUX.

LEJOYEUX, *entrant, et apercevant Rose et Stéphan.* Eh! Voilà des amis!

STÉPHAN, *avec joie.* C'est lui! Le voici!

ROSE, *à part, avec effroi.* O ciel! Le recruteur!

LEJOYEUX. Oui, c'est moi, qui reviens passer encore quelques heures dans ce fortuné pays!

STÉPHAN. Ma foi, capitaine, je suis charmé de votre retour... moi qui pensais que vous nous aviez quittés pour toujours!

LEJOYEUX. Je le pensais comme vous, mon beau chasseur... et je regrettais l'hospitalité de ces montagnes, ainsi que le doux jus de leurs vignes..... mais voyez comme ça se trouve... c'est vous qui êtes la cause de ma nouvelle visite en ces lieux!

STÉPHAN. Moi, capitaine?

LEJOYEUX. Voilà!... Comme je traversais vos diables de montagnes, pardon de l'expression... mais c'est un pays de chèvres que le vôtre, on y grimpe toujours... j'ai rencontré un camarade de la garnison, qui m'apportait l'ordre exprès du colonel d'amener mon contingent de héros au grand complet, vu les chances de la guerre, qui doit en consommer pas mal... Or, comme vous n'êtes plus des nôtres, grâce à la main bienfaisante qui vous a racheté... je suis revenu sur mes

pas avec mes recrues. pour chercher un brave de plus dans cette belle contrée, qui fournit à la fois des hommes solides, et des liquides de première qualité !

ROSE, *à part.* Ah ! mon Dieu ! comment empêcher ?...

STÉPHAN. Eh bien, capitaine, puisque vous aimez notre vin...

LEJOYEUX. Je le chéris !

STÉPHAN. Rose va nous en donner une bouteille... la fermière est de mes amies, et ne m'en voudra pas de vous faire les honneurs de sa cave... (*Rose sort, sur un signe de Stéphan.*)

LEJOYEUX. Jeune homme agréable ! Vous étiez digne de servir sous le capitaine Lejoyeux.

STÉPHAN. Et tout en trinquant, vous ne refuserez pas de me rendre un petit service.

LEJOYEUX. Comment donc !... quand je bois, j'ai le cœur sur la main...

STÉPHAN. A la bonne heure !... (*A part.*) Voilà ce qu'il me faut !...

ROSE, *bas à Lejoyeux, pendant que Stéphan apprête la table.* Capitaine, songez à votre promesse... vous m'avez juré le secret !...

LEJOYEUX, *à demi-voix.* Suffit ! Je le garderai. (*Rose met sur la table une bouteille qu'elle a été chercher dans la ferme.*)

TRIO.

ENSEMBLE.

STÉPHAN, *à part.*

Ah ! maintenant j'en ai l'espoir,
Ici je vais donc tout savoir.

LEJOYEUX, *à part.*

Que diable peut-il me vouloir ?
N'importe, nous allons bien voir.

ROSE, *à part.*

Mon Dieu ! seconde mon espoir,
Et qu'il ne puisse rien savoir.

STÉPHAN, *à Lejoyeux s'asseyant à table.*

Buvons d'abord à votre gloire,
A vos hauts faits, à vos succès.

LEJOYEUX, *de même, assis à table.*

A mes hauts faits, à mes succès !
Jeune homme, si vous voulez boire,
La cave n'y suffira pas.
Et nous boirons jusqu'au trépas !

STEPHAN.

Hier, par un sort bien étrange,
Je me suis trouvé libre enfin.

LEJOYEUX, *sans avoir l'air de l'entendre.*

En aucun pays la vendange
Ne produisit d'aussi bon vin.

STÉPHAN.

Trinquons encore...

LEJOYEUX.

Avec délice !

STÉPHAN.

Nommez-moi donc mon bienfaiteur !

ROSE, *bas, à Lejoyeux.*

Vous avez juré sur l'honneur
De vous taire...

STÉPHAN, *à Lejoyeux.*

D'un tel service
Je veux m'acquitter... je le dois.

LEJOYEUX.

C'est juste... mais je m'aperçois
Que notre bouteille est finie,
Elle est finie, et trop finie !

STÉPHAN.

Deux autres, Rose, je t'en prie.

LEJOYEUX, *son verre à la main.*

Il en veut deux, cette fois-ci !...
Cet homme est vraiment mon ami.
Ah ! quel vin délectable !
Ce joli vin
Vous met en train,
Et sur cette table
Comme il s'évapore soudain !

STÉPHAN, *à part.*

Oui, grâce à ce vin
Qu'il trouve agréable,
Je vais donc enfin,
O sort favorable,
Savoir qui changea mon destin.

ROSE, *à part, rapportant deux bouteilles.*

Ah ! grâce à ce vin,
La crainte m'accable,
Je tremble soudain,
O sort redoutable,
Qu'il ne découvre tout enfin.

STÉPHAN, *à Lejoyeux.*

Vidons l'autre bouteille.
Quelle liqueur vermeille !
A part.
Le secret que je cherche ici
Est dans le fond de celle-ci.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LEJOYEUX.

Ah ! quel vin délectable, etc.

STEPHAN.

Oui, grâce à ce vin, etc.

ROSE.

Ah ! grâce à ce vin, etc.

STÉPHAN, *pressant Lejoyeux.*

Voyons, parlez, quel est cet homme,
Au cœur si noble et bienfaisant ?

LEJOYEUX, *impatienté.*

Eh ! morbleu ce n'est pas un homme.

STÉPHAN.

C'est une femme ?...

LEJOYEUX.

Eh ! non vraiment !

STÉPHAN.

Homme ni femme ?...

LEJOYEUX.

Assurément !

STÉPHAN.

Vous voulez rire ?...

LEJOYEUX, *à lui-même.*

Et voici comme,
Quand on est adroit et discret,
L'on fait pour taire son secret !

ROSE, *à part.*

Quel supplice !...

STÉPHAN.

Mais, capitaine...

LEJOYEUX, *buvant.*

La cave est pleine
D'excellent vin... Et sur l'honneur
Je n'en bus jamais de meilleur.

STÉPHAN.

La cave est pleine
D'excellent vin...
Mais sur l'honneur,
On peut en boire de meilleur.

LEJOYEUX.

Vous le croyez !...

STÉPHAN.

Oui, sur l'honneur,
J'ai vingt bouteilles
Toutes pareilles,
Mais c'est bien mieux,
Il est plus vieux !

ROSE, *bas, à Lejoyeux de l'autre côté.*

Ne dites rien,
Croyez-moi bien.
J'aurai pour vous trente bouteilles
Toutes pareilles,
Mais c'est bien mieux,
Il est plus vieux !

LEJOYEUX, *à Rose.*

Eh quoi ! j'aurai trente bouteilles
Toutes pareilles?
phan.
Et vous me donnez vingt bouteilles ?
Est-il plus vieux ?

STÉPHAN.

Il est plus vieux.

LEJOYEUX, *à lui-même.*

Ah ! que ces gens-là sont heureux
De posséder des vins si vieux !

ROSE, *à Lejoyeux.*

Trente bouteilles !... ne dites rien !
Eh bien ?...

STÉPHAN, *à Lejoyeux.*

Eh bien ?...

LEJOYEUX.

Eh bien ?
Ah ! quel vin délectable !
Ce joli vin
Vous met en train,
Et sur cette table
Comme il s'évapore soudain !

STÉPHAN.

Oui, grâce à ce vin, etc...

ROSE.

Ah ! grâce à ce vin, etc.

STÉPHAN, *à Lejoyeux, avec colère.*

J'ai toujours cru qu'un militaire
Était loyal, franc et sincère.

LEJOYEUX.

Morbleu ! Je suis connu pour ma sincérité.

STÉPHAN.

Dites-moi donc la vérité ;
Je fais appel à votre loyauté.

LEJOYEUX, *presque gris.*

Vous êtes un brave homme, et pour vous satisfaire,
Je vous apprendrai tout... Je vous dirai l'affaire...
Voyant Rose qui lui fait signe.
L'an prochain, si je suis par ici renvoyé...
Vous n'êtes pas content... Allons, par amitié,
Je vais de ce secret vous dire la moitié.
Eh bien ! sachez-le donc, c'est une jeune fille,
Fort agréable, très-gentille,
Et qui vous aime...

ROSE, *à part.*

O ciel !...

LEJOYEUX.

Elle est riche, ma foi !
Car j'ai reçu la somme en or de bon aloi,
Montrant Rose.
Et cette aimable enfant...

ROSE, *à part.*

Mon Dieu, je meurs d'effroi.

LEJOYEUX.

Malgré tout son émoi
Peut vous en dire autant que moi.

STÉPHAN, *vivement à Rose.*

Eh quoi ! tu peux me dire...

ROSE, *à part.*

Que lui répondre ici ?

STÉPHAN.

Son nom... tu la connais?...

ROSE, *à part.*

A peine je respire.

STÉPHAN, *montrant Lejoyeux à Rose.*

Il va me la nommer...

ROSE.

Arrêtez !...
Voyant entrer Georgette.
La voici !

STÉPHAN.

Georgette !.....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGETTE.

QUATUOR.

ROSE.

Ah ! du ciel la bonté divine
Vient m'inspirer en ce moment,

Car il peut croire sa cousine
Capable de ce dévouement.

STÉPHAN.

Quoi! C'est Georgette! Ah! Je devine
Et je comprends son dévouement.
On m'a dit vrai... de ma cousine
Je reconnais l'attachement.

GEORGETTE, *regardant Stéphan à part.*

Il va me fuir, je l'imagine,
Comme toujours en ce moment.
Entre cousin, entre cousine,
Vit-on pareil éloignement!

LEJOYEUX, *regardant Georgette.*

Encore une gentille mine;
Mais il en pleut donc à présent!
Joli minois et taille fine;
D'honneur, c'est un pays charmant.

STÉPHAN, *à Rose, montrant Georgette.*

Je vais lui rendre grâce...

ROSE, *bas, à Stéphan, avec émotion.*

Oh! non, sachez vous taire
Jusqu'à demain... qu'elle ignore aujourd'hui
Ce que je vous ai dit...

STÉPHAN.

Mais pourquoi ce mystère?

ROSE.

Vous le saurez plus tard...

STÉPHAN.

Tu le veux... je me tais.

ROSE.

Jusqu'à demain...

STÉPHAN.

Je promets le silence;
Mais sans parler ici de ma reconnaissance,
Avec Georgette, au moins, je veux faire la paix.

GEORGETTE, *regardant Stéphan.*

Il vient vers moi, je crois... à mon tour je le quitte.

STÉPHAN, *à Georgette.*

Vous me fuyez!...

GEORGETTE.

Sans doute... entre ennemis,
Dès que l'on s'aperçoit on se fuit, on s'évite.
Ainsi le veut la guerre...

STÉPHAN.

En guerre c'est permis;
Mais quand un adversaire
Reconnaît tous ses torts, implore son pardon,
L'ennemi généreux doit-il répondre : non?

GEORGETTE, *avec joie.*

Mon cousin! se peut-il... et seriez-vous sincère?

STÉPHAN.

Ah! je le suis, sur mon honneur!
Ma bouche en ce moment parle moins que mon cœur.

GEORGETTE, *vivement.*

Est-il vrai? je pardonne... un ami, presque un frère!

ENSEMBLE.

ROSE.

O surprise extrême!
Si c'est moi qu'il aime,
Je comprends pourquoi
Un secret émoi
Doucement m'agite!
La crainte me quitte,
Et d'un doux bonheur
Se remplit mon cœur!

GEORGETTE.

O surprise extrême!
Est-ce moi qu'il aime?
Je comprends pourquoi
Un secret émoi
Doucement m'agite.
La crainte me quitte,
Et d'un doux bonheur
Se remplit mon cœur!

STÉPHAN.

Oui, je le devine :
Ma jeune cousine
A tout fait pour moi!
Pourtant, je le voi,
Non, ce n'est pas elle
Que mon cœur fidèle,
Pour un tel bienfait,
Chérit en secret.

LEJOYEUX.

La surprise extrême,
Le bonheur suprême
Qu'ici je leur voi
M'étonne, ma foi!
Mais, guerrier fidèle,
Je garde à la belle
Le secret flatteur
De son petit cœur.

ROSE, *à part, avec douleur.*

O mon Dieu!...

STÉPHAN, *la voyant pâlir.*

Qu'as-tu donc?...

ROSE, *d'une voix émue.*

Rien!... Je partage
Son plaisir, ses transports...

Hésitant.

On dit qu'elle vous
STÉPHAN, *bas, à Rose.*

Mais une autre a mon cœur... Je te la nommera
Dans un instant, ici reviens...

ROSE.

Ah! j'y serai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

STÉPHAN.

Oui, je le devine, etc.

ROSE.

O surprise extrême! etc.

LEJOYEUX.

La surprise extrême, etc.

GEORGETTE.

O surprise extrême! etc.

ROSE, *à part.* Maintenant, courons g
ter le retour de Jacques. (*Elle sort viveme*

SCÈNE VII.

ΓÉPHAN, GEORGETTE, LEJOYEUX, *un peu gris; puis* SATURNIN.

GEORGETTE, *à Stéphan.* Ah! mon cousin, e je suis heureuse de vous retrouver ainsi, mme autrefois, comme aux jours de notre fance!...

STÉPHAN. Je ne les ai point oubliés, ma ısine.

GEORGETTE. Mais alors, quand la guerre finie... quand on est amis, on se serre la in, en signe d'alliance, de réconciliation!

LEJOYEUX. Mieux que cela, jeune co- ıbe... on se donne le baiser de paix!

STÉPHAN. Un baiser!...

GEORGETTE, *tendant son front.* Dam! si st l'usage!

STÉPHAN, *l'embrassant.* Au fait, entre ents...

SATURNIN *entrant, un énorme bouquet a main.* Voilà le plus beau bouquet de allée! (*Apercevant Stéphan qui embrasse rgette.*) Qu'est-ce que je vois là!...

GEORGETTE. Saturnin!

LEJOYEUX. Tiens! voilà mon camarade er au soir!... Quelle jolie recrue ça fe- , sauf le cœur!

SATURNIN. Comment, mademoiselle Geor- e, je vous quitte plein de joie et d'espé- ce.... et tandis que je cueille des fleurs goriques et passionnées... voilà le déplo- e tableau qui m'attend à mon retour!...

GEORGETTE, *montrant Stéphan.* Nous som- réconciliés, Saturnin!

LEJOYEUX, *répétant.* Ils sont réconciliés, ırnin!

STÉPHAN. Nous sommes amis, Saturnin!

LEJOYEUX, *de même.* Ils sont amis, Satur- !

SATURNIN. Je n'en reviens pas!... et vos ıts de famille?... et vos procès?...

STÉPHAN. Non, non, plus de débats, plus rocès entre nous.... J'abandonne tous droits!

GEORGETTE. Mais, mon cousin, un pareil ıgement de votre part...

STÉPHAN, *vivement.* Ne doit pas vous rendre, Georgette... Avec un cœur tel le vôtre, tous les bons sentiments se prennent, se devinent... et ce que j'é- ive là pour vous... ce que je ressens....

GEORGETTE, *baissant les yeux et avec hé- tion.* Mais sans trop nuire à vos in- ts, il y aurait peut-être un moyen de concilier, de tout arranger.... et mon ur, qui est un habile homme, s'en char- it volontiers!

STÉPHAN. C'est juste.... et c'est entre ses mains que je veux renoncer à tous nos différends.

GEORGETTE. Venez, mon cousin, venez.

SATURNIN, *l'arrêtant.* Comment, mademoiselle Georgette... vous me quittez ainsi!... et mon bouquet de fiançailles!...

GEORGETTE. Un bouquet de fiançailles, à moi!... mais, vous n'y pensez pas, Saturnin!

LEJOYEUX, *répétant.* Mais tu n'y penses pas, Saturnin!...

GEORGETTE. Je ne suis la fiancée de personne... (*A Stéphan.*) N'en croyez rien, au moins, mon cousin... monsieur Saturnin n'a pas le droit de me parler ainsi!...

SATURNIN. Comment! quand vous m'avez permis de chercher à vous plaire!...

GEORGETTE. Eh bien! Monsieur, cherchez toujours!

LEJOYEUX. Cherche toujours, Saturnin.

SATURNIN. Quand vous ne m'avez pas défendu de vous aimer.

GEORGETTE, *avec coquetterie.* Est-ce qu'on défend jamais cela!

SATURNIN. Quand ce bouquet, cueilli à votre intention...

GEORGETTE. Assez, monsieur, assez!

LEJOYEUX. Assez, Saturnin! assez!

GEORGETTE. Et s'il vous faut absolument quelqu'un de bonne volonté pour recevoir vos hommages et vos fleurs, allez trouver la belle Thérésa... elle accepte tout... les bouquets et les galants... (*A Stéphen.*) Sortons, mon cousin, sortons!

STÉPHAN, *sortant avec Georgette.* Décidément, mon pauvre Saturnin, tu n'as pas de bonheur en amour!

SCÈNE VIII.

SATURNIN, LEJOYEUX, *puis* THÉRÉSA.

SATURNIN, *furieux.* Du bonheur... mais je crois que ce damné chasseur se moque encore de moi!... Je ne sais ce qui me retient...

LEJOYEUX. Ce qui vous retient, Saturnin... je vas te le dire... c'est votre timidité naturelle... mais, croyez-moi, jeune homme, le beau sexe est perfide et variable... la seule femme fidèle, c'est la déesse Bellone, à qui je voudrais vous unir... Elle promet à ses amants de la gloire et des jambes cassées, et elle tient toujours parole!

SATURNIN. Merci! j'aime mieux Georgette... mais, si elle me trahit... si elle en épouse un autre...

LEJOYEUX. Vous vous jetterez dans les bras de l'amitié... et nous ferons de vous un vainqueur des ennemis de la France...

SATURNIN. C'est dit, capitaine.

LEJOYEUX. C'est dit, Saturnin.

THÉRÉSA, *entrant avec agitation et ôtant sa mante.* Comme il me tardait de revenir!...

SATURNIN. Ah! c'est vous, dame Thérésa!

LEJOYEUX, *voyant Thérésa.* Voilà encore une fort belle femme!...

THÉRÉSA, *apercevant Saturnin.* Saturnin! Ah! mon Dieu! Quel air ému, agité!...

SATURNIN. On le serait à moins!

LEJOYEUX. Des tracas, des affaires de famille!

SATURNIN. A propos d'affaires, dame Thérésa... mon oncle, le receveur, m'a chargé de venir vous demander vos fermages!

THÉRÉSA. C'est juste... et je vais... Mais, j'y songe... je n'ai pas mes clefs... c'est à Rose que je les ai confiées... N'importe... aujourd'hui, dès ce matin...

SATURNIN. C'est bien... vous vous acquitterez vous-même... j'aime mieux ça... J'ai l'esprit si troublé, que je compterais tout de travers...

LEJOYEUX. Venez, mon tendre ami, venez... j'éprouve un ardent besoin de me rafraîchir... Très-décidément, le vin de la fermière altère beaucoup, quoiqu'il soit excellent... (*regardant Thérésa*) et avec de pareils yeux... Décidément, c'est une très-belle femme... Viens, Saturnin, Bacchus et la gloire nous attendent!... (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE IX.

THÉRÉSA, *puis* ROSE.

THÉRÉSA, *avec agitation.* Enfin me voici de retour!... et comme j'ai bien fait de me rendre au bourg voisin!... Ce titre, ce contrat que le tabellion m'a promis de retrouver à tout prix... il peut m'obtenir encore la pitié de Stéphan... son estime, et peut-être... Ah! cette idée-là me rend folle de bonheur et de joie!

ROSE, *entrant sans voir Thérésa.* On m'a dit que Jacques était arrivé, et j'accours... (*Jetant un cri.*) Ciel!... madame Thérésa!

THÉRÉSA. Rose, est-il venu quelqu'un en mon absence?...

ROSE, *très-émue.* Non, madame, personne!...

THÉRÉSA, *l'examinant.* Qu'avez-vous donc?... vous êtes toute émue, toute troublée!...

ROSE, *de même.* Moi, madame, je n'ai rien; je vous assure...

THÉRÉSA. M. le receveur du canton vient de me faire demander ses fermages... et comme il n'attend jamais... il faut à l'in[stant].. Heureusement l'argent est prêt donnez-moi mes clefs...

ROSE, *hors d'elle-même.* Vos clefs, m[a]dame!...

THÉRÉSA. Sans doute!

ROSE, *de même.* Vos clefs!... je ne les [ai] pas.

THÉRÉSA, *les prenant.* Perdez-vous [la] tête?... Les voici... elles sont à votre cei[n]ture... Attendez-moi, je reviens!... (*E[lle] rentre dans la ferme.*)

ROSE, *à part.* Ah! malheureuse! que d[e]venir!...

SCÈNE X.

ROSE, LE CHEVRIER, *qui est entré v[ers] la fin de la scène.*

LE CHEVRIER, *à part, voyant Rose.* E[lle] est seule, tant mieux!... Allons, c'est à n[e pas] trembler maintenant devant elle... et [je] ne sais comment lui dire...

ROSE, *avec la plus vive agitation, coura[nt] à lui.* Ah! vous voilà, père Jacques!... [Au] nom du ciel, cet argent que vous avez [été] chercher à la ville... où est-il?... donnez-moi!

JACQUES, *hésitant.* Cet argent, ma pa[u]vre enfant!...

ROSE, *de même.* Sans doute!... Ne m'av[ez-]vous pas promis une somme de trois mi[lle] livres... une dot, qui m'appartient, disi[ez-]vous?...

JACQUES. Oui, mon enfant... oui, cet a[r]gent était bien à toi... car c'étaient mes éc[o]nomies de vingt ans... les économies [d'un] vieux soldat...

ROSE. Eh bien! père Jacques... eh bie[n]

JACQUES. Eh bien! ma pauvre enfant cet argent que j'avais confié à un camara[de] établi à la ville voisine...

ROSE. Achevez!

JACQUES, *avec douleur.* Cet argent, le m[i]sérable... s'est enfui en me l'emportant...

ROSE. Grand Dieu!

JACQUES. Juge de mon chagrin, en appr[e]nant cette nouvelle... moi qui m'étais pri[vé] de tout au monde pour t'amasser cette somm[e] à toi, ma fille chérie...

ROSE. C'en est fait, Jacques! plus d'espoi[r]

JACQUES. Qu'est ce que tu dis là!

ROSE. Plus d'espoir, vous dis-je... Et [je] suis perdue!

JACQUES. Perdue!...

ROSE. Oui, perdue!... et je vais tout vo[us] dire... (*Apercevant Stéphan qui paraît a[u]

d). Stéphan !... Avouer devant lui... plu-
mourir !... Fuyons !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, STÉPHAN.

TRIO.

STÉPHAN, *retenant Rose.*

te, Rose, un instant... Reste, ma jeune amie.
ntrant Jacques.
Devant tous deux je parlerai,
Car il s'agit du bonheur de ma vie...
Rose.
ou tien, peut-être...

JACQUES.

Alors, j'écouterai !

STÉPHAN, *à Rose.*

rgette m'a sauvé ! tu me l'as dis toi-même...
uis libre par elle....

JACQUES.

Il se pourrait !... C'est bien !

STÉPHAN.

si tout maintenant me prouve qu'elle m'aime.
our m'acquitter il serait un moyen !

ROSE, *à part.*

el !...

JACQUES.

J'en étais sûr... et c'est un mariage !

STÉPHAN.

ement !...

JACQUES, *montrant Rose, à part.*

A présent je comprends son langage,
trouble, sa douleur...

STÉPHAN, *à Rose.*

Mais j'ai donné ma foi,
cœur, mon avenir... Rose, tout est à toi !

ROSE, *à part.*

moi tant de bonheur dans ce moment funeste !

JACQUES, *montrant Stéphan.*

cœur l'avait jugé...
A Rose.
Tu vois bien qu'il te reste.
Plus de pleurs dans tes yeux.
nour n'a pas besoin d'argent pour être heureux !
squ'il t'offre sa main, la réponse est bien douce !

ROSE, *avec effort.*

el ! un tel bonheur, il n'est pas fait pour moi !
acques.
m'interrogez pas !...

STÉPHAN.

Eh quoi ! ton cœur repousse
amour et ma foi... Grand Dieu ! qu'entends-je là ?

JACQUES.

je n'en reviens pas... pour moi quelle surprise !
Rose.
ais-tu donc changé ?...

ROSE, *d'une voix faible.*

Je le crois, c'est cela !

JACQUES.

Décidément ma barbe grise
Ne comprend rien à ces cœurs-là !

ENSEMBLE.

STÉPHAN.

O souffrance mortelle !
Ah ! c'est trop de douleur !
D'un mot sa voix cruelle
A détruit mon bonheur !
Lorsque mon cœur se flatte
D'un destin plus heureux,
Hélas ! cette âme ingrate
A brisé mon espoir et se rit de mes vœux !

ROSE.

O souffrance éternelle !
Ah ! c'est trop de douleur !
Du sort la loi cruelle
A détruit mon bonheur !
Lorsque son cœur se flatte
D'un destin trop heureux,
Celle qu'il croit ingrate
A souffert plus que lui d'un refus douloureux !

JACQUES.

O peine cruelle,
Mortelle douleur !
Hélas ! et c'est elle
Qui brise son cœur !
Quand son cœur se flatte
D'un destin heureux,
De son âme ingrate
Voilà donc les vœux !

STÉPHAN, *avec amour.*

Rose, en vous j'avais mis ma plus douce espérance,
J'étais ingrat pour vous chérir.
J'oubliai les devoirs de la reconnaissance ;
Mais vous me repoussez, je saurai les remplir !
A Georgette à l'instant ici je vais m'unir !...

JACQUES, *à Rose, montrant Stéphan.*

Tu ne l'aimes donc plus ?...

ROSE, *à part.*

Moi le faire rougir
Lui partager ma honte !...

JACQUES.

Ah ! réfléchis encore !...
Réponds, ma fille, à ce cœur qui t'adore ?

ROSE, *avec désespoir.*

Non ! Je ne l'aime plus ! et n'ai plus qu'à mourir !!..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

STÉPHAN.

O souffrance cruelle ! etc.

ROSE.

O souffrance éternelle ! etc.

JACQUES.

O peine cruelle ! etc.

Rose s'enfuit dans la plus vive agitation par le fond à gauche, et Stéphan s'éloigne vivement avec désespoir par le premier plan du même côté, malgré les instances de Jacques qui veut le retenir.

SCÈNE XII.

JACQUES, THÉRÉSA.

THÉRÉSA, *sortant de la ferme dans le plus grand trouble, à elle-même.* Je puis à peine le croire... et la preuve est là sous mes yeux... J'en tremble encore de surprise, d'effroi... Je n'ose interroger personne... et pourtant, le doute est affreux !

JACQUES. Qu'avez-vous donc, madame Thérésa ?... comme vous êtes pâle !...

THÉRÉSA. Ce que j'ai, père Jacques !... je n'ai pas la force de vous le dire... un événement inouï, odieux, incroyable...

JACQUES. Parlez, parlez, Thérésa !...

THÉRÉSA. Jacques ! on m'a volé !

JACQUES, *stupéfait.* Volé !...

THÉRÉSA. Chez moi, dans ma chambre... dans le vieux bahut qui contient tout l'argent que j'ai reçu !

JACQUES. Et quand cela, bon Dieu ?

THÉRÉSA. Cette nuit, sans doute... car, hier, à mon départ pour la ville, j'avais renfermé moi-même dans ce bahut une somme de trois mille livres en or, que je destinais à payer mes fermages !

JACQUES. Eh bien ?

THÉRÉSA. Ce matin, la moitié de cette somme a disparu... on m'a dérobé quinze cents livres !

JACQUES. Juste ciel ! et pouvez-vous accuser quelqu'un ?...

THÉRÉSA. Accuser, non !... soupçonner !... oui !...

JACQUES. Et qui cela, Thérésa ?...

THÉRÉSA. Une personne en qui j'avais toute confiance... que je n'aurais jamais crue capable... car, en partant hier, je lui remis mes clefs, qu'elle vient de me rendre à l'instant même...

JACQUES. Rose !... grands dieux !...

THÉRÉSA. Rose, qui me doit tout au monde... élevée dans cette ferme par mes bontés, et dont je voulais un jour assurer l'avenir !...

JACQUES, *avec indignation.* Et c'est elle que vous soupçonnez ?

THÉRÉSA. Et quelle autre ?...

JACQUES, *avec indignation.* Mon enfant !... la fille de mon cœur !... mais, savez-vous, Thérésa... que c'est me soupçonner moi-même...

THÉRÉSA. Et sur qui dois-je alors reporter ma pensée ?...

JACQUES. Sur tout le monde !... sur moi !.. sur chacun ici.. plutôt que sur une pauvre créature dont l'honneur et la vertu sont les seuls trésors dans la vie...

THÉRÉSA. Mais ces clefs, père Jacques.. ces clefs ?...

JACQUES. Eh ! morbleu ! ne peut-on pa[s] les lui avoir soustraites... Mais voler, elle ma chère innocente fille !...

THÉRÉSA. Je ne l'accuse pas, Jacques.. et le soupçon seulement...

JACQUES. Le soupçon ! le soupçon !...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le soupçon, Thérèse, il frappe, il nous tue !
C'est un fer caché, c'est un noir venin !
Sous ce coup fatal, une âme abattue
Se flétrit dans l'ombre et périt soudain !
Ah ! préservez bien du soupçon funeste
Cette pauvre enfant, mon unique bien !
Tout mon vieil honneur, qu'en pleurant j'atteste,
Se réveille encore et répond du sien !
C'est mon enfant... c'est mon seul bien !
Et mon honneur doit répondre du sien !

DEUXIÈME COUPLET.

Comme un clair miroir qu'un nuage altère,
Le cœur se ternit sous un souffle impur !
Voyez dans nos champs la fleur solitaire,
Il lui faut l'éclat du jour le plus pur !
Ah ! préservez bien du soupçon funeste
Cette pauvre enfant, mon unique bien !
Tout mon vieil honneur, qu'en pleurant j'atteste,
Se réveille encore, et répond du sien !
C'est mon enfant... c'est mon seul bien !
Et mon honneur doit répondre du sien !

Adieu !... gardez encore ce fatal secret... J[e] cours chercher Rose... tout va s'éclaircir.. et vous rendrez bientôt justice à ma pauvr[e] enfant ! (*Il sort vivement.*)

SCÈNE XIII.

THÉRÉSA, *puis* LEJOYEUX.

THÉRÉSA, *désignant Jacques.* Que craint-il donc de moi !... Ah ! le crime de cett[e] jeune fille serait-il prouvé .... ce n'est pa[s] moi qui voudrais la déshonorer, la perdre.. une jeune fille, un enfant !... Oh ! je n'a[i] pas le cœur si cruel... en ce moment surtout... où je puis être heureuse... où je pourrai tout avouer à Stéphan... où tout en me plaignant... il peut m'aimer encore peut-être, et me donner sa foi !...

LEJOYEUX, *entrant et voyant Thérésa, à part.* La belle fermière... attention, Lejoyeux... soyons galant et séducteur, pour l'honneur du corps des recruteurs !...

THÉRÉSA, *à elle-même*. En vain je me rds en conjectures... qui a pu commettre ie pareille action ?...

LEJOYEUX, *avec galanterie*. Me permet-ez-vous, belle fermière, de vous inviter our le premier menuet du bal?...

THÉRÉSA, *avec distraction*. Un bal, ici!.. à quelle occasion?...

LEJOYEUX. En l'honneur de la nopce qui se célébrer dans ce hameau fortuné !...

THÉRÉSA, *surprise*. Une noce !... et qui nc se marie ?

LEJOYEUX. Le plus beau garçon du pays... plus, ne moins... le séduisant Stéphan!

THÉRÉSA. Stéphan ! Stéphan se marie... ons donc... ce n'est pas possible !...

LEJOYEUX. Belle fermière !... Dans la bou-e d'un autre sexe... cela ressemblerait à un menti... et alors... nom de quatre-vingt lle pipes!... Mais de la part de la beauté... s'entend !

THÉRÉSA. Parlez, monsieur, parlez!... Qui ıs a instruit?... qui vous a dit cela ?...

LEJOYEUX. Eh! mais, ce n'est plus un 'stère... un secret que je devais garder... ıt le village le sait maintenant.

THÉRÉSA. Et qui donc épouse-t-il?...

LEJOYEUX. Eh! parbleu! l'ange bienfai-ıt qui l'a tiré des griffes glorieuses de la lice du roi.

THÉRÉSA, *avec agitation*. Ah! c'est une ıme qui a payé sa liberté !

LEJOYEUX. Et une jolie encore... la petite se de Mai, qui possédait sans doute un ma-fort dodu...

THÉRÉSA, *de même*. C'est Rose qui l'a ra-:té... dites-vous ?... Où cela ?... Quand a?... Répondez!

LEJOYEUX. Eh! Mille carabines! Hier au r, dans votre ferme, au moment fatal de ın départ !

THÉRÉSA. Et que vous a-t-elle donné?...

LEJOYEUX. Quinze cents livres tournois, superbes louis d'or... et ça n'est pas cher ur l'objet en question !...

THÉRÉSA, *à part, avec violence*. Quinze ıts livres en or!... Ah! Je devine... plus doutes maintenant... la misérable!... et Ja-:s qui me soutenait... qui la défendait en-e!

LEJOYEUX. Qu'avez-vous donc, aimable mière ?

THÉRÉSA, *de même, à part*. C'est cela, : l'aime... elle l'a rendu libre... et pour pouser ensuite... mais qu'a-t-elle donc éré?... Que je lui pardonnerais son infa-e... son vol indigne... que je la verrais là, ıs mes yeux, s'unir à cet homme!... Oh! nais! jamais!!..

LEJOYEUX. Le tonnerre n'est pas loin... v'là les éclairs!...

THÉRÉSA, *hors d'elle-même, à part*. Mais cela ne sera pas!... Cela ne peut pas être... Et moi qui la ménageais, moi qui trouvais dans mon cœur de la pitié pour elle... Ah! j'ignorais alors... Non, non, plus de pitié... il y a une justice, il y a des lois, des châtiments pour de tels crimes... Mais ce mariage va se faire!.. Où sont-ils!... Et déjà peut-être... Ah! courons... les forces me manquent... n'importe! J'en trouverai encore assez pour les empêcher de s'unir! (*Elle sort dans la plus grande agitation.*)

LEJOYEUX, *la regardant s'éloigner*. Décidément, il y a infiniment de nuages au ciel! Et mon menuet avec la fermière me semble fort aventuré pour ce soir!...

SCÈNE XIV.

LEJOYEUX, JEUNES FILLES ET VILLAGEOIS.

FINAL.

CHOEUR.

Des fiancés c'est la fête,
Et deux amants en ce jour,
Lorsque leur hymen s'apprête,
Vont jurer constant amour!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SATURNIN.

SATURNIN, *avec un désespoir comique, à Lejoyeux.*

Oui, c'en est fait, mon malheur est certain!...
Et la coquette se marie!

LEJOYEUX.

Que dites-vous?...

SATURNIN.

O perfidie!
Georgette épouse son cousin!

LEJOYEUX.

Mais pas du tout... c'est Rose qu'il épouse.

SATURNIN.

C'est Georgette!..

LEJOYEUX.

Allons donc!...

SATURNIN.

Dans ma rage jalouse
Mon cœur ne le sait que trop bien!

LEJOYEUX.

Au diable tout cela... je n'y comprends plus rien!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STÉPHAN, *entrant, donnant la main à Georgette.*

REPRISE DU CHOEUR.

Des fiancés c'est la fête,
Et deux amants en ce jour,
Lorsque leur hymen s'apprête,
Vont jurer constant amour!

STÉPHAN, *la main de Georgette dans la sienne. Ils sont placés sous le chêne, et entourés de tout le village.*

Quand sous ma foi tu t'es placée,
Ici je te promets l'hymen;
Sois aujourd'hui ma fiancée,
Tu seras ma femme demain!

ENSEMBLE.

GEORGETTE, *à Stéphan.*

A vous mon cœur et ma pensée,
A vous mon amour et ma main.

STEPHAN, *à Georgette.*

Sois aujourd'hui ma fiancée,
Tu seras ma femme demain!

CHOEUR, *à Georgette.*

A toi son cœur et sa pensée,
A lui ton amour et ta main!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JEUNES PAYSANNES, *ramenant Rose au milieu d'elles.*

LES PAYSANNES.

Rose allait nous quitter, nous l'avons retenue,
Et nous la ramenons.

ROSE, *avec effort, voulant s'éloigner.*

Par pitié, laissez-moi.
Ah! comment dérober ma douleur à leur vue
Et leur cacher ma honte et mon effroi!...

STEPHAN, *prenant Rose à part, avec tristesse.*

Vous n'avez pas voulu, Rose, de ma tendresse
Et le devoir pour moi remplace le bonheur.
Mais sur votre avenir je veillerai sans cesse
Ainsi qu'un tendre frère... et vous serez ma sœur.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, THÉRÉSA, *puis* JACQUES.

THERÉSA, *voyant Stéphan près de Rose, à part.*

Il est donc vrai! les voilà tous les deux...

(*Haut, montrant Rose.*)

Écoutez tous! Arrêtez cette femme.
Connaissez-la, c'est une infâme!

TOUT LE MONDE.

Que dit-elle?...

THÉRÉSA.

Apprenez un secret odieux,
Je voulais le cacher dans le fond de mon âme;
Mais puisqu'elle ose ici se montrer à vos yeux,
Puisqu'elle ose affronter ma vue...
Je dirai tout!...

TOUS.

Parlez! parlez!...

ROSE, *à part.*

Je suis perdue!

STÉPHAN, *regardant Rose.*

Ah! mon Dieu! Quel effroi!

ROSE, *voulant fuir, à Stéphan.*

Laissez-moi! Laissez-moi!

(*Tout le monde a entouré Thérésa.*)

THÉRÉSA, *avec agitation,*

Hier, en m'éloignant, et pendant mon absence
Je lui laissai mes clefs, et mon argent,
Ma maison, où j'avais recueilli son enfance...
Aujourd'hui je reviens... Tremblante devant moi,
Sur son front se peignaient et le trouble et l'effroi!
En la voyant ainsi redouter ma présence.
Je ne sais quel soupçon avait glacé mon cœur.
J'entre. Que vois-je, hélas! ô surprise!... ô terreur!
Que vous dirais-je, enfin! Jusqu'aujourd'hui si pure
Comment a-t elle osé... ma force me trahit;
Mais ici devant tous, devant Dieu je le jure,
Elle m'a volé cette nuit!...

TOUS, *avec un cri d'horreur.*

O ciel!...

THÉRÉSA, *à Stéphan.*

Et maintenant soyez heureux près d'elle,
Donnez-lui votre nom, et soyez son époux!

STÉPHAN.

Son époux!...

GEORGETTE.

Non, non, rassurez-vous
C'est moi qui suis sa femme!...

THÉRÉSA, *avec douleur.*

O méprise cruelle!
O mon Dieu! Qu'ai-je fait!...

STÉPHAN.

Mais je n'ai pas besoin
De ce lien sacré pour repousser ce crime.
Non, non, c'est impossible... (*A Rose.*)
Ici, pauvre victime,
De ton honneur je suis le garant, le témoin...

JACQUES, *qui est entré depuis un instant.*

Nous le serons tous deux... Viens, ma fille chérie!
Mépris, honte et malheur à qui te calomnie!

LE CHOEUR, *à Thérésa.*

Mépris, honte et malheur à qui te calomnie!...

JACQUES, *à Rose.*

Mon enfant, relève ton front,
Dieu pèse tout dans sa balance,
Justice, honneur à l'innocence!

Et pour l'accusateur, l'affront!...

STEPHAN, *à Rose.*

D'un seul mot tu peux tout détruire,
D'un mot confonds tes ennemis!
Défends-toi!...

ROSE, *parlé.*

Je n'ai rien à vous dire.

TOUS.

Parle, réponds!...

ROSE, *de même.*

Je ne le puis!...

JACQUES.

Quoi! te laisser ainsi confondre!
Réponds pour toi-même, pour moi!

CHOEUR.

Parle, réponds!...

ROSE, *parlé.*

Non, non, je n'ai rien à répondre!...
(*Elle tombe dans les bras du Chevrier*).
Rien... rien... rien...

TOUS.

Rien!...

JACQUES, *à part, avec douleur.*

Rien... Il est donc vrai, grands dieux!...

CHOEUR, *à Rose.*

Opprobre du village
Quitte désormais ces lieux,
Et la rougeur au visage,
Fuis pour jamais loin de nos yeux!
Pauvres gens de ces montagnes,
L'honneur seul est notre loi!
Va-t'en, car l'air de ces montagnes
Serait trop pur, trop pur pour toi!

STÉPHAN.

O désespoir affreux! ô douloureux regrets!

A Rose.

Non! je ne te crois pas... Rose, un seul mot, de grâce!

JACQUES, *se mettant entre Rose et Stéphan, à qui il montre Georgette.*

Près d'elle à l'avenir, Stéphan, voilà ta place,
(*Prenant Rose presque évanouie dans ses bras et l'entraînant.*)
Voici la mienne désormais!

CHOEUR, *accompagnant Jacques qui gravit le pont en soutenant Rose.*

Toi, l'opprobre du village,
Quitte pour jamais ces lieux,
Et la rougeur, etc.

Tous les Villageois sont groupés au bas du pont, sur lequel on voit monter lentement Jacques et Rose qu'il entraîne. Stéphan détourne les yeux avec douleur, et Thérésa tombe accablée sur le banc de la ferme, près de laquelle sont placés Lejoyeux et Saturnin. La lune qui s'est levée pendant la scène précédente éclaire le fond de ce tableau.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente des ruines attenant à une chapelle dont on aperçoit le porche au milieu des plantes sauvages, de lierres et de bois touffus. Une portion de voûte reste encore sur le devant de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEJOYEUX, L'ENDORMI, *et* QUELQUES SOLDATS, *sont assis sous la voûte.* (*Il fait petit jour.*)

LEJOYEUX, *aux Recrues qui l'entourent.* Suite de l'histoire du jeune Brindavoine, fils d'un meunier, qui devint l'époux d'une belle princesse!

TOUS, *se rapprochant.* Voyons la suite!

LEJOYEUX. Le jeune Brindavoine, embarqué sur un vaisseau du roi, fut chargé, ainsi que trois mille autre braves, d'aller conquérir les grandes Indes... En traversant le royaume de Mazulipatan, la princesse du lieu trouva le jeune Brindavoine si charmant sous son uniforme, qu'elle en faillit mourir d'amour... Elle lui demanda sa main, ce que le beau guerrier lui accorda par humanité... tout en regrettant amèrement le pain de munition, son bel uniforme, et sa profession de soldat français qui faisaient sa joie et son bonheur!

UNE RECRUE. Dites donc, capitaine, est-ce que ça arrive toujours comme ça?...

LEJOYEUX. Toujours!... Il est sans exemple qu'un soldat n'épouse pas une princesse... Les plus malheureux trouvent des marquises ..; mais ceux-là ont du guignon!

L'ENDORMI. Capitaine, votre récit est intéressant et surtout fort véridique...; mais ça n'empêche pas que nous ayons passé une mauvaise nuit, dans ces ruines... exposés à l'orage... et sans souper!...

LEJOYEUX. L'Endormi, vous devenez trop sybarite.... vous tenez trop à vos quatre repas.... c'est du luxe avec un physique comme le vôtre... Sachez donc que ce n'est pas sans dessein que j'ai quitté le village, après l'événement d'hier au soir... J'ai idée que je suis pour quelque chose dans le malheur de cette pauvre fille, accusée par sa maîtresse..., et je ne me souciais pas d'être appelé en témoignage!

L'ENDORMI. On dit que les anciens de la

république d'Andorre vont s'assembler pour la juger.

LEJOYEUX. Raison de plus pour continuer notre route dès que le jeune Saturnin nous aura rejoints pour partir avec nous.

L'ENDORMI. Le garde-pêche !... il chérit trop son individu pour aller à la guerre... Il ne viendra pas !...

LEJOYEUX. Sergent l'Endormi, si votre cœur n'était pas aussi coriace que votre giberne, vous sauriez ce que c'est qu'un désespoir d'amant... Cet aimable jouvenceau en éprouve un des plus complets... et Mars va profiter des rigueurs de l'Amour !... Eh ! tenez, voici notre nouvelle recrue.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SATURNIN, *portant un paquet au bout d'un bâton.*

SATURNIN. Bonjour, capitaine Lejoyeux.. Bonjour, mes camarades. ..

LEJOYEUX. Salut au jeune héros qui nous arrive... que nos bras lui soient ouverts... et que nos gosiers s'apprêtent à s'arroser en son honneur !

SATURNIN. Vous êtes bien bon, capitaine, il n'y a pas de quoi...

LEJOYEUX. Il n'y a pas de quoi ! mille millions de sabretaches !... Quand vous allez être général, maréchal, ou caporal, après votre première campagne....

SATURNIN. Quant à ça, je n'y tiens pas... J'ai un autre projet.

LEJOYEUX. Quel projet ?

SATURNIN. Oh ! c'est bien simple... Je veux aller me faire tuer, voilà tout... Ça doit être facile avec du bonheur... et je suis sûr de mon affaire... je me connais... Si je ne meurs pas d'un boulet de canon, je mourrai de peur à la première bataille... Et ça reviendra au même !

LEJOYEUX. On ne meurt pas de ça, mon tendre ami... Je connais beaucoup de gens qui vivent très-vieux avec cette maladie-là, et quant à vous faire tuer, l'ennemi n'a pas de boulets pour tout le monde... Vous êtes trop gourmand.... mais l'amour vous trouble la cervelle... Ce petit Dieu malin vous a mis son bandeau sur l'œil..., et j'ai là un vieil élixir qui va calmer vos sens et réchauffer votre estomac !...

SATURNIN. Vous croyez ?

LEJOYEUX. J'en réponds !... La cité de Cognac n'en a jamais produit de meilleur !... Allons, l'Endormi, versez-nous de cette liqueur bienfaisante... (*A Saturnin.*) Et toi, l'ami !...

RÉCITATIF.

Allons, allons, un peu de caractère !
Chante avec nous notre chanson guerrière;
On peut la chanter en buvant
Et l'on peut boire en la chantant !

REFRAIN.

Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : Intrépides soldats,
Marchez où mon bruit vous conduit;
Qui veut de la gloire me suit !
Soldat qui chéris le tambour
Soudain tu réponds à ton tour:
Marcher à la fête, aux combats,
Qu'importe, ô tambour, quand tu bats !

CHŒUR.

Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : intrépides soldats, etc.

PREMIER COUPLET.

LEJOYEUX, *à Saturnin.*

Venez, mon bel homme,
Ici,
Et puis, trinquez comme
Ami !
Non, rien ne vous forme
Vraiment
Comme un uniforme
Charmant !
Nous battons l'enclume
Morbleu !
Sur le cœur qu'allume
Not' feu !
Et quand l'époux chasse
L' galant,
Deux autr' prennent la place
D' l'absent !
Mais vraiment, c'est fastidieux
D'être toujours victorieux.

Avec le chœur.

Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : Intrépides soldats, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

LEJOYEUX.

Mais quand la bataille
Rugit !
Lorsque la mitraille
Bondit !
Marche, compagnie,
Au feu !
A ma bonne amie
Adieu !
Braver sans alarmes
Le sort !
Trouver sous les armes
La mort !
Ou bien la victoire
Au feu !
Voilà notre histoire,
Morbleu !

Avec le chœur.

Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : Intrépides soldats,
Marchez, etc.

LEJOYEUX, *à Saturnin.* Eh bien, mon ›une héros, puisque le cœur vous en dit iaintenant, j'ai là un bijou d'engagement out prêt... mettez votre joli nom au bas, et ous êtes des nôtres!

SATURNIN, *prenant l'engagement.* Certai- ement! et avec plaisir! (*Il le met dans sa oche.*)

LEJOYEUX. Qu'est-ce que vous faites donc ?

SATURNIN. Je le garde, votre engagement, our le signer à tête reposée... et puis je suis ineur... il faut que mon oncle y mette sa iffe... (*Chœur dans le lointain.*) Qu'est-ce ue j'entends là ?

LEJOYEUX. Des voix de jeunes filles!

L'ENDORMI, *allant regarder au fond à uche.* Une procession de femmes qui se rige de ce côté...

SATURNIN. J'y suis... ce sont les femmes ı village qui viennent parer la chapelle pour mariage de l'infidèle Georgette et du chas- ur Stéphan...

LEJOYEUX. C'est pour cela qu'il faut éviter otre cœur sensible... Qu'est-ce?

L'ENDORMI, *lui remettant un papier qu'un près vient d'apporter.* Pour vous, capi- ne...

LEJOYEUX. Voyons ce papier... (*Lisant.*) Au nom des magistrats du val d'Andorre, seuls juges de tous les délits qui se commet- tent dans la République... se réservant le droit de livrer lesdits coupables à la justice française, après le crime reconnu... nous enjoignons au capitaine Lejoyeux et à sa compagnie, présentement dans le pays, de nous prêter main forte pour arrêter et con- duire devant notre tribunal de famille, la nommée Rose de Mai, accusée de vol do- mestique chez la fermière Thérésa, sa maî- tresse... « (*Parlant.*) Par la mordieu! ilà une désagréable commission! (*A Satur- n.*)... Une mauvaise entrée en campagne ur vous, mon jeune ami... mais vous nous joindrez...(*Aux Soldats.*) Attention, vous tres! portez armes! par le flanc droit, s accéléré, en avant marche!... arme bras! *es Soldats sortent avec les Recrues sur la tournelle du duo suivant.*)

SATURNIN, *regardant à gauche.* C'est elle! l'aperçois!

LEJOYEUX. Qui ça? Rose de Mai!...

SATURNIN. Eh! non! l'infidèle Georgette!

LEJOYEUX. Ah! diable, voilà une rencontre ii pourrait bien calmer l'ardeur martiale de tre jeune héros... (*Il s'éloigne.*)

GEORGETTE, *entrant, à ses compagnes.* Allez toujours, je vous suis... le temps seulement de cueillir ces belles roses sauvages pour le bouquet de la Vierge... (*Les jeunes filles entrent dans la chapelle.*) (*Apercevant Saturnin.*) Bonjour, monsieur Saturnin...

SATURNIN. Votre serviteur, mam'selle... (*A la cantonade, en élevant de plus en plus la voix.*) Oui, capitaine, je vous re- joins à l'instant... et nous partons pour la guerre... une terrible guerre... Je brûle d'être soldat... de voir l'ennemi en face, lui et ses affreux canons!... (*A part, regardant Georgette.*) Elle ne me retiendra pas...

SCÈNE III.

GEORGETTE, SATURNIN.

DUETTO.

SATURNIN, *à Georgette, qui a l'air de s'éloigner.*

Vous partez?...

GEORGETTE.

Mais sans doute!
Et vous, n'allez-vous pas aussi vous mettre en route?

SATURNIN.

Je quitte le pays!...

GEORGETTE.

Pour longtemps?...

SATURNIN.

Pour jamais!
Je l'ai dit assez haut tout à l'heure...

GEORGETTE.

J'étais
Occupée à cueillir des fleurs pour nos bouquets!

SATURNIN.

Je pars pour la guerre
Au son du tambour,
Et, pour moi, j'espère,
Jamais de retour!
La balle ennemie
Percera mon cœur,
C'est là mon envie
Et mon seul bonheur!

GEORGETTE, *riant.*

Il part pour la guerre
Au son du tambour,
Mais bientôt j'espère
Le voir de retour.
La balle ennemie,
Malgré son ardeur,
Laissera la vie
A ce grand vainqueur!

SATURNIN, *prenant son paquet et son bâton.*

Adieu!...

GEORGETTE, *avec bonté.*

Vous m'en voulez?...

SATURNIN, *avec un désespoir comique.*

Ah! Georgette! pour vous

J'aurais été la crème des époux!

GEORGETTE.

J'aimais mon cousin dès l'enfance.

SATURNIN.

Mais son amour à lui m'a semblé bien soudain!

GEORGETTE, *vivement.*

Qu'importe!

SATURNIN.

A cet amour j'ai peu de confiance;
Un amour né d'hier peut s'en aller demain!

GEORGETTE, *avec colère.*

Et pourquoi ça, je vous en prie?
Ne suis-je pas assez jolie?
Et pour moi n'est-il pas charmant?

SATURNIN.

Avec ça qu'il est fort galant!
Le jour même où l'on se marie,
Vous quitter... c'est fort étonnant!

GEORGETTE.

Ne peut-on pas avoir affaire?

SATURNIN.

Sa seule affaire est de vous plaire!

GEORGETTE.

Tel qu'il est, il me plaît ainsi!

SATURNIN.

C'est un fort drôle de mari!
Oui, c'est un drôle de mari!

ENSEMBLE.

GEORGETTE.

C'est un outrage
Qu'un tel langage!
Craignez l'orage
De mon courroux!
L'époux que j'aime,
Mon bien suprême,
Me plaît quand même,
Entendez-vous!

SATURNIN.

De mon langage
Naît un orage
Lorsque j'outrage
Un tendre époux!
Mais son cœur même,
Du bien suprême
Qu'ici l'on aime,
Est fort jaloux!

SATURNIN.

Après tout, et c'est nécessaire,
On a bien, en se mariant,
Quelques tendres adieux à faire!

GEORGETTE.

Allez, vous êtes un méchant!
Stéphan m'aime jusqu'au délire,
Entendez-vous!...

SATURNIN.

Il a vraiment
Mis assez de temps à le dire
Pour en être sûr à présent!
Mais puisque ça vous plaît ainsi,
Moi, je me tais, j'en suis ravi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Se disputant.

SATURNIN.

De mon langage, etc.

GEORGETTE.

C'est un outrage, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, STÉPHAN, *entrant.*

STÉPHAN, *à part.* Ma cousine ici!.... (*Haut.*) C'est vous, mademoiselle Georgette...

SATURNIN. Mademoiselle Georgette!.... comme c'est tendre pour un futur...

GEORGETTE, *à Saturnin.* Eh bien! vous qui disiez qu'il ne viendrait pas... vous voyez bien que le voilà..... qu'il n'a pas pu vivre sans moi... qu'il est venu me chercher jusqu'ici!...

STÉPHAN. Qu'avez-vous donc, Georgette?

GEORGETTE. C'est monsieur Saturnin qui prétendait que vous m'oubliez déjà... que vous ne m'aimiez pas!

SATURNIN, *bas, à Georgette.* C'est bien la peine d'aller lui dire cela... pour qu'il me cherche querelle..... il ne manquerait plus que ça...

GEORGETTE, *à Stéphan.* Mais je n'en crois rien, mon cousin... Saturnin est un envieux, un jaloux... pourtant il m'a dit une chose... une seule qui m'a fait réfléchir... c'est que votre amour pour moi vous est venu un peu vite...

STÉPHAN. J'étais votre ami depuis l'enfance, Georgette... des débats de famille nous avaient séparés... mais lorsque j'ai su tout ce que vous aviez fait pour moi... quand vous m'avez rendu à ma patrie, à ma bonne mère... à tout ce que j'aimais... quand vous avez racheté ma liberté...

GEORGETTE. Moi, mon cousin!...

STÉPHAN. J'ai dû me taire jusqu'ici, parce que je l'avais promis... mais à présent je serais un ingrat de vous cacher plus longtemps ma reconnaissance!

GEORGETTE. On vous a trompé, mon cousin... et ce n'est pas moi, je vous jure, qui vous ai rendu le service dont vous me parlez!

STÉPHAN. Qu'entends-je!... ce n'est pas vous!... et qui donc, alors?...

GEORGETTE. Quant à cela, je n'en sais rien... Mais, attendez donc... et quand ça serait moi... est-ce que c'est seulement par reconnaissance que vous m'aimez, que vous m'épousez?...

STÉPHAN, *embarrassé.* Je ne dis pas cela, na cousine...

SATURNIN. Mais il ne dit pas le contraire!...

GEORGETTE, *à Stéphan.* Vous ne répon-ez pas !... vous ne vous defendez seulement as!... et je vois bien que Saturnin a rai-on... qu'il a deviné juste...

STÉPHAN. Ma cousine !...

GEORGETTE. Tenez, Stéphan..... soyez ranc... nous ne sommes pas encore mariés... t je veux tout savoir... Sans ce qu'on vous a it... sans ce que vous avez cru... m'auriez-ous demandé ma main ?...

STÉPHAN. Georgette !...

SATURNIN. Là ! il hésite !...

GEORGETTE, *à Stéphan.* Répondez, mon-ieur... vous devez tout me di e...

STÉPHAN. Eh bien !... Non, ma cousine !...

SATURNIN. Il en convient ! il ne vous aime as !

STÉPHAN. Je n'ai pas dit cela !

GEORGETTE. Mais je le dis, moi, mon-eur... c'est une horreur... quand je croyais votre amour... quand tout le pays est ins-uit de notre mariage...

STÉPHAN. Je tiendrai ma parole, ma cou-ne... et ma main est toujours à vous !

GEORGETTE. Mais je n'en veux pas de votre iain... la main sans le cœur, ce n'est que la ioitié d'un mari... ce ne sont pas les pré ndus qui me manqueront, Dieu merci!... n est encore de figure à en trouver...

SATURNIN. Et de charmants encore... avec cœur et la main..... au grand complet ıfin!...

GEORGETTE. Je vous rends votre pro-esse, Stéphan..... épousez qui vous vou-ez... moi je reprends ma liberté... M'é-ouser par reconnaissance... rien que par connaissance... voilà qui est humiliant... ıand on croyait valoir mieux que ça!... dieu, mon cousin... je tâcherai de ne pas op vous en vouloir... mais quant à présent vous déteste. (*Se radoucissant*). Venez-ous, monsieur Saturnin?...

SATURNIN. Pour contremander le mariage?

GEORGETTE, *lui donnant la main.* Peut-re...

SATURNIN. Courons, mademoiselle Geor-ette!... Courons!... Il n'y a pas de temps à erdre!..... (*Il entre avec Georgette dans chapelle.*)

SCÈNE V.

STÉPHAN, *seul.*

Elle me rend ma foi, mes serments... et suis libre encore... Merci, mon Dieu!... ır, je le sens, même au pied de l'autel, ma ouche aurait trahi mon cœur... Rose!...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Toute la nuit suivant ta trace,
Parcourant tristement nos bois,
J'allais demandant à l'espace
Un soupir, un son de sa voix.
A sa douleur je venais dire:
Espère en Dieu, ma pauvre enfant!
Va! laisse-les t'accuser, te maudire,
Mon cœur t'honore et te défend!

DEUXIÈME COUPLET.

Non, non, ton cœur noble et sincère
N'a pas commis ce crime affreux.
Non, tu n'es pas sur cette terre
Un pauvre ange chassé des cieux.
A ta douleur moi je viens dire :
Espère en Dieu, ma pauvre enfant!
Va! laisse-les t'accuser, te maudire,
Mon cœur t'adore et te défend!...

SCÈNE VI.

STÉPHAN, JACQUES, *entrant sur la fin de la romance.*

JACQUES. Stéphan! Ah! je savais bien que tu l'aimais encore... que tu ne l'abandonnerais pas!

STÉPHAN. Depuis hier, Jacques, je n'ai eu qu'une pensée, qu'un désir... pénétrer ce cruel secret..... découvrir la vérité..... J'ai voulu revoir la maîtresse de Rose, cette Espagnole si vindicative, la forcer à se rétracter... Jugez de mon désespoir... impossible de la rejoindre... elle avait abandonné la ferme, elle avait disparu.

JACQUES. Accuser ma pauvre Rose d'une pareille action... elle, mon enfant bien-aimée... la fille de mon brave capitaine!

STÉPHAN, *surpris.* Que dites-vous, Jacques?

JACQUES. Oui, Stéphan..... la fille d'un noble et digne officier, avec qui j'ai fait dix campagnes... que j'aimais comme un fils...

STÉPHAN. Qu'entends-je?

JACQUES. Ah! c'est une touchante histoire que celle-là... et voilà dix-huit ans que je la garde au fond de mon cœur...

STÉPHAN. Ah! parlez, Jacques, parlez!

JACQUES. Nous faisions la guerre en Espagne... à quelques journées d'ici... Le comte d'Orvigny commandait la compagnie, dont j'étais un des plus anciens soldats... Un soir, il m'appelle et me dit : Jacques, tu te rendras demain, à la nuit, au village de Saint-Sébastien, à deux lieues du camp..... une femme te remettra un enfant... c'est mon

trésor... c'est mon bien le plus cher... Sa mère, envers qui j'eus bien des torts, lui donna le jour loin de sa famille... prends ce papier signé de moi... c'est une promesse de mariage pour la pauvre femme que j'avais abandonnée, tu la remettras à la personne qui t'apportera notre enfant... et souviens-toi que l'on te confiera plus que ma vie... la vie de ma fille... C'était le 15 mai 1734!... (*A ce moment, on entend un cri dans les ruines.*)

STÉPHAN, *à Jacques.* N'avez-vous pas entendu?...

JACQUES. En effet, un cri jeté près de ces lieux... quelqu'un nous écoutait!

STÉPHAN, *allant au fond.* Dans ces ruines, peut-être?

JACQUES, *regardant.* Personne!... A moins pourtant que mes sens ne m'aient trompé...

STÉPHAN. Achevez, Jacques!

JACQUES. Quand je revins au camp... le comte d'Orvigny n'existait plus... une balle l'avait frappé la nuit même dans une rencontre..... mon chagrin ne connut plus de bornes... j'ignorais jusqu'au nom de la mère de son enfant... Je pris soudain mon parti... je demandai ma retraite... et je revins dans ces montagnes où j'étais né, portant la pauvre orpheline... tantôt sur mon sac... tantôt dans mes bras...

STÉPHAN. Brave Jacques!

JACQUES. Mais que faire de cet enfant!... Comment l'élever? Moi, sans parents, sans amis dans ma patrie... une idée me vint... une idée de là-haut!.. C'était un beau matin, au lever du jour, comme je descendais dans le Val d'Andorre, j'entendis venir une noce joyeuse... je me dis que des amoureux, des fiancés, devaient avoir le cœur bon... que le bonheur rendait généreux... et je plaçai le petit ange qui me souriait, sous un arbuste de la route, un rosier de mai... qui plus tard lui donna son nom... puis, le cœur battant à m'étouffer, je me cachai dans le taillis pour voir ce qui allait arriver... Les jeunes époux aperçurent la pauvre créature que semblait leur confier le ciel... ils s'en emparèrent, la pressèrent dans leurs bras, et l'acceptèrent comme une avance que le bon Dieu leur faisait sur leurs enfants à venir.

STÉPHAN. Et ces gens, qui étaient-ils?

JACQUES. Les braves fermiers qui ont précédé Thérésa... et depuis ce temps... je n'ai pas quitté ma chère fille d'un seul jour... j'ai veillé sur elle comme son père lui-même... et si je lui ai caché jusqu'ici sa naissance, c'est que je n'ai pas voulu lui donner des chagrins et des regrets inutiles... Voilà ce qu'a fait le vieux soldat, Stéphan..... (*Avec amertume.*) Et tu vois comme Dieu l'en a récompensé!

STÉPHAN. Du courage, père Jacques... la vérité sera bientôt connue... on rendra jus tice à la pauvre fille outragée.

JACQUES. Si elle se défendait, si elle par lait au moins... mais depuis que je l'ai en traînée évanouie, presque mourante, je n'a pu en obtenir une seule parole... Elle est là sur la montagne, muette et abattue... assis sur une roche, où elle a passé la nuit, sar que mes prières aient pu la décider à m suivre en ces lieux!

STÉPHAN. J'y cours, père Jacques!

JACQUES, *le retenant.* Non! Ne te montr pas d'abord... laisse-moi la préparer à t voir... lui annoncer ta présence... Attends... cet air qu'elle connaît, et qui l'amenait tou jours vers moi!... (*Il prend sa musette e fait entendre le motif de sa chansonnette d premier acte. Après les premières mesure on voit paraître Rose de Mai dans le senti qui conduit aux ruines. Elle marche lente ment, les yeux baissés, ses habits en déso dre, sans voir personne, et comme attirée pa l'air qu'elle entend.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSE, *venant s'asseoir sur u banc à droite.*

STÉPHAN, *l'ayant aperçue à son entré* La voici!...

JACQUES. C'est moi, ma petite Rose... ton vieux père Jacques, qui t'aime, et n t'accuse pas, lui... Tu pleures... c'est d honte et d'indignation, n'est-ce pas?... Ma tu repousseras cette calomnie... tu nous a deras à te défendre... Pas un mot, pas u signe... toujours des larmes... mais tu veu donc alors que chacun te repousse et te m prise... Jusqu'à lui, Stéphan, qui t'aima tant... qui t'aime encore!...

ROSE, *se levant subitement.* Stéphan!... Il ne peut pas me maudire, lui!...

JACQUES. Mais dis-moi donc que tu es in nocente, au moins!...

ROSE, *tombant à ses pieds.* Non, pèr Jacques!... Non! Je suis coupable!...

JACQUES, *la relevant vivement.* Coupable toi, ma fille... mon enfant!... Ça n'est p possible... ça n'est pas vrai!...

ROSE. C'est vrai, Jacques! C'est vrai!... Mais ce que j'ai fait, c'était pour le sauver lui!... Pour racheter sa liberté!

JACQUES *et* STÉPHAN, *jetant un cri.* Qu'en tends-je!...

ROSE, *apercevant Stéphan* Stéphan!... I était là!...

TRIO.

STÉPHAN, *à Rose.*

Mon Dieu! Mon Dieu! T'ai-je bien entendue!
C'est pour moi que tu t'es perdue!
Ange d'amour et de bonté!
Sacrifiant plus que la vie,
Quoi! c'est au prix de l'infamie
Que tu payas ma liberté!

JACQUES, *à part.*

Voilà donc ce triste mystère,
Et tout enfin m'est révélé!

ROSE.

Grâce! Pitié! Je n'ai pas pu me taire!
étais trop malheureuse! Et mon cœur a parlé!

STÉPHAN, *avec passion.*

Mon Dieu! Mon Dieu! T'ai-je bien entendue!
C'est pour moi, etc.

ENSEMBLE.

ROSE, *à Stéphan.*

Oui, pour toi je me suis perdue;
Mais par moi rien n'est regretté.
Je t'ai donné plus que ma vie.
Pour toi j'accepte l'infamie;
Mais je te rends la liberté.

JACQUES et STÉPHAN, *à Rose.*

C'est pour moi / lui que tu t'es perdue,
Ange d'amour et de bonté!
Sacrifiant plus que la vie;
Quoi! c'est au prix de l'infamie
Que tu payas ma / sa liberté!

ROSE.

ıis cet or que j'ai pris, ah, je croyais le rendre!
us m'en aviez promis, Jacques...

JACQUES.

Sur moi malheur!
sort qui me frappait devait-il donc s'étendre
Sur l'enfant si cher à mon cœur!

ı *entend plusieurs sons de trompe dans la montagne.*

JACQUES.

outez, écoutez, sur les monts, dans la plaine,
ıtendez-vous ce signal retentir?

STÉPHAN *et* ROSE, *écoutant.*

De terreur, je respire à peine,
Malgré moi je me sens frémir!

JACQUES, *à Rose.*

ıs anciens du pays, le tribunal austère
ınonce aux habitants qu'il va, selon la loi,
appeler devant lui, toi, ma fille si chère,
'absoudre ou condamner...

ROSE.

Je meurs d'effroi,
Mon père, ayez pitié de moi!...
vec égarement.
ıntendez-vous là-bas la cloche du village
Qui les appelle tous... il me faudrait subir
Ma honte devant eux, non, non, laissez-moi fuir!
Adieu, je vous laisse en partage
A Stéphan.
A toi tout mon amour!...
A Jacques.
A toi mon souvenir!

JACQUES.

Où vas-tu, mon enfant?...

ROSE.

Adieu, je vais mourir!

STÉPHAN, *retenant Rose, à Jacques.*

Mourir! Non, non. Ami, je te confie
Mon trésor, mon amour, mon espoir et ma vie!...
Va la cacher à tous les yeux.
Devant leur tribunal c'est à moi de paraître,
De leur tout révéler, de la sauver peut-être,
Et vous, fuyez loin de ces lieux!

LE CHEVRIER, *entraînant Rose.*

Partons, le temps presse
Et l'on peut venir.
Viens, à sa tendresse
Il faut obéir,
Viens, et t'abandonne
A mon tendre appui.
C'est lui qui l'ordonne,
Dieu l'ordonne aussi!

ENSEMBLE.

ROSE.

La terreur m'oppresse,
Et l'on peut venir!
Ah! sans sa tendresse
Je voudrais mourir;
Mais je m'abandonne
A son doux appui.
C'est lui qui l'ordonne,
Dieu l'ordonne aussi.

STÉPHAN.

Partez, le temps presse,
Et l'on peut venir!
Rose à ma tendresse
Il faut obéir.
Que ton cœur se donne
A mon tendre appui.
Mon amour l'ordonne,
Dieu l'ordonne aussi.

JACQUES.

Partons, le temps presse
Et l'on peut venir, etc.

Au moment où Jacques entraîne Rose, Lejoyeux paraît à la tête des siens, barrant le passage aux fugitifs.

JACQUES, ROSE *et* STÉPHAN.

Grands dieux!. . Tout est perdu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEJOYEUX, SOLDATS ET VILLAGEOIS.

LEJOYEUX, *à Rose.*

Ma chère enfant, c'est malgré mon envie
Que je viens accomplir un devoir rigoureux.
Il faut nous suivre...

ROSE.

O ciel ! plutôt perdre la vie.

STÉPHAN.

Viens ! je puis t'enlever à l'instant, sous leurs yeux.

JACQUES, *le retenant.*

Il est trop tard, mon fils... A notre destinée
Sans crainte ici soumettons-nous !
Le ciel, pour cette infortunée,
Du sort adoucira les coups !

STÉPHAN, ROSE *et* JACQUES.

Sans nous quitter, tous trois ensemble
Sachons affronter le destin !

JACQUES, *à Rose.*

Et devant eux si ton cœur tremble,
C'est un père, un ami qui te tendront la main !

ENSEMBLE.

STÉPHAN.

Eh bien, partons; son espérance
Ranime tout à coup mon cœur.
Dieu pèsera dans sa balance
Ta faute ainsi que ton malheur !
Viens dans nos bras; tous trois ensemble
Nous irons braver le destin,
Et si là-bas ton âme tremble,
Ce sera du moins sur mon sein !

ROSE.

Suivons-les, puisque l'espérance
Ici vient ranimer leur cœur.
Que Dieu pèse dans sa balance
Ma faute ainsi que mon malheur !
Suivons-les, et tous trois ensemble
Nous irons braver le destin,
Et si là-bas mon âme tremble,
Ce sera du moins sur leur sein !

JACQUES.

Viens, mon enfant; une espérance
Brille tout à coup dans mon cœur !
Dieu pèsera dans sa balance
Ta faute ainsi que ton malheur !
Viens, dans nos bras; tous trois ensemble
Nous irons braver le destin,
Et si là-bas ton âme tremble,
Ce sera du moins sur mon sein !

LEJOYEUX *et* LE CHŒUR.

Ici leur souffrance
Désole mon cœur.
Triste obéissance
Qui fait leur malheur !
Nous allons ensemble
Braver le destin.
Et pour eux je tremble
D'un malheur certain !

LEJOYEUX, *à Rose.*

Pardonnez-moi, je suis soldat,
C'est mon devoir, c'est mon état.
Pardonnez-moi, ma belle,
Ma consigne cruelle,
Mais en voyant vos yeux si doux,
Chacun dira...

Se retournant pour cacher son émotion. Aux Soldats

Grenadiers, garde à vous !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

STÉPHAN.

Eh bien, partons ; son espérance, etc.

ROSE.

Suivons-les, puisque l'espérance, etc.

JACQUES.

Viens, mon enfant ; une espérance, etc.

LEJOYEUX *et* LE CHŒUR.

Ici leur souffrance, etc.

Stéphan et Jacques entraînent Rose dans leurs bras Lejoyeux les suit avec les Soldats, ainsi que le Villageois.

Deuxième Tableau.

La scène représente le val d'Andorre, entouré de collines dont la base est verdoyante. Un immense panorama se dessine au fond. On descend dans le Val par plusieurs sentiers, dont quelques-uns sont taillé dans le roc. Au changement, les cloches sonnent à toute volée; des sons de trompe se répondent dan la campagne. Sur un monticule plus élevé se trouve un banc de pierre, ombragé de grands arbres. C'est là que se tient le tribunal d'Andorre.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATURNIN *et* GEORGETTE, *entrant.*

SATURNIN, *à Georgette.* Mais puisqu'on vous assure, Georgette, que le jugement n'aura pas lieu... que les juges ne s'assembleront que pour la forme... Qu'est-ce qui peut nous empêcher de nous marier aujourd'hui-même?

GEORGETTE. Non, monsieur, non... j'ai consenti à vous épouser, tant j'avais de dépit... tant j'étais en colère... dans ces moments-là on ne sait plus ce qu'on fait !

SATURNIN. Georgette !... J'aime à croire que mes agréments personnels...

;EORGETTE. Certainement! Le dépit d'a-
ıd... et vos agréments personnels, par des-
ı le marché... Mais on vient... c'est le ca-
ıine Lejoyeux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEJOYEUX.

EJOYEUX. Salut à la belle Georgette... et compagnie...

ATURNIN. Ah! mon Dieu! Capitaine... l air triste vous avez là!...

EJOYEUX. Je ne suis pas jovial en ce mo-
ıt... malgré mon nom, c'est vrai... Je viens
onduire jusqu'à la ferme où je l'ai laissée
; la garde du vaillant l'Endormi, mon ser-
t, cette pauvre enfant, qu'ils m'ont chargé
rêter... et ça m'a donné de la mélancolie
s l'âme... d'autant plus que ma gourde
ı sec, depuis nos libations au dieu Mars...

ATURNIN. Rassurez-vous... la maîtresse
łose, qui l'accusait seule, est partie, dit
cette nuit même, et ne reviendra plus
ıays!

EORGETTE. Sans doute, le remords d'a-
accusé une innocente...

EJOYEUX. Quant à ça, j'ai mon opinion
la chose... mais je la garde pour moi...
aturnin). Eh bien! camarade, avez-vous
é votre engagement?...

ATURNIN, *lui donnant un papier*. Oui,
'e recruteur... je suis engagé... j'ai si-
, griffé, paraphé... Voyez plutôt!

EJOYEUX, *le lui rendant*. Que vois-je?...
contrat de mariage?...

ATURNIN, *montrant Georgette*. Et voilà
ı capitaine!

EJOYEUX, *stupéfait*. Mademoiselle Geor-
e!...

ATURNIN. Ma fiancée... et ce soir, ou
ıain, ma femme!...

EJOYEUX, *à Georgette*. Après tout, vous
ɛz là un bon mari... un mari parfait, des
ls à la tête!...

ATURNIN. Hein! Comment l'entendez-
s, capitaine!

EJOYEUX. Dans toute l'acception du mot,
plus, ne moins...

ATURNIN, *regardant au fond*. Ah! mon
u! Voilà tout le monde... les juges et mon-
r le grand syndic d'Andorre!

;EORGETTE. Et cette pauvre Rose, comme
a l'air malheureux!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES MAGISTRATS, *précédant le chef de la justice*, LE SYNDIC D'ANDORRE, VILLAGEOIS, *accourant en foule*, ROSE, *ramenée par* STÉPHAN *et* JACQUES, *précédés de* SOLDATS.

LES JUGES, *avec solennité*.

Pour remplir le devoir austère
Que nous impose ici la loi,
Mon Dieu, nous n'avons de lumière
Que celle qui nous vient de toi!

LE SYNDIC, *aux Villageois*.

Appelez devant nous Théresa, la fermière.

TOUS, *appelant*.

Théresa! Théresa!...

THÉRÉSA, *paraissant tout à coup*.

Me voilà!

JACQUES, ROSE *et* STÉPHAN.

Grand Dieu! plus d'espérance!...

TOUS.

Elle est là!...
La voilà!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THÉRÉSA.

LE SYNDIC, *à Théresa*. D'après l'accusation portée par vous contre cette jeune fille... le tribunal d'Andorre, chargé de veiller au repos et à l'honneur des familles... vous appelle devant lui, Théresa, pour répondre à ses questions...

THÉRÉSA. Je suis prête!

LE SYNDIC, *désignant Rose*. Vous avez accusé cette jeune fille d'avoir trahi votre confiance?...

THÉRÉSA. Oui!

LE SYNDIC, *continuant*. D'avoir ouvert en votre absence le meuble qui renfermait votre or?

THÉRÉSA. Oui!

LE SYNDIC. Et d'y avoir pris une somme de quinze cents livres?

THÉRÉSA. Oui!

LE SYNDIC. Soutenez-vous votre accusation?

THÉRÉSA. Non!

TOUS. Grand Dieu!

LE SYNDIC, *avec sévérité*. Qu'entends-je!... Et pourtant, Théresa, c'est bien la vérité que vous avez dite?

THÉRÉSA. La vérité... je la dis maintenant, devant vous tous... cette fille n'est pas coupable!

ROSE, *bas au Chevrier*. Que dit-elle?

JACQUES, *vivement*. Tais-toi!

LE SYNDIC. Mais, songez-y, Thérésa, votre action serait infâme... car c'est la réputation, l'honneur que vous avez ravi à cette jeune fille !

THÉRÉSA, *avec émotion*. J'ai voulu lui ravir l'honneur... j'ai voulu la perdre aux yeux de tous... surtout à ceux de l'homme que j'aimais... car il l'aimait lui-même... et en était aimé...

ROSE, *de même*. Qu'entends-je ?

JACQUES. Tais-toi !

LE SYNDIC. Ainsi, Thérésa, vous avouez cette lâche calomnie ?

THÉRÉSA. Je l'avoue !

LE SYNDIC. Honte et malédiction sur vous! (*La musique continue.*)

CHANT.

Toi qui calomnias et dont l'indigne effort
Voulut perdre un enfant... que le ciel te pardonne!
Mais quant à nous, le devoir nous ordonne
De châtier un pareil tort...
Et nous allons prononcer sur ton sort!

(*Les Juges se détournent pour délibérer, entourés des soldats et des Villageois, au fond de la scène.*)

ROSE, *s'échappant des bras de Jacques et courant à Thérésa, d'une voix étouffée.*

Ce sort qu'on vous prépare... il doit être le mien!
Je ne dois pas souffrir ici qu'on vous accable,
Car je suis seule coupable.

THÉRÉSA, *entraînant Rose.*

Par pitié, plus un mot!...

ROSE.

Non, je n'écoute rien!
Pourquoi donc ce mystère ?
Pourquoi cet intérêt sincère...
Pourquoi me sauver malgré moi ?

THÉRÉSA.

Pourquoi ! Pourquoi !... (*D'une voix étouffée.*)
Je suis ta mère !!!

ROSE, STÉPHAN *et* JACQUES.

Ma / Sa } mère !...

THÉRÉSA, *à Rose d'une voix suppliante.*

Ah ! ne me nomme pas!
S'ils savent nos liens je ne te sauve pas!

JACQUES.

Mais qui donc vous apprit?...

THÉRÉSA.

Tantôt dans la chapelle!
Votre récit...

STÉPHAN.

Ah ! je me le rappelle!
Ce cri...

THÉRÉSA.

Ce cri d'amour de mon âme parti!
Et qu'il faut étouffer ici !

THÉRÉSA, ROSE, STÉPHAN, JACQUES, *sur l'avant-scè*

ENSEMBLE, *à mi-voix.*

Jour de douleur
Et d'allégresse,
Je sens mon cœur
Plein de tristesse
Et de bonheur.
Amour de mère
Noble et si grand,
Il faut te taire
En cet instant!

LE SYNDIC, *à Thérésa.*

Notre tribunal de famille
Voulant donner à tous une juste leçon,
A ta victime, à cette pauvre fille,
De tous ses droits fait l'abandon !
Nous mettons dans ses mains le destin de ta vie.
Par elle de ces lieux tu dois être bannie,
Ou recevoir ta grâce et ton pardon.

ROSE, *tombant dans les bras de Thérésa.*

Mon pardon pour elle... Non, non!
Mais mon am...

THÉRÉSA, *lui fermant la bouche et à voix basse*

Tais-toi... je ne suis en ce lieu
Ta mère, mon enfant, que pour toi seule et Dieu!

SATURNIN, *à Georgette.*

Enfin se lève un jour prospère...
Les voilà tous heureux, nous pouvons l'être aussi!

GEORGETTE, *à Stéphan.*

Vous ne m'en voulez pas!...
Montrant Saturnin,
Je l'épouse aujourd'hui!

STÉPHAN, *à Georgette.*

Vous avez le bonheur... Moi, bientôt, je l'espère,
montrant Rose,
Avec ma femme...

JACQUES, *lui tendant la main.*

Et ton vieux père.

LEJOYEUX, *les regardant.*

Ils vont tous s'épouser. De leur sort enchanteur
Je suis ravi, sur mon honneur!
Aux jeunes filles.
Adieu, beautés, dans votre cœur
Conservez bien le souvenir flatteur,
Le souvenir du joli recruteur!...
Reprenant les motif des couplets du 3e acte
Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : Intrépides soldats,
Marchez où mon bruit vous conduit!
Qui veut de la gloire me suit!
Marcher à la fête, aux combats !
Qu'importe, ô tambour, quand tu bats!

CHOEUR, *reprenant.*

Tambour, toi qui guides nos pas,
Tu dis : Intrépides soldats,
Marchez, etc.

FIN.

Paris — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LA FAMILLE POISSON

OU LES TROIS CRISPINS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. SAMSON,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 15 décembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAYMOND POISSON.	MM. PROVOST.
PAUL, son fils.	SAMSON.
ARNOULD, fils de Paul Poisson	RÉGNIER.
BEAUSÉJOUR, acteur de province.	MICHEAU.
MARIANE, nièce de Paul Poisson.	Mlle BROHAN.

La scène est à Paris, dans un logis commun à Raymond et à Paul Poisson.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANE, ARNOULD.

MARIANE.

En croirai-je mes yeux? toi dans cette maison,
Arnould, toi que l'on croit à Lille en garnison?

ARNOULD.

Moi-même, Mariane.

MARIANE.

Et sans ton uniforme?
Aurais-tu par hasard un congé?...

ARNOULD.

De réforme.
Adieu tous les lauriers promis à ton cousin!
Tu me quittas héros, tu me revois Crispin.

MARIANE.

Toi, Crispin?

ARNOULD.

Si tu veux me prendre à ton service,
Tu n'auras pas, ma chère, un serviteur novice.
Du manteau des Crispins depuis six mois couvert,
Un nouvel avenir devant moi s'est ouvert.
Je renonce à jamais à la gloire des armes.
Moi, répandre du sang, faire couler des larmes!
Tuer de braves gens à qui je n'en veux pas!
Quand je voudrais courir, forcé d'aller au pas,
Attendre à tous moments qu'un boulet malhonnête
Me prive de ma jambe, ou même de ma tête!...
Ce rôle, vois-tu bien, est trop brillant pour moi :
Je ne me sens point né pour un tragique emploi.
Mais j'ai pour divertir et loges et parterre
Une ardeur sans égale et toute militaire.
J'ai donc trouvé moyen d'obtenir mon congé :
Au théâtre du Mans je me suis engagé.
Mon succès fut immense... ô gloire trop frivole!
Des habitants du Maine en vain j'étais l'idole;
En vain de leur gaîté j'excitais les éclats;
Des rires de province aujourd'hui je suis las :
Il faut à mon orgueil ceux de la capitale,
Et qu'un ordre du roi dans sa troupe m'installe.
Ce n'est pas tout : de toi Crispin est amoureux,
Et sans toi, tu le sais, ne pourrait être heureux.
J'entends donc qu'à mes vœux mon père plus propice
Par un bon mariage au plus tôt nous unisse.
Voilà mon plan, voilà mes projets d'avenir,
Et pourquoi dans ces lieux tu me vois revenir.

MARIANE.

Dans ta tête vraiment tout s'arrange à merveille,
Et l'on n'a vu jamais confiance pareille.
Sur quoi la fondes-tu, s'il te plaît? dis-le moi.
De monsieur Paul Poisson je dépends comme toi.
Il est tout à la fois mon tuteur et ton père :
Ma pauvre mère avait en lui le meilleur frère.
Lorsque je la perdis, qui devint mon soutien?
Ce fut lui, tu le sais : aussi je l'aime bien.
D'un second père en lui j'honore la puissance;
Je lui dois mon respect et mon obéissance.
Comment à nous unir pourrait-il donc penser,
Quand ton retour ici ne peut que l'offenser?

Nota.—Les indications sont prises du spectateur; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Crois-tu qu'il te pardonne une telle incartade?
Sous-lieutenant, tu vas renoncer à ton grade
Pour un état qui t'est par lui-même interdit.
Ton père a tout le monde a mille fois redit
Que, tant que sa raison, grâce à Dieu, serait saine,
Il saurait t'empêcher de monter sur la scène.
Comment recevra-t-il un fils si peu soumis?

ARNOULD.

A mon frère Philippe enfin il l'a permis.

MARIANE.

Il prétend que ton frère a d'une race illustre
Par son peu de talent terni l'antique lustre.
Il ne veut pas qu'un nom dont il est orgueilleux,
Que son père et lui-même ont rendu si fameux,
Que ce nom de Poisson, glorieux héritage,
Soit par son autre fils compromis davantage.

ARNOULD.

Parce que mon cher frère a trop peu de talent,
On veut m'empêcher d'être un acteur excellent.

MARIANE.

Modeste surtout.

ARNOULD.

Non; mais juste envers lui-même.
Mon grand-père Raymond, que dit-il? car il m'aime;
Souvent contre mon père il prenait mon parti.

MARIANE.

Et son amour pour toi ne s'est point démenti.
Ce n'est pas qu'à tes goûts il souscrive; au contraire :
Aux périls du théâtre il voudrait te soustraire;
Il craint trop pour ton âme en un métier pareil.
Si l'on avait jadis écouté son conseil,
On eût, pour contenter sa pieuse tendresse,
Au fond d'un séminaire enfermé ta jeunesse.

ARNOULD.

Ces bons parents, je sais tout ce que je leur dois;
Mais pour prendre un état c'est moi seul que je crois.
J'ai pour être guerrier l'humeur trop débonnaire,
Et l'esprit trop bouffon pour vivre au séminaire.
L'immuable destin marqua ma place ailleurs.
J'obéis à ma verve, à mes instincts railleurs,
Au démon qui sans cesse à mon âme charmée
D'un père et d'un aïeul contant la renommée,
Et du doigt me montrant le Théâtre-Français,
Me promet leurs talents, me prédit leurs succès,
Me dit que tôt ou tard, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je les égalerai, si je ne les efface.

MARIANE.

Vains rêves! ce que veut ton père, il le veut bien.
Penses-tu le fléchir? Comment? par quel moyen?
Si sans ton uniforme il te voyait paraître,
De son courroux, je gage, il ne serait point maître :
Il te mettrait dehors sans vouloir t'écouter.

ARNOULD.

Vraiment? de ton avis je saurai profiter.

MARIANE.

Mais explique-moi donc une chose, de grâce.

ARNOULD.

Quoi?

MARIANE.

Depuis quelque temps pas un mois ne se passe
Que nous ne recevions une lettre de toi.

ARNOULD.

Eh bien, le grand malheur! t'en plaindrais-tu, dis-moi?

MARIANE.

Non pas; cela me fait grand plaisir.

ARNOULD.

Je m'en flatte,
Ma chère.

MARIANE.

Mais de Lille elles portent la date,
Et tu n'es plus en Flandre; éclaircis-moi ce point :
Tu nous écris d'un lieu que tu n'habites point.
A débrouiller cela vainement je m'applique.

ARNOULD.

La chose, j'en conviens, mérite qu'on l'explique.
Admire mon génie et mon invention :
En changeant de pays et de profession,
J'ai dû changer de nom : celui de Delarose
A mis le complément à ma métamorphose.
C'est sous ce nom d'emprunt que, déridant les fronts,
Je suis chéri du Mans et de ses environs.
Mais d'écrire souvent ayant pris l'habitude,
Mon silence eût ici jeté l'inquiétude.
Mon père avec raison eût pu s'en alarmer,
Et dans Lille de moi fût venu s'informer.
Il fallait à ce coup parer avec adresse;
Douze lettres de moi, bien pleines de tendresse,
Devaient vous parvenir en ces lieux tour-à-tour.
Un ami, confident et complice du tour,
Se chargeait, pour calmer vos alarmes trop vives,
D'envoyer tous les mois une de ces missives.
Chacune, par la poste arrivant à Paris,
Sur moi pendant un mois rassurait vos esprits,
Et de mon père, un an, m'épargnait la colère.
Dis, comment trouves-tu ma ruse épistolaire?

MARIANE.

C'est fort beau... mais un jour tout se découvrira.
Que dira mon tuteur?

ARNOULD.

Peut-être il en rira.
Tu sais qu'à moi toujours il préféra mon frère.
Il me croit bête : eh bien, il verra le contraire;
Cela le flattera.

MARIANE.

C'est mal de le tromper.

ARNOULD.

A sa vocation l'on ne peut échapper,
Et mon père avec moi fut toujours si sévère...
C'est sa faute après tout.

MARIANE.

Ton père et ton grand-père,
Grâces à toi pourtant, m'ont grondée et bien fort.

ARNOULD.

Pourquoi donc?...

MARIANE.

Mon portrait, tu sais bien, j'eus le tort,
Lorsque tu vins nous voir, de te le laisser prendre.
Ce que j'en avais fait, ils ont voulu l'apprendre.

ARNOULD.

(*A part.*) [illegible] (*Haut.*)
Diable! Et qu'as-tu pu dire alors?

MARIANE.

J'ai répondu
(Il fallait bien mentir) que je l'avais perdu.

ARNOULD.

Vraiment?... tu leur as dit que tu l'avais?...

MARIANE.

Sans doute.

ARNOULD, *à part.*

Et moi qui justement viens de le perdre en route!...
Ne le lui disons point; elle se fâcherait.
(*Haut.*)
Il est là, sur mon cœur, ce précieux portrait.

MARIANE.

Voici ton père, Arnould.

ARNOULD.

Je me sauve au plus vite.

MARIANE.

Et ton grand-père aussi.

ARNOULD.

Tous deux je les évite,
Et pour cause: à revoir.

SCÈNE II.

MARIANE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah! c'est toi, mon enfant?
Nous recevons d'Arnould une lettre à l'instant.
Je suis content de lui, je me plais à le dire;
Il est plus que jamais exact à nous écrire:
De cette attention je lui sais fort bon gré.

RAYMOND.

Pauvre Arnould! j'en avais jadis bien auguré.
C'était un cœur candide, un esprit sans malice.

PAUL.

Il se plaint quelque peu des rigueurs du service;
Mais il se porte bien: voilà l'essentiel.

RAYMOND.

L'essentiel, c'est l'âme, et les choses du ciel,
De la dévotion les pratiques austères
Ne sont point, on le sait, du goût des militaires.
Dans leur société l'on se perd aisément.
On y parle souvent de Dieu, Dieu sait comment:
La caserne et le camp sont des lieux de licence;
Arnould y pourrait bien laisser son innocence.
Peut-être a-t-il perdu déjà ce trésor-là.

PAUL.

Je ne trouverais pas un grand mal à cela.
Il est bon qu'un jeune homme enfin se dégourdisse.

RAYMOND.

Allez-vous vous livrer à l'éloge du vice,
Et devant elle encor? ce serait curieux.

PAUL.

Mais...

MARIANE.

Je vais vous laisser.

RAYMOND.

Tu ne peux faire mieux;
Car ce qu'il dit...

SCÈNE III.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

A tort, votre âme est offensée,
Mon père, et vous allez par-delà ma pensée.
Je disais...

RAYMOND.

Je vous dis que le ciel nous défend
De compromettre ainsi le salut d'un enfant;
Que de son âme un jour vous serez responsable,
Et qu'il n'était point né pour un métier semblable.
Il aurait, si l'on eût accompli mon projet,
Fait pour le séminaire un fort joli sujet.

PAUL.

Vous savez quel penchant il montrait pour la scène;
Ce goût, ainsi qu'à moi, vous faisait de la peine:
Il eût mal soutenu l'honneur de notre nom.
Mais fallait-il le mettre au séminaire? Non;
Car l'amour du théâtre est, je crois, fort contraire
A la vocation que veut le séminaire.
J'ai pris un moyen terme: il est au régiment,
Et c'est pour lui sans doute un beau commencement
Que d'avoir à son âge une sous-lieutenance.
Il fera son chemin, j'en suis certain d'avance;
Et monsieur de Créqui plus d'une fois m'a dit
Qu'il saurait, au besoin, l'aider de son crédit.
Est-il rien de plus beau que l'état militaire?

RAYMOND.

Rien de plus immoral... mais j'aime mieux me taire:
D'ailleurs voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

PAUL, BEAUSÉJOUR, RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Mes chers amis, bonjour.
Comment vous portez-vous?

PAUL.

C'est le cher Bauséjour.
Quel plaisir de revoir un ancien camarade!

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas?

PAUL.

La santé?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois, jamais malade,
C'est là mon habitude; elle est bonne: j'y tien,
Et je veux la garder longtemps.

PAUL.

Tu feras bien.

BEAUSÉJOUR.

Et vous, monsieur Raymond, quelle bonne figure!

RAYMOND.

Monsieur...

BEAUSÉJOUR.

Vous me semblez rajeuni, je vous jure.
Des acteurs, cependant, vous êtes le Nestor.

RAYMOND.

Ce titre, j'y tiens peu, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

Vous avez tort.
Quand on a si longtemps par sa verve comique
Excité les transports de la gaîté publique,
Quand on eut, comme vous, le singulier bonheur
De créer un emploi qui vous fit tant d'honneur,
Ces Crispins dont l'humeur babillarde et folâtre
Était, avant vous-même, ignorée au théâtre...

PAUL, *bas à Beauséjour.*

Tais-toi.

BEAUSÉJOUR, *sans faire attention à Paul.*

Car c'est en vous, monsieur Raymond, enfin
Que la France a jadis vu son premier Crispin.

RAYMOND.

Monsieur...

PAUL, *bas.*

Mais tais-toi donc.

BEAUSÉJOUR, *continuant de même.*

Et le destin prospère
D'un fils non moins plaisant vous a fait l'heureux père,
De ce second Crispin, bien digne du premier,
Remplaçant vos talents sans les faire oublier;
Car les vieux amateurs, en parlant de vos rôles,
Nous citent, en riant, vos allures si drôles,
Vos comiques accents, votre gai naturel,
Tant de mots empruntant de vous un nouveau sel :
Et c'est peu des Crispins; vous jouiez comme un ange
Don Japhet, Jodelet...

RAYMOND.

Monsieur, votre louange
Cessera-t-elle enfin? mon cœur en est blessé;
Car elle me rappelle un scandaleux passé.

BEAUSÉJOUR.

Comment?

RAYMOND.

Oui, je rougis, s'il faut que je le dise,
De cette renommée indignement acquise.
Je voudrais, tant j'en suis contrit, humilié,
Sur la scène jamais n'avoir posé le pied.
J'en ressens un chagrin impossible à décrire,
Et je pleure aujourd'hui d'avoir jadis fait rire.

BEAUSÉJOUR.

Ma foi, vous avez tort; le rire fait du bien.

PAUL.

Je te retrouve gai, content...

BEAUSÉJOUR.

Gai, j'en convien,
Et j'ai de bonne humeur une assez forte dose.
Oui, mon cher, je suis gai : content, c'est autre chose.
Un directeur de troupe, hélas! est constamment
Voué par ses acteurs au mécontentement.
C'est un métier maudit, plus maudit qu'on ne pense,
(*à Raymond*).
Et que vous devriez prendre pour pénitence *.

* Raymond fait un mouvement d'impatience et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre. Raymond assis, Beauséjour, Paul.

Que de tracas! mais quoi! loin d'en être attristé,
À tous les coups du sort j'oppose ma gaîté,
Ami sûr que jamais rien n'ébranle et ne trouble.
Dans mes jours de malheur je la sens qui redouble,
Et contre le destin avec elle luttant,
Je suis d'autant plus gai que je suis moins content.

PAUL.

Voilà ce qui s'appelle être un vrai philosophe.

BEAUSÉJOUR.

Par exemple aujourd'hui, nouvelle catastrophe.

PAUL.

Que t'est-il arrivé?

BEAUSÉJOUR.

Mon Crispin s'est enfui,
Et j'ai quitté le Mans pour courir après lui.
La troupe qu'en province avec moi je promène
Faisait depuis trois mois les délices du Maine,
Et dans ma caisse enfin, grâce à ce fugitif,
Le passif se voyait balancé par l'actif.
Son jeu naïf et gai, sa verve sans seconde
Promettaient à l'hiver une moisson féconde.
Mais un jour le public attendit vainement :
Crispin était parti, l'on ne sait pas comment.
Tu conçois des Manceaux la fureur peu commune,
Et quel cruel échec recevait ma fortune.
Le traître m'emportait ma recette à venir.
Adieu mon bel hiver, et qu'allait devenir
De mes pauvres acteurs la troupe désolée,
En voyant notre salle, autrefois si peuplée,
Se changer désormais en un désert affreux,
Où manquerait la manne à ces nouveaux hébreux?
Il faut que je le trouve et que je le ramène.
Je n'oserais sans lui me montrer dans le Maine,
Et je courrais, ma fois, risque d'être assommé,
Si je n'y ramenais cet acteur bien-aimé.
Comme d'après certains indices, je suppose
Qu'il vint droit à Paris, j'ai fait la même chose.
J'y suis, et j'entends bien faire valoir mes droits.
Monsieur le lieutenant de police, je crois,
Découvrira bientôt la trace du coupable.

PAUL.

Et selon toi, c'est donc un sujet fort capable?

BEAUSÉJOUR.

C'est un acteur parfait, d'un comique achevé.
Je m'y connais un peu, mon cher; je l'ai prouvé :
J'ai dans les financiers tout autant de mérite
Que votre vieux Guérin dont le succès m'irrite,
Et qui n'en sait pas moins du Théâtre Français
Aux talents qu'il redoute interdire l'accès.
J'aurais fourni chez vous une belle carrière,
Si l'intrigue... il suffit, laissons cette matière.
Je disais que je puis porter un jugement
Sur le jeu d'un acteur; n'est-ce pas?

PAUL.

Oui, vraiment,
Je sais que là-dessus tu ne te trompes guère.
Le nom de ton Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Il porte un nom de guerre,
Delarose.

PAUL.

Et quel est son autre nom?

BEAUSÉJOUR.

Ma foi,
Je ne le connais point; mais que m'importe, à moi?
Je connais son talent que le Mans idolâtre:
Tiens, excepté ton père et toi, sur le théâtre
Je n'ai point vu d'acteur plus gai que ce garçon,
Et pour le naturel c'est un nouveau Poisson.
Il tient un peu de vous, et souvent il me semble
Que, sans vous copier, le gaillard vous ressemble.
Ce n'est pas malheureux pour lui, mes bons amis.
A débuter chez vous s'il est un jour admis,
Je réponds du succès, et vous m'en pouvez croire,
Du nom que vous portez il atteindra la gloire.

RAYMOND, *qui s'est levé.*

Paris ne reçoit pas toujours à bras ouverts
Ces merveilleux sujets par la province offerts.
Je doute du talent de monsieur Delarose,
Et des succès manceaux ne prouvent pas grand'chose.
Croyez-moi, des Crispins qui viendraient débuter
La famille Poisson n'a rien à redouter.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa gloire est connue.
Moi, je la commençai; mon fils la continue.
Ayez donc moins de foi dans vos opinions;
Et songez-y, Monsieur, deux générations,
De l'amour du public toujours environnées,
Par un nouveau venu ne sont point détrônées.

BEAUSÉJOUR.

Vous vous fâchez à tort: de vos talents d'acteur
Je fus dans mon jeune âge un grand admirateur:
Les jours où vous jouïez étaient mes jours de fête.

RAYMOND.

De mes talents d'acteur? le mot est fort honnête.
Vous bornez là l'éloge, et je vois en ce cas
Que comme auteur, Monsieur, je ne vous plaisais pas.

BEAUSÉJOUR.

Si fait.

RAYMOND *.

J'ai cependant fait quelques comédies
Que le public, Monsieur, a jadis applaudies,
Et qu'il daigne accueillir encore avec bonté.
Le *Baron de la Crasse* au théâtre est resté;
Le *Bon Soldat* a fait de nombreuses recettes:
(*à Paul.*)
On devrait s'occuper de *Mes Femmes Coquettes*,
Cinq actes, et des vers que l'on trouvait fort beaux:
Cela vaut bien les vers de vos auteurs nouveaux;
Car vous ne donnez plus que de tristes ouvrages.
(*à Beauséjour.*)
De Créqui, de Colbert j'obtenais les suffrages,
De Colbert, le parrain de mon fils que voilà:
Colbert fut mon compère; oui, j'eus cet honneur-là.
J'osai pour le grand roi rimer quelques épitres
Qu'il me paya fort bien: Monsieur, ce sont des titres:
Quand vous en aurez fait autant, peut-être un jour
On parlera de vous, monsieur de Beauséjour.

* Paul, Raymond, Beauséjour.

BEAUSÉJOUR.

Je n'ai jamais écrit prose ni poésie,
Et compte n'en avoir jamais la fantaisie.
Mon dessein n'était point, mon cher monsieur Poisson,
D'attaquer votre gloire en aucune façon,
Mais je suis enchanté de voir qu'à cette gloire
Vous tenez beaucoup plus que vous n'osiez le croire.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Monsieur, en me parlant ainsi.
De ces misères-là j'ai fort peu de souci...
Mais c'est que vous venez étourdir mon oreille
Du Mans, de son théâtre et de votre merveille *.

BEAUSÉJOUR.

De quoi voulez-vous donc que je vous parle, moi?
Ce sujet m'intéresse.

PAUL.

Et tu ne sais pourquoi
Il t'a si brusquement quitté?

BEAUSÉJOUR.

Non, sur mon âme.
Peut-être, ayant au cœur une amoureuse flamme,
Il brûlait de revoir quelque objet adoré
Dont depuis trop longtemps il était séparé.

PAUL.

Qui te fait penser?

BEAUSÉJOUR.

Sa bizarre conduite,
Un portrait par le drôle oublié dans sa fuite.

PAUL.

Un portrait de femme?

BEAUSÉJOUR.

Oui, charmante, en vérité.
C'est, j'en dois convenir, un amour mérité.
Tiens, j'ai là ce portrait: vois comme elle est jolie.

PAUL.

Que vois-je? c'est ma nièce.

RAYMOND.

Allons, quelle folie!
Cela ne se peut pas.

PAUL.

Sans doute c'est un fait
Étrange, merveilleux: mais... tenez. (*Il lui donne le portrait.*)

RAYMOND.

En effet
C'est elle-même... ô ciel!

PAUL.

C'est une mignature
Que l'on fit l'an dernier.

BEAUSÉJOUR.

Singulière aventure!

RAYMOND.

Oui, je la reconnais, et j'en suis confondu.

PAUL.

Ce portrait, disait-elle, elle l'avait perdu.

RAYMOND.

Elle nous a trompés: quel scandale?

* Raymond, Paul, Beauséjour.

PAUL.

Mon père,
Calmez-vous; nous saurons pénétrer ce mystère.
Il faut interroger Mariane.

RAYMOND.

Oui, je veux
Moi-même...

PAUL.

Nous allons lui parler tous les deux
Et tâcher d'obtenir d'elle un aveu sincère.
Ce portrait, n'est-ce pas, ne t'est point nécessaire?
Tu peux entre mes mains le laisser

BEAUSÉJOUR.

Oui vraiment,
Il est à vous, d'ailleurs... je m'enfuis promptement:
J'ai peu de temps à moi, permets que j'en profite.
Adieu; je te devais ma première visite:
Nous étions demeurés si longtemps sans nous voir.

PAUL.

Viens souper avec nous.

BEAUSÉJOUR.

Volontiers, à ce soir.

SCÈNE V.

RAYMOND, PAUL, puis MARIANE.

RAYMOND.

Mariane!... je veux confondre la traîtresse.

PAUL.

Permettez: avec elle usons un peu d'adresse.
Si d'abord nous allons l'effaroucher, eh bien,
Cette enfant va se taire, et nous ne saurons rien.
Ne jetons point l'effroi dans son âme troublée.
Mais la voici qui vient *.

MARIANE.

Vous m'avez appelée?

PAUL.

Oui, ma très chère nièce et pupille: avec toi
Nous désirons causer un moment.

MARIANE.

Avec moi?

PAUL.

Oui vraiment, avec toi: cela te contrarie
Peut-être?

MARIANE.

Et pourquoi donc, mon oncle, je vous prie?
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec vous.

PAUL.

Écoute, mon enfant, nous sommes entre nous,
Et tu peux nous montrer une entière franchise.
Il faut nous dire tout.

MARIANE.

Vous voulez que je dise?...

RAYMOND, *avec emportement.*

Tout.

MARIANE.

Mais quoi donc?.. pardon, je cherche vainement...

* Raymond, Mariane, Paul.

RAYMOND.

Tu cherches, malheureuse?..

MARIANE.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Doucement,
Mon père.

MARIANE *.

Mais d'où vient une telle colère?
Mon oncle, qu'ai-je fait qui puisse vous déplaire?

PAUL.

Mariane, réponds sans te faire prier.
Ce portrait que de toi l'on a fait l'an dernier?...

MARIANE.

Ce portrait?.. (*à part.*) Ah! mon Dieu?

PAUL.

Tu disais, ce me semble,
Que tu l'avais perdu? t'en souviens-tu?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.
Saurait-il donc qu'il est aux mains de mon cousin?
Que dire?

PAUL.

Tu te tais?

RAYMOND.

Veux-tu répondre enfin?
Parle, et n'espère pas nous abuser encore.
Où ton portrait est-il? penses-tu qu'on ignore
Quel est l'heureux mortel qui reçut ce présent?

MARIANE, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Tu ne peux plus rien nous cacher à présent.
Qui vient nous déranger?

SCÈNE VI.

RAYMOND, ARNOULD en uniforme, PAUL, MARIANE.

PAUL.

Que vois-je? un militaire!
C'est Arnould.

MARIANE, *à part.*

Quel accueil, ô ciel? va-t-on lui faire?
Qu'il vient mal à propos!

ARNOULD.

Oui, mon père, c'est moi.

RAYMOND.

Mon pauvre enfant, comment, c'est toi que je revoi!
Te voilà parmi nous pour quelque temps, j'espère.
Embrasse donc encore un peu ton vieux grand-père.

MARIANE, *à part.*

Mais comment se fait-il qu'on le reçoive ainsi?

PAUL.

Je ne m'attendais pas à te revoir ici;
Et ta dernière lettre aurait dû nous apprendre
Que tu viendrais bientôt.

* Raymond, Paul, Mariane.

ARNOULD.

J'ai voulu vous surprendre,
Et sans trop me vanter, j'ai réussi, je crois.
On vient de m'accorder un congé de deux mois,
Mais que j'embrasse aussi ma charmante cousine *.
Ah! bon Dieu! quel accueil et quelle froide mine!
Qu'a-t-elle?

RAYMOND.

Ce qu'elle a? nous le savons trop bien.

PAUL.

Oui, tu viens de troubler, mon fils, un entretien
Que nous pouvons, je crois, reprendre en ta présence.
Te fiant, comme nous, à son air d'innocence,
Pensais-tu que son cœur, facile à s'enflammer,
Par un indigne amour pût se laisser charmer?

ARNOULD.

Bah!

MARIANE, *à part.*

Que dit-il?

RAYMOND.

On n'est que trop sûr de la chose.
Elle aime éperdument un nommé Delarose.

MARIANE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

ARNOULD, *à part.*

Quel galimathias!
Comment donc savent-ils et ne savent-ils pas?
(*Haut.*)
Ce Delarose enfin pour qui son cœur soupire,
Quel est-il?

RAYMOND.

Un Crispin qu'en province on admire.

ARNOULD.

Vraiment?

PAUL.

Par Beauséjour nous avons tout appris,
Le directeur du Mans.

ARNOULD, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Il est à Paris.

MARIANE, *à part.*

A Paris!

ARNOULD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je suis mort. Et que vient-il y faire?

PAUL.

Il vient faire arrêter son acteur réfractaire.

RAYMOND.

La police, bientôt sur lui mettant la main,
Du Maine lui fera reprendre le chemin:
J'en rirai bien.

PAUL.

Sais-tu ce qui nous met en peine?
(*Montrant Mariane.*)
C'est qu'on a retrouvé son portrait dans le Maine.

ARNOULD.

Son portrait?

PAUL.

Nous l'avons en nos mains; le voilà.

ARNOULD.

C'est, ma foi, vrai... j'en suis charmé.

PAUL.

Pourquoi cela?

ARNOULD.

C'est qu'il est très bien fait, et d'une ressemblance...
Et que dit Mariane?

PAUL.

Un obstiné silence
Est sa seule réponse.

RAYMOND.

Oui; mais moi, je prétend,
Je veux, j'ordonne enfin qu'elle parle à l'instant.
Tout ce qui s'est passé, qu'elle nous le raconte.
Qui l'oblige à se taire?

ARNOULD.

Ah! sans doute la honte.
Votre juste courroux ne peut que la troubler;
Devant vous, j'en suis sûr, elle craint de parler.
Les grands parents font peur et leur présence impose.

PAUL.

Tu crois?

ARNOULD.

Moi, son cousin, ce serait autre chose:
L'un pour l'autre jamais nous n'avions de secrets.
Ce qu'elle veut cacher, bientôt je le saurais,
Si l'on me laissait seul avec elle un quart-d'heure,
J'en réponds.

PAUL, *à Raymond.*

Nous pouvons essayer.

RAYMOND.

Soit : demeure.
Parle-lui.

PAUL.

Si c'est nous qui causons son effroi,
Peut-être elle sera moins discrète avec toi.
J'ai répétition... adieu, l'heure me presse;
Le théâtre m'attend. (*Paul sort.*)

RAYMOND.

Moi, je vais à la messe.
Fille coupable!... aimer un farceur, un vaurien!

ARNOULD, *à part.*

Merci, mon cher grand-père.

RAYMOND.

Hein? que me dis-tu?

ARNOULD.

Rien.

RAYMOND.

Adieu.

SCÈNE VII.

ARNOULD, MARIANE.

ARNOULD.

Sur quels écueils, ô destin, tu me pousses!
Beauséjour à Paris, la police à mes trousses,

* Il va l'embrasser et revient entre Raymond et Paul.

Et mon début ce soir pour comble d'embarras!

MARIANE.

Ton début?

ARNOULD.

Oui vraiment : tu ne t'en doutais pas?
Oui, ton cousin Arnould ce soir, ne t'en déplaise,
Fait son premier début sur la scène française.
De monsieur de Créqui je suis le protégé.
C'est grâce à ce seigneur que j'obtins mon congé;
Mon ordre de début, je le lui dois encore.
Afin que jusqu'au bout mon cher père l'ignore,
Mon début au public ne fut point annoncé.
Au lever du rideau, l'air triste, l'œil baissé,
Le semainier, après sa triple révérence,
Viendra des spectateurs réclamer l'indulgence.
Puis, les attendrissant par un récit menteur :
L'indisposition subite d'un acteur,
Douloureux contretemps, insurmontable obstacle,
Nous force, dira-t-il, à changer le spectacle;
Mais daignez accepter un dédommagement :
A vos yeux va s'offrir, Messieurs, dans un moment
Le nouveau rejeton d'une famille aimée,
Aux applaudissements par vous accoutumée,
Du fils de Paul Poisson encouragez l'essor.
Puissent, puissent surtout de son front jeune encor
Tant de lauriers cueillis par l'aïeul et le père
Ecarter les sifflets, ces foudres du parterre!
D'un bruit plus gracieux prêtez lui le secours.
Un vif enthousiasme accueille ce discours.
Si d'abord il s'adresse au grand nom dont j'hérite,
Bientôt je ne le dois qu'à mon propre mérite.
Mêlé de souvenirs et de lazzis nouveaux,
Mon jeu fait éclater le rire et les bravos.
Le troisième Crispin est digne de sa race.
Mon père, en l'apprenant, s'adoucit et m'embrasse.
Reçu comédien ordinaire du Roi,
Je t'épouse...

MARIANE.

Un instant, Monsieur; répondez moi.

ARNOULD.

Quoi donc?

MARIANE.

Expliquons-nous : mon portrait..., sois sincère,
Qu'en as-tu fait?

ARNOULD.

Parbleu, je l'ai perdu, ma chère :
Comment, je n'en sais rien.

MARIANE.

Pour moi c'est très flatteur.
A t'en croire, il était jour et nuit sur ton cœur.

ARNOULD.

Pour le voir, le baiser, je le prenais sans cesse,
Et je l'aurai perdu par excès de tendresse.

MARIANE.

C'est charmant.

ARNOULD.

Dans mon sein heureux de le cacher,
J'aurais mieux fait cent fois de n'y jamais toucher.
Au moment de m'enfuir ma tête s'est brouillée,
Et prêt à te revoir...

MARIANE.

Vous m'avez oubliée?

ARNOULD.

Non pas toi, ton portrait : sois indulgente.

MARIANE.

Non;
Je vous en veux beaucoup.

ARNOULD.

Pour avoir mon pardon,
Je me jette à tes pieds.

MARIANE.

On vient.

SCÈNE VIII.

BEAUSÉJOUR, ARNOULD, MARIANE.

BEAUSÉJOUR, *de loin.*

Je vous dérange.

ARNOULD, *à part.*

Que vois-je?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Un militaire à genoux! c'est étrange.

MARIANE, *vivement, allant à Beauséjour* *.

C'est mon cousin Arnould, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

En vérité?
Le fils de mon cher Paul?

MARIANE.

Oui.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis enchanté.
A peine je l'ai vu jadis dans son enfance.
Je veux faire avec lui plus ample connaissance.

ARNOULD, *bas à Mariane.*

Mon directeur du Mans!

MARIANE, *bas.*

O ciel!

BEAUSÉJOUR, *allant à Arnould.*

Embrassons-nous.
(*Le reconnaissant.*)
Ah! grand Dieu!

ARNOULD, *à part.*

Je suis pris.

BEAUSÉJOUR **.

Comment, Monsieur, c'est vous
Qui... que... sans cet habit je croirais reconnaître..
Mais êtes-vous bien sûr d'être... de ne pas être...
Je dis bien, d'être fils de mon ami Poisson?

ARNOULD.

(*à part.*) (*Il se met à bégayer.*)
Déguisons notre voix. Monsieur... aucun soup...çon
N'a jamais... attaqué... la... vertu de... ma mère,
Et j'ai toujours... passé... pour le fils de mon... père

BEAUSÉJOUR.

J'en suis bien convaincu; puis maintenant je vois...
Et d'abord ce n'est pas le même son de voix,

* Beauséjour, Mariane, Arnould.
** Beauséjour, Arnould, Mariane.

Ni la même façon de parler : mais du reste,
C'est une ressemblance... oui, je vous le proteste,
Si vous ne m'affirmiez que vous n'êtes pas lui,
Je vous ferais au Mans retourner aujourd'hui.

ARNOULD.

Je ne... vous entends... pas : au... Mans!... qu'irai-je [y faire?

BEAUSÉJOUR.

Rejoindre ma troupe.

ARNOULD.

Ah!... Monsieur est... militaire?

BEAUSÉJOUR.

Non, je suis directeur du théâtre du Mans.

ARNOULD.

Di...recteur ?

BEAUSÉJOUR.

Au mépris de ses engagements,
Mon Crispin s'est enfui vers Paris.

ARNOULD.

C'est in...fâme.

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas? si je puis le trouver, sur mon âme,
Il s'en repentira.

ARNOULD.

Pourquoi ce... garnement
A-t-il... fui?

BEAUSÉJOUR.

Je ne sais; Monsieur, apparemment
De voir la capitale avait la fantaisie.
Eh bien, de ce Crispin vous êtes le Sosie,
Et je vous aurais pris pour son frère jumeau.
Pourtant vous êtes mieux; oui, car il n'est pas beau.

ARNOULD.

Tant pis.

BEAUSÉJOUR.

Quand vous parlez, la ressemblance cesse.

ARNOULD.

Tant mieux.

BEAUSÉJOUR.

Je puis, je crois, sans que cela vous blesse,
Dire qu'il n'est point... bègue.

ARNOULD.

Et je le suis un peu.
J'en ai douté longtemps... je vous en fais l'aveu.
Mais j'en fus convaincu dans la dernière guerre,
Par certain... incident... qui ne m'amusa guère.
Un... poste dangereux était... gardé... par moi
Avec... quelques soldats..., quand tout-à-coup je voi
L'ennemi... plus nombreux... qui...

BEAUSÉJOUR.

Venait vous surprendre.

ARNOULD.

Ma... troupe n'était... pas disposée à... se rendre,
Ni moi non plus... : soudain à mon... commandement,
Mes hommes près de... moi se rangent... vaillamment;
Au... combat, à la mort chacun d'eux se... dévoue.

BEAUSÉJOUR.

Très bien.

ARNOULD.

Oui; mais à... peine avais-je dit : en joue,
Ma langue s'embarrase, et... jamais, ventrebleu,
Je ne... pus... parvenir à leur... commander... feu;
Et... tous... ils restaient là, le... fusil à... l'épaule,
Sans tirer.

BEAUSÉJOUR, *en riant.*

Oh! parfait!

ARNOULD.

Cela ne... fut point... drôle, [pas,
Mon cher... Monsieur..., voyant que nous ne... tirions
Les ennemis... vers nous s'avancent à... grands pas.

BEAUSÉJOUR.

Certes, l'occasion pour eux était fort belle.

ARNOULD.

Et tandis que je... cherche en vain le mot... rebelle,
On nous... cerne, on nous... fait tous... prisonniers.

BEAUSÉJOUR.

Vraiment?

ARNOULD.

Ce... fait d'armes... m'a nui pour mon avancement.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois : l'anecdote est assez singulière.

ARNOULD.

Oui... voyez à quoi... tient, Monsieur, une... carrière.
Du... grand nom d'Alexandre on est... presque effrayé :
Parlerait-on de lui, s'il avait... bégayé?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Il est très amusant.

MARIANE, *à part.*

Quelle folle cervelle!
A quoi bon débiter cette fable nouvelle;

BEAUSÉJOUR *.

Où donc est le cher Paul? je ne l'aperçois pas;
C'est pour lui que je suis revenu sur mes pas.
N'ayant, pour m'appuyer personne à la police,
J'ai pensé qu'il pourrait me rendre un grand service.
Monsieur le Lieutenant est fort connu de lui :
S'il veut à son hôtel me conduire aujourd'hui,
Je serai sur son nom admis à l'heure même;
Et ce point est pour moi d'une importance extrême.
Mon théâtre du Mans souffre de mon départ :
J'y voudrais retourner dans trois jours au plus tard.

ARNOULD.

Je... comprends.

BEAUSÉJOUR.

De mon temps je ne suis pas le maître,
Et Paul...

ARNOULD.

Il est... dehors.

BEAUSÉJOUR.

Au théâtre peut-être?

ARNOULD.

Non.

BEAUSÉJOUR.

Mais où donc alors?

ARNOULD.

Je ne sais pas.

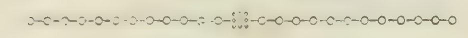
MARIANE.

Ni moi.

* Arnould, Beauséjour, Mariane.

BEAUSÉJOUR.

Je vais donc seul tenter l'aventure, et ma foi
Nous verrons. (*bas*) Vous étiez à genoux, j'imagine
Pour attendrir le cœur de la chère cousine.
Elle est charmante! (*à part*) hélas! pour lui quel coup [fatal,
S'il apprenait qu'il a mon Crispin pour rival!
Pauvre Arnould!... après tout, aimer qui lui ressemble,
C'est aimer son amant doublement, ce me semble.
(*Haut.*) (*à Raymond qui entre.*)
Je me sauve; à tantôt. Monsieur, votre valet;
Je reviendrai souper.



SCÈNE IX.

ARNOULD, RAYMOND, MARIANE.

RAYMOND, *à part.*

Cet homme me déplaît.
(*à Arnould.*)
Eh bien, mon cher garçon, as-tu, dans notre absence,
D'un coupable secret reçu la confidence?
Sur ce portrait enfin sais-tu la vérité?
Parle donc.

ARNOULD.

Ah! je crains votre sévérité.
A l'indulgence ici que votre cœur incline.

RAYMOND.

Plaît-il?

ARNOULD.

Depuis longtemps j'adore ma cousine.
Ce portrait précieux retraçait ses appas :
Je le lui dérobai.

MARIANE.

Non, ne le croyez pas :
Il le reçut de moi.

RAYMOND.

Ma surprise est extrême.

MARIANE.

Mon cousin m'aime, et moi, je le chéris de même.
Est-ce donc mal?

RAYMOND.

Eh! mais, cela n'est pas très bien.

RAYMOND.

Enfin, pris ou reçu, car cela n'y fait rien,
J'avais donc ce portrait si cher à ma tendresse,
Et que je me plaisais à contempler sans cesse.
Souvent en lui parlant je me trouvais heureux.

RAYMOND.

Supprime, s'il te plaît, ces détails amoureux,
Du récit que j'attends accessoire inutile.

ARNOULD.

Une troupe d'acteurs vint débuter à Lille :
Delarose en était le plus bel ornement;
On raffola de lui... c'est un acteur charmant.
Quel naturel! quel feu! quel sang-froid! quel comique!

MARIANE, *à part.*

Il se traite assez bien.

RAYMOND.

Sois donc plus laconique.

ARNOULD.

Enfin il me plut fort : d'une étroite amitié
Avec ce beau talent je fus bientôt lié.
On sait le sort errant des acteurs de province :
En partant pour le Maine, il voulut que j'y vinsse,
Du moins quand un congé m'offrirait le moyen
D'accomplir son souhait qui devenait le mien.
Je l'aime tellement... pour moi c'est comme un frère;
C'est plus peut-être encore, et si le sort contraire
D'un trépas imprévu le frappait aujourd'hui,
J'en suis sûr, je mourrais en même temps que lui.

RAYMOND.

Quel conte!

ARNOULD.

Non, je puis vous en répondre.

RAYMOND.

Peste!
Pylade à ce point là n'aima jamais Oreste.

ARNOULD.

Aussitôt que je pus, je courus vers le Mans
Lui porter mes bravos et mes embrassements.
Sachant que je pouvais compter sur sa prudence,
Il reçut de mon cœur l'entière confidence,
Et ce portrait charmant, aimé, matin et soir,
Je ne me lassais point de le lui faire voir.
A force de montrer cette image chérie,
Au moment de partir, je l'aurai, je parie,
Oubliée, et chez lui laissée étourdiment.
Voilà la vérité pure.

MARIANE, *à part.*

Dieu! comme il ment!

RAYMOND.

Ainsi de ce monsieur je te vois idolâtre.
Mauvaise connaissance! un homme de théâtre.
Fi!

ARNOULD.

De son amitié je n'eus qu'à me louer.

RAYMOND.

Et comment?

ARNOULD.

En province, il faut vous l'avouer,
On trouve à s'égayer une peine infinie,
Et pour charmer un peu cette monotonie
Qui dans Lille pesait sur chacun de nos jours,
Un divertissement vint à notre secours.

RAYMOND.

Lequel?

ARNOULD.

M'associant quelques joyeux complices,
D'un théâtre bourgeois nous fîmes les délices,
Et grâce à Delarose, à plus d'une leçon,
J'y fus digne du sang et du nom de Poisson.
Aussi quand je jouais on assiégeait les portes.

RAYMOND.

Acteur et militaire! ah! quel coup tu me portes!
Toi, prendre des leçons d'un farceur ambulant!

ARNOULD.

Dites plutôt un maître, un modèle excellent.
Trop heureux qui de près pourrait suivre sa trace!
Quand on lui voit jouer le *Baron de la Crasse*,

Lubin, le Bon soldat, sans le vanter, je crois
Qu'on peut...

RAYMOND.

Il jouait donc mes pièces quelquefois?

ARNOULD.

Quelquefois? très souvent : c'était du répertoire
Ce qu'il aimait le mieux.

RAYMOND, *flatté.*

Ah!

ARNOULD.

Vous pouvez m'en croire;
C'est qu'avec du talent il a du goût aussi.

RAYMOND.

Ce que tu me dis là m'en fait juger ainsi.

ARNOULD.

Souvent il vous trouvait plus plaisant que Molière.

RAYMOND.

Oh! c'est aller bien loin ; Molière a sa manière,
J'ai la mienne : entre nous, de ce fameux auteur
Je n'ai jamais été fort grand admirateur.
Le cher monsieur Scarron était bien autre chose.

ARNOULD.

Voilà précisément ce que dit Delarose.

RAYMOND.

Pour Molière, en un mot, sans en dire de mal,
Je ne partage point l'engouement général.
Il ne charme, après tout, que des esprits vulgaires,
Et dans cent ans d'ici l'on n'en parlera guères.

ARNOULD.

Quoique de son génie on vante la hauteur,
Eût-il fait le *Baron de la Crasse?*

RAYMOND, *souriant.*

Flatteur!...
La pièce te plaît donc?

ARNOULD.

Je la trouve divine.
Qu'elle nous amusa! t'en souviens-tu, cousine?
En y pensant; j'en ris encor de souvenir.

RAYMOND.

L'ouvrage n'est pas mal, je dois en convenir.
Il était bien joué, dis-tu, par ce jeune homme?

ARNOULD.

C'est dans ce rôle-là surtout qu'on le renomme.

RAYMOND.

Il n'est pas très facile à remplir, sur ma foi.

ARNOULD.

Je ne l'ai pas trop mal joué non plus.

RAYMOND.

Qui, toi?
Comment te tirais-tu de la scène d'ivresse?
Car pour s'en acquitter sans trop de maladresse,
Certe, il faut...

ARNOULD.

Voulez-vous que j'essaie à vos yeux?

RAYMOND.

De juger ton talent je serais curieux.
C'est que je le jouais un peu bien, je m'en vante.
(*Il s'assied.*)
Mais il est dans la scène un rôle de servante :
Pour donner la réplique et seconder ton jeu
Il faudrait une actrice...

ARNOULD, *montrant Mariane.*

Elle en peut tenir lieu.
Elle a tant vu la pièce, et sa mémoire est telle
Que la savoir par cœur est une bagatelle :
N'est-ce pas?

MARIANE.

Oui, je crois pouvoir me souvenir...

RAYMOND.

Les vers en sont, d'ailleurs, aisés à retenir.

MARIANE.

Pour une débutante ayez de l'indulgence.

RAYMOND *.

Je t'en promets à force : allons, que l'on commence.
(*Il va s'asseoir.*)

MARIANE.

« Notre baron, pour moi plein de tendresse,
« Assidument courtise mes appas.
« Moi, je dois prendre un parti ; cela presse :
« Faut-il céder, ou bien ne céder pas?
« Mais balancer offense la sagesse :
« De mon honneur le soin doit m'être cher.
« Si je cédais, hélas! de ma faiblesse
« J'aurais bientôt un repentir amer.

RAYMOND.

Bien parlé (*à Arnould*) ton grand-père a du moins sur [la scène
Fait entendre toujours une morale saine.

MARIANE.

« J'ai beau l'aimer : un devoir inflexible
« Dicte ses lois à mon cœur combattu.
« Pour un cœur tendre il est souvent pénible
« D'être obligé d'avoir de la vertu.

RAYMOND.

C'est un peu moins moral, j'en conviens; mais c'est franc.
Elle parle selon son état et son rang.

MARIANE.

« Ah! s'il voulait épouser sa servante,
« Qu'un tel honneur me comblerait de biens!
« Hélas! son nom dont toujours il se vante,
« L'empêchera de former ces liens.
« Il oublierait pour moi sa noble race;
« Et me carrant au fond de son château,
« Je deviendrais *Baronne de la Crasse!*
« Est-il un sort, est-il un nom plus beau!

RAYMOND.

Avec ce jeu piquant, cet œil plein de malice,
La petite ferait une charmante actrice.

MARIANE.

« Mais de trop boire il a pris l'habitude;
« Cela dégrade un homme comme il faut.
« J'emploie en vain mes soins et mon étude
« A le guérir de ce petit défaut.
« O Dieu d'amour, entends mes vœux, de grâce.
« Par toi l'on vit bien des héros vaincus :
« Viens arracher la coupe de Bacchus
« Aux nobles mains du baron de la Crasse!

RAYMOND.

Mon pauvre ami Molière, avec tout ton esprit,
Dans un style pareil tu n'as jamais écrit.

* Paul, Raymond, Mariane.

MARIANE.

« C'est lui.

ARNOULD.

« Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu !
« Il est, ma foi, trois choses qu'on renomme
« A juste titre, et qu'un bon gentilhomme
« Doit préférer, savoir : le vin, le jeu
« Et le beau sexe. Oui, nargue de la gloire !
« En ce monde le vin me rend heureux,
« Spirituel, et surtout amoureux :
« J'aime beaucoup les femmes après boire.
« Mais n'est-ce pas Suzette que je voi ?
« Eh ! te voilà, ma belle ; embrasse-moi.

RAYMOND.

Ce n'est vraiment pas mal : du mordant, de la verve.
Mais voici, mon garçon, les défauts que j'observe.
Ta tête, tout ton corps se laissent trop aller.
Si le vin aux regards doit partout circuler,
L'ivresse est orgueilleuse : aux autres, à soi-même
Elle se dissimule avec un soin extrême.
Comprends-tu ?

ARNOULD.

Très-bien.

RAYMOND.

Vois sortir d'un long repas
Ce convive, en chemin faisant mille faux pas.
Se reprochera-t-il son défaut d'équilibre ?
Accepte-t-il un bras ? non, il veut marcher libre ;
L'appui qu'on lui propose est par lui rejeté :
Il accuse du jour la trop faible clarté ;
Il maudit les pavés et la nature entière.
Vous le verrez demain à jeûn, l'âme moins fière,
Des erreurs d'aujourd'hui s'accuser franchement :
D'un tort que l'on n'a plus on convient aisément.
Il faut, pour rendre aux yeux l'ivresse naturelle,
Qu'on voie à tous moments que nous luttons contre elle,
Et que c'est en dépit de nos constants efforts
Que la raison se trouble et que fléchit le corps.
L'homme ivre d'un nuage a la vue obscurcie,
Et la parole manque à sa langue épaissie.
Un ennemi puissant, son vice, l'a vaincu ;
Lui seul de sa défaite il n'est point convaincu.
Il veut, en affectant une attitude altière,
Tenir son corps debout et sa tête en arrière :
Mais son corps accablé, son front appesanti
Donnent à son orgueil un honteux démenti.

ARNOULD.

Je comprends au mieux.

RAYMOND.

Oui ; mais regarde-moi faire :
Car plus que la leçon l'exemple est salutaire.

RAYMOND, *faisant l'homme ivre.*

« Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu !

ARNOULD, *l'imitant.*

« Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu !

SCÈNE X.

MARIANE, RAYMOND, PAUL, ARNOULD entrant par la porte du fond.

PAUL.

Ciel ! mon père et mon fils dans cet état honteux,
Se soutenant à peine et jurant tous les deux !

ARNOULD.

Mon père !

MARIANE.

Mon tuteur ! je me sauve.

SCÈNE XI.

PAUL, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, qu'est ce ?
Je voulais lui donner une leçon d'ivresse ;
Voilà tout.

PAUL.

Que veut dire ?...

RAYMOND.

Eh oui, ton fils, ma foi,
Sur la scène serait tout aussi bon que toi.
Puisqu'on n'a pas voulu le mettre au séminaire,
J'aimerais mieux le voir acteur que militaire.
Il jouerait mon théâtre, et vous l'abandonnez :
Cela vaut bien pourtant tout ce que vous donnez.

PAUL.

Quoi !... de se faire acteur aurait-il donc l'envie ?

RAYMOND.

Et quand cela serait ?

PAUL.

Tant qu'un souffle de vie
Animera mon corps, il ne le sera point.

RAYMOND.

Si j'avais comme toi pensé sur un tel point,
Le public t'eût-il vu succéder à ton père ?
Pourquoi priver ton fils des succès qu'il espère ?

PAUL.

Qu'il espère ?

RAYMOND.

Et dont, moi, je suis presque certain.

PAUL.

De son frère Philippe il aurait le destin.
Sur notre nom voyez quel bel éclat il jette :
Il voulut être acteur, et ce n'est qu'un poète.

RAYMOND.

Qu'un poète !... tu veux, je crois, m'humilier.
Je suis poète aussi, moi : peux-tu l'oublier ?

PAUL.

Mon père...

RAYMOND.

Ton orgueil à mes yeux se révèle.
Tu crains dans ta famille une gloire nouvelle.

Prends-y garde : en dépit de toi-même, je veux
Le servir dans ses goûts et l'aider dans ses vœux.
C'est à moi que tu dois ton talent que l'on prône :
Instruit par mes leçons, je veux qu'il te détrône.
Le public transporté dira qu'Arnould lui seul,
En effaçant son père, égale son aïeul.
Le manteau de Crispin, sa fraise, sa rapière,
Si bien portés par moi dans ma longue carrière,
Cher Arnould, si tu veux à moi t'en rapporter,
Je peux montrer encor comme il faut les porter ;
Et pour preuve, attends-moi : bientôt Monsieur ton père
Pourra voir... je reviens... j'étouffe de colère.

SCÈNE XII

ARNOULD, PAUL, ensuite BEAUSÉJOUR.

ARNOULD, *à part.*

Le grand'père est très chaud : quelle fureur!

PAUL.

C'est vous,
Monsieur, vous qui jetez la discorde entre nous :
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer à Lille.
Ici votre présence est assez inutile ;
Vous ne resterez donc à Paris qu'un seul jour.
Demain sans faute... allons, j'aperçois Beauséjour.
Il prend bien son moment... que le diable l'emporte!

BEAUSÉJOUR, *venant au milieu.*

C'est un grand appétit, mon cher, que je t'apporte.

PAUL.

J'en suis charmé.

ARNOULD, *à part.*

Courons au théâtre ; il est temps,
Et pour me préparer je n'ai que peu d'instants.

(*Il se sauve.*)

SCÈNE XIII.

BEAUSÉJOUR, PAUL.

BEAUSÉJOUR.

C'est ton fils qui s'en va, ce me semble.

PAUL.

Lui-même.

BEAUSÉJOUR.

Où court-il donc avec cette vitesse extrême?

PAUL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ma foi, je n'en sais rien... une commission...

BEAUSÉJOUR.

Pour le souper peut-être? ah ! cher amphitryon,
Point de cérémonie avec un camarade.
Eh bien, de mon Crispin la petite incartade
Doit recevoir bientôt son juste châtiment,
Et l'on va dans Paris chercher le garnement.

PAUL, *avec distraction.*

Oui-dà?

BEAUSÉJOUR.

Dans quelque endroit qu'on le trouve, on l'arrête.
On a, sans balancer, fait droit à ma requête.
Ton nom, dont ton ami se pare avec orgueil,
M'a valu sur-le-champ un gracieux accueil,
Et je n'espérais pas si prompte réussite.
Mais je t'en remercie et je m'en félicite.
A propos, mon ami, j'ai des lettres pour toi :
J'allais les oublier.

PAUL.

Des lettres?

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi.
Un Monsieur fort honnête, à l'auberge où je loge,
M'entend dire ton nom, vient à moi, m'interroge ;
Nous causons, et j'apprends par un long entretien
Que dans Lille son fils était l'ami du tien ;
Que ce fils s'est enfui, parce qu'en une affaire
Il a sur le carreau laissé son adversaire.
Le père a vers Paris couru sans s'arrêter :
En faveur de son fils il vient solliciter ;
Mais il a chez ce fils ; dit-il, après sa fuite,
Trouvé plus d'une lettre à ton adresse écrite,
Et de les apporter il s'est fait un devoir.
Comme de quelques jours il ne pourrait te voir,
Il m'a de ces papiers rendu dépositaire,
Et je te les remets.

PAUL.

Quel est donc ce mystère?
Plusieurs lettres de Lille, à moi... je cherche en vain...,

BEAUSÉJOUR.

Tiens, les suscriptions sont de la même main.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Parbleu, c'est de mon fils ; ma surprise redouble :
Juin... nous sommes en mai : comment donc?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois trouble.

PAUL.

Regarde.

BEAUSÉJOUR.

Juin... c'est vrai.

PAUL.

Je n'y comprends plus rien.
(*Lisant.*)
« Je suis toujours à Lille où je me porte bien ».

BEAUSÉJOUR.

C'est rassurant.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Cette autre... elle est de juillet : « Lille.
« Mon cher père, je suis toujours dans cette ville.
« Jamais je ne me suis, je crois, si bien porté. »

BEAUSÉJOUR.

De sa santé future il paraît enchanté.

PAUL.

As-tu jamais rien vu, dis-moi, de plus étrange?
« Septembre... votre fils se porte comme un ange.

BEAUSÉJOUR.

Tu vois.

PAUL, *lisant.*

« Je hante ici les meilleures maisons... »
(*Ouvrant une autre lettre*).
« Décembre ».

BEAUSÉJOUR.

Il en avait pour toutes les saisons.

PAUL.

Quelque tour est caché là-dessous, je présume.

BEAUSÉJOUR.

Mon ami, si sa langue était comme sa plume,
Quel bavard ce serait! mais malheureusement
Le ciel mit à cela certain empêchement :
Au métier d'écrivain il est assez habile :
Mais chez lui la parole est beaucoup moins facile.
Ce défaut date-t-il de loin? étant enfant,
Est-ce qu'il bégayait?

PAUL.

Pas plus que maintenant.
Sa parole a toujours été nette et fort bonne.

BEAUSÉJOUR.

Tu dis?... c'est différent; je me trompais : pardonne.
(*à part.*)
A quoi bon un débat qui serait éternel?
Respectons le bandeau de l'amour paternel.
(*Haut.*)
Je craignais de ne pas te trouver à cette heure.

PAUL.

Pourquoi?

BEAUSÉJOUR.

Je me rendais gaîment vers ta demeure;
Le vieux Guérin à moi s'offre sur mon chemin :
Il allait s'habiller pour jouer *Jacquemin.*

PAUL.

Jacquemin dans *le Deuil?*

BEAUSÉJOUR.

De l'ami Hauteroche.

PAUL.

Guérin a voulu rire, ou sa mémoire cloche :
On ne doit point du tout jouer *le Deuil.*

BEAUSÉJOUR

Permets :
Sa mémoire est fidèle et ne cloche jamais.
L'âge sur son cerveau n'a point jeté sa glace :
Je suis loin de l'aimer, il usurpa ma place.
Mais en fait de mémoire il est plus fort que moi;
Il me rendrait encor des points ainsi qu'à toi.
Enfin, pour je ne sais quelle subite cause,
(Car pressé, c'est en gros qu'il m'a conté la chose)
Ce soir à votre hôtel un ouvrage annoncé
Par *le Deuil,* j'en suis sûr, doit être remplacé;
Et comme de Crispin c'est toi qui fais le rôle
Où tu verses des pleurs d'une façon si drôle,
Ta présence au théâtre eût retardé l'instant
Du bienheureux souper qui tous deux nous attend.
Mais te voici; quelqu'un là-bas a pris ta place :
Alors soupons.

PAUL.

Qui donc aurait eu cette audace?
On ne peut me doubler sans mon consentement;
Mes droits sont là : je cours m'habiller promptement.
Le théâtre est en face : adieu.

BEAUSÉJOUR.

Quelle folie!

PAUL.

Non, non, je n'entends pas qu'ainsi l'on m'humilie.
Plutôt que de souffrir cet acte flétrissant,
J'entrerai sur la scène avec mon remplaçant,
Et le public verra qui de nous il préfère.

BEAUSÉJOUR.

Calme-toi (*à part*) j'ai, parbleu! fait une belle affaire.

PAUL.

(*Appelant.*)
Mariane... Me faire en secret remplacer!
Du théâtre sans doute ils veulent me chasser.
A leurs vexations ils verront si je cède.
Mariane, viens donc.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Quel courroux le possède!

SCÈNE XIV.

MARIANE, PAUL, BEAUSÉJOUR.

PAUL.

(*à Mariane.*)
Enfin!... je sors; bientôt je serai de retour.
Reste et tiens compagnie à l'ami Beauséjour.
(*à Beauséjour.*)
La pièce n'est pas longue; attends-moi donc, de grâce,
J'ai besoin qu'en jouant ma colère se passe.
Va, dans quelques instants je reviendrai joyeux,
Et pour souper plus tard, nous en souperons mieux.
Adieu.

SCÈNE XV.

MARIANE, BEAUSÉJOUR, ensuite RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Son amour-propre est par trop irritable.
Aller jouer au lieu d'aller se mettre à table!
J'aime fort mon métier : mais pour moi, dans ce cas,
Le théâtre à la table aurait cédé le pas.
(*Apercevant Raymond qui est habillé en Crispin.*)
Qu'est-ce que j'aperçois? quel plaisant personnage!

MARIANE.

Un Crispin!

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi; Crispin d'un certain âge,
A ce que je crois voir.

RAYMOND *.

Tiens, Arnould, me voici :
C'est mon ancien habit de Crispin.

BEAUSÉJOUR.

Qu'est ceci?

MARIANE.

Monsieur Raymond! Eh oui! c'est lui.

RAYMOND, *à part.*

Bonté divine!
Mariane, et cet homme!

* Mariane, Raymond, Beauséjour.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh! la drôle de mine!

(*Haut.*)

Est-ce que vous comptez aller ce soir au bal?
Ce n'est plus maintenant le temps du carnaval.
Pourquoi donc?...

RAYMOND.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

BEAUSÉJOUR.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Mes raisons, faut-il vous les apprendre?
Arnould veut sur la scène absolument monter.
Des rôles de Crispin je veux le dégoûter,
En offrant à ses yeux cet ignoble costume.

BEAUSÉJOUR.

Mais il le connaissait dès longtemps, je présume.

RAYMOND.

N'importe; mon devoir... impérieusement...
M'ordonnait... je devais... c'est clair.

BEAUSÉJOUR.

Assurément.
Mais lui, se faire acteur! votre crainte est frivole.
Il ne lui manquerait, hélas! que la parole.

RAYMOND.

Plaît-il?

BEAUSÉJOUR.

C'est bien assez que ce brave guerrier
Ait avec tout son poste été fait prisonnier.

RAYMOND.

Arnould?

BEAUSÉJOUR.

Faute de langue et non pas de vaillance;
Lorsque les ennemis, manquant de complaisance,
L'entourèrent avant que ce chef malheureux
Eût le temps d'ordonner que l'on tirât sur eux.

RAYMOND.

Quel galimathias venez-vous donc me faire?
De qui parlez-vous là?

BEAUSÉJOUR.

D'Arnould, du militaire
Avec qui j'ai causé tantôt.

RAYMOND.

Eh bien?

BEAUSÉJOUR.

Eh bien,
En disant qu'il est bègue, on ne vous apprend rien.

RAYMOND.

Votre tête, Monsieur, est-elle bien sensée?
Arnould?...

BEAUSÉJOUR.

Quand une phrase est par lui commencée,
Vous avez tout le temps d'aller chez le voisin,
Et puis de revenir en entendre la fin.

RAYMOND.

Vous osez soutenir? Arnould bègue?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.

BEAUSÉJOUR.

Mais je ne suis ni sourd ni timbré, ce me semble.
Lorsque je lui parlais sa cousine était là :
On peut lui demander...

RAYMOND.

Volontiers; la voilà.
Elle va sur ce point à l'instant vous confondre.

BEAUSÉJOUR *.

Qu'elle parle : j'attends.

MARIANE, *à part.*

Je ne sais que répondre.

RAYMOND.

Ton cousin est-il bègue?... hein?

MARIANE.

Non certainement.

BEAUSÉJOUR.

Il n'a point bégayé devant moi?

MARIANE.

Si vraiment.

(*à part.*)

Je ne veux point mentir encore.

RAYMOND.

Quel langage!
Je ne comprends pas...

BEAUSÉJOUR.

Moi, je comprends trop, je gage.

(*à part*).

Il m'a joué, le traître, avec son bégaiement.

RAYMOND.

Lui-même tout-à-l'heure ici très nettement
Me disait un morceau du Baron de la Crasse.

BEAUSÉJOUR.

Du Baron?... justement; oui, je suis sur la trace :
Il remplissait très bien ce rôle... Ah! le malin!

RAYMOND.

Me parlez-vous d'Arnould ou de votre Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Des deux qui n'en font qu'un...

RAYMOND.

Vous nous la donnez bonne.
Tous les deux ne seraient?...

BEAUSÉJOUR.

Que la même personne
Dont nous sommes la dupe, et qui probablement
Au Théâtre Français débute en ce moment

RAYMOND.

Il se pourrait?

BEAUSÉJOUR.

Mais moi qui ne perds pas la tête,
Mon cher monsieur Raymond, je vais troubler la fête.
(*Il va pour sortir.*)

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grâce...

RAYMOND, *à Mariane.*

Il est donc vrai?

MARIANE.

Monsieur, pardonnez-lui.

RAYMOND.

Eh quoi! j'ai de ce fourbe été dupe aujourd'hui?

BEAUSÉJOUR.

C'est agir en Crispin : le trait est exemplaire.

RAYMOND.

Mais puisqu'il sert le roi, comment se peut-il faire?...

* Beauséjour, Mariane, Raymond.

BEAUSÉJOUR.

De le faire arrêter où je le trouverai
J'ai l'ordre dans ma poche, et je m'en servirai.

RAYMOND.

Vous, arrêter Arnould?

BEAUSÉJOUR.

Que le diable m'emporte
Si je ne le fais pas!

RAYMOND.

Vite ferme la porte,
Mariane, va donc... mais qu'est-ce que je vois?
Deux Crispins?

BEAUSÉJOUR.

Avec vous cela nous en fait trois.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

BEAUSÉJOUR, MARIANE, ARNOULD, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Oui, d'un acteur nouveau la famille s'augmente :
C'est un Crispin de plus qu'ici je vous présente,
Et de ce joyeux Cid je suis fier, j'en conviens :
Son premier coup d'épée égale tous les miens.
(à Beauséjour.)
En te quittant, plus vif cent fois que de coutume,
Je monte dans ma loge et je prends mon costume.
Je n'eus, pour m'en vêtir, besoin que d'un moment.
Sur le théâtre alors je descends promptement,
Tout plein d'une colère à peine retenue,
Et j'entends une voix qui m'était bien connue.
C'était celle d'Arnould : on finissait le *Deuil*.
Dieu! quel étonnement, et bientôt quel orgueil!
Sa figure, son jeu, tout était à merveille,
Et ses inflexions enchantaient mon oreille.
C'était d'un naturel et d'un comique... enfin,
N'y pouvant plus tenir, sans attendre la fin,
Pour embrasser mon fils d'un seul bond je m'élance.
Il se fait dans la salle un moment de silence;
Puis on me reconnaît, et le public alors
Rit, et fait éclater les plus bruyants transports.
C'est, j'en dois convenir, ma plus belle soirée :
Aussi l'âme de joie et d'orgueil enivrée
J'ai cru devoir, après ce triomphe flatteur,
Offrir à vos regards l'heureux triomphateur
Dans le même costume où, radieux de gloire,
Il vient de remporter sa première victoire.

RAYMOND.

Ce drôle nous avait trompés indignement.
Moi, pardonner les torts d'un pareil garnement!
Non, non, il ne doit pas s'attendre à ma clémence.

ARNOULD, *passant près de Raymond.*

Est-ce votre leçon, grand-père, qui commence?
Le manteau, c'est ainsi qu'il doit être porté?
Et le chapeau? voyez.

RAYMOND.

Un peu plus de côté;
Les deux mains sur l'épée et la ceinture haute...
Qu'est-ce que je fais donc? mais aussi c'est ma faute.
Avec un tel habit puis-je le sermoner?
Non, Crispin comme lui, je dois lui pardonner.
(Il embrasse Arnould.)

MARIANE.

Cher Arnould!

PAUL, *à Arnould en montrant Mariane.*

Ce portrait... maintenant tout s'explique.

BEAUSÉJOUR *.

Désolé de troubler ce bonheur domestique.
Mais je tiens mon Crispin et l'emmène avec moi.

PAUL.

Tu ne le peux : il est comédien du roi.
Pars tout seul, cher ami : mais la campagne faite,
Reviens ici; Guérin va prendre sa retraite :
Toi seul avec succès pourras le remplacer,
Et cela vaut un peu la peine d'y penser.

BEAUSÉJOUR.

Si j'étais sûr...

PAUL.

Mon fils qui connaît ton mérite
T'appuiera comme moi.

ARNOULD.

De votre réussite
D'avance je réponds.

BEAUSÉJOUR.

Nous en reparlerons.

MARIANE **.

Et mon pardon, à moi, mon tuteur?

PAUL.

Nous verrons.
Pour l'avoir secondé je dois, dans ma colère,
T'infliger, Mariane, un châtiment sévère,
Et pour cela je veux, pas encore aujourd'hui,
Mais dans cinq ou six mois, te marier à lui.

ARNOULD, *à Mariane.*

Croiras-tu désormais, cousine, à mes présages?

RAYMOND, *bas à Arnould.*

Arnould, souviens-toi bien de jouer mes ouvrages.

* Mariane, Paul, Beauséjour, Arnould, Raymond.
** Mariane, Paul, Arnould, Raymond, Beauséjour.

Si la lecture est quelquefois funeste aux ouvrages de théâtre, c'est surtout à ceux qui ont été représentés d'une façon supérieure. Il peut donc être malheureux pour l'amour-propre d'un écrivain dramatique d'avoir trouvé d'excellents interprètes, et ce malheur m'est arrivé. On comprend que je ne dois, ni ne veux parler de moi : je ne m'étais d'ailleurs réservé qu'une faible part dans l'exécution, et les craintes de l'auteur ont nui sans doute au comédien. Mais ceux qui m'entouraient ont dignement fait leur devoir; ils ont joué leurs rôles non-seulement en gens de talent, mais en bons camarades, en amis chauds et dévoués. Je les en remercie de cœur; je suis aussi heureux de leur succès que du mien. Quelle que soit la grandeur des pertes récemment essuyées par la Comédie Française, le public a pu voir que sur cette noble scène il reste encore autre chose que des souvenirs.

FIN.



LE VOYAGE A DIEPPE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

WAFFLARD ET M. FULGENCE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 1er mars 1821.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. D'HERBELIN, ancien marchand, bien rond, bien franc	M. Armand. / M. Duparai.
Mme D'HERBELIN, sa femme	Mme Sabatier.
ISAURE, leur fille, caractère ingénu	Mlle Brocard. / Mlle Gorenflot.
DUMONTEL, ami de d'Herbelin, homme de cinquante ans	M. Duparai. / M. Thénard.
D'HÉRIGNY, amoureux d'Isaure	M. Alphonse.
MONBRAY, jeune peintre, caractère enjoué	M. David. / M. Provost.
LAMBERT, agent de change, camarade de collége des deux jeunes gens; n'ayant que l'esprit des affaires; espèce de Turcaret moderne	M. Samson.
Mme LAMBERT, petite maîtresse, aimant beaucoup le grand monde et les plaisirs	Mme Dutertre.
FÉLICITÉ, servante de M. d'Herbelin	Mme Millen. / Mlle Delatre.
DUPRÉ, domestique de d'Hérigny	M. Édouard.
JAMES, jokey de M. Lambert, personnage muet.	

La scène se passe à Paris. Le premier acte, sur le boulevard de l'Hôpital, à côté du Jardin-des-Plantes; et les deux derniers, au Marais, rue Charlot, no 17.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le boulevart de l'Hôpital, pris à côté du Jardin-des-Plantes; en face le spectateur est la maison d'un restaurateur qui a pour enseigne : *Au Feu-Éternel;* à gauche est la maison de M. d'Herbelin, sur la porte de laquelle est écrit : No 22.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, on entend le chœur suivant dans la maison du restaurateur.

« A boire ! (*ter.*)
« Vivent les arts et les amours ! »

MONBRAY, sortant de chez le restaurateur, la tête un peu échauffée.

A boire ! à boire ! C'est fort bien; mais moi j'ai besoin de prendre l'air. Quelle chaleur ! je n'en puis plus : la gaîté du festin, les saillies aimables de chaque convive et les fumées du champagne commençaient à me porter à la tête; cela n'est pas étonnant : cinq heures à table et tous anciens camarades de collége.

SCÈNE II.

MONBRAY, LAMBERT.

LAMBERT.

Ah ! ma foi, c'est trop fort; le moyen d'y tenir ! Mon cher Monbray, comment trouvez-vous ces messieurs, qui viennent de boire à la santé

des maris qui sont amoureux de leurs femmes? N'est-ce pas touchant? vous m'en voyez encore tout ému.

MONBRAY.

C'est bien là un toast d'étourdis qui commencent à déraisonner, et qui ne savent déja plus ce qu'ils disent.

LAMBERT.

Je suis sûr que le panier de chambertin que j'ai envoyé, entre pour beaucoup dans ce petit retour de tendresse conjugale. Messieurs! leur ai-je dit : c'est à jeun qu'il est beau d'aimer sa femme! Comme vous, j'avais besoin de prendre l'air : on étouffe là-dedans. Fiez-vous donc à toutes ces annonces des restaurateurs? « Salon de cent couverts; » vous entrez, et à peine si vous pouvez tenir vingt-cinq convives. Avec ces gens-là, il faut toujours diminuer de moitié : c'est comme sur la carte.

MONBRAY.

Eh bien! mon cher Lambert, que dites-vous de notre réunion? Avec quel plaisir, en trinquant avec ses anciens condisciples, on se rappelle les tours espiègles qu'on a joués, les pensums qu'on a faits... les férules qu'on a reçues!

LAMBERT, vivement.

Oh! pour cela, j'en sais quelque chose, car j'étais bien l'écolier le plus paresseux... (Montrant sa main.) Voilà le seul fruit que j'ai retiré de mes études.

MONBRAY.

Ah! les souvenirs de l'enfance sont délicieux!

LAMBERT.

Je vois avec satisfaction que nous avons tous fait notre chemin... Moi, dans les affaires, à la bourse.

MONBRAY.

Moi, dans les arts.

LAMBERT.

Les autres dans les lettres.

MONBRAY.

Comment donc! Mais nous comptons parmi nous des littérateurs très distingués, entre autres quatre membres d'une société épicurienne, et qui sont, de plus, affiliés à toutes les petites académies chantantes et mangeantes de la capitale et des départements.

LAMBERT.

Jeunes gens pleins de mérite, qui tournent fort joliment le couplet, et qui, dans leurs joyeux refrains, viennent de nous apprendre que, pour être heureux dans la vie, il faut boire, rire, aimer, chanter et ne s'affliger de rien.

MONBRAY.

Idées fort originales et très neuves, qui n'avaient jamais été dites avant Épicure et Anacréon.

LAMBERT.

A propos : tout-à-l'heure, en quittant la table, au moment où ce gros chansonnier nous étou dissait de ses flons flons bachiques, j'ai vu en trer mystérieusement sa belle, donnant le br à un petit courtier de commerce; mais chut!

MONBRAY, vivement.

Vraiment? Oh! parbleu, je serais curieux d savoir comment la philosophie épicurienne su porterait un coup aussi rude. Nous sommes da le carnaval, un peu de scandale viendrait propos.

LAMBERT.

Allons, allons, jeune homme, taisez-vous je prends le chansonnier sous ma protectio il est heureux... ne détruisez pas son bonheur.

MONBRAY.

Au fait, autant peut m'en arriver demain respectons l'inconstance et les amours.

SCÈNE III.

Les Mêmes, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Je crois que j'aurai encore le temps d'envoy cette lettre à Flamand.

(On entend chez le restaurateur.)

« A la santé des artistes français! »

MONBRAY.

A la santé des artistes français! Bravo! bra halte-là, ne buvez pas sans moi. Allons, Lan bert, retournons à notre poste.

(Ils entrent chez le restaurateur.)

SCÈNE IV.

FÉLICITÉ, seule.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel bruit dep midi chez ce restaurateur! j'en ai la tête rompu Monsieur et madame d'Herbelin qui sont ven demeurer rue de Buffon, auprès du Jardin-de plantes, pour être plus tranquilles, ont bien f d'aller dîner en ville aujourd'hui. Je ris voyage qu'ils vont entreprendre. Aller de Pa à Dieppe exprès pour voir la mer! qu'est-ce q cela a donc de si curieux? Il faut qu'ils en aie une bien grande envie, car voilà deux hiv qu'ils jouent au loto et qu'ils mettent de cô toutes les pertes faites au jeu, pour servir a frais du voyage. Au surplus, j'en suis bien co tente; je vais être pour quatre jours maîtresse la maison, et demain je pourrai déjeuner tête-à-tête avec mon cher Flamand. Dame, prends assez les intérêts de mes maîtres tou l'année; je ne suis pas comme bien des domest ques, je ne fais pas danser l'anse du panier, je puis bien me permettre une fois par hasa cette petite liberté à leurs dépens. Mais je l aperçois : les voilà déja qui reviennent... Vit serrons ma lettre.



SCÈNE V.

Les Mêmes, M. et Mme D'HERBELIN, ISAURE.

M. D'HERBELIN.

Eh bien! mon enfant, Dumontel est-il arrivé?

FÉLICITÉ.

Non, monsieur, pas encore.

MADAME D'HERBELIN.

En vérité, monsieur d'Herbelin, vous venez embrasser vos amis comme si vous alliez entreprendre un voyage de longs cours, et comme si nous devions être trois mois sans les voir.

M. D'HERBELIN.

Eh! eh! madame, savez-vous qu'il y a trente-six lieues d'ici à Dieppe? (Se frottant les mains.) J'avoue que je me fais une idée délicieuse de voir un port de mer. C'est, dit-on, un spectacle majestueux et superbe; et, dussiez-vous rire de ma faiblesse, j'attache le plus grand prix à la partie de plaisir que nous allons faire. Depuis trente ans que nous sommes mariés, vous savez que j'ai toujours eu le desir de voir l'Océan.

MADAME D'HERBELIN.

Oui; et depuis trente ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que vous m'en parliez.

M. D'HERBELIN.

Et vous savez aussi que chaque fois que j'ai voulu contenter mon desir, une fatalité attachée après moi faisait naître des circonstances qui venaient déranger tous mes projets; bref, j'avais fini par me persuader qu'il était écrit là-haut que je devais renoncer à faire ce voyage... Mais pour cette fois...

FÉLICITÉ.

Ah! pour cette fois vous touchez au port.

M. D'HERBELIN.

Oui; je crois que nous tenons le vent.

MADAME D'HERBELIN.

Ne parlons pas si haut, mon ami; prenons garde, nous n'y sommes pas encore.

M. D'HERBELIN.

A moins d'une mort subite, je ne vois pas trop maintenant ce qui pourrait nous empêcher de partir.

ISAURE, vivement.

Mon père, éloignez ces idées; j'ose, au contraire, vous prédire que notre voyage sera très agréable.

MADAME D'HERBELIN.

Tu nous dis cela d'un air bien triste, mon Isaure. Je ne sais, mais ton caractère est bien changé depuis quelques mois; toi qui, l'été dernier, étais si gaie au bal de Sceaux!

ISAURE, à part.

Ah! je devrais bien perdre le souvenir de ce jeune homme que j'y ai vu.

M. D'HERBELIN.

Oui, je me suis déja aperçu qu'elle nous cachait quelques petits chagrins; je crois que ce voyage ne lui plaît pas.

ISAURE.

Mais, mon père, vous êtes dans l'erreur; ce voyage me plaît beaucoup; seulement j'aurais préféré qu'il se fît dans la belle saison : au mois de mai, par exemple.

M. D'HERBELIN.

Non pas, ma chère amie, non pas; j'y ai bien pensé : ce n'est pas sans dessein que j'ai choisi la fin de l'hiver. Qu'allons-nous faire à Dieppe? ce n'est pas pour voir la ville qui, dit-on, est fort mal bâtie et n'offre rien de remarquable. Or, nous sommes à la fin de février, et depuis huit jours dans l'équinoxe; voilà le temps où les coups de vent, les tempêtes et les bourrasques soulèvent les flots, brisent les esquifs, démâtent les vaisseaux...

FÉLICITÉ.

Oh! mon Dieu! monsieur; mais vous me faites peur.

M. D'HERBELIN.

Et tu conviendras que ce spectacle terrible offre plus de beautés à l'œil du Parisien, qu'une mer tranquille par un temps calme. Ensuite nous sommes dans le carnaval; c'est l'époque consacrée au plaisir : eh bien! nous partons ce soir; nous arrivons demain à Dieppe; nous visitons le port; nous allons le soir à la comédie, s'il y en a une; nous faisons bonne chère; nous revenons ensuite à Paris; et nous sommes tous contents. Dumontel m'avait bien donné à entendre qu'une fois arrivés à Dieppe nous pourrions monter sur un paquebot, et filer jusqu'au Havre...

MADAME D'HERBELIN, vivement.

Ah! mon Dieu, et pourquoi pas aller à l'Ile-de-France?

M. D'HERBELIN.

Mais dans cette saison-ci, je ne me soucie pas trop de m'exposer aux périls d'une traversée. Tenons-nous-en à Dieppe, c'est tout ce qu'il faut pour un premier voyage. (Tirant sa montre.) Déja cinq heures un quart! Que Dumontel sur-tout ne nous fasse pas manquer les vélocifères. Félicité, tous nos paquets sont ils prêts?

FÉLICITÉ.

Oui, monsieur, tout est prêt.

M. D'HERBELIN.

Tu n'as pas oublié de mettre dans mon sac de nuit ma carte de Cassini, ma boussole... ma longue-vue et sur-tout mon album? quand on voyage, il faut prendre des notes, et mettre à profit les observations que l'on fait. Remarquez-vous, mes enfants, comme depuis une heure le brouillard augmente?

MADAME D'HERBELIN.

Une seule chose me contrarie; c'est d'être obligée de faire la route dans une voiture publique.

On est toujours gêné, horriblement fatigué, et souvent exposé à se trouver en mauvaise compagnie.

M. D'HERBELIN.

Bah! bah! une nuit sera bientôt passée; et d'ailleurs, madame, comment ont fait tous nos grands voyageurs? croyez-vous donc qu'ils n'aient pas éprouvé aussi bien des fatigues? Le plaisir qui nous attend demain nous fera tout oublier.

MADAME D'HERBELIN.

Ah, çà! profitons du peu de temps qui nous reste pour mettre tout en ordre chez nous.

M. D'HERBELIN.

Et sur-tout ne faisons pas attendre notre ami Dumontel. Pour toi, ma chère Félicité, pendant notre absence, la maison sera confiée à tes soins.

MADAME D'HERBELIN.

Nous pouvons être sans inquiétude: Félicité est un charmant sujet, sage, réservée, attachée à ses maîtres, et qui, contre la coutume des jeunes filles de son état, n'a point d'amoureux. Je dis cela exprès devant elle, parceque je sais que je dis la vérité.

FÉLICITÉ.

Vous avez bien raison, madame; qu'il se présente un amoureux chez vous, il sera bien reçu, et il pourra se vanter d'y être joliment traité.

(Ici Lambert parait avec plusieurs convives sur le balcon du restaurateur; ils ont le verre à la main.)

LAMBERT.

A la santé de tous les habitants du quartier du Jardin des Plantes!

M. D'HERBELIN.

Allons, en voilà un qui n'engendre pas la mélancolie. Comment! ils sont encore là depuis midi?

FÉLICITÉ.

Oui, monsieur; le voisin doit être content de sa journée, car il s'est fait chez lui une grande consommation.

M. D'HERBELIN.

Rentrons, mes enfants, rentrons.

(Ils rentrent chez eux.)

LAMBERT, les appelant.

Eh bien! monsieur, vous ne répondez pas à notre politesse? Est-ce que nous faisons peur à ces dames? C'est étonnant comme les habitants du boulevard Neuf aiment la gaîté!

SCÈNE VI.

MONBRAY; LAMBERT est toujours sur le balcon.

MONBRAY.

Ah! ah! quelle heureuse fécondité chez nos chansonniers du jour! Une ronde de dix-huit couplets sur l'inconstance! A la vérité le sujet prête.

(Pendant que Monbray parle, Lambert, qui ne l'a pas aperçu, referme la fenêtre.)

SCÈNE VII

MONBRAY, D'HÉRIGNY.

D'HÉRIGNY.

Allons, mon cher Monbray, après trois services, le dessert, les vins de liqueurs, le café et le punch, on peut se retirer, et laisser un exemple de sobriété et de modération. Mais je ne vois pas ce coquin de Dupré à qui j'avais donné l'ordre de venir me prendre ici avec la berline.

MONBRAY.

Le pauvre garçon se sera ennuyé de nous attendre; il prend sans doute son mal en patience dans quelque cabaret voisin. Ah çà! dis-moi donc, mon cher d'Hérigny, je t'ai trouvé triste, rêveur; à peine si tu as pris part à la gaîté générale. Est-ce que cette ronde sur l'inconstance te rappellerait un accident fâcheux?

D'HÉRIGNY.

Que veux-tu, mon ami! le souvenir de cette jeune personne...

MONBRAY.

Ah! oui, que tu as vue l'été dernier au bal de Sceaux; pays délicieux, qui offre tous les dimanches aux Parisiens, dans la belle saison, un orchestre agréable, des bois touffus, et des paysannes fort jolies, parmi lesquelles on trouve beaucoup plus de danseuses que de rosières.

D'HÉRIGNY.

Son image me suit par-tout! au milieu des distractions, au sein des plaisirs.

MONBRAY.

Quoi! tu me persuaderas que tu es véritablement amoureux, pour avoir vu plusieurs fois au bal une demoiselle à laquelle tu as à peine osé parler.

D'HÉRIGNY.

Je sais tout ce qu'on peut dire; je conviens moi-même avec toi qu'un pareil amour tient du roman, et prête au ridicule; mais la première fois que je la vis, je fus frappé de sa beauté et de son air de modestie; la seconde fois, je sentis que je l'aimais: l'absence, loin de me guérir n'a fait qu'augmenter ma passion, et maintenant c'est un sentiment que ne finira...

MONBRAY.

Qu'avec le carnaval...

D'HÉRIGNY.

Allons, tu plaisantes toujours; rien ne t'affecte, toi; tu es heureux.

MONBRAY.

C'est vrai, mon ami, et mon bonheur m'est d'autant plus cher qu'il est ton ouvrage. Tu partages ta fortune avec moi; j'ai dans ton hôtel un joli entresol, un atelier superbe, ta voiture à ma disposition; nul soin du présent, nul souci de l'avenir ne m'inquiètent. Lorsque je veux travailler, si mes sens trop appesantis ont besoin d'être

veillés par du bruit, du tintamarre, cocher! te à l'Opéra. Si au contraire mon sang, allumé ır un excès de travail, m'empêche de dormir, jette de côté ma palette, et je vais faire un ur à l'Athénée. Si enfin, lorsque je fais un and tableau, fatigué de la sévérité de l'histoire, veux exercer mes pinceaux sur des sujets lérs... je fais le portrait de tes maîtresses. Tu is, mon ami, que grâce à tes soins, jamais tiste ne fut dans une position plus brillante.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LAMBERT.

LAMBERT, à la cantonade.

Non, messieurs, non, Horace et Virgile ne ›nt pas une autorité pour moi.

MONBRAY.

Eh bien! mon cher Lambert, que font nos nvives? je ne les entends plus chanter.

LAMBERT.

Bah! les voilà qui parlent littérature; ils font e l'esprit.

D'HÉRIGNY.

Eh bien, vous les quittez?

LAMBERT.

Oh! personne ne s'apercevra de mon absence. 'ailleurs il commence à se faire tard, il faut ue je sois à sept heures à la Chaussée-d'Antin our assister à une comédie bourgeoise: auurd'hui tous les plaisirs à la fois.

MONBRAY.

Il appelle cela du plaisir.., la comédie dans n salon.

LAMBERT.

Eh! pourquoi pas, monsieur? Madame Lamert, dans la Fausse Agnès, ne laissera rien à esirer: elle joue très bien la comédie. D'ailurs, quand on a son quart de loge au Théâtre 'rançais, on est a même de voir les bons moéles, et certainement on peut se permettre... Quant à moi, en bon mari, je vais aller applauir ma femme et souffler la seconde pièce. D'Hérigny, vous venez avec moi?

D'HÉRIGNY.

Mais ce drôle de Dupré m'inquiète, il devait 'enir me prendre à six heures.

LAMBERT.

Vous n'avez pas besoin de lui, mon cher, j'ai à mon tilbury, et après le spectacle nous conluirons madame Lambert au bal, chez monsieur votre oncle. (A Monbray.) Eh bien, jeune homme, et votre pari?

MONBRAY.

Il est gagné.

D'HÉRIGNY.

Il est perdu.

MONBRAY.

J'offre encore de parier double,

LAMBERT.

Si vous n'en venez pas à votre honneur, attendez-vous à bien des plaisanteries de ma part.

MONBRAY.

Mais qu'a donc ce pari de si extravagant? J'ai gagé vingt-cinq louis que, dans l'espace de vingt-quatre heures, je ferais une mystification qui obtiendrait l'approbation de la majorité des douze personnes que j'ai invitées à dîner demain chez toi.

D'HÉRIGNY.

Allons, je desire que tu gagnes; mais cela me paraît difficile.

MONBRAY.

Comment! tu te défies encore des ressources de mon imagination? ne connais-tu pas mon caractère? n'ai-je pas les goûts et la gaîté d'un véritable artiste? as-tu déja oublié les espiègleries que nous faisions lorsque nous étions à l'atelier de peinture du vieux Louvre?

LAMBERT.

Et celles que vous me faisiez lorsque nous étions à Sainte-Barbe.

MONBRAY.

Ah! si dans ce moment il se présentait une occasion favorable, avec quel plaisir je redeviendrais écolier! je ne me suis jamais mieux senti inspiré.

D'HÉRIGNY.

Oui; mais tu n'as que vingt-quatre heures, et chaque instant qui s'écoule..,

MONBRAY.

Il ne me faut qu'une victime: Paris est bien grand, et je serais bien malheureux si d'ici à demain il ne s'offrait pas à moi un de ces bons bourgeois, bien simples, bien crédules, et sur la figure desquels il est écrit: Attrapez-moi. J'avais bien pensé à Lambert.

LAMBERT, vivement.

Qu'est-ce que vous dites donc? Un instant, s'il vous plaît; nous ne sommes plus au collége.

MONBRAY.

Mais entre amis... Au surplus, je reviendrai à lui si je ne trouve pas mieux... Ne vous éloignez pas, Lambert.

LAMBERT.

Ah çà! il paraît, messieurs, que je suis ici pour vos menus plaisirs, car pendant le dîner jai servi de point de mire à toutes les épigrammes. Parceque je suis lancé dans la finance, vous vous imaginez que je ne puis juger de rien. Au surplus, amusez-vous à mes dépens, messieurs les gens d'esprit... j'ai eu le talent de faire ma fortune, et cela me suffit.

D'HÉRIGNY.

Eh bien! eh bien, Lambert, de l'humeur?

LAMBERT.

Oh! non pas... Mais c'est qu'à table j'entendais des gens qui semblaient dire que j'étais un bon enfant. Demandez à tous ceux qui ont fait des affaires avec moi si je suis un bon enfant...

Mais, c'est égal, si le tour que vous méditez est plaisant, j'en ferai les honneurs à la Bourse; je le raconterai à tous ces messieurs.

MONBRAY.

Comment! on est donc gai à la bourse?

LAMBERT.

Certainement; nous faisons aussi des tours, et souvent nous attrapons notre monde; mais nos mystifications sont d'un autre genre.

(Il commence à faire nuit.)

MONBRAY.

Ah! j'aperçois quelqu'un qui vient de ce côté; regardez donc, mes amis.

LAMBERT.

Ah! quelle tournure! Mon ami, c'est l'original qu'il vous faut. (A part.) S'il pouvait s'en emparer, je serais tranquille, il ne reviendrait pas à moi.

MONBRAY.

Il se dirige vers nous; c'est peut-être le ciel qui nous l'envoie.

D'HÉRIGNY.

Il a l'air de venir sonner à cette porte.

LAMBERT.

Laissez-moi faire; je vais l'aborder.

MONBRAY.

Non pas; cela me regarde. Ah! mettons-nous tous les trois à cette table; ayons l'air de parler d'affaires, et ne perdons pas de vue...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; DUMONTEL, allant sonner à la porte de d'Herbelin; FÉLICITÉ.

DUMONTEL.

Ce pauvre d'Herbelin! cela va le contrarier; mais les affaires avant tout.

MONBRAY, bas à d'Hérigny.

Le voisin se nomme d'Herbelin... c'est bon à savoir.

FÉLICITÉ, ouvrant.

Ah! c'est vous, monsieur Dumontel? donnez-vous donc la peine d'entrer.

MONBRAY, à d'Hérigny.

Dumontel... retiens bien les noms.

DUMONTEL.

Non pas, non pas; d'Herbelin me retiendrait encore; je n'ai pas un instant à perdre: prie-le de descendre, j'ai quelque chose de très-pressé à lui dire.

FÉLICITÉ.

Justement, le voici.

(Elle rentre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. D'HERBELIN, un livre à la main.

LAMBERT, bas à Monbray et à d'Hérigny.

C'est là le voisin? Oh! messieurs, quelle bonne figure!...

D'HÉRIGNY, de même.

Taisez-vous donc, Lambert.

M. D'HERBELIN.

Eh! allons donc, mon ami; je suis dans une impatience... Six heures moins un quart, et les vélocifères partent à six heures et demie.

DUMONTEL.

Mon cher, tu vas te fâcher.

M. D'HERBELIN.

Allons; qu'y a-t-il encore de nouveau?

DUMONTEL.

Je ne pars pas avec toi.

M. D'HERBELIN.

Là, j'en étais sûr; encore notre partie de plaisir manquée! Ah! mon Dieu! vit-on jamais un homme plus malheureux que moi? Je ne pourrai donc jamais parvenir à voir la mer?

DUMONTEL.

Mais écoute donc.

M. D'HERBELIN, désespéré.

Ah! mon ami, cette nouvelle me tue... En t'attendant, je relisais les Voyages du capitaine Cook: j'en étais à son naufrage au cap Vert, et il faut maintenant que je renonce au plaisir que je me promettais à Dieppe!

DUMONTEL.

Mais, encore une fois, me laisseras-tu parler?

MONBRAY, bas à Lambert et à d'Hérigny.

Attention.

DUMONTEL.

Des affaires de la plus haute importance réclament ma présence à Paris jusqu'à demain soir; je n'ai pas une minute à perdre; on m'enlève vingt mille francs si je ne suis pas dans une heure à la rue Saint-Georges. Je te conterai cela... une faillite...

LAMBERT, bas.

Ah! mon Dieu! serait-ce celle du petit Blinval? si j'y étais pour quelque chose!

DUMONTEL.

Mais je viens de faire une rencontre très-heureuse pour toi et pour moi.

M. D'HERBELIN.

Tiens, mon ami, je t'avoue que je ne suis pas du tout à ce que tu me dis. Je vais prévenir qu'on défasse les paquets et que nous ne partons pas.

DUMONTEL.

Mais au contraire, tu vas partir.

M. D'HERBELIN, vivement.

Comment! ce voyage n'est donc pas manqué?

DUMONTEL.

Eh! non; que diable, aussi tu ne me laisses pas achever.

M. D'HERBELIN, transporté.

Ah! mon cher Dumontel, mon vieil ami, que je t'embrasse! J'avais besoin de ce mot-là pour ranimer mon courage. Parle, mon ami, parle; je remets le capitaine Cook dans ma poche, et maintenant je suis tout oreilles. Per-

ets-moi seulement de marquer la page où n étais.

(Il remet le sinet.)

DUMONTEL.

Je viens de voir Bernard, notre ami com-ın.

LAMBERT, à Monbray.

Encore un nom à écrire.

DUMONTEL.

Je lui ai dit que tu allais enfin entreprendre jourd'hui le voyage que tu projetais depuis long-temps, mais que j'étais fort contrarié : ne pouvoir t'accompagner, à cause de plu-:urs affaires qui me retiendront encore à ıris vingt-quatre heures.

M. D'HERBELIN.

Ah! oui, tu dois être bien contrarié; je te ains bien sincèrement.

DUMONTEL.

Eh! parbleu! s'est-il écrié, je puis peut-être ocurer à notre ami d'Herbelin et à son aima-e famille une excellente occasion de voyager :aucoup plus commodément que par les voi-res publiques.

M. D'HERBELIN.

En vérité?

DUMONTEL.

Sans doute; un de mes braves correspondants, . de Saint-Valery, a-t-il ajouté, retourne ce ir ou demain matin au plus tard à Dieppe. Je is qu'il a une berline à six places et qu'il doit ırtir seul; je ne doute pas qu'il ne se fasse un aisir de se charger de nos amis; je vais le lui oposer.

M. D'HERBELIN.

Ce bon Bernard! je le reconnais bien là.

DUMONTEL.

Il me quitte aussitôt pour courir chez M. de iint-Valery, et, deux heures après, il revient .e dire que c'est une chose convenue, et que :soir, à six heures, ou demain dans la matinée, : monsieur sera à ta porte avec sa voiture; ainsi, ans une demi-heure il peut être ici; sur-tout ne : fais pas attendre; et moi, je me sauve bien ite; es-tu content?

M. D'HERBELIN, transporté.

Si je le suis, mon ami?

MONBRAY, à part.

Pas plus que moi.

M. D'HERBELIN.

Mais quel est ce M. de Saint-Valery?

DUMONTEL.

C'est un jeune homme charmant; du moins l'après ce que m'a dit Bernard; car, moi, je ne 'ai jamais vu: les manières les plus affables... ›as grand parleur.

M. D'HERBELIN, gaîment.

Tant mieux pour ma femme, elle aura plus ›ouvent son tour.

MONBRAY, à part.

Eh! eh! le voisin fait aussi des épigrammes.

DUMONTEL.

Je te prédis le voyage le plus agréable...

M. D'HERBELIN.

A merveille, mon ami, à merveille... Mais, dis-moi donc: Bernard lui a-t-il donné mon adresse bien exactement?

DUMONTEL.

Oui, oui, rue de Buffon, n° 22, à côté du Jardin des Plantes. Allons, adieu.

M. D'HERBELIN, l'arrêtant.

Eh bien, Dumontel! au moment d'un départ tu me quittes comme cela? tu n'embrasses pas ton vieil ami?

DUMONTEL.

Ah! pardon, mon cher d'Herbelin.

M. D'HERBELIN.

La route est sûre, à ce que l'on m'a dit; mais, quand on voyage la nuit, il arrive quelquefois bien des accidents.

DUMONTEL.

Sois tranquille, il ne t'arrivera rien; nous nous reverrons... Allons, bon voyage.

M. D'HERBELIN.

Et toi, bonne réussite. Prévenons bien vite ma femme qu'au lieu de partir en diligence, nous partons en berline.

SCÈNE XI.

D'HÉRIGNY, MONBRAY, LAMBERT.

MONBRAY.

Vite, vite, mes amis, à l'œuvre sur-le-champ; voilà une occasion superbe, ne la laissons pas échapper.

LAMBERT, riant.

Oh! oh! oh! c'est délicieux d'avoir surpris la conversation de ces braves gens: nous les connaissons, et ils ignorent qui nous sommes. Que d'avantages nous avons!

D'HÉRIGNY.

Un moment! ne va pas nous compromettre.

MONBRAY.

Allons, te voilà déja redoutant le péril avant que l'affaire ne soit engagée.

LAMBERT.

Moi, je ne crains rien; je veux être votre second, mon cher Monbray.

MONBRAY.

Je n'ai pas besoin de vous; vous feriez quelques gaucheries.

D'HÉRIGNY.

Mais enfin, quel est ton projet?

MONBRAY.

Voulez-vous me faire un plaisir tous les deux? Toi, va-t'en au bal chez ton oncle; vous, Lambert, allez à la chaussée d'Antin applaudir votre femme dans la Fausse Agnès, et laissez-moi maître du champ de bataille; j'ai bien retenu les noms... Dumontel..., d'Herbelin..., Ber-

nard..., Saint-Valery... Je n'ai rien perdu de ce que nous venons d'entendre : je me charge de tout ; justement j'aperçois ton domestique avec ta berline. (Appelant.) Dupré !... Dupré !...

D'HÉRIGNY.

Mais comment ! nous ne pourrons pas savoir?...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DUPRÉ.

MONBRAY.

Tout à l'heure, je vous le dirai. (A Dupré.) Mon garçon, apprête-toi à courir la poste cette nuit, et ramène-nous, vers les trois heures du matin, rue Charlot, n°. 17. Retourne maintenant à ton poste.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, excepté DUPRÉ.

D'HÉRIGNY.

Ah ! je devine à présent. Comment ! tu oserais?...

LAMBERT.

Bravo ! bravo ! Comme je vais faire rire ma femme !

MONBRAY.

Il paraît que c'est pour son plaisir que cet honnête monsieur d'Herbelin va à Dieppe. Ce monsieur de Saint-Valery, qui doit venir les prendre, est un jeune homme charmant ; je le représente, et je me charge de les conduire : ta voiture est excellente ; ils ne pouvaient pas mieux tomber... D'ailleurs, quand on voyage pour son agrément, aller à droite ou à gauche, qu'importe, pourvu qu'on s'amuse?... Je place mes vingt-cinq louis sur leur tête.

LAMBERT.

Et je suis de moitié, si vous voulez. Parbleu ! j'ai bien envie d'abandonner la Fausse Agnès et de rester avec vous.

MONBRAY.

D'Hérigny, débarrasse-moi de lui, je t'en prie.

D'HÉRIGNY.

Lambert, votre réflexion n'est pas honnête pour madame... Donnez-moi une place dans votre tilbury ; allons nous amuser, si nous le pouvons, à la comédie bourgeoise, et de là, au bal chez mon oncle. Au surplus, nous regretterions peut-être demain de nous être trop avancés dans cette affaire ; avec un pareil étourdi, on a toujours quelque chose à redouter.

LAMBERT, s'en allant avec d'Hérigny.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez... Oh ! oh ! oh ! comme nous allons rire !

SCÈNE XIV.

MONBRAY, seul.

En vérité, mon projet me paraît charmant.

(Ici on entend chez le restaurateur.)

« A la santé du président ! »

Du président !... Ah ! grand Dieu, c'est moi ; ils vont s'apercevoir de mon absence ; vite, vite, dépêchons-nous, et mettons à profit l'époque consacrée à la folie.

(Ils sonne à la porte de d'Herbelin.)

SCÈNE XV.

MONBRAY, D'HERBELIN.

MONBRAY.

Eest-ce à monsieur d'Herbelin que j'ai l'honneur de parler?

D'HERBELIN.

Oui, monsieur.

MONBRAY.

C'est moi, monsieur, qui ai promis à M. de Saint-Vale... (se reprenant.) à M. Bernard de venir vous prendre...

D'HERBELIN.

Ah ! monsieur est M. de Saint-Valery ; donnez-vous la peine d'entrer. (Se frottant les mains.) Quel bonheur ! quel bonheur !

MONBRAY.

Pardon, mais je craindrais que nous ne perdissions du temps ; ma voiture est là, et le postillon n'attend que l'instant de notre départ.

D'HERBELIN, vivement.

Oh ! Monsieur, depuis ce matin... je suis trop impatient de jouir du spectacle de la mer pour vous faire attendre ; les minutes me paraissent des siècles : que d'obligations ne vous ai-je pas? (Appelant.) Madame d'Herbelin ! Isaure ! Félicité ! descendez nos paquets, vite, vite... Voici M. de Saint-Valery... Comment jamais reconnaître ce que vous allez faire pour nous?

MONBRAY.

Soyez bien persuadé, monsieur, que vous ne me devez aucun remercîment.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, Mme D'HERBELIN, ISAURE ; FÉLICITÉ, avec les paquets.

M. D'HERBELIN.

Allons, ma bonne amie, réjouissons-nous ; voilà M. de Saint-Valery, et nous allons partir : le plaisir me rajeunit de trente ans ; je ne me suis jamais senti si dispos ; il me semble à présent que je ferais le tour du monde.

MONBRAY, à part.

Le tour du monde, pas tout-à-fait; mais le tour de Paris.

MADAME D'HERBELIN.

Ah! monsieur, vous allez faire bien des heureux.

M. D'HERBELIN.

Oh! je vous en réponds; je vous avouerai, monsieur, que, depuis mon enfance, j'ai le desir d'aller à Dieppe uniquement pour voir la mer; mais, comme dit le proverbe: *Tout vient à point pour qui sait attendre.*

MONBRAY, vivement.

Et les proverbes, monsieur, n'ont jamais tort; votre desir sera bientôt satisfait... J'ai l'habitude de voyager très rapidement, et à quatre heures du matin nous serons arrivés: mais de grâce, monsieur, dépêchons-nous; une minute de retard peut me faire perdre vingt-cinq louis.

M. D'HERBELIN.

J'en serais désolé. Allons, Félicité, donne-nous les paquets. Bon! le sac de nuit.... le porte-manteau.... les cartons de ma femme.... le portefeuille de ma fille... Adieu, ma petite, adieu. (Il l'embrasse.) Veille bien sur la maison; ne sois pas inquiète de nous; nous nous reverrons, mon enfant, nous nous reverrons. (Bas.) Je t'apporterai des coquillages. (Haut.) Allons, en route, en route.

MONBRAY, offrant la main aux dames, et à part.

Jolie tournure, ma foi!... charmante tête d'étude!

SCÈNE XVII.

FÉLICITÉ, seule.

Est-il drôle notre maître? ne semblerait-il pas qu'il part pour les Grandes-Indes? (Regardant.) Oh! la jolie voiture! Comme les chevaux sont fringants!... Quel plaisir de voyager ainsi! (Riant, et leur disant adieu du geste.) Adieu, monsieur, adieu, madame, adieu, mademoiselle; amusez-vous bien; surtout ne vous exposez pas trop sur la mer; bien du plaisir. (On entend le claquement du fouet du postillon.) Allons, les voilà pour quatre jours absens. Rentrons, et faisons savoir à mon cher Flamand que je l'attends demain à déjeuner.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon; à droite et à gauche des spectateurs sont des cabinets.

SCÈNE I.

D'HÉRIGNY, M. et Mme LAMBERT, en grand costume de bal.

MADAME LAMBERT, riant.

Ah! ah! ah! Comment! ces braves gens ont pu être abusés à ce point?

M. LAMBERT, à voix basse.

Chut! ne parlez pas si haut; si nos victimes étaient ici...

D'HÉRIGNY.

Je viens d'interroger mes gens; Monbray n'est pas encore rentré.

MADAME LAMBERT, riant.

Je me fais une idée délicieuse de les voir... Quand mon mari m'a raconté votre aventure, j'allais entrer en scène, et j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas rire... Mais je voudrais qu'ils vinssent bien vite; je sens que j'ai besoin de quelques heures de repos.

D'HÉRIGNY.

Je le crois: vous avez beaucoup dansé chez mon oncle.

MADAME LAMBERT.

Le bal était charmant. Comment trouvez-vous que j'ai joué mon Angélique de la Fausse Agnès?

D'HÉRIGNY.

Comme un ange... Votre Desmazures n'était pas mauvais.

MADAME LAMBERT.

C'est le petit Précourt... Vous le connaissez.

M. LAMBERT.

Qui a déposé son bilan jeudi dernier.

D'HÉRIGNY.

Comment! il a encore manqué? mais c'est une indignité.

M. LAMBERT.

Bah! dans le carnaval tout est permis.

D'HÉRIGNY.

J'aperçois de la lumière dans la cour de l'hôtel. (Il regarde par la croisée.) Ah! nos originaux sont arrivés; les voyez-vous? Comment! deux dames sont aussi de la partie?

MADAME LAMBERT, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ils sont bien tels que mon imagination me les représentait... Ah! le monsieur est charmant; il a l'air endormi.

M. LAMBERT.

Voilà Monbray qui leur dit adieu; il vient vers nous.

MADAME LAMBERT.

C'est bien là la tournure de gens qui habitent près le Jardin-des-Plantes.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONBRAY, accourant.

MONBRAY, vivement.

Victoire! victoire! victoire! L'ennemi, surpris, pressé, enveloppé de tous les côtés, est maintenant en notre pouvoir, et ne peut plus nous échapper.

D'HÉRIGNY.

Mais comment as-tu fait pour les conduire ici?

MADAME LAMBERT.

Parlez vite.... parlez vite.... je suis de la conspiration.

MONBRAY.

A peine m'as-tu quitté, que j'ai conduit ce bon M. d'Herbelin, sa femme et sa fille, dans la voiture. Pendant qu'on arrangeait les paquets sur la berline, je prends Dupré à part: « Mon « garçon, lui dis-je, voilà le moment de déployer « toute ton intelligence; n'oublie pas que je me « nomme Saint-Valery; nous sommes sensés al- « ler à Dieppe: c'est un tour de carnaval; songe « qu'il y a quarante francs pour toi. » Le drôle ne se le fait pas répéter, il pique ses chevaux, et nous voilà courant bride abattue les grands chemins, et parcourant tous les villages environnant la capitale: Meudon, Sèvres, Neuilly, Ville-d'Avray, Saint-Denis, Pantin, Vincennes; la nuit est tellement obscure qu'on ne voit guère à vingt pas; et je ne sais vraiment comment ce pauvre Dupré faisait pour conduire ses chevaux... Bref, nos voyageurs s'assoupissent; nous prenons nos derniers relais à Montrouge, et de là, gagnant les boulevards neufs, nous rentrons dans Paris; et j'amène au Marais, rue Charlot, n° 17, de braves gens qui, après avoir voyagé toute la nuit, croient être à Dieppe.

MADAME LAMBERT.

Ah! mon cher Monbray, embrassez-moi; une si belle action ne peut rester sans récompense.

MONBRAY, lui baisant la main.

C'est le prix du vainqueur...... Je les ai laissés dans le pavillon qui donne sur le jardin... madame Bertrand est allée leur offrir ses services, et, grace à Dupré, tous les gens de la maison sont dans le secret. Ils voulaient descendre à l'auberge; ils craignaient de nous gêner; mais je les ai rassurés en leur disant que, s'ils occupaient dans la ville un autre logement que le nôtre, mon ami Bernard ne me le pardonnerait jamais. Vous ne sauriez vous imaginer combien la jeune personne est jolie... Isaure est son nom; de grands yeux bleus pleins d'expression, un son de voix enchanteur.

D'HÉRIGNY, à part.

De grands yeux bleus!... Un son de voix enchanteur!... (Haut.) En ma qualité de maître de maison, je ne puis pas me dispenser d'aller saluer mes nouveaux hôtes.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LAMBERT, courant après d'Hérigny.

M. LAMBERT.

Mon ami, mon ami, je vais avec vous.

MADAME LAMBERT, l'arrêtant.

Non pas, monsieur, non pas; allez-vous aussi m'abandonner pour les yeux bleus de cette demoiselle? Nous allons vous quitter, Monbray... nous reviendrons, nous apporterons des costumes; je veux vous ménager une surprise... Vous connaissez mon talent pour jouer la comédie; vous savez aussi avec quelle facilité j'improvise des proverbes en société.

MONBRAY.

Comment donc? Mais n'en avons-nous pas joué un ensemble chez ce gros banquier qui nous donna dernièrement une fête si brillante?

MADAME LAMBERT.

Oui. Tout ce qui reluit n'est pas or.

M. LAMBERT, à Monbray.

N'est-ce pas que ma femme est charmante?

MONBRAY.

A qui le dites-vous?

M. LAMBERT.

Ah çà! ma chère amie, dans tout ceci quel rôle jouerai-je?

MONBRAY.

Tenez, Lambert, si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de vous faire jouer un personnage muet.

M. LAMBERT.

Allons, vous voilà encore avec vos épigrammes!

MADAME LAMBERT.

Je me charge de mon mari. (A son mari.) Allons, mon ami, donnez-moi le bras, et, en route, nous jetterons le canevas de notre scène.

SCÈNE IV.

MONBRAY, seul.

Ma foi, je me suis bien diverti, et de plus, voilà une partie de plaisir pour demain... Mais comment cela finira-t-il? je l'ignore; mes vingt-cinq louis sont gagnés, c'est l'essentiel.

SCÈNE V.

LE MÊME; D'HÉRIGNY, accourant.

D'HÉRIGNY.

Ah! mon cher ami, qu'avons-nous fait?... Tout est perdu!

MONBRAY, vivement.

Que veux-tu dire?

D'HÉRIGNY.

Dans quelle pénible situation nous a placés notre étourderie!

MONBRAY.

Mais enfin explique-moi...

D'HÉRIGNY.

Sais-tu quelles sont les personnes que tu as amenées chez nous?... ce sont précisément les parents de mon inconnue du bal de Sceaux.

MONBRAY.

Comment! il se pourrait?...

D'HÉRIGNY.

Et la demoiselle qui les accompagne est elle-même!

MONBRAY.

Je suis vraiment désolé, mon ami, d'avoir fait quelque chose qui te contrarie; mais, écoute donc aussi, c'est ta faute.

D'HÉRIGNY.

Comment?

MONBRAY.

Sans doute: si, au lieu de t'enfuir pour ne pas partager mes folies, tu étais resté avec moi, tu aurais reconnu ta maîtresse, et du moins nous eussions pu nous arrêter à temps.

D'HÉRIGNY.

Je ne vois qu'un moyen.

MONBRAY.

Lequel?

D'HÉRIGNY.

C'est de faire franchement l'aveu de notre faute, de nous confondre en excuses, de prétexter une erreur.... une méprise.

(Ici le jour commence à paraître.)

MONBRAY.

Fi donc! mon ami, fi donc! y penses-tu? ce moyen ne ferait que nous perdre tout-à-fait dans l'esprit de la famille, et nos excuses précipitées auraient l'air d'une seconde mystification. Nos bons bourgeois sont sans doute susceptibles; mais au fond ce sont de braves gens. Toi, tu as de l'esprit, de la fortune, tout ce qu'il faut pour plaire; moi, je suis vif, gai, aimable: je te demande bien pardon si je dis du bien de moi: mais, en fait d'éloges, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Ne désespérons donc pas... Peut-être un jour seras-tu forcé de dire: « C'est à Monbray que je dois mon bonheur; « depuis long-temps je cherchais partout celle à « qui j'avais juré de consacrer ma vie, et mes « recherches étaient toujours restées sans succès... « eh bien! en un instant, il a fait plus que je n'ai « pu faire en six mois; c'est lui qui me l'a fait « retrouver, qui l'a conduite chez moi enfin... » Combien alors je bénirais ma folie! Moi, célibataire, j'aurais rapproché un mari de sa femme, lorsqu'il y en a tant qui font tout le contraire; et, de plus, j'aurais trouvé le moyen de faire un enlèvement qui ne blesse pas la morale! c'est un trait qui mérite de passer à la postérité; j'en ferai le sujet de mon premier tableau.

D'HÉRIGNY.

Tu as dans les événements une confiance qui me ferait rire malgré moi... Et nos amis, et Lambert et sa femme qui doivent venir demain!

MONBRAY.

Il faudra les guetter, et les prévenir de notre mésaventure; occupons-nous à présent de la lettre de change qui échoit aujourd'hui.

D'HÉRIGNY.

Je suis tranquille; mon oncle m'a remis les fonds hier soir.

MONBRAY.

Eh bien, la personne peut se présenter... Mais j'entends du bruit dans l'appartement de nos hôtes... Justement, c'est M. d'Herbelin... Du courage... beaucoup de politesse, et n'oublie pas sur-tout que nous sommes à Dieppe.

D'HÉRIGNY.

Je crains à chaque instant de m'oublier.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; M. D'HERBELIN, en robe de chambre et en coiffe de nuit.

M. D'HERBELIN, sans voir les jeunes gens.

Ah! m'y voilà donc enfin! (Les apercevant.) Salut à nos aimables jeunes gens. Comment! déjà levés, messieurs? Ah! cela n'est pas étonnant, on est plus matinal en province qu'à Paris... Pour moi, il y a une demi-heure que je suis à la fenêtre qui donne sur votre jardin... Quel air pur on respire ici! que cela semble bon! comme on doit se bien porter! quelle différence avec l'air épais de la capitale!... Vous n'étiez donc pas fatigué de la route, monsieur de Saint-Valery?

MONBRAY.

Peut-on penser à la fatigue, quand on se promet autant de plaisir?

M. D'HERBELIN.

Vous avez bien raison; c'est ce que j'éprouve moi-même... Vous devez être habitué à faire ce voyage; ce n'est pour vous qu'une promenade.

D'HÉRIGNY, à part.

C'est comme pour lui.

M. D'HERBELIN.

Quant à moi, je l'ai supporté le mieux du monde... Il était bien impossible que nous eussions froid... Que de prévenances vous avez eues pour nous! Avec quel soin vous leviez les glaces, vous baissiez les stores! Je suis vraiment pénétré de tant de bontés.

MONBRAY, avec intention.

Je n'ai pas encore eu pour vous, monsieur, tous les égards que vous méritez.

D'HÉRIGNY, à part.

Je le crois.

M. D'HERBELIN.

Mais, permettez-moi, messieurs, de vous renouveler tous mes remercîments d'un accueil aussi généreux... Je vois que l'urbanité des ha-

bitants de cette ville ne le cède en rien à celle des Parisiens; aussi j'espère bien que, lorsque vous viendrez à Paris, vous me mettrez à même de prendre ma revanche; c'est à cette condition seulement que je m'abandonne à vous.

D'HÉRIGNY.

Je serais trop heureux, monsieur, que cette occasion fût le signal de relations plus intimes entre nous et ces dames.

M. D'HERBELIN.

Trop honnête, en vérité... Avant mon départ de Paris, quelques-unes de mes connaissances, auxquelles depuis long-temps j'avais parlé de mon voyage, m'ont chargé de diverses commissions : voici des lettres pour plusieurs habitants de cette ville ; elles sont, m'a-t-on dit, très pressées ; et comme on connait mon exactitude... Voudriez-vous bien me permettre d'envoyer un de vos gens ?

MONBRAY, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Comment donc, monsieur ? Si vous voulez me les remettre, je vais les envoyer par un domestique à leur adresse.

D'HÉRIGNY, bas à Monbray.

Que vas-tu faire ?

MONBRAY, de même.

La poste n'est-elle pas là ?

M. D'HERBELIN, lui donnant les lettres.

Je vous prierais de lui recommander celle-ci ; elle est très importante... C'est un surnuméraire des finances qui prie sa famille de lui envoyer une bourriche pour en faire cadeau à son chef.

MONBRAY.

Dans un instant elles seront en route.

M. D'HERBELIN.

A merveille. A mon retour à Paris j'annoncerai à mes connaissances que leurs commissions ont été faites ponctuellement... A propos, monsieur de Saint-Valery, vous avez sans doute des nouvelles de l'affaire qui occupait notre ami Bernard depuis quelques jours ?

MONBRAY, à part.

Diable ! je n'avais pas prévu cette question.

D'HÉRIGNY, de même.

Nous y voici.

MONBRAY, avec embarras.

Non, pas positivement...

M. D'HERBELIN.

Le bruit courait que son vaisseau, venant des côtes de Coromandel, avait péri à quelques lieues de la rade de Rochefort; et que ses peaux de buffle, son bois de campêche et ses dents d'éléphants étaient coulés à fond.

MONBRAY, vivement.

Oh ! que m'apprenez-vous là ? Comment ! ce pauvre Bernard... — Mais c'est peut-être un bruit de bourse; et puis vous savez qu'il est assez réservé, assez discret...

M. D'HERBELIN.

Que dites-vous donc ? Je l'ai toujours connu, au contraire, très ouvert, très rond en affaires.

MONBRAY, à part.

Changeons de conversation. (Haut.) Ces dames, probablement, reposent encore ?

M. D'HERBELIN.

Oh ! elles ne tarderont pas à être levées ; elles sont aussi impatientes que moi de voir la mer. — Ah ! çà, dites-moi ; demeurez-vous loin du port ?

MONBRAY, avec embarras.

Mais non, pas très loin.

M. D'HERBELIN.

Après le jour de la naissance de mon Isaure et celui où j'ai eu l'honneur d'être reçu franc-maçon, ce jour est un des plus beaux de ma vie. Comme je vous l'ai déja dit hier, monsieur de Saint-Valery, il y a trente ans que je desire voir un port de mer ; mais, enfin, m'y voilà ; tous mes vœux auront été comblés, et maintenant je puis mourir... Vous rirez sans doute de ma faiblesse.

D'HÉRIGNY.

Mais, comment donc, monsieur ! votre desir est bien naturel; nous aussi nous formons des vœux... et qui sont peut-être plus difficiles à réaliser.

M. D'HERBELIN.

Espérez... espérez... Je souhaite que les vôtres s'accomplissent comme les miens. Pendant le peu de temps que je reposais, la joie que j'ai d'être à Dieppe interrompait mon sommeil... J'entendais l'ouragan qui agitait mes volets... Tant mieux, me disais-je à chaque coup de vent, une tempête ! c'est ce que je demande, demain, la mer sera superbe.

D'HÉRIGNY, bas à Monbray.

Tu vois, mon ami, à quoi tu m'exposes.

MONBRAY, de même.

Que veux-tu ? le mal est fait.

D'HÉRIGNY, de même.

Ces dames vont venir... ne poussons pas plus loin envers elles la plaisanterie. (Haut.) Pardon, monsieur, de vous laisser seul un instant; mais nous avons quelques ordres à donner. Nous vous prions de vous regarder ici comme chez vous ; le déjeuner ne tardera pas à être servi, et bientôt nous viendrons vous prendre pour nous mettre à table.

M. D'HERBELIN.

Ma foi, messieurs, cela ne me fera pas de peine ; car je ne sais si c'est le voisinage de la mer, mais je me sens un appétit de diable... J'ai une petite prière à vous faire, messieurs ; vous me trouverez peut-être indiscret, mais vous savez qu'un parisien ne peut venir à Dieppe sans manger des huîtres.

MONBRAY.

Nous avons prévenu votre desir, monsieur ; on les ouvre dans ce moment-ci.

M. D'HERBELIN.

Ah ! que je vais trouver de différence avec

…il que nous mangeons à Paris, même au …er de Cancale!

…RAY, à d'Hérigny, pendant que M. d'Herbelin va au devant de sa femme qui entre.

…isons au moyen de réparer notre étour…

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

…ERBELIN, Mme D'HERBELIN, ISAURE; ces dames sont en négligé du matin.

M. D'HERBELIN.

…bien! mes enfants, avez-vous bien re…po?

ISAURE.

…oi, mon père, j'ai très peu dormi. (A part.) …m'eût dit que je le retrouverais à Dieppe! …dommage qu'il n'habite pas Paris!

MADAME D'HERBELIN.

…n vérité, mon ami, nous ne pouvons que …applaudir de notre voyage… Ces jeunes …sont charmants… Que de remercîments ne …ons-nous pas à notre ami Dumontel, qui …a fait faire une connaissance aussi agréa…bl…

M. D'HERBELIN.

…en suis dans l'enchantement! Ce M. de S…t-Valery fait les choses avec une grace …e particulière, et son ami me paraît aussi …aimable.

ISAURE.

…la mère, c'est lui.

MADAME D'HERBELIN.

…Qui, lui?

ISAURE.

…Ce jeune homme qui était au bal de Sceaux …é dernier, qui me regardait toujours, et qui …invitée plusieurs fois à danser… Vous ne …us rappelez pas! Il me semble encore le voir… …de graces!… quelle jolie tournure!

MADAME D'HERBELIN.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoi…e? est-ce qu'une jeune personne doit s'aper…oir de la tournure d'un jeune homme? Vous …vez donc bien regardé?

ISAURE, avec embarras.

Mais, ma mère, regarder n'est pas aimer.

M. D'HERBELIN.

En tout cas, mon Isaure, tu as une excellente …émoire: je veux que le diable m'emporte si …me rappelle avoir vu ce monsieur. (Tirant madame d'Herbelin à part.) Eh! eh! madame d'Her…lin, si ce jeune homme allait devenir amou…ux de notre Isaure? Elle est assez jolie pour …la.

MADAME D'HERBELIN.

Vous verrez que M. d'Hérigny, qui a cin…uante mille livres de rente, d'après ce que …ous a dit M. de Saint-Valery dans la voiture, attend, pour se marier, la fille d'un petit bourgeois, retiré du commerce avec une honnête aisance, il est vrai, mais qui n'a tout au plus qu'une soixantaine de mille francs de dot à donner!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUPRÉ.

M. D'HERBELIN.

Ah! ah! c'est notre postillon de cette nuit… Parbleu, mon garçon, c'est affaire à vous pour bien mener les gens.

DUPRÉ.

Je ne conduis jamais autrement, monsieur; aussi avec moi on n'est pas long-temps en route… Nous avons fait quatre lieues à l'heure.

M. D'HERBELIN, à madame d'Herbelin.

Voilà le moment d'être généreux envers les domestiques. (A Dupré.) Mon ami, voici une pièce d'or de vingt francs que je vous prie d'accepter pour récompenser votre zèle.

DUPRÉ.

Monsieur, c'est inutile… je n'accepterai pas… (A part.) En vérité, il y aurait conscience.

M. D'HERBELIN.

Acceptez, acceptez, mon ami; dans votre état on ne doit rien refuser; l'usage de Paris veut que les domestiques reçoivent des personnes qui logent chez leur maître: cela doit être de même en province.

DUPRÉ, acceptant.

Monsieur, pour vous être agréable, je me conforme à l'usage de Paris.

M. D'HERBELIN, vivement.

Écoutez, mon ami… Il s'agit de me rendre un petit service… Je vais m'habiller; je ne connais pas la ville… pendant qu'on prépare le déjeuner… faites-moi le plaisir de me conduire sur la plage.

DUPRÉ, à part.

Me voilà dans un bel embarras!

ISAURE.

Quoi! mon père, sans nous?

M. D'HERBELIN.

Vous avez tout le temps, vous autres; moi, je cède à mon impatience.

DUPRÉ, à part.

Diable, tâchons de le retenir. (Haut.) Mais, monsieur, le déjeuner va être servi… Et puis, je vous le dis en confidence, je vous conseille d'attendre jusqu'à midi.

M. D'HERBELIN.

Et pourquoi?

DUPRÉ.

C'est qu'on doit lancer une frégate! la Majestueuse! trente-six canons… capitaine Gobert.

M. D'HERBELIN, transporté.

Une frégate! une frégate! à laquelle certai-

nement je ne devais pas m'attendre en venant ici, et qui tombe là comme par miracle... Ces choses-là ne sont faites que pour moi... Ah! j'ai peine à résister à tant d'émotions.

DUPRÉ, à part.

Mon invention n'est pas maladroite.

M. D'HERBELIN.

Ah çà! mais je croyais que Dieppe était un port marchand très resserré, et qu'on ne pouvait pas y construire de frégate.

DUPRÉ, embarrassé.

Oui, monsieur, autrefois... Mais depuis peu on l'a bien agrandi.

MADAME D'HERBELIN.

Ah! monsieur d'Herbelin! quand vous serez de retour, quel beau sujet de conversation avec vos amis du café de la porte Saint-Antoine!

M. D'HERBELIN.

Oui, mais je ne veux pas ressembler à la plupart des voyageurs, qui ont la manie de broder et d'embellir le récit de leurs voyages; je ne raconterai absolument que ce que j'aurai vu.

DUPRÉ, à part.

Eh bien! son récit ne sera pas long.

M. D'HERBELIN.

Dépêchons-nous, mes enfants; allons nous habiller, et tenons-nous prêts à passer à table quand on nous avertira.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

DUPRÉ, seul.

Ah! grace à mon adresse, je viens de sortir d'un bien mauvais pas... Ma foi, que ces messieurs s'en tirent maintenant comme ils pourront... Cela ne me regarde plus... Quel est cet étranger?

SCÈNE X.

DUPRÉ, DUMONTEL.

DUPRÉ.

Que demande monsieur?

DUMONTEL.

M. d'Hérigny est-il ici?

DUPRÉ.

Oui, monsieur; donnez-vous la peine d'attendre un instant; je vais le prévenir.

SCÈNE XI.

DUMONTEL, seul.

Pas encore dix heures!... Dieu merci, voilà toutes mes affaires terminées... Grace à mon activité, je n'ai rien perdu, et j'en ai été quitte cette fois pour la peur. Avant de partir pour Dieppe, je ne suis pas fâché de toucher ma lettre de change souscrite par M. d'Hérigny, de ce d'Hérigny si connu dans la banque... pense à ce bon d'Herbelin... Si M. de Saint-V lery a pu venir le prendre hier soir, je gage dans ce moment-ci il se promène sur le po Oui, il me semble le voir, avec sa longue v attendant avec impatience la marée montan interrogeant tout le monde, accablant questions jusqu'au moindre matelot. Il était heureux, si content de faire ce voyage, q n'en a pas dormi huit jours d'avance.

SCÈNE XII.

DUMONTEL, D'HÉRIGNY.

DUMONTEL.

C'est à M. d'Hérigny que j'ai l'honneur parler?

D'HÉRIGNY.

Lui-même, monsieur. (A part.) C'est si gulier! cette figure ne m'est pas inconnue...

DUMONTEL.

Je viens, monsieur, pour toucher une let de change de six mille francs qui échoit aujou d'hui.

D'HÉRIGNY.

Vous allez être satisfait. (Le regardant to jours.) Plus je le regarde, et plus il me semble

(Il va à son secrétaire.)

DUMONTEL.

Pardon de n'être pas venu hier; mais j pensé qu'un dimanche vous serait indifféren et devant partir aujourd'hui pour un pe voyage...

D'HÉRIGNY, à part.

Oh! mon Dieu, serait-ce?... Dans le dout dépêchons-nous de le renvoyer... (Haut.) Voi le montant de votre billet.

DUMONTEL.

Je vous suis obligé... Je vais mettre l'acquit Cette lettre de change a passé dans bien d mains avant d'arriver jusqu'à moi.

(Il s'approche du secrétaire.)

D'HÉRIGNY.

Parbleu, ce serait une fatalité bien inconce vable! (A Monbray qui entre.) Regarde donc monsieur...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONBRAY.

MONBRAY, regardant Dumontel.

Ciel! quelle ressemblance!

(Dumontel se lève et remet le billet signé à d'Hérigny.

D'HÉRIGNY, après avoir regardé la signature.

(A Monbray.) Dumontel!... c'est lui!...

DUMONTEL.

J'ai beaucoup connu votre famille, monsieu

rme acheté à M. votre père, il y a environ
ze ans, une de ses maisons, rue Mont-
.

D'HÉRIGNY.

possible, monsieur; je ne me rappelle

DUMONTEL.

s c'est surtout mon frère qui a eu des re-
assez intimes avec votre respectable fa-

D'HÉRIGNY, à part.

ns, il ne s'en ira pas!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ, bas à d'Hérigny.

sieur, d'après les ordres que vous m'a-
nés, je viens vous prévenir que M. d'Her-
sa famille vont se rendre dans ce sa-

(Il sort.)

D'HÉRIGNY, à part.

nous manquait plus que cela.

MONBRAY, à d'Hérigny.

urrassons-nous donc bien vite de lui.

DUMONTEL.

us avouerai, monsieur d'Hérigny, que si je
u chercher moi-même le montant de ma
change, ce n'est pas tout-à-fait sans mo-
s avez sans doute entendu parler à M. vo-
, d'un certain Derville, ancien agent de
, qui demeurait à la Butte des Moulins...
erais connaître....

D'HÉRIGNY, vivement.

, monsieur, non, je n'en ai jamais en-
arler... Je vous demande pardon; mais
mmes obligés de vous quitter.

DUMONTEL.

, je me retire... Pourquoi diable aussi
re Alexandre Dumontel me charge-t-il
ffaires? Messieurs, j'ai bien l'honneur de
uer.

MONBRAY.

nous en voilà donc enfin quittes!

DUMONTEL, revenant.

re un mot, je vous prie.

MONBRAY, à part.

le maudit bavard! Grand Dieu! j'en-
. d'Herbelin!

D'HÉRIGNY.

nous sommes perdus. (Haut, et avec in-
Dis-donc, Saint-Valery?

DUMONTEL, surpris et vivement.

! Monsieur est M. de Saint-Valery?

MONBRAY.

ous, monsieur, vous seriez M. Dumon-
ni de M. Bernard?

DUMONTEL.

nême.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, D'HERBELIN, Mme D'HERBELIN, ISAURE.

DUMONTEL, apercevant d'Herbelin.

D'Herbelin ici! ah! je ne m'étonne plus. (A madame d'Herbelin et à Isaure.) Mesdames, voulez-vous bien me permettre...

M. D'HERBELIN, avec chaleur.

Eh! voilà l'ami Dumontel! parbleu je ne t'attendais pas sitôt... Il me paraît que, lorsqu'on a le desir de voir la mer, on a fait ses affaires promptement... Tu savais donc l'adresse de ces messieurs?... tu n'es donc pas descendu?...

MONBRAY, à part.

Ciel! (Haut.) Monsieur était trop intéressé à la connaître.

DUMONTEL.

Figure-toi, mon cher, que par le plus grand hasard...

D'HÉRIGNY, rompant vivement la conversation.

Allons, allons, messieurs, nous voilà tous réunis, ne pensons qu'au plaisir qui nous attend... Saint-Valery, mon ami, c'est à toi de bien fêter ces messieurs et ces dames; ils t'ont tous été recommandés par ton ami Bernard... (A part.) Le diable m'emporte si je sais où donner de la tête!

MADAME D'HERBELIN.

La recommandation est inutile. (A Dumontel.) Si vous saviez tout ce que ces messieurs ont fait pour nous!

MONBRAY.

Madame, mon plus grand desir dans ce moment serait d'en pouvoir faire encore davantage.

MADAME D'HERBELIN.

On n'est pas plus honnête.

MONBRAY, à d'Herbelin.

Je suis enchanté de l'arrivée de M. Dumontel... Parbleu! pendant les trois jours que nous serons ensemble, nous nous amuserons bien.

M. D'HERBELIN, avec mystère.

Oui, mais je serais d'avis de lui ménager une surprise; ne lui parlons pas de la frégate.

MONBRAY, étonné.

Que veut-il dire avec sa frégate? (Prenant Dumontel par le bras, et à demi-voix.) Nous devions partir hier soir; mais cela m'a été impossible; ce matin nous avons été chercher M. d'Herbelin; nous allons déjeuner, et nous partirons de suite.

DUMONTEL.

Tant mieux; au moins je serai des vôtres.

MONBRAY.

Allons, au lieu d'un mystifié en voilà deux! (Haut.) Mais voyez donc comme on se trouve! En vérité, il y a souvent des rencontres bien heureuses. (A part.) Diable d'homme qui nous tombe sur les bras!

MADAME D'HERBELIN, à Dumontel.

Si vous étiez venu une heure plus tard, vous ne nous auriez pas trouvés ici... Nous allions partir.

M. D'HERBELIN.

Oui, le déjeuner nous a retenus...

DUMONTEL.

C'est ce que monsieur vient de me dire... Mais nous nous serions toujours retrouvés là-bas.

M. D'HERBELIN.

Oui, sur le port; c'est là que deux bons parisiens doivent se rencontrer... Mais maintenant nous irons tous ensemble, et cela vaut beaucoup mieux.

MADAME D'HERBELIN.

Mais qu'avez-vous donc fait de vos paquets?

DUMONTEL.

Ils sont en bas, dans la voiture.

M. D'HERBELIN.

Dis-moi donc un peu, mon cher Dumontel, lorsque tu as compté la dernière borne, ton cœur a dû battre; tu as dû éprouver une émotion?...

MONBRAY, à part.

Pour cette fois tout va éclater.

DUMONTEL.

Une émotion!... point du tout. Et pour quelle raison?

M. D'HERBELIN.

Oh! pour quelle raison... Tu veux toujours faire le petit philosophe, l'homme indifférent pour les plaisirs... et cependant tu t'es dépêché de terminer tes affaires...

DUMONTEL.

Il est vrai que je n'ai pas perdu de temps.

MADAME D'HERBELIN.

Comment avez-vous fait la route?

DUMONTEL, étonné.

Mais, madame, d'une manière assez commode... en fiacre...

MADAME D'HERBELIN.

En fiacre! La plaisanterie est délicieuse.

M. D'HERBELIN, riant.

Ah! ah! ah! ah! Le drôle de corps que ce Dumontel! Tu m'avoueras, mon cher, que la course était un peu longue.

MADAME D'HERBELIN.

Le cocher, à coup sûr, méritait un bon pour boire.

DUMONTEL.

Oui!... Le coquin faisait des difficultés pour marcher; mais quand je l'ai eu menacé de prendre son numéro, il s'est décidé à me conduire.

M. D'HERBELIN, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! Bravo, mon ami! bravo! je vois que tu es dans ton jour de gaîté... Tant mieux, morbleu, tant mieux, ma bonne humeur ne le cèdera en rien à la tienne.

DUMONTEL.

Je veux mourir si je comprends un mot à ce que vous me dites.

MONBRAY, à d'Herbelin.

Il est fort gai, ce monsieur Dumontel, fort mable.

M. D'HERBELIN.

Ah! c'est un excellent vivant, vous n'y pas. (Tirant un journal de sa poche.) Parbleu, n sieurs, pendant que j'y pense, faites moi d le plaisir de m'expliquer quelque chose que j comprends pas. Tout-à-l'heure, en traversa salon, j'ai trouvé le Journal de Paris, et je perçois qu'il est daté du dimanche 25 fév

DUMONTEL.

Eh bien! quest-ce que cela a donc de si é nant? Est-ce que nous ne sommes pas auj d'hui dimanche 25 février?

M. D'HERBELIN.

Je le sais parfaitement, mon ami; si étions à Paris, je ne serais pas étonné que reçût le journal le matin même du jour s'imprime; mais en province!

DUMONTEL, étonné.

Comment! en province?

MONBRAY, bas à Dumontel, pendant que d'He occupe M. d'Herbelin.

M. d'Herbelin est fort complaisant : d qu'il est ici, il feint de se croire en provin cela parce que nous demeurons au Ma Vous savez que les personnes qui habite centre de Paris affectent de regarder ce qu isolé comme la province... C'est une plais rie qui commence déja à être usée.

DUMONTEL, de même à Monbray.

Oh! j'y suis à présent... Parbleu, je lui seille de parler, lui qui demeure auprès du din-des-Plantes... (Haut.) Oui, mon ami, les journaux arrivent ici le matin; ils s'i ment la veille au soir... et d'ailleurs la po si vite... et puis la province où nous so n'est pas tellement éloignée de Paris...

M. D'HERBELIN.

Oh! sans doute... Le lendemain on peut s ici ce qui s'est passé la veille dans la ca

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Monsieur, le déjeuner est servi.

MONBRAY.

Excellente nouvelle!... Allons, messieu table.

DUMONTEL.

Quant à moi, messieurs, mon déjeun terminé... Pour ne pas perdre de temps pe que vous ferez le vôtre, je vous demande permission d'écrire quelques lettres.

D'HÉRIGNY, à part.

Tant mieux, cela s'arrange à merveille.

Monsieur, voilà mon cabinet... Vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire. (Offrant la main aux dames.) Mesdames, voulez-vous bien permettre?...

MONBRAY, gaîment.

Allons, allons, à table.

SCÈNE XVII.

DUMONTEL, seul.

Ma foi, ma lettre de change m'a conduit ici bien heureusement... C'est singulier; mais ces jeunes gens m'ont paru tout-à-l'heure embarrassés... Leur obligeance commence peut-être déja à leur être à charge; dans le fait, quatre étrangers à la fois! c'est pousser un peu loin la complaisance... Au surplus, dépêchons-nous d'écrire ma lettre, et tâchons du moins qu'on ne nous attende pas pour partir.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L. et Mme LAMBERT; UN JOCKEY portant des paquets.

MADAME LAMBERT.

Comme c'est heureux! comme c'est heureux! ersonne ne nous a vus entrer... Allons, monieur, apprêtons-nous à surprendre nos amis, t à les seconder d'une manière piquante.

LAMBERT, au Jockey.

James! donnez-nous nos costumes, et retourez à la voiture. (Le jockey sort.) Savez-vous, maame, que le rôle que vous m'avez donné est un errible fardeau pour moi? Être à la fois aueur et acteur; je m'effraie déja en pensant que e serai obligé d'improviser.

MADAME LAMBERT.

Ne craignez rien, je vous soufflerai; n'oubliez as sur-tout que je me nomme Palmyre, jeune sclave géorgienne que vous avez épousée dans n de vos voyages: le ton brusque, la grosse voix, air jaloux. Parlez du Kamtschatka, du détroit e Babelmandel, de la mer Caspienne, des îles Moiques. Jurez bien fort... Demandez à tout propos u punch, du rhum, du rack; lancez, si vous ouvez, quelques mots spirituels; personne ne ous reconnaîtra, et la mystification sera des lus complètes.

LAMBERT.

Bravo! bravo! c'est cela oh! maintenant je ens mon rôle, et il me tarde d'être en scène.

MADAME LAMBERT.

Mais où nous habiller? (Ouvrant la porte du cainet à gauche.) C'est charmant! une pièce pour ous, et dans le fond un cabinet de toilette pour noi.

LAMBERT.

J'espère que nous n'aurons pas perdu de emps, et que Monbray et d'Hérigny ne nous reprocheront jamais de ne pas les avoir secondés.

MADAME LAMBERT.

J'entends quelqu'un; allons, monsieur, place u théâtre; le spectacle va bientôt commencer.

(Ils entrent à gauche.)

SCÈNE II.

DUMONTEL, sortant du cabinet à droite; et ISAURE, entrant par le fond.

DUMONTEL.

Voilà toutes mes lettres écrites, et l'on peut partir maintenant quand on voudra.

ISAURE.

Mon ami, je vous cherchais... Ah! que ces messieurs sont aimables!

DUMONTEL.

Oui; mais je les ai trouvés distraits, préoccupés.

ISAURE, souriant.

Vous ne savez pas pourquoi?

DUMONTEL.

Non.

ISAURE.

Je le sais, moi. (Avec mystère.) Je crois que l'un d'eux, M. d'Hérigny, aime secrètement.

DUMONTEL, vivement.

Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme!... et qui donc?

ISAURE.

Vous ne le devinez pas?

DUMONTEL.

Non, ma foi.

ISAURE.

C'est moi.

DUMONTEL, à part.

Quelle ingénuité! (Haut.) Parbleu, voilà un amour qui lui est venu bien subitement. Quoi! à peine s'il vous connaît.

ISAURE, vivement.

Oh! il y a déja long-temps que nous nous sommes vus: l'été dernier, le jour de la sainte Clotilde, il a dansé deux fois avec moi au bal de Sceaux, et pendant la contredanse il n'a cessé de me regarder: en me revoyant ici, il a été interdit... il a pâli: or, mon ami, quand on danse ensemble, qu'on soupire... qu'on se retrouve six mois après, et qu'en se revoyant on rougit, on pâlit, est-ce là de l'amour? Si je

pouvais causer un instant seule avec ma mère, je l'interrogerais sur tout cela ; mais vous, mon ami, qui êtes si bon, et en qui j'ai tant de confiance, dites-moi si je ne me trompe pas.

DUMONTEL.

Diable ! mais voilà qui devient sérieux. Ma chère amie, les passions du cœur sont déja bien loin de moi ; je me rappelle seulement qu'une fois en ma vie j'ai ressenti, pour feu madame Dumontel, un amour qui m'a rendu bien malheureux, bien malade même... mais enfin le mariage est venu...

ISAURE.

Et vous avez été guéri ?

DUMONTEL, vivement.

Oh ! radicalement. Mais, ma chère enfant, il ne faut pas toujours s'en rapporter aux apparences ; souvent, en amour, les jeunes gens s'abusent eux-mêmes.

ISAURE.

Tout-à-l'heure M. de Saint-Valery me disait tout bas : « Mademoiselle, nos intentions sont « pures ; avant de demander votre main à vos « parents, vous sentez-vous disposée à aimer « mon ami ? Vingt-cinq ans, un bon cœur, une « jolie tournure, et cinquante mille livres de « rente, cela vous convient-il ? »

DUMONTEL.

Eh bien, ma chère amie, vous avez répondu ?...

ISAURE, baissant les yeux.

Que si mes parents y consentaient...

DUMONTEL.

Vous accepteriez le bon cœur, les vingt-cinq ans, la jolie tournure et les cinquante mille livres de rente.

ISAURE.

Mais, je vous en prie, monsieur Dumontel, voyez mes parents, parlez... agissez... Tenez, le voici... je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUMONTEL, D'HÉRIGNY.

D'HÉRIGNY, très vivement.

Ah ! monsieur, je suis bien aise de vous trouver seul.

DUMONTEL.

Serais-je assez heureux pour vous être utile à quelque chose ?

D'HÉRIGNY.

Je l'espère, monsieur, et compte beaucoup sur votre indulgence.

DUMONTEL.

Sur mon indulgence ! vous voulez rire, sans doute ?

D'HÉRIGNY.

Non, monsieur... non. Plus tard vous verrez que nous en avons grand besoin. Il faut d'abord que vous sachiez que depuis six mois j'aime... j'adore la fille de M. d'Herbelin, et que mon seul bonheur serait d'être son époux.... de lui consacrer ma vie entière... ma fortune...

DUMONTEL.

Eh bien ! monsieur, mademoiselle d'Herbelin appartient à une famille respectable ; elle est jolie, bien élevée, sage, modeste, et a toutes les vertus qui peuvent faire le bonheur d'un galant homme : vous êtes dans l'âge de plaire ; vous jouissez d'une excellente réputation, et je sais que vous la méritez. Les parents de la jeune personne sont ici... Parlez, monsieur, parlez ; avec de tels avantages on est toujours sûr d'être accueilli favorablement.

D'HÉRIGNY.

Ah ! monsieur, vous m'encouragez ; mais il existe des obstacles que vous ne connaissez pa[s] encore.

DUMONTEL.

Que parlez-vous d'obstacles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ, bas à d'Hérigny.

M. Monbray vous prie de venir à l'instan[t] même près de lui ; il n'y a pas une minute [à] perdre.

D'HÉRIGNY, bas à Dupré.

Je te suis. (A Dumontel très vivement.) Ah ! monsieur, pourquoi faut-il qu'un seul mot d'explication puisse détruire tout mon bonheur ?... J'n'ai plus d'espoir qu'en vous. Soyez mon appu[i] auprès des parents de celle que j'aime ; dite[s-] leur qu'une étourderie peut se pardonner, qu[e] je ne les connaissais pas ; qu'à l'avenir, à forc[e] de soins, de tendresse... de respect... je réparrai... Je ne puis vous en dire davantage ; je reviens dans un instant ; vous voyez la confianc[e] que j'ai en vous ; vous possédez mon secret ; d[e] grâce, monsieur, n'en abusez pas.

SCÈNE V.

DUMONTEL, seul.

En vérité, ce jeune homme perd la tête. Il m[e] recommande de ne pas trahir son secret. Pa[r]bleu ! il peut être bien tranquille... Et c'est au b[al] de Sceaux que ces chers enfants se sont connu[s] Eh bien ! qu'on dise maintenant que les ba[ls] champêtres ne sont pas utiles à la jeunesse.

SCÈNE VI.

DUMONTEL, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ, sans voir Dumontel.

Pardine, voilà une maison bien tenue ! p[...]

un domestique à l'antichambre! ils n'ont pas tant de peine que moi à gagner leur argent.

DUMONTEL, l'apercevant.

Eh mais! c'est la domestique de d'Herbelin!... Eh! que diable viens-tu faire ici, mon enfant?...

FÉLICITÉ, vivement.

Ah! monsieur, je vous trouve à propos! Vous me voyez dans une inquiétude! Je viens savoir des nouvelles de mes pauvres maîtres.

DUMONTEL.

Parbleu! ils sont ici, fort bien portants, je t'en réponds, et très joyeux de partir pour Dieppe dans quelques minutes.

FÉLICITÉ.

Pour Dieppe? (A part.) Est-ce qu'il donnerait aussi dans le piége, ou serait-il du complot?

DUMONTEL.

Ah çà! mais que craignais-tu donc qu'il ne leur fût arrivé depuis ce matin qu'ils sont sortis de chez eux?

FÉLICITÉ.

Depuis ce matin? dites-donc depuis hier soir.

DUMONTEL.

Comment? ce n'est pas seulement ce matin?

FÉLICITÉ.

Mais non, monsieur.

DUMONTEL.

Je n'y comprends rien... Cependant M. de Saint-Valery lui-même vient de me dire tout-à-l'heure...

FÉLICITÉ.

Ah! c'est qu'il y en a encore un autre.

DUMONTEL.

Comment! deux Saint-Valery?

FÉLICITÉ.

Je vais tout vous raconter; mais promettez-moi bien de garder le secret que je vais vous confier.

DUMONTEL.

Oui... oui, je te le promets.

FÉLICITÉ.

Vous saurez d'abord que je suis très sage, ce qui ne m'empêche pas d'avoir un amoureux; mais, comme c'est pour le mariage qu'il me fréquente, il n'y a pas tant de mal.

DUMONTEL, avec impatience.

Après... après...

FÉLICITÉ.

Je savais que je serais seule à la maison; je lui avais donné rendez-vous pour le lendemain à déjeuner; il y est venu, parceque Flamand, mon prétendu, est un gros garçon, bien joufflu, bien rougeaud, qui m'aime beaucoup, et qui est toujours très exact aux rendez-vous que je lui donne, sur-tout quand c'est pour déjeuner.

DUMONTEL, plus impatient.

Au fait!

FÉLICITÉ.

Eh bien! monsieur, après avoir bu trois fois à ma santé, il m'a dit qu'il venait de rencontrer un certain Dupré, son ami, et domestique de M. D'Hérigny.

DUMONTEL.

Justement nous sommes chez M. d'Hérigny.

FÉLICITÉ.

Et que ce Dupré lui avait appris que son maître, en sortant de table avec un des ses amis, avait surpris votre conversation, et avait fait voyager M. et madame d'Herbelin toute la nuit.

DUMONTEL, très vivement.

Je devine le reste... Ciel! j'entends du bruit; tâchons d'éviter un éclat: dis-moi, ma petite; personne ne t'a vue entrer ici?

FÉLICITÉ.

Non, monsieur.

DUMONTEL.

Cache-toi vite dans ce cabinet; si par hasard tes maîtres t'y rencontraient, aie bien soin de leur dire que tu es à Dieppe...

FÉLICITÉ, l'interrompant.

Comment! monsieur, vous voulez?...

DUMONTEL.

Que tu y es venue avec moi; que depuis long-temps tu desirais faire ce voyage; que tu n'as pas osé en faire la demande à tes maîtres, et que c'est pour cela que je t'ai emmenée à leur insu... Il y va de l'intérêt de tous... Vite, vite, retire-toi.

FÉLICITÉ, s'en allant.

Allons, me voilà à Dieppe à présent!

SCÈNE VII.

DUMONTEL, seul.

Ma situation devient délicate... Ce n'est sans doute qu'une espiéglerie, mais elle est forte, et j'ignore comment d'Herbelin va le prendre... D'un autre côté, je voudrais favoriser le mariage de M. d'Hérigny avec Isaure.. Ne précipitons rien, et examinons quelles peuvent être les véritables intentions des jeunes gens.

SCÈNE VIII.

DUMONTEL, D'HERBELIN, D'HÉRIGNY, MONBRAY.

D'HERBELIN, gaîment.

Ma foi, messieurs, votre déjeuner était exquis; il fallait que je vinsse à Dieppe pour manger du poisson aussi frais, aussi délicat... Ah çà! maintenant, rien ne peut plus nous retenir... Allons faire la digestion sur le port, et voir lancer la frégate... Trente-six canons! quel beau jour pour moi!

D'HÉRIGNY.

A peine sortons-nous de table .. De grace... accordez-nous encore quelques minutes.

D'HERBELIN.

Qui nous arrête? Ces dames font en ce mo-

ment quelques légers changements à leur toilette; mais elles ne nous feront pas attendre long-temps : fiez-vous à leur impatience; elles sont tout aussi curieuses que moi de voir la mer.

MONBRAY, embarrassé.

Le vent est au nord : l'air est humide, et je crains vraiment un rhume pour ces dames. (Bas à Dumontel.) Monsieur, nous desirons avoir avec vous un entretien particulier.

D'HERBELIN.

Un rhume! Je vous réponds de leur santé; depuis cinq ans que je demeure sur le boulevard Neuf, on n'a pas toussé une seule fois chez moi.

DUMONTEL, avec ironie.

Vous avez quelque chose à me dire, messieurs? eh bien! tout à l'heure, en allant sur le port, je serai tout à votre disposition.

MONBRAY, étonné, à part.

Comment! en allant sur le port!

D'HÉRIGNY, à part.

Ah! mon Dieu! en voici bien d'une autre! est-ce qu'il se croirait aussi à Dieppe, à présent?

DUMONTEL, à part.

Amusons-nous un instant. (Haut.) Parbleu, messieurs, en venant ici ce matin, j'ai été bien étonné, je vous l'avoue; j'avais cru jusqu'à présent que Dieppe était une ville commerçante, mais petite et mal bâtie; jugez donc quelle a été ma suprise en voyant des hôtels magnifiques... des maisons superbes qui ont toutes quatre et cinq étages... En vérité, je me suis cru encore à Paris.

MONBRAY, à part.

Il sait tout; comment a-t-il pu découvrir?...

D'HÉRIGNY, bas à Monbray.

Je m'y perds.

D'HERBELIN, vivement.

Eh bien! mon cher ami, j'ai fait la même remarque que toi; cela nous prouve, mon cher Dumontel, que pour bien juger les choses, il faut les voir par ses yeux...

MONBRAY, bas à Dumontel.

Monsieur, nous vous en supplions... un mot d'entretien...

D'HERBELIN, avec impatience.

Mais pourquoi diable ne partons-nous pas?

DUMONTEL, à d'Herbelin.

Allons, prends patience; ces messieurs ont à me parler; probablement notre entretien ne sera pas long : attends ici ces dames; dans un instant nous revenons. Messieurs, je suis à vos ordres.

D'HERBELIN.

Sur-tout, dépêchez-vous. Que peuvent-ils avoir à se dire? Peut-être quelque surprise qu'on me ménage.

SCÈNE IX.

D'HERBELIN; Mme LAMBERT, habillée en Géorgienne, sortant du cabinet la première; M. LAMBERT, en habit de capitaine de vaisseau et des moustaches.

MADAME LAMBERT, apercevant d'Herbelin.

C'est notre homme!

LAMBERT, à la cantonade.

Mioco, allez bien vite sur le port dire à mon lieutenant qu'on baisse le mât de misaine, qu'on hausse le mât de perroquet, qu'on mette toutes les voiles dehors, et sur-tout qu'on prenne bien garde à la sainte-barbe.

MADAME LAMBERT, bas à son mari.

Bien, très bien! c'est cela même.

D'HERBELIN, à part.

Quel est ce monsieur? Si je ne me trompe c'est un capitaine de vaisseau. Et cette jeune étrangère?

LAMBERT.

Corbleu! ma chère Palmyre... la mer est mauvaise; mais, mille sabords! nous ne la craignons pas; lorsqu'on a fait trois fois le tour du monde...

D'HERBELIN, à part.

Il paraît qu'il a plus voyagé que moi.

MADAME LAMBERT, à d'Herbelin.

Monsieur est sans doute un ami de la maison?

LAMBERT.

Monsieur ne serait-il pas ce voyageur arrivé ici cette nuit, et dont nos bons amis Saint-Valery et d'Hérigny nous ont fait un si grand éloge?... Ils m'ont dit, monsieur, que je pourrais vous procurer des distractions fort agréables, et vous me voyez prêt à les seconder de tout mon pouvoir.

D'HERBELIN.

Eh quoi! monsieur, vous seriez le capitaine Gobert, commandant la frégate *la Majestueuse* qu'on va lancer tout-à-l'heure?

LAMBERT, bas à sa femme.

Que dit-il donc?

MADAME LAMBERT, bas à son mari.

Il paraît que ces messieurs ont déja ébauché la mystification; nous entrons bien dans leurs vues, continuons. (Haut.) Oui, monsieur; monsieur est le capitaine Gobert, et vous voyez devant vous madame Gobert, née Palmyre Oscar Mouselina, Géorgienne d'origine.

D'HERBELIN, saluant très respectueusement madame Lambert.

Madame, voulez-vous bien me permettre... (A part.) Oh! j'y suis maintenant... je comprends tous ces petits retards, ces entretiens particuliers... on voulait me surprendre. (Haut.) Je savais votre nom, monsieur, et l'heure du départ de la frégate; seulement on ne m'avait point

rié de madame; c'était encore une surprise
'on me ménageait, et c'est de toutes la plus
réable.

MADAME LAMBERT.

Mon costume, monsieur, vous étonne, sans
ute?

D'HERBELIN.

Non pas, madame, non pas; si nous étions à
ris, cela pourrait paraître singulier; mais on
t qu'un port de mer est le rendez-vous des
angers de tous les pays, et je m'attendais à
uver ici cette diversité de costumes.

LAMBERT.

C'est dans les déserts de l'Arabie Pétrée que
i découvert ce trésor; elle m'a apporté en ma-
ge un bon cœur, dix mille sequins, de l'inno-
nce et douze chameaux.

MADAME LAMBERT, à part.

En vérité, je ne reconnais plus monsieur
mbert... il a de l'esprit.

LAMBERT.

Elle a été élevée dans un des meilleurs pen-
nnats du Caire... elle parle six langues diffé-
ntes, et vous voyez qu'elle possède assez joli-
ent le français.

D'HERBELIN.

Comment donc! mais madame n'a pas du tout
accent.

LAMBERT.

De plus elle danse à ravir, et chante comme
ie sirène. Corbleu, ma chère Palmyre, vous
uvenez-vous de cette jolie romance? vous sa-
z bien ce que je veux dire...

MADAME LAMBERT.

Qui m'a été donnée par un jeune ingénieur
ançais, et que j'ai chantée devant le pacha
ouliked, la veille du jour où il fut étranglé.

LAMBERT.

Précisément.

D'HERBELIN.

Monsieur, je vous préviens d'une chose, c'est
ue, chaque fois que je suis assez heureux pour
encontrer de grands voyageurs comme vous,
ai l'habitude de les accabler de questions: c'est
moyen de s'instruire en s'amusant.

MADAME LAMBERT, à part.

Et en amusant les autres.

D'HERBELIN.

Lorsque le pacha Kouliked fut étranglé (car il
araît que les pachas finissent tous comme cela),
yez la bonté de me dire ce que madame est de-
enue?

MADAME LAMBERT, vivement.

Comment! ce que je suis devenue?

D'HERBELIN.

Oui, madame; puisque vous avez chanté de-
ant le défunt pacha, vous étiez sans doute une
le ses favorites?

MADAME LAMBERT.

Ciel! quelle idée avez-vous de moi! la favo-
rite d'un pacha! (*A Lambert.*) Eh bien! monsieur, vous me laissez outrager ainsi?

LAMBERT, feignant d'être irrité.

Corbleu! monsieur, que venez-vous de dire là? mille sabords! mille frégates! attaquer la réputation de Palmyre Oscan Mouselina, l'honneur de la Géorgie; une femme dont la vertu est citée pour un modèle dans toutes les meilleures sociétés des déserts de la haute et basse Égypte!

M. D'HERBELIN.

Mais, monsieur, je n'ai parlé que d'après l'usage de l'Orient.

LAMBERT, avec force.

Il n'y a pas d'Orient qui tienne. Par les cèdres du Liban, par les lions de la Sibérie... par les cataractes du Niagara, je jure que j'aurai satisfaction de l'outrage que madame vient de recevoir. Rassurez-vous, femme céleste... vous serez vengée; mon épée se couvrira de rouille plutôt que de laisser sans châtiment l'affront fait à votre vertu.

M. D'HERBELIN, effrayé.

Grand Dieu! quelle fureur!

MADAME LAMBERT, vivement.

Ah! mon ami, calmez-vous, et n'allez pas traiter monsieur comme vous avez traité ce malheureux patron hollandais.

D'HERBELIN, toujours effrayé.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

LAMBERT.

De la calomnie! mille bombes! les sables mouvants des Marais Pontins font moins de ravage.

MADAME LAMBERT, bas à son mari.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous dites donc?

LAMBERT.

Non, je n'entends plus rien; par la Sainte-Barbe! nous allons voir beau jeu!

SCÈNE X.

LES MÊMES; D'HÉRIGNY et DUMONTEL, accourant.

D'HÉRIGNY, à part et vivement.

Ciel! que vois-je! monsieur et madame Lambert! grand Dieu! tout est perdu.

MADAME LAMBERT, bas à d'Hérigny.

Tout va bien, tout va bien.

D'HÉRIGNY.

C'est aussi par trop fort... Je n'y tiens plus... Quoi! sans me consulter, prendre l'initiative!

M. D'HERBELIN, à Lambert.

Mais, monsieur... je vous jure que tout ceci...

D'HÉRIGNY, très piqué, à Lambert.

Qu'est-ce que tout cela signifie, monsieur? Quoi! je ne serai pas le maître chez moi? Je prends monsieur et sa famille sous ma protection, et j'espère qu'avant peu des liens bien chers...

MADAME LAMBERT, à d'Hérigny.

Bravo! bravo!... n'est-ce pas que c'est drôle? (A son mari.) Allons, M. Lambert, chauffez la scène.

LAMBERT, à d'Hérigny, feignant toujours d'être fâché.

Apprenez qu'on ne manque pas impunément au capitaine Gobert ni à sa chère Mouselina.

D'HÉRIGNY, toujours furieux.

Eh! que m'importe le capitaine Gobert! Trève à tous ces propos, monsieur; sachez que je ne plaisante pas; je parle très sérieusement, et je vous prie de sortir de chez moi.

LAMBERT, bas à d'Hérigny.

A merveille! (Haut.) Ni moi non plus, monsieur, je ne plaisante pas; vous voyez l'homme le plus cruellement outragé.

D'HÉRIGNY, à part.

Allons! je ne puis les désabuser. (Haut.) Monsieur, je vous répète que votre conduite chez moi à l'égard de monsieur est de la dernière impertinence.

MADAME LAMBERT, à d'Hérigny.

De mieux en mieux; c'est charmant... Notre voiture nous attend; le costumier est à deux pas; partons, et revenons bien vite porter les derniers coups...

LAMBERT, à d'Hérigny.

Adieu, monsieur; je pars, mais dans peu vous me reverrez, et il faudra bien que quelqu'un ici me rende raison de l'outrage que j'ai reçu.

(Il sort en riant.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté M. et Mme LAMBERT.

M. D'HERBELIN.

Je n'en reviens pas. Ah! monsieur, que je vous dois d'excuses sur l'éclat qui vient d'avoir lieu chez vous! mais je vous jure que c'est bien involontairement...

D'HÉRIGNY.

Des excuses à moi, monsieur? mais c'est au contraire moi qui ne saurais trop vous en faire.

M. D'HERBELIN.

Du tout, monsieur, du tout, c'est moi.

D'HÉRIGNY.

Et je ne puis encore le désabuser!

DUMONTEL, à d'Herbelin.

Allons, mon ami, oublie la scène désagrable qui vient de se passer; je me charge de tout concilier.

M. D'HERBELIN.

Au fait, tu as raison; éloignons toutes les idées qui pourraient nuire au plaisir que je suis venu chercher ici. Partons-nous, enfin! car tous ces retards me tuent.

DUMONTEL, embarrassé.

Mon ami, nous quittons ces dames; elles ne sont pas encore prêtes.

M. D'HERBELIN.

Comment! pas encore? (A part.) Parbleu! je suis bien bon; et qui m'empêche?... Excellente idée. (Haut.) Je vais les prier de se dépêcher. (Bas.) Ne disons rien à personne; esquivons-nous, et allons sur le port; car en vérité, c'est acheter le plaisir trop cher que d'attendre si longtemps.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté D'HERBELIN.

D'HÉRIGNY.

Eh bien! monsieur, peut-on être plus malheureux que moi?

DUMONTEL.

C'est une suite de votre étourderie, monsieur; mais les moments sont précieux; je vais tâcher d'abord de vous tirer du danger, et je vous ferai après ma harangue; j'entrevois bien des difficultés, bien des obstacles... A la place de d'Herbelin...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; DUPRÉ, il arrive en courant.

DUPRÉ, à d'Hérigny.

Monsieur, je viens vous annoncer que M. d'Herbelin, ne pouvant plus y tenir, est parti seul pour aller voir la mer.

D'HÉRIGNY, vivement.

Il est parti!...

DUMONTEL, de même.

Qui? d'Herbelin! oh! quel surcroît d'embarras! N'importe; profitons du moment où ces dames sont seules : venez avec moi : je vous précéderai auprès d'elles... je parlerai... je supplierai... Ne perdons pas un instant, vite... vite, dépêchons-nous.

SCÈNE XIV.

DUPRÉ, seul.

Eh mon Dieu! j'aperçois M. d'Herbelin; le voilà déja de retour; il n'est pas resté long-temps sur le port; il vient par ici; il m'interrogerait encore; je n'ai plus de frégates à lancer, sauvons-nous.

SCÈNE XV.

D'HERBELIN, il est très pâle et très agité.

Rue Charlot!... Je n'en reviens pas, et ma surprise est égale à ma fureur. Tout ce qui s'est passé depuis hier me confond, m'anéantit et m'écrase. Je doute encore si je veille; malgré la rigueur de la saison, j'aurais passé toute une

…it dans une voiture pour aller du boulevard …euf au boulevard du Temple.... Oh! cela est …possible... Cependant ce que je viens de voir... …tte rue Charlot, cet air de ressemblance... Ah! …and Dieu! à quel ridicule ne suis-je pas ex…sé! J'étouffe de colère! Mais vit-on jamais …e fatalité semblable attachée à un homme! …oi! c'est pour la cinquième fois que j'entre…ends ce voyage, et lorsqu'enfin je crois l'avoir …t, je m'aperçois que je suis encore à Paris! Je …sirerai toujours voir la mer, et il est écrit là-…ut que je ne pourrai jamais satisfaire ma cu…osité; il m'arrivera toujours quelque chose de …cheux chaque fois que je me disposerai à me …ettre en route. Oh! morbleu, il y a là de quoi …monter l'homme le plus impassible.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Ma foi, je m'ennuie d'être toujours seule …mme cela dans ce cabinet. (Apercevant d'Her…lin.) Ah!

M. D'HERBELIN, vivement.

Félicité!.... Allons, voilà encore quelque …ose de nouveau. Parbleu, mademoiselle, vou…z-vous bien m'expliquer ce que tout cela veut …re, et comment il se fait que vous vous trou…ez ici? Il est temps, enfin, que tout s'éclair…sse; parlez, mademoiselle, parlez.

FÉLICITÉ, à part.

N'oublions pas la leçon que M. Dumontel …'a faite. (Haut.) Monsieur, je me doutais bien …ie vous vous fâcheriez; mais il n'y a pas de ma …ute, je vous l'assure. Comme vous, j'avais de…uis long-temps l'envie de voir la mer...

M. D'HERBELIN, furieux.

Comment! la mer? il n'est plus question de …la, mademoiselle: qui vous a conduite ici?

FÉLICITÉ.

C'est M. Dumontel. Vous savez que les vieux …arçons aiment à obliger les jeunes gouvernan…s; il ne vous a parlé de rien afin d'éviter les …bstacles que vous auriez fait naître, il m'a em…ienée avec lui à votre insu.

M. D'HERBELIN.

Il vous a emmenée? Et où, s'il vous plaît?

FÉLICITÉ.

A Dieppe, monsieur, où nous sommes.

M. D'HERBELIN.

A Dieppe! voilà qui devient trop fort. Made…noiselle, sachez que de votre part je ne souffri…ai pas...

FÉLICITÉ.

Dame! monsieur, ce n'est pas ma faute si …ous ne voulez pas croire...

M. D'HERBELIN.

Toutes mes idées se confondent; je viens de …ortir il y a cinq minutes; à peine avais-je fait un pas que je demande à la première personne que je rencontre le chemin qu'il faut prendre pour aller sur le port.

FÉLICITÉ, à part, en riant.

Le port au vin, probablement.

M. D'HERBELIN.

Lequel? me dit-on... Eh parbleu! le port où entrent les vaisseaux?

FÉLICITÉ, à part.

C'est-à-dire le coche d'Auxerre.

M. D'HERBELIN.

La personne me rit au nez et continue son chemin; je pousse un peu plus loin, et j'aperçois au coin de la rue: rue Charlot. Je rentre, et mademoiselle me soutient encore que je suis à Dieppe. (A part.) Cependant ma domestique n'oserait jamais se jouer de moi à ce point. (Haut.) Quelle perplexité! Enfin je suis réduit à me demander encore si je suis à Dieppe ou si je suis à Paris.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes; DUMONTEL, Mme D'HERBELIN, ISAURE, D'HÉRIGNY, MONBRAY.

DUMONTEL.

Tu es encore à Paris, mon cher d'Herbelin; mais bientôt tu seras à Dieppe... je t'en donne ma parole.

D'HERBELIN.

Je suis à Paris! (Se retournant vers les jeunes gens.) Eh quoi! messieurs, vous auriez osé vous permettre...

DUMONTEL.

C'est moi qui ai tout dirigé; ces messieurs n'ont fait qu'agir d'après mes conseils.

FÉLICITÉ, à part.

Quand je disais qu'il était du complot!

D'HERBELIN.

Comment! c'est Dumontel? toi, mon meilleur ami!...

DUMONTEL.

C'est justement à ce titre que j'ai osé me permettre cette plaisanterie; c'est une revanche que j'ai prise... Elle est un peu plus forte, j'en conviens, que tous les tours que tu m'as joués autrefois.

D'HERBELIN.

J'aime la gaîté tout autant qu'un autre; mais, morbleu! ceci passe tous les priviléges que l'on accorde à l'amitié.

MADAME D'HERBELIN.

Allons, mon ami, ne vous fâchez pas; nous qui pourrions nous trouver plus offensées que vous, eh bien! nous y mettons de l'indulgence... Faites comme nous, et je suis sûre que vous en rirez vous-même par la suite.

DUMONTEL, avec intention.

Oh! je concevrais ta susceptibilité, si d'autres que moi, n'ayant pas auprès de toi les mêmes

titres, se fussent permis la même liberté... ces messieurs, par exemple ; tu aurais alors le droit de leur dire : « Messieurs, l'étourderie naturelle à « votre âge, l'époque consacrée à la folie ne « suffisaient pas pour vous autoriser à commettre « une action aussi répréhensible. Vous immiscer « dans des projets de famille, quelque futiles, « quelque ridicules même qu'ils vous parussent ; « vous jouer de la crédulité d'un homme esti- « mable que son âge seul recommandait à votre « respect ; envelopper enfin dans votre mystifica- « tion un sexe qui ne devait s'attendre qu'à vos « hommages ; n'est-ce pas, je vous le demande, « messieurs, blesser à la fois toutes les conve- « nances ?... »

D'HERBELIN.

Ah ! je devine à présent...

DUMONTEL.

Mais heureusement il n'en est pas ainsi ; je te le répète, c'est moi qui ai tout conduit, et je m'en applaudis, puisque, grâce au tour que je t'ai joué, j'ai appris que M. d'Hérigny aimait éperdument ta fille, à laquelle il n'est pas non plus indifférent. Ainsi je réunis deux êtres dont je fais le bonheur, et qui sans cela, peut-être, ne se seraient jamais revus... Tu consens à tout ; monsieur devient ton gendre ; et, par ce moyen, ma petite mystification ne sort pas de la famille.

MONBRAY.

Et nous partons pour Dieppe.

D'HÉRIGNY.

M. Dumontel est l'interprète de mes sentiments ; de grâce, monsieur, ne détruisez pas un bonheur dont ces dames ont bien voulu me donner l'espérance.

D'HERBELIN.

Ah ! ces dames vous ont promis... Eh bien mon Isaure : « Regarder n'est pas aimer... » (A part Au fait, grâce à Dumontel, mon amour-propr est ménagé, et je crois que je ferai bien de n pas me fâcher.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Messieurs, les chevaux sont à la voiture.

DUMONTEL, à d'Herbelin.

Allons, mon ami, plus de retard ; cette foi tu verras la mer.

D'HERBELIN.

Je vous avertis d'abord que ce n'est qu'. Dieppe que nous reparlerons de mariage... Son gez bien, sur-tout, que c'est pour la sixièm fois que je me mets en route ; il en arrivera c qu'il pourra... à la grâce de Dieu !... (A Félicité Quant à vous, mademoiselle, qui avez été : Dieppe, retournez à la maison.

DUPRÉ, à Monbray.

M. et madame Lambert sont en bas dans leu voiture, déguisés en mandarins chinois ; ils at tendent le signal.

D'HERBELIN.

Bravo !... à mon tour, à présent. (A Dupré Mon ami, descends leur dire que nous allon faire encore une petite promenade, que nou avons besoin d'eux pour nous amuser, et qu'il nous suivent par-tout où nous irons.

MONBRAY.

A merveille ! la mystification cesse d'un côté et recommence de l'autre.

FIN DU VOYAGE A DIEPPE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.



L'ARTICLE 213

OU

LE MARI DOIT PROTECTION.....

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DENNERY ET GUSTAVE LEMOINE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 novembre 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
DURIVEAU, } agens de change (40 ans)	MM. NUMA.
CHAMBELLAN, } agens de change (40 ans)	LANDROL.
AUGUSTE DE VALLEVILLE (25 ans, premier amoureux)	PASTELOT.
JEAN, vieux domestique	PÉREZ.
CLARA, femme de Duriveau	Mmes MELCY.
LUCIE, femme de Chambellan	ANNA CHÉRI.

Un petit salon. — A gauche, une table à ouvrage. — A droite, une table-bureau, avec un pupitre dessus. — Papiers, livres, encrier, plumes. — Au milieu du théâtre, un guéridon avec les restes d'un déjeûner à quatre. — Porte au fond et à gauche. — Fenêtre à droite.

SCÈNE I.

LUCIE, CLARA, DURIVEAU, JEAN, CHAMBELLAN.

Lucie paraît pensive pendant toute cette scène; Duriveau et Chambellan sont encore auprès du guéridon sur lequel on vient de déjeûner; Lucie brode, assise à gauche; Clara, debout près de la table à ouvrage, fouille dans sa corbeille; Chambellan fume; Duriveau lit un journal.)

JEAN, qui se prépare à enlever le guéridon.

Ces messieurs n'ont plus d'ordres à me donner?

CHAMBELLAN, se levant et rangeant son fauteuil à droite.

La voiture prête, comme à l'ordinaire, à l'heure de la bourse. (Jean va pour sortir.) Ah! vous passerez chez Lepage... pour mon fusil... il me le faut absolument...

(Il va fumer debout devant la fenêtre ouverte.)

JEAN.

Oui, monsieur. (Il sort en emportant le guéridon.)

NOTA.— Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. Les changemens sont indiqués par des notes.

DURIVEAU, qui lisait toujours.

Écoutez donc, mesdames, vous qui aimez les émotions...

CLARA.

Qu'est-ce donc? (Elle vient s'asseoir.)

DURIVEAU, lisant.

« La petite ville de Provins vient d'être le » théâtre d'un bien triste événement. On soup- » çonnait Mme de M. (trois étoiles) d'entretenir » des relations intimes avec le jeune vicomte de » B. (quatre étoiles...) Informé de ces bruits, » M. de M. (trois étoiles) alla trouver son rival, le » le provoqua, et fut mortellement blessé. »

CHAMBELLAN.

L'imbécile!...

DURIVEAU.

Comment! tu le traites d'imbécile parce qu'il est mort?

CHAMBELLAN, se retournant vers lui sans quitter la fenêtre.

Eh non!... mais parce qu'il s'est battu... Un mari offensé ne se bat pas... il tue... sa femme, bien entendu...

TOUS.

Sa femme !

CHAMBELLAN.

Sa femme d'abord, l'amant ensuite... et lui après... si ça lui fait plaisir...

DURIVEAU.

J'avoue que ça ne me ferait pas le moindre plaisir... Je ne me tuerais donc pas... et... quant à ma femme...

CLARA, vivement.

Est-ce que vous me tueriez, monsieur ?

DURIVEAU, étonné.

Hein? (Se remettant.) Du tout, je m'en garderais bien... et pour plusieurs raisons... La première, c'est que ma femme n'aimera jamais personne... (Hésitant.) que moi !...

CLARA.

Et les autres?...

DURIVEAU.

Qui, les autres? Tu veux aimer les...

CLARA, avec un peu d'impatience.

Les autres raisons?

DURIVEAU.

Ah! bon... c'est que ça n'est ni dans mes principes ni dans le Code, et que j'ai juré l'article 213. (Montrant Chambellan.) Et lui aussi ! et lui aussi!

CHAMBELLAN, se rapprochant.

Moi?... qu'est-ce que j'ai juré?

DURIVEAU, se levant et jetant son journal sur le bureau à droite.

Le malheureux ! il ne se rappelle plus l'article 213... L'article 213, la Charte constitutionnelle des ménages!... la pierre angulaire... et parfois tumulaire... du bonheur conjugal... l'article 213, qui en remontre à tous les avocats... qui dit tant de choses en si peu de mots...

(Il va ranger sa chaise au fond, à gauche.)

CHAMBELLAN.

Il ne fait pas comme toi alors...

(Il vient s'asseoir à droite.)

DURIVEAU.

Mais à quoi pensais-tu donc, ce jour mémorable, où nous étions tous deux devant M. le maire... un si bel homme ! avec son écharpe!... Et nos femmes, deux si belles femmes avec... non, sans écharpe... ce qui faisait un tableau charmant... Vous vous le rappelez, chère amie?...

CLARA, froidement.

Oui, monsieur... ma robe avait un faux pli...Ça me contrariait beaucoup...

DURIVEAU.

Ah!... mais moi, qui n'avais aucun faux pli, j'écoutais avec recueillement ce respectable magistrat, lorsqu'il nous disait de sa voix paternelle et sonore: (Appuyant.) « La femme doit protection à son mari, le mari obéissance à sa femme. »

CHAMBELLAN.

Moi, je n'ai jamais juré obéissance...

DURIVEAU, vivement.

Non... non... la langue m'a tourné... ça peut arriver à tout le monde... (Reprenant.) « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ! »

CHAMBELLAN, vivement.

La femme obéissance à son mari? Oui, j'ai juré ça.

DURIVEAU.

Mais, le mari protection à sa femme!

CHAMBELLAN, se levant.

Eh bien! est-ce que je ne protége pas la mienne!... Est-ce que je ne lui donne pas le bras à la promenade... au bal... au spectacle... partout... Est-ce que je ne suis pas là, pour la défendre, si on l'insulte?...

DURIVEAU.

Pour tenir le parapluie quand il pleut et la garantir des voitures... Il appelle ça protéger sa femme!

CHAMBELLAN, vexé.

Et que ferais-tu donc de plus pour la tienne?

DURIVEAU.

Mais je l'aimerais d'abord... je l'aimerais uniquement... je veillerais sur elle, sur son repos, sur son bonheur... enfin, je tâcherais de la rendre si complétement heureuse, qu'elle ne penserait pas à me tromper...

CLARA, pensive.

Ah! c'est très bien, cela !

DURIVEAU.

AIR de Lantara.

On accable celle qui tombe,
Et moi je dis : elle a manqué d'appui !
Oui, lorsqu'une femme succombe,
C'est bien souvent la faute du mari ;
C'est trop souvent la faute du mari !
Nous la laissons sans secours dans la lutte
Que d'un seul mot nous pouvions empêcher.
Nous sommes loin au moment de la chute,
Nous sommes là pour la lui reprocher!

(Avec force.)

Oui, toujours loin au moment de la chute,
Mais toujours là pour la lui reprocher.

(Duriveau va se placer derrière le fauteuil de Clara et s'y appuie.)

CHAMBELLAN.

Bah! bah ! bah! moi je dis que la faute est toujours aux femmes, qui se nourrissent de lectures creuses, de romans, de poésies... Feuilles d'automne, Feuilles d'hiver, Méditations poétiques, que sais-je!...

(Il remonte et jette le reste de son cigare par la fenêtre qu'il ferme ; puis il prend sur le bureau le journal que Duriveau y a laissé.)

DURIVEAU, revenant à son bureau.

Ah ça ! mais il ne respecte rien, ce gaillard-là !... Il attaque Lamartine, à présent... Ah! mais, halte-là!... C'est mon poète favori, depuis le collége... et même aujourd'hui, quoique agent de change... (Appuyant.) quoique agent de change, j'ai toujours là, sur mon bureau, un volume de Méditations...

que je médite quelquefois... (Il prend le livre.) * Et je te prie de croire que ça ne me fait pas du tout manquer à mes devoirs d'époux... au contraire. (Il a ouvert le livre et lit.) Le Lac... (Parlé.) Ah! c'est beau !... c'est limpide!... (Déclamant.)

Un soir, il m'en souvient, nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur terre et dans les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

CHAMBELLAN.

Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ?

DURIVEAU.

Mais c'est de la musique!... Et tu n'aimes pas ça, toi qui joues du violon!... C'est du Mozart!... c'est du Rossini!...

CHAMBELLAN, riant aux éclats.**

Ah! ah! ah! mesdames... Duriveau qui cultive les muses!... Duriveau qui mène de front la poésie et la Bourse!

DURIVEAU, posant le livre.

La Bourse... c'est juste... et voici l'heure d'y aller. (Il tire sa montre.)

CLARA.

Toujours à la Bourse!

DURIVEAU.

Dame! chère amie, quand on est agent de change!...

CLARA, se levant.

Mais ne pourriez-vous quelquefois envoyer à votre place M. Brémont, votre premier commis?

DURIVEAU.

Qui ça?... Guguste!... un enfant!...

CLARA.

Un enfant de vingt ans, et que vous vous obstinez, je ne sais pourquoi, à appeler...

DURIVEAU.

Guguste!... C'est vrai, je le vois toujours à dix ans, quand notre ami Brémont, son père, me le confia, et que je l'allais chercher, deux fois par mois, à son collége!... Lui en ai-je acheté des billes et des balles élastiques... Il a, ma foi, vingt ans!... mais ça ne l'empêche pas de n'être qu'un enfant... à la Bourse... J'aime mieux y aller moi-même, et le laisser ici, à ma place.

CLARA, froidement.

Comme il vous plaira, monsieur.

(Elle retourne près de la table à ouvrage.)

DURIVEAU.

A propos, Chambellan, et ces *Nords* que tu m'as fait prendre pour ton ami Valleville, que faut-il que j'en fasse?

CHAMBELLAN, qui depuis quelque temps est retourné près du bureau, où il prend quelques papiers.

Il nous le dira lui-même, car je l'attends aujourd'hui. (Mouvement de Lucie.)

DURIVEAU.

Ah ! il revient!

* Lucie, Clara, Chambellan, Duriveau.

** Lucie assise, Chambellan, Clara assise, Duriveau.

CHAMBELLAN, avec intention.

Il n'y manquera pas, j'en suis sûr.

LUCIE, à part, se levant.

Oh! mon Dieu!

CLARA, à part, la regardant.

Qu'a-t-elle donc?

(Elle passe à droite en observant sa sœur.)

DURIVEAU, tirant sa montre.

Alors, partons, car nous sommes en retard.*

CHAMBELLAN.

AIR de Giselle.

Vite, partons, la Bourse nous réclame,
Nous tâcherons de bientôt revenir....

(Il embrasse Lucie sur le front d'un air distrait.)

Adieu, ma chère...

(A Duriveau.)

Embrasse donc ta femme.

(Duriveau embrasse Clara.)

Comment! il faut t'en faire souvenir?

DURIVEAU, parlé.

Du tout!... j'y pense souvent... (A lui-même.) Trop souvent peut-être... (Le prenant à part.) Mais à notre âge, mon ami!...

CHAMBELLAN.

Comment, à notre âge!

DURIVEAU.

Quel âge as-tu?...

CHAMBELLAN.

Mais quarante ans... comme tout le monde.

DURIVEAU, étonné.

Comme tout le monde?...

CHAMBELLAN.

Dame!... qui est-ce qui n'a pas quarante ans?..

DURIVEAU.

Mais nous avons d'abord les jeunes gens de vingt-cinq ans.... de vingt-six ans... et bien d'autres... et... vois-tu, mon ami...

REPRISE DE L'AIR.

(En confidence.)

A quarante ans, lorsqu'on a jeune femme,
Il faut souvent craindre d'être indiscret,
Et renfermer avec soin dans son âme
Ce qu'avec joie à vingt ans on dirait.

REPRISE ENSEMBLE.

DURIVEAU.

Vite, partons, la Bourse nous réclame;
Nous tâcherons de bientôt revenir.
(A part.)
J'aimerais mieux ne pas quitter ma femme;
Mais le devoir passe avant le plaisir!

CHAMBELLAN.

Vite, partons, la Bourse nous réclame;
Nous tâcherons de bientôt revenir.
Quand il le faut, on doit quitter sa femme,
Car le devoir passe avant le plaisir.

CLARA.

Vite, partez, la Bourse vous réclame;
Vous tâcherez de bientôt revenir.
Quand il le faut, on doit quitter sa femme;
Car le devoir passe avant le plaisir.

LUCIE.

Vite, partez, la Bourse vous réclame;
Vous tâcherez de bientôt revenir.

* Lucie toujours assise, Chambellan, Duriveau, Clara.

(À part.)

Ah ! malgré moi, je tremble au fond de l'âme ;
Car dans ces lieux il va bientôt venir !

(Duriveau et Chambellan sortent par le fond.)

SCÈNE II.

LUCIE, CLARA.

(À peine Duriveau et Chambellan sont-ils sortis, que Lucie se rassied sur la chaise de sa sœur, laisse tomber son ouvrage, et se tient la tête appuyée sur sa main, d'un air de découragement.)

CLARA, s'approchant d'elle vivement.

Qu'as-tu donc, ma sœur ?

LUCIE, ramassant vivement sa broderie.

Moi ?... je n'ai rien.

CLARA.

Mais si... depuis hier tu es triste, préoccupée... Je le vois bien... tu me caches quelque chose...

LUCIE, la regardant avec expression, pose son ouvrage et dit en se levant.

Eh bien ! oui... je pense à ce que disait mon mari tout à l'heure, et, malgré moi, je tremble, j'ai peur...

CLARA.

Peur de quoi ?...

LUCIE.

Tu ne me comprends donc pas?... Mais j'aime !... j'aime quelqu'un !...

(Elle regarde à gauche avec crainte.)

CLARA, étourdiment.

Ah ! mon Dieu !... toi aussi ! (Mouvement de Lucie, qui la regarde. — Clara s'arrête tout court en se détournant.) Oh !

LUCIE.

Que veux-tu dire ?

CLARA.

Rien... rien... ne fais pas attention. Tu aimes donc ?..

LUCIE.

Oh ! tu me condamnes, n'est-ce pas ?...

CLARA.

Moi... non... pas trop... Ces choses-là, ça ne dépend pas de soi... Et ce jeune homme....

LUCIE.

Tu sais que c'est un jeune homme ?

CLARA.

Dame !... s'il n'était pas jeune, ce serait comme nos maris, et alors... Où l'as-tu connu ?

LUCIE.

Aux eaux, il y a trois mois à peu près... Mon mari s'est pris d'amitié pour lui...

CLARA, étourdiment.

C'est étonnant le nombre d'amis que les maris se font aux eaux...

LUCIE.

M. Chambellan l'engagea à venir chasser à notre campagne. D'abord, il fit peu d'attention à moi ; c'est à peine s'il semblait s'apercevoir de ma présence... J'en fus piquée...

CLARA.

C'était bien naturel !

LUCIE.

Alors, je fis la coquette ; je voulus lui tourner la tête... Oh ! c'était bien mal, n'est-ce pas ?...

CLARA.

Oui... mais c'était bien naturel... (Vivement.) Enfin ?... enfin ?...

LUCIE.

Un jour, M. de Valleville...

CLARA.

Ah ! c'est M. de Valleville ?

LUCIE.

Auguste de Valleville...

CLARA, à part.

Tiens !... Auguste... comme M. Auguste Brémont !... (Haut.) C'est un joli nom, Auguste !... n'est-ce pas?... Tu disais donc qu'un jour...

LUCIE.

Il osa m'écrire... qu'il m'aimait.... Il demandait un aveu.

CLARA.

Et tu as résisté ?...

LUCIE.

Oui, certes... (Soupirant.) Mais cela m'a bien coûté des larmes... car, blessé de mes refus, il est parti en me disant : « Vous vous jouez de mon amour, je pars, je m'exile... et, si vous avez pitié de moi, vous me rappellerez, madame, ou vous ne me reverrez jamais. »

CLARA.

Mais ton mari disait tout à l'heure qu'il revenait aujourd'hui... Tu l'as donc rappelé?...

LUCIE.

Oh ! ce n'est pas moi... Il y a trois jours, mon mari lui écrivait de revenir tout de suite... je ne sais pour quel motif... et il a exigé que je misse quelques lignes, au bas de la lettre.

CLARA.

Mais il fallait refuser... il fallait lui dire...

LUCIE, lui prenant la main, vivement.

Lui dire ?... dire à mon mari !... Mais tu ne sais donc pas la frayeur qu'il m'inspire?... tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure ?... Sur un soupçon, il me tuerait !...

CLARA.

Mais c'est très embarrassant !

LUCIE, vivement.

Et M. Chambellan, qui part demain pour la chasse ! M. de Valleville va sans doute profiter de son absence pour se présenter ici... et je tremble qu'à tout instant... (Un coup de sonnette.) Ah ! mon Dieu ! si c'était lui !...

CLARA, vite.

Eh bien ! c'est moi qui vais le recevoir... Je lui parlerai ; je lui dirai... Je ne sais pas ce que je

lui dirai... mais, c'est égal... il ne faut pas qu'il te voie... Rentre vite.

LUCIE. –

Ah ! ma sœur, je m'abandonne à toi.

(Elle rentre à gauche.)

SCÈNE III.

CLARA, JEAN.

JEAN.

Madame, c'est M. Auguste...

CLARA, l'interrompant.

M. Auguste de Valleville... Bien, faites entrer...

(Elle passe devant lui.)*

JEAN.

Pardon, madame, ce n'est pas M. Auguste de Valleville... c'est M. Auguste Brémont.

CLARA, à part, très émue.

Lui!

JEAN.

Le premier commis de monsieur, qui demande à parler à madame.

(Il remonte au fond, à gauche, où il achève de ranger un meuble.)

CLARA, à part.

Ah! mon Dieu ! me voilà toute tremblante !... et moi qui disais tout à l'heure à Lucie... C'est étonnant comme on a du courage, quand ce n'est pas pour soi !...

JEAN.

Je puis faire entrer, madame ?

CLARA, vivement et avec frayeur.

Non...dites que je suis occupée, très occupée !... que je ne veux pas le recevoir... (Jean sort.) Voyez-vous comme c'est dangereux!... A peine M. Duriveau est-il à la Bourse, que tout de suite... Oh ! mais non... je ne veux plus me trouver seule avec lui !... Aussi, j'ai eu tort... Je n'aurais pas dû recevoir ce bouquet que chaque matin... (Changeant de ton.) Il est vrai que je trouve ces fleurs sur ma toilette... (Plus bas.) et que je ne suis pas forcée de savoir qu'elles viennent de lui...

SCÈNE IV.

CLARA, JEAN.

JEAN, rentrant.

Madame...

CLARA, remontant avec impatience.

Encore!... Mais je vous ai dit...

JEAN.

Madame m'a dit qu'elle n'était pas visible; mais M. Auguste, le premier commis de monsieur, m'a dit que c'était très important.

CLARA.

Comment?

JEAN.

Il paraît que ça intéresse beaucoup monsieur, car M. Auguste, le...

CLARA, avec impatience.

Le premier commis de monsieur... Après ?

JEAN.

Voyant que madame ne pouvait pas le recevoir, a écrit ce petit mot pour madame...

CLARA, tremblante.

Une lettre !... (A part.) Oh ! je ne la recevrai pas! (Haut.) Dites que, puisqu'il s'agit d'affaires... ça ne me regarde pas... qu'on s'adresse à mon mari, à lui-même...

JEAN.

Madame est la maîtresse. (Clara se dirige vers la gauche.) Mais comme M. Auguste est parti, je vais mettre sa lettre sur le bureau de monsieur... (Il la pose sur le bureau, et sort par le fond, en achevant sa phrase.) qui la lira, dès qu'il reviendra.

CLARA, seule; elle s'est arrêtée près de la porte à gauche.

Qui la lira dès qu'il reviendra!... Mais c'est impossible !... (Elle revient en scène.) Quelle audace !... (Elle va au bureau, et prend la lettre.) Se permettre de m'adressser... (Changeant de ton, en regardant la lettre.) Tiens, il a une jolie écriture!... Mais quel embarras !... car enfin je suis bien sûre qu'il ne s'agit pas d'affaires... d'affaires de banque... (Elle l'ouvre machinalement.) Je vous demande un peu que dirait mon mari... (Elle lit avec effroi.) en voyant des phrases comme celles-là!... (Elle lit.) « Ayez pitié de mon amour... C'est à genoux que je vous supplie... » (Parlé vivement.) Il m'a écrit à genoux... Si on l'avait vu!... (Lisant.) « Ayez pitié de mon amour, ou je... » Oh! ciel ! il parle de se tuer!... il demande un instant d'entretien... un seul... (Avec anxiété.) Que faire?... et personne pour me conseiller, pour me défendre !... Ah ! mon Dieu !... j'entends marcher... C'est lui... je suis perdue !...

(Elle redescend et s'appuie sur la petite table, à gauche.)

SCÈNE V.

CLARA, DURIVEAU.

DURIVEAU, entrant vivement et sans la regarder.

C'est moi, chère amie; j'ai oublié mon carnet, et je viens le chercher.

(Il ouvre son pupitre, et cherche.)

CLARA, à part, vivement.

Mon mari!... Oh! c'est le ciel qui me l'envoie!... Oui, c'est une bonne inspiration... Il ne faut pas réfléchir... Je vais tout lui avouer!...

DURIVEAU, refermant le bureau.

Le voilà!... je me sauve...

CLARA, courant à lui.

Monsieur... mon ami...

DURIVEAU.

Hein ? que veux-tu ? (Voulant sortir.) Après la Bourse, chère amie, après la Bourse...

CLARA, le retenant.

Non, monsieur, non... tout de suite...

DURIVEAU.

Impossible : Chambellan m'attend... Les Nords dégringolent... Ces chemins de fer, quand ça dégringole... ça va, ça va... à la vapeur!.... Il faut que je sois là !... C'est très important !...

(Il remonte jusqu'à la porte du fond.)

CLARA, de loin.

Mais, monsieur, c'est très important aussi... Il s'agit de mon repos, de mon bonheur...

DURIVEAU, revenant vivement.

Ton repos... ton bonheur !... Ah ! mais alors, c'est bien différent... Au diable la Bourse !... ma femme avant tout !... Ma première affaire... c'est toi ! (Avec tendresse.) Voyons... qu'y a-t-il, ma bonne petite Clara ?...

CLARA, hésitant beaucoup.

AIR : De Mademoiselle Garcin-Dufort. (Geneviève.)

C'est que, monsieur, ce que je vais vous dire,
Sans doute, va vous étonner un peu...
Et..., malgré moi... j'hésite à vous instruire...

DURIVEAU.

C'est donc, ma chère, un bien étrange aveu?

CLARA.

Je n'ai pourtant rien à craindre, il me semble,
Auprès de vous, mon plus sincère ami...
Et... je ne sais, vraiment, pourquoi je tremble...

DURIVEAU, à part.

Je ne sais pas pourquoi je tremble aussi ! (Bis.)

Frissonnant.) Brr!... Eh bien ! je t'écoute...

CLARA, timidement, et les yeux baissés.

Vous souvenez-vous, mon ami, de ce que vous m'avez dit, quand vous êtes venu demander ma main ?

DURIVEAU.

Certainement ; je m'en souviens comme si c'était d'hier... Je t'ai parlé de la différence de nos âges... Je t'ai dit que tu ne pouvais pas m'aimer à première vue, et seulement pour mes avantages physiques...

CLARA, à voix basse.

Et vous avez ajouté que, dans le cœur d'une jeune fille... ou d'une jeune femme... (Hésitant.) l'amour finissait toujours par venir...

DURIVEAU.

Sans doute... et j'espère encore que, plus tard...

CLARA, se décidant.

Non, mon ami, non... pas plus tard...

DURIVEAU, étonné.

Comment ?

CLARA.

Il est venu!

DURIVEAU, ravi, et lui prenant les mains.

Qu'est-ce que tu me dis donc là ?..

CLARA, très émue.

La vérité, mon ami... Ah ! défendez-moi !... protégez-moi !... (Avec explosion.) j'aime quelqu'un !...

DURIVEAU, pétrifié.

Hein ?... quelqu'un !... Quoi ! c'est un autre... un autre qui... que... (Se croisant les bras.) Et vous osez m'avouer ça, en face ?

CLARA, reculant.

Monsieur...

DURIVEAU.

Vous venez me dire, à moi !... à moi !...

CLARA, tremblante.

Mais, monsieur... vous disiez tout à l'heure...

DURIVEAU, avec explosion.

Est-ce qu'on dit ces choses-là à un mari, madame !... Mais ça ne s'est jamais vu !... mais c'est inouï !... mais ça n'a pas de nom !...

(Il va se jeter dans un fauteuil.

CLARA, se rapprochant peu à peu.

Monsieur !... je vous en supplie... ne vous emportez pas !... Si j'avais cru... si j'avais su... Mais ce secret m'étouffait... il fallait le dire à quelqu'un... à vous !... ou à lui !... et j'ai pensé qu'il valait mieux...

DURIVEAU, se levant vivement, et passant à gauche. *

Je le crois bien, fichtre !... Il vaut mieux que ce soit moi qui... (Plus froidement.) Et même, en y réfléchissant, malgré la bizarrerie de la situation et d'un aveu peu commun, entre époux, j'ose le dire... ce que vous faites là est bien !... c'est d'une honnête femme !... et je vous sais gré de votre confiance.

CLARA.

Oh ! non, monsieur, je le vois bien, j'ai eu tort.

DURIVEAU.

Non, non, c'est moi !...

CLARA.

Oh ! non, c'est moi !...

DURIVEAU, en frappant du pied.

Mais quand je te dis que je ne suis plus fâché !... que je suis content, même... très content !...

CLARA, se rassurant.

Bien vrai, monsieur ?

DURIVEAU, froidement.

Je suis enchanté. (A part.) J'étouffe !... (Haut.) Ah çà ! mais dis-moi donc... Mais viens donc... viens donc ici.. (Clara se rapproche.) Comment diable cet amour-là est-il venu ?...

CLARA.

Oh ! mon Dieu, mon ami, peu à peu... sans que je m'en sois aperçue...

DURIVEAU, à part.

Ni moi non plus !...

CLARA.

D'abord, il m'offrait des bouquets. . et j'aime tant les fleurs !...

* Duriveau, Clara.

DURIVEAU, à part.

Les siennes!... car elle ne m'a jamais rien dit de mon bouquet de chaque matin.

CLARA.

Et puis, quand il se présentait chez moi, toujours à l'heure de la Bourse...

DURIVEAU, à part.

A l'heure de la Bourse!... Payez donc six cent mille francs pour être... agent de change!

CLARA.

Sa mise était si élégante!... Il avait de jolis gants paille... (Duriveau regarde ses mains qu'il cache vivement derrière son dos.) De charmantes bottes vernies... (Duriveau cherche à dissimuler ses pieds.) Et de petites moustaches noires... Ah!... (Duriveau veut retrousser les siennes, et s'aperçoit qu'il n'en a pas.)

DURIVEAU, interrompant avec impatience.

Enfin... il te disait qu'il t'aimait... qu'il t'adorait... Des phrases creuses!...

CLARA, vivement et changeant de ton.

Non pas lui!... Par exemple!... est-ce que je l'aurais écouté.

DURIVEAU.

Ah! très bien... alors!...

CLARA, timidement.

Mais ses yeux...

DURIVEAU.

Ah!... c'était avec ses yeux... que... (A part, avec colère.) On parle avec tout, à présent!...

CLARA, hésitant.

Et, comme je ne veux pas... que les miens lui en disent autant... c'est à vous que je m'adresse, mon ami, pour me protéger, pour me sauver!...

DURIVEAU, avec force.

Et je te sauverai!... Rien ne me coûtera pour ça... Ah! Dieu!... une bonne petite femme qui vient me raconter... avant... (A part.) ce qu'on ne sait d'ordinaire... qu'après... quand on le sait... (Haut, avec bonté.) Oui, chère amie, oui, nous chercherons ensemble tous les moyens de te guérir... et nous n'épargnerons pas les consultations: c'est à moi que tu diras comment tu te trouves... Si ça va plus mal... si ça va mieux... Et tu verras qu'avec un traitement suivi... un régime sévère...

CLARA, avec crainte.

Sévère?...

DURIVEAU.

Oui... Un régime de bals... de spectacles... Et, pour commencer... tu aimes la musique... je vais louer une loge à l'Opéra... Dans les maladies aiguës, un peu d'opium ne nuit jamais!... Et puis tu n'a pas de diamans...

CLARA.

Ah! mon ami... ça coûte trop cher!...

DURIVEAU, au public.

Brr... Ça me coûterait bien plus, si...(A sa femme.) Les diamans! c'est un grand moyen curatif!... (A lui-même.) Et puis, ils ont fait si souvent du mal, qu'ils feront peut-être une fois du bien... (Haut.) J'ai là, en portefeuille, quarante mille francs... ça me vient du Nord... Je n'y comptais pas... je te les donne pour acheter ta parure...

CLARA.

Quoi!... vous voulez...

DURIVEAU.

Je l'exige... et tu dois m'obéir... parce que avec la bonne volonté du médecin, il faut encore celle du malade.

CLARA.

Je me résigne, monsieur...

DURIVEAU.

AIR de la Sentinelle.

C'est convenu, je suis ton médecin:
Mais je réclame entière obéissance.
Tu dois ici, secondant mon dessein,
Suivre en tous points ma sévère ordonnance.
C'est à ce prix qu'enfin tu guériras,
Et tant de soins ne te coûteront guères;
    Car le jour où tu me diras:
    Je suis heureuse!... tu m'auras,
    D'un mot, payé mes honoraires!

CLARA, à partir de ce mot seulement, n'est plus froide avec son mari.

Ah! mon ami, que vous êtes bon!... Tout ce je vous demande, c'est d'être toujours calme et de sang-froid, comme maintenant.

DURIVEAU.

Toujours... je te le jure...

CLARA.

Et surtout, de ne plus me quitter à l'heure de la Bourse...

DURIVEAU.

Jamais!... Chambellan ira sans moi... Pendant un mois... pendant deux, s'il le faut... Je m'installe ici, dans ce salon, près de ma petite femme... Et si, par hasard, je n'étais pas là, quand l'ennemi se présentera...

CLARA.

J'appellerai... tout de suite.

DURIVEAU.

Tu sonneras.

CLARA.

Je sonnerai.

DURIVEAU.

Et, au premier coup de sonnette, je serai près de toi...

CLARA.

C'est convenu.

DURIVEAU.

A propos de l'ennemi... tu ne m'as pas encore dit le nom de l'ami intime... qui... que...

CLARA, troublée.

Quoi!... vous voulez!...

DURIVEAU.

Il faut aussi... (Clara baisse les yeux.) Tu comprends qu'après ce que je sais déjà, que ce soit Pierre ou Paul... Hein?... c'est...

CLARA, hésitant.

. Monsieur... Auguste...

JEAN, annonçant très haut, et lui coupant la parole.

M. Auguste de Valleville!

CLARA, s'éloignant vivement, et à part.

M. de Valleville... dans ce moment... •

DURIVEAU, qui a remarqué ce mouvement.

Ah! c'est là lui!... (Haut.) C'est bien... je vais le recevoir... Vous, Clara, rentrez chez vous...

CLARA.

Mais, monsieur...

DURIVEAU.

Ah! vous avez promis de m'obéir... Rentrez chez vous... Je le veux...*

CLARA, à part, en sortant.

Allons prévenir Lucie que je n'ai pas pu parler à M. de Valleville.

(Duriveau la conduit jusqu'à la porte et reste près de la porte de Clara.)

VALLEVILLE, descendant au milieu.

Elle n'est pas là!

SCÈNE VI.

DURIVEAU, VALLEVILLE.

DURIVEAU, à lui-même, et descendant en parlant.

Moustaches... bottes vernies... gants paille... tout y est!... Et voilà pourtant avec quelles misères ils séduisent les femmes!... (Haussant les épaules.) Pitié!... J'en commanderai dès demain!...

VALLEVILLE, qui est descendu à l'avant-scène, a regardé autour de lui et l'a déjà aperçu; venant à lui d'un air aimable.

Eh! bonjour, mon cher monsieur Duriveau!...

DURIVEAU, à part.

Son cher!...

VALLEVILLE.

Je n'espérais pas avoir le plaisir de vous rencontrer... D'ordinaire, à cette heure, vous êtes toujours à la Bourse...

DURIVEAU, à part.

C'est bien ça!...

VALLEVILLE.

Mais ces dames sont sans doute au salon, et je vais... (Il remonte.)

DURIVEAU, l'arrêtant.

Non... non... ces dames ne sont pas au salon... (Avec intention.) Et c'est moi, si vous le permettez, qui ai à causer avec vous.

VALLEVILLE, étonné.

Avec moi?... Ah! sur mes actions!

DURIVEAU, saisissant l'à-propos.

Oui... oui... c'est précisément sur vos actions que... (Avec une colère polie.) Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (A part en allant chercher le fauteuil de Lucie.) Souvenons-nous que j'ai promis d'être calme!... (Valleville prend le fauteuil qui est près du [illegible] et ils s'asseoient, après

* Clara, Duriveau.

s'être salués.— Haut.) Monsieur Auguste de Valleville, je ne contesterai pas vos avantages personnezs... ils sont fort grands!...

VALLEVILLE, s'inclinant sans comprendre.

Monsieur...

DURIVEAU, insistant.

Ils sont fort grands... Votre tailleur... votre bottier... votre gantier, sont certainement irréprochables...

VALLEVILLE, légèrement.

Desireriez-vous leur adresse?

DURIVEAU, avec colère.

Hein?... (Puis frappé d'une idée.) Je ne dis pas non... je ne dis pas non... Or, je pense... (Élevant la voix.) qu'à votre âge, et dans votre position, on se soucie assez peu de l'honneur des familles...

VALLEVILLE, intrigué.

Que dites-vous, monsieur?...

DURIVEAU, en confidence.

Je dis que, si vous venez souvent dans cette maison, ce n'est certainement ni pour Chambellan, ni pour moi...

VALLEVILLE, à part.

Grand Dieu!... aurait-on découvert mon amour pour Lucie?...

DURIVEAU, à part.

Il a compris...

VALLEVILLE.

Mais, monsieur...

DURIVEAU.

Rassurez-vous... je ne nommerai pas les masques... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire... (Se penchant vers lui et à voix basse.) Le mari sait tout...

VALLEVILLE, effrayé.

Le mari?...

DURIVEAU, articulant.

Sait... tout...

VALLEVILLE.

Mais qui donc a pu lui dire...

DURIVEAU.

Sa femme!...

VALLEVILLE.

Sa femme!... O ciel!... Il l'a tuée!...

DURIVEAU.

Non, monsieur, non, il ne l'a pas tuée!... il ne la tuera pas!... Ce n'est ni dans ses principes... ni dans le Code... et il a juré l'article 213... Il a promis, au contraire, de la soutenir, de la guider, de la sauver enfin!...

VALLEVILLE, avec chaleur.

Mais elle m'aime, monsieur, elle m'aime!...

DURIVEAU, reculant son fauteuil.

Elle vous aime!... elle vous aime!.. (Se levant.) Eh bien! monsieur, elle vous *désaimera!*

VALLEVILLE, avec chaleur..

M'oublier!... elle!.. Oh! c'est impossible!...

DURIVEAU, s'animant.

Ah! permettez-moi de croire que ce n'est pas

ossible... Et vous êtes trop galant homme r ne pas vous-même l'y aider...

VALLEVILLE.

on, monsieur, non, ne l'espérez pas !...

DURIVEAU, même jeu.

ependant, jeune homme...

VALLEVILLE.

h! c'est que vous ne savez pas ce que je souf-... (Il tombe sur son épaule et s'y appuie.)

DURIVEAU.

il croit que je vais m'appitoyer... (Cherchant dégager.) Soutenez-vous donc, jeune homme, enez-vous donc !... (A part.) Sa douleur est lourde à porter... (Après s'être dégagé.) Al-, du courage, de l'énergie, que diable !

VALLEVILLE.

h! monsieur...

DURIVEAU.

insi, voilà qui est convenu... Vous éviterez, rmais, toutes les occasions de vous trouver elle...

VALLEVILLE, sans l'écouter.

h ! monsieur !

DURIVEAU.

ous ne remettrez plus les pieds dans cette son...

VALLEVILLE.

a! monsieur!

DURIVEAU.

ous me le promettez ?...

VALLEVILLE, toujours sans l'écouter.

ui, monsieur.

DURIVEAU.

nportez mon estime; elle vous soutiendra... présent, je ne vous mets pas à la porte, s vous êtes parfaitement libre de...

(i montre la porte.—Valleville, abattu, va prendre son chapeau. — Au public.)

ENSEMBLE.

AIR des Mousquetaires de la reine.

Bravo! tout va bien!
De cet entretien,
J'augure, je croi,
Du bonheur pour moi.
Avec lui je sors,
Je le mets dehors;
Lorsqu'il y sera,
Je cours à l'Opéra!...

VALLEVILLE, à part.

Je ne comprends rien,
A cet entretien;
Mais ici je doi
M'expliquer, ma foi.
Avec lui je sors,
Je le mets dehors;
Quand il y sera,
Vite je reviens là!

is ils reprennent pour la sortie. — Duriveau passe premier. — Lucie paraît à la porte de Clara.)

LUCIE.

'est lui!

VALLEVILLE, à part.

Lucie! (Il salue.)

DURIVEAU, au dehors et sans voir Lucie.

Je vous attends, monsieur...

(Valleville s'incline encore et sort par le fond.)

LUCIE.

Il s'éloigne!... sans un mot!... Et Clara n'a pu lui parler... Comment lui dire à présent...

VALLEVILLE, reparaissant vivement.

Lueie!... chère Lucie!...

SCÈNE VII.

LUCIE, VALLEVILLE, il a son chapeau à la main

LUCIE.

Grand Dieu!...

VALLEVILLE.

Ah!... Lucie, qu'avez-vous fait, et que viens-je d'apprendre?...

LUCIE.

Quoi donc, monsieur?...

VALLEVILLE.

Avouer notre amour à votre mari!... Quelle imprudence!...

LUCIE.

Avouer! moi! avouer à mon mari!... Qui a pu vous dire?...

VALLEVILLE.

M. Duriveau...

LUCIE.

M. Duriveau?...

VALLEVILLE.

Tout à l'heure... ici...

LUCIE.

Mais tout cela est faux, monsieur... mais je n'ai rien avoué.

VALLEVILLE, très étonné.

Comment?

LUCIE, avec dignité.

Je l'aurais dû, peut-être... la peur a glacé mes lèvres...

VALLEVILLE, descendant.

Mais alors, c'était donc un piége?...

LUCIE, réfléchissant.

Un piége!... Oui, je comprends tout à présent... Mon mari avait des soupçons... il a voulu les éclaircir... car, ces lignes que vous avez reçues, ce n'est pas moi, monsieur, c'est mon mari qui les avait dictées... il voulait vous ramener ici... Il s'entendait avec M. Duriveau...

VALLEVILLE, remontant.

L'infâme espion!... et je n'ai rien nié!...

LUCIE, tombant assise.

Ah! monsieur, vous m'avez perdue!... Il me tuera, et vous aussi, peut-être... Oh! partez, partez, je vous en supplie! ..

CHAMBELLAN, en dehors.

Où est-il?... où est-il?...

LUCIE, se levant.

C'est lui !... Il n'est plus temps !

VALLEVILLE, descendant.

Oh ! fût-ce au péril de ma vie, je vous défendrai !

SCÈNE VIII.

LUCIE, CHAMBELLAN, VALLEVILLE.

(Chambellan entre par le fond, un fusil à la main, dont il frappe bruyamment la crosse à terre.)

CHAMBELLAN.

Ah ! le voilà ! (Lucie pousse un cri et fait quelques pas en avant. — Riant.) Ah ! ah ! ah !... Mon Dieu que les femmes sont nerveuses !... (A Valleville. Je le tiens donc, enfin !...

AIR : Une fille est un oiseau.

Mon moyen a réussi ;
Car ma lettre était, je pense,
Arrangée en conséquence
Pour te ramener ici.

VALLEVILLE, à part et parlé.

Au piége !

CHAMBELLAN, descendant en montrant le fusil.

Demain, nous entrons en guerre,
Avec cette arme, j'espère
Coucher l'ennemi par terre...

VALLEVILLE, à part.

Comme un lièvre il me tuera !

CHAMBELLAN, lui frappant sur l'épaule.

Il restera sur la place.
Oui, je veux faire à la chasse
Un coup dont on parlera !

(Il va poser son fusil et son chapeau à droite, au fond.)

LUCIE, à part.

Que veut-il dire ?

VALLEVILLE, très intrigué.

Ah !... c'est à la chasse...

CHAMBELLAN, redescendant.

Eh ! oui, vraiment ! une chasse superbe !... demain, au Raincy... C'est pour cela que je t'ai fait revenir... (Riant bruyamment.) Ah ! ah ! voilà une surprise !... Avoue que tu ne t'y attendais pas !...

VALLEVILLE, souriant.

Non... j'avoue que... (A part.) Mais il n'a donc pas de soupçons...

(Duriveau entre du fond et pose son chapeau sur une chaise à gauche.)

LUCIE, poussant un cri.

Ciel !... M. Duriveau !...

(Elle recule vers la porte de Clara.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURIVEAU.*

CHAMBELLAN, à Lucie.

Ah çà ! mais, chère amie, tout vous fait peur, aujourd'hui... (A Duriveau.) Et toi, qu'es-tu do devenu, depuis plus d'une heure ?...

VALLEVILLE, à l'avant-scène, à part et sans les regard

Ils ne se sont pas vus.

DURIVEAU.

Je viens de l'Opéra... J'avais promis une lo à ma femme, et... (Il redescend et aperçoit Vall ville.) Comment !... encore ici !... Par exempl c'est un peu fort !...

VALLEVILLE, à part.

Il ne parlera pas, dussé-je l'étrangler !

CHAMBELLAN, redescendant.

Une loge... Ah ! ça se trouve bien... nous iro tous... (Se tournant.) Et Valleville sera des n tres !...

DURIVEAU, à part, derrière Chambellan.

Lui !... j'espère bien qu'il va refuser !...

(Il lui fait des signes.)

VALLEVILLE, bravant Duriveau.

J'accepte ! et avec grand plaisir !...

DURIVEAU, à part.

Il accepte !... Mais c'est d'une audace !...

(Il fait des signes plus énergiques.)

CHAMBELLAN.

Donne-lui le numéro de la loge ..

DURIVEAU.

Le... le... numéro ? (Chambellan passe.— Val ville prend sa place. — A part.) Il veut encore q je lui donne le numéro... (Croyant parler à Cha bellan.) Mais, permets... je...

VALLEVILLE.

Certainement, monsieur Duriveau... pour q je puisse vous retrouver.*

DURIVEAU.

Mais je ne tiens pas du tout. . je veux dir je ne sais plus du tout... Je n'ai pas la mémo des numéros.

CHAMBELLAN.

Eh bien !... regarde le coupon...

DURIVEAU, contrarié.

Ah ! oui... le coupon...

VALLEVILLE, à part.

Comment rassurer Lucie ?... Ah ! c'est cela (Il tire son carnet et dit avec ironie.) Si monsi Duriveau veut bien me le dire... comme je n pas plus que lui la mémoire des... numéros.. vais inscrire celui-là.

DURIVEAU, à part.

Mais il me brave !... il me brave !...

(Valleville va au bureau, pose son chapeau, s'ass et écrit vivement quelques mots au crayon.)

CHAMBELLAN, à Duriveau.

Eh bien ! ce coupon ?

DURIVEAU.

Le voilà !... (Tirant son portefeuille.) C'est numéro 1502.

TOUS.

1502 !...

* Lucie, Duriveau, Chambellan, Valleville.

* Lucie, Chambellan, Duriveau, Valleville.

CHAMBELLAN, le prenant et lisant.

u'est-ce que tu dis donc... 52 !

(Il le lui rend.)

DURIVEAU, le reprenant.

h ! oui... 52 !... C'est la queue du 5... (A part, remettant dans son portefeuille.) Je voulais le chercher, mais j'ai été un peu trop haut !...

VALLEVILLE.

?... Je vous remercie... (Il se lève.)

CHAMBELLAN.

h ça ! je vous laisse, car notre courrier doit arrivé.

ENSEMBLE.

AIR du Serment.

Ce soir, à l'Opéra, j'espère,
Nous serons tous, { tu l'as promis, / je l'ai promis,
Car le plaisir ne sait me plaire
Que partagé par des amis.

DURIVEAU, à part.

va m'expliquer sa présence !

(Il remonte et cause avec Chambellan.)

VALLEVILLE, à part.

on billet doit la rassurer...

(ait signe à Lucie).—Il le glisse vivement dans le livre resté sur le bureau.)

LUCIE, à part.

ans ce livre !... Ah ! quelle imprudence !

CHAMBELLAN, lui prenant le bras.

llons, ma chère, il faut vous préparer !

REPRISE ENSEMBLE.

Ce soir, etc.

(rend le bras de Lucile et sort avec elle par le nd.— Duriveau et Valleville vont, sans se voir, rmer chacun un battant de la porte.— Ils se heurnt en se retournant, et se trouvent face à face.— alleville a remis son chapeau.

SCÈNE X.

DURIVEAU, VALLEVILLE.

LEVILLE, il a son chapeau sur la tête pendant toute la scène.

. nous deux, monsieur !

DURIVEAU, du même ton.

)ui, monsieur, à nous deux !

lleville et Duriveau, se croisant tous deux les bras et parlant ensemble.)

VALLEVILLE.

ous allez, monsieur, m'expliquer votre conte !...

DURIVEAU, stupéfait.

lein ?... Ah ça ! mais, il me dit tout ce que lais lui dire... (Il revient à Valleville.)

VALLEVILLE et DURIVEAU, ensemble.

Votre conduite, qui est indigne d'un galant mme !

DURIVEAU, à part.

Mais, il me prend tous mes mots ! .. Il m'interpelle !... (Haut.) Vous osez m'interpeller, quand je vous retrouve dans cette maison !

VALLEVILLE, appuyant.

Où je m'installe... et nous verrons si vous vous mêlerez encore de choses... qui ne vous regardent pas.

DURIVEAU, indigné.

De choses qui... (A part.) Il appelle ça des choses qui ne me regardent pas ! (On entend un coup de sonnette. Duriveau se retourne vivement et court à l'appartement de sa femme.) Hein ?... c'est ma femme qui sonne. (Arrivé à la porte, il se rassure en montrant Valleville.) Mais il est là... Ce n'est pas moi qu'elle appelle !...

(Il revient à Valleville.)

VALLEVILLE, à Duriveau préoccupé.

Mais ça ne se passera pas ainsi !... Vous avez voulu me forcer de parler, à l'aide... (Appuyant.) d'un mensonge infâme !

DURIVEAU, à lui-même.

Il grince !... il grince !... Mais c'est à moi de grincer...

VALLEVILLE.

Vous m'avez dit qu'elle avait avoué... C'est faux !... Que le mari savait tout... C'est faux !... Il ne sait rien. (Sourdement, en lui secouant la main.) Et je désire, moi, qu'il ne sache rien !...

DURIVEAU, au public.

Il veut me forcer d'oublier, à présent !...

VALLEVILLE.

Et, s'il apprend quelque chose... nous nous battrons jusqu'à votre mort, entendez-vous ?

(Il remonte.)

DURIVEAU, exaspéré et passant à droite. *

Eh bien ! oui, j'aime mieux ça... Battons-nous... jusqu'à ma mort !... non... jusqu'à la vôtre !... (A part.) J'avais promis d'être calme, mais il n'y a pas moyen... (Revenant à Valleville.) Oui, battons-nous, massacrons-nous !... Ça me va ! ça me va !...

(Deuxième coup de sonnette. Duriveau s'élance, mais cette fois Valleville lui ferme le passage.)

DURIVEAU.

Mais elle ne sait donc pas que je le tiens là !...

VALLEVILLE, l'arrêtant.

Oh ! vous ne m'échapperez pas ainsi !...

DURIVEAU.

Je n'ai fichtre pas envie de vous échapper !...

JEAN, entrant du fond et montrant la porte latérale.

Monsieur, c'est madame qui sonne !

DURIVEAU, retenu par Valleville, à Jean.

Dites à ma femme que je suis avec M. Valleville.... (Appuyant.) M. Auguste de Valleville !.... M. Auguste de Valleville, vous entendez !... (Jean sort.) Elle comprendra !... (Il descend.)

VALLEVILLE, avec une colère sourde.

* Valleville, Duriveau.

Puisque vous êtes décidé à vous battre... c'est que vous êtes décidé à parler... à la perdre...

DURIVEAU.

Perdre qui?...

VALLEVILLE.

Vous voulez la livrer à la fureur de votre farouche ami !...

DURIVEAU, plus fort.

La fureur de qui?

VALLEVILLE.

Mais je saurai la soustraire à sa vengeance!

DURIVEAU, criant plus fort.

La vengeance de qui?... Mais de qui parlons-nous, mon Dieu ?

VALLEVILLE.

Eh! vous le savez bien, monsieur... de celle que j'aime!... Lucie.

DURIVEAU, stupéfait.

Hein!... quoi!... c'est Lucie!... Lucie que vous aimez!... (Tout à fait rassuré.) Ah! si c'est Lucie!... je suis bien tranquille. (Il descend.) Mais pourquoi donc sonne-t-elle ?... (Troisième coup de sonnette. Alors, frappé d'une idée subite, il crie:) Ah! mais alors il y en a un autre!... (Il veut courir, Valleville le saisit.) Monsieur, lâchez-moi!

VALLEVILLE.

Pas avant que vous ne m'ayez promis le silence!

(La sonnette continue.)

DURIVEAU, se débattant en criant.

Je vous dis qu'il y en a un autre!... Lâchez-moi!...

VALLEVILLE.

Pas avant que vous ne m'ayez juré...

DURIVEAU, même jeu.

Tout ce que vous voudrez!... mais lâchez-moi!...

VALLEVILLE, avec force et à la porte.

J'emporte votre serment!

DURIVEAU, parvenant à se dégager.

Emportez mon serment, mais lâchez mon habit!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CLARA, DURIVEAU.

(Duriveau s'est élancé, mais il voit entrer Clara et tombe anéanti dans un fauteuil, à droite.)

CLARA, s'arrêtant près de la table.

Mais où étiez-vous donc, monsieur, et pourquoi ne pas venir comme vous me l'aviez promis?

DURIVEAU, à part.

C'est clair, il y en avait un autre!... Je suis... mort!

CLARA, sans l'écouter et très vite.

Et moi qui comptais sur vous, pour me défendre.

DURIVEAU, avançant vers Clara en faisant rouler son fauteuil.

Mais ça ne me dit pas!...

CLARA, même jeu.

J'étais là... seule... j'essayais de ne pas pen à lui...

DURIVEAU, se levant.

Lui!... lui!... Mais dis-moi donc...

CLARA.

Quand tout à coup je l'ai vu près de moi!..

DURIVEAU.

Allons, il n'y a pas moyen de l'arrêter.

CLARA, même jeu.

Ah! j'ai eu grand'peur, allez... mais c'est éga je n'ai pas hésité... j'ai sonné tout de suite!..

DURIVEAU.

Oui, oui, j'ai bien entendu.

CLARA, se tournant vers lui.

Est-ce que ce n'était pas convenu?...

DURIVEAU.

Si... si... Après?...

CLARA.

Après... il m'a supplié de lui pardonner...

DURIVEAU, vivement.

Quoi donc?...

CLARA, naïvement.

Mais sa visite, sans doute... puis il m'a prés un papier... des vers, je crois...

DURIVEAU, avec mépris.

Des vers!...

CLARA, se tournant vers lui.

Alors j'ai sonné pour la deuxième fois...

DURIVEAU.

Pour appeler du renfort... C'est bien... bien!... Et le renfort était là... qui ne boug pas... Imbécile... va!... Après?...

CLARA, avec embarras.

Ah!... après!...

DURIVEAU, effrayé.

Comment!... ah!... après!...

CLARA.

Voyant que je ne lui répondais rien, il s'est à mes genoux...

DURIVEAU, à part.

Les miens ne me soutiennent plus!...

CLARA.

Il me disait: « Un seul regard, par pitié! »

DURIVEAU.

Et tu ne le regardais pas?

CLARA, vivement.

Non.

DURIVEAU, se rassurant.

Ah!

CLARA, baissant les yeux dans la glace.

Mais je le voyais très bien... et je me senta troublée... si troublée, que je me suis pendue sonnette.

DURIVEAU.

Pour la troisième fois!...

CLARA.

Mais il s'est emparé de ma main, et je c qu'il l'a baisée... un peu...

DURIVEAU, tremblant.

 peu... p... p... pas plus?

CLARA.

! non, monsieur, bien sûr... car, dans ce
ent-là... et je ne sais comment... j'ai pensé
s...

DURIVEAU.

! voilà qui est heureux !...

CLARA.

bon... si indulgent pour moi... ce matin...
uoique vous ne fussiez pas là, il m'a semblé
votre voix me disait : Allons, courage! Et
!...

DURIVEAU, vivement.

alors?

CLARA, avec explosion.

me suis sauvée!

DURIVEAU.

f!... je respire !... Elle s'est sauvée! femme
geuse. (Après un silence et en hésitant.) Et
tenant... maintenant, comment ça va-t-il?

CLARA, soupirant.

! monsieur... ça va bien mal!...

DURIVEAU, se désolant.

n mal!... Et dire que c'est ce maudit Valle-
qui me retenait!... qui m'étranglait!

CLARA.

de Valleville!

DURIVEAU.

parbleu! je le prenais pour l'*Auguste* en
ion!

CLARA.

oi! vous croyiez?

DURIVEAU.

i, d'abord, mais pas du tout... C'est celui de
ur!... (Chambellan paraît au fond.)

CLARA.

mment! vous savez!... (Apercevant Cham-
.) Oh! taisez-vous, c'est M. Chambellan!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHAMBELLAN.

CHAMBELLAN, très agité.

n pauvre Duriveau, le courrier vient de
 apporter une bien mauvaise nouvelle.

DURIVEAU.

core une!... Qu'est-ce donc?...*

(Il prend Chambellan, à part.)

CLARA, un peu en arrière.

mme M. Chambellan est ému!...

CHAMBELLAN, bas, à l'écart.

tre ami Brémont, le père d'Auguste...

CLARA, qui a écouté.

n père!... (Elle écoute de nouveau.)

CHAMBELLAN, bas.

est près de faire faillite!... et il t'écrit de
e à son secours...

* lara, Duriveau, Chambellan.

CLARA, à part.

Grand Dieu!... s'il apprenait maintenant...

DURIVEAU.

Ah! quel événement!... nous allons parler de cela... (A Clara.) Chère amie, nous avons des affaires.

CLARA.

Je vous laisse, mon ami...

(Elle va à sa chambre.)

DURIVEAU, la suivant, et l'arrêtant près de la porte.

Oui, mais avant, pour que le quiproquo de tout à l'heure ne se renouvelle plus, tu vas me dire le nom... le nom de famille... tu comprends?...

CLARA.

Oh! mon ami, ne l'exigez pas, je vous en supplie.

DURIVEAU.

Comment?

CLARA.

Plus tard... vous le saurez, je vous le jure... Mais maintenant, oh! maintenant... c'est impossible! (Elle sort vivement.)

SCENE XIII.

DURIVEAU, CHAMBELLAN.

DURIVEAU, stupéfait.

Ah! quelle position!

CHAMBELLAN, assis devant le bureau.

Elle est affreuse! (Il montre la lettre.)

DURIVEAU, étonné, à part.

Comment! il sait... Mais tout le monde sait donc... (Avançant vers Chambellan.) Mais que faire à présent?

CHAMBELLAN.

Venir à son secours! l'empêcher de faillir!

DURIVEAU, vivement.

Je ne demande pas mieux... Mais comment?

CHAMBELLAN, se levant.

Avec deux cent mille francs...

DURIVEAU, étonné.

Deux cent mille francs?...

CHAMBELLAN, allant chercher la lettre, et la présentant à Duriveau.

Oui... les deux cent mille francs qu'il demande...

DURIVEAU, l'interrompant avec colère.

Tu crois que... Eh! ce n'est pas de Brémond que... je te parle de nos fem... (Se reprenant.) de ta f... (Se reprenant encore.) non, de ma femme!...

CHAMBELLAN, jetant la lettre sur le bureau.

Ah bah!...

DURIVEAU, lui serrant la main.

De ma femme... qui aime quelqu'un... un Auguste!...

CHAMBELLAN, criant.

Quel Auguste?

DURIVEAU, criant, plus fort.

Oui, quel Auguste?... Je ne sais que son prénom.

CHAMBELLAN.

Auguste!... mais il y en a mille.

DURIVEAU, avec intention.

Oui... ça fait confusion... On croit tenir le sien... et pas du tout... (Montrant Chambellan, à part.) on tient celui d'un autre... (S'emportant.) Et il n'y a pas de galères pour des scélérats comme ça!... (Comme frappé d'une idée.) Si! si!... il y en a!... Ils se marient à leur tour... et alors... (Avec rage.) d'autres Auguste!...

CHAMBELLAN, le prenant par le bras.

Voyons, voyons, calme-toi... et cherchons ensemble.

DURIVEAU, avec rage.

Oui, cherchons...

CHAMBELLAN.

Il y a bien Valleville.

DURIVEAU, vivement, et en le regardant avec ironie.

Non... non... je ne soupçonne pas celui-là... j'ai des raisons...

CHAMBELLAN.

Ah! permets... permets... Valleville est un charmant garçon!... un joli cavalier!... Et il ne serait pas impossible... que le gaillard!... (Il rit.) Hé!... hé!... hé!...

DURIVEAU, froidement.

Tu ris de ça, toi? (Au public.) Il rit! ô mon Dieu!

CHAMBELLAN, riant toujours.

Non... non... pardon...

DURIVEAU.

Après ça, si tu veux rire...

CHAMBELLAN.

Non... Tu ne le soupçonnes pas... tant mieux!... car je viens de l'inviter à dîner... Il sera tout porté pour l'Opéra...

DURIVEAU, stupéfait.

Oui... il sera tout porté... pour... (A part.) Et dire que nous sommes tous comme ça!... C'est effrayant!...

CHAMBELLAN, qui a cherché.

Ah! Auguste Barbier, le petit avoué!

DURIVEAU, avec mépris.

Un bossu!... Allons donc!... Il s'agit d'un Auguste charmant, avec moustaches vernies... bottes jaunes... non... des moustaches jaunes... non... Ah! je ne sais plus ce que je dis...

CHAMBELLAN, qui cherche toujours.

Eh! parbleu! nous allons chercher bien loin... Brémont!... ton premier commis?

DURIVEAU.

Guguste!... un enfant!... Est-ce que tu es fou?.. (Frappé d'une idée.) Non... j'ai un moyen d'en finir, car la position n'est pas tenable...

(Il va à la table de travail, et sonne; puis il passe à droite.)*

* Chambellan, Duriveau.

CHAMBELLAN.

Ah! dame, écoute donc... c'est un peu ta faut[e] Sans ta faiblesse...

DURIVEAU.

Oh! je ne suis pas bien convaincu qu'une vérité excessive...

CHAMBELLAN.

Mais, regarde-moi!...

DURIVEAU, froidement.

Je te regarde... je te regarde beaucoup mêm[e]

CHAMBELLAN, insistant.

Et c'est bien ce qui te prouve...

DURIVEAU, lui tournant le dos.

Ça ne me prouve rien du tout.

(Il va au bureau

CHAMBELLAN, le suivant.

A ton aise... fais le mari langoureux... nou[rris-]toi de poésie!... de M. Lamartine!... lis [des] vers!...

DURIVEAU, exaspéré.

Des vers! Et pendant ce temps, on en f[ait à] ma femme!... Dieu! les vers!... Brrr!... je [les] ai en horreur à présent!.. (Il prend le volum[e de] Lamartine sur le bureau.) Tiens!... emport[e ce] livre... je ne veux plus le voir... Emporte... (Il le met dans la rédingote de Chambellan, [et la] boutonne.)

CHAMBELLAN, avec rage.

Soit... Je te laisse la lettre de ce pauvre [Bré-]mont... et je n'ai pas besoin de te dire que [j'ap-]prouverai tout ce que tu feras...

DURIVEAU, retournant à la table.

Merci... merci... Et ce Jean qui n'arrive pa[s!] (Il resonne. — Chambellan, sort. — Après [avoir] sonné, il fait deux pas vers la chambre de C[...] Hein!... on a sonné!... (Se ravissant.) Ah! [...] c'est moi!... (Il va s'asseoir devant le burea[u.)]

SCÈNE XIV.

DURIVEAU, puis JEAN.

DURIVEAU, à son bureau.

Allons... je vais répondre à Brémont... Q[uand] on oblige, il faut obliger vite... Mais du d[iable] si je sais où trouver les fonds...

JEAN, entrant.*

Monsieur a sonné?...

DURIVEAU, assis au bureau.

Certainement... Que faisiez-vous donc?

JEAN.

Pardon, monsieur, je cherchais...

DURIVEAU.

C'est bon... écoutez-moi... (Se tournant [vers] Jean.) A toutes les personnes qui se présent[eront] ici, vous demanderez à l'avenir leur no[m de] baptême.

JEAN.

Oui, monsieur... (Il s'en va.)

* Jean, Duriveau.

DURIVEAU.

ttendez donc... (Jean revient.) Et pour tous ... qui se nommeront Auguste, nous n'y som- pas... nous n'y sommes jamais!... Vous m'en- lez ?...

JEAN.

arfaitement, monsieur... c'est un nom pro- ... un nom qui ne passe plus...

DURIVEAU, se remettant à écrire.

ıstement.

JEAN, revenant encore.

ardon, monsieur... M. Auguste, le premier mis de monsieur, en est-il ?...

DURIVEAU.

h! non, il est de la maison!

JEAN.

propos, monsieur ne pourrait pas me dire où st?... je le cherche depuis une heure.

DURIVEAU.

ourquoi?

JEAN.

our lui remettre ce papier, qu'il a laissé tom- en sortant de chez madame...

URIVEAU, stupéfait et retournant son fauteuil.

e chez ma femme!

JEAN.

ui, monsieur, tout à l'heure, quand madame ıait tant.

DURIVEAU, à part.

h! mon Dieu! (Haut et se levant.) Donnez- ce papier...

JEAN, le donnant.

onsieur veut bien se charger...

DURIVEAU, le prenant.

ui, sortez... Laissez-moi. (Jean sort.)

SCÈNE XV.

DURIVEAU, seul.

out à l'heure... chez ma femme... Oh! non, 'est pas possible... pourtant, ce papier... (Le ourant.) Des vers!... à Clara!... Lui!... c'était ...Lui!... le dernier que j'aurais soupçonné!... ue j'aimais comme mon fils!... Ah! c'est bien !... c'est bien ingrat!... c'est bien lâche!...

(Il se lève.)

AIR : Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.

Lui me trahir!... celui que j'aimais tant,
Faire à mon cœur cette cruelle injure!
Ah! de sa main, la main de mon enfant,
Devais-je attendre une telle blessure!...
Sans doute, hélas! je souffrais bien aussi,
Quand j'ignorais d'où me venait l'outrage!...
Mais cet outrage aujourd'hui vient de lui,
Et je ne sais... mais il me semble ici
Que je souffre encor davantage!
Oui je souffre encor davantage!

ec force.) Et son père!... son père qui vient demander de lui sauver l'honneur au moment où le fils veut me ravir le mien!... Ah! non, je ne serai pas dupe à ce point!... Je vais lui écrire... (Se mettant à écrire.) Oui, il saura tout. (Ecrivant avec agitation.) Il saura cet amour... que je renfermais... là... dans mon cœur!... cet amour que ma femme elle-même n'a jamais soupçonné!... Ma femme!... tout mon bonheur!... toute ma vie!... et lui... lui, presque mon enfant!

(Il écrit avec rage.)

JEAN, sortant de l'appartement de Clara.

Monsieur! (Duriveau ne l'entend pas et continue à écrire. — Jean s'approchant et après un peu d'hésitation :) Monsieur!...

DURIVEAU.

Encore! que voulez-vous?

JEAN.

Pardon, monsieur, ce n'est pas moi.

DURIVEAU, écrivant toujours.

Comment, ce n'est pas vous!...

JEAN.

C'est le joaillier qui apporte des parures pour que monsieur choisisse.

DURIVEAU.

Ah! oui... des diamans!... Je ne puis pas maintenant, j'écris... (Jean va pour sortir.) Non... attendez... je suis trop agité pour finir cette lettre... (Il se lève et ferme le bureau.) Plus tard... demain... quand je serai plus calme... (A Jean.) J'y vais... (Il va au fond, Jean lui indique que le joaillier est chez madame.)

DURIVEAU, préoccupé en sortant, se retourne et dit à Jean.

Oh! non... non... je ne serai pas dupe à ce point!... (Il entre chez sa femme, Jean le suit.)

SCÈNE XVI.

CLARA, entr'ouvant la porte du fond.

Personne!... vite, cherchons... pauvre Lucie!... Elle n'a pas osé venir elle-même... mais aussi, quelle imprudence!... s'écrire ainsi!... dans un livre!... Mais où est-il donc?... (Elle va la table à ouvrage.) Sur la table, m'a-t-elle dit... Je ne le vois pas!... Ah!... mon mari disait qu'il l'avait toujours dans son bureau... Il l'a remis, peut-être... (Elle va au bureau et cherche au milieu des papiers.) Mais non, je ne vois rien... (Elle ouvre le bureau.) L'aurait-il emporté?... (Trouvant la lettre que Duriveau a commencée.) Que vois-je?... mon nom!... celui de M. Auguste!... (Elle prend le papier et le parcourt.) Ah! qu'ai-je lu?... (Lisant.) « J'aimais ma femme comme je n'avais jamais » rien aimé dans ce monde!... Je l'aimais jusqu'à » craindre de lui paraître ridicule en lui laissant » voir tout mon amour!... jusqu'à trouver du » bonheur à satisfaire encore ses caprices de jeune » fille, en lui envoyant, chaque matin, de pauvres » fleurs, dont elle savait gré à un autre!... » (Parlé.) C'était lui!... (Lisant.) « Et de tout cet

» amour dédaigné, je me consolais en me disant: » Du moins elle n'aime personne, et un jour peut-» être elle m'aimera!... Mais ton fils, *notre* en-» fant, oui, *notre* enfant, car j'avais pour lui une » tendresse égale à la tienne, ton fils est venu » briser cette dernière espérance, ton fils a ren-» versé tous mes rêves de bonheur!... »(Elle essuie ses larmes; elle se tourne vivement et remet la lettre dans le bureau en croyant entendre du bruit.) Quelqu'un!... Non, je me trompais!... (Elle remonte.— Un silence.) Il m'aimait à ce point!... Et moi, je suis venue lui dire: J'en aime un autre!... Oh! comme il a dû souffrir!...

(Elle va au fond à gauche et pleure.)

SCÈNE XVII.

DURIVEAU, CLARA.

DURIVEAU, sortant de chez Clara et descendant à l'avant-scène; avec fermeté.

J'ai bien réfléchi, et mon parti est pris. (L'apercevant.) C'est elle!

CLARA, essuyant ses larmes et s'approchant de son mari en souriant.

Comme vous êtes resté long-temps loin de moi, monsieur...

DURIVEAU, froidement.

Long-temps...vous trouvez... C'est bien aimable de vous en être aperçue...

CLARA, gracieusement.

C'est que j'aurais voulu vous voir, pour vous dire... pour vous dire que ça va mieux...

DURIVEAU, avec incrédulité et douceur.

Bien vrai?... Ça va... un peu mieux?...

CLARA, de même.

Beaucoup mieux!

DURIVEAU.

Ah! c'est bien de me dire ça... J'en avais grand besoin, va... car je viens te demander un sacrifice...

CLARA, vivement et avec élan.

Tout ce que vous voudrez, mon ami!

DURIVEAU.

Oh! que tu es bonne!... Il s'agit de ces diamans, de ces quarante mille francs, tu sais?...

CLARA, vivement.

Vous en avez besoin?...

DURIVEAU.

Oui... pour en compléter deux cent mille. (Mouvement de Clara.) C'est un ami dont les affaires sont embarrassées...

CLARA, devinant.

Un ami!...

(Elle doit regarder son mari jusqu'à la fin de la scène.)

DURIVEAU.

Oh! une personne que tu ne connais pas... un brave et honnête homme, que j'aime, que j'estime... et... il faut que je le sauve, il le faut!...

CLARA, très émue.

Oh! que c'est bien à vous, monsieur!... q c'est bien!...

DURIVEAU.

Mais non, c'est tout simple, il en aurait f autant pour moi... c'est presque un frère... (A émotion.) Je regardais ses enfans... comme miens... et si tu connaissais cette famille... n'hésiterais pas...

CLARA.

Mais je n'hésite pas, monsieur!... Et si je re muette... c'est que... l'étonnement... l'admi tion... (Avec explosion.) Mais j'étais donc aveug mon Dieu!... (Elle sanglote.)

DURIVEAU, vivement.

Tu pleures!... Est-ce que ça va plus mal?..

CLARA, très agitée.

Plus mal!... Non, au contraire, et je crois je suis tout à fait guérie!...

DURIVEAU, stupéfait.

Guérie!... comme ça!... tout d'un coup... ne l'aimerais plus?...

AIR de Céline.

Ah! quel bonheur serait le nôtre,
Si tu pouvais n'y plus penser!

CLARA, avec malice.

Mais je crois que j'en aime un autre.

DURIVEAU, se désolant.

Grand Dieu! ça va recommencer!

CLARA, avec âme.

Non, vraiment, car celui que j'aime,
En est le plus digne entre nous!...
C'est la bonté, c'est l'honneur même!

DURIVEAU, parlé.

Qui donc?...

CLARA, avec explosion.

Mais vous voyez bien... que c'est vous!

DURIVEAU, abasourdi.

Hein?

CLARA, reprenant l'air.

Oui, c'est la bonté, l'honneur même!
Ah! vous voyez bien que c'est vous!

(Elle lui tend la main.)

DURIVEAU, n'osant la prendre.

Moi? Qui, moi?... moi, Duriveau! moi, mari!... Oh! non, ce n'est pas possible!...

CLARA, s'impatientant.

Mais si, c'est possible!... Il ne va pas me cr à présent!

DURIVEAU, avec bonheur et la prenant dans ses b

Oh! oui, oui, je te crois.

CLARA, souriant.

Eh bien! alors, embrassez-moi donc!

DURIVEAU.

Ah! plutôt deux fois qu'une!... (Elle s'ap che.) Non, pas le front... un bon baiser de m (Il l'embrasse.) Deux bons baisers de mari!.. l'embrasse encore.) Ah! que ça fait de bien! qu fait de bien!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CHAMBELLAN.

CHAMBELLAN, dans la coulisse.

à est-elle?... où est-elle?

DURIVEAU.

qui en as-tu donc, toi?

CHAMBELLAN, montrant un papier.

veux la voir, je veux la tuer, je veux les tuer les deux... Une lettre, une lettre d'amour!... lans ce livre!...

(Il jette avec fureur le livre sur la table.)

CLARA, bas, à Duriveau.

el! ma sœur... Oh! mon ami, sauvez-la!...

DURIVEAU, bas.

uisse-moi faire!... (Haut.) Ah! tu as trouvé ça, . *

CHAMBELLAN.

omment, ça!... mais c'est la preuve de leur ie!...

DURIVEAU, retournant le papier avec mépris.

llons donc!... Je ne regarde pas comme un e une lettre d'un fou, adressée à ma femme.

CHAMBELLAN.

a femme!... ta femme!... Il ne s'agit pas e, mais de la mienne... Ecoute...

LUCIE, paraissant à la porte de Clara.

el!...

(ra lui fait signe de s'arrêter; elle reste tremblante sur le seuil de la porte.)

CHAMBELLAN, lisant.

Votre mari ne sait rien; et, fût-ce au prix de on sang, j'empêcherai qu'on lui dévoile no-e amour... »

DURIVEAU, froidement.

eur amour... très bien!...

CHAMBELLAN.

Et si je ne réussis pas, demain, à l'issue de tte chasse, je saurai bien vous soustraire à sa rannie... »

DURIVEAU, même jeu.

a tyrannie... Après? **

CHAMBELLAN.

ais cette chasse... Ce n'est pas toi qui vas à la sse...

(Mouvement de frayeur des deux femmes.)

DURIVEAU, froidement.

t pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'il n'y a que pour toi des cailles et des perdreaux... mon permis... mon port d'armes... tout ime un autre; et voilà mon invitation pour le ncy... (Il la tire de son portefeuille.)

CLARA, à part, avec joie.

Oh! elle est sauvée!

(Lucie s'avance en scène.)

* Clara, Chambellan, Duriveau.

** Lucie, Clara, Chambellan, Duriveau.

CHAMBELLAN, étonné.

Alors, tu sais donc de qui est ce billet?

DURIVEAU.

Parfaitement!... ma femme m'a tout dit... Tu avais raison, ce matin... c'était Valleville!...

CHAMBELLAN.

Comment, Valleville?...

DURIVEAU.

L'Auguste en question!... l'Auguste de ce billet... c'était Auguste de Valleville!

CHAMBELLAN, éclatant, après un petit silence.

Ah! ah! ah!... Je l'aurais parié!... Et moi qui croyais!... (Duriveau remonte.) Ah! ah!... ce pauvre Duriveau!... (A part.) Mais aussi il est d'un aveuglement!... (Apercevant sa femme.) Ah! vous voilà, chère amie... Venez donc que je vous raconte... (Il va vers elle.)

DURIVEAU, l'arrêtant.

Eh bien! est-ce que tu vas lui dire?...

CHAMBELLAN, revenant à sa place.

Ah! non, non; c'est juste. (A part.) J'en rirai tout seul.

(On entend un coup de sonnette. Duriveau va s'élancer; mais il s'arrête en voyant là sa femme, et porte la main à ses oreilles en faisant signe qu'elles lui tintent.)

DURIVEAU, à part.

C'est fini, je ne pourrai plus entendre sonner.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JEAN, entrant du fond.

JEAN, à Duriveau.

M. de Valleville est là... mais comme il s'appelle Auguste, je ne sais si je dois...

DURIVEAU, vivement.

Dites que nous n'y sommes pas!

CLARA.

Et pour lui nous n'y serons jamais! (Bas, à Lucie.) N'est-ce pas?

LUCIE.

Oh! non, jamais! (Jean sort.)

SCÈNE XX.

LUCIE, CLARA, CHAMBELLAN, DURIVEAU.

CHAMBELLAN.

Ah ça! mais, dis donc, dis donc, je l'avais invité... moi!

DURIVEAU.

Oui, mais j'espère qu'à l'avenir, et par amitié pour moi, tu te priveras de ses visites...

CHAMBELLAN, hésitant.

Un garçon charmant!... qui avait tous mes goûts.

DURIVEAU, froidement.

C'est vrai... il avait tous tes goûts... tous!...

(Clara passe à droite.)

CHAMBELLAN.

C'est un grand sacrifice que je te ferai là!...

DURIVEAU.

Le ciel t'en récompensera!... Mais, j'y pense, ces deux cent mille francs qu'il faut envoyer... à qui vais-je les confier?...

CLARA.

Mais, mon ami, c'est bien simple... à M. Auguste Brémont; il est tout naturel qu'il les porte à son père... *

DURIVEAU, avec explosion.

Quoi! tu savais que son père!... et tu veux!... Ah! ma femme!... ma bonne petite femme!... (Il l'embrasse.)

CHAMBELLAN.

Sa bonne petite femme!... après ce qui s'est passé!... A sa place, moi, je serais...

DURIVEAU, bas et l'arrêtant.

Mon ami, dans ces cas-là, on ne sait jamais... ce qu'on serait!... (Haut.) Allons dîner.

* Lucie, Chambellan Duriveau, Clara.

CHŒUR.

Ne rien savoir
Et ne rien voir,
C'est, dans un ménage,
Toujours le plus sage.
Pauvres époux,
Maris jaloux,
Voulez-vous être heureux?
Fermez les yeux.

CLARA.

AIR : Vaudeville des Frères de lait.

J'avais, messieurs, grand besoin d'assistance;
De mon mari j'ai réclamé l'appui.
Par sa bonté, par sa tendre indulgence,
D'un grand péril il me sauve aujourd'hui,
Et cependant, je tremble encore ici;
Car il ne peut, quand je crains votre blâme,
Me préserver de ce nouveau danger!...
Par l'indulgence il a sauvé sa femme,
Ah! comme lui, daignez me protéger. (*Bis.*)

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

L'ACADÉMICIEN DE PONTOISE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE MM. VARNER ET VARIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre MONTANSIER, le 22 Avril 1848.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHESTER, ancien marchand	MM. SAINVILLE.
ÉDOUARD, son neveu	BERGER.
MERCADET, précepteur d'Édouard	LEVASSOR.
CLARISSE, cousine d'Édouard	Mlle DURAND.
NISIDA, cantatrice française	Mlle JULIETTE PELLETIER.

La scène est en Angleterre.

Un jardin. — A gauche, un pavillon garni d'une charmille, et d'un balcon avec fenêtre. — Un mur au fond, avec une petite porte au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *monté sur une échelle appliquée contre le mur du pavillon.*

Je ne sais si ma cousine est déjà descendue dans le parc... Non! je l'aperçois derrière sa croisée!.. Faisons-lui signe que je l'attendrai au rendez-vous ordinaire!.. Elle m'a vu, elle me sourit!.. Dieu! que c'est gentil une femme qui sourit! *(Il lui envoie des baisers.)*

SCÈNE II.

ÉDOUARD, CHESTER *.

CHESTER, *entrant.*

Goddam!.. je suis fort surpris!

EDOUARD, *à part.*

Ciel! mon oncle!

CHESTER.

Monsieur, que faites-vous là perché comme un horticulteur en fonctions?

ÉDOUARD.

Moi, mon oncle..

CHESTER.

Oui, vous, mon oncle... c'est-à-dire vous, mon neveu!

ÉDOUARD.

Mon Dieu, j'examinais l'état de ce feuillage!

CHESTER.

Je trouve cette occupation extrêmement frivole! *(A part.)* Je crois plutôt qu'il examinait... *(Haut.)* Monsieur, j'ai à vous adresser une allocution!

* C. E.

ÉDOUARD.

Je vous écoute, mon oncle!..

CHESTER.

Descendez, s'il vous plaît!.. Je serais obligé de vous parler en l'air, ce qui n'entre nullement dans mes vues.

ÉDOUARD.

Volontiers, mon oncle!.. *(Il descend et va porter l'échelle de l'autre côté du théâtre *.)*

CHESTER, *à part.*

Couvrons mes traits du masque de la bonhommie!.. *(Haut.)* Tu sais, mon cher Édouard, quel est mon faible pour toi!.. Tu es l'espoir de ma race, tu es mon unique héritier.

ÉDOUARD.

Je vous en prie, mon oncle, ne parlons pas de ça!

CHESTER.

C'est une belle fortune que tu auras là, mon garçon!.. On ne trouverait pas, dans la cité de Londres, beaucoup de particuliers plus cossus que moi!.. et pourtant je me suis enrichi en fabricant des manches de couteaux... Il est vrai que je faisais de grands manches pour de grands couteaux!.. c'était un grand commerce!.. et mes manches ont eu le plus grand succès... même outre-Manche!

ÉDOUARD.

Cela fait honneur à votre esprit.

CHESTER.

De l'esprit?.. fi donc!.. Je n'ai jamais voulu en avoir!..

* E. C.

Air : *Patrie, honneur, etc.*

Je n'ai, mon cher, je n'ai qu'un gros bon sens,
Je ne suis pas un Platon, un Sénèque,
Je ne vais point chercher mes arguments,
Dans les bouquins d'une bibliothèque,
Le meilleur livre anglais, grec ou latin,
A moins d'esprit qu'une livre sterling !

Et c'est à ce gros bon sens que je dois mes châteaux, mes laquais, mes équipages !..

ÉDOUARD.

Enfin, vous êtes arrivé au but, tous vos vœux sont comblés !

CHESTER.

Non, pas tous !.. J'en forme encore un... je n'en forme qu'un.... mais je le forme !

ÉDOUARD.

Que diable peut-il vous manquer ?

CHESTER.

Je ne suis pas gentleman !

ÉDOUARD.

Gentleman !.. comment, vous, mon oncle... un ancien négociant, vous auriez la faiblesse ?..

CHESTER.

Mon ami, je n'ai jamais méprisé la noblesse, moi... je n'ai pas de préjugés !.. et si le Ciel m'eût créé marquis .. Ah ! Dieu ! quel marquis j'aurais fait !..

ÉDOUARD.

Oh ! oui !..

CHESTER.

Connais-tu rien de mieux qu'un blason, des armoiries... trois poissons sur un champ de gueules ?

ÉDOUARD.

C'est très joli !.. mais, jusqu'à présent, vous vous êtes bien passé de poisson.

CHESTER.

Que veux-tu ? j'en perds l'appétit, ça finira par abréger mon existence de plusieurs jours !

ÉDOUARD.

C'est un malheur, mais qu'y faire ?

CHESTER.

Qu'y faire ?.. Je saurais bien qu'y faire, si tu voulais !

ÉDOUARD.

Moi, comment ça ?

CHESTER.

As-tu observé quelquefois la vie privée des mérinos ?

ÉDOUARD.

Ma foi non !

CHESTER.

C'est par le croisement des races que ce bétail soutient sa splendeur ! . cette méthode me sourit, et j'ai envie de l'adopter !

ÉDOUARD.

Vous, mon oncle, vous voulez...

CHESTER.

Pas moi, mon garçon, pas moi !.. mais toi, q es l'espoir de ma race ! Je te mitonne une héri tière extrêmement distinguée ! . . . .

ÉDOUARD.

Par sa figure ?

CHESTER.

Non, par ses aïeux !.. Elle a des aïeux de tou beauté !

ÉDOUARD.

Merci, mon oncle !... mais si je prends u femme, je tiendrai à la choisir moi-même !

CHESTER.

Rien ne t'empêche de choisir celle-là !

ÉDOUARD.

Si fait !.. J'ai d'autres idées !

CHESTER.

Exprime-les !

ÉDOUARD.

C'est inutile.

CHESTER.

Je les connais ! je les sais par cœur !.. Tu fasciné par ta cousine.

ÉDOUARD.

Eh bien ! quand cela serait ?

CHESTER.

Goddam !.. mais je n'hésiterais pas à réprin cette tendance par les moyens les plus... Prenc y garde... vois-tu !

ÉDOUARD.

Bah ! le véritable amour triomphe de tous obstacles ?

CHESTER.

Et les Grandes Indes !... Triomphe donc (Grandes Indes !... Je l' y enverrai, mon ami... l' y enverrai !

ÉDOUARD.

J'en serai quitte pour la suivre !

CHESTER.

Petit rebelle !... voilà donc le fruit de mes bie faits !... Moi, qui t'ai élevé comme un prince ! qui t'ai donné un précepteur pour te former l'e prit et le cœur... à domicile !

ÉDOUARD.

Mon précepteur est un âne, qui se moque vous et de moi !

CHESTER.

C'est faux !.. Il est vrai que c'est un Français mais un Français grave !... un sage, un acadér cien !

ÉDOUARD.

Lui, académicien !... Mercadet ?

CHESTER.

Il m'a dit qu'il était de l'académie de Pontoise et je le croirais assez à la manière dont il te mo tre sa langue.

ÉDOUARD.

Laissez donc, c'est un farceur !

CHESTER.

Tu lui en veux parce qu'il gourmande tes penchants, et je suis persuadé que si tu le consultais...

ÉDOUARD.

Non, mon oncle!... J'aime ma cousine, je n'aimerai jamais qu'elle, et quoique vous en disiez, vous ne serez pas inexorable!

CHESTER.

Je le serai!... Essaie de m'amollir!... tu trouveras un roc, une borne, un granit!

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons!... Adieu, mon oncle!

CHESTER.

Où vas-tu?

ÉDOUARD.

Je rentre dans mon pavillon pour étudier.

CHESTER.

Étudie, mon garçon, étudie!

ÉDOUARD, *à part.*

Il faut que j'écrive à ma cousine!

CHESTER.

Mais tu m'as entendu... un granit!

ÉDOUARD, *à part.*

Oh! je suis aussi entêté que lui! (*Il rentre.*)

CHESTER.

Il obéira!... je dompterai ce caprice d'enfant, et pourvu que maître Mercadet m'appuie de son influence...

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

A faire prévaloir mes droits,
Il pourra m'aider, je l'espère,
A nous deux, nous aurons, je crois,
De la force et du caractère,
Pour exécuter mon *veto*
Je veux que dans le vif il tranche,
Qu'il soit la lame du couteau
Dont moi je resterai le manche,
Et c'est moi qui serai le manche.

Je crois cette pensée très forte... Ah! le voici!.. Il est plongé dans quelque lecture philosophique!

SCÈNE III.

CHESTER, MERCADET.

MERCADET, *lisant en marchant.*

« En revenant à Montmorency, la grosse Aglaé « se pavanait sur son âne, lorsque l'animal, sen- « tant l'écurie, se mit à prendre le galop... L'é- « cuyère perdit l'équilibre et alla rouler sur le ga- « zon, dans un désordre tellement pittoresque... » (*S'interrompant.*) Ah! ah! ah! j'aurais voulu voir cette culbute! Hi! hi! hi!...

CHESTER, *riant.*

Hi! hi! hi*!

* M. C.

MERCADET, *l'apercevant.*

Oh! le papa Chester!... (*Il cache son livre.*)

CHESTER.

Il paraît, mon cher Mercadet, que votre lecture est désopilante?

MERCADET.

C'est un livre d'histoire que je me propose de faire étudier à mon élève!

CHESTER.

Une histoire qui vous faisait pouffer?

MERCADET.

C'est qu'il y est question d'âne de Montmorency.

CHESTER.

Ah oui!... une princesse?

MERCADET.

Justement!... En Angleterre, vous avez Anne de Boulen, et en France nous avons Anne de Montmorency!

CHESTER.

Ça doit être fort gai!... et je désire que mon neveu participe à cette réjouissance... L'avez-vous vu ce matin?

MERCADET.

Pas encore!

CHESTER.

Il s'est enfermé dans son pavillon pour travailler!

MERCADET.

Il étudie les conjugaisons!... Ce jeune homme sera un jour l'honneur de l'Angleterre!

CHESTER.

Je ne vous cache pas qu'il m'inquiète beaucoup.

MERCADET.

Sous quel point de vue?

CHESTER.

Avez-vous remarqué que, depuis quelque temps, il était un peu?...

MERCADET.

Je ne vous l'ai pas dit; mais je me suis aperçu tout de suite qu'il était un peu...

CHESTER.

Et vous en avez conclu?

MERCADET.

Dame! j'ai pensé qu'avec de la tisane!...

CHESTER.

De la tisane parce qu'il est amoureux?

MERCADET.

Amoureux?

MERCADET.

De sa cousine!... Vous ne le saviez pas?

MERCADET.

Je ne le croyais qu'enrhumé! (*Dans ce moment Édouard sort doucement du pavillon et se sauve par le fond.*)

CHESTER.

Amoureux, mon cher, et d'une force qui me fait frémir!

MERCADET.

Au fait, sa cousine est fort piquante!... Jeune, gracieuse, ingénue...

CHESTER.

Mercadet... cet amour me déplaît... il me vexe... il me contrecarre!... Mais mon neveu se rit de mes réprimandes, et je me suis dit, dans mon gros bon sens : il n'y a que Mercadet qui puisse éliminer de son cœur cette folle inclination!

MERCADET.

Nous l'éliminerons!... Je vous promets de l'extirper jusqu'à la racine!

CHESTER.

Vous aurez du mal!... Le gaillard a les passions vivaces!

MERCADET.

Vous ai-je développé quelquefois mes théories politiques et religieuses?

CHESTER.

Jamais!

MERCADET.

Si je vous les eusse développées, vous sauriez que rien ne m'est plus facile que d'opérer ce défrichement.

CHESTER.

O Mercadet! vous ravivez ma confiance, et si vous réussissez... quel dommage qu'un philosophe comme vous méprise la fortune!

MERCADET.

Je la méprise, c'est vrai!.. mais je n'attends qu'une occasion pour lui rendre mon estime.

CHESTER.

Eh bien! je double vos appointements, les guinées, les bank-notes, les livres sterling!.. vous roulerez là-dessus!..

MERCADET.

Généreux Anglais, je n'ai rien à vous refuser!...

CHESTER.

Air : *Un sombre désespoir me mine* (Mari fidèle, Gymnase.)

Cette passion que j'observe
Me ferait obstacle plus tard ;
Il faut l'attaquer sans réserve.

MERCADET.

Soyez tranquille à cet égard!
Si d'abord je n'ai pas la chance
De l'extirper et d'en finir,
Je suis sûr, par mon éloquence,
De pouvoir au moins l'endormir.

CHESTER, *parlé.*

Je m'en rapporte à vous.

ENSEMBLE.

MERCADET.

Je vais l'attaquer sans réserve,
Soyez tranquille à cet égard.

CHESTER.

Cette passion, que j'observe,
Me ferait obstacle plus tard ;
Il faut l'attaquer sans réserve,
N'ayez, mon cher, aucun égard.

(*Chester sort.*)

SCÈNE IV.

MERCADET, *seul.*

Si quelqu'un venait me dire du mal de l'Angleterre dans ce moment-ci, je le frapperais avec un gourdin, comme un policeman. Qu[el] excellent pays!... En France, je végétais..... [m]a patrie me nourrissait fort mal!... J'avais bea[u] développer mes théories politiques et religieuse[s], mes opinions trouvaient peu de crédit, et j'e[n] trouvais encore moins qu'elles... Mes bottes [se] perçaient, mes habits se râpaient, et j'en éta[is] réduit à montrer... faut-il que je le dise!... j'e[n] étais réduit à montrer l'écriture à des marmots. Honte et profanation!...

Air : *Voilà pourtant comme je serai.*

Je gagnais dix francs par semaine,
Pour me vêtir, boire et manger,
Je changeais, que ça faisait peine,
Et n'avais pas de quoi changer,
A mes marmots, en montrant l'écriture,
De mes habits je regardais l'usure,
Et plein d'effroi, je prévoyais
Ce que bientôt je montrerais.

Enfin, un jour, voyez le hasard, un jour que je [me] promenais au musée de Versailles, je heurte [un] Anglais qui avait la bouche ouverte et les ye[ux] fermés... c'est leur manière d'admirer les obje[ts] d'arts... je m'excuse, nous lions conversation, [je] lui explique une foule de tableaux que je ne con[-]naissais pas, mais qu'il connaissait encore moi[ns] que moi... Je lui parle peinture, batailles, voy[a-]ges, mercerie, quincaillerie, et cet insulai[re] étourdi de mon érudition, me propose de m'expo[r-]ter en Angleterre, avec la table, le logement [et] pas mal de pièces d'or, le tout pour éduquer s[on] neveu, et lui infiltrer la langue française... je l[ui] réponds *yes*, nous voguons vers London, et [me] voilà!... Depuis dix-huit mois, je nage dans [le] bien-être!... Le papa Chester est un bon enfan[t]. Comme il n'a pas d'esprit, il parle toujours de s[on] gros bon sens, mais le fait est qu'il n'y voit p[as] plus loin que mon nez!.. Quant à son neveu, [je] lui fais lire les romans de Paul de Kock... ça l'[a-]muse!.. Je ne sais pas si ça lui apprend la [chi-]mie... mais ça lui apprend à rire, ce qui est [un] joli talent pour un Anglais!.. Du reste, je ne

naître... et cette méthode me réussit... j'amasse les guinées, je fais ma pelote, et dans quelque temps je pourrai sans doute... Mais voyons donc ce qu'il devient, ce cher élève!... (*Il va écouter à la porte du pavillon.*) Est-ce qu'il travaillerait?.. quelquefois... un caprice...

SCÈNE V.

MERCADET, ÉDOUARD, CLARISSE *.

ÉDOUARD, *à Clarisse.*

Oui, ma chère cousine, je vous assure que c'est le seul parti à prendre!

CLARISSE.

Oh! non, mon cousin, j'ai trop peur!

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous à craindre?... puisque je vous épouse...

CLARISSE.

Et votre oncle?

ÉDOUARD.

Je vous réponds de son consentement quand nous serons mariés.

CLARISSE.

Ah! c'est bien hardi!.. et je ne sais si je dois...

MERCADET, *écoutant toujours.*

Pas le moindre bruit!.. et on l'accuse d'être amoureux!... Il étudie les conjugaisons!..

ÉDOUARD, *à Clarisse.*

Si vous saviez combien je vous aime!.. (*Il lui embrasse les mains.*)

MERCADET, *se retournant.*

Ah! ah!... je vois de quelle espèce de conjugaison il s'occupe.

CLARISSE.

Ciel! M. Mercadet!

ÉDOUARD.

Tant mieux! jai besoin de lui!

MERCADET, *lisant.*

Feignons de ne pas les voir.

ÉDOUARD.

Mercadet, laissez là votre livre, et causons un peu!

MERCADET.

Tiens! c'est vous, mon élève?

ÉDOUARD.

C'est moi, et je viens vous demander un grand service.

MERCADET.

Parlez, mon élève, parlez!... vous connaissez toute ma sollicitude.

ÉDOUARD.

Il faut que je parte... Dans une heure je veux être en route.

MERCADET.

Avec moi?

* M. E. C.

ÉDOUARD.

Non, avec ma cousine.

MERCADET.

Ce n'est pas la même chose!

ÉDOUARD.

Nous avons besoin d'une voiture de voyage, et j'ai compté sur vous pour nous la procurer.

MERCADET.

Sur moi?

ÉDOUARD.

Sans doute!... On me surveille, on m'espionne, tandis qu'on ne se défie pas de vous!

MERCADET.

Cet argument est captieux, mais faible.

ÉDOUARD.

Je compte aussi que vous nous conduirez vous-même jusqu'au premier relai.

MERCADET.

Permettez... Il me semble qu'un précepteur.....

ÉDOUARD.

Un précepteur doit être le guide de son élève!

MERCADET.

Le guide, oui! mais pas le postillon.

ÉDOUARD.

Voulez-vous donc que je mette un valet dans la confidence?

MARCADET.

Ah ça! jeune homme, pour qui me prenez-vous? c'est un rapt que vous allez commettre... autrement dit un enlèvement... C'est synonyme en français, je suis bien aise de vous le dire en passant!

CLARISSE.

Mais, monsieur Mercadet, mon cousin ne m'enlève pas...

MERCADET.

C'est donc vous qui l'enlevez?

CLARISSE.

Ni l'un ni l'autre!.. On veut nous séparer, et nous pensons qu'en nous mariant...

MERCADET.

Vous resterez unis?... Ça n'est pas prouvé! et si je vous développais sur ce chapitre-là mes théories sociales...

ÉDOUARD.

Nous n'en avons que faire... Consentez-vous à nous servir, oui ou non?

MERCADET.

Je refuse mon concours!

ÉDOUARD.

Eh bien! on se passera de toi!

MERCADET, *à lui-même.*

Il me tutoie!

ÉDOUARD.

C'est facile.... avec de l'argent.... et j'en ai... mille guinées, à peu près, que nous aurions partagées en amis!

MERCADET.

Mille guinées!...

ÉDOUARD.

Mais puisqu'il te répugne de contribuer à mon bonheur...

MERCADET.

Voyons, entendons-nous *!.. Si j'étais bien sûr que ce fût pour votre bonheur!

CLARISSE.

Oh! oui, Monsieur Mercadet!... Je vous le promets!..

ÉDOUARD.

Nous ne pouvons être heureux l'un sans l'autre.

MERCADET.

Dès qu'il y a sympathie, ça lève mes scrupules.. Je respecte beaucoup ce lien des âmes et si je vous développais... Mais ça nous mènerait trop loin!

CHESTER, *qui est entré au fond.*

Tous trois ensemble... prêtons l'ouïe!... (*Il se cache.*)

MERCADET.

Le hasard semble de connivence avec vous... connaissez-vous sir Gueulton?

ÉDOUARD.

Un viveur intrépide!... dont le château est à une lieue d'ici.

MERCADET.

Je devais festiner chez lui aujourd'hui même, et j'avais retenu un véhicule!... Dans une heure il sera là... devant cette petite porte...

ÉDOUARD.

C'est dit!... nous partirons ensemble!

CLARISSE.

Ah! Monsieur Mercadet, que vous êtes gentil!

ÉDOUARD.

Mon excellent précepteur!... (*Il l'embrasse.*)

M. MERCADET, *apercevant Chester.*

Oh **!

ÉDOUARD.

Quoi?... je vous ai fait mal?

MERCADET.

Ce n'est rien!... (*A part.*) Le papa Chester qui nous écoute!

ÉDOUARD.

Faisons vite nos préparatifs!

CLARISSE.

Je serai bientôt prête!

MERCADET.

Dans une heure!... et soyez prudents!

ENSEMBLE ***.

Air : *Ah! quel chagrin! quel tourment* (Femme à deux maris. Gymnase.)

Ah! n'allons pas nous trahir!
Il faut pour réussir
Savoir, avec mystère,
Nous contraindre et nous taire,
Cacher notre projet
A tout regard indiscret!
Et partir en secret.

ÉDOUARD, *à Mercadet.*

Tu seras de l'amour
Et l'égide,
Et le guide;

CLARISSE.

Et l'amour, à son tour,
Vous rendra ça quelque jour.

REPRISE.

Ah! n'allons pas nous trahir.

(*Ils sortent. Mercadet les reconduit jusqu'au fond*

SCENE VI.

MERCADET, CHESTER *.

CHESTER, *à part.*

Ah! le traître!.. ah! le Judas!.. Je vais lu flanquer son paquet!

MERCADET, *redescendant.*

Courons maintenant!.. Ah! monsieur Chester, comme c'est heureux!.. j'allais vous chercher!

CHESTER.

Monsieur le précepteur, je vous flanque votre paquet!

MERCADET.

Plaît-il?

CHESTER.

J'étais là, Monsieur!.. et le complot que vous ourdissiez est entré dans mon oreille!

MERCADET.

Vraiment?

CHESTER.

Tout est entré!

MERCADET.

Alors, il est inutile de vous apprendre que mon élève va enlever sa cousine?

CHESTER.

Je le sais!.. et vous avez promis de coopérer à cette soustraction!

MERCADET.

C'est vrai!.. hein?.. que dites-vous de ça?

CHESTER.

Je dis que vous êtes un traître, un Iscariote!

MERCADET.

C'est encore vrai!.. Je trahis votre neveu, je trahis mon élève, mais c'est pour son bien!

CHESTER.

Vous trahissez mon neveu?

MERCADET.

Ceci rentre dans mes théories politiques... Je me suis prêté à ses vues, j'ai eu l'air d'adopter ses plans; mais pourquoi?

CHESTER.

Oui, pourquoi?

* E. M. C.
** E. Ch., *au fond*, M. C.
*** M. Ch., *au fond*, E. C.

* C. M.

MERCADET.

Pour les connaître, et pour les saper ensuite par a base!

CHESTER, *d'un air de doute.*

Heu! heu!..

MERCADET.

J'ai capté sa confiance, mais pourquoi?.. Pour qu'il me croie son complice, pour qu'il me raconte es fredaines, dont je vous rendrai un compte exact et véridique!

CHESTER.

Ça m'avancera bien!.. Il me semble à moi, dans mon gros bon sens, qu'il vaudrait mieux l'empêcher de les faire.

MERCADET.

Parfaitement raisonné!.. mais voilà le difficile!.. parce que lui et sa cousine... à moins d'élever entre eux une barrière, une muraille, quelque chose d'escarpé!..

CHESTER.

J'y ai pensé... la barrière est là!.. je tiens la muraille!

MERCADET.

Vous plaisantez?

CHESTER.

Mercadet, seriez-vous chagrin de gagner cent mille francs?

MERCADET.

Franchement, c'est un chagrin qui me ferait sourire.

CHESTER.

Je vous les donne!

MERCADET.

A moi!.. (*A part.*) Il tourne au dindon!

CHESTER.

Et je ne vous demande pour ça qu'une toute petite complaisance.

MERCADET.

Laquelle?

CHESTER.

C'est d'épouser Clarisse.

MERCADET.

D'épouser la cousine de mon élève?

CHESTER.

Vous serez la muraille!.. Je ne connais rien de plus escarpé qu'un mari!

MERCADET.

Ce choix m'honore!.. Mais j'aime autant que vous en preniez un autre.

CHESTER.

Je ne trouverais pas mieux!.. Vous satisfaites à toutes les convenances!

MERCADET.

Je vous ferai observer que la jeune personne a déjà donné son cœur!

CHESTER.

Mais moi, je vous donne cent mille francs!

MERCADET.

Et si je l'épouse... malgré elle... je risque ma tête.

CHESTER.

Votre tête ne vaut pas cent mille francs!

MERCADET.

D'ailleurs, je pourrais vous déduire mille et une objections...

CHESTER.

Il n'y en a pas!.. je ne veux pas qu'il y en ait! et vous serez mariés ce soir!

MERCADET.

Déjà! comme vous y allez!

CHESTER.

Gretna-Green est proche de ces lieux; mes coursiers vous y conduiront.

MERCADET.

Un mariage à la vapeur?

CHESTER.

Ainsi, dans une heure, marié ou chassé!.. l'autel ou le paquet!.. Optez!

MERCADET.

Optez! optez!.. Parbleu! je reste!..

CHESTER.

Allons donc!.. j'étais bien sûr qu'avec mon gros bon sens... Bonjour, Mercadet!.. à bientôt, Mercadet!.. à bientôt, Mercadet!.. (*Fausse sortie.*) Mercadet?

MERCADET.

Plait-il?

CHESTER.

Je suis content de vous, Mercadet! (*Il sort.*)

SCENE VII.

MERCADET, *seul.*

Cent mille francs!.. ce serait bon à palper! mais, le moyen?.. Ce n'est pas que je sois retenu par de vains préjugés.. ma foi, non!.. Pour cent mille francs, j'épouserais le diable!.. ou sa veuve! Mais le mariage, que j'estime d'ailleurs, ne permet d'avoir qu'une seule femme à la fois!.. C'est une lacune dans cette institution... et comme je suis déjà à la tête d'une moitié!..mon Dieu, oui!.. c'est une circonstance dont j'ai négligé de faire part au papa Chester!.. Il aurait fallu lui dire que j'étais le mari de Nisida... Il m'aurait demandé qu'est-ce que c'est que Nisida?.. — Nisida! c'est une jeune artiste dramatique. — Du théâtre Français?—Non! du théâtre Montmartre, où elle pratiquait l'ingénuité de six heures du soir à minuit... jamais plus tard.—Et vous l'avez épousée?—Mon Dieu, oui!.. Nous célébrâmes cette absurdité. — Vous l'aimez donc bien?.. — J'en étais coiffé.— Et pourquoi l'avez-vous quittée?—Ah! pourquoi? parce que le pot au feu est l'écueil de l'amour!.. Je ne gagnais rien; nous n'avions pour vivre que les appointements de ma femme..cinquante francs

par mois! sur lesquels elle en prélevait deux cents pour sa toilette... c'était maigre!.. et Nisida avait pour l'opulence une vocation prononcée!.. Séparons-nous, me dit-elle un jour avec un sourire divin..: Va tenter la fortune ailleurs... Son vœu fut exaucé... Je l'ai laissée à Paris où elle a dû se distinguer, car elle promettait beaucoup... je me plais même à croire qu'elle n'a pas tenu tout ce qu'elle promettait... Quant à moi, j'étais en bonne veine, et j'allais pouvoir bientôt lui porter le fruit de mes labeurs... Mais va te promener! la veine est rompue!.. J'ai beau retourner la question, je ne vois pas moyen de cumuler deux femmes, sans toucher à la bigamie!.. C'est cent mille francs que je perds!.. ah! je regrette la Turquie et ses théories conjugales!

SCÈNE VIII.

MERCADET, ÉDOUARD *.

ÉDOUARD, *accourant.*

Mercadet! Mercadet!..

MERCADET.

Quoi donc?... vous êtes bien agité?

ÉDOUARD.

C'est une infamie! nous sommes vendus, nous sommes découverts!

MERCADET, *feignant la surprise.*

Ah! grand Dieu!

ÉDOUARD.

Mon oncle a été prévenu!.. Les portes sont fermées... On garde les issues!

MERCADET, *de même.*

Fatalité!.. c'est un coup manqué!

ÉDOUARD.

Pas encore!.. car plutôt que de rester ici, je me tuerai.

MERCADET.

Mauvais! ça ne serait pas ingénieux!

ÉDOUARD.

Mais je tuerai d'abord celui qui nous a trahis!

MERCADET, *à part.*

Diable! pourvu qu'il ne se doute pas!...

ÉDOUARD.

Mais j'y songe.... je ne me suis confié à personne.. qu'à toi!.. Il n'y a que toi qui ais pu nous dénoncer!

MERCADET.

Moi, délateur!... quel horrible soupçon!

ÉDOUARD.

Ah! si j'en étais sûr, si j'en avais la preuve... je t'étranglerais! (*Il le prend à la gorge.*)

MERCADET.

Jeune homme, vous me manquez de respect!

* N. E.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLARISSE.*

CLARISSE, *entrant.*

Arrêtez, mon cousin, arrêtez!... ne lui faites pas de mal, c'est inutile!

ÉDOUARD.

C'est que vous ignorez de quoi il est capable

CLARISSE.

Oh! si fait!... et je comprends votre colère, mais rassurez-vous, ce mariage n'aura pas lieu, je n'y consentirai jamais!

ÉDOUARD.

Quel mariage?

CLARISSE.

Vous ne savez donc pas?... M. Chester m'a déclaré tout-à-l'heure qu'il fallait me marier ce soir même!

ÉDOUARD.

A un autre que moi!

CLARISSE.

A un autre qu'il a choisi, et qui accepte!

ÉDOUARD.

Un rival.

MARCADET, *à part.*

Petite bavarde!

ÉDOUARD.

Son nom, ma cousine, son nom?... car celui-là ne mourra que de ma main!...

CLARISSE.

Plus tard, mon cousin, quand vous serez plus calme!

ÉDOUARD, *à Clarisse.*

Son nom, je vous en prie, je vous en conjure?

CLARISSE.

Mon Dieu! demandez à M. Mercadet.

ÉDOUARD.

A lui?... Il le sait, et il ne me le disait pas!... Nomme-le moi*... je le veux, je te l'ordonne!..

MARCADET.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là?

ÉDOUARD.

Point de phrases!.. nomme-le-moi, ou sinon!..

MERCADET.

Eh bien! oui, je le nommerai!..... cet homme qui n'est pas un rival, mais un ami!... cet homme qui n'aurait qu'un mot à dire et qui ne le dira pas... cet homme dont la position mystérieuse...

ÉDOUARD.

Mais son nom!... C'est son nom que je te demande!

MERCADET.

Cet homme... je le dis avec orgueil!... cet homme... c'est votre précepteur!...

ÉDOUARD.

Toi?...

MERCADET.

Je m'en fais gloire!

* M. C. E.

ÉDOUARD.

Misérable !... (*Il le menace.*)

CLARISSE, *le retenant.*

Mon cousin !

ÉDOUARD.

Tu voulais m'enlever celle que j'aime!

MERCADET.

Enfant que vous êtes!

ÉDOUARD.

Et tu acceptais sa main ?

MERCADET.

Pour vous la conserver!... Sans cela, votre on- l'aurait donnée à un autre, qui en eût pris li- aison ; tandis que moi... je n'épouse pas.... ce n charmant m'est interdit par ordre supérieur!

ÉDOUARD.

Je gagerais que c'est encore un mensonge ?

MERCADET.

Monsieur, cette défiance m'outrage; et puisque ne peux vous convaincre qu'en vous révélant secret de ma vie... apprenez tous deux*... mais ie ceci reste entre nous... apprenez!... surtout en parlez pas à votre oncle!..... apprenez nc...

CLARISSE.

Voici M. Chester!

MERCADET.

Silence ! contenez-vous devant lui!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHESTER **.

CHESTER.

Mercadet, on attèle mes coursiers.... préparez- ous à conduire votre fiancée à l'autel.

CLARISSE, *à part.*

Ah! mon Dieu !

ÉDOUARD, *bas, à Mercadet.*

Refuse !

MERCADET.

Je suis prêt, monsieur Chester ; je suis prêt!...

ÉDOUARD, *de même.*

Vil hypocrite !.... tu vois bien que tu me trom- ais!...

MERCADET.

Taisez-vous donc!

CHESTER.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MERCADET.

C'est mon élève qui est exaspéré!...... Il parlait out à l'heure de m'ôter la vie!...

CHESTER.

Qu'il s'en avise!... Je lui déclare que s'il at- ente à vos jours, je serais fort mécontent ; mais rt mécontent!

* E. M. C.

** E. M. Ch. C.

ÉDOUARD.

C'est cependant ce qui arrivera s'il épouse ma cousine.

CHESTER.

Goddam! tu es un petit coquin !

MERCADET.

Ne vous emportez pas..... avec deux paroles, je vais glacer son effervescence !

CHESTER.

Je crois que vous vous flattez !

MERCADET.

Ecoutez-moi, mon élève?

ÉDOUARD.

Je n'écoute rien !

MERCADET.

Écoutez toujours !

ÉDOUARD.

Eh bien! voyons, parlez!

MERCADET.

Plus près... là... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ÉDOUARD.

Serait-il vrai?

MERCADET.

Parole d'honneur!...

ÉDOUARD.

De manière que... (*Il lui parle à l'oreille.*)

MERCADET.

C'est entendu !

CHESTER.

Est-ce fait ?.. avez-vous glacé ce que vous di- siez ?

MERCADET.

Radicalement!

CHESTER.

Bah!

MERCADET, *à Édouard.*

J'espère, Monsieur, que vous êtes rentré dans le devoir, et que vous avez mis, comme on dit, de l'eau dans votre vin.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur Mercadet, je reconnais mes torts, et je suis tout disposé à vous obéir.

MERCADET.

Vous l'entendez!

CHESTER.

C'est inouï !

CLARISSE, *à part.*

Quel changement !

MERCADET, *à Edouard.*

Rentrez, Monsieur, dans ce pavillon, et n'en bougez pas sans permission !

ÉDOUARD.

J'y vais, Monsieur Mercadet !... J'y vais !... (*Il se dirige vers le pavillon.*)

CHESTER.

C'est qu'il y va !

MERCADET.

Eh bien, jeune homme!

ÉDOUARD.

Je rentre ! (*Il entre dans le pavillon.*)

CLARISSE.

Je n'en reviens pas !

CHESTER.

Quelle puissance !... c'est du magnétisme !

MERCADET, *qui a fermé la porte du pavillon.*

Voilà comme on les mâte !

SCENE XI.

CHESTER, CLARISSE, MERCADET *.

CHESTER.

Vous l'enfermez ?

MERCADET.

Prenez cette clé, et retenez-le captif jusqu'à demain matin !

CHESTER.

Sans manger !... et s'il a faim ?

MERCADET.

Ça lui apprendra que les passions ne suffisent pas pour combler le vide de l'existence !

CHESTER.

Je crains que cette vérité ne lui creuse l'estomac !

MERCADET.

Il n'y a pas de mal !... Et maintenant, ne songeons plus qu'à nous rendre à Gretna-Green !

CLARISSE.

A Gretna-Green !... avec vous !... n'y comptez pas, Monsieur !

CHESTER.

Point de rébellion, Mademoiselle !.. Je suis résolu à la comprimer !

CLARISSE.

Et moi je suis résolue à vous désobéir !

CHESTER.

Goddam ! ceci est violent !

CLARISSE.

Je ne suis qu'une femme, mais je vous montrerai que j'ai plus de caractère que mon cousin !.....

CHESTER, *bas à Mercadet.*

Mercadet, si vous lui disiez deux paroles dans l'oreille, comme à votre élève ?

MERCADET.

Je vais essayer; pendant ce temps-là, faites avancer la voiture devant cette petite porte.

CHESTER.

L'idée est bonne ! mais si elle s'obstine ?

MERCADET.

Elle consentira... Je dompterai cette petite lionne !

CHESTER.

Au fait, vous êtes un vrai Carter.

Air de l'*Homme vert.*

J'aime à vous rendre cet hommage,
Sur cet homme fascinateur
Vous auriez même eu l'avantage.

MERCADET, *le poussant.*

Partez, vous êtes trop flatteur.

CHESTER.

Persuasif comme vous l'êtes
Vous étiez né...

MERCADET, *le poussant.*

C'est mon avis !

CHESTER, *revenant.*

Pour vous faire obéir des bêtes.

MERCADET, *le poussant.*

Faites donc ce que je vous dis !

Dans cinq minutes, mon cher Carter ! (*Il sor*

SCENE XII.

MERCADET, CLARISSE, *puis* ÉDOUARD *.

CLARISSE.

Comment, il nous laisse !.. (*Elle veut sortir.*

MERCADET, *la retenant.*

Restez ! nous avons quelque chose à débrouler ensemble !

CLARISSE.

Il n'y a rien à débrouiller... je vous ai trop bi compris !

MERCADET.

Ne m'interrompez pas, et vous verrez que nc sommes parfaitement d'accord !

CLARISSE.

D'accord avec vous ?.. jamais !

MERCADET.

Ne m'interrompez pas !

CLARISSE.

Vous êtes un homme affreux, que je hais, c je déteste !..

MERCADET.

Bon !.. je ne dis plus rien !.. vous allez voir à l'œuvre, et vous jugerez ! (*Il va pren l'échelle, et l'applique au pavillon.*)

CLARISSE.

Que va-t-il faire ?

MERCADET, *appelant Édouard.*

Pst ! pst !.. êtes-vous là ?

ÉDOUARD, *paraissant sur le balcon.*

Mon oncle est parti ?

MERCADET.

Descendez vite !

CLARISSE.

Mon cousin !..

MERCADET.

Oui, votre cousin à qui je tiens l'échelle !.. vous rapproche, je vous sers de trait-d'union J'étais précepteur, je suis trait-d'union !

* M. Ch. C.

* M. C.

ÉDOUARD, *qui est descendu.*
Cet excellent ami !..
CLARISSE.
Et moi qui l'accusais !
ÉDOUARD.
Mais comment nous échapper maintenant ?
MERCADET.
Le hasard y pourvoira !.. Dissimulez-vous d'abord derrière un feuillage quelconque.
ÉDOUARD.
Que je me cache !
MERCADET.
Et s'il se présente un joint, vous le saisirez !
ÉDOUARD.
Et s'il ne s'en présente pas ?
MERCADET.
Il y a toujours des joints dans les choses d'ici !.. (*On voit passer la voitures derrière le mur s'arrêter à la porte.*) J'aperçois le véhicule... paraissez ! (*Édouard se cache.*)
CLARISSE.
Et moi ?
MERCADET.
Vous, tirez votre mouchoir... et versez des ruisseaux de larmes !

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHESTER *.

CHESTER, *rentrant par la petite porte du fond qu'il laisse entrouverte ; on aperçoit la voiture dont la portière est ouverte aussi.*
La voiture est là... les chevaux piaffent... hâtons-nous !
MERCADET, *à Clarisse.*
Pleurez donc !
CHESTER, *bas à Mercadet.*
La lionne est-elle domptée ?
MERCADET.
A peu près !.. mais j'ai eu du travail !
CHESTER.
C'est drôle !.. on dirait qu'elle rit !
MERCADET.
C'est nerveux !.. (*Bas à Clarisse.*) Mais pleurez donc !
CLARISSE, *pleurant.*
Hi ! hi ! hi !..
CHESTER.
Ah ! la voilà qui pleure à présent !
MERCADET.
Je dissiperai ce nuage !.... et les cent mille francs ?.. Pardon si je reviens sur ce détail puéril.
CHESTER.
Vous ne les toucherez que quand nous reviendrons de Gretna-Green !..
MERCADET.
Quand nous reviendrons ?

* C. M. Ch.

CHESTER.
Oui, j'ai pensé qu'il était convenable que je vous accompagnasse... et j'ai pris mon feutre !
MERCADET.
Otez-le !.. ôtez-le bien vite !.. et le prisonnier ! qu'est-ce qui veillera sur le prisonnier ?
CHESTER.
Puisqu'il est enfermé !
MERCADET.
Et s'il s'échappe... il viendra nous rejoindre, et tout sera perdu !
CHESTER.
C'est ma foi vrai !.. s'il s'échappait...
MERCADET.
Tenez, rendez-moi plutôt la clé du pavillon, car vous êtes si faible avec lui...
CHESTER, *lui rendant la clé.*
Que voulez-vous ?... c'est l'espoir de ma race.
MERCADET.
Raison de plus pour le surveiller !.. Tout à l'heure, il essayait d'enfoncer la porte !
CHESTER.
Goddam !.. je vais le chapitrer !.. (*S'approchant du pavillion* *.) Mon neveu, monsieur mon neveu !.. Il ne me répond pas !
MERCADET.
Regardez par le trou de la serrure !
CHESTER.
Voyons !.. (*Il regarde. — Pendant qu'il regarde, Mercadet fait des signes à Edouard qui se glisse dans la voiture.*)
MERCADET.
Bon !.. il a saisi le joint !..
CHESTER.
Je ne vois rien du tout !
CLARISSE, *à Mercadet.*
Nous pouvons partir, maintenant !
CHESTER, *toujours au pavillon.*
Mon cher Édouard, prends patience jusqu'à demain... Si tu es gentil, je te ferai passer une aile de poulet.
MERCADET.
Nous vous quittons.... Prenez bien garde qu'il ne s'évade !
CHESTER.
Fiez-vous à mon gros bon sens !

ENSEMBLE.

CHESTER.
Air de *Frascati.*
Déjà l'heure s'avance,
Hâtez-vous de partir,
Il faut partir !
Profitez de la chance
Qui, pour vous, vient s'offrir.
MERCADET ET CLARISSE.
Déjà l'heure s'avance,

* Ch. C. M.

Hâtons-nous, etc.

CHESTER.

Pour réussir dans mainte affaire
Rien de tel que le gros bon sens.

CLARISSE, *bas à Mercadet.*

Mais, cette ruse...

MERCADET, *de même.*

Est nécessaire.

CHESTER, *à Clarisse.*

Vous hésitez ?...

CLARISSE.

Non, je me rends.

ENSEMBLE, REPRISE.

(Chester les reconduit, Clarisse monte dans voiture. Chester ferme la petite porte, et voit la voiture s'éloigner, Mercadet sur siége, paraît au-dessus du mur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

****

ACTE DEUXIÈME.

Un salon donnant sur des jardins. Portes latérales. Une fenêtre à gauche de l'acteur. Tables, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, *puis* CHESTER.

Au lever du rideau, Clarisse travaille près de la table.

CLARISSE.

Absent depuis quinze jours !... et ne pas savoir quand il reviendra !... quel ennui !

CHESTER, *entrant*.*

Ah ! ah ! tu es seule?... Où est donc Mercadet, ton mari?

CLARISSE.

Je ne sais pas ! Sans doute à se promener dans le jardin.

CHESTER, *à part.*

Jamais ensemble ! c'est inouï !

CLARISSE.

Mon oncle, avez-vous reçu des nouvelles de mon cousin ?

CHESTER.

J'en ai reçu !

CLARISSE.

Revient-il bientôt ?

CHESTER.

Aujourd'hui même.

CLARISSE, *se levant vivement.*

Aujourd'hui ?

CHESTER, *à part.*

Voyez-vous la joie qui perce !... *(Haut.)* C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance... Je célèbre cette solennité avec la pompe nécessaire. J'aurai une foule d'amis, de voisins... mon neveu ne pouvait manquer d'en être ; il en sera !

CLARISSE.

C'est ce que je pensais aussi !

CHESTER.

Je lui avais même écrit de me rapporter de Londres quelque chose pour embellir la fête : des clowns, des boxeurs ; une gaudriole quelconque et sais-tu ce qu'il me rapporte ?

CLARISSE.

Quoi donc?

CHESTER.

Une chanteuse !

CLARISSE.

Une femme !

CHESTER, *à part.*

Elle est jalouse ! *(Haut.)* Une cantatrice !... gosier qui monte très haut et qui descend t bas... comme une balançoire !... Ce doit être c rieux... et je les attends par le chemin de fer. convoi ne peut tarder !

CLARISSE, *à part.*

Enfin, je vais le revoir !

CHESTER.

Mais demain, il repartira pour Londres.

CLARISSE.

Encore !... Et pourquoi ?

CHESTER.

Pourquoi ?... Tu veux que je te le dise ? Pa que c'est un drôle !... parce qu'au lieu de resp ter en toi la femme d'autrui..... que dis-je, d'a trui, de son précepteur... il te suit dans les pe coins... il te peint sa flamme... Je suis sûr qu'il peint sa flamme !

CLARISSE.

Mais non ! vous vous trompez !

CHESTER.

Crois-tu donc que ce manége ait échappé à m gros bon sens ?

CLARISSE.

Puisque je vous dis que ça n'est pas !

CHESTER.

Et toi, au lieu de te révolter, au lieu de te p gnarder comme Lucrèce, ce qui obtiendrait m suffrage, tu l'agaces ! tu lui tends l'hameçon !. Ça n'est pas beau, sais-tu ?

CLARISSE.

Il me semble qu'entre cousins, l'amitié est bi permise !

CHESTER.

Clarisse, c'est moi qui vous ai unie à Mercad

* Ch. C

st à moi d'assurer cet homme contre les sinis-s !... Voilà dans quelle prévision j'ai relégué n neveu à Londres, et il y restera jusqu'à ce e l'hymen l'ait garotté lui-même dans ses chaî-s de fleurs !

CLARISSE.

Vous voulez marier mon cousin ?

CHESTER.

Je le veux, je l'entends, je le prétends !.. C'est spoir de ma race !... et tu es cause que jusqu'à sent il a refusé toutes ses alliances..... Mais, ends-y garde, ne m'irrite pas... si une fois je te ends en grippe !... *(On entend une voiture.)*

CLARISSE.

Chut ! Entendez-vous ?

CHESTER.

Une voiture !... voyons*... *(Il va à la fenêtre, 'il ouvre.)* C'est lui !... Il donne la main à une me... C'est l'illustre gosier !

CLARISSE.

Est-elle jolie ?

CHESTER.

Superbe ! grandiose !

SCÈNE II.

LARISSE, CHESTER, ÉDOUARD, NISIDA, *et* UN DOMESTIQUE *portant des bagages ; il traverse le théâtre, et entre dans la chambre à droite* **.

ENSEMBLE.

Air : *Les yeux bleus.*

NISIDA.

Ici le plaisir
Me fait accourir;
Daignez m'accueillir,
Timide étrangère,
Je viens en tremblant,
Mais chez nous, souvent,
Le désir de plaire
Tient lieu de talent.

ÉDOUARD.

Ici le plaisir
Nous fait accourir;
Daignez accueillir,
L'aimable étrangère,
Rien qu'en la voyant
Chacun à l'instant,
Voudrait de lui plaire
Avoir le talent.

CHESTER.

Ici le plaisir
Vous fait accourir;
Venez nous ravir,
Aimable étrangère,
Rien qu'en vous voyant
Chacun, à l'instant,
Voudrait de vous plaire
Avoir le talent.

CLARISSE, *à part.*

Ici, le plaisir
La fait accourir;
Il faut l'accueillir
Elle est étrangère,
Mais son air galant,
Son œil séduisant,
Jamais de me plaire
N'auront le talent.

NISIDA.

Dans ce séjour tout me captive,
Et chez vous, je prévois qu'on a
Trop de plaisir, quand on arrive,
Trop de regret, quand on s'en va.

ENSEMBLE.

Ici, le plaisir, etc.

ÉDOUARD.

Mon oncle, ma cousine, je vous présente la signora Nisidoni, que je vous avais annoncée dans ma lettre.

CHESTER.

Belle prima donna, je me félicite que mon château... que n'ai-je un palais !... mais je n'ai qu'un château... et faute de mieux...

NISIDA.

Ne vous plaignez pas, Monsieur !... Elle est très gentille, votre habitation !

CHESTER.

Oui, ça n'est pas mal !... Il nous manque un théâtre.. mais nous avons une salle à manger.... et si vous vouliez vous réconforter un peu ?

NISIDA.

Non, merci; je n'ai ni faim ni soif... Plus tard, je ne dis pas !

CHESTER.

Que pourrais-je donc faire pour vous être agréable ?

NISIDA.

Point de cérémonie, je vous en prie ; moi, je suis sans façon, voyez-vous.

CHESTER.

Il est de fait qu'à la campagne... Vous n'aimez peut-être pas la campagne ?

NISIDA.

Au contraire !... la nature, les arbres, les bancs de gazon... J'adore ça !

CHESTER.

Je ne vous en remercie pas moins d'être venue... Un gosier aussi célèbre, consentir à parfumer de sa présence une fête quasi-pastorale !

NISIDA.

Ça ne me gênait pas du tout !... J'avais relâche au théâtre... D'ailleurs, il est difficile de résister à M. Édouard ; il a une petite manière de demander les choses...

* C. Ch.
** C. Ch.

CLARISSE, *à part.*

Voyez-vous ça !

CHESTER.

Le fait est que le gaillard!... C'est l'espoir de ma race!... Où avez-vous donc fait connaissance?

NISIDA.

Dans les coulisses où ces Messieurs viennent papillonner tous les soirs !

CLARISSE.

Ah ! mon cousin fréquentait les coulisses ?

ÉDOUARD.

Une fois seulement!... des amis qui m'avaient entraîné !

CHESTER.

Il n'y a pas de mal ! Il n'y a pas de mal ! La signora est Italienne ?

NISIDA.

C'est-à-dire, je suis Italienne en France.. parce que vous savez... les Français !... quand on n'a pas un nom en i... Ils sont si badauds !

CHESTER.

C'est vrai ! Oh ! les Français ! Oh ! les Français!

NISIDA.

Mais, en Angleterre, je puis avouer que je suis Française !

CHESTER.

Parisienne, sans doute ?

NISIDA.

Je suis née à Nanterre !

CHESTER.

Vous en avez l'accent! et vos grâces dénotent assez votre origine !

NISIDA.

Vous êtes un gros flatteur!... il paraît que c'est un défaut de famille, car M. Édouard...

CHESTER.

Ah ! vraiment!... (*A part.*) Est-ce que par hasard... Je le voudrais !

CLARISSE, *à part.*

J'en apprends de belles!

CHESTER.

Que pourrais-je donc faire pour vous être agréable ?

NISIDA.

Franchement, je ne serais pas fâchée de me reposer un peu, et si vous voulez me faire conduire à l'appartement que vous me destinez?.....

CHESTER.

Je serai fier de vous y conduire moi-même.

NISIDA.

Au revoir, monsieur Édouard !

ÉDOUARD.

Madame!

CHESTER, *à part.*

Je crois qu'ils ont échangé un regard !

CLARISSE, *bas à Édouard.*

J'ai à vous parler !

ÉDOUARD, *de même.*

Et moi aussi !.. Va m'attendre au jardin !

CHESTER.

Clarisse, suivez-moi, j'aurai besoin de vous !

CLARISSE.

Quel supplice !

REPRISE, ENSEMBLE.

Ici le plaisir, etc.

(*Chester sort avec Clarisse et Nisida.*)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, *puis* MERCADET.

ÉDOUARD.

C'est insupportable !.. Être auprès de sa fem après quinze jours d'absence et ne pouvoir parler!... Oh ! il faut que je la voie... allons l' tendre au jardin!.. (*Fausse sortie.*)

MERCADET, *entrant.*

Eh ! mon élève! je viens d'apprendre à l'ii tant... recevez mon accolade!

ÉDOUARD.

Enchanté de te voir! quoi de nouveau? C risse s'ennuie-t-elle beaucoup de mon absenc

MERCADET.

Nous nous ennuyons tous ! et moi plus que autres!.. Le papa Chester m'accuse de négliger femme... c'est-à-dire la vôtre. Il prétend que suis froid, et il me fait des mercuriales où s gros bon sens se développe d'une manière sommante! Mais comment n'êtes-vous pas aup d'elle?

ÉDOUARD.

Mon oncle l'a forcée de le suivre !

MERCADET.

Par intérêt pour moi ! quel brave homme!

ÉDOUARD.

Heureusement je ne suis pas revenu seul! j'ai ramené de Londres une dame, une cant trice! la signora Nisidoni !

MERCADET.

Nisidoni !.. Tiens, ce nom!.. Une Italienne!

ÉDOUARD.

A peu près!... et tandis que mon oncle s'occu pera d'elle...

MERCADET.

Vous serez libre d'en conter à ma femm c'est-à-dire à la vôtre !

ÉDOUARD.

Je compte là-dessus!

MERCADET.

Est-elle jolie l'étrangère ?

ÉDOUARD.

Fort piquante, ma foi !

* M. E.

MERCADET.

Il serait d'une saine politique de la courtiser gèrement pour éloigner les soupçons !

ÉDOUARD.

Tu crois ?

MERCADET.

Si du moins ça ne vous coûte pas trop !

ÉDOUARD.

Mais non !... Je t'avouerai même qu'à Londres ıvais déjà commencé !

MERCADET.

C'est de la prévoyance.

ÉDOUARD.

Et sans fatuité, je faisais des progrès.

MERCADET.

Reculeriez-vous maintenant ?

ÉDOUARD.

Ce serait dommage !... Elle est plus coquette ue jamais, moi je sens que j'y prends goût, et je ois que j'aurais tort de faire le cruel... Tu ne ıe blâmes pas, n'est-ce pas ?

MERCADET.

Par exemple !... vous connaissez ma tolérance ! 'ai là-dessus des théories très avancées.

ÉDOUARD.

Au fait, quoique marié, on peut bien se perıettre un petit écart.

MERCADET.

Parbleu ! Il y a des moments où je voudrais bien voir à ma disposition...

ÉDOUARD.

D'autant plus que ça ne m'empêche pas d'adoer Clarisse..... au contraire..... cette chère Claisse !... Ah ! ma position est bien triste !

MERCADET.

Et la mienne, donc !... (*A part.*) Plaignonsıous ! (*Haut.*) Si vous croyez que la mienne me éjouit .. mais je me résigne par attachement pour ous..... pour un élève auquel j'ai consacré ma ie !

ÉDOUARD.

C'est vrai !... ce pauvre Mercadet !... Tu m'as endu un service... aussi, à Londres, je ne t'ai as oublié !...

MERCADET.

Vous pensiez à moi ?

ÉDOUARD.

En voici la preuve !... (*Il lui remet un petit paquet.*)

MERCADET.

Qu'est-ce que c'est ?

ÉDOUARD.

Une bague !... un brillant !... je te dois bien ça.

MERCADET, *feignant de refuser.*

Ah ! mon élève !

ÉDOUARD.

Voyons, prends... c'est un souvenir !

MERCADET.

Je l'aurais refusé comme souvenir, mais je l'accepte comme brillant... non ! non ! c'est-à-dire...

ÉDOUARD.

Voici mon oncle !

MERCADET.

Attention !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHESTER *.

CHESTER.

Ah ! mon neveu, je te cherchais !

ÉDOUARD.

Vous avez besoin de moi ?

CHESTER.

Je viens de faire atteler le tilbury... une idée que je crois heureuse... et en attendant le dîner, tu iras faire une promenade avec la Nisidoni !

ÉDOUARD.

En tilbury ?

CHESTER.

On n'est que deux, c'est commode !.. Je ne suis pas fâché qu'elle admire les sinuosités de mon parc.

ÉDOUARD.

Avec plaisir, mon oncle.

CHESTER.

C'est une femme magnifique !... une créature d'élite !... Ah ! si je n'avais que vingt-cinq ans !

MERCADET, *à part.*

C'est lui qui le pousse au crime !..... délicieux Chester !

CHESTER.

Ainsi c'est convenu !... montre-lui bien toutes les sinuosités !

ÉDOUARD.

Soyez tranquille !... Je donne un instant à ma toilette, et je reviens la prendre.

CHESTER.

Va... mon garçon, va !

ÉDOUARD, *à part.*

Allons vite rejoindre ma femme !

SCÈNE V.

CHESTER, MERCADET **.

CHESTER.

Mercadet, as-tu vu notre prima donna ?

MERCADET.

Je n'ai pas encore eu cet avantage !

CHESTER.

Son arrivée me comble de joie !... Ça pourra détourner mon neveu de certaine fantaisie qui me taquinait et dont il est inutile de te faire part !

MERCADET, *à part.*

Continuons à gémir... (*Haut.*) Hélas !

* M. C. E.

** Ch. M.

CHESTER.

Tu dis ?

MERCADET.

Ah ! Monsieur, ma position est navrante !

CHESTER.

Dans quel sens ?

MERCADET.

Dans tous les sens !

CHESTER.

Aurais-tu des appréhensions ?

MERCADET.

J'en ai d'affreuses !... J'ai la rage dans le cœur.

CHESTER.

On se forge quelquefois des chimères !

MERCADET.

Des chimères !... mais ils s'aiment, Monsieur, ils s'adorent plus que jamais !... Tout-à-l'heure, il me parlait d'elle dans des termes !... Je ne trouve pas de mots pour vous rendre ses termes.

CHESTER.

Le garnement !

MERCADET.

Et moi, je suis là... entre les deux !... abhorré par mon épouse, trahi par mon élève !... et à chaque instant sur le point d'être...

CHESTER.

Tu ne le seras pas !

MERCADET.

Je le serai !

CHESTER.

Tu ne le seras pas !

MERCADET.

Je le serai !

CHESTER.

Après tout, mon cher ami, je t'ai donné cent mille francs pour ça !

MERCADET, *pleurant.*

C'est trop bon marché !... Si j'avais prévu les tortures qui me dévorent... c'est trop bon marché !

CHESTER.

Voyons, ne te désole pas, j'allégerai ta souffrance. (*Tirant une bague de son doigt.*) Tiens, prends toujours ça !

MERCADET.

Une bague !.. (*A part.*) Allons donc !

CHESTER.

C'est un souvenir... un rubis.

MERCADET.

Je l'aurais refusé comme souvenir, mais je l'accepte comme rubis... c'est-à-dire : non !... Enfin, c'est égal !...

CHESTER.

Mais il faut que je te gronde !... Tu n'as pas pour ta femme ces petits soins... ces je ne sais quoi... On dirait que tu l'évites ?

MERCADET.

Elle me rebute toujours !

CHESTER.

Raison de plus pour être caressant !

Air : *Vaud. de Partie et Revanche*

Il faut rester près de sa femme,
Ne jamais veiller à demi ;
Lui parler toujours de sa flamme,
Voilà les devoirs d'un mari !
Sais-tu ce que c'est qu'un mari ?
Il est le chapeau qui se place
Au haut d'un échalas, afin
D'effrayer l'oiseau dont l'audace
Viendrait becqueter le raisin.

MERCADET.

Monsieur, il y a des pierrots qui ne s'épouvantent de rien !

CHESTER.

Rassure-toi !... La Nisidoni sera notre auxiliaire !... elle a impressionné mon neveu, m[on] gros bon sens me le dit, et si elle veut lui ten[dre] ses lacs...

MERCADET.

L'oiseau sera pipé ! c'est mon opinion !

CHESTER.

En attendant, ne quitte pas ta femme ! fais[-la] rire si tu peux ; si tu ne peux pas, fais-la pleur[er,] mais occupe-la !... Pourquoi n'es-tu pas aup[rès] d'elle en ce moment ?

MERCADET.

Dame ! pourquoi n'est-elle pas auprès de mo[i ?]

CHESTER.

Elle est au jardin !... Et j'y songe... si m[on] neveu était allé... (*Il va à la fenêtre.*) Juste ! l[es] voilà ensemble !

MERCADET.

Ensemble !... ô trahison !

CHESTER.

Mais cours donc vite les rejoindre !

MERCADET.

Il n'est peut-être plus temps !

CHESTER.

Va toujours !

MERCADET.

J'y vais !.. et dans ma fureur... (*Revenant.*) Vo[u]lez-vous que je vous dise ?... j'ai idée qu'il n'e[st] plus tmps !

CHESTER.

Mais, va donc !... (*Il le pousse dehors.*)

SCENE VI.

CHESTER, *puis* NISIDA.

CHESTER.

Il est jaloux !... voilà ce que je craignais !... [Si] la jalousie allait armer son bras d'un fer ven[geur] !... Je frissonne !... (*Il regarde à la fenêtre.*)

NISIDA, *sortant de sa chambre.*

Me voici un peu plus présentable !... Ces Anglais aiment la toilette, il ne faut pas négliger ça ! Ah ! monsieur Chester !

CHESTER, *qui s'est retourné et qui la regarde.*

Je suis ébloui !... obligé de fermer les yeu[x] comme en face de Phœbus !

NISIDA.

Vrai? vous me trouvez bien?

CHESTER.

Délirante!... et je vous en adresse des actions grâce!

NISIDA.

Vous, monsieur Chester?

CHESTER.

Pour moi d'abord... mais surtout pour Édouard... ant dîner il doit vous proposer une promenade tilbury, à travers le parc... Il va venir vous ndre!

NISIDA.

Je ne dis pas non!... un tilbury!... ça va e!... J'aime ça!

CHESTER.

Savez-vous que je tremble pour mon neveu, le prima donna?

NISIDA.

A quel sujet?

CHESTER.

Dame! il a le cœur inflammable, vous avez il incandesçant, et il ne vous faudrait qu'un gard...

NISIDA.

Oh! n'ayez pas peur!... Vous m'avez l'air d'un ve homme, vous me recevez gentiment, et je suis pas femme à vous faire du chagrin!...

CHESTER.

Mais ça ne m'en ferait pas!... Je dirai plus, ça m'en ferait pas!

NISIDA.

Comment vous désirez que votre neveu?...

CHESTER.

Tombe dans vos filets!... je verrais cette pêche ec satisfaction!

NISIDA.

S'il ne faut que ça pour vous contenter!... et artant je ne le devrais pas... Il est dangereux jouer avec ces choses-là... et quand on est nnête!... quand on est mariée!...

CHESTER.

Mariée!... vous?... sérieusement?

NISIDA.

Monsieur!

CHESTER.

Pardon!

NISIDA.

C'est-à-dire, c'est bien le plus drôle de mage!... mon mari d'un côté, moi d'un autre!

CHESTER.

Vous êtes séparés?

NISIDA.

D'un commun accord!.. plus tard, peut-être... ais pour le moment je chante, je voyage...

CHESTER, *à part.*

C'est une femme légere.

Air de *l'Artiste.*

J'exploite l'Angleterre
Pour le chant expressif;
C'est, je crois, sur la terre,
L'art le plus productif.
La roulade est en hausse,
Et s'escompte en ducats;
Souvent la note est fausse...
Mais l'argent ne l'est pas!

Lui, court le monde de son côté!... ça ne m'inquiète pas ni lui non plus, et nous sommes très heureux!

CHESTER.

Voilà un mari commode, et ce n'est pas lui qui vous empêcherait...

NISIDA.

Oh! puisque vous ne me demandez qu'un peu de coquetterie!

CHESTER.

Vous me rendez un service énorme.

NISIDA.

Par exemple, vous êtes le premier oncle... car, en général, les grands parents... et vous... Je ne comprends pas! c'est donc une gageure?

CHESTER.

Non, belle prima donna!... c'est une chose que j'ai ruminée dans mon gros bon sens... je veux arracher mon neveu à une passion sacrilége!... Vous avez vu sa cousine?

NISIDA.

Une charmante personne!

CHESTER.

Il en est follement épris!...

NISIDA.

Mariez-les ensemble!

CHESTER.

Elle est déjà la femme de quelqu'un!

NISIDA.

Ah! c'est plus difficile!

CHESTER.

Cette union s'est formée sous mes auspices, et s'il arrivait malheur à ce pauvre Mercadet...

NISIDA, *vivement.*

Mercadet?

CHESTER.

C'est le nom du mari!... le précepteur d'Édouard! un Français!.. mais une excellente tête!

NISIDA.

Il est Français et s'appelle Mercadet?

CHESTER.

L'auriez-vous connu?

NISIDA.

A Paris j'étais particulièrement liée avec quelqu'un...

CHESTER.

Qui portait ce nom! c'est peut-être le même!

NISIDA.

J'en doute!... et ce n'est qu'en le voyant que je pourrais m'en assurer!...

CHESTER, *allant à la fenêtre.*

Attendez*! il doit être encore au jardin!.. Eh oui!... le voilà entre sa femme et son élève!

NISIDA, *qui a regardé, à part.*

C'est lui! (*Haut.*) Et vous êtes sûr qu'il est marié?

CHESTER.

Puisque je vous dis que c'est sous mes auspices... j'ai fourni la dot!

NISIDA, *à part.*

Mon mari bigame! si je le faisais pendre!

CHESTER.

Le reconnaissez-vous?

NISIDA.

Non! non!... ce n'est pas ça!

CHESTER.

Celui-ci n'est pas heureux dans son intérieur.

NISIDA, *à part.*

C'est sa punition, le monstre!

CHESTER.

Son ménage est un paradis terrestre où mon neveu joue le rôle du serpent!... Une catastrophe est imminente!... et si vous n'employez le pouvoir de vos charmes...

NISIDA.

On l'emploiera, Monsieur, on l'emploiera... c'est une bonne fortune que vous m'offrez!... M. Édouard est charmant, je veux qu'il m'aime, je veux qu'il m'adore, et il m'adorera!

CHESTER.

Bravo! vous prenez feu!... mon neveu est sauvé!... (*A part.*) C'est une femme très légère!

SCENE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD*.

ÉDOUARD.

Madame... mon oncle a dû vous parler...

NISIDA.

D'une promenade en tilbury?..... Oui, Monsieur Édouard, et je suis prête à vous suivre... quoiqu'en tilbury... ce soit bien risqué!.. c'est presque un tête-à-tête!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai!

CHESTER.

Je te préviens que Madame aime à aller vite!

ÉDOUARD.

Madame ne craint pas le danger?

NISIDA.

Ça dépend des personnes avec qui je le partage!.. Avec vous!...

* C. N. Ch.

ÉDOUARD.

Je suis fier de tant de confiance! (*A part.*) n'a jamais été si gracieuse!

CHESTER, *à part.*

Ça s'engage!.. La tranchée est ouverte!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MERCADET, CLARISSE*.

CHESTER.

Eh! arrivez donc, mon cher Mercadet, qu vous présente à notre illustre prima donna!

MERCADET.

Comment donc! mais je serai très flatté... est-elle, cette dame?

NISIDA, *se montrant.*

Par ici, Monsieur!

MERCADET, *à part.*

Nisida!.... Nisidoni!... Je saisis le rapport!

CHESTER, *présentant Mercadet.*

Monsieur Mercadet, homme de lettres, men de l'Académie de Pontoise!

ÉDOUARD.

Et le mari de ma cousine!

MERCADET, *à part.*

Bon! il ne l'a pas manqué!

NISIDA.

Je félicite Monsieur d'être le mari d'une a jolie personne!

MERCADET.

Madame!... certainement... (*A part.*) Je v drais être au théâtre Montmartre!

NISIDA.

Maintenant, Monsieur Édouard, je suis to vous!

ÉDOUARD, *lui offant la main.*

Belle dame!

MERCADET.

Où allez-vous donc?

CHESTER.

Faire une promenade en tilbury!

CLARISSE.

En tilbury?

MERCADET.

Seuls, tous les deux?

CHESTER.

Dame! un tilbury n'est pas un omnibus!

ÉDOUARD.

Un tour de parc, voilà tout!

NISIDA.

Monsieur Mercadet trouverait-il mauvais?..

MERCADET.

Moi?... non.... Je n'ai pas le droit.... cep dant...

* E. N. M. C. Ch.

CLARISSE.

Sans doute !.... On peut trouver extraordinaire...

CHESTER.

Madame, on ne vous consulte pas !

CLARISSE, *à part.*

Ah ! c'est trop fort !

NISIDA.

Partons, Monsieur Édouard !

ENSEMBLE.

Allons, allons, dépêchons ! (*Premiers beaux jours* (acte 3, Folies-Dramatiques.)

NISIDA ET ÉDOUARD.

Il faut partir,
Et courir
Nous divertir,
Sans réfléchir ;
Trop heureux qui peut saisir
Le plaisir
Quand il vient s'offrir.
Sachons gaîment
Profiter du moment
Qui fuit sans retour,
Car hélas ! le bonheur dure à peine un jour !

CHESTER.

Il faut partir,
Et courir
Vous divertir
Sans réfléchir;
Trop heureux qui peut saisir
Le plaisir,
Quand il vient s'offrir.
Sachons gaîment,
Profiter du moment
Qui fuit sans retour;
Car, hélas ! le bonheur dure à peine un jour !

MERCADET ET CLARISSE.

Ils vont partir,
Et courir
Se divertir ;
C'est trop souffrir !
Je ne puis me contenir !
Sous mes yeux je me vois trahir.
Et cependant
Il me faut, prudemment,
Rester en ce jour,
Témoin de leur plaisir et de leur amour !

(*Édouard et Nisida sortent.*)

SCÈNE IX.

CHESTER, MERCADET, CLARISSE *.

MERCADET, *à part.*

Ah ! si j'osais monter derrière le tilbury !

CHESTER, *qui a redescendu.*

Les voilà partis !... Ça marche, mon ami, ça marche !... Ils s'entendent déjà parfaitement.

* M. Ch. C.

MERCADET.

Mais c'est immoral ! On ne peut pas tolérer ça !

CLARISSE.

Oh ! oui, c'est épouvantable !

CHESTER, *à Mercadet.*

Qu'est-ce que tu as ?

MERCADET.

Favoriser de pareilles accointances !... Et vous ne rougissez pas ?

CHESTER.

Mais tu m'approuvais ce matin !

MERCADET.

Parce que je ne savais pas... J'étais loin de m'attendre... Ah ! si j'avais pu deviner...

CHESTER.

Deviner quoi ?

MERCADET.

C'est immoral !... On ne peut pas tolérer ça.

CLARISSE.

J'en pleure de colère !

CHESTER.

Silence, Madame !... N'aggravez pas des torts qui ont ulcéré Mercadet.

MERCADET.

Il s'agit bien de ça !

CHESTER.

Mais tu t'en plaignais ce matin !

MERCADET.

Ce n'est pas une raison pour jeter votre neveu à la tête d'une étrangère !

CHESTER.

C'est dans ton intérêt !..... Tu ne saisis donc pas ?.... Cette femme est très adroite, très délurée !...

MERCADET.

Trop délurée !

CHESTER.

Elle va s'emparer de mon neveu exclusivement.

CLARISSE.

S'emparer d'Édouard !.. c'est ce que nous verrons, Monsieur. Je ne le souffrirai pas !

CHESTER.

Madame, n'abjurez pas toute pudeur !

CLARISSE.

J'ai des droits, et je les ferai valoir !

CHESTER.

Et c'est devant votre époux que vous osez lever le masque ?

MERCADET.

Est-ce que ça me regarde ?

CLARISSE.

Qu'elle s'avise de se faire aimer d'Édouard !

CHESTER.

Et tu écoutes ça de sang-froid ?

MERCADET.

C'est qu'elle a raison au fond !

CHESTER.

Tu l'approuves ?

MERCADET.

Oui! je l'approuve parce que c'est ignoble! un élève que j'avais stylé à la vertu!.. et c'est vous qui le débauchez... vous, son oncle!.. un homme qui a blanchi dans les manches de couteaux!

CHESTER.

Mais, animal... c'est pour t'empêcher d'être...

MERCADET.

De quoi vous mêlez-vous?.. si ça me plaît, si ça m'arrange!..

CHESTER.

Ça t'arrange!.. tu spécules donc sur ton infâmie!

CLARISSE.

Vous êtes fou!

CHESTER.

Mercadet, tu es vil, tu es plat, tu es méprisable!

MERCADET.

Et vous, vous êtes un crétin!

CHESTER.

Goddem!

ENSEMBLE.

Air : *Quel bruit! quels cris scandaleux!* (*Premiers beaux jours*, acte 3, Folies-Dramatiques.

CHESTER.

C'en est trop! je suis furieux!
Après une telle insolence,
C'est une horreur! c'est scandaleux!
Et je dois en tirer vengeance.

MERCADET ET CLARISSE,

Vos procédés sont odieux!
Vous fatiguez ma patience.
C'est une horreur! c'est scandaleux!
Et je dois en tirer vengeance.

MERCADET.

Ecoutez!

CHESTER.

Non! plus d'indulgence!
Et je vous chasse tous les deux!

MERCADET ET CLARISSE.

Nous chasser!

CHESTER.

Point de résistance;
Je vous enjoins de sortir de ces lieux!

REPRISE.

C'en est trop! etc.

(*Chester sort.*)

SCENE X.

MERCADET, CLARISSE.

MERCADET.

Il nous met à la porte tous les deux!.. ce trait manquait à sa gloire!..

CLARISSE.

C'est égal, monsieur Mercadet, je vous reme d'avoir pris mes intérêts avec tant de chaleur!

MERCADET.

Ce sont les miens que j'ai pris!.. allez, ma sition est encore plus lugubre que la vôtre!

CLARISSE.

C'est difficile!.. car je suis bien malheureus

MERCADET.

Et les autres ne reviennent pas... c'est d une charrette que leur tilbury*!

CLARISSE.

Ils se seront peut-être arrêtés en route!

MERCADET.

En route!.. où donc?

CLARISSE.

Vous savez, au bout du parc, il y a un châlet.

MERCADET.

Un châlet! grand Dieu!.. (*A part.*) Elle qui fole des châlets.

CLARISSE.

Tenez, monsieur Mercadet, ça ne peut pas d comme ça, il faut en finir!

MERCADET.

Oui!.. il faut en finir! et je cours!.. (*Il va p sortir, Nisida paraît au fond.*) Ah!

NISIDA.

Ensemble!

MERCADET.

La voilà!

CLARISSE, *à part.*

Allons, du courage!... Je vais tout avou M. Chester!... (*Elle sort.*)

SCENE XI.

MERCADET, NISIDA**.

MERCADET.

Venez, Madame, venez!... J'en ai gros à v dire.

NISIDA.

Qui êtes-vous, mon cher? Attendez donc je vous lorgne!

MERCADET.

Madame, ne rions pas! ceci est dramatique

NISIDA.

N'êtes-vous pas le sieur Mercadet?

MERCADET.

D'où venez-vous, Madame, répondez!... V ne vous êtes pas arrêtés en route?

NISIDA.

Allez donc rejoindre votre femme, monsieu précepteur!

MERCADET.

Nisida, méfie-toi!... je suis monté, méfie-to

* M. C.

* C. M.
** N. M.

NISIDA.

Infâme!... sais-tu que je pourrais te faire pendre?

MERCADET.

Ne touchons pas cette corde-là!

NISIDA.

C'était ma première idée! Mais je suis trop bonne, et j'aime mieux me venger autrement.

MERCADET.

Te venger!... Mais, Nisida, tu commettrais une chose déplacée!

NISIDA.

Et la bigamie!... Si tu t'étais consolé de mon absence, j'aurais peut-être fermé les yeux là-dessus... Il ne faut pas trop exiger des hommes!... mais épouser de mon vivant... prendre une seconde légitime!...

MERCADET.

Nisida, tu es ma seule! tu es mon unique!

NISIDA.

Et cette jeune Anglaise?

MERCADET.

C'est la femme de son cousin!

NISIDA.

De M. Édouard?

MERCADET.

Il ne te l'a pas dit?

NISIDA.

Au contraire!

MERCADET.

Le gueux!... Je n'ai fait que prêter mon nom... Je suis un mari de paille pour protéger les amants et abuser le Chester.

NISIDA.

Dis-tu vrai?... N'avais-tu pas d'autres motifs?

MERCADET.

Oui... un autre... celui de t'amasser des trésors, des casaubas... et je les ai!... Cent mille francs de l'oncle... cinq cents guinées du neveu, et des cadeaux à perte de vue... une grêle de pierres... tiens, regarde comme mes doigts brillent!

NISIDA.

Des diamants!

MERCADET.

Tu es émue?

NISIDA.

Comment, tu serais riche, mon bibi?

MERCADET.

Pour toi!... tout pour toi!... et ça n'est pas fini!... la mine est encore en exploitation!

NISIDA.

Ah! Célestin! je sens que je n'ai jamais aimé que toi!

MERCADET.

Chère Nisida!... Mais... motus!... si le papa Chester apprenait le subterfuge, il me réclamerait ses dons, et je ne veux rien restituer!

NISIDA.

Ni moi, sapristi!

MERCADET.

Et tu n'écouteras plus mon élève?

NISIDA.

Est-ce que j'y pense?... Je te croyais marié, infidèle... Et la colère... tu sais où ça peut conduire?

MERCADET.

Très loin! très loin!.. Tu ne t'es pas arrêtée en route?

NISIDA.

Où ça?

MERCADET.

Au bout du parc! au petit châlet?

NISIDA.

Je n'en ai pas vu!

MERCADET.

Je respire!

NISIDA, *à part.*

Il est inutile de lui dire ça!

MERCADET.

Dieu! ai-je de la chance!

Air : *Va, mon doux ami! (Gardeuse de dindons,* acte 1, Variétés.)

Je n'ai plus d'effroi,
Tu m'as, je croi,
Gardé ta foi;
Mon cœur, sans emploi,
Sent près de toi
Un doux émoi
Permis par la loi.
Non, plus de rival,
De soupçon fatal;
Mon œil conjugal
Voit avec régal
Ton cœur amical,
Pur et virginal
Comme un cristal.

NISIDA.

Bonheur imprévu!
Tu m'es rendu,
Riche et cossu;
Va, sois convaincu
Que ma vertu
N'a rien perdu.
Oui, je te chéris;
A jamais unis,
Quittons ce pays.

MERCADET.

Allons à Paris;
Dans ce paradis
Je veux, sans soucis,
Mener, à tout prix
Un train de marquis!

ENSEMBLE.

MERCADET.

Je n'ai plus d'effroi, etc.

NISIDA.

Tu n'as plus d'effroi ;
Je t'ai, je croi,
Gardé ma foi.
Ton cœur, sans emploi,
Sent près de moi
Un doux émoi
Permis par la loi.
Non, plus de rival,
De soupçon fatal ;
Ton œil conjugal
Voit avec régal
Mon cœur amical,
Pur et virginal,
Comme un cristal.

SCENE XII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *accourant*.

Mercadet, mon ami! mon oncle sait tout!.. Le secret est découvert!

MERCADET.

Ah ! sacrebleu !

ÉDOUARD.

Tout à l'heure, au salon, j'étais près de lui... on lui remet un billet, il l'ouvre, et s'écrie : mon neveu marié secrètement !.. Tu sens que je n'ai pas attendu l'explication, j'ai pris ma course, je suis venu te prévenir... et je me sauve! (*Il gagne le fond.*)

MERCADET.

Eh bien et moi ?.. Attendez donc !..

ÉDOUARD.

Je n'ai pas le temps! fais ce que tu voudras !... (*Il s'enfuit.*)

MERCADET.

C'est ça ! tout me tombera sur le dos! l'orage va éclater et je n'ai pas de parapluie.

NISIDA.

Bah ! M. Chester n'est pas un ogre... et s'il ne s'agit que de l'attendrir...

MERCADET.

Je ne m'en charge pas!

NISIDA.

Le voici !.. laisse-moi faire !

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHESTER *.

CHESTER, *entrant*.

Mon neveu !.. Où est mon neveu ?.. Tu ne l'as vas vu, Mercadet ?

MERCADET.

Moi ?... Je le croyais avec vous !

CHESTER.

Marié !.... Il serait marié !... Le savais-tu, Mercadet ?

* N. Ch. M.

MERCADET.

Quoi ?

CHESTER.

Qu'il était marié ?

MERCADET.

Qui ?

CHESTER.

Tiens, lis ! (*Il lui donne un billet.*)

MERCADET, *lisant*.

« Je vous préviens que votre neveu s'est mari « secrètement à Greetna-Green !.. » (*Parlé.*) Marié à Greetna-Green !

CHESTER.

Sans mon aveu !

MERCADET.

Sans notre aveu ! (*Continuant.*) « Quant à s « femme, c'est à lui de vous la nommer quand « le jugera convenable !... » (*Parlé.*) Quelle pe être cette femme ?

CHESTER.

Tu ne l'as pas deviné ?

MERCADET.

Non ! et vous ?

CHESTER.

Moi ? à l'instant même !... Mon gros bon sens (*Désignant Nisida.*) La voilà !

NISIDA.

Moi ?

MERCADET, *à part*.

Il croirait !

NISIDA.

Comment, Monsieur Chester...

CHESTER.

Oh ! Madame, toute dénégation serait vaine !. Mais je proteste... Vous n'en êtes pas où vo croyez !

NISIDA, *à part*.

Amusons-nous !.. (*Haut.*) Eh bien ! oui, Mo sieur, il est vrai, je suis sa femme...

MERCADET, *à part*.

Elle en convient !

NISIDA.

J'ai résisté longtemps, mais Édouard parlait se détruire... j'ai consenti pour sauver ses jour et je vous l'ai conservé frais et dispos.

MERCADET, *à part*.

Elle est superbe !

CHESTER.

L'imbécile ! se tuer pour une aventurière !

NISIDA.

Monsieur !

CHESTER.

Sans nom, sans naissance, et j'ajouterai sa rien du tout !

NISIDA.

Monsieur, mon nom n'est pas sans éclat !... Justine Coquillard, ex-artiste du théâtre Mont martre !

CHESTER.

Une Coquillard dans ma famille !

NISIDA.

Actuellement cantatrice nomade, applaudie par plusieurs têtes couronnées !

CHESTER.

Une balladine !

NISIDA.

Ce matin vous étiez plus galant !

CHESTER.

Je vous estimais comme gosier, mais je vous renie comme nièce.

NISIDA.

Vous vous y ferez, mon oncle !

CHESTER.

Goddem ! moi l'oncle d'une femme de théâtre ! Est-ce qu'on se marie au théâtre ? Il n'y a qu'un sot qui ait pu vous épouser.

NISIDA.

Merci !

CHESTER.

Je suis sûr que Mercadet est de mon avis !

MERCADET, *à part.*

Je crains d'en être !

NISIDA.

On m'avait bien dit que vous étiez un original pétri de préjugés bourgeois, mais j'ai tout bravé par amour pour Édouard !

CHESTER.

Par amour !.. pitié ! pitié !.. une créature dont on cite partout les galanteries.

MERCADET.

Hein ? vous dites ?

CHESTER.

Tout-à-l'heure encore au salon... certaine aventure avec lord Seringham !

MERCADET.

Lord Seringham !

NISIDA.

C'est faux !... qu'est-ce qui a dit ça ?... Je l'attaque en diffamation !

CHESTER.

Et je souscrirais !... Non, non ! je ferai casser ce mariage... je plaiderai à feu et à sang !

NISIDA.

Nous désunir !... me séparer de mon époux !... Ne l'essayez pas, homme dénaturé !... Plutôt que de renoncer à lui, je le tuerais de ma main... et vous par dessus le marché !... (*Elle le menace.*)

CHESTER.

Goddam ! elle va me boxer !

MERCADET, *se plaçant entre eux.*

Eh bien ! eh bien !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CLARISSE, PUIS ÉDOUARD *.

CLARISSE.

Quel bruit !... qu'y a-t-il donc ?

* N. M. C. Ch.

CHESTER.

Viens, Clarisse !... approche, pauvre victime !

CLARISSE.

Moi, victime !

CHESTER.

Oui, douce brebis !.. tu es sage, toi !.. tu ne boxes pas, toi !.. tu es bien élevée, toi !.. tu n'es pas une Coquillard, toi !.. et j'ai pu te sacrifier à ce Mercadet qui est un assez mauvais drôle !

MERCADET, *à part.*

Tu me paieras ça, toi !

CHESTER.

Et je t'ai refusée à mon neveu qui t'aime...

CLARISSE.

Et que j'aime toujours !

CHESTER.

J'ai eu tort !.. ah ! si c'était à recommencer !

MERCADET.

Vous les uniriez ?

CHESTER.

Je donnerais deux cent guinées pour que ça fût possible !

MERCADET.

Je les prends !.. (*Édouard paraît au fond.*)

CHESTER.

Tu les prends ! tu les prends !

MERCADET.

Vous allez voir !.. (*A Édouard.*) Paraissez, mon élève ! et jetez-vous dans les bras de votre chaste moitié !

ÉDOUARD.

Ma femme !.. ma chère Clarisse * !

CHESTER.

Sa femme !.. elle !.. et la Nisidoni ?

MERCADET.

La signora se trouvant veuve de l'élève, convole avec le précepteur !

CHESTER.

Je cherche à comprendre ** !.. Ah ! j'y suis ! c'est un complot général pour m'amener à consentir... comme ça se fait dans les comédies... Eh bien ! je ne m'en dédis pas !.. Édouard tu épouseras ta cousine la semaine prochaine !

ÉDOUARD.

Nous en recauserons, mon oncle !

MERCADET, *à part.*

Il n'y est pas encore tout-à-fait, mais il brûle...

CHESTER.

Quant à toi, Mercadet...

MERCADET, *tendant la main.*

Deux cents guinées, papa Chester !

CHESTER.

Tu les auras, intrigant !

* N. M. C. E. Ch.
** N. M. Ch. C. E.

MERCADET.

C'est la dot de la signora qui retourne avec moi en France, où nous allons passer le contrat !

ÉDOUARD, *à part.*

Sa femme !.. pauvre Mercadet !..

NISIDA.

Monsieur Édouard, si vous venez jamais à Paris...

CLARISSE.

Nous n'irons pas, Madame !

NISIDA.

Ah ! ah !

CHESTER, *bas à Mercadet.*

Dis-donc, as-tu réfléchi ?.. c'est une chanteuse bien légère !.. je te dis ça pendant qu'il en est encore temps !

MERCADET.

Tenez ! embrassez-moi, vous faites mon bonheur !.. (*Ils s'embrassent.*)

CHŒUR FINAL.

MERCADET ET NISIDA.

Air :

Nous allons partir, ma chère, / j'espère,
Mais j'emporte dans mon cœur,
Des habitants d'Angleterre,
Un souvenir bien flatteur.

CHESTER, ÉDOUARD, CLARISSE.

Au revoir, belle étrangère,
Vous laisserez dans le cœur
Des habitants d'Angleterre
Un souvenir bien flatteur.

Air : *Tu ne vois pas, jenne imprudent.*

MERCADET, *au public.*

En France, où j' vais m' réfugier,
Je crains de passer la frontière...
Le plublic est un douanier
Qui va fouiller ma gibecière.
Pour quelques mots trop folichons,
Il me f'ra p't' être payer l'amende..

CHESTER.

Tu n' risques rien... les cornichons
Ne sont pas de la contrebande.

REPRISE DU CHŒUR.

Nous allons partir, etc.

FIN.

Lagny. — Typographie de Giroux et Vialat.

PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Mêlée de couplets,

DE MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 décembre 1839.

DISTRIBUTION :

LE DUC DE RICHELIEU (15 ans).......	Mlle DÉJAZET.	DUBOIS, valet de chambre..........	M. BARTHÉLEMY.
LA DUCHESSE DE NOAILLES........	Mme MOUTIN.	MERLAC, perruquier................	M. OCTAVE.
DIANE DE NOAILLES, duchesse de Richelieu (18 ans)......................	Mlle PERNON.	UN TAPISSIER.......................	M. LEMEUNIER.
LE CHEVALIER DE MATIGNON.......	M. DERVAL.	DAMES DE LA COUR.	
Mlle DE NOCÉ, fille d'honneur........	Mme GRASSOT.	GENTILSHOMMES.	
LE BARON DE BELLE-CHASSE.......	M. LEVASSOR.	UN CAROSSIER.	
LA BARONNE, sa femme...............	Mme LEMÉNIL.	UN HUISSIER.	

La scène est à Versailles, en 1711. — Au premier acte, dans les appartemens de la Duchesse de Noailles, dépendant de ceux de la Duchesse de Bourgogne. Au deuxième acte, à l'hôtel de Richelieu.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon, ouvrant au fond, par trois portes, sur une galerie. A gauche, une porte dérobée conduisant chez la Duchesse de Bourgogne. A droite, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE I.

Mlle DE NOCÉ, LE CHEVALIER DE MATIGNON, plusieurs DAMES.

Mlle DE NOCÉ, aux dames qui l'entourent.

Mon Dieu, mesdames, est-ce que la présentation ne finit pas?.. Voyez donc... (Tout le monde fait un mouvement vers le fond; elle se rapproche brusquement du bord de la scène, et lit un billet qu'elle tenait caché. « Vous êtes trop belle, Césarine, pour être ainsi jalouse : Diane de Noailles est ma cousine, et ce titre autorise certaines privautés, qui vous ont alarmée... l'amitié seule me rapprochait d'elle, tandis que vous...

MATIGNON, entre en riant. *

Ah! ah! ah!.. la singulière chose!..

Mlle DE NOCÉ, cachant sa lettre.

Ah!.. c'est lui!

MATIGNON, s'éventant.

Quelle chaleur!.. quelle cohue!.. Toute la cour est là... Il faut se réfugier ici, chez madame de Noailles, dans les appartemens de la Duchesse de Bourgogne, pour respirer un peu... (Saluant.) Mesdames... Ah! mademoiselle de Nocé...

Mlle DE NOCÉ, lui faisant un signe qui le retient.

Vous sortez de chez le roi, M. le Chevalier... Qu'y fait-on?

MATIGNON.

On y étouffe... voilà ce qu'il y a de plus clair.

Mlle DE NOCÉ.

Mais la cérémonie?

MATIGNON.

Magnifique.

Mlle DE NOCÉ.

La présentation?

MATIGNON.

Très drôle, ma parole d'honneur!.. Oh! moi, je m'y attendais... Ce matin, j'étais à Paris, à Saint-Roch, où ce mariage a été célébré; et quand les jeunes époux sont partis pour Versailles, où la Duchesse de Noailles, votre sévère gouvernante, devait les présenter au roi... Je n'y ai pas tenu... j'ai voulu être ici, pour jouir de l'effet.

Mlle DE NOCÉ, avec un dépit, qu'elle cherche à déguiser.

C'est tout simple... vous avez voulu assist[er au] triomphe de votre jolie cousine, Mlle D[e]

* Matignon, Mlle de Nocé.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre, le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens sont indiqués par des notes.

Noailles, hier encore fille d'honneur, comme nous, de Mme la Duchesse de Bourgogne, et aujourd'hui, si fière sans doute de son nouveau titre... Duchesse de Fronsac!

MATIGNON.

Vous pourriez dire : Duchesse de Richelieu... Car le vieux Duc a obtenu de Louis XIV que son fils prendrait ce nom dès à présent.

Mlle DE NOCÉ.

Raison de plus, pour que la nouvelle Duchesse fût toute fière.

MATIGNON.

Il n'y avait pas de quoi, je vous assure... A peine si on la remarquait... Les regards étaient ailleurs.

Mlle DE NOCÉ.

Sur le roi?

MATIGNON.

Mieux que ça.

Mlle DE NOCÉ.

Sur madame de Maintenon?

MATIGNON

Mieux que ça.

Mlle DE NOCÉ.

Mais, enfin?..

MATIGNON, riant.

Sur le marié!.. Figurez-vous... ah! ah! ah!.. figurez-vous un petit bonhomme, haut comme mon épée, perché bravement sur ses talons rouges, et s'avançant sous les regards du grand roi, avec l'intrépidité d'un vieux courtisan... lui, un colosse de quinze ans!.. Mais, ce n'est pas tout... Vous savez que le Duc de Chartres et quelques jeunes seigneurs ont adopté, depuis peu, la manie extravagante de poudrer à blanc leur chevelure... mode bizarre, qui ne prendra jamais... Eh bien! Richelieu s'est mis au rang des novateurs!.. ce qui lui donne un ridicule de plus *... » Aussi, il fallait entendre les quolibets qui commençaient à circuler, au milieu des chuchottemens et des rires étouffés. — Eh! mais, disait Mme de Villars, voilà un mari qui sort de nourrice! — Parbleu! lui repliquait Gontaut, la vieille Duchesse de Noailles est dans son emploi : elle était gouvernante des jeunes filles... elle va prendre les petits garçons en sevrage — Certainement, ajoutait gravement Mme de Mouchy, avec ce mari-là, Mlle de Noailles conservera son titre de fille d'honneur... (Riant.) Je le crois bien... il part après la présentation, avec son gouverneur... (A part.) Bon voyage!..

Mlle DE NOCÉ.

Et votre pauvre cousine...

MATIGNON.

On voyait bien qu'elle était confuse, humiliée de tenir la main de ce bambin... Lorsque le roi adressa la parole au petit Duc...

Mlle DE NOCÉ.

Qui baissa les yeux, comme un écolier, et mordit ses manchettes?..

MATIGNON.

Ah! bien, oui!.. Le petit faquin releva la tête, se campa sur la hanche, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il allait répondre à Louis XIV... quand Villars et moi, pris tout-à-coup d'un ter-reur et effrayés d'un regard de Mme de Maintenon, nous avons cherché notre salut dant la fuite!..

Mlle DE NOCÉ.

Et pourquoi donc cela?.. Le petit Duc est fort bien... vif et badin.

MATIGNON.

Vous le connaissez?..

Mlle DE NOCÉ.

Je l'ai vu quelquefois... quand j'accompagnais Mme de Bourgogne à la promenade.

MATIGNON.

Eh bien!.. vous changerez d'avis tout à l'heure... Car, en sortant de chez le roi, il va venir par ici, pour être présenté à Mme la Duchesse de Bourgogne... (Riant.) C'est le jour des présentations burlesques... N'est-ce pas ce matin que le Baron de Belle-Chasse introduit sa femme à la Cour?.. Une ci-devant marchande, Mme Patin, qu'il a épousée pour ses écus, comme elle dit... C'est la troisième bourgillonne qui vient se décrasser ici, depuis un mois.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Ces marchandes, laides ou belles,
De satin, velours et rubans,
En nous fournissant des dentelles,
Font leur fortune à nos dépens :
Puis, celle à qui vient la richesse,
Tandis que la nôtre s'en va,
Ayant gagné l'argent de la noblesse,
Achète un noble avec cet argent-là.

(S'approchant de Mlle de Nocé, qui est restée rêveuse à droite, et lui parlant bas, pendant que les autres dames s'éloignent au fond.)

Eh mais! Césarine, vous ne riez pas!.. à quoi pensez-vous donc?

Mlle DE NOCÉ.

A votre nouveau cousin, à ce petit Duc de Richelieu.

MATIGNON.

Comment cela?

Mlle DE NOCÉ.

Oui, Chevalier... je ne vous le cache pas... j'espérais qu'il saurait défendre son bien... et que le mariage de Mlle de Noailles mettrait un terme à de certaines prétentions... (Montrant le billet qu'elle lisait.) que vous niez en vain... Mais vous avez raison, c'est un enfant dont il n'y a rien à craindre...

MATIGNON, à part.

Elle devine tout!

Mlle DE NOCÉ.

Dont sa femme rougit déjà...

MATIGNON, à part.

C'est sur quoi j'ai compté.

Mlle DE NOCÉ.

Vous en ferez votre jouet...

MATIGNON, à part.

Je n'y manquerai pas.

Mlle DE NOCÉ.

Bientôt, les moyens les plus directs...

MATIGNON, à part.

Ce sont les meilleurs.

Mlle DE NOCÉ.

Peut-être une lettre, comme à moi...

MATIGNON, à part, mais s'oubliant.

C'est déjà fait!

Mlle DE NOCÉ.

Vous dites?..

MATIGNON.

Que vous avez tort d'être jalouse, que je

* [illegible] Richelieu, [illegible] Louis XIV, au lieu de [illegible]

n'aime que vous... et qu'il n'y a pas ici une fille d'honneur dont l'amant soit plus tendre, plus fidèle... et plus discret.

Mlle DE NOCÉ, lui abandonnant sa main.

Perfide!

MATIGNON, lui baisant la main.

Charmante!.. (A part.) Mon petit cousin sera...

(La voix de Mme de Noailles lui coupe la parole. Le Chevalier et Mlle de Nocé se séparent brusquement.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA DUCHESSE DE NOAILLES.*

LA DUCHESSE.

Ah! j'en mourrai de joie!.. Ah! Mesdemoiselles, mon beau cousin, c'est vous?.. Vous me voyez rayonnante, triomphante, resplendissante!

Mlle DE NOCÉ.

Veuillez donc nous faire prendre part...

LA DUCHESSE, enthousiasmée.

Il a été beau... il a été grand... il a eu, un moment, six pieds de haut!

MATIGNON, s'efforçant de ne pas rire.

Qui donc?.. le roi?..

LA DUCHESSE.

Mon gendre!.. (Matignon étouffe un éclat de rire.) Vous n'y étiez donc pas, beau cousin, quand sa Majesté daigna lui dire, de sa propre bouche: « M. le Duc, pourquoi tenir les yeux baissés en notre présence?.. » Mon sang se glaça dans mes veines... j'attendais avec anxiété la réponse du pauvre enfant... Il est perdu, me disais-je!.. Eh bien! « Sire, (répondit-il au milieu du silence général) peut-on regarder en face le soleil?..

Mlle DE NOCÉ.

Iia dit cela?..

LA DUCHESSE.

Il l'a dit!.. et moi, j'ai bondi de plaisir et d'orgueil!

MATIGNON, à part.

Pauvre roi!.. on lui répète toujours la même chose.

LA DUCHESSE, avec admiration.

Peut-on regarder en face le soleil!..

MATIGNON, à part.

Allons donc!.. un petit perroquet!

LA DUCHESSE.

A quinze ans! à peine né! une réponse pareille!.. Feu M. de Noailles, décédé à soixante-deux ans, n'en a pas dit autant dans toute sa vie!.. A ces mots, on vit errer sur les lèvres royales un majestueux sourire, qui passa sur le visage de Mme de Maintenon, circula, fit le tour de la salle, et l'approbation fut unanime.

MATIGNON, à part.

Au nom du roi... c'est de rigueur.

LA DUCHESSE.

Aussi, suffoquée de joie, d'enthousiasme et de chaleur, j'ai quitté la salle du trône, pour aller annoncer à Mme la Duchesse de Bourgogne mon gendre, son filleul... (Fièrement, à Matignon qui sourit.) Elle l'a tenu sur les fonds, Monsieur!..

MATIGNON, à demi-voix.

Parbleu!.. elle doit s'en souvenir... il n'y a pas si long-temps.

LA DUCHESSE.

Ah! les voici!.. (Mouvement général.) Peut-on regarder en face...

MATIGNON.

Le soleil... c'est convenu.

SCÈNE III.

Les Mêmes, RICHELIEU, DIANE, Gentilshommes, Dames de la Cour.

(Le cortége des nouveaux époux traverse lentement la galerie du fond. — Le duc de Richelieu, en grand habit de cour, donne la main à Diane, qui détourne presque la tête. Arrivé au milieu de la scène, le duc s'arrête, jette un regard sur sa jeune épouse, pousse un soupir et continue à marcher vers la gauche. La Duchesse prend la main d'un des gentilshommes et se joint au cortége, qui disparaît à gauche.)

Mlle NOCÉ, à part, pendant le passage du cortége.

Eh mais! il a fort bon air.

MATIGNON, à part, en riant.

Un mari qu'on fait voyager!.. Pauvre petite femme!..

(Quand le cortége a disparu, le Baron de Belle-Chasse entre avec la Baronne par le fond.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, Mlle DE NOCÉ, LE BARON DE BELLE-CHASSE, LA BARONNE.*

LE BARON, à la cantonnade.

Eh bien! oui, palsambleu! c'est moi, le grand Levrier du roi.

MATIGNON.

Ah! le Baron de Belle-Chasse!.. Oh! Mme Patin!..

LA BARONNE, regardant derrière elle.

Qu'est-ce qu'ils ont à rire, tous ces paltoquets?

LE BARON, à demi-voix.

Baronne! Baronne!.. observez-vous.

LA BARONNE.

Soyez donc tranquille... je me tiens.

LE BARON, apercevant Matignon.

Eh! palsambleu! c'est Matignon!.. bonjour, Chevalier... Mlle de Nocé!..

LA BARONNE, d'un air pincé.

Monsieur... Madame... et la compagnie...

LE BARON, bas.

Chut! parlez peu. (Haut.) Permettez que je vous présente Mme la Baronne de Belle-Chasse, mon épouse... (La Baronne fait la révérence et s'apprête à parler, il lui dit bas.) Bien, assez!.. (Il lui montre Mlle de Nocé.) Mlle de Nocé... une fille d'honneur.

LA BARONNE, vivement.

Pas possible!.. (Se reprenant, sur un geste du Baron.) J'en suis bien aise.

MATIGNON.

En effet, Baron, la renommée nous a appris que vous aviez convolé en secondes noces... On vous maria, je crois...

LE BARON.

A Saint-Germain-l'Auxerrois.

* Matignon, la Duchesse, Mlle de Nocé.

* Mlle de Nocé, le Chevalier, le Baron, la Baronne.

LA BARONNE.

J'étais mise en...

LE BARON, bas.

Assez, assez... (Haut.) Il y a six semaines... Nous sommes de jeunes époux de six semaines... Et c'est aujourd'hui que sa majesté daigne recevoir nos hommages... la Baronne a voulu à toute force être présentée.

LA BARONNE, s'oubliant.

Je crois bien!.. je ne vous ai épousé que pour ça.

LE BARON, bas, vivement.

Parlez peu!

MATIGNON, se détournant pour rire.

Oh!..

Mlle DE NOCÉ.

Mme la Baronne n'était jamais venue ici?

LA BARONNE.*

Jamais, du grand jamais, ma chère... Tant que j'ai été Mme Patin, la femme d'un marchand, une bourgeoise, il n'y avait pas moyen d'y fourrer son nez, à c'te cour... et j'en grillais d'envie.

LE BARON, bas.

Vous parlez trop!

MATIGNON.

Laissez donc parler, Baron.. Madame s'exprime avec une grâce!..

LA BARONNE, se laissant aller.

N'est-ce pas?.. Enfin, ce pauvre Patin, qui faisait toutes mes volontés, m'a rendue veuve... Oh! alors, que je me suis dit: si, pour entrer à la cour, il faut un Marquis, Vicomte, Chevalier ou Baron... j'ai assez d'argent pour me procurer ça : deux cent mille livres tournois de rente... et, vous voyez, je ne l'ai pas pris au poids.

AIR : Vaudeville de la famille de l'apothicaire.

Grâce à mon Baron, que voici,
J'ai mon rang, mon titre, mes armes,
Et le droit de venir ici,
Avec mes écus et mes charmes.
(Se retournant vers le fond.)
Je ne vois pas, mauvais plaisants,
De quoi la cour rit et s'étonne...
Car, ma foi, ce que je lui prends
Ne vaut pas ce que je lui donne!

MATIGNON, riant, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça!..

LE BARON, bas, impatienté.

Vous parlez infiniment trop!

LA BARONNE.

Pour lors, ce matin, je n'en ai fait ni une ni deux... j'ai pris mes diamants, mon Baron, mes deux chevaux, et je viens me présenter aux regards du grand monarque, qui ne sera peut-être pas fâché de me voir.

MATIGNON, mâchant son mouchoir pour ne pas éclater.

Au contraire!..

LA BARONNE.

Et si les Duchesses de l'endroit en crèvent de jalousie... ma foi, tant pis! je m'en fiche!

LE BARON.

Baronne!.. Baronne!..**

LA BARONNE, vivement.

Non, non, non!.. je ne m'en fiche pas!

LE BARON, bas.

Ne parlez plus du tout!

MATIGNON, bas à Mlle de Nocé.

Ah! ah! ah!.. elle est unique!

Mlle DE NOCÉ, derrière son éventail.

Tout-à-fait amusante!

LA BARONNE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce grand escogriffe?

MATIGNON.

Bien certainement, Baronne, sa majesté vous adressera quelque gracieux compliment...

LA BARONNE.

Eh bien! quoi?.. c'est tout ce que je demande.. on lui répondra, à sa majesté... et quelque chose de bien troussé, je m'en charge...

LE BARON.

Du tout!.. je m'y oppose... je m'y oppose!

LA BARONNE.

Par exemple!..

MATIGNON, à Mlle de Nocé.

C'est M. Jourdain, en robe et en falbalas!

LE BARON.

C'est au mari de répondre... surtout quand il a charge à la cour... Je suis grand Levrier du roi... j'ai l'honneur de commander les levrettes de la couronne!..Et s'il le faut, je serai plus fort sur la réplique que ce petit bambin de Richelieu.

LA BARONNE.*

Richelieu!.. Oh! n'en dites pas de mal... C'est un amour!.. Il est joli à croquer.

LE BARON.

Baronne de Belle-Chasse!..

MATIGNON.

Madame le connaît?

LA BARONNE.

Le petit Fronsac?.. mais, mon cher ami, je ne connais que ça... Du temps de feu Patin... l'autre, mon premier... quand nous tenions boutique de draps, rue Quincampoix...

(Le Chevalier et Mlle de Nocé pouffent de rire.)

LE BARON, à part.

Ah! bon! la voilà lancée!.. (Bas.) Vous parlez trop!

LA BARONNE.

Eh! bien, quoi?.. nous fournissions la maison du vieux Duc... le père du petit... Et quand j'allais chez l'intendant régler nos comptes, je voyais toujours l'enfant, avec son gouverneur, un grand tartuffe d'abbé... je le prenais sur mes genoux...

MATIGNON.

L'abbé?

LE BARON, avec dignité.

Chevalier de Matignon!..

LA BARONNE.

Eh! non! l'autre, l'élève... qui vous avait des petits yeux, un petit air!.. et comme je disais à feu Patin, un soir qu'il m'avait chiffonné une collerette de point d'Alençon... (Vivement.) Pas Patin!.. Cet enfant-là sera un... enfin, suffit, je m'entends... jour de Dieu! gare aux jolies filles, et aux vilains maris!

LE BARON, n'y tenant plus.

Mme Patin!..

* Mlle de Nocé, Matignon, la Baronne, le Baron.

** Mlle de Nocé, Matignon, le baron, la baronne.

* Mlle de Nocé, Matignon, la Baronne, le Baron.

LA BARONNE.

Je ne dis pas ça pour vous... et encore!..

LE BARON.

Mme Patin!.. vous serez toujours... Mme Patin!..

LA BARONNE.

Insolent!.. (Elle remonte la scène.)

MATIGNON.

Allez, allez toujours, Baronne... ne vous gênez pas.

Mlle DE NOCÉ, qui a remonté la scène, vivement.

On sort de chez Mme la Duchesse de Bourgogne!..

LA BARONNE, au fond.

Tiens! le voilà!.. c'est mon petit Fronsac!

Mlle DE NOCÉ, à part.

Le chevalier a beau dire, il est charmant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, RICHELIEU.

(Il entre du fond, très agité, en s'éventant avec son mouchoir, et, sans voir les autres personnages, va se jeter sur un fauteuil à droite.*)

RICHELIEU.

Ouf!.. J'avais besoin de prendre l'air, de respirer, de me remettre de mon trouble!.. Je ne sais plus où j'en suis!

Mlle DE NOCÉ, s'approchant.

Qu'est-ce donc?

RICHELIEU, se levant tout-à-coup.

Mademoiselle de Nocé!.. Le chevalier de Matignon!.. Eh! mais, c'est madame Patin!..**

LE BARON, à part.

Bon!

LA BARONNE, avec fierté.

La baronne de Belle-Chasse!

RICHELIEU.

Baronne?.. vrai?.. Ah! ah! ah!.. que la cour est drôle!

LA BARONNE.

Petit!..

LE BARON.

Le Duc veut rire.

RICHELIEU.

Ma foi! je n'en ai guère envie... J'ai la fièvre!.. la tête, le cœur, tout est en feu!

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu!.. il est malade!..

RICHELIEU.

Eh non!.. (A part.) Dieu! qu'elle est bête!

Mlle DE NOCÉ.

Qu'est-ce donc, monsieur le Duc?..

RICHELIEU, avec feu.

Si vous saviez comme elle m'a reçu!.. Pouvais-je m'attendre à tant de grâce et de bonté?..

MATIGNON, étonné.

Madame la duchesse de Bourgogne?..

RICHELIEU.

Elle-même!.. En m'apercevant, elle n'a pu retenir un cri... « Ah! qu'il est joli!» Et puis, elle m'a tendu la main... que j'ai baisée avec transport... et ce baiser, elle me l'a rendu, là, sur le front!.. Diane admirait un écrin, un cadeau, qu'elle a emporté... tandis que moi, mon sang bouillonnait, mon cœur battait avec force!.. j'aurais voulu être seul, pour me jeter aux pieds de la Duchesse!.. mais tremblant, muet, immobile, je n'ai pas osé.

LA BARONNE, à part.

Pauvre chéri!.. il m'intéresse.

Mlle DE NOCÉ, de même.

Comme ses yeux brillent!

MATIGNON.

Eh mais! qu'est-ce que cela veut dire?..

RICHELIEU.

Ma foi, je n'en sais rien...

AIR : Je sais attacher des rubans.

Je n'ai, ni frémi, ni tremblé
Devant la royale puissance;
Mais la Princesse m'a parlé!..
Et j'ai perdu mon assurance.
Pour faire battre un cœur, je croi,
Au trouble qui remplit mon âme,
Que le regard du plus grand roi
Ne vaut pas un baiser de femme!

Écoutez donc, il y avait deux mois qu'elle ne m'avait embrassé... (A Mlle de Nocé.) N'est-ce pas, mademoiselle?

MATIGNON.

Qui?.. elle?.. Madame la duchesse de Bourgogne?

Mlle DE NOCÉ, à part.

Oh! le petit indiscret!

RICHELIEU.

Ah! c'est que vous ne savez pas tout!.. Cela date de loin... Il y a un an... je n'étais encore qu'un enfant... (Matignon et Mlle de Nocé sourient.)

LA BARONNE.

Tiens! qu'est-ce qu'il est donc, à présent?

LE BARON.

Cela ne vous regarde pas, ma mie.

RICHELIEU.

Quand mon père s'en venait à la Cour, il m'amenait dans son carrosse, et m'envoyait, avec mon gouverneur, dans les jardins de Trianon... Là, je rencontrais toujours une jeune et belle dame, qui me carressait, m'embrassait... C'était très gentil... Elle me donnait des dragées et m'appelait: *sa petite poupée*... C'est drôle, n'est-ce pas?.. Et elle ne voulut jamais me dire son nom!.. Elle était avec de belles demoiselles, qui m'embrassaient aussi... Mademoiselle de Nocé, vous rappelez-vous?

Mlle DE NOCÉ, confuse.

Qui? moi?.. mais non.

(Matignon la regarde en sourlant.)

LA BARONNE.

Oh! la fille d'honneur!..

(Le Baron la tire par sa robe.)

RICHELIEU.

Il y a deux mois... cela durait toujours... j'étais, avec ces demoiselles, aux pieds de ma jolie inconnue... quand une vieille dame... (Bas.) Madame de Maintenon... survient, se fâche, et me défend de reparaître à Trianon... Ce fut alors que mon mariage fût décidé avec mademoiselle de Noailles... Oh! elle ou une autre, ça m'était égal... je voulais être présenté à la Cour, voilà tout... Mais jugez de ma surprise, quand, tout-à-l'heure, levant les yeux sur la Duchesse, que je venais voir pour la première fois, ses traits me frappèrent, le son de sa voix fit battre mon cœur!.

* Le Baron, la Baronne, Matignon, Richelieu, Mlle de Nocé.

** Le Baron, la Baronne, Richelieu, Matignon, Mlle de Nocé.

C'était elle, la dame de Trianon, qui m'a baisé au front, comme autrefois!.. J'étais tout troublé, tout confus... Elle a eu pitié de moi. « Mon enfant, m'a-t-elle dit, tout le monde raffole de vous ici... venez nous voir souvent... j'ai fait un cadeau à Diane; mais, à vous, je vous en dois un... » Et comme je me penchais... « A six heures... » a-t-elle ajouté plus bas... Madame de Noailles s'approchait pour entendre... C'est très gênant, les vieilles!.. « Ah! madame, a repris en riant la Duchesse, j'ai créé une nouvelle charge dans ma maison... désormais, je ne l'appellerai plus que *ma petite poupée...* » Et elle est sortie... ma belle mère, cramoisie de colère, est partie avec elle... la foule était ébahie... et moi, je suis accouru ici, ivre de mon bonheur, que je voudrais raconter à tout le monde!

MATIGNON, à part.

Voilà bien le petit fat le plus indiscret!..

LA BARONNE.

Il est très drôle... je l'embrasserais bien aussi, moi!

LA DUCHESSE DE NOAILLES, en dehors.

Restez, ma fille.

RICHELIEU.

Ah! ma belle-maman! . Tenez! elle est encore écarlate.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que cette grosse-là?

LE BARON.

Chut!.. C'est une Noailles.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE NOAILLES.*

LA DUCHESSE.

J'étouffe! je suffoque!.. c'est d'une inconvenance!.. (Se trouvant en face de Richelieu.) Qu'avez vous fait de votre femme, Monsieur le Duc?

RICHELIEU.

Ma femme?.. tiens!.. c'est vrai...

MATIGNON, à part,

Bon! il a perdu sa femme!.. Si c'était elle qui l'eût perdu, je ne dis pas... (Il remonte.)

RICHELIEU.

Elle regardait ses bijoux, et alors... Je vais la chercher.

LA DUCHESSE.

Non, demeurez... Mademoiselle de Nocé, la Princesse vous attend.

Mlle DE NOCÉ.

J'obéis, Madame... (Bas à Richelieu, en passant près de lui.) Ah! monsieur le Duc, ce n'est pas le tout d'être heureux à la Cour... il faut être discret! (A part, en sortant.) Courons prévenir la Princesse. (Richelieu la regarde avec surprise; elle sort; Matignon va pour la suivre.)

LA DUCHESSE.

Non, restez, Chevalier... vous êtes de la famille... Quant à monsieur le Baron...

UN HUISSIER, au fond.

Le Roi veut recevoir monsieur le grand Lévrier.

LA BARONNE, avec joie.

Ah! enfin!..

LE BARON, très agité.*

Eh! vite, ma chère!.. le roi n'attend pas... (Bas.) Et surtout, ne parlez plus.

(Il lui donne la main.)

LA DUCHESSE, à part.

La veuve d'un Patin!.. pouah!

LA BARONNE.

Je vais voir le Roi, le grand Roi!.. Au revoir, la compagnie... Adieu, petit!.. (A part.) Je raffole de cet enfant-là, moi!.. (Ils sortent en se parlant.)

SCÈNE VII.

LE DUC DE RICHELIEU, LA DUCHESSE, MATIGNON.**

LA DUCHESSE, ne se retenant plus.

Et on épouse *ça!..* et on présente *ça* à la Cour!

RICHELIEU.

Dam! *ça...* est joli.

LA DUCHESSE.

Hein?.. Mais il ne sagit pas de (Appuyant) *ça...* Mon gendre, si vous étiez plus grand... (Mouvement de Richelieu.) Je vous dirais que les convenances, l'étiquette, le cérémonial, tout a été violé, outragé par vous, de la manière la plus malséante!

RICHELIEU.

Parce que la Princesse?..

LA DUCHESSE.

Monsieur le Duc... responsable envers le Roi de tout ce qu'elle dit, fait, pense et rêve, je suis toujours là, en face d'elle...

RICHELIEU.

Dieu! que ça doit être amusant!.. (Mouvement de la Duchesse.) pour vous!

LA DUCHESSE.

Je réponds de son honneur sur le mien!.. Aussi, j'ai failli m'évanouir, quand je l'ai vue vous prendre la main, vous baiser au front... Fi! mon gendre!

MATIGNON.

Fi! mon cousin!

RICHELIEU.

Fi!.. fi!.. Ça m'a fait du bien, à moi.

LA DUCHESSE.

Vous appeler: ma petite poupée!..

MATIGNON, sévèrement.

Ah!.. ah!..

RICHELIEU.

Pourquoi pas?.. La poupée d'une princesse, ça doit être gentil.

LA DUCHESSE.

J'ai fait à la Princesse de respectueuses remontrances... je lui ai dit qu'une pareille familiarité donnerait lieu à des interprétations fort désagréables pour... monseigneur le Duc de Bourgogne.

MATIGNON, à part.

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre... »

LA DUCHESSE.

Si vous n'étiez pas un enfant sans conséquence...

RICHELIEU, relevant la tête.

Sans conséquence!

* Le Baron, la Baronne, la Duchesse, Richelieu, Matignon, Mlle de Nocé.

* La Duchesse, la Baronne, Richelieu.

** Matignon, la Duchesse, Richelieu.

LA DUCHESSE, voulant s'éloigner.

C'est ce que vous comprendrez, à votre retour.

RICHELIEU, étonné.

Mon retour!.. Est-ce que je pars?..

MATIGNON, à part.

Parbleu! c'est bien plus drôle.

LA DUCHESSE.

Ce soir même, comme c'est convenu... Les équipages sont prêts, et je vais...

RICHELIEU.

Ah! diable!... (La retenant.) Permettez, belle-maman... (Il l'amène gravement sur le bord de la scène.) Vous avez fini... à mon tour, maintenant.

MATIGNON.

Une confidence!.. je sors...

RICHELIEU,* le retenant, de même.

Du tout!.. Vous êtes de la famille... (Bas.) Et vous me soutiendrez... (Haut.) Ma noble belle-mère... hier au soir, mon gouverneur m'a annoncé que je serais marié aujourd'hui... Marié!.. Ce mot-là a produit sur moi un effet assez original, et je me suis couché là-dessus... J'ai rêvé... toutes sortes de choses... Ce matin, à huit heures, le contrat a été lu, en grande compagnie, à l'hôtel de Richelieu, et, à neuf heures, j'étais l'époux d'une belle personne... faite à votre image. (Bas à Matignon.) Ça ne peut pas mal faire.

MATIGNON, bas.

Petit flatteur!

LA DUCHESSE, minaudant.

C'est possible... Poursuivez.

RICHELIEU.

Après la lecture de l'acte, j'ai signé, sans la plus petite observation... La figure de mon père a le don de me fermer la bouche... c'est une faiblesse, dont je me déferai... n'importe... Mais, dans ce contrat, il y a un article qui ne me plaît pas du tout, et que nous allons biffer, à nous deux.

MATIGNON, à part.

Hein?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce à dire?.. La dot de ma fille...

RICHELIEU.

Est trop considérable... je l'aurais épousée sans cela.

LA DUCHESSE.

Les réserves que nous avons faites...

RICHELIEU.

Approuvé... je n'ai pas même écouté ce chapitre-là.

LA DUCHESSE.

Mais, enfin?..

RICHELIEU, avec aplomb.

L'article 5!..

LA DUCHESSE.

L'article 5?.. Mais je ne me souviens pas...

RICHELIEU.

Cherchez bien.

MATIGNON, à part.

Ceci devient intéressant.

LA DUCHESSE, se souvenant tout-à-coup et se récriant.

Ah!..

RICHELIEU.

Vous y êtes.

* Matignon, Richelieu, la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Mais non... c'est impossible!..

RICHELIEU.

Ledit article 5 n'a pas le sens commun... ni celui qui l'a dicté, non plus.

LA DUCHESSE.

C'est moi!

RICHELIEU.

Ah! en ce cas... en ce cas... Parbleu! mon cousin, je vous en fais juge... Écoutez... j'en demande une seconde lecture.

MATIGNON.

Volontiers.

LA DUCHESSE.

Mais je ne puis...

RICHELIEU.

L'article, s'il vous plaît!..

MATIGNON.

Voyons, voyons.

LA DUCHESSE, se décidant.

« Article 5 : Aussitôt après le mariage, M. le Duc sera séparé, éloigné de la Duchesse, qu'il ne reverra qu'en présence de sa mère... et ce, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt ans... » Eh! bien?

RICHELIEU, avec assurance.

Voilà... Voilà ce qu'il faut biffer... et aujourd'hui... avant ce soir... N'est-ce pas, cousin?

MATIGNON.

Plaît-il?..

LA DUCHESSE.

Horreur!..

MATIGNON, à part.

Diable de petit bonhomme!

LA DUCHESSE.

Mais non, j'ai mal entendu!..

RICHELIEU.

Biffons! biffons!

LA DUCHESSE.

Mais y pensez-vous?

RICHELIEU.

Si j'y pense!.. et solidement, encore!

LA DUCHESSE.

Vous n'avez que quinze ans!..

RICHELIEU.

Sur votre contrat, sur mon extrait de baptême... c'est possible... Mais, là et là... (Se touchant le cœur et la tête.) vingt ans, madame!

LA DUCHESSE.

O scandale!.. L'entendez-vous, Chevalier?..

MATIGNON.

J'entends parfaitement... (A part.) Eh mais! il se révolte!

RICHELIEU, dont l'emportement va croissant.

Je suis marié, ou je ne le suis pas... Or, je le suis... Ma femme est jolie... Je l'aime, je l'adore depuis que je la connais... et aujourd'hui, cent fois davantage... Depuis ce matin, les idées me viennent, me viennent, me viennent!.. et je veux, je prétends être un mari... comme tous les autres.

LA DUCHESSE.*

L'entendez-vous, Chevalier?..

MATIGNON.

J'entends parfaitement.

LA DUCHESSE.

Mais parlez-lui donc!..

* Matignon, la Duchesse, Richelieu.

MATIGNON.

Que voulez-vous que je lui dise?

RICHELIEU.*

Il n'a rien à dire... Il m'approuve, en dedans, à cause de sa cousine... Cette pauvre Diane !.. J'aurais bien voulu vous voir, vous, belle-maman, si, le jour de votre mariage, on eût voulu envoyer M. le Duc de Noailles, votre illustre époux... se promener.

LA DUCHESSE.

Il y a été !..

RICHELIEU.

Votre illustre... Alors, voilà la différence... je reste !

LA DUCHESSE.

Mais c'est de la folie !

MATIGNON.

Eh ! oui... de la folie.

RICHELIEU.

Hein ?.. c'est comme ça qu'il me soutient ?..

LA DUCHESSE.

Vous avez perdu la raison !

MATIGNON.

Certainement ! (A part.) Ce n'est pas mon compte.

RICHELIEU.

Ah ! tout le monde se met contre moi !.. Eh ! bien ! ça m'est égal... Je ne souffrirai pas une humiliation, une honte pareille !.. Non ! non ! palsambleu ! ventrebleu !

LA DUCHESSE.

Il jure !

MATIGNON**

Il jure très bien.

RICHELIEU, marchant à grands pas.

Cela ne sera pas, maugrebleu !

LA DUCHESSE.

Il jure comme un laquais !

MATIGNON.

De mieux en mieux !

RICHELIEU.

Vous bifferez cet article !

LA DUCHESSE.

Je ne bifferai pas !

MATIGNON, à part.

Ça s'échauffe !

RICHELIEU.

Si ! si !

LA DUCHESSE.

Non ! non !.. (Au chevalier.) Soutenez-moi donc !

MATIGNON.

Non ! non ! non !

LA DUCHESSE.

Cent fois, non !

RICHELIEU.

Eh bien ! c'est bon... (Gaîment.) J'enlève ma femme !

LA DUCHESSE.

Jour de Dieu !

RICHELIEU, riant.

Bon ! elle jure aussi !

MATIGNON.

Que dit-il ?

RICHELIEU.

J'enlève ma femme, je massacre mon gouverneur, je mets le feu à l'hôtel de Richelieu, et je m'en vais, dans une île déserte, jouir en paix des douceurs de l'hyménée... Voilà !

LA DUCHESSE, suffoquée.

Je... vous... je... Ah ! la colère !.. la rage !.. Mais je parlerai au roi !.. je parlerai à madame de Maintenon !.. (Elle poursuit Richelieu.)

RICHELIEU, marchant.

Parlez au diable, si vous voulez !... mais, moi, je parlerai à ma femme.

LA DUCHESSE.

Je verrai monseigneur le duc de Bourgogne !

RICHELIEU, s'arrêtant.

Justement, madame la Duchesse m'attend à six heures.

LA DUCHESSE.

Vous n'irez pas !

RICHELIEU.

J'irai !

LA DUCHESSE.

Si vous osiez !.. si vous... si...

ENSEMBLE.

Air : Anathème ! (de La Juive.)

LA DUCHESSE.

Ah ! je suis en colère !..
Mais que dire et que faire
Pour forcer à se taire
Ce petit insolent ?
Pour dompter votre audace
Qui déjà nous menace,
Vous quitterez la place
Ce soir même, à l'instant !

RICHELIEU.

Comme elle est en colère !..
Ma chère belle-mère
Ne sait plus comment faire
Pour dompter... un enfant !
Mais j'aurai de l'audace :
Quoi qu'on dise et qu'on fasse,
C'est en vain qu'on me chasse,
Je serai triomphant !

MATIGNON.

Comme elle est en colère !..
La pauvre belle-mère
Ne sait plus comment faire
Pour dompter un enfant !
Car il a de l'audace,
Il s'emporte, il menace :
Il faudra qu'on le chasse,
Je le vois maintenant !

(La Duchesse sort exaspérée.)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, MATIGNON.

MATIGNON, se jetant dans un fauteuil et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !

RICHELIEU, stupéfait.

Eh bien !.. qu'est-ce qu'il lui prend donc ?

MATIGNON.

Ah ! ah ! ah !.. le pauvre innocent !

RICHELIEU.

Il se moque de moi !

MATIGNON.

Un mari... sans femme !.. un mari... pour rire !.. ah ! ah ! ah !

* Matignon, Richelieu, la Duchesse.

** Richelieu, la Duchesse, Matignon.

RICHELIEU.

Chevalier !..

MATIGNON, se levant.

Là, là, beau cousin, ne nous fâchons pas... › me suis retenu tant que j'ai pu... mais c'est ie tout à l'heure vous étiez si drôles tous deux... -Vous bifferez... — Je ne bifferai pas ! — Ah ! ı! ah!

:CHELIEU, se promenant et s'éventant avec son chapeau.

Elle biffera !.. Ou bien, morbleu !.. je bifferai ›ut seul !

MATIGNON, à part.

Diable ! il me fait peur... Si je pouvais ?..

RICHELIEU.

D'abord, je suis amoureux !.. et puis, entêté !..

MATIGNON.

Madame de Noailles l'est aussi.

RICHELIEU.

Et moi donc !.. Comme mon grand-oncle le ırdinal.

MATIGNON.

D'un autre côté, ma cousine a trois ans et la te de plus que vous... et peut-être qu'en jetant ı coup-d'œil sur votre petite taille...

RICHELIEU.

Eh ! monsieur !..

MATIGNON.

Je ne serais pas étonné qu'un peu de dédain : sa part...

RICHELIEU.

Du dédain... pour moi !..

MATIGNON.

J'en ai peur... et, à votre place...

RICHELIEU, vivement.

Qu'est-ce que vous feriez?

MATIGNON.

Moi ?.. je... (S'arrêtant.) Mais, non, vous ne mprendrez pas...

RICHELIEU.

Allez toujours !.. je comprends tout... excepté latin.

MATIGNON.

Eh bien ! je me dirais... On m'éloigne de ma mme... Ma foi ! tant pis !.. il y en a d'autres.

RICHELIEU, lui saisissant vivement le bras.

J'y pensais !

MATIGNON.

Bravo !.. Voilà un mot qui m'annonce que ›us profiterez de mes leçons.

RICHELIEU.

Alors, vous serez plus heureux que l'abbé, ›us.

MATIGNON, avec fatuité.

Ah ! c'est que, mon petit cousin, je suis le plus 'and mauvais sujet de la cour.

RICHELIEU, à part, le regardant.

De taille, c'est possible... Mais les petits granıront... s'il plaît à Dieu.

MATIGNON, le ramenant à lui.

Les femmes, voyez-vous, il faut les mener... ›ndement.

RICHELIEU.

Très rondement... j'ai fait des études là-des-ıs.

MATIGNON.

Déjà ?.. Il faut dire à toutes qu'on les aime.

RICHELIEU.

A toutes !.. c'est beaucoup... Mais, bah ! ça doit être amusant.

MATIGNON.

Nous avons, pour cela, les déclarations verbales... et les lettres.

RICHELIEU, très attentif.

Ah ! oui-dà ?

MATIGNON.

Ceci dépend de l'âge... De quinze à vingt-cinq ans, on écrit... de vingt-cinq à quarante, on parle.

RICHELIEU.

Ah ! ah !.. Ainsi, moi, je suis...

MATIGNON.

Dans l'âge des déclarations écrites.

RICHELIEU, se grattant l'oreille.

Ah ! diable !... C'est que, pour écrire à une femme, il faut tant de qualités !..

MATIGNON.

Trois... Un peu d'amour...

RICHELIEU.

J'en aurai.

MATIGNON.

Beaucoup d'adresse...

RICHELIEU.

J'en ai.

MATIGNON.

Et suffisamment d'orthographe.

RICHELIEU.

J'en... (Se reprenant) Ah ! il faut de l'orthographe ?..

MATIGNON.

Oh ! quand on la sait.

RICHELIEU.

Et quand on ne la sait pas ?

MATIGNON.

On s'en passe.

RICHELIEU.

Alors, j'y suis... ça met l'écriture à la portée de tout le monde.

MATIGNON.

Et, tenez... si vous étiez bien sage... je vous montrerais, comme modèle, un petit billet...

RICHELIEU, se rapprochant vivement.

Que vous avez écrit ?..

MATIGNON.

Ce matin.

RICHELIEU, voulant regarder.

A qui ?

MATIGNON, lui dérobant le billet.

Un instant !.. (Enlevant l'enveloppe.) Il est inutile que vous le sachiez... (D'un air goguenard.) C'est à une nouvelle mariée... (A part.) Pauvre garçon !

RICHELIEU.

A une nouvelle mariée ?.. attendez donc... A madame Patin !..

MATIGNON.

Miséricorde ! madame de Belle-Chasse !.. Est-ce que vous la trouvez bien ?

RICHELIEU.

Moi ?.. je trouve toutes les femmes très bien... Donnez. (Il ouvre le billet.)

MATIGNON, à part.

J'ai envie de le lancer après la femme du Lévrier...

RICHELIEU, lisant.

« Toute belle... » Pas de nom ?..

MATIGNON.

Jamais... on peut changer d'idée.

RICHELIEU.

Et à la fin ?.. « Votre esclave !.. »

MATIGNON.

Toujours... ça va à toutes les tailles.

RICHELIEU.

Et ça n'engage à rien. (Lisant.) « Toute belle! » Je vous ai trop long-temps admirée, pour ne pas » vous aimer; je vous aime trop, pour ne pas vous » le dire... Mon cœur pour un regard ! ma vie » pour un mot! mon sang pour une promesse!.. »

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE BARON, LA BARONNE.*

LA BARONNE, de mauvaise humeur, et traversant la galerie.

Partons, Baron, partons !..

LE BARON, de même.

Vous avez trop parlé !

MATIGNON, à Richelieu, vivement.

Quelqu'un!.. Mon billet!..

RICHELIEU, le mettant dans sa poche.

Soyez tranquille... (A part.) Je le garde !

LA BARONNE, entraînant le Baron.

Je ne resterai pas ici... partons!

MATIGNON, les arrêtant.

Eh! Baronne, quelles nouvelles ?.. l'accueil que le Roi vient de vous faire?..

LA BARONNE.

Oui, il a été joli, l'accueil!.. parlons-en.

LE BARON.

Non, n'en parlons pas... c'est assez comme ça.

RICHELIEU.

Mais, encore... qu'est-ce que c'est, madame l'atin?..

LA BARONNE, descendant.**

Ah ! c'est vous, mon mignon !.. Vous pouvez vous vanter d'être pour quelque chose dans l'avanie en question.

RICHELIEU.

Moi ?..

LE BARON.

Vous... ou votre belle-mère... la Noailles.

MATIGNON.

Comment cela?

RICHELIEU.

Expliquez-vous.

LA BARONNE, se décidant.

Ah bah!.. Au fait, tout le monde l'a vue... Deux de plus qui en riront...

RICHELIEU.

Le Baron a fait rire ?

LE BARON.

Sourire... Rentrons.

LA BARONNE.

D'abord, il s'avance, la tete haute, les yeux au plafond... si bien que, naturellement, il ne voyait pas ses pieds... qui s'embarrassent dans ma queue... moi, je tire, il va toujours, et mon baron de... (Elle achève du geste.)

RICHELIEU, riant.

Bah! vraiment?.. il a...

LE BARON.

Très peu, très peu... personne ne s'en aperçu... Rentrons!

MATIGNON et RICHELIEU.

Attendez...

LA BARONNE.

Je n'y suis pas... Sa Majesté... Ah ! qu'il vieux, le Roi !.. et l'autre aussi, la vieille!.. bien déjeté, c'te cour-là.

(Ils reprennent tous leur série

MATIGNON.

Chut!*

LE BARON.

Allons! bien!.. elle va me faire mettre Bastille, à présent!

LA BARONNE.

Sa Majesté lui adresse la parole, et lui dit. ne sais plus quoi.... à son grand Lévrier... E vez-vous ce qu'il lui répond, lui?

LE BARON, éclatant.

Eh! mordieu! madame, j'en suis fier, de ce j'ai répondu... Il ne faut pas croire qu'il n' qu'un enfant qui puisse répondre à Sa Majest

RICHELIEU.

Mais, après?

LA BARONNE.

Il répond, en regardant la vieille, la Mai non, presque aux côtés du Roi... « Sire, v grand Lévrier pourra se vanter toute sa vie voir regardé en face, à la même heure, le sole et la lune !

MATIGNON et RICHELIEU, étouffant de rire

Oh! oh! oh!**

LA BARONNE, les regardant, en riant aussi.

Tenez! juste comme Sa Majesté!.. Il faisait grimace... épouvantable!.. Il est très laid q il rit... Et la vieille!.. elle se mordait les lèvr elle est vexée... elle vous fera perdre votre ploi dans les chiens, et ce sera bien fait!.. Si m'aviez laissé parler... ah! ah!

LE BARON.

Eh! je vous dis qu'ils étaient très flattés, i rieurement, tous les deux.

RICHELIEU.

Le soleil et la lune ?

LE BARON.

Mais madame de Noailles, qui a la rage d fourrer partout, est venue dire je ne sais q l'oreille de madame de Maintenon... qui l' porté à l'oreille du Roi... qui a froncé le sou en disant avec colère : le petit Richelieu!..

RICHELIEU.

Il a dit?..

LA BARONNE.

Et il s'est levé... c'est-à-dire, on l'a levé.. il a fait encore une grimace, mais dans un genre... Aïe!.. Je le crois très mal hypothé le grand Roi... Alors, en se retournant vers époux, il lui a dit... Qu'est-ce qu'il vous a di

LE BARON.

« M. de Belle-Chasse, allez donc montrer terres à madame la Baronne... vous pour admirer les astres. »

LA BARONNE.

Cette bêtise!.. Comme si la lune n'étai partout!

* Richelieu, Matignon, la Baronne, le Baron.

** Richelieu, le Baron, la Baronne, Matignon.

* Richelieu, la Baronne, Matignon, le Baron.

** Matignon, Richelieu, la Baronne, le Baron.

RICHELIEU.

Mais enfin, la Duchesse de Noailles... Ah! la voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme DE NOAILLES, DEUX LAQUAIS. dans la galerie.*

LA DUCHESSE.

M. le Duc de Richelieu... mon gendre... votre précepteur vous attend dans votre carrosse, cour de la Chapelle.

RICHELIEU.

Qu'est-ce qu'il me veut, mon précepteur?

MATIGNON, à demi-voix.

Peut-être, vous apprendre l'orthographe.

RICHELIEU, de même.

Il ne la sait pas.

LA BARONNE, de même.

Bah! qui est-ce qui la sait?

LA DUCHESSE.

Il veut partir avec vous.

RICHELIEU.

Partir!..

LA DUCHESSE.

A l'instant même... c'est l'ordre du Roi.

RICHELIEU.

Madame!.. madame!.. c'est affreux, cela!.. Vous ne savez pas...

LA DUCHESSE.

Il est six heures, on vous attend.

RICHELIEU, frappé d'un souvenir.

On m'attend!.. En effet, oui, la Princesse, à six heures!.. elle me l'a dit, et j'y cours.

LA DUCHESSE.

M. le Duc, cela ne se peut pas!..

RICHELIEU.

Ah! belle-maman, vous êtes de la cour... vous savez qu'on ne peut faire attendre une Princesse, qui est belle, qui est bonne... qui m'aime et qui me protége.

LA DUCHESSE.

M. le Duc!.. je vous défends!..

LA BARONNE.

Oh! le petit démon!

RICHELIEU.

Adieu! adieu!.. (Il va pour sortir, et se trouve en face de Diane et de Mlle de Nocé qui entrent.) Ma femme!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DIANE, Mlle DE NOCÉ.**

RICHELIEU, bas, à la Duchesse, avec ironie.

C'est ma femme!

DIANE, d'un air dédaigneux, et cependant un peu émue.

Monsieur le Duc... Madame de Bourgogne vient de me faire appeler. « Diane, m'a-t-elle dit, j'ai promis à M. de Richelieu... (Avec effort.) votre mari... un cadeau qui lui convînt... C'est vous que je charge de le lui remettre de ma part. »

* Matignon, la Baronne, Richelieu, la Duchesse, le Baron.

** Matignon, la Baronne, Diane, Richelieu, la Duchesse, le Baron. — Mlle de Nocé, deuxième plan.

RICHELIEU, à part.

Tiens! ce n'est pas la même chose.

DIANE, lui remettant une boîte élégante.

Le voici.

RICHELIEU, la prenant.

Cela?.. (Diane passe à gauche.)*

MATIGNON, s'approchant de Richelieu.

Qu'est-ce donc?

RICHELIEU.

Ah!... voyons!

LA DUCHESSE.

Quelle inconséquence!.. N'ouvrez pas, M. le Duc!.. vous ne pouvez, sans l'ordre du Roi...

RICHELIEU.

Laissez donc!.. (Ouvrant la boîte.) Je verrai... Ciel!...

(Il reste stupéfait et comme anéanti, tenant la boîte ouverte.)

MATIGNON.

Des dragées!..

TOUS.

Des dragées!..

ENSEMBLE, à voix basse.

AIR : Il ne peut s'en défendre. (LE DIEU ET LA BAYADÈRE.)

O surprise nouvelle!..
On vit présent plus beau;
Mais tout ici révèle
Le sens d'un tel cadeau.

(La musique continue piano jusqu'au couplet suivant)

LA DUCHESSE, d'un air triomphant.

Oh! noble Princesse! grande Princesse!.. digne petite-fille de Louis XIV!.. Quel esprit de convenance!.. Des dragées!..

LE BARON, riant.

Ah! ah! ah!... (Richelieu le regarde en face, et le Baron cesse de rire.) Voilà les dragées les plus spirituelles de la monarchie.

LA BARONNE.

Bien tapé! bien tapé!

MATIGNON, s'approchant de Richelieu, toujours immobile, prenant une dragée et la mangeant.

Elles sont excellentes.

LA BARONNE, même jeu.

Parfaites.

LA DUCHESSE, même jeu.

Délicieuses.

LE BARON, même jeu. Richelieu ferme, avec colère, la boîte et lui pince les doigts.

Aïe!.. Exquises.

LA DUCHESSE, avec ironie.

AIR : Bouton de rose.

C'est, d'un baptême,
Quelque boîte qui lui restait.

MATIGNON, souriant.

Ou plutôt c'est, aujourd'hui même,
Une avance qu'elle vous fait...
Pour le baptême.

TOUS; rire étouffé.

Ah! Ah! Ah! (Richelieu jette un coup-d'œil sur Diane, qui le regarde avec dédain. Tous les personnages, excepté Diane et Mlle de Nocé, remontent un peu.)

RICHELIEU.

Devant elle!.. ah!

* Diane, la Baronne, Matignon, Richelieu, la Duchesse, le Baron, Mlle de Nocé.

Mlle DE NOCÉ, bas à Richelieu, avec bonté.

Voilà où mène l'indiscrétion !

RICHELIEU, lui prenant la main, à part.

Ah ! je m'en souviendrai. (Il pleure.)

LA DUCHESSE.

Qu'on fasse avancer le carrosse de M. le duc de Richelieu ! (Un des laquais présente à Richelieu son chapeau et prend la boîte de dragées.) Mon gendre, rejoignez M. l'abbé, votre précepteur. (S'approchant, et tout bas.) Je doute qu'il vous donne jamais une meilleure leçon.

(Musique à l'orchestre, jusqu'à la fin de la scène. Air du MARIAGE DE FIGARO.)

MATIGNON, s'approchant.

Bon voyage, cousin !..

(Il offre la main à Mlle de Nocé et sort au fond.)

LE BARON, même jeu.

Enfant gâté !..

LA BARONNE, même jeu.

Petit gourmand!.. (S'interrompant.) Des larmes! Fi donc !..

(Le Baron lui donne la main, ils sortent.)

RICHELIEU.

Oui, des larmes de rage !..

LA DUCHESSE.

Faites vos adieux à votre femme...

(Il s'approche de Diane, lui prend la main, qu'il baise en la regardant avec émotion, et se retrouve en face de la duchesse.)

RICHELIEU, à part.

Je ne partirai pas !

LA DUCHESSE.

Je vous permets de m'embrasser...

(Richelieu met son chapeau sur sa tête, la laisse, le col tendu, et sort brusquement. Un domestique pose un candelabre sur la table, et ferme les trois portes du fond.)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, DIANE*.

LA DUCHESSE, courroucée.

Vous êtes émue, Diane !..

DIANE.

Oui... mais de colère et d'indignation !.. Ah ! ma mère, vous m'avez donné un mari...

LA DUCHESSE.

Un beau nom !.. Voilà comme était M. le Duc, mon époux, quand il partit... mais cinq ans après... il était superbe !

DIANE.

Cinq ans, ma mère !.. et j'en ai dix-huit !.. et je suis entourée d'hommages, recherchée par tout ce qu'il y a de plus brillant à la cour !..

LA DUCHESSE.

Du courage, ma fille !.. Songez à ce que vous devez au rang des Noailles.

DIANE.

Un mari, devenu déjà le jouet de la cour ! la fable de Versailles !.. dont on rit, dont on se moque !.. à qui l'on offre, non une charge à la cour, non un régiment, mais une boîte de dragées !.. Ah ! s'il était resté... je me serais vengée !

LA DUCHESSE.

S'il était resté !.. Ma fille, vous n'auriez pas oublié ce que vous nous devez à tous... Allons, rentrez chez vous, faites vos prières et... (L'embrassant au front.) bonne nuit, ma fille !..

DIANE, soupirant,

Bonne nuit, ma mère !

LA DUCHESSE, ouvrant la petite porte à gauche.

Je passe chez la Princesse, par les petits appartemens... Adieu, ma fille.

DIANE.

Adieu, ma mère. (La Duchesse sort, Diane s'assied à droite.) Son carrosse vient de partir... tant mieux !

SCÈNE XIII.

RICHELIEU, DIANE.

RICHELIEU, passant la tête à la porte du fond.

Elle est seule !

DIANE.

Je l'oublierai, comme tout le monde... Il avait l'air si ridicule !.. Ah! j'en mourrai de dépit !

RICHELIEU, avançant doucement.

Allons ! allons !.. elle paraissait émue, quand elle m'a vu pleurer... (Montrant le cœur.) Il y a quelque chose là... il ne s'agit que de... Allons donc !.. (Toussant.) Hum ! hum !

DIANE, se levant, effrayée.

Ah !.. quelqu'un !

RICHELIEU, accourant près d'elle.

N'ayez pas peur !.. c'est moi.

DIANE.

O ciel !.. M. le Duc !

RICHELIEU.

Dites : votre mari !

DIANE, troublée.

Comment se fait-il, lorsque M. l'abbé vous attendait dans votre carrosse...

RICHELIEU.

Il doit être loin, s'il court toujours, mon carrosse... c'est-à-dire, l'abbé... je les ai fait partir l'un portant l'autre.

DIANE.

Et que voulez-vous, monsieur ?.. que venez vous faire ici ?

RICHELIEU.

Eh ! quoi ! ce que je viens... Je viens vous prier de m'entendre, de nous entendre pour me venger !.. de vous mettre avec moi, contre tout ce monde qui était là... Matignon, qui est un fat... le Baron, qui est un sot... la Princesse qui m'a humilié... ma belle-mère, que je déteste !..

DIANE.

Monsieur le Duc !..

RICHELIEU, se reprenant.

Non, non, je ne la déteste pas !.. pourvu que vous m'aimiez un peu... Dame !.. je suis votre mari.

DIANE.

Un enfant...

RICHELIEU.

Et je vous aime !..

DIANE, riant.

Vous ?.. ah ! ah ! ah ! comme un enfant.

RICHELIEU.

Comme un mari !

* Diane, la Duchesse.

DIANE, riant plus fort.

Comme un enfant!

RICHELIEU, frappant du pied.

Comme un mari, ventrebleu!

DIANE.

Ah! Dieu!.. Sortez, monsieur.

RICHELIEU.

Tout de suite, avec vous!.. partons, rentrons chez nous, ma chère amie.

DIANE.

Laissez-moi!.. Je vais appeler ma mère.

RICHELIEU *.

Oh! non, par pitié!.. n'appelez pas!

DIANE, avec dédain.

Au fait, qu'ai-je à craindre... d'un enfant?

RICHELIEU.

Encore!.. Oh! non, je le sens bien, à ce que j'éprouve ici, près de vous... mon cœur bat, mes yeux se troublent... je sens que je vous aime avec idolâtrie, avec passion, avec colère!.. Je suis un homme... parole d'honneur!.. Et pour me consoler de partir, il me faudrait...

DIANE.

Des dragées, peut-être...

RICHELIEU.

Ah! c'en est trop!.. Je suis votre époux, votre maître!.. j'ai des droits... des droits très étendus... Oui, riez, riez!.. J'ai ma dignité d'homme, que diable!.. il y va de mon honneur... Et malgré vos rires, je veux, je prétends, j'exige, j'ordonne...

DIANE, passant tout-à-coup du rire au ton sévère.

Monsieur le Duc!.. pour un gentilhomme de votre taille, vous parlez bien haut!

RICHELIEU.

Eh bien! non, je n'exige rien, je n'ordonne pas... je prie, je supplie.

AIR : Pitié, madame. (Loïsa Puget.)

Ah! de mon âme,
S'échappe un cri :
Pitié, madame,
Pour un mari!..
Mais, vous devenez plus sévère!..
Ce mot de mari, triste et froid,
Loin d'exprimer une prière,
Vous semble renfermer un droit.
Eh bien! je change de langage ;
J'abjure ce titre d'époux :
Plus de serment qui vous engage,
Et je vous dis, à deux genoux :
Maîtresse ou femme,
En ce moment,
Pitié, madame,
Pour un amant!

(Il tombe à ses genoux.)

DIANE, d'abord émue, reprend un air de dédain, le regarde en souriant, puis :

Relevez-vous donc, enfant... votre précepteur vous gronderait.

(Elle sort, laissant Richelieu à genoux.)

SCÈNE XIV.

RICHELIEU, seul.

(Il se relève, essuie ses genoux avec son mouchoir et jette au loin son chapeau.)

Va-t'en au diable!.. (Marchant à grands pas et dans la plus violente agitation.) Ah! je suis d'une fureur!.. Oh! la vengeance! la vengeance!.. j'en suis altéré!.. Ma femme... ma femme est une bégueule!.. Eh bien!.. comme disait Matignon, il y en a d'autres!.. (S'adressant à la porte) Oui, oui, il y en a d'autres, beaucoup d'autres!.. et dès ce moment... c'est fini, c'est juré, par mon grand-oncle le cardinal... Je leur déclare la guerre à toutes, et pour commencer... (S'arrêtant.) Diable! pour commencer, comment faire?.. Ah! Matignon me l'a dit... écrire... écrire une lettre, deux, trois, vingt lettres... toutes brûlantes, incendiaires!.. (Réfléchissant.) Oui, mais quelle femme?.. Eh! morbleu! qu'est-ce que ça me fait?.. La première venue, la première qui me tombera sous la main...

MATIGNON, dans la galerie du fond, sans être vu.

Je souhaite une bonne nuit à M[lle] de Nocé.

RICHELIEU, écoutant.

M[lle] de Nocé?.. celle qui, tantôt, ici... Jolie, et fille d'honneur!.. Elle doit avoir un amant... ça fera deux... pour une fille d'honneur, ce n'est pas trop... Et d'une!.. (Il va pour écrire.) Mais que lui dire?.. (Frappé d'une idée.) Ah! j'ai mon affaire!.. (Tirant le billet de Matignon.) « Ma toute belle et votre esclave!.. » C'est élastique, comme dit encore Matignon, ça va à tout le monde... (Écrivant.) Signé, Richelieu. (Il met la lettre sous enveloppe.) C'est plutôt fait. (Écrivant la suscription.) A M[lle] de Nocé... Et allons donc!

LE BARON, au fond sans être vu.

Venez, Baronne, rentrons.

RICHELIEU, gaîment.

Bon!.. la Baronne!.. la veuve Patin!.. Tiens! pourquoi pas?.. elle est jolie aussi... et puis, elle a un mari... (Souriant.) Un mari!.. j'ai dans l'idée que ce doit être plus drôle... Oh! les maris!.. puisque je ne peux pas en être, je leur jure une guerre à mort!.. Va donc pour la Baronne, et de deux!.. (Il s'assied.) Oh! celle-là, je vais lui détacher une épître!.. Je suis tranquille, nos orthographes doivent avoir de grands rapports... Je veux être insolent, impertinent, effronté... Il faut les mener rondement, ces petites femmes!.. (Il écrit.) « Cher ange... » (Écrivant toujours.) Je ferai voir à ma belle-mère et à ma femme, si je suis un enfant!.. à ma femme surtout... Je veux qu'elle enrage, qu'elle soit jalouse, qu'elle soit... tout ce qu'il est possible d'être, enfin!.. (Se levant.) Car, je suis lancé, et l'on ne m'arrêtera pas!.. A moi, toutes les femmes!.. (Vivement.) Excepté ma belle-mère... Toutes à la fois! si elles veulent... rafle générale!.. Je suis si en colère!

AIR : La trompette guerrière. (Robert-le-Diable.)

A moi, toutes les femmes!..
Subissez mes lois :
J'ai le cœur plein de flammes
Pour soixante à la fois!
Pour toutes à la fois!
Ah! la belle existence!
Quel destin! quel avenir!
Aujourd'hui je commence,
Pour ne jamais finir!
Non, je ne veux jamais finir!..

L'amour m'appelle!
Je veux, semblable au papillon léger,

* Richelieu, Diane.

A chaque belle
Etre fidèle,
Un jour, une heure, et puis changer,
Voltiger!
A moi, toutes les femmes! etc.

VOIX DE LA DUCHESSE.

Bonsoir, mes demoiselles...

(Musique jusqu'à la fin.)

RICHELIEU.

Dieu!.. ma belle-mère!.. je suis pris!.. Où me fourrer?.. où... Ah!.. (Il souffle les bougies et se blottit derrière la table, à droite. — Nuit.)

SCÈNE XV.

RICHELIEU, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, rentrant par la porte dérobée et portant un bougeoir.

Mme de Maintenon ne me reprochera pas de manquer de surveillance.

RICHELIEU, à part.

Tiens! une petite porte inconnue!..

LA DUCHESSE.

Et, d'abord, la porte de ce corridor, qui conduit au boudoir de la Princesse, et dont la clé ne me quitte jamais...

RICHELIEU.

L'appartement des filles d'honneur, peut être!.. (Avec exclamation.) Oh!..

LA DUCHESSE, se retournant vivement.

Hein?.. j'ai cru entendre!..

(Elle court au fond, écoute, regarde. Richelieu quitte furtivement sa cachette et se jette dans le corridor par la porte, restée ouverte.)

RICHELIEU, à part et derrière la porte.

Ah! tu ne veux pas biffer l'article 5!..

LA DUCHESSE, rassurée et fermant à clé la porte du corridor.

Tout est parfaitement en ordre.

(Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est à l'hôtel du duc de Richelieu. Le théâtre représente un boudoir élégant. Grande entrée au fond petites portes à droite et à gauche, sur le premier plan; entrées des appartemens à droite et à gauche, dans le fond. Une toilette à droite, un sopha à gauche.

SCÈNE I.

DUBOIS, MERLAC, MICHELIN, UN CARROSSIER; puis, LE CHEVALIER DE MATIGNON.*

DUBOIS, entrant par la droite.

Patience, messieurs!.. Monseigneur descend de son lit et passe sa robe de chambre.

MERLAC.

En attendant, je vais tout préparer pour le coiffer.

LE CARROSSIER.

Je lui apporte son mémoire.

MICHELIN.

Je viens recevoir ses ordres.

DUBOIS.

C'est bien.

MERLAC, le prenant à part.

Dites donc, monsieur Dubois, est-ce vrai, ce qu'on dit: que le Roi a défendu à M. le Duc de quitter son hôtel?

DUBOIS.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi?

MICHELIN, s'approchant.

M. Dubois, comment Mme la Duchesse a-t-elle trouvé sa chambre à coucher?

DUBOIS.

Elle ne l'a pas vue.

(Il va parler au carrossier.)

MICHELIN, à Merlac.

Ah! bah!.. depuis huit jours qu'elle est mariée!..

MERLAC.

A un enfant.

MICHELIN.

Ah! bah! est-ce que... non?

* Merlac, Dubois, le Carrossier, Michelin.

MERLAC.

Eh! non, mon cher.

MICHELILIN.

Qu'est-ce qu'il fait donc, tout seul, dans ces jolis boudoirs?

MERLAC, ricanant.

Il apprend l'orthographe, par ordre du roi.

DUBOIS, venant à eux.

Messieurs! Messieurs!..

MATIGNON, entrant.*

Le chevalier de Matignon... on est visible pour moi.

DUBOIS.

M. le Chevalier...

MATIGNON.

Il dort, n'est-ce pas?.. Parbleu! ces maris n'en font pas d'autres... (A part.) Surtout les maris... garçons. (Il s'assied sur le sopha en riant.) C'est bon, j'attendrai... (Les autres personnages causent au fond. Matignon continue à part.) Ah! mon petit cousin, vous faites déjà scandale!.. Très bien!.. cela me va... cela m'arrange... Diane est piquée au vif...

AIR: Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.

Le dépit fait naître en silence
La colère, qui, par bonheur,
Conduit tout droit à la vengeance,
Et la tête emporte le cœur.
Le scrupule bientôt succombe;
La vertu, prompte à se lasser,
Fait un faux pas, chancelle, tombe...
Et je suis là pour ramasser...

RICHELIEU, en dehors.

Dubois!

* Matignon, Dubois, les autres dans le fond.

DUBOIS.
…i monseigneur.
MATIGNON.
…t!.. le voici!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHELIEU. *

…IEU, entrant par la première porte à droite, en robe de chambre et tout débraillé.
…ois! Dubois!.. (S'arrêtant au milieu du …, et bâillant en étendant les bras.) Ah!..

MATIGNON, à part, toujours assis.
…a pas grandi d'une ligne.

…IELIEU, se tournant vers les fournisseurs.
…est-ce que c'est que toute cette canaille-là, …s?

DUBOIS.
…e perruquier, monseigneur.

RICHELIEU.
…ah! ce bavard… qu'il attende… Et cet …mbécille, couleur lie de vin?..

DUBOIS.
…carrossier, qui désire savoir…

LE CARROSSIER.
…nd M. le Duc voudra bien solder mon mé-…

RICHELIEU.
…s êtes bien curieux, mon cher!.. (A Miche-…oi, là-bas?.. (A part.) Une bonne tête.

DUBOIS.**
…agit des glaces du nouveau boudoir, que …igneur fait meubler.

RICHELIEU.
…! c'est donc le tapissier?

MICHELIN, s'avançant.
…helin… son premier commis et son gendre.

RICHELIEU.
…! tu viens de te marier aussi, toi?

MICHELIN.
…s oui, monseigneur… tout-à-fait.

RICHELIEU.
… ce cas, tu es plus avancé que moi… Et ta …e?.. (Il regarde Dubois.)

DUBOIS.
…rmante, monseigneur.

RICHELIEU.***
…! madame Michelin est jolie?.. je passerai …, un de ces jours… Dubois, tu prendras l'a-…de ce brave homme… (A part.) Une excel-… tête… je disais bien.

MATIGNON, à part.****
…fat!

RICHELIEU.
…! c'est Matignon!.. Bonjour, mon cher, …ur… Je ne vous voyais pas.

MATIGNON, se levant.
…ous regardais.

RICHELIEU, à part.
…bleu! je le savais bien… (Congédiant les …t les chassant avec son mouchoir.) Allez, bra-…ns, allez… (A Merlac.) Attends mes ordres… …!.. (Ils sortent.)

…gnon, Richelieu, Dubois, les autres au fond, à droite.
…gnon, Richelieu, Dubois, Michelin.
…tignon, Dubois, Richelieu, Michelin.
…atignon, Richelieu, Dubois, Michelin.

MATIGNON.*
Bravo! mes complimens!.. J'ai vu dans tout son éclat le vieux Lauzun, et il m'a semblé un instant…

RICHELIEU.
Vraiment?.. (Lui serrant la main.) Ça me fait plaisir… Il était beau, hein?

MATIGNON.
A miracle!.. Aussi, mademoiselle de Montpensier… une Princesse…

RICHELIEU, vivement.
Oh! des princesses!.. il y en a encore.

MONTIGNON,
Il y en aura toujours… (L'observant.) Mais Lauzun n'était pas marié.

RICHELIEU.
Est-ce que je le suis?

MATIGNON.
Mais votre femme?..

RICHELIEU, lui tournant le dos.
Mauvais plaisant!

MATIGNON.
Comme je le disais à madame de Noailles: Vous avez beau faire… Richelieu s'échappera de son hôtel, malgré les ordres du roi…

RICHELIEU.
C'est possible.

MATIGNON.
Il trompera la surveillance de son gouverneur…

RICHELIEU.
Je l'ai déjà grisé trois fois.

MATIGNON.
Il viendra chez sa belle-mère…

RICHELIEU.
Non!

MATIGNON.
Il se glissera près de sa femme…

RICHELIEU.
Non!

MATIGNON.
Il lui demandera grâce…

RICHELIEU.
Non!

MATIGNON.
Et, ma foi, il obtiendra…

RICHELIEU.
Non! non! non! mille fois, non!.. je l'ai mis dans ma tête… J'ai l'article 5 sur le cœur!..

AIR: Vaudeville du Baiser au porteur.

C'est une barrière fatale
Élevée entre deux époux,
Et de la chambre nuptiale
La porte est fermée entre nous…
Ma belle-mère a poussé les verroux.
(Avec force.)
Cette porte, odieuse, infâme,
Je pourrais bien la briser, la franchir!..
(Souriant.)
Je trouve plus doux que ma femme
Vienne elle-même me l'ouvrir.

Aussi, je n'irai pas!.. et à moins qu'elle ne vienne elle-même, à moi… ici… dans mon hôtel…

MATIGNON, riant, à part.
Ah! ah! ah!.. Bien!

* Matignon, Richelieu.

RICHELIEU.

Oui... me demander grâce...

MATIGNON, de même.

Ah! ah! ah!.. très bien!

RICHELIEU.

Je tiendrai bon!

MATIGNON.

Je vous en défie.

RICHELIEU.

Vous m'en défiez?.. Eh bien! mille louis?..

MATIGNON.

Mille louis!.. soit. (A part.) Parbleu! quoi qu'il arrive, je suis toujours sûr de gagner.

RICHELIEU.

Oui, je tiendrai bon!.. et Mlle de Noailles... car ce n'est toujours que Mlle de Noailles... saura que l'on peut fort bien se passer d'elle.

MATIGNON.

Bravo! (A part.) Elle se passera de toi aussi, va.

RICHELIEU.

Et s'il faut que le bruit de mes bonnes fortunes...

MATIGNON.

Elle n'y croira pas.

RICHELIEU.

Je les publierai si haut!..

MATIGNON.

Elle en rira... comme l'autre jour, chez madame de Mouchy, où l'on racontait l'aventure arrivée chez madame la Duchesse de Bourgogne... Eh mais! tenez, le jour même de votre mariage!

RICHELIEU.

Quelle aventure?.. contez-moi donc ça.

MATIGNON.

Laissez donc!.. vous savez...

RICHELIEU.

Moi?.. je ne sais rien... Eh bien! la Duchesse de Bourgogne?..

MATIGNON.

La Duchesse de Bourgogne... passant de sa chambre en son boudoir, pousse un cri de terreur...

RICHELIEU.

Ah! mon Dieu!.. elle avait vu?..

MATIGNON.

Un homme!

RICHELIEU, souriant avec satisfaction.

Ah! c'était un... Après?

MATIGNON.

Il était blotti dans un coin... et cherchait à se cacher sous les rideaux.

RICHELIEU.

Voyez-vous ça!

MATIGNON, prenant la voix de femme.

« Au secours! un homme est ici!..» Aux cris de la Princesse, les filles d'honneur, couchées près de là, se lèvent et accourent, dans le simple appareil... et même mieux que cela...

RICHELIEU.

Vrai?.. ce devait être gentil... Continuez donc.

MATIGNON.

Le coupable est entouré, saisi par cet essaim de nymphes...

RICHELIEU.

Toujours dans le simple appareil... et même mieux que cela?..

MATIGNON.

Lorsque Mme de Noailles arrive, suivie bie[n] de Monseigneur le Duc de Bourgogne lui-mê[me]

RICHELIEU.

Et le coupable?.. (Avec aplomb.) l'homme

MATIGNON.

Parti... disparu... et ces dames assurè[rent] toutes qu'il venait de s'échapper par la [che]minée.

RICHELIEU.

Le maladroit!

MATIGNON, baissant la voix.

Mais non... Car on prétend qu'une heure a[près] une grande malle sortait du palais, portée [par] deux valets de pied, et escortée par l'offici[er de] service.

RICHELIEU.

C'est prodigieux!

MATIGNON.

Eh quoi! vous ignoriez encore...

RICHELIEU.

Absolument... en voilà la première nouv[elle]

MATIGNON.

Parbleu! vous m'étonnez.

RICHELIEU.

Pourquoi?

MATIGNON.

Parce que l'homme du boudoir et d[e la] malle...

RICHELIEU.

Eh bien?

MATIGNON, tranquillement.

C'était vous.

RICHELIEU, avec exclamation.

Chevalier! chevalier!..

MATIGNON.

Oh! mon Dieu! personne ne l'ignore [à la] cour... excepté le Duc de Bourgogne, p[arce] qu'il est convenu que les maris ne savent ja[mais] rien... le grand roi, qui est un peu sourd, d[epuis] qu'il n'entend plus parler de lui... et c'est [heu]reux!.. car la Bastille...

RICHELIEU.

Pas de plaisanteries!... ce n'était pas moi

MATIGNON, continuant.

Et enfin, Diane, qui ne croira jamais, d[isait-]elle chez Mme de Mouchy, qu'un enfant ai[t eu] cette audace...

RICHELIEU.

Un enfant!.. encore!

MATIGNON.

A moins que ce ne fût pour voler des [dra]gées.

RICHELIEU, emporté par le dépit.

Elle a dit!.. Eh bien! si fait, c'était m[oi]... il faut qu'on le dise, il faut qu'on le sac[he, il] faut qu'elle le croye malgré elle... Dites-lui d[e ma] part, Matignon... Non, ne lui dites rien... [c'est] un plaisir que j'aurai moi-même... accomp[agné] de plusieurs autres!

MATIGNON.

Ah! vous irez la voir?

RICHELIEU.

Du tout!.. j'ai parié.

MATIGNON.

Et je gagnerai... (A part.) Maintenant qu'[il l'a]voue. (Haut.) Adieu, duc.*

* Richelieu, Matignon.

RICHELIEU.

Adieu, Chevalier... C'est mille louis que vous me devez.

MATIGNON, s'arrêtant.

Exigibles, à l'échéance de l'article 5?

RICHELIEU, à demi-voix.

Vous me paierez ça.

MATIGNON.

Hein?

RICHELIEU.

Vous me paierez... les mille louis... (Le suivant jusqu'à la porte.) Au fait, j'en ai besoin pour garnir ma cassette... avec trois cents autres que j'ai gagnés à ce grand imbécille de Lévrier.

MATIGNON.

Ah! vous lui avez... C'est donc pour cela qu'il disait, en vous quittant : Aux innocens, les mains pleines!

RICHELIEU.

Aux innocens!.. La veuve Patin me paiera ça!

(Matignon sort en riant.)

RICHELIEU, riant aussi, forcément.

Ah! ah! ah!

SCÈNE III.

RICHELIEU, DUBOIS, MERLAC.

RICHELIEU, cessant tout-à-coup de rire.

Ah! tu t'en vas en me riant au nez, toi!.. comme les autres!.. Par malheur, c'est un garçon... il n'y a pas prise. (A Dubois, qui est entré, suivi de Merlac.) Qu'est-ce?

DUBOIS.

Le perruquier de Monseigneur.

RICHELIEU.

Qu'il entre... (A lui-même.) Il paraît que la plaisanterie se prolonge!.. mais rira bien... (Il est interrompu par Merlac, qui tousse.) Viens ça, pendard, et qu'on m'accommode comme il faut. (Il se jette sur une chaise, que Dubois a placée au milieu du théâtre.) *

DUBOIS.

Les lettres de Monseigneur.

RICHELIEU, tout en lisant.

A propos, Dubois!.. ne m'as-tu pas dit que tu fréquentais la femme du valet-de-chambre de ma belle-mère?

DUBOIS, voulant s'excuser.

Monseigneur!..

RICHELIEU.

Tu fais bien, mordieu!.. elle est mariée, n'est-ce pas?.. bon! ça compte double.

MERLAC, scandalisé.

Oh!..

RICHELIEU, vivement.

Tu es marié aussi, toi... imbécille?.. (Lisant.) «Je vous attends au palais, cour des cuisines... Baronne de... » Oh! la Patin!.. cour des cuisines!.. Restez-y, mon ange!.. (A Dubois, pendant que Merlac le coiffe.) Eh bien! dis-moi, que se passe-t-il chez... (Avec effort.) Chez ma femme? (A part.) Voilà un mot qui m'écorche la bouche!. (Haut.) Eh bien?

DUBOIS, à qui Merlac fait des sig[nes]

Dame! Monseigneur...

* Richelieu, Merlac.

RICHELIEU, jetant la tête à la renverse et surprenant les signes de Merlac.

Qu'est-ce que c'est?.. tu fais la parade, toi, là-haut!.. (A Dubois.) Chausse-moi... (Dubois s'agenouille, lui retire ses pantoufles et lui met des souliers.) Voyons, à vous deux, me direz-vous ce qui se passe chez ma femme?

DUBOIS.

Dame! on dit que Mme la Duchesse...

RICHELIEU.

Après?

DUBOIS.

Est triste... fort triste.

RICHELIEU.

Palsambleu! elle me regrette... j'en étais sûr... Ensuite?.. toi, là-haut?..

MERLAC.

On croit que Mme la Duchesse est amoureuse...

RICHELIEU.

De moi, ça va sans dire... Tant pis, pour elle!.. (Se regardant avec complaisance dans un petit miroir que Merlac lui a remis.) Grande sotte... qui, à dix-huit ans, n'a pas vu dans ces yeux-là!.. (A Merlac.) Rase-moi.

MERLAC.

Plaît-il?

RICHELIEU.

Rase-moi!

MERLAC, embarrassé.

Pardon, mais, c'est que... nous n'avons p[as ce] qu'il faut pour cela.

RICHELIEU.

Tu n'as pas de rasoirs?

MERLAC.

Non... c'est vous qui n'avez pas de...

RICHELIEU, se levant, vivement.

Bah!

MERLAC, souriant.

Dame!.. un enfant...

RICHELIEU, lui lançant un coup de pied, avec colère.

Hein!

MERLAC, s'éloignant.

Ah! Monseigneur!.. (A part.) Il tape comme un homme!..

RICHELIEU, se caressant le menton.

Au fait... il a raison... rien!.. (Le regardant et lui faisant signe de venir.) Écoute... approche.

MERLAC, s'approchant humblement.

Monseigneur.... (Surveillant ses pieds.) Oh! le joli pied!

RICHELIEU, se frottant le menton.

Et... crois-tu que ça vienne bientôt?

MERLAC.

Mais... dans cinq ans.

RICHELIEU, avec colère.

Juste! comme l'article 5!.. (Merlac s'éloigne vivement. — Dubois, qui a emporté les pantoufles, apporte l'habit, et lui ôte sa robe de chambre. Richelieu continue, en mettant son habit.) Et que dit-on de nouveau, par la ville?

MERLAC.

Rien, Monseigneur.

RICHELIEU.

Pas de nouvelles, maroufle!.. et tu es perruquier!.. tu ne sais pas ton état. (A part avec mépris.) Sait-il raser, seulement?.. (Haut, avec emphase.) Et de moi... que dit-on?

MERLAC.

Bien, Monseigneur.

RICHELIEU, avec emportement.

Bien! drôle!.. Je vous forcerai bien tous à parler de moi!.. (Faisant, du geste, approcher Merlac.) J'entends que tu bavardes... que tu dises tout ce que tu vois.

MERLAC.

Si je ne vois rien?..

RICHELIEU.

Eh bien! ce que tu ne vois pas... on devine, ou on invente... et pour commencer...

DUBOIS, qui a emporté la robe de chambre, rentrant vivement par le fond.

Monseigneur!.. une jeune fille demande à vous voir... Faut-il...

RICHELIEU, vivement.

Une jeune fille?.. toujours!.. une vieille et un créancier, jamais!.. (A Merlac.) Et pour commencer, va chez Mme de Noailles, sous prétexte de raser... ceux qui en ont... et dis à tout le monde, que, lorsque tu m'as quitté, je recevais une femme superbe!.. une Duchesse... une Princesse!..

MERLAC.

Permettez...

RICHELIEU, le poussant.

Je te permets tout!.. (Voyant entrer la jeune fille.) Oh! qu'est-ce que ce peut-être?.. ça me fait presque peur... (Se rassurant.) Ah! bah!... Dubois, que personne...

(Dubois sort, en poussant dehors Merlac, qui sort sur la pointe des pieds.)

SCÈNE IV.

RICHELIEU, Mlle DE NOCÉ, enveloppée d'une mantille noire, dont le capuchon lui couvre la figure.

RICHELIEU.

Dieu! si c'était ma femme!.. (Dès que la porte est fermée, Mlle de Noçé relève son capuchon et se montre à Richelieu.) Mlle de Noçé!.. (A part, se frottant les mains.) Une fille d'honneur! rien que ça!

Mlle DE NOCÉ.

M. le Duc... (Mettant la main sur son cœur et comme cherchant un appui.) Mais, pardon!.. le saisissement... l'étrangeté de cette visite...

RICHELIEU.

Dieu! si elle allait s'évanouir dans mes bras!.. Bon! ça me va!

Mlle DE NOCÉ, un peu remise de son trouble.

Vous serez discret?..

RICHELIEU.

Si je serai discret!.. ah! mademoiselle... je jure!.. (A part.) Oh! quand ma femme le saura!..

Mlle DE NOCÉ.

Ce n'est pas pour moi que je viens.

RICHELIEU.

Grand Dieu! il se pourrait!.. Mme la duchesse de Bourgogne...

Mlle DE NOCÉ, vivement.

Ne permet pas qu'on prononce votre nom devant elle, depuis cette nuit où votre imprudence..

RICHELIEU, se penchant vers elle.

Me révéla tant de charmes!..

[illegible]

Mlle DE NOCÉ, baissant les yeux.

Et vous fit oublier d'autres sermens... cette lettre... (Elle la lui montre.)

RICHELIEU.

O ciel! la mienne!.. (A part.) Je n'y pensais plus!

Mlle DE NOCÉ.

J'y ai d'abord fait peu d'attention... de la part d'un enfant...

RICHELIEU.

Eh! mordieu!..

Mlle DE NOCÉ, l'observant.

Quoique l'écriture...

RICHELIEU, à part.

Ah diable!.. coupons court.

Mlle DE NOCÉ, l'observant toujours.

Ne fût pas...

RICHELIEU, l'interrompant, avec feu.

Ah! Mademoiselle!.. vous connaissez à présent mon secret... ce secret, qui n'a éclaté qu'en brisant ma poitrine!..

Mlle DE NOCÉ.

M. le Duc!..

RICHELIEU, continuant, à ses pieds.

Ah! je me jette à vos pieds!.. je baise vos jolies mains!.. (A part.) Ca va! ça va!

Mlle DE NOCÉ.

Ce billet...

RICHELIEU.

Ce billet est l'expression d'un amour ardent, opiniâtre, insensé!

Mlle DE NOCÉ.

Ce billet... n'est pas de vous!

RICHELIEU.

Ah!.. (Avec aplomb, se relevant.) Je le sais bien, Mademoiselle.

Mlle DE NOCÉ.

Vous l'avouez!..

RICHELIEU.

Parfaitement... Vous comprenez... dans ma position d'homme marié.... (Se rengorgeant.) Bientôt père de famille... j'ai été forcé d'emprunter... sans vous nommer!.. l'écriture d'un ami.

Mlle DE NOCÉ.

Vous mentez!

RICHELIEU, avec effronterie.

Vous croyez?.. c'est possible.

Mlle DE NOCÉ.

Vous mentez, vous dis-je!.. cette lettre est de M. de Matignon.

RICHELIEU.

Comment le savez-vous?

Mlle DE NOCÉ.

C'est lui qui l'a écrite.

RICHELIEU.

Pour moi, c'est vrai.

Mlle DE NOCÉ.

C'est faux!.. pour lui, pour lui-même.

RICHELIEU.

C'est encore possible... mais comme elle exprimait exactement ma pensée, mon amour...

Mlle DE NOCÉ, n'y tenant plus.

Non, Monsieur!.. son amour et sa pensée, à lui... car elle était adressée...

RICHELIEU, vivement.

A vous, peut-être?

Mlle DE NOCÉ.

Elle était adressée... Tenez, voici la pareille,

exactement, adressée par lui, à... (Éclatant.) A votre femme!

RICHELIEU, stupéfait.

A ma femme!

Mlle DE NOCÉ.

A votre femme, qu'il aime... depuis long-temps.

RICHELIEU, ému.

Depuis long-temps!..

Mlle DE NOCÉ.

Comment cettre lettre est-elle revenue dans les mains du Chevalier, je l'ignore... mais enfin, il l'a perdue chez moi.

RICHELIEU.

Chez vous?.. (A part.) Oh! je devine!

Mlle DE NOCÉ, baissant les yeux.

C'est-à-dire...

RICHELIEU, de plus en plus ému.

Mais lui!.. quand il m'excitait à piquer, à irriter la Duchesse... quand il me défiait... c'était pour profiter lui-même... le grand traître!

Mlle DE NOCÉ, de même.

Oh oui! bien traître... et je viens vous demander une explication.

RICHELIEU, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!.. (Mlle de Nocé le regarde avec surprise.) Une idée!.. Ah! ah! ah!.. je ne suis pas encore mari, et je serais déjà... (Changeant de ton.) Ah! non, par exemple.

Mlle DE NOCÉ.

Eh quoi! vous n'êtes pas indigné?..

RICHELIEU.

A quoi sert?... Le temps qu'on passe à être indigné, est perdu pour la vengeance... Oh! la vengeance!... le plaisir des Dieux.... et.... des filles d'honneur!... Il s'agit de nous venger!...

Mlle DE NOCÉ.

Me venger!

RICHELIEU.

Oui, je vous vengerai, vous me vengerez, nous nous vengerons!.. voulez-vous?

Mlle DE NOCÉ.

Mais...

RICHELIEU.

Vous hésitez!.. quand je vous offre un cœur jeune!.. un premier amour, qui sera le dernier!...

AIR: Ce titre de soldat m'honore.

Vous êtes trahie... il me semble
Que moi, je suis... du moins, bien près...
Ainsi, le malheur nous rassemble,
Et la vengeance a tant d'attraits!
Voyez, vous avez vos rancunes,
De mon côté, j'ai ma fureur :
Unissons nos deux infortunes...
Nous en ferons peut-être du bonheur.

Mlle DE NOCÉ.

Ah! si du moins il le savait, lui, le perfide!..

RICHELIEU.

Rapportez-vous-en à moi, pour cela!

LA BARONNE, en dehors.

J'entrerai... je veux entrer.

Mlle DE NOCÉ.

Silence!.. écoutez!.. on vient!

RICHELIEU.

Ne craignez rien, on n'entrera pas... (Dubois accourt très agité.) Dubois! qu'est-ce?

DUBOIS, bas.

Une femme, un démon!.. qui veut forcer votre porte.

LA BARONNE, en dehors.

J'entrerai, vous dis-je!

Mlle DE NOCÉ.

Une voix de femme!

RICHELIEU.

Bah! vous croyez?.. (A part.) Encore une!..

Mlle DE NOCÉ.

Quoi! Monsieur, après ce que vous m'avez écrit!.. une autre que moi...

RICHELIEU.

Non, non... (Vivement.) C'est ma femme!

Mlle DE NOCÉ.

O ciel! je suis perdue!..

RICHELIEU, lui montrant la petite porte à droite.

Vous êtes sauvée!.. Tenez, là, entrez vite!.. et n'en sortez, que lorsque je frapperai dans ma main.

(Au moment où il ferme la porte sur Mlle de Nocé, la Baronne paraît. Dubois va au-devant d'elle.)

DUBOIS, voulant l'arrêter.

Mais, madame...

LA BARONNE, lui donnant un soufflet.

Arrière, maraud!

RICHELIEU.

Un soufflet!.. c'est la veuve Patin!..

(Dubois sort.)

SCÈNE V.

RICHELIEU, LA BARONNE.**

LA BARONNE, allant droit à lui, un billet à la main.

Et vous... vous êtes un petit impertinent!

RICHELIEU.

Pour commencer?.. merci.

LA BARONNE.

Permis d'insulter les baronnes de naissance... mais, quand on a été dans les draps, sur le pavé de Paris, on se fâche et on corrige les insolens... Tenez!..

(Elle le frappe au nez, avec le billet.)

RICHELIEU, reculant.

Madame Patin!.. vous me traitez... comme mon valet de chambre!..

LA BARONNE.

Du tout!.. lui, c'était avec la main... et vous, c'est avec votre écriture... Vous m'avez offensée, je vous le rends, l'honneur est satisfait... Bonjour, comment ça va-t-il?

RICHELIEU, lui tendant la main.

Pas mal, et vous?.. Ainsi, vous ne m'en voulez plus?

LA BARONNE, se remettant en colère.

Par exemple! je vous en veux à mort... je vous arracherais les yeux... si ce n'était pas dommage... Non pas pour moi, seigneur Dieu!.. parce qu'au fait, de la part d'un enfant...

RICHELIEU, bondissant.

Bon! à l'autre!.. je n'en échapperai pas une!

* Mlle de Nocé, Richelieu, Dubois.
** La Baronne, Richelieu.

LA BARONNE.

Mais pour mon Baron, mon grand Lévrier... Si ça lui était tombé sous la...

RICHELIEU, à part.

Ah! mon autre lettre!.. je l'avais oubliée aussi!

LA BARONNE, lisant.

« Cher ange! je t'aime, veux-tu m'aimer, pour te désencanailler tout-à-fait? RICHELIEU.»

RICHELIEU, hypocritement.

Il y a ça?

LA BARONNE.

Tiens, petit effronté!..

(Richelieu la regarde en riant. Elle se laisse aller peu à peu, et ils finissent par éclater tous deux.)

RICHELIEU.

Ah! ah! ah!.. Dam! c'est une déclaration.

LA BARONNE.

Ah! ah! ah!.. Morveux!

RICHELIEU, se fâchant.

Ah! veuve Patin!

LA BARONNE, de même.

Je ne suis plus la veuve Patin... et d'une!.. Je suis baronne, présentée à la Cour... ce qui fait enrager un tas de bégueules qui ne me valent pas, et une centaine de faquins, comtes, marquis et autres, à qui feu Patin prêtait notre argent... Je suis l'épouse du grand Lévrier du Roi, entends-tu, petit!.. du gentilhomme le plus maigre, le plus fier et le plus... Ah! ce n'est pas lui qui aurait fait fortune dans les draps!

RICHELIEU, la câlinant.

Parbleu!.. mais vous l'aimez?

LA BARONNE.

Je ne peux pas le souffrir!.. un grand flandrin... qui me mesquine comme les autres, parce que je ne suis pas née... Qu'est-ce que je suis donc, imbécille?.. Aussi...

AIR : Vaudeville des Frères de lait.

Défunt Patin, plein d'égards en ménage,
Est mort intact... Vrai, rien!

RICHELIEU.

Oh! je vous crois...

LA BARONNE.

Mais le Baron!..

RICHELIEU, la câlinant toujours.

Ah! ce serait dommage:
Il ne peut pas mourir comme un bourgeois.

LA BARONNE, le repoussant.

Non, je respect' la morale et les lois.

RICHELIEU.

Mais un malheur... qui sait?.. malgré vous-même...

LA BARONNE.

Oh! dans ce cas, je t'en donne ma foi,
Il le saurait l' premier...

RICHELIEU.

Non, le troisième:
Les deux premiers, ce serait vous et moi.

Et vous m'en voulez toujours de ma déclaration?

LA BARONNE.

Entendons-nous, monstre!.. je t'en veux, pour la forme... parce qu'au fond, je crois que ton intention n'était pas mauvaise.

RICHELIEU, lui prenant la taille.

Pardieu!..

LA BARONNE.

Aussi, tu vois... je n'ai pas de rancune... et je viens te sauver!..

RICHELIEU.

Me sauver!.. de quoi?

LA BARONNE.

De la Bastille!

RICHELIEU, effrayé, frappant ses mains l'une contre l'autre.

O Ciel!.. (La porte à droite s'entrouvre, et Mlle de Noçé va paraître; il court avec effroi pour la retenir.) Non, non!.. (Elle disparaît.)

LA BARONNE, qui n'a rien vu, que le mouvement de Richelieu.)*

Allons, petit, du courage!.. C'est pour te prévenir, que je t'avais donné rendez-vous.

RICHELIEU, revenant à elle.

Cour des Cuisines... Mais qui vous a dit?..

LA BARONNE.

Mon Baron... il y a une lettre de cachet contre toi.

Mlle DE NOCÉ, jetant un cri.

Ah! (La porte se referme tout-à-fait.)

LA BARONNE.

Hein?

RICHELIEU.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RICHELIEU.

Ça?.. ne faites pas attention.

LA BARONNE, allant vers la porte à droite.

Mais, j'ai entendu...

RICHELIEU, l'arrêtant.

Non, c'est... (Vivement.) C'est ma femme!

LA BARONNE.

Votre femme?

RICHELIEU.

En secret, chez moi... ma femme... (A part.) Ça m'aura toujours servi à quelque chose.

LA BARONNE.

Mais alors, elle a dû vous dire...

RICHELIEU.

Rien.

LA BARONNE.

Que cette lettre de cachet... c'est madame de Noailles elle-même qui l'a demandée...

RICHELIEU.

Ah!.. Merci, belle-mère!

LA BARONNE.

Pour être mise à exécution, à la première esclandre, au premier scandale.

RICHELIEU.

Me voilà bien!.. j'ai un pied à la Bastille.

LA BARONNE, élevant la voix du côté de la porte.

C'est pour retenir l'autre que je viens ici... c'est pour vous sauver, voilà tout.

DUBOIS, accourant et très empressé.**

Monseigneur!.. monseigneur!.. Madame de Noailles et madame de Richelieu!

LA BARONNE.

Hein!..

RICHELIEU.

Ma femme!

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il dit?

* La Baronne, Richelieu.

** Richelieu, la Baronne.

RICHELIEU.

Sauvez-vous!

LA BARONNE.

Comment! votre femme?.. mais celle qui est là?..

RICHELIEU, ouvrant la petite porte à gauche.

Il paraît que c'est une autre... Sauvez-vous!

LA BARONNE.

Je disais bien! vous êtes un grand petit monstre!

RICHELIEU, l'entraînant.

Je serai tout ce que vous voudrez... sauvez-vous!..

LA BARONNE, jetant un regard dans le cabinet à gauche.

Pas d'autre porte!.. un vrai fond de sac!... mais pour sortir?..

RICHELIEU.

Un signal!.. dans la main!

LA BARONNE, entrant.

Ah! le petit vilain!

RICHELIEU, fermant la porte.

Bonsoir!

(Dubois, qui faisait le guet au fond, introduit Mme de Noailles et Diane.)

SCÈNE VI.

RICHELIEU, LA DUCHESSE, DIANE.*

RICHELIEU.

Ça se complique! c'est gentil! c'est amusant!

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle.

Personne!

DIANE, à part.

C'est lui!

RICHELIEU, allant à elles, d'un air très galant.

Ah! mesdames, entrez, de grâce... Dubois, des siéges.

LA DUCHESSE, d'un ton sec.

C'est inutile.

RICHELIEU, à part.

Oh! oh!.. (Haut.) Mais, mademoiselle de Noailles...

LA DUCHESSE.

Dites: Madame la Duchesse de Richelieu.

RICHELIEU.

Du tout!.. l'article 5 s'y oppose... (Reprenant et appuyant.) Mademoiselle de Noailles prendrait peut-être...

DIANE.

Monsieur...

LA DUCHESSE.

Rien! (Bas à Diane.) De la fermeté, et pas un mot. (Diane se tient les yeux baissés.)

RICHELIEU, à part, la regardant.

Ma femme!.. c'est ma femmme!.. Dieu! qu'elle est jolie!.. elle a surtout... (Se sentant faillir, avec effort.) Allons donc!.. elle est laide.

LA DUCHESSE.

Mon gendre!..

RICHELIEU.

Ma belle-maman!..

LA DUCHESSE, d'un ton très sec.

Pas de préambule... je ne les aime pas.

RICHELIEU, de même.

Ni moi, non plus!.. (A part.) Attends donc! je vais te répondre, moi.

* Diane, la Duchesse, Richelieu.

LA DUCHESSE.

C'en est fait!.. le Roi sait tout!

RICHELIEU, effrayé.

Ah! bah!.. (A part.) Les deux pieds y sont!

LA DUCHESSE.

Madame de Maintenon, gardienne sévère des bonnes mœurs, a demandé une lettre de cachet...

RICHELIEU.

A votre requête.

LA DUCHESSE, poursuivant.

Et le Roi est trop magnanime...

RICHELIEU.

Pour refuser si peu de chose?.. comment donc! m'embastiller, pour les beaux yeux de la veuve Scarron!..

LA DUCHESSE.

M. le Duc!

RICHELIEU.

Ou pour les vôtres... (Faisant un pas.) Que la volonté du Roi soit faite.

DIANE, émue.

Comment?..

RICHELIEU, s'arrêtant.

Mademoiselle de Noailles a dit?..

LA DUCHESSE.

Madame la Duchesse de Richelieu... n'a rien dit.

RICHELIEU, insistant.

Mademoiselle de Noailles!

LA DUCHESSE.

Cependant, un reste d'indulgence peut encore vous sauver.

RICHELIEU.

Ah! voyons le reste d'indulgence.

LA DUCHESSE.

A la porte de votre hôtel, va s'arrêter un carrosse de voyage, qui doit prendre, à votre gré, deux routes bien différentes.

(Diane prête beaucoup d'attention.)

RICHELIEU.

Qui sont?..

LA DUCHESSE.

L'une, celle de Normandie, où se trouve le château de Noailles... l'autre, celle de Paris, où se trouve le château de la Bastille... A vous le choix.

RICHELIEU, avec feu.

Vous me le demandez!.. Mais c'est l'enfer et le paradis!.. Oh! oui, le paradis, le ciel, n'est-ce pas?.. Car je pars avec ma femme... avec ma femme, qui vient me chercher, qui m'emmène... et l'article 5 ne sera pas du voyage!

LA DUCHESSE.

Si fait!.. avec moi!

RICHELIEU, résolument.

Qu'on me conduise à la Bastille!

DIANE, laissant échapper un cri, et chancelant.

Ah!

RICHELIEU, vivement.

Mademoiselle de Noailles se trouve mal!..

LA DUCHESSE.

Madame la Duchesse de Richelieu!.. se trouve fort bien.

RICHELIEU.

Mademoiselle de Noailles!

LA DUCHESSE.

Apprenez donc alors... (On entend du bruit à la pièce à droite.) Qu'est-ce que c'est?

RICHELIEU, à part.

Maladroite ! (Diane regarde vivement de ce côté.)

LA DUCHESSE.

Il y a ici quelqu'un !.. (On entend casser une glace dans le cabinet à gauche.) Encore !.. là !..

(Diane paraît très émue.)

RICHELIEU, à part.

Allons ! l'autre qui casse mes glaces !

LA DUCHESSE.

Il y a du monde caché ici !

RICHELIEU, vivement.

C'est ma fem... (A part.) Oh ! diable !.. ça ne peut plus me servir.

LA DUCHESSE, qui l'a deviné.

Ah ! c'est donc une femme ?

RICHELIEU.

Non.

LA DUCHESSE.

Deux, peut-être !

RICHELIEU, à part.

A la bonne heure ! (Il se pose avec aplomb.)

LA DUCHESSE.

Quelle abomination !..

DIANE, avec émotion, à part.

Oh ! mon Dieu !

RICHELIEU, à part, avec joie.

Ça lui fait quelque chose !

LA DUCHESSE.

M. le Duc !.. il faut que je vous parle, il me faut une explication... Mais, ici... en ce moment...

RICHELIEU, souriant.

C'est juste... (Il sonne.) ce n'est pas dans les convenances... (A Dubois, qui entre.) Dubois ! conduisez madame la Duchesse de Noailles et... mademoiselle sa fille... dans l'appartement de madame la Duchesse de Richelieu.

AIR : Walse de Strauss.

RICHELIEU.	LA DUCHESSE.
Je me soumets	Il se soumet,
Et je promets,	Il me promet,
Dès qu'en ces lieux	Dès qu'en ces lieux
Nous serons deux,	Nous serons deux,
D'entendre tout,	D'entendre tout,
D'être, surtout,	D'être, surtout,
Obéissant	Obéissant
Comme un enfant.	Comme un enfant.

LA DUCHESSE, à Diane.

Suivez-moi donc, venez, madame...
Pour vous, monsieur...

RICHELIEU.

J'attends ici.

(La Duchesse se dirige vers la porte.)

DIANE, à part.

Quoi ! pas un mot pour sa femme !..

RICHELIEU, de même.

Pas un regard pour son mari !

(Au moment de sortir, Diane se retourne, leurs regards se rencontrent, et tous deux éprouvent comme une commotion.)

RICHELIEU et DIANE, en même temps.

Ah !..

LA DUCHESSE, se retournant.

Hein ? (Richelieu la salue profondément.)

REPRISE.

RICHELIEU.	LA DUCHESSE.
Je me soumets	Il se soumet
A vos arrêts,	A mon arrêt,
Obéissant	Obéissant
Comme un enfant.	Comme un enfant.

(La Duchesse sort, avec sa [illegible] porte du fond, à gauche [illegible])

SCÈNE VII.

RICHELIEU, puis LE BARON et LE CHEVALIER DE MATIGNON.

RICHELIEU, ému.

Ah ! ce regard ! ce regard !.. J'allais tout oublier... Matignon, mon pari, mon honneur... Elle y viendra, morbleu ! (Changeant de ton.) Mais, d'abord, allons au plus pressé... Eh ! vite, mes prisonnières !..

(Il court vers la porte à droite, se ravise et court vers la gauche, s'arrête comme ne sachant par laquelle commencer... se décide enfin, et va pour ouvrir à la Baronne. La porte du fond s'ouvre, et le chevalier paraît, suivi du Baron.)

MATIGNON.

Point de laquais, on peut entrer.

RICHELIEU, s'arrêtant.

Les malheureuses n'en sortiront pas !

LE BARON.*

Pardon, très cher, pardon !.. quand la porte est ouverte, j'entre.

RICHELIEU.

Je crois bien... vous, qui entreriez par le trou de la serrure.

LE BARON.

Ah ! ah ! ah !.. il est espiègle... (A Matignon.) Il est seul !

MATIGNON, riant aussi.

Absolument seul !.. ah ! ah ! ah !

RICHELIEU.

Parbleu !.. et il n'y a pas de quoi rire.

MATIGNON.

J'ai rencontré, à deux pas, le Baron qui venait s'exécuter et payer sa dette...

LE BARON.

Trois cents louis, que voici dans cette bourse.

RICHELIEU, prenant la bourse.

Aux innocens, les mains pleines !

(Il jette un coup-d'œil du côté de la Baronne.)

LE BARON, satisfait.

Comment ! on vous a conté cette facétie ?.. c'est un trait malin...

MATIGNON, à Richelieu.

Qui vous est resté sur le cœur.

RICHELIEU.

Peut-être... mais tout passe... Je conserverai le mot du Baron, un mois... son argent, un jour... (A part.) et sa femme, une heure.

LE BARON.

Vous comptez donc me rendre...

RICHELIEU, lui serrant la main.

Tout ce que j'ai à vous.

LE BARON.

Merci !

MATIGNON.

Quant à moi, qui ai aussi parié mille louis...

RICHELIEU, regardant à sa gauche.

Oh ! vous, votre compte est fait.

MATIGNON.

Tant mieux !.. partie gagnée... Au fait, c'était folie à vous, de prétendre que M[me] de Richelieu viendrait ici vous demander grâce.

RICHELIEU.

Elle est peut-être en route.

MATIGNON.

Bah !

* Matignon, Richelieu, le Baron.

LE BARON, de même.

Bah !

RICHELIEU.

Bah ?.. Elle, et bien d'autres... il y a beaucoup de femmes qui se mettent en route, cette année.

MATIGNON.

AIR : Vaudeville de Partie et Revanche.

Que dites-vous ?.. c'est de la médisance !
Quand à la Cour les mœurs sont en renom !

RICHELIEU.

Et depuis quand ?

LE BARON.

Depuis qu'en France
La sagesse a changé de nom,
Et la vertu s'appelle Maintenon.

MATIGNON.

La favorite est le modèle
De toutes les femmes...

RICHELIEU.

Eh bien !
Raison de plus : si toutes sont comme elle,
Tous les maris seront comme le sien.

LE BARON.

Oh ! le petit gueux !.. c'est avec ces idées-là qu'il va marauder chez les filles d'honneur... Dites donc, Chevalier, prenez garde !.. il aime Mlle de Noé.

MATIGNON.

Oh ! l'honneur de ces dames n'en est pas moins intact.

RICHELIEU.

Ah !.. vraiment ?

MATIGNON.

Je ne suis pas comme le Baron... qui, tout à l'heure, n'osait pas entrer... Il vous croyait presque en bonne fortune... Ah ! ah ! ah !

LE BARON.

Ou à manger des bonbons... Ah ! ah ! ah !

RICHELIEU.

Baron !..

MATIGNON.

Eh ! non, lui ai-je dit, mon cher, il est avec son précepteur ! (Il rit.)

RICHELIEU.

Et c'est ce qui vous faisait rire ?.. Vous ne croyez donc pas, vous ?..

MATIGNON.

Je ne crois rien, tant que je n'ai rien vu.

RICHELIEU

Ah !.. (Au Baron.) Et vous ?

LE BARON.

Ni moi, non plus.

RICHELIEU.

Ah ! (Il regarde à droite et à gauche.

MATIGNON.

Eh ! non, mon cher, vous n'y êtes pas... Pour avoir une réputation, pour être à la mode, il vous manque deux choses... une bonne fortune et un duel !.. mais, là, bien publics, bien connus...

LE BARON.

Coràm populo.

MATIGNON.

Une femme... affichée.

LE BARON.

J'ai commencé par là, coquin que j'étais !.. J'en affichai une,

RICHELIEU, avec résolution.

Oh ! qu'à cela ne tienne !.. moi, j'en afficherai deux !

MATIGNON.

Bravo !.. Il ne suffit pas d'être...

LE BARON.

Il faut paraître.

RICHELIEU.

Mais, un amant... un mari ?.. les égards ?..

MATIGNON, riant.

Prétexte !..

RICHELIEU.

La discrétion ?..

LE BARON.

Prétexte !

RICHELIEU.

Prétexte ?

LE BARON et MATIGNON.

Prétexte !

RICHELIEU, à part, avec dépit.

Ah ! c'est comme cela !.. (Se décidant, et bas à Matignon.) Regardez à droite.

MATIGNON.

Bah !..

RICHELIEU, bas au Baron.

Regardez à gauche.

LE BARON.

Bah !

(Richelieu, entre eux deux, s'éloigne un peu et frappe dans ses mains. Aussitôt les deux portes s'ouvrent ; la Baronne et Mlle de Noé sortent en même temps : frappées de surprise, en voyant, l'une le Chevalier, l'autre le baron, elles se rejettent précipitamment en arrière, et les portes se ferment. Les deux hommes demeurent immobiles.)

RICHELIEU.

Eh bien ! messieurs ?..

MATIGNON, regardant le Baron et partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !

LE BARON, le regardant, de même.

Oh ! oh ! oh !

RICHELIEU, au milieu.

Ne vous gênez pas... Ma foi ! vous y allez de si bon cœur, que... Ah ! ah ! ah !..

LE BARON, de loin, au Chevalier, en riant toujours.

Vous avez vu ?...

MATIGNON, de même.

Oui, oui... Et vous ?

LE BARON.

Très bien !.. oh ! oh ! oh !

(Ils se remettent à rire tous trois.

MATIGNON.

Oh ! pour le coup, mon cousin... je fais amende honorable.

LE BARON.

Je me prosterne. (Le poussant de l'épaule, et à demi-voix.) Une fille d'honneur !.. gaillard !

MATIGNON.

Gloire au duc de Richelieu !.. (De même.) Une femme mariée !..

LE BARON, avec enthousiasme.

Vous êtes un grand...

(Il s'arrête, les yeux sur Matignon, et se détourne pour rire... L'autre en fait autant.

RICHELIEU, avec aplomb.

Eh bien !.. croyez-vous que cela suffise ?

MATIGNON.

Bien! bien!.. pour la moitié.

RICHELIEU.

Comment?

LE BARON.

Du côté des femmes... parfait!

MATIGNON.

Vienne l'affaire d'honneur...

RICHELIEU.

L'affaire d'honneur?..

MATIGNON.

Plus tard...

RICHELIEU, avec force.

Non, non, dès à présent, morbleu!

LE BARON.

Ah! diable!.. prenez garde... il y a édit royal!..

MATIGNON.

Ah! bah! j'ai commencé par là... j'ai eu une affaire.

RICHELIEU.

Et moi, j'en aurai deux!.. (Faisant signe au Baron, lui prenant le bras, le conduisant vers la gauche et baisant la voix.) Baron... voulez-vous savoir ce qui a fait rire le Chevalier?

LE BARON.*

Ah! oui... (Montrant la droite.) C'est moins drôle que là...

RICHELIEU.

Si fait!.. regardez à droite.

MATIGNON, gagnant la droite.

Qui diable a pu faire rire le Baron?

RICHELIEU, bas.**

Regardez à gauche. (A part.) Elles veulent une vengeance, elles me l'ont dit!.. (Remontant et élevant la voix avec affectation.) Adieu, Baron... Bonjour, Chevalier... au revoir!.. (A leur surprise, il répond par un signe qu'ils comprennent aussitôt.—A part.) Un grand silence!.. elles les croient partis... (Toussant.) Hem! hem!..

(Matignon et le Baron, placés près des deux portes, retournent la tête et se regardent encore en riant tout bas. Richelieu frappe dans ses mains: Les deux portes s'ouvrent, les deux femmes reparaissent; mais, cette fois, la Baronne est en face de son mari, et Mlle de Nocé en face du Chevalier. Elles rentrent précipitamment, sans fermer les portes.)

MATIGNON, furieux.

Césarine!

LE BARON, de même.

La Bar... La veuve Patin!

RICHELIEU.

Eh bien?.. (Riant aux éclats.) Ah! ah! ah!.. (S'arrêtant tout-à-coup.) Je ris seul!.. (On entend rire la Baronne.) Non, il y a de l'écho.

MATIGNON.

M. le Duc! M. le Duc!.. vous allez me rendre...

RICHELIEU.

Parbleu! j'y compte bien!

LE BARON, exaspéré.

Vous me rendrez...

RICHELIEU.

Allons donc!.. et de deux!.. Ai-je tenu parole?

MATIGNON, bas.

Vous m'enleviez ma maîtresse!

RICHELIEU, bas, mais sévèrement.

Vous vouliez bien m'enlever ma femme!

LE BARON.

C'est infâme!.. je suis sûr que je suis tout jaune!

RICHELIEU.

Aux innocens, les mains pleines!

MATIGNON.

Nous nous battrons!..

LE BARON.

A mort!..

RICHELIEU.

A l'instant, dans le jardin de mon hôtel... marchons!..

(Ils s'élancent vers la porte. La Duchesse paraît.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.*

Qu'est-ce donc?.. qu'y a-t-il!.. ce bruit!..

TOUS TROIS, ensemble.

Partons!

LA BARONNE, s'élançant et poussant un cri.

Ah!.. Hercule!..

(Elle arrête le Baron par le bras.)

LA DUCHESSE.

Une!..

Mlle DE NOCÉ, sortant de l'autre côté.

Chevalier!.. ah!.. un enfant!..

LA DUCHESSE.

Deux!..

RICHELIEU.

Je suis à vos ordres.

LA BARONNE, à son mari.

Non! tu ne te battras pas!

LA DUCHESSE.

Un duel!**

RICHELIEU.

Deux duels!.. et après ça, la Bastille!.. je suis lancé! (Mouvement de Mlle de Nocé.)

LA BARONNE.

La force armée me répondra de vous!

MATIGNON ET LE BARON, bas à Richelieu.

Au jardin!

ENSEMBLE.

AIR: Ah! c'est nous faire outrage. (Le Plastron.)

RICHELIEU, MATIGNON, ET LE BARON.

Partez / Partons sans plus attendre!
Rien ne peut nous défendre
De venger notre honneur
Et de montrer du cœur.
Pour punir une offense,
Tout gentilhomme, en France
Doit donner à l'instant
Et sa vie et son sang!

LA DUCHESSE, LA BARONNE, Mlle DE NOCÉ.

Courons sans plus attendre!
Nous saurons bien défendre
Ce combat plein d'horreur,
Qui nous glace le cœur!

* Richelieu, le Baron, Matignon.
** Le Baron, Richelieu, Matignon.

* La Baronne, le Baron, la Duchesse, Richelieu, Matignon, mademoiselle de Nocé.
** La Duchesse, la Baronne, le Baron, Richelieu, Matignon, mademoiselle de Nocé.

Nous trouverons, je pense,
Une prompte assistance,
Pour arrêter à temps
Chacun des combattans.

(sortent : Mlle de Nocé, la première, cachée sous son capuchon. La Baronne veut entraîner son mari, qui lui échappe, et sort avec Matignon.)

SCÈNE IX.

. DUCHESSE, RICHELIEU, DUBOIS, qui est accouru au bruit; puis, DIANE, à la fin de la scène.—La Duchesse va tomber sur le canapé à gauche, comme si elle allait s'évanouir.*

RICHELIEU, triomphant.

Eh bien! Madame, cet enfant est-il devenu un mme?.. Dubois, mon chapeau, mon épée!
(Dubois sort à droite.)

LA DUCHESSE.

Monsieur! tant de scandale!.. Je suffoque! j'é-uffe! je n'en puis plus!

RICHELIEU, avec élan.

Ah! c'est vous qui l'avez voulu!.. je vous dois . réputation qui commence... Merci, belle-re, merci! (La Duchesse va pour répondre.) oi?.. c'est affreux, épouvantable?.. deux mes! deux duels!.. Non, c'est gentil, ça me ce... en attendant que je sois colonel!.. Mer-belle-mère, merci! (La Duchesse veut encore ler.) Ce n'est pas encore assez?.. Je le sais n... mais, patience!.. vous verrez!.. Mes apades ont commencé la nuit de mes noces... ce à votre infernal article 5!.. Vous aurez à dre compte à Dieu et à ma femme, du tort e vous lui avez fait!.. (La Duchesse se lève, de ère.) Parlez! parlez!..

LA DUCHESSE, criant.

Mais laissez-moi donc parler!..

RICHELIEU, l'interrompant.

Vous n'avez rien à répondre... rien!.. Vous ez mal gardé la Duchesse de Bourgogne!.. mal rdé les demoiselles d'honneur!.. Prenez garde, présent, de mal garder votre fille!.. Car, je us en préviens, l'aiglon a pris son vol... et les gles volent bien haut, Madame!.. Merci, belle-re, merci!..

Air : Simple soldat.

On m'a prédit que je vivrais cent ans!..
J'y parviendrai... pourvu que je vieillisse...
Que je serais grand homme!.. Avec le temps,
J'y parviendrai... pourvu que je grandisse...
Que je serais le plus fameux vaurien,
Jusqu'à la fin!.. et j'ai bonne espérance :
J'y parviendrai, morbleu! j'y compte bien...
Si Dieu me donne le moyen
De finir comme je commence!
(A Dubois qui rentre.)

Dubois, suivez-moi chez le Chevalier de Ma-gnon. (Bas.) Au jardin!

LA DUCHESSE, suffoquant.

Dubois! je vous défends!.. cette arme!..

RICHELIEU, frappant sur le pommeau de l'épée.

Cette arme?.. C'était le jouet d'un enfant... out à l'heure, ce sera l'épée d'un gentilhomme!
(Il va pour sortir.)

DIANE, s'élançant, et poussant un cri.

Ah!..

(Richelieu la salue froidement, met son chapeau et sort.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, DIANE.**

LA DUCHESSE, avec explosion.

A quinze ans!.. Il ne vivra pas!

DIANE, très agitée.

Ma mère! ma mère!.. ah! qu'avez-vous dit!.. Vous n'avez donc pas entendu... le Baron... le Chevalier!..

LA DUCHESSE.

Vous avez écouté?

DIANE.

Ah! je n'ai pas perdu un mot... Il va se battre!

LA DUCHESSE.

Eh non!.. il va chez Matignon, notre cousin, qui sait trop bien ce qu'il nous doit, ce qu'il se doit à lui-même, pour se mesurer avec un enfant.

DIANE, avec feu.

Un enfant... plein de cœur et de courage, ma mère!..

LA DUCHESSE.

Un petit fou... qui, ce soir, couchera à la Bastille!..

DIANE.

A la Bastille!

LA DUCHESSE.

Il y couchera... Je cours chez le Chevalier, et de là, chez le lieutenant de Police... Mais qu'avez-vous donc, Diane?.. cette émotion! ces pleurs!.. Est-ce que...

DIANE.

C'est mon mari, ma mère!..

LA DUCHESSE.

Ma fille, il ne l'est pas! il ne l'a jamais été! il ne le sera jamais!.. Vous ne l'aimiez pas!..

DIANE.

Non... mais, depuis que tout le monde l'aime... toutes les femmes, du moins... (Mouvement de la Duchesse.) Je ne sais ce qui se passe en moi... je le hais bien encore... mais ce n'est plus la même chose.

LA DUCHESSE.

Moi, c'est de plus fort en plus fort!.. J'irai au Roi, nous obtiendrons une séparation... il le faut!.. Après une conduite comme la sienne, si vous l'aimiez... si... je vous déshériterais!..

DIANE.

Air du piége.

Mon Dieu! que faire?.. on me dit aujourd'hui;
Que la pitié n'entre pas dans votre âme;
Puis, dans cinq ans, on me dira de lui :
Chérissez votre époux, Madame.
Si je ne dois jamais avoir d'amour,
Soit, je le hais, je vous imite...
(Avec candeur.)
Mais si je dois l'aimer un jour,
Autant commencer tout de suite.

LA DUCHESSE.

Ma fille!..

*La Duchesse, Richelieu, Dubois.

**Diane, la Duchesse.

DIANE.

Oui, ma mère, oui, vous avez raison, je ne dois pas l'aimer... je le hais... mais qu'il vive!

LA DUCHESSE.

C'est bien... Je cours empêcher un malheur... que je ne crains pas... Mon carrosse est en bas... mes gens vont faire approcher une chaise pour vous... Rentrez à l'hôtel... et surtout, point de regrets, point de larmes... pensez à notre gloire, et ne donnez pas cette joie à un petit fat, qui est amoureux de toutes les femmes.

DIANE, tristement.

De toutes... excepté de moi!

LA DUCHESSE.

Ma fille!

DIANE.

Me voici, ma mère!

LA DUCHESSE.

Je vais faire arrêter tout le monde.

(Au moment où elle sort au fond avec Diane, Dubois paraît à la porte du fond à droite, pâle, défait et se soutenant à peine.)

SCÈNE XI.

DUBOIS, puis RICHELIEU.

DUBOIS, d'une voix étouffée.

Mme la duchesse!.. Mme la duchesse!.. ils se battent encore!.. mon brave jeune maître!.. ils vont le tuer!.. (Tombant assis.) Ah! je n'y vois plus... je n'ai plus de jambes!

RICHELIEU, rentrant.

Dubois!..*

DUBOIS, poussant un cri.

Ah!.. vous n'êtes pas mort?

RICHELIEU, riant.

Pas encore, mon vieux Dubois... Aussi, je ris, je pleure, tout à la fois... Mon épée!.. tiens, tiens, garde-la-moi bien, celle-là!.. je n'en veux pas d'autre, quand j'irai à la tête du régiment qu'on m'a promis!

DUBOIS, l'examinant.

Pas blessé!.. Mais les autres?.. le Chevalier?

RICHELIEU.

Presque rien... une piqûre.

DUBOIS.

Le Baron?

RICHELIEU.

Quant au Baron... (Partant d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah! tu ne devinerais jamais... (Changeant de ton.) Et il y avait du monde aux fenêtres, sur les murs... Tout Paris le saura... toutes les femmes!.. et la mienne aussi!.. Mais je l'ai laissée ici, pâle, tremblante... elle m'attend, j'en suis sûr!..

DUBOIS, tristement.

Partie, monseigneur.

RICHELIEU.

Partie!.. (Avec amertume.) Partie!.. quand j'allais me battre!.. quand peut-être... Ah! c'est un cœur sec et froid!.. j'y renonce... (Se ranimant.) Ou plutôt non!.. C'est ma femme!.. (Plus gaîment.) Et pendant que je suis en train de guerroyer... je cours à l'hôtel de Noailles... si l'on m'en ferme la porte, tu te placeras sous la fenêtre... quelqu'un, n'importe qui.. mon gouverneur!.. grimpera sur tes épaules... et je monterai par dessus tout ça.

DUBOIS.

Ah! M. le duc, votre gouverneur!

RICHELIEU.

Un cuistre! qui ne m'a rien appris... il gagnera son argent. (Changeant de ton.) Mais je perdrai le mien... et mon honneur... car j'ai parié que je n'irais pas... et qu'elle viendrait elle-même...

DUBOIS.

Mme la duchesse?

RICHELIEU.

Comme les autres.

DUBOIS.

N'y comptez pas.

RICHELIEU.

Laisse donc... (La porte du fond s'ouvre; Diane paraît.) Ah! (Il détourne vivement la tête.) C'est elle!... j'en étais sûr!

DIANE, sur le seuil de la porte.

Oh! mon Dieu!.. que j'ai eu peur!

RICHELIEU, passant devant Dubois, comme s'il ne voyait pas Diane et baissant la voix.

Ferme! et n'aie pas l'air...

(Dubois se dirige vers la droite, en feignant aussi de ne rien voir.)

SCÈNE XII.

RICHELIEU, DIANE, DUBOIS.*

RICHELIEU, allant s'asseoir sur le sopha.

Dubois?

DUBOIS.

Monseigneur?

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est?.. il me semble qu'on est entré.

DUBOIS, jouant la surprise.

Oui, monseigneur... c'est... c'est Mme la duchesse.

RICHELIEU.

Qui?

DIANE, d'une voix tremblante.

Moi... M. le duc.

RICHELIEU, se levant tout-à-coup.

Vous!.. vous, madame! un honneur si inespéré!.. Dubois, un fauteuil! (Allant la prendre par la main.) C'est presque une bonne fortune, savez-vous... Ah! pardon!.. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (A part, en l'observant.) Bien, très bien!.. je crois qu'elle a pleuré... pauvre petite femme! (Il invite Diane à s'asseoir sur le fauteuil que Dubois a placé au milieu du théâtre. Dubois, va-t'en. (A Diane.) Vous permettez?

DIANE, s'asseyant.

Vous êtes chez vous, M. le duc. (Il salue et s'assied sur le sopha. Dubois sort.—Moment de silence. A part.) Mon Dieu! est-ce qu'il ne me dira rien

RICHELIEU, à part.

C'est cela un ménage?.. Il doit y avoir quelque chose de mieux.

DIANE, à part.

Quel air impertinent!.. Il se venge. (Silence.

RICHELIEU, à part.

Elle parlera.

* Dubois, Richelieu.

* Richelieu, Diane, Dubois.

DIANE, après quelques efforts.

M. le duc...

RICHELIEU, à part.

Allons donc !.. elle parle.

DIANE.

Pardon, si j'ai pris la liberté... si je suis venue... C'est que j'avais cru... il m'avait semblé d'une affaire d'honneur...

RICHELIEU, à part.

Comme sa petite voix est émue !

DIANE.

J'étais tremblante...

RICHELIEU, jouant avec un gland du sopha.

Vous étiez bien bonne... Le combat ne pouvait avoir des suites graves... Un duel... d'enfant!

DIANE.

Ah ! (Elle baisse les yeux.)

RICHELIEU, à part.

Elle a compris... elle a de la mémoire.

DIANE.

Cependant, la cause de... de ces duels était sérieuse... très sérieuse.

(Elle approche son fauteuil.)

RICHELIEU.

Vous croyez? (A part.) Elle a approché son fauteuil,

DIANE.

Deux femmes cachées ici !..

RICHELIEU.

Ah ! vous savez ?.. En ce cas, je ne le nierai pas... j'avoue naïvement que deux femmes...

DIANE.

Vous l'avouez !.. mais c'est le comble de l'audace !.. de l'indignité!.. Deux femmes enfermées chez vous !

RICHELIEU.

Oh ! c'est sans conséquence... chez un enfant.

DIANE.

Ce mot, monsieur!..

RICHELIEU.

Il est de vous... et à ce titre, j'y tiens... (Diane approche encore son fauteuil.) Décidément, son fauteuil a des fourmis dans les pieds... (Haut.) Et puis, qui sait... ces dames m'apportaient peut-être... des dragées.

DIANE, avec dépit.

Ces plaisanteries...

RICHELIEU.

Sont très agréables... pour les enfans.

DIANE, se levant tout-à-coup.

Eh ! monsieur, vous n'êtes plus un enfant!

RICHELIEU.

Vous croyez?.. (Il se lève fièrement.) Enfin !

DIANE, plus calme.

C'est un reste de pitié qui m'avait ramenée ici.. je suis rassurée... je m'en vais... Adieu, monsieur. (Elle se dirige vers le fond.)

RICHELIEU, saluant légèrement.

Adieu, madame. (A part.) Elle ne s'en ira pas.

(Il reprend sa place sur le sopha. Diane, au moment de sortir, s'arrête au fond.)

DIANE.

Richelieu...

RICHELIEU, à part.

Elle reste !.. (Il fait une place auprès de lui sur le sopha.) Elle y viendra!

DIANE, s'approchant peu à peu.

Richelieu, n'avez-vous point de torts à expier?.. Je ne vous parle plus seulement de ce qui vient de se passer... Mais il est un autre souvenir... un autre !.. qui pèse sur mon cœur... comme un poids affreux !

RICHELIEU, à part.

La Princesse.

DIANE.

Comment vous justifierez-vous d'avoir osé, le jour même de votre mariage...

RICHELIEU.

Et à qui la faute ?.. Ne m'aviez-vous pas humilié, dédaigné, chassé!.. (Elle fait un pas vers lui.) moi, votre mari !.. votre amant !.. (La voyant approcher, à part.) Elle y vient! (Haut.) Lorsqu'une porte s'ouvrit devant moi... lorsque, dans mon délire, j'osai en franchir le seuil, qui vous dit que je n'allais pas... (Voyant Diane tout près de lui.) que je n'allais pas... chez vous?

DIANE, poussant un cri de joie et se laissant tomber sur le sopha.

Ah ! chez moi !

RICHELIEU, à part.

Elle y est!

DIANE.

Chez moi !.. et vous vous êtes battu pour une autre !

RICHELIEU.

Qui vous dit que ce n'était pas pour punir un fat, qui avait osé vous écrire ?

DIANE.

Le Chevalier !.. oui... une lettre que je lui ai renvoyée avec mépris, sans réponse.

RICHELIEU.

Vrai !... J'ai donc bien fait de le châtier... Je l'ai blessé.

DIANE.

Mais vous ?..

RICHELIEU, insistant.

Je l'ai blessé au bras droit.

DIANE, sans l'écouter.

Mais vous ?..

RICHELIEU, avec transport, se jetant à ses pieds.

Moi !.. J'ai encore tout mon sang, toute ma vie, toutes mes forces... pour t'aimer !

DIANE.

Oh ! tais-toi ! tais-toi !

RICHELIEU.

Et maintenant, s'il faut me justifier encore...

DIANE, le relevant.

Non, non !.. c'est inutile !.. je crois tout... ou plutôt, non, je ne crois rien... je n'ai rien vu, rien entendu !.. tu n'as toujours aimé que moi ! moi seule !..

RICHELIEU.

Oui, une ingrate... qui ne m'a pas compris, il y a huit jours... parce que je n'avais que quinze ans !

DIANE, lui tendant la main.

Oh ! il y a cinq ans de cela !.. Grâce pour moi !..

RICHELIEU.

Ah !.. (A part, en lui baisant la main) Oh ! les femmes !..

LA DUCHESSE, en dehors.

Venez, chevalier, venez...

DIANE.

Ciel ! ma mère !.. je suis perdue !

RICHELIEU, courant à la porte.

La Duchesse ?.. ma foi, oui !.. Bon !

(Il revient près de Diane.)

DIANE.

Elle va me trouver chez vous !..

(Effrayée, elle se jette sur le sopha et se blottit derrière Richelieu.)

RICHELIEU, se plaçant devant elle.

Chez nous !

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LA DUCHESSE, MATIGNON, qui porte le bras droit en écharpe*.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Richelieu ! vous nous avez trompés, vous vous êtes battu !.. (Regardant Matignon.) Et la preuve... Mais tous vos débordemens touchent à leur terme ! Voici Monsieur de Matignon, qui reçoit une lettre de cachet...

RICHELIEU, vivement.

Datée d'hier !

LA DUCHESSE.

Et l'ordre de vous conduire à la Bastille.

MATIGNON.

Sans rancune, cousin !..

RICHELIEU, gaîment.

Allons, botte pour botte !.. Seulement, je suis fâché de ne vous avoir laissé que la main gauche, pour m'arrêter.

LA DUCHESSE.

Trève de raillerie !

RICHELIEU, affectant un grand sérieux.

C'est juste !.. ma belle-mère ne rit jamais.

LA DUCHESSE.

Votre famille vous sauvera, malgré vous.

RICHELIEU.

Ma famille !.. ma femme en est-elle ?

LA DUCHESSE.

Votre femme ?.. est trop fière, trop sage pour vous pardonner jamais... non, jamais, elle ne rentrera dans cet hôtel, d'où elle est partie furieuse ! jamais ! (En ce moment, Richelieu s'écarte et laisse voir Diane. La Duchesse reste la bouche ouverte et suffoquant.) Hein ?.. quoi !.. ma... ma fille !..

MATIGNON, reculant.

Ma cousine !

RICHELIEU.

Sans rancune, cousin !

LA DUCHESSE.

Mademoiselle de Noailles !..

RICHELIEU.**

Oh ! cette fois, Madame la Duchesse de Richelieu !

DIANE.

Ma mère !..

LA DUCHESSE éclatant.

Il n'y a plus d'enfant !

RICHELIEU.

Si fait ! il y en aura toujours !.. Vous serez grand'mère, belle-maman !

* Diane, Richelieu, la Duchesse, Matignon.

** [illegible], la Duchesse, Richelieu, Matignon.

LA DUCHESSE.

Chevalier de Matignon ! exécutez les ordr[es] du roi !

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, LE BARON, puis, DUBOIS.

LE BARON, en dehors,

Oh ! la ! oh ! la ! la !.. faites donc attentio[n]

TOUS.

Qu'est-ce ?.. le Baron ?..

LA DUCHESSE.

Encore une de vos victimes !

DIANE.

Il est blessé !..

RICHELIEU, vivement.

Oh ! lui, il n'y a pas de ma faute... deman[dez] au chevalier... (Matignon retient un éclat [de] rire.) Vrai !.. J'avais expédié le cousin... c'ét[ait] le tour du pauvre Baron... Mais il rompait tou[jours], et j'allais enfin lui porter une botte... quand tout-à-coup, nous entendons les cris [de] la Baronne, qui accourait... le malheureux [se] retourne !.. mais ma foi, mon épée était lancé[e] et il l'a reçue...

LA DUCHESSE.

Ah ! mon Dieu !

RICHELIEU, riant.

En plein !.. vous y êtes !..

(Matignon éclate de rire; Diane sourit à part

LE BARON, paraissant au fond, soutenu par un vale[t]

De la part de Monseigneur le Duc de Bou[r]gogne !.. oh ! la, la !

LA DUCHESSE.

Vous souffrez ?..

LE BARON.

Peu, très peu... c'est dans le gras qu'il a donn[é] heureusement.

RICHELIEU.

Hein ?.. il fallait être adroit pour ça !

LE BARON.

Je ne vous en veux pas... c'est ma faute.. cette idée de me retourner !.. Du reste, c'étai[t] extrêmement bête, de me battre... car enfin, l[a] Baronne m'a tout expliqué de la manière l[a] plus... Oh ! la, la !... satisfaisante.. Sans ran[]cune !..

RICHELIEU.

Ah ! comme le chevalier !.. vous êtes batt[u] et... content.

LE BARON.

Mon Dieu, oui... Je rentrais chez moi, pour me remettre entre les mains du petit Fagon, quand l'officier de service m'a donné, de la part du prince, pour vous... Oh ! la, la !

DIANE.

O ciel !

MATIGNON.

Parlez !

LA DUCHESSE.

Expliquez-vous !

RICHELIEU.

Quoi donc ?

LE BARON.

Eh mais ! ce brevet, qui vous fait partir ce soir pour l'armée de M. le maréchal de Villars, avec le titre de Colonel... Oh ! la, la !

RICHELIEU, avec joie. *

lonel !.. moi ! (A part.) La Princesse m'a parole !

DIANE, bas.

ur vous sauver de la Bastille !.. elle me l'avait is.

LA DUCHESSE, s'interposant.

mettez!.. Nous avons aussi un brevet... d'un genre... Chevalier...

rend la lettre de cachet des mains de Matignon et le remet tout ouvert à Richelieu.

LIEU, du même ton, tenant d'une main le brevet et de l'autre la lettre de cachet.

mettez!.. La lettre de cachet est datée ., et porte la signature du ministre... le bre- t daté de ce jour, et porte la signature du Le roi est plus grand que le ministre; au- 'hui est plus puissant qu'hier... Je suis el !...

d la lettre de cachet à la Duchesse, qui la froisse avec dépit.)

LE BARON.

st juste... Oh ! la, la !

RICHELIEU, continuant.

'armée, donc !.. M. de Villars sera content i !... Avant un mois, je vous en rapporte- s nouvelles... (A Matignon.) C'est mille que vous allez me compter... de la main e... pour payer mon cheval de bataille !... rs ce soir !.. (Diane lui saisit la main avec Il la regarde en souriant, et reprend bas.) De- !

Baron, Diane. Richelieu, la Duchesse, Matignon.

DUBOIS, entrant.

Monseigneur... une longue file de voitures ar- rive à l'hôtel... Ce sont toutes les dames de la cour qui viennent, sur le bruit qui s'en est ré- pandu, savoir l'issue de ce double combat.

RICHELIEU.

Eh ! que m'importent ces dames ?.. (Bas, à Du- bois.) Prends leurs noms, et tu m'en remettras la liste... (A part.) C'est l'avenir !

CHOEUR.

AIR : de Lucie de Lammermoor.

Nous avons / Vous avez ri de sa / ma jeunesse,
Et c'est moi / lui qui l'emporte enfin !
Quand à l'amour s'unit l'adresse,
Le triomphe est toujours certain.

RICHELIEU, au public.

AIR d'Yelva.

J'ai pris, ce soir, un nom chéri des dames,
Doux souvenir de plaisir et d'amour :
A Richelieu, héros des femmes,
Je puis devoir deux succès en un jour.
Faites pour nous un généreux partage :
Mesdames, vous, dont les arrêts font loi,
A Richelieu donnez votre suffrage,
Et ces messieurs se chargeront de moi.

REPRISE DU CHOEUR.

Vous avez / Nous avons ri de ma / sa jeunesse, etc.

FIN DES PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU.

Imprimerie de Moncheny et Cie, à Vaugirard.



ACTE I, SCENE VIII.

LES ENFANS DE TROUPE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

par MM. Bayard et Biéville,

EPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 16 JANVIER 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
OUVILLE, colonel d'un régiment d'infanterie légère.	M. TISSERANT.	Mlle NADÈGE, fille du colonel.	Mlle NATHALIE.
E SÉVELAS, capitaine, du même régiment.	M. DAVESNE.	LODOISKA, maîtresse couturière.	Mme JULIENNE.
OUIS, sous-lieutenant, du même régiment.	M. RHOZEVIL.	HENRIETTE, femme de chambre de Nadège.	Mlle HABENECK.
RIM, soldat, du même régiment.	M. BOUFFÉ.	TITINE, ouvrière.	Mlle JOSÉPHINE.
LAMBERGE, tambour-major, du même régiment.	M. KLEIN.	UN OFFICIER.	
		OUVRIÈRES.	

La scène se passe dans une ville de garnison: au premier acte, chez Lodoïska; au deuxième acte, chez le Colonel.

ACTE PREMIER.

e théâtre représente un atelier de couturière chez Lodoïska: entrée au fond; à gauche, au premier plan, une porte; au deuxième plan, une croisée; devant la croisée, une table; à droite, au premier plan, une psyché; au deuxième plan, une porte; un poële du même côté *.

SCENE PREMIERE.

ODOISKA, LE CAPITAINE **, *puis* TITINE *et* LES AUTRES OUVRIÈRES.

u lever du rideau, Lodoïska lace le Capitaine, dont la capote et le bonnet de police sont sur une chaise; on frappe.

LODOISKA.

Bien, mesdemoiselles... attendez!

LE CAPITAINE, *très-serré et très-rouge.*

Serrez encore; encore! allez donc encore un peu!

LODOISKA.

Mais, monsieur le capitaine, le lacet va se casser; ce sera le sixième.

LE CAPITAINE, *étouffant.*

Laissez donc!

On frappe en dehors.

* La droite est celle du spectateur; l'acteur inscrit le premier tient la gauche, et ainsi de suite.
** L'acteur chargé de ce rôle doit affecter un léger accent provençal.

TITINE

Mademoiselle...

LE CAPITAINE.

Prenez garde, l'on va venir.

LODOISKA

Ne craignez rien, j'ai fermé la porte. (*Haut.*) Un moment, mesdemoiselles.

LE CAPITAINE.

Vite!... ces petites bavardes... si elles me voyaient essayer un... Mais allez donc... je ne suis pas serré... é... je ne sens pas le corset... courage... allez toujours!... allez touj... (*Le lacet se rompt.*) Ouf!

LODOISKA.

Là! qu'est-ce que je disais!... monsieur le capitaine, vous me faites manger mon bénéfice en lacets.

Elle va ouvrir.

LE CAPITAINE, *remettant sa capote.*

C'est votre faute aussi, Lodoïska ; pourquoi l'avez-vous fait si large?

LODOISKA, *revenant au Capitaine et à demi-voix.*

Comment, si large?

LE CAPITAINE, *de même.*

Certainement! 'est ce qui fait craquer vos lacets!

TITINE, *aux ouvrières, en entrant.*

Oh! dites donc, mesdemoiselles! elle lui essayait un corset, j'en étais sûre!

Elle va s'asseoir à la table au fond, avec les autres ouvrières.

LE CAPITAINE, *à demi-voix.*

Vous devriez entreprendre les corsets d'homme, ma chère... vous en faites à tout le corps des officiers de la garnison.

LODOISKA, *de même.*

Je ne prends mesure qu'à vous, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Laissez donc! (*Elevant la voix.*) N'est-ce pas, mes petits anges, que Mlle Lodoïska fait des corsets... pas à moi!... mais à des officiers?... Tenez, par exemple, au petit Louis... vous savez, le sous-lieutenant?

LODOISKA.

A qui je cède une chambre garnie dans cette maison... au bout du corridor?

LE CAPITAINE.

Avouez qu'il en porte un.

TOUTES.

Du tout! du tout!

LE CAPITAINE, *montrant le corset, et à demi-voix.*

Celui-ci est peut-être pour lui, il m'est trop large.

LODOISKA.

Ah! bien oui! brave jeune homme, il y pense bien! depuis quelque temps, surtout, il paraît si triste, si malheureux! et ce matin lorsqu'il est sorti...

TITINE.

Juste!... quand on parle du loup... le voilà qui rentre!

LE CAPITAINE.

Le petit Louis (*Remettant sa capote.*) Ah! diable! ne dites rien... je ne voudrais pas qu'il se doutât... Il est toujours taquin! avec ça que nous sommes de garde aujourd'hui ensemble!... Ah mon bonnet de police.

SCENE II.

LES MÊMES, LOUIS, *en capote et bonnet de police.*

LES JEUNES FILLES, *allant au-devant de lui.*

Bonjour, monsieur Louis.

LOUIS.

Bonjour, mesdemoiselles?

TITINE.

Vous vous portez bien, monsieur Louis.

LOUIS *.

Merci, mon enfant.

LE CAPITAINE, *sans paraître le voir.*

Ainsi, mademoiselle Lodoïska..

LOUIS.

Ah! ce fat de capitaine.

LE CAPITAINE, *de même.*

Que toutes les robes soient prêtes: vous savez, c'est pour le vingt-neuf.

LOUIS, *avec humeur.*

Ma clef, mademoiselle.

LE CAPITAINE.

Ah! c'est vous, monsieur Louis? vous êtes étonné, mon cher, de me voir au milieu de ces petites.

LOUIS.

Pas du tout, capitaine; je ne m'en inquiète pas.

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de talonner Mlle Lodoïska, qui est chargée de la corbeille et du trousseau de ma prétendue... je suis pressé!

LODOISKA.

Mais nous serions prêtes si vous ne me teniez pas tous les jours pour votre...

LE CAPITAINE, *toussant.*

Hum!... hum!... c'est bon! Je ne vous gronde pas, je suis bon enfant! après ça, quand je serais un peu impatient, c'est bien naturel, avec mon amour et mes espérances... Vous concevez, gendre d'un colonel en crédit...

LOUIS.

Cela vous tiendra lieu d'une campagne!

LE CAPITAINE.

De deux campagnes, de trois campagnes.

LOUIS, *à Titine, avec impatience.*

Ma clef.

Il la prend lui-même, et va pour sortir à droite.

LE CAPITAINE, *bas à Lodoïska* **.

N'est-ce pas qu'il a un corset.

LODOISKA.

Est-ce que je le déshabille?

LE CAPITAINE, *à Titine.*

Hein?

TITINE.

Qui? M. Louis?... dam! demandez à lui-même.

* Les Ouvrières, *au fond;* Lodoïska, Louis, le Capitaine

** Titine, Lodoïska, le Capitaine, Louis.

LOUIS, *se retournant.*

Plaît-il?

TITINE.

C'est monsieur le capitaine qui demande si vous portez corset.

LE CAPITAINE.

Le fait est qu'il vous pince la taille.

LOUIS.

Est-ce pour me railler?

LE CAPITAINE.

Pas le moins du monde... Est-ce que vous n'en avez pas?

LOUIS, *le regardant avec dédain.*

Non, monsieur; c'est un ridicule que je laisse à d'autres.

LE CAPITAINE.

Sous-lieutenant...

LOUIS.

Monsieur le capitaine...

LE CAPITAINE.

Vous le prenez sur un ton!... Je n'ai pas de corset!... Je n'en porte pas!... mais si j'en avais, vous vous permettez de trancher? Je pourrais m'offenser.

LOUIS *.

Comme vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Vous devriez vous souvenir que vous parlez à un supérieur.

LODOISKA.

Messieurs...

TITINE, *s'approchant de Louis avec les autres.*

Ah! monsieur Louis!

LOUIS, *à part.*

Il y a des gens qui sont bien heureux d'avoir deux épaulettes.

LE CAPITAINE.

Je vous dis cela entre nous... car je suis bon enfant et je ne vous en veux pas... quoique vous ayez toujours l'air de vous plaindre de moi.

LOUIS.

C'est possible; vous êtes si bon pour ceux auxquels je m'intéresse!

LE CAPITAINE.

Ah! c'est à cause du petit Trim.

LOUIS.

Un pauvre garçon qui vient de passer trois jours à la salle de police pour une niaiserie.

TITINE.

Ah! ce pauvre Trim! si gai! si amusant!

LODOISKA.

Ah! ce petit farceur qui fait la chambre de M. Louis?

LE CAPITAINE.

Le service avant tout... J'en suis fâché pour votre ami Trim!... je veux dire votre protégé.

LOUIS.

Vous disiez bien, capitaine, et je n'en rougis pas! Trim est mon ami! Enfans de troupe tous les deux, j'ai pu être plus heureux que lui, mais non pas plus honnête et plus brave..

* Lodoïska, Louis, le Capitaine

AIR *du Chevalier d'honneur.*

On nous éleva tous les deux
Au régiment qui nous vit naître,
Et si je fus le plus heureux,
Je lui dus mon bonheur peut-être:
Il vint se placer bien souvent,
Devant moi, sous la canonnade;
Mais il me poussait en avant
Quand il fallait monter en grade.

LE CAPITAINE.

C'est généreux.

LOUIS.

Il parviendra, je l'espère; mais, tel qu'il est encore, je l'estime cent fois plus que certains officiers qui n'ont dû leur avancement qu'au hasard ou à la faveur.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure; aimez, estimez M. Trim, c'est un honneur que je ne puis vous interdire, mais n'ayez pas avec lui plus de familiarité que n'en permet le service.

LOUIS.

Trim n'a jamais manqué à ses devoirs envers moi.

LE CAPITAINE.

Soit! mais qu'il ne les oublie pas non plus avec moi... car tout votre ami qu'il est... je suis bon enfant... je le flanque en prison.

LOUIS.

Vous êtes dans votre droit! (*A part.*) Faquin, va!

Il sort.

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est mon cauchemar, ce garçon-là... Il enrage de mon mariage... Il espérait... Un officier de racroc! ah! ça fait pitié!

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* LOUIS, FLAMBERGE.

FLAMBERGE, *en grand costume de tambour-major, la canne à la main.*

Salut à la beauté! (*A Lodoïska.*) Bonjour, Boulotte!

Lodoïska tousse et lui fait des signes.

TOUTES.

Ah! M. Flamberge... le tambour-major!

FLAMBERGE, *apercevant le Capitaine* *.

Oh! cré coquin, M. le capitaine!

Il salue avec sa canne.

LE CAPITAINE.

Bonjour, bonjour, major! Vous venez souvent ici?

FLAMBERGE, *jetant un regard à Lodoïska*

Mais oui... je suis pour les grâces.

LE CAPITAINE, *riant.*

Comment l'entendez-vous?... (*Flamberge rit aussi.*) Mais en grande tenue! cela me rappelle que nous aussi, nous sommes de service aujourd'hui à la préfecture... et ce qu'il y a de moins

* Lodoïska, Flamberge, le Capitaine.

amusant, avec ce petit Louis, que je ne puis pas souffrir! Ça finira mal*... (*A Lodoïska.*) Adieu, Grâce! je reviendrai pour ce que vous savez. (*Montrant Flamberge.*) Dites donc, je suis sûr qu'il en a un... (*Il frappe sur les côtes du tambour major.*) Hein?

FLAMBERGE, *riant.*

Ah!

LODOISKA, *d'un air digne.*

Il n'en porte pas, monsieur.

Le capitaine va reprendre son bonnet de police, à droite.

SCENE IV.

LES MÊMES, TRIM, *capote et bonnet de police.*

TRIM, *prenant la canne et se mettant à sa place, sous la main de Flamberge**.*

Gare la bombe!

FLAMBERGE.

Qu'est-ce que c'est?

TOUTES.

C'est Trim!

TRIM.

Tambour, en avant, pas de charge, marche! Peloton, croisez, ette! en avant, marche!

Il marche à reculons, comme pour régler la marche des tambours, et arrive jusque sur de Sévelas

LE CAPITAINE.

Eh bien! eh bien!

Il le repousse.

TRIM, *se retournant et se trouvant en face du Capitaine.*

Oh! fini de rire!

Il porte la main à son bonnet.

LE CAPITAINE.

Drôle!

Il sort.

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* LE CAPITAINE.

TRIM.

Drôle! En voilà un que je porte dans mon cœur! (*Revenant et tendant la main a Flamberge.*) Ça va bien, l'ancien? Et vous, le joli quartier de la couture? (*En les embrassant toutes successivement.*) Bonjour, mesdemoiselles. Quelle fraîcheur! un vrai buisson de roses. 'Ah! laissez-m'en cueillir.

FLAMBERGE.

Eh bien! ne te gêne pas!

LODOISKA.

Monsieur! monsieur!

TRIM, *allant pour l'embrasser.*

Voulez-vous me permettre de vous la souhaiter bonne et heureuse, accompagnée...

FLAMBERGE, *le retenant.*

Prends garde, tu vas te blesser.

TRIM.

C'est juste! (*Lui rendant la canne.*) A vous la pomme, bel homme. (*Aux ouvrières.*) Cinq pieds dix pouces. (*Montrant Lodoïska.*) Un couple superbe en longueur et en largeur! (*Changeant de ton.*) Faut donc vous dire que voilà trois jours que je suis à l'ombre... Histoire de rire et de ne pas me gâter le teint... Oui, voilà trois jours que votre pauvre Trim trime à la salle de police... Excusez le jeu de mot... Plus que ça de récréation, hein? Pauvres poulettes! avec ça qu'il fait un froid qui pince.

TITINE.

Mais pourquoi?

TRIM.

Oh! pourquoi!... Une bêtise, un rien, une chose à ne pas donner une pichenette sur le nez d'un carlin!

Il fait le geste d'en donner une à Flamberge.

FLAMBERGE.

Eh! petit!...

TRIM.

Je n'ai pas touché.

FLAMBERGE.

C'est vrai, tu n'as fait que le simulâtre.

TRIM.

Respect aux Pyramides!

FLAMBERGE.

Satané bambocheur! il m'amuse!

LODOISKA.

C'est joli! à la salle de police!

TRIM.

Quand je vous dis que c'était pour rien.

FLAMBERGE.

Oh! pour rien... et ce tambour dont tu as mis le bras droit au repos forcé avec ton coupe-choux?

TRIM.

Est-ce ma faute, à moi? Pourquoi qu'il disait du mal de mon lieutenant? pourquoi qu'il a été pleurnicher devant le capitaine, qui m'a flanqué à l'ombre? Capon! avec ça qu'il ne demandait pas mieux, le Servelas!...

LODOISKA.

De Sévelas! à l'ombre!... c'est la seconde fois depuis huit jours!

TRIM.

Il ne veut entendre ni A ni B; il dit toujours: Je suis bon enfant, et avec son *de*, il est chien comme tout, cet aristocrate! ce jour-là surtout, une humeur de dogue... Et je vous demande un peu s'il y avait de quoi. J'allais lui demander une permission pour le soir aller me promener avec une demoiselle que je ne nommerai pas, parce qu'il faut être discret. J'entre donc chez le capitaine, qui faisait sa barbe devant une petite glace. « Qu'est-ce que tu veux? qu'il me dit sans se retourner. — Mon capitaine, que je lui dis d'une voix bien chatte, je vous demande une permission pour ce soir. (*Il fait la grimace.*) — Pourquoi ça? — Mon capitaine, c'est pour aller voir un ami malade. (*Il joue de la flûte sur le bout de son nez.*) Bien sûr? —Oh! oui, mon capitaine. » (*Il fait le geste d'envoyer de la poudre à perruque, et joue tout ce récit.*) Mais alors, voilà qu'il se retourne, le Servelas · histoire de me répondre...

* Lodoïska, le Capitaine, Flamberge.

** Lodoïska, Trim, Flamberge, le Capitaine.

« Mon garçon, qu'il me dit, puisque ton ami t'attend, (*il répète le premier geste*) tu vas aller passer vingt-quatre heures à la salle de police. » (*Il répète le second geste.*) Il m'avait vu dans sa petite glace. (*Éclats de rire.*) Moucharde, va!

FLAMBERGE.

Comment?

TRIM.

Oui, il se faisait la barbe, il se tenait le nez comme ça, il me voyait de cet œil-là...

FLAMBERGE, *qui n'avait pas compris, part d'un éclat de rire.*

Ah! je comprends!... ah! ah! ah! pauvre diable!

TRIM.

Et v'lan! à la salle de police pour trois jours! Dieu! lui en ai-je donné, des bénédictions!... à preuve que j'ai orné les quatre murs de son image; c'est-à-dire il y a encore de la place sur le quatrième, mais ça sera pour la première fois.

FLAMBERGE.

J'aime beaucoup ce petit être-là, il m'amuse. Dis donc, petit, c'est tout ce que tu paies?

TRIM.

Ah! major, les eaux sont basses.

FLAMBERGE.

As-tu déjeuné?

TRIM.

Merci, Jacquot.

TITINE, *bas à Trim.*

Oui, avez-vous déjeuné, monsieur Trim?

TRIM.

Oui; un potage aux choux, premier numéro... mais je prendrais bien quelque chose. (*Prenant le corset qui est sur une chaise.*) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

LODOISKA.

Laissez, laissez, c'est un corset d'homme.

TRIM.

Est-ce que c'est pour vous, l'ancien?

FLAMBERGE, *riant.*

Ah! ah! pour moi! il a des idées charmantes.

TITINE.

C'est pour M. Sévelas.

LODOISKA.

Mademoiselle...

TRIM.

Pour le capitaine! bon! fameux! je lui en ferai faire un pour ses étrennes.

FLAMBERGE.

Bonne tête!

LODOISKA.

Pas de propos, monsieur Trim; vous êtes déjà cause que le capitaine a eu ce matin des mots avec M. Louis.

FLAMBERGE.

Il a tort, il doit respecter un supérieur! quant à moi, si un de mes tambours s'avisait de broncher...

TRIM.

Laissez-moi donc tranquille, papa Flamberge; vous êtes la crême des bel hommes; mais parce que vous êtes tambour majour, vous donnez toujours raison aux chefs.

FLAMBERGE.

Écoute donc, ce n'est qu'un sous-lieutenant.

TRIM.

Un sous-lieutenant qui vaut mieux dans son petit doigt que votre capitaine depuis les pieds jusqu'aux oreilles.

LES OUVRIÈRES.

Il a raison.

LODOISKA.

Mesdemoiselles, monsieur Trim, je vous prie de ne pas dire de mal d'une personne qui dépense beaucoup chez moi.

TRIM.

Vous dites ça parce que vous lui faites des corsets.

FLAMBERGE*.

Petit!

LODOISKA.

Je dis cela parce que je travaille à sa corbeille de noce.

TRIM.

Oui, un beau magot encore pour se marier... rouge comme une carotte!...

LES OUVRIÈRES, *riant.*

C'est vrai! c'est vrai!

FLAMBERGE.

Petit!

LODOISKA.

Taisez-vous.

TRIM, *parlant toujours.*

Une vraie betterave, pas sucrée... au lieu que mon lieutenant est un brave jeune homme, et tout le monde l'aime, tout le monde.

LODOISKA, *parlant en même temps que lui.*

Vous défendez M. Louis parce que M. Louis vous défend; vous vous soutenez parce que vous êtes tous deux des enfans de troupe, des fils de personne!

FLAMBERGE.

Petite!

TRIM, *qui parlait en même temps qu'elle, s'arrêtant tout-à-coup.*

Des fils de personne!... nous!... Pour ce qui est de moi, ce n'est pas gentil ce que vous dites là, parce qu'enfin si mes père et mère ont abandonné leur fils, sans rien pour l'aider à les reconnaître, sans lui laisser seulement un papier, un bracelet, un chiffon, comme ça se fait ordinairement, il faut croire qu'ils ont eu des raisons majeures... mais me reprocher... ça n'est pas bien, ça n'est pas d'un bon cœur.

FLAMBERGE, *attendri.*

C'est vrai, Lodoïska.

LODOISKA.

Monsieur Trim, je n'ai pas eu l'intention...

TRIM.

Enfin, c'est bon, je ne vous en veux pas, moi; mais M. Louis, j'ai connu son père, moi... un vieil officier aux Invalides...

AIR : *Ils sont là-bas.*

Nous deux Louis et le vieux capitaine,
Nous complotions, Dieu! que c'était enfant!

* Lodoïska, Flamberge, Trim.

Nous complotions d'aller à Sainte-Hélène
Chercher l'emp'reur qu'il aimait tant
Mais le grand homm', sans nous attendre,
Était mort : son vieux serviteur
Là-haut s' dépêcha de se rendre
Pour rejoindre son empereur.

Pauvre cher homme, je le vois encore, criblé de blessures; il ne tenait plus à rien, quoi!... Il avait fait toutes les guerres de l'empereur et il nous en parlait tout bas, dans son petit jardin... nous étions des bambins, Louis et moi... Louis était plus âgé que moi cependant.

FLAMBERGE, *suffoquant.*

Trim, saperlotte!... tu as des sentimens qui... tu as des sentimens que... touche-là!

TRIM.

Très-bien! je vous comprends, major; vous aussi, vous êtes un guerrier fini, un peu déjeté pour le quart d'heure; (*mouvement de Lodoïska*) mais qu'est-ce que ça fait?... nous deux Louis, nous avons été élevés sous votre aile, dans votre régiment; vous m'avez fait sauter sur vos genoux; vous m'avez laissé jouer avec vos moustaches; c'est avec votre canne que j'ai appris le maniement des armes... Aussi vous êtes celui que j'aime le plus après mon lieutenant, parce que lui, toujours là, toujours fidèle!... Autrefois, quand j'étais un bambin, et qu'on voulait me rosser, c'est lui qui me défendait, c'est lui qui venait me consoler, me remonter le moral; quand j'étais près de tomber de fatigue; c'est lui qui prenait mon sac et qui le portait avec le sien... Aussi, tenez, vous me disiez tout-à-l'heure que je n'avais ni père ni mère, eh bien! si fait!... Louis est tout ça pour moi, tout!... et si jamais on lui en voulait, si quelqu'un lui arrachait un cheveu, quand ça serait le colonel, quand ça serait vous, major, je crois que je me ferais tuer, ou que je vous tuerais. Allons, est-ce que je suis fou?... Qu'est-ce que je fais donc là, moi? je vas me mettre en colère. Voyons, mademoiselle Lodoïka, sans rancune... vous aimez les tambours-majors, vous avez raison, ce sont de beaux hommes.

FLAMBERGE.

Mais je m'en flatte.

LODOISKA.

Comment! j'aime les tambours-majors!... qu'est-ce que vous dites donc?

TRIM.

Oui, oui, connu! Pourquoi vous cacher avec les amis? (*Aux ouvrières.*) N'est-ce pas?

FLAMBERGE, *d'un air aimable.*

Au fait, puisque...

LODOISKA, *sévèrement.*

Taisez-vous!... Monsieur Trim, je vous prie de cesser de semblables propos.

TRIM.

Pourquoi ça? Est-ce qu'il y a du mal à aimer les tambours-majors?... Ce sont de si grands vainqueurs, les tambours-majors! Ah! quels grands vainqueurs que les tambours-majors!

Il prend la canne.

AIR *de Romagnesi.*

Ah! si j'étais tambour-major,
Avec un brillant uniforme,
Un grand bonnet et le plumet conforme,
Des femm's je serais le trésor;
Vu mes six pieds et ma canne à pomme d'or!
Je séduirais les plus sévères,
Les princesses... et mieux encor,
J'irai mêm' jusqu'aux couturières!

Il va pour lui prendre la taille.

LODOISKA, *parlé.*

Monsieur...

TRIM, *continuant.*

Dieu! si j'étais tambour major!

Il marche en faisant sauter la canne.

Rantanplan! plan! plan!

LES OUVRIÈRES, *riant.*

Ah! ah! ah!

FLAMBERGE, *riant**.

Il devait être tambour; il a manqué sa vocation.

TRIM, *lui tapant sur le ventre avec la canne.*

Tiens! j'aurais tapé sur votre peau tout comme un autre.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUIS, *en grande tenue.*

LOUIS.

Eh! mais, quel bruit! quelle gaieté!

TRIM.

Ah! M. Louis, mon lieutenant... Ouvrez les rangs, voilà le régiment qui défile... Rantanplan! plan! plan!

Ils se mettent tous à rire.

LODOISKA.

Mais, mesdemoiselles, y pensez-vous?... voilà qui est fini; mais de l'autre côté, ces robes qu'on doit essayer aujourd'hui pour le mariage.

LOUIS, *vivement.*

Le mariage de Sévelas... il a lieu bientôt?

LODOISKA.

Puisqu'on signe le contrat demain.

LOUIS, *avec une émotion concentrée.*

Ah! déjà!

LODOISKA.

Adieu, monsieur Flamberge. (*Bas.*) Est-ce que vous partez comme ça?

FLAMBERGE.

Mademoiselle Lodoïska, je suis bien le vôtre... (*Bas.*) Non, pas tout de suite.

TRIM, *bas aux Ouvrières.*

Eh! dites donc, cette finesse!... ils n'ont pas l'air...

Ils rient.

LODOISKA.

Mesdemoiselles, suivez-moi.

FLAMBERGE, *mettant sa canne sur la tête de Trim.*

Adieu, quarante-huit pouces... tu ne grandiras plus.

* Lodoïska, les Ouvrières, Flamberge, Trim.

TRIM.

Pas de bêtises, dites donc!

LODOISKA.

Allons, mesdemoiselles...

LODOISKA, LES OUVRIÈRES.

AIR : *C'est donc fête au village.*

Hâtons-nous! car l'ouvrage
Devrait être avancé ;
C'est pour un mariage,
Et c'est toujours pressé.

FLAMBERGE.

Il m'amus'; c'est dommage
Qu'il n' soit pas élancé,
Car c'est par lui, je gage,
Que je s'rais remplacé.

TRIM.

Allons donc! pour mon âge
Je suis p'tit, je le sais ;
Mais on a du courage,
Et c'est toujours assez.

Lodoiska et les Ouvrières entrent à gauche; Flamberge fait semblant de s'en aller par le fond, puis revient tout doucement et entre aussi à gauche.

SCENE VII.

TRIM, LOUIS.

LOUIS, *à part.*

Demain! demain! ah! n'y pensons plus!

Il va pour sortir.

TRIM.

Eh bien! monsieur Louis, vous me quittez donc comme ça, sans me dire un petit mot d'amitié ?

LOUIS.

Si fait, mon garçon. Te voilà sorti de la salle de police, c'est bien! mais, Trim, ne te fais donc plus d'affaires comme ça pour tes amis ; laisse dire, comme moi, sois raisonnable.

TRIM.

Merci, mon lieutenant, je n'y manquerai pas, si j'ai le temps... Mais vous... venez donc un peu ici, mon officier, sans vous commander, venez donc un peu ici. Depuis quelque temps je me propose de vous infliger l'interrogatoire de l'amitié, et puisque vous voilà...

LOUIS.

Hein! qu'est-ce que c'est ?

TRIM

Voulez-vous me permettre, mon lieutenant, de vous parler, là, comme autrefois, en frère?...

Il porte la main au bonnet.

LOUIS.

Comment donc!... mais, je t'en prie, mon pauvre Trim, mon seul ami!

TRIM.

C'est bien, ça! l'épaulette ne t'a pas rendu fier... (*S'arrêtant.*) Ah! pardon, mon lieutenant!

LOUIS.

Eh! va toujours!

TRIM.

Au fait, il ne s'agit pas de vous vanter... Je veux te gronder au contraire, c'est-à-dire, vous ; voyons, Louis, qué qu' t'as?

LOUIS.

Moi!

TRIM.

Oui, vous! qu'est-ce que t'as?... qu'est-ce que c'est que ces rêvasseries noires, ces chagrins que nous avons sur le cœur? et puis ces gros soupirs qui partent de là, et puis ces larmes qu'on cherche à cacher?

LOUIS.

C'est bien, c'est bien!

TRIM.

Du tout, c'est mal... on a quelque chose qui étouffe, et on en fait des cachotteries à son ami, à son vrai, son intime... on garde son chagrin à soi tout seul, égoïste!... Nous oublions donc cette bonne amitié qui nous aidait si bien à passer les mauvais quarts d'heure? nous nous défions de ce pauvre petit diable de Trim, qui nous aime tant! pour qui on n'avait pas de secrets autrefois ; il paraît que c'est venu avec les épaulettes, qu'on se défie de lui, que... hem?... dis un peu le contraire, dis... Allons, laisse-toi aller, soulage ce cœur... un peu, rien qu'un peu, ça te fera du bien, et à moi aussi... Qué qu' t'as?

LOUIS.

Tu veux le savoir?... Eh bien, je suis amoureux!

TRIM.

Amoureux!... ah! bah!... Et c'est pour ça que... ah! quelle bêtise!... Mais moi aussi, je suis amoureux, et ça ne me coupe ni le sommeil ni l'appétit, au contraire, ça m'en donne, et ferme! je dévore!... Ah! tu es... ah! vous êtes amoureux!... et de qui ?

LOUIS.

Oh! il s'agit d'une personne que tu ne connais pas.

TRIM.

Quelque chose de soigné... une jeunesse qui correspond à votre sentiment, dam! Il n'y a pas d'affront! Il est joliment ficelé, mon petit lieutenant! Elle doit vous aimer, hein?

LOUIS.

Elle ne sait pas seulement que je l'aime.

TRIM.

Tu ne lui as donc pas dit?

LOUIS.

Jamais!

TRIM.

Et pourquoi ça ?

LOUIS.

Je n'ai pas osé.

TRIM.

Tu n'as pas osé, et tu ne rougis pas d'avouer ça!... Un lieutenant, un gaillard qui a de la barbe au menton! moustache, royale et tout!... Ah! Louis! ah! Louis! tu me fais de la peine! Mais moi, un petit, un môme, un rien du tout, quand je suis amoureux... cristi!... je me déclare tout de suite, et en deux temps!... Dam! faut dire aussi que j'ai un chic soigné!...

LOUIS.

Bon pour toi, qui aimes une grisette.

TRIM.

Faut pas dire de mal des grisettes!... elles ont un bon côté... le côté gauche, côté du cœur!... En avant, marche!... Ah çà! mais vous, c'est peut-être pour le motif du mariage que vous en tenez!

LOUIS.

Un mariage! Non, Trim, c'est impossible.

TRIM.

Ah! bah! c'est donc bien...

LOUIS.

C'est trop brillant pour moi.

TRIM.

C'est une bijoutière?... Non! j' dis ça pour rire!

LOUIS.

La fille d'un homme que sa fortune, son grade élèvent trop au-dessus de moi... et qui, d'ailleurs, s'est choisi un gendre... un gendre que je déteste.

TRIM.

La fille du colonel!

LOUIS.

Adieu, Trim, adieu!

Il remonte la scène.

TRIM, *le ramenant* *.

Eh! mais il n'y a pas de quoi rougir!... Bravo! c'est bien! En voilà un chef de file! Parole d'honneur, j'y avais pensé pour vous.

LOUIS.

Tu la connais?

TRIM.

Si je... je ne connais que ça! A preuve que je lui porte toujours les armes quand elle passe. Le papa croit que c'est pour lui... Pauvre cher homme!... Oh! la beauté!... Je ne peux pas la voir passer sans... une! deux!...

Il fait comme s'il portait les armes.

LOUIS.

Tu la connais!... Eh bien! conviens donc qu'elle est jolie, qu'elle est charmante et bonne.

TRIM.

A qui le dites-vous? J'en ai eu la preuve, moi, moi qui vous parle. Figurez-vous l'autre jour... pas plus loin que ça... je vas porter le livre d'ordres au colonel... il était en tête-à-tête avec sa fille, mademoiselle... Elle se nomme?

LOUIS.

Nadèje! Après?

TRIM.

Mlle Nadèje! Quel nom baroque! La mienne s'appelle Henriette, une petite brune... Enfin n'importe! elle était en train de prendre son café avec le respectable auteur de ses jours, dans une cafetière d'argent magnifique... et pendant que le colonel parcourait le registre, Mlle...

LOUIS.

Nadèje.

TRIM.

Mlle Nadèje... Et dire qu'il y a des noms comme ça! Enfin n'importe! elle me regardait! elle me regardait, que j'en étais rouge, rouge comme le capitaine Servelas!... Je reprends le registre, je m'en vas, bon! Mais le lendemain, nous étions de planton à la porte du colonel, et v'là qu'à la fenêtre, derrière le rideau, j'aperçois la jolie figure de Mlle... qui me regardait toujours... Hein? c'est-il drôle!

LOUIS.

Oh! des idées que tu te fais.

TRIM.

Du tout, du tout... car Henriette m'a dit... Henriette, c'est la brune que je vous disais... une ex-couturière qui a passé femme de chambre... Enfin, elle m'a dit que sa maîtresse lui avait parlé de moi. (*S'interrompant.*) Après ça, vous me direz que c'est parce que vous me protégez et qu'elle vous aime.

LOUIS.

Malheureux! que dis-tu là! elle m'aime, Nadèje!

TRIM.

Tiens! Nadèje! Pourquoi pas?

LOUIS.

Moi, pauvre orphelin, qui n'ai rien que mon épaulette de lieutenant.

TRIM.

C'est déjà pas si mal, quand on l'a gagnée soi-même... et sans sortir d'aucune école.

LOUIS.

Oh! non, non, cela ne se peut pas, je ne veux pas le croire... de pareilles espérances font trop de mal quand il faut les perdre!... D'ailleurs, son mariage est décidé!...

TRIM.

Avec le capitaine... le rouge!... Un Caraïbe comme ça, en corset et en manchettes, à la fille du colonel... allons donc!... mais je refuse mon consentement... Tandis que toi, qui es gentil, pas faquin du tout, et d'une couleur agréable... Mais dam! faut vous prononcer, mon lieutenant, faut lui dire.

LOUIS.

Rien, rien, mon pauvre Trim; il faut garder mon amour là, au risque d'en mourir!

TRIM.

Ne dis pas des choses comme ça, Louis... ou je vas me fâcher.

LOUIS.

Tu me regretterais, toi... toi, seul!... Mais, vois-tu, je ne suis pas heureux, je ne le serai jamais... et il y a des momens où je suis tenté de provoquer ce Sévelas... ne fût-ce que pour me faire fusiller... ce serait fini au moins.

TRIM.

Ah! oui, parlons-en! elle est jolie votre idée! (*Pleurant presque.*) C'est bête de faire de la peine aux gens qui vous aiment!

LOUIS.

Tu as raisons, n'en parlons plus... Voici l'heure de ma garde... Adieu, Trim, et surtout...

AIR : *Dans l' régiment.*

C'est un mystère!...
Ah! n'en dis rien!

* Louis, Trim.

Ton amitié, frère...
C'est mon seul bien.

TRIM.

Pour toi, la chance
Viendra bientôt...
Courage, espérance!
C'est notre lot

ENSEMBLE.

LOUIS.

C'est un mystère! ..
Ah! n'en dis rien!
Ton amitié, frère...
C'est mon seul bien.
Ah! l'espérance
N'est qu'un vain mot;
Le bonheur, je pense,
N'est pas mon lot.

TRIM.

C'est un mystère,
Va, ne crains rien!
Quelque jour, j'espère,
Tout ira bien.
Pour toi la chance
Viendra bientôt...
Courage, espérance!
C'est notre lot.

Louis sort précipitamment par le fond.

SCENE VIII.

TRIM, LODOISKA, FLAMBERGE, *ensuite* **TITINE.**

TRIM, *le suivant.*

Louis... mais écoutez... Et dire que je ne puis rien!...

Il reste au fond.

FLAMBERGE *.

Lodoïska, mon ange, vous allez me faire manquer la garde montante.

LODOISKA.

Ah! monsieur Flamberge, vous êtes toujours si pressé de nous quitter...

TRIM, *en se retournant; les voit, à part.*

Oh!

FLAMBERGE.

Oh! si l'on peut dire!... moi qui maigris de ne pas vous voir... ma Silphyde!...

LODOISKA.

Et pourtant vous partez, gros monstre!...

FLAMBERGE.

Dam! les tambours ne peuvent pas défiler sans moi.

Il lui prend la main, elle le regarde langoureusement.

TRIM, *à part.*

Pas de charge! en avant!...

FLAMBERGE, *lui baisant la main.*

Saperlotte! Lodoïska, quand vous me regardez de cet œil-là... vous m'entortillez comme un conscrit.

TRIM, *à part.*

Grand homme, va!... homme immense!

LODOISKA.

Moi qui avais une petite course à faire... derrière les remparts... cette robe à porter, (*elle montre un carton qui est sur une chaise*) j'espérais y voir quelqu'un.

FLAMBERGE.

Ce quelqu'un y sera... en grande tenue.

TRIM, *à part.*

Un rendez-vous!,.. Oh!

LODOISKA, *se retournant vivement.*

Hein?

Trim se jette derrière la porte de droite.

FLAMBERGE.

Quoi?

LODOISKA.

J'avais cru entendre... Ah! c'est que je suis si facile à effaroucher!

AIR *de Téniers*

Je suis faible, poltronne même...

TRIM, *à part.*

Pauvre enfant!

LODOISKA.

On peut s'effrayer
La première fois que l'on aime.

Trim rit.

FLAMBERGE.

La première!...

LODOISKA.

Oui, vous êtes le premier
Pour qui j'éprouve un sentiment si tendre...

TRIM, *à part.*

Oui, le premier tambour-major.

LODOISKA.

Jusqu'à présent j'avais su m'en défendre...

TRIM, *à part.*

C'est, comme on dit: Faire naufrage au port,
Est-ce malheureux d' faire, etc.

FLAMBERGE.

Ne craignez rien, ma colombe, je suis là...

LODOISKA, *retenant Flamberge et allant au poêle à droite.*

Attendez, avant d'aller sous les armes, j'ai là dans le poêle une tasse de lait sucré qui vous fera du bien à la poitrine.

TRIM, *à part.*

Oh! un tambour-major qui est poitrinaire!

FLAMBERGE.

Oh! oh! vous me comblez!... ce n'est pas de refus... l'amour et l'exercice me consument.. Aïe!... c'est trop chaud.

LODOISKA *reprenant la tasse et la posant sur le poêle.*

Vous vous êtes brûlé, Flamberge?

FLAMBERGE *.

Oh! près de vous, ce n'est pas la première fois... Permettez, en attendant qu'il refroidisse... un baiser... (*Lodoïska baisse les yeux et avance la joue*) un simple bais... (*Au moment d'embrasser, il aperçoit Trim qui boit tranquillement le lait sucré, et il part d'un éclat de rire.*) Ah! ah! ah!

LODOISKA, *se retournant.*

Hein! qu'est-ce que c'est?... Ciel...

* Lodoïska, Flamberge, Trim *au fond.*

* Flamberge, Lodoïska *un peu en avant,* Trim *au poêle.*

TRIM.

Allez toujours, ne vous dérangez pas... c'est pour ma poitrine.

FLAMBERGE.

Ah! ah! diable de farceur! il m'amuse.

LODOISKA.

Mais c'est affreux! Mais voulez-vous laisser?

TRIM.

Prenez garde, vous allez répandre.

TITINE, *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle, une voiture qui s'arrête à la porte... un équipage...

LODOISKA.

O! ciel! une pratique... la femme du préfet, peut-être...

FLAMBERGE.

Je me sauve!

LODOISKA.

Non... par là... par le corridor.

Elle le fait sortir par la porte de gauche, au fond.

TRIM, *au moment d'entrer à droite.*

J'entre chez mon lieutenant... à revoir, madame Flamberge... en vous remerciant tout de même de votre lait sucré.

Il entre à droite.

LODOISKA.

Gourmand!

TITINE.

Qu'est-ce donc?

SCENE IX.

LODOISKA, TITINE, NADÈJE, HENRIETTE, *ensuite* TRIM.

HENRIETTE, *à la cantonnade.*

Georges, restez là.

TITINE.

Ah! c'est Henriette!

LODOISKA.

Mon ancienne ouvrière!...

HENRIETTE.

Mademoiselle Lodoïska, c'est ma maîtresse qui monte.

NADÈJE, *entrant.*

Ah! mademoiselle Lodoïska, mes robes sont-elles prêtes? On ne vous voit pas, il faut bien qu'on vienne vous trouver.

LODOISKA.

Pardon, mademoiselle; en voici trois qui sont terminées... (*Lui en montrant une qui est sur un fauteuil.*) Voyez plutôt...

NADÈJE.

Bien! très-bien... Ne vais-je pas essayer mon mantelet?...

LODOISKA.

Votre bonnet, d'abord, mademoiselle...

NADÈJE.

Mon mantelet n'est pas prêt?

LODOISKA.

Pas tout à fait. On coud la dentelle.

TRIM, *rentrant, une carafe à la main.*

Dites donc, où il y a-t-il de l'eau... Oh! excusez!

HENRIETTE.

Ah! c'est Trim!

Mouvement de Nadeje, qui retient un cri.

TRIM.

Tiens! mademoiselle Henriette!,.. (*Apercevant Nadèje et ôtant vivement son bonnet.*) Ah! la fille de mon colonel.

LODOISKA.

Sortez.

NADÈJE, *un peu émue.*

Ah! laissez donc... monsieur Trim...

TRIM, *à part.*

Bien!... la voilà qui me redévisage... fixe!... attention!...

NADÈJE.

Henriette, n'est-ce pas là ce jeune soldat dont vous parliez hier?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle, un brave garçon qui était à la salle de police.

TRIM, *toussant.*

Hum! (*A part.*) Bavarde! elle avait bien besoin de dire ça!... si elle croit me rehausser!...

LODOISKA.

Un petit drôle qui ne laisse pas de mal à faire.

TRIM.

Ah! vous dites ça à cause du lait sucré...

LODOISKA.

Taisez-vous!

TRIM.

Parce que mademoiselle Lodoïska avait préparé une tasse de lait sucré...

LODOISKA.

Taisez-vous!

TRIM.

Pour la poitrine du tamb...

LODOISKA, *lui mettant la main sur la bouche.*

Mais vous tairez-vous?

TRIM, *continuant.*

bour... ma... jor...

NADÈJE, *changeant la conversation.*

Mademoiselle Lodoïska, vous dites donc que mon mantelet... (*A part.*) Mon Dieu, je voudrais bien lui parler!

TRIM, *à part.*

Si mon lieutenant était ici!... En voilà une... d'occasion!

LODOISKA.

La dentelle sera cousue dans dix minutes, un quart d'heure.

NADÈJE.

Ah! en ce cas, voyez, Henriette, aidez ces dames... Oh! je tiens à tout emporter, je ne quitte pas vos ouvrières que tout ne soit fini.

HENRIETTE.

Je ferai ce que mademoiselle voudra.

LODOISKA.

Au fait, mon ancienne ouvrière peut bien me donner un coup de main.

TRIM, *à part.*

Si j'osais... oh ! non.

NADÈJE, *à part.*

Il ne reste pas?

LODOISKA, HENRIETTE, TITINE.

AIR : *Retirons-nous loin du monde.*

Veuillez nous pardonner !...
Pour terminer
Vos robes, mamzelle,
Il ne faut qu'un moment :
Nous avons beaucoud de zèle,
A défaut de talent.

TRIM.

Si nous pouvions rester ensemble !...

NADÈJE.

S'il reste, je lui parlerai.
C'est singulier comme je tremble.

TRIM, *tremblant.*

C'est drôle comme je suis rassuré.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TRIM.

Allons ! faut l'arrêter
Sans hésiter !
Mais une demoiselle...
Je n'ose... et cependant
Comment donc saurait-elle
L'amour de mon p'tit lieutenant?

NADÈJE.

Je vais examiner;
Pour terminer
Tout, mademoiselle,
Ne soyez qu'un moment,
Je comte sur votre zèle
Et votre talent.

Lodoiska, Henriette et Titine sortent. Trim au moment de rentrer, s'arrête.

TRIM, *à part, rentrant.*

Allons donc, pour un troupier!

SCENE X.

NADÈJE, TRIM.

NADÈJE, *à part, ayant l'air occupé des robes.*

Il reste!

TRIM, *se grattant l'oreille.*

Ce n'est pas le tout... il faut encore... Ah ! bien oui !

NADÈJE, *à part.*

Mon Dieu ! le cœur me bat... je ne voudrais pas lui parler la première.

TRIM.

Si elle pouvait m'adresser la parole, ça m'irait... J'ai le gosier sec comme une cartouche

Il tousse.

NADÈJE, *se retournant.*

Ah ! quelqu'un !... vous m'avez fait peur!

TRIM, *décontenancé.*

Pardon, mamselle; ce n'était pas mon intention... je... je... j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il s'en va.

NADÈJE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! (*D'une voix tremblante.*) Monsieur Trim...

TRIM.

Mademoiselle...

NADÈJE, *l'examinant.*

Il me semblait que vous aviez quelque chose à me dire.

TRIM.

Oui, mamselle, je... (*A part.*) Du courage !... (*Haut.*) C'est-à-dire... c'est que je n'ai pas l'habitude...

NADÈJE.

Approchez, ne craignez rien... oh ! je vous connais...

TRIM.

Vous êtes bien bonne, mamselle.

NADÈJE.

J'ai entendu les officiers parler de vous à la table de mon père... je sais que vous êtes un brave garçon.

TRIM.

Vous êtes bien bonne, mamselle. (*A part.*) Voilà le cœur qui revient.

NADÈJE.

Vous demeurez ici ?

TRIM, *roulant son bonnet dans ses mains.*

Non, mamselle, je viens comme ça ranger chez mon lieutenant... M. Louis... c'est M. Louis.

NADÈJE, *l'interrompant.*

Comment, monsieur Trim... vous êtes son domestique... vous ! un soldat...

TRIM.

Moi, mamselle ! son domest... Oh ! non... il ne le voudrait pas .. Moi, ça m'amuse; mais lui se fâcherait... je lui rends comme ça des petits services d'amitié... parce que nous avons été élevés ensemble... mais gratis, gratis. (*A part.*) Comme elle me regarde donc !

NADÈJE.

A la bonne heure, monsieur vous... vous appelez...

TRIM.

Trim.

NADÈJE, *avec hésitation.*

Et pas d'autre nom ?...

TRIM.

Dam ! je n'ai pas été le maître de choisir... c'est les anciens qui me l'ont donné... Trim, j'en aurais autant aimé un plus long... ça m'aurait grandi un peu... Napoléon, par exemple ! fameux, celui-là... ou bien encore Louis... C'est un joli nom ça, mamselle, Louis ! J'en connais un.

NADÈJE.

Mais il me semblait qu'on vous appelait quelquefois autrement.

TRIM, *à part.*

Elle n'a pas saisi le mot d'ordre.

NADÈJE.

Un nom de famille.

TRIM.

Je n'en ai pas, mamselle.

NADÈJE, *avec plus d'intérêt.*

Ah! pas de famille!

TRIM.

Enfant de troupe... comme ce pauvre Louis... mais lui...

NADÈJE, *continuant.*

Cependant vous aviez une mère...

TRIM.

Dam! à ce que disaient les anciens... mais je ne l'ai jamais ni vue ni connue. (*S'attendrissant peu à peu.*) Parce qu'il paraît que j'ai été abandonné... tout petit... Et quand j'ai été assez grand pour demander... Où est donc ma mère?... les anciens n'étaient plus là pour me répondre... Et puis elle... sans s'inquiéter de moi... elle m'avait laissé là avec le régiment... elle m'avait renié... elle se sera dit : Qu'il vive, qu'il meure, ça m'est bien égal... elle aurait peut-être autant aimé me voir... me voir comme les vieux... mais les bombes, ça passait par-dessus ma tête... je n'avais pas la taille... Et voilà, mamselle... (*s'efforçant de rire*) voilà pourquoi je m'appelle Trim tout court... (*Essuyant une larme, à part.*) Oh c'est bête!

NADÈJE, *émue.*

Mais, monsieur Trim, il m'avait semblé vous avoir entendu nommer... le Brabançon...

TRIM.

Ah! oui.

NADÈJE, *vivement.*

C'est vous!...

TRIM.

Toujours idem... à cause de ma mère, à ce que disaient encore les anciens... on l'appelait la Brabançonne, parce que c'était une Flamande.

NADÈJE, *se rapprochant.*

Ah! vous voyez bien... Et personne n'a jamais veillé sur vous?

TRIM.

Personne... Ah! si fait... le père de Louis, un brave homme, parce que Louis, voyez-vous, mon lieutenant.,.

NADÈJE.

Et pas d'autre?...

TRIM, *à part.*

Allons! elle ne veut pas emboîter le pas.

NADÈJE.

Pas une femme qui ait pensé à vous, qui vous ait parlé?... vous ne vous rappelez pas?...

TRIM.

Oh! si, une fois... il y a long-temps. J'étais à Paris, à l'École Militaire, pas loin des Invalides, ce qui fait qu'entre les vieux et les jeunes, il n'y a que la main... même que c'est elle, une belle dame, qui m'a empêché d'être tapin... (*Mouvement de Nadège.*) Mon Dieu, oui, j'étais pour passer tapin; le père Flamberge, le major, qui n'était encore que tambour-maître, voulait m'enrôler dans les tambours, parce qu'il prétendait que j'avais du goût pour la musique... et puis, l'espoir de monter un jour tambour-major, ça me bottait assez : on est en tête du régiment, on se carre, on se dandine, on fait de l'embarras, on est le maréchal de France des tambours! On est bien enfant, quand on est jeune!

NADÈJE,

Et ce fut cette dame, dites-vous, une grande dame...

TRIM.

En personne. Elle était dans un fiacre superbe qui s'est arrêté à la grille. On me fit monter dans le carrosse; il me semble que je m'y vois encore, sur de beaux coussins... Elle a levé son voile pour m'embrasser, et sa petite fille aussi, un amour de petite fille, qui me regardait avec de grands yeux, en jouant avec le gland de mon bonnet de police.

NADÈJE.

Vous la reconnaîtriez?

TRIM.

La grande dame! (*Mouvement de Nadèje.*) Ah! tout de suite. «Mon enfant, qu'elle m'a dit...» elle m'a appelé son enfant... «mon enfant, laisse là le tambour, sois soldat... conduis-toi bien, et on t'avancera, on fera de toi un bon officier.» C'est possible, ça viendra peut-être, on me poussera; en attendant, voilà dix-huit ans que je sers, et je ne suis encore qu'officier de guérite!

NADÈJE, *à part, émue.*

Oh! mon Dieu! (*Haut.*) Et enfin, cette dame?

TRIM.

Après deux tours de boulevard, toujours en carrosse, elle m'a embrassé encore, et la petite fille aussi... avec ses petites mains; elle ne voulait pas lâcher mon bonnet de police. Le fiacre s'est arrêté à la grille et je suis descendu... et deux jours après, mon capitaine, un vieux qui est allé prendre son billet de logement là-haut, me dit : «Trim, tu as trois cents livres de rentes!» Ça m'a fait plaisir.

NADÈJE.

Ah! vous voyez bien, elle avait tenu parole.

TRIM.

Elle.. oh! oui, je le crois, c'était elle... aussi je ne l'ai jamais oubliée, ses traits ne sont pas sortis de ma mémoire; ils sont là; je crois la voir encore, je la vois .. et pourtant, elle n'est pas revenue, et la pension... depuis trois ans finie, disparue... ce qui ne m'empêche pas de songer à elle souvent, bien souvent... et toutes les fois que j'y pense, je lui souhaite tous les biens, tous les bonheurs qu'elle mérite.

NADÈJE, *avec entraînement.*

C'est d'un brave garçon, d'un bon fils...

TRIM.

Mamselle, mamselle, ce que vous me dites là, je l'ai pensé quelquefois... Ma mère...

NADÈJE, *se reprenant.*

Oh! je suppose... car enfin, quelle autre qu'une mère...

TRIM.

Une mère... une famille... oh! j'en mourrais... Mais non, je ne suis pas heureux, moi! (*Reprenant sa gaieté.*) Allons donc! si fait! qu'est-ce que je dis là? Je suis très heureux, il ne me manque rien... oh! si, pourtant.

NADÈJE, *vivement.*

Quoi donc? que vous manque-t-il?

TRIM.

Ce qui me manque, mamselle, c'est de voir M. Louis, mon lieutenant, heureux aussi.

NADÈJE.

Ah! ce jeune officier que j'ai vu quelquefois chez mon père.

TRIM, *à part.*

Elle a répondu à l'appel... bon! (*Haut.*) Un brave et honnête garçon, mais qui ne voudrait plus l'être... garçon. (*A part.*) Elle baisse les yeux, bon! (*Haut.*) Il est triste, il souffre... il aime quelqu'un sans rien dire... (*A part.*) Ferme, coup sur coup! feu de file!

NADÈJE.

Vous vous intéressez donc beaucoup à ce jeune homme?

TRIM.

Moi! oh! oui... je lui dois tout!... c'est pour moi un ami, un frère!

NADÈJE. *avec intérêt.*

Bien, monsieur Trim, bien!

TRIM, *à part.*

Feu de peloton! Elle a dit: Bien! bon! (*Haut.*) Oui, mademoiselle, il est malheureux, parce qu'il aime quelqu'un qui se marie.

TRIM.

AIR : *Le Voile de l'indifférence.*

Il perd la tête, il n'aime qu'elle,
Il meurt d'amour... sans savoir là
S'il est aimé... c'est trist', mamselle...

NADÈGE.

A qui la faute?...

TRIM.

Comment ça?
Mais d' cell', si je puis m'y connaître,
Qui n'entends pas...

NADÈGE.

Mais en ce cas
C'est plutôt la faute, peut-être,
De celui qui qui ne parle pas.

TRIM.

Mamselle...

FLAMBERGE, *chantant dans la coulisse.*

Tu n'auras pas ma rose, etc.

NADÈJE.

O ciel!... on vient!

TRIM.

Ne craignez rien, mamselle; c'est Flamberge.

NADÉGE.

O! monsieur Trim... que personne ne sache que je vous ai parlé... personne... je vous en supplie!... mais ne vous éloignez pas.

Elle rentre vivement à gauche.

SCENE XI.

TRIM, FLAMBERGE, *en petite tenue.*

TRIM, *la suivant.*

Mamselle!... (*Seul.*) Que je ne m'éloigne pas! Comme elle m'a dit ça d'une voix émue... tremblante!... voyez-vous? voyez donc!... Eh bien! elle aime Louis, je le parierais!... oui, elle l'aime, et depuis une heure elle me fait faire des évolutions, de fausses manœuvres... elle me dit un tas de choses à l'intention de mon lieutenant; c'est clair!... mais le moyen que Louis lui parle?... Elle l'a dit elle-même, c'est sa faute!... Dieu! si je pouvais... pendant qu'elle est encore... Ah! bien! tant pis!... je cours le hercher... je les mets face à face! il n'y a que cette occasion-là, il ne faut pas la perdre.

FLAMBERGE.

La parade est *finite*, et je viens...

TRIM.

Mais si elle s'en allait pendant que j'irai chercher Louis... Oh! je reste!

FLAMBERGE.

Qu'est-ce qu'il fait ici ce petit môme?

TRIM.

Ah! monsieur Flamberge, mon ami!

FLAMBERGE.

Ton ami! oui, parlons-en... et mon lait sucré!...

TRIM.

C'est passé, et il s'agit bien d'autre chose. (*A part.*) Je n'ai personne pour prévenir mon lieutenant, y va m' faire ma commission. (*Haut.*) Vous avez un rendez-vous.

FLAMBERGE.

Ah! tu sais... chut, petit gueux!

TRIM.

Grand coquin, êtes-vous heureux!

FLAMBERGE.

Mais oui, c'est une femme assez... cossue.

TRIM.

Oui, dodue.

FLAMBERGE.

Je dis cossue.

TRIM.

Et moi, je dis dodue... ce dont vous êtes bien susceptible certainement... et une demoiselle... demoiselle!

FLAMBERGE, *riant.*

Veux-tu te taire!... veux-tu te taire! je viens la chercher.

Il va pour entrer à gauche.

TRIM, *le retenant.*

Comme ça se trouve!... elle est partie.

FLAMBERGE.

Hein!... je cours...

Il va pour sortir par le fond.

TRIM. *le retenant encore.*

Mais non, elle n'y est pas...) Non... elle vous avait donné rendez-vous du côté du rempart... elle vous attend près de la Préfecture.

FLAMBERGE.

Hein! qu'est-ce que tu me chantes-là?

TRIM.

Moi! je ne chante rien... c'est elle qui me l'a dit en partant, pour vous le répéter... parce qu'elle sait que nous sommes une paire d'amis... elle porte une robe à la préfète... une robe gorge de pigeon... avec des bouffans, des falbalas... est-ce que je sais...

FLAMBERGE.

Merci, petit, merci...

TRIM.

Ah! dites donc... puisque vous passez près de la Préfecture, voulez-vous prévenir M. Louis, vous savez, mon lieutenant, qu'on le demande ici, tout de suite, pour un instant... un ami de son père?...

FLAMBERGE.

Sois tranquille...

Il sort.

TRIM, *seul.*

Enfoncé le tambour!... Louis peut venir... la place est libre...

SCENE XII.

LODOISKA, HENRIETTE, TRIM.

LODOISKA.

Venez donc, Henriette, venez; je n'ai plus besoin là.

TRIM, *à part.*

Ça se trouve bien!

LODOISKA.

Je vais vous aider à plier ces robes.

TRIM, *à part.*

Ah! oui, c'est encore une idée... je vais te laisser ici, toi... attends! je vais te faire plier bagage.

HENRIETTE.

C'est que mademoiselle veut partir tout de suite.

TRIM, *vivement.*

Hein! partir!

HENRIETTE.

Ah! c'est Trim... je le cherchais.

TRIM.

Et moi, payse, je vous attendais. (*Voyant Lodoïska s'asseoir.*) Elle s'asseoit, la grosse... pas gênée!...

LODOISKA.

Est-ce que vous aimez ce mauvais sujet, Henriette?

TRIM.

Tiens, pourquoi pas? c'est à cause de la taille que vous dites ça? Dam! tout le monde ne peut pas être dans les tambours-majors, n'est-ce pas, Henriette?

HENRIETTE, *riant.*

Il n'y en a qu'un par régiment.

Elle va à la table, au fond.

LODOISKA.

Monsieur Trim!

TRIM, *bas.*

Dites donc, il sort d'ici!

LODOISKA.

Qui... il?... je ne connais pas...

TRIM, *de même.*

Oh! quand vous vous rebifferez comme Pallas, la dame de pique... il m'a chargé de vous dire qu'il allait se promener derrière le rempart...

LODOISKA, *se levant.*

Ah!.. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que cela me fait?

TRIM.

Et à moi donc! Seulement il m'a dit qu'il était pressé.. très-pressé.

LODOISKA, *se levant.*

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

TRIM.

Ni moi non plus... Le pauvre cher homme, il va s'enrhumer à attendre... Ah! vous me direz que le lait sucré, ça calme la toux!

Toussant et chantant.

Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la....

Cristi, quelle taille!...

Il va au poêle.

HENRIETTE.

Que faites-vous donc, monsieur Trim?

TRIM.

Je prépare le feu pour mon lieutenant; car il doit faire froid... derrière les remparts surtout... on doit geler... hou!

HENRIETTE.

Bavard!... Mademoiselle Lodoïska, vous ne m'aidez pas...

LODOISKA.

Ah! pardon, ma petite, je vous laisse.

AIR: *On dit partout dans le village.*

Adieu, je n'ai plus rien à faire,
Car votre maîtresse en effet
Vient d'essayer ici, ma chère,
Et sa guimpe et son mantelet.
Il faut que je sorte
Et que je porte
Ce carton-là... des robes, un fichu
Chez la marquise...
Place de l'église,
Regardant Trim.
Entendez-vous?...

TRIME.

Parbleu, c'est convenu.

LODOISKA.

Adieu, petite!

TRIM.

Et voilà comme
On arrive toujours quelque part,
Par l'église ou par le rempart
Tout chemin mène à Rome.

Lodoïska est sortie.

Et de deux!... En voilà une de manœuvre!

HENRIETTE.

Comment, monsieur Trim, c'est pour rester avec moi que vous la renvoyez comme ça?

TRIM.

Toutjuste!... (*A part.*) A ton tour, la petite payse.

HENRIETTE.

Vous avez bien fait, car j'ai à vous parler... mademoiselle qui vient de me dire tout bas, en me glissant cette bourse: «Tenez, puisque ce jeune soldat vous aime, faites-lui accepter ça de ma part.»

TRIM.

Hein! à moi une bourse!... de l'or!

HENRIETTE.

Elle croit peut-être... j'espère que vous ne lui avez pas parlé de vos idées de mariage?

TRIM.

Puisque vous refusez... (*A part.*) Et puis, ce qu'elle m'a dit la... c'est plutôt à l'intention de l'autre, de mon lieutenant... elle ne me connaît pas... je lui rendrai son argent, très-bien.

HENRIETTE.

Allons, monsieur, allons, aidez-moi à faire ce paquet... et surtout ne parlez pas de trop près...

TRIM.

Ah! oui, pour qu'on nous surprenne... (*Écoutant.*) Tenez! tout juste! voilà mon lieutenant qui arrive... (*Prenant les robes et les chiffonnant.*) Eh vite! vite! emportez-moi ça!

HENRIETTE.

Miséricorde! comme vous les mettez en chiffons; mais prenez donc garde.

TRIM, *la bousculant pour la faire sortir.*

Emportez... ces demoiselles vous aideront... je vous rejoins... Ah! et cette bourse! prenez vite, rendez-la à votre maîtresse, et dites-lui que je ne puis recevoir de l'or que d'elle, de sa main. (*A part.*) C'est ça, elle viendra peut-être.

HENRIETTE.

Mais...

TRIM, *la poussant.*

Tenez, elle vous appelle... De sa main... Allez donc! (*Henriette sort.*) Et de trois!

SCENE XIII.

LOUIS, TRIM, *puis* LE CAPITAINE.

LOUIS, *entrant vivement.*

Qu'est-ce que c'est?... Qui est-ce qui me demande?

TRIM, *sautant et dansant.*

Eh! arrivez donc, mon lieutenant, mon colonel, mon général.

LOUIS.

Ah çà! es-tu fou?

TRIM.

Arrivez donc, on vous attend... Je vous marie, je vous bénis! Dieu, quelle noce!

Il chante.

Vite, en avant deux, que je suis aise!

LOUIS.

Mais...

TRIM.

Il n'y a que le consentement du père... je ne sais pas trop... Ah! bah! on y pensera plus tard.

Chantant.

La victoire est à nous!

LOUIS.

Quel père? que veux-tu dire? quel mariage?

TRIM.

Croisez... ette!... Enlevé! Hein! comme c'est joué!... en voici une petite guerre!... Si je ne monte pas en grade du coup, il n'y a plus de justice divine, civile et militaire.

LOUIS.

Mais enfin, m'expliqueras-tu...?

TRIM.

Ah! tiens! vous ne le savez pas... J'en perds la tête!... Mon pauvre Louis, je suis si contant, j'en pleure!

Chantant.

Les trois couleurs sont revenues...

Elle est ici.

LOUIS.

Qui?

TRIM.

La fille du colonel!

LOUIS.

Nadèje?

TRIM.

Nadèje... je veux bien!... Allons, voyons, ne tremblez donc pas comme ça, que diable! une femme est une femme, et un homme... (*A part.*) Il est un peu jobard, mon lieutenant.

LOUIS, *courant à la porte.*

Ah! oui, je la vois, je l'entends!

TRIM.

Elle parle aux ouvrières... elle va partir.

LOUIS.

Adieu, Trim, adieu!

TRIM, *le retenant.*

Eh bien, y pensez-vous? Du courage, le champ de bataille est à nous... J'ai envoyé le tambour-major droguer après sa belle du côté de la Préfecture... et Mlle Lodoïska à l'autre bout de la ville, derrière le rempart... deux corps en observation... les ouvrières travaillent... Je vais faire causer la femme de chambre en sentinelle perdue, histoire de rire!

LOUIS.

O ciel!... mais c'est un piége!... je ne puis permettre...

TRIM.

Allons donc, on se déclare en tout bien tout honneur... et vive l'empereur!... il est mort, ça ne fait de mal à personne.

LOUIS.

Eh! mais, je crois entendre...

TRIM.

C'est elle... non, dans l'escalier. (*Il court au fond.*) Ciel! le capitaine!

LOUIS.

M. de Sévelas!

TRIM.

Nous voilà bien!... rentrez, rentrez donc, là, chez vous. (*Louis entre à droite.*) Oh! le Sevelas, le Servelas, le...

LE CAPITAINE, *en grande tenue, entrant vivement.*

C'est la livrée du colonel... Est-ce que... Ah! Trim!

TRIM, *ayant l'air de l'apercevoir.*

Ah! mon capitaine, excusez, je range chez M. Louis, pendant qu'il n'y est pas.

LE CAPITAINE.

Dis-moi; c'est Mlle Nadèje Dourville qui est...

TRIM, *très-haut.*

Vous demandez Mlle Lodoïska pour votre corset!

LE CAPITAINE.

Hein! Tais-toi... c'est mademoiselle...

TRIM.

La fille du colonel, elle est là! (*Criant.*) Le corset du capitaine de Sévelas!

Passant à gauche.

LE CAPITAINE, *le suivant.*

Malheureux!

TRIM, *criant plus fort et courant à gauche.*

Mademoiselle Lodoïska! le corset du capitaine.

LE CAPITAINE, *le suivant.*

Veux-tu te taire? ou vingt-cinq jours de consigne.

TRIM, *entrant à gauche et criant plus fort.*

Le corset du capitaine de Sévelas!

LE CAPITAINE.

Devant elle, imbécile!... (*L'entendant.*) Je me sauve!

TRIM, *criant toujours.*

Le corset du capit... (*Passant la tête en riant.*) Ah! ah! ah!

LOUIS, *passant la tête de l'autre côté.*

Il est parti!

TRIM, *riant.*

Bombardé le capitaine!

Louis va écouter au fond.

SCENE XIV.

NADÈJE, LOUIS, TRIM.

Nadège entre vivement sans voir Louis et passe devant Trim qui entre au même instant à gauche, d'où elle sort.

NADÈJE.

Comment, monsieur Trim! vous me refusez... Je viens vous gronder... je... (*La porte se referme derrière Trim.*) Eh bien! où va-t-il donc?

LOUIS, *descendant la scène.*

Mademoiselle!

NADÈJE.

Ah! monsieur Louis!

LOUIS.

Oh! pardon! cette rencontre que j'eusse payée de ma vie... ce n'est pas moi qui l'ai demandée, qui l'ai préparée...

NADÈJE.

Je vous crois, monsieur; car si vous eussiez voulu me voir, me parler, c'est chez mon père dont le salon vous était ouvert...

LOUIS.

Je ne le pouvais plus, mademoiselle, du moment que votre main était promise à un autre... que votre cœur n'était plus libre... il fallait vous fuir..... il fallait étouffer de folles espérances...

AIR *de Spontini.*

J'ai refoulé dans mon ame flétrie
L'amour que j'avais fait serment
De vous taire toute ma vie!

NADÈGE.

Que faites-vous en ce moment?

LOUIS.

Pour mon honneur et pour le vôtre
Dans mon cœur du moins il mourra.

NADÈJE.

Ah! tiendrez-vous ce serment-là
Mieux que vous n'avez tenu l'autre?

LOUIS.

Eh! le pourrais-je? aussi je m'étais promis de ne pas vous revoir... et j'en veux maintenant à ce pauvre Trim qui a cru assurer mon bonheur... et qui n'a fait que m'exposer à votre colère peut-être.

NADÈJE, *vivement.*

Mais non!

LOUIS.

Vous ne lui en voulez pas!

NADÈJE, *de même.*

Au contraire; (*se reprenant*) c'est-à-dire, je lui pardonne, monsieur Louis... c'est un bon jeune homme, qui vous aime... et qu'il faut aimer et protéger... je vous en prie!...

LOUIS.

Oh! maintenant... maintenant plus que jamais!... car enfin, c'est à lui que je dois le seul moment d'espérance qui m'ait été permis... puisque vous nous pardonnez à tous deux après l'aveu de mon amour.

NADÈJE.

C'était à mon père de vous entendre, et c'est à lui de vous répondre...

LOUIS.

En est-il temps encore, lorsque votre prochain mariage... Ah! Dieu m'est témoin que, si l'on vous eût choisi un époux digne de vous, j'aurais souffert en silence, et du moins l'idée de votre bonheur m'eût consolé... mais vous sacrifier à un fat, à un ambitieux, qui ne pense qu'à votre dot, au crédit de votre père... Oh! vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer.

NADÈJE.

Monsieur!...

LOUIS.

Oh! dites-le-moi, mademoiselle, dites-moi que vous êtes malheureuse de cette union, et malgré ses épaulettes, malgré la hiérarchie qui le protége contre moi, je le provoquerai, je vous sauverai... ou j'y perdrai la vie.

NADÈJE.

Taisez-vous! taisez-vous! Et si vous m'aimez...

LOUIS.

Si je vous aime! Eh! le puis-je? En ai-je le droit? Pauvre orphelin sans naissance, sans fortune... fils d'un soldat...

NADÈJE.

Eh! que suis-je donc, moi!

LOUIS.

Mademoiselle!

SCENE XV.

Les Mêmes, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *entrant**.

Je puis enfin... Ah!

LOUIS.

Sevélas!...

NADÈJE.

Monsieur Louis...

LE CAPITAINE.

Pardon, mademoiselle... j'ai reconnu la livrée de mon colonel, et je venais vous offrir la main jusqu'à votre voiture...

NADÈJE, *avec embarras.*

Merci, monsieur... j'étais là... j'attendais... je croyais que ma femme de chambre... Mais je partais... je pars... (*Au capitaine qui lui offre la main.*) Merci!... merci...

Elle sort vivement par le fond.

LOUIS, *allant pour la suivre.*

Mademoiselle...

LE CAPITAINE, *la retenant.*

Où donc allez-vous?

LOUIS.

Peu vous importe!...

LE CAPITAINE.

Ah! permettez, vous avez quitté le poste sans ma permission... et je vous prie de m'y suivre...

LOUIS, *étonné.*

Et voilà tout ce que vous avez à me dire?...

LE CAPITAINE.

Mon Dieu!... oui... je suis bon enfant!... et je ne me fâche que de ce qui en vaut la peine...

LOUIS.

Expliquez-vous, monsieur!

LE CAPITAINE.

Ah! plus tard, nous verrons... quand vous ne serez plus de service... en attendant, faites-moi le plaisir de...

LOUIS.

Eh! monsieur... on dirait...

LE CAPITAINE.

On dirait que vous voulez compromettre quelqu'un...

LOUIS.

Ici vous avez raison... (*A part.*) Ah! et ne pouvoir!... (*Haut.*) A revoir, capitaine...

Il sort par le fond.

LE CAPITAINE.

Je vous suis, mon cher. .

TRIM, *passant la tête.*

Qu'est-ce que c'est?...

LE CAPITAINE, *avec colère.*

Ah! toi, drôle... au cachot pour un mois...

Il sort par le fond.

* Nadège, le Capitaine, Louis.

SCENE XVI.

TRIM, HENRIETTE, *et successivement* LODOISKA, FLAMBERGE, LOUIS, TITINE LES OUVRIÈRES, LE COLONEL.

TRIM, *passant la tête.*

Tiens! d'où sort-il donc? (*Entrant tout-à-fait.*) Il est vexé!... Le cachot, je m'en moque pas mal, pourvu que mon lieutenant... Eh! mais, où est-il?...

LODOISKA, *entrant furieuse, par la porte du fond.*

C'est une horreur! c'est une indignité! (*Allant à Trim.*) Vous êtes... vous êtes...

TRIM.

Ah! bah! Est-ce que vous avez été derrière le rempart?

LODOISKA.

Vous mériteriez...

TRIM.

Ah! mon Dieu! je me rappelle maintenant! c'était à la Préfecture.

LODOISKA.

Taisez-vous... ou je vous arrache les yeux!

TRIM.

Ah! merci... j'en ai besoin pour faire l'exercice; faut pas faire du tort au gouvernement.

HENRIETTE, *entrant par la gauche et portant un carton.*

Et mademoiselle, mademoiselle, qu'est-elle devenue?

LODOISKA.

Mlle Nadège!... Eh! mon Dieu! elle partait comme j'arrivais, pâle, défaite... elle se cachait les yeux avec son mouchoir... elle ne m'a pas même vue.

HENRIETTE.

Ah! je cours!

Elle sort par le fond.

TRIM.

Hein? Qu'est-ce que cela veut dire?

FLAMBERGE, *entrant, le nez tout rouge et grelotant.*

Oh! oh! je gèle! je gèle!... Petit drôle!

TRIM, *riant.*

Ah! bah! Est-ce que vous avez été à la Préfecture?

FLAMBERGE.

Puisque tu m'avais dit...

TRIM.

Ah! pauvre papa Flamberge! je me suis trompé, c'était derrière le rempart.

FLAMBERGE, *à Lodoïska**

Il y a une heure que je vous attends, ma chère; j'en ai l'onglée!

LODOISKA.

Et moi donc! dix tours de rempart.

TITINE, *entrant par la gauche avec les autres ouvrières.*

Eh! mais qu'y a-t-il? Entendez-vous ce bruit?

Musique jusqu'à la fin de l'acte.

* Lodoiska, Flamberge, Trim.

FLAMBERGE.

Ah! oui! une dispute!

TRIM.

On se bat, j'y cours!

Il va pour sortir.

FLAMBERGE, *continuant.*

Entre le petit Louis, (*Trim s'arrête*) le lieutenant et le capitaine... une fameuse dispute!

TRIM, *revenant.*

Louis!

FLAMBERGE.

Je ne sais pas ce qu'il y a entre eux... mais tout-à-l'heure, comme j'accourais ici tout grelottant, je les ai vus; ils sortaient d'un groupe d'officiers pour regagner le poste tout près de là... le capitaine avait l'air de commander quelque chose au petit, qui lui a jeté son gant à la figure.

LODOISKA.

Il a osé! Quelle audace!

TRIM.

Il a bien fait.

FLAMBERGE.

Lorsque le colonel a paru...

LES OUVRIÈRES, *apercevant Louis.*

M. Louis!

Il paraît, pâle, défait, hors de lui et tremblant de colère.

TRIM, *courant à lui.*

Louis! tu trembles... Vous tremblez, Louis... répondez-moi!

LOUIS.

C'est bien! c'est bien!

TRIM.

Mon lieutenant, qu'est-ce donc? Le capitaine...

LOUIS.

Le capitaine! Oh! je le tuerai.

TRIM, *courant au fond.*

Ah! c'est donc lui? Je cours, je lui dirai... (*Le colonel paraît, suivi d'un adjudant-major.*) Oh! mon colonel*...

Il ôte son bonnet.

LE COLONEL.

Lieutenant, vos armes!

TRIM.

Ah!

Louis remet son épée à l'adjudant.

LE COLONEL.

Rendez-vous en prison!

TRIM, *s'essuyant les yeux et à part.*

Pauvre Louis!

Trim lui serre la main sans être vu. — Mouvement général. Le rideau tombe sur ce tableau.

* A gauche, les Ouvrières, Lodoiska, Flamberge; au milieu, le Colonel et l'Adjudant; à droite, Louis et Trim.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un petit salon, la porte d'entrée au fond, à droite; autre porte au fond, à gauche, donnant sur un couloir qui conduit au cabinet du Colonel; à droite, l'appartement; à gauche, sur le devant, une table.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL DOUVILLE, NADÈJE, HENRIETTE.

Au lever du rideau, le Colonel, en capote, et Nadèje sont assis à une table et déjeunent; Henriette les sert.

LE COLONEL.

Eh bien! qu'as-tu donc? Tu ne dis rien, tu ne manges pas... Es-tu malade?

NADÈJE, *sortant de sa rêverie.*

Non, mon père, non!

LE COLONEL.

Sois donc plus gaie! Que diable! c'est bien assez que mon service me condamne à des choses pénibles et ennuyeuses, sans trouver chez moi des figures tristes et allongées... ça m'ôte l'appétit. Tiens, sers-moi une tranche de ce pâté... une assiette.

HENRIETTE, *tristement.*

Voilà, monsieur le colonel. (*Soupirant.*) Ah!

LE COLONEL.

Hein? Qu'est-ce qu'elle a aussi, celle-là?

HENRIETTE.

Rien, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

En ce cas, faites-moi le plaisir de garder vos soupirs pour un autre moment. (*A Nadèje.*) Merci, mon enfant... (*A Henriette, tout en déjeunant.*) Dites-moi donc, mademoiselle... Qu'avez-vous donc tant à dire à ce jeune soldat que je retrouve toujours ici... hier encore...?

NADÈJE.

Trim?

LE COLONEL.

Trim... oui, c'est juste, il s'appelle Trim. (*A Henriette.*) Je vous ai défendu...

HENRIETTE.

Hier, monsieur le colonel, c'est mademoiselle qui avait voulu lui parler.

LE COLONEL.

A M. Trim!

NADÈJE, *vivement.*

Oh! celui-là ou un autre... Tu étais au conseil de guerre, je t'attendais pour dîner, et je voulais savoir si tu serais bientôt libre... je mourais de faim.

LE COLONEL.

Et moi aussi... De sottes affaires!... Il n'y a qu'un an que je suis à la tête de ce régiment, et

toujours des querelles à punir!... (*A Henriette.*) Donne-moi à boire.

NADÈJE, *l'observant avec anxiété.*

Et iras-tu encore ce matin?

LE COLONEL.

Eh! parbleu!... il le faut bien!

HENRIETTE.

Il paraît que c'est aujourd'hui que M. le sous-lieutenant Louis...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

Occupez-vous de votre service!... Mon café... petite curieuse!

NADÈJE, *après un instant de silence.*

Ah! tu crois que c'est aujourd'hui que ce pauvre jeune homme...

LE COLONEL.

Ah! mon Dieu! oui! encore une belle équipée! un petit écervelé qui s'en va insulter son capitaine.

NADÈJE, *l'observant.*

C'est grave?

LE COLONEL.

Très-grave! cela peut le mener loin... et pourquoi en veut-il à Sévelas, je vous le demande?

NADÈJE, *de même.*

Il n'en dit rien?

LE COLONEL.

Pas un mot: aussi, je dois l'interroger moi-même, dans mon cabinet...

NADÈJE.

Ah!

LE COLONEL.

Eh! mon Dieu! nous ne demanderions pas mieux qu'il eût été provoqué, et que les témoins vinssent le tirer de là! mais si, au contraire, ils le chargent encore... (*Avec impatience.*) Ce serait affreux!

NADÈJE.

N'est-ce pas, mon père? ce pauvre jeune homme! Il a l'air si bon, si intéressant!

LE COLONEL.

Eh! parbleu!... à entendre tout le monde, il est l'idole de ses soldats, aimé, estimé de ses camarades; il a conquis tous ses grades à la pointe de l'épée!... C'est un héros, un petit saint... le diable m'emporte!

AIR : *Partie et Revanche.*

Chacun l'estime, chacun l'aime;
Tous ne cherchent qu'à le vanter,
Loin de le plaindre, je suis même
Tenté de le féliciter :
Il gagne à se faire arrêter;
Je n'ai jamais vu de ma vie
Un conseil de guerre tenu
Exprès comme une académie
Pour donner un prix de vertu.

C'est une mauvaise affaire pour ton prétendu.

NADÈJE.

Très-mauvaise!

LE COLONEL.

Mais, après tout, est-ce sa faute à lui?... On voudrait qu'il vînt dire qu'il a provoqué ce sous-lieutenant.

NADÈJE.

Pour le sauver ce serait bien!

LE COLONEL.

Je ne dis pas... mais il a de la fierté... comme moi!

NADÈJE, *l'observant avec intention.*

Oui, tu es un peu fier!

LE COLONEL.

Beaucoup! Et je comprends qu'il hésite... mais on lui en veut, on lui reproche son titre, sa fortune... et jusqu'à son grade, qu'on l'accuse de ne devoir qu'à des protections; ça n'a pas le sens commun.

HENRIETTE, *versant le café.*

C'est égal, monsieur le colonel conviendra qu'il est bien dur de voir donner à ceux qui ont des protecteurs ce qui revient à ceux qui n'en ont pas.

LE COLONEL.

Ah! bah! voyez-vous cela!... Mademoiselle connaît des victimes dans ce régiment.

HENRIETTE.

Mais dam! quand ce ne serait que ce pauvre Trim qui attend depuis vingt ans les galons de caporal!

LE COLONEL.

Diable! quel âge a-t-il donc?

HENRIETTE.

Dix-neuf ans, monsieur le colonel... mais il a commencé de bonne heure... un enfant de troupe...

NADÈJE.

Comme M. Louis, qu'il aime autant qu'un frère! et il me demandait, les larmes aux yeux, de le protéger auprès de toi!

LE COLONEL.

Qui?... M. Trim?

NADÈJE.

Et M. Louis.

HENRIETTE.

Et mademoiselle lui a promis qu'il aurait...

LE COLONEL.

Assez... Toujours à écouter, à vous mêler de la conversation... Allez dire à Georges qu'il tienne prêt mon uniforme... (*Mouvement d'Henriette.*) Allez!

Henriette sort en faisant quelques signes à Nadèje qui observe son père avec crainte, et ensuite se lève et s'approche de lui.

NADÈJE, *s'appuyant sur le fauteuil de son père.*

Tu m'en veux! Tu es fâché que j'aie promis ma protection à ce pauvre soldat et à son ami!

LE COLONEL.

Mêle-toi de ton piano et de ton mariage.

NADÈJE.

Ça n'empêche pas, au contraire!... De me faire bénir... ça me porterait bonheur, peut-être! Et tiens, quelquefois quand tu donnes des ordres, que tu te fâches, que tu fronces le sourcil, je me dis à part moi... (*S'asseyant sur ses genoux.*) Si j'étais à la place de mon père... si j'étais colonel... Oh! ça n'engage à rien... les enfans de troupe

seraient mes soldats de prédilection... ceux qui seraient orphelins surtout ; il me semble que mon devoir serait de leur servir d'appui, de les pousser, de les avancer, eux qui n'ont personne pour les protéger !

AIR : *de Turenne.*

Sans jamais me mettre en colère,
Je me laisserais désarmer ;
Et par ma bonté tutélaire
D'eux tous je me ferais aimer.

LE COLONEL.

De ce côté-là, j'imagine,
Ce serait facile pour toi ;
Ils t'aimeraient tant que, ma foi,
Je craindrais pour la discipline.

Petite intrigante !

NADÈJE.

Qui sait ?... parmi eux, il y en a peut-être un...

LE COLONEL, *plus gaîment.*

Ah ! ah !

NADÈJE, *l'embrassant.*

C'est que, vois-tu... je n'entends jamais parler d'un pauvre enfant orphelin... oublié, perdu dans un régiment, sans me rappeler cette nuit, où assis tout deux près du lit de ma pauvre mère, qui allait nous quitter, elle m'apprit, devant toi... qui lui serrais la main... avec tant de bonté... que j'avais un frère...

LE COLONEL, *la repoussant doucement.*

C'est bien !

NADÈJE, *continuant.*

Et ce matin encore, en passant là, dans ce boudoir, (*elle l'indique à droite*) devant son portrait, qui semble parler... je lui demandais pardon d'une indifférence...

LE COLONEL, *avec impatience.*

C'est bien, c'est bien !

NADÈJE, *se jetant à son cou.*

Elle me l'a recommandé, mon père... mais je n'ai pu savoir ni qui il était, ni où le trouver une heure après, elle avait emporté le reste de son secret !

LE COLONEL, *se levant.*

Tant mieux ! il n'a jamais existé, pour moi, pour vous ! ne m'en parlez jamais. (*Mouvement de Nadèje.*) Jamais, je vous le défends ! par amitié pour moi ! (*Il fait un pas pour sortir, Nadèje s'est retournée pour essuyer ses larmes. Il revient doucement à elle, et la prenant dans ses bras avec affection.*) Par respect pour ta mère !... elle m'avait sauvé la vie, je ne voulus pas connaître le passé... mon nom et ma fortune m'ont acquitté envers elle... ne m'en fais pas repentir, et puisqu'un voile couvre tout cela... Allons, embrasse-moi... et ne pense qu'à ton bonheur, à ton mariage.

NADÈJE.

Mais vous me disiez que M. Sévelas...

LE COLONEL.

Eh bien ! Sévelas !... Il a ma parole, la tienne... je ne veux plus de délai ; je verrai le notaire aujourd'hui... Eh ! mais à propos de notaire, que diable lui disais-tu donc tout bas, hier au soir, pendant que j'étais à la table de jeu ?

NADÈJE.

Au notaire ?... est-ce que je lui ai parlé ? (*A part.*) Il m'a vue !

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLAMBERGE, *en petite tenue* ; LODOISKA ; *ensuite* TRIM, *en grande tenue*.

HENRIETTE.

C'est le tambour-major que M. le colonel a fait demander.

LE COLONEL.

Faites entrer.

HENRIETTE.

M[lle] Lodoïska apporte à mademoiselle...

LE COLONEL, *avec impatience.*

Faites entrer, vous dis-je.

HENRIETTE, *à part.*

Tiens ! mademoiselle a pleuré.

Flamberge et Lodoïska paraissent au fond, Flamberge porte un carton, Lodoïska a les yeux baissés.

FLAMBERGE, *rendant le carton à Lodoïska.*

Mademoiselle, trop heureux...

LE COLONEL.

Toujours galant, Flamberge ?

FLAMBERGE.

Mon Dieu ! mon colonel, j'ai rencontré par hasard M[lle] Lodoïska à votre porte, et je ne puis pas laisser un fardeau sur les bras du beau sexe, quand je suis là.

LODOISKA, *faisant la révérence.*

Monsieur a été bien bon.

FLAMBERGE, *la saluant.*

Mademoiselle...

TRIM, *paraissant tout-à-coup entre eux.*

J'ai bien l'honneur de vous saluer... ne vous dérangez pas, les anciens.

Lodoïska descend avec colère du côté de Nadèje*.

NADÈJE, *laissant échapper un cri.*

Ah !

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est ?

TRIM, *essoufflé.*

Pardon, excuse, mon colonel... Je suis venu un peu vite, parce que je voulais rattraper le major, depuis la place de l'église, pour l'aider un peu... il portait un carton d'un bras, et de l'autre... c'est très-gênant.

LODOISKA, *à part***.

Je vais me trouver mal.

Lodoïska et Flamberge lui font des signes que le Colonel aperçoit. Henriette se détourne pour rire.

LE COLONEL, *à part, regardant Flamberge.*

Vieux don Juan !

TRIM, *bas à Nadèje.*

Bonnes nouvelles, mamselle !

* Le Colonel, Flamberge, Trim, Lodoïska, Nadèje, Henriette.

** Le Colonel, Flamberge, Trim, Nadèje, Lodoïska, Henriette.

LE COLONEL.

Et qu'est-ce que tu viens faire ici, toi?

TRIM.

Mais, mon colonel, puisque vous voulez que ce soit moi qui vous apporte la feuille tous les matins, pendant votre déjeuner...

LE COLONEL.

Moi, je veux...

TRIM.

Dam! c'est votre planton qui l'a dit hier encore. Après ça, si ça vous fâche, prenez qu'il s'est trompé, je m'en vais... rien de fait.

LE COLONEL, *prenant la feuille**.

Non, reste... toi ou un autre, peu m'importe!

TRIM, *portant la main à sa tête.*

Merci de la préférence, mon colonel!

LODOISKA, *à Nadèje occupée avec Trim.*

Mademoiselle ne regarde pas?

Elle ouvre son carton.

LE COLONEL, *tout en parcourant le rapport.*

Ah! Flamberge... c'est aujourd'hui que vous déposez dans l'affaire du sous-lieutenant, et mademoiselle aussi.

LODOISKA.

Mon Dieu! cette idée seule me rend toute tremblante! paraître ainsi devant des militaires, en face, quand on n'a pas l'habitude... je n'oserai jamais!

TRIM, *à part.*

Petite tourterelle, va!

LE COLONEL.

Rassurez-vous, votre témoignage est important, très-important, comme celui de Flamberge.

TRIM, *à part.*

Je crois bien! ils peuvent d'un mot...

LE COLONEL.

Il n'y a rien eu de nouveau, cette nuit?

TRIM.

Rien, mon colonel... Ah! si fait! il y a moi, qui, en revenant bien après la retraite, ai vu, comme je vois là Mlle Lodoïska, un grand corps, monté sur une borne, et qui s'allongeait, s'allongeait tant qu'il pouvait atteindre la fenêtre du premier.

FLAMBERGE, *à part.*

Je vais me trouver mal.

LE COLONEL.

Et de quel côté?

LODOISKA, *vivement.*

Je suis sûre que ce volant sera du goût de M. le colonel.

LE COLONEL.

Je ne me mêle jamais de chiffons, montrez cela à ma fille. Suivez-moi, Flamberge... (*à Trim*) et toi, va dire au capitaine de Sévelas que je l'attends chez moi.

TRIM.

Oui, mon colonel.

NADÈJE.

Henriette, faites passer Mlle Lodoïska dans le boudoir, pour attacher ce volant, et attendez-moi!

* Flamberge, le Colonel, Trim, Nadèje, Lodoïska, Henriette.

LE COLONEL, *baisant sa fille au front.*

Adieu, mon enfant! (*Bas.*) Et sois plus gaie.

AIR : *Suivons cette jeunesse.*

Adieu! sois aimable et gentille;
Quand au dehors l'ennui m'attend,
Qu'au moins chez moi, dans ma famille,
Je puisse être heureux et content!
Surtout avant ton mariage,
Point de pleurs...

NADÈJE.

Je te le promets!
Avant, oui, j'aurai du courage,
Mais je ne promets rien après.

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

Adieu! sois raisonnable et sage;
Quand au dehors l'ennui m'attend,
Qu'au moins chez moi, dans mon ménage,
Je puisse être heureux et content!

NADÈJE.

Mon père, j'aurai du courage,
Mais j'ai déjà fait un serment;
Vous même savez s'il m'engage...
Et, dans le ciel, ma mèr' m'attend!

TRIM.

Il va partir, mais ell', je gage,
Ici, restera secrèt'ment,
Sans avoir l'air, comme c'est l'usage,
Histoir' de causer un instant.

FLAMBERGE.

Ma particulière, je gage,
Saura s'y prendre adroitement,
Pour que je puiss', s'lon notre usage,
La reconduire galamment.

LODOISKA.

Ce bon Flamberge, il va, je gage,
Ici demeurer un moment,
Afin d' pouvoir, selon son usage,
Me reconduire galamment.

HENRIETTE.

Ah! mon pauvre Trim! quel dommage!
Ne pas trouver une seul moment,
Pour être, s'lon son usage,
Près de moi sensible et galant!

Le Colonel sort avec Flamberge par la porte du fond, à gauche. Henriette entre avec Lodoïska dans l'appartement à droite.

SCÈNE III.

NADÈJE, TRIM.

NADÈJE, *se retournant vivement vers Trim.*

Eh bien, monsieur Trim?...

TRIM, *redescendant vivement, après avoir déposé son schako sur un fauteuil au fond.*

Eh bien, mam'selle, ça ne va pas mal, ça va même mieux, il y a de l'espoir.

NADÈJE.

Mon Dieu, comme vous tremblez!... c'est le froid... Approchez-vous donc du feu!

TRIM.

Merci, mam'selle, au contraire, j'étouffe, je suis si content!... J'ai vu l'avocat, j'y *suis allé* ce matin, pendant que les autres déjeunaient, ce qui fait que je m'en suis passé.

NADÈJE.

Vous n'avez pas déjeuné?

TRIM.

Ah! oui, j'y pensais bien!... je n'avais pas faim en partant, le cœur me battait trop fort pour ça... Et quand je suis arrivé, j'étais si ému, je suffoquais, je me suis mis à pleurer, j'ai été enfant comme tout.

NADÈJE.

Pauvre monsieur Trim!... si bon, si... (*Il la regarde.*) Et, et... cet avocat?

TRIM.

Enfin, je lui ai conté mon affaire en deux temps; j'avais mon argent dans la main, comme vous m'aviez dit... c'est-à-dire, mon argent...

NADÈJE

Après, après?

TRIM.

Eh bien! il a compris, l'avocat; ça m'a l'air d'un brave homme, et un fameux, qu'ils disent; un gaillard qui parle trois heures sans respirer! Trois heures... Aussi, j'ai confiance...

NADÈJE.

Et vous avez raison... Du courage!...

TRIM.

Juste ce qu'il m'a répondu: du courage, mon ami... Il m'a appelé son ami... Pas fier.... Du courage... « L'affaire de votre lieutenant m'a paru d'abord très-grave, mais nous le sauverons. » Il a dit, nous le sauverons, mamselle... Oh! alors, il m'est revenu des larmes, mais cette fois, c'étaient des larmes de joie, de bonheur... parce que, à présent je peux vous le dire, ils étaient de service quand la chose est arrivée, et dam! il y allait peut-être de sa vie.

NADÈJE.

O ciel!

TRIM.

C'est comme nous, sur nos livrets... Il y a comme ça une liste de cent cinquante fautes d'intention qui peuvent nous faire déloger avant l'âge... histoire de nous procurer une lecture agréable, et de nous faire marcher droit.

NADÈJE, *s'abandonnant.*

Oh! conduisez-vous toujours bien, monsieur Trim, je vous en prie, je... (*Trim la regarde, elle se tait.*) Et l'avocat?...

TRIM.

Ah! oui, l'avocat, j'oubliais... «Nous le sauverons, qu'il me disait, surtout si les témoins déposent en sa faveur, ou si le capitaine avoue qu'il l'a provoqué.»

NADÈJE.

C'est ce que me disait mon père... Tout est là!...

TRIM, *baissant la voix.*

Pour ce qui est des témoins, j'y travaille, il y en a deux surtout, le major et la grosse; je leur enseignerai des phrases très véridiques, à l'intention de ne pas dire la vérité... il n'y a que l'autre, le capitaine... oh! le capitaine!

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Contre lui j'suis en colère,

J' voulais l'insulter l'autre jour!

Nous étions seuls!...

NADÈJE.

Qu'alliez-vous faire?

TRIM.

Il m' f'rait fusiller à mon tour!...

NADÈJE.

Malheureux!

TRIN.

C'est encore un' chance...

P't-êtr' qu'alors, il en rougirait;

J' lui dirais : Tant mieux! c'est bien fait!

T'en voilà deux sur la conscience!

NADÈJE, *très-émue.*

Monsieur Trim, gardez-vous bien, je le verrai moi... oh! je n'ai pas osé encore, mais j'en aurai le courage pour vous.

TRIM.

Et pour mon lieutenant, qui vous aime, et à qui vous devez bien...

NADÈJE.

Oh! oui, oui, monsieur Trim... de l'amitié, j'en aurai beaucoup pour lui... puisque vous. (*Elle lui tend la main; Trim la regarde tout étonné; elle s'en aperçoit, et reprend aussitôt.*) Et... et cet avocat n'a rien dit de plus?

TRIM.

Non, rien! on est venu lui annoncer que son déjeuner l'attendait, et il est allé... et j'y serais bien allé aussi... Mais bah! je déjeunerai un autre jour.

NADÈJE, *regardant autour d'elle**.

Ah! eh bien! monsieur Trim, (*en lui montrant la table*) mettez-vous là.

TRIM.

Plaît-il, mamselle?

NADÈJE.

Mettez-vous là et déjeunez.

TRIM.

Oh! oh! mamselle, oh! je n'oserai jamais!

NADÈJE.

Si, je vous y invite...

TRIM.

Vous m'invitez?

NADÈJE.

C'est un plaisir que vous ne me refuserez pas, je vous en prie!

TRIM, *passant à la table, et tout confus**.*

Alors, mamselle, c'est pour vous obéir. (*A part, regardant la table.*) Cristi! plus que ça de pitance! en v'là un ordinaire extraordinaire!

NADÈJE.

Servez-vous, ne craignez rien.

TRIM, *assis.*

Oh! un peu de pain seulement, rien qu'un peu.

Il coupe un énorme morceau de pain.

NADÈJE.

Prenez, prenez, monsieur Trim.

TRIM.

Pour vous faire plaisir, mamselle. (*A part.*) Faut-il qu'elle aime mon lieutenant!... faut-il..

* Nadèje, Trim.

** Trim, Nadèje.

NADÈJE.

Déjeunez, déjeunez vite!... n'avoir rien pris encore!

TRIM.

Oh! il y a huit jours que ça dure comme ça, mamselle... Depuis...

NADÈJE.

M. Louis devra bien vous aimer... tant de dévouement...

TRIM.

Oh! ça m'a déjà porté bonheur, mam'selle... Vous ne savez pas?... ma pension qui m'est revenue!

NADÈJE.

Ah! votre pension...

TRIM.

Oui, mamselle, ma pension qui avait disparu... vous savez... je vous ai conté.... eh bien, elle m'est revenue... c'est un notaire, à ce qu'il dit, qui m'a fait annoncer ça... de la part de qui, par exemple? Ah! voilà

NADÈJE, *lui versant à boire.*

Vous ne buvez pas, monsieur Trim?

TRIM.

Pardon, mamselle... je ne souffrirai pas... je ne... (*A part.*) Dieu de Dieu! en voilà une cantinière!

NADÈJE.

Et cette pension... cette nouvelle vous a fait plaisir?

TRIM.

Oui... un peu... pas à cause de l'argent!... mais l'idée que c'était peut-être... cette dame... cette grande dame... qui sait... ma mère...

NADÈJE.

Votre mère!...

TRIM.

C'est une idée à vous, et j'y crois presque... aussi quand on m'a dit cela, le cœur m'a battu... il m'a semblé que je la revoyais,... avec cet ange de petite fille!...

NADÈJE, *émue.*

Buvez donc, monsieur Trim.

TRIM.

A votre santé, mamselle; c'est du blanc!

SCENE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *en grande tenue.*

C'est bien, si le colonel me demande...

Il pose son schako sur un fauteuil au fond.

TRIM, *à part, se levant.*

Oh! voilà le rouge! tant mieux.

LE CAPITAINE.

Pardon, mademoiselle, je ne savais pas .. voici un garçon qui a bon appétit.

TRIM.

Mais oui, l'appétit est bonne!... comme dit le conscrit. (*A part.*) Oh! est-il busqué!

NADÈJE.

C'est mon père qui a occupé ce jeune homme ce matin; il n'a pu déjeuner, et j'exigeais qu'il prît quelque chose.

LE CAPITAINE*.

De votre main?... Il n'est pas malheureux!...

Il lui baise la main.

TRIM, *à part.*

Oh! s'il venait me baiser la main, à moi... comme je la retournerais.

Le Capitaine le regarde, il sourit.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas de mal, mon garçon. (*A Nadèje.*) Vous prenez de l'intérêt à lui, j'en suis bien aise... vos protégés doivent être les miens... nous avons bien quelques petits reproches à lui faire; mais c'est un bon petit diable, et je veillerai sur lui... (*A Trim, lui frappant sur l'épaule.*) Tu sais, je suis bon enfant! (*A Nadèje.*) Et du moment que vous me l'avez recommandé...

TRIM, *vivement.*

Comment, mademoiselle m'a...?

NADÈJE, *vivement.*

Oui, monsieur Trim.

LE CAPITAINE.

Il va passer caporal.

TRIM, *avec joie.*

Moi!

LE CAPITAINE.

Ce sera mon présent de noce pour votre... pour notre ami Trim.

NADÈJE.

AIR :

Monsieur, que de reconnaissance
Ce pauvre garçon vous devra!...

TRIM.

Qui, moi?

LE CAPITAINE.

Sans doute, en conscience!
Mon ami, tu me dois bien ça,
Pour les démarches que j'ai faites...

TRIM.

D' la reconnaissance!

A part.

Bon soir!
Avant d' consentir à devoir,
Faut êtr' sûr de payer ses dettes!

LE CAPITAINE.

Tu dis...

TRIM.

Oh! rien... merci! je ne suis pas ambitieux... caporal... oh! je ne tiens pas aux honneurs.. j'aime autant rester ce que... (*A part.*) Par exemple! lui devoir quelque chose?... bonsoir, jamais!

NADÈJE.

Vous refusez.

LE CAPITAINE.

Oh! M. Trim est fier... il ne veut pas que je fasse quelque chose pour lui!

TRIM, *vivement.*

Si fait!... (*Reprenant.*) Si fait, mon capitaine... il y a une chose que vous pourriez faire; et j'en serais reconnaissant toute ma vie!... c'est-

* Trim, le Capitaine, Nadèje.

à-dire qu'après ça, mon capitaine, vous me demanderiez mes jours, mon sang... je serais capable de tout! je vous aimerais!... je vous trouverais très-bon, très-bien, mon capitaine!...

LE CAPITAINE.

Et pour que tu fasses cet effort-là, il faudrait ?

TRIM.

Dam! vous le savez... ça vous coûterait si peu et ça nous rendrait si heureux, mademoiselle, et, c'est-à-dire moi tout seul... si vous sauviez mon lieutenant!

LE CAPITAINE, *jetant un regard sur Nadèje.*

Ah! je comprends, M. Louis.

NADÈJE.

Pardon, monsieur... il était l'ami, le protecteur de ce pauvre soldat... et si vous pouviez...

TRIM.

D'autant plus que vous pouvez...

LE CAPITAINE.

Mon Dieu! je ne demanderais pas mieux; mais je n'y peux rien... et ce qui me fâcherait dans cette affaire toute de discipline... ce serait qu'on m'y supposât un intérêt... (*se rapprochant de Nadèje et souriant.*) Comme si j'avais à m'irriter de quelques prétentions trop ambitieuses... que je ne veux pas connaître... jaloux! moi, oh!

TRIM, *qui écoute, à part.*

Non!... tu n'oserais pas, tu mettrais un faux col pour ça.

NADÈGE.

Oh! c'est impossible!... car enfin... M. Louis ne doit... ne peut jamais prétendre à ma main.

LE CAPITAINE.

Jamais!

TRIM, *à part.*

Comment! jamais! par exemple!

LE CAPITAINE.

Je vous crois... Je ne cherche même pas la cause de cette émotion... de cet intérêt...

NADÈJE.

Ah! si vous saviez?

LE CAPITAINE.

Plaît-il?

TRIM.

Hein ?...

LE CAPITAINE.

Quoi qu'il en soit, je n'en ferai pas moins ce qu'on doit attendre d'un bon camarade... d'un...

TRIM.

Bon enfant... d'un bon enfant!.,. au fait, si on n'a pas toujours l'air... ça n'empêche pas... n'est-ce pas, capitaine?... (*Le capitaine le regarde.*) Si vous saviez comme Louis est bon, comme il m'aimait... c'était un frère!... mieux que cela!... (*Nadèje cache son émotion.*) Enfin, vous direz que c'est votre faute... que vous l'avez provoqué.

LE CAPITAINE.

Je ne mens jamais.

NADÈJE.

Monsieur, vous ne direz pas...

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille! je ne dirai rien... ce sera beaucoup.

TRIM.

C'est-à-dire que... Mais alors, capitaine... vous voulez donc... ?

LE CAPITAINE, *se contraignant.*

Rien, mon garçon, cela regarde les témoins... Va-t'en.

TRIM.

Comment, que je m'en aille! (*A part.*) Hypocrite, va!... si j'avais une épaulette! si j'étais ton égal!

LE CAPITAINE, *sévèrement.*

Allons, Trim, sortez!

TRIM.

Je suis chez mon colonel! c'est la fille de mon colonel... qui m'a dit...

LE CAPITAINE.

Impertinent!

NADÈJE.

Monsieur...

SCENE V.

LES MÊMES, FLAMBERGE, LODOISKA, HENRIETTE.

FLAMBERGE.

Ah! M. le colonel demandait tout-à-l'heure monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Je passe chez lui!

FLAMBERGE.

Le lieutenant Louis vient d'y arriver.

LE CAPITAINE.

Ah!

TRIM, *allant pour sortir.*

Louis!

NADÈJE.

Monsieur Trim!...

Trim s'arrête.

LE CAPITAINE, *saluant Nadèje* *.

Mademoiselle... (*A part.*) Des larmes!... ah!

TRIM, *le suivant.*

Mon capitaine... si vous êtes un bon enfant, comme vous dites...

LE CAPITAINE.

Bien! bien!... je ne t'en veux pas! tu es un bon petit diable!

Il sort par le fond à gauche.

TRIM.

Oh! vilain rouget, va!

FLAMBERGE.

Eh bien! eh bien! à qui en a-t-il?

NADÈJE.

Trim... du courage!... je ferai un dernier effort... attendez-moi!

Elle entre à droite au moment où Lodoïska vient d'en sortir avec Henriette.

* Flamberge, Trim, le Capitaine, Nadège.

LODOISKA.

Mademoiselle, j'ai fini; et je pars!

NADÈJE.

C'est bien.

SCENE VI.

TRIM, LODOISKA, FLAMBERGE, HENRIETTE.

TRIM, *la retenant.*

Vous restez!... le major aussi!... ça regarde les témoins, eux seuls peuvent nous sauver... puisque lui... faut-il qu'il y ait des gens qui n'aient pas d'ame!

LODOISKA.

Je suis pressée!

FLAMBERGE.

On m'attend!

TRIM.

Eh bien! on vous attendra... je vous tiens et je vous garde!

LODOISKA.

Comment, il me garde!... ne me quittez pas, Flamberge!

FLAMBERGE.

Laissez donc faire, il m'amuse.

HENRIETTE *.

Qu'est-ce que vous voulez?

TRIM.

Je veux, mamselle, que vous veilliez dans ce corridor qui mène là-bas chez M. le colonel... pour qu'on ne nous surprenne pas... Oh! je vous en prie!

Il pousse Henriette jusqu'à la porte du fond à gauche.

LODOISKA.

Eh! mais... il me fait peur!

FLAMBERGE.

Ah çà! nous allons au conseil de guerre?

TRIM.

Au conseil de guerre... vous y êtes.

LODOISKA.

Allons, pas de plaisanteries!

TRIM.

Des plaisanteries!... une autre fois, la maman... on joue trop gros jeu, voyez-vous!... A nous trois, les vieux amis!

LODOISKA *et* FLAMBERGE.

Hein?

TRIM.

Vous rappelez-vous bien comment vous devez manœuvrer... parce qu'on se laisse intimider par ces grosses voix, ces grosses épaulettes... on perd la tête... je sais ce que c'est... je vais à tous les conseils.

FLAMBERGE.

Oh! moi, mon garçon, j'ai réfléchi.

TRIM.

Bon!... il a réfléchi!... un tambour-major... Où allons-nous! grand Dieu?

LODOISKA.

Quant à moi, pour rien au monde, je ne voudrais mentir!

* Flamberge, Henriette, Trim, Lodoiska

TRIM.

Bon! des scrupules... une couturière!... c'est la fin du monde!... Et qui est-ce qui vous parle de mentir? (*A Lodoïska.*) Est-ce que je voudrais faire mentir une jolie petite bouche comme ça! Quand vous diriez que le capitaine asticotait toujours ce pauvre Louis...

LODOISKA.

Mais au contraire, c'est M. Louis qui...

TRIM, *à Flamberge.*

Que si le lieutenant lui a jeté son gant, c'est que l'autre l'avait insulté!

FLAMBERGE.

Je crois que c'était le capitaine que..

TRIM.

C'est M. Louis qui!... c'est le capitaine que .. Mais, tout de même, avec vos réflexions, avec vos scrupules... vous ferez condamner un brave jeune homme, la crême des officiers, que vous avez vu tout petit au régiment, comme moi, Flamberge... qui ne serait jamais rentré chez vous, mamselle, sans vous dire une politesse. (*A Flamberge.*) Votre enfant, votre élève, qui n'a jamais refusé d'obliger un ami...

FLAMBERGE.

C'est vrai!

TRIM, *à Lodoïska.*

Qui vous payait généreusement vos loyers, vos mémoires.

LODOISKA.

C'est vrai!

TRIM.

Et le meilleur caractère, qui n'a jamais eu de mots avec personne... et s'il asticotait le capitaine, c'est que le capitaine l'asticotait aussi!

LODOISKA.

C'est possible!

TRIM.

C'est possible?... c'est-à-dire, c'est vrai!

FLAMBERGE.

C'est juste!

TRIM.

C'est clair!... et qu'est-ce qu'on vous demande? Pardi!... s'il fallait toujours dire tout ce qu'on voit!... Je n'aurais qu'à aller raconter que le grand corps qui s'allongeait... s'allongeait pour atteindre une fenêtre l'autre nuit, c'était Flamberge.

FLAMBERGE, *riant.*

Ah! ah! ah!...

TRIM.

Et que la fenêtre où il grimpait, c'était celle de mademoiselle Lodoiska!...

LODOISKA, *effrayée.*

Monsieur Trim!...

TRIM, *les prenant sous les bras.*

Là, vous voyez bien, nous nous entendons, nous sommes d'accord...

FLAMBERGE.

Il m'entortille!... il m'entortille!...

LODOISKA.

Je dirai ce qu'il voudra!...

TRIM, *vivement.*

Vrai? Et vous tiendrez ferme? Quand le colonel vous dira : Mademoiselle Lodoiska, levez la main.

LODOISKA, *tremblée.*

Lodoïska Cosporte, couturière.

TRIM.

Votre âge ?...

LODOISKA.

Est-ce qu'on me demandera mon âge?

TRIM.

Oui, mais vous serez maîtresse de ne pas le dire. Vous jurez...

LODOISKA.

Je ne jure jamais.

TRIM, *après un mouvement d'impatience.*

Qu'avez-vous vu ?

LODOISKA.

Rien.

TRIM.

Rien... c'est court, mais c'est bien... Avez-vous remarqué que le capitaine...

LODOISKA.

Est-ce qu'on me regardera pendant que je...

TRIM.

Dam! pour la première fois, oui, ça se pourrait. Avez-vous remarqué que le capitaine cherchât habituellement querelle...

LODOISKA.

Non...

TRIM.

Oui.

LODOISKA.

Non!...

TRIM.

Oui! il faut que ça soit oui!...

LODOISKA.

Ah! mon Dieu!... je crois que je me trouverai mal...

FLAMBERGE.

Lodoïska... Est-ce qu'on peut se laisser intimider par des militaires... quand on sait ce que c'est?

TRIM, *brusquement, se tournant vers lui.*

Vous, Flamberge, tambour-major, levez la main.

FLAMBERGE, *déconcerté.*

Hein? qu'est-ce que c'est ?...

TRIM.

Vous voilà déjà comme elle!... Levez la main.

FLAMBERGE.

Laquelle?

TRIM.

La droite. Y a-t-il long-temps que vous connaissez le lieutenant Louis ?

FLAMBERGE.

Tu le sais bien, farceur!...

TRIM.

Farceur!... Vous direz ça au colonel?... ça sera gentil!...

LODOISKA.

Puisqu'il est...

TRIM.

Silence!.. Vous l'avez vu jeter son gant au capitaine?

FLAMBERGE.

Ça, c'est vrai!... je passais... quand il l'a, v'lan!...

TRIM.

Aux jambes?

FLAMBERGE.

A la tête!

TRIM.

Aux jambes... Il faut que ce soit aux jambes..

FLAMBERGE.

Oui... oui... je me rappelle... aux jambes.

TRIM.

Bien répondu!... Et le capitaine n'avait pas provoqué?...

FLAMBERGE.

Dam! je ne sais pas.

TRIM.

Si fait!... il avait le bras levé... et il était rouge... rouge...

FLAMBERGE.

Mais non.

TRIM.

Comment! il n'est pas rouge, le capitaine?...

FLAMBERGE.

Si fait!

TRIM.

Vous voyez bien!... Qu'est-ce qu'on vous demande?...

FLAMBERGE.

Je n'y suis plus!... Mais sois tranquille... là-bas, je serai ferme!

LODOISKA.

Et moi aussi!... ferme!

TRIM.

Allons donc! vous êtes de braves gens!... vous avez du cœur... touchez là tous deux! je vous rend mon estime... et je compte sur vous.

LODOISKA *et* FLAMBERGE.

Oui!... oui!...

HENRIETTE, *accourant par la porte du fond, à gauche.*

On sort de chez M. le colonel.

FLAMBERGE.

Le Colonel!...

LODOISKA.

Je me sauve!...

Ils se sauvent par la porte du fond à droite.

TRIM.

Allons, bon!... les voilà en déroute!... songez y ferme!...

HENRIETTE *regardant au fond, à gauche.*

Le voilà... le voilà!...

TRIM.

Qui donc ?

HENRIETTE.

Par ce corridor... monsieur Louis...

TRIM.

Louis!

SCENE VII.

TRIM, HENRIETTE, NADÈJE, *ensuite* **LOUIS,** *en capote et bonnet de police.*

NADÈJE, *une lettre à la main.*

Monsieur Trim !... tenez !... une lettre pour M. le capitaine.

TRIM, *prenant la lettre.*

Oh! mam'selle... il est là!... mon lieutenant... que je n'ai pas vu depuis ce jour.

NADÈJE.

O ciel !...

HENRIETTE.

Prenez garde !...

TRIM.

C'est lui !... (*Courant au fond, à la cantonnade.*) Camarades, un instant !... c'est le colonel !... c'est le capitaine !...

LOUIS, *s'élançant.*

Trim !...

TRIM, *se jetant dans ses bras, le serrant et l'entraînant avec joie.*

Louis !... mon pauvre Louis !... mon vieux !...

Henriette retourne au fond.

LOUIS, *sans voir Nadèje qui est à sa gauche.*

Mon ami !... mon seul ami !...

TRIM.

Votre seul !... Regardez à gauche !...

LOUIS, *apercevant Nadèje*.*

Ah !

NADÈJE, *baissant les yeux, paraît très-émue.*

AIR :

Il faut, ô contrainte cruelle !
Cacher mon plaisir en mon cœur,
Ici cet instant me rappelle
Qu'il est encore du bonheur.

LOUIS.

Ah ! je la revois, oui, c'est elle.
D'espoir je sens battre mon cœur ;
Ici cet instant me rappelle
Qu'il est encore du bonheur.

TRIM.

Mais oui, regarde-la, c'est elle;
D'espoir je sens battre mon cœur,
Et désormais toujours fidèle,
Il faut vivre pour son bonheur.

Oui... mamselle Nadèje qui est si bonne... qui me donne du courage... qui m'aide de ses conseils... de... enfin... elle fait, comme moi, ce qu'elle peut !... J'ai vu l'avocat... les témoins... Oh ! je n'ai pas peur, va !... Nous avons bon espoir !... Déride-moi un peu cette figure..: Comme il est défait !... triste !... Pauvre Louis !... mais ton affaire n'est pas du tout inquiétante...n'est-ce pas, mademoiselle ?... (*Bas.*) Dites-lui toujours !... Qu'est-ce que ça vous fait ?...

NADÈJE.

Oui, monsieur Louis, comptez sur vos amis... et vous en avez beaucoup... défendez vos jours qui leur sont chers.

LOUIS.

Oh ! désormais, ils le seront pour moi, si mon sort a pu vous inspirer quelque pitié !

* Trim, Louis, Nadèje.

TRIM.

Mieux que ça !.. mieux que ça !... De la pitié ?.. Elle vous aime !

LOUIS.

Grand Dieu !

NADÈJE.

Mais Trim!

TRIM, *bas.*

Il est en prison !... il est malheureux !... Faut bien le consoler... Dites toujours... Qu'est-ce que ça vous fait ?... (*A part.*) * Oh !... ces grandes demoiselles !... à sa place, je serais déjà...

LOUIS.

Pardonnez au zèle de ce pauvre garçon qui veut me faire croire à sa joie et à mon bonheur !... J'ai un rival jaloux... je le sais... un ennemi qui ne me pardonnera jamais.

NADÈJE.

Et moi, monsieur Louis, je serai aussi inexorable que lui !... Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me forcer à lui donner ma main !... Et dusse-je résister à mon père lui-même !

TRIM, *joyeux.*

C'est ça ! c'est ça !

NADÈJE, *avec exaltation.*

Je le jure ici à vous deux ! je ne serai jamais à lui !

TRIM, *de même.*

Bravo ! Allez donc !

LOUIS, *avec bonheur.*

Ah ! vous venez de faire entrer dans mon cœur un rayon de joie ! Je n'espérais plus... Comment reconnaître jamais...

NADÈJE.

Vous ne me devez rien ! c'est moi, c'est ma famille, c'est...

LE COLONEL, *dans la coulisse.*

Je me rends au conseil.

NADÈJE.

Mon père !

TRIM.

Va-t'en !

LOUIS.

Adieu !

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COLONEL. *en grande tenue, mais sans schako.*

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur Louis ! encore ici ?

LOUIS.

Pardon, colonel... c'est un dernier adieu à (*tendant la main à Trim*) à mon pauvre Trim !

TRIM.

C'est-à-dire un dernier... N'est-ce pas, colonel ?

LE COLONEL, *sans l'écouter.*

Le conseil attend.

Louis regagne le fond et sort. Trim le suit après avoir échangé un signe d'intelligence avec Nadèje. Henriette les suit.

* Louis, Nadèje, Trim.

SCENE IX.

LE COLONEL, NADEJE, *ensuite* HENRIETTE.

LE COLONEL.

Nadèje, est-ce vous qui avez arrêté ce jeune homme ici?

NADÈJE.

Mon père!

LE COLONEL.

Quoi donc? Pourquoi cette émotion? ces larmes?... Ma fille, vous ne répondez pas.

NADÈJE.

Grâce! grâce, mon père! il est si malheureux!

LE COLONEL.

Oui, je conçois l'intérêt que tout le monde lui porte... et moi-même, je ne m'en défends pas... Mais dans sa position ici, chez moi... qu'aviez-vous à lui dire?

NADÈJE.

Mais je le connaissais, mon père.

LE COLONEL.

Ah! dans le monde, dans une soirée, dans un bal, peut-être... mais voilà tout... et je ne pense pas que vous lui ayez donné le droit de vous parler ailleurs qu'en ma présence!

NADÈJE.

Mon Dieu! quel ton sévère!

LE COLONEL.

C'est que tu es bien troublée! c'est la première fois que tu me caches un secret...

NADÈJE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon père! mon père! il m'aime!

LE COLONEL.

M. Louis!... il t'aime!... et il ose, sans mon aveu, sans le tien...

NADÈJE, *vivement.*

Mais si fait.

Elle s'arrête et baisse les yeux.

LE COLONEL.

Nadèje! Ah! je le plaignais! j'avais de l'affection pour lui... mais en ce moment je doute qu'il le mérite encore.

NADÈJE.

Oh! plus que jamais, mon père!

LE COLONEL.

Et pourquoi ne s'expliquait-il pas à moi franchement?

NADÈJE.

Que veux-tu? il n'osait pas! si peu avancé et sans fortune... D'ailleurs, tu m'avais choisi un mari, M. Sevelas...

LE COLONEL.

Oh! Sevelas! Sevelas ne savait pas que ce jeune homme était son rival.

NADÈJE.

Au contraire!

LE COLONEL.

Que dis-tu?

NADÈJE.

Oui, mon père, oui, il le savait... et s'il faut tout te dire... c'est après l'avoir surpris... Oh! pardonne, mon père!

LE COLONEL, *vivement.*

Surpris!

NADÈJE.

Nous nous étions rencontrés par hasard... Oh! c'était la première fois, mon père!... malgré lui, malgré moi... c'était Trim... (*Mouvement du colonel.*) Enfin, mon père, il m'avouait son amour, et je lui disais que c'était à toi de lui répondre. Lorsque M. de Sevelas parut! je sortis émue et tremblante... Après mon départ, je ne sais ce qui se passa entre eux... mais un instant après, le capitaine avait été insulté, et M. Louis était en prison. Voilà tout, mon père!

LE COLONEL.

Je comprends! Voilà le secret qu'on ne peut lui arracher... une querelle d'amans!... Et Sevelas qui seul peut le sauver! Mais lui, ce jeune homme!...

AIR : *Que parlez-vous ici de gloire.*

Pourquoi toujours s'obstiner à se taire?

NADÈJE.

Sans mon aveu, victime d'une erreur,
Il eût rougi de me nommer, mon père!

LE COLONEL.

Il a bien fait... c'est d'un homme de cœur,
Oui, sa conduite est d'un homme de cœur.
Il sait ici quel devoir est le nôtre!
Car de respect, d'estime environné,
On m'obéit... et mon honneur, le vôtre
Ne doit pas être soupçonné!
Pas être même soupçonné.

NADÈJE.

Mon père!

LE COLONEL, *sévèrement.*

Laissez-moi! Tout le tort est à vous... à vous qui avez encouragé cet amour sans mon aveu quand votre mariage était arrêté avec un autre... à vous qui étiez à un rendez-vous.

NADÈJE.

Mais non!

LE COLONEL, *avec colère.*

Mais si, vous y étiez! on vous y a surprise!... Sevelas! c'est mal, c'est très-mal, je ne vous le pardonnerai pas! Et pourquoi? comment? à quel titre aimiez-vous ce jeune homme que vous aviez vu à peine? un amour romanesque!

NADÈJE.

Non, mais de l'amitié!... je ne lui devais pas moins: il était l'ami, le protecteur de ce pauvre soldat, de cet orphelin que j'aime tant!

LE COLONEL.

Hein? que voulez-vous dire? quel soldat?

NADÈJE.

Oh! calme-toi! ne me maudis pas! c'était une dette de famille.

LE COLONEL, *se contraignant.*

Quel soldat?... achevez!

NADÈJE.

Trim! tu l'as vu là.

LE COLONEL, *avec éclat.*

Mais achevez donc...

NADÈJE.

Ah !... c'est mon frère !

LE COLONEL.

Votre frère !

HENRIETTE, *qui vient d'entrer par le fond à droite.*

O mon Dieu ! mademoiselle !

LE COLONEL, *vivement.*

Qu'est-ce que c'est? que voulez-vous? qui vous a appelée?

HENRIETTE, *effrayée.*

Pardon, monsieur le colonel, j'avais cru... il m'avait semblé...

LE COLONEL, *se contenant.*

Eh bien ! vous vous trompiez, on ne vous demande pas... sortez. (*Se rapprochant de Nadèje, et avec une colère concentrée.*) Nadèje, qui vous a dit...? où avez-vous vu...? cela ne se peut pas.

NADÈJE, *avec exaltation.*

Si fait! son nom que j'ai découvert, ses souvenirs, les miens... c'est lui qu'avec ma mère j'allais voir... oh! je le sens là, et je n'en rougis pas... Si bon! si honnête!... c'est mon frère!

LE COLONEL.

Silence! je saurai... je découvrirai... Mais pas un mot, si tu veux que je veille sur lui, que je vous pardonne à tous, que je ne te maudisse...

NADÈJE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! n'achève pas, mon père!... Non, il ne le saura pas, je me tairai, je te le jure! il ne saura jamais que je suis sa sœur.

Henriette reparait pâle et tremblante.

LE COLONEL.

Que voulez-vous encore ? (*Henriette recule avec effroi.*) Je vous ai défendu...

HENRIETTE, *tremblante.*

C'est que... on est là... on envoie chercher monsieur le colonel... c'est le conseil...

LE COLONEL, *avec humeur.*

Bien! j'y vais.

NADÈJE.

Mon père!

LE COLONEL.

Viens, rentre! et tu me l'as juré, jamais!...

NADÈJE.

Jamais!

Ils sortent par le fond à gauche.

SCÈNE X.

HENRIETTE, TRIM.

HENRIETTE, *seule.*

Ah! j'en suis encore tremblante... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

TRIM, *entrant par le fond à droite.*

C'est égal! c'est une bonne fille, une excellente fille... le capitaine va venir. Ah! Henriette, vous ne savez pas, Mlle Nadèje a écrit... Eh bien! qu'avez-vous donc?

HENRIETTE.

Ah! Trim, si vous saviez... un secret que je viens d'entendre ici... c'est bien sans le vouloir.

TRIM.

Un secret!... Qu'est-ce que ça me fait, à moins que ça ne concerne mon lieutenant?

HENRIETTE.

Dam! je ne sais pas... son frère...

TRIM.

Son frère?... il n'en a pas.

HENRIETTE.

Mais si fait! c'est-à-dire, non... une sœur.

TRIM.

Une...

HENRIETTE.

Silence! ne dites pas.

TRIM.

Soyez tranquille... je ne sais rien.

HENRIETTE.

C'est-à-dire que tout-à-l'heure, après le départ de M. Louis, le colonel est resté avec sa fille; il était en colère... elle tremblait... je ne sais pas trop ce qu'ils se sont dit... mais comme je suis rentrée, j'ai entendu mamselle qui disait en sanglotant : «C'est mon frère!»

TRIM.

Hein? son frère?... son frère!... allons donc, c'est impossible... Louis! le fils du père Stanislas, un vieux grenadier!

HENRIETTE.

Et sa mère...

TRIM.

Il ne l'a jamais connue.

HENRIETTE.

Et moi, qui ai toujours ouï dire que le colonel avait épousé une pauvre fille parce qu'avant son mariage...

TRIM.

Ah! son frère... attendez donc, je me rappelle... non, ça ne se peut pas... elle aurait avoué à mon lieutenant...

HENRIETTE.

Ah bien oui! vous jugez... j'étais plus morte que vive... le colonel m'a dit : «Allez-vous-en, sortez!» Je suis sortie; mais pas moyen de quitter la porte, je n'avais plus de jambes.

TRIM.

Vous vouliez écouter; il n'y a pas grand mal... allez donc toujours.

HENRIETTE.

Le colonel disait à mamselle : «Pas un mot, si tu parles... s'il sait... je ne te pardonnerai pas, je te maudirai...»

TRIM.

Sa fille... pauvre ange! Mais de l'orgueil... voilà!... comme si mon lieutenant si bon, si brave... il n'y a pas d'affront.

HENRIETTE.

Dam! peut-être... écoutez donc, il ne faut pas répéter...

TRIM.

Non, non, soyez donc paisible!

SCENE XI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle Nadèje, une lettre pareille...

TRIM.

Ah!

LE CAPITAINE, *à Henriette.*

Votre maîtresse?

TRIM, *courant à lui**.

Capitaine! capitaine!

LE CAPITAINE.

Quoi?

TRIM, *avec beaucoup de chaleur.*

Nous n'avons pas de temps à perdre pour sauver Louis, mon pauvre Louis... ça dépend de vous: vous lui en voulez, vous êtes jaloux... c'est mal, et c'est bête!

LE CAPITAINE.

Malheureux!...

TRIM.

Excusez; la langue m'a tourné. (*Mouvement du Capitaine.*) Il ne peut pas être votre rival... son amant... son mari... puisqu'il est son frère...

LE CAPITAINE.

Son frère!...

HENRIETTE.

Mais taisez-vous donc!

TRIM.

Allez vous promener... quand il s'agit de sa vie... je vais garder les secrets du colonel?... je m'en moque pas mal... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai entendu, c'est vous!

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce qu'il dit là? Louis, le fils du colonel...

TRIM, *vivement.*

Mais non!... le fils de sa femme.

LE CAPITAINE.

O ciel!... en effet...

HENRIETTE.

Bavard!

TRIM.

Parce qu'il paraît que le colonel avait épousé... Henriette me le disait là... et puis une pauvre fille... vous concevez... mais, mademoiselle Nadèje... son frère... ça lui est bien égal!... elle l'aime tant... Après ça... vous me direz... je ne sais plus ce que je dis.

LE CAPITAINE, *parcourant la lettre.*

« Je ne puis être à lui... s'il est condamné, ne » reparaissez plus devant moi. » C'est ça!

TRIM.

Elle vous écrit ça... c'est clair!

HENRIETTE.

Ah! monsieur... monsieur!... ne me perdez pas, ne répétez pas ce secret que j'ai entendu... on me chasserait.

TRIM.

Laissez donc faire le capitaine; c'est un homme d'esprit... Le conseil est assembl

LE CAPITAINE.

J'y cours... c'est cela...

* Henriette, Trim, le Capitaine.

TRIM.

Allez donc, mon capitaine... allez!...

HENRIETTE.

Mais surtout, vous ne direz pas...

LE CAPITAINE.

Ne dites rien vous-même... entendez-vous?

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Que personne ici ne soupçonne
Que j'étais instruit...

HENRIETTE.

Je le crois!...

Si j'en parle...

TRIM.

Non, non, personne!
C'est un secret entre nous trois!...

LE CAPITAINE.

Qu'on m'approuve ou non, peu m'importe,
Je cours le sauver...

TRIM, *le suivant.*

Oui, vraiment?

(*Parlé.*) Bravo! très-bien!
Ça ne coûte rien, et ça rapporte...
C'est le cas d'être bon enfant.

SCENE XII.

TRIM, HENRIETTE.

TRIM, *très-gaiement et avec émotion.*

Ah! enfin!... j'étouffe de joie... je n'en puis plus!... je crois que je vais devenir fou. (*Sanglotant.*) Dieu, que ça fait du bien de pleurer comme ça!...

HENRIETTE.

Oui, et vous serez cause qu'on me renverra!

TRIM.

Mais je te prends, moi; mais Louis!.. .mon brave Louis!... mon vieil ami... il va être heureux!... une sœur, une famille... oh! moi, si ça m'arrivait, je crois que j'en mourrais de joie... de bonheur... aussi, je veux lui annoncer le premier... je cours... ou plutôt... non... un petit mot que je tâcherai de lui faire glisser... pour lui donner du cœur... du courage... pour qu'il laisse le capitaine le sauver... oui, c'est ça... un billet!... (*A Henriette.*) Dites donc, Henriette, ma petite Henriette!... une plume, de l'encre, du papier.

HENRIETTE.

Pourquoi faire?

TRIM.

Je vous en prie...

HENRIETTE, *lui montrant la droite.*

Eh bien, là... là... dans ce cabinet... ce boudoir.

TRIM, *y allant.*

Ah! oui...

HENRIETTE, *le suivant.*

Ce pupitre... sur cette table!... sous ce grand tableau.

Comme Trim vient d'entrer dans le cabinet, Nadège rentre par la gauche.

SCENE XIII.

NADÈJE, HENRIETTE, *puis* TRIM.

NADÈJE.

Henriette... Henriette!...

HENRIETTE, *à la porte de gauche.*

Mademoiselle!

NADÈJE.

Allez... informez-vous... sachez ce qu'on dit... Ah! je ne puis rester en place... je meurs d'inquiétude... allez donc!...

HENRIETTE.

Oui, mamselle...

On entend un grand cri à gauche.

NADÈJE, *effrayée.*

Qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

Ne faites pas attention, mamselle... c'est le petit Trim... il voulait écrire... et je lui ai dit... Eh! mais, qu'a-t-il donc?

NADÈJE.

O ciel! quel désordre... allez!... allez, où je vous envoie...

HENRIETTE.

Oui, mamselle, oui!

Elle sort.

TRIM, *rentrant pâle, défait, les yeux égarés, pouvant à peine respirer; les yeux tournés vers la droite.*

Ah! ah! c'est elle!... c'est... oh! mon Dieu!

NADÈJE.

Trim!

TRIM, *regardant toujours à droite.*

Ah! mademoiselle, ce portrait qui me regarde, qui me parle, j'ai reconnu... C'est-elle, n'est-ce pas? c'est...

NADÈJE, *très émue.*

C'est ma mère!

TRIM, *stupéfait.*

Mais vous disiez la mienne... la...

NADÈJE, *d'une voix étouffée.*

Silence!

TRIM, *devinant.*

Oh! oh!

Il tombe à genoux devant la porte.

NADÈJE.

Pas un mot... je l'ai juré.

TRIM, *regardant alternativement Nadèje et la droite.*

Oui, oui, je reconnais... je me rappelle... cette grande dame... cette jeune fille... ma mère... ma sœur!... et je croyais qu'un autre... mais non, c'était moi. (*Mouvement de Nadèje.*) Oh! ne craignez pas, je ne dirai rien, je serai heureux tout seul... Moi, un pauvre petit soldat... et le colonel... vous!... Oh! non, c'est impossible!

NADÈJE, *hors d'elle.*

Mon frère!

Elle s'élance vers lui.

TRIM.

Oh! votre...

NADÈJE.

Silence! on vient!

TRIM, *essuyant vivement ses larmes.*

Ne craignez rien! je suis gai... je me tais... je ne vous connais pas.

SCENE XIV.

LES MÊMES, HENRIETTE, *puis* FLAMBERGE *et* LODOISKA.

HENRIETTE.

Mademoiselle, bonne nouvelle! Voici M. Flamberge, mamselle Lodoïska...

NADÈJE.

Ah! c'est bien! c'est bien!

TRIM, *s'efforçant de se remettre.*

Eh bien! que disent-ils?

FLAMBERGE.

Ah! mamselle... M. Sévelas...

LODOISKA.

Il a parlé!

TRIM.

Sévelas...

FLAMBERGE, *regardant Trim.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

LODOISKA, *de même.*

Il a la figure toute renversée.

HENRIETTE.

En effet!

TRIM.

Moi, rien... c'est le plaisir... c'est la joie... Mon pauvre Louis!

NADÈJE.

Vous espérez!...

FLAMBERGE.

Je le crois... Tout le monde était attendri... J'avais répondu... pas trop bien.

TRIM.

Après!...

FLAMBERGE.

Le conseil était ému. Tout-à-coup, M. de Sévelas se fait jour jusqu'à ces messieurs, il demande à parler... on l'attendait là... On entend de tous côtés... Ah! ah!...

NADÈJE.

Enfin!...

TRIM.

Le capitaine!...

FLAMBERGE.

« Messieurs, qu'il dit tout essoufflé, il avait l'air » d'avoir couru... je vous demande la liberté du » lieutenant... S'il y a un coupable, c'est moi, » qui ai été trop vif... je l'ai provoqué, poussé à » bout pour une chose étrangère au service... et » si son gant lui a échappé, il n'est pas venu jus» qu'à moi. »

LODOISKA.

Il a dit ça?

TRIM, *à part.*

Oh! j'y suis... il est dedans.

FLAMBERGE.

A ces mots tout le monde se lève... un bravo se fait entendre... il est suivi de mille autres... On pleurait... on entourait le capitaine pour le féliciter...

NADÈJE.

Et le conseil?

FLAMBERGE.

Il était debout.

TRIM

Qu'a-t-il fait?

FLAMBERGE.

Je n'en sais rien... Je suis sorti avec mademoiselle.

LODOISKA.

J'allais me trouver mal.

TRIM.

Une belle idée!

NADÈJE.

Courez, monsieur Trim.

HENRIETTE, *qui est à la porte.*

Les voilà! les voilà!

Le Colonel paraît conduisant Louis.

NADÈJE.

Mon père!

TRIM, *apercevant Louis.*

Ah! c'est lui!

Louis se précipite dans ses bras.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE COLONEL, LE CAPITAINE.

LOUIS.

Trim, mon ami!

NADÈJE.

Ah! que je suis contente!

LE COLONEL.

C'est bien, très-bien! Ma fille, voici M. de Sevelas qui a fait son devoir en honnête homme.

NADÈJE.

Ah! monsieur!

FLAMBERGE.

C'est très-beau!

LODOISKA.

C'est superbe!

LE CAPITAINE.

Ah! colonel... mademoiselle... mes amis... je suis trop heureux...j'aurais voulu faire davantage. (*Regardant Nadèje.*) Tout ce qu'on fera pour M. Louis, je l'approuve! j'en serai enchanté... Et pour lui, colonel, il n'y a pas de sacrifice qui me coûte.

LE COLONEL.

Vrai! je n'osais pas vous le demander... Mais je vous comprends... Vous savez qu'il aime, qu'il est aimé... c'est d'un honnête homme ce que vous faites là... et ce que je ferai sera d'un bon père. Eh bien, Louis, mon ami, je vous donne ma fille...

LE CAPITAINE, *à part.*

Hein? quoi?

LE COLONEL.

Si elle y consent.

NADÈGE, *se jetant au cou du colonel.*

Oh! merci, mon père!

LOUIS.

Ah! mademoiselle!... Colonel! c'est trop de bonheur!

TRIM.

Bien, bien, bien! Ah! colonel... ah! capitaine... ah! ma... mademoiselle... vous êtes tous de braves gens!

LE CAPITAINE, *tirant à part Trim et Henriette.*

Ah çà, mais qu'est-ce que vous me disiez? ce n'est donc pas son frère?

HENRIETTE.

Il paraît que non.

TRIM.

C'est qu'il y en aura un autre.

LOUIS.

Oh! capitaine, je vous dois mon bonheur!

NADÈJE.

Le mien, monsieur le capitaine.

FLAMBERGE.

Nous vous aimerons tous, capitaine.

LODOISKA.

Oui, toutes!

LE COLONEL.

Vous serez notre ami, capitaine.

LE CAPITAINE.

Merci, merci, je suis confus... je n'ai pas mérité... mais je suis bon enfant.

TRIM.

Il étouffe dans son corset.

LOUIS.

Et maintenant, mon pauvre Trim, je suis heureux... tu es content.

Musique jusqu'à la fin.

NADÈJE.

Monsieur Trim, vous êtes un brave et honnête homme, un bon garçon; j'espère que vous aimerez toujours M. Louis .. mon mari. Venez le voir souvent, et vous serez toujours reçu comme un ami, comme un frère.

Le Colonel lui serre la main, elle se [illegible].

LOUIS.

Oh! oui, toujours.

TRIM.

Certainement, sans doute, toujours.

LE COLONEL.

A la bonne heure! Sois honnête, et compte sur moi, nous t'avancerons, et déjà, grâce à Sévelas, on t'a nommé caporal.

TRIM.

Caporal! j'accepte... me voilà en route pour être maréchal de France.

CHOEUR FINAL

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

On le poussera,
Il parviendra,
Bonne espérance!
Il doit être heureux;
Mais du silence,
Je le veux.

NADÈJE.

On le poussera,
Il parviendra,
Bonne espérance!
Il doit être heureux;
Mais du silence,
Tu le veux.

TRIM.

On me poussera,
On m'avanc'ra,
V'là qu'ça commence!
Louis est heureux;
Il a la chance,
C'est tout c' que j' veux.

LE CAPITAINE.

Ah! qu'ai-je fait là,
Mais à cela
Plus d'espérance!
Paraissons heureux;
Pour moi, je pense,
C'est le mieux.

HENRIETTE, LODOISKA *et* FLAMBERGE.

On le poussera,
On l'avanc'ra,
V'là qu'ça commence!
Ils seront heureux;
Bonne espérance
Pour tous deux!

TRIM, *au public.*

AIR : *Pour un soldat qui n'en a pas l'usage.*

Comme un soldat qu'épargne la mitraille,
Je sers ici dans un bon régiment,
Et le public, après maintes bataille,
M'a donné de l'avancement.
Je lui dois mon avancement.
Heureux ce soir, si sa main protectrice
Me pousse encor, ça n'est pas de refus,
Et sur mes états de service
Daigne inscrire un grade de plus.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais

LE GAMIN DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. BAYARD ET E. VANDERBURCH,

REPRÉSENTÉE POUR LA 1re FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 30 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GÉNÉRAL MORIN	M. Ferville
AMÉDÉE, son fils	M. Rhozevil.
Mme de MORIN, belle-sœur du général	Mme Uzannaz.
Mme MEUNIER, grand-mère	Mme Julienne.
JOSEPH, ses petits-enfants.	M. Bouffé.
ÉLISA, ses petits-enfants.	Mlle E. Sauvage.
M. BIZOT, vieil employé	M. Klein.
HILAIRE, valet de chambre du général	M. Bordier.

Deux Domestiques.

La scène est à Paris, au 1er acte chez Mme Meunier; au 2e acte dans l'hôtel du général Morin.

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre; ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, no 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. Porte d'entrée, au fond à l'extrême gauche; auprès se trouve la porte d'un cabinet. Une commode près du mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉDÉE, Mme MEUNIER, ÉLISA.

Au lever du rideau, Mme Meunier est assise, tricotant sans voir son ouvrage, le regard fixe et le sourire sur les lèvres. Amédée, assis à sa droite, fait son portrait au crayon. Elisa, assise à une table à gauche, s'occupe à copier de la musique.

AMÉDÉE. Voilà un nez dont je ne suis pas content; il faut le refaire...

Mme MEUNIER. Mon nez!... mais vous n'en finirez donc pas, monsieur Amédée?... voilà trois heures que vous le tenez...

ÉLISA. Allons! grand'mère, un peu de courage!... ça avance...

AMÉDÉE. Encore deux ou trois séances...

Mme MEUNIER. Deux ou trois... si vous croyez que c'est amusant d'être toujours le nez en l'air et la bouche entr'ouverte, à vous regarder sans rien dire... en riant!... Ah!... si ce n'était pas à cause de mes petits-enfants!

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Ils veul'nt avoir mon portrait bien fidèle,
Pour qu'il soit là quand je ne serai plus:
Mais chaque jour, j'ai quelqu' ride nouvelle;
Un peu trop tard les pinceaux sont venus.
V'là ben d'sanné's que le temps me fait trêve,
Un beau matin, il pourrait se fâcher...
Si vous voulez que le tableau s'achève,
Pauvres enfants, il faut vous dépêcher.

ÉLISA. Grand'mère... et votre sourire...

Mme MEUNIER. C'est juste...

Elle se remet à sourire en regardant Amédée.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changements de position dans le courant dos scènes, sont indiqués au bas des pages.

ÉLISA. Voyez-vous, grand'mère, il faut profiter du voisinage de monsieur Amédée, qui est venu demeurer dans notre maison.

Mme MEUNIER. Le fait est que c'est heureux.

AMÉDÉE, *regardant Elisa.* Oh! oui... bien heureux...

Mme MEUNIER. C'est un si bon jeune homme, monsieur Amédée... un si aimable voisin...

AMÉDÉE, *saluant.* Madame...

Mme MEUNIER. Et si rangé... il n'est jamais chez lui!... toujours dehors à travailler... on ne le voit presque plus de la journée...

ÉLISA. C'est vrai...

AMÉDÉE, *d'un air suppliant, à Elisa.* Ah! (*Haut.*) Que voulez-vous... j'ai mon atelier... je travaille en ce moment aux décors de l'Ambigu...

Mme MEUNIER. Ah! quelle différence, avec mon petit-fils Joseph!... Tâchez donc, monsieur Amédée, vous qui êtes de si bon conseil... de le tarabuster un peu... il me désole, voyez-vous, cet enfant-là!... un paresseux... un flâneur... enfin, comme dit monsieur Bizot... un vrai gamin...

AMÉDÉE. Oh! monsieur Bizot... le grand sec...

ÉLISA. Il ne faut pas l'écouter, grand'mère... il en veut à Joseph... qui lui fait toujours des niches.

AMÉDÉE, *riant.* Ah!... ah!... ah!...

Mme MEUNIER. Mon Dieu!... vous riez!... mais à son âge, il devrait travailler... et pas du tout... il n'aime qu'à jouer, à courir les rues... toujours battant ou battu... j'ai peur

qu'il ne se trouve dans une bagarre... dans une émeute, quoi! (*S'attendrissant.*) Il arrivera quelque malheur.... c'est pénible, voyez-vous... quand on est d'une famille...

ÉLISA. Grand'mère!... et votre sourire!...

Mme MEUNIER, *souriant.* C'est juste!...

AMÉDÉE. D'ailleurs... c'est un enfant... joueur... léger... mais le cœur est bon... le caractère excellent... il m'amuse... et savez-vous qu'il a de l'intelligence...

ÉLISA. Certainement, c'est ce que le prote de son imprimerie nous disait: « Joseph se» rait bien vite le premier de nos ouvriers... » s'il voulait se mettre au travail. »

Mme MEUNIER. Mais il ne veut pas... et pourtant, il a un si bon exemple sous les yeux... sa sœur... mon Elisa... qui n'est jamais à rien faire... toujours à coudre... à broder...

AMÉDÉE, *se levant.* C'est un ange!...

Mme MEUNIER. Dam!... c'est bien élevé, c'est sage... une conduite exemplaire, ça fait l'admiration du quartier.

Elisa, qui est devenue rêveuse, laisse tomber une feuille de musique qu'elle tenait à la main.

AMÉDÉE, *allant vivement auprès d'Elisa.* Mademoiselle... (*Il ramasse la feuille de musique, et la rendant à Elisa, lui dit tout bas:*) Oh!... je t'en prie...

Mme MEUNIER. Au lieu que Joseph...

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BIZOT.

Amédée va reprendre sa place, et s'occupe du portrait.

M. BIZOT, *entrant.* Joseph est un polisson...

Mme MEUNIER *. Ah! monsieur Bizot...

M. BIZOT. Bonjour, mes chers voisins... car je ne vois ici que des voisins... comment vous portez-vous?... ça ne va pas plus mal... et moi aussi... vous êtes bien bons, je vous remercie...

AMÉDÉE. Ah ça!... qu'est-ce qui lui parle?

Mme MEUNIER. Vous n'allez pas à votre bureau du mont-de-piété aujourd'hui?

M. BIZOT. Ce n'est pas mon jour... on ne vend pas... (*Regardant Amédée.*) Ah! ah! ce portrait. (*Il va auprès d'Amédée, et regarde le portrait.*) Ah! il est fort bien!

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

On vous voit, je crois, trop en face,
Vos yeux me semblent trop ouverts...
Votre bouche fait la grimace,
Le nez est un peu de travers.
On vous allonge trop la mine,
On vous a fait le teint trop blanc...
Mais à cela près, ma voisine,
C'est un portrait fort ressemblant.

Mme MEUNIER. Eh bien! je suis jolie, comme ça... je vous remercie.

AMÉDÉE, *se levant.* Dites donc; moi aussi, monsieur le connaisseur.

* Amédée, Mme Meunier, Bizot, Elisa.

M. BIZOT. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur ait le temps de vous dessiner... il est si peu dans la maison... on dirait que ce n'est pour lui qu'un pied-à-terre.

AMÉDÉE, *passant auprès d'Elisa.* Moi!... quelle idée!...

ÉLISA. Ce n'est pas moi qui le lui fait dire.

Mme MEUNIER *. C'est vrai qu'il s'absente une partie du jour.

M. BIZOT. Et toute la nuit...

ÉLISA. Monsieur Amédée!

AMÉDÉE. Laissez donc, il ne sait ce qu'il dit...

M. BIZOT. Comment! je ne sais ce que je dis... je n'invente rien... je n'ai jamais inventé...

AMÉDÉE. Pas même la poudre...

M. BIZOT. C'est Mme Fromageot, notre portière, qui, en faisant ma chambre ce matin, m'a dit que tous les soirs, vers minuit, vous sortiez pour ne rentrer que le lend...

AMÉDÉE. Oui... quelquefois... c'est possible... pour les décors de l'Ambigu... Parce qu'aux lumières on voit mieux l'effet. (*A part.*) Maudit bavard!

ÉLISA, *à part.* Il se trouble...

Mme MEUNIER. C'est drôle!...

M. BIZOT. Après ça... vous concevez que je n'y tiens pas... cela regarde vos amis... ceux qui vous reçoivent.

ÉLISA, *à part.* Le vilain homme...

M. BIZOT. Si je viens... c'est pour parler d'une chose plus intéressante pour madame Meunier.

AMÉDÉE, *s'efforçant de rire et de prendre de l'aplomb.* C'est peut-être encore quelque plainte contre ce pauvre Joseph?...

M. BIZOT. Non... pas tout à fait... quoique le motif ne manque pas... et tout à l'heure encore...

Mme MEUNIER. Il est à son atelier...

M. BIZOT. Lui!... le garnement...

ÉLISA. Eh! mon Dieu!... qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon?...

M. BIZOT, *passant entre Mme Meunier et Elisa***. Ce qu'il a fait?... j'en ai vraiment honte... et j'en boite encore... Imaginez-vous que je me promène assez volontiers le long du canal Saint-Martin... quand il fait beau... Je regarde l'eau qui coule, les bateaux qui vont et viennent... les écluses qui se vident, qui s'emplissent... ça m'occupe... ça m'échauffe... très-bien... tout à l'heure... ah! bah!... il n'y a pas vingt minutes... je vois des jeunes ouvriers... des enfants qui jouent au bouchon... je ne m'arrête pas sérieusement à ces puérilités... mais pas du tout, au moment où j'y pense le moins... paf!... il m'arrive dans la jambe... juste au-dessus de la

* M. Bizot, Mme Meunier, Elisa, Amédée.
** Mme Meunier, M. Bizot, Elisa, Amédée.

cheville, un énorme gros sou... aplati sur les bords... je suis sûr que j'en ai la marque... et une voix goguenarde m'a dit: *Gare les quilles!...* Je laisse échapper une prise de tabac que j'allais prendre, et je pousse un cri de douleur... ah!... lorsqu'en me retournant avec indignation, qu'est-ce que je vois? Joseph!... votre fils Joseph, qui joue au lieu d'aller chez son imprimeur, et qui se met à rire en me reconnaissant... Je me fâche... je m'avance... mais aussitôt une nuée de polissons m'entoure en riant comme lui... et me reconduit jusqu'au boulevard en me bousculant et en criant, sur tous les tons: *Oh! c'te tête!...* (*Amédée rit. A Mme Meunier.*) Vous voyez bien, madame Meunier, que c'est un mauvais sujet et qu'il finira mal.

Mme MEUNIER. Ah!... j'en ai peur...

AMÉDÉE. Pour un sou qu'il vous a jeté dans les jambes...

ÉLISA. Un grand mal qu'il vous a fait...

M. BIZOT. Comment!... un grand mal... (*A Elisa.*) Tenez, ne nous brouillons pas... chère demoiselle Elisa... c'est votre frère... vous le défendez... je n'ai rien à dire... ça ne m'empêche pas de vous rendre justice à vous... et d'estimer votre famille. La preuve, c'est que je viens parler de vous à la bonne maman... un grand secret...

ÉLISA. De moi...

AMÉDÉE. En ce cas, je me retire...

On entend Joseph en dehors.

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que j'entends-là?

M. BIZOT. Parbleu! ça ne se demande pas!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

Il arrive en courant... en blouse, sans casquette et tout mouillé.

JOSEPH, *grelottant.* On... on... gon... on... hon... une blouse, grand'mère... une blouse... avec le dessous... je grelotte...

ÉLISA. Ah!... mon Dieu...

Mme MEUNIER. Comme le voilà fait...

M. BIZOT. Hein! quel état...

JOSEPH, *allant à M. Bizot.* Papa Bizot, voulez-vous battre la semelle... hon, hon...

AMÉDÉE. Où diable a-t-il passé?...

ÉLISA. Mais tu vas attraper un rhume...

JOSEPH *. Ce n'est rien... Lisa, ce n'est rien... une blou... blou... blouse...

Mme MEUNIER. Mais d'où sors-tu, malheureux enfant, d'où sors-tu?...

JOSEPH. Du canal Saint-Martin, grand' mère... l'eau y est tiède tout juste...

TOUS. Du canal Saint-Martin?

M. BIZOT. Il se sera disputé, on l'aura jeté à l'eau.

JOSEPH. C'est ce qui vous trompe, père jacasse... je m'y suis jeté moi-même...

* M. Bizot, Mme Meunier, Joseph, Elisa, Amédée.

AMÉDÉE. Dans quelque bagarre.

Il tire de sa poche son mouchoir mouillé, et l'eau saute à la figure de M. Bizot.

M. BIZOT. Oh!... la... la...

JOSEPH. Ah! c'est vous, monsieur Médée...

Mme MEUNIER. Mais enfin, comment ça s'est-il fait?...

JOSEPH. Mais, grand'mère, c'est rien du tout, j'vous dis... Pardine!... s'il fallait y regarder de si près... Supposez que j'ai reçu une averse, n'est-ce pas... c'est absolument la même chose... et donnez-moi mon autre blouse... la bleue... avec ma chemise de dimanche, mes bas idem... le pantalon de même, avec un mouchoir conforme.

AMÉDÉE, *à part.* Diable de gamin!

Mme MEUNIER. Vite, Elisa, vite... donne ce qu'il faut... (*Elisa va à la commode et y prend ce qui est nécessaire à Joseph.*) Mais parlez, monsieur, je veux savoir la vérité...

M. BIZOT. Oui... répondez à Mme Meunier... dites-lui...

JOSEPH. Et si je ne veux pas le dire devant vous, moi!... est-ce que vous êtes ma grand' mère?... est-ce que ça vous regarde?... (*A Amédée.*) Je dois avoir le nez rouge, hein?

AMÉDÉE. Mais d'abord ôtez donc cette blouse qui doit être glacée...

JOSEPH, *pendant qu'on lui ôte sa blouse.* Monsieur Médée, il paraît que vous n'êtes pas fier tous les jours comme hier... vous faites bien...

AMÉDÉE. Moi...

ÉLISA, *venant vivement.* M. Amédée...

Mme MEUNIER, *fouillant dans la poche de Joseph.* Qu'est-ce qu'il a donc dans ses poches?... Ah! mon Dieu!...

Elle en retire une toupie.

M. BIZOT. Une toupie...

JOSEPH. Un sabot, père Bizot; donnez, ça me connaît...

ÉLISA, *à Joseph, en lui donnant une blouse, une chemise et un pantalon.* Tiens... va vite changer... va vite.

Mme MEUNIER, *tirant un sou.* Et un gros sou.

M. BIZOT, *le regardant.* Juste!... je le reconnais... celui de mes jambes... je vous demande un peu quand on a reçu ça...

AMÉDÉE. Miséricorde... un sou monstre...

JOSEPH. Oh!... oh!... c'est ma pièce à taper!... j'y vais, grand'mère. (*A Elisa.*) Je te dirai tout à toi... (*A Amédée.*) Parce qu'il est en tilbury, il ne salue pas ses connaissances... oh! oh! les faquins... on lon lon... j'y vas!

Il s'en va en sautant et entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE IV.

M. BIZOT, Mme MEUNIER, AMÉDÉE, ÉLISA.

AMÉDÉE, *à part.* Encore un bavard.

heureusement ils n'ont pas entendu.....

Mme MEUNIER. Mais je vous demande un peu où il a été se mettre...

ÉLISA. Il vous dira ça, grand'mère...

Mme MEUNIER. C'est un enfant qui me fera mourir de chagrin...

M. BIZOT. Le fait est qu'il a la main meurtrière... mais, venez-vous, madame Meunier? Il faut que je vous parle... c'est important...

Mme MEUNIER. Ah! mon Dieu!... vous me faites peur...

AMÉDÉE *prend son carton.* Et moi, j'emporte mon carton... (*Saluant Élisa.*) Mademoiselle... (*Saluant Mme Meunier.*) Madame Meunier...

AIR : *Vive un tête-à-tête.*

A demain, j'espère,
Achever votre portrait;
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous trait pour trait.

Mme MEUNIER.

Vous lui donn'rez, j' pense,
La bonté qu' j'ai là,
Pour qu'en mon absence,
Ils dis'nt : la voilà.

ENSEMBLE.

A demain, j'espère,
Achever, etc.

LES AUTRES.

Demain il espère
Achever votre portrait,
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous, trait pour trait.

(Mme Meunier sort à droite avec M. Bizot. Amédée par le fond. Dès qu'ils ont disparu, il rentre vivement.)

SCÈNE V.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA. Sortez, monsieur, sortez.

AMÉDÉE. Oh! non, ne crains rien... ils sont partis...

ÉLISA. Ah! vous me faites trembler...

AMÉDÉE. Rassure-toi... mais je veux te gronder... tu n'as pas confiance en moi... ce n'est pas bien...

ÉLISA. Mais aussi, convenez que j'ai raison; cette existence mystérieuse...

AMÉDÉE. Eh! non, je t'assure... ce sont mes travaux...

ÉLISA. Autrefois, vous n'étiez pas ainsi. Vous restiez chez vous... et vous ne cherchiez pas de prétexte pour nous quitter... vous m'aimiez alors...

AMÉDÉE. Oh! maintenant plus que jamais.

ÉLISA. Songez-y donc... je ne suis qu'une pauvre fille... et si vous me trompiez... moi qui vous aime... qui ai confiance...

AMÉDÉE. Oh! tu as raison... je t'aimerai toujours... et quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais cette grâce... cette bonté...

Il lui baise la main.

JOSEPH, *rentrant et voyant Amédée baiser la main de sa sœur.* Excusez du peu!... Ah! c'est comme ça que ça se joue!

ÉLISA. Ciel! mon frère!

AMÉDÉE. Adieu, Joseph.

Il sort.

SCÈNE VI.

ÉLISA, JOSEPH.

JOSEPH. Il t'a baisé la main... comme un grand monsieur... voulez-vous permettre... que c'est bête... une main... quand il y a une figure.

ÉLISA. Enfin, te voilà séché... tu n'as pas froid?...

JOSEPH. Ah! bien oui... j'étouffe! Dis donc, j'ai l'air faraud comme ça.

ÉLISA. La toilette te va... tout comme à un autre.

JOSEPH. Et même mieux... tu vois bien, si j'avais un habit bleu comme monsieur Amédée, mon Dieu! on me prendrait pour un monsieur tout comme lui... avec seulement cinquante-cinq, soixante francs, j'aurai l'air notaire, quand je voudrai; et le dimanche quand j'ai ma redingote marron que maman m'a fait retourner et mon gilet fond bleu que tu m'as fait faire avec un restant de ta robe, je ne suis pas mal tout de même, et je ne serai pas fier comme monsieur Amédée...

ÉLISA. Comment! il l'a été pour toi...

JOSEPH. Je crois bien... l'autre jour que je portais les épreuves d'un roman à monsieur Paul de Kock, que je lisais en route, je manque d'être écrasé par un cheval superbe. Oh! eh!... je recule, et qu'est-ce que je vois dans un beau tilbury... M. Amédée qui menait, et qui me détache un coup de fouet sans me reconnaître... Monsieur Amédée!... que je lui crie... Ah! bien oui... il part comme l'éclair... sans seulement me regarder... C'est un faquin, vois-tu.

ÉLISA. Monsieur Amédée... quelle apparence qu'il ait un tilbury!...

JOSEPH. Dam! à moins qu'il ne soit le cocher... Mais il y avait un domestique, un groom, vois-tu, que je reconnaîtrais entre mille.

ÉLISA. Tu es fou... mais enfin, me diras-tu ce qui t'est arrivé ce matin... comment es-tu tombé dans le canal?...

JOSEPH. Oh! c'est une aventure bien drôle; je ne veux la raconter qu'à toi seule... tu es gentille, tu ne me grondes pas, je t'aime, toi, ma sœur... toi, ma Lisa... qui as grand soin de notre grand'mère... pauvre vieille femme!... elle gronde bien par-ci, par-là; c'est de son âge... et puis, elle est si bonne... quand elle pleure, quand elle a du chagrin à cause de moi... des riens... des bêtises... eh bien! ça me fait venir de grosses larmes... Grand'mère, vois-tu... oh! grand'mère... je l'aime... et quand je l'embrasse... je la mangerais, quoi!... je me jetterais au feu pour vous...

ÉLISA. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit...

JOSEPH. Ah! oui, revenons à l'eau... Il faut donc te dire que les rencontres et les camarades, voilà ce qui m'entraîne toujours... les boulevards ou le canal... c'est ma perte. S'il n'y avait ni canal ni boulevards, je ne flânerais jamais... tu comprends ça... on joue, je passe... ça vous tente... un quart d'heure est bien vite pincé !... on dit au chef d'atelier qu'on a attendu pour les épreuves, j'ai gagné onze sous mercredi ; dis donc... c'est pas mal. (*A part.*) Il est vrai que j'en avais perdu dix-huit à l'imprimerie.

ÉLISA. Très-bien, très-bien; tu t'éloignes du canal...

JOSEPH. C'est juste... m'y voilà... pour lors, je trouve là un tas d'amis... Maigret, le fils du tourneur ; Benoît, le fils du sculpteur, menuisier en fauteuils... sept, huit, et Gambin; oh ! Gambin... on parle de flâneur... en voilà un fameux numéro! pas un pouce d'ouvrage.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Il commenc' par fair' le dimanche,
Il n'travaill' jamais le lundi ;
Si l'mardi quelqu' parti' s'emmanche,
Ça dure jusqu'au mercredi,
Car c'est tous les jours fêt' pour lui.
C'est le jeudi qu'il se promène,
Il fait ses farc's le vendredi ;
Et quand il n'ribott' pas l'samedi,
Il dit qu'il a perdu sa s'maine.

Pour lors, qu'est-ce que je vois?... dix-huit sous sur le bouchon... je dis... j'en suis... avec ça que j'ai des doubles décimes qui sont soignés... un pour piquer, un pour abattre... est-ce que je ne te les ai pas montrés?

ÉLISA. Mais le canal... le canal.

JOSEPH. J'y rentre... je tire mes patards de ma poche, comme ça... (*Il tire son mouchoir de sa blouse et fait tomber une toupie avec sa corde.*) Tiens ! c'est ma dormeuse... autre jeu ça... c'est sur le boulevard... à côté du *Gybnase*, il y en a qui sont très-forts !... (*Tout en continuant son récit, il corde sa toupie, la prend dans le creux de sa main, etc., etc. jeu de l'acteur.*) J'abats le bouchon du premier coup... ils étaient vexés... ils marronnaient... on relève de trois sous... il y avait du monde à nous regarder... des bonnes, des enfants... est-ce que je sais?... au moment où j'allais jouer mon second... voilà un grand cri !... qu'est-ce que c'est que cela ?... figure-toi, une imbécile de bonne qui causait avec je ne sais qu'est-ce, sans s'occuper de son marmot, et le moutard était tombé dans le canal ; un pauvre petit mioche de quatre ans et demi. Ils étaient tous à crier: Ah! mon Dieu!... au secours!... au secours!... un enfant qui se noie... Je n'en fais ni une ni deux, v'lan... je me jette à l'eau... je repêche le gamin, au moment où il allait disparaître sous un bateau de tuiles... C'est encore heureux, n'est-ce pas... un petit moment plus tard, bonsoir... (*Il fait aller sa toupie et la prend dans la main.*) Ma jobarde de bonne s'était trouvée mal pendant ce temps-là... j'avais beau lui dire... mais tenez donc, la Picarde... ce n'était peut-être pas une Picarde... c'est égal... voilà, votre enfant... faites-y attention une autre fois... Parole d'honneur... c'est indigne, les parents sont si imprudents... on devrait traduire des filles comme ça à la correctionnelle... Si jamais j'ai des enfants, je les promènerai moi-même. Il y avait foule... on m'entourait... on me serrait les mains... on m'aurait embrassé sans la crainte d'être mouillé... j'en étais tout honteux... avec ça que j'étais trempé comme tu as vu... Je me suis sauvé... et je suis rentré tout courant à la maison... Voilà mon histoire du canal... n'est-ce pas qu'elle est drôle ?...

Il fait aller sa toupie.

ÉLISA. Bon Joseph... si gentil... si modeste... et on l'accuse toujours.

JOSEPH. Qui donc... mais qui donc... M. Amédée, peut-être...

ÉLISA. Non... il te rend justice... et tiens, je t'en prie, pas de rancune pour lui... aime-le par amitié pour moi... n'en dis pas de mal devant grand'mère surtout... ça m'a fait du chagrin.

JOSEPH. Eh bien, non... je te le promets.

ÉLISA. J'ai déjà tant de peine à le défendre contre monsieur Bizot.

JOSEPH. Monsieur Bizot, je m'en moque, c'est un vieux sarcophage... un être de l'ancien régime... couvert de préjugés.

ÉLISA. Ecoute donc! ce matin, ce gros sou qu'il a reçu...

JOSEPH. Pourquoi qu'il vient se mettre dans notre bouchon? D'ailleurs, il n'a rien à dire... je l'ai prévenu... j'ai dit: *Gare les quilles*...

Et en disant cela, il lance une seconde fois sa toupie qu'il a cordée, et il attrape M. Bizot, qui entre en ce moment avec Mme Meunier.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT.

M. BIZOT, *en entrant.* Ainsi c'est... (*Recevant la toupie et sautant en l'air.*) Allons... bon... Ah ! mon Dieu...

JOSEPH. Monsieur Bizot...

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que tu as fait là?

JOSEPH, *sans l'écouter, prend son tricot, s'assied sur son fauteuil et se met à tricoter.* Laissez-moi, laissez-moi... je vais... ce n'est rien, grand'mère...

M. BIZOT, *s'asseyant près de la table.* Non... achève-moi.

Mme MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as fait?

JOSEPH. Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir?... Tenez, monsieur Bizot, j'ai la main malheureuse avec vous... ne venez plus sur

mon chemin, je vous casserai quelque chose. c'est sûr...

M. BIZOT. Aussi, je m'en vais... je rentre chez moi. Madame Meunier, je reviendrai chercher la réponse tout à l'heure... Adieu, petite... Diable! je suis meurtri.

JOSEPH. Avec de l'eau fraîche et du sel...

M. BIZOT, *passant devant Joseph, et en s'en allant.* Hein!... révolutionnaire, va...

Il sort.

JOSEPH, *qui s'est retenu de rire, éclate.* Ah! ah! ah! ah!...

SCÈNE VIII.

ÉLISA, Mme MEUNIER, JOSEPH.

Mme MEUNIER. Et il rit encore... il rit!... mauvais sujet... qui me fait du chagrin... qui me rend malheureuse... qui me fera mourir..

JOSEPH. Ah! si la grand'mère pleure, je n'en suis plus...

Mme MEUNIER. Allez-vous-en... allez à votre atelier, mauvais sujet...

JOSEPH. Non, grand'mère, non... je ne m'en irai pas comme ça... par exemple... nous quitter brouillés!... j'en serais malade toute la journée...

ÉLISA. Allons, grand'mère...

Mme MEUNIER. Non, non!... qu'il s'en aille... je ne veux plus voir... un drôle... un paresseux... un fainéant.

JOSEPH. Allez, grand'mère, grondez bien... abîmez-moi... aplatissez-moi... voulez-vous me battre un peu... si ça vous soulage, ne vous gênez pas... (*A part.*) Elle me tape quelquefois... comme ça pour rire... elle ne me fait jamais mal...

Mme MEUNIER. Vous le mériteriez bien... un brise-tout... toujours déchiré... que sa sœur s'arrache les yeux pour lui faire des reprises...

ÉLISA. Je ne m'en plains pas, grand'mère.

JOSEPH. Bonne Lisa!...

Mme MEUNIER. Et ta casquette, malheureux, où est ta casquette?

JOSEPH. Ma casquette... tiens, c'est vrai! elle est restée dans le canal, grand'mère...

Mme MEUNIER. Une casquette de cinquante-cinq sous... Tiens, va-t'en... tu mourras sur l'échafaud!...

Elle va s'asseoir sur son fauteuil.

JOSEPH. Pour avoir perdu ma casquette... (*A part.*) Nous en sommes déjà là... ça va être fait tout de suite.

ÉLISA, *assise sur la chaise auprès de madame Meunier.* Elle était bien vieille sa casquette.

JOSEPH. Et puis demandez-moi, grand'mère, s'il y a du bon sens de se mettre dans des états comme ça... pour une méchante casquette âgée de dix-huit mois!... pardi, j'en manque bien de casquettes... voulez-vous que je vous en fasse vingt-quatre, et tout de suite?... Nous autres, à l'imprimerie, nous n'avons pas besoin de chapelier... (*Il va à la table, prend une grande feuille de papier, et fait un bonnet.*) Voulez-vous un colback, un chapeau à la Napoléon... un bonnet d'évêque. Vous n'avez qu'à parler... par brevet d'invention...

Il se coiffe du bonnet qu'il vient de faire, monte sur une chaise, et prenant une attitude, il chante.

Voilà, voilà, le chapelier français.
Voilà, voilà...

Mme MEUNIER. Le moyen de se fâcher avec un monstre comme ça!

JOSEPH. Elle a ri.

Mme MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?... voyons! qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?...

ÉLISA. Oh! pour ça, grand'mère, ne le grondez pas... c'est à son éloge... il a sauvé un enfant qui se noyait...

Mme MEUNIER. Vrai!... à la bonne heure, tu as sauvé quelqu'un... c'est bien, je ne dis pas, mais pourquoi qu'il abîme ses effets?...

JOSEPH. Dam!... je ne sais pas me jeter à l'eau sans me mouiller. Allons, la paix, bonne grand'mère ... (*Il va auprès d'elle et la caresse.*) Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air, ni moi non plus, un mauvais sujet, un scélérat comme vous dites... mais un bon enfant, qui vous aime bien...

Il l'entoure de ses bras.

ÉLISA, *à part.* Câlin!...

Mme MEUNIER. Je sais... je sais... mais alors il faut travailler... il faut être un homme...

JOSEPH, *se laissant glisser à genoux auprès d'elle.* Oui, oui, c'est vrai... et je ne suis qu'un gamin... mais, soyez tranquille, ça viendra quelque jour... encore un an de bouchon, et ce sera fini... au travail... ferme!... j'enfoncerai les autres à l'atelier... je serai maître, contre-maître... et qui sait!.. notre patron, voyez-vous, grand'mère, il est venu à Paris en veste et en sabots... le sac sur le dos... il n'avait pas plus... il avait moins que moi... et maintenant il a une imprimerie... des ouvriers... et des rentes... mille écus à manger par jour... dans la vaisselle plate encore; et à la dernière exposition des industries, la croix qu'on lui a donnée... la croix d'honneur! Dam! pourquoi que je ne serais pas comme ça un jour?... Dieu! serais-je content pour vous, grand'mère! il ne vous manquerait rien... votr'café tous les matins... avec une bonne douillette, bien ouatée, bien chaude... une citadine pour faire les courses... et une loge à l'Ambigu le dimanche... Comme je vous dorloterais... comme je vous mijoterais... (*L'embrassant.*) Bonne grand'mère... va!...

ÉLISA. Est-ce que vous lui tenez rancune?

JOSEPH. Et une dot... à cette bonne Lisa!.. une dot énorme !...

Mme MEUNIER. C'est d'un bon garçon, ce que tu dis là... vous ferez votre chemin... Oh ! oui, je prie tous les jours le bon Dieu pour qu'il vous bénisse... Voyez-vous, mes enfants, nous ne sommes pas riches... votre père ne vous a rien laissé... un soldat, c'est tout simple... mais un brave, un honnête homme qu'on estimait... Faut être comme lui... Pauvre Etienne... je l'ai perdu... ça sera ma consolation... et du moins, quand je vous quitterai, je me dirai : Ils sont pauvres, mais honnêtes comme leur père.

ÉLISA, *à part*. Ah ! mon Dieu !...

Mme MEUNIER, *pleurant*. Mon pauvre fils!

JOSEPH. Allons !... allons !... grand'mère!.. v'là que vous pleurez... vous vous ferez mal... rencognez-moi donc ça. (*Il lui prend son mouchoir et lui essuie les yeux.*) Tenez, voilà que vous faites pleurer Lisa...

ÉLISA, *vivement*. Moi... mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc là?...

JOSEPH. Riez, maman Meunier... riez vite; allons, une petite risette, que je m'en aille content...

Mme MEUNIER, *en riant*. Pars, voyons... va à ton atelier... (*Il l'embrasse, elle se lève.*) Mais ne va donc plus au canal Saint-Martin, malheureux*.

JOSEPH. Dam !... il y a quelquefois des bonheurs... comme aujourd'hui.

Mme MEUNIER. Et surtout, ne joue pas au bouchon... entends-tu ?

JOSEPH, *revenant*. Oh ! ça... je ne promets pas, maman Meunier; j'ai le goût... c'est venu au monde avec moi... et je vous dirais non...

Mme MEUNIER. Joueur...

JOSEPH. Dam !... ça ne coûte rien à personne... il n'y a pas de frais à ce jeu-là... ne craignez rien, le tapis est là... pour tout le monde... Ce n'est pas comme au billard... douze sous par heure... et quinze sous le soir... à cause des quinquets... au lieu que le bouchon...

AIR *nouveau*. (Musique de M. Hormille.)

Je suis gamin, faut qu' jeuness' se passe.
Les gamins sont de bons enfants;
Avec le temps tout s'efface,
J'serai moins jeun' quand j'aurai trente ans.
Flâner est dans mes habitudes,
Je n' suis pas fort sur le latin;
J'ai complété mes études
Le long du boul'vart Saint-Martin.
A croix pile j'ai du génie,
Aux quilles je suis un luron ;
Je suis l'César de la toupie,
Et l'Alexandre du bouchon.
Je suis gamin, etc.

Il sort en courant et en sautant.

* Elisa, Joseph, Mme Meunier.

SCÈNE IX.

ÉLISA, Mme MEUNIER.

ÉLISA. Quel bon cœur !...

Mme MEUNIER. Mais, je vous demande un peu ce qu'il a contre monsieur Bizot, ce bon voisin qui nous aime tant?

ÉLISA. Lui !... pas Joseph, du moins...

Mme MEUNIER. Ah ! tu vas aussi crier après lui... n'est-ce pas?... quand il s'occupe de toi... quand il vient de m'annoncer une affaire magnifique qui te regarde...

ÉLISA. Moi, maman Meunier...

Mme MEUNIER. Un mariage...

ÉLISA. Que voulez-vous dire?...

Mme MEUNIER. Je veux dire... que ce matin... le gros mercier qui demeure au coin... tu sais...

ELISA. Monsieur Durand...

Mme MEUNIER. Oui !... il fait signe à monsieur Bizot qu'il voulait lui parler. — Vous connaissez mademoiselle Elisa Meunier? qu'il lui a dit. — Oui, a répondu le voisin. — Elle n'est pas riche ? — Elle n'a rien. — Mais bien élevée ? — Parfaitement. — Elle a passé trois ans à la pension de Saint-Denis comme fille d'un légionnaire; et puis, a continué ce bon monsieur Bizot, un ange, un trésor pour celui qui l'épousera. — Eh bien, a repris monsieur Durand, ce sera moi...

ÉLISA. O ciel !...

Mme MEUNIER. « C'est une bonne ouvrière...
» une fille de ménage... qui ne sort pas...
» qui aime bien sa grand'mère... c'est bon
» signe... je suis veuf, riche... sans enfants...
» et si elle veut de moi, je l'épouse... sa fa-
» mille sera la mienne. » — Eh bien, qu'est-ce que tu as donc?

ÉLISA. Rien, maman Meunier, rien.

Mme MEUNIER. Alors, monsieur Bizot est vite accouru me dire ça... pour me faire plaisir, ma fille, et à toi aussi... je lui ai dit que nous consentions...

ÉLISA. Et vous avez eu tort...

Mme MEUNIER. Hein ?

ÉLISA. Pardon... je veux dire... vous n'avez pas eu raison... car, bien certainement, je ne veux pas épouser monsieur Durand, je ne l'épouserai pas...

Mme MEUNIER. Elisa !... qu'est-ce que ça veut dire? un parti superbe !... ma fille... penses-y donc, tu n'as pas de fortune, toi... c'est cent fois mieux que tu ne pouvais espérer...

ÉLISA. C'est possible... mais... mais je ne l'aime pas...

Mme MEUNIER. Tu l'aimeras... on aime toujours son mari quand c'est un homme établi... honnête, surtout... Songe donc qu'il peut aider ton frère, et puis... on peut le dire... ça ne fait pas mourir... je ne serai pas tou-

jours là... il te faut un soutien... Ne pleure pas, mon enfant !...

ÉLISA, *dans les bras de Mme Meunier*. Ah !... grand'mère... je ne l'aimerai jamais.

Mme MEUNIER. Jamais, ma fille!... jamais!... tu aimes donc quelqu'un ?

Elisa se cache la tête dans ses mains.

AIR *du Partage de la richesse*.

Quelqu'un, que je connais sans doute...
Un amour que tu m'avoûras.
Qu'est-ce donc que ton cœur redoute?

ÉLISA.

Mère, ne m'interrogez pas !

Mme MEUNIER.

Pourquoi donc? parle, sois sincère...
Et surtout ne vas pas mentir:
Cacher un secret à sa mère,
C'est être bien près d'en rougir.

ÉLISA. Je ne puis pas... je ne dois...

Mme MEUNIER. Comment!... celui que tu aimes, tu n'oses pas le nommer? tu baisses les yeux... est ce que par hasard... oui, ce doit être ça... monsieur Amédée...

ÉLISA. Oh ! je n'ai pas dit...

Mme MEUNIER. Je le devine... ses assiduités chez nous... un inconnu... dont l'existence est fort équivoque.

ÉLISA. Oh!... vous ne disiez pas cela... ce matin encore...

Mme MEUNIER. Non ! et j'avais tort... monsieur Bizot m'en a fait l'observation... on jase dans le quartier... ses visites sont remarquées... et il faut que ça finisse aujourd'hui même... ou qu'il s'explique... Allons!... pas de chagrin surtout, ma fille...

ÉLISA. Ne croyez pas monsieur Bizot... car il en veut à Joseph.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. BIZOT.

M. BIZOT, *entrant*. Là !... il est arrêté...

ÉLISA. O ciel!

Mme MEUNIER. Arrêté... qui donc?

M. BIZOT*. Eh ! parbleu, Joseph... votre garnement.

ÉLISA. Mon frère!...

Mme MEUNIER. Joseph!... Ah! monsieur Bizot!...

M. BIZOT, *la soutenant*. Voyons!.. voyons!.. calmez-vous... ce ne sera rien, je l'espère... mais enfin, je l'avais prédit... avec une conduite comme celle-là...

ÉLISA. Expliquez-vous, monsieur... mon pauvre frère... où est-il ?

M. BIZOT. Dam !... il est pris !

Mme MEUNIER. Mais où est-il?

M. BIZOT. Ils l'emmènent... les soldats qui l'ont arrêté...

Mme MEUNIER. C'est le coup de grâce...

ÉLISA. Mais parlez donc ! (*A part.*) Vilain homme !

M. BIZOT. Un petit tour à la salle Saint-Martin... il n'y aurait pas de mal... s'il n'y a rien de grave.

Mme MEUNIER. Mais enfin la raison... pourquoi l'ont-ils arrêté?

ÉLISA. Oui... pourquoi?

M. BIZOT. Dam !... je ne sais pas trop... si je dois vous dire...

Mme MEUNIER *et* ÉLISA. Mais oui !... mais oui !...

M. BIZOT. Eh bien ! je revenais de chez monsieur Durand... à qui j'ai dit votre réponse...

Mme MEUNIER. Oh !... j'ai à vous parler... après ?...

M. BIZOT. Lorsqu'au coin de la rue du Faubourg... je vois du monde... beaucoup de monde... et deux jeunes gens que la garde emmenait... c'est à dire... deux jeunes gens... il y en avait un vieux...

ÉLISA. Après?

M. BIZOT. Eh bien!... dans ces deux malheureux... jugez de ma surprise... surprise, c'est-à-dire... enfin, c'est égal... je reconnais votre Joseph...

Mme MEUNIER. Ah ! mon Dieu !...

ÉLISA. Vous l'avez vu ?...

M. BIZOT. Comme je vous vois... Je demande à une dame qui était là... pourquoi on arrête ce petit brun.

ÉLISA. Eh bien ?...

M. BIZOT. Elle n'en savait rien... Je m'adresse alors à l'épicier qui était sur le seuil de sa porte... et il me répond... dam!... faut-il?...

Mme MEUNIER. Vous me faites mourir à petit feu...

M. BIZOT. Il me répond qu'il s'agit d'une pièce d'étoffe... qui a été volée au magasin en face...

Mme MEUNIER. Volée !...

ÉLISA. Mon frère!... oh! c'est impossible...

M. BIZOT. On me l'a dit...

ÉLISA. Oh ! je cours... moi... je réclamerai... je dirai, un vol !... mon frère... ça ne se peut pas...

Mme MEUNIER. Un voleur !... Joseph... j'en mourrai.

Elle tombe sur une chaise auprès de la table.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant sur les derniers mots*. Hein !... qu'est-ce que c'est?

ÉLISA. C'est lui !

M. BIZOT. Joseph !...

Mme MEUNIER. Voyez-vous !... ils l'ont relâché...

JOSEPH. Eh ! oui, me v'là... ne pleurez donc pas comme ça... c'est bête...

Mme MEUNIER. N'est-ce pas, Joseph... mon enfant... que ce n'est pas vrai... que tu n'as pas volé...

* Elisa, M. Bizot, Mme Meunier.

ÉLISA. Non... non.

JOSEPH, *stupéfait.* Volé!... vous avez pu croire... on a pu dire... moi... me soupçonner... d'un vol... d'un vol... c'est affreux!...

Mme MEUNIER. Calme-toi...

JOSEPH, *hors de lui.* Mais qui donc... le scélérat!

ÉLISA. Eh!.. monsieur Bizot, donc...

M. BIZOT, *reculant.* Oh!... j'ai dit...

JOSEPH, *veut aller à lui, Mme Meunier et Elisa le retiennent.* Monsieur Bizot!... c'est lui!... toujours lui!... m'accuser... venir dire à grand'mère que je suis... que j'ai volé... vous voulez donc que je vous tue... Vous voulez donc... vieux coquin... non, laissez-moi!...

Mme MEUNIER. Joseph... je vous ordonne...

ÉLISA, *le tirant par sa blouse.* Mon frère!...

JOSEPH. Allez-vous-en... tenez, allez-vous-en... car je ne sais pas ce que je vous ferais... sans le respect que j'ai pour votre âge...

M. BIZOT. Oui... il y paraît!...

Mme MEUNIER. Mais enfin... tu étais arrêté... et il a pu croire...

JOSEPH. Arrêté... arrêté...

ÉLISA. C'est pour quelque espièglerie!

JOSEPH. Moins que ça, encore moins... vous n'avez qu'à demander à votre monsieur Médée...

ÉLISA. Amédée!...

Mme MEUNIER. Il est là dedans!

M. BIZOT, *bas.* Lui aussi... hein!...

JOSEPH. Oh!... il passait... (*Bas à Elisa.*) Un fameux secret que j'ai appris, va...

Mme MEUNIER. Enfin, dis-nous donc...*

JOSEPH. Voilà ce que c'est... grand'mère... Je sortais de mon imprimerie, où c'que j'avais pris ces épreuves, et je les portais à monsieur Paul de Kock... qui les attend depuis trois jours... quand je me trouve au milieu d'un hourra... Bref, je vois des municipaux... des agents de police... on court... on crie... les chiens aboyaient... j'ai cru que c'était une émeute... comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je ramasse quelque chose...

Mme MEUNIER. Tu as toujours des idées.

JOSEPH. Ce n'était pas une idée, grand'mère... c'était une pierre... écoutez donc... on peut avoir besoin pour se défendre... ça s'est vu!... Bref, voilà une pierre qui casse un réverbère... ce n'était pas la mienne... parole d'honneur. Un municipal qui était devant moi se retourne... il prétend que c'est moi qui viens de casser un réverbère... (*Variant sa voix.*) Municipal... vous vous trompez, que je lui dis. — C'est toi, gamin... qu'il me répond. — Municipal... je vous jure que c'est une erreur profonde. — Tais-toi, insolent... galopin... ces gens-là ont des expressions... défaut d'usage. — Municipal... je porte les épreuves à monsieur Paul de Kock... je suis pressé. — Je m'importe peu que tu sois pressé... toi et ton monsieur Paul de Kock... c'est toi... je t'ai vu. — Quelle bêtise!... il me tournait le dos... comme si un municipal avait des yeux derrière la tête. — Municipal... v'là encore ma pierre! — Ah!... vois-tu! — Bref... il veut m'empoigner... Moi qui vois sa couleur, je lui passe la jambe... un crochet... et v'lan... en deux temps, le voilà par terre à se reposer de ses fatigues. Pendant qu'on rit, je veux me sauver... mais qu'est-ce que je trouve derrière moi!... trois sergents de ville, qui me prennent au collet.

ÉLISA. Ah! mon Dieu!...

JOSEPH. Trois; plus que ça de monnaie pour passer mon hiver... et comme je n'ai que deux jambes, je ne pouvais pas les asseoir sur la même banquette... il n'y avait pas moyen, cette fois... je suis pris et emmené... avec l'autre... un grand, qui avait volé...

M. BIZOT. C'est donc ça...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il dit?

Mme MEUNIER. Mais enfin... enfin?...

JOSEPH, *regardant Elisa et appuyant.* Enfin... il s'est trouvé là... un *monsieur... un jeune homme décoré...* qui a dit un mot tout bas au commissaire.

ÉLISA, *à part.* Un jeune homme?

JOSEPH, *vivement.* Le commissaire... vous savez, ce gros, qui louche d'un œil... et qui a l'autre de moins. Il est laid... mais c'est un brave homme...

AIR : *Vaudeville du Premier prix*

Sans lui, ma foi! j'avais mon compte,
Et bon gré, mal gré, c'est certain,
J'allais, j'en serais mort de honte,
Coucher à la sall' Saint-Martin.
Ça m'rappell', malgré ma colère,
Qu'j'ai fait l'plongeon... j'en ris d' bon cœur,
Dans l'canal Saint-Martin!... grand'mère,
C'est un saint qui m'porte malheur.

ÉLISA. Ainsi c'est le commissaire?...

JOSEPH. Il a vu que je n'étais pas fautif et il m'a fait mettre dehors... voilà pourquoi je ne suis pas dedans.

Mme MEUNIER. C'est tout!...

JOSEPH. Dam! oui... excepté qu'ils m'ont déchiré ma blouse!

Mme MEUNIER. Encore!... c'est la seconde d'aujourd'hui...

JOSEPH. Ah! bah... c'est devant... ça ne se voit pas...

ÉLISA. Quand on en est quitte pour cela...

M. BIZOT. Alors... c'est l'autre...

JOSEPH. Hein?... vous dites?...

Mme MEUNIER. Taisez-vous, flâneur... se faire arrêter... nous faire une peur pareille.

JOSEPH. C'est pour de rire...

Mme MEUNIER. Pour le coup... c'est trop fort... c'est fini... je ne le vous pardonnerai pas.... mauvais sujet.... Venez, monsieur

* M. Bizot, Elisa, Joseph, Mme Meunier.

Bizot... j'ai bien des choses à vous dire... mais pas devant ce garnement.

M. BIZOT. Je ne demande pas mieux...

JOSEPH. Mais, grand'mère...

Mme MEUNIER. Non, jamais...

JOSEPH, *suivant M. Bizot, et imitant l'aboiement d'un chien.* Hou, hou, hou!...

M. BIZOT, *effrayé.* Ah!...

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que c'est?... (*A Joseph.*) Jamais!...

Elle sort avec M. Bizot par la droite.

SCÈNE XII.

JOSEPH, ÉLISA.

JOSEPH. Oh!... jamais... et dire que sans ce vieux hibou... elle n'aurait rien su... rien.

ÉLISA. Enfin, nous sommes seuls... me diras-tu ce que signifient ton air mystérieux, tes demi-mots... tes regards...

JOSEPH. Ah! oui... M. Médée.

ÉLISA. Silence!... eh bien?

JOSEPH. Je n'ai pas voulu le dire devant grand'mère... parce que tu m'as prié...

ÉLISA. Bien!... bien!... explique-toi...

JOSEPH. Bref!... ton monsieur Médée.... (*à demi-voix*) c'est un mouchard!

ÉLISA, *poussant un cri.* Ah!

Elle s'appuie à une chaise.

JOSEPH. Je le crois...

ÉLISA, *se contraignant.* Non... non!... ne dis pas... lui!...

JOSEPH. Oh! mon Dieu!... comme tu te révolutionnes pour un mot! parce qu'il vient ici, il ne faut pas, vois-tu... ces gens-là on leur dit: Va-t'en, et ils filent...

ÉLISA. Mais sur quels indices... qui t'a dit?

JOSEPH. Voilà!... quand j'ai été pris et conduit chez le commissaire... toujours le gros qui a un œil dépareillé, un monsieur s'est glissé auprès de lui tout doucement.... comme pour n'être pas vu de moi...

ÉLISA. C'était lui?...

JOSEPH. Médée, avec un habit noir et un ruban à sa boutonnière...

ÉLISA. Non, non, je ne puis croire... Amédée!...

JOSEPH. Hein?... tu dis?...

ÉLISA. Je dis que tu es fou... tu te trompes... ce n'était pas lui...

JOSEPH. Oh!... pour ce qui est de lui... je suis bien sûr... que je ne me trompe pas... et puisqu'il faut te le dire, je n'en suis pas surpris... parce qu'il me promet toujours des billets d'Ambigu où il fait les décors, soi-disant... et je ne vois rien venir.... Lui, M. Médée, un élève de M. Cicéri!... un simple borbouilleur... avec un tilbury et une croix!... Ah! ouiche!... Il ne ressemble pas plus à un rapin que moi à un évêque...

ÉLISA, *à part.* Oh! mon Dieu!

JOSEPH, *qui s'est assis sur le fauteuil de la grand' mère.* Il ne faut rien dire à grand'mère... Ah!... bien... si elle savait qu'elle a reçu chez elle un... ah! elle qui tient tant à l'honneur.... ça la suffoquerait.... pauvre bonne femme...

ÉLISA. Tu as raison... je lui parlerai moi-même.

JOSEPH. Dam!... si tu veux, je lui donnerai son compte.

ÉLISA. Non, non. Ah! le voilà; laisse-nous.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE*. Enfin!... je suis libre... Élisa! Ah! c'est toi, Joseph...

JOSEPH. Comme vous voyez, monsieur Médée. (*Bas à Elisa.*) Dis donc, le ruban n'y est plus...

ÉLISA, *bas.* Va-t'en!

AMÉDÉE. Est-ce que tu as congé à ton imprimerie aujourd'ui, mon garçon?

JOSEPH. Non!.... au contraire.... en vous remerciant tout de même du service...

AMÉDÉE. Hein!... je ne sais ce que tu veux dire...

JOSEPH. Comment... vous n'étiez pas?....

AMÉDÉE. J'étais à mes décorations...

JOSEPH, *passant près de lui.* Ah! oui, c'est juste... à l'Ambigu... (*Bas à Elisa.*) Il nie... c'est ça... (*Haut.*) De belles décorations, j'en suis sûr... Vous devriez bien nous en montrer une.... seulement une.... en rouge...

AMÉDÉE, *à part.* Il m'a vu!...

ÉLISA. Mais, va-t'en donc, Joseph... on attend après tes épreuves.

JOSEPH. Ah! oui... J'y vais!... (*Bas.*) Il a l'air capon. (*Haut.*) Seulement une...

Il sort.

SCÈNE XIV.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA. Monsieur Amédée...

AMÉDÉE. Elisa... quel trouble!... quels regards... Qu'avez-vous?

ÉLISA. Ce que j'ai?... Ne le devinez-vous pas? Ah! monsieur Amédée, si vous m'aviez trompée .. ce serait affreux, voyez-vous?

AMÉDÉE. Allons... quelles idées vous avez encore... laissons cela... de grâce...

ÉLISA. Non!... non!... non!... il faut vous expliquer... Vous n'êtes pas ce que vous nous disiez... un pauvre artiste...

AMÉDÉE. Si fait...

ÉLISA. Non... ce n'est pas vrai... vous m'avez trompée... vous me trompez encore. Ce tilbury dans lequel mon frère vous a rencontré... annonce une fortune que vous nous cachez...

* Joseph, Elisa, Amédée.

AMÉDÉE. Comment! Joseph m'a rencontré?... Où donc?

ÉLISA. Ah!... vous voyez bien... Et cette croix que vous portiez tout à l'heure... et ce crédit que vous avez eu de le faire mettre en liberté.

AMÉDÉE, *embarrassé.* Puisque vous le savez, je ne le nierai pas... Votre frère était arrêté pour une faute légère... moins que rien... Je passais... et à ma demande, à ma prière, on l'a mis en liberté sur-le-champ. Je n'ai pas même eu besoin de me nommer.

ÉLISA. De vous nommer!... Avoue-moi donc enfin que tu m'as trompée... Dis... je te pardonnerai... Mais, dis-le-moi.

AMÉDÉE. Eh bien! oui... puisqu'aussi bien il n'y a plus moyen de te le cacher.... oui, je t'ai trompée!...

ÉLISA. Ah! mon Dieu!

AMÉDÉE. Parce que je t'aimais... parce je voulais ton amour! Mais, si sage, si timide... tout ce qui pouvait séduire une autre n'aurait fait que t'éloigner de moi... Je suis un artiste sans crédit, sans fortune, sans famille... J'ai échangé mon appartement contre une mansarde...

ÉLISA. Monsieur!... monsieur.... Mais qu'êtes-vous donc?

AMÉDÉE. Ton ami... ton amant.... Je t'aime... tu le sais bien... je n'aime que toi... et tes larmes... je voudrais les racheter au prix de ma vie entière...

ÉLISA. Eh bien! alors, venez trouver ma grand'mère... dites-lui que vous m'aimez... Elle sait que je vous aime... et si vous ne m'avez pas trompée, demandez-lui ma main. Tenez vos promesses... toutes vos promesses! Venez!...

AMÉDÉE. Élisa!... calmez-vous... écoutez-moi...

ÉLISA. Vous refusez... Vous ne vouliez donc que me séduire... me perdre...

AMÉDÉE. Je ne suis pas libre non plus.... J'ai un père dont la sévérité...

ÉLISA. Une famille!... et vous disiez...

AMÉDÉE. Grâce!...

ÉLISA. Ah! malheureuse!...

Elle tombe assise et pleure.

AMÉDÉE. Oui, ma famille qui pourrait exiger pour moi un sort plus brillant peut-être... Mais, plus tard. (*Mouvement d'Elisa.*) Rassure-toi... tout ce qui doit te rendre la confiance, le bonheur... c'est mon amour, qui jamais n'a été plus tendre!... Et qu'as-tu besoin de serments nouveaux... d'engagements plus sacrés que ceux que ton amour a sanctifiés pour moi?... Ne peux-tu m'aimer tel que tu me connais... tel que je suis... en secret, toujours... Laisse-moi t'assurer un sort digne de toi... te faire partager une fortune...

ÉLISA, *se levant vivement.* Ah! monsieur.

Elle passe à gauche.

AMÉDÉE. Pardon!... ne repousse pas mes vœux... tu es ma femme; et...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. BIZOT, *puis* JOSEPH.

M. BIZOT, *à la cantonade.* Oui, je m'en charge... je m'en...

Il aperçoit Amédée et s'arrête. *

AMÉDÉE, *changeant de ton.* Ainsi, mademoiselle, quand madame Meunier voudra...

ÉLISA, *bas.* Et cacher mes larmes...

M. BIZOT. C'est lui... tant mieux?... Ah! monsieur Amédée, je suis bien aise de vous voir...

AMÉDÉE. Monsieur... certainement... Je venais prendre un rendez-vous pour finir le portrait de madame Meunier...

M. BIZOT. Ah! oui... mais en attendant, elle m'a prié d'avoir avec vous un quart d'heure d'entretien...

AMÉDÉE. Avec moi, monsieur! (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils me veulent?

ÉLISA. Avec monsieur Amédée... En ce cas je vais...

M. BIZOT. Non, restez!... Si monsieur veut me permettre de l'accompagner jusqu'au boulevard...

AMÉDÉE. Comment donc!... avec plaisir! (*A part.*) Que le diable l'emporte...

M. BIZOT, *bas à Elisa.* Vous avez tort.... c'était un bon parti.... monsieur Durand....

AMÉDÉE, *à M. Bizot.* Je suis à vos ordres.

M. BIZOT. En ce cas, suivez-moi.

Il remonte la scène.

AMÉDÉE, *se rapprochant d'Elisa.* A bientôt...

Au moment où M. Bizot est près de la porte et va l'ouvrir, Joseph rentre, et l'ouvrant brusquement, il heurte vivement M. Bizot, qui va tomber sur le mur

JOSEPH, *entrant et criant.* Ah! enfin, je sais... je sais...

M. BIZOT. Eh bien! eh bien!...

AIR: *Venez, mon père.*

C'est encor lui! j'en mourrai, c'est certain.

ÉLISA.

O ciel! mon frère!

M. BIZOT.

Il en veut à ma vie!

JOSEPH.

Est-c' ma faute?... là! j'vous en prie,
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin?

M. BIZOT, *à Amédée.*

Venez, monsieur...

AMÉDÉE.

Je vous suis... au revoir.

JOSEPH.

C'est encor lui.

M. BIZOT.

Je perds courage.
Je donnerai congé ce soir,
Et dès demain je déménage.

ENSEMBLE. **

AMÉDÉE.

Pauvre Elisa, son malheur est certain,

* Amédée, M. Bizot, Elisa.
** Joseph, M. Bizot, Amédée, Elisa.

Mon abandon peut lui coûter la vie;
Que faire, ô ciel! par cette perfidie
Mon fol a rompu son destin.

JOSEPH.

Je vous cass'rai quelque chos', c'est certain
C'est comm' ce matin, la toupie;
Est-ce ma faut', là, je vous en prie?
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin?

ÉLISA.

Oui, c'en est fait, j'en mourrai de chagrin.
Sa trahison doit m'arracher la vie.
Pouvais-je croire à tant de perfidie...
Lorsqu'il parlait ici de notre hymen?

M. BIZOT.

Je suis rompu, j'en mourrai, c'est certain.
Le drôle, il en veut à ma vie;
Est-ce ma faute, je vous prie,
S'il est toujours aussi sur mon chemin?

Amédée et M. Bizot sortent.

SCÈNE XVI.

JOSEPH, ÉLISA.

ÉLISA, *à part*. Que va-t-il lui dire?... si c'était...

JOSEPH. Eh bien!... je le connais.

ÉLISA. Qui donc?

JOSEPH. Monsieur Médée...

ÉLISA. Ah! tu sais...

JOSEPH. Tout... son nom, son père, son numéro... Je me trompais, ce n'est pas un...

ÉLISA. Et qui t'a appris?

JOSEPH. Ah! voilà... ça sert d'être gamin quelquefois. Je portais donc mes épreuves... ces gueuses d'épreuves ont-elles du guignon! elles n'arriveront pas aujourd'hui...

ÉLISA. Parle donc.

JOSEPH. Tout à coup, au détour du boulevard, dans la rue Basse, j'aperçois un tilbury... juste celui de l'autre jour, avec un joli cheval... J'aime ça, les chevaux... et puis le petit groom, avec un galon doré à son chapeau et un collet vert à son habit... une livrée... pas gênée!...

ÉLISA. C'était à monsieur Amédée...

JOSEPH. Attends donc... Je le reconnais tout de suite... il avait l'air d'attendre son maître... Il était descendu, le groom... un mioche... Bon! que je me dis : je vais te repincer au demi-cercle, toi!... Pour lors, je m'approche très-poliment... C'est vous qui êtes le bourgeois... je lui dis... pour le flatter... Juste, il s'y laisse prendre... Je le fais causer de sa bête, et de lui... Il laisse échapper le nom de son maître; et de carotte en carotte, j'apprends que monsieur Médée est un beau jeune homme, très-riche... fils d'un vieux général ou amiral... criblé de décorations et de blessures, avec beaucoup de gloire et un grand nombre de rhumatismes... Enfin, un pair de France, ma chère...

ÉLISA. Un pair de France...

JOSEPH, *gaîment*. Rien que ça... Monsieur Médée a une tante!... une folle qui ne lui refuse rien... Il est très-dépensier... il donne dans les plaisirs jusqu'au cou... Les parties... les dîners!... Farceur fini, quoi!... Et en ce moment il file un mariage au treizième arrondissement...

ÉLISA. Que veux-tu dire?

JOSEPH, *riant*. Dam!... ce qu'il m'a dit, le petit.... Monsieur Médée est amoureux d'une jeunesse, qu'il trompe comme tant d'autres... parce que... (*Elisa chancelle.*) Eh bien!... Quoi donc?... Qu'est-ce que tu as?...

Il la soutient dans ses bras.

ÉLISA. Ah! j'étouffe... je n'y vois plus... mon frère...

JOSEPH. Lisa!... ma sœur!... Eh bien!...

ÉLISA, *fondant en larmes*. Déshonorée! perdue!...

JOSEPH. Que dis-tu?

ÉLISA, *se jetant à son cou*. Moi! moi!... partons!... emmène-moi! Qu'ils ne sachent pas... qu'ils ne voient pas... (*Revenant à elle.*) Joseph!... Ah! malheureuse... j'ai dit...

JOSEPH, *pâle et immobile*. Toi, perdue... ma sœur!... C'est donc toi... Ah!... oui... j'aurais dû... je... Mais, ma sœur... comment penser?...

ÉLISA. Joseph!... oh!... ne dis jamais... Il m'a trompée... il m'avait promis... juré...

JOSEPH, *lui mettant la main sur la bouche*. Oh!... tais-toi... tais-toi!... que grand'-mère ne sache pas... Pauvre femme, ça la tuerait...

ÉLISA. Non, non, c'est moi...

JOSEPH, *apercevant madame Meunier*. La voilà!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT*.

Mme MEUNIER, *sortant de la droite, et allant vers le fond*. Allons donc, monsieur Bizot... je vous attendais de ma fenêtre...

JOSEPH, *s'efforçant de paraître gai*. Ah! ah!... monsieur Bizot... (*Bas à Elisa.*) Ris donc, voyons... tâche de rire... n'étouffe pas comme ça...

Il pleure.

M. BIZOT, *entrant*. Me voilà! me voilà!...

Mme MEUNIER. Eh bien?

M. BIZOT. Il ne viendra plus...

ÉLISA, *vivement*. Qui donc?

JOSEPH, *lui serrant fortement la main*. Ah!...

Mme MEUNIER. Tu vois... parce qu'on lui a dit de s'expliquer.

M. BIZOT. J'en étais sûr...

JOSEPH, *gaiement*. Vous dites, grand'-mère...

Mme MEUNIER. Je dis drôle, paresseux, que s'il n'y avait que vous pour veiller sur l'honneur de la famille, comme vous l'aviez

* Bizot, Mme Meunier, Joseph, Elisa.

promis à votre père, quand il vous recommandait Elisa...

M. BIZOT. Un beau protecteur...

JOSEPH, *s'attendrissant peu à peu.* C'est vrai, grand'mère... vous avez raison... Oui, je me rappelle mon pauvre père... il allait mourir... Vous nous aviez amenés tous les deux... près de son lit... Elisa et moi... deux pauvres enfants... En nous regardant il pleurait... et nous aussi... et vous aussi... grand'-mère...et puis il me dit... Oh! ça me revient comme si c'était hier... il me dit : « Joseph, » tu aimes bien ta sœur, n'est-ce pas?... et » plus tard, quand tu seras un homme, ce » sera à toi, mon enfant, de veiller sur elle... » de la protéger.... de la défendre.... Pour » tout bien, je te laisse le nom d'un brave » homme et son honneur, qui sera le tien!... » garde-les bien tous deux! » Et il nous embrassa... et il mourut en nous bénissant... Et moi, je n'ai rien fait pour mériter ça... j'ai été un fainéant, un flâneur, un gamin qu'il faut battre qu'il faut chasser... Elisa, ma pauvre sœur... vous ne me pardonnerez

ÉLISA, *lui serrant la main.* A toi!... oh! mon Dieu!...

Mme MEUNIER, *essuyant ses larmes.* Eh bien! quoi!... tu vas nous faire pleurer, à présent...

M. BIZOT, *de même.* C'est vrai!... il fait tout ce qu'il veut...

Mme MEUNIER, *à Elisa.* Ça te suffoque! Allons, il est parti, ce monsieur Médée... Tu l'oublieras...

AIR *de Renaud de Montauban.*

Il est parti, cet inconnu,
Pour l'honneur de notre famille.

ÉLISA, *d'une voix éteinte.*

Il n'est plus temps.

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu?

Mme MEUNIER.

Allons, tu l'oublieras, ma fille.
Toi, Joseph, tu n'es qu'un enfant.

JOSEPH.

Un enfant! qui moi? non, grand'mère,
Oh! non... je sens à ma colère
Que je suis un homme à présent.

ÉLISA. Je me meurs...

Mme MEUNIER. Ma fille!

M. BIZOT. Eh bien! elle se trouve mal...

Elisa est tombée sur une chaise. Mme Meunier et M. Bizot sont occupés d'elle.

JOSEPH, *seul, sur le devant de la scène à droite.* Elisa!... ma sœur... secourez-la... Un homme!... oui, je veux être un homme! il faut que je sois un homme... Adieu!...

Il sort rapidement par le fond.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez le général Morin. Entrée par le fond. Portes latérales. La porte à la droite de l'acteur est celle du général; à gauche, une seconde entrée. Sur le devant du même côté, un canapé; de l'autre côté, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le général et Mme de Morin entrent par la porte du fond.

Mme DE MORIN, LE GÉNÉRAL, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL. Et moi, je vous dis que non.

Mme DE MORIN. Et moi, je vous dis que si.

LE GÉNÉRAL. Vous êtes une folle...

Mme DE MORIN. Et vous un bourru...

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant sur le canapé.* Parce que je vous dis vos vérités...

Mme DE MORIN, *s'asseyant auprès de la table.* Parce que vous aimez à me contrarier... c'est votre plaisir.

LE GÉNÉRAL. J'y tiens... je n'en ai pas d'autres... ça... et ma goutte... voilà ce qui me reste...

Mme DE MORIN. C'est trop de moitié...

LE GÉNÉRAL. Voulez-vous de ma goutte?... je vous la cède... et de tout mon cœur...

Mme DE MORIN. Merci, mon cher beau-frère... Mais, quoi que vous en disiez.... je vais écrire à mon médecin de venir le voir.

LE GÉNÉRAL. Pour un rhume!... ça n'a pas le sens commun...

Mme DE MORIN. Cela peut être grave...

Elle écrit.

LE GÉNÉRAL. Laissez-moi donc tranquille! Au reste... écrivez... Vous aimez à déranger les gens pour rien.... Et quand mon pauvre frère vivait, c'était la même chose... pas un instant de repos.

Mme DE MORIN. Avec cela qu'il était si complaisant... comme vous...

LE GÉNÉRAL. Ah! parbleu! madame.

AIR *de Turenne.*

Vous le tourmentiez ce bon frère,
C'était le meilleur des époux.
Lorsqu'une paix involontaire,
Nous renvoya chacun chez nous,
Nous revînmes bien malgré nous.
Fou que j'étais, dans mon veuvage,
Je regrettais la guerre... et je le voi,
Mon frère, plus heureux que moi,
La retrouvait dans son ménage!

Mme DE MORIN, *riant.* Toujours aimable!

HILAIRE, *qui est entré depuis un moment.* Général?...

LE GÉNÉRAL. Après?...

HILAIRE. Je viens prendre vos ordres pour le déjeuner... si vous déjeunez à l'hôtel...

LE GÉNÉRAL. Imbécile!... est-ce que je peux sortir?... est-ce que je sors?... est-ce que la goutte ne m'a pas cloué ici?... je ne vais pas même à la chambre...

Mme DE MORIN. Vous en êtes fâché?

LE GÉNÉRAL. Je ne dis pas... c'est si amusant...

HILAIRE. Qu'est-ce que monsieur le général prendra ce matin?...

LE GÉNÉRAL. Eh! parbleu! du chocolat!... voilà mon ordinaire depuis six semaines..... Je me prive de tout... et l'on parle des progrès de la médecine; je leur en fais mon compliment!... l'homœopathie est une belle découverte!... depuis qu'elle s'en mêle, je ne dors plus... A propos, Hilaire, qu'est-ce que c'est donc que ce tapage que j'ai entendu hier soir... au moment de me coucher?...

Mme DE MORIN. Ah!... j'en ai eu un mal de tête affreux!...

HILAIRE. Mon Dieu!... madame, je ne sais que vous dire... nous n'y comprenons rien... C'est un petit jeune homme... une espèce d'ouvrier en blouse... Il voulait absolument entrer... il était fort ému... fort agité... il demandait à voir monsieur Morin.

LE GÉNÉRAL. Moi?...

HILAIRE. On lui a dit que vous reposiez... il n'en a tenu compte... Il voulait entrer de vive force... c'était un diable... En se colletant avec le concierge, il a cassé deux ou carreaux.... et sans une patrouille qui est venue à passer et qui l'a fait fuir... je ne sais pas comment cela aurait fini...

LE GÉNÉRAL, *souriant.* Ah! il a cassé des carreaux?...

Mme DE MORIN. Il faut le faire arrêter...

LE GÉNÉRAL. Non!... il faut les faire remettre...

SCÈNE II.

LES MÊMES, AMÉDÉE *.

AMÉDÉE. Bonjour, mon père... comment avez-vous dormi?...

LE GÉNÉRAL. Moi!... et toi, t'es-tu couché?...

AMÉDÉE. Mon père!...

Mme DE MORIN, *se levant.* Amédée, tu ne m'embrasses pas?

AMÉDÉE. Ma tante ici... déjà...

Il l'embrasse.

Mme DE MORIN. Levée sitôt... cela t'étonne, et moi aussi... Octave est souffrant... J'envoie chez le médecin... tu passeras chez moi ce matin... j'ai à te parler de la grande affaire... tu sais?...

AMÉDÉE. Ma tante...

LE GÉNÉRAL. Ah! oui, le projet... vieille noblesse.

Mme de Morin passe auprès du général.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Terminez donc ce brillant mariage.

Mme DE MORIN.

Eh! oui vraiment.

* Mme de Morin, Amédée, le Général.

LE GÉNÉRAL.

C'est difficile au moins.

Mme DE MORIN.

Mais pourquoi donc?

LE GÉNÉRAL.

La famille, je gage,
A de l'orgueil?

Mme DE MORIN.

Fiez-vous à mes soins.
C'est moi qui mènerai l'affaire.

LE GÉNÉRAL, *avec ironie.*

Vous, ma sœur?

Mme DE MORIN.

Il faut en ce cas
De la douceur, et j'en réponds, mon frère,
Si vous ne vous en mêlez pas.

LE GÉNÉRAL. Hein?

Mme DE MORIN. Adieu... je rentre chez moi... j'envoie ma lettre... (*A Amédée.*) Et je t'attends. (*En passant près du Général.*) Hou! bourru.

Elle sort par la porte à gauche.

SCÈNE III.

AMÉDÉE, LE GÉNÉRAL, *assis sur son canapé*, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL. L'aimable compagnie pour un goutteux!...

HILAIRE. Monsieur Amédée déjeunera-t-il?

AMÉDÉE. Non, merci... à moins que mon père...

LE GÉNÉRAL. Oh! je ne te retiens pas.... du chocolat... c'est assez maussade. (*Hilaire sort.*) Il te faut le café Anglais, des amis, ou du moins des convives pour parler de chevaux et de femmes... C'est tout simple... c'est de votre âge, et je ne m'en plains pas... si ce n'étaient les habitudes d'oisiveté où cela te jette...

AMÉDÉE. Mais je m'occupe, mon père, autant que ma position et ma fortune l'exigent...

LE GÉNÉRAL. Oui, à rien faire... Parce que tu as de la fortune, tu te crois dispensé d'être bon à quelque chose... L'Opéra... les Italiens.... après cela les bals, le bois de Boulogne... et puis, c'est tout. (*Amédée prend une chaise et s'asseoit à la droite de son père.*) Je ne te parle pas de ton grade... C'est gentil, c'est brillant.... au Carrousel; mais ce n'est pas là que tu attraperas ma goutte et mes rhumatismes.

AMÉDÉE. C'est la seule chose que je ne vous envie pas.

LE GÉNÉRAL. Tu fais bien, mon garçon... et je ne te souhaite pas le reste... Il y a des moments, vois-tu, où je donnerais tout ce que j'y ai gagné pour le quart de ce que j'y ai perdu... Je regrette Napoléon, et je n'ai pas tort... il m'aurait fait tuer sur un champ de bataille, lui... cela valait mieux que de venir mourir en détail sur un canapé... Mais laissons cela, j'ai l'air de gronder... parce que je souffre en diable... que veux-tu!...

nous autres momies de l'empire, comme vous dites, nous vivons du passé ; nous en sommes aux regrets... cela ne t'arrivera pas à toi... c'est une consolation...

AMÉDÉE. Vous êtes sévère, général...

LE GÉNÉRAL. C'est de l'enfantillage.... touche-moi la main... Et décidément, te maries-tu?...

AMÉDÉE. Ma tante y tient beaucoup...

LE GÉNÉRAL. Ta tante est une folle... capricieuse, insupportable... mais il faut la respecter... d'ailleurs elle t'aime... ce mariage en est une preuve... c'est un fort beau parti... de la noblesse, des titres...

AMÉDÉE, *l'obervant.* Oh! vous n'y tenez pas...

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Si fait!... Je suis fier comme les autres... voyez-vous! plus fier qu'eux, peut-être... je veux m'allier à quelqu'un qui en vaille la peine.

AMÉDÉE. Mais, mon père, je suis bien jeune encore... et puis, s'il faut vous le dire, j'ai des idées...

LE GÉNÉRAL. Des idées, toi!... c'est curieux...

AMÉDÉE. Je ne crois pas au bonheur en ménage...

LE GÉNÉRAL. Parce que le moindre devoir vous pèse... parce que l'état de mari ressemble à une occupation... Mais ce mariage me plaît... et s'il peut se faire, il se fera... je ne m'en mêle pas; je ne veux pas me commettre avec ces grands seigneurs d'autrefois... ça vous regarde... ta tante et toi.

AMÉDÉE. Puisque vous l'exigez, mon père...

LE GÉNÉRAL. J'exige que tu te ranges avant que je m'en aille... Quand tu tiendras à une grande famille, tu changeras d'amis, de connaissances; elles ne sont pas toutes bonnes, je le sais...

AMÉDÉE. Comment! que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL. Rien... Je répète des sottises, sans doute... A la dernière soirée du maréchal, j'entendais votre nom autour de moi... c'était, je pense, de vos amis intimes, de la jeunesse dorée. « Amédée, disait l'un d'eux qui venait de perdre en un tour de table son traitement d'une année, Amédée est toujours bon enfant; mais il nous néglige, il ne joue plus, il ne boit plus, il donne dans le sentiment...... Quelque grande dame? reprit l'autre... Eh! non, mon cher, une grisette... c'est son genre! »

AMÉDÉE. Et quel est l'insolent?... vous aviez pu croire...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?... J'en ai ri comme eux... je t'aimais mieux quand tu me faisais de la musique, le soir, pour m'endormir... ou quand tu me peignais des petits tableaux de bataille, comme ce pauvre *Lejeune*... Mais il n'est pas défendu d'avoir vingt-trois ans... (*Lui prenant amicalement la main.*) Tu es un honnête garçon... tu n'es pas homme à te fourvoyer. (*S'emportant.*) S'il en était autrement, malheur!.... (*Avec calme.*) Je suis tranquille... il faut dire une bonne fois adieu aux amours de magasin; et puis il me faut une bru et des petits-enfants, pour gronder un peu... (*s'attendrissant*) pour avoir des caresses, là... sous ma main.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Grâces.*

C'est une triste compagnie
Que la goutte, et je voudrais mieux
Des marmots, une bru jolie,
Des caresses, des cris joyeux.
Tâche d'égayer ma retraite,
Car à mes côtés desormais,
Il faut que le plaisir s'arrête,
Je ne puis plus courir après.

Il se lève.

AMÉDÉE, *très-affectueusement.* Ah! mon père!...

LE GÉNÉRAL, *le conduisant jusqu'à la porte.* C'est bien! c'est bien!... va trouver la baronne... elle te décidera tout à fait... finissez-en... Je vais prendre mon chocolat.

HILAIRE. Général, faut-il servir?

LE GÉNÉRAL. Dépêchez-vous, j'attends.

Il entre à droite.

SCÈNE IV.

AMÉDÉE, *seul.*

Oui, voyons ma tante... Ma position n'est plus tenable; du courage... ne réfléchissons pas... Aussi bien, quand on a un remords dans le cœur, il faut prendre tout de suite une bonne résolution... Pauvre Elisa! (*A Hilaire qui porte le chocolat.*) Madame la baronne est chez elle?

HILAIRE. Oui, monsieur. (*Amédée sort par la gauche, Hilaire va pour entrer chez le Général. On entend du bruit au dehors.*) Eh! mais, qu'est-ce que j'entends encore là?

Les portes du fond s'ouvrent.

SCÈNE V.

HILAIRE, *puis* DEUX DOMESTIQUES; *ensuite* JOSEPH, *et enfin* LE GÉNÉRAL.

Joseph est en redingote et en casquette élégante.

PREMIER DOMESTIQUE. Monsieur Hilaire, c'est encore ce tapageur d'hier soir.

HILAIRE, *posant le chocolat sur la table.* Jetez-le à la porte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *retenant Joseph à la porte.* Je vous dis que vous n'entrerez pas!

PREMIER DOMESTIQUE, *allant à lui.* Certainement non.

JOSEPH, *se débattant.* Et je vous dis que j'entrerai... Valets! gringalets! paltoquets!...

HILAIRE. Faites-le arrêter!

JOSEPH, *entrant.* M'arrêter!... laissez donc... je sors d'en prendre.

HILAIRE, *allant à lui.* Voyons, sortez ! et sur-le-champ.

JOSEPH. Ah ! mon ancien, tu n'es pas encore de calibre à ça, toi... (*Hilaire veut le saisir, il lui donne un croc en jambe.*) Passe la jambe ! (*Hilaire tombe assis.*) Descendu, laquais !...

LES DEUX DOMESTIQUES, *éclatant de rire.* Ah !... ah !... ah !...

HILAIRE, *assis et stupéfait.* Eh bien !... eh bien !...

PREMIER DOMESTIQUE, *voulant saisir Joseph.* Comment! ce manant-là se permet...

JOSEPH. Halte-là ! ou nous allons dire *bis.*

LE GÉNÉRAL, *paraissant à sa porte.* Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que c'est ?...

HILAIRE, *se relevant.* Vous voyez le tapageur d'hier, général.

JOSEPH. Général... (*Il ôte vivement sa casquette.*) Oh !...

LE GÉNÉRAL. Comment, drôle !... c'est toi qui viens livrer bataille chez moi?

JOSEPH, *d'une voix tremblante.* Pardon, monsieur le général... mais quand on vient demander justice, on ne se laisse pas mettre à la porte.

HILAIRE. On lui a dit...

LE GÉNÉRAL, *aux Domestiques.* Silence ! (*A Joseph.*) Justice de qui ?... à qui ?...

JOSEPH. C'est à monsieur Amédée Morin...

HILAIRE. Mais, ce n'est pas...

JOSEPH, *du même ton que le Général.* Silence !... monsieur le général vous a dit. (*Au Général.*) C'est votre fils...

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! mon fils ?... (*Aux Domestiques.*) Laissez-nous.

HILAIRE. Le chocolat ?...

LE GÉNÉRAL. C'est bien ; je vais le prendre.

JOSEPH, *à part.* Ça me fait un singulier effet... je ne m'attendais pas...

Les domestiques sortent.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL, *observant Joseph.* Eh bien, que veux-tu à mon fils ?... Parle.

JOSEPH, *roulant sa casquette.* Ce n'est pas vous que je cherchais, c'est monsieur Amédée.

LE GÉNÉRAL. Que diable !... je suis son père !

JOSEPH. Je ne dis pas, mon général, et j'en suis bien fâché.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire ? explique-toi.

JOSEPH. Ah ! mon Dieu ! mon général, je ne sais comment... Je croyais pouvoir... et je n'ose pas. Je voudrais voir Amédée... (*Se reprenant.*) Monsieur Amédée.

LE GÉNÉRAL, *avec impatience.* Ah ! tu m'impatientes à la fin...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Allons, voyons, rassure-toi.

JOSEPH.

Général, vous êt's trop aimable.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, avance auprès de moi.

JOSEPH.

Au fait, il a l'air d'un bon diable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien !

JOSEPH.

Pour moi, c'est trop d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Mais tu recules, il me semble.

JOSEPH.

Certain'ment vous n'me faites pas peur,
Mais c'est singulier comm' je tremble.

LE GÉNÉRAL. Parle, ou va-t'en.

JOSEPH. C'est juste : je suis franc, et je vas tout vous dire... vous conter.

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure !... Approche et dépêche-toi.

Il s'assied et s'occupe de son chocolat.

JOSEPH. Voici ce que c'est, mon général... Je vis chez nous, avec ma grand'mère qui est une bonne femme... et ma sœur, un ange... Nous sommes de braves gens... c'est-à-dire moi... hier encore, un enfant... mais aujourd'hui...

LE GÉNÉRAL. Oui, hier, tu as cassé mes carreaux, et aujourd'hui tu me débites un tas de sornettes...

JOSEPH. Pour ce qui est des carreaux, c'est l'affaire du vitrier.

LE GÉNÉRAL. Mais voyons... Quels rapports as-tu avec mon fils?... te doit-il de l'argent?

JOSEPH. Eh ! si ce n'était que ça... Votre fils, voyez-vous... oh ! c'est indigne... il vient loger à côté de nous... comme un pauvre jeune homme, un ouvrier, un artiste sans ouvrage, quoi !... avec un habit râpé, un air honnête... (*Le Général laisse son chocolat.*) Et puis, entre voisins, on se dit un mot en passant... comme ça... bonsoir... de rien à rien... il n'y a que la main... Et sous prétexte de faire le portrait de ma grand'mère, pauvre bonne femme... comment se douter?.. et moi donc... je l'aimais, monsieur Amédée... comme un frère... il me tutoyait... (*Le Général se retourne et le suit avec intérêt.*) Et puis, ma sœur, si bonne, si sage !... Ah ! votre fils, votre fils, c'est un faux ami... c'est un... c'est un...

Il suffoque.

LE GÉNÉRAL, *se levant.* Allons, assieds-toi... continue... du courage donc... Il a du cœur, cet enfant.

JOSEPH. Oui, du cœur... c'est ce qui m'étouffe... j'en mourrai, et ma grand'mère... ah ! mon général !

LE GÉNÉRAL. Continue, mon garçon... Je tremble de deviner...

JOSEPH, *avec énergie.* Votre fils, c'est un traître, un lâche... (*Mouvement du général.*) Oui, oui, un lâche ! il nous trompait tous...

Hier, sur quelques soupçons, quand on lui a dit : « Eh bien ! parle... demande sa main... épouse-la, tiens ta promesse... » il a répondu : *non*... et il est parti... et ma pauvre sœur m'a sauté au cou en pleurant... et elle m'a dit : « Déshonorée... perdue ! » Voilà, mon général.

LE GÉNÉRAL, *croisant les bras et le regardant.* Oui, j'attendais cela... déshonorée... perdue ! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

JOSEPH. Mais vous n'avez donc pas entendu ?... déshonorée !...

LE GÉNÉRAL, *se promenant.* Eh ! parbleu ! voilà le fruit de l'oisiveté, de la paresse ! Séduire une pauvre fille... des roueries du bon temps... une régence au petit pied. Qu'il vienne !... oh ! je le traiterai... Il partira... il quittera Paris... il le faut...

JOSEPH. Et ma sœur, monsieur... que voulez-vous qu'elle devienne ?

LE GÉNÉRAL. Ta sœur... ta sœur... c'est malheureux sans doute, mon garçon... Je conçois ton chagrin ; mais au bout du compte, pourquoi ta sœur s'est-elle laissé séduire ?...

Il va s'asseoir.

JOSEPH. Pourquoi ! .. Ah ! vous aviez l'air d'un brave homme, vous m'aviez écouté avec tant de bonté !... je vous aimais déjà... mais vous êtes dur, insensible ; je ne vous aime plus... Pourquoi ?... parce que votre fils a menti... lâchement menti ; parce qu'il n'a pas dit : Je suis monsieur Amédée, fils d'un général, d'un pair de France, d'un comte, est-ce que je sais ?... parce qu'il n'a pas dit : Je suis noble, riche, puissant... On voit la distance alors, on se méfie... mais un ouvrier, un artiste qui vous aime, qui vous épousera... Il l'a juré... il avait l'air malheureux... Parbleu !.. nous l'aimions tous... ma sœur aussi ! et si elle a failli, c'est qu'un ange aurait failli comme elle... Dam ! il cachait son nom... son rang... et jusqu'à cette croix... cette croix d'honneur qu'il porte... oh ! il a bien fait... il n'y avait pas de cœur dessous !

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Malheureux !... *Se contraignant.*) Mais oui... un déguisement, une trahison... une lâcheté...

JOSEPH. Et vous son père... un brave général de l'empereur... vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez ?...

LE GÉNÉRAL. Parbleu !... tu me ferais plaisir de me l'apprendre.

JOSEPH. C'est bien difficile !

LE GÉNÉRAL. Je voudrais te voir à ma place.

JOSEPH. Tiens ! et moi aussi...

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que tu ferais ?..

JOSEPH. Oh ! si vous ne devinez pas... ce n'est pas la peine... Mais si fait !... A votre place, moi, voyez-vous, je ferais venir mon fils ; je lui dirais : « Monsieur le comte, vous » êtes un gueux, un misérable, vous avez » trompé de braves gens... une pauvre jeune » fille... vous vous êtes fait passer pour ce » que vous n'étiez pas, pour un artisan, un » ouvrier... Eh bien ! vous serez artisan, » monsieur, vous travaillerez pour vivre. »

LE GÉNÉRAL. Eh bien !

JOSEPH. Et vous épouserez la pauvre jeune fille que vous avez trompée.

LE GÉNÉRAL, *souriant.* Comme tu y vas !..

JOSEPH,

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Je n'vous demand' pas votr' richesse,
On s'pass' de fortune et d'grandeur ;
Je m'moqu' que ma sœur soit comtesse,
Mais j'veux qu'on lui rende l'honneur ;
Son uniqu' bien est son honneur !
Victime d'une ruse infâme,
J'veux qu'elle épous' tout d'suit' son séducteur,
Elle ne s'ra pas la femme d'un grand seigneur,
Mais ell' doit être un honnêt' femme !

LE GÉNÉRAL. Bien ! bien !... mais épouser... (*A part.*) C'est qu'il y a du bon dans ce gaillard-là... de l'âme, de la franchise, du désintéressement !

Il se lève.

JOSEPH. Eh ! pourquoi pas épouser ?...

LE GÉNÉRAL, *avec bonté.* Eh ! mon pauvre ami, tu ne sais pas que c'est précisément la chose impossible...

JOSEPH. Impossible !... mais alors, où est-il donc ? car ce n'est pas vous que je cherchais... c'était lui !... Impossible !... vous n'êtes pas un honnête homme.

LE GÉNÉRAL. Eh ! va te promener... tu lasses ma patience... Il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce drôle-là.

Il se rassied.

JOSEPH, *avec une fureur croissante.* Impossible !... je veux qu'il me dise ce mot-là lui-même... Alors... alors... il me tuera ou je le tuerai... oui, je le tuerai... je ne sais pas comment... c'est égal ; les épées, les pistolets... ça ne me connaît pas ; mais entre hommes, il doit y avoir des moyens. Oui, oui, il y en a, monsieur le général, n'est-ce pas ?... il y en a ?

LE GÉNÉRAL. Allons donc ! es-tu fou ?... c'est à moi qu'il demande...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme DE MORIN*.

Mme DE MORIN, *entrant.* J'attendrai Amédée ici.

JOSEPH, *tressaillant.* Amédée !

Il veut courir vers la porte.

LE GÉNÉRAL, *le retenant.* Reste !

Mme DE MORIN. Qu'est-ce ? à qui en a-t-il donc, ce garçon ?... Eh bien ! général, ce n'était rien, disiez-vous. Je sais enfin la vérité ; la malheureuse bonne m'a tout avoué... Savez-vous ce qui est arrivé à Octave ? Hier,

* Le Général, Joseph, Mme de Morin.

en jouant sur les bords du canal... il y est tombé.

JOSEPH, *écoutant*. Hein!

LE GÉNÉRAL. O ciel!

Mme DE MORIN. Et sans un... je ne sais qui... un ouvrier... qui s'est trouvé là...

Mouvement de Joseph.

LE GÉNÉRAL. Cela vous apprendra à confier votre enfant à une jeune fille, la première venue... Mais, tenez, vous arrivez fort à propos, et puisque vous aimez tant votre neveu, venez entendre son éloge

JOSEPH, *à part*. Oh! la tante... je sais.

Mme DE MORIN. Tant mieux! car j'ai pour lui une bonne nouvelle à vous donner.

LE GÉNÉRAL. Une bonne nouvelle... Eh! que m'importe!... (*Il se lève**.) Savez-vous ce qu'il a fait votre élève? car c'est votre élève, madame la baronne... Vous me l'avez gâté, et je devrais m'en prendre à vous de ses sottises. Il se déguise, il court les ruelles, il porte le désordre dans les familles...

Mme DE MORIN. Bah! vraiment!

LE GÉNÉRAL. Demandez à ce garçon... Une jeune fille trompée...

Mme DE MORIN. Amédée! vrai!... une séduction... Voilà donc ce qu'il me cachait... une amourette! (*Riant légèrement.*) Ah! ah! ah! ah!

JOSEPH. De quoi rit-elle donc, cette baronne-là?

LE GÉNÉRAL. Taisez-vous; vous voyez bien que cet enfant-là vous écoute.

Mme DE MORIN. Bien! bien!... et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il demande?...

LE GÉNÉRAL. Il demande une réparation... un mariage... ah!

Mme DE MORIN. Un mariage... Amédée, votre fils... avec... J'y suis... une jeune fille, bien timide et assez ingénue pour écouter... (*Riant.*) Ah! ah! ah! un mariage!...

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main*. Taisez-vous donc!... Son frère...

JOSEPH. Ah ça, madame, est-ce de moi que vous riez?... Est-ce de ma sœur que vous parlez ainsi?

Mme DE MORIN. Qu'est-ce qu'il a ce petit bonhomme?

JOSEPH. Ah! c'est que je me moque des grands airs.

Mme DE MORIN. Insolent!

JOSEPH. Elle a dit?

LE GÉNÉRAL, *à Joseph*. Paix donc! paix donc!... (*A Mme de Morin.*) Ne faites pas attention.

Mme DE MORIN. Et vous ne le faites pas jeter à la porte?

JOSEPH. Je ne suis pas chez vous... je suis chez monsieur le général, qui est un brave homme, lui... au lieu que vous et votre neveu... votre neveu et vous...

LE GÉNÉRAL. Allons, tais-toi aussi.

Mme DE MORIN, *s'efforçant de sourire*. Et vous écoutez cela, vous... et vous avez la patience...

JOSEPH. Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas, madame?... Un jeune homme de bonne maison s'amuse, c'est son état... il n'a que ça à faire. Et c'est le repos, l'honneur d'une pauvre famille qui sert à ses plaisirs! c'est drôle tout à fait... (*Riant et pleurant.*) Oh! oui, c'est bien drôle; parce qu'il n'y a pas de loi qui condamne aux assises ceux qui nous enlèvent le repos de toute notre vie, qui font mourir une pauvre vieille mère de chagrin, qui assassinent dans sa maison une famille entière... On rit de ça, on dit: C'est bien fait!... tant pis!... et ceux-là, on ne les punit pas, on leur donne de bonnes places, des honneurs... Oh! vous avez raison de rire, madame... c'est bien drôle!

LE GÉNÉRAL. Ce petit diable-là... il m'attendrit.

Mme DE MORIN. A la bonne heure! mais ce n'est pas une raison pour qu'il pénètre ici... pour qu'il m'insulte... Sa sœur! est-ce votre faute? est-ce la mienne?... Nous n'y pouvons que faire...

JOSEPH. Je voudrais bien vous voir aujourd'hui... Si j'avais dit ça hier, plutôt de me jeter dans le canal...

JOSEPH.

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'était l'prix d'l'injur' que vous me faites,
Oui, c'était moi... je n'voulais pas me trahir,
Vous m'y forcez, tout' baronn' que vous êtes,
J'en suis content, ça vous f'ra peut-êtr' rougir.
Vous n'iriez pas, vous n'auriez pas tant de joie,
Si j'avais dit hier, près du canal:
Eh bien! tant pis, ça m'est égal,
Ce n'est qu'un baron qui se noie...

Mme DE MORIN. Qu'est-ce qu'il dit?

LE GÉNÉRAL. Dans le canal!

Mme DE MORIN, *allant à lui*. Il se pourrait!... C'est toi... c'est vous*?...

LE GÉNÉRAL. C'est bien fait... ça vous apprendra...

Mme DE MORIN. Lui, qui a sauvé mon fils!... Mon ami, si j'avais su... vous êtes un brave garçon, je ne dis pas... et ma reconnaissance... Je m'occuperai de vous, de votre sœur... Nous réparerons cela... n'est-ce pas, général?

LE GÉNÉRAL. Certainement. Allons, va, mon garçon... va, compte sur nous, entends-tu?

JOSEPH. Mais tout de suite, général.

Mme DE MORIN, *allant à lui, et lui glissant une bourse dans la main*. Tiens, mon enfant, tiens... pour toi, pour ta sœur... en attendant... et si elle se conduit bien, si elle

* Joseph, le Général, Mme de Morin.

* Joseph, Mme de Morin, le Général.

ne voit plus mon neveu, nous doublerons, nous triplerons...

JOSEPH. Quoi donc, madame la baronne?.. de l'argent pour moi!... pour ma sœur! de l'or... (*Jetant la bourse.*) Merci! voilà le cas que j'en fais de votre or... je le méprise comme... comme...

LE GÉNÉRAL. De l'or! (*Se frappant le cœur.*) Vous n'avez donc rien là?

Mme DE MORIN. Dam! il me semble...

LE GÉNÉRAL, *repassant auprès de Joseph**. Allons, c'est juste! elle s'est trompée; il faut mieux que ça... La baronne ira voir ta sœur, entends-tu?

JOSEPH. Ah! madame!...

Mme DE MORIN. Oui, oui, j'irai la voir.

LE GÉNÉRAL. De ma part.

JOSEPH. Dites donc, général, si vous pouviez venir vous-même.

LE GÉNÉRAL. Je ne demanderais pas mieux, et tout de suite encore... mais je ne peux pas sortir, monter, descendre... voilà une jambe qui refuse le service.

JOSEPH. Comment!... Et si vous pouviez sortir?

LE GÉNÉRAL. J'irais avec toi, mon garçon... je verrais ta sœur... et si c'est une brave fille, si elle te vaut...

JOSEPH. Oh! mieux, cent fois mieux... Eh bien?

LE GÉNÉRAL. Eh bien! je ne dis pas... il y a un moyen peut-être. (*A part.*) Excepté le mariage.

Mme DE MORIN, *à demi-voix au Général.* Eh non! j'irai moi-même... je saurai...

Pendant qu'ils parlent, Joseph paraît frappé d'une idée subite. Il se frappe la tête, sourit et sort en courant.

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN. Eh bien! ce garçon-là est fou!...

LE GÉNÉRAL. Où va-t-il maintenant, sans me laisser son nom, sa demeure?

Mme DE MORIN. Ils sont fiers, ces petites gens... refuser des bienfaits, de l'or!

LE GÉNÉRAL. Et c'est bien à lui... Vous croyez que tout est fini quand vous avez dit: voilà de l'or! Eh! morbleu! madame, l'or ne paye pas tout; c'est la façon de donner qui fait le bienfait... et quand on a de l'âme comme ce garçon-là... En vérité, cet enfant m'a tout bouleversé. Avez-vous vu ce sang-froid, ce courage?...

Mme DE MORIN. Je n'ai vu qu'un ouvrier fort mal appris, je vous assure.

LE GÉNÉRAL. Qui vous a donné une bonne leçon, et vous la méritiez.

Mme DE MORIN. C'est cela, prenez son parti... Je suis étonnée que vous ne donniez pas sa sœur pour femme à votre fils, pendant que vous êtes dans un de vos accès... de... *populasserie!*

LE GÉNÉRAL. Eh! vous saviez bien que je ne le ferais pas, que je n'irais pas me punir des fautes de votre neveu!

Mme DE MORIN. C'est heureux...

LE GÉNÉRAL. Vous me croyez donc aussi extravagant que vous! Mais, voyez-vous, mon fils ne vaut pas ce garçon-là...

Mme DE MORIN. Laissez-moi donc tranquille!

LE GÉNÉRAL. Non, non, il ne le vaut pas.

Mme DE MORIN. A votre avis... parce que pour vous, le peuple...

LE GÉNÉRAL. Eh! le peuple, le peuple!... qu'est-ce que je suis donc?.. d'où suis-je donc sorti?.. et votre mari?..

Mme DE MORIN. Général...

LE GÉNÉRAL. Eh! oui... votre mari... nous étions, comme celui-là, des enfants de Paris, non pas des imprimeurs, mais deux fils de charron, mais comme celui-là aussi, nous avions du cœur... nous voulions faire notre chemin... et nous serions peut-être restés en route... sans l'empereur!... qui s'est trouvé là... qui nous a emportés dans son tourbillon... La chance était tout... celui-là était tué, l'autre devenait duc, maréchal... que sais-je?... c'est comme ça que votre mari a été fait baron et moi comte de l'empire... voilà notre noblesse, madame... nobles nouveaux!... ce qui ne nous empêche pas quelquefois d'être fiers comme les anciens... dont nous nous moquons... et d'oublier comme eux que nous sommes sortis... du peuple, voyez-vous?... eh! mon Dieu! moi le premier... Quand je me vois avec mon grand cordon... mes ordres et mon habit brodé, assis à la chambre, à côté de quelques vieux noms, et que l'on donne du *monsieur le comte* à ma vanité... je me surprends quelquefois à être aussi ridicule que vous... lorsque vous ajoutez un *de* à votre nom de Morin... et que vous allez vous pavaner dans le salon de quelque famille princière ou dans un cercle de la cour... vous, la fille du bonhomme Vacherot... un marchaud de laine d'Arpajon, qui ne vous avait, ma foi, pas créée et mise au monde pour être une duchesse...

Mme DE MORIN. Général!... général!... rappelez-vous que mon mari...

LE GÉNÉRAL. Votre mari... était du peuple...

Mme DE MORIN. Ce n'est pas vrai!...

AIR *de Téniers.*

Oui, du peuple, comme moi-même.

Mme DE MORIN.

Ce n'est pas vrai!

LE GÉNÉRAL.

Si fait vraiment,

Il était soldat.

Mme DE MORIN.

Quel blasphème!

* Joseph, le Général, Mme de Morin.

Mon mari!

LE GÉNÉRAL.

Soldat simplement.
C'est notre gloire la plus belle!
Quel cœur d'orgueil ne battrait pas,
Quand, arrivé si haut, on se rappelle
Qu'on était parti de si bas!

LE GÉNÉRAL. Et mon fils pour l'avoir oublié!...

Mme DE MORIN. Votre fils!... c'est un noble jeune homme!...

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant à droite.* C'est un misérable... et si je l'avais au bout de ma canne!...

Il brandit sa canne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉDÉE, *puis* HILAIRE.

AMÉDÉE, *entrant vivement par la porte à gauche.* Ma tante, dites-vous?...

LE GÉNÉRAL. Le voici!..

Mme DE MORIN, *se jetant au-devant d'Amédée.* Amédée! sortez!..*

AMÉDÉE. Eh! pourquoi?

LE GÉNÉRAL. Restez, monsieur... approchez.

Il jette sa canne.

Mme DE MORIN, *à mi-voix.* Surtout ne l'irritez pas...

Elle passe à la droite du général.**

AMÉDÉE. Qu'est-ce donc, mon père?... cet air agité...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes déshonoré, monsieur...

AMÉDÉE. Général!

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes introduit depuis quelque temps dans une famille pauvre, mais honnête... à ce que je puis croire...

AMÉDÉE. Général... vous savez...

LE GÉNÉRAL. Point de feinte... point de phrase!... répondez...

AMÉDÉE. Il est vrai...

LE GÉNÉRAL. Vous y avez porté le désordre... l'opprobre... en abusant une jeune fille sans défiance.

Mme DE MORIN. Folie de jeune homme.

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Une jeune fille que vous avez trompée pour la perdre.

AMÉDÉE. Vous savez tout, mon père.... oui, j'aimais cette jeune fille vers laquelle mon cœur m'a emporté malgré moi... et cette faute que je voudrais payer de mon sang...

Mme DE MORIN, *lui faisant signe de la tête.* Bien! bien!...

LE GÉNÉRAL. Cette faute!... c'est un crime, monsieur... Eh! je sais ce que l'âge permet... ce que la passion excuse... mais quand c'est une trahison... une lâcheté...

AMÉDÉE. Général... je suis coupable sans doute... mais le ciel m'est témoin que vingt fois, honteux, désespéré... j'aurais voulu me jeter à vos pieds, vous avouer notre amour, vous demander votre aveu... mais j'ai craint votre colère...

LE GÉNÉRAL. Et vous avez bien fait!... le nom que vous portez vous impose des devoirs.

Mme DE MORIN. Assurément... il ne peut...

LE GÉNÉRAL, *brusquement, à Mme de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Des devoirs qu'il fallait vous rappeler plus tôt!... l'honneur de cette fille... de son frère... de sa pauvre vieille mère, dont elle est le soutien sans doute... Qu'était-ce donc pour un dandy? pour un fashionable?... Il fallait tuer ce temps que vous perdez... et c'est sans doute en sortant d'une orgie que cette belle idée vous est venue!

AMÉDÉE. Il me semble que ma conduite...

LE GÉNÉRAL. Votre conduite est celle d'un imposteur... d'un infâme...

AMÉDÉE. Monsieur!...

Mme DE MORIN. Monsieur le comte, songez...

LE GÉNÉRAL, *à Mme de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A Amédée.*) Oui... infâme... Comment vous êtes-vous présenté dans cette maison? Avez-vous dit à ces bonnes gens: « Je suis un homme à la mode, l'héritier d'une » grande famille.. perdant mon temps dans » l'oisiveté ou pis que cela... parce que mon » père a eu l'avantage de se faire cribler de » blessures pour me laisser un nom, un rang, » une fortune? » On vous eût fermé la porte... mais non... mais non... vous avez eu recours au mensonge... vous vous êtes donné pour artiste... pauvre comme elle... vous avez promis d'épouser...

AMÉDÉE. Oh! grâce, mon père!...

LE GÉNÉRAL. Pour l'abandonner un jour...

Mme DE MORIN. Parce qu'il a caché son nom!...

LE GÉNÉRAL. Oui, son nom... son rang... et jusqu'à ce ruban que vous avez obtenu pour lui... pour le mettre à la mode... on vous l'a donné à cause de moi... pour me flatter, me cajoler peut-être... (*A Amédée.*) Et vous, vos titres?... rien, comme tant d'autres...

Mouvement d'Amédée.

AIR: *J'aime Agnès.*

Pour quel talent, pour quel mérite,
Vous a-t-on accordé cela?
Avec cette croix est-on quitte,
Quand on l'obtient?.. Tout ne finit pas là.
Non, non, tout ne finit pas là!
Le cœur sur lequel on l'attache,
A des devoirs qu'il lui faut respecter,
Monsieur!... Et celui qui la cache
N'est pas digne de la porter.

Il lui arrache le ruban noué à sa boutonnière.

AMÉDÉE, *hors de lui.* Monsieur...

Mme DE MORIN. Grand Dieu! que faites-vous?...

LE GÉNÉRAL, *avec noblesse.* Eh bien! monsieur?...

* Le Général, Mme de Morin, Amédée.
** Mme de Morin, le Général, Amédée.

AMÉDÉE. Monsieur.,. vous êtes mon général... vous êtes mon père... je dois baisser la tête... mais je me vengerai.

Il sort précipitamment par la gauche.

Mme DE MORIN. Vous êtes un cheval de bataille...

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas, madame; laissez-moi...

Il se jette dans un fauteuil à droite.

Mme DE MORIN. Mais vous pardonnerez à votre fils...

LE GÉNÉRAL. Jamais, si vous vous en mêlez.

Mme DE MORIN. Je me charge de cette jeune fille.. je vais m'en occuper... savoir de votre fils... je ne le quitte pas...

Elle sort comme Amédée.

LE GÉNÉRAL, *se levant et traversant le théâtre.* Allez-vous-en au diable et lui aussi! et toutes les grisettes de Paris... ils me feront remonter la goutte... ils me tueront!... (*Il se jette sur son canapé. Hilaire paraît au fond.*) Qu'est-ce ?

HILAIRE. Pardon! je venais... Monsieur ne déjeune pas?...

LE GÉNÉRAL. Non !... emportez cela... et laissez-moi... je ne veux voir personne...personne, entendez-vous?

Hilaire sort par la chambre du général.

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH, *puis* ÉLISA.

JOSEPH, *entr'ouvrant la porte du fond.* Général!...

LE GÉNÉRAL, *se retournant.* Hein? encore! qu'est-ce que tu me veux?

JOSEPH. Ce n'est pas moi, général... c'est ma sœur.

LE GÉNERAL. Ta sœur...

JOSEPH. Chut!.. vous vouliez la connaître... je ne demande pas mieux... et comme votre goutte vous retiendrait encore longtemps peut-être... il paraît que c'est très-gênant... alors j'ai dit: c'est elle qui viendra... chaud! chaud! et je l'ai amenée... et puis la grand' mère, voyez-vous, nous ne voulons pas qu'elle se doute de rien.

LE GÉNÉRAL. Eh bien! ta sœur! ta sœur!

JOSEPH. Je vais la faire entrer. (*Il va pour sortir et revient.*) Dites donc, elle ne sait pas qu'elle est chez vous au moins... elle n'aurait jamais voulu... je lui ai parlé d'ouvrage... de musique à copier.

LE GÉNÉRAL. Ah! c'est son état...

JOSEPH. Causez-lui de ça.. mais n'ayez pas l'air de savoir...

LE GÉNÉRAL. Bien! bien! mon ami... (*Joseph va au fond.*) Bon petit homme, j'aurais été fâché de ne pas le revoir.

JOSEPH, *dans le fond.* Entre, Lisa... as-tu essuyé tes pieds? N'aie pas peur, salue monsieur le général... (*A mi-voix.*) C'est un général... un vieux....

LE GÉNÉRAL. Approchez, mademoiselle, approchez! (*A part.*) Un enfant!...

ÉLISA. Monsieur... (*A Joseph.*) Mais tu m'avais dit que c'était une dame...

JOSEPH. Oh! une dame... ou un général... qu'est-ce que ça fait?

LE GÉNÉRAL. Oui, j'ai voulu vous voir, causer avec vous... asseyez-vous...

ÉLISA. Monsieur...

LE GÉNÉRAL. Asseyez-vous donc!...

JOSEPH. Assieds-toi... et ne tremble pas. (*A mi-voix*) Il a l'air brutal... mais c'est un bon homme .. tu sais, les vieux troupiers... c'est toujours comme ça... tu en as vu au Cirque.

Elisa s'asseoit auprès du Général.

LE GÉNÉRAL, *d'un ton brusque.* Mademoiselle... c'est donc vous?...

Elisa se relève.

JOSEPH, *à mi-voix, au Général.* Ah ça! dites donc... ne brusquez pas ma sœur comme ça, vous... c'est qu'elle n'y est pas habituée... avec votre grosse figure... votre grosse voix... quelqu'un qui ne vous connaît pas... moi, je vous connais, c'est différent.

LE GÉNÉRAL, *doucement.* Tais-toi! (*A Elisa.*) Allons, mon enfant, asseyez-vous, je vous en prie... (*Avec bonté.*) Je vous en prie...

Il regarde Joseph qui lui fait signe que c'est bien.

JOSEPH, *derrière le fauteuil d'Elisa.* A la bonne heure, c'est gentil.

LE GÉNÉRAL. Mademoiselle, rassurez-vous, j'ai à me plaindre, mais pas de vous... vous m'avez l'air honnête!

ÉLISA. Monsieur, mon frère m'a dit que c'était pour...

JOSEPH. Tais-toi donc!... laisse-le parler, cet homme...

LE GÉNÉRAL. Vous ne me connaissez pas... je suis le général Morin... le père de monsieur Amédée...

ÉLISA. Monsieur... monsieur...

Voulant se retirer.

JOSEPH. Comme c'est adroit!...

LE GÉNÉRAL, *la retenant.* Restez!... je ne vous accuse pas... je ne me fâche pas...

ÉLISA. Ah! Joseph! tu m'as trompée...

JOSEPH. C'est pour ton bien, ma fille... n'est-ce pas, général... Allons, ne pleure donc pas comme ça!... tu vas me faire pleurer aussi.

LE GÉNÉRAL. Allons, éloigne-toi... laisse-nous...

ÉLISA. Mon frère...

JOSEPH, Sois tranquille... je suis là...

Il va au fond et s'assied sur un bras de fauteuil.

LE GÉNÉRAL. Oui, je suis son père... il vous a trompée, n'est-ce pas?

ÉLISA. Ah! monsieur... si vous saviez quelle perfidie... je l'aimais tant! je le croyais de si bonne foi!...

AIR *de Henri IV.*

Il se disait notre égal, notre ami;
Et tous les jours de le voir, de l'entendre
J'étais contente, et ma grand'mère aussi,
C'était pour elle un fils, et le fils le plus tendre.
De moi toujours il semblait s'occuper,
Et je croyais à son amour extrême..,
J'ignorais que l'on pût tromper
Celle à qui l'on dit: Je vous aime!...

LE GÉNÉRAL. Mais votre mère...

ÉLISA. Ce n'est que d'hier qu'elle a eu des soupçons, et s'il faut jamais qu'elle sache la vérité... Oh! non, monsieur, vous ne le savez pas... vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis malheureuse...

Joseph tient son mouchoir et s'essuie les yeux.

LE GÉNÉRAL Voyons, voyons... mon enfant, du courage... (*A part, s'essuyant les yeux.*) Allons, allons. (*Haut, l'observant.*) Vous ignoriez donc tout à fait qu'il était noble et riche... et...

ÉLISA. Oh! oui, monsieur... ce n'était qu'un peintre de décors, travaillant pour un théâtre...

JOSEPH, *s'approchant vivement.* Puisqu'il me promettait des billets et que...

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Je t'ai dit...

JOSEPH. Oui, mon général!... (*Il retourne s'asseoir en disant à Élisa.*) Après! après!

ÉLISA. Il venait toujours assez tard... à la veillée... après son travail, disait-il... quand ma grand'mère était endormie... et que j'étais seule à copier de la musique.. il m'en faisait copier même... pour lui ou ses amis.. je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL. Il vous payait votre travail... bien cher...

ÉLISA. Il le voulait toujours... mais moi je n'ai jamais rien reçu... (*Le Général se rapproche d'elle.*) Oh! mon Dieu!... j'ai bien fait!...

LE GÉNÉRAL. Il devait vous épouser... il disait...

ÉLISA. Oui, monsieur le général... mais toujours des retards... je lui en faisais des reproches... mais il avait toutes sortes de raisons... et moi je le croyais toujours. « Mon père est très-dur, très-sévère, » disait-il....

LE GÉNÉRAL. Ah!... il disait cela...

ÉLISA. « Il ne me laissera me marier que » lorsque j'aurai mon état fait... mais ce sera » bientôt!... tu seras ma femme! » Et puis il était triste... il ne travaillait plus... il voulait mourir... et moi, pauvre fille... ma confiance était sans bornes comme mon amour. (*Se laissant aller à genoux.*) Oh! pardon, monsieur le général...

JOSEPH, *se rapprochant.* Ma sœur...

ÉLISA. Je ne l'aime plus... je veux le fuir... ne jamais le voir... ce n'est que d'hier seulement que j'ai appris mon malheur... c'est de savoir qu'il m'a trompée... c'est de voir ma pauvre mère mourir de chagrin... oh! oui! je le déteste autant que je l'ai aimé... et je voudrais être morte...

LE GÉNÉRAL, *très-ému.* Soyez tranquille... je l'ai chassé de ma présence... il n'est plus rien pour moi...

ÉLISA, *se relevant.* O ciel!... chassé par son père... et pour moi!... à cause de moi... Oh! non, monsieur... que je sois la seule à plaindre, ne chassez pas votre fils... je vous en conjure à genoux... il serait si malheureux... c'est votre fils... votre enfant... oh! de grâce... pardonnez-lui, monsieur... pardonnez-lui...

Joseph vient auprès du canapé, et se place à la gauche du Général.

LE GÉNÉRAL, *ému et à part.* Et elle dit qu'elle ne l'aime plus!...

JOSEPH, *s'essuyant les yeux.* Il a bien fait le général.

ÉLISA, *avec plus de chaleur.* Un père ne plus revoir son fils... est-ce que c'est possible? mais, non, vous souffririez trop... et votre vieillesse serait trop malheureuse...

LE GÉNÉRAL, *réprimant son émotion.* Oui, seul... toujours... mais vous... (*après réflexion*) vous savez lire?...

ÉLISA, *étonnée.* Oui, monsieur...

JOSEPH. Cette bêtise?... ma sœur qui a été élevée à St-Denis, à la Légion-d'Honneur... une éducation superbe...

LE GÉNÉRAL. Ah!... votre père, un militaire?...

ÉLISA. Oui, monsieur...

LE GÉNÉRAL. Et son nom?

JOSEPH. Meunier.

LE GÉNÉRAL. Meunier!... je connais ce nom-là... oui... un sergent.

JOSEPH. Passé lieutenant à Eylau... rien que ça.

LE GÉNÉRAL. Une connaissance de Wagram... un brave homme... c'est moi qui l'ai fait décorer.

JOSEPH. A Wagram!... c'était lui.

LE GÉNÉRAL, *avec hésitation.* Et... il est...

ÉLISA. Mort.

LE GÉNÉRAL. Mort!... encore un!

JOSEPH. Il est mort capitaine aux Invalides.

LE GÉNÉRAL. Ah!...

JOSEPH, *s'emportant.* S'il vivait... nous ne serions pas là... on ne nous insulterait pas...

ÉLISA *et le Général se lèvent.* Mon père...

LE GÉNÉRAL. Allons, voyons... qui est-ce qui vous insulte? qui est-ce qui vous dit?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN. Ah!... mon frère, je vous retrouve...

JOSEPH*. Ah !... celle qui n'est pas bonne.

Mme DE MORIN, *sans voir Elisa, qui est cachée par le Général.* C'est encore toi, petit... j'ai une bonne nouvelle à te donner... et à vous, général... cette jeune fille, vous savez... Ah ! je suis enchantée de faire quelque chose pour eux... je ne puis pas la prendre parce que vous concevez... chez moi...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire ?

Mme DE MORIN. Eh bien, oui... je la place fille de confiance chez ma sœur...

LE GÉNÉRAL. Oui... femme de chambre..

JOSEPH. Plaît-il?...

ÉLISA. Moi!...

Mme DE MORIN, *l'apercevant.* Ah! c'est elle... bien... très-bien!... cinq cents francs... et j'ajouterai...

JOSEPH. Femme de chambre...

ÉLISA. Jamais!...

JOSEPH. Merci, madame... mais voyez-vous, ma sœur est ouvrière... elle n'est pas faite pour être domestique... nous ne mangeons pas de ce pain-là... notre père ne nous a pas élevés à ça... faut avoir un cœur fait exprès, et si cela vous convient...

Mme DE MORIN. Mais quelle fierté!... je n'y comprends rien. Ils refusent de l'argent... ils refusent des places...

JOSEPH. Ça dépend de l'idée...

Mme DE MORIN. Vous êtes un sot...

ELISA. Madame...

Mme DE MORIN. Que deviendrez-vous ?

LE GÉNÉRAL. Cela ne vous regarde pas... et pour réparer vos sottises... je lui offre une place aussi, moi... une place qu'elle ne refusera pas, près de moi... à mon hôtel, à la campagne, pour les soins, la lecture... elle ne me quittera plus... ce sont les enfants d'un brave homme... des orphelins... je m'en charge... s'ils y consentent...

ÉLISA. Ah ! monsieur le général...

JOSEPH. Et grand'mère aussi, n'est-ce pas?...

Mme DE MORIN. Mais, mon frère... les convenances... au moment d'un mariage pour mon neveu...

LE GÉNÉRAL. Eh ! allez vous promener avec votre neveu... je ne le verrai plus... je ne veux plus entendre parler de lui!... (*Montrant Elisa en larmes.*) Voyez... mais voyez donc...

ÉLISA, *apercevant Amédée qui entre.* Ah! c'est lui !...

JOSEPH. Amédée !

Il s'élance vers lui, Mme de Morin le retient.

LE GÉNÉRAL. Eh ! veux-tu bien... enragé...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE *. Votre main, mon père! votre main?... ne me repoussez pas...* car pour être digne de vous... (*Apercevant Elisa.*) Ciel! Elisa ! Ah ! mon père... je suis encore plus coupable à vos yeux que je ne croyais...

LE GÉNÉRAL, *sévèrement.* Que venez-vous faire ici, monsieur?...

AMÉDÉE. Je viens vous dire que tout est fini entre moi et ce monde dont vous me reprochez les plaisirs et les folies... je ne serai plus un homme inutile... j'ai un affront à effacer.

Mme DE MORIN. Comment!...

AMÉDÉE. J'ai vu le ministre de la guerre; à votre nom il m'a accordé ce que je lui demandais... l'honneur de prendre du service... et je vous le jure, mon père... si je ne suis pas tué... je reviendrai du moins digne de vous... et d'elle... d'elle que j'aime plus que jamais...

ÉLISA. Et il part!

JOSEPH. Ah! mais dites donc... avant ça...

Mme DE MORIN. Eh !... nous ne permettrons pas...

LE GÉNÉRAL. Je permets, moi!... Allez, monsieur, distinguez-vous, je le désire, je l'espère... ce que vous faites là est déjà bien... vous avez du cœur... de la résolution... je suis content. (*Lui tendant son ruban.*) Tenez, reprenez cela...

AMÉDÉE, *lui baisant la main qu'il lui tend.* Ah ! merci, général, merci.

AIR : *J'aime Agnès.*

Je le reprends, mais comme un gage,
Pour l'avenir qui commence aujourd'hui!
Vous m'avez rendu mon courage,
Et vous me reverrez ici,
Digne de vous et digne d'elle aussi.
Par cette croix j'effacerai, j'espère,
L'affront que j'ai pu mériter;
Je veux que vous disiez, mon père,
Il est digne de la porter!

ÉLISA, *étouffant de larmes et d'une voix suppliante.* Ah! monsieur, vous resterez donc seul...

AMÉDÉE. Elisa!...

LE GÉNÉRAL. Seul!... non... puisque tu me restes... ma fille... mon enfant...

ÉLISA. Ah!... ce n'est pas la même chose...

LE GÉNÉRAL, *à Amédée avec émotion.* Et quand vous aurez un état... un nom à vous... quand vous serez digne d'elle.. de la fille d'un brave officier, eh bien ! vous reviendrez, vous me demanderez la main de ma fille... et je verrai si je puis vous l'accorder...

AMÉDÉE, *d'une voix éteinte.* Oui, mon père !...

JOSEPH, *attendri.* Bien... bien... bien !...

ÉLISA, *se soutenant à peine.* Ah! mon Dieu !...

Mme DE MORIN. A la bonne heure... mais vous n'irez pas jusque-là...

* Elisa, le Général, Mme de Morin, Joseph.

* Elisa, le général, Amédée, Mme de Morin, Joseph.

LE GÉNÉRAL, *se montant peu à peu.* Et qui m'en empêcherait ?...

Mme DE MORIN. Assez de folie !... quant au mariage...

LE GÉNÉRAL. Je le ferai si je veux...

Mme DE MORIN. Vous ne le ferez pas...

LE GÉNÉRAL. Mais si... si... si...

Mme DE MORIN. Mais non... non, non !...

LE GÉNÉRAL. Vous m'en défiez...

Mme DE MORIN. Certainement...

LE GÉNÉRAL, *hors de lui, à Amédée.* Eh ! bien... tiens... prends-la tout de suite... ne fût-ce que pour la faire enrager...

Il fait passer Amédée auprès d'Elisa.

AMÉDÉE. Mon père... se peut-il ?...

ÉLISA. Amédée !... ah ! monsieur...

JOSEPH, *sautant de joie.* Très-bien... très-bien... très-bien...

Mme DE MORIN. L'accès va loin, général !...

LE GÉNÉRAL. Vous marierez votre baron comme vous voudrez... je marie mon fils comme je l'entends !... (*A Elisa et à Amédée qui lui pressent les mains.*) Merci !... merci... il faut être homme d'honneur avant tout !...

JOSEPH, *s'essuyant les yeux.* Brave général, va ! Vive la vieille garde ! et ma pauvre grand'mère... ah ! que je suis content ? (*Il fond en larmes.*) J'ai envie de rire et je ne peux pas...

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! toi qui danses là-bas... drôle que tu es... c'est pourtant toi qui as fait tout cela... qu'est-ce que tu veux être ?

JOSEPH. Moi, mon général... je veux continuer mon état, faire mon chemin, comme mon patron... qui est riche... décoré... député, marié... enfin, tout !... ça viendra... dam !... faut le temps...

Musique jusqu'à la fin.

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure... mais pendant que je suis en train, je veux faire quelque chose pour toi... Qu'est-ce que tu voudrais ?... voyons ..

JOSEPH. Je voudrais quelque chose qui me ferait bien du plaisir ; mais vous ne voudrez peut-être pas ?

LE GÉNÉRAL. Voyons, qu'est-ce que c'est ? parle...

JOSEPH. Tenez, mon général, je voudrais vous embrasser...

LE GÉNÉRAL, *lui tendant les bras.* Eh ! viens, mon garçon.

Joseph s'y précipite. Le rideau tombe.

FIN.

Note essentielle aux directeurs de provinces.

Joseph devant paraître très-jeune, ce rôle peut, au besoin, être distribué à l'acteur qui joue les jeunes premiers, ou même à l'emploi des *Déjazet.*

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES POMMES DE TERRE MALADES,

REVUE DE L'ANNÉE 1845,

EN TROIS ACTES,

PAR MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 20 décembre 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
POMME DE TERRE Ier	M. SAINVILLE.
VITELOTTE, sa femme	Mlle GABRIELLE.
TUBERCULE, premier ministre	MM. KALEKAIRE.
TOPINAMBOUR, premier médecin	LEMENIL.
PATATE, deuxième médecin	LHÉRITIER.
DEUX AUTRES MEDECINS	

PERSONNAGES ÉPISODIQUES.

LE SOLEIL	Mlles SCRIVANECK.
PREMIER CANOTIER	ALINE.
DEUXIÈME CANOTIER	LAMBERT.
PREMIÈRE LORETTE	JULIETTE.
DEUXIÈME LORETTE	AZIMONT.
KETLY	MM. ALCIDE.
MARCHAND de pièces de 2 sous.	LEMEUNIER.
ROULE-TA-BOSSE	LEMENIL.
TITI	LEVASSOR.
LE PÈRE MOUTARD	GRASSOT.
Mademoiselle de CARDOVILLE	Mlle NATHALIE.
DJALMA	M. LUGUET.
FROUFROU	LUGUET.
VIRGINIUS	MM. LHÉRITIER.
SAINT-GENEST	ALLARD.
MAZURKI	Mlle JULIETTE
MAZURKA	NATHALIE.
ATHOS	MM. MICHON.
PORTHOS	BACHELARD.
ARAMIS	HÉNIQUE.
MARIE-JEANNE	Mlle ALINE.
LA BICHE AU BOIS	
LE CHIEN DU CONTREBANDIER.	
LES DEUX ELÉPHANTS	
ALBERT BOUDIN	MM. LEVASSOR.
LE FILS DE BOUDIN	GRASSOT.

ACTE PREMIER.

Le palais des pommes de terre. — Une statue représentant Parmentier tenant une poêle à frire ; on lit au bas de la statue : A PARMENTIER, LES POMMES DE TERRE RECONNAISSANTES. Au fond un œil de bœuf.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOPINAMBOUR, PATATE, QUATRE MÉDECINS CONSULTANTS.

(Tous, agenouillés devant la statue.)

CHŒUR.

Air : *Ermite, bon ermite.*

Pour notre roi je tremble !
Qui pourra le guérir ?
Amis, cherchons ensemble
Ce qui nous semble
Devoir le secourir.

TOPINAMBOUR, *à la statue.*

Que ta voix nous seconde,
Illustre Parmentier !
Pour conserver au monde
Pomme de Terr' premier !

REPRISE.

Pour notre roi je tremble ! etc.

(Ils prennent place sur des sièges.)

PATATE.

Messieurs et honorables confrères... n'oublions pas que nous formons en ces lieux un congrès médical... à l'instar de celui qui siégeait dernière-

ment à l'Hôtel-de-Ville de Paris.... Une tenue décente est de rigueur.

TROISIÈME MÉDECIN.

Très bien !

PATATE.

La parole est au célèbre Topinambour, bachelier ès-pommes de terre, membre correspondant de la société des cornichons, et médecin ordinaire de Sa Majesté Pomme-de-Terre I[er].

TOPINAMBOUR, *se levant.*

Hélas! Messieurs, une bien triste circonstance nous rassemble!... Notre bien aimé Pomme de Terre n'est plus dans son assiette!.. Il vient d'être atteint par la terrible épidémie qui ravage cette année toutes les pommes de terre de l'Europe... Son corps est tout couvert de taches noires, qui donnent à ce monarque l'air d'un damier...

LE TROISIÈME MÉDECIN, *qui dormait.*

Très bien !

TOPINAMBOUR.

J'avais d'abord cru à des pinçons de la reine Vitelotte, son auguste épouse... Mais elle m'a juré qu'il y avait plus de dix ans que son mari ne s'était laissé pincer... Toutefois, comme Vitelotte partage la couche de Pomme de Terre, elle craint pour elle et pour son dernier fruit...

PATATE.

Ah ! oui, sa fille, la petite Fécule...

TOPINAMBOUR.

Car, si le mal était héréditaire et congénial, que deviendrait la Fécule de Pomme-de-Terre?.. Elle nous a donc réunis en consultation, pour aviser aux moyens de faire disparaître les taches de son royal époux... dont, je le répète, le corps est tout noir... Les avis sont ouverts.

PATATE, *réfléchissant.*

Voyons!.. l'invasion de la maladie serait-elle due à des soucis, à des inquiétudes?.. Les finances de Pomme-de-Terre I[er] seraient-elles dérangées?..

TOPINAMBOUR.

Non, j'ai vu ses comptes apurés.

PATATE.

Ah! si vous avez vu les comptes apurés de Pomme-de-Terre...

TOPINAMBOUR.

L'amour serait plutôt la cause de son mal, ... l'autre jour, entre chien et loup, j'ai vu sortir de ses petits appartements une pomme de terre rouge... mais d'un rouge!..

PATATE.

C'était la favorite.

TOPINAMBOUR.

Et le soir, si vous aviez vu son mari au jeu du roi!..

PATATE.

Hein?.. Pomme de Terre Jaune?..

TOPINAMBOUR.

Tout ce qu'il y a de plus jaune.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

SCÈNE II.

LES MÊMES, TUBERCULE, *passant sa tête par la lucarne du fond.*

TUBERCULE.

Qui est-ce qui rit comme ça?.. c'est indécent!

TOPINAMBOUR.

Le seigneur Tubercule!

PATATE.

Le premier ministre!

(*Tous les médecins saluent.*)

TUBERCULE.

Comment! je vous appelle pour consulter, et vous riez?.. Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe!.. la maladie se propage, l'épidémie s'étend!.. les pommes de terre poussent sur un volcan!

TOUS LES MÉDECINS.

Ciel!

TUBERCULE.

L'état de Sa Majesté s'aggrave... une nouvelle tache vient d'envahir son nez, qui tourne à la truffe... et il ne sait où le fourrer, pour cacher son infirmité!

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Au secours!.. à la garde!..

TUBERCULE.

La voix du roi!

TOPINAMBOUR.

Il vient de ce côté!

TUBERCULE.

Attendez... je descends.

PATATE, *regardant à la cantonade.*

Ah! dans quel état est-il!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, POMME DE TERRE I[er].

POMME DE TERRE.

C'est affreux!.. c'est épouvantable!.. c'est hideux!..

TOPINAMBOUR.

Calmez-vous!

POMME DE TERRE.

Que je me calme!.. quand je suis poursuivi par un fantôme, un farfadet, un cauchemar!..

PATATE.

Eh! quoi! sire, une funeste apparition...

POMME DE TERRE.

Elle ne m'a pas quitté de la nuit!.. Je l'ai vue se reproduire sous toutes les formes... en lettres de

toutes les couleurs... *Lisez l'Epoque! lisez l'Époque! lisez l'Epoque!..* Les murs ne me disaient pas autre chose... les meubles eux-mêmes me tenaient ce langage effrayant... mes habits, mon chapeau, ma couronne, mes bottes, tout enfin me répétait : *lisez l'Époque! lisez l'Époque! lisez l'Époque!*

TOPINAMBOUR.

Affreuse nécessité!

POMME DE TERRE.

Inondé d'une sueur froide, je m'éveille... je me jette au cordon de la sonnette... un journal y pendait... c'était l'Époque!.. Je recule, je veux me réintégrer sous mes couvertures... j'étais couché dans l'Époque!.. Je veux sortir du lit, mettre mes pantoufles... mes deux pieds se fourrent dans deux Époques!.. Je me précipite chez la reine... un jeune homme en sortait par la croisée... c'était un porteur de l'Époque, en chapeau à trois cornes... Alors, je suis venu vers vous, noircissant à vue d'œil, inondé de la même sueur froide... Voyez, je ruisselle, je ruisselle... Ah! mon mouchoir... (*Il tire un journal de sa poche, et sur le point de s'essuyer, il s'écrie, en le reconnaissant*) : Encore l'Époque!

(*Il s'évanouit.*)

TOPINAMBOUR.

Voilà donc la cause de son mal!.. l'Époque!.. ce journal qui a fait invasion partout!

Air : *Pégase est un cheval qui porte.*

On trouve ce journal sinistre
Dans le cabinet des auteurs,
Dans le cabinet du ministre,
Dans les cabinets des traiteurs,
Dans les cabinets de lecture...
Enfin, sans augmenter ses frais,
C'est un journal qu'on se procure
Dans presque tous les cabinets.

SCENE IV.

LES MÊMES, TUBERCULE.

TUBERCULE.

Eh bien! Topinambour, le roi?..

TOPINAMBOUR.

Voyez, seigneur!

TUBERCULE.

Évanoui!..

TOPINAMBOUR.

Pâmé!

PATATE.

Syncopé!

POMME DE TERRE, *s'éveillant en sursaut.*

Fuis... spectre épouvantable!
Porte chez l'épicier ton format redoutable!

(*Il retombe évanoui.*)

TOPINAMBOUR.

Re-pâmé!

TUBERCULE.

Re-syncopé!

PATATE.

R'évanoui!

TOPINAMBOUR.

Que faire, mon Dieu? que faire?.. (*Tout-à-coup.*) Ah! j'ai une médication!.. Je propose le camphre et les cigarettes *Rasepaille*... Du camphre! beaucoup de camphre!

PATATE.

Qu'en ferez-vous?

TOPINAMBOUR.

Camphrez-vous, justement!.. camphrez-vous, et vous serez guéri.

PATATE.

Allons donc!

TOPINAMBOUR.

Autre chose!.. essayons de l'hydropathie... le système de l'eau... il faut mettre Pomme de Terre à l'eau, ou Pomme de Terre est fricassé.

TUBERCULE.

Une idée!.. si le roi prenait une petite collation?.. ça m'a toujours réussi.

POMME DE TERRE, *ouvrant les yeux et se levant.*

Eh! le puis-je?..

TUBERCULE.

Rien qu'un fruit?

POMME DE TERRE.

Mais, ce matin, j'ai trouvé l'Époque dans un melon!.. au milieu des pépins!.. Il paraît que ce journal végète... Je suis donc réduit au sort de ces tyrans, qui craignaient le poison et ne vivaient que d'œufs à la coque?.. Eh bien! soit!.. je me voue à ce plat... ce sera mon déjeûner.

TUBERCULE.

Sire, voici la reine.

POMME DE TERRE, *attendri.*

Ma belle et douce compagne!.. ajoutez du petit salé pour elle.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA REINE, *un grand cortège.*

POMME DE TERRE.

Air : *Marche de l'Ours et le Pacha.*

Cette reine, si chère,
Mange fort et bois sec :
Le grand Pomme de Terre
Est bien heureux avec.

CHŒUR.

Cette reine, etc.

LA REINE.

Moi, reine et favorite,
J'ai d'immenses pouvoirs.

POMME DE TERRE.

Ma Vitelotte est frite...
Car je lui vois des noirs.

Pendant la reprise du chœur, on a placé, au milieu du théâtre, une table avec plusieurs couverts.)

CHŒUR, REPRISE.

Cette reine, si chère, etc.

(*Chacun se place, et chacun prend pour serviette un numéro de l'Epoque placé sur chaque assiette.)*

POMME DE TERRE.

Que vois-je !

TUBERCULE.

Ah !

TOPINAMBOUR.

Oh !

VITELOTTE.

Tiens !

TOUS, *déployant le journal.*

Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens!

POMME DE TERRE.

L'Époque !.. Mais je suis donc ensorcelé !.. qui pourra me secourir ?.. qui voudra me délivrer de *l'Époque* ?..

LE SOLEIL, *sortant de la table, au milieu de flammes rouges.*

Moi !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE SOLEIL.

CHŒUR.

Air : *Assez dormir, ma belle.*

O ! surprise ! ô miracle !
Quel magique spectacle !
Quel brillant appareil !
Le soleil nous éclaire,
Et les pommes de terre
Vont renaître au soleil !

LE SOLEIL.

Ici, venant se rendre,
Le Soleil doit s'attendre
Au plus aimable accueil :
Il vous montre la route.

TUBERCULE.

Eh ! mais, je n'y vois goutte.

POMME DE TERRE.

J'ai le soleil dans l'œil.

REPRISE.

O ! surprise, etc.

LE SOLEIL.

Qu'on se rassure et qu'on m'écoute... C'est un journal qui vous a rendus malades... je veux vous guérir par un autre journal... système homéopathique, *similia similibus.*

TUBERCULE.

Et vous nommez ce nouveau journal ?..

LE SOLEIL.

Le Soleil !

Air : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Lorsque le Soleil paraîtra,
Paris s'abonnera :
Et dès ce jour Paris sera
Un paradis terrestre,
Où le Soleil luira
Pour dix francs par trimestre.

POMME DE TERRE, *galamment et les yeux fixés sur le Soleil.*

Même air.

Le Soleil offre à son réveil
Un brillant appareil...
Mais, lorsque j'en vois un pareil,
Je voudrais, moins farouche,
Regarder le Soleil
Quand le Soleil se couche.

LE SOLEIL.

Polisson !

VITELOTTE.

Et tu crois pouvoir nous guérir ?

LE SOLEIL.

Le Soleil a des taches, les pommes de terre ont des taches... notre cause est commune... Suivez-moi donc... je veux vous conduire à Paris...

TOUS.

A Paris !..

LE SOLEIL.

Où j'ai réuni, pour votre guérison, tous les hommes de l'art.

TUBERCULE.

Oh ! l'art ! pour les pommes de terre !

POMME DE TERRE.

Pour les pommes de terre, oh ! l'art !

TOUS.

Partons !

POMME DE TERRE.

Oui, partons vite... Tubercule, mon premier ministre, grand officier de mes ordres... va mettre les chevaux à ma voiture... et quand tout sera prêt, tu nous avertiras par mon petit œil-de-bœuf. (*Il désigne la lucarne à laquelle Tubercule a déjà paru.)*

TUBERCULE.

C'est entendu.

(*Il sort.)*

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOINS TUBERCULE.

TOPINAMBOUR, *au Soleil.*

Pardon, pardon, Monsieur... mais vous empiétez sur nos prérogatives... si le Soleil se mêle de guérir, qu'il montre son diplôme.

POMME DE TERRE.

Congrès médical, taisez-vous!.. Soleil, vous m'avez fortifié, vivifié et *ravifié*... je suis heureux de le certifier.

(*Une affiche de l'Époque paraît tout-à-coup et couvre la lucarne du fond.*)

TUBERCULE, *derrière le théâtre.*

Ah! mais!.. eh! là bas!.. je ne vois plus clair!.. ouvrez le volet!

Air : *Du Charlatanisme.*

Comme il fait donc noir en ces lieux!...

POMME DE TERRE.

Mais, c'est la voix de Tubercule!

(*Se retournant.*)

L'Epoque!... en croirai-je mes yeux?
L'Epoque encor!... c'est ridicule!
(*A Tubercule avec colère.*)
N'épargne pas ce numéro,
Et fais-toi jour par la fenêtre!...

TUBERCULE.

Je le percerai!...

(*Il passe à travers l'affiche sa tête et son bras droit : le bras se trouve dans la lettre O du mot Epoque, et la tête dans la lettre suivante, Q.*)

POMME DE TERRE.

Quel tableau!...
Il a fourré son bras dans l'O!...
Et son nez... dans une autre lettre!...

TUBERCULE, *de la lucarne.*

Sire, le cocher de votre majesté tourne au fumeron!

POMME DE TERRE.

Comment! je n'aurais plus de cocher?..

LE SOLEIL.

A quoi bon?.. regarde. (*Il frappe sur la table, qui se métamorphose en char.*) Partons!

TOUS.

Partons!

CHOEUR.

Air : *Bon voyage, cher Dumolet.*

Vite en route!
Sans trébucher!
Faut s' dépêcher,
Partons, coûte que coûte.
Sur sa route,
On ne peut broncher;
Quand c'est l' Soleil qui nous sert de cocher.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une rue. — Dans le fond, un grand mur, sur lequel on voit tous les tableaux et dessins apposés sur les murs de Paris : *le Diable à Paris, le Juif Errant, les Prisons, les Bagnes, les Jésuites, les Chansons populaires, l'Inquisition, l'Almanach impérial, Madame Dane, sage-femme, etc.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SOLEIL, POMME DE TERRE, TUBERCULE.

LE SOLEIL, *entrant le premier.*

Arrivez donc, majesté... si vous ne pouvez plus marcher, grimpez sur votre ministère.

POMME DE TERRE, *entrant.*

Mais, Soleil, vous me faites suer... il fait une chaleur dans la compagnie du Soleil!.. mais une chaleur à me faire cuire, foi de Pomme de Terre!

TUBERCULE.

Et la reine, sire!

POMME DE TERRE.

Ah! c'est vrai!.. la reine!.. qu'est-ce que j'ai donc fait de ma moitié?

LE SOLEIL.

Rassurez-vous!.. j'ai laissé la reine à *la Ville de Paris*... vous savez, ce grand et beau magasin..

POMME DE TERRE.

Ah! oui, ce magasin qui a des rues, des carrefours et des places publiques... Tubercule s'était égaré dans un carrefour...

TUBERCULE, *tout-à-coup, désignant les affiches du fond.*)

Ah! sire, regardez donc!..

POMME DE TERRE.

Un musée en plein vent?..

LE SOLEIL.

Par des peintres célèbres, qui n'ont obtenu aucun prix de Rome.

Air : *Vive la lithographie.*

Vrai, si cela continue,
Adieu l'exposition!
L'étranger, dans chaque rue,
Pourra se croire au salon.
Sur les murs, les chapiteaux,
Partout ce sont des tableaux;

Dont on comprend le sujet,
Sans consulter le livret.
Là, quel bizarre amalgame !
C'est un jésuite à grand né,
Auprès d'une sage-femme
Qui lui montre un nouveau né.
Là, c'est l'inquisition,
Qui, dans un cachot profond,
Par l'eau, le fer, le poison,
Fait de la conviction.
Plus loin, sur cette colonne,
Le Juif-Errant se fait voir,
Près de Rodin, qui bougonne,
En mangeant son radis noir.
Et ces peaux rouges là-bas,
Ce sont les Ogibéwas,
Qu'a placés un gai farceur
Près du frottage en couleur.
Ici, voyez les galères...
Et les prisons à deux pas...
Enfin, les chants populaires,
Pour égayer les forçats.

POMME DE TERRE.

Quoi ! tant de tableaux !...

LE SOLEIL.

Eh bien ?...

POMME DE TERRE.

Vraiment, je n'y comprends rien.

LE SOLEIL.

Qui peut t'étonner si fort ?

POMME DE TERRE.

C'est que, tout-à-l'heure encor,
Je lisais une ordonnance,
Dans les termes les plus durs,
Qui contenait la défense
De rien peindr' contre les murs.

C'est égal, c'est très ingénieux... Tubercule, je t'ordonne de prendre un croquis de tous ces tableaux.

(Au moment où Pomme de Terre désigne les tableaux, tous se métamorphosent en affiches du journal l'Époque. On lit sur toutes : l'Époque... lisez l'Époque... lisez dans l'Époque les lettres de Grimm... lisez dans l'Époque le Péché de M. Antoine, etc.)

Miséricorde ! l'Epoque !.. l'Époque ! l'Époque !.. je ne veux pas des tableaux de l'Époque !

LE SOLEIL.

C'est un nouveau tour de nos ennemis... Tableaux, disparaissez !

POMME DE TERRE.

Si c'est pour ça, mon cher Soleil, que vous m'avez fait faire le voyage de Paris...

LE SOLEIL.

Eh ! non... j'ai voulu combattre par la distraction les symptômes morbides qui menacent toute la race des pommes de terre... Et quel est le centre des nouveautés, curiosités, célébrités, spécialités, énormités, atrocités et absurdités, plus ou moins brevetées ?.. Paris !.. Je vais faire passer sous vos yeux tout ce que la Société générale d'annonces couvre d'or et de gloire, à trente centimes la ligne.

POMME DE TERRE.

Qu'est-ce que la Société générale d'annonces ?

LE SOLEIL.

C'est la réclame organisée et tarifée... c'est la trompette de la renommée mise en actions... trente centimes la ligne omnibus... beaucoup moins longue que les lignes d'omnibus.

Air : *Voulez-vous des bijoux. (Concert à la cour.*

Vendez-vous
Des bijoux ?...
Ou des dentelles ?...
Des joujoux...
Ou des choux ?...
Pour vos six sous.
Tout cela
S'annonce-là,
Et voilà !
Poudres, savons, chapeaux, modes nouvelles,
Chiens et chevaux, femmes et demoiselles,
Tout cela
S'annonce-là,
Et voilà !
Avez-vous
Des yeux doux,
Fille
Gentille ?...
Voulez-vous
Un époux ?..
Payez six sous...
Un mari se trouve-là.
A c' prix-là.
Bref, pour six sous, l'Annonce, si féconde,
Annoncera... même la fin du monde !
Ce jour-là
S'annoncera
A c' prix-là.

SCÈNE II.

LES MÊMES, QUATRE CANOTIERS PARISIENS *joués par des femmes*, QUATRE LORETTES *auxquelles ils donnent le bras.*

CHOEUR.

Air : *Contredanse de l'Ambassadrice.*

Le bal nous rallie !
Mettons-nous en train.
Et de la folie
Sonnons le tocsin !

PREMIÈRE LORETTE.

Que de chez soi chacun bouge ;
Un grand bal vient de s'ouvrir !
Aujourd'hui le Château-Rouge
Rouvre sa porte au plaisir.

PREMIER CANOTIER.

Risquons une pastourelle
Dans ces lieux où le bon Henry
Dansait avec Gabrielle
Un cancan permis par Sully.

REPRISE.

Le bal, etc.

TUBERCULE.

Quels sont ces messieurs ?..

PREMIER CANOTIER.

Nous ?.. les canotiers de la Seine, mille sabords !

POMME DE TERRE.

Et ces jolies personnes du sexe ?.,

PREMIÈRE LORETTE.

Les Terpsichores du Château-Rouge.

POMME DE TERRE.

Où prenez-vous le Château-Rouge.

DEUXIÈME LORETTE.

Monsieur ne connaît pas ?..

DEUXIÈME CANOTIER, *riant.*

Monsieur arrive de Chine !..

DEUXIÈME LORETTE.

Ah ! c'est ça !. Monsieur était attaché sans doute à la dernière ambassade, qui est allée importer dans ce pays nos soieries et nos modes nouvelles.

POMME DE TERRE.

Non, mademoiselle...je ne me serais pas dérangé pour ça... La Chine a ses productions naturelles, et n'a pas besoin de *nouveautés*... Mais je désire savoir...

PREMIÈRE LORETTE.

Ce que c'est que le Château-Rouge ?,. c'est un nouveau temple ouvert au plaisir !.. un lieu de délices, un jardin d'Armide !.. près duquel feu Tivoli, Mabille, la Chaumière, Valentino, le Prado et le Vauxhall ne sont que de la Saint-Jean... tranchons le mot... de la gnognotte !

POMME DE TERRE.

Et, dans ce beau château, que fait-on ?..

PREMIÈRE LORETTE.

Air : *Connu.*

Dans ce beau château,
L'on y danse ! (*bis.*)
Dans ce beau château,
L'on y danse comme il faut.

PREMIER CANOTIER.

L'argent, la beauté,
La sagesse, l'innocence,
Tout çà, cet été,
Au Château-Rouge a sauté.

TOUS.

Dans ce beau château, etc.

POMME DE TERRE.

Et ces messieurs sont vos danseurs ?..

DEUXIÈME CANOTIER.

Leurs danseurs le soir, leurs rameurs le matin... nous faisons voguer au soleil celles que nous faisons polker au gaz.

POMME DE TERRE.

Mais pourquoi avez-vous choisi ce costume de théâtre ?..

DEUXIÈME CANOTIER.

De théâtre !.. c'est ce qu'il faut pour se montrer sur la Seine.

POMME DE TERRE.

Sur la... Ah ! bien... cette répartie me satisfait.

PREMIER CANOTIER.

Vous voyez en moi Arthur Tron-de-l'Air... capitaine de *la Sorcière-des-Eaux*... et vice-amiral de la flotte d'Asnières.

LE SOLEIL.

Ah ! c'est vous qui avez remporté le prix des Régates de Saint-Cloud ?

PREMIER CANOTIER.

Moi-même, mille sabords !

TUBERCULE, *à Pomme de terre.*

Qu'est-ce qu'il pourrait bien entendre par Régates !..

DEUXIÈME CANOTIER.

Des tournois maritimes... des carrousels nautiques...

TUBERCULE.

Des carrousels ?

DEUXIÈME CANOTIER.

Où le vaincu barbotte dans l'eau...

LE SOLEIL.

Comme sur la place du Carrousel.

PREMIER CANOTIER.

Non contents de notre victoire de Saint-Cloud, nous sommes allés jusqu'au Hâvre...

POMME DE TERRE.

Par eau ?.. Tout le long, le long, le long de la rivière ?..

PREMIER CANOTIER.

Et nous aurions battu, enfoncé, submergé tous les canots, barques, cutters, sloops et yachts... si je n'avais pas eu le mal de mer, mille sabords !

POMME DE TERRE.

Ah ! diable ! ça vous a dérangé.

DEUXIÈME LORETTE.

Heureusement, j'avais apporté quelques bonbons de Malte, confectionnés pour cette indisposition...

POMME DE TERRE.

Et quand on a mangé de ces bonbons de Malte... qu'en résulte-t-il ?

LE SOLEIL.

Qu'on a quelque chose de plus sur l'estomac.

PREMIER CANOTIER.

Aussi, dès mon retour, je suis allé chez le marchand, et j'ai restitué les bonbons.

POMME DE TERRE.

Je les aurais rendus avant mon retour.

DEUXIÈME CANOTIER.

Alors, pour relever l'honneur du pavillon, j'ai inventé les Promenades Vénitiennes !.,

TUBERCULE.

Qu'est-ce encore ?

PREMIER CANOTIER.

Vous l'ignorez ?.. Par saint Marc et la Madone!.. c'étaient de charmants bateaux à vapeur... des stamboats de société, pavoisés, illuminés et transformés en gondoles vénitiennes, qui vous promenaient depuis le pont Royal, devenu le Pont des Soupirs, jusqu'aux lagunes du Gros-Caillou.

PREMIÈRE LORETTE.

On y trouvait des glaces de Tortoni.,. vénitiennes... des gâteaux de Nanterre... vénitiens.. du punch à la romaine... vénitien... et on était libre d'y chanter des barcaroles..

LE SOLEIL.

Vénitiennes... sur les vers du Tasse !..

PREMIÈRE LORETTE.

Connais pas... En fait de verres et de tasses, je n'y ai vu que ceux du limonadier.

POMME DE TERRE.

Ah ! ça mais, je remarque qu'à Paris, rien n'est parisien... on y parle anglais... stamboats... on y chante l'italien, on s'y promène à la vénitienne...

LE SOLEIL.

Et on y boit du lait suisse... Voyez !

POMME DE TERRE, *regardant.*

Quelle est donc cette forte jeune fille, qui porte un costume exotique ?..

LE SOLEIL.

C'est une de ces laitières suisses qui viennent d'arriver à Paris, pour détrôner nos laitières classiques.

POMME DE TERRE.

Ah diable !.. celle-ci est une vigoureuse gaillarde.

SCÈNE III.

LES MÊMES, KETLY, *portant un grand vase de lait.*

TOUS, *à demi-voix.*

AIR : *Ah ! c' cadet-là, quel pif il a !*

Sous cet air d'ingénuité,
On perce la malice,
Nous devinons une beauté,
Qui doit venir de Suisse

KETLY.

Longtemps la Suisse a connu
Ma vertu.
Mais, enfin, me voilà moins sévère :
Lorsque je suis
Arrivée à Paris,
Aux lions, aux dandys
J'ai su plaire.
C'était à qui courtiserait
La gentille laitière ;...
En m'voyant, chacun stupéfait,
S'écrie : Ah ! quel beau lait !

POMME DE TERRE, *la regardant.*

C'te laitièr' suiss', quel nez qu'elle a !
Que l'bon Dieu la bénisse !
Je crois qu'elle prend du tabac,
Du tabac comme un suisse.

Quoi ! vraiment, du lait qui vient de Suisse à Paris ?.. mais il doit arriver dans un état de fraîcheur très avancé, ce lait.

KETLY.

Ah ! je sais pourquoi vous dites ça... c'est à cause du ranz des vaches... Mais nous en avons de très frais aussi.

POMME DE TERRE.

Je vous dis ça à cause des nombreux myriamètres qui séparent la vallée de Chamouni du faubourg Poissonnière.

LE SOLEIL.

Et comment vient de si loin votre marchandise ?.. en poste ?.. en ballon ?..

POMME DE TERRE.

Ou, l'auriez-vous apporté sur vous ?.,

KETLY.

Manant ?.. (*Au Soleil*). Mon lait voyage par le télégraphe électrique.

POMME DE TERRE.

Ah ! bah !..

LE SOLEIL.

AIR : *de la Robe et des bottes.*

Invention sublime, magnifique !
Progrès nouveau, qui nous couvre d'honneur !
La télégraphie électrique
Laisse en arrière la vapeur !
D'un fait nouveau veut-on, par elle,
Informer le gouvernement,
Le télégraphe apporte la nouvelle
Une heure... avant l'événement !

TUBERCULE, *à Ketly.*

Et c'est bien du lait de vache ?

KETLY.

C'te bêtise !.. puisqu'il vient du canton de Vaud.

POMME DE TERRE.

C'est juste.

LE SOLEIL.

Mais, ma chère, on n'avait pas besoin de vous, de votre bétail... nous avons eu, cette année, à Poissy, un concours de bestiaux...

POMME DE TERRE, *vivement.*

J'y étais.

KETLY.

Eh bien ! je me fiche de votre Poissy... et de ses élèves.

LE SOLEIL.

Vous faites donc de bonnes affaires à Paris?..

KETLY.

A quoi donc servirait d'être agaçante et jolie?.. car je puis vous dire ça dans le tuyau, ce n'est pas sur mon lait que je me retire.

POMME DE TERRE.

Vous n'en manquez pas cependant.

KETLY.

J'en vends très peu.... mais je vends autre chose.

POMME DE TERRE, *avec malice.*

Quoi donc?

KETLY.

Galopin !.. je vends des œufs frais... qui viennent également de Suisse... et quelques canards... faut voir comme je trottine dans Paris!.. je trottine, je trottine... comme ceci, tenez... en faisant voir mon petit gras de jambe.

POMME DE TERRE.

C'est à vous, tout ça?

KETLY.

Tout ça, et le reste... Et puis, pour attirer les chalands, je fredonne des *la la o* d'une petite voix, dont je me servais dans ma patrie pour charmer l'écho de la forêt... quand j'allais cueillir la noisette en société... Ah! quelle polissonne de petite voix !

TUBERCULE.

Une voix de salon ?

POMME DE TERRE,

Mais non, puisqu'elle s'en servait dans les forêts... ce doit être une voix de bois.

LE SOLEIL.

Seriez-vous assez aimable pour nous régaler d'une tyrolienne ?

KETLY,

J'en ai toujours sur moi.

Air : *de M. Marquerie.*

Quand je m'en vas sur la montagne,
La la o lo.
Pourquoi donc que Zug m'accompagne ?
La la o lo.
C'est pour me conter des bêtises :
Mon Zug, je n'veux pas que tu m' dises...
La la o lo, la la o lo.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand je retourne à ma chaumine,
La la o lo.
Pourquoi qu'Zug après moi chemine ?
La la o lo.
C'est quelqu'farce qu'il veut me faire,
Sans la permission d'monsieur l'maire...
La la o lo, la la o lo.

TOUS.

Bravo! bravo!

KETLY, *tirant une sebile de son corsage et faisant la quête, d'une grosse voix.*

N'oubliez pas la petite chanteuse, s'il vous plaît?

POMME DE TERRE, *enthousiasmé.*

Heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie !., j'envie votre sort... Suissesse, je ne veux plus prendre mon lait que dans ton établissement.

KETLY.

Monsieur, je ne donne jamais mon adresse aux jolis hommes... la voici... Ketly, laitière suisse, rue du Mont-Blanc...

LE SOLEIL.

Ah! rue du Mont-Blanc?..

KETLY.

Numéro cent.

POMME DE TERRE.

Je vais donc voir un cent suisse!

KETLY

Adieu, les amours.

(*Elle sort en reprenant son refrain.*)

La lo o lo, etc.

POMME DE TERRE.

Oh ! oui, j'irai chez elle... dans les mêmes intentions que M. Zug!.. Ah! mais quelle rue m'a-t-elle donc dite?..(*Il ouvre le papier que lui a donné Ketly. C'est un numéro de l'Époque. Le déchirant, avec rage.*) C'était une porteuse de l'Époque!..

LE SOLEIL.

Tu as là un ennemi acharné!.. mais tu as aussi en moi un médecin opiniâtre !

POMME DE TERRE.

Oh! docteur! docteur! délivrez-moi de cette feuille maudite!.. et je vous donnerai...

LE SOLEIL.

Quoi?..

POMME DE TERRE.

Une partie de ma fortune!.. (*Tirant sa bourse et y puisant.*) Tenez, je donne sans regarder... voici vos honoraires.

LE SOLEIL.

Une pièce de deux sous à la lettre N!... vieille monnaie, mon cher... ça n'a plus cours.

(*Il la jette au loin.*)

POMME DE TERRE, *étonné.*

Ça a cours... à ma cour.

LE SOLEIL.

Nous avons supprimé les pièces de deux sous et les pièces de six liards.

POMME DE TERRE.

Les pièces de six liards aussi!

LE SOLEIL.

Elles étaient usées, comme la *Biche au bois*

POMME DE TERRE.

Ah! ciel!.. et mon ministre des finances qui a eu l'imprudence d'en recevoir une avant-hier... mon budget se soldera en déficit!

TUBERCULE.

Mais toutes ces pièces ne sont peut-être pas mauvaises...

POMME DE TERRE.

Au fait... en consultant des experts, des essayeurs...

LE SOLEIL.

Vous voulez dire : des voltigeurs.

POMME DE TERRE.

Des voltigeurs?..

LE SOLEIL.

Certainement... des voltigeurs, des grenadiers, employés par la Monnaie au triage des pièces bonnes et mauvaises... on y a même vu des canonniers à leurs pièces...

Air : *J'en guette.*

En colonne, formant la haie,
Trois ou quatre cents tourlouroux
Examinent, à la monnaie,
Pièc's de six liards et pieces de deux sous.

TUBERCULE.

Ah! ce sont là des travaux monotones...
Mais, une fois les mauvaises en tas,
Les gardent-ils!...

POMME DE TERRE.

Les mauvaises?... non pas...
Les soldats n'aiment que les bonnes.

UN MARCHAND, *passant au fond avec un éventaire et criant.*

Marchand de pièces de deux sous!.. voyez les pièces de deux sous, voyez!

POMME DE TERRE.

Qu'est-ce qu'il dit?.. comment! à présent que les pièces de deux sous ne valent rien, ce monsieur en vend?..

LE MARCHAND, *s'approchant.*

Rien de plus simple, monsieur... la piece de deux sous à l'N, étant retirée de la circulation, passe tout naturellement à l'état de médaille historique.. et il n'est pas d'antiquaire, d'archéologue, de numismate un peu distingue, qui n'en ait au moins une dans sa collection.

POMME DE TERRE.

Il a raison!.. je n'avais pas songé a ça. . Mon ami, combien tes pieces de deux sous?..

LE MARCHAND.

Cinq sous.

POMME DE TERRE.

Cinq sous!.. tu les négocies à trois sous de prime?..

LE MARCHAND.

Puisqu'elles ne valent plus rien... puisqu'elles sont abolies...

POMME DE TERRE.

C'est juste!.. ce jeune courtier marron est dans le vrai... puisqu'elles ne valent plus rien, elles doivent valoir quelque chose de plus... donne m'en une.

LE MARCHAND.

Voilà.

POMME DE TERRE, *qui a fouillé dans ses poches et qui tient dans sa main gauche la pièce à l'N.*

Ah! diable!.. nous ne pouvons pas conclure le marché... je n'ai sur moi que trois sous

LE MARCHAND.

Mais, si fait, monsieur... trois sous que vous avez dans la main droite, et deux sous que voici dans votre main gauche... ça fait bien cinq sous.

POMME DE TERRE.

Tiens! que je suis bête!.. trois et deux, ça fait juste mes cinq sous... Tiens, mon ami, voilà ton affaire. (*Il lui donne tout.*)

LE MARCHAND, *sortant et criant.*

Marchand de pièces de deux sous!.. voyez les pièces de deux sous, voyez!

POMME DE TERRE, *qui a réfléchi tout-à-coup.*

Ah! chien!.. je soupçonne que j'ai fait une bêtise!.. Il a mes trois sous, et je n'ai pas ses deux sous!... (*Criant.*) Eh! marchand!... eh! jeune filou!.. eh!..

LE SOLEIL.

Allons donc!.. ne vous égosillez pas pour si peu... Tenez! voici quelqu'un de ma connaissance, que je veux vous présenter.

POMME DE TERRE.

Qui ça?..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROULE-TA-BOSSE.

ROULE-TA-BOSSE, *à la cantonade*

Là! là!.. ne bougez pas les petits, et mangez votre foin en paix!

POMME DE TERRE.

Ce n'est qu'un cocher de coucou!

LE SOLEIL.

Ça... c'est un administrateur de chemin de fer.

POMME DE TERRE ET TUBERCULE.

Ah! bah!

ROULE-TA-BOSSE, *s'avançant.*

Si ça ne vous contrarie pas trop... Roule-ta-Bosse, président du conseil d'administration de la compagnie des cochers de coucou.

POMME DE TERRE, *étonné*,

Il y a une compagnie des cochers de coucou?

ROULE-TA-BOSSE.

Comme il y a une compagnie de toutes les professions possibles... c'est l'exemple qui nous a gagnés.

LE SOLEIL.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Mais, pour entreprendre un chemin,
Il faut encore faire figure!

ROULE-TA-BOSSE.

Il m' sembl' que nous menons grand train.
Puisque nous roulons tous voiture.

LE SOLEIL.

Il faut du crédit, et beaucoup.

ROULE-TA-BOSSE.

C' n'est pas çà qui nous embarrasse :
Je dis que les cochers d'coucou
Sont assez connus sur la place.

Ça marche... ça roule... Aussi, nous avons des concurrents... Nous avons la société des commissionnaires réunis, et celle des marchands de contremarques... Mais nous allons opérer une fusion... ça se fait... quand il y a profusion on fait la fusion pour éviter la confusion.

POMME DE TERRE.

Êtes-vous cotés dans les coulisses de la Bourse?..

ROULE-TA-BOSSE.

Cotés de tous les côtés... quinze centimes de prime!

LE SOLEIL.

Par action?..

ROULE-TA-BOSSE.

Par kilogrammes d'actions... Depuis quelque temps, ça ne se compte plus, ça se vend au poids... trois sous le tas.

POMME DE TERRE.

A prix égal, j'aime mieux les poires.

ROULE-TA-BOSSE.

Air : *Tra la la.*

Trois sous l'tas! (*bis*)
On en trouve à chaqu' pas.
Trois sous l'tas!
Quelqu'fois même on n'en veut pas.
Comme les vieux assignats,
Qu'on a vu tomber si bas,
Nous vendons un tas d'actions
Représentant des millions...
Trois sous l'tas, etc.
Que de gens se sont vendus,
Et qui ne se vendent plus!..
C'est qu'on en fait si peu d'cas,
Qu'on ne les achet'rait pas
Trois sous l'tas! (*bis*)
Ça s'rait trop cher dans ce cas
Trois sous l'tas (*bis*)
Ça n'vaut pas mêm' trois sous l'tas!

LE SOLEIL.

Et vos actionnaires versent-ils?

ROULE-TA-BOSSE, *fièrement.*

Dans la compagnie des cochers de coucou, on verse toujours.

LE SOLEIL.

Ah! ça, vous ne nous avez pas dit quelle ligne vous comptez soumissionner?..

ROULE-TA-BOSSE.

Oh! une ligne fièrement longue!.. Chemin de fer de Paris à l'Odéon... avec embranchement sur Bobino.

POMME DE TERRE.

Juste ciel!.. Mais malheureux! tu ne feras pas tes frais!..

ROULE-TA-BOSSE, *bas.*

Nous sommes subventionnés par le caissier du théâtre.

POMME DE TERRE, *au Soleil.*

Pauvres gens!

LE SOLEIL.

Air : *Vaudeville de l'Étude*

Bien à tort tu te préoccupes
D'un chemin qui mène au désert :
C'est pour les fripons et les dupes
Qu'il faudrait des chemins de fer.
Moi, j'en sais deux qu'il faut qu'on établisse :
Car ils doivent mener, dit-on,
L'un, de la Bourse au Palais-de-Justice.

ROULE-TA-BOSSE.

L'autr'?...

POMME DE TERRE.

De la Bourse à Charenton.

(*On entend du bruit.*)

TOUS.

Qu'est-ce?

ROULE-TA-BOSSE, *regardant.*

Une carriole bourgeoise qui tutoie mon briska!.. Eh! cocher poudré, attends, attends!.. je vas te secouer ta réchauffante!.. (*Il sort en faisant claquer son fouet.*)

TUBERCULE.

Ah! mon Dieu!.. quelle est cette belle dame qui descend de cette belle voiture trainée par ces beaux chevaux?..

LE SOLEIL.

Eh! je la reconnais!.. c'est mademoiselle de Cardoville!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CARDOVILLE, *entourée de ses quatre filles d'atour. L'une porte une cassolette d'or où brûlent des parfums; une autre sème sa route de feuilles de rose.*

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Air : *du Bengali.*

Entourez-moi, mes nombreuses soubrettes,
Et sur mes pas, semez, semez des fleurs !
Car tous mes jours seront des jours de fêtes,
Mes yeux jamais ne connaîtront les pleurs.
Il est une voix de jeune homme,
Qu'en tous les temps
J'entends...
Depuis, Duprez même... m'assomme,
Et Baroilhet...
Est laid.
Ils ont beau faire,
Moi, je préfère
La voix, qui me charma
De mon Djalma ! } (*bis*)
Entendons-nous !. . pour tout au monde,
Je ne veux pas que l'on confonde :
J'ai dit Djalma,
Rien que Djalma !
Je n'ai pas dit... Jemma !...
Même Numa !...
Le seul qui me charma,
C'est mon Djalma.

(*A une de ses soubrettes.*) Florine, allez me chercher mon éventail d'or, que j'ai laissé tomber sur mon tapis d'hermine, près de mon lit d'ivoire... Ah !.. et qu'on étende des tapis dans toutes les rues que je traverserai... Allez.

TUBERCULE, *bas.*

Cette dame paraît à son aise.

POMME DE TERRE

Je ne la crois pas dans les chemin de fer.

LE SOLEIL.

Pardon, mademoiselle... mais je vous croyais décédée.

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Vous êtes bien bon... Je ne tarderai pas... Je ferai comme tous les autres héritiers Rennepont... victime d'un scélérat... fort malpropre.

POMME DE TERRE.

Comment ça ?..

CARDOVILLE.

Air : *Oui, je veux à mon tour* (Ma Maîtresse et ma Femme.)

De ce vieillard badin
Qu'on appelle Rodin,
Je vais conter soudain
Le petit manège anodin....
J'eus pour parents, d'une humeur douce et franche,
Six héritiers d'un sieur de Rennepont :
Hardy, Djalma, Gabriel, Rose et Blanche...
Quant au dernier je vous tairai son nom :
Car c'est un garnement
Qui, pour son agrément,
Couche... mais, décemment,
Je ne puis vous dire comment.
C'est Rodin le premier tributaire :
L'affreux Morok le fait boire à plein bord ;
Il boit, se grise, il succombe, on l'enterre...
Quand il mourut, il était ivre mort.
A peine, abasourdi,
Jacques est-il refroidi,
Que Rodin, plus hardi,
S'attaque au vertueux Hardy.
On prend sa femme, on brûle sa fabrique !
Hardy, vexé, s'enferme et meurt d'ennui...
Il était temps !... c'était trop pathétique,
Et le lecteur aurait fait comme lui.
Mais le ciel, un matin,
Venge ce puritain :
Il ne s'est pas éteint.
Que le choléra nous atteint !...
Car Rose et Blanche, ayant fait deux cents lieues,
Vont à Paris humer le mauvais air,
Et Rose et Blanche étaient déjà bien bleues,
Lorsque, tout jaune, arrive Dagobert.

(*Avec désespoir.*

Quoi ! Rose expirera !...
Blanche succombera !...
Ah ! quelle colère a
Dagobert de ce choléra !..
Quant à Djalma !... sa mort est fort gentille...
Bien tendrement nous mourrons tous les deux.
Il meurt si bien... que, foi d'honnête fille,
Je rougirais, s'il ne fermait les yeux.
Je vous ai dit soudain
Le manège anodin
De ce vieillard badin
Qu'on appelle M. Rodin.

LE SOLEIL.

Ainsi, mademoiselle, il ne reste plus à... expédier que vous...

TUBERCULE.

Qui êtes si belle !

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE, *avec passion.*

Et lui, mon Djalma, qui est si beau !.. car nous ne pouvons pas mourir l'un sans l'autre... mon prince indien !.. mon mulâtre !.. mon soleil, qui, comme l'autre, s'est levé à l'Orient !.. Et qu'il est brave !.. courageux !.. fort !.. (*du ton le plus naturel*) fort comme un turc... (*avec exaltation*) Savez-vous ce qu'il a fait, dans sa force !..

POMME DE TERRE.

Attendez !.. Il a levé des poids de 400... J'ai vu à la foire..

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Il a... là-bas, aux Indes... étouffé dans ses bras un éléphant !

TOUS.

Oh !

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Un lion s'étant permis de rugir en sa présence ..

POMME DE TERRE.

Il l'a escofié ?..

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Il l'a déshonoré !.. n'ayant pas sa cravache sous

la main, il a ramassé un serpent-boa, et en a fustigé cette bête féroce comme un caniche.,. Plus fort!..

POMME DE TERRE.

De plus fort en plus fort!.?

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Il a... il a égorgé une panthère sur le théâtre de la Porte Saint-Martin!.. Et les journaux n'en ont pas parlé!..

POMME DE TERRE.

Ah! la presse est bien négligente... Cette panthère-là était pourtant un fameux canard.

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Ce n'est pas tout!.. Il est beau!.. Il est grand!.. grand comme la pensée humaine!.. grand comme... comme *l'Époque!.. (grimace de Pomme de Terre)*. Mais, surtout, il est noble... c'est un prince, mon Djalma... un prince pur-sang... en qui tout révèle cette distinction de race, qui est dans les yeux, dans la marche, dans la voix, dans la moindre parole... *(Elle demeure rêveuse.)*

DJALMA, *le turban sur le coin de l'oreille et une pipe à la bouche, poursuivant Rose Pompon qui se défend.*

Viens donc à Mabille, je te paie du veau... *(Apercevant sa maîtresse.)* Bigre!.. la Cardoville!.. Décarre,.. et à bas la bouffarde!.. *(Apart, en serrant sa pipe.)* Cachons-lui que son prince indien est figurant au Petit-Lazary.

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE, *se retournant et le voyant.*

C'est lui!

DJALMA.

C'est elle!

MADEMOISELLE DE CARDOVILLE.

Quel beau brun!

DJALMA.

Quelle superbe blonde!

CARDOVILLE.

Qu'il est noir!

DJALMA.

Qu'elle est blanche!

CARDOVILLE.

Qu'il est bien mis!

DJALMA.

Qu'elle est bien ficelée!

CARDOVILLE.

Ah!

DJALMA.

Oh!

CARDOVILLE.

Ne me regarde pas, mon Djalma! . ton regard brûle!..

DJALMA.

Ne m'approche pas, ma Cardoville!.. ton approche m'électrise!..

CARDOVILLE, *comme entraînée vers lui.*

Et cependant... malgré moi...

DJALMA, *cédant au même mouvement.*

Une attraction irrésistible...

CARDOVILLE.

Un aimant...

DJALMA.

Une force magnétique...

(Les extrémités de leurs doigts se touchent. Ils sont comme atteints d'une étincelle électrique. — Pomme de Terre saute.)

POMMME DE TERRE.

Machine électrique!

DJALMA, *avec passion.*

Je t'aime!..

CARDOVILLE.

Tu m'aimes!..

DJALMA.

Oh! nous nous aimons!..

TUBERCULE.

Vous vous aimez?..

POMME DE TERRE.

Il paraît qu'ils s'aiment.

DJALMA.

Aussi, pour toi, que de femmes j'ai foulées aux pieds!..

Air: *L'aut' soir à la chaumière.*

L'aut' soir, à la chaumière,
Un' pauvre enfant
Me disait, la première:
Sois mon amant!
Mais j'ai su la confondre...
Si tu savais!..

CARDOVILLE.

Qu'as-tu pu lui répondre?..

DJALMA.

Moi?.. des navets!

CARDOVILLE.

Et moi! .

Même air.

Avant-hier, à Mabille,
Un grand barbu
Me disait: Cardoville,
J'ai bu...
M'veux-tu?
Mais j'ai su le confondre
D'achar.

DJALMA.

D'achard?...
Qu'as-tu pu lui répondre?...

CARDOVILLE.

Pochard! *(bis).*

CARDOVILLE.

Et tu as pu croire que je te préférais un ouvrier serrurier, qui avait posé des sonnettes chez moi! . et tu as poussé le quiproquo jusqu'à tuer une jeune personne qui s'était déguisée en Cardoville!.. Etourdi!..

DJALMA, *vivement et avec désespoir*

Oh! tu m'y fais penser!..

(Il tire de sa poche un flacon et boit.)

CARDOVILLE.

Qu'est-ce que tu bois là?

DJALMA.

Rien.

CARDOVILLE.

J'en veux!.. donne-m'en!..

DJALMA.

Non!..

CARDOVILLE.

Si!.. *(Elle saisit le flacon, en essuie le goulot, et boit.)*

DJALMA.

Malheureuse!..

CARDOVILLE.

Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que j'éprouve!..

DJALMA, *se tordant.*

Qu'est-ce qui se passe là dedans!..

POMME DE TERRE.

Auraient-ils fait la farce de s'empoisonner?

ENSEMBLE.

Air: *Vaudeville des jolis soldats.*

(Lentement et d'une voix languissante.)

Ah! qu'ça fait d'mal!...
Qu'ça fait d'mal!... *(bis)*
Ce feu qui circule,
Et qui me brûle
Ah! qu'ça fait d'mal...
Qu'ça fait d'mal!... *(bis)*
Poison infernal!
Poison fatal!

CARDOVILLE, *avec accablement.*

O mon Djalma!... j'ai peur! je tremble!...
Ah! pour dissiper mon effroi,
Viens, ô mon roi,
Assieds-toi
Près de moi!

DJALMA.

Ah! oui, tout près!... toujours ensemble! ..
Mire tes yeux
Dans mes yeux
Langoureux!

ENSEMBLE.

Ah! c'est un moment délicieux!

DJALMA.

Ainsi ta main *dedans* la mienne...

CARDOVILLE.

Ainsi, ton front *dessus* le mien...

DJALMA.

Mourons, ma belle patricienne!...

CARDOVILLE.

Mourons, mourons, mon bel Indien! ..

ENSEMBLE.

CARDOVILLE.

Ah! qu'ça fait d'bien!
Qu'ça fait d'bien!... *(bis)*
Quell' méthode
Agréable et commode!..,
Ah! qn'ça fait d' bien!
Qu'ca fait d'bien!... *(bis)*
Mettons à la mode
Ce moyen.

(On entend un orchestre de bal.)

CARDOVILLE.

DEUXIÈME COUPLET.

O ciel! qu'entends-je!... à l'Ermitage,
Le piston retentit là bas!...
Ici l'trépas,
Là, des pas
Pleins d'appas!..
Ah! quel malheur! ah! quel dommage!..

DJALMA, *avec joie.*

Qu'ai-je entendu!...
Eh! bien! rien n'est perdu...
C'poison prétendu
N'a pas mordu...
C'était du vin bleu d'la barrière!...
C'est mauvais, mais on n'en meurt pas.

CARDOVILLE.

Eh! bien!... affreux projet, arrière!...
Nous ajournons notre trépas.

(Très gaîment.)

Eh! vite au bal!...
C'est banal,
C'est égal:
Nous mourrons la semaine
Prochaine!
Ou bien, plutôt, tant qu'on dans'ra là bas,
Nous ne songerons pas
Au trépas!

REPRISE ENSEMBLE.

(Ils sortent en dansant.)

POMME DE TERRE.

J'ai connu des amants, qui s'aimaient... passionnément... mais ce n'était pas à ce degré Réaumur!

LE SOLEIL.

Et voilà comment a fini ce Juif-Errant, qui aura erré d'erreur en erreur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PÈRE MOUTARD, *vieillard de 80 ans, vêtu en enfant, portant une petite veste, une casquette, et tenant un cerceau.)*

LE PÈRE MOUTARD, *entrant, et d'une voix chevrotante.*

Je suis un petit garçon,
De bonne figure.
Qui aime bien...

TUBERCULE.

Quel est cet homme entre deux âges?

LE SOLEIL.

C'est un enfant!

POMME DE TERRE.

C'est un vieillard!

LE SOLEIL.

Alors, c'est un très jeune vieillard!

POMME DE TERRE.

Du tout!... c'est un très vieux enfant!

MOUTARD, *qui s'est approché.*

Entre nous... je peux vous confier ça, à vous, que je ne connais pas... J'ai quatre-vingts ans... mais j'en cache soixante-dix.

POMME DE TERRE, *mystérieusement.*

Où les mettez-vous?...

MOUTARD.

Vous voyez en moi le dernier débris d'une grande institution parfaitement enfoncée... vous avez devant vous l'ex-enfant de l'ex-loterie!...

LE SOLEIL.

Vraiment?... vous êtes l'enfant qui, du vivant de la défunte loterie, tirait les numéros rue Neuve-des-Petits-Champs?

MOUTARD.

Oui, jeune homme, j'ai été cet enfant-là pendant cinquante-cinq ans... Aussi, dès que la loterie a reparu sur l'eau, j'ai réclamé ma place, et j'ai été reçu enfant... par droit d'ancienneté.

POMME DE TERRE.

Vous dites que la loterie a reparu sur l'eau?...

LE SOLEIL.

N'avez-vous donc pas vu, en venant, ces grandes affiches annonçant : Loterie au bénéfice de l'établissement de Petit-Bourg?... Loterie au bénéfice des victimes de Monville?... etc., etc... Loteries saintes et respectables, celles-là! Loteries tirées par la charité, et dont les gros lots sont gagnés par le malheur!

POMME DE TERRE.

Mais ceux qui prennent des billets, quels lots gagnent-ils?...

MOUTARD.

Des articles de tous genres... des bijoux, des pipes, des pianos, des balais de chiendent, des robes de dentelles et des poëles à frire... tout ce qu'il y a de mieux.

TUBERCULE.

Justement, Votre Majesté a besoin d'une...

MOUTARD.

Nous avons un lot éblouissant!.. une parure de diamants!

POMME DE TERRE.

Oh! enfoncés, les diamants... ils ne vaudront bientôt pas plus que fe ues les pièces de six liards.

MOUTARD.

Qu'apprends-je!...

LE SOLEIL.

Puisqu'on vient de découvrir au Brésil une nouvelle mine, où on les ramasse comme des cailloux...

Air : *du Carnaval de Béranger.*

Pour la beauté quelle riche parure!
Nos Frétillons, aux regards sémillants,
Avaient déjà la petite voiture,
Elles auront la parure en brillants.
Les diamants, en colliers, en aigrettes,
Vaudront... cent sous chez tous les bijoutiers.
C'est très heureux pour les jeunes lorettes!

MOUTARD

Et plus encor pour les jeun's vitriers!...
Dieu! qu' c'est heureux pour les jeun's vitriers!...

POMME DE TERRE.

Ta, ta, ta, ta... avant de m'induire en billets, je voudrais voir les articles.

MOUTARD.

C'est très facile... on vient de distribuer les lots d'une série, et les gagnants vont passer par cette rue... Vous allez voir comme le hasard est malin et spirituel!... il a donné à chacun l'objet qui lui convient... la chose qui le botte... Eh! tenez les voici.

L'orchestre exécute une grande marche, et l'on voit défiler, en dansant, les personnages suivants, chacun portant l'objet indiqué, (GRAVURE DE L'ILLUSTRATION.) *Un hussard a gagné un manchon et une ombrelle-marquise. — Une jeune femme, une paire de bottes à l'écuyère, — Un chiffonnier, un mouchoir de dentelles. — Une grisette, un fusil de chasse et une pipe. — Un invalide, un jouet d'enfant. — Une petite fille, une perruque. — Un Écossais, une paire de bretelles. — Un gros monsieur, un corset. — Un porc, un pot et une cuvette. — D'autres personnages, des gravures, représentant un nez, un œil, une oreille, etc., etc. — Ils défilent tous en montrant leurs lots au public. Moutard les suit. On entend la voix de Titi.*

SCENE VII.

LES MÊMES, TITI (*Costume de gamin*).

TITI.

Air : *de la Galopade.*

Ah! c'est-y beau!
C'est-y beau! (*bis.*)
Je sors de l'Hyppodrome!
Non d'un p'tit môme!
En voilà du nouveau!
Quel superbe tableau!

Enfoncé, l' Champ-d'-Mars,
Enfoncé, le Cirque-Olympique!

Jamais nos regards
N'ont vu d'si beaux ch'vaux, d'si beaux chars.
C'est m'robolant,
Etincelant,
C'est magnifique !
J'en suis aplati,
J'en suis abruti,
Foi d'Titi!

POMME DE TERRE.

Mais...

TITI

Ne dites rien.
Ecoutez bien
Toute l'histoire :
Je vais vous narrer
Tout ce que je viens d'admirer.
Vous serez surpris,
Vous serez pris,
J'ose le croire ;
Et bientôt, mon cher,
Vous répéterez sur l' même air :
Ah! c'est-y beau !
Cré coquin! c'est-y beau!
Allons à l'Hyppodrome!
Nom d'un p'tit môme !
On y voit du nouveau :
Ça vaut l'argent qu' ça vaut.

POMME DE TERRE.

RÉCITATIF.

Air : *Cent esclaves ornaient.*

Eh bien ! mon jeune ami, narre, si tu le veux,
Et nous trois, écoutons ce récit merveilleux.

TITI.

Allez, la musique !...
(*Musique de saltimbanques*)

Air : *de la Vestale.*

Silence ! (*ter.*)
L'Hyppodrome commence !
On m'dit qu'c'est vingt sous qu'ça m'coût'ra...
L'Hyppodrome ne vaut pas ça...

Air : *Mon père était pot.*

Je demande le paradis,
Où c'que j'vais d'habitude :
V'lan! à la porte me v'là mis,
D'un' manière un peu rude.
Mais, arrivé là,
L'Arc-de-Triompe à
Mes regards se dévoile :
Bravo ! que j'me dis,
V'là mon paradis...
J'grimp'sur l'Arc-de-l'Etoile.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que j'suis en place,
Dans l'Hyppodrome je vois
Un grand cortège qui passe
Et repasse plusieurs fois.
En plein jour, sans un'chandelle,
Et doré du haut en bas,
Ce cortège me rappelle
Le cortege du bœuf gras.

Air : *Au galop.*

Au galop, au galop,
Et mises comme il faut,
Voici venir des amazones,
Qu'on aime au petit trot,
Qu'on chérit au grand trot,
Et que l'on adore au galop.
Promptes comme l'éclair,
Comme un chemin de fer,
Ou comme Abd-el-Kader
Traversant le désert...
L'une perd son collier,
L'autre perd son soulier ;
Oui, j'ai vu ces jeunes personnes
Qui perdaient leur bonnet, qui perdaient leur fichu...
Je n'sais pas c'qu'ell's n'ont pas perdu.

Air : *Du haut en bas.*

Du haut en bas
L'une tombe, et je l'examine,
Du haut en bas,
Elle perd son bonnet, ses bas,
Sa robe aussi... bonté divine!
Alors, je reconnais Titine...
Du haut en bas.

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Après çà, morbleu !
J'vois un romain bleu,
Escorté d'un romain rouge !
Tous deux sur des chars,
Comme deux Césars...
J'attends que l'un des deux bouge.
Chacun bientôt
Part au galop...
Je tremble !
Pour s'dépasser,
Ils vont verser,
Ce m'semble !
Mais heureusem'nt pour
Passer tour à tour,
Ils ont soin d's'entendre ensemble.

Air : *Ton, ton,* etc.

Le son du cor glace de crainte,
Et le public frémit, dit-on...
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Les chiens pénètrent dans l'enceinte,
Le cerf entre, comme un mouton...
Tonton, etc.
Les chiens, avec un permis d' chasse,
Chassent le cerf sans rémission...
Tonton, etc.
Mais bientôt l'cerf, prenant leur place,
Chasse les chiens sans permission...
Tonton, etc
Les chiens courent la tête haute ;
Le cerf les suit en bon garçon...
Tonton, etc.
Ils font trois tours, et, côte à côte,
Rentrent ensemble à la maison...
Tonton, etc.

Air : *de la Permission de dix heures.*

On a henni,
Sur l'air de Bellini !...
C'est la Norma, c'est Franconi,
En patalon fort peu garni.
Dieu soit béni !
Cet écuyer fini
S'est prémuni
D'un talent infini.
Par lui, chaque obstacle aplani
Cause un plaisir indéfini.
Longtemps banni,
Son éclat ne s'est pas terni.
Monsieur Franconi,
Quoique jauni
Et racorni,
Paraît rajeuni
Sur le cheval qu'il a fourni.
Après Franconi,
Tout devient embrouillamini ;
Tout doit être honni :
Car tout est fini.
N, i,
Ni

Air : *Des fleurettes.*

Je me croyais au pinacle,
Ayant encore à voir
La moitié du spectacle,
Quand il vint à pleuvoir.
Çà n'était pas sur l'affiche ;
Mais c'était drôle pourtant
D'voir le public barbotant
Comme un caniche !

RÉCITATIF.

Air : *Cent esclaves ornaient.*

Mais çà n'empêchait pas ce public enrhumé
De dire, en s'en allant, tout enthousiasmé :
Ah ! c'est-y beau !
Cré coquin ! c'est-y beau !
Ah ! vive l'hyppodrome !
Nom d'un petit môme !
Je crois que çà vaut
Un rhume de cerveau !

(Il sort en cabriolant.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FROUFROU.

FROUFROU, *arrivant tout essoufflé et s'adressant au Soleil.*

Le théâtre Français, s'il vous plaît ?..

LE SOLEIL.

De ce côté-ci... à droite.

FROUFROU, *courant.*

Merci... (*Revenant.*) Le théâtre du Vaudeville s'il vous plaît ?

LE SOLEIL.

De ce côté-là... à gauche.

FROUFROU.

Merci... (*Revenant de nouveau.*) Le théâtre de... Tous les théâtres, s'il vous plaît ?...

LE SOLEIL.

A droite, à gauche, devant, derrière, de tous les côtés.

FROUFROU.

Merci.

LE SOLEIL.

Vous avez affaire à eux ?

FROUFROU.

J'ai à leur parler... j'arrive tout exprès à Paris... (*Se présentant.*) Froufrou, exécuteur testamentaire de feu M. Barbillon de Pontoise.

POMME DE TERRE.

Qu'est-ce que feu M. Barbillon ?

FROUFROU.

Un ancien épicier de Paris, qui s'était retiré à la campagne, à Pontoise... après avoir puisé dans son commerce des germes malsains de littérature, qui avaient complètement gangrené son intelligence.

POMME DE TERRE.

Il était bête comme un pot ?..

FROUFROU.

Non, monsieur, autrement qu'un pot... autant... mais autrement... voilà ce que c'est... les journaux, avec leur indiscrétion ordinaire, avaient informé M. Barbillon du prix de dix mille francs que l'Académie, dite française, est chargée d'attribuer à la meilleure pièce de théâtre...

LE SOLEIL.

Et qu'elle vient de donner à *Lucrèce*...

POMME DE TERRE.

Ah ! oui, le prix de résistance... elle lui résistait, elle s'est assassinée.

FROUFROU.

Feu M. Barbillon trouva absurde le legs de feu M. de Monthyon... et voici comment raisonnait cet épicier retiré... (Je parle de feu M. Barbillon...) « La meilleure pièce de théâtre a du succès, des bravos, des feuilletons et des recettes... elle est payée, elle a son compte... mais la pièce la plus mauvaise et la plus bête... elle n'a rien, la malheureuse !.. l'auteur, qui l'a faite si mauvaise et si bête, est à coup sûr un auteur qui n'en fait pas de bonnes et qui doit être souverainement gêné dans ses affaires... C'est à cet auteur, c'est à cette pièce que l'on doit une prime... » Vous devinez qu'un homme qui raisonne de la sorte... est bien bas... aussi, feu M. Barbillon, de Pontoise, ne tarda pas à expirer dans les bras de son raisonnement.

LE SOLEIL.

Et vous, son exécuteur testamentaire, vous venez offrir la prime de dix mille francs...

FROUFROU.

A la pièce la plus bête... Mais, je vous en préviens, je serai difficile... je serai très difficile... (*Recommençant.*) Le théâtre Français, s'il vous plaît?

LE SOLEIL.

Ne vous dérangez pas, allez... Tenez! sonnez la cloche, et ils accourront tous.

FROUFROU.

La cloche?.. ah! oui, je comprends. (*Il secoue, à tour de bras, un sac d'argent.*)

LE SOLEIL.

Ils ont toujours répondu à ce noble appel.

TUBERCULE.

Eh! parbleu! en v'là un qui se détache!..

LE SOLEIL.

Et c'est précisément le théâtre Français.

POMME DE TERRE, *regardant.*

C'est M. Virginie père, avec son instrument tranchant.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VIRGINIUS.

VIRGINIUS.

J'ai flairé votre prime, et je viens à l'instant
Vous dire que je suis...

FROUFROU.

Vous êtes?..

VIRGINIUS.

Embêtant!...
L'ennui que je procure est tant insupportable,
Qu'il me donne à la prime un droit incontestable.
Au Théâtre-Français, quand je parle, dit-on,
Le public, endormi, rêve de l'Odéon!
Oui, j'en prends à témoin ma fille, que j'assomme,
Pour prouver au Forum que je suis un fort homme,
Oui, malgré mes Romains, et malgré leurs battoirs,
Je ne suis qu'un boucher, digne des abattoirs!...
Et le plus ennuyeux des sujets qu'on proclame,
Le plus triste... est le mien.

SAINT GENEST, *entrant.*

Un instant?... je réclame,
Car je suis Saint Genest... non pas le bouche-trou...
Le seul, le beau, le vrai Saint Genest de Rotrou.

TUBERCULE.

Ah! c'est le véritable saint Genest.

SAINT GENEST.

Je souffre, à l'Odéon, que l'on me martyrise!
Jugez si j'ai bien droit que l'on me divinise,
Si c'est bien gai de voir ce comédien martyr,
Et ce que le public avec moi doit souffrir!...

FROUFROU.

Allez!... à tous les deux je refuse la prime...
Non pas que je vous porte une bien grande estime...
(*à l'un*) (*à l'autre*)
Vous êtes assommant... Vous êtes ennuyeux...
Mais peut-être, en cherchant, trouverais-je encor (mieux.)

(*Ils sortent sur l'air: Quel désespoir.*)

FROUFROU, *à Pomme de terre, qui réfléchit profondément.*

A quoi pensez-vous?

POMME DE TERRE.

Aux graves erreurs dans lesquelles sont tombés les naturalistes... Jusqu'à ce jour, je m'étais laissé dire que les singes naissaient au Brésil... mais je m'aperçois aujourd'hui que le véritable singe naît à l'Odéon.

(*Ici une musique bruyante se fait entendre. Nabuchodonosor entre en chantant un récitatif italien.*)

POMME DE TERRE, *qui l'a écouté attentivement.*

Je n'en savais rien, monsieur... je vous remercie de me l'apprendre... (*Au Soleil.*) Quel est cet hébreu?

LE SOLEIL.

Nabuchodonosor.

POMME DE TERRE.

Qu'on prononce en italien... Nabucodonosor.

FROUFROU.

Un instant?.. vous avez des droits... Je sais que par la suite vous deviendrez bête... mais votre heure n'est pas encore arrivée.

NABUCHODONOSOR, *sortant et dansant.*

Maledetto! Maledetto!

POMME DE RERRE, *chantant.*

Il signor Nabucco
Est poco contento.

(*La musique change, et l'on voit entrer en dansant Mazurki et Mazurka du Diable à Quatre.*)

POMME DE TERRE.

Tiens? quel est ce jeune couple?

LE SOLEIL.

Le Diable à quatre de l'Opéra... M. et madame Mazurka.

(*Mazurka, dansée par mademoiselle Nathalie et mademoiselle Juliette.*)

FROUFROU, *après le pas.*

Vous êtes trop bien mis... vous dansez trop bien... vous n'aurez pas la prime.

(*On voit entrer les trois Mousquetaires, devenus très vieux, s'appuyant sur des béquilles et portant des visières vertes.*)

ATHOS.

Air: *des Trembleurs*

Je défaille de faiblesse...

PORTHOS.

Je succombe de vieillesse...

ARAMIS.

Moi, je suis au lait d'ânesse...

ENSEMBLE.

Nous, autrefois si rusés,
Nous voilà de pauvres hères...
Messieurs, plaignez les misères
De trois pauvres mousquetaires,
Qui sont déjà bien usés !

FROUFROU.

Comment ! ce sont là les Trois Mousquetaires, si jeunes, si brillants?... Porthos, Athos, Aramis?... Ah! j'y suis!... ce sont les trois mousquetaires, *Vingt ans après*.

LE SOLEIL.

Allons donc!... vingt ans après ils jouaient à l'Ambigu... vous les voyez, soixante ans après. *Vingt ans après*.

FROUFROU.

Comment? ils vivront encore?...

LE SOLEIL.

Ils vivront autant que le *Siècle!*

POMME DE TERRE.

O mon Dieu ! les pauvres vieux ! comme ils sont cassés, affaisés, éreintés!... Après ça, ce n'est pas étonnant... on les a mis en feuilleton, en roman, en lithographie, en gravure.. et pour les achever, finir par les tailler en pièce!...

FROUFROU.

Je leur alloue pour prime leurs recettes... qu'on les reconduise...

POMME DE TERRE.

Où ça?

FROUFROU.

Aux Invalides.

(*Au moment de sortir, les trois mousquetaires s'arrêtent et se mettent à pleurer*).

FROUFROU.

Qu'ont donc ces braves?

LE SOLEIL, *pleurant*.

Ah!... c'est Marie Jeanne qu'ils ont aperçue!... hi! hi! hi! hi!...

FROUFROU, *pleurant aussi*.

Pauvre femme!... la pauvre Marie-Jeanne!... ah! je pleure, je pleure... hi! hi! hi! hi!...

(*Tout le monde sanglotte*).

POMME DE TERRE.

Je ne sais pas pourquoi on pleure, mais ça me gagne... je pleure de confiance... hi! hi! hi! hi!...

MARIE-JEANNE, *entrant*.

Air :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui consolera
La malheureuse Marie-Jeanne?

TOUS, *pleurant*.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
C'est l'mari qu'elle a
Qui la condamne
A ce malheur-là !

POMME DE TERRE, *pleurant*.

Un mouchoir?... qui est-ce qui me prête un mouchoir?...

MARIE-JEANNE, *pleurant*.

En voilà un, vieux...

POMME DE TERRE, *regardant en pleurant le mouchoir, qui a une énorme pièce*.

Un vieux mouchoir.

MARIE-JEANNE, *pleurant*.

Vous regardez le mouchoir de la pièce?...

POMME DE TERRE, *pleurant*.

Non, je regarde la pièce du mouchoir.

FROUFROU, *pleurant*.

Pauvre femme, que voulez-vous?

MARIE-JEANNE, *pleurant*.

Je veux la prime... parce que je ressemble à *Pauvre mère*... à la *Pauvre famille*... que je suis une pauvre femme, une pauvre épouse... que je ne suis qu'un tas de pauvretés. (*Elle sanglotte*).

FROUFROU, *pleurant*.

Mais non... vous êtes intéressante, larmoyante, sanglottante...

MARIE-JEANNE, *pleurant*.

Je sais bien que je ne vaux rien.

FROUFROU, *pleurant*.

Mais si, mais si.

MARIE-JEANNE, *pleurant*.

Mais non, mais non.

FROUFROU, *sanglottant*.

Oh!

TOUS.

Ah!

(*Explosion générale de sanglots. Tout le monde se mouche bruyamment. Marie-Jeanne sort*).

POMME DE TERRE.

Ah! elle a bien fait de s'en aller... je m'en allais.

FROUFROU.

Je lui vote le prix de vertu... mais je lui refuse la prime.

POMME DE TERRE, *à part*.

Je le soupçonne de vouloir la garder pour lui.

FROUFROU.

Comment! le théâtre n'a donc rien de bien bête à me présenter?...

LE SOLEIL.

Vous voulez quelque chose d'absolument bête?.. de littéralement bête?... soyez satisfait.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA BICHE AU BOIS, LES DEUX ÉLÉPHANTS, LE CHIEN DU CONTREBANDIER.

(Des têtes d'animaux sur des corps d'hommes et de femmes. Le chien donne le bras à la biche.)

FROUFROU.

Quelle est cette ménagerie?...

LE SOLEIL.

J'ai l'honneur de te présenter *les Deux Éléphants* du Cirque, *le Chien du contrebandier* des Variétés et la *Biche au Bois* de la Porte-Saint-Martin.

FROUFROU.

Je les connais... Les Deux Éléphants sont les fils dégénérés de *Kiouni* et de *l'Éléphant du roi de Siam... Le Chien du contrebandier* est l'héritier indigne du *Chien de Montargis, de l'idem des Pyrénées* et de ceux du *Mont-Saint-Bernard...* Je donne la prime à la *Biche au Bois!...* (*Mouvement général.*) J'accorde un accessit *ex-æquo* aux Deux Éléphants, et un encouragement au Chien du contrebandier.

TOUS.

Bravo! bravo!

FROUFROU.

Procédons au couronnement de la Biche... et, après cette cérémonie touchante nous ajouterons à la prime une représentation de M. Albert Boudin, escamoteur, prestidigitateur et père de Monsieur son fils... Approche, ma biche, et surmonte ton émotion.

(Il prend un bâton et frappe les trois coups. Grande marche.— Tous les personnages rentrent, avec bouquets, guirlandes et une bannière portant ces mots : A LA BICHE AU BOIS LA PORTE-SAINT-MARTIN RECONNAISSANTE. *— On porte sur un coussin une couronne de roses blanches. — La Biche s'agenouille, les Deux Éléphants la bénissent avec leurs trompes, et Pomme de Terre la couronne et l'embrasse. L'orchestre joue : Où peut-on être mieux? etc. Tableau.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

LE THÉATRE DE ROBERT HOUDIN.

ALBERT BOUDIN, *puis* MOUTARD.

BOUDIN, *entrant et saluant.*

Messieurs... vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de M. Comte, le célèbre escamoteur du passage Choiseul... Eh! bien, messieurs, ce n'est pas moi... Vous avez peut-être rencontré dans vos voyages l'illustre Bosco... Je ne suis pas lui... Vous avez sans doute admiré, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, les bras potelés de M. Philippe... Ce n'étaient pas les miens... Enfin, messieurs, tout récemment encore, vous avez pu voir au Palais-Royal l'inimitable Robert Houdin... Ce n'est pas moi... Non messieurs, non! je suis le seul, le vrai, l'unique Albert Boudin, descendant en ligne directe de ces incomparables Boudin qui ont fait les délices de tous les palais, et dont je viens régaler le Palais-Royal.

Messieurs, je vais me permettre de vous emprunter une foule de petits objets... tels que mouchoirs, montres, lorgnettes, etc... Quelqu'un de l'aimable société aurait-il sur lui... un morceau de veau froid?... non?.. personne?... En ce cas... (*Il descend dans la salle a l'orchestre*). Messieurs, aurez-vous assez de confiance en moi, pour me prêter un chapeau, sans exiger de cautionnement? (*A la personne qui le lui prête*). Merci, monsieur... Si je l'égare, il ne sera pas perdu... vous me trouverez tous les soirs au Palais-Royal... J'aurais aussi besoin d'un foulard... (*A la personne qui le lui prête*). Je vous remercie infiniment, monsieur.. (*Il remonte sur le théâtre, secoue le foulard et en fait sortir des plumeaux, des bouquets,* etc. *Il rend le foulard, remonte sur le théâtre, et fait divers tours d'escamotage*). Je vais terminer, messieurs, par le fameux tour des poissons... dont vous avez tous entendu parler... mais que j'exécute d'une manière qui n'appartient qu'à moi... Monsieur Houdin, qui le fait agréablement, ne montre les poissons qu'à la fin... moi je commence par là... (*Prenant un vase de cristal plein de poissons*). Les voici... Je les mets là par terre... sous vos yeux... Voici bien le vase, voici bien les poissons... et je fais mon tour. (*Il marche autour du vase : puis s'arrête, avec aplomb*). J'ai fait le tour des poissons! (*Musique*).

Maintenant, je vais avoir l'honneur de vous présenter monsieur mon fils... un petit être, qui ne porte pas les moindres lunettes, et qui pourtant est doué d'une seconde vue... Approchez, Moutard. (*Moutard entre*). (*Bas*). Je t'ai pris pour remplacer mon fils, qui a une indigestion... cache ton âge... (*Haut*). Messieurs je vais couvrir d'un bandeau les yeux de ce jeune homme.

MOUTARD.

Devant tout le monde?

BOUDIN.

Oui, jeune homme.

MOUTARD.

Non, pas devant.

BOUDIN.

Si, devant, jeune homme. (*Au public.*) Messieurs, vous pouvez vous convaincre que ce foulard et les yeux de mon fils ne sont nullement préparés. . Eh bien ! vous allez voir qu'il va voir à travers ce mouchoir et savoir ce que je lui ferai voir. (*Il bande les yeux à Moutard et passe dans la salle*). Attention, Moutard !.. Quel est le nom du chapelier, écrit au fond de ce chapeau Gibus?

MOUTARD.

Bandoni.

BOUDIN, *avec impatience.*

Non !.. dans ce chapeau... Gibus!

MOUTARD.

Charlier.

BOUDIN.

Mais non !.. dans ce chapeau... Gibus !..

MOUTARD.

Ah !.. Tartempion.

BOUDIN.

C'est étonnant !.. il ne s'est jamais trompé... mais il va se rattraper... Une personne de l'aimable société voudrait-elle me confier une tabatière ? (*Une très jolie dame des baignoires lui donne une grosse tabatière*). Merci, madame... Attention ! (*Il éternue très fort*). Qu'est-ce que j'ai dans la main ?

MOUTARD.

Un lorgnon.

BOUDIN

Mais non !.. (*Il éternue plus fort*). Qu'est-ce que j'ai dans la main ?

MOUTARD.

Un bilboquet.

BOUDIN.

Eh bien ! messieurs, c'est toujours comme ça !.. (*Musique. — Il remonte sur le théâtre*). Mais je m'aperçois, messieurs, que je vous prive depuis longtemps d'acteurs que vous aimez, qui vous amusent, et que je suis hors d'état de remplacer à moi tout seul... C'est que, messieurs, ils m'auraient gêné pour mes tours... et je les ai escamotés... ils sont tous là, dans ma poche... ils y sont un peu serrés, par exemple... Je vais vous les rendre... Je les prends... J'ai la main pleine de comiques et de femmes charmantes... je les lance... et.. les voici...

SCÈNE DERNIÈRE.

(*Changement à vue. — Tous les personnages reparaissent, en chantant le chœur suivant.*

VAUDEVILLE FINAL

CHOEUR.

Air : *de la tirelire.*

Bravo ! bravo !
C'est du nouveau !
Pour chaque chose
Que l'on propose,
Que ce soit laid, que ce soit beau,
Crions bravo !
Si c'est nouveau.

LE SOLEIL.

L'année expire, et déjà l'avenir
Ouvre pour elle une page célèbre :
Gais historiens, il faut, pour en finir,
Mettre en couplets son oraison funèbre !

TOUS.

Bravo ! Bravo ! etc.

VIRGINIUS.

Quoi ! l'on a fait succéder aux échecs
Le lansquenet des ignobles tavernes !..
C'est qu'les échecs sont l'jeu des anciens Grecs,
Le lansquenet, le jeu des Grecs modernes.

TOUS.

Bravo ! bravo ! etc.

PREMIÈRE LORETTE.

Nous avons vu, dans certain casino,
Des femm's indienn's, aussi laides que sages...
Que deviendra la sall' Valentino,
Si l'on y laisse entrer des femm's sauvages !..

TOUS.

Bravo ! bravo ! etc.

ROULE TA BOSSE.

Dans son foyer, l'Odéon, le premier,
Vient d'exposer des tableaux, des statuettes..
Mais il ne met que les croût's au foyer,
Pour le théâtre il garde les galettes.

TOUS.

Bravo ! bravo !

TUBERCULE.

Le Juif errant est en baisse chez nous :
Chez le libraire, il reste à l'étalage...
Le Juif errant, s'il garde ses cinq sous,
Pourra bientôt acheter son ouvrage.

TOUS.

Bravo ! bravo ! etc.

KETLY.

V'là l'Opéra, que l'Espagne séduit,
Et qui nous donn' l'*Etoile de Séville*...
Pour la musique et même pour l'esprit,
J'aime bien mieux le *Barbier* d'la mêm' ville.

TOUS.

Bravo ! bravo !

DEUXIÈME CANOTIER, *à Ketly.*

Dix mille francs à Lucrèc' !... conçois-tu
Qu'en billets d'banque on donn' le prix d'sagesse !..
Si l'on se met à payer la vertu,
Nous allons être encombrés de Lucrèce !

TOUS.

Bravo ! bravo ! etc.

PREMIER CANOTIER.

Le misantrope est dans un grand transport:
Car Célimène a fui la comédie...
Si nos actric's prenn'nt le chemin du nord,
C'est qu'elles font plus de feux en Russie.

TOUS.

Bravo! bravo! etc.

MOUTARD.

Les chapeaux ronds n'ont presque plus de bords,
Et l'on prétend qu'les chapeliers despotes
Veulent encore les amoindrir... Alors
Les chapeliers nous donn'ront des calottes!

TOUS.

Bravo! bravo! etc.

FROUFROU.

Quand tout va bien, quand à tous nos regards
On fait fleurir les arts et l'industrie,
Pourquoi faut-il que sur les boulevards
L'gouvernement laiss' crier *la Patrie*!..

TOUS.

Bravo! bravo! etc.

MAZURKA.

Nos deux *Grisi* nous charment à la fois :
Nous partageons les couronnes entr'elles..
Du rossignol l'une avait pris la voix...
Que pouvait l'autre?... elle en a pris les ailes.

TOUS.

Bravo! bravo! etc.

BOUDIN.

On dit partout : Thalie est aux Français!...
Mais, sans Grassot, Lhéritier, Nathalie,
L'ménil, Luguet, L'vassor, Sainvill', Tousez,
Aucun théâtre aujourd'hui n'a Thalie.

TOUS.

Bravo! bravo! etc.

POMME DE TERRE.

On n'aura plus d'huîtres à bon marché,
La mer, dit-on, ne produisant plus d'huîtres :
Faudra donc fair' des huitr's pour le marché,
Puisqu'on a fait un marché pour les huîtres.

TOUS.

Bravo! bravo!

FROUFROU.

(*Parlé*). Vous avez fini?.. La biche!.. où est l biche?.. approche et baisse la tête. (*Il lui arrach la couronne*).

C'est à la pièc' la plus bêt' que j'devais
Donner le prix... n'est-c' pas, mes camarades?
Or, la plus bête, à présent, j'la connais,
Et j'donne la prime aux *Pomm's de terre malades*

(*Il couronne Pomme de Terre premier.*)

TOUS.

Bravo! bravo!
C'est du nouveau!
Pour chaque chose
Qu'on propose,
Que ce soit laid, que ce soit beau,
Crions bravo!
Si c'est nouveau,

FIN.

AGNY. — Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat.

Table des Matières.

Suite.

Le Gamin de Paris
Les Pommes de terre Malades.

